

P.116  
SOCIETATEA DE STUDII CLASICE  
DIN REPUBLICA SOCIALISTĂ ROMÂNIA

8-9-10  
STUDII  
CLASICE  
XVII

EDITURA  
ACADEMIEI  
REPUBLICII  
SOCIALISTE  
ROMÂNIA

## VII-e CONGRÈS INTERNATIONAL D'ÉPIGRAPHIE

Constantza, 9—15 septembre 1977

Conformément à la décision du Comité international d'Épigraphie, ratifiée par l'Assemblée des participants au Congrès de Munich (1972), le président et les membres du Comité roumain d'organisation ont l'honneur de vous inviter à prendre part au VII-e Congrès international d'Épigraphie grecque et latine, qui se réunira à Constantza du 9 au 15 septembre 1977.

Tout comme à Munich, les travaux du Congrès de Constantza se dérouleront en séances plénières et en séances de section. Les séances plénières seront consacrées à la discussion de quatre thèmes majeurs:

Ateliers lapidaires en Grèce et à

Rome

Épigraphie et onomastique

Armée et épigraphie

Épigraphie grecque et latine de  
la mer Noire

dont les rapporteurs seront désignés par le Comité international. Les séances de section accueilleront des communications sur tout sujet d'épigraphie grecque et latine, de l'époque archaïque à la fin de l'antiquité. Des séances spéciales seront consacrées aux découvertes les plus récentes et aux travaux en cours de réalisation, ainsi qu'à certains problèmes d'organisation du travail épigraphique.

STI  
HEOLOGIE  
VAN"

1977

EDITURA ACADEMIEI  
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA  
Calea Victoriei 125  
71021 București



SOCIETATEA DE STUDII CLASICE  
DIN REPUBLICA SOCIALISTĂ ROMÂNIA

# STUDII CLASICE XVII

Universitatea București  
SEMINARUL DE ARHEOLOGIE  
„VASILE PÂRVAN”

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA  
1977





## COMITETUL DE REDACȚIE

AL. GRAUR, redactor responsabil  
D. M. PIPPIDI, redactor responsabil  
I. FISCHER, redactor responsabil adjunct  
EM. CONDURACHI  
VAL. AL. GEORGESCU  
GH. GUȚU  
C. POGHIRC

Adresa redacției: Societatea de studii clasice din Republica Socialistă România  
Str. I. C. Frimu 11, 71119 București

# STUDII CLASICE

XVII

## S U M A R

### COMUNICĂRI ȘI STUDII

ZOE PETRE, Premise ale formării conceptului de πόλις . . . . .	7
CONSTANTIN IONESCU-CĂRLIGEL, Platon, <i>Ménon</i> 86e—87a . . . . .	17
A. PIATKOWSKI, Lucrèce, V, 925—1457 et quelques fragments des poètes tragiques grecs . . . . .	37
E. D. KOLLMANN, Die Macht des Namens (Beobachtungen zum „unpersönlichen“ Stil Caesars). . . . .	45
JEAN MELMOUX, L'action politique de l'affranchi impérial Narcisse . . . . .	61
EUGEN CIZEK, Épictète et l'héritage stoïcien . . . . .	71
EMILIA DORUȚIU-BOILĂ, M. Arruntius Claudianus praefectus classis et ripae Danuuii . . . . .	89
D. M. PIPPIDI, Spicuiuri epigrafice . . . . .	101
WERNER PEEK, Compositis componendis. Grabepigramm eines Bithyniers in Tomis . . . . .	113
AIDA SLABOTZKY, Some observations on SEG, 24, 1081 . . . . .	117

### NOTE ȘI DISCUȚII

RUTH NEUBERGER-DONATH, Beiträge zur Homerinterpretation . . . . .	139
G.M. LEE, An Aeschylean Fragment . . . . .	145
ERIC P. HAMP, Notulae Latinae . . . . .	147
CONSTANTIN C. PETOLESCU, Noi monumente privind cultele orientale în Dacia romană . . . . .	153
ANDREI ARICESCU, <i>Classis in Plateygeiis</i> . . . . .	161
VL. ILIESCU, Stadiul actual al cercetărilor despre <i>Historia Augusta</i> . . . . .	167
CARMEN BORDEA, Concepte clasice și clasicizante în poetica tragediei la Scaliger . . . . .	179
D.M. PIPPIDI, Note de lectură . . . . .	187

### STUDIILE CLASICE ÎN LUME

I. FISCHER, Al VI-lea Congres Internațional de Studii Clasice (Madrid, 2—6 septembrie 1974) . . . . .	207
D. M. PIPPIDI, Al. IX-lea Congres al Asociației „Guillaume Budé” (Roma, 13—18 aprilie 1973) . . . . .	209
EUGEN CIZEK, Colocviul de la Gargnano al Societății internaționale de studii neromane (SIEN) . . . . .	213

## STUDIILE CLASICE ÎN ROMÂNIA

Simpozionul „Cultura clasică și societatea contemporană” (Craiova, 19 mai 1975) 215

## Referate :

GH. VLĂDUȚESCU, Contemporaneitatea filozofiei vechi . . . . .	215
ZOE PETRE, Utilitatea istoriei antice . . . . .	218
I. FISCHER, Cultura clasică în învățământ . . . . .	222
Discuții (E. Cizek, Mihai Nasta, L. Stoianovici-Donat, Maria Iliescu, Margareta Nasta, Viorica Bălăianu, Luciana Aman, D. Burtea, Maria Duțescu, Liviu Andrei) . . . . .	226
D.M. PIPPIDI, Cuvânt de închidere . . . . .	230
CARMEN CIOCÎLTAN, Aram Frenkian comemorat la cercul studențesc de filologie clasică din București . . . . .	231
ANDREI PIPPIDI, Aux confins de la République des lettres. La Valachie des anti-quaires au début du XVIII-e siècle . . . . .	233
D. M. PIPPIDI, O sută de ani de la înființarea primei catedre de arheologie la Universitatea din București . . . . .	247
ALEXANDRA ȘTEFAN și I. FISCHER, Bibliografia clasică românească (1974) . . . . .	251

## CULTURA ANTICĂ ȘI ÎNVĂȚĂMÎNTUL

Propuneri pentru reorganizarea licenței în filologia clasică . . . . .	271
Importanța și modernizarea învățământului limbii latine. Bibliografie selectivă . . . . .	275

## RECENZII

L'année Philologique. Tome XLIII: Bibliographie de l'année 1972, Paris, 1974 (D. M. Pippidi) . . . . .	279
EVRIPIDES, Heraclidae. Edidit Antonius Garzya, Leipzig, 1972 (Liana Lupaș) . . . . .	279
RENZO VITALI, Melisso di Samio „Sul mondo o sull' essere”. Una interpretazione dell'eleatismo, Urbino, 1973 (Traian Costa) . . . . .	281
ARISTOTE, Marche des animaux. Mouvement des animaux. Index des traités biologiques. Texte établi et traduit par Pierre Louis, Paris, 1973 (C. Noica) . . . . .	284
C. AUSTIN, Comitorum Graecorum Fragmenta in papyris reperta, Berlin, 1973 (Constant Georgescu) . . . . .	285
ARCHIMÈDE, Tome III: Des corps flottants, Stomachion, La méthode, Le livre des lemmes, Le problème des bœufs. — Tome IV: Commentaires d'Eutocius et fragments. Texte établi et traduit par Charles Mugler, Paris, 1971, 1972 (Traian Costa) . . . . .	290
CICÉRON, Aratea. Fragments poétiques. Texte établi et traduit par Jean Soubiran, Paris, 1972 (Traian Costa) . . . . .	293
JERZY KOLENDO, Le traité d'agronomie des Saserna, Wrocław, 1973 (D. M. Pippidi) . . . . .	297
VITRUVÉ, De l'architecture. Livre VIII. Texte établi, traduit et commenté par Louis Callebat, Paris, 1973 (Traian Costa) . . . . .	298
COLUMELLE, De l'agriculture, Livre X (De l'horticulture). Texte établi, traduit et commenté par E. de Saint-Denis, Paris, 1969 (Dan Slușanschi) . . . . .	300
PLINE L'ANCIEN, Histoire Naturelle. Livre XXIV. Texte établi, traduit et commenté par Jacques André. — Livre XVIII. Texte établi, traduit et commenté par Henri Le Bonniec, avec la collaboration de André Le Bœuffe, Paris, 1972 (Traian Costa) . . . . .	301

SUÉTONE, Περὶ βλασφημιῶν, Περὶ παιδιῶν. [Des termes injurieux, Des jeux grecs] (Extraits byzantins) par Jean Taillardat, Paris, 1967 ( <i>I. Fischer</i> ) . . . . .	304
PLVTARCHI Moralia, vol. V, Fasc. 2, Pars 1. Edidit Jürgen Mau, Leipzig, 1971 ( <i>Mihai Nasta</i> ) . . . . .	306
AVIANVS, Œuvres. Éditées et traduites par Léon Herrmann, Bruxelles, 1968 ( <i>I. Fischer</i> ) . . . . .	312
DICTYS CRETENSIS, Ephemeridos belli Troiani libri a Lucio Septimio ex Graeco in Latinum sermonem translati. Accedunt papyri Dictys Graeci in Aegypto inuentae. Edidit Werner Eisenhut, Leipzig, 1973 ( <i>Nicolae-Şerban Tanaşoca</i> ) . . . . .	314
Actes de la Conférence de Carthage en 411. Tome I: Introduction générale par Serge Lancel. Tome II: Texte et traduction de la Capitulation Générale et des Actes de la première séance par Serge Lancel, Paris, 1972 ( <i>Ioan G. Coman</i> ) . . . . .	315
XENOPHONTIS EPHESII Ephesiacorum libri V de amoribus Anthiae et Abrocomae. Recognouit Antonius D. Papanikolaou, Leipzig, 1973 ( <i>Nicolae-Şerban Tanaşoca</i> ) . . . . .	318
MICHELE PSELLO, Epistola a Giovanni Xifilino. Testo critico, Introduzione, traduzione e commentario a cura di Ugo Criscuolo, Napoli, 1973 ( <i>Nicolae-Şerban Tanaşoca</i> ) . . . . .	320
PSEUDO-LUCIANO, Timarione. Testo critico, introduzione, traduzione, commentario e lessico a cura di Roberto Romano, Napoli, 1974 ( <i>Nicolae-Şerban Tanaşoca</i> ) . . . . .	321
IOANNIS TZETZAE Epistulae. Recensuit Petrus Aloisius M. Leone, Leipzig, 1972 ( <i>Nicolae-Şerban Tanaşoca</i> ) . . . . .	322
Alésia. Textes littéraires antiques par J. Le Gall, E. de Saint-Denis et R. Weil. Textes médiévaux par J. Marilier. Textes et traductions, Paris, 1973 ( <i>D. M. Pippidi</i> ) . . . . .	323
ESOP, Fabule. Traducere, prefaţă şi note de Traian Diaconescu, Bucureşti, 1972 ( <i>Neculai V. Baran</i> ) . . . . .	324
DIETER HARLFINGER, Die Textgeschichte der pseudo-Aristotelischen Schrift Περὶ ἀτόμων γραμμῶν. Ein Kodikologisch-kulturgeschichtlicher Beitrag zur Klärung der Überlieferungsverhältnisse im Corpus Aristotelicum, Amsterdam, 1971 ( <i>C. Noica</i> ) . . . . .	325
JÉRÔME CARCOPINO, Les bonnes leçons, Paris, 1968 ( <i>D. M. Pippidi</i> ) . . . . .	326
JOHNNY STRAND, Notes on Valerius Flaccus' Argonautica, Göteborg, 1972 ( <i>Traian Costa</i> ) . . . . .	328
W. F. WYATT Jr., The Greek Prothetic Vowel, Case Western Reserve University, 1972 ( <i>Liana Lupaş</i> ) . . . . .	330
PIERRE HUART, Γνώμη chez Thucydide et ses contemporains (Sophocle—Euripide—Antiphon—Andocide—Aristophane), Paris, 1973 ( <i>Donca Steriade</i> ) . . . . .	332
BASIL G. MANDILARAS, The Verb in the Greek Non-Literary Papyri, Athens, 1973 ( <i>Traian Costa</i> ) . . . . .	335
EUGEN CIZEK, Tacit, Bucureşti, 1974 ( <i>Gabriel Topliceanu</i> ) . . . . .	338
B. C. DIETRICH, The Origins of Greek Religion, Berlin—New York, 1974 ( <i>Zoe Petre</i> ) . . . . .	339
JACQUELINE DE ROMILLY, La loi dans la pensée grecque des origines à Aristote, Paris, 1971 ( <i>Zoe Petre</i> ) . . . . .	342
M. I. FINLEY, Democracy Ancient and Modern, London, 1973 ( <i>D. M. Pippidi</i> ) . . . . .	344
H. FLASHAR, Formen utopischen Denkens bei den Griechen, Innsbruck, 1974 ( <i>A. Piatkowski</i> ) . . . . .	345
FRANÇOISE FRONTISI-DUCROUX, Dédale. Mythologie de l'artisan en Grèce ancienne, préface de Pierre Vidal-Naquet, Paris, 1975 ( <i>Zoe Petre</i> ) . . . . .	346
JEAN TROUILLARD, L'Un et l'Âme selon Proclus, Paris, 1972 ( <i>Sorin Şerbănescu</i> ) . . . . .	349

Hellenische Poleis : Krise, Wandlung, Wirkung. Herausgegeben von Elisabeth Charlotte Welskopf, Berlin, 1974 ( <i>D. M. Pippidi</i> ) . . . . .	351
ALEKSANDRA WASOWICZ, Olbia pontique et son territoire. L'aménagement de l'espace, Paris, 1975 ( <i>D. M. Pippidi</i> ) . . . . .	353
M. GRAMATOPOL, Civilizația elenistică, București 1974 ( <i>A. Piatkowski</i> ) . . . . .	354
EMILIO PERUZZI, Origini di Roma, vol. I, La famiglia, 1970; vol. II, Le lettere, Bologna 1973, ( <i>Dan Slușanschi</i> ) . . . . .	355
ROBERT ÉTIENNE, Les Ides de Mars. L'assassinat de César ou de la dictature? Paris, 1973 ( <i>Zoe Petre</i> ) . . . . .	358
JEAN-MARIE ENGEL, L'Empire Romain, Paris, 1973 ( <i>Eugen Cizek</i> ) . . . . .	359
PIERRE SALMON, Population et dépopulation dans l'Empire Romain, Bruxelles, 1974 ( <i>Zoe Petre</i> ) . . . . .	360
MARIA SILVIA BASSIGNANO, Il flaminato nelle province romane dell'Africa, Roma, 1974 ( <i>D. M. Pippidi</i> ) . . . . .	362
M. A. LEVI, Nerone e i suoi tempi, ristampa con nota di aggiornamento, Milano, 1973 ( <i>Eugen Cizek</i> ) . . . . .	363
VASILE PÂRVAN, Începuturile vieții romane la gurile Dunării. Ediția a II-a îngrijită și adnotată de Radu Vulpe, București, 1974 ( <i>D. M. Pippidi</i> ) . . . . .	363
GIUSEPPINA SACCONI, Ricerche sulla delegazione in diritto romano, Milano, 1971 ( <i>Mihail Jacotă</i> ) . . . . .	364
L'année Épigraphique. Année 1971, Paris, 1974 ( <i>D. M. Pippidi</i> ) . . . . .	366
JEANNE ROBERT, LOUIS ROBERT, Bulletin épigraphique. Tome VII, 1971–1973. Index du Bulletin épigraphique de Jeanne et Louis Robert (1938–1965). Deuxième partie : Les publications, Paris, 1974 ( <i>D. M. Pippidi</i> ) . . . . .	367
GIULIO MOLISANI, La collezione epigrafica dei Musei Capitolini. Le iscrizioni greche e latine, Roma, 1973 ( <i>D. M. Pippidi</i> ) . . . . .	367
Actes du IX <sup>e</sup> Congrès international d'études sur les frontières romaines, Mamaia 1972, Bucarest—Köln, 1974 ( <i>D. M. Pippidi</i> ) . . . . .	368
HERMANN BENGTON, Kleine Schriften zur Alten Geschichte, München, 1974 ( <i>D. M. Pippidi</i> ) . . . . .	369
Polis and Imperium. Studies in Honour of Edward Togo Salmon, Toronto, 1974 ( <i>D. M. Pippidi</i> ) . . . . .	370
Quaderni di storia I, 1975, 1, Bari ( <i>I. Fischer</i> ) . . . . .	370
Scripta Classica Israelica. Yearbook of the Israel Society for the Promotion of Classical Studies, edited by J. Geiger, D. Gershenson and I. Shatzman, vol. I, 1974 ( <i>Lucia Wald</i> ) . . . . .	371
JANINE DEBUT, Διδάσκω. Manuel à l'usage des Grands Débutants des lycées et universités. Première année. Tome I, Paris, 1973 ( <i>Margareta Nasta</i> ) . . . . .	375
Publicații primite în redacție între 1 ianuarie și 31 decembrie 1974 . . . . .	379

### CRONICĂ

Societatea de studii clasice din Republica Socialistă România . . . . .	383
Lista membrilor Societății de studii clasice . . . . .	398

### IN MEMORIAM

PIERRE CHANTRAINE (1899–1974) ( <i>Al. Graur</i> ) . . . . .	399
--	-----

## PREMISE ALE FORMĂRII CONCEPTULUI DE POLIS

DE

ZOE PETRE

Una dintre cele mai cunoscute contribuții ale lui Victor Ehrenberg la istoria Greciei arhaice se intitula, în chip semnificativ, *When did the Polis Rise?*<sup>1</sup> Evident, aceasta e una din întrebările fundamentale pentru definirea locului istoric al epocii arhaice în istoria greacă; ea e și una din primele întrebări care se pun pentru cercetarea apariției și sensului noțiunii de *polis* — cită vreme cercetarea de față se întemeiază pe premisa principală a anteriorității cauzale a realității față de concept.

Răspunsul la această întrebare nu e, de bună seamă, atît cronologic, cît istoric; el depinde înainte de toate, de criteriile de definire ale categoriei istorice înseși<sup>2</sup>. În opinia noastră, acestea trebuie să țină seama în același timp de configurația dominantă a raporturilor de proprietate — sub acest aspect, cetatea fiind, cum s-a spus, o comunitate deținînd monopolul exploatarei unui teritoriu<sup>3</sup>, și de configurația raporturilor dominante de putere — în acest sens, cetatea comportînd un exercițiu colectiv (oricît de limitat) al autorității. Sub aceste ambe aspecte, socotim că, din punct de vedere cronologic, începuturile marii colonizări, a doua jumătate a veacului al VIII-lea î.e.n. în mare, constituie un *terminus ante quem* acceptabil pentru cele mai multe zone ale Greciei<sup>4</sup>, „epoca homerică” reprezentînd un *terminus post quem* al acestei cristalizări.

Într-adevăr, structurile sociale ale epocii homerice n-au atins încă gradul de antagonism și coerență care să ne permită să vorbim de existența unui stat<sup>5</sup>; dominată sub aspect social-economic de οἶκος și sub aspectul

<sup>1</sup> V. Ehrenberg, JHS 57, 1937, p. 152 sqq. = *Polis und Imperium*, Zürich, 1965, p. 89 sqq.

<sup>2</sup> Categoria istorică de *polis* are și ea o istorie destul de complicată (și de îndelungată), datorită și dificultăților implicite în definirea unei realități cu un ritm de evoluție neobișnuit de rapid în raport cu perioadele precedente, și datorită faptului că mai toate argumentările se situează numai pe terenul formelor de suprastructură și conștiință, fără a lua în discuție funcția, esențială oricărei forme de stat, de exprimare și consfințire a unor raporturi sociale. Pentru dezbaterile mai recente, v. V. Ehrenberg, *op. cit.* și *Der Staat der Griechen*, Zürich, 1965, cu recenzia lui H. Schaefer, J. Sav., 77, 1960, p. 422 sqq.; F. Gschnitzer, *Abhängige Orte im griechischen Altertum*, Zetemata, 17, 1958 și id., *Gemeinde und Herrschaft. Von den Grundformen griechischer Staatsordnung*, I, SB Wien, 235, 3, 1970, cu răspunsul lui V. Ehrenberg, *Von den Grundformen griechischer Staatsordnung*, SB Heidelberg, 1961, *Polis und Imperium*, p. 105—138. O contribuție marxistă deosebit de nuanțată aduce J.-P. Vernant, *Remarques sur la lutte de classe dans la Grèce ancienne*, Eirene, IV, 1965, p. 5—19.

<sup>3</sup> J.-P. Vernant, *op. cit.*, p. 7.

<sup>4</sup> E evident că un *terminus ad quem* al acestui proces nu poate fi stabilit; cf. M. Austin și P. Vidal-Naquet, *Economies et sociétés en Grèce ancienne*, Paris, 1972, p. 54 sqq.

<sup>5</sup> Cum se știe, cuvîntul πόλις apare în epopee, dar nu cu înțelesul lui ulterior, ci într-un sens geografic și mai ales militar (citadelă); cf. II, II, 12; IX, 419; XIII, 815; XV, 737; *Od.*, XXII, 230, etc. V. V. Ehrenberg, *Die Rechtsidee im frühen Griechentum*, Leipzig, 1921, p. 131; W. Hoffmann, *Die Polis bei Homer*, *Festschrift... Bruno Snell*, München, 1956, p. 153—165 (= *Zur griechischen Staatskunde*, ed. F. Gschnitzer, Darmstadt, 1969, p. 123—138).



autorității de o pluralitate de *basileis*<sup>6</sup>, lumea aceasta, în care statutul social al individului depinde înainte de toate de distanța la care acesta se situează față de *oikos*, nu față de comunitate, este încă în afara cetății<sup>7</sup>.

Nu e mai puțin adevărat că această „epocă obscură” este cea în decursul căreia gastează structurile reale și mentale de *polis*, rezultat al unor procese în mare măsură obscure ele însele, și asupra cărora nu se pot formula decât unele deducții.

Pare, cel puțin deocamdată, mai ușor de precizat contribuția negativă a „veacurilor de mijloc” ale civilizației grecești, epoca cuprinsă între invazia doriană și marea colonizare, la cristalizarea acestui tip original de comunitate și stat care e cetatea greacă. Dispariția iremediabilă a economiei palațiale, specifică epocii miceniene, și a structurilor politice dominante care decurgeau din acest tip de raporturi social-economice, constituie realitatea cea mai tangibilă a epocii homerice și creează noilor relații sociale și instituții politice un spațiu fără de care nu s-ar fi putut dezvolta<sup>8</sup>. Corelat cu aceasta, pe planul reflectărilor, concepția de suveranitate miceniană, transferată integral în domeniul mitului și al cultelor<sup>9</sup>, revine doar pe această cale, cu totul distanțată, în mentalitatea comunităților grecești<sup>10</sup>.

Totuși, nu putem vorbi de o ruptură integrală care să fi impus societății post-doriene un început cu totul nou<sup>11</sup>. Zone rămase în afara căilor principale ale invaziei, ca Attica dar și, mai pretutindeni, persistențe de diferite intensități și la diferite nivele, începînd cu tehnicile fundamentale<sup>12</sup> și sfîrșind cu remarcabila continuitate a unor culte dintre cele mai importante<sup>13</sup>, se inserează într-o elaborare de noi cadre ale vieții economice, sociale și politice, în care contribuția fiecărui element în parte e aproape imposibil de delimitat. Rezultatul final al acestui proces e constituirea de *poleis* întemeiate pe un raport cu totul original între comunitate și componenții acesteia: după eliminarea structurilor ierarhice ale lumii miceniene, atît izolarea unor comunități aheene în limitele stricte ale

<sup>6</sup> V. mai ales remarcabilele analize ale lui M. I. Finley, *Lumea lui Odiseu* (trad. rom. București, 1968), p. 71—140.

<sup>7</sup> Tentativa de a urca mult în timp originile cetății, recent întreprinsă (v. H. van Effenterre și H. Trocmé, *Autorité, justice et liberté aux origines de la Cité grecque*, Rev. phil., 154, 1969, p. 405—434, ni se pare un exercițiu anistoric: oricît ar fi de lacunare cunoștințele noastre despre structurile fundamentale ale societății cretane, sistemul palațial rămîne un dat fundamental al acestei societăți și un atare sistem e incompatibil cu cetatea.

<sup>8</sup> M. I. Finley, *Homer and Mycenae: Property and Tenure*, Historia, 6, 1957, p. 133—159 (cu observațiile lui P. Vidal-Naquet, *Annales ESC* XVIII, 1963, p. 712 sq. și Archives Européennes de Sociologie VI, 1965, p. 717); G. S. Kirk, *The Homeric Poems as History*, CAH II<sup>2</sup>, cap. 39b, Cambridge, 1965, M. I. Finley, *Early Greece: The Bronze and Archaic Ages*, Londra, 1970, p. 71—89.

<sup>9</sup> J.-P. Vernant, *Les origines de la pensée grecque*, Paris, 1965, p. 33—43.

<sup>10</sup> O discuție foarte nuanțată a problemelor continuității și discontinuității în domeniul religiei și cultelor la P. Levêque, *Continuités et innovations dans la religion grecque de la première moitié du I-er millénaire*, pp. 148—149, 1973, p. 23—50.

<sup>11</sup> Cf. M. Austin — P. Vidal-Naquet, *loc. cit.*

<sup>12</sup> M. I. Finley, *Early Greece*, *loc. cit.*

<sup>13</sup> Ipotezele formulate încă din 1925 de M. P. Nilsson (*The Minoan-Mycenaean Religion and its Survival in Greek Religion*, Lund, 1925) au fost confirmate în chip remarcabil de cercetările mai noi (chiar dacă limitat la domeniul cultelor și cu nuanțe uneori deosebite). Cf. id., *Geschichte der gr. Religion*, I<sup>3</sup>, 2, München, 1961, p. 257—305.

supraviețuirii cît și, pe de altă parte, pătrunderea și instalarea unor triburi predominant pastorale, cărora independența și relativa dispersare de autoritate între diferite grupuri familiale le erau caracteristice, au contribuit la constituirea unor comunități regionale grupînd într-un chip destul de instabil *oikoi*, gospodării familiale cu tendință autarhică și autonomă<sup>14</sup>.

Desigur, inovația pe care o reprezintă forma de *polis* nu poate fi limitată la un raport nou de proprietate asupra solului, ea extinzîndu-se asupra tuturor relațiilor, reale și reflectate, specifice cetății și constituind un ansamblu original în raport cu statele ierarhice ale Orientului și Myceniei. Premisa, pînă la un punct îndeajuns de explicită, a acestei noi alcătuiți rămîne însă proprietatea individuală asupra pămîntului, garantată de o colectivitate autonomă<sup>15</sup>. Echilibrul și tensiunea celor doi termeni, *oikos* și comunitate, deosebește societățile grecești de statele orientale, în care relația fundamentală se stabilește între comunitatea teritorială și autoritatea despotică care o domină, și în care elementul individual nu e de sine stătător nici în domeniul existenței, nici în cel al conștiinței sociale și teoretice<sup>16</sup>. Constituirea — pe diferite căi — a proprietății de tip *oikos* în condițiile difuziunii metalurgiei fierului care, singură, îi permite existența independentă, ca celulă economică și socială, reprezintă un fapt fundamental în geneza cetății; contribuția „epocii homerice” la acest proces e decisivă. Raportul de tensiune și în același timp de echilibru permanent refăcut (și permanent de refăcut) între comunitate și componenții acesteia apare încă de pe acum în forme semnificative și pentru evoluția ulterioară a societății grecești și pentru suprastructurile și reflectările pe care ea le generează.

Sub acest din urmă aspect, care e cel ce ne interesează cu precădere în cercetarea de față, constatăm existența acestui raport în expresia literară a epocii. O simetrie preconcepută ne-ar putea ispiti să opunem epopeea, expresie a unei etici aristocratice tinzînd către excelența individuală, operei unui Hesiod, dînd glas unor tradiții comunitare mai vii în mediul popular pe care-l reprezintă. Simetria aceasta se dovedește însă artificială, căci, în felul ei, și epopeea homerică, și poemele lui Hesiod păstrează semnele dualității de care vorbeam mai sus.

<sup>14</sup> Pentru definiția termenului cf. M. I. Finley, *Lumea lui Odiseu*, loc. cit.; E. Benveniste, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, 1968, vol. I, p. 295 sqq.; M. Austin — P. Vidal-Naquet, op. cit., p. 54—57. Predominarea *oikos*-ului nu exclude persistența altor forme de stăpînire și exploatare a solului — obștii parțial dependente (sau nu), forme familiale devălmașe, etc., pentru care informația e foarte vagă (cf. *Il.*, XV, 174—210; Hes., *Op.*, 379 sq.; *Theog.*, 603 sqq.; Thuc., I, 15—17; Plat., *Leg.*, III, 680e—681b; Arist., *Pol.*, 1252b 16 sqq.; Plut., *De amore fraterno*, 483C—E, toate discutabile) dar care pot fi presupuse: cf. W. Kamps, *Heredes. Χρησται. Hantmahal. Etude comparative sur les origines de l'hérédité. Archives d'hist. du droit oriental*, III, Paris, 1947, p. 237 sqq., citat de M. Detienne, *Crise agraire et attitude religieuse chez Hésiode*, Col. Latomus, nr. 68, Bruxelles, 1963, p. 23—27.

<sup>15</sup> K. Marx, *Forme premergătoare producției capitaliste*, București, 1964, p. 13 sqq. Întreaga analiză a raportului proprietar-comunitate și cetate-teritoriu este fundamentală pentru înțelegerea specificității formei de *πόλις*.

<sup>16</sup> Marx sublinia (op. cit., p. 11) că în societățile greco-romane comunitatea exista, dar nu „ca substanță în raport cu care indivizii sînt niște simple accidente”. Cf. I. Banu, *Filozofia Orientului antic*, I, București, cuprinzînd o foarte interesantă analiză marxistă a problemelor specificității societăților și culturilor Orientului.

Realitatea dominantă a lumii plăsmuite de Homer e puterea și gloria basileilor ; în bună măsură asemenea lumii reale, lumea aceasta e prea arareori preocupată de interesul comun <sup>17</sup> ; „valorile de cooperare” — pentru a relua formularea unui remarcabil studiu recent — sînt aproape sufocate de prestigiul „valorilor competitive”<sup>18</sup>. Totuși, chiar înăuntrul mediului strict al unor *agathoi* și *diogeneis* cum sînt basileii homerici, dăinuirea elementelor de referință comunitare nu e lipsită de însemnătate. Dacă existența cotidiană a unui *oikos* nobiliar accentuează mai cu seamă raporturile cu alte grupuri similare pe temeiul unui sistem de relații personale de ospitalitate și obligații care par a ignora comunitatea <sup>19</sup>, existența războinică a acestor căpetenii, componentă fundamentală a societății homerice, accentuează elemente de democrație militară și în interiorul grupului privilegiat al basileilor și tovarășilor lor, *ἑταῖροι*, *φῖλοι* dar și dincolo de limitele acestuia. Noțiunea însăși de *κράτος* e comparativă, nu absolută <sup>20</sup>, și elemente multiple ținînd de sistemul *compagnonnage*-ului și cetelor militare <sup>21</sup> întăresc nu atît comportamentele individuale de autoritate cît relația — și tensiunea — între individ și grupul din care face parte.

Evident, acest raport se diluează pe măsura îndepărtării de grupul dominant al basileilor. Ei sînt cei care au parte și de *timè* și de *geras*, cuvîntul lor e ascultat și hotărîrile lor sînt urmate ; ei cad de acord sau se ceartă, și comunitatea e mai degrabă martorul activității și gloriei lor, și la război și acasă. Rolul acesta de *m a r t o r* nu e însă neglijabil și pasiv ; practicile cutumiare ale căror urme le păstrează epopeea dovedesc conștiința implicită a garanției pe care prezența comunității o conferă și faptelor și faimei eroilor. Tersit îi strigă lui Agamemnon că are parte de roabele cele mai alese, pe care „noi ți le dăm după pradă/Tie-naintea oricui”<sup>22</sup> : privilegiul există, dar e conferit de comunitate, *τοὶ Ἀχαιοὶ/πρωτίστῳ δίδομεν*. Înainte de a fi împărțită, prada e *ξυνήα κείμενα*<sup>23</sup>, și basileul e delegatul colectivității <sup>24</sup>, chiar dacă „le primește, împarte

<sup>17</sup> B. Snell, *Poetry and Society*, Bloomington, 1961, p. 17 sqq., făcea observația că limbajul epic nu cunoaște compuse reale, cu *συν-*, care să indice o acțiune cu adevărat comună, exemplificînd cu *Il.*, X, 224, unde accentul cade asupra unor fapte adăogîndu-se una celeilalte, nu asupra unei unități de acțiune. Pasajul *Il.*, XVII, 267 sq., în care aheii se adună în jurul fiului lui Menoitios avînd *ἑνα θυμόν*, comentat de Snell ca „unitate de vederi”, e izolat.

<sup>18</sup> A.W.H. Adkins, *Merit and Responsibility*, Oxford, 1960, p. 37 sqq., pentru ierarhia homerică a valorilor.

<sup>19</sup> L. Gernet, *Les nobles dans la Grèce antique*, Annales, 1938, p. 36—43 (= *Anthropologie de la Grèce ancienne*, Paris, 1968, p. 333—343) ; M. I. Finley, *Lumea lui Odiseu*, p. 103—106, 126 sqq. Opoziția public—privat e mai evidentă în *Odiseea*, cf. *Od.*, II, 32, 443 ; III, 82 ; IV, 314 ; XX, 264 sqq. V. Ch. G. Starr, *The Origins of Greek Civilization*, N. Y., 1961, p. 336.

<sup>20</sup> E. Benveniste, *op. cit.*, II, p. 71 sqq. ; cf. și p. 23 sqq. (*basileus*).

<sup>21</sup> Admirabil reconstituit de H. Jeanmaire, *Couroi et Courètes*, Lille, 1939 ; cf. și L. Gernet, *loc. cit.*

<sup>22</sup> *Il.*, II, 220 sq. (trad. Murnu).

<sup>23</sup> Cf. *Il.*, I, 124 sqq. ; IX, 328 sq.

<sup>24</sup> *Il.*, I, *loc. cit.*

cîteva și-și oprește cele mai multe”<sup>25</sup>. Basileii împart dreptatea, dar comunitatea laudă hotărîrea dreaptă (ἐπιεικῆ) și o recunoaște (γνώσις)<sup>26</sup>.

Rolul de premisă al acestor elemente de autoritate comunitară în constituirea ideologiei legate de *polis* a fost subliniat într-un chip convingător și nuanțat. Nu rămîne mai puțin adevărat însă că ele rămîn secundare și virtuale — în lumea eroilor lui Homer ca și în cea reală — și că rămîne de încercat măcar o explicație a condițiilor în care această virtualitate a devenit o cale reală de evoluție. În acest stadiu încă, faptul că atari persistențe comunitare răzbat în epopee în pofida parțialității aristocratice a acestora dovedesc că mentalitatea aristocrației în formare absoarbe elemente ale unor sancțiuni și comportamente ținînd de o autoritate colectivă incomplet uzurpată.

Acest fapt nu ni se pare a fi independent — cel puțin în perspectivă — de aspectul dramatic, de criză, înglobînd întregul univers al existenței umane, pe care îl vedește procesul de instaurare a proprietății și a garanțiilor ei instituționale la începutul epocii arhaice<sup>27</sup>. Martorul cel mai elocvent al acestor stări de fapt și de spirit este opera lui Hesiod<sup>28</sup>. Preface-rile unei lumi pe cale să se nască<sup>29</sup> generează, pentru Hesiod, imaginea unui univers uman precar, a unei existențe definite ca ambigue<sup>30</sup>; chipul dureros și neliniștit în care poetul din Askra resimte absența unei autorități garante a celor mai elementare reguli de comportament social și moral

<sup>25</sup> *Il.*, IX, 335; situația se verifică în practicile legate de jocuri, cf. studiile revelatoare ale lui L. Gernet cu privire la aceste episoade în epopee: *Jeux et Droit (Remarques sur le XXIII chant de l'Iliade, Rev. Hist. dr. français et étranger, 1948, p. 177 sqq. = Droit et Société en Grèce ancienne, Paris, 1955, p. 9—18)*.

<sup>26</sup> *Il.*, XXIII, 539 sq. și comentariul lui L. Gernet, *loc cit.* Pentru formele prejuristiche de manifestare a comunității garante cf. id., *Note sur la notion de délit privé en droit grec, Droits de l'antiquité et sociologie juridique. Mélanges Levy-Bruhl* (Publ. de l'Institut de Droit romain de l'Université de Paris, t. XVII), Paris, 1959, p. 393—405.

<sup>27</sup> Fără îndoială, noțiunea de proprietate e o abstracțiune doar parțial elaborată în această societate (cf. E. F. Brueck, *Totenteil und Selgerät im griechischen Recht, Münchener Beitr. zur Papyrusforschung und antiken Rechtsgeschichte IX*, München, 1926, p. 39 sq., citat de M. Detienne, *Les maîtres de vérité dans la Grèce archaïque, Paris, 1967, p. 84, n. 14*), și dreptul asupra pămîntului trebuie să fi fost măcar tot atît de puțin formalizat; totuși W. G. Forrest, *op. cit.*, p. 46 sq., exagerează, credem, reducînd dreptul arhaic de proprietate la o uzanță netulburată *de facto*. Experiența societăților arhaice pare a indica o mult mai timpurie definire „prejuristică” a dreptului de proprietate asupra solului. Cf. pentru Attica remarcabila contribuție a lui L. Gernet, „*Horoi*” *hypothécaires, Studi in onore di U.E. Paoli, Florența, 1955, p. 346 sqq. = Anthropologie... p. 360—370*.

<sup>28</sup> Tratarca lui Hesiod ca „poet al nemulțumirilor” e un loc comun al interpretării poemelor sale; pentru unele detalii cf. *infra*, p. 12 sq. Cea mai interesantă încercare de a raporta opera lui Hesiod la o stare definită a societății grecești arhaice, nu la o „nedreptate” generică (după interpretarea remarcabilă a lui L. Gernet, *Recherches sur le développement de la pensée juridique et morale en Grèce, Paris, 1917*) a făcut-o Ed. Will, *Aux origines du régime foncier grec: Homère, Hésiode et l'arrière-plan mycénien, REA, 59, 1967, p. 5—50* (despre Hesiod p. 12—24). Ed. Will consideră că revolta lui Hesiod e reflexul unei crize agrare vaste, generate de sistemul succesoral de divizare a patrimoniului, în raport cu care proprietatea mică și mijlocie nu poate rezista. Opinia noastră e în parte diferită, apropiindu-se, cum se va vedea, mai degrabă de concluziile cercetării lui M. Detienne, *Crise agraire et crise religieuse chez Hésiode, Col. Latomus 68, Bruxelles, 1963, p. 28—31*.

<sup>29</sup> A. R. Burn, *The World of Hesiod. A Study of the Greek Middle-Ages, Londra, 1930*.

<sup>30</sup> Cf. Hes., *Op.*, 42—201 (secvența Prometeu—Pandora—mitul vîrștelor) și interpretarea lui R. Schaerer, *L'homme antique et la structure du monde intérieur d'Homère à Socrate, Paris, 1958, p. 77—79* și J.-P. Vernant, *Le mythe hésiodique des races, Mythe et pensée, p. 19—44*.

(dovadă a unui dificil proces de gestație a dreptului <sup>31</sup>), suferința neîncetată a unei vieți mereu amenințată de sărăcie și lipsuri <sup>32</sup> devin semne ale prăpastiei de netrecut între lumea îndoielnică a muritorilor și cea a zeilor, ordonată de Dike <sup>33</sup>. Nedreptățile unei existențe bintuite de griji și conflicte, turburate de statornicirea unui alt fel de a fi al oamenilor și al pământului, se amplifică pînă la dimensiunile unui principiu cosmic al lipsei de măsură, al nedreptății, al Răului-Hybris <sup>34</sup>. Influențată ori nu de cosmogonii și apocalipse orientale <sup>35</sup>, această perspectivă teologică transfigurează elemente ale unei crize proprii lumii rurale grecești la începuturile arhaismului. Faptul că Dike, Eunomia și Eirene — ca și opusul lor, Hybris — sînt divinizate, rămîne un fapt esențial și pentru înțelegerea problematicei căreia poemele îi răspund, și pentru sensul răspunsului însuși.

Dimensiunea universală a răului e în același timp un semn al acuității și dramatismului prefacerilor pe care poemele le reflectă, dar și al unui tip de gândire care dezvoltă, cum s-a spus odată, „conceptul de hybris (și, am adăuga, corelatul acestuia, ideea de Dike) mai degrabă *sub specie pietatis* decît *sub specie iuris*” <sup>36</sup>, pentru că nu există încă un domeniu politic structurat care să reglementeze dreptatea și nedreptatea, care să se interpună între oameni și univers. Dar domnia absolută a haosului și nedreptății e doar o amenințare posibilă <sup>37</sup> într-un timp mitic-etologic, nu o realitate a unui timp ireversibil <sup>38</sup>. Lumea ambiguă a „celor ce mănîncă pîine”, conține alături de manifestări ale acestui principiu al dezordinii, și virtualitatea unei existențe dominate de dreptate. Imaginea divinizată a Dike-i, fiică a lui Zeus suveran, are în poeme funcția preeminentă a unui principiu nou de organizare a materiei mitice, în întregime reevaluată în raport cu acest criteriu fundamental <sup>39</sup>.

Cei ce trudesec pămîntul pot să refacă — cu prețul unei supunerii aproape ascetice la marile ritmuri ale universului pe care zeii le revelă —

<sup>31</sup> Hes., *Op.*, 188 sq., 317—324 și comentariul lui L. Gernet, *Recherches...* p. 14 sqq. aplicînd și extinzînd concluzii ale lui G. Glotz, *La solidarité de la famille...* Paris, 1904, p. 266 sqq.

<sup>32</sup> Hes., *Op.*, 176—178; 287; 302; 399 sq.; 498 sq.; 635—638; 647, cf. v. 101 πλεῖη μὲν γὰρ γαῖα κακῶν, πλεῖη δὲ θάλασσα.

<sup>33</sup> J.-P. Vernant, *Les origines de la pensée grecque*, p. 48; M. Detienne, *Crise agraire*, p. 28—31.

<sup>34</sup> Cf. L. Gernet, *op. cit.*, p. 17, care definește hybris hesiodică ca „l'esprit de perdition”; R. Schaerer, *loc. cit.* (reluînd propriul său articol, *La représentation mythique de la Chute et du Mal*, *Diogenes*, 2, 1955, p. 50 sqq.); M. Detienne, *loc. cit.*

<sup>35</sup> Ed. M. Meyer, *Hesiods Erga und das Gedicht von den fünf Menschengeschlechtern, Genethliakon...* C. Robert, Berlin, 1910, p. 159 sqq., P.-M. Schuhl, *Essai sur la formation de la pensée grecque*, p. 235 și n. 1. Pentru întreaga problemă a influențelor orientale asupra lui Hesiod, v. recenta lucrare a lui P. Walcot, *Hesiod and the Near East*, Cardiff, 1966.

<sup>36</sup> C. del Grande, *Hybris. Colpa e castigo nell'espressione poetica e letteraria degli scrittori della Grecia antica*, Napoli, 1947, p. 53. — B. Snell, *Die Entdeckung des Geistes*, p. 55, vorbește de *Erga* ca de un „instrument juridic” (cf. și P.B.R. Forbes, *Hesiod versus Perses*, CR 64, 1950, p. 83 sqq. excesiv). În fapt a b s e n ța unui atare instrument pare a fi aspectul dominant al poemului — v. Ed. Will, *De l'aspect éthique des origines de la monnaie*, RH 212, 1954, p. 223 sqq.

<sup>37</sup> M. Detienne, *Crise agraire...*, p. 29.

<sup>38</sup> J.-P. Vernant, *Le mythe hésiodique des races*, *loc. cit.*, p. 23 (preluat de S. Noica, *Aspecte ale timpului mitic la Hesiod*, StCl, XII, 1970, p. 7—16).

<sup>39</sup> Cf. *Op.*, 213—285, organizate în funcție de cuplul (coincizînd doar în parte) Δίκη—δίκη, și *Th.*, 901—903. V. și interpretarea lui J.-P. Vernant, *op. cit.*, p. 44—46 subliniînd valoarea reelaborării mitului vîrstelor, în funcție de criteriul Δίκη.

fiecare pentru sine, raportul firesc cu o rânduială exprimată de Dike. Colectivitatea umană pare a lipsi din acest raport <sup>40</sup>, care rămîne un act religios personal; faptul însă că el e posibil pentru fiecare denotă o anume autonomie spirituală <sup>41</sup> semn — credem — al unei autonomii sociale esențiale pentru experiențele de mai târziu ale lumii grecești. Țăranul lui Hesiod are o *aretê* a lui, proprie, alta decît a basileilor, dar nu mai prejos decît ea; amîndouă sînt condiționate de supunerea față de principiul organizator al *cosmos*-ului care e Zeus, reprezentat în raporturile dintre oameni de fiica lui, Themis <sup>42</sup>. Alcătuirile ideale ale cetății ce stă să se constituie exprimă conștiința acestui fapt, tot așa cum structura social-politică de *polis* implică un statut social comparabil al totalității componentilor ei.

Hesiod nu e un poet al holoților <sup>43</sup> și nu exprimă revolta sau pesimismul mizantrop al unor dezmoșteniți <sup>44</sup>; poemele lui sînt dovada unei capacități de elaborare autonomă, personală a mitului care răspunde, pe planul creației spirituale, unei realități social-economice viabile, chiar dacă mereu amenințate.

De bună seamă, această autonomie nu poate fi absolutizată și nu există, în fapt, decît condiționată de un raport implicit cu colectivitatea. Atît materia poemelor hesiodice, cît și forma și structura lor presupun un atare raport. Într-adevăr, nici *Munci și zile* și nici *Teogonia* nu sînt niște meditații singulare despre sensul universului uman sau divin, ci niște discursuri presupunînd un auditoriu căruia i se adresează — aspectul predominant oral al comunicării precizînd și mai mult caracterul direct, deloc metaforic al noțiunii de discurs.

Fără a fi încă un discurs politic de tip solonian <sup>45</sup>, opera lui Hesiod este o argumentare; s-a putut presupune cu destul temei că *Munci și*

<sup>40</sup> Izolarea social-economică și politică a acelora a căror mentalitate o exprimă Hesiod a fost nu o dată subliniată. Afară de cîteva aluzii la raporturi de bună vecinătate, și acelea limitate (cf. Hes., *Op.*, 399—402), țăranul lui Hesiod e singur, cu truda lui, nici măcar nu ia parte la serbări comune — cf. Hes., *Op.*, 584 sqq. și sărbătorile reconstituite de L. Gernet, în L. Gernet — A. Boulanger, *Le génie grec dans la religion*, (reimpr. 1970) p. 36—39; v. H. Jeanmaire, *Dionysos*, p. 31 sq. *Polis* și *agorà*, sînt privitye cu elocvență nelncrudere (cf. Hes., *Op.*, 29—32; v. și H. Fraenkel, *Dichtung und Philosophie* <sup>2</sup>, München, 1966, p. 145).

<sup>41</sup> Cf. remarcabila interpretare a sensului (și limitelor) desprinderii cosmogoniei hesiodice din sistemul ierarhic al riturilor de suveranitate, la J.-P. Vernant, *Les Origines de la pensée grecque*, p. 114—116.

<sup>42</sup> Cf. mai ales Hes., *Op.*, 289 sq. (τῆς δ' ἀρετῆς ἰδρωτα θεοὶ προπάροισιν ἐθῆχαν ἀδάνατοι) și v. 293—295 — definiția omului πανάριστος și ἐσθλός — cu v. 225 sqq. adresate basileilor. J.-P. Vernant (*Le mythe hésiodique*... p. 46) scria „Le monde d'Hésiode... est un monde mélangé où coexistent côte à côte, mais s'opposent par leur fonction, les petits et les grands, les vilains, δειλοὶ et les nobles, ἐσθλοὶ, les agriculteurs et les rois. Dans cet univers discordant, point d'autre secours que *Dikè*... Si elle est respectée à la fois par ceux dont la vie est vouée au *ponos* et par ceux qui disent le droit, il y aura plus de bien que de maux”....

<sup>43</sup> Plut., *Apophthegm. Lac.*, 223 A.

<sup>44</sup> V. F. Solmsen, *Hesiod and Aeschylus*, p. 91; W. Donlan, *The Tradition of Anti-aristocratic Thought in Early Greek Poetry*, *Historia*, 22, 1973, 2, p. 145—154, incheia o cercetare cu argumentele căreia sîntem doar parțial de acord, cu concluzia foarte judicioasă „The social historian may well caution himself against emphasizing the weakness and discontent of the „masses”... and should stress more the positive forces which produced so much important social economic and political changes”.

<sup>45</sup> Cf. H. T. Wade-Gery, *Hesiod*, Phoenix, III, 3, 1949, p. 90.



zile subînțelege recitarea într-o adunare populară încercînd să scape de tutela aristocratică, „ceva ce ne face să ne gîndim la un apel la justiția populară”<sup>46</sup>.

Astfel formulat, raportul poet-auditoriu se structurează similar cu cel social, între autonomia individuală și colectivitatea garantă, și se manifestă în egală măsură și pe planul formal al compoziției. Efortului personal de reevaluare a tradițiilor mitice, religioase și de reflexiune ale elenității pe care-l reprezintă opera hesiodee îi corespunde structurarea ambivalentă a discursului poetic, dominat de tensiunea între modalitățile tradiționale, rapsodice ori genealogice ale compoziției și inovația majoră a expresiei personalizate. Έγώ al lui Hesiod nu are, desigur, înțelesul unei expresii flagrant individuale; el e însă modalitatea personală și individualizată de exprimare a unei înțelepciuni colective reelaborate.

Modalitățile de gîndire și expresie ale lumii grecești în pragul epocii arhaice dovedesc așadar afinități de structură esențiale cu raporturile dominante pe planul existenței social-economice, și investigația aceasta ar putea fi extinsă și asupra altor fapte de civilizație relevînd afinități similare. Adaptarea scrierii alfabetice, de exemplu, presupunînd în același timp o contribuție remarcabilă a inițiativelor personale<sup>47</sup> și o funcționalitate colectivă cu totul originală<sup>48</sup>, poate fi privită sub acest unghi, tot așa cum s-ar putea analiza sub același aspect raportul între inovație și scheme tradiționale în arta geometrică sau în cea orientalizantă. Fără îndoială, ca orice prezentare sintetică a unor fapte de istorie și cultură, și această lectură pe care o propunem aici comportă numeroase rezerve și nuanțe, ținînd pe de-o parte de caracterul însuși de post-dicție al oricărei interpretări istorice, pe de altă parte de diferențele de ritm și de intensitate pe care procesul istoric real le comportă și pe care nule subestimăm. Cu toate acestea, nu asupra unor atari nuanțări ne-am opri acum — și cită vreme, dincolo de variații spațiale și cronologice, de persistențe și evoluții particulare, lumea greacă a epocii arhaice e dominată de constituirea unor *poleis* recunoscutе ca atare, demersul cercetării noastre ni se pare a fi legitim. Am dori însă să atragem atenția asupra unui alt aspect care decurge din investigația de mai sus.

Am constatat, și la Homer, și la Hesiod, existența unei raportări a experienței și valorii autonome a individului la colectivitate; în ambele cazuri însă — din pricini și pe căi diferite în parte, și în parte similare — colectivitatea și mentalitățile colective apar în fond latente mai degrabă decît ca o forță activă, și această constatare pe planul reflectărilor ni s-a părut — și nu numai nouă — a corespunde unui stadiu încă necristalizat al structurilor de *polis*. Dar apariția cetății și a reflexiunii legate nemijlocit de această realitate social-politică implică tocmai o reevaluare a aceluiași raport în sensul accentuării elementelor comunitare și de exercițiu colectiv al puterii; nici epopeea homerică, nici opera lui Hesiod nu conțin elementele unei asemenea reechilibrări a raportului teoretic între individ

<sup>46</sup> B. A. van Groningen, *Hésiode et Persès, Medelingen d. Kon. Ned. Akad. van Wetenschappen, Afd. Lett.*, N.R., ser. 20, 6, Amsterdam, 1957, p. 3; M. Detienne, *Crise agraire...* p. 62 sq.

<sup>47</sup> Cf. L. H. Jeffery, *The Local Scripts of Archaic Greece*, Oxford, 1963.

<sup>48</sup> Cl. Préaux, *Du linéaire B créto-myécénien aux ostraca grecs d'Égypte*, Chron. Egypt., 34, 1959, p. 79—85; J.-P. Vernant, *Les origines de la pensée grecque*, p. 47.

și colectivitate. Aceasta înseamnă însă că apariția instituțiilor și ideilor cetății nu sînt urmarea unei evoluții lineare de mentalitate și a unei inerții a conceptelor, ci expresia unei restructurări ideologice pricinuite de transformări petrecute în afara acestora. De altminteri, mentalități și comportamente egalitare continuă să dăinuie, în plină epocă istorică, în zone „marginale” ale lumii grecești <sup>49</sup> sau în comunități „apolitice” cum ar fi cetele de pirați <sup>50</sup>, fără să ducă la apariția conceptului de πόλις. Pe de altă parte, epopeea sau poemele hesiodice reflectă, în mare, un raport real de forțe în care autoritatea comunității e mai degrabă virtuală, în vreme ce manifestările prevalent comunitare ale primelor expresii literare sau juridice legate de *polis* <sup>51</sup> reflectă măcar în parte à rebours, răsturnat, alcătuirile unui stat consfințind statutul dominant al aristocrației. Mentalitățile, nobiliare ori populare, sînt restructurate în cadrul conceptului arhaic de πόλις, devenind elemente ale unei *ideologii*.

<sup>49</sup> A. Aymard, *Sur l'assemblée macédonienne*, REA, 50, 1950, p. 127—sq.

<sup>50</sup> Cf. Y. Garlan, *La guerre dans l'antiquité*, Paris, 1973, pp. 38 sq.

<sup>51</sup> Cf. mai cu seamă textele interpretate de B. Snell, *Zur Soziologie des archaischen Griechentums*, Gymnasium, 65, 1958, p. 48 sq., care absolutizează însă aspectul de discontinuitate al noțiunilor și reprezentărilor.



Λέγω δὲ τὸ ἐξ ὑποθέσεως ὧδε, ὥσπερ οἱ γεωμέτραι πολλάκις σκοποῦνται, ἐπειδὴν τις ἔρηται αὐτούς, οἷον περὶ χωρίου, εἰ οἶόν τε ἐς τόνδε τὸν κύκλον τόδε τὸ χωρίον τρίγωνον ἐνταθῆναι, εἴποι ἄν τις ὅτι „Οὕτω οἶδα, εἰ ἔστι τοῦτο τοιοῦτον, ἀλλ’ ὥσπερ μὲν τινα ὑπόθεσιν προὔργου οἶμαι ἔχειν πρὸς τὸ πρᾶγμα τοιάνδε· εἰ μὲν ἔστι τοῦτο τὸ χωρίον τοιοῦτον, οἷον παρὰ τὴν δοθεῖσαν αὐτοῦ γραμμὴν παρατείναντα ἐλλείπειν τοιοῦτω χωρίῳ οἷον ἂν αὐτὸ τὸ παρατεταμένον ᾗ, ἄλλο τι συμβαίνειν μοι δοκεῖ, καὶ ἄλλο αὖ, εἰ ἀδύνατόν ἐστιν ταῦτα παθεῖν. Ὑποθέμενος οὖν ἐθέλω εἰπεῖν σοι τὸ συμβαῖνον περὶ τῆς ἐντάσεως αὐτοῦ εἰς τὸν κύκλον, εἴτε ἀδύνατον εἴτε μὴ”<sup>1</sup>.

1.1. Si l’interprétation de ce texte est malaisée, c’est que l’exemple géométrique inclus en tant que modèle d’une recherche ἐξ ὑποθέσεως est peu clair. Présenté comme modèle du raisonnement qui se propose de découvrir si la vertu peut s’enseigner ou non, cet exemple semble avoir le curieux effet de rendre obscur un passage qu’il prétend éclaircir. Toutes les fois qu’il s’agit d’expliquer un texte difficile sans pouvoir invoquer des témoignages externes décisifs, la solution préconisée est condamnée d’avance à rester, jusqu’à un certain point, discutable. En abordant l’étude de *Ménon* 86 e—87 a nous nous proposons de réduire au minimum cette marge inévitable d’insécurité.

1.2. À cet effet nous considérons comme indispensable la stricte observation des règles suivantes :

- 1) en analysant le texte on tiendra compte de tous les sens attestés pour chaque mot dans chaque contexte grammatical ;
- 2) nul sens attesté pour un mot ne sera écarté sans une raison valable ;
- 3) on se gardera d’introduire dans le texte des idées ou des suppositions qui lui sont étrangères ;
- 4) on vérifiera si, dans la solution proposée, l’enchaînement logique propre à l’exemple géométrique recouvre la structure du raisonnement sur la vertu qu’il est destiné à illustrer en tant que modèle.

À notre avis, une solution capable de remplir les conditions prévues par ces règles, pourvu qu’elle existe et qu’on la découvre, ne saurait susciter aucune objection grave.

2.1. Il est manifeste, croyons-nous, qu’une analyse des mots qui composent le passage 86 e — 87 a de *Ménon*, quelque rigoureuse qu’elle soit, ne reste pas moins impropre à nous révéler, à elle seule, le véritable

<sup>1</sup> Nous reproduisons le texte de R. S. Bluck (*Plato's Meno. Edited with introduction and commentary...*, Cambridge, University Press, 1964). Il n’existe d’ailleurs aucun problème de critique textuelle pour ce passage.

sens du texte. Pour retrouver ce sens il s'agit avant tout de replacer les phrases qui nous intéressent dans le contexte plus large qui est le leur au sein du dialogue de Platon. Nous essaierons de reconstituer à cet effet le schéma logique du dialogue à partir du moment où se pose pour la première fois le problème du raisonnement par hypothèse : καὶ συγχώρησον ἐξ ὑποθέσεως αὐτὸ σκοπεῖσθαι εἴτε διδακτὸν ἐστὶ εἴτε ὅπως οὐκ. « Accorde-moi d'examiner „par hypothèse” si la vertu peut s'enseigner ou non » (86 e 3, trad. d'A. Croiset).

**2.2.** Cette phrase nous apprend dès le début un fait capital : ce qu'on cherche à savoir, c'est si telle qualité peut exister en principe, non la manière exacte dont elle se manifesterait si elle existe. Immédiatement après, Socrate annonce qu'il mènera la recherche ἐξ ὑποθέσεως à la façon des géomètres (ὥσπερ οἱ γεωμέτραι σκοποῦνται 86 e 5) et il propose à Ménon un exemple tiré de la géométrie.

**2.3.** Contrairement à ce qui a été envisagé par Platon, le raisonnement « par hypothèse »<sup>2</sup> se laisse suivre moins facilement dans cet exemple géométrique que dans l'application qui en est faite au sujet de la vertu. Si tel est le cas, c'est la copie qui nous aidera à retrouver le modèle. Qu'il nous soit donc permis de rappeler ici les principales étapes du raisonnement dont se sert Socrate pour répondre si la vertu peut s'enseigner ou non :

« Il en est de même au sujet de la vertu. Puisque nous ne savons encore ni sa nature ni ses qualités, nous ne pouvons raisonner que par hypothèse sur la possibilité de l'enseigner et nous dirons : quelle doit être entre les différentes sortes de choses qui se rapportent à l'âme, la sorte à laquelle appartienne la vertu, pour qu'elle puisse être enseignée ou pour qu'elle ne le puisse pas ? ... Ou plutôt n'est-il pas évident pour tout le monde que ce qui s'enseigne, c'est uniquement la science. N'est-ce pas vrai ? ... Si la vertu est donc une science, elle peut être enseignée ... Voilà donc un point vite réglé : dans tel cas elle peut être enseignée, dans tel autre, non ... Le second point à examiner me semble être celui-ci : la vertu est-elle une science ou autre chose qu'une science ? » (87 b—c, traduction d'A. Croiset).

**2.4.** Il est d'une bonne méthode, croyons-nous, de n'attribuer à la recherche par hypothèse que les démarches logiques décrites ici par Platon. Le problème qui se pose est de type binaire : il s'agit de savoir auquel des deux pôles contraires appartient un élément donné. Le problème comporte une difficulté supplémentaire du fait que l'on ignore à la fois la nature et les qualités de l'élément étudié. Dans ces conditions, le raisonnement par hypothèse, qui est d'après Platon le seul capable d'éclaircir le problème, se propose, en premier lieu, de trouver une classe d'éléments semblables à l'élément étudié de telle façon que l'inclusion dans cette classe garantisse à tous ces éléments, et à eux seuls, l'appartenance à un pôle déterminé. Toute classe est engendrée par l'existence d'une condition, on le sait. Si tous les éléments qui constituent une classe, et rien que ces éléments, possèdent une certaine propriété, c'est que la condition qui a engendré cette classe est biunivoque, nécessaire et suffisante. Chercher à découvrir

<sup>2</sup> Dans cette étude nous utiliserons le mot « hypothèse » dans le sens que lui attribue Platon, dans le dialogue *Ménon*.

une classe équivaut donc à déterminer la condition qui l'a engendrée. Dès qu'on a découvert la condition qui fait que tous les membres d'une classe (et rien que ces membres) appartiennent à un pôle déterminé on présente une alternative qui sert à déplacer le problème initial. Cette alternative revêt la forme d'une hypothèse : si l'élément étudié appartient à telle classe il aura telle propriété, si non il ne l'aura pas. Au terme de ce raisonnement, le problème initial se trouve donc transformé en un problème équivalent : il ne s'agit plus de savoir si tel élément appartient à tel pôle, mais bien de savoir si tel élément appartient à la classe qui garantit à ses membres l'appartenance à tel pôle.

**2.5.** Le raisonnement par hypothèse dont nous venons de décrire les démarches se laisse résumer de la manière suivante :

1) on a le problème initial :  $a \begin{cases} = B \\ \neq B \end{cases} ?$

2) on recherche une classe  $X$  qui garantisse à tous ses membres ( $x$ ) la possession de la qualité  $B$ , tout en refusant cette qualité à tous les éléments qui ne sont pas ses membres :

$$X = ? \text{ de telle manière que } \begin{cases} x \in X \Rightarrow x = B \\ x \notin X \Rightarrow x \neq B \end{cases}$$

3) on découvre la classe  $X$  (c'est-à-dire on découvre la condition générale, biunivoque, nécessaire et suffisante qui engendre la classe  $X$ ) :  $X = f(x)$

4) on énonce une alternative :  $a \begin{cases} \in X \Rightarrow a = B \\ \notin X \Rightarrow a \neq B \end{cases}$

5) on obtient un problème nouveau, de type toujours binaire, qui est l'équivalent du problème initial et peut amener la solution de celui-ci :

$$a \begin{cases} \in X \\ \notin X \end{cases} ?$$

**2.6.** L'examen de ces propositions appelle les remarques suivantes :

a) La classe  $X$  qui résulte d'une condition générale, biunivoque, nécessaire et suffisante doit être définie par la formule : « tout ce qui appartient à  $X$ , et rien que ce qui appartient à  $X$ , est  $B$  ».

b) Dans l'alternative (la proposition n° 4), la seule propriété qui intéresse au sujet de  $a$  est sa capacité de satisfaire à la condition qui a généré la classe  $X$ . Tant que  $a$  satisfait à cette condition ses propriétés spéciales n'entrent pas en ligne de compte.

c) Dans l'alternative (la proposition n° 4), en substituant à la formule « si  $a$  appartient à  $X$  etc. » la formule « tout ce qui appartient à  $X$  et rien que ce qui appartient à  $X$  etc. » on obtient la définition de la classe  $X$ . (Une substitution analogue permet d'y retrouver les termes qui définissent la condition servant à engendrer n'importe quelle classe).

**3.1.** Ce n'est qu'à partir de l'ensemble des considérations précédentes que nous nous proposons d'attaquer le problème de géométrie. Ce problème porte sur l'inscriptibilité des surfaces. Il s'agit notamment de savoir si une



surface donnée peut s'inscrire dans un cercle donné : εἰ οὖν τε ἐς τόνδε τὸν κύκλον τόδε τὸ χωρίον τρίγωνον ἐνταθῆναι (86 e 7 ; nous aurons à revenir sur le mot τρίγωνον).

**3.2.** Un cercle donné possède à la fois une forme déterminée et des dimensions précises. Il est permis de supposer que les géomètres du temps de Platon n'ignoraient pas cette vérité élémentaire. De toute façon elle se trouve énoncée formellement un siècle plus tard, chez Euclide. On lit, en effet, dans les *Définitions* qui précèdent les *Data*<sup>3</sup> : Κύκλος τῷ μεγέθει δεδοσθαι λέγεται, οὗ δέδοται ἡ ἐκ τοῦ κέντρου τῷ μεγέθει « la grandeur d'un cercle est donnée si la grandeur de son rayon est donnée » (*Def.* 5, p. 2). La même idée revient plus loin dans les *Data* : δοθεῖσα δὲ ἡ ΕΑ τῷ μεγέθει ἐπεὶ καὶ ὁ κύκλος δέδοται τῷ μεγέθει « la grandeur de la droite ΕΑ (qui est le diamètre du cercle) est donnée parce que la grandeur du cercle est donnée » (87, p. 172).

**3.3.** Examinons maintenant la surface qu'il s'agit d'inscrire, τόδε τὸ χωρίον τρίγωνον ἐνταθῆναι. Toujours selon Euclide, une surface donnée est une surface dont on connaît soit la forme et les dimensions (donc l'aire), soit uniquement l'aire. On peut s'en rendre compte en comparant une formule comme ἐὰν χωρίον τῷ εἶδει καὶ τὸ μεγέθει δεδομένον ᾗ . . . (*Data* 55, p. 98) avec l'emploi de l'expression δοθέν (χωρίον) aux chapitres 57—59 des *Data* (p. 102—106). Ces textes semblent suggérer que dans le passage de Platon qui nous intéresse l'énoncé τόδε τὸ χωρίον τρίγωνον ἐνταθῆναι est ambigu : à première vue, on peut croire que la surface dont il y est question est déterminée soit uniquement par son aire, soit à la fois par ses dimensions et par sa forme. Dans le premier cas, tout ce qui est connu au sujet de cette surface c'est la grandeur de son aire, dans le second on connaît non seulement ses dimensions, mais aussi sa forme et ses propriétés. Or il résulte du passage qui décrit l'application du raisonnement par hypothèse au problème de la vertu (voir § 2.3) que ce raisonnement n'est utilisé que lorsqu'on ignore la nature et les qualités de l'objet examiné. Il n'y a aucune raison d'employer le raisonnement par hypothèse pour découvrir si une surface dont on connaît la grandeur, les dimensions, la forme et les propriétés est inscriptible ou non dans un cercle donné. Ce type de problème suppose l'application du raisonnement déductif, courant en géométrie, non celle du raisonnement par hypothèse, réservé chez Platon au cas spécial des problèmes qui se rapportent à un objet mal défini. L'énoncé τόδε τὸ χωρίον τρίγωνον ἐνταθῆναι semblait permettre deux interprétations différentes, le contexte dans lequel il apparaît n'en autorise qu'une seule : la surface mentionnée dans cette phrase ne saurait être définie autrement que par son aire. Le seul rôle qui peut revenir à l'adjectif τρίγωνον, dans ces conditions, est celui d'attribut.

**3.4.** Avec ces précisions, l'énoncé du problème de géométrie de *Ménon* 86 e — 87 a n'a plus rien d'obscur à notre avis : il s'agit de savoir s'il est possible d'inscrire sous forme de triangle une surface donnée (connue

<sup>3</sup> Tous les textes d'Euclide sont pris à l'édition de Heiberg-Menge, vol. VI (*Data*), Leipzig, Teubner, 1896 et Heiberg-Stamatis, vol. II (*Elementa*), Leipzig, Teubner, 1970. Les chiffres renvoient, pour les *Éléments*, aux livres et aux chapitres, pour les *Data*, aux chapitres et aux pages de ces éditions.

uniquement par son aire) dans un cercle donné (dont on connaît la grandeur, c'est-à-dire le diamètre). Ce qui suit dans le texte de Platon c'est l'alternative, conçue comme une hypothèse. Il résulte du paragraphe 2.6 (remarque c) qu'en partant de cette alternative on peut retrouver la condition générale, biunivoque, nécessaire et suffisante qui sert à engendrer la classe des surfaces inscriptibles sous forme de triangle dans le cercle donné. Rappelons maintenant les termes mêmes de la phrase qui définit l'hypothèse, donc la condition, dans le texte qui nous intéresse : εἰ μὲν ἐστί τοῦτο τὸ χωρίον τοιοῦτον οἷον παρὰ τὴν δοθεῖσαν αὐτοῦ γραμμὴν παρατείναντα ἐλλείπειν τοιούτῳ χωρίῳ οἷον ἂν αὐτὸ τὸ παρατεταμένον ᾗ, ἄλλο τι σύμβαινε μοι δοκεῖ, καὶ ἄλλο αὖ, εἰ ἀδύνατόν ἐστι ταῦτα παθεῖν.

4.1. Le sens général de cette phrase se laisse deviner assez facilement d'après ce que nous savons déjà au sujet du raisonnement par hypothèse. Néanmoins, avant de nous risquer à traduire ce passage, nous croyons qu'il convient d'examiner dans le détail la valeur des quatre termes qui ont contribué le plus à le rendre obscur : παρατείναντα, ἐλλείπειν, τὴν δοθεῖσαν αὐτοῦ γραμμὴν et οἷον (87 a 5).

4.2. En tant que terme géométrique, le verbe παρατείνειν n'apparaît que chez Platon, dans notre passage et dans la *République* 7, 527 a. Dans le second exemple le sens du mot ne résulte nullement du contexte et tout ce qu'on y apprend c'est que παρατείνειν fait partie du vocabulaire spécial des géomètres, au même titre que τετραγωνίζειν et προστιθέναι. On s'accorde néanmoins à reconnaître<sup>4</sup> que παρατείνειν chez Platon recouvre le sens de παραβάλλειν chez Euclide. Ce dernier mot désigne l'opération qui consiste à construire sur un segment de droite donné un parallélogramme de forme arbitraire qui ne doit satisfaire, sauf indication contraire, qu'à l'unique condition d'avoir la même aire qu'une surface rectiligne donnée. C'est ce qu'on traduit par « appliquer une surface (ou une figure) donnée à une droite donnée ». La surface qu'il s'agit d'appliquer peut être un carré (*Elem.* 6, 30), un parallélogramme (*Elem.* 6, 27 ; *Data* 68, p. 126 ; 70, p. 132 ; 74, p. 142) ou une figure rectiligne quelconque dont on ne connaît que l'aire (δοθέν : *Elem.* 6, 25 ; *Data* 57, p. 102 ; 58, p. 104 etc.). Appliquer une figure à une droite ne signifie jamais dessiner la figure, ou une figure semblable à elle, sur la droite. Pour désigner cette opération Euclide emploie les termes ἀναγράφειν (*Elem.* 6, 28 ; 31 ; *Data* 78, p. 150), συνίστασθαι (*Elem.* 6, 25 ; 29) ou καταγράφειν (*Elem.* 6, 27 ; 28 ; 29), jamais παραβάλλειν. La différence qui sépare les deux opérations, dessin et application, résulte clairement des problèmes qui les mentionnent ensemble : Ἀναγεγράφθω γὰρ ἀπὸ τῆς ΖΒ τετράγωνον τὸ ΖΗ καὶ παραβεβλήσθω παρὰ τὴν ΕΔ τῷ ΖΗ ἴσον παραλληλόγραμμον τὸ ΕΚ . . . « Qu'on construise sur ΖΒ le carré ΖΗ et qu'on applique à la droite ΕΔ le parallélogramme ΕΚ égal au carré ΖΗ . . . » (*Data* 78, p. 150). Ἀναγεγράφθω ἀπὸ τῆς ΑΒ τετράγωνον τὸ ΒΓ καὶ παραβεβλήσθω παρὰ τὴν ΑΓ τῷ ΒΓ ἴσον παραλληλόγραμμον τὸ ΓΔ . . . « Qu'on construise sur ΑΒ le carré ΒΓ et qu'on applique à ΑΓ un parallélogramme égal au carré ΒΓ . . . » (*Elem.* 6, 30).

<sup>4</sup> Voir C. Mugler, *Dictionnaire historique de la terminologie géométrique des Grecs* (Études et Commentaires 28—29), Paris, Gauthier-Villars et Klincksieck 1958—1959, s.v. παρατείνειν.

Il résulte de ces exemples qu'appliquer une figure à une droite c'est construire sur cette droite un parallélogramme ayant la même aire. Toute condition supplémentaire doit être formulée expressément, ainsi qu'on le fait dans l'exemple suivant : 'Εὰν δοθὲν παρὰ δοθεῖσαν παραβληθῇ ἐν δεδομένη γωνίᾳ ... « Si un espace donné est appliqué à une droite donnée sous un angle donné... » (*Data* 57, p. 102, cf. 61, p. 110).

**4.3.** Le sens géométrique du verbe ἐλλείπειν est connu<sup>5</sup>. Ce verbe est d'ailleurs attesté chez Euclide par des exemples nombreux et décisifs. « Ellipser » une surface qui a été appliquée sous forme de parallélogramme à une droite donnée c'est retrancher de ce parallélogramme un parallélogramme plus petit (c'est ce qu'on appelle ἐλλειμμα) auquel on peut imposer certaines conditions.

Dans le texte de Platon qui nous intéresse il n'est pas question d'« ellipser » tout simplement une surface, mais de l'« ellipser en l'appliquant », παρατείναντα ἐλλείπειν. La manière dont se combinent les deux opérations a été décrite par Euclide avec une remarquable clarté (*Data* 58, p. 104 ; *Elem.* 6, 27 ; 28). Il s'agit de construire sur une partie d'un segment donné un parallélogramme de forme arbitraire, mais ayant la même aire qu'une surface donnée, de telle façon que sur l'autre partie du segment on puisse construire un parallélogramme de même hauteur auquel on impose certaines conditions. On trouve dans les *Éléments* d'Euclide (6, 28) la démonstration d'un problème qui a une ressemblance frappante avec l'hypothèse de *Ménon* 87 a : Παρὰ τὴν δοθεῖσαν εὐθεῖαν τῷ δοθέντι εὐθυγράμμῳ ἴσον παραλληλόγραμμον παραβαλεῖν ἐλλείπον εἶδει παραλληλογράμμῳ ὁμοίῳ τῷ δοθέντι. « Qu'on applique à une droite donnée un parallélogramme égal à une figure rectiligne donnée en „ellipsant” la figure d'un parallélogramme semblable à une surface donnée ».

Après une démonstration assez longue, qu'il nous est impossible de citer ici, nous lisons la solution du problème : Παρὰ τὴν δοθεῖσαν ἄρα εὐθεῖαν τὴν AB τῷ δοθέντι εὐθυγράμμῳ τῷ Γ ἴσον παραλληλόγραμμον παραβέβληται τὸ ΣΤ ἐλλείπον εἶδει παραλληλογράμμῳ τῷ ΠΒ ὁμοίῳ ὄντι τῷ Δ ... ὅπερ ἔδει ποιῆσαι. « On a donc appliqué à la droite donnée AB un parallélogramme ST égal à la figure rectiligne Γ en „ellipsant” la figure, du parallélogramme PB qui est semblable à la figure D ..., ce qu'il fallait démontrer » (voir fig. 1).

Ce problème reproduit presque parfaitement l'hypothèse formulée dans le texte de Platon qui nous intéresse : ce n'est que la condition qui est imposée à la partie « ellipsée » (ἐλλειμμα) chez Euclide qui diffère légèrement de la condition qui figure chez Platon.

**4.4.** Quant à τὴν δοθεῖσαν αὐτοῦ γραμμὴν, il est à remarquer que la relation d'inscriptibilité implique toujours deux éléments : la surface qu'il s'agit d'inscrire et la surface dans laquelle on inscrit. Aucun de ces deux éléments ne saurait donc manquer d'une phrase qui vise à énoncer la condition générale à laquelle se soumet la classe des surfaces inscriptibles sous forme de triangle dans un cercle donné. D'autre part nous avons déjà constaté que dans les problèmes d'application la surface qui doit être appliquée n'entre en ligne de compte qu'en tant qu'aire,

<sup>5</sup> Voir C. Mugler, *op. laud.*, s.v.

jamais en tant que forme. Il résulte enfin du paragraphe 3.3 que l'expression  $\tau\acute{o}\delta\epsilon\ \tau\acute{o}\ \chi\omega\rho\acute{\iota}\omicron\nu$  se réfère à une surface définie uniquement par son aire, non par sa forme ou par ses propriétés. Dans ces conditions il est

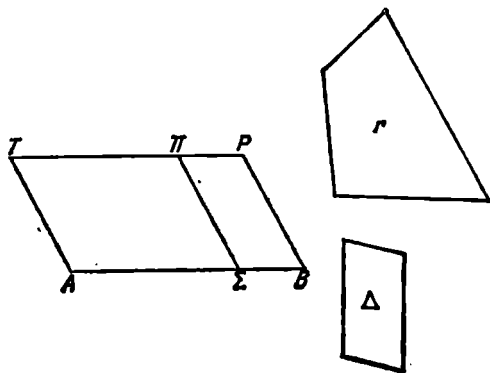


Fig. 1.

évident que  $\tau\acute{\eta}\nu\ \delta\omicron\theta\epsilon\acute{\iota}\sigma\alpha\nu\ \alpha\upsilon\tau\omicron\upsilon\ \gamma\rho\alpha\mu\mu\acute{\eta}\nu$ , « sa ligne donnée », ne saurait appartenir à la surface que l'on doit inscrire. Par ailleurs, si un cercle est donné, son diamètre l'est aussi, ainsi que nous avons eu l'occasion de le rappeler dans le paragraphe 3.2. Comme le cercle doit figurer dans l'hypothèse géométrique de *Ménon* 87 a, car il est la surface dans laquelle on inscrit une autre surface, et comme il n'est pas mentionné autrement, on ne saurait échapper à la conclusion que  $\tau\acute{\eta}\nu\ \delta\omicron\theta\epsilon\acute{\iota}\sigma\alpha\nu\ \alpha\upsilon\tau\omicron\upsilon\ \gamma\rho\alpha\mu\mu\acute{\eta}\nu$  est le diamètre du cercle.

4.5. Les dictionnaires grecs ont enregistré pour le mot  $\acute{o}\lambda\omicron\nu$  une grande variété d'emplois qui dérivent tous, de façon plus ou moins claire, du sens général de « quel, tel . . . que ». À première vue il n'est pas possible de préciser (voir § 1.2, règle 2) si dans la phrase qui nous intéresse les mots  $\tau\omicron\iota\omicron\upsilon\acute{\omicron}\tau\omega\ \chi\omega\rho\acute{\iota}\omega\ \acute{o}\lambda\omicron\nu\ \alpha\upsilon\tau\acute{o}\ \tau\acute{o}\ \pi\alpha\rho\alpha\tau\epsilon\tau\alpha\mu\acute{\epsilon}\nu\omicron\nu\ \eta$  expriment l'égalité ou seulement la ressemblance des deux surfaces dont il est question. Euclide, qui fait une distinction nette entre ces deux cas, ne nous est d'aucun secours, car il emploie pour désigner le premier l'adjectif  $\acute{\iota}\sigma\omicron\varsigma$ , pour désigner le second l'adjectif  $\delta\mu\omicron\iota\omicron\varsigma$ . Il ne nous reste donc qu'à examiner tour à tour les deux possibilités.

En supposant que dans ce texte  $\acute{o}\lambda\omicron\nu$  signifie « égal à », on doit admettre que les seules surfaces inscriptibles dans le cercle donné sont celles qui, une fois appliquées sous forme de parallélogramme à la moitié du diamètre, nous permettent de construire sur l'autre moitié un parallélogramme égal au premier. Il est manifeste que n'importe quelle surface de n'importe quelle grandeur peut satisfaire à cette condition. On aboutit donc inévitablement à la conclusion absurde que n'importe quelle surface est inscriptible sous forme de triangle dans un cercle donné. Par conséquent la supposition que  $\acute{o}\lambda\omicron\nu$  signifie ici « égal à » est à rejeter. On ne retiendra donc pour  $\acute{o}\lambda\omicron\nu$  que la traduction « semblable à ».

**4.6.** Au terme de cette analyse il nous est enfin possible de comprendre la phrase qui exprime l'hypothèse géométrique de *Ménon* 87 a. Nous en donnons ici une traduction qui paraphrase les termes techniques discutés plus haut :

« Si cette surface est telle qu'en la construisant comme un parallélogramme de forme arbitraire sur une partie du diamètre du cercle on puisse construire sur l'autre partie un parallélogramme semblable au premier, le résultat sera ceci, et, si elle ne peut satisfaire à cette condition, il sera cela »<sup>6</sup>.

Cette phrase nous permet de retrouver, conformément au paragraphe 2.6 remarque c, la condition générale, biunivoque, nécessaire et suffisante qui sert à engendrer la classe des surfaces inscriptibles sous forme de triangle dans un cercle donné.

**5.1.** Après avoir dégagé le sens du passage obscur qui a pendant si longtemps tourmenté les commentateurs de Platon, il nous faut examiner maintenant si l'interprétation que nous en proposons est acceptable au point de vue de la géométrie antique. Il est nécessaire de vérifier à cet effet si les géomètres du temps de Platon avaient les moyens de prouver que la condition incluse dans l'hypothèse géométrique de *Ménon* 87 a est réellement biunivoque, nécessaire et suffisante. C'est ce qui nous oblige d'analyser s'ils pouvaient démontrer que :

1) toute surface qui satisfait à cette condition est inscriptible sous forme de triangle dans le cercle donné ;

2) aucune des surfaces qui ne satisfont pas à cette condition n'y est inscriptible sous forme de triangle ;

3) toute surface inscriptible sous forme de triangle dans le cercle donné satisfait à cette condition.

**5.2.** Soit  $A$  une surface qui satisfait à la condition. On peut donc l'appliquer sous la forme d'un parallélogramme arbitraire à une partie du diamètre de telle façon qu'il nous soit possible de construire sur l'autre partie un parallélogramme semblable (voir fig. 2)

$$L'aire (ACDE) = A$$

$$(ACDE) \sim (EDFB)$$

$$D'où : \frac{DE}{AE} = \frac{EB}{DE} \quad DE^2 = AE \cdot EB$$

Si l'on satisfait à la condition, le segment  $DE$  qui est un des côtés de la figure appliquée est la moyenne géométrique des deux segments qui constituent le diamètre. On peut imprimer au segment  $DE$  un mouvement de rotation autour du point  $E$ , sans altérer sa dimension, mais en modifiant la position du point  $D$ . Par le déplacement du point  $D$  on obtient une infinité de parallélogrammes de dimensions  $AE$  et  $ED$  qui respectent tous la relation  $DE^2 = AE \cdot EB$ . L'aire de ces parallélogrammes varie avec

<sup>6</sup> La fin de cette phrase est prise à la traduction d'Alfred Croiset (voir l'édition Guill. Budé, Paris, 1942, p. 260–261, n. 1).

l'angle qui se forme entre  $DE$  et le diamètre. Le parallélogramme dont le côté  $DE$  est perpendiculaire sur le diamètre — c'est le rectangle  $(AC'D'E)$  — a l'aire la plus grande. Dans un rectangle  $(AC'D'E)$  construit sur une

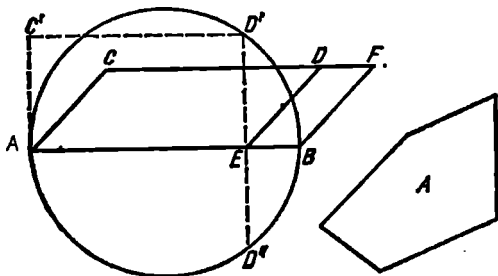


Fig. 2.

partie du diamètre du cercle  $AB$  de telle façon que  $D'E^2 = AE \cdot EB$ , le point  $D'$  se trouve nécessairement sur le cercle. Le symétrique de  $D'$  par rapport au diamètre ( $D''$ ) appartient lui aussi au cercle. Le triangle  $AD'D''$  qui a tous ses sommets sur le cercle (voir fig. 3) est inscriptible dans le cercle de diamètre  $AB$ . C'est un triangle isocèle ( $D'D'' \perp AB$  et  $D'E = ED''$ ) dont l'aire est égale à l'aire du rectangle  $(AC'D'E)$  [ $\Delta(AC'D') = \Delta(AED'')$ ].

**5.2.1.** La surface donnée  $A$  qu'on applique sous forme de parallélogramme arbitraire est inférieure ou tout au plus égale à l'aire du rectangle  $(AC'D'E)$ ; elle est donc inférieure ou tout au plus égale à l'aire d'un triangle isocèle  $(AD'D'')$  inscriptible dans le cercle de diamètre  $AB$ .

**5.2.2.** Qu'il nous soit permis de rappeler maintenant une proposition géométrique simple : sur une corde donnée d'un cercle donné on peut

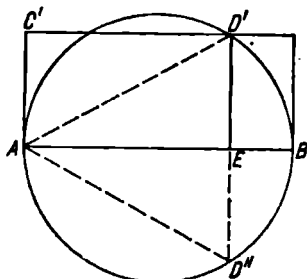


Fig. 3.

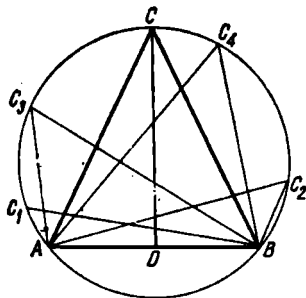


Fig. 4.

construire une infinité de triangles inscriptibles dans ce cercle (voir fig. 4). De cette infinité de triangles inscriptibles, c'est le triangle isocèle qui aura l'aire la plus grande (parce qu'il a la hauteur la plus grande).

**5.2.3.** Cette proposition a une conséquence immédiate qui se laisse formuler de la manière suivante : s'il est possible d'inscrire dans un cercle donné un triangle isocèle d'aire  $a$ , toute aire inférieure ou égale à  $a$  est



inscriptible sous forme de triangle dans ce cercle. Voici d'ailleurs la démonstration de ce que nous affirmons. On considère que le triangle isoscèle  $ABC$  d'aire  $a$  est inscriptible dans le cercle donné. Soit une aire inférieure ou égale à  $a$  :  $a' \leq a$ . Si à une distance  $h = \frac{2a'}{AB}$  de  $AB$  on mène une parallèle à  $AB$ , cette parallèle coupera inévitablement le cercle en deux points (parce que  $a' \leq a$  et  $h \leq CD$ ). En reliant un de ces deux points à la fois à  $A$  et à  $B$  on obtient un triangle inscriptible d'aire  $\frac{1}{2} \cdot \frac{2a'}{AB} \cdot AB = a'$ .

**5.2.4.** Il résulte des paragraphes 5.2.1 et 5.2.3 que toute surface qui satisfait à la condition est inférieure ou égale à l'aire d'un triangle isoscèle inscrit dans le cercle donné. Par conséquent elle est inscriptible dans le cercle.

**5.3.** Il nous faut prouver maintenant la proposition n° 2 du paragraphe 5.1, à savoir qu'aucune des surfaces qui ne satisfont pas à la condition n'est inscriptible sous forme de triangle dans le cercle donné.

Soit  $A$  une surface qui ne satisfait pas à la condition. Il n'existe donc pas de parallélogramme d'aire  $A$  qui, une fois construit sur une partie du diamètre du cercle donné, permette la construction d'un parallélogramme semblable sur le reste du diamètre. Il s'ensuit qu'il n'y a aucune possibilité de trouver un côté commun de deux parallélogrammes adjacents semblables qui soit la moyenne géométrique des deux autres côtés (les deux segments qui forment le diamètre). Par conséquent il n'existe aucun rectangle d'aire supérieure ou égale à  $A$ , construit de telle façon que son point  $D'$  soit sur le cercle à l'extrémité de la diagonale qui part du point  $A$  (voir fig. 3).

**5.3.1.** Il résulte de ce que nous venons de démontrer qu'à moins de satisfaire à la condition il n'est pas possible d'inscrire dans le cercle donné un triangle isoscèle d'aire supérieure ou égale à la surface donnée. Qu'il nous soit permis à nouveau de rappeler quelques propositions de géométrie simple :

1) la plus grande aire qui peut être construite sur une corde d'un cercle donné de telle sorte qu'il résulte un triangle inscriptible dans ce cercle est l'aire du triangle isoscèle ;

2) on ne peut obtenir un triangle inscriptible dans un cercle donné en construisant sur une corde donnée une aire plus grande que celle du triangle isoscèle inscriptible construit sur cette corde ;

3) si parmi l'infinité des triangles isocèles inscriptibles dans un cercle donné on n'en trouve aucun qui ait une aire supérieure ou égale à une aire donnée, celle-ci n'est pas inscriptible sous forme de triangle dans le cercle donné.

**5.3.2.** Il résulte des paragraphes 5.3 et 5.3.1 qu'à moins de satisfaire à la condition on ne saurait inscrire dans le cercle donné aucun triangle isoscèle d'aire supérieure ou égale à l'aire donnée. Par conséquent, à moins de satisfaire à la condition, l'aire donnée n'est pas inscriptible sous forme de triangle dans le cercle donné.

5.4. Il nous reste à prouver la proposition n° 3 du paragraphe 5.1, à savoir que toutes les surfaces inscriptibles satisfont à la condition.

Supposons que la surface  $A$  est inscriptible sous forme de triangle dans un cercle donné. Ce triangle peut être un triangle isocèle ou scalène. S'il est isocèle il existe un rectangle de même aire construit sur une partie du diamètre du cercle. Ce rectangle a un point  $D'$  sur le cercle, donc il respecte la relation  $D'E = AE \cdot EB$ . Il s'ensuit que sur l'autre partie du diamètre on peut construire un rectangle semblable au premier. Si le triangle est scalène on peut inscrire dans le cercle donné un triangle isocèle d'aire supérieure à la sienne. Il existe donc un rectangle plus grand que  $A$  construit sur une partie du diamètre du cercle de telle façon que sur l'autre partie on puisse construire un rectangle semblable. En imprimant à leur côté commun  $D'E$  un mouvement de rotation autour du point  $E$  on peut former une infinité continue de paires de parallélogrammes semblables. L'aire des parallélogrammes dont les côtés sont  $AE$  et  $DE$  varie entre zéro et l'aire du rectangle. À l'intérieur de cette infinité de parallélogrammes d'aire variable on ne peut manquer de trouver celui dont l'aire correspond à l'aire donnée  $A$ . Il résulte de ces considérations que si une surface est inscriptible sous forme de triangle dans un cercle donné, elle satisfait à la condition.

6.1. Dans la section précédente de notre étude nous avons vérifié la validité de la condition qui figure dans *Ménon* 87 a. Nous avons réussi à prouver que cette condition n'engendre qu'une seule classe de surfaces, à savoir celle qui garantit à tous ses membres la possibilité d'être inscrits sous forme de triangle dans un cercle donné tout en refusant cette possibilité à tous les éléments qui ne lui appartiennent pas. Nous avons atteint ce résultat en n'utilisant que des procédés connus aux géomètres du temps de Platon.

6.2. Qu'il nous soit permis de reproduire, en guise de conclusion à cette partie de notre étude, le raisonnement appliqué dans le problème de géométrie avec le raisonnement formulé au sujet de la vertu en regard :

Accorde-moi d'examiner par hypothèse si la vertu peut s'enseigner ou non.

Je prends ces mots, « par hypothèse », dans le sens des géomètres. Quand on leur demande à propos d'une surface, par exemple, si elle peut s'inscrire sous forme de triangle dans un cercle donné, un géomètre répondra : « Je ne sais pas encore si cette surface s'y prête ; mais je crois à propos pour le déterminer de raisonner par hypothèse de la manière suivante : < puisque nous ne savons encore ni la nature ni les qualités de cette surface nous dirons : quelle doit être, entre les différentes clas-

Il en est de même au sujet de la vertu. Puisque nous ne savons encore ni sa nature ni ses qualités nous ne pouvons raisonner que par hypothèse sur la possibilité ou l'impossibilité de l'enseigner et nous dirons : quelle doit être, entre les différentes sortes de choses qui se rapportent à l'âme, la sorte

ses de surfaces, la classe à laquelle appartienne la surface donnée, pour qu'elle puisse être inscrite dans le cercle donné et pour qu'elle ne le puisse pas si elle n'appartient pas à cette classe?

Ne pouvons-nous démontrer que seules sont inscriptibles les surfaces qui, appliquées au diamètre du cercle, ellipsent la figure d'une surface semblable à celle qui a été appliquée?<sup>7</sup> Par conséquent > si cette surface est telle qu'en l'appliquant au diamètre du cercle elle ellipse <la figure> d'une surface semblable à celle qui a été appliquée, le résultat sera ceci (= la surface est inscriptible) et si elle ne peut satisfaire à cette condition il sera cela (= la surface n'est pas inscriptible).

<Le second point à examiner me semble être celui-ci : la surface donnée satisfait-elle à cette condition ou non ?>

Nous venons de reproduire, dans la traduction d'Alfred Croiset légèrement modifiée, le texte même du dialogue *Ménon*, de 86 e à 87 c. Dans la colonne de gauche nous avons ajouté les phrases qui figurent entre parenthèses de forme < >. Platon les eût-il écrites, qu'il n'aurait jamais existé un problème de *Ménon* 86 e — 87 a capable de retenir l'attention des philologues pendant plus d'un siècle et demi.

La méthode que nous avons suivie en présentant les deux textes en regard rend plus évidente, à notre avis, la façon dont les éléments que nous avons suppléés dans le texte géométrique s'intègrent aux éléments qui y figurent réellement chez Platon, pour faire du raisonnement géométrique la réplique fidèle du raisonnement qui porte sur la vertu. S'il est vrai que nous avons reconstruit le premier raisonnement en nous basant sur le second, il n'en est pas moins certain que les éléments ajoutés s'unissent aux éléments existant dans le texte géométrique de manière à former un ensemble cohérent et logique. Aussi considérons-nous que dans ces conditions la symétrie des deux raisonnements acquiert une signification particulière et peut être admise comme preuve de la validité de notre solution.

<sup>7</sup> Conformément aux paragraphes 4.2 et 4.3, ce texte peut être paraphrasé ainsi (voir aussi 4.6) : «...seules sont inscriptibles... les surfaces qui, une fois construites sous forme de parallélogramme arbitraire sur une partie du diamètre du cercle, nous laissent la possibilité de construire, sur l'autre partie, un parallélogramme semblable au premier ». Évidemment, le sens de la phrase suivante est le même.

à laquelle appartienne la vertu pour qu'elle puisse être enseignée ou pour qu'elle ne le puisse pas ? ...

N'est-il pas évident pour tout le monde que ce qui s'enseigne c'est uniquement la science ? ...

Si la vertu est donc une science elle peut être enseignée ... Voilà donc un point vite réglé : dans tel cas elle peut être enseignée, dans tel autre, non ...

Le second point à examiner me semble être celui-ci : la vertu est-elle une science ou autre chose qu'une science ?

**6.3.** Dans les deux raisonnements analysés, le problème initial est celui de savoir si telle chose est possible ou non. Il s'agit notamment de découvrir si une surface donnée est inscriptible sous forme de triangle dans un cercle donné et si la vertu peut s'enseigner. Au terme du raisonnement par hypothèse, ce problème est transformé en un problème similaire, qui ramène sous une autre forme la question de savoir si telle chose est possible ou non. Ce qu'il importe de découvrir à ce moment c'est si l'on peut construire deux parallélogrammes semblables sur le diamètre du cercle et si la vertu est une science. L'exemple concret posé par la construction des deux parallélogrammes semblables n'est pas solutionné. Il en est de même au sujet de la vertu, car cette section du dialogue ne permet pas de préciser si elle est une science ou non. La symétrie des deux raisonnements est une fois de plus manifeste.

Notre propos n'a pas été de découvrir le moyen d'inscrire sous forme de triangle telle surface dans tel cercle, mais de comprendre le sens des phrases de Platon et d'expliquer l'énoncé du problème géométrique et la manière dont celui-ci sert de modèle au raisonnement qui porte sur la vertu. La solution pratique du problème de géométrie ne regarde pas directement le texte et il importe peu que les contemporains de Platon l'aient ignorée <sup>8</sup>.

**7.1.** La solution que nous venons de proposer n'est pas tout à fait nouvelle. Sous une forme différente on la retrouve dans une étude publiée par J. Cook Wilson, en 1903 (voir plus bas, § 7.4). Si nous croyons néanmoins utile de faire paraître ces lignes, c'est uniquement à cause d'un fait qui ne laisse pas de surprendre : en 1861, C. Blass enregistrait déjà, pour le problème de *Ménon* 86 e — 87 a, une trentaine de solutions différentes et jusqu'en 1903 leur nombre n'a cessé de croître ; la parution de l'étude de J. Cook Wilson n'a pas mis un terme à cette production et nous connaissons une vingtaine de solutions nouvelles (ou de variantes de certaines solutions plus anciennes) publiées après 1903. De toutes ces théories, la seule qui soit correcte à notre avis est celle de J. Cook Wilson. C'est pour tenter de la réhabiliter que nous avons entrepris ce travail. Pourquoi la solution de J. Cook Wilson n'a-t-elle pas emporté la conviction générale ? Une analyse de cette solution nous permettra peut-être de le comprendre. Nous en profiterons pour passer en revue, de façon tout à fait sommaire, les principales théories avancées au sujet de *Ménon* 86 e — 87 a, en nous limitant à celles qui, de nos jours, trouvent encore des adeptes.

**7.2.** Une des plus anciennes solutions est celle élaborée par A. Benecke <sup>9</sup>. Elle a été favorablement reçue à sa publication, en 1867, et n'a jamais cessé de compter de nombreux partisans. Cette théorie repose sur la supposition, qu'on ne saurait prouver d'ailleurs, que la surface dont il s'agit aux pages 86 e — 87 a de *Ménon* c'est le carré de quatre pieds dont il a été question de 82 c à 85 b. Les autres difficultés du texte sont expliquées de la manière suivante : *τρίγωνον* est attribut, *τὴν δοθεῖσαν*

<sup>8</sup> Elle suppose, en effet, la possibilité de résoudre une équation du quatrième degré ou bien des connaissances étendues dans le domaine de la théorie des coniques.

<sup>9</sup> *Über die geometrische Hypothesis in Platons Menon*, Elbing, 1867.

αὐτοῦ γραμμὴν c'est le diamètre du cercle, παρατείνειν signifie 'copier une figure donnée sur une droite' (sens qui n'est pas celui de παραβάλλειν chez Euclide voir § 4.2), ἐλλείπειν a la valeur que lui donne Euclide (voir § 4.3), ὅλον signifie 'égal à'. Dans ces conditions le carré (ABCD)

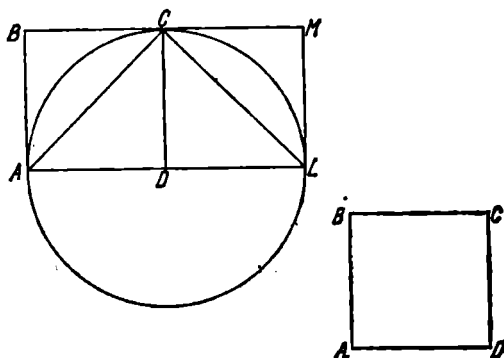


Fig. 5.

(voir fig. 5) est inscriptible dans le cercle donné si une fois qu'on l'a dessiné sur une partie du diamètre du cercle on peut dessiner sur l'autre partie un carré égal :

$$(ABCD) = (DCML)$$

$$\text{l'aire } \Delta (ACL) = \text{l'aire } (ABCD)$$

Il résulte de ces considérations que le sens du passage 86 e — 87 a de *Ménon* serait celui-ci : si le côté du carré est égal au rayon du cercle, le carré est inscriptible sous forme de triangle. Même en négligeant le fait que rien ne prouve que la surface qu'il s'agit d'inscrire soit le carré de quatre pieds, on peut se demander s'il fallait réellement à Platon une phrase aussi compliquée que celle de 86 e — 87 a pour exprimer une vérité aussi simple que celle de A. Benecke. La thèse de A. Benecke comporte, de plus, un inconvénient autrement grave : le texte de Platon, quelle qu'en soit l'interprétation, ajoute qu'au cas où l'on ne satisfait pas à la condition la surface n'est pas inscriptible. Malheureusement la théorie de A. Benecke est incapable de démontrer cette proposition (voir aussi § 7.3). De plus il est difficile de comprendre de quelle manière ce problème de géométrie peut-il bien servir de modèle au raisonnement qui se propose de découvrir si la vertu peut s'enseigner ou non.

**7.3.** En 1888, S. H. Butcher<sup>10</sup> fait remarquer que « le problème de géométrie est introduit ... en vue d'illustrer la nature du raisonnement par hypothèse » (p. 219) et propose une solution quelque peu différente. Voici les principaux éléments de son interprétation du texte : τὸδε τὸ χωρίον est un rectangle connu à la fois par son aire et par ses dimensions, τρίγωνον est attribut, τὴν δοθεῖσαν αὐτοῦ γραμμὴν est le diamètre du

<sup>10</sup> *The Geometrical Problem of the Meno* (p. 86 E — 87 A), *Journal of Philology* XVII (1888), p. 219—226.

cercle, *παράτεινεν* signifie 'copier une figure sur une droite', *ἐλλείπειν* a le même sens que chez Euclide, *ὅλον* veut dire 'semblable'.

La surface (ABCD) (voir fig. 6) est inscriptible sous forme de triangle dans le cercle de diamètre *BH* si en la copiant sur une partie de *BH* on peut construire sur l'autre partie un rectangle (DCGH) semblable à (ABCD).

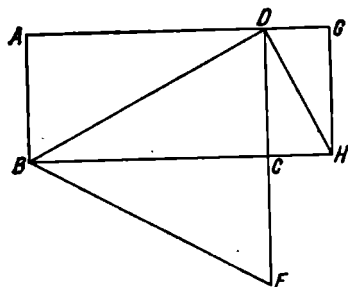


Fig. 6.

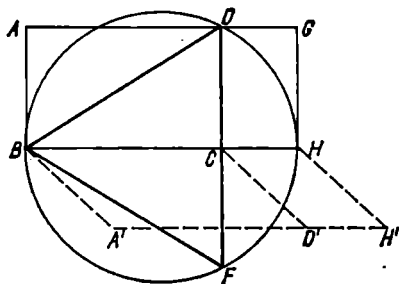


Fig. 7.

Les deux rectangles étant semblables, il s'ensuit que  $DC^2 = BC \cdot CH$ . Le point *D* se trouve donc sur le cercle et il est possible de construire un triangle (BDF) qui ait la même aire que (ABCD) et qui soit inscrit dans le cercle (le point *F* se trouve lui aussi sur le cercle, car il est le symétrique de *D* par rapport au diamètre).

Au terme de cette démonstration, l'auteur lui-même observe : « The solution here proposed has one defect, but not, it would seem, a fatal one. If the condition as above interpreted holds good the given *χωρίον* can be inscribed as a triangle in the circle. But the converse proposition is not true » (p. 223). Nous ne voyons, malheureusement, aucune raison de partager l'optimisme de S. H. Butcher à cet égard : le défaut qu'il remarque nous semble porter un coup vraiment fatal à sa théorie. Le même défaut affecte d'ailleurs la solution de A. Benecke aussi. « So far the two solutions labour (in different degree) under a precisely similar defect » observe S. H. Butcher, en guise de conclusion (p. 225).

7.4. En 1903, J. Cook Wilson<sup>11</sup> part de la solution de S. H. Butcher, qui a, selon lui, le mérite d'avoir découvert « the most essential part of the solution » (p. 222), pour tenter de remédier au défaut que lui reconnaît son auteur même. Après une analyse poussée du sens des différents mots employés dans *Ménon* 86 e — 87 a, J. Cook Wilson propose l'interprétation suivante : *τὸδε τὸ χωρίον* est une surface rectiligne dont on ne connaît que l'aire, *τρίγωνον* est attribut, *τὴν δοθεῖσαν αὐτοῦ γραμμὴν* est le diamètre du cercle, *ἐλλείπειν* a le sens connu chez Euclide, *ὅλον* signifie 'semblable'. Quant à *παράτεινεν*, l'auteur lui attribue le sens d'«appliquer sous forme de rectangle à une droite donnée». Ces éléments lui servent à formuler une première solution qui ne vise qu'à améliorer la solution de S. H. Butcher. Qu'il nous soit permis de la citer ici *in extenso* :

« If a scalene triangle is inscribed in a circle, an isosceles triangle, equal to it, can obviously be inscribed in the same circle. Thus if a triangle

<sup>11</sup> On the Geometrical Problem in Plato's *Meno* 86 E sqq.: with a note on a passage in the treatise *De lineis insecabilibus* (970<sup>a</sup> 5), *Journal of Philology* XXVIII (1903), p. 222—240.

can be inscribed in a given circle equal to a given rectilinear figure, an isosceles triangle can be inscribed in the circle equal to the given figure.

Let  $X$  be the rectilinear figure, or the given  $\chi\omega\rho\iota\omicron\nu$  (voir notre fig. 7). Suppose the isosceles triangle  $BDF$  inscribed in the circle is equal to  $X$  in area,  $BD$  being  $= BF$ . Let  $BH$  be the diameter of the circle which bisects the straight line  $DF$  in  $C$  at right angles. Complete the parallelograms  $AC$  and  $CG$ . Then  $AC$  obviously  $= BDF = X$ . By the property of the circle  $BC \cdot CH = CD^2$ ,  $\therefore BC : CD :: CD : CH$ ,  $\therefore$  the parallelogram  $CG$  is similar to the parallelogram  $AC$ .

Consequently if a triangle can be inscribed in a circle equal in area to a given rectilinear figure, it must be possible to find a rectangle equal to the given rectilinear figure, such that when applied to the diameter of the given circle it is in defect by a rectangle similar to itself; and if such a rectangle cannot be found the required triangle cannot be found. Clearly also if such a rectangle can be found, the triangle can be found. It is then a sufficient and necessary condition, and the main requirements of the text both as regards the geometrical problem and the logical point to be illustrated by it are satisfied. » (p. 233—234).

Cette dernière remarque n'est que partiellement vraie. En effet si l'aspect logique du problème est illustré de façon tout à fait claire, la démonstration géométrique souffre, en revanche, d'un inconvénient grave. Elle repose, ainsi qu'il résulte du texte de J. Cook Wilson, sur la prémisse que si un triangle scalène est inscriptible dans un cercle donné, un triangle isocèle de même aire y est également inscriptible. Or, cette prémisse, que de nos jours nul géomètre n'ignore, ne peut être démontrée qu'à l'aide d'une équation du quatrième degré ou par la théorie des intersections de coniques. Il va de soi que les géomètres du temps de Platon ne savaient manier ces éléments. Il nous est donc interdit de penser qu'ils connaissaient la prémisse de J. Cook Wilson et qu'ils pouvaient s'en servir dans un problème de géométrie.

Heureusement J. Cook Wilson, qui n'avait pas remarqué cet inconvénient (il a échappé d'ailleurs à ses critiques également), ne s'arrêta pas là. En voulant donner à sa théorie une forme plus générale, pour qu'elle reste applicable même s'il ne s'agit pas d'inscrire un parallélogramme particulier, il arrive à formuler une seconde solution qui ne reproduit plus l'erreur de la première et que nous considérons comme l'unique solution correcte du problème de *Ménon* 86 e — 87 a :

« In Fig. 3 (notre fig. 7), suppose the oblique-angled parallelogram  $A'BCD'$  is equal to a given rectilinear figure  $Y$ , and that applied to the diameter  $BH$  it is in defect by a parallelogram  $CH'$  similar to itself. Through  $C$  draw the chord  $FCD$  perpendicular to  $BH$ . Complete the parallelogram  $AC$ , and join  $BD$ ,  $BF$ .

Then by similar parallelograms  $CD'^2 = BC \cdot CH = CD^2$ .  $\therefore CD = CD'$ . Thus the perpendicular from  $C$  on  $A'H'$  is less than  $CD$ .  $\therefore$  the parallelogram  $BD'$  is less than the parallelogram  $BD$ . But a triangle  $BDF$  is inscribed in the circle equal to  $BD$ . Hence *a fortiori* a triangle can be inscribed in the circle equal to  $BD'$  and therefore equal to  $Y$ . » (p. 235).

Cette solution satisfait en effet aux exigences de J. Cook Wilson (voir la fin du passage cité à la page précédente). Elle ne suppose pas de la part des géomètres anciens des connaissances mathématiques qu'ils

n'auraient pu avoir. La seule prémisse qu'elle implique, bien qu'on n'en fasse pas mention, est une proposition géométrique réellement évidente : si un triangle isocèle d'aire  $X$  est inscriptible dans un cercle donné, alors un triangle d'aire inférieure à  $X$  y est également inscriptible.

Il reste que cette solution, qui nous paraît trancher définitivement le problème, n'a pas été acceptée et qu'après sa parution on a fait de nombreuses tentatives pour en trouver d'autres. Les critiques qu'on lui adresse se résument, en essence, à celle-ci <sup>12</sup> : il n'était pas possible aux géomètres du temps de Platon de construire les deux parallélogrammes semblables dont parle J. Cook Wilson. Nous ne songeons évidemment pas à soutenir le contraire, mais nous considérons que cette critique repose sur un malentendu. Dans le passage de Platon qui nous intéresse il n'est pas question de résoudre un problème de géométrie (pas plus qu'il n'est question de préciser si la vertu est une science), mais bien d'illustrer quelles sont les démarches logiques qui constituent le raisonnement par hypothèse. Or, ainsi que nous croyons l'avoir prouvé (voir §§ 2.4 et 2.5), ce type de raisonnement ne vise qu'à transformer un problème binaire initial en un problème binaire équivalent. La solution pratique du second problème, bien qu'elle soit le but de l'opération, n'intéresse pas le raisonnement proprement dit. On ne saurait tenir rigueur à Platon de n'avoir poursuivi que le problème de la vertu, en négligeant le problème de géométrie. D'ailleurs les arguments qu'il cite, dans la dernière partie du dialogue, pour prouver que la vertu n'est pas une science valent-ils mieux que le silence qu'il garde au sujet des deux parallélogrammes semblables ?

7.5. En 1921, Sir Thomas Heath tombe, sans le savoir, sur la première des solutions proposées par J. Cook Wilson <sup>13</sup>. En interprétant de la même manière que celui-ci (voir, plus haut, p. 31) les difficultés du passage 86 e — 87 a de *Ménon*, Sir Thomas Heath démontre que si la surface rectiligne donnée satisfait à la condition, il existe un triangle isocèle de même aire inscriptible dans le cercle donné. Cette démonstration est claire et ne fait appel à aucune notion inconnue aux géomètres anciens. Pour rendre compte du texte de Platon il lui faut prouver, en outre, que toutes les surfaces inscriptibles sous forme de triangle dans un cercle donné satisfont à la condition. Ceci revient à prouver que pour toute surface inscriptible il existe un triangle isocèle de même aire inscriptible dans le cercle. Ce n'est qu'à cette condition qu'on peut construire, sur une partie du diamètre du cercle, un rectangle de même aire que la surface donnée et semblable au rectangle construit sur l'autre partie du diamètre. Voici de quelle manière Sir Thomas Heath cherche à obtenir ce résultat : « In order, therefore, to inscribe in the circle an isosceles triangle equal to the given area ( $X$ ), we have to find a point  $E$  (voir notre fig. 8) on the circle such that, if  $ED$  be drawn perpendicular to  $AB$  the rectangle  $AD.DE$  is equal to the given area  $X$  » (p. 300).

<sup>12</sup> Voir A. Heijboer, *Plato „Meno“ 86 E — 87 A*, Mnemosyne, Series IV, vol. VIII (1955) 2, p. 92—98 et R. S. Bluck, *op. laud.*, p. 448—451.

<sup>13</sup> *A History of Greek Mathematics*, vol. I, Oxford, 1921, p. 298—303. On lit à la page 300 (note 1) : « It was not till long after the above was written that my attention was drawn to the article on the same subject in the *Journal of Philology*, XXVIII, 1903, pp. 222—40, by Professor Cook Wilson. I am gratified to find that my interpretation of the passage agrees with his ».



Sir Thomas Heath arrive à une conclusion correcte : pour trouver le point  $E$ , il nous faut résoudre une équation du quatrième degré, ce qui suppose l'utilisation des coniques, non des droites et du cercle<sup>14</sup>. Ces éléments étaient inaccessibles aux géomètres du temps de Platon. Il est donc évident que la théorie de Sir Thomas Heath, pour correcte qu'elle

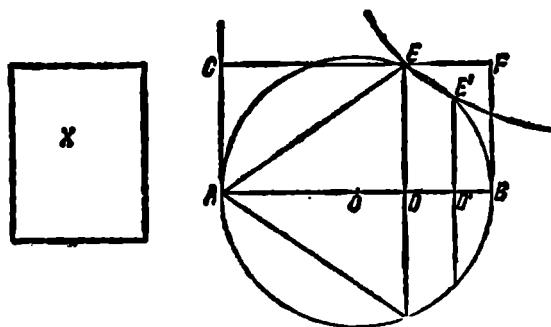


Fig. 8.

soit au point de vue des sciences mathématiques, n'est pas moins inacceptable en tant que solution du passage 86 e – 87 a de *Ménon*. Il semble que Sir Thomas Heath, plus attentif à trouver la solution du problème de géométrie qu'à comprendre le rôle qu'il joue comme modèle du raisonnement qui porte sur la vertu, n'a pas remarqué l'inconvénient lié à sa théorie. C'est ce qui explique pourquoi les mérites de la seconde solution de J. Cook Wilson lui ont échappé complètement.

**7.6.** Une solution intéressante a été proposée en 1923 par A.S.L. Farquharson<sup>15</sup>. Cette théorie fait ressortir de façon tout à fait claire l'enchaînement logique du texte de Platon, mais elle attribue à la condition incluse dans l'hypothèse un sens que les mots utilisés dans ce passage n'autorisent pas à notre avis. Pour A.S.L. Farquharson, la surface qu'il s'agit d'inscrire est une surface rectiligne dont on ne connaît que l'aire,  $\tau\rho\acute{\iota}\gamma\omega\nu\nu$  est attribut,  $\pi\alpha\rho\alpha\tau\epsilon\acute{\iota}\nu\epsilon\iota\nu$  est l'équivalent de  $\pi\alpha\rho\alpha\beta\acute{\alpha}\lambda\lambda\epsilon\iota\nu$  et  $\acute{\epsilon}\lambda\lambda\epsilon\iota\pi\epsilon\iota\nu$  a le même sens que chez Euclide (mais l'auteur pense que certaines conditions sont imposées tant à la figure appliquée qu'à l' $\acute{\epsilon}\lambda\lambda\epsilon\iota\mu\mu\alpha$ ). Enfin  $\tau\eta\nu\ \delta\omicron\delta\theta\epsilon\acute{\iota}\sigma\alpha\nu\ \alpha\upsilon\tau\omicron\upsilon\ \gamma\rho\alpha\mu\mu\acute{\eta}\nu$  est une corde qu'il reste à découvrir et  $\omicron\lambda\omicron\nu$  signifie « égal à ». À l'aide de ces éléments l'auteur croit retrouver dans le texte de Platon l'idée qu'une surface est inscriptible sous forme de triangle dans un cercle donné si l'on peut trouver une corde de ce cercle capable de satisfaire à la condition suivante (voir fig. 9) : il faut qu'en construisant sur la moitié de cette corde un parallélogramme de forme arbitraire (et d'aire égale à la surface qu'il s'agit d'inscrire) on puisse construire sur l'autre moitié un second parallélogramme, égal au premier, de telle façon que ces deux figures aient chacune une diagonale qui parte d'un même point  $A$  situé sur le cercle pour rejoindre

<sup>14</sup> Le point  $E$  se trouve à l'intersection d'une hyperbole  $xy = b^2$  avec un cercle  $x^2 + y^2 - 2ax = 0$ .

<sup>15</sup> *Socrates' Diagram in the Meno of Plato*, pp. 86 e – 87 a, *Classical Quarterly* 42 (1923), p. 21–26.

les extrémités de la corde,  $B$  et  $C$ . Cette solution a le mérite d'être simple et correcte au point de vue de la géométrie, mais nous voyons mal de quelle manière elle pourrait représenter le sens des phrases de Platon. En admettant même que τὴν δοθεῖσαν αὐτοῦ γραμμὴν puisse être une corde du cercle (ce qui ne va pas sans de graves difficultés, voir §§ 3.2 et 4.4), il nous est impossible de découvrir chez Platon les conditions imposées par A. S. L. Farquharson aux deux parallélogrammes semblables.

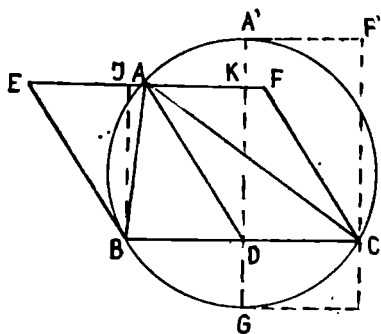


Fig. 9.

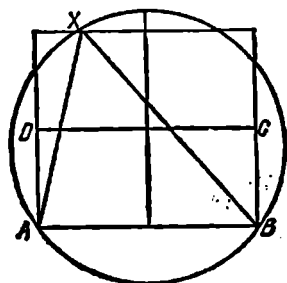


Fig. 10

Il est à remarquer, de plus, qu'à moins de s'étayer sur les conditions qu'on impose aux parallélogrammes, le mot *ὅλον* signifiant « égal à » ne représente, dans le contexte de *Ménon* 86 e — 87 a, qu'une simple banalité, puisque sur n'importe quelle droite on peut construire une infinité de parallélogrammes égaux de grandeur variable (voir § 4.5).

7.7. Une solution originale a été élaborée, en 1955, par A. Heijboer<sup>16</sup>. Les difficultés du texte y sont expliquées de la manière suivante : la surface qu'il s'agit d'inscrire est un rectangle dont on connaît à la fois l'aire et les dimensions (ou bien un parallélogramme qui a été transformé en un tel rectangle), τρίγωνον est attribut, τὴν δοθεῖσαν αὐτοῦ γραμμὴν c'est le plus grand des côtés du rectangle, παρατείνειν signifie « dessiner le rectangle sur une droite », ἐλλείπειν se réfère à la possibilité de dessiner au-dessus du premier rectangle un rectangle égal, de telle façon que le côté supérieur de celui-ci (ou la ligne qui sert à le prolonger) coupe le cercle en deux points ou est tangente au cercle, ὅλον a le sens d'« égal à ». L'auteur suppose qu'avec *Ménon* 86 e — 87 a nous avons affaire à une variante d'un problème plus ancien qui a beaucoup préoccupé les géomètres grecs. Chez Platon ce problème se laisse résumer ainsi : « to inscribe in any circle on one of the sides of any given rectangle serving as a chord a triangle with an equal area » (p. 102). Si ce problème est soluble, sa solution consiste à placer au-dessus de la surface donnée une surface égale, de telle façon que le côté supérieur de celle-ci (ou la ligne qui sert à le prolonger) coupe le cercle en deux points (voir fig. 10) ou est tangente au cercle. En reliant un de ces points au côté  $AB$  du premier rectangle ( $ABCD$ ) on obtient un triangle inscrit ( $ABX$ ) qui a la même aire que ( $ABCD$ ).

<sup>16</sup> *Op. cit.*, p. 89—122.

Cette théorie va à l'encontre des sens attestés pour les mots employés par Platon (le cas le plus grave est celui d'ἡλλείπειν) et se fonde sur plusieurs suppositions qui ne sont guère exprimées dans le texte grec. Ces inconvénients la rendent inacceptable à notre avis.

**7.8.** Nous n'avons analysé que trois des solutions proposées après 1903, bien que le nombre des ouvrages qui traitent de la question soit beaucoup plus élevé<sup>17</sup>. Leurs auteurs ont ceci en commun qu'en négligeant la structure logique du problème et le contexte dont il fait partie, ils s'attachent à trouver une modalité concrète d'inscrire la surface donnée dans le cercle donné. C'est ce malentendu, sans doute, qui leur a interdit d'accepter la seconde solution de J. Cook Wilson. Les onze lignes qui constituent le texte de cette solution n'ont pas su convaincre les commentateurs de Platon, en raison même de leur extrême brièveté peut-être. Il reste qu'au sujet de *Ménon* 86 e — 87 a elles expriment, à nos yeux, l'essentiel.

---

<sup>17</sup> La plupart se limitent d'ailleurs à reprendre les solutions analysées ci-dessus : R. S. Brumbaugh, *Plato's Mathematical Imagination. The mathematical passages in the dialogues and their interpretation*, Bloomington, Indiana University Press, 1954, p. 32 sqq. et J. Klein, *A Commentary on Plato's Meno*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1965, p. 206—208 suivent l'interprétation de Sir Thomas Heath ; R. S. Bluck, *op. cit.*, p. 460 accepte avec réserve la solution de A.S.L. Farquharson ; K. Reich, dans O. Appelt et K. Reich, *Platon. Menon* (Philosophische Bibliothek 153), Hamburg, 1972, p. 53 se prononce pour la solution de S. H. Butcher, etc. Parmi les solutions originales, il convient de rappeler G. Loria, *Le scienze esatte nell'antica Grecia*<sup>2</sup>, Milano, 1914, p. 120 ; P. Kucharski, *Note sur un passage du Ménon 87 A*, *Revue des études grecques* 51 (1938), p. 44—52 ; E. Stamatidis, dans *Platon* 3 (1951), p. 218—227 ; W. Ettelt, *Mathematische Beispiele bei Platon*, «Gymnasium» 68, 2 (1961), p. 141—142. Pour des informations plus amples on se reportera à l'Appendix de l'ouvrage cité de R. S. Bluck (p. 441—461) et à la bibliographie qui figure dans l'édition de O. Appelt et K. Reich.

# LUCRÈCE, V, 925—1457 ET QUELQUES FRAGMENTS DES POÈTES TRAGIQUES GRECS

PAR

A. PIATKOWSKI

Dans son noble effort pour faire connaître les « vérités » épicuriennes, Lucrèce, V, 925 et suiv., a décrit en vers inspirés l'essor et l'évolution ascendante de la culture matérielle spécifique aux sociétés primitives. Les sources philosophiques connues et adaptées par Lucrèce, les interférences entre les diverses théories en matière d'anthropologie ont été signalées et interprétées dans les principaux *Commentaires* sur Lucrèce<sup>1</sup> et dans quelques études sur le même sujet<sup>2</sup>. Dans ce qui suit nous nous proposons de dégager quelques thèmes majeurs, choisis par Lucrèce pour exprimer ses vues personnelles sur le progrès humain par rapport aux thèmes similaires qu'on rencontre dans des fragments de poésie tragique, contemporaine au mouvement des sophistes (V<sup>e</sup> siècle) ou datant du IV<sup>e</sup> siècle et même du III<sup>e</sup> siècle av. n. ère. La comparaison de ces fragments (Critias, Snell, Tr. G. F. 19 = 1 N; Theodectas, Snell, Tr. G. F. 8, *fragmenta adespota*; Diogène de Sinope, Snell, Tr. G. F. 7, *fragmenta adespota* 546; Moschion, Snell, Tr. G. F. 6 = Kern, *Orph. Frag.* 292) avec le texte du DRN, V, 925 et suiv. va mettre une fois de plus en pleine lumière la force et l'originalité de la pensée de Lucrèce.

Le concept de progrès humain grâce aux découvertes (εὐρήματα) est présent dès le commencement de la littérature grecque; on reconnaît, d'habitude, deux principales directions dans le domaine de l'anthropologie ancienne: l'une admettait le progrès constant jusqu'à un point suprême (le *summum cacumen* de Lucrèce, V, 1457), dû au passage des formes simples vers les formes complexes; l'autre, basée sur l'opposition présent-passé, équivalente à l'opposition souffrance-siècle d'or (bien que le siècle d'or enferme en soi les germes de la dégénérescence) semble avoir eu la priorité dans le domaine théorique<sup>3</sup>. De cette opposition est issue la théorie cyclique de l'évolution, adoptée, tour à tour, par Dicaearque et par Polybe. Il va de soi que les variantes de cette théorie sont nombreuses et que l'influence de la pensée orientale ne peut être niée.

<sup>1</sup> A. Ernout et L. Robin, *Lucrèce, De la nature. Commentaire exégétique et critique*, 11<sup>e</sup> éd., Paris, Les Belles Lettres, 1962; C. Bailey, *Titi Lucreti Cari De rerum natura libri sex*, vol. III, *Commentary*, Books IV—VI, Oxford, Clarendon, 1963.

<sup>2</sup> D'une importance toute particulière: C. Giussani, *Studi lucreziani*, Torino, Loescher, 1906; P. Giuffrida, *Il finale (v. 1440—1457) del V libro di Lucrezio*, dans *Epicurea*, in mem. Hectoris Bignone, Università di Genova, Ist. di Fil. Cl., 1959, p. 129—167; P. Boyancé, *Lucrèce et l'épicurisme*, Paris, PUF, 1963, chap. *L'homme dans le monde*, p. 236 et suiv.

<sup>3</sup> K. von Fritz, *Die Bedeutung des Aristoteles für die Geschichtschreibung* dans *Histoire et historiens dans l'antiquité*, Fondation Hardt, Vandoeuvres-Genève, 1956, p. 85—128; p. 98 et suiv.; L. Edelstein, *The idea of Progress in Classical Antiquity*, Baltimore, Johns Hopkins Press, 1967, p. XXI et suiv.; p. 163, note 66 (discussion sur le mot *cacumen*).

1. Le postulat du bonheur dans la théorie qui reconnaît l'existence d'un siècle d'or a été mis en doute par les comédiographes athéniens à partir du V<sup>e</sup> siècle. Phérécratès, par exemple, auteur de cette admirable comédie intitulée *Les sauvages*, rappelait non sans une pointe d'ironie que la vie heureuse pendant les âges d'or et d'argent n'est qu'un mensonge, inventé par les mythographes. *Les sauvages* a pour but de montrer que le bonheur idyllique dans les conditions d'une vie dépourvue des avantages de la civilisation, auquel rêvent les infortunés ou les désœuvrés, équivaut à une simple illusion. Cette attitude est de même présente dans certains fragments de Critias (fin V<sup>e</sup> siècle) et de Moschion, poète tragique du III<sup>e</sup> siècle, première moitié, contemporain d'Épicure. Voilà le texte du fragment bien connu de Critias, appartenant à la tragédie *Sisyphus*, cité par Sextus Empiricus *Adv. Math.*, IX, 54 : ἦν χρόνος δὲ τὴν ἀτακτος ἀνθρώπων βίος / καὶ θηριώδης ἰσχύος θ' ὑπηρέτης / δὲ οὐδὲν ἄθλον οὔτε τοῖς ἐσθλοῖσιν ἦν / οὔτ' αὖ κόλασμα τοῖς κακοῖς ἐτίγνεντο / κἀπειτά μοι δοκοῦσιν ἀνθρώποι νόμους / θέσθαι κολαστάς, ἵνα δίκη τύραννος ᾗ / . . . τὴν θ' ὕβριν δούλην ἔχη (v. 1—7). Et maintenant les vers 3—6 et 14—16 du fragment attribué à Moschion<sup>4</sup>, (Snell, 6) ἦν γάρ ποτ' αἰὼν κεῖνος, ἦν ποτ' ἠνίκα / θηρσί(ν) διαίτας εἶχον ἐμπερεῖς βροτοί / ὀρειγενῇ σπήλαια καὶ δυσηλίους / φάραγγας ἐνναίοντες . . . / . . . ἦν δ' ὁ μὲν νόμος / ταπεινός, ἡ βία δὲ σύνθρονος Διὶ / ὁ δ' ἀσθενὴς ἦν τῶν ἀμεινόνων βορά.

Outre une probable thèse démocrito-épicurienne<sup>5</sup> sur l'identité de la vie primitive humaine avec celle des fauves, du fragment de Moschion se dégage une profonde amertume quand il s'agit de l'indigence et de l'insécurité des conditions dans lesquelles vivaient les mortels, ignorant le droit coutumier et les lois. Si on passe au texte de Lucrèce, V, 953—956, on constate que le poète latin a repris non seulement le thème commun aux fragments des poètes grecs, mais a choisi presque les mêmes mots, les mêmes syntagmes pour rendre les vicissitudes de la vie primitive : *Necdum res igni scibant tractare, neque uti / pellibus et spoliis corpus uestire ferarum / sed nemora atque cauos montis silvasque colebant / et frutices inter condebant squalida membra / uerbera uentorum uitare imbrisque coacti*. Remarquons : ὀρειγενῇ σπήλαια : *cauos montis* ; φάραγγας : *frutices* ; ἐνναίοντες : *colebant* ; βίος θηριώδης ; θηρσὶν διαίτας : *more ferarum* (V, 932). Ces êtres, qui menaient une vie vagabonde, semblable à celle des bêtes ne connaissaient pas encore les travaux des champs : Moschion, Snell, 6, v. 7—11 : οὐ μὴν ἀρότροις ἀγκύλοις ἐτέμνετο / μέλαινα καρποῦ βῶλος ὀμπνίου τροφός / οὐδ' ἐργάτης σίδηρος εὐιώτιδος / θάλλοντας οἴνης ὀρχάτους ἐτημέλει, / ἀλλ' ἦν ἀκύμων † κωφεύουσα βέουσα γῆ.

Un écho de ces vers se trouve dans Lucrèce, V, 932—936 : *Nec robustus erat curui moderator aratri / quisquam, nec scibant ferro molirier arua / nec noua defodere in terram uirgulta, neque altis / arboribus ueteres*

<sup>4</sup> Sur Moschion, L. Edelstein, *ouvr. cit.*, p. 65 : «When the problem of man's early existence and of the value of culture is discussed at length in one of the tragedies, the answer given is definitely antiprimitivistic and has polemic overtones directed against the Cynic contention — perhaps the boldest of all their theses — that according to the law of nature nothing is bad, not even the eating of human flesh ».

<sup>5</sup> Signalée par C. Reinhardt, *Hekataios von Abdera und Demokrit*, Hermes, 47, 1912, p. 492—513 en partant du texte de Diodore I, 8, 1 et suiv. Voir sur ce sujet L. Edelstein, *ouvr. cit.*, p. 161 et suiv., note 61.

*decidere falcibu' ramos.* ''Αροτρα ἀγκύλα est reconnaissable dans *robustus moderator curui aratri*: ἐτέμνετο / μέλαινα καρπού βῶλος: *ferro molirier arua* (à remarquer le passif dans le texte grec et dans le texte latin); οὐδ' ἐργάτης σίδηρος εὐιώτιδος / θάλλοντας οἴνης ὀρχάτους ἐτημέλει *nec noua defodere in terram uirgulta, neque altis / arboribus ueteres decidere falcibu' ramos*. Les vers suivants du *DRN*, V, c'est-à-dire 937—938: *Quod sol atque imbres dederant, quod terra crearat / sponte sua, satis id placabat pectora donum* ont eux aussi un précédent dans un fragment de poésie tragique, attribué à Diogène de Sinope (Snell, 7, *Frag. ades.* 546): πρώτον μὲν, ἐξ ὧν πάντα γίγνεται βροτοῖς / εὐογχος εἶναι γαστρί μὴ πληρομένη / στέργειν θ' ὕδρηροῖς ὥστε θ' ἥρ' αἰὲ ποτοῖς / χειμῶνι τ' ἄσκειν σῶμα θερμά θ' ἡλίῳ / τοξεύματ' αἰνεῖν μὴ σκιατραφούμενος. Au grec στέργειν correspond le latin *placabat pectora*; plus loin le vers 945 vient compléter l'idée exprimée par le poète grec: *At sedare sitim flumini fontesque uocabant*.

Encore plus significatif est cependant le trait qui se réfère à l'existence des lois, Critias, *frag. cit.*, v. 3—4, Moschion, *frag. cit.*, v. 14—16 et Lucrèce, V, 958—959: *Nec commune bonum poterant spectare, neque ullis / moribus inter se scibant nec legibus uti*. Privés de la protection offerte par une étape supérieure de la vie sociale, les « pauvres mortels » (*miseri mortales*, v. 944) étaient soumis à la loi de la force brutale (v. 960—961). Selon l'interprétation Ernout-Robin (p. 128), la vie des primitifs, à l'abri des désirs insensés, était préférable à la décadence des mœurs qui accompagne une société évoluée<sup>6</sup>; selon Bailey (p. 1478) « primitive man was not subject to the orders of others nor did he concern himself with their needs ». D'après la confrontation avec les textes grecs envisagés par nous il paraît toutefois que Lucrèce connaissait un texte poétique plus ample, différent de la source mise en valeur par C. Reinhardt (la filiation Diodore-Démocrite-Hécatée), différent aussi de la vision stoïcienne adoptée par Posidonius<sup>7</sup> qu'on a reconstituée par l'étude de la XC<sup>e</sup> épître de Sénèque. Le bonheur, certes, n'était pas un attribut de la vie de ceux que Lucrèce, plein de compassion, appelle assez souvent *miseri* (v. surtout v. 982—983); mais, par de nouvelles découvertes, « guidés par les leçons des plus sages » (v. 1107) les hommes ont réussi graduellement « à modifier et à améliorer leur vie d'antan » (trad. Ernout).

2. Le sentiment de la peur. La peur devant l'inconnu métaphysique retient surtout l'attention de Lucrèce qui s'exclame: *unde etiam nunc est mortalibus insitus horror / qui delubra deum noua tota suscitatur orbi / terrarum et festis cogit celebrare diebus* (v. 1165—1166) ou *O genus infelix humanum talia diuis / cum tribuit facta atque iras adiunxit acerbas! / Quantos tum gemitus ipsi sibi, quantaque nobis / uolnera, quas lacrimas peperere minoribus nostris!* (v. 1194—1197). La peur, génératrice de l'angoisse qui tourmente les mortels, les rend autrement malheureux. C'est la tâche de la philosophie, des *physiologoi*, dont le plus grand reste Épicure, de dissiper ce sentiment avilissant<sup>8</sup>. Le motif de la peur, bien que présenté d'une toute autre manière, se trouve avant Lucrèce dans le fragment de Critias (Snell,

<sup>6</sup> Sur ce problème voir J. C. Frédoille, *Lucrèce et le double progrès contrastant*, Pallas XIX, 1972, p. 11—27.

<sup>7</sup> P. Boyancé, *ouvr. cit.*, p. 241—242; M. Laffranque, *Posidonius d'Apamée. Essai de mise au point*, Paris, PUF, p. 497 et suiv.

<sup>8</sup> *Idem*, p. 252—253.

19). Celui qui « invente » (εὑρετής) l'existence des dieux pour effrayer les êtres humains c'est Sisyphe (πυκνός τις καὶ σοφός γνώμην ἄνθρωπος, v. 12) pour que la peur devienne une arme redoutable, maniée par ceux qui détiennent le pouvoir<sup>9</sup>. Et c'est ainsi, écrit Critias, qu'à l'aide des paroles « mielleuses » Sisyphe cacha la vérité aux mortels, la voilant par des mensonges (ψεύδει καλύψας τὴν ἀλήθειαν λόγῳ). Chez Lucrèce le rôle de cet εὑρετής malin est supprimé. L'idée de la peur comme moyen coercitif est remplacée par une explication qui tient de la psychanalyse : l'imagination alimentée par les rêves, V, 1169<sup>10</sup>. Malgré cette différence fondamentale<sup>11</sup>, entre le texte de Critias (*frag. cité*, v. 27—37) et celui de Lucrèce (V, v. 1217—1221) on peut établir des analogies frappantes, plus étroites encore que celles qu'on a établi entre Lucrèce et Épicure<sup>12</sup>. Nous reproduisons le texte grec et le texte latin, beaucoup plus dense : ναίειν δ' ἔφασκε τοὺς θεοὺς ἐνταῦθ' ἵνα / μάλιστ' ἂν ἐξέπληξε ἀνθρώπους ἄγων / ὅθεν περ ἔγνω τοὺς φόβους ὄντας βροτῶς / καὶ τὰς ὀνήσεις τῶ ταλαιπώρῳ βίῳ / ἐκ τῆς ὑπερθε περιφορᾶς, ἔν' ἀστραπάς / κατεῖδον οὐσας, δεινὰ δὲ κτυπήματα / βροντῆς τὸ τ' ἀστερωπὸν οὐρανοῦ δέμας / χρόνου καλὸν ποικίλημα, τέκτονος σοφοῦ / ὅθεν τε λαμπρὸς ἀστέρος στείχει μύδρος / ὃ δ' ὕγρὸς εἰς γῆν ἄμβρος ἐκπορεύεται / τοίους πέριξ ἔσθισεν ἀνθρώποις φόβους...

Et la conclusion : οὕτω δὲ πρῶτον οἶομαι πεῖσαι τινα / θνητοὺς νομίζειν δαιμόνων εἶναι γένος (v. 41). Lucrèce s'approche beaucoup de ce passage quand il écrit : *Praeterea, cui non animus formidine diuum / contrahitur, cui non correpunt membra pauore / fulminis horribili cum plaga torrida tellus / contremittit, et magnum percurrunt murmurae caelum?* Comme dans les vers analysés au point précédent l'identité d'expression mérite d'être relevée encore une fois : οἱ φόβοι <θεῶν> : *formido diuum*; (Sisyphe) ἐξέπληξε : *animus contrahitur*; *membra correpunt*; ἀστραπαί; δεινὰ δὲ κτυπήματα βροντῆς; λαμπρὸς ἀστέρος μύδρος : *pauor fulminis*; *horribili cum plaga torrida tellus contremittit*; ἀστερωπὸν οὐρανοῦ δέμας : *magnum caelum*. Le concept de la τιμωρία divine, prête à venger toute action réprobable, est impliqué chez Critias. La même sujet se trouve aussi chez Démocrite et c'est probable qu'Aristote (*frag. 10 Rose*) a eu une certaine influence sur la pensée d'Épicure à ce propos<sup>13</sup>. Mais voilà un fragment d'une tragédie inconnue attribuée au rhéteur Théodectas (le Phasélite), Snell, 8, *frag. adesp.* 1—9 qu'on peut mettre en relation avec Lucrèce, V, 1188—1195 : ὅστις δὲ θνητῶν μέμφεται τὰ θεῖ' ὅτι / οὐκ ἐμῷς ἀλλὰ τῷ χρόνῳ μέρχεται / τοὺς μὴ δίκαιους, πρόφασιν εἰσακουσάτω' / εἰ μὲν γὰρ αὐτίκ' ἦσαν αἱ τιμωραὶ / πολλοὶ διὰ φόβον καὶ δι' εὐσεβῆ τρόπον / θεοὺς ἂν ἠϋζόν' νῦν δὲ τῆς τιμωρίας / ἄπωθει οὐσης τῇ φύσει χρωῶνται βροτοί' / ὅταν δὲ φωραθῶσι ὀφθέντες κακοὶ / τίνουσι ποίνας ὑστέροισι ἐν χρόνοις. Et maintenant le texte de Lucrèce : *In caeloque deum sedes et templa locarunt / per caelum uolui quia nox et luna, uidetur, / luna, dies, et nox, et noctis signa seueræ, / noctivagæque faces caeli flammæque uolantes, / nubila, sol, imbres, nix, uenti, fulmina, grando, / et rapidi fremitus et murmura magna minarum. / O genus*

<sup>9</sup> C'est un φόβος différent de celui pour la sécurité personnelle.

<sup>10</sup> Cf. Usener, *Ep.*, frag. 353 (Sext. Emp., *Adv. Math.*, IX, 25). Bailey, p. 1509.

<sup>11</sup> Qui provient surtout des vers 1105—1107 du *DRN*, V et le texte du poète grec, qui considère Sysiphe un πυκνός τις καὶ σοφός γνώμην ἄνθρωπος (v. 12).

<sup>12</sup> Cf. Usener, *Ep.*, frag. 335 et *La lettre à Hérodoté*, 77.

<sup>13</sup> P. Boyancé, *ouvr. cit.*, p. 252—253.

*infelix humanum, talia diuis / cum tribuit facta atque iras adiunxit acerbas ! / Quantos tum gemitus ipsi sibi, quantaque nobis / uolnera, quas lacrimas peperere minoribu' nostris !* Le début du fragment latin coïncide presque mot à mot avec le fragment de Critias, v. 27 et suiv., cité ci-dessus : *ναλεῖν δ' ἔφασκε τοὺς θεοὺς ἐνταυθ' ἵνα* etc. ; en général, l'énumération des corps et des phénomènes célestes correspond assez bien aux vers écrits par Critias. Mais le sens général qui se dégage est plus proche de la pensée du Phasélite. « O race infortunée des hommes », exclame Lucrèce, « d'avoir attribué aux dieux de tels effets et de leur avoir prêté en outre des colères cruelles ! » (trad. Ernout) : *πολλοὶ διὰ φόβον καὶ δι' εὐσεβῆ τρόπον θεοὺς ἄν ἠϋζον* etc. Chez Lucrèce, la mise en valeur du sentiment de la peur manque en tant que moyen coercitif, dont l'action est ressentie par la conscience. Il n'est pas moins vrai que pour Lucrèce la peur reste un aspect avilissant, dégradant, utilisé comme instrument de répression dans la société organisée. Les primitifs ne connaissaient pas ce sentiment (c'est d'ailleurs le seul trait retenu par Lucrèce du mythe de l'âge d'or) ; quand les hommes se sont attaqués aux mystères de l'au-delà et ont été saisis par la peur métaphysique, la religion a été à son tour transformée dans une annexe de la justice et de l'oppression. « La piété », selon Lucrèce, « ce n'est point se montrer à tout instant couvert d'un voile et tourné vers une pierre », etc. (trad. Ernout). En infirmant la thèse de la *τιμωρία* divine, soutenue par Théodectas, le poète latin retient cependant l'idée essentielle de la peur : *νῦν δὲ τῆς τιμωρίας / ἄπωθεν οὐσῆς τῇ φύσει χρώνται βροτοί* qu'il présente avec une argumentation en harmonie avec ses propres intentions.

3. **L'action du temps.** *Sic unumquidquid paulatim protrahit aetas / in medium, ratioque in luminis erigit oras. / Namque alid ex alio clarescere corde uidebant / artibus, ad summum donec uenere cacumen.* (V, 1454—1456). C'est sur ce passage que s'arrête l'attention de P. Giuffrida dans l'étude citée. Chaque pas sur la voie du progrès humain suscite un nouveau besoin (*χρεία*) qui éloigne l'humanité de la nature, des lois de la nature. Le *summum cacumen* de Lucrèce, d'après Bailey (p. 1456), a une triste signification : l'homme aboutit à être la victime de sa propre intelligence<sup>14</sup>. La relation *aetas—ratio*, d'une importance toute particulière pour les études anciennes sur le progrès de la société, équivalente à une autre relation, *usus—artes* (*πρᾶξις—τέχναι*), avait été auparavant exprimée dans la *Lettre à Hérodote* (75) où l'on trouve une idée digne d'être retenue : les *εὐρήματα* se succèdent selon un rythme défini : elles sont déterminées par le stade de l'évolution de chaque société et, selon le cas, le progrès est plus rapide ou plus lent.

L'importance du temps (*ὁ χρόνος*) dans le processus évolutif, considéré comme élément fondamental des changements perpétuels, a été mise en valeur bien avant Lucrèce par les poètes grecs dans les fragments qui nous préoccupent. Si Critias se contente de nommer le ciel « L'œuvre éblouissante du temps », *χρόνου καλὸν ποίκιμα τέκτονος σοφοῦ*, Moschion, *frag. cité*, v. 18—24, est plus explicite : *ἐπεὶ δ' ὁ τίκτων πάντα καὶ τρέφων χρόνος / τὸν θνητὸν ἡλλοίωσεν ἔμπαλιν βίον / εἴτ' οὖν μέριμναν τὴν*

<sup>14</sup> La même interprétation Ernout-Robin, *ouvr. cité*, p. 182—183 ; J. Frédoille, *étude citée*, passim ; voir aussi P. Boyancé, *ouvr. cit.*, qui cite l'opinion de W. Spoerri, *Späthellenistische Berichte über Welt, Kultur und Götter* (Schweiz. Beiträge zur Altertumswissenschaft, 9), p. 162, note 1, ouvrage que nous n'avons pas eu à notre disposition.



Προμήθεως σπάσας / εἴτ' οὖν ἀνάγκην εἶτε τῇ μακρᾷ τριβῇ / αὐτὴν παρα-  
σχὼν τὴν φύσιν διδάσκαλον / τόθ' ἡρέθη μὲν καρπὸς ἡμέρου τροφῆς /  
Δήμητρος ἀγνῆς, ἡρέθη δὲ Βακχίου / γλυκεῖα πηγὴ etc.

Diogène Laërce, V, 59 cite dans la liste des travaux de Straton de Lampsaque, successeur de Théophraste à la direction de l'école péripatéticienne, un essai qui porte le titre *Περὶ χρόνου*. Le sujet était donc débattu au III<sup>e</sup> siècle av. n. ère. Dans le fragment de Moschion il faut retenir surtout le vers *τὸν θνητὸν ἡλλοίωσεν ἔμπαλιν βίον* qu'on peut rapprocher de Lucrèce, V, 1105 : *Inde dies magis hi uictum uitamque priorem / commutare nouis monstrabant rebus et igni / ingenio qui praestabant et corde uigebant*. Pour expliquer l'œuvre du temps, Moschion propose plusieurs variantes ralliées dans une série disjonctive dont l'élément relationnel est *εἶτε* : le souci de Prométhée ; la nécessité (ἀνάγκη) ; la nature éducatrice. Chez Lucrèce, aucune des hypothèses avancées par Moschion, car Lucrèce, malgré l'allusion du vers 1107 (*ingenio qui praestabant et corde uigebant*), est étranger à l'idée que le progrès soit conditionné par les « inventions », par la « nature éducatrice » ou par la « nécessité » (χρεία, ἀνάγκη)<sup>15</sup>. Pour le poète latin, la barrière entre la barbarie et la civilisation a été franchie seulement au moment où « le genre humain commençait à perdre peu à peu sa rudesse » (V, 1114, trad. Ernout). Le commerce civilisé entre les gens a été dicté par un penchant instinctif de ceux qui désiraient « s'épargner toute violence mutuelle » (V, 1020, trad. Ernout). Les découvertes, *nouae res* (V, 1106), les bienfaits du feu sont en partie le résultat des leçons données par les plus ingénieux et les plus sages (V, 1107) ; le reste a été accompli par l'*usus* et l'*impigrae experientia mentis* : *usus et impigrae simul experientia mentis / paulatim docuit pedetentim progredientis* (V, 1448—1453)<sup>16</sup>. Le progrès a été lent (cf. μακρᾷ τριβῇ Moschion, *frag. cit.*, v. 21) et en tout cas, lorsqu'il est dépourvu de la sagesse nécessaire, prêchée par Épicure, il n'apporte pas le bonheur<sup>17</sup>.

4. **L'imitation.** Le concept de l'imitation, qui occupe une place assez large dans les théories sur le progrès humain est accepté par Lucrèce seulement quand il s'agit de la musique : *At liquidas aurium uoces imitauer ore / ante fuit multo quam leuia carmina cantu / concelebrare homines possent aurique iuuare* etc. (V, 1379—1381). Mais les activités « imitatives » dans le domaine de la création artistique (V, 1450) ne peuvent apparaître qu'après la satisfaction au préalable des besoins vitaux : la soif, la faim, l'abri contre le froid. L'idée est devancée par un fragment poétique, attribué à Diogène de Sinope (Snell, 7, *frag. adesp.* 546) : *ἐγὼ γάρ, εἰ νοῦν εἴχ' ἐμ' ὁ σπεῖρας πατήρ, / ἡπιστάμην ἂν μουσικὴν παρὲς πονεῖν / ὥς εὐτυχῆσων καὶ κακῶς πράξων ποτέ. / Πρῶτον μὲν, ἐξ ὧν πάντα γίγνεται βροτοῖς / εὐογκος εἶναι γαστρὶ μὴ πληρουμένη / etc.* (v. 1—5 ; *νῦν δ' οὐκ ἐθισθεῖς ταῦτ' ἐπίσταμαι μὲν οὐ, / φέρειν δ' ἀνάγκη τὸν γὰρ Ὀρφέα λαβὼν / ἅπαν τε Μουσῶν ἐννεάφθογον μέλος / οὐκ ἂν πίθοιμι γαστέρ' ἀλλὰ δεῖ βίου* (v. 9—12).

Les considérations à base de comparaison que nous avons proposées en analysant certains passages des fragments poétiques grecs antérieurs à l'œuvre de Lucrèce viennent de démontrer que Lucrèce, selon une expres-

<sup>15</sup> Cf. Diodore, I, 8 et Diogène d'Oenoande, 10 (Chilton).

<sup>16</sup> Sur le concept et son expression en latin, L. Edelstein, *ouvr. cit.* p., 146.

<sup>17</sup> Thèse démontrée brillamment par Giuffrida, *ouvr. cit.*, 153—154 ; cf. L. Edelstein, *ouvr. cit.*, p. 165.

sion heureuse de P. Boyancé, « n'est fidèle qu'en gros à l'explication épicurienne ». Contrairement au respect épicurien pour les lois de la nature (Ūsener, *Epic.* 469) chez Lucrèce le progrès qui aboutit à amplifier les « nécessités » ne se conforme pas toujours aux lois de la nature. Lucrèce, malgré son ardente admiration pour le Maître, connaissait à coup sûr des travaux philosophiques et des poèmes brodés sur le trame du progrès social. Si des correspondances indubitables existent entre le texte du *DRN*, V, 925 et suiv. et les fragments des poètes tragiques qui ont retenu notre attention, cela ne signifie pas que Lucrèce ait connu directement la création poétique de ces hommes de lettres, assez lointains de son époque, dont quelques-uns antérieurs à Épicure. Il est probable que dans la littérature grecque aient circulé des poèmes sur le sujet repris par Lucrèce, des exposés philosophiques en vers portant le titre Περὶ φύσεως et qui, comme dans le cas de Critias, ne peuvent être nécessairement classifiés comme épicuriens. Les bribes de vers grecs et latins qui coïncident presque mot à mot avec le texte latin nous engagent cependant à croire justifiée cette opinion.



## DIE MACHT DES NAMENS

(Beobachtungen zum „unpersönlichen“ Stil Caesars)

VON

E. D. KOLLMANN  
(Tel Aviv University)

Eine der auffallenden Erscheinungen in Caesars *Commentarii* ist die durchgehende Verwendung der dritten Person und vor allem des Namens *Caesar* in einer Darstellung, die doch von dem Helden der Handlung selbst verfaßt wurde. Die Absicht Caesars bei der Wahl dieser Darstellungsform liegt auf der Hand: Der Senat, die Beamten, das römische Volk, sollten sich den Namen *Caesar* einprägen, der Name sollte ein Begriff werden; dieses Ziel hat Caesar ja erreicht.

Seine militärischen und politischen Erfolge, seine Bedeutung für die Geschichte Roms und der damaligen Welt sind bekannt und eingehend gewürdigt; für den Historiker ist Caesar immer interessant und aktuell.

Nun haben wir es hier nicht einfach mit einem General und einem Staatsmann zu tun, der nur von seinen Erfolgen zu berichten weiß, sondern mit einem Sprachkünstler, der ein feines Gefühl für Stil, Wortschatz und Gliederung der Rede hatte, mit einem gewandten Redner — darüber sind wir allerdings ausschließlich auf Zeugnisse der Alten angewiesen, denn seine Reden sind alle verloren.<sup>1</sup>

Als historische Schriften werden die *Commentarii* geschätzt, aber sie werden kaum als literarisches Kunstwerk betrachtet und gelesen werden sie seit langem vor allem von Anfängern im Lateinunterricht. Warum eigentlich? Caesars sprachliche Grundsätze sind nicht wenig dafür verantwortlich. In der bei den Griechen seit Jahrhunderten geführten Diskussion, die sich im ersten Jahrhundert auch nach Rom übertrug, ob denn die Sprache ein regelmäßiges System habe oder sich regellos von fremden Wörtern durchsetzen lasse, in dem Streit zwischen Analogisten und Anomalisten also, hat Caesar ganz eindeutig Stellung genommen: Die Sprache — d. h. die lateinische Sprache — ist für ihn kein wahlloses Durcheinander von Formen, sondern hat feste Regeln und Gesetze, die beachtet werden müssen; hier berührt sich der Analogist mit dem Puristen: Latein schreiben heißt Fremdwörter meiden: *elegantia*<sup>2</sup> wird

<sup>1</sup> Vergl. z.B. Cicero, *Brutus* 252: *illum omnium fere oratorum Latine loqui elegantissime*. Auch Caesars Rede bei Sallust, *Catilina* 51, kann wohl als Beispiel dienen, obwohl sie ja nur „huiusce modi“ zitiert wird.

<sup>2</sup> Cicero, *Brutus* 261: *Caesar autem rationem adhibens consuetudinem uitiosam et corruptam pura et incorrupta consuetudine emendat. Itaque cum ad hanc elegantiam uerborum Latinarum... adiungit illa oratoria ornamenta dicendi, tum uidetur tamquam tabulas bene pictas conlocare in bono lumine*. Quintilian, *Inst. or.* 10.1.114: *exornat haec omnia mira sermonis, cultus proprie studiosus fuit, elegantia*.

an Caesars Stil gerühmt; das ist doch wohl Purismus in der Wortwahl, Einfachheit, Klarheit und Deutlichkeit im Ausdruck.<sup>3</sup>

Die vorliegende Arbeit will versuchen, die Bedeutung des Namens *Caesar* für die *Commentarii de bello Gallico* 1–7 und die *Commentarii de bello civili* zu erfassen.<sup>4</sup> Da der Berichterstatter selbst im Mittelpunkt der Ereignisse steht, ist — abgesehen von der anfangs erwähnten Absicht — auch aus stilistischen Gründen die Wahl des Namens und der dritten Person der immer wiederholten ersten Person vorzuziehen, die Entscheidung Caesars ist also auch in dieser Hinsicht verständlich. Warum er diese Darstellungsform gewählt hat, ist also klar; wir wollen versuchen zu zeigen, wie er die Form seinen Absichten unterordnete.

Um zu diesem Hauptthema zu gelangen, mußten einige andere Gesichtspunkte im Stil Caesars untersucht werden; es sind, wie sich gezeigt hat, sprachliche Erscheinungen zu erkennen, die man bisher wenig beachtet hat. Caesars „einfach-sachlicher“ Stil ist ja das Endprodukt psychologischer und sprachlicher Absichten eines begabten und erfahrenen Schriftstellers.

Die Objekte unserer Untersuchung sind die folgenden:

- (1) Das Vorkommen des Namens *Caesar*: (a) *Caesar* an Stelle der Ich-Form. (b) Hauptsächliche Verbindungen des Namens *Caesar*.
- (2) Die Verwendung der ersten und der zweiten Person: (a) Rückverweisungen. (b) Direkte Rede.

Bevor wir aber die einzelnen Erscheinungen überprüfen, soll einiges allgemeine über Caesars Wortschatz bemerkt werden.

Tabelle 1

Verteilung der Wortkategorien nach %<sup>5</sup>:

Kategorie	Plautus Amph.	Verg. Ecl.	Hor. Carm.	Caesar BG
Substantiva	17%	32%	35%	31.5%
Adjektiva	7%	10%	17.5%	6%
Numeralia	1%	1%	1%	2%
Pronomina	20%	14%	7%	13%
Verba	27%	21%	20%	22.5%
Adverbia	14%	8%	6%	6%
Präpositionen	4%	4%	3%	9%
Koord. Konjunkt.	5%	7%	8%	7%
Subord. Konjunkt.	4%	2%	2%	3%
Interjektionen	1%	1%	0.5%	—
Insgesamt	100%	100%	100%	100%

<sup>3</sup> Siehe Ed. Woelfflin, *Elegantia Caesaris*, ALL VIII, 142–3: ... „*oratio elegans* ist demnach *oratio pura* ... also ein korrektes, weder durch Fremdwörter noch durch gräzisierende Konstruktionen entstelltes, noch vulgäres oder grammatisch anfechtbares Latein.... Auch *elegantia* (von *elegare*\*) bezeichnet die Auswahl des Urbanen unter Ausscheidung der gegen die Analogie gebildeten Formen.“

<sup>4</sup> In BG 8, das von Hirtius verfaßt wurde, sowie in den nicht von Caesar geschriebenen kleineren *Bella* bezeichnet *Caesar* die dritte Person, liegt also außerhalb unserer Untersuchung.

<sup>5</sup> Die Daten in den folgenden Tabellen stammen aus: R. Lecompe, *César, De bello*

Obwohl der Vergleich der in Tabelle 1 erwähnten Werke willkürlich erscheinen mag — in gewisser Hinsicht ist er es auch, denn nur diese Daten standen mir zur Verfügung — läßt sich erkennen, daß die Hauptkategorien im wesentlichen dasselbe Bild zeigen — und das trotz Verschiedenheiten in Genre, Stil und Abfassungszeit: Abgesehen vom *Amphitruo* sind rund ein Drittel aller Wörter Substantiva, in der Komödie nur halb soviel, etwa ein Fünftel sind Verba, bei Plautus über ein Viertel; mehr als die Hälfte aller Wörter (im *Amphitruo* gegen 44%) sind also Substantiva und Verba; ähnlich ist auch der Prozentsatz der Konjunktionen (an die 10%)<sup>6</sup>; all das ohne jede Rücksicht auf alle anderen Verschiedenheiten. Besonders aufschlußreich sind die Unterschiede: Das *BG* ist verhältnismäßig arm an Adjektiven, so auch der *Amphitruo*, wogegen sich die *Oden* durch Reichtum an Adjektiven auszeichnen<sup>7</sup>. Der Anteil der Pronomina ist in der Komödie sehr hoch, in den *Oden* gering. Erwähnenswert scheint auch der hohe Prozentsatz der Adverbia im *Amphitruo* (14%) gegenüber 6% — 8% bei den übrigen, sowie der der Präpositionen bei Caesar (9%), was vielleicht mit Vorsicht den Schluß ermöglicht, daß diese kleinen Wörter eher dem prosaischen Stil zugehören<sup>8</sup>.

Tabelle 2

Frequenzquotienten<sup>9</sup>

Wortklasse	<i>Amphitruo</i>	<i>Eklogen</i>	<i>BellGall</i> <sup>10</sup>
Substantiva	3.80	2.59	10.50
Adjektiva	3.21	2.06	6.30
Numeralia	5.05	2.72	13.28
Pronomina	41.05	18.27	94.94
Verba	4.23	2.81	10.13
Adverbia	7.75	4.36	9.67
Präpositionen	13.42	10.20	114.82
Koord. Konj.	27.06	20.21	150.86
Subord. Konj.	18.84	6.79	52.11
Interjektionen	4.55	5.63	—
Durchschnitt	6.11	3.45	13.78

Gallico, *Index uerborum*, Hildesheim, Olms, 1968; A. Maniet — A. Paquôt, *Plaute, Amphitruon, Index uerborum*, Hildesheim, Olms, 1970; R. Lecompe, *Virgile, Bucoliques, Index uerborum*, Hildesheim, Olms, 1970; zu Horaz' *Oden* vergl. E. D. Kollmann, *The Vocabulary of Vergil's Eclogues*, Revue de l'Organisation internationale pour l'étude des langues anciennes par ordinateur, 3/1973, 1—24, besonders 3—11.

<sup>6</sup> Bemerkenswert ist der verhältnismäßig hohe Prozentsatz der subordinierenden Konjunktionen im *Amphitruo* (4%).

<sup>7</sup> Siehe Kollmann, o.c., 4.

<sup>8</sup> In der Dichtung wird ja der Gebrauch der Präpositionen oft eingeschränkt: Fälle wie *Italiam... Lauiniaque uenit*, (Verg., *Aen.*, 1.2) sind häufig.

<sup>9</sup> Frequenzquotient (= „Moyenne d'emploi“ bei Lecompe) ist das Verhältnis der Gesamtzahl der Vorkommnisse der Worte einer bestimmten grammatischen Kategorie zu der Zahl der verschiedenen Vokabeln: Im *BG* erscheinen 14,359 Substantivformen, die 1368 verschiedenen Wörtern angehören; der Frequenzquotient ist also 14,359 : 1368 = 10.50. Je größer die Variation, desto kleiner ist der Quotient, je größer dieser ist, desto kleiner ist die Abwechslung.

<sup>10</sup> Hier und im folgenden bezieht sich *BG* auf *BG* 1—7.

Die Tabelle zeigt, daß die Abwechslung bei Caesar am kleinsten, in den *Eklogen* am größten ist; hier ist Caesars Praxis, in ähnlichen Situationen möglichst dieselben Wörter zu verwenden, statistisch belegt. Am größten ist der Frequenzquotient natürlich bei Wortklassen, die in jeder Sprache verhältnismäßig wenig verschiedene Vokabeln umfassen, also bei Präpositionen und bei Konjunktionen, aber selbst bei Wortkategorien, die Variation ermöglichen, ist der Frequenzquotient bei Caesar groß.

Tabelle 3

## Substantiva nach Deklinationen

Deklination	<i>Amphitruo</i>	<i>Eklogen</i>	<i>Oden</i>	<i>BellGall</i>
-a	20 %	17 %	19 %	13 %
-o	26 %	29 %	30 %	36 %
Konsonant.	41 %	35 %	37 %	39 %
-u	6 %	3 %	4 %	6 % <sup>11</sup>
-e	4 %	2 %	2 %	5 % <sup>12</sup>
Anomala	3 %	3 %	2 %	0.43 %
Griechisch	—	12 % <sup>13</sup>	6 %	0.13 %

Die Reihenfolge der drei Hauptdeklinationen ist im wesentlichen dieselbe, ihr Gesamtanteil sehr ähnlich (*Amphitruo* — 87 %, *Eklogen* — 81 %, *Oden* — 76 %, *BG* — 87 %), aber bei den übrigen Deklinationen ist sie verschieden: bei Caesar sind -u und -e Deklination etwas stärker vertreten, Anomala aber und griechisch deklinierte Wörter finden sich fast gar nicht, was bei dem Puristen und Analogisten durchaus zu erwarten war.

Tabelle 4

## Substantiva nach Fällen

Fall	<i>Amphitruo</i>	<i>Eklogen</i>	<i>Oden</i>	<i>BellGall</i>
Nominativ	30 %	30 %	24 %	15 %
Genetiv	5 %	8 %	14 %	15 %
Dativ	9 %	5 %	6.5 %	5 %
Akkusativ	33 %	31 %	30 %	32 %
Vokativ	2 %	8 %	3.5 %	0.03 %
Ablativ	16 %	18 %	22 %	33 %
Andere	5 %	—	—	0.24 %

100 %

<sup>11</sup> Im *BG* kommt *exercitus* 132 mal, *equitatus* 111 mal vor.

<sup>12</sup> *res* — 392, *dies* — 188, *spes* — 54, *acies* — 42, *fides* — 35.

<sup>13</sup> In den *Eklogen* werden nur Eigennamen griechisch dekliniert; vergl. E. D. Kollmann, *A Study of Proper Names in Vergil's Eclogues*, *The Classical World* 4, October 1975, S. 97—112.

Aus Tabelle 4 ist zu ersehen, daß der Akkusativ in den untersuchten Stücken ungefähr den gleichen Anteil an der Gesamtzahl der Substantiva hat, obwohl die Reihenfolge der Fälle ihrer Frequenz nach verschieden ist.

- Amphitruo* : (1) Akkus., (2) Nomin., (3) Abl., (4) Dat., (5) Gen. = Lok. (6) Vok.  
*Eklogen* : (1) Akkus., (2) Nomin., (3) Abl., (4) Gen. = Vok., (5) Dat.  
*Oden* : (1) Akkus., (2) Nomin., (3) Abl., (4) Gen., (5) Dat., (6) Vok.  
*BellGall* : (1) Ablat., (2) Akkus., (3) Nom. = Gen., (4) Dat., (5) Vok.

Tabelle 5  
Verteilung der Pronomina – %

	<i>Amphitruo</i>	<i>Eklogen</i>	<i>Oden</i>	<i>BellGall</i>
Personalpron.	34 %	32 %	35 %	0.7 %
Possessiva	8 %	12 %	9 %	5 %
Reflexiva	2 %	2 %	1 %	11 %
Poss.-Reflex.	2 %	1.5 %	1 %	6 %
Demonstrat.	25 %	25 %	11 %	36 %
Relativa	11 %	8 %	20 %	20.3 %
Interrogativa	9 %	6 %	11 %	2 %
Indefinita	9 %	13.5 %	12 %	19 %
Insgesamt	100 %			

Wohl das auffallendste Merkmal im *BG* – und das nicht nur im Vergleich zu den anderen Stücken – ist der verschwindend kleine Anteil der Personalpronomina, weniger als 1 %. <sup>14</sup> Der hohe Prozentsatz der Reflexiva ist ebenfalls bemerkenswert.

Die wichtigsten Stileigentümlichkeiten des *Bellum Gallicum*, <sup>15</sup> soweit wir sie mit Hilfe der obigen Tabellen statistisch erfassen konnten, sind also die folgenden :

(1) Wenige Adjektiva. (2) Viele Präpositionen. (3) Hohe Frequenzquotienten, d.h. wenig Abwechslung. (4) Fast keine Anomala. (5) Fast keine griechisch deklinierten Substantiva. (6) Der häufigste Casus ist der Ablativ, ihm folgen Akkusativ und Nominativ ; der Vokativ fehlt fast ganz. (7) Während der Anteil der Personalpronomina ganz gering ist, haben die Demonstrativa den Hauptanteil ; auch der Prozentsatz der Reflexiva ist groß.

Nun Einiges zur Verwendung des Namens *Caesar*. An anderer Stelle habe ich die Funktion der Eigennamen in den *Eklogen* zu zeigen versucht. <sup>16</sup>

<sup>14</sup> Hier ist eine Quelle der Ungenauigkeit, denn *ille* (Frequenz 121) und *is* (991) können manchmal auch als Personalpronomina verwendet werden.

<sup>15</sup> Ich muß mich auf *BG* beschränken, für das allein mir statistische Daten zur Verfügung standen ; alle diese Einzelheiten nach der traditionellen Methode zu suchen, schien nicht der Mühe wert.

<sup>16</sup> Siehe Anm. 13, *A Study*, S. 99, wo der Prozentsatz der Eigennamen aus der Gesamtwortzahl für die folgenden Dichtungen aufgezeichnet ist : Catull, c. 64–4 %, Lucrez – 0.4 %, Vergil : *Eklogen* – 8 %, *Georgica* – 4.5 %, *Aeneis* – 6.5 %. *BG* – 6.09 %, davon *Caesar* allein – 0.84 % ; *BC* – 6.5 %, davon *Caesar* – 1.19 %. Zum Folgenden vgl. *A Study*, S. 98, 99.



Hier soll nur kurz das Wichtigste hervorgehoben werden: Der Name ist eine besondere Wortart, ein Wort, dessen etymologisch-lexikalische „Bedeutung“ viel weniger wichtig ist als verschiedene Äußerlichkeiten, die mit dem Namen verbunden wurden, als er zuerst in unser Bewußtsein trat.

Haus, Fluß, Freude z. B. bezeichnen Gegenstände oder Begriffe; jedes Haus hat mit jedem anderen Haus gewisse Eigenschaften gemeinsam, die es von allen übrigen Dingen unterscheiden, zwei Menschen aber, die denselben Namen tragen, haben nichts anderes miteinander gemein als ihr Mensch-Sein und — ihren Namen. Im menschlichen Verkehr, aber vor allem in der Literatur, können Namen als Mittel zur Übertragung von Information und von Gefühlen dienen und daher von ausschlaggebender Bedeutung sein für Schriftsteller und vor allem für Dichter. Ich habe darauf hingewiesen, daß die Namen in den *Eklogen*, die meist griechisch sind, sowohl assoziativ-emotional wie auch lautlich im Gefüge der Gedichte wichtige poetische Funktionen erfüllen als Brücke zwischen Dichter und Publikum; in den *Eklogen* ist ferner der Gegensatz zwischen griechischen und römischen Namen wesentlich und ausdrucksvoll.

Bei Caesar nun liegt die Sache anders: Erstens handelt es sich um ein Prosawerk, vor allem aber ist hier ein einziger Name wichtig, der des Helden der dargestellten Ereignisse, der zugleich auch der Berichterstatter ist. Es ist die Tendenz des Schriftstellers, dem Publikum die Gestalt des Helden so stark wie nur möglich einzuprägen, zugleich aber den Berichterstatter möglichst zurücktreten zu lassen. Held und Berichterstatter sind zwar identisch, in den *Commentarii* aber streng geschieden. Deswegen verwendet Caesar die dritte Person; dadurch wird die Person des Generals, der immer wieder mit seinem Namen genannt wird, umso deutlicher hervorgehoben. Manchmal scheint es übrigens, daß dem Namen *Caesar* in den *Commentarii* eine besondere emotionale Bedeutung zukommt.<sup>17</sup>

Tabelle 6

Der Name *Caesar*: Formen nach Fällen — %

Fall	BG 1—7	BC	BG 8	BellAfr	BellAlex	BellHisp
<i>Caesar</i>	54.00 %	53.74 %	53.12 %	49.00 %	41.58 %	50.85 %
<i>Caesaris</i>	11.28 %	22.18 %	26.56 %	23.14 %	23.76 %	16.95 %
<i>Caesarisque</i>	—	0.38 %	—	—	—	—
<i>Caesari</i>	6.91 %	4.08 %	—	3.45 %	10.89 %	6.78 %
<i>Caesarem</i>	5.34 %	5.78 %	3.13 %	7.17 %	10.89 %	8.48 %
<i>Caesaremque</i>	—	0.38 %	—	—	—	—
Prpos. + <i>Caesarem</i>	15.56 %	7.68 %	9.38 %	7.17 %	8.93 %	15.25 %
<i>Caesare</i>	0.28 %	—	1.56 %	1.15 %	0.99 %	—
Prpos. + <i>Caesare</i>	6.63 %	5.78 %	6.25 %	8.92 %	2.96 %	1.69 %

<sup>17</sup> Hier scheint die Funktion der Allitteration wichtig, die — soweit mir bekannt ist — bei Caesar noch nicht untersucht wurde. Tracy Peck, *Alliteration in Latin*, TAPhA 15, 1884, 58—65, führt kein einziges Beispiel aus Caesar an. Vergl. z. B.: *Quae cum appropinquant Britanniae et ex castris uiderentur, tanta tempestas coorta est, ut nulla earum cursum tenere posset.* (BG 4.28.2). Es scheint, daß Caesar auch Namen in das allitterierende Gefüge einfließt, z. B.: *at omnium impeditis animis Dumnorix cum equitibus Aeduorum a castris insciente Caesare domum discedere coepit.* (GB 5.7.5). Dieses Thema näher zu untersuchen, würde sich m. E. lohnen.

Tabelle 7

Formen nach Fällen : alle Substantiva und der  
Name *Caesar*. BG.

Fall	Alle Substantiva	<i>Caesar</i>
Nominativ	14.65 %	54.00 %
Genetiv	14.78 %	11.28 %
Dativ	4.73 %	6.91 %
Akkusativ	31.37 %	20.90 %
Vokativ	0.03 %	—
Ablativ	34.01 %	6.91 %
Andere	0.43 %	—
Z u s a m m e n	100 %	100 %

Wie aus Tabelle 6 zu ersehen ist, zeigen die Formen des Namens *Caesar* ihrer Häufigkeit nach eine gewisse Verschiedenheit in den einzelnen Schriften des *Corpus Caesarianum* : in allen ist der Nominativ der häufigste Fall, doch ist es interessant — wenn man hierin der Statistik glauben kann, denn die Werte sind ziemlich klein — daß BG 1–7 und BC einander in dieser Hinsicht ganz nahe sind ; als nächstes kommt BG 8, während die anonymen Schriften kleinere Werte zeigen. In BG 1–7 und BC fällt auf, daß sowohl Akkusativ wie auch Ablativ vorwiegend mit Präpositionen gebraucht werden ; der Name *Caesar* als Akkusativobjekt ist selten, im Ablativ fehlt er ganz.

Aus diesen Ergebnissen scheint hervorzugehen, daß der Name *Caesar* stark betont ist und zwar hauptsächlich als handelnde Person — im Nominativ erscheint er in mehr als der Hälfte aller Formen, im Akkusativ mit Präposition (über 15 %), im Genetiv (mehr als 11 %), im Dativ, und im Ablativ mit Präposition.

Noch deutlicher aber wird das Gewicht dieses Namens, wenn wir die in Tabelle 7 verzeichnete Verteilung der Fälle vergleichen :

Alle Substantiva : (1) Ablativ, (2) Akkusativ, (3) Genetiv, (4) Nominativ, (5) Dativ, (6) Vokativ.

Der Name *Caesar* : (1) Nominativ, (2) Akkusativ, (3) Genetiv, (4) Dativ, (5) Ablativ.

Während Nominativ und Akkusativ — vor allem Akkusativ mit Präposition — bei dem Namen *Caesar* drei Viertel aller Formen bilden, sind es bei der Gesamtzahl der Substantiva weniger als die Hälfte. Der Ablativ, bei den Substantiven der häufigste Fall, hat bei dem Namen *Caesar* nur einen geringen Anteil.<sup>18</sup>

<sup>18</sup> Zum Gebrauch des Ablativs vgl. P.T. Eden, *Caesar's Style: Inheritance versus Intelligence*, Glotta 40, 1962, 103–4.

Ein Blick auf die Frequenz der Eigennamen und des Namens *Caesar* im Besonderen lehrt folgendes :

Tabelle 8

Namen und der Name *Caesar* – % der Gesamtwortzahl

	Namen (ohne <i>Caesar</i> )		<i>Caesar</i>		Zusammen		Gesamtwortzahl
	absolut	%	absolut	%	abs.	%	
<i>BellGall</i>	2381	5.25 %	380	0.84 %	2761	6.09 %	45,349
<i>BellCiv</i>	1858	5.40 %	411	1.19 %	2269	6.59 %	34,440 <sup>19</sup>

Im *BG* steht *Caesar* mit der Frequenz 380 an 15. Stelle ; die Reihe ist wie folgt : *qui, in, is, et, -que, ad, sui, sum, hic, ab, omnis, ex, atque, res* (392), *Caesar*. Selbst im *BG* so wichtige und häufige Wörter wie *hostis* (286), *castra* (273), *facio* (267) sind weniger häufig als der Name *Caesar* !

Um einen Überblick über die Verteilung der stilistisch-inhaltlichen Schwerpunkte in den *Commentarii* zu gewinnen, habe ich die Kapitelanfänge untersucht. Das mag als Stichprobe dienen, denn es kann wohl mit Recht angenommen werden, daß diese Stellen Gedanken-, Stil- und Betonungseinschnitte markieren. Es lassen sich folgende Gruppen unterscheiden <sup>20</sup> : (1) Namen (ohne *Caesar*) (2) der Name *Caesar*, (3) Verbalformen, (4) Partizipialkonstruktionen, (5) Hinweise, (6) Zeitverhältnisse, (7) Präpositionalausdrücke, (8) Nomina, (9) Anderes.

Tabelle 9

## Kapitelanfänge – %

Syntaktische Gruppe	<i>BG</i>	<i>BC</i>	<i>BG 8</i>	<i>BellAfr</i>	<i>BellAlex</i>	<i>BellHisps</i>
1. Namen	10 %	11 %	5 %	12 %	16 %	12 %
2. <i>Caesar</i>	10 %	10 %	18 %	23 %	14 %	12 %
3. Verbum (einschl. <i>esse</i> )	5 %	11 %	9 %	7 %	6 %	7 %
4. Partiz. -abl. absol. <sup>21</sup>	25 %	20 %	16 %	8 %	13 %	9 %
5. Demonstr. -rel. Anschl.	8 % <sup>21</sup>	16 % <sup>21</sup>	21 %	6 %	8 %	9 %
6. Zeitverhältnisse (=Adv.-Temp.-sätze)	21 %	16 %	17 %	28 %	26 %	36 %
7. Präpositionalausdrücke	6 %	5 %	—	2 %	3 %	—
8. Sustantiv, Adjektiv	8 %	3 %	7 %	10 %	5 %	5 %
9. Andere	7 %	8 %	7 %	4 %	9 %	10 %
Zusammen	100 %					

<sup>19</sup> Die Gesamtwortzahl des *BG* ist nach Lecrompes *Index uerborum* 45,720. Schätzung der Wortzahl nach dem Schema Seiten × Zeilen × Worte ergab : 190.5 Seiten (O C T) × 30 Zeilen (Durchschnitt) × 8 Worte (Durchschnitt) = 45,720, eine Abweichung von weniger als 1 %. Nach demselben Schema hat *BC* : 143.5 × 30 × 8 = 34,440 Wörter. Hiernach ist das Verhältnis der Gesamtwortzahl des *BG* zu der des *BC* 1.33 : 1.

<sup>20</sup> Ich gebe zu, daß die Auswahl der Gruppen subjektiv ist ; sie scheinen mir aber die wichtigsten zu sein.

<sup>21</sup> Da die Kapitelanfänge manchmal mehreren Gruppen angehören, ist Genauigkeit hier ausgeschlossen.

Sowohl im *BG* wie auch im *BC* beginnt ein Zehntel aller Kapitel mit dem Namen *Caesar*, was doch wohl auf die besonderes betonte Stellung dieses Namens hinzuweisen scheint.

Im folgenden soll ein kurzer Überblick über die hauptsächlich inhaltlich-sprachlichen Zusammenhänge gegeben werden, in denen der Name *Caesar* im *BG* 1–7 und im *BC* erscheint.<sup>22</sup> Die Variation ist verhältnismäßig gering, was bei Caesars bekannter Sparsamkeit im Ausdruck ja nicht verwunderlich ist.

	<i>BellGall</i> 1 – 7	<i>BellCiv</i>
<b>Caesar</b>	<i>mittit</i> (6), <i>re-</i> , <i>prae-fecti</i> (6), <i>tubet</i> (5), <i>de-</i> , <i>sub-</i> , <i>tra-ducit</i> (5), <i>constituit</i> (4), <i>statuit</i> , <i>decreuit</i>  <i>existimauit</i> <i>subsequebatur</i>  und andere, meist nur einmal gebraucht.	<i>com-</i> , <i>di-</i> , <i>prae-mittit</i> (5), <i>fecit</i> (2), <i>iubet</i> (9), <i>ad-</i> , <i>de-</i> , <i>e-</i> , <i>re-ducit</i> (7), <i>constituit</i> (2), <i>instituit</i> (2), <i>consilium capit</i> (2) <i>existimauit</i> (5) <i>sub-sequitur</i> (2)
<b>Caesaris</b>	<i>aduentus</i> (10), <i>castra</i> (4), <i>hiberna</i> (2) <i>beneficium</i> (3), <i>litterae</i> (2) <i>uictoria</i> (2), <i>missu</i> (2), <i>fides</i> (2)  und andere, meist nur einmal gebraucht.	<i>aduentus</i> (8), <i>castra</i> (5) <i>beneficium</i> (3), <i>litterae</i> <i>exercitus</i> (4), <i>equitatus</i> (7), <i>miles</i> (3), <i>legatus</i> (2), <i>amicitia</i> (3), <i>inimici</i> (3), <i>opus</i> (4), <i>res</i> (2)
<b>Caesari</b>	<i>nuntiare</i> (7), <i>re-</i> , <i>ad-ferre</i> (4), <i>remittere</i> (3), <i>se dedere</i> (2),  und andere.	<i>renuntiare</i> (3) <i>se dedere</i> ,
<b>Caesarem</b>	in Acc. c. inf. (12) <i>certiorem facere</i> (2) <i>sub-sequi</i> (2)	in Acc. c. inf. (7) <i>prohibere</i> (2) <i>con-sequi</i> (2)
<b>ad Caesarem</b>	<i>legatos mittere</i> (20) <i>per-</i> , <i>con-uenire</i> (9) <i>de-</i> , <i>re-ferre</i> (9), <i>reuerti</i> (4) <i>perducere</i> (3)  und andere.	<i>legatos mittere</i> (6) <i>uenire</i> (3) <i>se conferre</i>
<b>apud</b>		
<b>Caesarem</b>	<i>adaequare gratia</i> , <i>geruntur</i>	<i>alieno esse animo</i> , <i>habuit</i>
<b>In Caesarem</b>	<i>incidit</i>	<i>grauis contiones</i> , <i>secunda uoluntas</i>
<b>per Caesarem</b>	<i>nauibis comparatis</i>	<i>naues quae factae erant</i>
<b>erga Caesarem</b>		<i>uoluntas totius prouinciae</i>
<b>a Caesare</b>	<i>petere</i> (2), <i>praeceptum</i> (2), <i>praemisum</i> (2)	<i>praeceptum</i> (2)
<b>ab Caesare</b>	<i>dicta sunt</i> , <i>remissi sunt</i> u.a.	<i>accipere</i> (2), <i>obstideri</i> (2)
<b>cum Caesare</b>	<i>egit</i>	<b>f e h l t</b> <sup>23</sup>
<b>de Caesare</b>		<i>agit</i> , <i>agebat</i> (2), <i>intercedere</i> , <i>inimicitias gerebant</i> <i>amicissime loquebatur</i>

Die Umgebung des Namens *Caesar* ist fast ausschließlich positiv, abgesehen von einigen wenigen negativen Verbindungen wie etwa *esset res*

<sup>22</sup> Die Liste enthält nur verhältnismäßig häufige Verbindungen; eine nicht unerhebliche Anzahl einmaliger Wendungen wurde nicht verzeichnet.

<sup>23</sup> Dem Vorkommen der Formen *a* und *ab* ist eine Untersuchung des Autors gewidmet, die unter dem Titel *Observations on the Occurrence of the Parallel Forms a and ab and e and ex in Latin Literature* im Rheinischen Museum erschienen ist, 119. Bd. Heft 1, 1976, S. 14–29.

*in difficultatibus, negoti est, timet.* Persönlichkeit und Taten Caesars sowie positive Charakterzüge und Erfolge werden hervorgehoben.

Die Bedeutung, die der Berichterstatter Caesar dem Namen des Generals Caesar beimißt, äußert sich also in seiner Häufigkeit, in seiner betonten Stellung, im Vorwiegen des Subjektfalles sowie in seiner inhaltlich-sprachlichen Umgebung.

Wir kommen nun zum zweiten Teil unserer Untersuchung, nämlich zu dem Vorkommen der ersten Person in den *Commentarii*, die — wie wir erwarten — selten ist. Es gibt hier drei Möglichkeiten: (1) Caesar, der Berichterstatter, (2) Caesar, der General, (3) Eine der erwähnten Personen. Der Berichterstatter verwendet die erste Person in Rückverweisungen und in allgemeinen Bemerkungen, während die übrigen Formen der ersten Person in direkten Reden vorkommen.<sup>24</sup> Wir müssen also die „Anmerkungen“ sowie den Gebrauch der direkten Rede näher betrachten. Hinweise auf vorher Erwähntes entsprechen den Fußnoten im modernen Buch<sup>25</sup>: zum Verständnis sind sie nicht immer unbedingt nötig, wobei allerdings zu bedenken ist, daß das antike Buch, also auch die *Commentarii*, laut gelesen wurde,<sup>26</sup> vor allem aber, daß die Buchrolle nicht so einfach zu benutzen war wie der spätere Codex, der Vorläufer unseres Buches mit seiner Seitenbezeichnung. Rückverweisungen sind daher in antiken Literaturwerken im allgemeinen wichtiger als jetzt; sie haben einen zweifachen Zweck: den Leser an Einzelheiten zu erinnern, die er vergessen haben konnte und die zum Verständnis des folgenden nötig waren; der Autor konnte sie aber auch verwenden, um zu wiederholen und zu betonen, was er dem Leser besonders einschärfen wollte. Es lassen sich verschiedene Formen unterscheiden, die nach dem persönlichen Stil abgestuft sind. Die unpersönlichste Form ist der Typus<sup>27</sup>: *ut demonstratum est*; etwas weniger unpersönlich: *ut a nobis demonstratum est*; viel persönlicher ist die Form: *ut demonstraui*<sup>28</sup> — und endlich die persönlichste, direkteste Form ist: *ut demonstraui*. Bei Caesars „unpersönlichem“ Stil müßten wir erwarten, daß die überwiegende Mehrheit aller Rückweise der ersten Gruppe angehört; daß das nicht der Fall ist, zeigt die nachstehende Tabelle.

<sup>24</sup> Nur einmal werden der Worte des Generals Caesar in der 1. Person zitiert (*BC* 3.85.4); Darüber siehe unten, S. 58.

<sup>25</sup> Fr. Albrechts Untersuchung *Die Rückverweisungen bei Caesar und seinen Fortsetzern*, Berndorf, 1911, konnte ich leider nicht einsehen.

<sup>26</sup> Dadurch wurde das Gedächtnis in einem Maße gestärkt, das uns kaum begreiflich erscheint.

<sup>27</sup> Die von Klotz in *RE*, s.v. *Iulius (Caesar)*, 19. Halbband, Sp. 268, gegebene „Erklärung“, daß der Berichterstatter, wenn er in der 1. Pers. Plur. spricht, „den Leser einschließt“, halte ich für unwahrscheinlich. Er will, so meine ich, eher den Eindruck erwecken, daß er selbst nicht wichtig ist, das ist also eine Art *pluralis modestiae*. Das Interessante in diesem Falle ist ja, daß der Berichterstatter Caesar dadurch die Bedeutung des Generals Caesar unterstreicht.

<sup>28</sup> Klotz, *l.c.*, hält die Verwendung der 1. Pers. Sing. „in dem ethnographischen Exkurs“ für eine „unwillkürliche Entgleisung“ (sic!), während er in den übrigen Stellen kurzerhand — dem Zeugnis der Handschriften zum Trotz — die 1. Pers. Sing. zur 1. Pers. Plur. macht; in *BC* 3.15.6 scheint ihm eine solche Emendation „weniger sicher“; warum, ist unklar.

Tabelle 10  
Rückverweisungen – Überblick<sup>29</sup>

Typus	BG 1–7	BC	BG 8	BAfr	BAlex	BHisp
1. Pers. Sing.	6	2	5	11	1	—
1. Pers. Plur.	39	24	—	4	5	9
Pass. + <i>nobis</i> od. <i>mihi</i>	2	1	—	—	—	—
Unpers. Passiv	9	13	2	—	1	1
Insgesamt Aktiv	45	26	5	15	6	9
„ Passiv	11	14	2	—	1	1
Z u s a m m e n	56	40	7	15	7	10

Auffallend ist der Unterschied zwischen BG 1–7, in dem die 1. Pers. Plur. weitaus vorwiegt, und dem BC, in dem die unpersönlich-passivische Form stark vertreten ist.

Tabelle 11  
Rückverweisungen – Zeitform

BellGall		1	2	3	4	5	6	7	Zus.	BellCiv		1	2	3	Zus.
Aktiv	{ (Perf.	—	4	4	3	6	8	11	36			1	—	16	17
	(Praes. — Perf.	—	—	—	—	—	1	—	1			—	—	1	1
	(Plqpf.	—	3	—	1	—	—	—	4			—	—	—	—
	(Impf.	—	—	—	—	—	—	—	—			—	—	2	2
	(Praes.					2	1		3			—	4	2	6
Z u s a m m e n — Aktiv		—	7	4	4	8	10	11	44			1	4	21	26
Passiv	{ (Perf.	3	2	1	2	2	1	—	11			4	3	6	13
	(Praes.	—	—	—	—	—	1	—	1			—	—	1	1
Z u s a m m e n — Passiv		3	2	1	2	2	2	—	12			4	3	7	14
A k t i v + P a s s i v		3	9	5	6	10	12	11	56			5	7	28	40

<sup>29</sup> In die „Rückverweisungen“ sind der Ähnlichkeit des Ausdrucks wegen auch Wendungen miteinbezogen wie *haud seto* (BG 5.54.4), *uideo* (BG 6.24.2) u.a. Sie sind in Klammern gesetzt.

*BellGall.*: 1. Pers. Sing.: 2.24.1, 4.16.2, 4.17.1, 4.27.2, (5.54.5), (6.24.2).

1. Pers. Plur.: 2.1.1, 2.1.1, 2.18.1, 2.22.1, 2.28.1, 2.29.1, 3.5.2, 3.10.1, 3.15.1, 3.26.2, 4.4.1, (5.1.2), (5.1.2), 5.2.2, 5.3.1, (5.13.4), 5.19.1, 5.22.1, 5.49.2, 5.56.3, 6.2.1, 6.8.8, 6.29.1, 6.34.1, 6.35.3, 6.35.5, 6.38.1, 6.40.4, 7.17.1, 7.23.2, (7.25.1), 7.37.1, 7.48.1, 7.58.1, 7.70.1, 7.76.1, 7.79.2, 7.83.8, 7.85.4.

Passiv: 1.1.5, 1.16.1, 1.49.3, 2.9.3, (2.17.2), (3.20.1), 4.28.1, 4.35.1, 5.6.1 (mit Pron. d. 1. Pers.), (6.14.1) (mit Pron. d. 1. Pers.), 6.25.1.

Die Rückverweisungen können folgende syntaktische Formen haben : (1) *ut (supra) demonstrauimus*, (2) *quem* (oder andere Formen des Relativpronomens) *(supra) demonstrauimus*, (3) *demonstrauimus* (selten).

Die Verteilung auf die einzelnen Typen ist wie folgt :

*BG* : (1) — 17, (2) — 33, (3) — 6 und im *BC* : (1) — 12, (2) — 19 und (3) — 9.

Unter den in den Rückverweisungen verwendeten Verben ist *demonstro* bei weitem das häufigste (21 von 56); *dico*, das im *BG* an zweiter Stelle steht, fehlt in den Rückverweisungen des *BC*; an dritter Stelle kommt *doceo*, je dreimal in *BG* 6 und in *BC* 3; *uideo* findet sich dreimal im *BG* und einmal im *BC*; *commemoro* erscheint nur in *BG* 4, in beiden Fällen in der 1. Pers. Sing.; *credo* (2) steht nur im *BC*, *reperio* einmal in *BG* 5 und zweimal in *BC* 3. Sonst erscheinen in Rückverweisungen : *BG* : *cognitum est*, *consueui*, *existimo*, *mentionem facio*, *nomino*, *haud scio an*, *scribo*, *utor*. *BC* : *cognitum est*, *memini*, *mentionem facio*, *puto*, *sentio*, *spero*, *uolo*, alle nur einmal oder höchstens je einmal in beiden Schriften. *BG* 5 enthält allgemeine Bemerkungen, die keine eigentlichen Rückverweisungen sind. Auffallend ist auch die verhältnismäßig große Zahl solcher Wendungen in in *BC* 3.

Wir richten nun unser Augenmerk auf die persönlichste Form dieser Rückverweisungen, nämlich auf die in der ersten Pers. Sing. Es sind wenige, aber sie sind auffallend. Zunächst eine an und für sich selbstverständliche Feststellung : Caesar der Berichterstatter spricht von dem General Caesar immer in der dritten Person, verweist aber auf den Berichterstatter selbst meist in der 1. Pers. Plur., manchmal in unpersönlicher Form und — selten — in der 1. Pers. Sing. Warum — so fragen wir — verwendet Caesar an bestimmten Stellen die persönlichste Form der Berichterstattung?<sup>30</sup>

Hier nun sind die Stellen :

(1) *Eodem tempore equites nostri leuisque armaturae pedites qui una cum eis fuerant, quos primo hostium impetu pulsos dixeram, cum se in castra reciperent, aduersis hostibus occurrebant ac rursus aliam in partem fugam petebant; ... Romanos pulsos superatosque, castris impedimentisque eorum hostis potitos ciuitati renuntiauerunt.* (*BG* 2.24.1, 2.24.5).

(2) *Germanico bello confecto multis de causis Caesar statuit sibi Rhenum esse transeundum; ... Accessit etiam quod illa pars equitatus Vspetum et Tencterorum, quam supra commemorauī, praedandi frumentandique causa Mosam transisse neque proelio interfuisse, post fugam suorum se trans Rhenum in finis Sugambrorum receperat seque cum iis coniunxerat.* (*BG* 4.16.1, 4.16.2).

(3) *Caesar his de causis, quas commemorauī, Rhenum transisse decreuerat.* (*BG* 4.17.1).

(4) *Hostes proelio superati... statim ad Caesarem legatos de pace mise-*

*BellCiv.* : 1. Pers. Sing. : 3.15.6, (3.70.1).

1. Pers. Plur. : 1.31.2, (2.27.2), (2.27.2), (2.27.2), (2.27.2), 3.10.1, (3.17.1), (3.53.1), 3.56.1, (3.57.5), 3.58.1, 3.66.2, 3.67.5, 3.68.2, 3.79.6, 3.80.2, 3.84.3, 3.84.5, 3.88.3, 3.89.4, 3.99.2, 3.100.1, 3.108.2.

Passiv : 1.38.1, 1.39.1, 1.48.3, 1.56.2, 1.81.2, 2.28.1, 2.34.1, 2.42.5, 3.6.3, 3.15.1, 3.39.1, 3.62.1, 3.63.8, (3.86.1), (3.92.4) (mit Pron. d. 1. Pers.).

<sup>30</sup> *Haud scio*, *uideo* (siehe Anm. 29), *mihī*... *uidentur* (6.14.4) bleiben beiseite; hier spricht der Forscher, dem wir es nicht verargen, daß er die 1. Pers. Sing. wählt. Das eingeschobene *credo* in *BC* 3.70.1 ist wohl nicht persönlich zu fassen.

runt... *una cum his legatis Commius Atrebas uenit, quem supra demonstraueram a Caesare in Britanniam praemissum*. Hunc illi e naue egressum, cum ad eos oratoris modo Caesaris mandata deferret, comprehenderant atque in uincula coniecerant: tum proelio facto remiserunt. (*BG* 4.27.2).

(5) *Sed cum essent in quibus demonstraui angustis ac se Libo cum Bibulo coniunxisset, loquuntur ambo ex nauibus cum MH'. Acilio et Statio Murco legatis*... uelle se de maximis rebus cum Caesare loqui, si sibi eius facultas detur... Quem ubi Caesar intellexit praesentis periculi atque inopiae uitandae causa omnem orationem instituisse neque ullam spem aut condicionem pacis adferre, ad reliquam cogitationem belli sese recepit. (*BC* 3.15.6, 3.17.6).

Das Gemeinsame an diesen Stellen scheint zu sein, daß es sich hier um Geschehnisse handelt, die der Berichterstatter besonders hervorheben will: Die kritische Lage des römischen Heeres infolge der Niederlage der Reiterei; es kam sogar soweit, daß selbst die tapferen Treverer, noch Bundesgenossen der Römer, ihrem Stamme berichteten, das römische Heer sei völlig geschlagen! (*BG* 2.24.1—5). Caesars Beschluß, den Rhein zu überschreiten und seine Begründung (*BG* 4.16.1 und 4.17.1) und schließlich die erste Schlacht und der erste Sieg in Britannien und die Rückkehr des Atrebatens Commius. (*BG* 4.27.2). Die einzige Stelle im *BC*, in der der Berichterstatter die erste Person Sing. verwendet, ist ebenfalls sehr wichtig: Hoffnung auf Frieden, die enttäuscht wird, als sich herausstellt, daß die Unterhändler keine neuen Vorschläge bringen, sondern nur sich selbst retten wollen.

Caesar weicht also von der durch den Stil der *Commentarii* gebotenen Form der Rückverweisung ab, um Ereignisse hervorzuheben, die für den Helden der Handlung und für das römische Volk wichtig sind.

Im letzten Teil unserer Untersuchung wollen wir kurz das Vorkommen der ersten und der zweiten Person in der direkten Rede erwähnen. Möglich sind folgende Erscheinungsformen: (1) Personalpronomen, (2) Possessivpronomen, (3) Verbalformen.

Die Anzahl der direkten Reden ist gering und ihr Umfang meist beschränkt: es sind je 12 in den beiden *Commentarii*. Die ersten drei Bücher des *BG* sowie *BC* 1 enthalten keine direkte Rede; die Reden im *BG* (*BG* 4 — 1, *BG* 5 — 2, *BG* 6 — 2, *BG* 7 — 7) sind meist kurze Ansprachen unbekannter Soldaten, mit Ausnahme von *BG* 6.8 — hier ist Labienus der Sprecher; das siebente Buch ist in dieser Hinsicht verschieden von den übrigen: nur zwei von den 7 Reden werden von einem Römer gehalten, von dem centurio Petronius, alle übrigen von Galliern. Die letzte Rede, die des Critognatus, ist die längste; Caesar hält es für nötig zu erklären, warum er sie anführt: *non praetereunda oratio Critognati uidetur propter eius singularem crudelitatem*. (*BG* 7.77.2); das 7. Buch, das hat man erkannt, stellt den Höhepunkt der *Commentarii de bello Gallico* dar; mehr als die anderen Bücher ist es eine literarische Leistung; dies läßt sich nicht zuletzt an den direkten Reden erkennen. Alle Reden in beiden *Commentarii* zeichnen sich übrigens durch ihre besondere Form aus: Sie folgen nicht einem Verbum dicendi, als ob man den Sprecher selbst reden hörte, sondern sie haben alle die abgeschwächte Form mit eingeschobenem *inquit*, ein Zeugnis dafür, daß sich Caesar der ihm durch die



Form der Berichterstattung auferlegten Beschränkungen wohl bewußt war.<sup>31</sup>

Die direkten Reden im *BC* sind interessanter und für unser Thema, so scheint es, ergiebiger. Sie sind meist länger und werden von für die Handlung wichtigen Personen gehalten: Curio — 2.31, 2.32, 2.38; der Legat Rebilus — 2.34.4 (nur ein Satz); Labienus — 3.19.8 und Pompeius — 3.18.4, 3.86.2–4, 3.94.5.

In 3.19.6 wird die Rede des Labienus kurz erwähnt: *qua ex frequentia T. Labienus prodit, summissa oratione loqui de pace atque altercari cum Vatinio incipit*. Nachdem die Rede durch den Ausbruch von Kämpfen unterbrochen wurde, wobei einige der Verhandlungsteilnehmer verwundet wurden, zitiert Caesar die Worte des Labienus: *Desinite ergo de compositione loqui; nam nobis nisi Caesaris capite relato pax esse nulla potest*. (3.19.8). Der dramatische Effekt wird noch erhöht durch die Erinnerung an die Worte eben dieses Labienus in *BG* 6.8, da er im Namen seines Vorgesetzten Caesar, dessen Stelle er vertrat, seine Soldaten zum Kampf ermunterte; der Leser des *BC* erinnerte sich natürlich der *Commentarii de bello Gallico*. Das Eindrucksvollste aber an dieser Stelle ist wohl, daß Caesar sofort zu einem anderen Thema übergeht. Noch deutlicher wird der Gegensatz zwischen dem Labienus der Gallierkriege und dem des Bürgerkrieges in der zweiten Stelle: *noli, inquit, existimare, Pompei, hunc esse exercitum, qui Galliam Germaniamque devicerit. Omnibus interfui proeliis neque temere incognitam rem pronuntio*. (*BC* 3.87.1).

Pompeius' Worte werden dreimal wiedergegeben, in 3.18.4, 3.86.2–4, wobei Caesar betont, daß er dies nach dem Kriege von Zeugen erfahren habe, und in 3.94.5, da der Ausgang des Krieges schon gewiß war, sprach Pompeius *clare ut milites exaudirent*.

Unmittelbar vor der zweiten Rede des Pompeius zitiert der Berichterstatter — nur ein einziges Mal in beiden *Commentarii* — die Worte des Generals Caesar: *differendum est, inquit, iter in praesentia nobis et de proelio cogitandum, sicut semper depoposcimus. Animo sumus ad dimicandum parati; non facile occasionem postea reperiemus*. (3.85.4). Hier ist jedes Wort genau bedacht; hier ist Zurückhaltung und Einfachheit in betontem Gegensatz zum überheblichen, selbstsicheren Ton des Gegners. Es ist bezeichnend und wohl nicht unbeabsichtigt, daß die Worte Caesars keine 1. Pers. Sing., nur 1. Pers. Plur. enthalten: der General und seine Soldaten sind eins. Pompeius hingegen hebt sich selbst hervor, er grenzt sich von seinen Soldaten ab: in 3.18.4 spricht er nur von sich, in der 1. Pers. Sing.; in 3.86 spricht er in der 1. Pers. Sing., dann zu seinen Soldaten in der 2. Pers. Plur. und geht am Ende seiner Ansprache zur 1. Pers. Plur. über. In der dritten Stelle — 3.94.5 — wendet er sich an das Heer in der 2. Pers. Plur. und endet in der 1. Pers. Sing. mit den Worten: *ego reliquas portas circumeo et castrorum praesidia confirmo*.

Die übrigen Reden sind für unsere Untersuchung nicht von Belang.

Eine statistische Übersicht über den Gebrauch der Formen der ersten und der zweiten Person in direkter Rede und Rückverweisungen soll diese Arbeit abschließen.

<sup>31</sup> Andererseits aber beweist die Tatsache, daß die Zahl der direkten Reden in den letzten Büchern beider *Commentarii* größer wird und daß ihre Bedeutung wächst, daß hier der Berichterstatter die Form des *Commentarius* durchbrochen und den Aufbau seines Berichtes literarischen Stilprinzipien untergeordnet hat.

Tabelle 13

## 1. und 2. Person in direkter Rede und Rückverweisungen

Form	BG 1	BG 2	BG 3	BG 4	BG 5	BG 6	BG 7	Zus.	BC 1	BC 2	BC 3	Zus.
<b>Pronomina</b>												
<i>ego</i>	—	—	—	1	—	(1) <sup>32</sup>	8	9—(1)	—	7	7	14
<i>nos</i>	(2)	(1)	—	—	(8)	1—(1)	5—(2)	6—(14)	—	3	4—(1)	7—(1)
<i>meus</i>	—	—	—	1	—	—	3	4	—	3	2	5
<i>noster</i>	(18)	(23)	(11)	(12)	(14)	(3)	5—(10)	5—(91)	(2)	2—(2)	2—(11)	4—(15)
<i>nostri</i> <sup>33</sup>	(22)	(19)	(20)	4—(16)	(24)	(4)	3—(26)	7—(131)	(12)	(9)	(32)	(53)
<i>tu</i>	—	—	—	—	2	—	—	2	—	—	—	—
<i>uos</i>	—	—	—	—	1	1	5	7	—	17	—	17
<i>tuus</i>	—	—	—	—	1	—	—	1	—	—	—	—
<i>uester</i>	—	—	—	—	—	—	5	5	—	7	1	8
<b>Verbalformen</b>												
1. Pers. Sing.	—	(1)	—	1—(3)	1—(1)	—	6	8—(5)	—	16	13—(2)	29—(2)
1. Pers. Plur.	—	(6)	(4)	(1)	(9)	(8)	7—(11)	7—(39)	(1)	7—(4)	6—(19)	13—(24)
2. Pers. Sing.	—	—	—	—	2	—	—	2	—	2	1	3
2. Pers. Plur.	—	—	—	1	1	6	8	16	—	16	5	21
Imperativ	—	—	—	1	1	2	7	11	—	2	9	11

<sup>32</sup> Die Daten für Rückverweisungen sind in Klammern gesetzt. Siehe Anm. 29.

<sup>33</sup> *noster*, das Adjektivum, und *nostri*, das Substantivum, sind ziemlich häufig: *noster* — BG (96), BC (19), meist nicht in direkter Rede; *nostri* — BG (138), BC (53). Auch *Romani* ist im BG häufig, wo *nostri* vom Standpunkt der Römer verwendet wird, während Nicht-Römer *Romani* sagen. Das Adjektivum *Romanus* steht im BG meist als Attribut von *populus*: In 83 von 97 Fällen ist es mit *populus* verbunden; *populus* ist nur einmal von 84 Fällen (BG 1.3.8) nicht auf die Römer bezogen, sonst erscheint es nur in der Wendung *populus Romanus*. Im BG steht *nostri* den *hostes* (286) gegenüber; im BC ist *hostes* viel seltener (39); als Gegensätze zu *nostri* erscheinen *Pompeiani* (25), *aduersarii* (8), *inimici* (6), auch Wendungen wie *equites Pompei* u.ä. Hier hat *nostri* ja nicht die Bedeutung *die Römer*, sondern bezeichnet die Parteigänger Caesars. Ein Adjektivum *Caesariani* wird natürlich nicht verwendet.

Fassen wir nun zusammen :

(1) Der Stil der *Commentarii de bello Gallico* zeichnet sich aus durch geringe Abwechslung im Wortschatz, hohen Prozentsatz von Präpositionen, geringe Anzahl von Adjektiven; griechisch deklinierte und „unregelmäßige“ Substantiva fehlen fast ganz. Der Ablativ ist der weitaus häufigste Fall; Personalpronomina sind äußerst selten, Demonstrativa, Relativa und Reflexiva sind häufig. Die *Commentarii de bello civili* zeigen im Großen und Ganzen ähnliche Charakteristika.<sup>34</sup>

(2) Der Name *Caesar*, der häufigste Eigenname im *BG* und im *BC*, erscheint im *BG* seiner Frequenz nach an 15. Stelle, wobei ihm *res* als einziges Substantivum vorausgeht. *Caesar* kommt am häufigsten im Nominativ vor, wogegen der häufigste Fall der Appellativa der Ablativ ist. Ein Zehntel aller Kapitel im *BG* und im *BC* beginnt mit dem Namen *Caesar*, der sich fast durchwegs in positiven Verbindungen findet.

(3) *Caesar* der General wird in der dritten Person erwähnt — meist in betonter Stellung — während *Caesar* als Berichterstatter von sich selbst meist in der 1. Pers. Plur. und selten und an wichtigen Stellen in der 1. Pers. Sing. spricht (Rückverweisungen).

(4) In den wenigen direkten Reden — im *BG* sind es meist kurze Ansprachen von weniger wichtigen Personen, während sie im *BC* länger und die Sprecher wichtiger sind — erscheinen, spärlich gebraucht, Formen der 1. Pers. Plur. und Sing. sowie der 2. Pers. Sing. und Plural und Imperative. Die direkten Reden sind nicht eingeleitet von einem *Verbum dicendi*, sondern begleitet von einem eingeschobenen *inquit*, wahrscheinlich, um den Impakt der dem Genre der *Commentarii* fremden direkten Rede abzuschwächen. Wie zu erwarten, ist die Zahl der „persönlichen“ Formen gering, ausgenommen *nostri*, das häufig im Gegensatz zu *hostes* im *BG* und zu *inimici*, *aduersarii*, *Pompeiani* und seltener *hostes* im *BC*, erscheint.

(5) In den Rückverweisungen dominiert das *Verbum demonstro*; die häufigste Verbalform in diesen Wendungen ist 1. Pers. Plur. Akt. des Perfekts.

(6) Der Berichterstatter ist sich der ihm von dem Genre des *Commentarius* gebotenen Ausdrucksmöglichkeiten und Beschränkungen bewußt; er verwendet die „unpersönliche“ Darstellungsform, um den General in den Mittelpunkt zu stellen; er durchbricht aber die „unpersönliche“ Form, wenn sie ihm nicht genügt. Die stilistisch-literarische Gestalt des Berichtes ist also deutlich den Absichten des Generals und des Staatsmannes untergeordnet.

<sup>34</sup> Statistische Daten zur genauerer Überprüfung des Wortschatzes standen mir nicht zur Verfügung.

# L'ACTION POLITIQUE DE L'AFFRANCHI IMPÉRIAL NARCISSE : UN EXEMPLE DE LA PLACE DES AFFRANCHIS DANS LES ENTOURAGES IMPÉRIAUX AU MILIEU DU 1<sup>er</sup> SIÈCLE

PAR

JEAN MELMOUX

(Lyon)

Le célèbre *ab epistulis* du règne de Claude est sans doute parmi les grands affranchis impériaux de cette époque celui qui eut la plus puissante personnalité, celui qui eut le plus grand sens politique et aussi celui qui, à certaines périodes du moins, détint la plus grande puissance<sup>1</sup>. Comme la plupart des grands affranchis impériaux, il est d'origine grecque ainsi que l'indique son cognomen<sup>2</sup>. Ses parents ne sont pas connus autrement, sa date de naissance est inconnue, mais au moment de sa mort, en 54, il avait sans doute atteint la soixantaine. Tacite constate les défaillances de sa santé et Sénèque le qualifie de podagre<sup>3</sup>. Ces remarques permettent de lui donner à peu près l'âge de Claude, né on le sait en 10 av. J. C.<sup>4</sup>. Claude se complut longtemps aux amitiés subalternes avec des hommes de milieux dépréciés<sup>5</sup>. Narcisse aurait pu devoir sa faveur à une présence précoce dans ces milieux douteux entourant Claude. L'impudence et l'effronterie qui le caractérisèrent laissent penser qu'il fut précocement en contact avec des milieux corrompus<sup>6</sup>. La tradition selon laquelle il aurait été eunuque ne pourrait que renforcer cette opinion, mais elle n'est pas certaine<sup>7</sup>.

Il avait peut-être été, comme Calliste, l'esclave de Caligula, affranchi par lui<sup>8</sup>. Dans ce cas aucun des grands affranchis de Claude n'aurait été affranchi par lui. Son apparition sur la scène publique n'est pas antérieure à l'arrivée au pouvoir de Claude. Mais il apparaît alors soudain au pouvoir avec une étonnante puissance<sup>9</sup>. Il est regrettable que nous ne puissions pas établir clairement les raisons de cette ascension si rapide.

---

<sup>1</sup> Tac., *Ann.*, XI, 35, 1, Suet., *Claud.*, 29, 2; Dion, LX, 14.

<sup>2</sup> R. Besnier, *Les affranchis impériaux à Rome, de 41 à 54 P.C.* Cours de Droit Romain approfondi, Paris, 1947—1948, p. 95.

<sup>3</sup> Tac., *Ann.*, XII, 66, 1; Sen., *Apocol.*, XIII, 3.

<sup>4</sup> Suet., *Claud.*, 2, 1.

<sup>5</sup> Suet., *Claud.*, 5, 2.

<sup>6</sup> Dion, LX, 14.

<sup>7</sup> *Schol. Iuv.*, 14, 329; *RE*, 1701.

<sup>8</sup> *CIL*, V, 6641; *D*, 191; *RE*, 1701. Pourtant S.I. Oost, *The Career of M. Antonius Pallas*, A. J., Ph., 79, 1958, p. 111, pense qu'il fut très probablement un esclave de Claude, affranchi par lui, arrivé au pouvoir au début du règne de Claude avec une puissance étonnante.

<sup>9</sup> Dion, LX, 15.

En fait l'assassinat de Caligula entraîna un large changement dans les entourages impériaux <sup>10</sup>.

Un Calliste lui-même en fit peut-être les frais, en dépit de sa participation à ces événements <sup>11</sup>. L'avènement de Claude dans des conditions difficilement prévisibles devait assurer la fortune des quelques hommes qui lui avaient fait confiance <sup>12</sup>.

Les fonctions officielles de Narcisse sont aisées à définir. Il fut *ab epistulis* <sup>13</sup>. Derrière la modestie voulue du titre se cachent d'importantes attributions, qui lui donnent le contrôle de la correspondance reçue et expédiée par l'empereur <sup>14</sup>. Narcisse a dû s'occuper assidûment de ces fonctions, qui lui donnaient un droit de regard sur la plupart des aspects majeurs de la vie politique <sup>15</sup>. Mais le rôle de Narcisse déborde infiniment au-delà de ces fonctions. Il est même éclairant de constater que la plupart des allusions à Narcisse, dans nos sources, omettent l'indication de cette fonction pour aller à l'essentiel, c'est-à-dire l'étude d'un des personnages majeurs de la scène politique entre 41 et 48 et même ensuite <sup>16</sup>.

L'époque des véritables pouvoirs de Narcisse correspond également à celle de la puissance de la troisième épouse de Claude, Valeria Messalina, entourée de tout un groupe d'hommes et de femmes de tous les milieux qui se disputent sa faveur, sinon ses faveurs <sup>17</sup>. Et Narcisse est au premier rang de ces hommes qui avancent dans le sillage de l'impératrice. L'étude des rapports entre Messaline et Narcisse est donc aussi indispensable que celle des rapports entre Agrippine et Pallas, puisque le règne de Claude fut rythmé en quelque sorte par la prédominance de part

<sup>10</sup> Si une révolution est, pour une bonne part, un changement de personnel, les événements de 41, en dépit de l'échec de la réaction républicaine (Suet., *Callg.*, 60, 2; *Claud.*, 11, 1 — Ios. *Ant. Iud.*, XIX, 413), eurent indiscutablement un aspect révolutionnaire. Certains personnages disparurent de la scène politique, d'autres y apparurent avec une puissance neuve, d'autres enfin poursuivirent leur carrière apparemment sans heurts d'un principat à l'autre, mais nos connaissances sont trop imprécises pour pouvoir affirmer qu'il en fut ainsi.

<sup>11</sup> Sur Calliste, voir *PIR*, I, 229. Sur le rôle de Calliste dans les événements qui précédèrent et qui suivirent la mort de Caligula, il faut voir, outre Dion, LIX, 29, surtout Flavius Josèphe, *Ant. Iud.*, XIX, 1—2; mais aussi Tac., *Ann.*, XI, 29, 1. L'affaiblissement de Calliste fut réel sous Claude; de 41 à 48 il se tient au milieu des Césariens, discrètement. Et, en 48, il échouera dans un ultime effort pour revenir au premier plan en proposant, pour remplacer Messaline comme épouse de Claude, Lollia Paulina: Tac., *Ann.*, XII, 1, 3 et 2, 2.

<sup>12</sup> Les exemples seraient nombreux. Nous choisissons celui d'Hérode-Agrippa (*PIR*<sup>3</sup> I 131) qui joua un rôle de premier plan dans l'accession de Claude à l'Empire: Ios., *Ant. Iud.*, XIX, 4, 1—2—5; et *Bell. Iud.*, II, 11, 2—3. Il présente également la particularité, relativement rare, on l'a vu, d'avoir joui d'une grande faveur, non exempte d'angoisses éprouvantes et de dangers mortels (Phil., *Leg. ad Gatium*, 331—333), sous Caligula, et de jouir sous Claude d'une faveur encore plus impressionnante: Ios., *Bell. Iud.*, II, 11, 5—6; *Ant. Iud.*, XIX, 5, 1.

<sup>13</sup> Suet., *Claud.*, 28, 2; Aur. Vict., *Caes.*, 4; D., 1666.

<sup>14</sup> G. Boulvert, *Les esclaves et les affranchis impériaux sous le Haut-Empire romain*, Aix-en-Provence, 1965, p. 92.

<sup>15</sup> G. Boulvert, *op. cit.*, p. 93.

<sup>16</sup> Les attributions de Narcisse en tant qu'*ab epistulis* ne sont jamais définies. Le seul passage des sources qui définisse vraiment les tâches d'un *ab epistulis* se trouve dans Stace, *Silves*, V, 1, 84—110. Cela donne la mesure du désintérêt de nos sources littéraires pour les détails, même importants, de l'administration, mais cela montre aussi nettement que la puissance de Narcisse ne réside pas réellement dans ces fonctions au titre modeste.

<sup>17</sup> Tac., *Ann.*, XI, 26, 1; Dion, LX, 16, 6.

et d'autre de l'année 48 de ces deux fameux « couples » : « épouse-affranchi »<sup>18</sup>. En apparence rien ne pouvait rapprocher l'affranchi de la fille de Messala Barbatus et de Domitia Lepida, apparentée aux Julio-claudiens<sup>19</sup>. Dans cette oligarchie hautaine un affranchi pouvait être utilisé, il pouvait difficilement être accepté comme un collaborateur habituel. Mais Messaline était peu appréciée, sauf exceptions, au sein de cette oligarchie<sup>20</sup>. Elle avait donc besoin d'appuis dans d'autres milieux influents.

Si l'on revient aux sources, on s'aperçoit qu'elles sont convergentes à propos de Messaline : elles laissent discerner une action décousue, contradictoire, fondée sur des caprices successifs. A peine si, parfois, elles laissent apparaître un être calculateur utilisant les autres pour acquérir la puissance<sup>21</sup>.

Cette femme, dépréciée par son instabilité et ses mœurs auprès de l'oligarchie, se cherchait des amitiés parmi les personnages auxquels Claude accordait sa confiance, et notamment auprès des affranchis. Elle vit en Narcisse le puissant ministre qui pouvait asseoir son propre pouvoir. Et ils agirent étroitement unis pour dominer Claude. Le clan se signala, en particulier, par l'élimination de Valerius Asiaticus en 47<sup>22</sup> et par celle de différents grands personnages, tel C. Appius Iunius Silanus, victime de Messaline et de Narcisse, en 41, dans d'abominables conditions de ruse et de bassesse<sup>23</sup>. Qui eut la prépondérance ? Nous pensons que la puissante personnalité de Narcisse dut en bien des cas s'imposer. Il avait en tout cas une relative autonomie d'action, des hommes dépendant de lui surtout, ou de lui seul, dans tous les milieux. Il eut en particulier de véritables hommes de main, esclaves ou affranchis, tel cet *Euodus* qui, en 48, tua Messaline sur l'ordre de Narcisse<sup>24</sup>. On peut classer également, parmi les êtres à sa dévotion, ces deux courtisanes qui avertirent Claude du danger représenté par Messaline<sup>25</sup>.

Au travers de sources partielles, l'influence de Narcisse sur beaucoup de personnages importants apparaît puissante. Beaucoup de membres de l'oligarchie sénatoriale, plutôt que de se réfugier dans une opposition boudeuse et dangereuse, préférèrent faire carrière, en cherchant la faveur impériale<sup>26</sup>. L'affranchi de confiance pouvait faciliter les choses.

<sup>18</sup> avec de notables différences dans le rapport des forces à l'intérieur de chacun de ces « couples » : dans le second Agrippine tenait les rênes : Tac., *Ann.*, XII, 7, 5.

<sup>19</sup> Messaline est, par sa mère, la petite-fille d'Antonia Maior, l'arrière petite-fille d'Octavie, sœur d'Auguste.

<sup>20</sup> Sa mère elle-même, Domitia Lepida (*PIR*<sup>2</sup>, D 180) s'était éloignée d'elle : Tac., *Ann.*, XI, 37, 5. Les conjurés de 48, chose significative, ne comprenaient quasi aucun membre de l'oligarchie sénatoriale : Tac., *Ann.*, XI, 35. Mais Messaline avait pourtant conservé quelques affections, telle celle de l'épouse du conjuré de 42, Caecina Paetus, Arria Maior.

<sup>21</sup> Tac., *Ann.*, XI, 2, 3 ; XI, 26, 4.

<sup>22</sup> Le rôle de Narcisse dans cette affaire est mal établi. Tac., *Ann.*, XI, 1—3, n'indique pas une responsabilité quelconque de Narcisse dans cette affaire menée par Messaline, Suillius (*PIR*<sup>2</sup>, S 700 et Tac., *Ann.*, XIII, 43) et Vitellius (*PIR*<sup>2</sup>, V 500). Dion, LX, 29, marque également la responsabilité de Vitellius sans parler de Narcisse.

<sup>23</sup> *PIR*<sup>2</sup>, I 822 ; Tac., *Ann.*, XI, 29, 1 ; Suet., *Claud.*, 37, 3 ; Dion, LX, 14.

<sup>24</sup> Tac., *Ann.*, XI, 37, 5.

<sup>25</sup> Tac., *Ann.*, XI, 29, 3 et 30, 1.

<sup>26</sup> Sur les nobles avides de faire carrière, voir notamment : D. Mac-Alindon, *Senatorial Advancement in the Age of Claudius*, Latomus, 14, 1957, p. 253.

C'est ainsi que T. Flavius Vespasianus, le futur empereur, dut son brillant début de carrière en Germanie, puis en Bretagne, à l'appui de Narcisse <sup>27</sup>. Les liens avec Narcisse sont encore accusés par la constatation qu'après 48, durant tout le temps que dura la puissance d'Agrippine, la carrière de Vespasien connut une durable éclipse <sup>28</sup>. Agrippine ne lui pardonnait pas l'amitié de Messaline et craignait sans doute une hostilité latente des survivants du clan vaincu. Par ailleurs le fait que Vespasien ait été le client du fameux L. Vitellius, durant la première moitié du règne de Claude, permet de croire que les deux hommes étaient proches de Narcisse et de Messaline <sup>29</sup>. On sait par ailleurs que L. Vitellius flatta outrageusement Messaline mais également Narcisse : *Narcissi quoque et Pallantis imagines aureas inter lares coluit* <sup>30</sup>. Et L. Vitellius a été un des collaborateurs les plus efficaces de Messaline lors de l'élimination de Valerius Asiaticus <sup>31</sup>.

D'autres personnages du couple épouse-affranchi dépendent nettement de l'épouse : Mnester par exemple <sup>32</sup>. Certains semblent aptes à mener leur propre jeu ou même à reprendre leur liberté d'action, Polybe par exemple <sup>33</sup>, à leurs risques et périls. Mais dans l'ensemble le groupe de pression fut sans doute très cohérent jusqu'en 47, pendant plus de six années, durant lesquelles le pouvoir des affranchis fut à son comble mais s'exerça de façon assez désordonnée et scandaleuse <sup>34</sup>, sous l'impulsion de Narcisse. Au total, il constitua un bloc durable, centré sur Narcisse et les grands affranchis impériaux s'appuyant sur l'épouse de Claude et l'appuyant.

L'inflexion anti-sénatoriale de ce groupe est évidente, mais il comprit en son sein de nombreux sénateurs avides de puissance et peu soucieux de se compromettre dans la nostalgie d'un passé républicain révolu ou dans un pessimisme philosophique donnant une justification à toutes les démissions <sup>35</sup>.

Narcisse avait donc, en ce début de règne, les appuis les plus solides. Il se sentit si sûr de lui qu'il crut pouvoir accepter des missions qui devaient nécessairement dresser contre lui l'oligarchie tout entière, et, au delà, la majeure partie des citoyens romains. Et cet excès de confiance en sa puissance et en ses talents — trait de caractère commun aux grands affranchis de cette génération <sup>36</sup> — le conduisit parfois à des humiliations imprévues,

<sup>27</sup> Suet., *Vesp.*, 4, 1.

<sup>28</sup> Suet., *Vesp.*, 4, 4.

<sup>29</sup> Tac., *Hist.*, III, 66, 7.

<sup>30</sup> Suet., *Vit.*, 2, 11.

<sup>31</sup> Tac., *Ann.*, XI, 2, 3 ; 3, 1 ; Dion, LX, 29.

<sup>32</sup> Tac., *Ann.*, XI, 36, 1.

<sup>33</sup> Dion, LX, 31.

<sup>34</sup> Les témoignages les plus saisissants de ce pouvoir des affranchis se trouvent certes dans le livre LX de l'*Histoire romaine* de Dion Cassius.

<sup>35</sup> J. Bieżunska-Małowist, *Poglądy nobilitas okresu Nerona*, Varsovie, 1952, p. 113, émet au sein d'un ouvrage dense et plein d'intérêt des jugements parfois trop péremptoirs. Et, sur ce point précis, nous pensons que l'oligarchie sut échapper à la faiblesse morale de l'absentéisme d'abord par l'opposition courageuse, et inversement par l'arrivisme cynique. Mais les personnalités, diversement estimables, qui se dirigeaient vers l'une ou l'autre de ces solutions, ne manquaient en tout cas pas de vitalité.

<sup>36</sup> Sur l'arrogance et la vanité des grands affranchis : Plin., *Epist.*, VIII, 6 ; R. Besnier, *op. cit.*, p. 86.

cuisantes, quoique, pour l'instant, sans lendemain. C'est ainsi qu'en 43 Claude crut bon de confier à Narcisse une importante mission auprès des armées de Bretagne. Mais les soldats rappelèrent, par de brutales moqueries, à l'affranchi qu'il n'était guère mieux qu'un esclave à leurs yeux <sup>37</sup>.

Cette union d'intérêt entre Narcisse et Messaline se dissocia après la mort de Polybe <sup>38</sup>. Narcisse prit ses distances parce qu'il constata que l'impopularité croissante de Messaline risquait de rejaillir sur tout le clan, et notamment sur les grands affranchis, de plus en plus détestés, donc sur lui-même <sup>39</sup>. La mort de Polybe qui avait pris le premier, et imprudemment, ses distances, marqua la première rupture. Mais la passion de Messaline envers le jeune et ambitieux oligarque C. Silius amena la lutte ouverte, inexpiable, de Narcisse et des autres affranchis <sup>40</sup> contre eux.

Narcisse avait en effet tout à craindre de la nouvelle situation. C. Silius tentait d'utiliser Messaline en vue d'une prise du pouvoir. Messaline, en dépit de sa passion, était très réticente mais son impopularité, qui rendait sa position personnelle très fragile et dangereuse, en faisait une sorte d'otage de C. Silius, poussé par l'ambition plus que par l'amour <sup>41</sup>. L'arrivée au pouvoir de Silius devait amener une violente réaction contre tout le clan de Messaline — Narcisse, et notamment contre l'excessif pouvoir des affranchis. Et ils en avaient une claire conscience <sup>42</sup>. Les buts de Silius ne sont malheureusement pas connus. La liste de ceux qui furent condamnés après l'échec donne pourtant quelques indications. Elle comporte une impressionnante proportion de chevaliers <sup>43</sup>. Mais il se devait, au moins par prudence, et dans un premier temps, de se désolidariser avec violence du système précédent.

On connaît bien, par Tacite, la détermination avec laquelle Narcisse, d'abord aidé de Calliste et de Pallas, puis avec la seule aide de quelques subalternes à sa dévotion, mena le siège de Claude pour arracher la condamnation de Silius et de Messaline <sup>44</sup>. L'appel aux deux courtisanes Calpurnia et Cléopâtre pour alerter Claude, dont elles servaient les plaisirs, est assez significatif <sup>45</sup>. Puis, une fois acquise la collaboration aveugle et affolée de Claude, Narcisse prend le contrôle des opérations : *omnia liberti oboediebant* <sup>46</sup>. Il profite même de la méfiance de Claude envers le préfet du prétoire Geta pour faire une demande d'une ahurissante audace : *non aliam spem incolumitatis Caesaris adfirmat quam si ius militum uno illo die in aliquem libertorum transferret seque offert suscepturum* <sup>47</sup>. Cette proposition n'eut pas de suite. Mais Narcisse organisa le retour de Claude à Rome et il l'accompagna pour éviter que d'autres influences ne s'exercent

<sup>37</sup> Dion, LX, 19.

<sup>38</sup> Dion, LX, 31.

<sup>39</sup> Tac., Ann., XI, 12, 1; XI, 28.

<sup>40</sup> Tac., Ann., XI, 29; Dion, LX, 31.

<sup>41</sup> Tac., Ann., XI, 26, 1-2.

<sup>42</sup> Tac., Ann., XI, 28, 1.

<sup>43</sup> Tac., Ann., XI, 35, 6-7.

<sup>44</sup> Tac., Ann., XI, 29-30; 33-35.

<sup>45</sup> Tac., Ann., XI, 30, 1.

<sup>46</sup> Tac., Ann., XI, 35, 1.

<sup>47</sup> Tac., Ann., XI, 33, 2.



en faveur de Messaline <sup>48</sup>. Il réduit à un attentisme ambigu L. Vitellius et Caecina Largus, qui sont du voyage. Et, dès l'arrivée à Rome, il conduit Claude au camp des prétoriens devant lesquels il dévoile le complot et ses ramifications, entraînant l'indignation des soldats qui réclament et obtiennent une répression exemplaire : C. Silius et bien d'autres périssent <sup>49</sup>. Narcisse fait tout pour que Claude n'épargne pas Messaline, écartant de lui tous ceux qui veulent intercéder pour elle, et notamment Vibidia, doyenne des Vestales <sup>50</sup>. Et lorsque la résolution de Claude semble fléchir, Narcisse — selon Tacite — prend sur lui d'organiser l'exécution de Messaline par des prétoriens de la cohorte de garde au palais commandés par un tribun et surveillés par Euodus, un affranchi <sup>51</sup>. Claude accepte sans colère de se trouver devant un fait accompli <sup>52</sup>. Peut-être était-il soulagé de n'avoir pas eu à prendre lui-même de décision, son irrésolution étant quasi pathologique : Narcisse avait apparemment tout lieu d'être satisfait, avec l'élimination, qui était son œuvre, de son ancienne alliée, devenue ennemie mortelle. La mort de Silius écartait la menace d'un bouleversement et d'un renouvellement radical des entourages impériaux. Elle introduisait pourtant une période de relative vacance de la prise de décision : qui allait conquérir en quelque sorte l'oreille de cet empereur réputé hésitant <sup>53</sup> ?

La situation de Narcisse apparaît alors exceptionnellement forte. Les honneurs qu'il reçoit en sont un témoignage : il reçoit les ornements questoriens habituellement réservés à des *lati-clauii* <sup>54</sup>. Jamais dans cette carrière n'apparaît plus justifiée la belle formule d'Aurelius Victor : *dominum se gerens ipsius domini* <sup>55</sup>. Et pourtant sa situation, comme celle des autres affranchis, est en fait précaire. Le caractère éclatant du triomphe des affranchis met en pleine lumière leur puissance désormais sans le contre-poids — ou le paravent — d'une épouse qui, toute détestée qu'elle était, était tout de même issue de l'oligarchie et y trouvait quelques appuis (Arria, Vibidia) et quelque indulgence <sup>56</sup>. Seuls face à l'empereur, ils sont placés dans une lumière trop crue pour ces êtres subtils, conscients de leurs points faibles, des hostilités qu'ils déchainent. Alors ils se rallient au désir de Claude et lui cherchent une nouvelle épouse correspondant à ses vœux et, si possible, aux leurs. On sait qu'ils proposèrent, dans une sorte de conseil du Prince, chacun une candidate différente <sup>57</sup>. Narcisse choisit Aelia Paetina qui avait été l'épouse de Claude avant Messaline. L'avantage majeur qu'il trouve à cette épouse potentielle est

<sup>48</sup> Tac., *Ann.*, XI, 33, 3 et 34, 1-2.

<sup>49</sup> Tac., *Ann.*, XI, 35, 4-8.

<sup>50</sup> Tac., *Ann.*, XI, 34, 5.

<sup>51</sup> Tac., *Ann.*, XI, 37, 5.

<sup>52</sup> Tac., *Ann.*, XI, 38, 2.

<sup>53</sup> Suet., *Claud.*, 2, 9, 1 ; Tac., *Ann.*, XII, 1, 4.

<sup>54</sup> Tac., *Ann.*, XI, 38, 6.

<sup>55</sup> Aur. Vict., *Epit.*, IV, 6.

<sup>56</sup> Arria Maior (*PIR*<sup>2</sup> A., 1113) était son amie intime : Dion, LX, 16, 6. Etant donné les vertus et la vie irréprochable de l'épouse de Caecina Paetus, l'indication a de quoi surprendre mais peut permettre une réévaluation relative de la personnalité de Messaline, sans doute caricaturée par les sources.

<sup>57</sup> Tac., *Ann.*, XII, 1, 3.

significatif : rien de nouveau ne serait introduit dans les pénates de Claude <sup>58</sup>.

Narcisse cherche manifestement le *statu quo ante* : il veut être à nouveau le maître réel qui manœuvrerait une épouse plus docile et moins capricieuse, peut-être reconnaissante. Mais Claude se détermine en faveur de la candidate proposée par Pallas, Iulia Agrippina, nièce de Claude, survivante du clan des filles de Germanicus, et dotée d'une forte personnalité <sup>59</sup>. Au couple Messaline-Narcisse va succéder, à la tête des grandes affaires, le couple Agrippine-Pallas. Mais la balance des influences entre les deux éléments ne sera plus du tout la même, pas plus que les buts <sup>60</sup>. En tout cas le déclin de Narcisse de 48 à 54 s'accélère.

La rareté des renseignements à son sujet, durant cette fin de carrière, est éclairante. Narcisse semble désireux de s'installer dans la société romaine sans plus trop rechercher la puissance politique. Il a acquis une fortune immense <sup>61</sup>. Il aime le luxe, une vie ouatée, d'ailleurs nécessaire à sa santé chancelante <sup>62</sup>. Parfois son ancienne insolence apparaît encore. Ainsi dans l'épisode, relaté par Dion, du procureur concussionnaire Iunius Cilo, il trompe Claude avec une impudence ahurissante <sup>63</sup>. Chargé de diriger les travaux d'aménagement du lac Fucin, il semble s'être laissé entraîner à un véritable détournement des fonds publics, truquant les devis et limitant au plus juste les travaux engagés. Et la catastrophe, évitée de justesse lors de l'inauguration qui apporte la preuve de sa malhonnêteté, est exploitée par Agrippine qui accuse Narcisse devant Claude <sup>64</sup>.

Narcisse se défend bien, mais il sait que son avenir politique est sombre. Les hommes mêmes qu'il a favorisés voient leur carrière brisée, au moins provisoirement durant ces années, comme c'est le cas pour Vespasien <sup>65</sup>.

En 54, enfin, la mère de Messaline, Domitia Lepida, qui est en même temps la tante paternelle du jeune Néron, est victime des menées d'Agrippine, accusée de pratiques magiques contre Agrippine et de tentative de complot avec ses esclaves. Agrippine avait voulu briser en elle la tante de Néron, très influente sur le jeune homme. Mais c'était un rempart de plus qui disparaissait pour Narcisse qui s'est opposé violemment et vainement à la condamnation <sup>66</sup>.

Alors Narcisse fait la preuve de ses capacités de calculs politiques et de son audace. Il prend position en faveur des enfants de celle qu'il avait fait tuer. Il souhaite ouvertement que Britannicus, de plus en plus tenu à l'écart depuis que Néron a été adopté, en 50, et depuis qu'il a reçu, en 51, la toge virile, revienne au premier rang de la succession de Claude, sans se faire pourtant des illusions excessives : *prompsisse inter proximos*

<sup>58</sup> Tac., *Ann.*, XII, 2, 1 : *nihil in penatibus eius nouum disserebat si sueta coniunx rediret*.

<sup>59</sup> Tac., *Ann.*, XII, 3, 1.

<sup>60</sup> Tac., *Ann.*, XII, 7, 5.

<sup>61</sup> Plin., *N.H.*, XXXIII, 134 ; Iuv., *Sat.*, XIV, 329 ; Dion., LX, 34.

<sup>62</sup> Sen., *Apocol.*, XIII, 2.

<sup>63</sup> Dion, LX, 33.

<sup>64</sup> Tac., *Ann.*, XII, 57, 5 ; Dion, LX, 33.

<sup>65</sup> Suet., *Vesp.*, IV, 4.

<sup>66</sup> Tac., *Ann.*, XII, 65, 2.

*ferebatur certam sibi perniciem, seu Britannicus rerum seu Nero poteretur* <sup>67</sup>. Mais c'est pour lui la seule manière d'échapper à la haine d'Agrippine.

Et l'on connaît l'étonnante anecdote rapportée par Suétone, de Narcisse faisant étudier le visage de Britannicus par un physiognomoniste pour savoir s'il avait quelque chance de régner. La réponse est bien décevante : c'est le jeune Titus, un des amis de Britannicus, qui régnera un jour <sup>68</sup>. Cela ne détourne pas Narcisse de ses manœuvres. Et certaines phrases attribuées à Claude montrent que la partie n'était pas perdue d'avance <sup>69</sup>.

L'empereur se sent paralysé, réduit à l'impuissance par l'envahissante Agrippine et il songe à réparer ses torts envers ses enfants, envers Britannicus.

La maladie de Narcisse signa l'échec de son ultime tentative pour redresser le sort. Sa santé était depuis longtemps chancelante. Il part en cure, à Sinuessa et, en son absence, Agrippine empoisonne Claude <sup>70</sup>. Puis c'est l'arrivée au pouvoir de Néron, selon le schéma préparé et exécuté de main de maître par Agrippine, Pallas, Sénèque et Burrus entre autres <sup>71</sup>. Narcisse se savait dès lors condamné. Sa fin ne manqua pas d'une certaine grandeur, inattendue chez l'un de ces affranchis tant dénigrés : il brûla des écrits compromettants de Claude. Emprisonné dans des conditions très dures, il mourut très peu de temps après Claude <sup>72</sup>. Et pourtant cette carrière ainsi tragiquement terminée a peut-être laissé échapper la chance d'un prodigieux retour en grâce. Cette mort, imposée par Agrippine et son entourage immédiat, a placé Néron devant le fait accompli, mais il l'a regretté : *ad mortem agitur inuito principe cuius abditis adhuc uitiis per auaritiam ac prodigientiam mire congruebat* <sup>73</sup>. On n'a pas assez insisté, nous semble-t-il, sur ce premier symptôme de l'irritation de Néron devant la mère « castratrice » qui, selon Tacite, « voulait bien lui donner l'Empire, mais ne pouvait consentir à le laisser régner » <sup>74</sup>. Nous pensons que Néron a regretté tout autant que l'homme de plaisir, le politique lucide, énergique, impitoyable, qu'il aurait pu utiliser pour faire contre-poids à Agrippine et à Pallas. Est-ce trop attendre de la brillante intelligence de l'adolescent que de lui prêter un tel calcul politique ?

Quoiqu'il en soit, l'ensemble de la carrière de Narcisse le situe très au-dessus des autres grands affranchis du siècle. Il a marqué de son influence toute la première partie du règne de Claude, beaucoup plus que Pallas n'a pu le faire pour la deuxième partie. Son énergie et son ambition sans mesure ont imposé un changement profond en 48, qu'il n'a pu ensuite

<sup>67</sup> Tac., *Ann.*, XII, 65, 2.

<sup>68</sup> Suet., *Tit.*, 2, 2.

<sup>69</sup> Suet., *Claud.*, 43, 1-3.

<sup>70</sup> Suet., *Claud.*, 44, 3 ; Tac., *Ann.*, XII, 66, 1-2.

<sup>71</sup> Tac., *Ann.*, XII, 69, 1.

<sup>72</sup> Sen., *Apocol.*, 13, 2.

<sup>73</sup> Tac., *Ann.*, XIII, 1, 5.

<sup>74</sup> Suet., *Nero*, 9, 3 ; Tac., *Ann.*, XIII, 2, 3.

contrôler, dans la mesure même où, s'étant mis trop en vedette, il devenait pour tous l'homme à abattre. Mais l'homme qui donnait la leçon au gouverneur de la Bretagne <sup>75</sup> ou qui prétendait commander aux prétoriens <sup>76</sup>, avait indiscutablement, malgré les tares habituelles aux affranchis arrivés au sommet, l'étoffe d'un grand homme d'Etat. L'ensemble de sa carrière politique, en dépit d'excès nombreux, mais qui étaient en partie inévitables <sup>77</sup>, contribue à prouver que les grands affranchis du milieu du premier siècle valaient mieux — et de loin — que le médiocre tableau laissé par les sources dont nous disposons.

---

<sup>75</sup> Dion., LX, 19.

<sup>76</sup> Tac., *Ann.*, XI, 33, 2; Zon., 11, 9.

<sup>77</sup> Les excès de Narcisse, tels que les rapportent les sources, sont les excès mêmes toujours reprochés aux affranchis : volonté de puissance ne respectant aucune limite (cas de sa demande de commandement du Prétoire au moment du complot Messaline-Silius, Tac., *Ann.*, XI, 33, 2); aucune règle morale (cas du meurtre d'Appius Silanus, Dion, LX, 14; Suet., *Claud.*, 37; Tac., *Ann.*, XI, 29); volonté d'enrichissement même abusif (affaire du lac Fucin); désir de luxe et de jouissance (Sen., *Apocol.*, XIII, 2; Sen., *Nat. Quaest.*, 4, praef. 15). Mais Narcisse a vécu dans une telle tension nerveuse, une telle angoisse, il a eu à faire face à tant de haines que de tels actes se comprennent mieux.



# ÉPICTÈTE ET L'HÉRITAGE STOÏCIEN\*

PAR

EUGEN CIZEK

Les savants se sont souvent demandés si Epictète était ou non stoïcien orthodoxe, s'il s'écartait ou non de la doctrine du Portique, s'il y avait ou non évolution chez lui, au regard de ses prédécesseurs. La réponse dépend d'ailleurs en partie d'une autre, portant sur l'unité et l'évolution du stoïcisme en général. Certains — tels Max Pohlenz, Emile Bréhier ou Geneviève Rodis-Lewis<sup>1</sup> — pensent en effet que le stoïcisme n'a pratiquement pas beaucoup changé, qu'il a été constant, du moins dans ses aspects fondamentaux ; d'autres — comme A. Goedeckemeyer et R. Chevalier — insistent sur les variations, les divergences d'un penseur à l'autre et en dégagent une nette évolution<sup>2</sup>. Enfin, on peut estimer qu'il y a eu unité de quelques idées fondamentales et évolution de certaines autres<sup>3</sup>. En outre, plusieurs savants affirment qu'Epictète a été fidèle à la tradition du Portique en tant que « le plus rigoureux et le plus conséquent des Stoïciens »<sup>4</sup>. D'autres savants soutiennent cependant qu'Epictète a plutôt pratiqué l'éclectisme, qu'il s'est écarté sensiblement de l'orthodoxie du système, tout en restant Stoïcien, mais ouvert vers l'extérieur<sup>5</sup>.

---

\* Cet article a fait d'abord l'objet d'une communication présentée devant la Société roumaine d'Etudes Classiques, le 9 janvier 1975.

<sup>1</sup> M. Pohlenz, *Die Stoa*, Göttingen, 1948–1949, t. 1, p. 354 ; E. Bréhier, *Chrysippe et l'ancien stoïcisme*, nouv. éd., Paris, 1970, p. 3 ; G. Rodis-Lewis, *La morale stoïcienne*, Paris, 1970, p. 9.

<sup>2</sup> A. Goedeckemeyer, préface à la 5e éd. de P. Barth, *Die Stoa*, Stuttgart, 1946 et R. Chevalier, *Le milieu stoïcien à Rome au premier siècle ap. J.C. ou l'âge héroïque du stoïcisme romain*, dans le Bulletin de l'Association Guillaume Budé, 1960, pp. 534–562. En se rapportant, il est vrai, plutôt à la pensée politique des Stoïciens, C. Nicolet, *Les idées politiques à Rome sous la République*, Paris, 1964, notait « qu'en réalité le stoïcisme connaissait d'assez profondes divergences internes ».

<sup>3</sup> V. Goldschmidt, *Le système stoïcien et l'idée de temps*, Paris, 1969, p. 50 ; auparavant cf. F. Villeneuve, *Etudes de littérature latine*, Montpellier, 1947, ch. Rome et le stoïcisme, pp. 99–125, notamment pp. 107 ; 112–113 et plus tard G. Germain, *Epictète et la spiritualité stoïcienne*, Paris, 1964, pp. 19 ; 28 ; 42–44 etc. et A. Bodson, *La morale sociale des derniers Stoïciens, Sénèque, Epictète et Marc Aurèle*, Paris, 1967, pp. 21 ; 36 ; 50–54 ; 58 (« ainsi les derniers Stoïciens sont à la fois les héritiers d'un long passé et des hommes nouveaux »).

<sup>4</sup> C. Martha, *Les moralistes sous l'Empire Romain. Philosophes et poètes*, Paris, 1886 p. 156, n. 1 ; cf. également A. Bonhöffer, *Epictet und die Stoa*, Stuttgart, 1890 et *Die Ethik des Stoikers Epictet*, Stuttgart, 1894, passim ; M. Marinescu-Himu — A. Piatkowski, *Istoria literaturii eline*, Bucarest, 1972, p. 575 ; avec certaines nuances c'est aussi la thèse d'A. Jagu, *Epictète et Platon. Essai sur les relations du stoïcisme et du platonisme à propos de la morale des Entretiens*, Paris, 1946, pp. 142–145 ; 154 (toutefois ce savant admet qu'Epictète dépasse le stoïcisme traditionnel).

<sup>5</sup> A. Michel, *La philosophie politique à Rome d'Auguste à Marc Aurèle*, Paris, 1969, pp. 57 ; 296 ; *Histoire des doctrines politiques à Rome*, Paris, 1971, p. 82.

Toutefois, l'un n'empêche pas l'autre, comme on dit. La pensée d'Épictète se constitue en structure puissamment unitaire, comme le signale d'ailleurs Jean Brun <sup>6</sup>, où, à notre avis, se joignent et se rejoignent l'héritage stoïcien aussi bien que certaines innovations. La continuité et la discontinuité s'appuient réciproquement dans cette unité, d'une manière qui était, au demeurant, assez proche de la dialectique stoïcienne de toujours, selon laquelle les contraires doivent se rejoindre.

S'il faut en croire Arrien, Épictète lui-même proclamait son adhésion, voire son appartenance, au type humain qu'il appelait Στωικός<sup>7</sup>, tout en soulignant que ce ne sont pas ceux qui profèrent τὰ λογάρια τὰ Στωικά qui l'illustrent <sup>8</sup>, mais bien les philosophes ayant une conduite inspirée par la plus haute vertu; ces philosophes sont toujours modelés sur les jugements qu'ils énoncent, lesquels doivent leur être propres <sup>9</sup>.

A vrai dire, Épictète puise dans le fond commun du stoïcisme une grande partie des idées qu'il avance: répétons-le, dans son exposé peu systématique, celles-ci se croisent avec des idées originales et des accents nouveaux. En effet, la physique d'Épictète demeure assez fidèle au corps de doctrines stoïciennes sur la nature. Épictète semble croire à une substance universelle commune où les choses se cèdent mutuellement la place, tout en étant nécessairement liées. Il professe, en tout cas, l'idée de la conflagration universelle et de son corollaire la palingénésie <sup>10</sup> et — en étroite liaison — celle de la solidarité organique entre l'homme et la nature. L'homme n'est, par conséquent, qu'une partie d'un certain tout <sup>11</sup>: l'univers constitue un σῶμα, mais surtout une cité unique <sup>12</sup>. L'âme humaine s'oppose au corps, mais à l'intérieur de cette substance à la fois unique et variée <sup>13</sup>. Tout cela nous montre qu'Épictète pratique rigoureusement la logique stoïcienne. Il en est de même de la gnoséologie, car la théorie des évidences et de l'assentiment, ainsi que celle de la représentation compréhensive, se retrouvent chez lui <sup>14</sup>.

Son éthique — axe de tout son enseignement — était elle aussi traditionnelle à beaucoup d'égards, en commençant par son slogan, ἀνέχου καὶ ἀπέχου, *sustine et abstine*, comme on l'a souvent noté <sup>15</sup>. Il convient de régler ses propres actes sur un modèle — σχεδόν — et de ne jamais agir à l'aveuglette <sup>16</sup>. Épictète adhère pleinement à la théorie des préno-

<sup>6</sup> J. Brun, *Le stoïcisme*, 5e éd., Paris, 1969, p. 23.

<sup>7</sup> Epict., *Diss.*, 2, 19, 20—28.

<sup>8</sup> Epict., *Diss.*, 2, 19, 22.

<sup>9</sup> Epict., *Diss.*, 2, 19, 24—26; 23, 19.

<sup>10</sup> Epict., *Diss.*, 3, 13, 4—6. Au sujet de cette idée cf. aussi A. Bodson, *op. cit.*, p. 54 et R. Hoven, *Stoïcisme et Stoïciens face au problème de l'au-delà*, Paris, 1971, p. 133.

<sup>11</sup> Epict., *Diss.*, 2, 5, 25: ... μέρος ὅλου τινός (idée surtout particulière au néostoïcisme).

<sup>12</sup> Epict., *Diss.*, 2, 5, 26—27; 3, 24, 10—12; cf. également J. Moreau, *Épictète ou le secret de la liberté*, Paris, 1964, pp. 63—64.

<sup>13</sup> Epict., *Diss.*, 1, 1, 11—12; 3—7. A propos de la notion de nature chez Épictète cf. B. L. Hijmans, *A Note on φύσις in Epictetus*, dans *Mnemosyne*, 20, 1967, pp. 279—284. La pneumatologie d'Épictète semble traditionnelle: cf. A. Bodson, *op. cit.*, p. 52.

<sup>14</sup> Epict., *Diss.*, 1, 5, 1—4; 3, 8, 1—4.

<sup>15</sup> Cf. surtout J. Brun, *op. cit.*, p. 22. Déjà Th. Colardeau, *Etude sur Épictète*, Paris, 1903, p. 44 avait souligné la primauté de la morale dans la pensée de notre philosophe; cf. aussi — et plus récemment — P. Zarrella, *La concezione del discepolo in Epitteto*, dans *Aevum*, 40, 1966, pp. 211—229.

<sup>16</sup> Epict., *Diss.*, 3, 23, 1—3.

tions, données élémentaires du bien et du mal<sup>17</sup>, dont l'application constitue le fondement de toute conduite morale. Comme tous les Stoïciens, Epictète considère que l'essentiel serait d'acquérir une juste approche des choses, qu'il importe d'accorder un prix élevé aux véritables biens, toujours intérieurs et de ne pas s'attacher aux réalités extérieures : corps, avoir, réputation<sup>18</sup>. Il reprend à son compte la trichotomie bon-mauvais-indifférent, où bonnes seraient les vertus et les actions qui en relèvent, mauvaises, leurs contraires, et indifférentes la richesse, la santé, la réputation<sup>19</sup>. De même que ses précurseurs, Epictète estime que l'essence du bien consiste dans l'usage des représentations :... ἡ οὐσία τοῦ ἀγαθοῦ ἐστὶν ἐν χρήσει φαντασιῶν<sup>20</sup>. Le bien et le mal dépendraient de nous<sup>21</sup> et le bon usage des représentations nous amènerait à vivre λογικῶς, c'est-à-dire κατὰ φύσιν<sup>22</sup>. Par là, on arrive à combattre les passions<sup>23</sup> et à atteindre l'ataraxie, qui est bien la vraie ἀταραξία de tous les Stoïciens<sup>24</sup>.

Joseph Moreau observe que chez Epictète s'ébauche une progression morale où il importe en premier lieu d'appliquer correctement les prénotions, pour apprendre ensuite à choisir ce qu'il convient de préférer<sup>25</sup>. Néanmoins, l'idée d'une sagesse acquise par étapes est effectivement stoïcienne aussi bien que d'autres aspects de l'éthique d'Epictète, tels le combat livré à la peur qu'on éprouve devant la mort<sup>26</sup> et le suicide admis *in extremis*, lorsqu'on ne peut plus préserver son intégrité morale<sup>27</sup>.

Parfois, la contribution d'Epictète à l'enrichissement du stoïcisme ne dépasse pas un accent supplémentaire, mis çà ou là. C'est ainsi qu'adepte d'une prédication morale élevée, le maître de Nicopolis oriente encore son enseignement vers la pratique, vers l'éducation. Sur les traces de Musonius Rufus, il souligne que nous avons besoin d'éducation afin d'apprendre à adapter nos idées aux cas particuliers<sup>28</sup>. Il faut donc une longue préparation, beaucoup d'exercices pratiques et de patience, un examen de conscience répété, graduellement développé<sup>29</sup>. Nouveau n'est que le poids accru qu'Epictète donne à l'éducation et à la pratique, le fait de tant y insister.

<sup>17</sup> Epict., *Diss.*, 1, 22, 1 (les προλήψεις κοινὰί πᾶσιν ἀνθρώποις εἰσίν); 2-8; 28, 28; 2, 11, 1-18; 24-25; 2, 17, 10-18.

<sup>18</sup> Epict., *Man.*, 1, 3; 2, 2; 3, 1; 6; 10; 12, 1-2; 14, 1; 33, 7-10; 38; 41; 45; *Diss.*, 1, 30, 4; 2, 5, 1-7; 19, 13, etc.

<sup>19</sup> Epict., *Diss.*, 2, 9, 15.

<sup>20</sup> Epict., *Diss.*, 2, 1, 4; aussi 2, 8, 4.

<sup>21</sup> Epict., *Diss.*, 3, 20, 1-8.

<sup>22</sup> Epict., *Diss.*, 2, 6, 9; 3, 1, 25; 3, 1; *Man.*, 4, 1; 8.

<sup>23</sup> Epict., *Diss.*, 2, 18, 1-18; 3, 24, 3; 26, 1-7; 21-33; 4, 1, 82-85; 4, 1-5; 33; 7, 1-5; 9, 4-10.

<sup>24</sup> Epict., *Diss.*, 2, 1, 21.

<sup>25</sup> J. Moreau, *op. cit.*, p. 47.

<sup>26</sup> Epict., *Diss.*, 1, 27, 7; 2, 1, 14; 6, 11-19; 18, 30; 4, 1, 133; 7, 15; *Man.*, 6.1.

<sup>27</sup> Epict., *Diss.*, 4, 10, 27-28.

<sup>28</sup> Epict., *Diss.*, 1, 2, 6: διὰ τοῦτο μάλιστα παιδείας δεόμεθα, ὥστε μαθεῖν τοῦ εὐλόγου καὶ ἀλόγου πρόληψιν ταῖς ἐπὶ μέρους οὐσίαις ἐφαρμόζειν συμφώνως τῇ φύσει.

<sup>29</sup> Epict., *Diss.*, 1, 15, 7-8; 20, 12-19; 29, 55-63; 2, 9, 13; 17, 29-40; 19, 14-19; 21, 9-11; 3, 3, 14-22; 12, 1-6; *Man.*, 52, 1-2. En ce qui concerne l'éducation chez Epictète cf. aussi B. L. Hijmans, "Aschasis, Notes on Epictetus' Educational System, Wijssger, 1961, passim.



Sur maints autres points cependant, Epictète s'écarte de ses maîtres et enrichit ou infléchit effectivement la pensée du Portique. Nous allons successivement voir qu'il infléchit la doctrine de l'*officium* et de la *dignitas*, qu'il avance de nouvelles conceptions religieuses, qu'il fournit un avis original sur le prix de la raison et de la liberté, ainsi que des préférables, qu'il s'ouvre, plus que tout autre Stoïcien, à l'enseignement des Cyniques et de la Nouvelle Académie, qu'il transforme les options politiques et sociologiques du Portique, en vertu d'une véritable doctrine de l'anti-destin et d'une dialectique du repli et de l'action morale et civique.

L'*officium* avait déjà servi comme base à l'idéologie de Caton <sup>30</sup> et la *dignitas* s'était toujours trouvée au centre de la pensée de Musonius Rufus <sup>31</sup>. Ce dernier avait conçu la philosophie comme une véritable médecine de l'âme et il avait été le maître direct d'Epictète qui ne se lassait jamais de faire son éloge <sup>32</sup>. Or Epictète souligna toujours qu'il convient, en même temps, de préserver la dignité morale et de remplir scrupuleusement les devoirs de citoyen, frère et ami <sup>33</sup> : et cela en dépit de ses exhortations au repli, à l'abandon des affaires, dont nous parlerons ci-dessous. Epictète se sert du terme consacré chez ses maîtres, πρόσωπον, *persona* <sup>34</sup>, mais surtout il développe une véritable théorie de la προαίρεσις, terme difficile à traduire, signifiant peut-être personne morale ou bien vocation particulière à l'être pensant et voulant librement <sup>35</sup>. Plus que Musonius — si on comprend bien ce qui nous reste de sa pensée — plus que tout autre Stoïcien, Epictète fait axer la pensée morale sur la dignité suprême et sur son support, la notion qu'il appelle προαίρεσις. Elle n'a pas de prix <sup>36</sup> ; Zeus lui-même ne saurait la vaincre <sup>37</sup>, elle constitue le seul bien authentique, en l'espèce le souverain bien ... προαίρεσις ... μόνον ἀγαθόν ἐστίν <sup>38</sup>. Force nous est de subir les conditions de vie qu'on nous impose, mais nous pouvons et devons sauvegarder la dignité et les convenances <sup>39</sup>, car faire cas de quoi que ce soit d'extérieur à la προαίρεσις, c'est la détruire <sup>40</sup>. Jamais la *persona* morale n'avait acquis chez les Stoïciens une telle valeur.

Epictète se manifeste pourtant comme le plus religieux des Stoïciens. Les savants l'ont souvent montré du reste <sup>41</sup> et, en effet, notre philo-

<sup>30</sup> Entre autres cf. à ce sujet C. Nicolet, *op. cit.*, p. 34.

<sup>31</sup> Sur Musonius cf. E. Cizek, *L'époque de Néron et ses controverses idéologiques*, Leyde, 1972, pp. 252—253.

<sup>32</sup> Epict., *Diss.*, 1, 1, 27 ; 7, 32 ; 9, 28—30 ; 3, 6, 10 ; 15, 14 ; 23, 29.

<sup>33</sup> Epict., *Diss.*, 3, 24, 44—48.

<sup>34</sup> Epict., *Diss.*, 1, 2, 28 ; 30, etc.

<sup>35</sup> Sur les traductions possibles de ἡ προαίρεσις, cf. J. Souilhé, introduction à Epictète, *Entretiens*, Paris, Les Belles Lettres, 1948, p. L, n. 3. A. Bonhöffer, *Epictet und die Stoa*, p. 118 considérait que la προαίρεσις signifie être spirituel de l'homme tout entier, envisagé du côté de la volonté. Étymologiquement cette notion indiquait le choix, la faculté de choisir.

<sup>36</sup> Epict., *Diss.*, 1, 2, 33.

<sup>37</sup> Epict., *Diss.*, 1, 1, 23 : ... τὴν προαίρεσιν δὲ οὐδ'ὅ Zeus νικῆσαι δύναται.

<sup>38</sup> Epict., *Diss.*, 4, 5, 32 ; aussi 1, 8, 16 ; 2, 22, 28, etc.

<sup>39</sup> Epict., *Diss.*, 1, 25, 14 : ... σφῶζω τὸ πρέπον κατάλληλον.

<sup>40</sup> Epict., *Diss.*, 4, 4, 23.

<sup>41</sup> C. Martha, *op. cit.*, p. 167 ; A. Bonhöffer, *Die Ethik des Stoikers Epictet*, pp. 2—3 ; 75—85 ; *Epictet und die Stoa*, pp. 76—86 ; Th. Colardeau, *op. cit.*, pp. 239—281 ; E. De Faye, *Origène. Sa vie, son œuvre, sa pensée*, Paris, 1927, 2e vol., p. 91 ; A. Jagu, *op. cit.*, pp. 112—133 ; A. Cresson, *Marc Aurèle, sa vie, son œuvre, avec un exposé de sa philosophie*, Paris, 1962, pp. 51—52 ; J. Moreau, *op. cit.*, pp. 75—78 ; G. Rodis-Lewis, *op. cit.*, pp. 18—19.

sophe voit partout l'action d'une πρόνοια, d'une Providence, d'un Dieu, qui se mêle de tout et qui surveille tout<sup>42</sup>. Epictète élève de véritables hymnes à cette divinité manifestement personnalisée<sup>43</sup>. Nous sommes donc loin du « panthéisme » stoïcien, en réalité prolongement naturel d'une physique essentiellement matérialiste, et même de l'hésitation sénécienne entre ce « panthéisme » et une sorte de monothéisme philosophique. Bref, Epictète imagine une divinité-personne, autonome, distincte de la nature et de l'âme humaine<sup>44</sup>, à même de tout régir.

Cet élan mystique s'explique sans doute par le contexte historique, puisqu'un autre aspect de la pensée religieuse d'Epictète s'oppose non seulement à cette image d'une divinité personnelle, mais aussi à la tradition stoïcienne de l'immortalité de l'âme. En effet, les Stoïciens, y compris Sénèque, avaient admis — non sans quelque hésitation — une survie de l'âme, limitée à certains individus et à un certain laps de temps. Or, ainsi que le signalent Armand Jagu, Arthur Bodson et René Hoven, il ne reste aucune trace de cette théorie chez Epictète : au contraire, celui-ci semble croire que l'âme ne survit point au corps, lequel, par le biais d'une décomposition, retourne aux éléments matériels dont il est issu<sup>45</sup>. Ceci étant, si ces idées s'opposent violemment à l'image d'un Dieu personnel<sup>46</sup>, elles prolongent naturellement celles qui prônent une personne morale puissante, se suffisant à soi-même et, par conséquent, susceptible de se priver du support de l'au-delà. Du même coup, l'idée d'une divinité-personne, aussi bien que celle d'une âme qui ne survit point, constituent des innovations dans l'histoire du stoïcisme.

D'autre part, à cette doctrine d'une personne morale aguerrie, plus importante que chez ses précurseurs stoïciens, se rattachent d'autres innovations. Nous songeons en l'occurrence au prix particulier donné par Epictète au jugement et à la raison. Jamais, du moins après Panétius, la *Stoa* n'avait attaché une pareille importance à la force du jugements<sup>47</sup>. Epictète souligne sans cesse que c'est le rôle de la raison, par l'entremise des jugements de valeur, d'analyser, d'organiser et d'appliquer les prénotions<sup>48</sup> et il considère ce processus comme le principe générateur de toute haute tenue morale, de toute philosophie : aucun autre néo-stoïcien n'avait précisé si nettement que l'action dépend du jugement. Il s'adresse en ce sens à un rhéteur : εἰ μὲν ὀρθὰ δόγματα ἔχεις, καλῶς, εἰ δὲ φαῦλα,

<sup>42</sup> Epict., *Diss.*, 1, 3, 1 (ὁ Θεὸς πατήρ ἐστὶ τῶν τ' ἀνθρώπων καὶ τῶν Θεῶν) ; 6, 1—43 ; 9, 6 ; 12, 1—15 ; 14, 1—71 ; 16, 1—14 ; 4, 1, 102—107, etc., *Man.*, 32, 2. C'est pourquoi nous ne croyons pas qu'Epictète demeure fidèle au matérialisme stoïcien, ainsi que le voudrait A. Bonhöffer, *Epictet und die Stoa*, pp. 40—42 ; 65, etc.

<sup>43</sup> Epict., *Diss.*, 1, 3, 1—6 ; 9, 4—6 ; 15—21 ; 20 ; 30, 1—5 ; 2, 5, 7—10 ; 14, 11—26 ; 42—47 ; 3, 5, 7—10 ; 24, 96—102, etc.

<sup>44</sup> Déjà G. Repe, *La filosofia religiosa di Epilieto*, dans *Rivista di Filosofia Neo-scholastica*, 8, 1916, pp. 2—20 et 566—585 avait montré qu'Epictète distinguait clairement Dieu de l'âme humaine. Cf. aussi A. Bodson *op. cit.*, pp. 53 ; 59.

<sup>45</sup> A. Jagu, *op. cit.*, pp. 87 ; 102 ; 129 ; A. Bodson, *op. cit.*, p. 78 ; R. Hoven, *op. cit.*, pp. 134 ; 137. On se réfère à Epict., *Diss.*, 3, 13, 14—15.

<sup>46</sup> Nous ne pensons pas qu'on puisse les lier, comme le suggère J. Moreau, *op. cit.*, p. 75.

<sup>47</sup> Cf. J. Souilhé, *op. cit.*, p. XLIX : « chez Epictète revit toute la tradition grecque, qui élève la pensée au-dessus de toute créature et assigne à l'homme comme tâche primordiale la perfectionnement de son intelligence ». A son tour, A. Jagu, *op. cit.*, pp. 63—73 parle de l'intellectualisme moral d'Epictète ; cf. aussi et déjà A. Bonhöffer, *Die Ethik des Stoikers Epictet*, p. 4. Cependant, aucun savant n'a assez nettement dégagé l'originalité d'Epictète sur ce point.

<sup>48</sup> J. Moreau, *op. cit.*, pp. 17—24 ; 27—31.

κακῶς <sup>49</sup>. Cela, certes, pour agir, car τὸ δόγμα, le jugement est invincible <sup>50</sup>. La source des peines et des troubles se trouve précisément dans ce δόγμα et la morale a toujours besoin de la science du λόγος, qui nous offre le seul vrai κριτήριον, étant donné que τὸ λογικόν constitue le premier attribut de l'homme <sup>51</sup>. C'est pourquoi le maître de Nicopolis consacre à la raison des hymnes aussi vibrants qu'à sa divinité personnalisée <sup>52</sup>.

A ce poids important, accordé à τὸ δόγμα et à la raison, Epictète ajoute un très haut prix, qu'il confère à la liberté. Nous n'oublions point que l'idée de liberté intérieure, d'autonomie de la personnalité morale, était un véritable τόπος stoïcien. Néanmoins, déjà W. A. Oldfather a observé que les mots « libre » et « liberté » reviennent cent trente fois dans les *Entretiens*, donc six fois davantage que dans le Nouveau Testament et deux fois plus que chez Marc-Aurèle, compte tenu de la longueur relative des textes : pour ne plus parler de Sénèque <sup>53</sup>. En vérité, Epictète déclare que la liberté constitue également le plus grand bien, τὸ μέγιστον <sup>54</sup>, et insiste sur la faculté du choix, avec toutes ses conséquences : l'usage des choses est en mon pouvoir, dit-il, ἡ χρῆσις δ' ἢ κακὸν ἢ ἀγαθόν, ἀλλ' ἐπ' ἐμοί <sup>55</sup>. Nous avons le moyen de supporter tous les événements sans être pour autant humiliés et brisés : l'homme agit toujours en étant entraîné par ses propres jugements et non par des causes extérieures. D'ailleurs, il n'est pas uniquement question du libre usage, mais aussi et surtout de l'intelligence, de l'interprétation libre des représentations <sup>56</sup>.

Par conséquent, plus que tout autre Stoïcien, Epictète parle de la liberté. En outre, personne avant lui n'en avait à tel point souligné la nature morale, spirituellement conditionnée. La liberté dépend de l'accord avec la personne morale, constitue l'expression même de la προαίρεσις. Ou pour laisser parler Epictète lui-même : ἐλευθερος γάρ ἐστιν, ὃ γίνεται πάντα κατὰ προαίρεσιν καὶ ὃν οὐδεὶς δύναται κωλύσαι <sup>57</sup>. La volonté humaine est libre par sa nature, mais il convient tout d'abord que ses décisions soient saines. Cela suppose qu'elle se conforme à la nature et à la raison, qu'elle fuie les choses qui relèvent des autres, se consacrant à celles qui ne dépendent que de l'âme <sup>58</sup>. Ce qui voudrait dire que l'homme est libre lorsqu'il ne blâme personne, lorsqu'il échappe aux chagrins, crain-

<sup>49</sup> Epict., *Diss.*, 3, 9, 2.

<sup>50</sup> Epict., *Diss.*, 3, 16, 7 : πανταχοῦ γὰρ ἰσχυρὸν τὸ δόγμα, ἀνίκητον τὸ δόγμα.

<sup>51</sup> Epict., *Man.*, 6, 1 ; 16 ; 20 ; *Diss.*, 1, 28, 1-9 ; et aussi *Diss.*, 1, 7, 1-33 ; 17, 4-12 ; 2, 9, 5 ; 24, 19-23 ; 3, 2, 13-18.

<sup>52</sup> Qu'il envisage en étroit rapport : *Diss.*, 1, 6, 13-19. Quant à l'éloge de la raison cf. *Diss.*, 1, 1, 1-6 ; 2, 1, 11, 1-40 ; 12, 26.

<sup>53</sup> W. A. Oldfather, *Epictetus*, Londres-New York, 1926, t. 1, p. XVII ; cf. aussi V. D'Agostino, *Intorno al concetto della libertà in Epitteto*, dans *Arch. Ital. Psicologici*, 8, 1930, pp. 298-331 ; J. Souilhé, *op. cit.*, p. LIV.

<sup>54</sup> Epict., *Diss.*, 4, 1, 52.

<sup>55</sup> Epict., *Diss.*, 2, 5, 8.

<sup>56</sup> Epict., *Diss.*, 1, 6, 12-22 ; 40-41 et 11 ; 35-37. A ce sujet V. Goldschmidt, *op. cit.*, p. 116. Déjà A. Jagu, *op. cit.*, pp. 87-96 attirait l'attention sur le spiritualisme d'Epictète, sur sa tendance d'opposer constamment l'âme au corps.

<sup>57</sup> Epict., *Diss.*, 1, 12, 9. Il ajoute ailleurs (*ibid.*, 1, 17, 21) : ἄνθρωπε, προαίρεσιν ἔχεις ἀκόλυτον φύσει.

<sup>58</sup> Epict., *Diss.*, 2, 15, 1-7 ; 13-20 ; 2, 23, 17-19 ; *Man.*, 14, 2 ; 19, 2. A ce sujet cf. aussi J. Moreau, *op. cit.*, pp. 31 ; 36-41 ; 48-51.

tes et troubles, jouissant pleinement de l'ataraxie, ou, pour mieux préciser, au cas où il applique correctement les prénotions aux situations particulières<sup>59</sup>. Elle est inédite, insolite, même à l'intérieur du stoïcisme, la vigueur avec laquelle le philosophe appuie sur le caractère intérieur, spirituel de cette liberté. Il donne partout un véritable mot d'ordre de repli sur soi-même, d'activité consacrée en premier lieu au perfectionnement individuel : on dirait que l'autre signification que la *Stoa* conférait à la notion de liberté, celle de soumission aux devoirs<sup>60</sup> en ressort diminuée, estompée, du moins dans la première étape de la formation morale.

Il n'empêche que, malgré ses efforts de diviser la philosophie en trois chapitres et de proclamer la progression graduelle vers la sagesse, dont nous avons fait mention ci-dessus, Epictète se soucie, à notre avis, bien moins que Sénèque et même que les coryphées du Moyen Portique, des préférables, des choses qu'il y a lieu d'utiliser, de préférer parmi les éléments indifférents qui nous entourent et où, en définitive, s'exercent nos devoirs de citoyens, époux, amis, ainsi qu'une bonne existence quotidienne. Epictète ne répudie point les *officia* — nous l'avons vu — mais, à un certain niveau, il tend à leur conférer en priorité un sens intérieur, rattaché à une *προαίρεσις* assez isolée.

Cela justifie et en même temps cela est justifié par un autre trait original de la pensée d'Epictète : l'ouverture au cynisme. Cette fois, il ne s'agit plus d'une différence d'accent par rapport aux prédécesseurs, fût-elle importante, comme au cas d'un relief accru, donné au jugement et à la liberté, ou comme lorsqu'il était question du poids diminué des préférables. Depuis bien longtemps, les Stoïciens n'aimaient plus les Cyniques, dont ils rejetaient l'existence antisociale et la démarche ostentatoire : Sénèque en parle ordinairement avec mépris. Par contre, Epictète, bien qu'il n'ait pas été un disciple des Cyniques, comme le pensait A. Bonhöffer<sup>61</sup>, leur voue une sympathie manifeste. On dirait que, pour lui, Stoïciens et Cyniques se valent. Et il ne s'agit pas seulement de Diogène, dont il fait bien entendu l'éloge<sup>62</sup> : en bon Stoïcien, il n'approuve pas la tenue ostensible de certains Cyniques, mais il se garde bien de les condamner ouvertement<sup>63</sup>. A ses yeux, l'appartenance au cynisme illustre une vraie profession<sup>64</sup> et *ὁ Κυνικός* constitue le sage parfait : il n'accuse ni Dieu, ni les hommes, supprime ses désirs, colères, ressentiments, envies et pitiés, s'abrite derrière sa réserve, quoiqu'il ne cache rien de ce qui le concerne, perfectionne sa rectitude morale, se présente comme un éclaireur des hommes<sup>65</sup>. Il fait l'éloge de la vie isolée menée par les Cyniques, une vie sans amis et famille et il ne désapprouve guère leur rejet de toute participation aux affaires de la cité : c'est qu'ils se consacrent sans défaut

<sup>59</sup> Epict., *Diss.*, 1, 17, 28 ; 2, 1, 21—25 ; 4, 1, 41.

<sup>60</sup> En plus de la liberté intérieure, ainsi que le montre V. Goldschmidt, *op. cit.*, p. 118.

<sup>61</sup> A. Bonhöffer, *Die Ethik des Stoikers Epictet*, p. IV. Cf. également R. Chevalier, *op. cit.*, p. 559.

<sup>62</sup> Epict., *Diss.*, 1, 24, 6—10 ; 3, 22.

<sup>63</sup> Epict., *Diss.*, 3, 22, 9—12.

<sup>64</sup> Epict., *Diss.*, 3, 22, 1.

<sup>65</sup> Epict., *Diss.*, 3, 22, 13—61. R. Laurenti, *Il filosofo ideale secondo Epitteto*, dans *Giornale di Metafisica*, 17, 1962, pp. 501—513 montrait que l'idéal du philosophe pour Epictète a été le Cynique compris à travers une pensée stoïcienne. En outre, Démétrius le Cynique éprouvait le besoin de parler à une divinité personnalisée, ainsi que le signale R. Chevalier, *op. cit.*, p. 543.

lance à leur προαίρεσις et à une bonne χρῆσις τῶν φαντασιῶν<sup>66</sup>. Epictète a bien l'air d'oublier que le Cynique relève d'une secte philosophique à part, différente de la sienne, et le considère comme le type même du philosophe militant<sup>67</sup>. C'est sa condition d'ancien esclave qui dut l'amener, peut-être, à cela, ainsi que l'affirme Alain Michel<sup>68</sup>, mais aussi et surtout ses options philosophiques particulières et ses idées politiques que nous verrons ci-dessous. Toutefois, Epictète ne devient pas pour autant un véritable Cynique ; nous l'avons déjà vu.

Il n'en reste pas moins qu'Epictète subit aussi l'influence de la Nouvelle Académie. Il a beau critiquer οἱ Ἀκαδημαῖοι — d'ailleurs moins vigoureusement qu'il réproche les Epicuriens — et leur reprocher de ne point faire la différence entre les évidences et les non-évidences, en somme leur scepticisme avec ses conséquences morales<sup>69</sup>, il pratique souvent une dialectique issue de leurs efforts. R. Renner a dégagé jadis certains thèmes socratiques chez Epictète<sup>70</sup>, mais le philosophe lui-même fait état de son admiration à l'égard de la méthode du débat platonicien : polémiquer avec un contradicteur afin de l'amener à témoigner pour soi-même, à tirer les conséquences des prénotions et à définir et puis améliorer les définitions<sup>71</sup>. Non seulement son goût d'une pensée pragmatique<sup>72</sup>, mais également sa préférence allant vers le jugement et les concepts, longuement discutés, illustrent une influence réelle de la Nouvelle Académie.

Cependant, elle a été moins forte que celle exercée par les Cyniques ; Epictète demeure le partisan d'un dogmatisme stoïcien, qui n'était souple que lorsqu'il se sentait obligé de faire des concessions. Les savants ont, du reste, soutenu qu'Epictète semble assez proche à Zénon et à Chrysippe, qu'il retourne à la pensée des premiers Stoïciens. C'est ainsi qu'A. Bonhöffer a remarqué jadis qu'Epictète ne cite guère Panétius et Posidonius et qu'il mentionne surtout les fondateurs de la *Stoa* et tout particulièrement Chrysippe<sup>73</sup>. D'autres ont signalé que chez Epictète, tout comme chez

<sup>66</sup> Epict., *Diss.*, 3, 22, 62–103. A. Jagu, *op. cit.*, pp. 136 ; 144–145 fait fausse route quand il essaie de diminuer le poids du cynisme dans les préférences d'Epictète. Ce savant pense que notre philosophe admirait les Cyniques beaucoup moins que son maître ; toutefois R. Laurenti, *Musonto e Epittelo*, dans *Sophia*, 34, 1966, pp. 317–335 a ultérieurement prouvé le contraire et mis en vedette la sympathie qu'Epictète vouait à la philosophie cynique. Sur les Stoïciens et le cynisme cf. aussi F. Villeneuve, *op. cit.*, pp. 114–115.

<sup>67</sup> Epict., *Diss.*, 4, 8, 30–33.

<sup>68</sup> A. Michel, *La philosophie politique à Rome*, p. 296.

<sup>69</sup> Epict., *Diss.*, 1, 5, 6–10 ; 2, 20, 1–5 ; 21–37.

<sup>70</sup> R. Renner, *Zu Epictets Diatriben*, Amberg, 1904, pp. 29–40 : a) tout homme prêche involontairement ; b) la science c'est la connaissance de soi-même, liée à celle des concepts. D'autre part, M. Cuvigny, *Plutarque et Epictète*, dans les *Actes du VIII<sup>e</sup> Congrès G. Budé, Paris, avril 1968*, Paris, 1969, pp. 560–566 montre qu'à travers la critique des Académiciens le maître de Nicopolis vise parfois Plutarque.

<sup>71</sup> Epict., *Diss.*, 2, 12, 1–14. Le philosophe cite d'ailleurs bien souvent le nom de Socrate.

<sup>72</sup> Que E. De Faye, *op. cit.*, pp. 96–98 mettait sur le compte d'un impact sceptique. A. Jagu, *op. cit.*, pp. 17 et 47–62 met en relief l'admiration qu'Epictète consacrait à Socrate ; puis, il analyse le comment et le pourquoi de l'utilisation de Platon par Epictète (*ibid.*, pp. 92 ; 135–152 ; 153–155 ; 158).

<sup>73</sup> A. Bonhöffer, *Die Ethik des Stoikers Epictet*, p. 2 ; G. Germain, *op. cit.*, p. 42.

Zénon, la morale apparaît inséparable d'une théorie de la nature et d'une doctrine de la vérité <sup>74</sup>.

A notre sens, on exagère beaucoup ce retour aux sources. Nous avons déjà montré qu'Epictète tire profit d'un corps constitué par toute la doctrine stoïcienne, qu'il modifie certes à sa guise. Ce qui fait qu'il aboutit à un système original, dont les innovations s'expliquent par les tendances de sa structure. Corps traditionnel du stoïcisme, mysticisme rejetant pourtant la survivance de l'âme, exaltation de la personne morale, en étroite liaison avec les idées sur la non-survie, relief accru prêté au jugement et à la liberté— finalement de la personne morale isolée—, négligence des préférables, tout se tient et peut être ramené à l'effort de créer une doctrine de l'anti-destin individuel. C'est-à-dire d'un mode de vie subissant et, du même coup, surmontant les lois après du destin, y compris celles de la mort, dont on fait complètement fi, lorsqu'on ignore toute survie, malgré un Dieu personnalisé. Un tel mode de vie faisait passer au second plan — sans doute d'une façon temporaire — les devoirs de la vie des cités en leur donnant un sens provisoirement intérieur. Epictète est le premier philosophe important de l'anti-destin, que l'antiquité ait jamais produit. Nous utilisons le terme d'anti-destin justement parce qu'il s'agissait de subir les lois du destin pour les mieux renverser. Indubitablement, Epictète ne saurait employer un terme si moderne, mais sa vision d'une existence exemplaire, au-dessus de la mort— dirigée contre la mort et susceptible de transgresser toutes les peines d'une vie normale— peut être ramenée au concept d'anti-destin, en tant que *προαίρεσις* parfaite. Rappelons aussi que cette personne morale, attribut d'une âme qui s'oppose au corps, n'est acquise qu'au cours d'un effort long et soigneusement dosé par étapes. Que serait Héraclès, dit Epictète, sans les difficultés qu'il a dû surmonter, sans le lion et l'hydre, sans le cerf et le sanglier, sans les hommes perfides et brutaux, dont il a purgé la terre ? <sup>75</sup>. Si ses prédécesseurs stoïciens avaient exigé qu'on domine, qu'on « mate » le destin et, en même temps, qu'on le subisse, Epictète se dresse contre ce dernier et lui oppose son anti-destin. Et pour cela il avait besoin de tout : physique, logique, morale, recours au cynisme et à l'académisme. Qui plus est, une fois l'anti-destin accompli, on pourrait reprendre et remplir les *officia* élémentaires : le repli sur soi-même se retrouve ainsi surmonté lui aussi. Tout est ainsi ramené à un problème de niveau, d'étape. Dans un premier temps, il vaut mieux se replier sur soi-même et pratiquer le perfectionnement intérieur, pour qu'une fois affermi moralement, l'homme— dans un second temps— arrive à accomplir ses devoirs.

Ceci étant, la doctrine de l'anti-destin répond aux exigences de l'époque et à ses grands courants de pensée. Epictète lui-même révèle combien il était difficile d'utiliser la méthode socratique à Rome, ... *μάλιστα ἐν*

<sup>74</sup> G. Rodis-Lewis, *op. cit.*, p. 13. Par contre, Bodson, *op. cit.*, p. 82 souligne que les derniers Stoïciens — y compris Epictète — s'efforcèrent de transformer la société humano-divine à base de force, préconisée par les créateurs de la *Stoa*, « en société à base de persuasion, c'est-à-dire fondée sur la libre adhésion de ses membres ».

<sup>75</sup> Epict., *Diss.*, 1, 6, 32–33. ; également 1, 12, 24 (ἀνδράποδον, εἴτα δι' ἐν σκελύδριον τῷ κόσμῳ ἐγκαλεῖς).

‘Ρώμη<sup>76</sup>. Ce qui signifie que l'Académie agissait pourtant à Rome. D'autre part, le rapprochement entre les Cyniques et les Stoïciens tendait à se généraliser<sup>77</sup>. Ne manquons pas de nous rappeler qu'à la même époque Dion de Pruse joignait le stoïcisme à son cynisme fondamental<sup>78</sup>. Enfin, ainsi que nous l'avons déjà noté, le mysticisme était à la mode : et non pas uniquement à Hiérapolis, la ville natale d'Épictète, réputée pour ses rites orgiastiques et ses temples et prêtres de Cybèle. D'ailleurs, nous ne sommes nullement obligés, comme on l'a pensé, de prêter ses élan mystiques à une influence chrétienne directe ou indirecte<sup>79</sup>. B. P. Reardon a mis en lumière une poussée mystique généralisée à cette époque : « ce ferment religieux est devenu indiscutablement l'une des caractéristiques les plus importantes de la société »<sup>80</sup>. En outre, l'exaltation de la *dignitas* et de la *libertas* correspondait à une tendance générale et aux longues discussions qu'on entretenait sur ces concepts.

Néanmoins, la théorie de l'anti-destin répondait à l'esprit de l'époque non seulement par chapitres, mais également dans son ensemble. Elle faisait ressortir une certaine option politique globale, solidement ancrée dans la pensée de ce temps : en effet, nous croyons que la doctrine de l'anti-destin revêtait une portée politique de première importance, nouvelle elle aussi dans l'histoire du stoïcisme.

C'est d'ailleurs le mérite d'Alain Michel d'avoir montré combien se trompent ceux qui estiment que le maître de Nicopolis s'en tiendrait à la morale seule : au contraire, il a profondément avancé sur le terrain de la pensée politique. Alain Michel met du reste en rapport le sens politique d'Épictète avec l'universalisme des valeurs et décèle chez notre philosophe une doctrine universaliste des devoirs<sup>81</sup>. C'est au demeurant l'explication du fait que les devoirs ne revêtent que provisoirement un sens intérieur dans la pensée d'Épictète, qu'ils ne s'estompent que dans une première étape de la sagesse. Cependant, les implications de la réflexion politique de notre philosophe nous semblent beaucoup plus complexes.

En ce qui concerne la participation aux affaires publiques, les Stoïciens avaient hésité depuis Chrysippe lui-même. Cela dit, tandis que Sénèque oscillait entre le conseil de participer et celui de s'abstenir, tout en se mêlant souvent de politique, Épictète recommande à ses élèves de ne pas s'intéresser particulièrement aux affaires de la cité, quoiqu'il attache

<sup>76</sup> Epict., *Diss.*, 2, 12, 17. Quant aux données essentielles de la vie d'Épictète, date de naissance, etc. cf. déjà Th. Colardeau, *op. cit.*, pp. 3—15 ; également F. Millar, *Epictetus and The Imperial Court*, dans *The Journal of Roman Studies*, 55, 1965, pp. 141—148. Ce savant signale que le maître de Nicopolis s'est intéressé à maints détails de vie romaine (*ibid.*, p. 143).

<sup>77</sup> Cf. à ce sujet B. P. Reardon, *Courants littéraires grecs des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles après J. C.*, Paris, 1971, p. 34. Musonius et Euphratès avaient subi fortement l'influence du cynisme.

<sup>78</sup> Comme le montre P. Creția, *Dion de Pruse et l'esclavage*, dans *Studii Clasice*, 3, 1961, pp. 367—375 ; cf. également M. Marinescu-Himu — A. Piatkowski, *op. cit.*, pp. 577—578.

<sup>79</sup> Sur l'hypothèse de l'influence directe cf. Th. Zahn, *Der Stoiker Epiktet und sein Verhältnis zum Christentum*, Erlangen, 1894 ; sur l'influence indirecte cf. J. Souilhé, *op. cit.*, p. LXVI.

<sup>80</sup> B. P. Reardon, *op. cit.*, p. 22 ; la littérature la reflète (*ibid.*, pp. 22—24).

<sup>81</sup> A. Michel, *La philosophie politique à Rome*, pp. 58 ; 295—296 ; *Histoire des doctrines politiques*, p. 80 ; quant à l'universalisme des derniers Stoïciens cf. A. Bodson, *op. cit.*, pp. 112—126.

une certaine importance à des personnages réels<sup>82</sup>. Il admet qu'on peut exercer des charges publiques, à condition d'y être obligé et il est d'accord pour remplir un devoir précis<sup>83</sup>, mais il rejette souvent ce qu'il appelle ἡ ἐπιθυμία ἀρχῆς<sup>84</sup>. N'y montrons pas de zèle et, de ce fait, ne prenons pas d'option politique particulière ; on est donc bien loin de Sénèque, qui avait forgé un programme politique spécifique. Contentons-nous, précise Epictète, de remplir les actes appropriés à notre devoir<sup>85</sup> ; il suffit que chacun fasse son devoir<sup>86</sup>, ou autrement dit qu'il exécute ce que l'empereur lui demande, sans que la personne morale en souffre<sup>87</sup>. Mais il vaut mieux se passer complètement de toute activité ; le maître dit à un tel : « quand tu vois quelque autre exercer une charge, dis-toi que tu peux te passer de charge » (ἀρχή)<sup>88</sup>. Les philosophes ont d'ailleurs leurs propres charges, ils doivent s'entraîner continuellement sur le chemin de la sagesse, ils doivent faire exercer leur vocation<sup>89</sup>.

Toutefois, ce repli politique qui répond à un repli moral temporaire, tel que nous l'avons décrit, ne signifie ni opposition déguisée face à l'Empire, ni insouciance totale ; au contraire, il signifie adhésion à la politique de Trajan et ensuite d'Hadrien. A une époque où Pline et nombre d'autres tenants de l'aristocratie sénatoriale réprouvaient à tout propos Domitien et sa mémoire, Epictète, jadis exilé par le dernier des Flaviens, s'en tient à une allusion fugitive aux confiscations entreprises par ce César et à l'atmosphère d'angoisse qui les accompagnait<sup>90</sup>. A quoi s'ajoute le *topos* du tyran, où parfois on pourrait apercevoir Domitien. Car le tyran se vante ἐγὼ εἰμι ὁ πάντων κράτιστος<sup>91</sup>, à savoir *dominus et deus*, ainsi que se proclama Domitien. C'est que la critique d'un prédécesseur, universellement décrié, faisait plaisir à l'empereur en exercice mais il était plus prudent de ne pas trop insister, puisqu'on risquait de suggérer des analogies ; notamment lorsqu'il était question d'Hadrien, qui même avant son avènement, pouvait promettre de reprendre la politique de Domitien.

L'approche des grands martyrs de l'opposition sénatoriale — dont nous avons parlé en passant — nous paraît plus caractéristique encore. En effet, Epictète fait l'éloge de Latéranus, qui s'était laissé courageusement décapiter et qui avait affronté Epaphrodite<sup>92</sup>, porte aux nues Paconius Agrippinus acceptant sans regret l'exil<sup>93</sup> et exalte la mémoire d'Helvidius

<sup>82</sup> Une telle importance est signalée par A. Michel, *La philosophie politique à Rome*, p. 296.

<sup>83</sup> Epict., *Diss.*, 3, 7, 21 : ζῆς ἐν ἡγεμονούσῃ πόλει ἀρχεῖν σε δεῖ, κρίνειν δικαίως ; *ibid.*, 24, 61 : le sage doit remplir ses charges de sénateur ou son rôle de soldat.

<sup>84</sup> Epict., *Diss.*, 4, 4, 1 ; mais aussi 1, 10—11 ; 19, 26—29 ; *Man.*, 19, 2 ; 24, 1.

<sup>85</sup> Epict., *Diss.*, 2, 10, 10.

<sup>86</sup> Epict., *Diss.*, 24, 4.

<sup>87</sup> Epict., *Diss.*, 4, 5, 6 : veillons à nous sauvegarder ἴδιον τὸ ἡγεμονικόν.

<sup>88</sup> Epict., *Diss.*, 4, 9, 1.

<sup>89</sup> Epict., *Diss.*, 1, 15, 2—4 ; 26, 15 ; 2, 8, 26—29 ; 14, 7 ; 11—13 ; 3, 1, 16—23 ; 10, 6—16 ; 12, 7—12 ; 19, 1—2 ; 21, 1—17 ; 4, 8, 12—21 ; 34—43 ; *Man.*, 33, 3—6 ; 48, 1—3.

<sup>90</sup> Epict., *Diss.*, 2, 7, 8. Il s'agit, dans ce passage, de Verulana Gratilla, l'épouse d'Arulenus Rusticus, et des persécutions qu'elle avait subies.

<sup>91</sup> Epict., *Diss.*, 1, 19, 2.

<sup>92</sup> Epict., *Diss.*, 1, 1, 19—20.

<sup>93</sup> Epict., *Diss.*, 1, 1, 28—31.



Priscus<sup>94</sup>. Néanmoins, ces éloges se trouvent tous au premier livre des *Entretiens*, donc à une époque d'excellents rapports entre Trajan et le sénat et où il était fort à la mode de célébrer les martyrs du passé. Plus tard, quand l'influence d'Hadrien augmente, sinon au début du règne du successeur de Trajan, ces allusions élogieuses se raréfient sensiblement. Nous ne relevons plus que quelque allusion laudative à Ἐλουίδιος, compensée largement par d'autres passages où l'auteur condamne et considère comme esclaves des nobles lâches et vils : être sénateur représente souvent la plus belle et la plus collante des servitudes<sup>95</sup>. Car, à notre avis, les *Entretiens* remontent à la fin du règne de Trajan — le premier livre surtout, comme nous l'avons déjà dit — et aux débuts de celui d'Hadrien. Fergus Millar s'efforce cependant de prouver que les *Entretiens* datent de l'an 108 de notre ère<sup>96</sup>. L'atmosphère générale nous semble adéquate à d'autres moments historiques, mais Epictète pouvait évoquer devant ses élèves, y compris Arrien, des événements et des personnages plus anciens, c'est-à-dire remontant à l'an 108.

Cela dit, son public, les élèves d'Epictète étaient de jeunes seigneurs, des rejetons de l'aristocratie sénatoriale<sup>97</sup>. Aussi leur parlait-il parfois des persécutions de Néron plutôt que des répressions de Domitien, plus proches et, de ce fait, susceptibles de raviver les passions. Notamment il leur conseillait l'*obsequium*, l'obéissance à l'égard du pouvoir impérial. Certes, il convient d'abord de soigner son anti-destin individuel, sa προαίρεσις et, par conséquent, de ne pas se conduire en esclave envers l'empereur<sup>98</sup>, de ne pas pratiquer, en général, la flagornerie des grands<sup>99</sup>; néanmoins il faut se soumettre à l'empereur et même l'aimer. Epictète le déclare quand il reproche à certaines personnes de chérir la richesse, le tribunat — lorsqu'elles accèdent aux honneurs — et non pas César « à moins qu'il ne soit grandement digne d'estime » ἀν μὴ τι τῇ πολλοῦ ἄξιος<sup>100</sup>. En tout état de cause, ces conseils d'obéissance, de soumission, répondent à une atmosphère particulière pour l'époque d'Epictète. Les réformes d'Hadrien, à bien des égards plus osées et plus antisénatoriales que celles entreprises au premier siècle de notre ère, ont suscité moins de résistance que les gestes d'un Néron ou d'un Domitien, en dépit des sénateurs qui ont « boudé » le troisième des Antonins.

Ainsi, la boucle est fermée : Epictète plaide pour un anti-destin individuel, mais celui-ci devient réalisable dans les conditions de l'obéis-

<sup>94</sup> Epict., *Diss.*, 1, 2, 19–25. En revanche, Thráséas, mentionné avec quelque respect, est néanmoins critiqué d'avoir préféré la mort à l'exil (*ibid.*, 1, 1, 26–27); F. Millar, *op. cit.*, pp. 144 et 147 relève chez Epictète la plupart des passages où le philosophe se réfère aux sénateurs et aux *equites*.

<sup>95</sup> Sur Helvidius Epict., *Diss.*, 4, 1, 123. Quant aux sénateurs *ibid.*, 4, 1, 9–10; 40. A. Michel, *La philosophie politique à Rome*, p. 58 remarque à ce sujet : « Epictète admire profondément l'héroïsme d'Helvidius Priscus; mais il se moque volontiers des prétentions des sénateurs romains; il est lui-même un ancien esclave ».

<sup>96</sup> F. Millar, *op. cit.*, p. 142. Il s'appuie surtout sur les allusions d'Epictète aux discussions qu'il avait eues avec Maximus, *corrector* envoyé en Grèce aux environs de 108 *ad ordinandum statum liberarum civitatum*.

<sup>97</sup> Cf. aussi A. Michel, *La philosophie politique à Rome*, p. 295.

<sup>98</sup> Epict., *Diss.*, 4, 1, 12–13.

<sup>99</sup> Epict., *Diss.*, 3, 7, 31.

<sup>100</sup> Epict., *Diss.*, 4, 1, 60.

sance à l'Empire, en l'occurrence à Trajan et, puis, à Hadrien, même si ce dernier était vraiment Epicurien <sup>101</sup>. Aussi le message philosophique d'Épictète dénote-t-il une nouvelle phase dans l'évolution de la pensée politique stoïcienne. Il est d'ailleurs significatif qu'elle coïncide avec le suicide d'Euphratès, philosophe qui avait fréquenté les cours de Musonius et aussi le cercle de Pline le Jeune, où il avait été aimé et admiré <sup>102</sup> et qui représentait un autre type de stoïcisme. Épictète le respectait <sup>103</sup>; ce qui ne l'empêchait pas de relever d'une autre orientation, empruntée par le stoïcisme romain.

Car Épictète appartient à un stoïcisme effectivement romain. D'ailleurs le Portique s'était établi à Rome depuis fort longtemps <sup>104</sup>, bien que le grec restât sa langue préférée <sup>105</sup>. Ceci étant, Épictète se laisse aussi placer dans la lignée des lettrés grecs philoromains, qui réagissaient contre l'attitude peu favorable à Rome, manifestée par certains tenants de la nouvelle sophistique <sup>106</sup>. Une légère ironie à l'égard du sentiment nourri par les Romains vis-à-vis de la philosophie ne nous semble guère significative <sup>107</sup>.

Or, cette Rome d'Épictète équivalait à la politique des Antonins, alors que la nouvelle phase du stoïcisme illustrait une mutation importante préfigurée seulement par Musonius Rufus et peut-être par Céler et Héliodore à l'époque de Néron. Épictète rejette aussi bien la tentation d'un programme politique propre, tel le despotisme philosophique de Sénèque, que le stoïcisme héroïque de l'opposition, pratiqué par les victimes de Domitien et dont Euphratès de Tyr était le descendant éloigné. Par conséquent, la *Stoa* politique comporte avec lui une nouvelle étape, après le moment Sénèque — gouvernement des philosophes — et la phase Helvidius — combat sans merci livré aux Flaviens. Nous comprenons bien qu'Hadrien laissa Euphratès se suicider, mais qu'il invita Épictète à rentrer à Rome.

Toutefois, Épictète repoussa l'invite et continua son enseignement à Nicopolis. C'est précisément en vue d'appuyer l'Empire d'Hadrien en pleine transformation, qu'Épictète souhaitait, à notre avis, préserver l'autonomie de son anti-destin individuel, à même de se développer dans le cadre fourni par la politique de l'empereur. Ou, mieux dit, cette politique avait besoin d'un témoignage de *dignitas* et d'autonomie spirituelle, alors qu'à la *προαίρεσις* rationaliste et relativement libre était nécessaire la politique nouvelle d'Hadrien. L'appui était mutuel et, malgré les apparences, la dignité prônée par Épictète n'a plus rien à voir, sauf le prestige d'un noble mot, avec la *dignitas* des martyrs stoïciens qui s'étaient dressés contre les Flaviens.

Quoi qu'il en soit, Épictète tourne les thèses du cosmopolitisme stoïcien en adhésion fervente à l'universalisme d'Hadrien : c'est, en quel-

<sup>101</sup> Tel le considère A. Michel, *Histoire des doctrines politiques*, p. 79.

<sup>102</sup> Plin., *Ep.*, 1, 10; quant à Euphratès et Musonius cf. F. Millar, *op. cit.*, p. 141.

<sup>103</sup> Epict., *Diss.*, 3, 15, 8.

<sup>104</sup> A ce propos cf. J. Brun *op. cit.*, p. 9; G. Rodis-Lewis, *op. cit.*, pp. 6-9.

<sup>105</sup> B. P. Reardon, *op. cit.*, p. 34. Sénèque semble plutôt une exception.

<sup>106</sup> Au sujet de l'attitude des écrivains grecs vis-à-vis de Rome cf. B. P. Reardon, *op. cit.*, pp. 17-21.

<sup>107</sup> Epict., *Diss.*, 3, 8, 7.

que sorte, l'Empire ce monde où l'homme, qui n'est pas attaché à la terre, passe d'un lieu à un autre, pressé par la nécessité ou bien par le simple plaisir de la contemplation<sup>108</sup>. En outre, malgré son goût du repli et l'exaltation des Cyniques, Epictète — rappelons-le — soutient que les philosophes, affermis moralement dans un stade antérieur, observent les obligations de fils, père, frère, citoyen, époux, voisin, compagnon de route, dirigeant de cité, sujet<sup>109</sup>. Les *καθήκοντα*, les *officia* en résultent nettement précisés : il importe de remplir le rôle de citoyen, de se marier, de prendre soin de ses enfants<sup>110</sup>.

Nous avons néanmoins le sentiment que les options socio-politiques d'Epictète ne s'arrêtent pas là. L'universalisme d'Hadrien — nous l'avons déjà dit — n'exprimait qu'un absolutisme renforcé continuellement. En outre, Hadrien bouleversa effectivement les hiérarchies sociales établies depuis longtemps, mais pour les remplacer par d'autres structures aussi hiérarchisées, sinon davantage, étant donné qu'on n'aboutissait à aucune forme sociale égalitaire, fût-elle acquise par des services dus au *princeps*. Il nous semble qu'Epictète n'exprimait pas l'optique des esclaves — dont il ne conservait tout au plus que quelques rares traces — mais des forces nouvelles, engagées par Hadrien dans l'engrenage de la direction de l'Empire : les sénateurs raliés, dont beaucoup de carrières très récente, les chevaliers employés dans l'administration, les militaires de métier. Du reste, le nouveau statut sociologique des forces de l'Empire rendait plus aisé le plaidoyer en faveur d'un antidestin individuel et autonome, alors que son état de mouvement ouvert, de dynamisme très vif, en était encouragé. C'est l'interprétation que nous proposons pour les options sociales et politiques épousées par Epictète.

En tout état de cause, l'option sociologique adoptée par Epictète explique pourquoi, en dépit de son origine, il ne conserve pas la moindre trace de l'ancienne utopie sociale des Stoïciens. Et ceci bien qu'on dise qu'il se rapproche des fondateurs de la *Stoa*, en l'occurrence les auteurs de cette utopie. On sait de quoi il s'agit : Zénon avait espéré supprimer les barrières entre les peuples et les cités, aussi bien qu'entre les classes sociales afin que tous les hommes vivent égaux, comme les bêtes d'un même troupeau<sup>111</sup>. Le « cosmopolitisme » stoïcien conservait les échos d'une doctrine demandant l'abolition des différences ethniques, mais l'espoir d'une société socialement égalitaire s'était vite évanoui. Cependant, on trouve encore une vague nostalgie de cette société égalitaire chez Sénèque, notamment dans la lettre 90<sup>112</sup>, alors qu'Epictète, l'ancien esclave, n'y

<sup>108</sup> Epict., *Diss.*, 3, 24, 12 ; également 2, 16, 32—38 ; 3, 22, 22.

<sup>109</sup> Epict., *Diss.*, 2, 14, 8 ; 3, 2, 1—4 ; également 2, 4, 1—11 ; 10, 1—10. Voir aussi plus haut la n. 33.

<sup>110</sup> Epict., *Diss.*, 3, 7, 26. Les choses les plus importantes sont : πολιτευέσθαι, γαμεῖν, παιδοποιεῖσθαι, Θεὸν σέβειν, γονέων ἐπιμελεῖσθαι, καθόλου ὀρέγεσθαι, ἐκκλίνειν, ὁρμᾶν, ἀφορμᾶν. Remarquons que cette fois la priorité échoit aux devoirs sociaux, placés avant les implications purement morales. Mais le philosophe avait acquis au préalable une parfaite προζήρεσις. Cf. aussi A. Bodson, *op. cit.*, pp. 127—129.

<sup>111</sup> Cf. J. von Arnim, *Stoicorum ueterum fragmenta*, 1, 262 ; aussi J. Brun, *op. cit.*, p. 113 ; quant au « cosmopolitisme » stoïcien G. R. Stanton, *The Cosmopolitan Ideas of Epictetus and Marcus Aurelius*, dans *Phronesis*, 13, 1968, pp. 183—195.

<sup>112</sup> Cf. E. Cizek, *Sur les traces de Zénon dans les Lettres à Lucilius*, dans *Helikon*, 3, 1963, pp. 196—208.

songe jamais. Il proclame encore l'égalité de substance entre esclaves et hommes libres <sup>113</sup>, mais il n'en tire aucune conclusion politique. *E contrario*, Epictète estime qu'on ne libère vraiment pas un esclave quand on lui accorde le statut d'homme libre et que l'esclavage est moral, de même que la liberté : on peut être consul et esclave, mais aussi esclave et homme libre <sup>114</sup>. Ce qui fait qu'il est inutile de combattre pour l'affranchissement ; autant l'idée d'un anti-destin purement individuel que l'appui à la politique des Antonins y trouvent leur compte.

La pensée d'Epictète était donc nourrie par les réalités de l'époque. Elle répondait aux efforts entrepris par les Antonins en vue de renforcer le Principat et de réorganiser les structures administratives et les hiérarchies sociales, de même qu'aux aspirations des individus cherchant des solutions personnelles au milieu des mutations profondes qui relâchaient les anciens liens civiques et bouleversaient les traditions de l'existence collective. Nous pourrions toutefois nous demander quel a été son impact réel sur l'esprit de l'époque. Il est certain qu'Epictète fait évoluer et décanter la morale stoïcienne ; par là, grâce au maître de Nicopolis, le stoïcisme devient une véritable philosophie de gouvernement, en fait du gouvernement d'Hadrien. Il est significatif que même un empereur — Marc-Aurèle — adoptera ce stoïcisme, sur les traces d'Epictète, encore que s'exprimant dans un langage plus nuancé. Il est néanmoins regrettable que nous connaissions mal la composition de l'école de Nicopolis, le nom des élèves d'Epictète <sup>115</sup>. De toute manière, ils devaient être nombreux <sup>116</sup> et fréquenter, ainsi que nous l'avons déjà montré, les cercles de la cour et de l'aristocratie sénatoriale. Au fond, Arrien — que nous connaissons bien — deviendra un haut fonctionnaire de l'Empire.

Le nom et la pensée d'Epictète ont donc dû être respectés et appréciés à la cour <sup>117</sup>, ainsi que dans les milieux politiques et culturels les plus importants de l'époque, notamment dans celui de Septicius Clarus. Là on pratiquait surtout la pensée de la Nouvelle Académie, mais le stoïcisme y jouissait de faveurs assez importantes. Bien que ni Pline, ni Suétone ne fassent mention du nom d'Epictète, son enseignement — encore inédit et connu par l'entremise de ses élèves — était certainement connu par eux et par nombre d'adeptes de leurs cercles : Tacite lui-même a dû subir une certaine influence d'Epictète, malgré ses conceptions politiques assez

<sup>113</sup> Epict., *Diss.*, 1, 13, 3 : ἀνδράποδον, οὐκ ἀνέξη τοῦ ἀδελφοῦ τοῦ σαυτοῦ, ὅς ἔχει τὸν Δία πρόγονον, ὥσπερ υἱὸς ἐκ τῶν αὐτῶν σπερμάτων γέγονεν.

<sup>114</sup> Epict., *Diss.*, 2, 1, 26–28 ; 2, 25 ; 3, 24, 69 ; 4, 1, 8–40 ; 55 ; 57 ; 172–175. En ce qui concerne l'attitude d'Epictète à l'égard des classes sociales cf. aussi F. Millar, *op. cit.*, pp. 143–148.

<sup>115</sup> Cf. à ce sujet J. Bruns, *De schola Epicteti*, Kiliae, 1897 ; Th. Colardeau, *op. cit.*, p. 72 ; J. Moreau, *op. cit.*, pp. 12–13 ; G. Germain, *op. cit.*, p. 73.

<sup>116</sup> A. Jagu, *op. cit.*, p. 57 observait à ce sujet : « Epictète ne voulait pas seulement former des disciples convaincus ; il avait aussi l'ambition de susciter parmi eux de véritables apôtres qui iraient prêcher comme lui l'idéal stoïcien ».

<sup>117</sup> Pour Epictète et la cour cf. F. Millar, *op. cit.*, notamment pp. 143–144.

éloignées de l'optique du maître de Nicopolis. Ses réflexions sur l'autonomie de l'âme et sur la dignité en portent témoignage <sup>118</sup>.

En tout état de cause, Epictète a mené une existence irréprochable et a laissé un souvenir exemplaire. Il est pourtant utile d'ajouter que pour Epictète la voie a toujours été moins étroite que pour Sénèque, par exemple <sup>119</sup>. Il n'appartenait pas à l'aristocratie sénatoriale — tant s'en fallait — et son exil, sous Domitien, l'avait rendu prudent. En outre, sa dialectique oscillant entre le désengagement de la personne morale et l'engagement par le biais des *officia* subis au service de Antonins — ou les supposant tous les deux — lui laisse de larges disponibilités. Tandis que Sénèque, afin d'imposer son programme politique, avait dû tremper dans beaucoup d'affaires du temps, aussi louches qu'elles fussent.

De toute évidence, à l'intérieur de l'Etat des Antonins, Epictète lança un message qui eut son prix, très noble d'ailleurs. *Ἀνθρωπος* et ses dérivés reviennent fréquemment dans ses ouvrages, à chaque paragraphe et à chaque chapitre. Aucun autre Stoïcien n'a parlé à ce point des hommes et de l'humain. En dépit de la rigueur de ses préceptes, il imagine l'homme comme un être sociable par sa nature, affectueux, fidèle <sup>120</sup>; il oppose *ὁ ἄνθρωπος* au *τὸ θηρίον* « la bête sauvage » <sup>121</sup> et il fait l'éloge de l'amitié, privilège du sage, bien si précieux, associé du reste aux plus touchantes des vertus. Il s'interroge donc : *ποῦ γὰρ ἀλλαχοῦ φιλία ἢ ὅπου πίστις, ὅπου αἰδώς, ὅπου δόσις τοῦ καλοῦ, τῶν δ' ἄλλων οὐδένος*; <sup>122</sup>. Il conseille avec ferveur la fidélité, l'honnêteté, la justice, la tendresse dans les rapports humains <sup>123</sup>; il exhorte les personnages qui assument des charges publiques d'adopter une tenue digne à l'égard de leurs administrés, d'emprunter la tolérance et le respect des droits de chacun <sup>124</sup>: Geneviève Rodis-Lewis a raison de soutenir qu'Epictète s'oppose à ce qu'on traite l'homme comme un simple instrument, qu'on l'aliène <sup>125</sup>. Il ne souhaite pas changer les rapports entre les forces sociales, loin de là, mais il offre aux humbles, aux déshérités, aux exploités la solution d'une fermeté morale qui pourrait les secourir, les reconforter, tandis

<sup>118</sup> A ce sujet cf. dernièrement E. Cizek, *Tacit*, Bucarest, 1974, p. 18.

<sup>119</sup> Quant aux rapports d'Epictète avec Sénèque cf. A. Bonhöffer, *Epictet und die Stoa*, p. 5; A. Oltramare, *Les origines de la diatribe romaine*, Lausanne, 1925, p. 252; A. Jagu, *op. cit.*, pp. 131—133; 154—155. Il est certain que Sénèque a été moins rigoriste que le maître de Nicopolis : son expérience de vie le portait souvent à pactiser et à pencher vers l'indulgence. Epictète ne parle jamais de Sénèque.

<sup>120</sup> Epict., *Diss.*, 4, 1, 126. Th. Colardeau, *op. cit.*, pp. 209—223 combattait l'idée qu'Epictète aurait fait preuve d'une « superbe diabolique » et croyait à son humilité.

<sup>121</sup> Epict., *Diss.*, 4, 11, 11.

<sup>122</sup> Epict., *Diss.*, 2, 22, 30. Vis-à-vis des autres hommes le philosophe a pour noble mission d'être un messager de vérité, un éclaircur et un héraut des dieux (*ibid.*, 3, 22, 69).

<sup>123</sup> Epict., *Diss.*, 2, 22, 3—19. Même les méchants sont nos frères : le vrai Cynique aime ceux qui le battent (*ibid.*, 3, 22, 54). Cf. A. Bodson, *op. cit.*, p. 115.

<sup>124</sup> Epict., *Diss.*, 3, 4, 1—12; 4, 32—36.

<sup>125</sup> G. Rodis-Lewis, *op. cit.*, p. 130; sur l'humanisme stoïcien en général cf. R. Chevalier, *op. cit.*, p. 537 et surtout A. Bodson, *op. cit.*, pp. 112—126.

qu'aux grands du jour il leur recommande une modération, une humilité qui, malgré tout, servent à quelque chose.

Voilà donc la contribution d'Épictète. A un premier niveau, il conseillait plutôt le repli sur soi-même, afin de concéder — à un second niveau — au philosophe d'accomplir des devoirs humains et civiques. Ses innovations en morale conduisent à la doctrine de l'anti-destin et à un soutien inconditionnel apporté à la politique d'Hadrien qui fait du stoïcisme une philosophie de gouvernement. Ce soutien laisse toutefois à Épictète et à ses élèves une marge de manœuvre entre l'engagement digne et le désengagement humble ; en outre, la philosophie d'Épictète comporte un message humaniste exprimé avec ferveur.



# M. ARRVTIVS CLAVDIANVS PRAEFECTVS CLASSIS ET RIPAE DANVVII\*

DE

EMILIA DORUȚIU-BOILĂ

Personajul pe care mă voi strădui să-l identific în cele ce urmează, și al cărui *cursus honorum*, foarte bogat, s-a desfășurat în pragul veacului al doilea al erei noastre, este pomenit într-o inscripție descoperită la Efes în cursul săpăturilor arheologice din terme și publicată de Dieter Knibbe în revista Institutului arheologic din Viena<sup>1</sup>.

Inscripția, gravată pe o bază de marmură a cărei parte superioară s-a pierdut, cuprinde 26 de rinduri, dintre care 13 în limba latină și 13 în limba greacă. Versiunea greacă este mai bine păstrată, și, pe alocuri, textul latin a fost restituit cu ajutorul celui grec.

Dăm mai jos textul inscripției, așa cum a fost editat de Dieter Knibbe :

M. Arruntium M. [fili]um Ter(etina)  
Claudian[u]m, pra[ef(ectum) coh]ort(is),  
tribunum [bis], praef(ectum) ala[e et]  
uex[il]li Prae[to]rianorum, doni[s]  
[mil]itaribu[s don]atum hasta pur[a]  
[ue]xillis ar[genteis c]orona aurea  
[e]t coron[a..., proc(uratorem)] Romae fru  
[menti comparandi] It(aliae), praef(ectum)  
class(is) [Moesiacae et ripae Dan]uui(i),  
[adlectum in senatori]um ordine[m]  
[inter aed]ilicios, pra[etor]em p(opuli) R(omani)  
leg(atum)  
[pr(o) pr(aetore) p]rouinciarum A[cha]iae  
et Asiae bis  
C. Vibius Salutaris a[mico suo].

15 M. Ἀρρουντίων Κλαυ[διανόν],  
ἐπαρχον σπειράης, δις χειλία[ρχον],  
δις ἐπαρχον εἰλής, ἐπίτροπον ἐ[ν]  
Ῥώμῃ ἐπὶ τοῦ σείτου, ἐπαρχον τοῦ  
ἐν Μοισίαι στόλου καὶ τῆς ὀχθῆς,  
20 καταλελεγμένον εἰς σύνκλητον  
ἐν τοῖς ἀγορανομικοῖς, στρατηγόν

\*O parte din acest studiu a fost citit la cel de al X-lea Congres Limes ce a avut loc la Xanten în sept. 1974 și urmează să apară în Actele Congresului. Socotim utilă publicarea în întregime a studiului privind cariera lui M. Arruntius Claudianus, comunicarea prezentată la Xanten fiind limitată la problemele referitoare la apărarea frontierei Dunării de Jos.

<sup>1</sup> JÖAI, IL, Beiblatt, 1968—1971, col. 1—15; cf. Fritz Eichler, Anzeiger Öst. Akad. Wiss. phil. hist. Klasse, CVI, 1969, p. 134; AnÉp., 1969—1970, Nr. 595.



δήμου Ῥωμαίων, πρεσβευτὴν καὶ ἀ[ν]-  
τιστράτηγον ἐπαρχειῶν Ἀχαΐας  
Ἀσίας δῖς.

25 Γ. Οὐείβιος Σαλουτάρης φίλωι  
καὶ εὐεργέτη ἰδίωι.

În traducere, „M. Arruntius, fiul lui Marcus, din tribul Teretina, Claudianus, prefect de cohortă, *tribunus militum* de două ori, prefect de ală și al vexilației de pretorienii, decorat cu decorațiile militare, *hasta pura*, *uexillum* de argint, coroană de aur și coroană... , procurator pentru cumpărarea de grîne în Italia, *praefectus* al flotei Moesiace și al malului Dunării, cooptat în ordinul senatorial printre edili, pretor al poporului roman, legat de rang pretorian al provinciilor Achaia și Asia de două ori, C. Vibius Salutaris, amicului său”. Versiunea greacă este, cu unele deosebiri, aceeași : „M. Arruntius Claudianus, prefect de cohortă, tribun de două ori, prefect de ală, procurator la Roma pentru procurarea de grîne, prefect al flotei din Moesia și al malului, ales în Senat între edili, pretor al poporului roman, legat propretor al provinciilor Achaia și Asia de două ori, C. Vibius Salutaris, prietenului și binefăcătorului său”.

Din acest text rezultă că, într-un moment pe care vom încerca să-l determinăm mai îndeaproape, o parte din linia frontierei Dunării se afla sub supravegherea militară a prefectului flotei, în același timp *praefectus ripae*. Misiunea îndeplinită de M. Arruntius Claudianus în Moesia ridică mai multe probleme, cum ar fi aceea a datei cînd Arruntius Claudianus a exercitat funcția de prefect al flotei moesice, stabilirea sectorului de limes asupra căruia și-a exercitat autoritatea ca *praefectus ripae* și sensul însuși al titulaturii *praefectus classis et ripae Danuvii*.

Editorul, care n-a identificat personajul, a datat inscripția și cariera lui M. Arruntius Claudianus în timpul domniilor lui Domitian și Traian, pornind de la indicația din inscripție privitoare la comanda extraordinară a unei vexilații de pretorienii, care n-ar fi putut avea loc decît în timpul luptelor grele ale lui Domitian împotriva dacilor, ori în timpul războaielor dacice ale lui Traian.

O indicație mai sigură este oferită de cariera dedicantului, Vibius Salutaris, despre care se știe că a stat la Efes aproximativ între anii 104–109, ani în care Arruntius Claudianus exercitase de două ori funcția de legat pretorian al Asiei. Principalele etape ale carierei lui Arruntius Claudianus s-au desfășurat deci pînă și inclusiv în primul deceniu al secolului al doilea al erei noastre. În cele de mai jos, vom reveni asupra personalității lui Vibius Salutaris.

Editorul n-a făcut legătura cu un legat de rang pretorian al Achaiei și al Asiei purtînd cognomen-ul Claudianus, cunoscut dintr-o inscripție de la Xanthos publicată în IGR, III 615 = TAM, II 282 = ILS, 8821<sup>2</sup>.

<sup>2</sup> Bendorf-Niemann, *Reisen im südwestlichen Kleinasien, Lykien und Karien*, 1884–1889, I, p. 92.76 = ILS, 8821 = IGR, III, 615 = TAM, II, 282; IGR, III, 627 = TAM, II, 394; cf. PIR<sup>2</sup>, II, 1936, nr. 753; H.-G. Pflaum, *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire Romain*, I, Paris, 1960, p. 181–182, nr. 84. În r. 2, după πρώτος συνκλητικός propunea să se restituie στρατηγός; această restituire a fost confirmată de inscripția de la Efes. E. Groag (PIR<sup>2</sup>, loc. cit., și H.-G. Pflaum au datat cariera lui Claudianus în vremea lui Traian; v. și op. cit., vol. III, p. 967, n. 84).

Cariera publică a personajului, al cărui *nomen gentile* căzuse în lacună, era asemănătoare cu aceea a lui M. Arruntius Claudianus din inscripția de la Efes adusă de noi în discuție :

... ος Κλαυδιανός ... ος τὰς ἐν ἰππικῇ [τάξει ἀρχὰς διελθῶν] μέχρ' ἐπιτροπικῆς ἀρχῆς καὶ πρῶτος συνκλετικὸς [στρατηγὸς δ]ῆμου Ῥωμαίων καὶ πρεσβε[υ]τῆς καὶ ἀντιστράτηγος ἐπ' ἀρχαίων Ἀχαιῶν καὶ Ἀσίας καὶ λεγεῶν[ος] δευτέρως Τραιανῆς [ἰσχυρᾶς καὶ ἀ]νθύπατος Μακεδ[ονίας] τῇ πατρίδι, τῇ μητρο-πι[ό]λει ...

Inscripția cuprinde, în rezumat, prima parte a carierei personajului nostru aducând unele elemente noi pentru partea sa finală. După ce a exercitat legațiile în Achaia și Asia, Claudianus a devenit legat al legiunii II Traiana Fortis, apoi, proconsul al Macedoniei. Inscripția de la Xanthos mai conține un amănunt interesant și anume, ni se spune că personajul ce ne reține atenția a devenit, el primul între licieni, senator la Roma. Această informație, precum și legația legiunii II Traiana Fortis, situează cariera lui Claudianus în timpul domniei lui Traian sau, cel mai tirziu, la începutul domniei lui Hadrian, ceea ce asigură identificarea lui Claudianus cu M. Arruntius Claudianus din inscripția de la Efes. Pentru a preciza mai îndeaproape cronologia carierei lui M. Arruntius Claudianus și a misiunii sale moesice, va trebui să începem cu partea finală a acestei cariere.

Într-un studiu asupra administrației provinciei Macedonia sub Traian și Hadrian, publicat în Actele primului Congres internațional de studii balcanice și Sud-europene <sup>3</sup>, cunoscuta epigrafistă și prosopografă de la Berlin, Leiva Petersen, a datat proconsulatul lui Claudianus în Macedonia — pe care, urmîndu-l pe Groag, l-a identificat cu M. Arruntius Claudianus de la Xanthos — la sfîrșitul domniei lui Traian, eventual în anii 115—116, după proconsulatul lui Q. Annius Maximus, datat sigur în a. 114.

Revenind la inscripția de la Efes, reamintesc că aceasta i-a fost închinată lui Claudianus, pe vremea aceea legat pentru a doua oară a proconsulului Asiei, de către Vibius Salutaris, cunoscutul everget din metropola Asiei. Numeroase inscripții fac cunoscute donațiile și activitatea lui Vibius Salutaris, desfășurată la Efes începînd din anul 104 pînă în 108/109 <sup>4</sup>. În anul 104 el a donat sanctuarului zeiței Artemis 31 statui de

<sup>3</sup> Zur Verwaltung der Provinz Macedonia unter Traian und Hadrian, in *Actes du premier Congrès international des études Balcaniques et sud-est européennes*, II, Sofia, 1970, p. 155—162 situa proconsulatul lui Claudianus în Macedonia în anii 115—116, după proconsulatul lui Q. Annius Maximus, datat sigur în anul 114. L. Petersen — urmîndu-l pe E. Groag, PIR<sup>2</sup>, C 753 — l-a identificat pe Claudianus, proconsul Macedoniei, cu Arruntius din inscripția de la Xanthos (TAM, II, 282), despre care se spune că a fost primul dintre licieni ales în senatul roman. Ed. Groag, *Die römischen Reichsbeamten von Achaia bis auf Diokletian* (Schriften der Balkan Kommission, Antiquarische Abteilung, IX), Wien-Leipzig, 1939, col. 103—104 data legația în Achaia a lui ... us Claudianus, cu semn de întrebare, în epoca lui Traian, iar intrarea în senat în vremea lui Nerva. Cu prilejul lecturii acestui studiu la Xanten, am fost informată că Chr. Habicht, *Zwei römische Senatoren aus Kleinasien*, ZPE, 13, 1974, 1, p. 1—4, a propus aceeași identificare a lui M. Arruntius Claudianus cu licianul Claudianus; familia acestuia ar fi obținut cetățenia romană grație procuratorului M. Arruntius Aquila.

<sup>4</sup> Cariera lui e cunoscută dintr-o inscripție de la Efes, Heberdey, *Forschungen in Ephesos*, II, 28. După mai multe posturi administrative, el a îndeplinit cele *tres militiae equestres* și funcții procuratoriene de rang sexagenar (subprocurator în Mauritania Tingitana și apoi în provincia Gallia Belgica). În jurul anilor 104 locuia la Efes, unde trecea drept unul din marii evergeți ai orașului și unde numeroase inscripții atestă bogatele donații făcute de el templului Artemidei. În 108 el închina o statuie proconsulului Asiei, L. Nonius Asprenas Calpurnius Torquatus, cin-

aur și argint ale Artemidei, ale împăratului și ale familiei imperiale, personificări ale senatului, ale ordinului equestru și ale poporului roman. El a donat și o sumă însemnată de bani, din ale căror dobânzi urmau să se facă distribuții anuale la sărbătoarea zeiței. Vibius Salutaris era cetățean de onoare al Efesului și în strînse relații cu personalitățile de seamă ale provinciei. Între aceste personalități, în afară de proconsulul L. Nonius Calpurnius Torquatus Asprenas, căruia îi închină în anul 108/109 o statuie numindu-l *amicus optimus*, se afla și M. Arruntius Claudianus, legatul proconsulului, „amic și binefăcător” (φίλος καὶ εὐεργέτης, cum se spune în versiunea greacă a inscripției). În acești ani trebuie deci să fi avut loc cele două legații în Asia ale lui Arruntius Claudianus.

Se știe că alegerea legaților proconsulilor o făceau proconsulii înșiși, adeseori dintre prieteni apropiați ori rude <sup>5</sup>. E probabil că Arruntius Claudianus era legatul lui Nonius Asprenas, ceea ce ar putea explica prietenia lui Vibius Salutaris pentru cele două personalități politice romane, precum și dedicațiile puse lor la Efes.

Inscripția adusă de noi în discuție oferă deci o datare destul de strînsă a legației asiatică a lui Claudianus, pînă acum pusă vag în sec. I/II. Legația dura atît cît dura și proconsulatul. Fiind pentru a doua oară legat al proconsulului Asiei la data cînd Vibius Salutaris îi închina inscripția, putem stabili începutul funcției sale asiatice cca în anul 104. Înainte de aceasta, Claudianus a fost legat propretor al Achaiei, funcție care, pe baza celor stabilite de noi, a putut avea loc cel mai tîrziu în 102–104.

În jurul primilor doi ani ai sec. II, Arruntius Claudianus era *praetor populi Romani*, funcție menționată atît în inscripția de la Efes cît și în cea de la Xanthos, și care era treapta premergătoare legațiilor de rang pretorian în provincii <sup>6</sup>.

Cu acestea ajungem — urmînd ordinea inversă propusă la începutul acestei discuții — la *allectio in senatus*, întîmplată foarte probabil în primii ani ai domniei lui Traian, oricum, în ultimii ani ai sec. I. E probabil că ascensiunea sa în senat s-a datorat meritelor sale militare deosebite, fapt subliniat în primele rînduri ale inscripției <sup>7</sup>.

În anii precedenți, cca 95, dacă funcțiile sale s-au succedat strîns una după alta, Arruntius Claudianus îndeplinea o comandă militară la Dunărea de Jos, ca prefect al flotei dunărene moesice și ca prefect al malului Dunării. Cît va fi durat această comandă este greu de apreciat, durata prefecturilor fiind variabilă (între 1 și 6 ani) <sup>8</sup>. Către începutul ultimului deceniu al sec. I, Arruntius Claudianus exercita o procuratură de rang sexagenar la Roma, în cadrul organismului creat pentru aprovizionarea

stit ca *amicus optimus*. Pentru datarea proconsulatului în Asia a lui L. Nonius Asprenas, v. lista alcătuită de D. Magie, *Roman rule in Asia Minor to the end of the third Century after Christ*, II, Princeton, 1950, p. 1579 sqq., precum și listele anuale de guvernatori senatoriali, din studiul lui Werner Eck, *Senatoren von Vespasian bis Hadrian*, Vestigia, Beiträge zur alten Geschichte, Bd. 13, München, 1970, p. 168, care propune anii 107/108 pentru guvernarea în Asia a acestui personaj, fost consul în anul 94.

<sup>5</sup> Cf. W. Eck, *op. cit.*, p. 38–47; A. v. Premmerstein, RE, XII, 1925, col. 1144, s.u. *Legatus*.

<sup>6</sup> Cf. W. Eck, *op. cit.*, p. 45.

<sup>7</sup> Cf. H.-G. Pflaum, *Les procureurs équestres sous le Haut-Empire romain*, Paris, 1950, p. 218; v. și W. Eck, *op. cit.*, p. 109.

<sup>8</sup> E. Birley, *The Equestrian Officers of the Roman Army*, în *Roman Britain and the Roman army*, Kendal, 1961, p. 153.

cu grine a Italiei. Funcția a cărei titulatură n-a mai fost atestată<sup>9</sup>, a fost interpretată de editorul inscripției ca una extraordinară, ea avînd misiunea de a procura grine din Italia în împrejurări politice-militare excepționale, eventual, în cursul uneia din campaniile războinice ale lui Domitian.

Cîndva, în jurul anilor 86—89, Claudianus a participat la un război ca *praepositus (praefectus)* al unei *vexillatio* de pretorienii și, în urma unor isprăvi deosebite, a fost decorat cu *hasta pura*, *vexillum* de argint și două *coronae*<sup>10</sup>. Faptele militare prin care s-a distins i-au deschis, așa cum am avut ocazia să spunem, drum unei cariere rapide și strălucite, altminteri destul de rare și greu accesibile pentru cei din ordinul ecvestru. Datarea prefecturii vexillației de pretorienii în timpul lui Domitian este sprijinită și de amănuntul că numele împăratului care a conferit *dona militaria* nu este menționat, ceea ce se întîmpla mai ales cu împărații care au suferit *damnatio memoriae*; de asemenea, pretorienii nu luau parte la campanii războinice decît atunci cînd însuși împăratul conducea operațiile<sup>11</sup>. Această împrejurare ar putea data comanda lui Arruntius chiar în a. 86/87, în timpul războiului contra dacilor condus de Cornelius Fuscus, prefectul pretoriului, căci se știe că în acel an împăratul a venit și el în Moesia.

Comanda vexillației de pretorienii era la capătul celor *tres militiae equestres*, după ce Arruntius exercitase *praefectura cohortis*, tribunatul militar de două ori și *praefectura alae*, funcții ce de obicei durau cca 10 ani. Cariera lui M. Arruntius Claudianus s-a desfășurat deci în timpul domniilor lui Domitian, Nerva și Traian. Claudianus a avut o îndelungată carieră ecvestră, după care, grație unor merite militare excepționale, a fost cooptat în senat în jurul anilor 100<sup>12</sup>. După încheierea legațiilor pretoriene în Achaia și Asia, Claudianus a preluat comanda legiunii II Traiana Fortis, probabil în jurul anilor 109—110, deci într-o vreme cînd unitatea se afla în Siria și cînd ea mai avea legați de rang senatorial. Se știe că după mutarea sa în Egipt, întîmplată în timpul lui Hadrian, ea n-a mai putut fi comandată decît de prefecți de rang ecvestru<sup>13</sup>.

Apoi, așa cum arată inscripția de la Xanthos, Claudianus a devenit proconsul al Macedoniei, de asemenea de rang pretorian. Revenind la datarea proconsulatului în Macedonia, adusă în discuție la începutul studiului nostru, socotim că acesta a putut avea loc înainte de anul 114, deci înainte de legația lui Q. Annius Maximus, datată sigur în a. 114.

După proconsulatul Macedoniei, nu mai avem nici o știre despre personajul nostru.

<sup>9</sup> Cf. H.-G. Pflaum, *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire Romain*, vol. II, p. 878 și nota 16. Cf. J. Carcopino, *Histoire Romaine*, II, p. 121.

<sup>10</sup> Pentru *dona militaria* cuvenite ofițerilor din rangul cavalerilor, cf. A. v. Domaszewski, *Die Rangordnung des römischen Heeres*, Bonn, 1908, p. 137; J. Fitz, *Auszeichnungen der Praefekten der alae miliariae*, Klio, 52, 1970, p. 99—106.

<sup>11</sup> Despre participarea pretorienilor pe cîmpul de luptă, v. A. Passerini, *Le coorti pretorie*, Roma, 1939, p. 191 și urm.

<sup>12</sup> Despre cariera militară a ofițerilor de rang ecvestru, v. A. v. Domaszewski, *op. cit.*, p. 122 și urm.; E. Birley, studiul citat mai sus, nota 8, p. 133—153, în special, p. 138.

<sup>13</sup> Legiunea II Traiana Fortis a fost întemeiată de Traian în cursul pregătirii războaielor cu dacii. Această legiune a făcut parte din armata Siriei, încă înainte de începerea luptelor cu parții și a fost mutată în Egipt între anii 119—127, de cînd datează cea mai veche știre a staționării sale în Egipt, probabil după campania lui Hadrian din 123; cu acel prilej, legiunea III Cyrenaica a părăsit Egiptul. Cf. E. Ritterling, *RE*, XII, 1925, col. 1484—1493, s.u. *Legio*; v. și H. M. D. Parker, *The Roman Legions*, Cambridge, 1928, p. 114—115.

Inscripția pe care am adus-o în discuție ne face cunoscute numele și cariera unui prefect al flotei dunărene moesice, a cărui comandă la granița Dunării de Jos a avut loc în timpul lui Domitian, într-o perioadă destul de slab documentată pînă acum în ce privește organizarea limesului moesic.

Stabilirea sectorului limesului dunărean asupra căruia și-a exercitat autoritatea Arruntius Claudianus ca *praefectus classis et ripae Danuvii* este în funcție de locul unde se afla sediul principal al flotei moesice. Se știe că după împărțirea din anul 86 a Moesiei, comandamentul flotei moesice se afla în Moesia Inferioară; reamintim că toate diplomele militare eliberate soldaților din flota moesică au fost emise de legații Moesiei Inferioare, începînd cu cea din anul 92, din timpul guvernatorului Sex. Octavius Fronto<sup>14</sup>. De aceea, identificarea *ripae Danuvii*, sub supraviețuirea flotei moesice, cu *ripa Thraciae* — identificare propusă de Dieter Knibbe, editorul inscripției de la Efes — cuprinzînd porțiunea de Dunăre dintre Dimum și guri, cunoscută din documentele vamale, este foarte verosimilă, deși *praefecturae ripae Danuvii* sînt amintite de inscripții din prima jumătate a sec. I pe Dunărea panonică precum și în partea de vest a Moesiei.

*Ripa Danuvii* denumea în general granița romană pe întregul ei curs, în același fel în care granița pe Rin se numea *Ripa Rheni* sau cea de pe Eufrat se numea *ripa fluminis Euphratis*. Acest termen apare deja în *Res gestae Divi Augusti* și e utilizat adeseori de Tacitus și alte izvoare literare antice<sup>15</sup>. *Ripa Danuvii* este amintită în a doua jumătate a secolului I pe Dunărea panonică, constituită ca un organism militar-administrativ aparte, condus de un prefect. Cîteva decenii mai devreme, un organism asemănător a fost atestat epigrafic pe Dunărea moesică.

*Praefecti ripae* sînt cunoscuți pretutindeni în imperiu, acolo unde granița era pe un fluviu: un *praefectus ripae Rheni* este numit de Tacitus, *Hist.* IV, 55, pentru anul 69; din aceeași regiune și dintr-o vreme apropiată, provine o inscripție fragmentară care amintește un *praefectus ad ripam*, în același timp *praefectus* al unei ala, poate ala Treuerorum, dizolvată.

<sup>14</sup> E. Ritterling, *Arch. Ért.*, XL, 1923 — 1926, p. 294 și nota 3, a arătat pentru prima dată că, după împărțirea Moesiei din anul 86/87, flota a fost atribuită armatei Moesiei Inferioare, la fel cum s-a întîmplat în Pannonia și Germania, unde flotele au rămas în provinciile situate pe cursul inferior al Dunării și, respectiv, al Rinului. Toate diplomele militare date soldaților din *Classis Flavia Moesia* au fost emise de guvernatorii Moesiei Inferior: CIL, XVI, nr. 37, din anul 92; nr. 45 din a. 99; nr. 50 din a. 105; nr. 83 din a. 138. C. Patsch a respins această concluzie, pe temeiul inscripției CIL, III, 14507 = ILS, 9225, descoperită pe valea Moravei, care atestă un soldat de flotă (*epibates*); aceasta este singura inscripție în legătură cu flota descoperită în Moesia Superior, dar de valoare discutabilă, căci, pe lângă faptul că este fragmentară, ea nu pomeneste numele unității în care a servit respectivul *epibates*, și chiar dacă numele flotei moesice ar fi figurat pe piatră, acest fapt n-ar fi putut constitui el singur dovada că o unitate a flotei ar fi staționat pe Morava. Menționăm de asemenea, că nici o diplomă militară emisă pentru armatele Moesiei Superior nu înșiră pe *classici* printre beneficiarii lor. Cf. C. Patsch, *Beiträge*, V/2, p. 7, nota 7.

<sup>15</sup> Pentru definirea termenului *ripa* în opoziție cu *limes*, v. E. Fabricius, *RE*, 13, 1927, col. 573 — 574. La Dunăre, romanii denumeau granița Imperiului numai prin „*ripa Danuvii*”, v. de ex. *Mon Ancyr.*, V, 47; CIL, IX, 5363; Tacitus, *Ann.*, IV, 5: „...et Thraeciam Rhoeמתalces ac liberi Cotyis, ripamque Danuvii legionum duae in Pannonia, duae in Moesia attinebant”; și tot la Tacitus, *Agricola*, 41: „Tot exercitus in Moesia Daciaque et Germania et Pannonia temeritate aut per ignaviam ducum amissi, tot militares uici cum tot cohortibus expugnati et capti; nec iam de limite Imperii et ripa, sed de hibernis legionum et possessione dubitatum”.

de Vespasian în anul 70<sup>16</sup>. Pe Eufrat era un *praefectus fluminis Euphratis*<sup>17</sup>, iar pe Dunăre, *praefecti ripae Danuvii*, în diverse sectoare ale graniței dunărene, în Pannonia și Moesia<sup>18</sup>.

În imperiul timpuriu, regiunile recent cucerite erau încredințate administrației unor ofițeri, în general *praefecti*, făcând parte din armata de ocupație. Împărații au procedat de la caz la caz, după gradul de pacificare a unui ținut. În Raetia și Noricum, în primele decenii după cucerire, administrația militară a fost exercitată de un *praefectus Raetis, Vindolicis Vallis Poeninae et levis armaturae*. În Pannonia și Moesia triburile nou supuse au fost organizate în *ciuitates* și au fost puse sub puterea militară a unor ofițeri romani care-și exercitau autoritatea sub numele de *praefecti ciuitatis* ori *ciuitatium*. Cînd aceste *ciuitates* se aflau în apropierea graniței fluviale, atunci *praefectus ciuitatis* era concomitent și *praefectus ripae*<sup>19</sup>; pe litoralul mării, în unele provincii, au fost înființate *praefecturae orae maritimae*<sup>20</sup>.

Acești *praefecti* erau de rang ecvestru, uneori numai foști centurioni, și aveau sub comanda lor trupe auxiliare. C. Baebius Atticus a exercitat *praefectura ciuitatium Moesiae et Triballiae* după primipilat și înaintea tribunatului militar; L. Volcacius Primus a fost mai întîi *praefectus cohortis*, iar după *praefectura ripae Danuvii et ciuitatium*, a devenit *tribunus militum legionis V Macedonicae*; C. Nouius Priscus, *praefectus ripae Danuvii* din sectorul moesic, a ocupat această funcție după tribunatul militar în legiunea IV Scythica; Sex. Pedius Hirrutus a fost numit *praefectus Raetis*... etc., după primipilatul legionar, întocmai ca Vestalis, primipilul făcut nemuritor de Ovidiu, căruia i s-a încredințat apoi o comandă

<sup>16</sup> Inscriptia, foarte fragmentară, a fost descoperită la Mogontiacum; lectura revizuită i se datorește lui G. Alföldy, *Die Hilfstruppen in der römischen Provinz Germania inferior*, în *Epigraphische Studien* 6, Bonn, 1968, p. 37 și 188, nr. 69 (cf. An.Ép., 1968, p. 108, nr. 321).

<sup>17</sup> CIL, XII, 1357 (= ILS, 2709).

<sup>18</sup> CIL, IX, 5363 (= ILS, 2737) cf. A. Mócsy, *Historia*, VI, 1957, p. 490; id., RE, XX, 1962, col. 607—608, s.u. *Pannonia*; v. și R. Syme, *Danubian Papers*, p. 83, referitor la *praefectus ripae Danuvii et ciuitatium duarum Boiorum et Azaliorum*. Ambele *ciuitates* sînt localizate la Ptolemeu, 2, 14, 2, în Pannonia Superior. JRS, XIV, 1924, p. 188—189 = An.Ép., 1926, nr. 80: *trib. mil. leg. IV Scythicae, praef. equit. praef. ripae Danuvii*; inscripția a fost descoperită la Antiochia, în Siria, unde legiunea IV Scythica a fost mutată în a. 56/57, cf. E. Ritterling, RE, 12, 1559, s.u. *Legio*. Legiunea a făcut parte pînă atunci din armatele Moesiei și a fost în garnizoană într-unul din castrale din partea de vest a provinciei, în Moesia Superior de mai trziu.

<sup>19</sup> Pentru istoria acestor prefecturi, v. H.-G. Pflaum, *Les procurateurs équestres sous le Haut-Empire romain*, p. 15 și urm.; A.N. Sherwin-White, *Procurator Augusti*, BSR, XV, 1939, p. 11—26; Ph. Horowitz, *Le principe de création des provinces procuratoriennes*, în RPhil. 1939, p. 46—65 și p. 218 și urm.; Gerhard Winkler, *Die Statthalter der röm. Provinz Rätien unter dem Prinzipat*, în *Bayerische Vorgeschichtsblätter*, 36, 1, 1971, p. 50—100; W. Ensslin, RE, XXII/2, 1954, col. 1290 și urm. s.u. *Praefectus*; Gerold Walser, *Zur römischen Verwaltung der Vallis Poenina*, *Museum Helveticum*, 31, 1974, 3, p. 169—178. Pentru datarea funcției de *praef. ripae Danuvii* exercitată de L. Volcacius Primus, v. K. Wachtel, *Historia*, XV, 1966, 2, p. 246—247; v. și E. Tóth—G. Vékony, *Acta Arch. Hung.*, 22, 1970, p. 148 și notele 134 și 136, unde se arată că aceasta a putut avea loc între a. 69 (cînd coh. I Noricorum a venit în Pannonia) și domnia lui Nerva.

<sup>20</sup> Pentru *praefectura orae maritimae*, v. art. lui G. Barbieri din *Rivista di Filologia e d'Istruzione classica*, N.S., XIX, 1941, 4, p. 268—280 și vol. LXXIV, 1946, p. 166—171.

extraordinară la Dunărea de Jos ori pe litoralul vest-pontic<sup>21</sup>. Uneori *praefecti ripae* erau concomitent și *praefecti classis*, și faptul e normal, căci apărarea malului unui fluviu nu era posibilă fără participarea flotei; astfel, se presupune că Iulius Tutor, *praefectus ripae Rheni*, era în același timp și *praefectus classis Germanicae*; la fel cum Lucius Valerius Proculus din Alexandria era prefect al flotei și „potamophylax”, sau M. Arruntius Claudianus, *praefectus classis Moesiacaе et ripae Danuvii*. De același rang era *praefectura orae maritimae*<sup>22</sup>.

Desigur, în cursul timpului, caracterul acestei funcții a evoluat. Spre mijlocul sec. I, aceste *praefecturae* — *ciuitatium*, *ripae*, *orae maritimae* — au devenit unități administrative-militare în cadrul provinciilor, subordonate legatului acestora<sup>23</sup>. Din inscripții reiese că prefecturile au

<sup>21</sup> În ordinea citării lor în text: CIL, V, 1838 = ILS, 1349 (C. Baebius Atticus); ILS, 2737 (L. Volcacius Primus); AnEp., 1926, nr. 80 (C. Nouius Priscus); CIL, IX, 3044 = ILS, 2689 (Sex. Pedius Hirrutus); Ovidiu, *Ex P.*, IV, 7 (Iulius Vestalis, cf. PIR<sup>2</sup>, IV/3, nr. 621); Epigraphische Studien, 6, 1968, p. 188, nr. 69 (Ti. Claudius...); ILS, 2709 (C. Sappius Flavus).

<sup>22</sup> Cf. definiției date de G. Barbieri, *loc. cit.*, *praefectura orae maritimae* era „una milizia equestre straordinară, una tappa non necessaria e normale della carriera equestre”. O inscripție descoperită recent la Efes, D. Knibbe, JÖAI, IL, Beiblatt, 1968–1971, col. 15–19, n. 2, face pentru prima dată cunoscută cariera lui Gavius Bassus, prefectul țărmului pontic pomenit de Plinius, *Ep. ad Traianum*, X, 21 și 22: *praef. coh. VI Britt. eq. p. f., trib. mil. leg. I Adiutric., adlectus in dec. V inter selectos, praef. eq. alae Cl. nouae, donis donatus bello Dacico ab Imp. Caesaris Nerua Traiano Germanico Dacico corona murali hasta pura uexillo, praef. orae Ponticae maritimae*.

<sup>23</sup> Vezi H.-G. Pflaum, *Les procurateurs équestres*, p. 215 sq.; R. Ensslin, RE, XXII/2, s.u. *Praefectus*, col. 1292; A. N. Sherwin-White, BSR, 1939, p. 20; *praefecti ciuitatium* apar ca administratori subordonați guvernatorilor provinciilor; *praefectus ripae Rheni* era însărcinat cu paza unor porțiuni de fluviu cu o importanță militară deosebită. Am insistat aici asupra unor aspecte altminteri bine cunoscute, intruct în literatura noastră de specialitate au fost exprimate unele opinii deosebite cu privire la termenii precizați de noi mai sus. Ne referim la articolul publicat de Al. Suceveanu în *Pontica*, 4, p. 105–121, *În legătură cu data de anexare a Dobrogei de către romani*; socotind că argumentele pe baza cărora s-a stabilit anul 46 ca dată de anexare a Dobrogei de către romani sînt insuficient de temeinice, autorul ajunge la concluzia că acest eveniment a avut loc mai tîrziu, abia în timpul lui Vespasian. Menționarea „organismului *ripa* (= *Ripa Thraciae*), diferit de provincie”, în epitaful lui Plautius Silvanus Aelianus, precum și „menținerea districtului militar preprovincial, *praefectura orae maritimae*, pînă în deceniul al șaselea al sec. I,” ar constitui în schimb dovezi că pînă la acea dată Dobrogea nu făcea încă parte din provincia Moesia. Atestarea în inscripția de la Efes a unui *praefectus classis Moesiacaе et ripae Danuvii* la sfîrșitul sec. I, în timpul lui Domitian, cînd nu se mai putea pune la îndoială apartenența Dobrogei la provincia Moesia, permite, socot, readucerea în discuție a dovezilor pe care-și sprijinea Al. Suceveanu concluziile. Revenind la inscripția lui Plautius Aelianus, în r. 16–18 se spune: *ignotos ante aut insensos p. R. reges signa Romana adoratos in ripam, quam tuebatur, perduxit* („a adus regi pînă atunci necunoscuți sau dușmani poporului roman, pe malul Dunării pe care-l păzea, spre a-i pune să se închine steagurilor romane”, în trad. lui V. Pîrvan, *Getica*, p. 103–4; cf. D. M. Pippidi, *Contribuții*<sup>2</sup>, p. 312). Paragraful se referă la o ceremonie de încheiere a unor tratate clientelare, ceremonie care, spre a-i da mai multă greutate, a îndeplinit-o pe pămînt roman, pe malul drept al Dunării. „Die bis dahin feindlichen oder unbekannten Könige — scria A. Stein, *Die Legaten von Moesien*, 1940, p. 30—... Plautius zur Huldigung vor den Feldzeichen als Symbolen des römischen Herrschaftsgedankens zwang, denen er also ein Klientelverhältnis aufnötigte...”. Pentru ceremonia de „adorare a steagurilor” ca semn de supunere, v. bibliografia citată de D. M. Pippidi, *loc. cit.*, p. 314 și notele 88 și 89; aceeași interpretare la C. Patsch, *Beiträge*, V/2, p. 165; interpretarea conform căreia Plautius Aelianus ar fi făcut „un transplant de regi” într-un ținut asupra căruia guvernatorul „exercita numai o acțiune de protecție, dar pe care nu-l conducea în mod legal” îi aparține numai autorului articolului citat mai sus, fără ca această interpretare nouă să fie susținută cu vreun argument. Cum s-a văzut mai sus, simpla menționare a termenului *ripa* nu permite o asemenea concluzie, dimpotrivă. Reamintim aici că și în Pannonia Superioară, exis-

foșt înființate sau păstrate în acele regiuni care reclamau o atenție specială ori erau prea îndepărtate de reședința guvernatorului. De-a lungul limes-ului, asemenea praefecti grupau sub comanda lor trupele auxiliare dislocate într-un anumit sector, fiind ei înșiși comandanți ai uneia din aceste unități — în cazul nostru, prefectul flotei avea comanda asupra celorlalte unități auxiliare din castrele de pe malul Dunării de Jos. Ei aveau atribuții militare și administrative, veghind și asupra stațiilor vamale.

La granița dunăreană a Moesiei, după împărțirea acesteia în două provincii, legiunile au continuat să fie concentrate pe frontul dacic, cea mai răsăriteană garnizoană de legiune fiind aceea de la Novae, unde a fost adusă legiunea I Italica. Ținutul situat la est de Novae pînă la vărsarea Dunării în Mare era apărat de trupe auxiliare<sup>24</sup>. Comanda acestor trupe și paza acestui sector de graniță — destul de lung și îndepărtat de reședința guvernatorului — au fost încredințate prefectului flotei, care exercita și funcția de *praefectus ripae*. Dintre toți comandanții acestor unități, la cea dată prefectul flotei avea gradul cel mai înalt, Arruntius Claudianus avînd în urma sa o îndelungată carieră și experiență militară, în parte cîștigată chiar pe frontul moesic, comandînd o vexilație de pretorienii într-o campanie condusă de Domitian.

Termenul grecesc pentru funcția exercitată de Arruntius Claudianus la Dunărea de Jos, *ἐπαρχος τοῦ ἐν Μοισίαι στόλου καὶ τῆς ὁχθῆς*, în versiunea latină *praefectus classis Moesiacae et ripae Danuvii*, reamintește expresia τὸ τῆς κατὰ τὸν Ἰστρον ὁχθῆς τέλος, tradusă de specialiști prin *portorium ripae Thraciae*, expresie folosită în scrisoarea legatului Moesiei, Flavius Sabinus, adresată histrienilor și păstrată în „Horothesia lui Laberius Maximus”<sup>25</sup>. În prima dintre scrisorile sale, guverna-

tența unei *praefectura ripae Danuvii* a fost recent datată în timpul lui Vespasian, vreme în care Pannonia era de multă vreme înglobată în imperiu, v. mai sus nota 19. De asemenea, cel de al doilea argument în sprijinul datării mai tîrzii a anexării Dobrogei de către romani, și anume că atestarea unui *praefectus (orae maritimae)* în „Horothesia lui Laberius Maximus” ar însemna implicit un district preprovincial, nu se poate susține. Pretutindeni unde o *praefectura orae maritimae* a fost atestată, ea apărea în cadrul organizării provinciale, și aceasta atît pe coastele Hispaniei, ale Africii, cît și pe cele ale Asiei Mici (v. mai sus notele 20 și 22). Cît despre afirmația lui Al. Suceveanu (*art. cit.*, p. 110), conform căreia anul 47 (data primei scrisori a lui Tullius Geminus din Horothesia lui Laberius Maximus) „n-ar reflecta în cel mai bun caz decît începutul unei reglementări vamale într-un oraș grecesc anexat definitiv încă din vremea lui Crassus, și care nu are o legătură directă cu interiorul teritoriului dobrogean”, menționăm doar că cea de-a doua scrisoare a lui Flavius Sabinus, din același document, denumeste vama cu care Histria intrase în conflict „rețeaua vamală a malului Dunării ce se întinde pînă la Mare”. Această vamă nu putea să nu cuprindă și întregul teritoriu dobrogean. Nu e aici locul să insistăm asupra relațiilor Histriei cu vama Dunării, problema a fost exhaustiv tratată de D. M. Pippidi, *Contribuții*<sup>2</sup>, p. 349—385.

<sup>24</sup> Materialul documentar pentru partea răsăriteană a limes-ului moesic este foarte sărac pînă acum. Cităm aici fragmentul de inscripție de la Sexaginta Prista din timpul guvernării lui Laberius Maximus (V. Velkov, *Eine neue Inschrift über Laberius Maximus*, *Epigraphica*, XXVII, 1—4, 1965, p. 90—109), precum și o inscripție monumentală de la Appiaria, datînd din anul 76, pusă de comandanții a două cohorte, ale căror nume căzute în lacună au fost întregite cu cele ale coh. Mattiacorum și Gallorum (V. Beșevliev, *Epigrafski Prinosi*, Sofia, 1952, p. 71, nota 122). Se presupune, de asemenea, că la Troesmis, înaintea aducerii legiunii V Macedonica, staționase ala I Pannoniorum. Există unele indicii că flota avea unele escadre la Noviodunum încă înainte de sfîrșitul sec. I.

<sup>25</sup> V. Părvan, *Histria IV*, ARMSI, Ser. II, 38 (1915—1916), p. 556—558, n. 15 și 558—593, n. 16; SEG, I, 329; H. Nesselhauf, *Epigraphica*, I, 1939, p. 331—338; D. M. Pippidi, *Contribuții*<sup>2</sup>, p. 349—385; J. H. Oliver, *Greek-Roman Byzantine Studies*, 6, 1965, p. 146—149. Întreaga bibliografie este amănunțit citată la D. M. Pippidi, *loc. cit.*, p. 353.



torul spune că, deși rețeaua vamală a malului Dunării se întinde până la Mare, iar orașul este situat la o mare depărtare de gurile fluviului, dar, întrucît solii cetății l-au încredințat, iar prefectul Asiaticus a confirmat că aproape singurul venit al orașului provine din pescuit, a hotărît să le asigure străvechiul drept de a pescui în brațul Peuce. În scrisoarea următoare, același Flavius Sabinus îi anunță pe histrieni că a ordonat prefectului Arruntius Flamma să vegheze ca drepturile cetății în Peuce să fie respectate. Conform interpretării lui V. Pârvan, G. Barbieri, D. M. Pippidi, J. H. Oliver, prefectii Asiaticus și Arruntius Flamma pomeniți în scrisorile lui Sabinus ar fi fost *praefecti crae maritimae*, ca și Vestalis, ofițerul roman pomenit de Ovidius cu o jumătate de veac înainte <sup>26</sup>.

Inscripția de la Efes, care atestă existența unei *praefectura ripae Danuuii* la Dunărea de Jos, este pentru noi prețioasă nu numai pentru faptul că aruncă o lumină nouă asupra apărării graniței dunărene în timpul lui Domitian, ci ea deschide de asemenea posibilitatea unei mai bune înțelegeri a felului cum a fost inclusă așa-numita *ripa Thraciae* în sistemul defensiv roman. Reamintim că o *praefectura orae maritimae* ca atare nu este amintită de nici un izvor pe țărmul de vest al Pontului Euxin. Existența ei a fost dedusă mai întâi de A. v. Premerstein din aluziile lui Ovidius <sup>27</sup> și, mai târziu, de savanții mai sus citați, din textul Horothesei lui Laberius Maximus.

Pasajul din poezia lui Ovidius, *Ex Ponto*, IV, 7 : *missus es Euxinas quoniam, Vestalis, ad undas, / ut positus reddas iura sub axe locis*, a fost interpretat de majoritatea specialiștilor ca referindu-se la o misiune de apărare a coastelor, Vestalis îndeplinind funcția de *praefectus orae maritimae*. A. Stein înclina și el în favoarea acestei ipoteze, dar nu excludea nici posibilitatea ca Vestalis să fi funcționat în aceste ținuturi ca *praefectus ripae Danuuii* <sup>28</sup>. S-a considerat de asemenea că Vestalis a îmbrăcat aceeași demnitate ca, o jumătate de veac mai târziu, Asiaticus și Arruntius Flamma, prefectii din timpul guvernării lui Flavius Sabinus.

Dar între timp, lucrurile se schimbaseră la Dunărea de Jos. Așa cum este îndeobște acceptat, ținutul numit *Ripa Thraciae* a fost anexat Moesiei în anul 46; autoritatea militară romană s-a extins pînă la gurile Dunării și, odată cu ea, vama a cuprins întregul mal al fluviului. Din Horothesia lui Laberius Maximus rezultă că amintiții prefecti trebuiau să supravegheze relațiile dintre cetatea Histria și arendașii vămii Dunării și să pună în aplicare hotărârile guvernatorului privind drepturile histrienilor de a pescui în gurile Dunării și de a aduce prin punctele vamale de pe Dunăre lemnul de pin de care aveau nevoie și cu care histrienii se aprovizionaseră din totdeauna pe acea cale. O asemenea misiune putea să fie de competența comandantului militar care avea sub autoritatea sa malul Dunării și supraveghea punctele vamale situate de-a lungul fluviului, mai

<sup>26</sup> Ovidiu, *Ex Pont.*, IV, 7; V. Pârvan, *loc. cit.*, nota 16 și *Histria* VII, ARMSI, Ser. III, tom. 2, 1923, p. 47—51, nr. 40, unde editează un fragment de inscripție cuprinzînd numele lui Arruntius Flamma; G. Barbieri, *Riv. Fil. Class. N. S.*, 19 (1941), p. 268—80 și 24 (1946), p. 166—71; D. M. Pippidi, *loc. cit.*, p. 382—384; id., *DID*, I, 1965, p. 300—301; J. H. Oliver, *op. cit.*, p. 151 și nota 5.

<sup>27</sup> JÖAI, I, 1898, Beiblatt, p. 193—194.

<sup>28</sup> C. Patsch, *Beiträge*, V/1, p. 128; A. Stein, *Die Legaten von Moesien*, p. 14; cf. W. Reisdinger, *RE*, VIII A<sub>2</sub>, 1958, s. v. *Vestalis*; *PIR*<sup>2</sup>, IV/3, nr. 621 (Iulius Vestalis).

degrabă decît de competența prefectului țărmlui mării — care, așa cum am amintit mai sus, nu este atestat de sursele antice pe țărmul de vest al Pontului. Putem deci presupune că o prefectură a malului Dunării de Jos exista de mai demult, dacă nu chiar din vremea lui Ovidiu, cel puțin din anii domniei lui Claudius, îndată după înglobarea ținutului în provincia Moesia <sup>29</sup>. Situată la extremitatea răsăriteană a provinciei, în afara acțiunilor imediate ale legiunilor și ale guvernatorului provinciei, această porțiune a malului Dunării a fost de la început încredințată autorității unui *praefectus ripae Danuvii*, care deținea și comanda flotei. Căci este mai puțin probabil ca această prefectură să fi fost în vremea lui Claudianus de dată recentă, așa cum s-a propus de editorul inscripției de la Efes, înființată ca un comandament extraordinar, chiar în timpul lui Domitian — știut fiind că, începînd cu Flavii, împărații au tîns să renunțe la sistemul prefecturilor.

Această formă de administrație militară a durat pînă după încheierea războaielor dacice ale lui Traian, cînd au fost aduse în acest sector la limes-ului dunărean două legiuni, V Macedonica și XI Claudia, instalîndu-le în castrule de la Troesmis și Durostorum.

Unde se afla reședința lui Claudianus în dubla sa calitate de *praefectus classis et ripae Danuvii*, este imposibil de precizat în stadiul actual al cercetărilor. Însăși istoria flotei dunărene este puțin cunoscută <sup>30</sup>. Se susține în general că aceasta a fost reorganizată de Vespasian, care a creat *classis Pannonica* și *classis Flavia Moesica*. După reformele politico-administrative ale lui Domitian, cînd Moesia a fost împărțită în două provincii, flota a fost afectată Moesiei Inferioare, unde ea trebuia să supravegheze cursul inferior al fluviului pînă la guri și să asigure transportul trupelor și al proviziilor pentru garnizoanele romane situate pe țărmul de nord al Mării Negre (Tyras, Olbia, Chersones) și care aparțineau armatei Moesiei Inferioare. Cea mai veche inscripție despre flota Dunării de Jos este diploma de la Brețcu din anul 92, din timpul legatului C. Octavius Fronto. Stațiunea principală a flotei și sediul prefectului trebuie căutate la răsărit de lagărul legionar de la Novae, dincolo de teritoriul legiunii și de aria de acțiune directă a legatului legiunii.

În timpul guvernării lui Laberius Maximus, deci într-o vreme apropiată de aceea a comenzii lui Arruntius Claudianus, o inscripție recent publicată atestă existența unui centru al flotei, așa cum arată însuși numele

<sup>29</sup> O *praefectura ciuitatum Moesiae et Triballiae* exista din timpul lui Tiberius : C. Baebius, P. f., Claudia, Atticus, ... p.p. leg. V Macedonicae, *praefectus ciuitatum Moesiae et Triballiae* ... ILS, 1349. Această prefectură ar fi fost creată prin desprinderea din regatul trac a ținutului de la nord de Balcani (A. v. Domaszewski, *Die Entwicklung der Provinz Moesia*, Neue Heidelberger Jahrbücher, I, 1891, p. 190—200); A. v. Premerstein, *op. cit.*, col. 71, a datat prefectura lui C. Baebius Atticus în anii premergători înființării provinciei Moesia, adică în anii 13—14; A. Stein, *Der römische Ritterstand*, p. 149, o atribuia epocii lui August-Tiberius, iar R. Syme, *Danubian Papers*, p. 83, domniei lui Tiberius.

<sup>30</sup> O scurtă istorie a flotei dunărene e prezentată de Fiebig, RE, III, 1899, 2647—2648; H. C. Starr, *The Roman Imperial Navy*, 31 b. C. A.D. 324<sup>3</sup>, Cambridge, 1960, p. 132—137; D. Kienast, *Untersuchungen zu den Kriegsflootten der röm. Kaiserzeit*, Antiquitas, Reihe 1, vol. 13, Bonn, 1966, p. 105—111; o discuție despre rangul prefecților flotei dunărene, la E. Sander, *Zur Rangordnung des römischen Heeres. Die Flotten*, Historia, 6, 1957, p. 347—363. O succintă prezentare a istoriei dunărene moesice în sec. I a fost publicată recent de E. Condurachi în *Actes du IX-e Congrès international d'études sur les frontières romaines, Mamaia, Sept., 1972*, p. 83—88.

de *Sexaginta Prista*. Inscripția era dedicată împăratului Traian de către comunitatea de *civies Romani* din așezarea civilă întemeiată lângă portul și fortificația ce adăposteau escadre ale flotei. Conform opiniei lui V. Velkov, editorul inscripției de la Sexaginta Prista, așezarea data cel puțin din vremea lui Vespasian<sup>31</sup>. În secolul al II-lea, stațiunea principală a flotei se afla la Noviodunum, unde au fost descoperite inscripții și numeroase cărămizi cu ștampila flotei. Dezvoltarea centrului militar de la Noviodunum este încă slab cunoscută, cercetările arheologice au putut explora doar o mică parte din teritoriul cetății tirzii, ale cărei ruine suprapun fortificațiile vechiului castru. Se susține în general că această așezare a fost întemeiată de celți în sec. III. În a doua jumătate a sec. I, Noviodunum a luat un mare avânt, cum arată numeroasele monete emise de Vespasian și succesorii săi, descoperite acolo, izolat ori în tezaure. Din aceeași epocă datează o serie de morminte în tumuli, al căror rit de înmormintare și inventar funerar arată o puternică influență romană<sup>32</sup>. Se așteaptă de la cercetările viitoare confirmarea rezultatelor primelor explorări din cetatea de la Noviodunum și a ipotezei dezvoltării sale ca centru naval încă din vremea lui Vespasian.

---

<sup>31</sup> V. mai sus, nota 24.

<sup>32</sup> Cf. E. Polaschek, s.u. *Noviodunum*, RE, XVII, 1937, 1191—1194. Cercetările recente efectuate la Noviodunum nu au fost cuprinse încă într-o monografie, vezi I. Barnea și B. Mitrea, *Materiale și Cercetări arheologice*, V, 1959, p. 461—472; E. Bujor, G. Simion, *Materiale și cercetări arheologice*, VII, 1961, p. 396; I. Barnea și N. Angheliescu, *Materiale*, IV, 1957, p. 155—172; I. Barnea, *Dinogetia et Noviodunum. Deux villes byzantines du Bas-Danube*, RÉSEÉ, t. IX, 1971, nr. 3, p. 349—350. P. Alexandrescu, *Histria. Monografie arheologică*, II, București, 1966, p. 244—247; E. Bujor, *Dacia*, N. S., 15, 1971, p. 375; E. Doruțiu-Boilă, SCIV, 23, 1972, 1, p. 45—62.

## SPICUIRI EPIGRAFICE \*

DE

D. M. PIPPIDI

Cum se știe de cei interesați de subiect, inscripțiile histriene descoperite după moartea lui Pârvan sînt astăzi în cea mai mare parte publicate, fie de continuatorul muncii lui Pârvan la Histria, Scarlat Lambrino, fie de cel ce iscălește aceste rinduri, fie — în sfîrșit, după reluarea activității de șantier în 1949 — de unii membri ai colectivului de săpături, ca Iorgu Stoian și Emilian Popescu. Cele mai de seamă din documentele ieșite la iveală în jumătatea de veac scursă de la dispariția Întemeietorului au intrat astfel relativ repede în patrimoniul științific național și internațional, contribuind la lămurirea multor probleme de istorie veche a Dobrogei și a colonizării pontice îndeobște. Săpăturile au continuat totuși să scoată la iveală, an de an, un număr apreciabil de fragmente și chiar inscripții întregi de mai mică însemnătate, a căror editare se cere încercată, în ciuda dificultăților de care se lovește de pe urma stării precare a textelor. Un început se face cu cele ce urmează. Altele vor urma la intervale scurte, în așteptarea *Corpus*-ului la a cărui întocmire lucrez de mai mulți ani și a cărui pregătire se apropie de sfîrșit.

1. Muz. Histria, inv. 412. Partea de sus a unei stele de marmură cu fronton și acrotere, ruptă după primele două rinduri ale textului (din r. 3 s-au păstrat abia extremitățile superioare ale primelor cuvinte). În mijlocul frontonului, îngrijit săpată, stema cunoscută a Histriei: vulturul pe delfin. Dimensiuni (inclusiv frontonul):  $23 \times 31 \times 5$  cm. Înălțimea literelor: 10 mm. (o și ω, mai mici). Scris îngrijit, de pe la sfîrșitul sec. III sau începutul sec. II î.e.n. (fig. 1).

Ἐδοξε τῶι δῆμωι ἐπιμηνιεύοντος  
Πολυαινέτου τοῦ Ἡφαιστοδώ-  
ρου Ἀγα[θ]ήνωρ Συ[μίλου εἴπ]εν . . .

R. 3, după primele trei litere, deplin citește, recunosc cu greu mai întîi partea de sus a unei litere triunghiulare, apoi bara unui Γ, apoi din nou o literă triunghiulară, apoi, după o lacună de un semn, extremitățile superioare ale literelor ΩΡΣΥ; la sfîrșitul rîndului, clar EN.

„Decret al Poporului. Sub presidenția lui Polyainetos al lui Hephaistodoros, Agathenor al lui Symilos a propus...”

---

\* Primele serii din aceste *Spicuiuri* au apărut în Studii clasice, VII, 1965, p. 429—439; SCIV, XIX, 1968, p. 429—440.

Formula de sancțiune a unui decret votat de Adunare fără colaborarea Sfatului. Președintele e necunoscut în prosopografia histriană și la fel propunătorul deciziei. Nu se pot face presupuneri despre cuprinsul părții pierdute a textului, dar e probabil că ne găsim înaintea unui decret onorific. Altă hotărâre a Adunării singure, mai jos sub nr. 2.

2. Muz. Histria, inv. 398. Partea superioară a unei stele de marmură cu fronton și acrotere, descoperită în campania 1973 pe platoul din vestul cetății. Suprafața scrisă e uzată prin frecare, ceea ce face lectura extrem de anevoioasă. Dimensiuni : 56 × 45 × 14 cm. Înălțimea literelor : 15 mm.

- 2 "Εδοξε τ[ῶ]ι δ[έ]μωι ἐπιμηνιεύ[οντος] - - - - -  
 'Απολλ[οδό]ου οἱ ἄρχοντες εἶπα[ν] 'ἐπειδὴ ὁ δεῖνα e.g. Καρ]-  
 τ[ε]ρομάχου ἱερησάμενος πάντ[ων τῶν θεῶν] - - - - - ]  
 4 Α. ΕΣΙΝ . . ΩΝ τῶι πατρὶ . . . πρὸς Α - - - - - ]  
 ταῖς τοῦ δ[έ]μου πολλ . . ΑΜΕΡΑΛ.Σ - - - - - ]  
 6 τοῖς π[ολί]ταις ἐν τε [τα]ῖς ἀρχαῖς [καὶ ταῖς συνε]-  
 δρεῖαις λέγων καὶ πράσσων αἰὶ τὰ βέλτ[ιστα] - - - - - ]  
 8 - - - - ΣΙΑ - - - - - πρ[ε]σβευτ[ῆς αἰρεθεῖς] πρὸς - - - - - ]

„Decret al Poporului. Sub presidenția lui... , fiul lui Apollodotos, arhonții au propus. Întrucit... , fiul lui Karteromachos (?), după ce a slujit ca preot al tuturor zeilor... (lacună prelungită) ... a adus servicii cetățenilor în magistraturi și în consilii... , făptuind binele și propunând în orice împrejurare măsurile cele mai priincioase... , și ales sol...”

Decret onorific al Adunării singure, la fel ca nr. 1. Numele titularului s-a pierdut (abia patronimicul poate fi întregit), și tot așa al președintelui ședinței în care s-a votat hotărârea. De reținut rolul colegiului de arhonți în adoptarea măsurii de cinstire, semn — între altele — al unei scăzute participări a maselor la viața publică a cetățitorilor spre sfârșitul epocii elenistice. În același sens e de înțeles și mențiunea „comisiilor” la activitatea cărora ni se spune că ar fi participat necunoscutul.

Despre meritele înșirate în motivare e de observat că unele au căzut în lacunele din rindurile 4, 5 și 8, iar altele sint evocate în termeni prea vagi pentru ca înșirarea lor să ne fie de vreun folos.

3. Muz. Histria, inv. 413 (fig. 2). Fragment al unei stele de marmură rupte sus, jos și la dreapta, găsit în campania 1966 în Zona sacră. Dimensiuni : 13 × 17 × 8 cm. Înălțimea literelor : 10 mm. Gravura e clară dar mărimea lacunelor face cu neputință o încercare de întregire. După scris, din sec. II î.e.n.

- - - - -  
 ΑΞΙ - - - - -  
 κοινή  
 ΒΑΡΗΚ - - - - -  
 4 κοῦσαν Ε - - - - -  
 ἦσατο καὶ - - - - -  
 καὶ ἑαυτοῦ κα[ὶ ?] - - - - -  
 Μ ἀνὴρ καλὸς [καὶ ἀγαθὸς ὑπάρχων]

8 τὰς ἀνεπποδισ [- - - - -]  
 μένοις τῶν πολιτῶ]ν [- - - - -]  
 Τ ἐπείγουσας χρείας - - - - -  
 . . . Σ φαίνεται καὶ τιμῶν - - - - -  
 12 - - - - - ΩΓ

Starea jalnică a fragmentului nu permite o traducere, fie și parțială. De reținut, în r. 10, aluzia la unele nevoi stringente ale cetății — de bani sau de alimente —, în legătură cu care necunoscutul își va fi îndatorat concetățenii. Servicii de această natură sînt pomenite în cele mai multe decrete onorifice din epoca elenistică.

4. Muz. Histria, inv. 400 (fig. 3). Altăraș de marmură ușor vătămat la cornișa de jos, aflat în 1966 în cuprinsul comunei Istria, între sat și cantonul de cale ferată. Cornișa superioară, bine păstrată, e împodobită pe trei laturi cu cîte o rozetă cu patru foi, iar la extremități cu acrotere. Dimensiuni: 83 × 41 (la înălțimea coronamentului) × 25 cm. Înălțimea litereklor: în r. 1 : 30, în r. 2 : 31, în r. 3 : 29 mm. Invocația propițiatoare, săpată pe cornișă, are slove mai mici. După scris, din sec. II e.n.

Ἀγαθῇ Τύχη  
 Ἀσκληπιῷ  
 Περγαμῶν  
 Σαβεινιανός.

„Noroc bun! Lui Asclepios cel slăvit în Pergam < închină acest altar > Sabinianus”.

Dedicația se adaugă la unica mărturie pînă acum cunoscută a cultului lui Asclepios la Histria, care datează din epoca elenistică (SCIV, IV, 1953, p. 112 = Studii clasice, IV, 1962, p. 134). Ceea ce-i sporește interesul e, pe de o parte, persoana dedicantului (cu multă probabilitate un grec romanizat, poate un libert), pe de alta, ipostaza în care e invocat zeul, a cărui popularitate în continuă creștere începînd din epoca elenistică culminează în primele veacuri ale erei noastre, cînd numărul lăcașurilor de cult pînă acum cunoscute, identificate pe teren sau menționate în inscripții, se ridică la mai multe sute: Thraemer în RE, II (1896), col. 1642—1697, de completat cu RE, Suppl. I 153 (Bürchner) și III 171 (Oldfather). Pe lângă sanctuarele mai vechi de la Epidaur și Cos, dintotdeauna faimoase, în epoca romană se ridică la o notorietate cu totul excepțională sanctuarul din Pergam, cu privire la funcționarea căruia dispunem de numeroase informații literare și epigrafice (E. și L. Edelstein, *Asclepius. A Collection and Interpretation of the Testimonies*, I—II, Baltimore, 1945). Cam pe vremea cînd Sabinianus închina zeului altarul de care ne ocupăm, Lucian din Samosata scria că Pergamul era pentru contemporani un loc de pelerinaj tot atît de frecventat ca Delfi și că mulțimile care într-unul din aceste locuri năzuiau să-și afle viitorul, în celălalt se îmbulzeau să-și caute sănătatea: ἐξ οὗ δὲ ἐν Δελφοῖς μὲν Ἀπόλλων τὸ μαντεῖον κατεστήσατο, ἐν Περγᾶμω δὲ τὸ ἱατρεῖον ὁ Ἀσκληπιός . . . ἐπὶ ταῦτα μὲν ἅπαντες θέουσι καὶ πανηγύρεις ἀνάγουσι καὶ ἑκατομβὰς παριστᾶσιν (*Icaromenipp.*, 24). În aceste condiții, nu-i de mirare că izvoarele ne dau copioase amănunte nu

numai despre practica incubăției în templu (ca la Epidaur, de unde, după tradiție ar fi venit întemeietorii cultului din Pergam, cum ne informează un decret de curînd publicat de Werner Peek, *Abhdl. d. Sächs. Akad. d. Wissenschaften, philol. — hist. Klasse, LX 2, p. 15, nr. 17*), despre apa tămăduitoare a puțului din incinta acestuia (Aelius Arist., *Or.*, *LIII 1—5*), ba chiar despre o ceremonie la echinocliul de primăvară în cursul căreia, ni se spune, credincioșii se minjeau cu noroi în cinstea zeului: ἦν ἰσημερία ἡ μετὰ χειμῶνα ὅτε πηλοῦνται τῷ Θεῷ (Ael. Arist., *Or.*, *XLVIII 74*), practică pe care m-aș încumeta s-o interpretez ca pe o cură de nămol vindecător. Oricare ar fi însă adevărul în această privință, din punctul nostru de vedere e de-ajuns să reținem că faima neobișnuită a sanctuarului se răsfrîngea nemijlocit asupra cetății care-l adăpostea, al cărei nume oficial în epoca imperială sună: ἡ [μητρ]όπολις τῆς Ἀ[σίας καὶ δις] νεωκόρος, πρῶτ[η καὶ μόνη] ? τ]οῦ Σωτῆρος Ἀσ[κληπιο]ῦ Περγαμηνῶν π[όλις] (Chr. Habicht, *Die Inschriften des Asklepieions* (Altert. von Pergamon VIII 3), Berlin, 1969, p. 32, nr. 10; cf. și numerele 11, 20, 22, 23, 28, 30, 32, 35, 37, 42, 54).

În contrast cu puțina răspîndire a cultului lui Asclepios în Dobrogea în antichitate, inscripțiile în cinstea zeului sînt numeroase în orașele de pe coasta tracă, unde o dedicație din Odessos îl proclamă ... ὁ τῆς οἴκουμένης σωτῆρ (IGB I<sup>2</sup> 86 bis; cf. 76, 86, 266 bis, 315, 354 quat.) și pe coasta de nord a Mării Negre, la Olbia (IPE I<sup>2</sup> 184), la Chersonesos (unde e atestat un ἱερὸν τοῦ Ἀσκληπιοῦ]: IPE I<sup>2</sup> 376) și în Regatul Bosporan (IPE, II 30 = CIRB 957).

În legătură cu ultimele referințe, e de reținut poate și indicația lui Ștefan din Byzanț s.v. "Ἄγιον, după care în localitatea din Scitia astfel numită Asclepios ar fi fost cinstit în chip deosebit: "Ἄγιον, τόπος Σκυθίας ἐν ᾧ Ἀσκληπιὸς ἐτιμάτο. Nici numele așezării, nici mențiunea cultului nu se regăsește în vreun alt izvor.

5. Muz. Histria, inv. 403 (fig. 4). Stelă de marmură bine păstrată (ușoare rupturi la dreapta, jos, și pe latura dreaptă a frontonului triunghiular), descoperită în Zona sacră în campania 1966. În mijlocul frontonului, amforă sculptată în relief. Dimensiuni: 71 × 39 cm. Înălțimea literelor: 12—15 mm. Scris apicat. Reglaj. După caracterele paleografice, din sec. II e.n.

Αἰσχύρων β Τελέστου  
Μοιροδώρος Ἑγησαγόρου  
Ἀθηνάδης Αἰσχύρωνος  
Δημοχάρης Γρηγόρου  
5 Χαιρέας Ζουρηί  
Νεῖλων Συνεκδήμου  
Νείκανδρος Νεικίππου  
Ἀπολλώνιος Ἀρτεμιδώρου  
Σουσοῦλων Πατει  
10 Πανκράτης Ζεισκαγι  
Μόνιμος Πιστοῦ  
Πολυαίνετος Γρηγόρου

Fără îndoială, lista membrilor unui colegiu de demnitari civili sau religioși, dacă nu a membrilor unei asociații religioase sau muzicale. Într-un caz și în celălalt e imposibil de ghicit natura grupării sau calitatea persoanelor ale căror nume ne stau în față. Singură amfora sculptată pe fronton ar putea sugera o legătură cu cultul lui Dionysos, așa cum, pe alte stele, strugurele, simbol prin excelență al Zeului viței.

Interesul listei e în aceste condiții pur onomastic, în măsura în care, pe lângă unele nume grecești frecvent întâlnite în documente epigrafice histriene și care se dispensează de comentarii, — Αἰσχρίων, Ἀθηνάδης, Ἥγησαγόρας, Ἀπολλώνιος, Ἀρτεμίδωρος —, întâlnim în ea și altele, mai puțin comune: Συνέκδημος, Σουσοῦλων, Τελέστης, Νεῖλων, sau de-a dreptul anevoie de explicat, ca: Ζουρης, Πατει și surprinzătorul Ζεισκαγει! Despre Πατει, mi-i greu să dau vreo deslușire. Cu privire la celelalte două, e firesc să ne gândim la nume trace, chiar dacă pînă acum neatestatate. Ζουρης (genitiv Ζουρει, ca Δατειζει de la Δατειζης cf. *Histria VII*, p. 45, nr.39) e de apropiat, cred, de numele getic Ζυραξης (Dion Cassius, *Hist. Rom.*, LI 26, 5) și de Ζουραξης (IGB I<sup>2</sup> 162). La rîndul lui, Ζεισκαγει (desigur tot un genitiv) face parte, cu multă probabilitate, dintr-o familie de nume bogat reprezentată în Tracia propriu-zisă: Ζεισεις și Ζειζεις (IGB II 506), Ζεισισος și Ζιζεισος (IGB III 1516 și 1201), Ζειζις și Ζεισοδυνον (IGB IV 2175 și 2048).

6. Muz. Histria, inv. 397. Fragment dintr-o stelă de marmură ruptă de jur împrejur, găsit în Zona sacră în campania 1966. Singura margine netedă e cea de sus, fie că a fost tăiată regulat, fie că lespedea n-a avut fronton și din partea aceasta nu lipsește nimic. Dimensiuni: 26 × 21 × 7 cm. Înălțimea literelor: 15 mm. (omicron numai 14 mm). Scris picat. Sec. I î.e.n. sau I e.n.

..... ΑΓ .....  
 2 ..... Ἥγη[σαγόρου?]  
 ..... Θεο[δώρα?]  
 4 ..... [Θ]εοφίλ[ου?]  
 ..... Θεογνή[του?]  
 6 ..... [Μ]ενεχάρ[μου?]  
 ..... Ἀρτεμ[ιδώρα?]  
 8 ..... [Δ]ιον[υσίου?]

R. 1, înainte de A, extremitatea unei haste înclinate spre stînga. — 3, la sfîrșit, segment de circonferință. — 4, la sfîrșit, I sigur și hastă înclinată spre dreapta. — 5, la început, Θ pe jumătate distrus, dar neîndoios.

O dată mai mult o listă de nume fragmentară, despre care nu se poate spune ce reprezintă. Tot atît de greu e de spus care din cele două rupturi laterale e mai mare și dacă numele erau cumva urmate de vreun calificativ. Cele cîteva întregiri încercate *exempli gratia* pornesc de la presupunerea că lacunele mari sînt la stînga și că, prin urmare, numele păstrate sînt patronimice. Oricum ar sta lucrurile, toate sînt frecvent atestate la Histria și niciunul nu permite o identificare sigură.

7. Muz. Histria, inv. 401 (fig. 5). Stelă de marmură tăiată la stînga și jos, cu chenar sus și la dreapta, găsită întîmplător în 1972 în partea de





*De causis plant.*, I 2, 2, indică o varietate de chiparos). În realitate pare să fie vorba de altceva, și anume de un demotic rodian, cum rezultă dintr-o întreagă serie de inscripții din Lindos și împrejurimi citate de Fr. Hiller von Gaertringen în RE s.v. Δρυῖται (V (1905), col. 1744—45), strinse și re- editate în culegerea lui Chr. Blinkenberg, *Lindos. Fouilles de l'Acropole. II. Inscriptions*, Berlin — Copenhagen, 1941). După învățatul danez, demul Δρυῖται pare să fi ocupat „à en juger par le nom, une partie du terrain boisé à l'intérieur de l'île” (*op. cit.*, I, p. 22). Cît privește demoticul Δρυῖτας (în mediul histrian : Δρυῖτης) e atestat în numeroase inscripții, funerare sau de alt caracter, pe care ar fi inutil să le reproduc (cu titlu de exemple, cf., în lucrarea citată, numerele 51 a, II 35 ; 252.93 ; 684).

Dacă ultima interpretare e bună, una din implicațiile interesante ale epigramei ar fi aceea de a atesta prezența unui rodian la Histria, la o dată de căutat la granița dintre sec. IV—III î.e.n. E vorba de cea mai veche mărturie a unor legături care continuă neîntrerupt de-a lungul întregului sec. al III-lea și care-și găsesc expresia elocventă în numeroasele fragmente de amfore purtind ștampile rodiane aflate la Histria și datind din această perioadă (V. Canarache, *Importul amforelor ștampilate la Histria*, București, 1957, p. 217—275 ; V. Eftimie, *Dacia*, n. s., III, 1959, p. 200). Cu privire la alte aspecte, religioase ori artistice, ale relațiilor Insulei Soarelui cu regiunile pontice, în general, și cu Histria în particular, v. memoriul meu din St. clasice, VI, 1964, p. 117—118 (acum și în *Scythica minora*, București — Amsterdam, 1975, p. 109—110).

8. Muz. Histria, inv. 415 (fig. 6). Fragment dintr-o stelă de marmură cu fronton în cea mai mare parte distrus, aflat întâmplător în campania 1972. Dimensiuni : 27 × 10 (9) × 16,50 cm. Înălțimea literelor : 10 mm (*omicron*, *theta* și *omega* mai mici și mai înălțate, în raport cu baza fiecărui rînd). După scris, din sec. III—II î.e.n.

	Εἰφρημος με - - - - -
2	στῆσε δέ μ'ένθ - - - - -
	χειρί τε δεξιτ - - - - -
4	πολλά δὲ πε - - - - -
	αὐτὰρ ἐγὼ - - - - -
6	τοῦνομα - - - - -
	τόν τε πα - - - - -
8	Σμύρναν - - - - -
	αὐτὰρ ἐ[γὼ - - - - -
10	τῶι σ - - - - -

Textul e prea mutilat pentru a putea fi tradus. Puținele cuvinte identificabile nu au un înțeles legat. Putem doar spune că avem înaintea noastră un epitaf în versuri și că nici numele întreg al defunctului, nici împrejurările morții nu se lasă ghicite.

În r. 1, 5, 9 de notat grafiile αο, εο pentru αυ, ευ.—În r. 8, la început, nu-i exclus să fie vorba de substantivul comun σμύρνα (mirodenia folosită pentru fumigații în ritualul funebru) ; mai probabilă totuși citirea, Σμύρνα, orașul de pe coasta ioniană (azi Izmir, în Turcia).

Așteptînd încercările de restituire cu care ne-ar putea îmbia în viitor și alți epigrafiști sau eleniști de la noi sau de aiurea, reproduc aci

întregirile comunicate pentru versurile 1—4 de Werner Peek, a cărui suverană stăpînire a poeziei grecești funerare cititorii Studiilor clasice au putut-o cunoaște din contribuțiile trimise revistei noastre de-a lungul timpului :

- Εὐφρημος μὲν[ν ἐγὼ λεγόμενον, υ υ - υ υ υἱός ?]  
 2 στῆσε δέ μ' ἐνθ[άδε νῦν σῆμα θανόντι πατὴρ ?]  
 χειρὶ τε δεξιτ[έρῃ κεφαλὴν ἐπεμάσσατο πολλά]  
 4 πολλά δὲ πε[νθίσας ἐστονάχῃσε κάσις ?]

9. Muz. Histria, inv. 411 (fig. 7). Mică stelă de marmură trapezoidală, ușor vătămată la stînga, la nivelul frontonului și, tot la stînga, în cîteva locuri unde izbiturile n-au atins relieful, nici textul. Unele rupturi și în partea de jos a lespezii, unde o cornișă delicat lucrată desparte textul de prelungirea prin care stela se fixa pe-o bază astăzi dispărută. Imediat sub fronton, cunună în relief. Sub aceasta, într-un cîmp adîncit, relief înfățișînd un bărbat cu bustul gol, înmîinînd ceva ca o minge unui copil care-i face față. În mina stîngă bărbatul ține un sul (?) în parte așezat pe-un altar. În planul al doilea, dominînd scena, *hermă* pe un pedestal înalt. Dimensiunile frontonului: 7,5 × 16 × 11 cm. Dimensiunile trunchiului stelei (fără prelungirea menită să rămînă invizibilă): 66 × 31 (sus) × 32 (jos) × 10 cm. Înălțimea literelor: 10 mm. Reglaj. Piatra a fost găsită în 1972, de-a lungul drumului care duce de la podul de curînd construit spre comuna Istria. După scris, din sec. I î.e.n. — I e.n.

Ἱερώνυμε Μενίσκου,  
 γυμνασίαρχε, χαῖρε.  
 Χαῖρε καὶ σὺ παροδεῖτα.

„Hieronyme, fiu al lui Meniskos, gimnasiarhule, fii fericit ! Și tu, trecătorule !”

Defunctul nu ne e altminteri cunoscut, dar magistratura pe care arată a o fi exercitat cu succes, judecînd după cununa care i-a răsplătit activitatea, e atestată în mai multe texte histriene, începînd cu decretul publicat de Emilian Popescu în SCIV, VII, 1956, p. 343 urm., întregit de Louis Robert în St. clasice, X, 1968, p. 77—85.

Existența în Histria a unui gimnaziu e de altfel confirmată și prin alte inscripții, din epoca elenistică pînă-n sec. II e.n. (V. Pârvan, Dacia II, 1925, p. 208, nr. 10 ; id., *Histria IV*, p. 688, nr. 55).

10. Muz. Histria, inv. 342 (fig. 8). Altar votiv de calcar, ușor vătămat la bază, aflat în Zona sacră a cetății, în campania 1958. Dimensiuni: 75 × 35 (31) × 30 (28) cm. Înălțimea literelor: 35—40 mm. Scris stîngaci, ligaturi. După caracterele paleografice, din sec. II/III e.n.

*Maioribus*  
 2 *sanctis. Sul-*  
*picianus*  
 4 *Timocrati*  
*ex uoto po-*  
 6 *suit pro se et*  
*suos.*

„Umbrelor sfinte ale părinților. Sulpicianus al lui Timocrates a închinat altarul, după juruință, pentru sănătatea sa și alor săi”.

Formularul, altfel banal, prezintă particularitatea interesantă de a menționa, în locul *Zeilor mani* cărora în mod obișnuit li se dedică de romani stelele și altarele funerare, închinarea *maioribus sanctis*, despre care n-am știință să mai fi fost folosită într-un document din Sciția Mică, chiar dacă înțelesul termenului nu lasă loc vreunei îndoieli.

Într-o exprimare mai căutată, *maiores* sint *parentes* sau *di parentes*, despre care o tradiție neîntreruptă de la Varro și Cicero la Sf. Augustin, ne lasă să-nțelegem că ar fi tot una cu *di manes*. „*Maiores eos, qui ex hac uita migrassent, in deorum numero esse uoluissent*”, scrie Cicero în *De legibus*, II, 55, iar Varro (la Sf. Augustin, *De ciu. Dei*, VIII 26, p. 364, 1), cu mai multă precizie : „*Varro dicit omnes ab eis (scil. paganis) mortuos existimari manes deos et probat per ea sacra, quae omnibus fere mortuis exhibentur*” (cf. Plut., *Quaest. Rom.*, 14, p. 267 a, cu referire la același izvor : καὶ γὰρ ἐπὶ τῶν τάφων ὡς φησι Βάρρων, περιστρέφονται καθάπερ θεῶν ἱερὰ τιμῶντες τὰ τῶν πατέρων μνήματα, καὶ καύσαντες τοὺς γονεῖς, ὅταν ὀστέωι πρῶτον ἐντύχωσι, θεὸν γεγονέναι τὸν τεθνηκότα λέγουσι . . .).

Pentru *di parentes* (exemple frecvente în inscripții și texte literare) sau *di genitores* (atestări mai rare), cf. notele lui Dessau la ILS 1078 și 7999, pe lingă A. Brelich, *Aspetti della morte nelle iscrizioni sepolcrali dell' Impero romano*, Budapest, 1937, p. 69, de completat cu Fr. Bömer, *Ahnenkult und Ahnenglaube im alten Rom*, Leipzig-Berlin, 1943, p. 1—49. Pentru noțiunea de „sfințenie”, la greci și la romani, E. Williger, ‘*Hagios*’. *Untersuchungen zur Terminologie des Heiligen in den hellenisch-hellenistischen Religionen*, RVV XIX 1, 1922, și E. Delehaye, *Sanctus. Essai sur le culte des saints dans l'antiquité*, Bruxelles, 1927.

Personajul care a închinat altarul nu ne e cunoscut printr-un alt document. În r. 7, *suos* pentru *suus*, e o greșală des întâlnită în inscripțiile latine din provinciile latine la sfîrșitul antichității (S. Stati, *Limba inscripțiilor din Dacia și Sciția Mică*, București, 1960, p. 104—105, 145 și H. Mihăescu, *Limba latină în provinciile dunărene*, București, 1960, p. 175.

11. Muzeul Histria, inv. 399 (fig. 9). Stelă de calcar primitivă ca înfățișare, descoperită în 1968 pe platoul din preajma cetății, la cca. 500 m spre vest de casa gardianului. Piatra e ușor vătămată la dreapta și sus, dar textul e neatins. Dimensiuni : 68 × 35 × 11 cm. Înălțimea literelor : 30 mm. Scris stângaci, neregulat. *Sigma* lunar, *lambda* și *omega* cursive. Sigur din sec. III e.n.

Διομήδης  
2 Διομήδου,  
Ἡρακλεώτης,  
4 ἐτῶν ν,  
χαῖρε

„Diomedes al lui Diomedes, de fel din Heracleia, de ani 50, fii fericit !”

Personajul nu apare în vreo altă inscripție din Histria, unde alți Diomedes trebuie să fi trăit, fără îndoială. N-au putut lipsi, de altă parte, nici heracleoții (din Heracleia Pontică, azi Eregli) veniți să se stabilească

statornic în oraşul de pe ţărmul lacului Sinoe, chiar dacă numărul lor va fi fost mai mic decât al celor aşezaţi la Tomis şi la Callatis, unde în sec. al II-lea îi vedem grupaţi într-o asociaţie specială.

12. Muz. Histria, inv. 336 (fig. 10). Fragment dintr-un altar votiv de calcar, rupt sus şi la stînga, descoperit nu se ştie unde între anii 1928 şi 1941. Dimensiuni: 54 × 18 × 37 cm. Înălţimea literelor: 25—30 mm. Scris stîngaci, ligaturi. Data: 182 e.n.? 195 e.n.?

[ - - - - - cu ]-  
 [ *ragentibus m* ] *agis*-  
 [ *tris ... ca 4 ... L* ] *ongino*  
 [ *et ... ca 7—8 ...* ] *Muca*-  
 5 [ *trali, T* ] *inei(i) o* ) *et*  
 [ *ca 10 . . . . .* ] *cons (ulibus)*

Pentru altare votive similare, provenind din teritoriul rural dar aflate în cetate şi publicate de Pârvan şi Lambrino, v. în special studiul acestuia din urmă din *Mélanges Marouzeau*, Paris, 1948, p. 320 şi urm. În cazul celui de faţă, o restituire mai precisă a textului e stînjinită de necunoaşterea lungimii exacte a rîndurilor. Întregirile de mai sus se întemeiază pe constatarea că în inscripţiile de acelaşi fel lungimea medie a rîndurilor e de 13—15 semne. Dacă formularul urmat nu lasă loc îndoielii, numele sînt în bună măsură conjecturale. Oricum, un nume roman şi un nume trac constituie regula pentru perechea de *magistri* ai satelor din Dobrogea romană. În privinţa consulilor menţionaţi în r. 5—6, o primă dificultate stă în deprinderea localnicilor de a folosi uneori gentiliciul, altelei *cognomen*-ul eponimilor pe care-i citează, alta, în faptul că din numele primului *ordinarius* ni s-a păstrat doar terminaţia, şi aceea la genitiv în locul ablativului aşteptat. Dacă, aşa cum presupun, literele INEII nu pot fi revendicate decât pentru un TINEIUS, anii de luat în seamă sînt 158, 182, 195, 219. Ultimul e de exclus, pentru că tovarăşul de consulat al lui Q. Tineius Sacerdos fiind Elagabal (*Imp. Antoninus II*), numele acestuia ar fi fost săpat pe piatră înaintea aceluia al colegului său. Din cei rămaşi, mai multe şanse de probabilitate prezintă perechea de *ordinarii* din anii 182 (M. Petronius Sura Mamertinus şi Q. Tineius Rufus) şi 195 (P. Iulius Scapula Tertullus Priscus şi Q. Tineius Clemens).

## GLANURES ÉPIGRAPHIQUES (III)

### RÉSUMÉ

On publie, avec de brefs commentaires, un nouveau lot d'inscriptions inédites d'Istros, pour la plupart fragmentaires.

No. 1 : début d'un décret honorifique d'époque hellénistique, ne présentant aucun trait distinctif par rapport à d'autres documents histriens de même époque. Les personnes nommées dans le préambule sont inconnues.

N-os 2 et 3 : fragments de décrets de l'Assemblée très endommagés. Sans doute s'agit-il de décrets honorifiques dont les impétrants ne nous sont pas connus. Des textes mutilés on croit comprendre que le titulaire du no. 2 s'est distingué par sa piété envers les dieux, avant de revêtir un certain nombre de magistratures ; de celui du no. 3 on apprend simplement qu'il a vécu à un moment où la ville éprouvait un *besoin urgent* (de fonds ou d'aliments).

No. 4 : autel dédié à Asclépios Περγαμῆος par un certain Sabinianus, par ailleurs inconnu.

No. 5 : *album* d'une association quelconque où des noms grecs familiers voisinent avec d'autres — probablement thraces — plus difficiles à expliquer, comme Ζουρης, Πατει, Ζεισκαχει (tous des patronymiques au génitif).

No. 6 : autre fragment d'*album*, ne nous ayant conservé que des patronymiques grecs souvent rencontrés à Istros.

No. 7 : épigramme funéraire (distique élégiaque) de Diophantos Δρυϊτης, apparemment un Rhodien du dème Δρυϊται, dans le territoire de Lindos. L'ami qui l'honore de la sorte s'appelle Νικήτης fils de Σωκλῆς, par ailleurs inconnu.

No. 8 : Autre épigramme funéraire, grièvement endommagée, d'un certain Euphémos, dont on ignore tout, à commencer par le patronymique. A titre d'exemple, on reproduit en note une tentative de restitution des quatre premiers vers, due à Werner Peek.

No. 9 : jolie stèle funéraire d'un gymnasiarque — Hiéronymos, fils de Meniskos — datant de la fin de l'ère païenne ou du début de notre ère.

No. 10 : dédicace aux *maiores sancti* posée par un Sulpicianus Timocrati, par ailleurs inconnu (II — III<sup>e</sup> siècles de notre ère).

No. 11 : épitaphe d'un Diomède fils de Diomède, originaire d'Héraclée Pontique (III<sup>e</sup> siècle de notre ère).

No. 12 : fragment d'un autel votif dédié par les habitants d'un village du territoire rural d'Istros à des empereurs dont le nom s'est perdu, en une année qui — à en juger par le gentilice du consul mentionné à la ligne 5 — pourrait être 182 ou 195.





Fig. 1



Fig. 2





Fig. 3

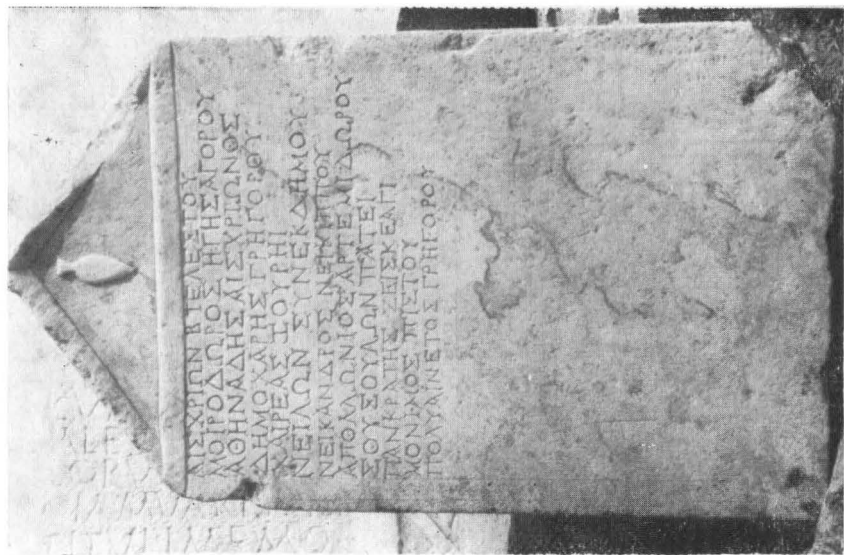


Fig. 4

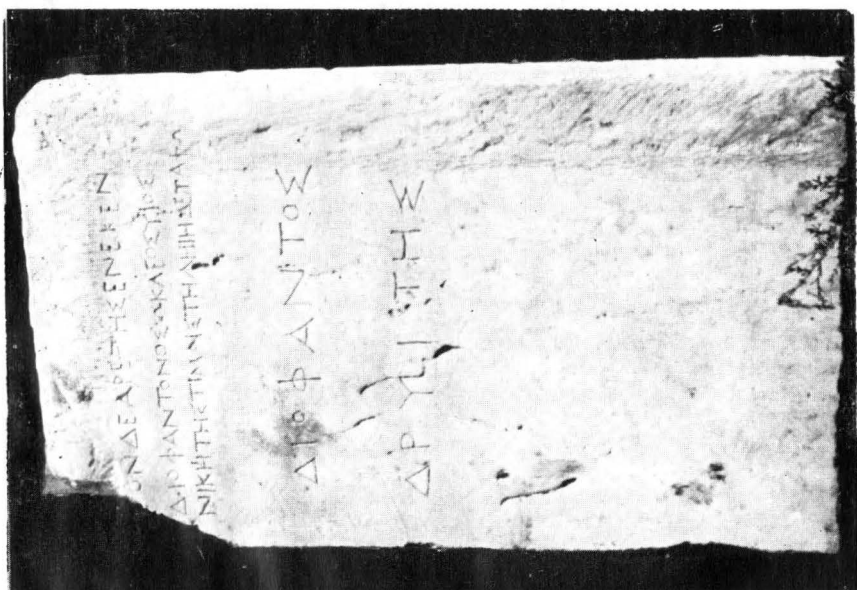


Fig. 5

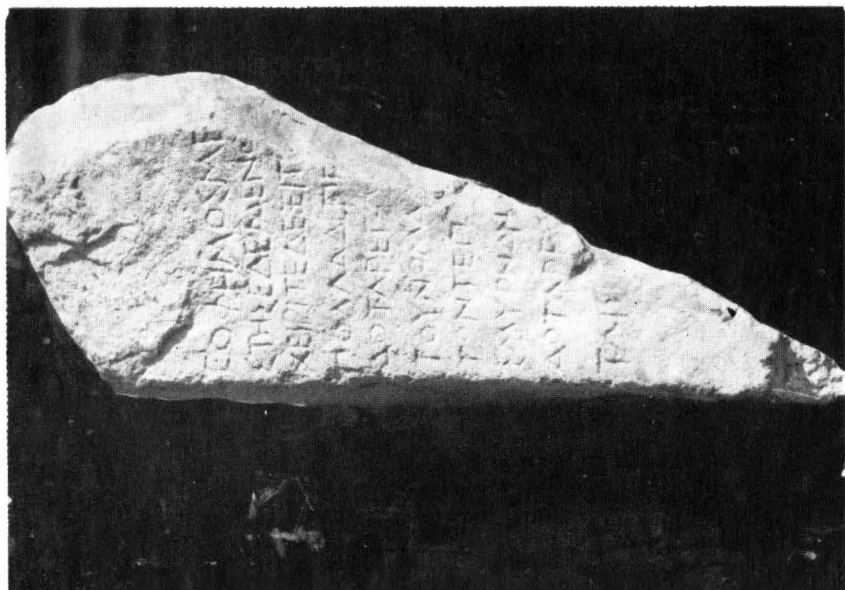


Fig. 6

Fig. 7



detaliu

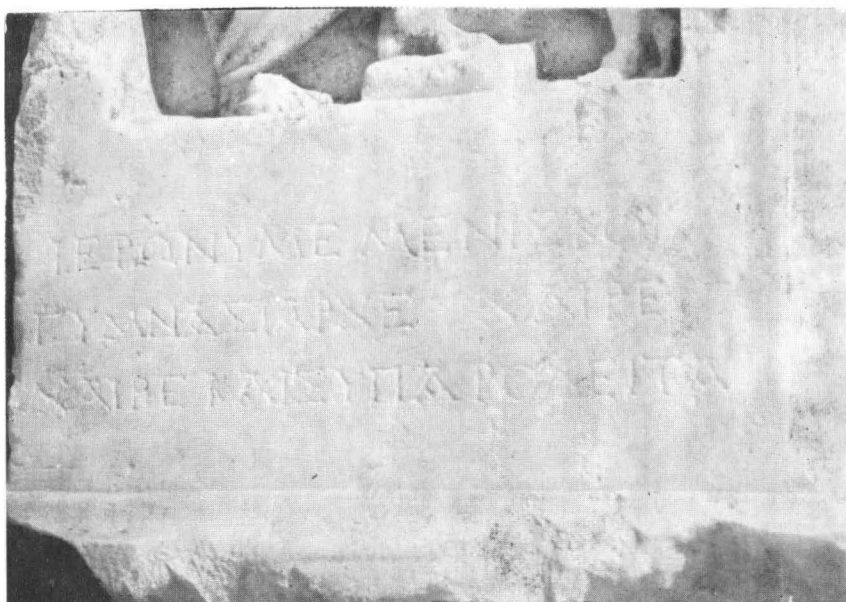




Fig. 8

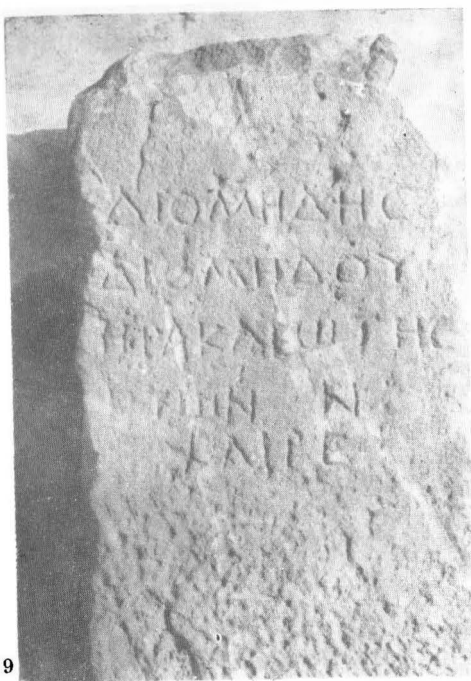


Fig. 9

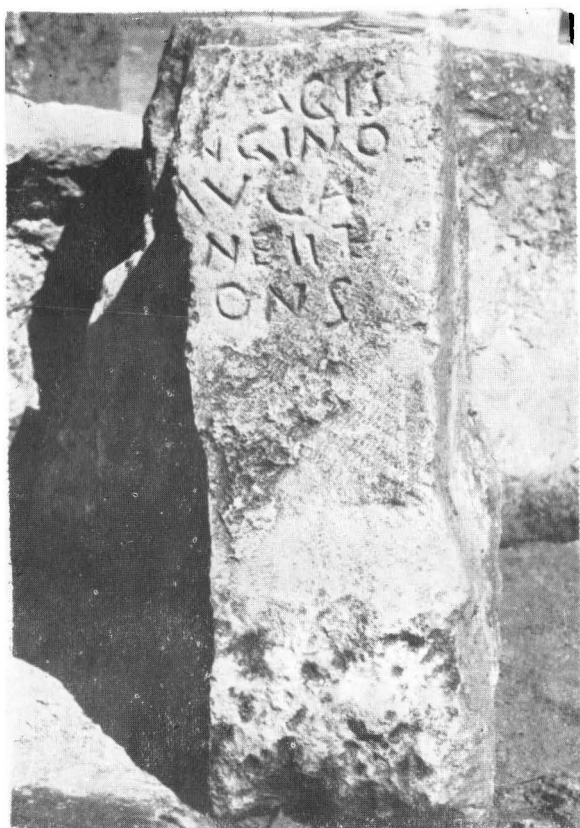


Fig. 10

# COMPOSITIS COMPONENTIS GRABEPIGRAMM EINES BITHYNIIERS IN TOMIS

VON  
WERNER PEEK  
(Halle/Saale)

In der kleinen Sammlung von Eforie Sud schrieb ich im Sommer des Jahres 1960 fünf anpassende Stücke einer rings profilierten Marmortafel ab, über deren oberer Rahmenleiste ein Stück von einer gewandeten Büste in Flachrelief erhalten scheint; es dürfte inzwischen in das Museum von Constanța gebracht sein, zumal der Stein so gut wie sicher aus Tomis stammt. Eine Herstellung des lückenhaft überlieferten Textes war damals nur für die ersten fünf Verse teilweise zu erreichen, denn rechts waren von Zeile 10 ab jeweils nicht mehr als eine oder zwei Silben übriggeblieben.

Als ich die während jener schönen Wochen unter der liebenswürdigen und sachkundigen Führung von D. M. Pippidi aufgenommenen bzw. revidierten Texte kürzlich für die zweite Auflage der *Griechischen Vers-Inschriften* (GV) von neuem durcharbeiten hatte, geriet mir ein Abklatsch wieder in die Hand, den ich im Keller des Museums von Bukarest von einem kleinen Fragment unbekannter Herkunft genommen hatte. Auf ihm ist links von 11 Zeilenanfängen ein Stück profilierter Rand erhalten, und ihre Anordnung wie die Schrift selbst erinnerte sofort an jenes größere Bruchstück. In der Tat brauchte man die beiden Abklatsche nur nebeneinander zu legen, um den Beweis in Händen zu halten, daß auf dem Stein in Bukarest (A) die Anfänge der Zeilen 9 — 19 des Textes von Eforie Sud (B) erhalten sind; B 11 + A 12, B 13 + A 14, 17 B + A 18 paßten zudem auch sinngemäß schlüssig zusammen. Daß letzteres für die übrigen Zeilen-Enden und -Anfänge gleichfalls zutrifft und das Epigramm nun auch Aufbau und Gestalt gewinnt, wird der nachstehende Versuch einer Rekonstruktion vollends deutlich machen. Die Begründung der in diese Skizze eingezeichneten Ergänzungen wird der kurze Kommentar nachliefern, der an die Transskription des Textes angehängt ist.

[τὸν κ]λεινὸν ἐσο[ρᾶς υ υ - υ υ, ὦ]/π[αροδῖτα],/  
[κεῖμ]ενον ἐν φθιμένοις ε[ἵκασον]/ἐν σκυβάλοι[ς],/  
[ζ]ήσαντα σεμνῶς τὸν μακάρων /βίοντον,  
4 ἐν δὲ βροτοῖς ἡθλησα καμῶν, /ἐπὶ ῥισσον ἅπαντα/  
καὶ [φιλί]ην ἡσκησα, π[ί]στεις /δὲ φ[ίλων ἐσά]ωσα·/  
καὶ προλιπῶ[ν Προύση]ς Βει/δυ[νίδος εἰερὸν] ἄστν/  
ἡλυθον [εἰς Τομέως] πολυ/χύδ[ιστον πόλιν], ἔνθα/  
8 γνῶριμος [ἐνναέταις] αἰεὶ /καὶ [ἐπήλυσιν ἡμ]ην·/  
νῦν δὲ σο[ρὸν ναίω καὶ] ἔλει/ψα ἰ[έλαρον ἔρημ]ον·/  
[θ]άψε δὲ [με στοργῆς χ]άριν /[ἐνθάδε κλειν]ῇ Σήμῃ/

Der Eingang ordnet das Epigramm in die Sondergruppe 617–629 der GV ein; zum Versanfang vgl. z.B. ebd. 787, 1 τὸν κλυτὸν ἐν πινυτοῖσι und 1980, 3 (Beginn eines „Parallel-Gedichtes“) τὴν κλεινὴν κεῦθει με τάφος... Σεκοῦνδαν; auf ἐσορᾶς folgte der Name des Toten (auch με υ - υ υ -, παροδῖτα wäre möglich). Die Ergänzung der ersten Hälfte von Vers 2 ist durch Beispiele gesichert wie GV 988, 4 ἐν φθιμένοις κεῖμαι; 1015,13 f. ἐμ φθιμένοις/. . . κείμενον; 1306 a, 2 (Seite 684) ἐν φθιμένοις κεῖμαι νέκυσ. Für die Lücke vor σκυβάλοις ist solche Sicherheit nicht

ΤΟΝ ΚΛΕΙΝΟΝ ΕΣΟΡΑΣ  
 ΠΑΡΟΔΙΤΑ  
 ΚΕΙΜΕΝΟΝ ΕΝ ΦΘΙΜΕΝΟΙΣ ΕΙΚΑΔΟΝ  
 ΟΥΚΥΒΑΛΟΙΣ  
 ΖΗΤΑΝΤΑ ΕΜΝΩΣΤΟΝ ΜΑΚΑΡΗ  
 ΒΙΟΤΟΝ  
 ΕΝΔΕΒΡΟΤΟΙΣ ΙΟΛΗΚΑΚΑΜΩΝ  
 ΕΠΙΟΡΙΣΣΟΝΑΤΑΝΤΑ  
 ΚΑΙ ΦΙΛΗΝΙΝ ΕΚ ΗΕΑΤΙΣ ΤΕΙΣ  
 ΔΕ ΦΛΩΝΕΣ ΑΝΘΑ  
 ΚΑΙ ΠΡΟΛΙΠΝΗΤΡΟΥ ΧΗΒΕΙ  
 ΟΥΩΙΔΟΕΙ ΕΡΟΝ ΑΣΤΥ  
 ΙΛΥΘΟΝΕΙΣ ΤΟ ΜΕΩΣ ΠΟΛΥ  
 ΚΥΔΙΣΤΟΝ ΠΟΛΙΝ ΕΝΘΑ  
 ΓΝΩΡΙΜΟΝ ΕΝΝΑΕΤΑΙΣ ΑΙΕΙ  
 ΚΑΙ ΕΠΙ-ΙΛΥΣΙΝ-Μ-ΙΝ  
 ΝΥΝ ΔΕ ΣΟΡΟΝΝΑΙΩ ΚΑΙ ΕΛΕΙ  
 ΨΑΜΕΛΑΦΟΝ ΕΡΙΜΟΝ  
 ΘΑΨΕΔΕΜΕΣ ΤΟ ΓΗΧΑΡΙΝ  
 ΕΝΘΑ ΔΕ ΚΛΕΙΝΗ-ΣΙ-Μ-Ι

gegeben, zumal σκύβαλον in den Epigrammen nur durch zwei hier nicht unmittelbar verwertbare Pentameterschlüsse der Anthologie belegt ist, in denen was, von einem ans Land gespülten Schiffbrüchigen noch übrig ist, ναυτιλίας σκύβαλον bzw. τέφρης ... σκ. genannt wird: Anth. Pal. VII 276, 2 (Hegesippos), ebd. 382, 2 (Philippos). Heranziehen mag man immerhin das Epicharm zugeschriebene Distichon bei Th. Preger, Inscr.Gr. metricae 49 (vgl. Zeitschr. f. Kirchengeschichte 61, 1942, 27ff.):

εἰμι νεκρός, νεκρὸς δὲ κόπρος, γῇ δ' ἡ κόπρος ἐστίν.

εἰ δ' ἡ γῇ θεός ἐστ', οὐ νεκρός, ἀλλὰ θεός.

(Das Motiv ist variiert GV 1941, 5 ff.). Vergleichen läßt sich sonst nur noch der Verismus der auf Grabshändung bezüglichen Epigramme Anthol. Pal. VII 478–480, das des Krinagoras auf die Leiche eines Verbrechers, ebd. 401, die Schilderung vom Schicksal eines Toten bei Leonidas, ebd. 472, 9 ff. oder das singuläre σπαλάκων ὄλεθρον GV 350, 2 (Griech. Grabgedichte 219)<sup>1</sup>. Der Verfasser unserer Verse scheint frei-

<sup>1</sup> Auf ein in Relief dargestelltes Gerippe weisen GV 1364 und 1612 hin.

lich so weit nicht gegangen zu sein, sondern den Inhaber des Grabes oder vielmehr dessen λείψανα mit Auswurf bzw. weggeworfenen Resten von Speisen (dies der häufigste Gebrauch des Wortes) nur verglichen zu haben; jedenfalls wüßte ich den Dativ σκυβάλοις anders als in einem Vergleich nicht unterzubringen, und danach habe ich versuchsweise „den du mit σκύβαλα vergleichen magst (mußt)“ ergänzt, wobei man freilich aus κείμενον ἐν φθιμένοις nun „in seinem jetzigen Zustand“ herauslesen bzw. dies hinzudenken muß, alles sicher nicht eben geschieht (zum Imperativ im Relativsatz einige Beispiele bei Kühner—Gerth, Satzlehre I 239 oben, § 397; ε[ἰδόμεν]/ον schließt die streng durchgeführte Abteilung nach Silben aus).

3. „Der in würdiger Weise das Leben der vom Glück Gesegneten geführt hat“. σεμνῶς besagt, daß der Tote seinen Reichtum (er war wohl ἔμπορος gewesen) nicht verpraßt hatte, sondern in seinen Ansprüchen bescheiden geblieben war. Zu μάκαρες im Sinne von beati possidentes vergleiche man Wendungen wie GV 1485, 1 εὐδίων ἐκ μακάρων, „diuitem ipsum ex diuitibus prognatum“ (Kaibel, Epigr. Gr. 223), 1887, 8 τίς μάκαρ οὕτως ἐστί, τίς ὀλβιος; (μάκαιρα häufig von gesegneten, reichen Landstrichen).

4 f. Die Mischform πόρισσον (sonst nicht belegt) steht für ἐπορισάμην, „ich habe mir alles verschafft“, scil. was ich für meine Bedürfnisse brauchte, bzw. worauf mein ἀθλῆσαι gerichtet war (das singuläre ἡθλησκα καμών deutet an, daß ihm der Reichtum nicht in den Schoß gefallen war). Auch ἐσάωσα wird trotz GV 1460, 1 σῶζων μὲν πίστιν, τιμῶν δ' ἀρετάν wohl medial zu verstehen sein, als Komplement zu φιλήην ἡσκησα: „ich habe mir das Vertrauen der Freunde zu erhalten gewußt“; sonst könnte nur gemeint sein „ich habe die den Freunden gegebenen Treuversprechen eingehalten“.

6 f. (προ)λιπών — ἤλυθον und ähnliche Ausdrücke sind bei gleichen Gegebenheiten in Grab- wie Weihgedichten natürlich nicht ganz selten anzutreffen; zwei Beispiele mögen für viele andere stehen:

GV 1042 1, f. (Rom. II/III. Jh.)

Νικαίης προλιπών Βιθυνίδος ὧν ἔτι κοῦρος  
ἄστὺ κλυτὸν γαίην ἤλθον ἐς Αὐσονίων.

Kaibel, Epigr. Gr. 920 II (Ebd. Zeit des Severus)

Μείλητος προλιπών Ἀσίας Τρίπολιν πατρίδαν πόλιν ἀγνήν  
ἐνθάδε ἤλθα.

ἱερὸν ἄστὺ kann sich auf Parallelen berufen wie IG XII 1, 842, 3 Λίνδου ἀν' ἱερὸν ἄστὺ, Kaibel 932, 7 Θήβας... ἱερὸν ἄστὺ. Die Ergänzung von Vers 7 stützt sich außer auf das erste Zitat oben z. B. auf Kaibel 792, 3 ναίοντες ἀγάκλυτον ἄστὺ τὸ Σέρδων (πολυκύδιστος scheint vor Agathias, Anth. Pal. VII 593, 2 und Marianos, ebd. IX 657, 4 noch nicht nachgewiesen zu sein). Dem Herstellungsversuch von Vers 8 liegen folgende beide Stellen zugrunde:

GV 730, 7 (Tiberias. III. Jh. n. Chr.)

γνώριμος ἐν πολλοῖσιν ὑπάρχων ἀνδράσιν αἰεὶ



## GV 1843, 9 (Sakkara. I/II. Jh.)

γνώρισμος ἑνδαπίοισι καὶ ἀνδράσι τηλεδαπούσιν.

ἐπηλυσ kommt in den Epigrammen freilich sonst nicht vor, und so wird ξείνους nicht auszuschließen sein, obwohl es die Lücke nicht so gut füllt und der Schluß des Verses nun so schlecht klingt wie der von V. 10.

9 ff. σορὸν ναίω ist ergänzt nach Analogie von GV 453, 4 f. τάφον σὺν ἀνδρὶ/ναίω und Anth. Pal. VII 429, 7 ναίουσι τόδ' ἔριον.

Das Folgende läßt sich natürlich nur vermutungsweise herstellen. Zu μέλαθρον ἔρημον mag immerhin auf GV 1697, 4 μητρὸς προλιποῦσα μέλαθρον und die in späten Epigrammen oft wiederholte Fluchformel ὀρφανὰ τέκνα λίποι, χῆρον βίον, οἶκον ἔρημον hingewiesen werden (ἔρημον durfte der Hausherr auch sagen, wenn er Frau und Kinder dort zurückließ; doch kann statt ἔρημον wohl auch einfach καλόν auf dem Stein gestanden haben). Den Namen Σᾶμος belegt F. Bechtel, *Die histor Personennamen des Griechischen aus Trozen* (398). Im nächsten Vers war Σῆμη gewiß als Gattin des Verstorbenen vorgestellt und στοργῆς χάριν (nach GV 132, 4 ὃν στοργῆς ἔνεκεν τείμησε σύμβιος αὐτοῦ versuchsweise eingesetzt) durch einen Zusatz wie στήλη ὑπὸ γραπτῇ (γλυπτῇ) qualifiziert. Vielleicht war auch noch von ihrer Trauer und Kindern die Rede, und ein Abschiedsgruß an den Betrachter des Denkmals mag den Beschluß gebildet haben.

Mit ‚Poesie‘ haben die besprochenen Verse nichts zu schaffen, und mit der Syntax sieht es auch nicht zum besten aus: die doppelte Anknüpfung mit καὶ (5. 6) ist so ungeschickt wie die Aufeinanderfolge der beiden Partizipia vorher (2. 3) oder das Asyndeton in Vers 4 nach δέ und vor καί. Anderes ist schon im Kommentar zur Sprache gekommen. Es sind einzelne Tatsachen über den Verstorbenen notdürftig in einen Zusammenhang und unter Anlehnung an bessere Vorbilder mühsam in Verse gebracht. Und diese stehen auch metrisch nicht auf der Höhe: Zwar kann sich die Doppelmessung von einfachem *Ny* in der Schlußsilbe von κλεινόν auf homerische Freiheiten dieser Art in der Arsis berufen, nicht aber die Längung des schließenden *Alpha* vor σεμνῶς in ζήσαντα (3), und πίστεις = υ — (5) ist ganz einfach ein metrischer Fehler. Wenig schön aber vor allem der „vierte Trochäus“ in Vers 9, der Hexameterausgang — — — in Vers 10 sowie der Wortschluß nach den beiden Kürzen von χάριν im gleichen Vers (nach der männlichen Zäsur). Ein sorgfältiger Metriker hätte auch nicht an so später Stelle interpungiert, wie es hier in Vers 7 geschehen ist, noch zwischen lauter Hexameter zwei aufeinander folgende Pentameter eingeschoben.

Vor dem 3. Jh. n. Chr. möchte ich das Epigramm auf den unbekannten Bithynier nicht ansetzen. Aus dem gleichen Zeitraum stehen die zehn Verse GV 1040 (I. Stoian, *Tomitana* 161 ff.) auf kaum viel höherem Niveau. Daß man damals in Tomis auch Besseres leisten konnte, zeigt das Doppeldistichon GV 312 (Stoian 206, 8).

## SOME OBSERVATIONS ON SEG 24, 1081

BY

AIDA SLABOTZKY

(New York)

"About the middle of February, 1896," in the city of Constantza, "an excavation... on the house-grounds of the lawyer L. Butter, located"<sup>1</sup> on Ceres Street<sup>2</sup> "behind the sanctuary of the church of the Romanian Greek Community" "brought to light" "four four-sided tombstones"<sup>3</sup>, bearing inscriptions. Copies of these, by George J. Kuzos, head of the Greek School at Constantza, were published in printers' characters, along with the measurements of the stones, in 'Αθηνᾶ<sup>4</sup>. To this publication was appended a brief commentary by G. N. Hadzidakis<sup>5</sup>. These finds then appeared in AEM, with further commentary by Gr. G. Tocilescu; they were illustrated to reduced scale by squeeze and facsimile.

The fourth of these stones — Δ' in 'Αθηνᾶ, 94 in AEM — now on exhibit in the main square of Constantza, is the subject of this report. Its dimensions are variously given as 1.28 m. high, 0.53 m. wide<sup>6</sup> and as 1.26 m. high, 0.54 m. thick, 0.71 m. wide<sup>7</sup>.

The stone, qua stone, seems well proportioned and finely worked; far less so the inscription upon it. Perhaps a good craftsman prepared the stone and an inferior or inferiors made the letters.

Crowning the work is a cornice, apparently<sup>8</sup> unadorned but for a plain motif of two concentric rings, visible on the uppermost member at the spectator's right. The other members, in descending order, appear to be a torus, a fillet, an ovolo and a cyma reversa. Immediately below is a band, flat except for a very shallow curve at the top where it meets

<sup>1</sup> Γεώργιος Ι. Κούζος, 'Επιγραφὰὶ ἐκ Κωνσταντίας, 'Αθηνᾶ. Σύγγραμμα περιοδικὸν τῆς ἐν 'Αθήναις Ἐπιστημονικῆς Ἑταιρείας 8, 1896, 345. (Any unacknowledged rendering from a foreign language is mine).

<sup>2</sup> Gr. G. Tocilescu, *Neue Inschriften aus Rumänien: Fortsetzung*, Archaeologisch-Epigraphische Mittheilungen aus Oesterreich-Ungarn, 19, 1896, 224.

<sup>3</sup> 'Αθηνᾶ, p. 345.

<sup>4</sup> Despite the dates, the 'Αθηνᾶ publication is the earlier, as it is mentioned in AEM, *loc. cit.*

<sup>5</sup> So identified, AEM, p. 224. His contribution in 'Αθηνᾶ is signed with the initials Γ.Ν.Χ. (p. 351).

<sup>6</sup> 'Αθηνᾶ, p. 347.

<sup>7</sup> AEM, p. 227. This set of figures also appears in Georgi Mihailov, *Die griechischen Epigramme aus bulgarischen Ländern*, [in Bulgarian] Annuaire de l'Université de Sofia: Faculté historico-philologique, 39 (1942–43), p. 25 No 21. (I have not been able to find any source giving the type of stone or letter-heights.)

<sup>8</sup> As far as I can judge from Fig. I = Fig. 11, p. 189 in Iorgu Stoian, *Contribution à l'étude des tribus de Tomis*, Studii Clasice, 3, 1961 — a photograph which seems intended primarily to show the text, and may give ambiguous impressions of the decoration.

the cornice, bearing the "headline" of the inscription. This same band is continued down the sides and across the lower part of the stone, where it curves at the bottom to meet the base.

The base consists of a cyma reversa filleted at top and bottom, a torus below it, and a rectangular plinth below all. The cyma reversa of the base is wider than that of the cornice; the torus and plinth of the base are narrower than their counterparts in the cornice.

The band joining cornice and base encloses a narrow frame of cyma reversa. Recessed within this are the remaining twenty-four lines of inscription.

Aside from the double roundel, the only ornaments on the stone are two leaves incised near the right margin at ll. 11 and 13 of the framed text. They are approximately heart-shaped and diagonally oriented, with tips pointing downward to the left and stems — that in l. 13 somewhat more vaguely — upward to the right.

The stone has been damaged<sup>9</sup>, but without greatly impairing the legibility of its text. Destruction of the upper right corner has affected only two letters of the heading; and their restoration is virtually sure. At about the middle of the text within the frame, in l. 14, one or two letters are in doubt; but not the most vital.

Fig. I is a copy of a photograph giving a full front view of the stone; Fig. II, a copy of the facsimile from AEM.

The workmanship of the inscription is painful rather than careful. The spacing of ll. 2–25 has some strangeness in the proportion. Until l. 13, the left margin, letter-heights and spaces between lines seem uniform and reasonably adapted to the surface they occupy. From l. 14 on, narrowing of the left margin, greater lateral crowding and decrease in letter-height are observed. From l. 18 on, the congestion seems intensified. In the last three lines, marginal and interlineal space is yet more drastically reduced and ligatures are expanded.

Awkwardness mars the letter-forms as well. Examples are the lobes of *beta* and the obliques of *kappa*, *mu*, four-part *sigma* and *omega*. Letters which should be symmetrical are not; these include *theta*, *omicron* and *phi*. In fact *omicron*, one of the commoner letters, is never twice the same; even when two examples are separated by one *iota*, as in l. 9.

The lettering is sober: this is no "monument... [which] rioted in a profusion of exotic by-forms and a tedious abundance of apices."<sup>10</sup> As at first, the "apices or serifs" are made by "the slight widening, with a twist of the chisel, of the free ends of the letter-strokes."<sup>11</sup> Otherwise, enhancement is confined to the crossbars atop some *alpha* and at the middle of some *upsilon* where the arms meet the stem.

Within each line, letters are generally of uniform height; but exceptions are observable. At l. 22, the third through seventh letters are larger than the rest, possibly due to a flaw in the stone. Throughout the inscription, *theta* and *omicron* appear stunted beside the other letters; being "formed" of "oblique strokes merging to a point", they are "subject

<sup>9</sup> At least some of the damage must have been done after the facsimile had been made (AEM, p. 229 = Fig. II) and before the photograph in Fig. I was taken (refs. in n. prec.).

<sup>10</sup> A. G. Woodhead, *The Study of Greek Inscriptions* (CUP, 1957), p. 63.

<sup>11</sup> *Ib.*, p. 64.

to... the optical illusion”<sup>12</sup> by which “a line with arrowheads at the ends looks shorter than the same line with the arrowheads reversed.”<sup>13</sup> *Phi* is consistently made larger than the other letters through extension of the vertical stroke beyond both cap and base lines.

But the main features of the inscription are angularity of letter-forms and use of ligatures. Apart from the lobed *beta* and *rho*, every letter which can be made angular is so. *Theta* is everywhere rhomboid; as is *omicron*, save for the last one in l. 15, which is admittedly well-rounded.<sup>14</sup> *Sigma* has three strokes (Σ) in every example<sup>15</sup> until l. 18, where four-branched *sigma* (Σ) replaces it and is used exclusively to the end of the text.<sup>16</sup> *Omega* is always four-branched, like an inverted *mu*.

*Mu* and *omega* have their outer strokes vertical, not diagonal, perhaps to facilitate ligature. For all the numerous ligatures but one — at the end of l. 17 — are made by fusing two adjacent verticals. Every suitable letter is used for ligature of this kind; but not in every possible case.<sup>17</sup>

Ligatures span word-limits in sixteen out of these forty-eight examples.<sup>18</sup> However, it seems that word-division is sometimes observed on the stone. In l. 1, a larger space than usual, and a mark, separate *παροδεῖτα* and *καί*. In l. 3 there is a space between *πόθεν* and *ἥδε*; l. 5 has a large space and mark after *τούμόν*; l. 7, a large space and mark after *Ἀθηναίαις*. In l. 9 a mark follows *οὔνομα*. The leaves in ll. 11 and 13 mark word ends; that in l. 11, also, the end of a *colon*. Even where the text is more crowded, at l. 15 there is a mark after *ἑλβιος*; and at l. 17, a larger space and a mark after *μετέσχον* denote what could be called the equivalent of a paragraph. Another large space and mark occur at l. 19 after *παρέσχον*. In l. 21, there is definitely a space following *σαφῶς*. The mark in l. 21 after *ἐ/νενκαμεν* could be a punctuation — in which case *ἐγνων σαφῶς* is set off on both sides — or it could be a letter, forming *ἐ/νενκαμένη*.

<sup>12</sup> Charles R. Anderson, *Lettering* (New York, 1969), p. 107.

<sup>13</sup> Philip Morrison, *Books*, Scientific American, 227, no. 2 (Aug., 1972), 120.

<sup>14</sup> On the use in one inscription of different forms for the same letter, cf. Salomon Reinach, *Traité d'Épigraphie grecque* (Paris, 1885), p. 195 w. n. 1 ad loc., and p. 210 w. n. 3 ad loc. Cf. IBM 175 (Tomi).

<sup>15</sup> That in l. 1 is attested by the vertical stroke remaining on the stone, and by the facsimile (Fig. II), which shows a better state of preservation.

<sup>16</sup> Variants of *sigma* seem the most numerous among the examples ap. Reinach (n. 14). On the stone here considered, the change is uneconomical: where space is at a premium, use of three-part *sigma* would have allowed more ligatures — *ως*, l. 18; *αφορῶσα*, l. 19; *σαφῶς*, l. 21; *Τομιτης*, l. 23; *φυλης*, l. 24 — and augmentation of two existing ones — N + Ω to N + Ω + Σ for the fifth lig. in l. 21 and N + H to N + H + Σ for the first in l. 23. But cf. n. foll.

<sup>17</sup> E. g., H and K, l. 2; N and E, l. 4;... even with crowding: N and B, l. 14; N, mark, and E, l. 19; N and E, l. 20, fin.

<sup>18</sup> Viz.: *πρὶν Ἑλλάς*, l. 6; *ἐσειδὼν ἐγὼ, ἐγὼ γαῖαν γαῖαν πᾶσαν*, l. 10; *ἦν γὰρ* (three letters), l. 12; *πρὶν ἦν* (three letters), *ἐν Μούσαις, ἐφύην σοφίης* (three letters), l. 16; *γυνή γυνήξ* (three letters), l. 18; *δὴ κλεινήρη, κλεινήρη κάματον, κάματον πολὺν*, l. 20; *ἐ/νενκαμένη ἐγνων*, l. 21; *εὐ/σεβίαν εἰσίν*, l. 22; *τῇ αὐτοῦ*, l. 23; *εὐχαριστῶν μνείας* (five letters), l. 25. Two of these are disputable: the second in l. 20 may be within a word, the compound *κλεινήρη κάματον* — v. inf. p. 127; and the *eta* in the transcription for l. 21 may not exist at all, leaving no ligature at this place — v. p. 127 and 128.

Syllabic division at line-ends appears accurate throughout.

Having detailed the outward and visible signs on the stone, the observer must examine the evidence of things not seen.

L. 1 reads **ΧΑΙΠΕ ΠΑΡΟΔΕΙΤΑ-ΚΑΙ** [... A vertical stroke follows **καί**; its upper part is lost (Fig. I). But the facsimile from AEM has... **ΚΑΙΛΥ** (Fig. II). "Not infrequently ... [one studying] a document long since known will make the observation that some letters on the edges, seen by an earlier scholar, have now disappeared."<sup>19</sup> L. 1 is an exchange of courtesies: the deceased began, **ΧΑΙΠΕ, ΠΑΡΟΔΕΙΤΑ**; the wayfarer correctly answered, **ΚΑΙ** **ζή**.<sup>20</sup>

Greetings from the dead,<sup>21</sup> and to them,<sup>22</sup> are each found in early grave-inscriptions and become familiar thereafter.<sup>23</sup> But the interlocation is rarer; and its treatment here is unusual: most texts have it at or near the end;<sup>24</sup> generally the traveler speaks

<sup>19</sup> Woodhead, p. 70.

<sup>20</sup> L. Robert, *Hellenica* 4, 1948, p. 48, cont. of n. 8 ad p. 47, reads this line: **Χαίρε, παροδεῖτα, καὶ σὺ**. Mihailov, GEB, p. 25 No 21, has the same punctuation. It could give the meaning, 'Hail, voyager, even unto thee'; or perhaps 'Greetings... to you also', as one of those who pass in never-ending line. Kuzos, p. 347, has **Χαίρε παροδεῖτα — Καὶ σὺ/ἔστῃς** ...: '...you, too, have halted...' or '... are standing...'. However, Tocilescu, p. 228, puts a stop (·) after **παροδεῖτα**. Mihailov has this punctuation in his index of first lines to GEB, *Annuaire de l'Univ. de Sofia: Faculté historique-philologique*, 40 1943–44, p. 40. So does Stoian — both in *Tomitana: contribuții epigrafice la istoria cetății Tomis*, (Bucharest, 1962), p. 65, and in *StCl*, 3 1961, p. 188. So, too, SEG, 24 1969, p. 301 No 1081. Stoian's Romanian translation, *Tomitana*, p. 65 also gives the dialogue.

<sup>21</sup> E. g., IG 12.9, 285 (Eretria, VIa); GVI 1209 (Aegina, VI/V); IG 2/3<sup>2</sup>, 11780 (Thoricus, init. IV); IG 2/3<sup>2</sup>, 10435 (Attica, init. IV). All four are taken as "clearly, more or less unskilful copies of some noble original, on a man buried in a foreign land," by H. T. Wade-Gery in "The Inscriptions on Stone", ch. 7 of Humfry Payne et al., *Perachora*, I (OUP, 1940), p. 266. The stone here discussed was also for one "buried in a foreign land" (ll. 5–6); having been well-read (ll. 16–17) and well-traveled (ll. 9–10), the deceased could have known of this filiation if such knowledge survived to later antiquity.

<sup>22</sup> Although this was formerly disputed, cf. Günther Klaffenbach, *Griechische Epigraphik*, 2 Aufl. (Göttingen, 1966), p. 58, and Woodhead, p. 44. But GVI 1384 (Teithronium, Phocis) is dated VI/V. Cf. Werner Peek, *Griechische Grabgedichte*, Sektion für Altertumswissenschaft bei der deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin: Schriften und Quellen der alten Welt, 7 1960, *Einführung*, p. 14.

<sup>23</sup> For another use of the elements **χαίρε** and **καὶ σὺ**, cf. Otto Jahn, *Archäologische Beiträge* (Berlin, 1847), p. 148 f., n. 129, also, Louis Jalabert & René Mouterde, S. J., *Inscriptions grecques et latines de la Syrie* (Paris, 1929), No 387; 576; 874; 875; 1010; 1069; 1070, 15 and 31 w. refs. p. 574 and comm. p. 577 of vol. 3<sup>2</sup>; and No 2022.

<sup>24</sup> The examples I have been able to find may be sorted as follows. Ad init.: IG 14, 319 (Thermae Himeratae, Sicily); GVI 936 (Cos, I/II), 1851 (Cyzicus, II/I), 1854 1855 (similar, both Mysia, resp. I/II and IIp.). Ad fin., preceded only by allocution to deceased; CIG 1982 (Thessalonica); IG 4, 651 (Argos); IG 5.1, 1278 (Hippola v. Messa, **καὶ σὺ** by diff. hand); IG 12.1, 1019 (Carpauthus); IG 12.3 suppl., 1285 (Nisyros); IG 14, 60 (Syracuse, damaged); IPE 1<sup>2</sup>, 225 (Olbia, aet. rec.); AEM 7, 1883, p. 133 No 64 (Rhodes, damaged — for club-members); AEM 10 1886, p. 221 No 32 (Rhodes); BCH 10 1886, p. 453 No 1 (Smyrna). Ad fin., preceded by longer text: CIG 1956 (Macedonia), 1987 (Thessalonica), 1988b (ib.), 3278 (Smyrna); IG 9.2, 953 (Larisa); IG 14, 2006 (Rome); AEM 6 1882, p. 5 No 8 (= *Tomitana*, p. 208 No 13 attrib. to Tomi); AEM 6, p. 28 No 57 (Tomi, rest. but sure); AEM 8 1884, p. 222, No 52 (Heraclea Perinthos); GVI 812 (Cericus, in. IIp.), 1683 (Cyzicus, ex. II); 1853 (Carnutum, med. Ip.), 1860 (Paros, Ip., in the poem), 1866 (Rome, IIIp., in the poem); Rob., *Glad.*, 12 (Thessalonica, allocution to deceased in diff. lettering). Other cases: AEM 9 1885, p. 117 No 71 (Ancyra) has **Χαίρεται** (= **Χαίρεται**?), 1.2, and **καὶ / σὺ**, 11. 7–8, fin.; the exchange would then frame the interjacent text. In GVI 1852 (Lappa, Crete, aet. Rom.), the exchange of greetings is the whole inscription.

first<sup>25</sup>. Χαῖρε παροδ(ε)ῖτα alone is normally put in conclusion,<sup>26</sup> and in quite prosaic epitaphs.<sup>27</sup> The wording here may be an intended play against expected forms.<sup>28</sup>

The deceased goes on to tell her name, Epiphania (ll. 8–9), and something of her life. She had been daughter and wife to shipmasters (ll. 12–13), οὗς ἐθέμην, she says, ΠΑΛΑΜΕΣΙΝ Αἰ... ΝΑΙΕ ὑπὸ τὸν βω θανόντας (ll. 13–15). Kuzos has παλάμεσιν αἰμαῖς<sup>29</sup>; Tocilescu prints the adjective as αἰ[μ]αῖς<sup>30</sup>, rendering “ihren Vater und ihren Gatten ... habe sie mit eigenen Händen bestattet.”<sup>31</sup> Stoian, contra, says “on the stone, clearly ἀγναῖς...”;<sup>32</sup> and translates ‘... laid them to rest with hands unsullied.’<sup>33</sup> Th. Sauciuc-Săveanu, evaluating the earlier studies, says categorically: “a Greek word in the form αἰμαῖς does not exist in the

<sup>25</sup> Stranger clearly speaks first: CIG 1956, 1982, 1987, 1988b; IG 4, 651; IG 5.1, 1278; IG 9.2, 953; IG 12.3 suppl., 1285; IG 14, 60 and 319; IPE 1<sup>2</sup>, 225; AEM 6, p. 5 No 8; AEM 7, p. 133 No 64; BCH 10, p. 453 No 1; GVI 936, 1683, 1851, 1852, 1853, 1854, 1855, 1860, 1866; *Glad.* 12. At CIG 3278, Boeckh says stranger speaks first; on this analogy, other examples are IG 14, 2006; AEM 8, p. 222 No 52; and GVI 812. Possibly begun by stranger, but w. name of deceased in nominative, are IG 12.1, 1019; and AEM 10, p. 221 No 32. Deceased speaks first: AEM 6, p. 28 No 57; and 9, p. 117 No 71.

<sup>26</sup> Ad init.: CIG 4068 (Ancyra); IG 12.7, 118 (Arcesine); IG 14, 1732 (Rome); GEB Add. — Ann. de l'Univ. de Sofia: Fac. de Lettres, 48 (1952/53) — 144a (Amphipolis). Framing rest of text: SEG 24, 643 (Traianopolis, IIP). Ad fin.: CIG 2135 (Aegean, wds. reversed, π. χ.), 4055 (Ancyra), 4069 (ib.); IG 5.1, 769 (Sparta); IG 9.2, 318 (Tricca); IG 12.7, 315 — in two pts.; χ. π. at end of each, 347 — reversed, 358, 361 — reversed, 368, 377 (all Minoa); IG 12.7, 479 (Aegiale, inf. aet.); IG 14, 494 (Catania), 1431 (Rome); IBM 177 (Tomi); IGB 1, 135 (Odessus), 346 (Mesembria); IGB 2, 494 (nr. Mezdra), 688 (nr. Nicopolis ad Istrum), 744 (Abritus), 828 (nr. Marcianopolis); MAMA 5, 28 (Dorylaeum); AEM 6, 1882, p. 22 No 43 (Tomi); AEM 7, 1883, p. 183 No 50 (Sivrihissar, Asia Minor); AEM 8, 1884, p. 15 No 43 (nr. Tomi), p. 23 f. No 62 (nr. Tomi), p. 222 No 55 (Heraclea Perinthos); AEM 9, 1885, p. 19 No 31 (Spalato); AEM 11, 1887, p. 59 No 114 (Tomi), p. 59 No 115 (ib.), p. 62 No 125 (nr. Tomi); AEM 17, 1894, p. 49f. No 3 (Serdica), p. 55 No 3 (Bergulae), p. 97 No 32 (Tomi); AEM 18, 1895, p. 113 No 22 (nr. Tatar-Pazardžik, Bulg.); AEM 19, 1896, p. 98 No 46 (Tomi), p. 100 f. No 52 (ib.), p. 109 f. No 65 (Callatis, wds. reversed); Dacia, NS 7, 1963, p. 559 f. No 2 (Tomi), p. 564 f. No 4 (ib.); SBAM 1, 1875 p. 93 No 26 (Tomi, bilingual; damaged but rest. likely); SEG 12, 322 (Beroea, Maced.), 328 (ib.); SEG 24, 774 (Constantinople), 952 (nr. Vraca, ex. IIP.); SEG 25, 761 (Tomi, II/III), 763 (ib.), 808 (Moesia); Kal. 307 (nr. Küstendil); GEB 29 (Tomi); GVI 206 (Blaunda, Lydia, II/III), 248 (Thasos, IIP.), 386 (Serdica, II/III), 410 (Minoa, II/III), 470 (Marcianopolis, II/III), 1026 (Tomi, IIP.), 1101 (Arcesine, II/III), 1828 (Sparta, II/III, wds. reversed); *Glad.* 29 (Bergulae), 45 (Tomi), 56 (Larisa), 81 (Nicaea), 285 (Tenedos? = IG 12.2, 614, w. attrib. sure and inscr. held Christian). I have not noted different spelling e.g., χῆρε or παροδῖτα.

<sup>27</sup> Prosaic: CIG 2135, 4055, 4068, 4069; IG 5.1, 769 (damaged); IG 9.2, 318; IG 12.7, 347, 358 (damaged), 361, 368, 377, 479; IG 14, 494, 1431, 1732; IBM, 177; IGB 1, 135; IGB 2, 494, 688, 744, 828 (damaged); AEM 6, p. 22 No 43; AEM 7, p. 183 No 50; AEM 8, p. 15 No 43, p. 23 f. No 62, p. 222 No 55; AEM 9, p. 19 No 31; AEM, 11, p. 59 No 114, ib. 115, p. 62 No 125; AEM 17, p. 49f. No 3, p. 55 No 3, p. 97 No 32; AEM 18, p. 113 No 22; AEM 19, p. 98 No 46, p. 100 f. No 52, p. 109 f. No 65; Dacia NS 7, p. 559 f. No 2, p. 564 f. No 4; SBAM 1, p. 93 No 26; SEG 12, 322, 328; SEG 24, 774, 952; Kal. 307; *Glad.* 45. Poetic, or partly so: IG 12.7, 118, 315; IGB 1, 346; MAMA 5, 28; SEG 24, 643; SEG 25, 761, 763, 808; GEB 29; ib. Add., 144a; GVI 206, 248, 386, 410, 470, 1026, 1101, 1828; *Glad.* 29, 56, 81, 285.

<sup>28</sup> I owe this idea to Professor Howard N. Porter, who has made it yield richly in literary studies. If its application here is inappropriate, the fault is entirely mine.

<sup>29</sup> Αθρνῶ, p. 347.

<sup>30</sup> AEM 19, p. 228.

<sup>31</sup> *Ib.*, p. 229; line-refs. there are to printed text, p. prec., not to ll. on stone.

<sup>32</sup> *Tomitana*, p. 65, n. 5; *St. Cl.* 3, p. 188, n. 4.

<sup>33</sup> *Tomitana*, p. 65.

Greek language.”<sup>34</sup> For ἀγναῖς, he reads αἰναῖς; as the “single horizontal stroke” which “makes the distinction, graphically, between ἀγνός and αἰνός . . . does not appear on the stone.”<sup>35</sup>

Sauciuc-Săveanu takes παλαμῆσιν αἰναῖς with θανόντας, although the first two words are “slightly dislocated and separated” from the participle “by the prepositional phrase ὑπὸ τὸν βω, which should find its place immediately after the verb ἐθέμην.”<sup>36</sup> For him, παλαμῆσιν αἰναῖς is an adverbial phrase of manner indicating “the cause of death of the two shipmasters”;<sup>37</sup> he would render ‘. . . whom I laid in the tomb when they had been done to death by murderous hands [sc., the hands of pirates]’. He is the more certain that this is the proper collocation because the word παλάμη is “the symbol of force and violence.”<sup>38</sup>

It is true that παλάμη usually has a derived meaning;<sup>39</sup> and often appears in contexts of force and violence, like the English ‘at the hands of’.<sup>40</sup> It is true that inscriptions give this sense.<sup>41</sup> But the force can be much attenuated;<sup>42</sup> and from Homer on, παλάμη has many other uses.

It first occurs in the *Il.* with connotations which are really anti-violent: Achilles swears by the staff: νῦν αὐτέ μιν υἷες Ἀχαιῶν / ἐν παλάμῃς φορέουσι δικασπόλοι, οἳ τε θέμιστας / πρὸς Διὸς εἰρύαται (1.237–9). In other examples, it refers to ordaining<sup>43</sup> and maintaining<sup>44</sup> a state. It is put with good against evil, once as ‘occasion’<sup>45</sup> once as ‘accomplishment’.<sup>46</sup> Παλάμη the attribute of deity stands for grace,<sup>47</sup> justice,<sup>48</sup> or creative power;<sup>49</sup> παλάμη, of mortals, can mean ‘receptor’: Empedocles can write . . . παλάμαι κατὰ γυῖα κέχυνται.<sup>50</sup> The word also represents powers of the mind,

<sup>34</sup> *Pe marginea unei inscripții funerare din Tomis*, Studii și cercetări de istorie veche, 15 (1964), p. 137. Germ. res. of this article in Bibliotheca Classica Orientalis, 10. Jahrgang (1965), Heft 2, p. 76f.

<sup>35</sup> SCIV, p. 138.

<sup>36</sup> *Ib.*

<sup>37</sup> *Ib.*

<sup>38</sup> *Ib.*

<sup>39</sup> I have found at most five examples of literal use: Arist. *Pr.* 966 b 14, Opp. *Cyn.* 2.524, *Hal.* 4.489–90; perh. too *Hal.* 3.154 and GVI 1678 (Rome, II/III).

<sup>40</sup> Word for word: *Il.* 3.126–8, 5.557–8, 7.104–5, 24.737–8; Pi. *N.* 10.65; A. *Su.* 865 (if accepted); E. *An.* 1027; AG 6.323.2 (Leon.), 7.147.10 (Arch.), 9.385.12 (Steph. Gram.), 9.397.5 (Pall.); perh. Alc. Z57 (*PLF*) also belongs here. Other examples: *Il.* 3.338, 3.367–8, 5.594, 8.110–11, 15.676–8, 16.74–5, 16.139–42, 21.468–9; *Od.* 17.231–2; E. *Or.* 819–22; S. *Ph.* 177, w. Lachmann’s reading, cf. *ib.* 1206; A.R. 3.283–4 (of Eros), 4.465; AG 6.97.5–6 (Antiphil.), 6.122.3–4 (Nic.), 9.157.3 (Anon., of Eros); Opp. *Cyn.* 2.66, 2. 475–6, 4.23–4, 4.36 (of a beast), 4.191–2, 4.416–21 (of a beast, twice); *Hal.* 5.254–6 (echo of *Il.* 16. 139–42?). Against critical opinion, another instance might be A. *Pr.* 165. Where violence threatens: *Od.* 17.4 and — for the reader 19.577 and 21.75; Stesich. 40 (PMG); A.R. 1.1254, 3.1251, 4.1055; Opp. *Cyn.* 1.99–100, 4.288–9 and 366.

<sup>41</sup> Surely IG 9.1<sup>2</sup>, 313 (Thyrrhæum, Ila.) and IG 12.7, 115 (Arcesine, II/I). Probably GVI 983 (Hierapolis, I/II). Possibly *Glad.* 239 (Smyrna).

<sup>42</sup> *Od.* 1.104 and 2.10; Simonides 76 (PMG); AG 7.268.1–3 (Plato); *Cyn.* 2.347 and 357.

<sup>43</sup> Pi. *N.* 10.5.

<sup>44</sup> AG 7.241.10 (Antip. Sid.); *Cyn.* 1.10–11.

<sup>45</sup> Thgn. 623–4.

<sup>46</sup> Id. 1027–28.

<sup>47</sup> Pi. *O.* 10.21, *P.* 1.48; perh. “Simonides” ap. DL 4.45.

<sup>48</sup> Pi. *P.* 2.40.

<sup>49</sup> Empedocles, DK 31B75 and 31B95.

<sup>50</sup> DK 31B2; same meaning at 31B3.

admirable<sup>51</sup> or not<sup>52</sup>; and sometimes their result: a 'maneuver' planned to save one's country,<sup>53</sup> or one's skin.<sup>54</sup> More literally, it denotes the hand performing religious acts.<sup>55</sup> It might express elemental 'tenacity'<sup>56</sup> or just plain 'gumption'<sup>57</sup>; and it undoubtedly manifests 'skill'.<sup>58</sup>

Some of these literary meanings are found on stone. The hand of deity appears<sup>59</sup>; so too may that of the believer.<sup>60</sup> Skill is commemorated.<sup>61</sup> Zeno of Aphrodisias, the sculptor, affirms... καὶ τεύξας Ζήνωνι νέω προτεθνηκότι παιδί / τύμβον, καὶ στήλην καὶ εἰκόνας αὐτὸς ἐγλύψα / ταῖσιν ἐμαῖς παλάμαισι, τεχνασσάμενος κλυτὸν ἔργον.<sup>62</sup> And others use παλάμη of giving the last comforts. A husband says... ἐνθάδε κεῖμαι / ἐν χρηστῆς ἀλόχου πνεῦμα λιπὼν παλάμαις;<sup>63</sup> a master<sup>64</sup> declares... ὑπὸ θρεπτοῦ / ... εὐσεβέως θάπτομαι ἐν παλάμαις;<sup>65</sup> a tomb of children has... ἀρ]σενίηι θάψε πατήρ παλάμη.<sup>66</sup>

<sup>51</sup> Pi. O. 13. 52.

<sup>52</sup> Id. P. 2.75.

<sup>53</sup> Hdt. 8.19.

<sup>54</sup> Ar. V. 644–5 (antiphrastic echo of Thgn. 623–4?).

<sup>55</sup> AG 7.711.3–4 (Antip. Sid.), 9.602.1–2 (Even.).

<sup>56</sup> S. Ph. 177 w. mss. reading.

<sup>57</sup> AG 7.736.5–6 (Leon.); cf. n. on literal meaning in Gow & Page (CUP, 1965), II, 344.

<sup>58</sup> Il. 15.410–12, 18.599–601; Od. 5.233–4; H. Merc. 108–10; Hes. Sc. 216–20, 319–20; Th. 578–80, 864–6 (of smelting, cf. comm. of M. L. West, OUP, 1966, pp. 394–5); Ibyc. 40 (PML); Alc. L 1 (PLF); Pindar so uses it of himself O. 9.25–6 and P. 1.44–5 and of others, human P. 4.202, or divine Pae. 8.65–6 (Snell); A.R. 4.970–72; AG 7.168.3 (Antip. Thess.), 9.242.3–4 (Antiphil.), 9.510 (Anon.); Cyn. 2.536–9, 4.103–4; Hal. 3.76–7, 4.593–5, 614–5, 633–4, 658–60.

<sup>59</sup> IG 14, 2012 A, ll. 27–8 and C, epigr. a, ll. 9–10 (Rome, 94 A.D. or later); EG 818, ll. 12–14 (Paros, aet. val. rec.); GVI 1678, ll. 7–8 (Rome, II/III); GVI 1989, l. 18 (Panticapaeum, II/I). Line-refs. here and hereinafter are to printed copy, unless noted "on stone",

<sup>60</sup> IG 9.2, 615 (Larisa, badly damaged).

<sup>61</sup> EG 828, ll. 7–8 (Mytilene, IIP. latest); EG 907 (Sinope, IV fere saec.); GVI 1544, l. 3 (Egypt, I/II); Jahres. 30, 1937 Beibl., p. 204f. No 10 (Ephesus, IIP.), w. comm.; perh. also *Didyma* 118 (IIa., damaged), so interp. in comm., p. 123.

<sup>62</sup> CIG 6233, ll. 4–6 (Rome = GVI 1056, dated IIP.); GVI prints... καὶ στ. [τάς] / εἰς.... Other cases of παλάμη as skill memorializing the dead: GVI 655, ll. 9–10 (Trachonitis, II/III); and 1428 (Palaia Isaura, II/III).

<sup>63</sup> IG 12.8, 93, ll. 1–2 (Imbros, IIP.). Another example of παλάμη for care of the dying may be IG 5.2, 413, l. 7 (Thelphusa, damaged.).

<sup>64</sup> In either sense, or perh. a guardian. Cf., e.g., Mau, *Alumnus*, *θρεπτός*, RE I, 1894, col. 1706; A. Cameron, *Θρεπτός and Related Terms in the Inscriptions of Asia Minor*, in *Anatolian Studies presented to William Hepburn Buckler*, ed. W. M. Calder and J. Keil (Manchester University Press, 1939), pp. 27–62; Teresa Giulia Nani, *Θρεπτοί*, *Epigraphica*, 5–6, 1943–44, pp. 45–84; Iorgu Stoian, *Unele aspecte, pină acum necunoscută, ale sclavajului la Tomis în lumina unei inscripții inedite*, (Lat. inscr. is IVP.; art. has res. in Russian and French), St. Cl., 2, 1960, pp. 291–302.

<sup>65</sup> GVI 476, ll. 1–2 (Hadrianutherae, Ip.).

<sup>66</sup> IG 5.2, 498, ll. 1–2 (vic. Megalopolis, IIP. v. post.). Another sure example of παλάμη for proper burial is EG 409, ll. 1–2 (Arycanda, I/II). The following are much damaged and restored. With wd. παλάμη incompletely preserved: IG 2/3<sup>a</sup>, 10900 (Athens, II/III); GVI 1027, l. 4 (Chersonesus, IIP.); GVI 1440, ll. 1–2 (Plataea, II/III). Wd. clear but context doubtful: EG 291 (Tralles), quoted by Mihailov in this sense re Epiphania's stone GEB 21–I, 26, n. ad l. 9; *Glad*. 239 (Smyrna), which may belong here and not in n. 44 supr. if σύνζυγος, l. 4 on stone, means 'wife'; cf. comm., p. 208. Also GVI 2077, w. comm. p. 695 (Egypt, IIP.).



It may, then, be well to re-examine each of the words conjectured here. Admittedly, αἰνός means 'terrible'. But, even to denote harm,<sup>67</sup> its range of applications is wide, in both active and passive: two texts have the superlative degree, one for the murderer of a holy snake,<sup>68</sup> one for a mother who lost her son.<sup>69</sup> Αἰνός marks the sufferer's condition<sup>70</sup> — ἄχος,<sup>71</sup> δέος,<sup>72</sup> ἔλεος,<sup>73</sup> πένθος,<sup>74</sup> φόβος,<sup>75</sup> τρόμος<sup>76</sup> — or affliction — κάματος,<sup>77</sup> νόσος,<sup>78</sup> οἰζύς,<sup>79</sup> στεινός.<sup>80</sup> Among the sources of evil, it can refer to time,<sup>81</sup> place,<sup>82</sup> or event;<sup>83</sup> and to groups or individuals, monster,<sup>84</sup> animal,<sup>85</sup> human,<sup>86</sup> or divine.<sup>87</sup> It characterizes passion — κότος,<sup>88</sup> μῆνις,<sup>89</sup> ὕβρις,<sup>90</sup> φθόνος,<sup>91</sup> χόλος — <sup>92</sup> strife — <sup>93</sup> δῆϊότης,<sup>94</sup> ἔρις,<sup>95</sup> νεῖκος,<sup>96</sup> πόλεμος,<sup>97</sup> φύλοπις,<sup>98</sup>

<sup>67</sup> Which it does not always do. E. g.: in *H. Merc.* 226 (pos. & comp.) it seems to mean only 'strange'; in *Od.* 19.568, *Hes. Sc.* 226—7 and *A.R.* 3.1169, the primary emphasis is on helpfulness, though with evil for the evil; in *A.R.* 4.647—8 and 1618—19, the agencies are wholly beneficial.

<sup>68</sup> *GVI* 1313, l. 5 (Memphis, IIa.).

<sup>69</sup> *Ib.* 1923, l. 16 (Cyzicus, Ip.).

<sup>70</sup> Various adv. acc.: *Il.*, 1.414, 13.52 (sup.), 22.431; *Od.* 22.447; *A.R.* 3.806; *AG* 9.57.4 (Pamphil.); *Hal.* 5.311, 5.552 (sup.); *GVI* 756, l. 5 (Miletus, ex. II, damaged); possible echoes of *Il.*, 22.431 are *GEB* 159, l. 3 (Thasos, very damaged) and *GVI* 878, l. 9 (Lyttos Iip., damaged). Absolutely: *Il.* 5.886 and *Od.* 10.219 of entities that may be 'frightening', but are powerless to harm.

<sup>71</sup> *Il.* 4.169; 8.124, 147, 316; 15.208; 16.52, 55, 508; 17.83; 19.307; 22.43. *Od.* 16.87; 18.274. *H. Cer.* 90 (comp.). *H. Ven.* 198—9. *S. Aj.* 706. *A.R.* 4.866. *IPE* 2.86, l. 10 (nr. Panti-capaeum, Ip. earliest).

<sup>72</sup> *A. R.* 2.577 (sup.).

<sup>73</sup> *Ib.* 3.462 (sup.).

<sup>74</sup> *Ib.* 3.675.

<sup>75</sup> *Pi. P.* 5.60.

<sup>76</sup> *Il.* 7.215, 11.117, 20.44.

<sup>77</sup> *Il.* 10.312, 399; *Od.* 5.457.

<sup>78</sup> *GVI* 1166, l. 13 (Smyrna, IIip.); cf. *Hes. fr.* 29.1 Rzach.

<sup>79</sup> *Od.* 15.342.

<sup>80</sup> *Il.* 8.476 (sup.).

<sup>81</sup> *Hes. Op.* 802; *H. Cer.* 305 (sup.); *A.R.* 1070—71 (sup.).

<sup>82</sup> *Pi. P.* 1.15.

<sup>83</sup> *Il.* 18.465; *Od.* 4.441 (sup.), 12.275 (sup.); *A.R.* 4.1261 (sup.); *Cyn.* 1.257; *Hal.* 1.553 (sup., bis).

<sup>84</sup> *Call. Ap.* 100—1, *Dian.* 51; *Theoc.* 24.13; *A.R.* 1.996, 2.405.

<sup>85</sup> *Hes. fr.* 14.6 Rz.; *Theoc.* 25.205, 252; *Cyn.* 3.257, 4.37 and 211.

<sup>86</sup> *Od.* 11.427 (comp.); *S. OC* 212; *Hal.* 2.670—1 (comp.); *GVI* 1167, l. 12 (Antinoe, IIip.).

<sup>87</sup> *Il.* 1.552, 4.25, 8.423, 8.462, 14.330, 16.440, 18.361 (all sup.); *Hes. Op.* 465 (v. l. for ἀγῆ), *Sc.* 264; *Hal.* 4.407 (adv. acc.); *GVI* 1572, l. 1 (Demetrius, Thess., in. IIIa.).

<sup>88</sup> *Il.* 8.449, 16.449.

<sup>89</sup> *H. Cer.* 350, 410.

<sup>90</sup> *Pi. P.* 11.55.

<sup>91</sup> *GVI* 1114, l. 4 (Anazarbus, IIip., epit. of Oppian).

<sup>92</sup> *Il.* 22.94; *H. Cer.* 354; *Batr.* 102; *A.R.* 1.614.

<sup>93</sup> Adv. acc.: *Od.* 16.255.

<sup>94</sup> *Il.* 3.20; 5.409; 7.40, 51, 119, 174; 13.207, 603; 15.512; 22.64. *Od.* 11.516; 12.257; 22.229. *Hes. Th.* 662, 852.

<sup>95</sup> *Il.* 14.389 (sup.).

<sup>96</sup> *GEB* 88a, l. 11 (Augusta Traiana, rest.) cf. ed. of *SEG* 19, 456, dated c. med. Iip., w. full rests. and later refs., but no mention of Mihailov.

<sup>97</sup> *Od.* 8.519 (sup.).

<sup>98</sup> *Il.* 4.15, 65, 82; 5.379, 496; 6.1, 105; 11.213; 16.256, 677; 18.171. *Od.* 24.475. *H. Cer.* 266. *Hes. Op.* 161, *Sc.* 200. *GVI* 835, l. 1 (Ptolemais, Cyrenaica, IIip.) seems echo of *Op.* 161.

— and treachery.<sup>99</sup> It is used of means to ill wrought by god,<sup>100</sup> by nature,<sup>101</sup> and by man.<sup>102</sup>

However, I have not found παλάμη with αἰνός. As 'terrible' or 'death-dealing hand', παλάμη takes the adjectives ἀνδροφόνος,<sup>103</sup> ἀργαλέος,<sup>104</sup> ἀτάρβητος,<sup>105</sup> κρατερός,<sup>106</sup> μέγας,<sup>107</sup> πυριγενής,<sup>108</sup> στυγερός<sup>109</sup>; as hand of Hades, ζοφερός<sup>110</sup> and φθονερός.<sup>111</sup> Αἰνός, in description of beasts and monsters, modifies δάκος,<sup>112</sup> δέμας,<sup>113</sup> νηδύς,<sup>114</sup> and πλευραί.<sup>115</sup> The nearest approach to the use given by the emendation is κέρας αἰνόν,<sup>116</sup> but this is not very near.

Two loci have παλάμη and αἰνός "back to back" or "like ships in the night". At *Argonautica* 4.456, Apsyrtus yields to αἰνοτάτησιν ὑποσχεσίησι; in 1.465, Jason attacks, ἀνασχόμενος παλάμη ξίφος. At *Cynegetica* 4.36—7, Oppian marshals the adversaries of the hunter: πόρδαλις οἶδ' ὅλοῃ παλαμάων λοίγιον ἰόν, / καὶ σθένος αἰνός δις μέγα λαϊνέοιο μετώπου. Each poet has αἰνός in mind; neither uses it of παλάμη. There is avoidance, too, between αἰνός and χεῖρ.<sup>117</sup>

Though negative evidence may not be conclusive, I am led to doubt that the phrase παλαμῆσιν αἰναῖς would have occurred to a Greek. Modern languages abound in such metaphorical expressions as 'blind hand', 'fell hand', 'des mains sans pitié leur donnèrent la mort'. But the Greek way with metaphor is different. Had Epiphania wanted to convey the meaning in the restoration, she might have chosen the word παλαμναῖος.<sup>118</sup>

Αἰνός is the more suspect because of the vexed word-order which it entails, unlike anything Epiphania has written. For simple predication,<sup>119</sup> in two of three cases, she has copula, subject, complement: ἦν . . . μοι χθών . . . Ἑλλάς (5—6); ἦν . . . ἐμοὶ γενέτης καὶ γαμέτης ναύκληροι (12—13). In the third and last, the order is complement, subject, copula: ὀλβιος δέ μοι βίος . . . ἦν (15—16). Coordinate elements are balanced,

<sup>99</sup> *Cyn.* 1.248. GVI 740, l. 3 (Amisos, II/III). CIG 4563, ll. 5—6 (Zorava) = EG 448; diff. rests. do not alter case.

<sup>100</sup> Theoc. 27.21.

<sup>101</sup> Hes. Sc. 397; *Cyn.* 2.517—8, in simile; *Hal.* 1.403 (sup.).

<sup>102</sup> *Il.* 17.565; AG 6.125.3 (Mnasalc.); A.R. 4.456.

<sup>103</sup> IG 12.7, 115, l. 6 (Arcesine, II/I).

<sup>104</sup> *Cyn.* 4.417 (of bears).

<sup>105</sup> AG 7.268.3 (Plato, of offense to a corpse).

<sup>106</sup> *Cyn.* 2.476.

<sup>107</sup> AG 6.97.6 (Antiphil., of Alexander).

<sup>108</sup> E. Or. 820, w. Schol.

<sup>109</sup> IG 9.1<sup>2</sup>, 313, l. 4 (Thyrrheum, IIa.).

<sup>110</sup> GVI 1989, l. 18 (Panticapaeum, II/I).

<sup>111</sup> IG 14, 2012 C, epigr. a l. 10 (Rome, 94 A.D. or later).

<sup>112</sup> *Hal.* 2.520 and 5.30—31 (comp.).

<sup>113</sup> *Cyn.* 3.274.

<sup>114</sup> *Hal.* 5.50.

<sup>115</sup> A.R. 1.946 (sup.).

<sup>116</sup> *Cyn.* 2.97 and 553.

<sup>117</sup> E.g.: *Il.* 8.316, 321; 8.449, 450; 13.49, 52; 14.385, 389; A.R. 1.944, 946; GVI 1313, 1.5 (Memphis, IIa.), both wds. in same vs., w. diff. refs.

<sup>118</sup> For this meaning, LSJ cites A. *Eu.* 448; S. *El.* 587, *Tr.* 1206—7; A.R. 4.708—9.

<sup>119</sup> With thoughtfully expressed; one statement is yet more simplified by brachylogy: Ἐπιφανία δέ μοι οὖνομα (II. 8—9).

sometimes with greater formality, sometimes with less: ἐκ μητρὸς Ἀθηναίας ἐφύην, πατρός τε Ἑρμιονέος (6—8); πολλήν μὲν ἐσεῖδον ἐγὼ γαῖαν, πᾶσάν τε ἐπλευσα θάλατταν (9—11); ἐν Μούσας ἐφύην, σοφίης τε μετέσχον (16—17). Longer *cola* remain free of intricacies. "Ἐστηκες ἐπ' ἐννοίᾳ λέγων, "ἄρα τίς ἦ πόθεν ἦδε;" (2—3) is appropriately conversational. More literary is φίλες τε λειπομένες, ὥς γυνή γυνηξί, πολλὰ παρέσχον, εἰς εὐσεβίην ἀφορῶσα (17—19). This is the second longest unit in the text, surpassed only by that containing the disputed lines: ἦν γὰρ ἔμοι γενέτης καὶ γαμέτης ναύκληροι, οὓς ἐθέμην παλαμῆσιν αἰ . . . αἰς ὑπὸ τύνβῳ θανόντας (12—15). Admittedly, the words οὓς . . . θανόντας occur at the affective climax of the recital; but this climax is sustained to l. 17, without hyperbata.

Radical displacement is warranted when it faithfully renders deep emotion. But here, if παλαμῆσιν αἰναῖς modifies θανόντας, the interposition of ὑπὸ τύνβῳ obscures the thought and plunges the tone into bathos. Ὑπὸ τύνβῳ is actually redundant, as τίθημι alone can mean 'bury'.<sup>120</sup> For the sense 'whom I laid to rest, by grim hands slaughtered', a careful writer might have omitted ὑπὸ τύνβῳ rather than place it ineffectively.

With each letter clear on the stone, and with no possibility of engraver's error, a text, however phrased, compels acceptance. But when a conjecture gives rise to clumsy word-order, one may well abandon both conjecture and word-order.

If παλαμῆσιν and its adjective denote Epiphania's hands, the clause in ll. 13—15 is symmetric: οὓς and θανόντας, the two words for her kin, mark the beginning and the end; they frame ἐθέμην and ὑπὸ τύνβῳ, the two expressions of burial; these, again, enclose παλαμῆσιν αἰ . . . αἰς, the adverbial phrase with ἐθέμην, at the center. This arrangement is neither illogical nor inartistic, and appears consistent with Epiphania's practice.

The choice, then, lies between the earlier readings. Of these, αἰμαῖς is condemned; firstly, because "it cannot stand for the Doric . . . possessive pronoun, nor . . . for ἀμετέραις or ἀμῶν αὐτῶν"<sup>121</sup>; and immediately thereafter, because it is impossible Greek.<sup>122</sup> Yet Tocilescu printed it<sup>123</sup>; Mihailov retained it;<sup>124</sup> Stoian did not use these arguments in correcting it<sup>125</sup>;

<sup>120</sup> E. g.: *Il.* 23.83; *A. Th.* 1002; *Th.* 1.138 ad fin.; *CIG* 5154 (Cyrene); *IG* 9.2, 931, 1.3 (Larisa); *IG* 9.2, 1201, 1.9 (Methone); *IG* 12.5, 65, ll. 9—11 (Naxos fere IIIp.); *IG* 12.5, 444, l. 112 (Chronicon Parium); *IG* 14, 1676 (Rome); *GEB* 29, l. 2 (Tomi); 92, ll. 2—3 (Diamopolis); 118, ll. 3—4 (Prilep); 127, l. 4 (Beroea, Maced.); *AEM* 10, 1886, p. 104 No 4 (Nova Zagora).

<sup>121</sup> *SCIV*, p. 137.

<sup>122</sup> *Ib.* *Un cuvînt grecesc în forma αἰμαῖς nu există în limba greacă.* Quoted in translation, p. 121—2 *supr.*, w. n. 34.

<sup>123</sup> *AEM* 19, p. 228, l. 9 of his text given below facsimile.

<sup>124</sup> *GEB* 21, l. 9.

<sup>125</sup> He saw ἀγναῖς on the stone (*Tomilana* p. 65, n. 5; *St. Cl.* 3, p. 118, n. 4) and printed it without comment on the earlier reading.

nor did the Roberts in their chronicle.<sup>126</sup> Αἵμαῖς could have resulted from the change ε > αι, which is attested in epigraphy.<sup>127</sup>

But final judgment should not be made without scrutiny of the damaged area — if necessary, by squeeze, special lighting, magnification or photographic close-up. This, it is hoped, would settle both doubts about the word with παλαμῆσιν: whether the second letter is a *gamma* or an *iota*; and whether the last letter before the case-ending is a *mu* or a *nu*. The stone seems to show ΑΓΓΑΙΣ. Pace Sauciuc-Săveanu, I observe that the stem-stroke following the initial *alpha* is joined at its top by a short but clear horizontal drawn to the viewer's right, though admittedly with a downward slant. This configuration does not look like any *iota* on the stone. Even if no more of the upper stroke were recoverable, the letter might still be an original *gamma* which lost most of its horizontal through damage, weathering or both. The next form, ΙΓ, I take to be the remains of a *nu*; and, following Stoian, I read ἀγναῖς.

The restored clause runs οὓς ἐθέμην παλαμῆσιν ἀγναῖς ἐπὶ τὸν βωφ θανόντας: 'whom I laid to rest, with consecrated hands, in the tomb, when they had died.' This interpretation seems valid: burial was always a sacred duty. That it could be a difficult one, that it was sometimes neglected, that people feared this neglect by their survivors, makes its faithful performance worthy of note. In her own words, Epiphania ordered her conduct εἰς εὐσεβίην ἀφορῶσα (l. 19).

Other problems, in ll. 20–22, require examination. Kuzos, who first printed this epitaph, has the lines read: Καὶ δὴ κλεινήρη κάματον πολὺν ἐνεγκαμένη ἔγνω σαφῶς οὐ κατ' εὐσέβιαν εἰσιν αἱ θνητῶν τύχαι.<sup>128</sup> His text leaves much to be desired<sup>129</sup>; for instance, ll. 20–21 on the stone clearly show ΕΙΝΕΝΑ — rather than the classic orthography (Fig. I). Perhaps this is why ἐνεγκαμένη was ignored and all subsequent editors give ἐνένκαμεν.<sup>130</sup> Perhaps, too, this is why Stoian makes κλεινηρηκάματον a compound.

Stoian believes that the report of Epiphania's charity, begun in l. 17, continues through the lines discussed here. He renders them: 'I provided

<sup>126</sup> Bul. Ép., REG 75, 1962, p. 186 No 231; ib., 78, 1935, p. 134 No 265; they record successive emendations without discussing the merits.

<sup>127</sup> E.g. IG 12.7, 289, l. 2 (Minoa); IG 14, 1479, l. 9 (Rome); IPE 4, 295, l. 3 (Panticapaeum & vic., aet. Rom.); MAMA 4, 117, l. 2 (Lysias, III); AEM 7, 1883, p. 173 No 10, l. 4 (Brussa, Asia Minor); AEM 15, 1892, p. 206f. No 73, l. 9 (Konino); AEM 19, 1896, p. 100f. No 52, l. 5 (Tomi); Sb. 16 (1900), p. 67f. No 9, l. 2 (Saladinovo); SEG 24, 776, l. 6 (Constantinople); D 396, l. 8; DH, p. 315M, l. 7 (Serdica); DH, p. 337 No 46, ll. 7–8; p. 380f. 72, l. 7 (Heraclea Perinthos); Kal. 47, l. 5 (Zaribrod); 264, l. 2 (Odessus); 291, l. 4 (ib.); GEB 14, perh. l. 4, also l. 5 (Tomi) — v. Mihailov, *La Langue des Inscriptions grecques en Bulgarie: Phonétique et Morphologie*, Университетска Библиотека, 279 (Sofia, 1943), p. 33 — GEB 54, l. 2 (Marcianopolis); 128, l. 2 (Ber); GVI 621, ad fin. (Xanthus, I/II); GVI 675a, l. 6 (Cotiaeum, IIP.).

<sup>128</sup> Ἀθηνᾶ, p. 347.

<sup>129</sup> Cf. Stoian, *Tomitana* p. 65, n. 3; and St.Cl. 3, p. 188, n. 3.

<sup>130</sup> Tocilescu, AEM 19, p. 228, l. 14 of text below facsim.; Mihailov, GEB 21 — I, 26, l. Stoian, *Tomitana*, p. 66, init.; and St.Cl. 3, p. 188; SEG 24, 1081, ll. 20–1.

much help for the woman confined to her bed of suffering; as I was well aware that the destiny of mortals is not in accordance with their piety.<sup>131</sup>

It seems that κλεινηρηκάματον can be a feminine, from a compound adjective of two terminations; here, then, it would be used substantively as 'the one suffering invalidism', 'the bed-ridden patient'. Φέρω certainly means 'to bear, as a gift'; and ἐνένκαμεν may be a literary plural,<sup>132</sup> though unique in the text. But ἔγνω, which is beyond challenge on the stone (ΕΓΝΩ. l. 21), must surely be a third person singular.<sup>133</sup>

Therefore, — with my head on the block — I venture the following interpretation. The words καὶ δὴ et seq. are by Hermogenes, Epiphania's second husband, who provided this tomb (ll. 23–25). He makes her the subject, understood, both of ἔγνω and of the aoristic element from φέρω. This latter has the sense 'bear: endure, undergo'. It takes the direct object κλεινηρηκάματον, a masculine compound noun which means 'burden of wasting illness', 'suffering of the bed-ridden'; and which is modified by πολύν.

Venturing further, I suggest that in ll. 20–21 φέρω may actually have the form given by Kuzos: the aorist middle participle ἐνεγκαμένη.<sup>134</sup> The stone seems to have ΕΝΕΝΚΑΜΕΝ-ΕΓΝΩ. There is plainly a horizontal stroke between the last *nu* of ἐνεγκαμεν- and the *epsilon* of ἔγνω; but it does not touch the verticals on either side. It could be a punctuation, or a scar; or, after all, part of an *eta* in ligature. Again, to clear up this uncertainty, the stone should be re-examined. Meanwhile, for purposes of discussion, I adopt ἐνεγκαμένη from Kuzos. My translation is: '— Yes; and having endured much suffering as an invalid, she knew beyond doubt: the fate of mortals does not match their piety.'

If the *eta* were discarded, Hermogenes would be saying '— Yes; and we endured — ἐνένκαμεν — great affliction in a wasting illness.' Then by asyndeton 'She knew . . . ' I insist on making Hermogenes the author of these lines; firstly because ἔγνω seems to admit no other explanation; and also because I cannot believe that Epiphania passed him over in silence, which is the inescapable alternative.

It seems that she must have concluded, shortly after l. 19, with a wife's farewell to Hermogenes; and, possibly, a gracious leave-taking of the παροδείτης to balance her greeting in l. 1. I believe that Hermogenes replaced these closing words with a much longer text — ll. 20–25 as

<sup>131</sup> " . . . am ajutat mult pe cea reținută pe patul de suferință. Căci mi-am dat bine seama că nu pe măsura pietății lor este soarta muritorilor." — *Tomitana*, p. 65. StCl. 3 gives only the Greek text with no translation.

<sup>132</sup> Smyth §§ 1008, 1009. The word is always accented ἐνένκαμεν; I wonder if there might be any possibility of ἐνεγκάμεν, for ἡνεγκάμην, with this sense.

<sup>133</sup> I have found nothing in LSJ s.v. γινώσκω, nor in Smyth § 682, which would allow any other interpretation. Buck, in *The Greek Dialects* . . . (U. of Chicago Press, 1954), p. 77, discusses "loss of final *v*"; but gives no example or this kind. Nor does he in his treatment of personal endings, pp. 111 & 115–7. Mihailov, in *La Langue des Inscriptions grecques en Bulgarie*, does cite a verb-form among examples for "disparition de *v* . . . en finale absolue" (p. 75); but he does not include ἔγνω; nor is it discussed under "desinences personnelles actives" (pp. 157–9). He mentions it only as one item of evidence for the "aoriste athématique . . . encore vivant" (p. 179) without commenting specifically on it.

<sup>134</sup> Mihailov alone mentions this word in *La Langue* . . . ; and he takes it as the finite form, pp. 72–3, 158, 163–4.

seen on the stone; but at a time when the epitaph was already being carved. This would account for the progressive crowding of the inscription.

The text I propose, with maximal restorations, is as follows<sup>135</sup>:

Χαῖρε, παροδεῖτα. — Καὶ σ[ύ].—  
 "Ἔστηκες ἐπ' ἐννοίᾳ<sup>136</sup> λέγων  
 "Ἄρα<sup>137</sup> τίς ἦ πόθεν ἤδε;" ἄκου-  
 ε δὴ, ξεῖνε, πάτραν καὶ οὐ-  
 νομα τοῦμόν· ἦν μὲν μοι  
 χθών<sup>138</sup> τὸ πρὶν Ἑλλάς· ἐκ μη-  
 τρὸς Ἀθηναίας ἐφύην, πα-  
 τρός τε Ἑρμιονέος· Ἐπιφα-  
 νία δέ μοι οὐνομα. Πολλὴν  
 μὲν ἐσεῖδον ἐγὼ γαῖαν, πᾶσάν  
 τε ἔπλευσα θάλατταν.<sup>139</sup>  
 ἦν γὰρ ἐμοὶ γενέτης καὶ γαμέτης  
 ναύκληροι, οὓς ἐθέμην  
 παλαμῆσιν ἄγναῖς ὑπὸ τύνβῳ  
 θανόντας. "Ὀλβιος δέ μοι βίος  
 τὸ πρὶν ἦν· ἐν Μούσας ἐφύην, σοφί-  
 ης τε μετέσχον. Φίλες τε λειπο-  
 μένες ὡς γυνὴ γυνηξὶ πολλὰ πα-  
 ρέσχον, εἰς εὐσεβίην ἀφορῶσα . . .<sup>140</sup>  
 — Καὶ δὴ κλεινηρηκάματον<sup>141</sup> πολὺν ἐ-  
 νενκαμένη, ἔγνω σαφῶς: οὐ κατ' εὐ-  
 σεβίαν εἰσὶν αἱ θνητῶν τύχαι.  
 Ἑρμογένης Ἀνκυρανὸς καὶ Τομίτης  
 φυλῆς Οἰνώπων<sup>142</sup> τῇ ἑαυτοῦ συνβίῳ  
 εὐχαριστῶν<sup>143</sup> μνησίας χάριν ἀνέθηκα.

<sup>135</sup> These are the variants in printing which should be mentioned. L. 2: Kuzos has ἔστηκες ἐπ' ἐννοί, ἀλ' ἐγών... L. 3: Ἄρα Kuzos and Stoian in StCl. 3, 188; all other transcriptions show ἄρα. L. 7: Ἀθηναίας, Stoian in Tomitana, p. 65 and SEG 24 No 1081, p. 302, l. 7. This must be a printer's error: the *iota* is clear on the stone (Fig. I). L. 14: τύμβῳ, Kuzos; everyone else has τύνβ — as on the stone. L. 20: καὶ δέ, Stoian in Tomitana, p. 65; and StCl. 3, p. 188; so too SEG 24, 1081, p. 302, l. 20. The stone clearly shows ΔΗ (Fig. I). L. 24: συμβίῳ, Kuzos; everyone else has σύνβ as on the stone.

<sup>136</sup> For ἐπ' ἐννοίᾳ, cf. D. 18.273.

<sup>137</sup> On epigraphic echoes of τίς [...] πόθεν; v. L. Robert, *Hellenica* 4, 1948, p. 47 w. n. 8 & ib. No 151.

<sup>138</sup> For χθών = 'this earth, ... this land', v. Mihailov, GEB 21, I, 26, n. ad l. 4; cf. also A. Eu. 765–6; E. Alc. 747f.; A.R. 1.992–3, 2.946, 964; 3.310–1; 4.265–6, 398, al.

<sup>139</sup> On voyaging, cf. L. Robert, *Hellenica* 2, 1946, pp. 103–5 and 107–8, w. nn.; IG 5.1, 728 (Laconia); IG 12.5, 764, l. 1 (Andros, aet. Christ.); GVI 1056, l. 2 (Rome, IIp.). The closest Homeric echo I have found is GVI 1183 (Heraclea = L. & J. Robert, *La Carie* 2, 189f.)

<sup>140</sup> Cf. GVI 1169, ll. 3–4 (Rome, III/IV).

<sup>141</sup> For κλεινηρη — cf., e.g., BGU 45.10–15 (IIp.).

<sup>142</sup> For another member of the Oinopes recently discovered in Tomi, Dacia NS 7, 1963, p. 553f. No 1, l. 3 (2d. h. IIp.).

<sup>143</sup> On εὐχαριστῶν, cf. L. Robert, *Hellenica* 10, 1955, pp. 55–62; and Chr. August Lobeck, *Phrynichi Eclogae* (Leipzig, 1820), p. 18.

This epitaph has a great variety of word-forms. Like a true daughter of an Athenian mother (ll. 6–7), Epiphania writes θάλατταν (l. 11). For the phonemes α/η, she uses free choice: πάτραν (l. 4), γαῖαν (l. 10); but γενέτης... γαμέτης (l. 12), σοφίης (ll. 16–17), εὔσεβίην (ll. 20); εὔσεβίαν (ll. 21–22) I think is by Hermogenes. Epiphania alternates ἐσεῖδον (l. 10) with εἰς εὔσεβίην (l. 19). She has the literary forms ξεῖνε (l. 4), οὔνομα (ll. 4–5, l. 9) τοῦμόν (l. 5) and Ἑρμιονέος (l. 18).<sup>144</sup>

Other words have undergone change. *Iota* “subscript” is lost: the stone reads ΕΠ ΕΝΝΟΙΑ (l. 2), ΥΠΟ ΤΥΝΒΩ (l. 14), ΤΗ... ΣΥΝΒΙΩ (l. 24). Παροδεῖτα (l. 1) and κλεινηρη — < κλιν- — (l. 20) show ι > ι;<sup>145</sup> but Hermogenes calls himself a Τομίτης (l. 23). Vowel-shifts also occur in dative plurals: παλαμῆσιν (l. 14); Μούσας (l. 16), φίλες (l. 17), λειπομένες (ll. 17–18) with αι > ε; and γυνήξιν (l. 18) with αι > η. There is consonantal change as well: both spouses write -νβ- for -μβ-; Epiphania has τύνβω (l. 14) and Hermogenes, συνβίω (l. 24). Hermogenes also puts -νκ- for -νγ-: ἐνεκκαμένη (ll. 20–21), Ἀνκυρανός (l. 23).

Epiphania draws her words and phrases from various modes of discourse. Poetry yields the greatest number: πάτραν (l. 4), this sense of χθών (l. 6), ἐφύην (ll. 7, 16), ἐσεῖδον (l. 10), γαῖαν (l. 10), γενέτης (l. 12), γαμέτης (l. 12), παλαμῆσιν (l. 14), ὄλβιος (l. 15), φίλες (l. 17), and this sense of λειπομένες (ll. 17–18). Homer is echoed in the stranger’s question, τίς ἦ πόθεν; (l. 3); and in Epiphania’s reminiscence: πολλήν μὲν ἐσεῖδον ἐγὼ γαῖαν, πᾶσάν τε ἐπλευσα θάλατταν (ll. 9–11). Philosophy seems to have prompted her choice of ἐννοία (l. 2); it surely led her to write σοφίης τε μετέσχον (ll. 16–17). Ἀφορᾶν εἰς... (l. 19) may also have philosophical overtones.<sup>146</sup> Lastly, πολλὰ παρέσχον may come from the official language of decrees.<sup>147</sup>

Two syntactical points should be noted. Epiphania says ἦν γὰρ ἐμοὶ γενέτης καὶ γαμέτης ναύκληροισιν (ll. 12–13) putting a singular verb before two singular subjects, with a plural noun as complement. This recalls the Pindaric construction; though the latter is shown with a singular verb before two plural subjects.<sup>148</sup> Her husband, when

<sup>144</sup> Cf. Smyth §§ 275, 275D, 276, 277a; Buck pp. 91–2. This is *pace* Mihailov, *La Langue* pp. 57 and 140, who takes Ἑρμιονέος as variant genit. of proper n. Ἑρμιονης, -ου. Everyone else who discusses this point — Tocilescu, *AEM* 19, p. 229; Robert, *Hellenica* 4, 1948, p. 48, cont. of n. 8, p. prec.; and Stoian, *Tomitana* p. 65 and *StCl.* 3, p. 188 — understands Epiphania as saying in ll. 6–8 ‘I was born of an Athenian mother and a father who was from Hermione’. This interpretation is followed here. Ἑρμιονέος occurs in *Hdt.* e.g., 7.6. (It can be noted that, when there was coincidence of personal name and place name, mention is made of the fact; e.g.: *IG* 2/3<sup>2</sup>, 7447, ll. 1–2; *IGB* 1, 223, l. 3 of surviv. (Odessus); *GVI* 1816, l. 7 (Mysia, I); *AEM* 19, 1896, p. 224f. No 91, l. 10 — the latter is one of the stones found with that in this report.

<sup>145</sup> This is one of the most widely attested changes. Cf. Buck, p. 31; Mihailov, *La Langue*, p. 31.

<sup>146</sup> Cf. *Arr. Epict.* 2.19.29, 3.24.17.

<sup>147</sup> But this is also a literary use, e.g.: *Od.* 14.250–1, 15.489–90, 18.360; *Hdt.* 2.180, 4.83; *Th.* 8.47; *D.* 21.155.

<sup>148</sup> Smyth § 961, w. ref. to 464a De, and prose example, *Rep.* 462e.

he "signs" the memorial, does so by anacoluthon: 'Ερμογένης . . . τῇ ἑαυτοῦ συνβίῳ . . . ἀνέθῃκα (ll. 23—25).<sup>149</sup>

The style admits both avoidance and tolerance of hiatus. There are two cases of elision: ἐπ' ἐννοίᾳ (L. 2) and κατ' εὐσεβίαν (ll. 21—22); the latter I attribute to Hermogenes. Crasis appears once: τοῦμόν (l. 5). Movable consonants are found twice: παλαμῆσιν (l. 14) and εἰσὶν (l. 22); the latter I think is by Hermogenes. Over against these are eight occurrences of hiatus: ἥδε; ἄκουε (ll. 3—4), καὶ οὖνομα (ll. 4—5), τε Ἑρμιονέος (l. 8), μοι οὖνομα (l. 9), τε ἐπλευσα (l. 11), ναύκληροι οὖς (l. 13), ἐνενοκαμένη ἔγνω (ll. 21—22; restored; I think by Hermogenes), τῇ ἑαυτοῦ (l. 24, Hermogenes).

Epiphania uses her resources to avoid monotony. She articulates the stranger's unspoken question: τίς ἢ πόθεν (l. 3); then assures him of a reply in chiasmic order: ἄκουε . . . πάτραν καὶ οὖνομα (ll. 3—5). Her own plan is then followed, but with a difference: she gives πάτραν in both senses — χθών (ll. 5—6) and γένος (ll. 6—8) — before proceeding to οὖνομα. Synonyms are called on: παροδεῖτα (l. 1) and ξεῖνε (l. 4), πάτραν (l. 4) and χθών (l. 6), πατρός (ll. 7—8) and γενέτης (l. 12).

But she achieves balance and consonance. The phrases ἐκ μητρὸς Ἀθηναίας and πατρός τε Ἑρμιονέος (ll. 6—8) show pariosis and paromoiosis. So do ἐν Μούσαις ἐφύην, σοφίης τε μετέσχον (ll. 16—17) though here the phonetic pattern is less strict. Pariosis and homoioteleuton mark πολλὴν μὲν ἐσεῖδον ἐγὼ γαῖαν, πᾶσάν τε ἐπλευσα θάλατταν (ll. 9—11). Γενέτης καὶ γαμέτης (l. 12) emphasize their kinship with parechesis. Another example of the latter, ὀλβίος . . . βίος, (l. 15), may be a kind of *figura etymologica*: that person is ὀλβίος whose βίος is most truly lived, with "the exercise of vital powers along lines of excellence."<sup>150</sup> For the βίος is immediately described: to grow up among the Muses and to share in wisdom.

When attempting to derive from the words some knowledge of the people who wrote them, an observer encounters difficulties; for all the many lines crowding the stone, Greek reticence has truly been maintained. The objective data do not much exceed those in the older epitaphs: "Here lies A, daughter of B, wife of C; she was a good woman and lived blamelessly." On one point, this text is even less communicative: Epiphania does not name her kindred.<sup>151</sup>

Also, she tells her story as "a fugue in time".<sup>152</sup> It begins at the beginning, with birthplace, parentage, and name (ll. 5—9); but then follow the voyages (ll. 9—11), which could have taken place at any time,

<sup>149</sup> Cf. Mihailov, *La Langue*, p. 149 w. refs.; and SEG 24, 952, ll. 1, 7—8 (nr. Vraca, ex. IIIp.); AEM 9, 1885, p. 124 No 84, l. 2 (Ancyra); AEM 19, 1896, p. 98 No 46, ll. 3, 5 (Tomi); Sb. 16 (1900), p. 67f. No 9, ll. 3—4 (Saladinovo); il. shows plainly, Fig. 35, p. 68, but not so transcribed; Dacia NS 7, 1963, p. 553f. No 1, ll. 4—5 (Tomi, 2d. h. IIp.).

<sup>150</sup> Edith Hamilton, *The Greek Way to Western Civilization* (New American Library, MP 513, rep. 1948), p. 21.

<sup>151</sup> V. n. 144 *supr.* Again, *La Langue*, p. 105, is alone in taking, Ἀθηναίας (l. 7) as "nom de femme". Perhaps Epiphania felt that the names of her family would have no relevance to this land and these people.

<sup>152</sup> Subtitle of the novel *Take Three Tenses*, by one of the Godden sisters. Cf. Peek, *GG, Einführung*, p. 14, ad No 40.



or continually, from early childhood<sup>153</sup> to adulthood. Thoughts of travel recall her father and introduce her husband to the narrative (ll. 12). The inquirer learns their occupation; and immediately afterward, is told of their deaths and their burial, provided by Epiphania herself (ll. 13–15). From death she looks back to joy (l. 15 θανόντας ὄλβιος with only a stop between them), and has it sum up a whole phase of her life (ll. 15–16), illustrated by a scene from childhood — ἐν Μούσεσς ἐφύην (l. 16). But she does not say when, or exactly how, that phase ended. The bereavements could have been the first, or the worst, strokes of misfortune; and could have come simultaneously or separately. The cause of death, too, is passed over in silence. Epiphania says only that she did the right thing. Finally, her pursuit of wisdom (ll. 16–17) and her help to women in need (ll. 17–19), might, according to circumstances, have been limited in time or continued throughout her adult life.

The data are inconclusive and the risk of documentary fallacy is great; but it may be useful to note other alternatives which the text allows. Epiphania's mother could have been an only, or only surviving, child; her husband would then have had to carry on the family enterprise; and a search for the best prospect could have led to the man from Hermione. Or, two ναύκληροι might have sealed a partnership with the marriage of their children. The couple could have lived in Athens, or Hermione, or both. Epiphania's mother might have died when the child was still very young; perhaps then the skipper had taken his little daughter to bear him company. Or, the whole family might have traveled together; and the Athenian mother, assuming that she had lived, could have been Epiphania's teacher. The child grown may have provided help to women of the seafaring community; or aided φίλας λειπομένας whoever they were; ὡς γυνή γυνήξί (l. 18) suggests the latter.

Now, to partake of wisdom requires only a good mind and a wise companion; but the doing of charity, to be effective, requires at least easy circumstances. Epiphania may have had wherewith to give because her father and first husband were men who went down to the sea in ships. These ναύκληροι — <sup>154</sup> "known throughout the Greek world from the fifth century B.C. onwards" — <sup>155</sup> became, during Roman times, both private entrepreneurs and employees of the state; <sup>156</sup> in the latter role they transported grain to feed the urban populace and lumber to heat the baths.<sup>157</sup> For these vital services, they received compensations and privileges.<sup>158</sup>

<sup>153</sup> For evidence of children on voyages, e.g.: IG 12.7, 445 (Aegiale); GVI 1985 (Piraeus, c. 360a.).

<sup>154</sup> Professor D. M. Pippidi, who graciously allowed me to read extensively from his *Scythica Minora*, Bucarest—Amsterdam, 1975, while this work was still in proof, cites, p. 100, n. 33, "sur le sens de ναύκληροι... L. Robert dans *Annaire du Collège de France*, LXII, 1961/62, p. 343 et 'Αρχ. 'Εφημ., 1969."

<sup>155</sup> Stoeckle, s.v. *Navicularii*, RE 16. 2, col. 1901, ll. 13–14.

<sup>156</sup> Id., RE 1902, l. 63–1903, l. 2; 1911, ll. 24–39 and 44–57; 1913, l. 55–1914 l. 41, w. refs.

<sup>157</sup> *Ib.* resp. 1913, ll. 13–33 and 1918, ll. 21–23, citing Cod. Theod. XIII/5, 10 (364).

<sup>158</sup> *Ib.*, 1911, ll. 8–12; 1914, l. 42–1915, l. 6; 1931, ll. 13–29, and the section "Privilegien", 1927, l. 36ff. w. refs.

Their situation was for a time so enviable that persons with no color of claim used subterfuge to join their professional associations,<sup>159</sup> a tactic met by stern counter-measures from the Emperors.<sup>160</sup> Ultimately, with the deepening crisis of the Empire, the state-services grew so burdensome, and attempts at evasion so commonplace, that the ναύκληροι and their guilds were beset with progressively stricter compulsion from the authorities, reducing them to utter subjection.<sup>161</sup>

It was natural for the ναύκληροι<sup>162</sup> to be a presence in Tomi, Epiphania's last home. For here was one of the best ports<sup>163</sup> in those regions *quas maiores nostri iure Cereris horreum nominabant*.<sup>164</sup> Here the κοινὸν τῶν Ἑλλήνων — originally Πεντάπολις, then Ἐξάπολις — had its center.<sup>165</sup> And here the Roman provincial administration made its headquarters.<sup>166</sup> From the time of the good Emperors comes attestation of the οἶκος τῶν ἐν Τόμει ναυκλήρων<sup>167</sup> and of an οἶκος τῶν Ἀλεξανδρέων,<sup>168</sup> which might have included seafarers as well as traders, and which furthered the cult of Sarapis.

The Egyptians, whose influence is thus recorded, were, "already in pre-Roman times"<sup>169</sup> settling Tomi and its immediate neighborhood.<sup>170</sup> But "from the early period of Roman rule," when Tomi "began . . . to be . . . a focus of immigration from all parts of the Mediterranean world and the Black Sea area,"<sup>171</sup> they took second place numerically to the arrivals from southern Greece and Asia Minor.<sup>172</sup> Among the former may have been Epiphania's father, who was from Hermione (Il. 7—8).<sup>173</sup> Among the latter was her second husband, Hermogenes of Ancyra, "who obtained citizenship" in Tomi "and was registered in the tribe of the Οἰνωπες." (Il. 23—25).

Hermogenes takes up the word Epiphania used to tell her motive for charity: εὐσεβίην (l. 19) / εὐσεβίαν (Il. 21—22). He could be saying :

<sup>159</sup> *Ib.*, 1901, l. 31—1902, l. 9; 1903, l. 34—1904, l. 19, w. refs.

<sup>160</sup> *Ib.*, 1912, ll. 6—13; 1915, ll. 11—18, w. refs.

<sup>161</sup> *Ib.*, 1911, ll. 25—28, 39—43; 1915, ll. 50—1; and the following section, "Periode des staatlichen Zwangs", 1916, ll. 52ff.

<sup>162</sup> For ναύκληροι à Tomis, attestés à titre individuel, Pippidi cites Tocilescu, AEM, XIX, 1896, p. 101 No 53 and *Fouilles et recherches archéologiques en Roumanie*, p. 220 No 55 = IGR I 645 (*Scythica Minora*, p. 100, n. 33 fin.).

<sup>163</sup> Chr. M. Danoff, s.v. Tomi, RE Supplbd. 9, col. 1401, ll. 7—11; 1416, ll. 3—9.

<sup>164</sup> Solinus 21.3 (Mommson), ap. Danoff, RE 1401, ll. 28—29.

<sup>165</sup> Danoff, 1404, ll. 32—61; 1418, ll. 44—56, w. refs.

<sup>166</sup> *Ib.*, 1409, ll. 40—41; 1412, ll. 5—10, w. refs.

<sup>167</sup> Pippidi, *Scythica Minora*, p. 100, n. 33, cites Robert, opp. cit. ad n. 154 supr., for this sense of οἶκος; and for the inscriptions gives the refs. *Bull. Soc. archéol. de Sens*, 1854, p. 124 = IGR I 160, cf. Allard, *La Bulgarie orientale*... (Paris, 1864), p. 285; and Νέα Πανδώρα, June 1 1868, No 7.

<sup>168</sup> Pippidi, *Sc. Min.*, p. 100 and n. 32 which gives the date of the inscription — March 26, 160 — and the documentation: Allard, *La Bulgarie orientale*..., p. 283 No 2; Tocilescu, *Fouilles*..., p. 224, No 1; IGR I 604; Brillant, *Rev. Philol.*, XXXI, 1912, p. 284.

<sup>169</sup> Danoff, 1411, ll. 23—24.

<sup>170</sup> *Ib.*, ll. 25—33, w. refs.

<sup>171</sup> *Ib.*, 1409, ll. 34—37.

<sup>172</sup> *Ib.*, 1409, ll. 47—49 and 1410, ll. 61—62.

<sup>173</sup> Danoff, in his paragraph on immigration from southern Greece and Asia Minor, cites Epiphania's inscription first among his examples (1409, ll. 50—59) and mentions her father first (Il. 52—54).

<sup>174</sup> Danoff, 1409, ll. 57—59.

'Yes; and her own experience shows that one can suffer undeservedly'; or perhaps he could have meant: 'Yes; and though she did good, her fate was to suffer' — *neque [Pietatem, quam] ... sanctissime colui[t] ... gratiam rettuli[t]*.<sup>175</sup>

To what σεβαστά this piety was directed, is a question no one has yet raised. It may then be well to state here my belief that both Epiphania and Hermogenes were pagans.<sup>176</sup> Despite the mission of Paul, there was for a long time no substantial Christian community in Athens. Greek gods had their ἐπιφάνειαι;<sup>177</sup> A Greek girl's name could refer to one of these, or come from the title 'Ἐπιφανής of a human lord. Private charity was not the exclusive province of Jews and Christians.<sup>178</sup> The name 'Ἐρμος/γένης is thoroughly pagan, as is the form of the monument he gave his wife. And the Muses would surely not appear, even as a literary convention, in a Christian epitaph, until paganism had ceased to be a threat.<sup>179</sup>

Yet the Muses — those uniquely Hellenic deities — were no "pat device, like the uninspired statues in our universities."<sup>180</sup> They had become goddesses of culture — music, literature, mathematics, science, philosophy.<sup>181</sup> They were invoked not only by creative and performing artists, teachers and philosophers; but also, and commonly, by "ordinary" people — readers, auditors, amateurs.<sup>182</sup> These men and women testified

<sup>175</sup> Cic. *Fam.* 14.4.1 ad fin., through a glass darkly.

<sup>176</sup> I owe this discussion to the kind help of Professors Gilbert Highet and Morton Smith.

<sup>177</sup> Cf., e. g. Hom. *H.* 33, w. direct bearing on Epiphania's family.

<sup>178</sup> Cf., e.g. SEG 2, 521 (Rome); EG 366, 1. 3 (Cotiaeum, inf. aet.); GVI 1164, 1. 7 (Rome, II/III).

<sup>179</sup> I think the point can hold, despite some observations in the contrary sense of Richmond Lattimore. *Themes in Greek and Latin Epitaphs* (Urbana, 1962), pp. 301ff.; cf. pp. 320–1.

<sup>180</sup> Rendered from Pierre Boyancé, *Le Culte des Muses chez les Philosophes grecs: Études d'Histoire et de Psychologies Religieuses*, Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 141. Paris, 1937, p. 262; for the references and the groundwork of this discussion, I am deeply indebted to Professor D. M. Pippidi of the Romanian Academy of Sciences, *qui erranti comiler monstravit utam*. Any misunderstandings or other faults are entirely mine.

<sup>181</sup> The great end of Boyancé's book is to illuminate the Platonic texts declaring the virtues of music, the sphere of the Muses; and finding the best of it in philosophy. He cites, e.g., *Rep.* 548b, *Phaedr.* 259d (p. 262, n. 1), *Phaed.* 61a — the great proof-text, cf. *Laches* 188c ff., *Laws* 689d (p. 262, n. 2). Salient points in his discussion: pp. 145–6, 165, 231–2, 249–50, 261–2, 289, and 319.

<sup>182</sup> Cf. Henri Irénée Marrou, Μουσικός Ἀνὴρ: *Étude sur les Scènes de la Vie Intellectuelle figurant sur les Monuments funéraires romains*. Réimpression anastatique augmentée d'une postface (Rome, 1964), pp. 213–216 and 225–226. His examples: No 20, 21, 23, 56, 60, 82, 102, 103, 108–110, 155, 192, 197, 206, 208, 209, 211, 212, 215, 217. He cites other examples: Fröhner 398 (p. 113), Matz-Duhn 3278 (ib.) and 3281 (p. 144) and Schorn, *Beschreibung der Glyptothek* 190 (p. 113). Inscriptional examples: CIG 923 (Athens, comm. differentiates deceased fr. lexicographer); CIG 1925k (Ithaca), 2004 (nr. Heraclea Lyncestis), 6421b (Rome); IG 2/3<sup>2</sup>, 12514 (Athens, IIP.); IG 4, 53 (Aegina, w. interp. of Boyancé, p. 37); IG 12.2, 443 (Mytilene); IG 12.5, 242 w. add. 445 B (Paros, Maced. or Rom. era?); IG 12.5, 676 (Syros, II/III); IG 14, 1770 (Rome, = Marrou 71); IGB 1<sup>2</sup>, 464 (Philippopolis, II/III); IGB 3, 1024 (Philippopolis); IRB 144 (Panticapaeum and vic.); SEG 6, 798 (Nicomolis Armenia Minoris, IIP., w. Wilh.); SEG 7, 269 (Syria, IIP.); SEG 12, 339 (Beroea, Maced., IIP., p. post); SEG 18, 503, ll. 7–10 (Smyrna? IIP.); EG 207 (Halicarnassus, I fere p.), 238 (Smyrna, I fere a.), 413 (Asia Min.? Ia./IP.), 415 (Alexandria?), 551 (Rome, II v. III), 614 (Rome, II fere s.), 674 (Rome, p. 201 A.D.?); GEB 119 (Prilep); GG 151 (Samos, II/1?), 252 (Thespieae, Boeotia, IIP.), 336 (Rome, I/II), 358 (Miletupolis, Phrygia, IIP.), 396 (Rome, I/II), 448 (on road Naples/Nola, IP.).

that intelligence is the greatest gift, and culture the finest possession, distinguishing them from beast and savage, consummating their humanity, enhancing leisure, transfiguring solitude, making better citizens<sup>183</sup> and braver soldiers.<sup>184</sup>

Therefore, the education of the young was a vital duty. Parents commemorating children who had shown promise dwelt on the fact that their sons and daughters had been reared ἐν Μούσαις.<sup>185</sup> Adults too, like Epiphania, acknowledged the Muses' fostering. The Rhodian epitaph of another σοφίης μέτοχος<sup>186</sup> declares that his companions offered sacrifice ἄζόμενοι Μούσαις, τὸν αἰδιδίμον, αἷ σε τιθηναῖς/χερσὶ Πλατωνεῖους θρέψαν ὑπ' ἄτραπιτοῦς.<sup>187</sup> From the region of Panticapaeum comes the epitaph of a good man and true τὸμ Μοῦσαι παίδευσαν.<sup>188</sup>

Devotion to the Muses was early<sup>189</sup> and often institutionalized in the form of a θιάσος — a "religious guild" or "confraternity".<sup>190</sup> The *Life* of Sophocles has φησὶ δὲ καὶ Ἰστρός... αὐτὸν... ταῖς... Μούσαις θιάσον ἐκ τῶν πεπααιδευμένων συναγαγεῖν.<sup>191</sup> The Academy was such a θιάσος,<sup>192</sup> as was the Lyceum.<sup>193</sup> The existence of similar groups among "ordinary" people is attested by Pausanias, in his notice on the house of Pulytion at Athens;<sup>194</sup> and by the Testament of Epikteta from Thera.<sup>195</sup> A Μουσεῖον, privately established at Istros in the third century, was made a municipal

<sup>183</sup> From the beginning: *Theog.* 60. Cf. Epicharmus ap. Serv. *Aen.* 1.8; Plut. *Frat. am.* 6 — in Maximilian Mayer, s.v. Musai, 1), RE 16.1, col. 705, l. 62—706, l.4. Boyancé, p. 237, n. 4 recapitulates them re Iambl. *VP* 45, ib., n. 3:

<sup>184</sup> Contra the ῥίψασσις. E.g., IG 9.1<sup>2</sup>, 2 No 298 (Thyrrheum. IIa.?). The other voice of Archilochus is echoed in IG 12.1, 148 (Rhodes).

<sup>185</sup> Marron No 3,4,8,12,13,18,19. Inscriptions, e.g.: IG 2/3<sup>2</sup>, 13148 (Athens, II/III); IG, 5.1, 1186 (Gythium, s. la. part. prior.); IG 7, 2541 (Thebes); IG 9.1<sup>2</sup>, 2 No 314 (Thyrrheum, IIa.); IG 9.2, 639 (Larisa, ca. Chr. nat.?).; IG 12.7, 449 (Aegiale, IIa. latest); IG 12.8, 442 (Thasos); IG 14, 1714 (Rome); IG 14, 2012B, ll. 3—4 (Rome, 94 A.D. or later); *Samm.* 3990 (Alexandria, aet. Constantin.); SEG 6,635 (Pisidia, IIP. = TAM 3.1, 798, w. diff. attrib.); SEG 19,728 (nr. Miletropolis Mysia, IIP. earliest); SEG 22,335 (Olympia, IIP.); SEG 25.10 (nr. Salamis, Cyprus, IP.); EG 100 (Athens, I fere p.), 474 (Sparta, II fere s.), 522 (Rome, I fere s.), 538 (nr. Theudisia, II fere s.; since name appears above boy's figure I take verse as applying to him), 617 (Rome, II); GEB 147 (Philippi); GG 136 (Chersonesus, ex. Ia.), 154 (Salamis, Cyprus, aet. Ptol. Philom.), 157 (Chios, IIa.), 460 (Panticapaeum, II/I); here, too, belongs most of the documentation in L. Robert, *Hellenica* 13, pp. 45—53, since most of his examples are students. But he also studies cultural values and their diffusion.

<sup>186</sup> In the words of GG 395, l. 9 (Bithynia, IIP.).

<sup>187</sup> GG189, ll. 5—6 (Ca. 200 B. C.). Cited and commented by Boyancé, pp. 278—9. Cf. the Orphic hymn to the Muses, where they are called θρέπτραι ψυχῆς (1.5) cited ib. p. 280, n. 1.

<sup>188</sup> SEG 2.482 (Kertsch, IV/III) = GVI 101 = IRB 118, diff. rests. do not alter case.

<sup>189</sup> On Sappho, Müller-Graupa, s.v. Μουσεῖον 1), RE 16.1, col. 798, ll. 36—42.

<sup>190</sup> LSJ, s.h.v.

<sup>191</sup> FGrHist 334F36; but cf. caueat, ap. Otto Jahn — Adolph Michaelis, *Sophoclis 'Electra'* (Bonn, 1882), app. crit. p. 6: ταῖς... συναγαγεῖν *uerba Iahnus apud Luedersium (die dionys. Künstler p. 53) ex epigrammate sumpta suspicatur.* Mayer, RE 16.1, col. 693, ll. 21—24, cites this passage and compares Maass *Aratea* 319.

<sup>192</sup> Cf. Müller-Graupa, col. 799, l. 48 — col. 801, l. 4; Boyancé pp. 261—6.

<sup>193</sup> Müller-Graupa, 801, ll. 6—55; Boyancé pp. 299—319.

<sup>194</sup> Mayer, 702, ll. 16—19; 704, ll. 25—27; 738, ll. 3—14; from Pausanias 1.2.5. The house was later consecrated to Dionysus Melpomenos.

<sup>195</sup> IG 12.3, 300 (ex. III/in. II); Mayer, 704, l. 23, says IIa; cf. Boyancé 330—6.

shrine, with hereditary priesthood vested in the founder's family.<sup>196</sup> Although Epiphania does not mention it, one might speculate on the possibility that her Athenian mother belonged to such a *θίασος*, which might then have had a major influence upon the child. One might also speculate on the possibility that Epiphania hoped to share in wisdom, that property of divine beings, not only here but hereafter; and that she looked to the Muses for aid in heaven as on earth<sup>197</sup>. But on all things beyond this life, both she and her husband are absolutely silent.

Of course, 'pagan', like 'Jew' and 'Christian', describes many kinds of people; and the overall identification is less meaningful than the particular tone of the words. Ll. 15–19 might be the pagan equivalent of what in the nineteenth century was called 'high thinking'; and ll. 17–19 are part of a social gospel. Also to be noted are the lack of otherworldliness and the complete freedom from superstition, expressed in curses or in any other way.

At the risk of defacing the monument with translationese, I have adhered to the Greek as closely as I could for the rendition below:

"Greetings, traveler." — "And to you." — "You stopped, on reflection, saying, 'Now, who, and of what origin, is this woman?' Hear, then, visitor, my native country and my name. My land, some time ago, was Greece: I was born of an Athenian mother and a father from Hermione. Much have I seen of the world; and all of the sea have I sailed. For my father and husband were shipmasters — whom I laid to rest, with hands devoted, in the tomb, when they had died. Blessed was my life, of former days. Among the Muses I was bred, and in wisdom I have shared. And to helpmates bereaved and destitute, as a woman to women, I gave much aid, out of regard for piety. . . ." — "Yes; and having undergone much suffering as an invalid, she knew well: not in the measure of their piety are the fates of mortals. Hermogenes, citizen of Ancyra and Tomi,<sup>198</sup> member of the Oinopes tribe, to his own wife, gratefully, *in memoriam* — I set this up."

The inscription must now be dated. This task is formidable. The earliest reports, from 'Αθηνᾶ and AEM, say nothing of the "archaeological context".<sup>199</sup> The words have no mention of historical events or

<sup>196</sup> D. M. Pippidi, *Sc. Min.*, p. 102 w. n. 38, citing StCl. VIII, 1966, pp. 240–2.

<sup>197</sup> Boyancé, p. 233, n. 5, citing Arist. *Rhet.* 1389b, pp. 249–257, 274–5, 284–290. Marrou pp. 231–250, w. refs. to Boyancé and Cumont. But cf. the caveats of Marrou, pp. 253–4, and postface p. 318, citing A.D. Nock, *AJA* 50, 1946, 140–170. It may be noted — since Epiphania, by preparing her own epitaph, takes her place in a tradition at least as old as Aeschylus — that some of the best-known examples of this tradition — e.g., the epitaph of Aeschylus himself — are also silent on the question of personal immortality.

<sup>198</sup> On dual citizenship, cf. e.g.: IG 2/3<sup>2</sup>, 11169, ll. 9–10 (post 346/5), IG 12.5, 307, ll. 7–8 (Paros, Ip. earliest); IBM 177, ll. 3–5 (Tomi); AEM 8, 1884, p. 23f. No 62, ll. 2–3 (lb.); GVI 1016, ll. 1–2 (Cotiaeum, I/II); *Glad.* 90, ll. 10–20.

<sup>199</sup> Woodhead, p. 54.

persons; the *res priuatae* are such as could be found over several centuries of antiquity.

One turns then to the guides on the stone; but for these, wide tolerances are given. "L'emploi des lettres monumentales sur ... les architraves", which could have influenced the placing of l. 1 here, "date de l'époque alexandrine"<sup>200</sup>. The change  $\tau > \epsilon$  begins to appear "dans les inscriptions attiques (dans la langue vulgaire) ... au III<sup>e</sup> siècle déjà avant notre ère"<sup>201</sup>. By the first century B.C., this change appears in official epigraphy with its best foot forward<sup>202</sup>. At the latter time, too, *iota* "subscript" was being remarked for its absence<sup>203</sup>.

As to the site, "à Tomis ... les inscriptions d'époque ... hellénistique manquent à peu près complètement, mais ... les documents d'époque romaine sont extrêmement nombreux, allant du I<sup>er</sup> au VI<sup>e</sup> siècle de notre ère..."<sup>204</sup>.

Reverting specifically to letter-forms, one finds that "Π took the place of Γ ... in the course of the first centuries B. C. and A. D.;"<sup>205</sup> and that "in the Roman period, there may be noted a growing fondness ... for rounded letters (ΕΜCΩ), based on forms used in the cursive script; ... [which] were sometimes adapted to the more intractable medium of the stone-cut inscription in a squared form, such as C and W"<sup>206</sup>.

Admittedly, "the only safe way to undertake ... the dating of a stone on the basis of its lettering is to have a thorough and constantly maintained acquaintance with the comparative material. ... Experience is essential, and must in particular be based on the site from which the inscription comes and the lettering-forms in other texts from the same ... area." However, "a ... student who is not ... a specialist in epigraphy may well ... accept what the 'professional' epigraphist has [said] ..., and ... is generally justified in so doing"<sup>207</sup>.

Stoian compares the letter-forms of this inscription to those of BCH 40 (1936), p. 47 f. No 3, citing the discussion on p. 49.<sup>208</sup> On p. 50, that inscription is shown to be datable at 262/3 or 381 A.D.

Lambrino, commenting on AEM 17 (1894), p. 88 No 12, remarks "d'après la forme des lettres (Θ en forme de losange, Σ rectangulaire), [l'inscription] doit se placer à l'époque des Sévères"<sup>209</sup>.

<sup>200</sup> S. Reinach, *Traité d'Épigraphie*, pp. 206—7, w. ref. ad loc.

<sup>201</sup> Mihailov, *La Langue*, p. 31.

<sup>202</sup> E. g.: CIG 2335 (Aphrodisias, relat. w. Marc Antony).

<sup>203</sup> Reinach, p. 206, cites Strabo 14.648.

<sup>204</sup> D. M. Pippidi, *Les inscriptions grecques de Scythie Mineure de Bocckh à nos jours* *Akte des IV. internationalen Kongresses für griechische und lateinische Epigraphik* (Vienna, 1964), p. 327.

<sup>205</sup> Woodhead, p. 64.

<sup>206</sup> *Ib.*, p. 65.

<sup>207</sup> *Ib.*, p. 52, single quotes in original.

<sup>208</sup> *Tomitana*, p. 66, n. 2 & StCl. 3, p. 188, n. 6.

<sup>209</sup> Istros, 1, 1934, p. 117.

Pippidi, on SEG 1, 329, observes "der ... Text ... unter den Severen eingemeisselt worden ist. Dafür sprechen ... die zahlreichen Ligaturen (durchaus ungewöhnlich in der ersten Hälfte des 2. Jh.) ... [und] auch die Form der Buchstaben Y (mit Querstrich), C (rechteckig), Ω (wie ein W gebildet), die für die Urkunden Histrias aus der Zeit des Caracalla und seiner Nachfolger charakteristisch sind."<sup>210</sup>

These are the most detailed and precise commentaries that I have been able to find. Although they deal with "material ... from the same area" but not "from the same place",<sup>211</sup> I believe there is sufficient common ground to justify their application here. I therefore concur with the opinion setting this memorial in the II/III centuries A.D.<sup>212</sup>

---

<sup>210</sup> *Epigraphische Beiträge zur Geschichte Histrias in hellenistischer und römischer Zeit*, Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin: Schriften der Sektion für Altertumswissenschaft No 34 (1962), p. 138.

<sup>211</sup> Woodhead, p. 65.

<sup>212</sup> This paper is an outgrowth of one submitted to Professor William M. Calder III; and owes much to the advice and encouragement of Professor D. M. Pippidi. Both scholars have read my manuscript to my great benefit.



Fig. 1



# ΧΑΙΡΕΓΙΑΡΟΔΕΙΤΑ·ΚΑΙΛΥ

5 ΕΣΤΗΚΕΛΕΙΤΕΝΝΟΙΑΛΕΓΩ  
 ΑΡΑΤΙΣΗΠΟΘΕΝ·ΗΔΕΑΚΟΥ  
 ΕΔΗΣΕΙΝΕΤΤΑΤΡΑΝΚΑΙΟΥ  
 ΝΟΜΑΤΟΥΜΟΝ·ΗΝΜΕΝΜΟΙ  
 ΧΩΝΤΟΓΡΙΝΕΛΛΕΚΜΗ  
 ΤΡΟΣΑΘΗΝΛΙΑΣ·ΕΦΥΗΝΤΑ  
 ΤΡΟΣΤΕΕΡΜΙΟΝΕΟΣΕΠΙΦΑ  
 ΝΙΑΔΕΜΟΙΟΥΝΟΜΑ·ΠΟΛΛΗ  
 10 ΜΕΝΕΣΕΙΔΟΝΕΓΩΑΙΑΝΤΑΣΑΝ  
 ΤΕΕΠΛΕΥΣΑΘΑΛΑΤΤΑΝΩ·  
 ΗΓΑΡΕΜΟΙΓΕΝΕΤΗΣΚΑΙΓΑΜΕΤΗΣ  
 ΝΑΥΚΛΗΡΟΙΟΥΣΕΘΕΜΗΝ Ω  
 ΠΑΛΑΜΕΣΙΝΑΙΪΑΙΣΥΠΟΤΥΝΒΩ  
 15 ΘΑΝΟΝΤΑΣΟΑΒΙΟΣΔΕΜΟΙΒΙΟΣ  
 ΤΟΤΡΙΝΗΝΕΜΟΥΣΕΣΕΦΥΗΣΟΦΙ  
 ΗΤΕΜΕΤΕΣΧΟΝ·ΦΙΛΕΣΤΕΛΕΙΤ  
 ΜΕΝΕΣΩΣΓΥΝΗ·ΥΝΗΖΙΠΟΛΛΑΠΑ  
 ΡΕΣΧΟΝ·ΕΙΣΕΥΣΕΒΙΗΝΑΦΟΡΩΣ/  
 20 ΚΑΙΔΗΚΛΕΙΝΡΗΚΑΜΑΤΟΝΤΟΛΥΝΕ  
 ΝΕΝΚΑΜΕΝ·ΕΓΝΩΣΑΦΩΣ·ΟΥΚΑΤΕ  
 ΣΕΒΙΑΝΕΙΣΙΝΑΙΘΗΤΩΝΤΥΧΑΙ  
 ΕΡΜΟΓΕΝΗΣ·ΑΝΚΥΡΑΝΟΣΚΑΙΤΟΜΙΤΗΖ  
 25 ΦΙΛΗΣΟΙΝΩΝ·ΤΗΑΥΤΟΥΣΥΝΒΙΗ  
 ΕΥΧΑΡΙΣΤΩΜΕ·ΑΣΧΑΡΙΝΑΝΕΘΗΚΑ

1:7

Fig. 2

## BEITRÄGE ZUR HOMERINTERPRETATION

VON

RUTH NEUBERGER-DONATH  
(Tel-Aviv)

## 1, ἀνά — κατέ

Dem Leser des Artikles ἀνά im Lexikon des frühgriechischen Epos<sup>1</sup> fällt die fortschrittliche Erklärung so mancher Komposita auf. So wird z.B. für ἀνέρω ('nach oben zurückbeugen' ib. s.v.) und ἀνολίω ('öffnen durch Hinaufschieben des Riegels' ib. s.v.) der ursprünglichen Bedeutung des Präverbs — 'von unten nach oben' — Rechnung getragen, im Gegensatz zu den herkömmlichen Übersetzungen, wie etwa im LSJ. Im folgenden soll nun ein Versuch unternommen werden, diesen Gebrauch von ἀνά für einige weitere Verben zu zeigen — über das L.fr.E. hinausgehend.

ἀνάλω — L.fr.E. Sp. 760 „ἀνά hier 'wieder'“.

Das Verbum kommt in zwei Zusammenhängen vor :

- a) Penelope steht vor dem Webstuhl und trennt einen Teil des Gewebes wieder auf :

β 105 νύκτας δ' ἄλ λ ὕ ε σ κ ε ν , ἐπεὶ δαΐδας παραθεῖτο (β 109, ω 140, 145)

- b) Odysseus wird von den Gefährten aus Fesseln gelöst, die ihn an den Mastbaum banden :

μ 200 . . . ἐμέ τ' ἐκ δεσμῶν ἀνέ λ υ σ α ν

Zu a): Penelope ist im Begriffe das Gewebe aufzutrennen; da man von oben nach unten webte, muß sie den Faden v o n u n t e n n a c h o b e n l ö s e n (ἀνάλω) um zu trennen.

Zu b): Außer ἀναλύω finden wir bei Homer noch zwei Komposita mit ἀνά in der Bedeutung '(Fesseln) lösen' :

θ 359 δεσμὸν ἀνίεϊ μένος Ἥφαίστοιο

Hephaistos hebt das Netz, in dem sich das Paar verfangen hatte

ξ 348 αὐτὰρ ἐμοὶ δεσμὸν μὲν ἀνέ γ ν α μ ψ α ν θεοὶ αὐτοί

. . . bogen das Kabel auf —

nachdem es ξ 345 hieß :

ἐνθ' ἐμέ μὲν κατέδ η σ α ν ἔυσσέλμω ἐνὶ νηϊ

ὄπλω ἔυστρεφεῖ στερεῶς

Bande eines Gefangenen lösen, der an eine Unterlage geschnürt ist, impliziert eine Handbewegung nach oben, und umgekehrt — an eine Unterlage fesseln, eine Bewegung nach unten zu.

<sup>1</sup> Im folgenden L.fr.E.

Daher erscheint *καταδέω* stets in Situationen, die ein unbewegliches Festbinden am Platze (durch eine Bewegung nach unten) erheischen, während das Simplex 'binden' schlechthin bedeutet: *καταδέω*: eine unzuverlässige Magd wird eingesperrt (o 443s.);

Tiere werden festgebunden (Ψ 654, κ 572, υ 176; Pferde an der Krippe Θ 434, K 567, δ 40);

der Pfad versperrt — zugebunden wie ein Sack (ε 383, κ 20, ξ 61);

*δέω*: Gefangene werden gefesselt und abgeführt (B 231, Φ 30—32); Pferde lose angebunden (Θ 544, cf. et B 775s.) — d. h. die Bewegungsfreiheit bleibt bis zu einem gewissen Grad erhalten.

cf. et *ἐνδέω*: 'durch hineinbinden befestigen' (O 469 s., ε 260). Ähnlich wie im Verein mit *δέω* bedeutet *κατά* auch neben *πεδάω*, *πήγνυμι*, *ἐρύκω* 'die Bewegungsfreiheit nehmen, unbeweglich befestigen'<sup>2</sup>.

ἀ ν α φ α ί ν ω — L.fr.E. Sp. 760: „kaum vom Simplex verschieden“. Es gibt tatsächlich Sätze, in denen Simplex und Kompositum scheinbar miteinander vertauscht werden können, ohne dem Inhalt der Aussage Gewalt anzutun:

a) Act. Σ 295 *νήπιε, μηκέτι ταῦτα νοήματα φαῖν' ἐνὶ δῆμῳ*  
(Hektor zu Pulydamas)

A 87 . . . *θεοπροπίας ἀ ν α φ α ί ν ε ι ς*

δ 158 . . . *νεμεσσᾶται (Τηλέμαχος) ἐνὶ θυμῷ*

*ᾧδ' ἐλθὼν τὸ πρῶτον ἐπεσβολίας ἀ ν α φ α ί ν ε ι ν*

b) Med. Θ 555 . . . *ἄστρα φαεινὴν ἀμφὶ σελήνην / φαίνετ'*

Λ 62 . . . *ἐκ νεφέων ἀ ν α φ α ί ν ε τ α ι . . . ἄστήρ*

P 243 . . . *ἐπεὶ πολέμοιο νέφος περίμ πάντα καλύπτει,  
"Ἐκτωρ, ἡμῖν δ' αὖτ' ἀ ν α φ α ί ν ε τ α ι αἰπὺς ὄλεθρος*  
(Aias zu Hektor)

Nähere Analyse der Stellen ergibt jedoch folgendes:

Zu a): Σ 295 — Hektor verbietet seinem Freund, je wieder öffentlich Ansichten zu äußern, wie er sie soeben vorbrachte;  
A 87 — durch seinen Kontakt mit Apollo ist es dem Priester gegeben, den verborgenen Willen des Gottes kundzutun;  
δ 158s. — Telemachos scheut sich, eben angekommen, seine Herkunft zu entdecken.

Zu b): Θ 555s. — der Hirt blickt zum nächtlichen Himmel auf und sieht die Sterne blinken;

Λ 62 — der Stern wird 'unter' der Wolkendecke sichtbar (s.u. zu A 460); dieselbe Naturerscheinung in P 243s. metaphorisch, cf. hiezu Λ 173s.:

*ἄς (βόας) τε λέων ἐφόβησε μολὼν ἐν νυκτὸς ἀμολγῷ  
πάσας· τῇ δέ τ' ἰῆ ἀναφαίνεται αἰπὺς ὄλεθρος*

aus dem Dunkel der Nacht taucht das Unheil in der Gestalt des Löwen auf

Der Unterschied ist somit deutlich: im Gegensatz zu *φαίνω* 'zeigen' bedeutet *ἀναφαίνω* etwa 'aus dem Versteck hervorholen, enthüllen';

<sup>2</sup> *κατά-πεδάω* λ 292 (*πεδάω* σ 155), *καταπήγνυμι* H 441 (*πήγνυμι* X 453), *κατερύκω* Ψ 734 (*ἐρύκω* Φ 59).

zur Veranschaulichung folgen die restlichen Belege für ἀναφαίνω :

Υ 411 δὴ τότε νηπιέησι, ποδῶν ἀρετὴν ἀναφαίνων

ἦννε διὰ προμάχων, εἴως φίλον ὤλεσε θυμόν

Polydoros' Laufkünste werden offenbar (cf. *ib.* 408)

δ 254 μὴ μὲν πρὶν Ὀδυσῆα μετὰ Τρώεσσιν ἀναφανῆναι

πρὶν γε τὸν ἐς νῆας τε θοὰς κλισίας τ' ἀφικέσθαι

Helena versprach, das Geheimnis von Odysseus' Identität erst dann zu enthüllen, wenn er wieder sicher bei den Schiffen angelangt wäre

κ 29 τῇ δεκάτῃ δ' ἤδη ἀνεφαίνετο πατρὶς ἄρουρα

Land steigt auf

σ 310 . . . ἀμοιβηδὶς δ' ἀνέφαινον / δμωαί

die Dienerinnen schürten die Flammen und ließen sie hell aufleuchten

Den Gegensatz zu ἀναφαίνω bildet κατά-καλύπτω.

καλύπτω bedeutet 'durch eine Hülle unsichtbar machen' (Γ 381, M 31), κατά-καλύπτω 'unter einer Hülle verbergen'<sup>3</sup>:

A 460 μηρούς τ' ἐξέταμον κατὰ τε κνίσῃ ἐκάλυψαν

sie 'über'-deckten (cf. ö. A 62 ἀνά im Deutschen mit 'unter' wiedergegeben)

cf. Ψ 135 θριξὶ δὲ πάντα νέκυν καταείυσαν

Die Ausführungen zeigen, daß größte Vorsicht geboten ist, eheman Adverbien („Präpositionen“, „Präverbien“) Aspektbedeutung zuschreibe.

## 2. κελαινεφές αἷμα

Zu κελαινεφές αἷμα wird gesagt:

Ebeling<sup>4</sup>: quia a cruore nubes alienissima uisa est, grammatici... cum φάος uel φάω compositum putarunt.

K. Meister<sup>5</sup> vergleicht κελαινεφές αἷμα mit αἷμα κελαινόν und meint, das Hinterglied des Kompositums wäre zum „wortbildenden Element entwertet“.

M. Leumann<sup>6</sup> geht in seiner Erklärung von der Tatsache aus, daß κελαινεφής nur von „Zeus“ und „Blut“ ausgesagt wird, und versucht 'schwarzwolzig' als Bezeichnung für „Blut“ aus einem etwaig mißverstandenen vorhomerischen Vers zu erklären: ... κελαινεφές, αἷμ' ἀπομόργνυ (cf. E 798).

Es gibt jedoch für das Problem eine viel einfachere und natürlichere Lösung. Jeder weiß, daß Blut, wenn es aus den Gefäßen tritt, sich zu schwärzlichen, unförmigen Klumpen ballt, die — mit ein bißchen Phantasie — wahrhaft an Wölkchen erinnern. Vielleicht hatte Lobeck<sup>7</sup> das im

<sup>3</sup> κατὰ M.E. bei Homer noch kaum konfektiv, pace Schwyzer, *Gr. Gr.* II, 476<sup>2</sup>: κατὰ... ὀπίσσω z.B. bedeutet 'hinunter... nach rückwärts', (Γ 261), veranschaulicht so die diagonale Bewegung der Zügel in der Hand des Wagenlenkers; κ 238 κατὰ... ἔεργνυ kontrastiert mit κ 389 ἀνέωξε — die Tür des Schweinestalles wird beim Öffnen nach oben, beim Schließen auch unten geschoben (zum Gebrauch von ἀναοίγω cf. L.fr. E. s.v.).

<sup>4</sup> v. Ebeling s.v.

<sup>5</sup> *Die homerische Kunstsprache*, 17.

<sup>6</sup> *Homerische Wörter*, 202 sqq.

<sup>7</sup> v. Ebeling l.c.: 2) epitheton cruoris.

Sinne, als er sagte: *metaphora haud importuna, nam in cruore quoque apparet quaedam nubecularum similitudo.*

Im Zusammenhang mit der den homerischen Gedichten eigenen Struktur des Satzes (s.u.) mag noch auf folgende Besonderheit verwiesen werden:

κελαινεφές ist neben αἷμα 7 mal belegt, davon 4 mal in der Folge Verbum — Substantiv — Adjektiv:

Φ 167 . . . σὺτο αἷμα κελαινεφές

es strömte das Blut, das schwarzwolkige

λ 36 . . . ῥέε δ' αἷμα κελαινεφές (Δ 140)

153 . . . πλεν αἷμα κελαινεφές

An den restlichen drei Stellen finden wir die Reihenfolge genau umgekehrt:

Ε 798 . . . κελαινεφές αἷμ' ἀπομόργνυ (Διομήδης)

Schwarzwolk, das Blut, wischte er ab

Ξ 437 . . . κελαινεφές αἷμ' ἀπέμεσεν

Hektor spuckt Blut (nach einem Schlag auf die Brust, *ib.* 412)

Π 667 . . . κελαινεφές αἷμα (Σαρπηδόνας) κάθηρον (Zeus zu Apollo)

Dieser Kontrast ist durch den Kontext bedingt: in ersterer Gruppe ist das Blut flüssig gedacht, während an den letzteren drei Stellen eine gewisse Zeit seit der Verwundung verflossen und das Blut — wenigstens teilweise — geronnen ist (auch Ξ 437<sup>8</sup>). M. a. W. einmal hat κελαινεφές die Funktion einer Apposition, ein andermal αἷμα.

Daß solcher Unterschied durch die Wortfolge indiziert ist, hat H. B. Rosén in seinem Buch *Strukturalgrammatische Beiträge zum Verständnis Homers* S. 31 für φίλος nachgewiesen und *ib.* S. 83 als — für homerisches Griechisch — „allgemeingültig“ hingestellt. Der Gebrauch von κελαινεφές mag zur erneuten Bestätigung dieses Gesetzes dienen.

### 3. ODYSSEUS UND CRAWL

Mit welchen Bewegungen hielt sich Odysseus schwimmend über Wasser? Diese Frage soll in den folgenden Zeilen behandelt werden. νέω ist dreimal belegt<sup>9</sup>, νήχω 10 mal<sup>10</sup>. An drei Stellen werden Armbewegungen beim Schwimmen erwähnt (Subjekt ist stets Odysseus):

ε 344 . . . ἀτὰρ χεῖρεςσι νέων ἐπιμαίεο νόστου / γαίης Φαιήκων

374 αὐτὸς δὲ πρηνὴς ἀλλ' ἀπάπεσε, χεῖρε πετάσσας,  
νηχόμεναι μεμαώς

ξ 351 . . . ἔπειτα δὲ χερσὶ διήρεσσ' ἀμφοτέρησι / νηχόμενος

Von einer Fußbewegung ist nur ε 399 die Rede:

νήχε δ' ἐπειγόμενος ποσὶν ἡπείρου ἐπιβῆναι

er schwamm stetig voraus, in dem Bestreben, mit den Füßen auf festen Grund zu gelangen — cf. ε 413

. . . καὶ οὐπῶς ἔστι πόδεσσιν / στήμεναι ἀμφοτέροισι

<sup>8</sup> Der Pathologe Herr Prof. Dr. H. Karplus hat mir bestätigt, daß nach einer Verletzung der Luftwege der Patient nicht selten geronnenes Blut hustet — besonders, wenn, wie hier, geraume Zeit seit der Verwundung verflossen ist.

<sup>9</sup> Φ 11, ε 344, 442.

<sup>10</sup> ε 364, 375, 399, 417, 439, η 276, 280, ξ 352, ψ 233, 237.

Nun werden Füße oder Hände in der homerischen Dichtung meist getrennt genannt und dann im Zusammenhang mit einer für die betreffende Gliedmaße charakteristischen Funktion :

Füße : πόδας ὠκύς (A 58 et passim), μ' ὑπήνεικαν ταχέες πόδες (E 885), εἷ δὲ πλίσσοντο πόδεσσιν (ἡμίονοι, ζ 318), αὐτὸς δ' ἀμφὶ πόδεσσιν εἰς ἀράρισκε πέδιλα (ξ 23);

Hände : χεῖρες ἐμαὶ διέπουσ' (A 166), χεῖρες ἀμύνειν εἰσὶ καὶ ἡμῖν (N 814), ἤπτετο χεῖρεσι γούνων (Υ 468).

Handelt es sich um die Tätigkeit mehrerer Körperteile, so werden nur die Organe genannt, die aktiv an dieser Tätigkeit Teil haben :

X 24 ὧς Ἀχιλεὺς λαίψηρά πόδας καὶ γούνατ' ἐνώμα  
 u 365 εἰσὶ μοι ὀφθαλμοὶ τε καὶ οὐατα καὶ πόδες ἄμφω  
 καὶ νόος ἐν στήθεσσι τετυγμένος οὐδὲν ἀεικῆς.  
 τοῖς ἔξειμι θύραζε, ἐπεὶ νοέω κακὸν ὕμνιν / ἐρχόμενον  
 (Theoklymenos zu Eurymachos)

Füße und Hände zusammen werden in Situationen erwähnt, in denen es auf beide in gleichem Maße ankommt :

E 122 γυῖα δ' ἔθικεν ἑλαφρά, πόδας καὶ χεῖρας ὑπερθεν  
 Athene verleiht Füßen und Händen des Diomedes Geschmeidigkeit

N 75 μαιμώωσι δ' ἔνερθε πόδες καὶ χεῖρες ὑπερθεν  
 Füße und Hände zieht es in den Kampf (Υ 360)

P 541 . . . πόδας καὶ χεῖρας ὑπερθεν / αἱματόεις (Αὐτομέδων) (χ 406, 477)

Φ 453 σὺν μὲν δ' γ' ἠπείλησε πόδας καὶ χεῖρας ὑπερθεν / δῆσειν  
 (μ 50, χ 173, 189)

Ψ 627 οὐ γὰρ ἔτ' ἔμπεδα γυῖα, φίλος, πόδες οὐδ' ἔτι χεῖρες  
 ὧμων ἀμφοτέρωθεν ἐπαΐσσονται ἑλαφραί  
 im Alter sind Füße und Hände geschwächt (λ 497, τ 359)

ρ 479 μὴ σε νέοι διὰ δώματ' ἐρύσσωσ', οἷ' ἀγορεύεις,  
 ἧ ποδὸς ἧ καὶ χειρὸς  
 (Antinoos zu Odysseus)

Bisweilen zeugt die Erwähnung beider Gliedmaßen von überraschender Beobachtungsgabe :

O 364 ἄψ αὖτις συνέχευε ποσὶν καὶ χερσὶν ἀθύρων  
 das Kind zerstört mit Händen und Füßen seine Sandburgen  
 λ 595 . . . σκληριπτόμενος χερσὶν τε ποσὶν τε / λαῶν ἄνω ὤθεσκε  
 Sisyphos müht sich mit Händen und Füßen den Felsblock nach oben zu stemmen

μ 442 ἦκα δ' ἐγὼ καθύπερθε πόδας καὶ χεῖρε φέρεσθαι,  
 μέσσω δ' ἐνδούπησα παρὲξ περιμήκεα δοῦρα,  
 ἐζόμενος δ' ἐπὶ τοῖσι διήρεσα χερσὶν ἐμῇσι  
 mit F ü ß e n u n d H ä n d e n ließ ich mich hinab, landete  
 im Wasser neben dem Balken, setzte mich darauf und machte  
 mit den A r m e n Ruderbewegungen

Die letzte Stelle besonders ist lehrreich für unser Thema : Hände u n d Füße werden hier erwähnt, wo ihr Zusammenspiel nötig ist, damit Odysseus' Manipulation gelinge, Arme allein, wo nur sie tätig sind.

In den anfangs zitierten Schwimmszenen des Odysseus werden nur die Arme genannt: Odysseus streckt sie aus (χεῖρε πετάσας ε 374), rudert mit ihnen (χερσὶ διήρεσσ' ξ 351) — m.a.W. führt die für Crawl typischen Bewegungen aus. Der Füße wird dabei keinerlei Erwähnung getan. Nun erhebt sich die Frage, ob es Schwimmbrauch sein kann, nur mit den Händen zu crawlen. Auf meine diesbezügliche Frage bestätigte mir Herr E. Fabian, ein Fachmann für den Schwimmsport, daß gewisse Bevölkerungsgruppen, die unfachgemäß schwimmen lernen, die Hände crawlartig bewegen, von den Füßen aber kaum Gebrauch machen. Außerdem, erzählte er, ist es bekannt, daß z. B. die Polynesier beim Schwimmen nur mit den Händen rudern.

Es ist demnach anzunehmen, daß Odysseus und seine Gefährten sich mittels crawlartiger Bewegungen der Hände im Wasser fortbewegten, wobei die Füße passiv nachgezogen wurden.

## AN AESCHYLEAN FRAGMENT

BY

G. M. LEE

(Bedford)

This is one of the poetical fragments published in 1964 by H. Hunger in the *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft* 16 from a palimpsest of Herodianus' *Περὶ καθολικῆς προσωδίας*. I owe all my information about it to the *Μελέτες καὶ Ἀρθρα*<sup>1</sup> of I. T. Kakridis, 22–3, and I will quote in full the remarks of the illustrious scholar — a victim of the late military régime in Greece :

„Απ. 15 Η. Ἀπὸ τὸν Αἰσχύλο (ἡ τραγωδία ἄγνωστη):

τὸ λαμπρὸν <—×—> † δοθερμοναθ † ἥλιον  
θαλπόντα καὶ ἀναχέοντα βλαστημόν.

Ὁ δεύτερος στίχος ἀποκατασταίνεται εὐκολα, νομίζω:

Θάλποντα κἀναχέοντα βλαστημόν <υ—>

(μὲ συνίζηση στὸ γ' μακρό). Γιὰ τὸν πρῶτο ὁ ἐκδότης προτείνει τὴ συμπλήρωση:

τὸ λαμπρὸν <ἄστρον, ἰ>διόθερμον ἥλιον.

Ἡ συμπλήρωση εἶναι πολὺ ἐλκυστική,<sup>2</sup> ἂν καὶ τὸ ἰδιόθερμος εἶναι ἀμάρτυρο· καὶ τὰ δύο τελευταῖα γράμματα τοῦ λήμματος δοθερμοναθ μένουν ἔτσι ἀνεξήγητα. Μήπως: -αθῆλιον; Στὴν περίπτωσιν ὅμως αὕτῃ οἱ φθορὲς τοῦ στίχου πρέπει νὰ εἶναι μεγαλύτερες, γιὰ τοὺς τραγικούς τὸ β' καὶ τὸ γ' ἄλογο δὲν ἀναλύονται ἔξω ἀπὸ τὰ κύρια ὀνόματα”.

Nothing that will inspire confidence is likely to emerge out of the wreckage of the first line, but the following provisional restoration contains all the existing letters; unfortunately, the loss of ρω and μμα and the transposition of αθ have to be allowed :

ἄθρῳ τὸ λαμπρὸν δ'ὄμμα, θερμόν ἡλίου<sup>3</sup> . . .

Perhaps this may serve as the basis for some better suggestion.

<sup>1</sup> In the article *Νέα παραθέματα ἀρχαίων Ἑλλήνων κλασσικῶν* (19 — 23).

<sup>2</sup> But what is it supposed to mean?

<sup>3</sup> For the delayed δε v. LSJ, s. v., B.





# NOTVLAE LATINAE

BY

ERIC P. HAMP

(Chicago)

## 1. TANDEM, TAM, VTINAM

I. Fischer has not only added (*Revue roumaine de linguistique* 15, 1970, 461–464) a valuable gloss ‘tam’ to *tandem*<sup>1</sup>, but he has provided an elegant syntactic equation *tandem* = *tam* to add to Godel’s equation *tandem* = *tamen*. From this he draws (464) the Old Latin optionality of the syntagma *tam(-em/-dem)*, with expressive (or perhaps topicalizing) enclitics.

One may further remark that this analysis which Fischer has perceptively seen also confirms the non-enclitic syntax which he has argued (463) for *tandem*; cf. esp. *Cas.* 786. That is, the complexes *tamen* and *tandem* incorporate elements in conformity with Wackernagel’s Law. In fact, I would argue that semantically *tamen* and *tandem* are in origin precise equivalents, and mere syntactic variants: *\*tam-em* and *\*tam-d'-em* < *-de-em*<sup>2</sup>. The internal syntactic structure of *tandem* is then exactly that of the Old Irish anaphora *suide* < *\*su-de-o-* and *sodain* < *\*su-do-sen-V-*, and the relation of *tandem* to *tam* is the equivalent of OIr. *suide* to the “emphasizing pronoun” variant *-so* < *\*su*. I have discussed these Celtic formations in my report to the Congress of Celtic Studies, Penzance 9 April 1975. This gives yet another equation for deictic *-δε* (= Arcad. *-vu*) seen in *δεε*, which J. T. Hooker has discriminated (IF 70, 1965, 164–171) from the (al)lative *-δε* (= Arcad. *-δα*), but which he regards as specifically Greek. We now see traces in Celtic and Latin as well.

The syntactic analysis, overtly stated, then becomes: *tam* = *\*tam-de-em* “correlative deictic + enclitic deictic + enclitic topicalizer”. We now see how, by repetition of the deictic feature, *tandem* has remained a close equivalent of *tam* and its correlative *quam* (*Quam uero indignus uideor* ≡ *Tandem indignus uideor*) to a higher degree than *tamen*.

Fischer has also shown (463) how *tandem* was also used as an equivalent for *tam*, and partially for *ita*, in correlative syntax with *ut*. In a separate study<sup>3</sup> I have explored the detailed (morpho)-phonological background of *ita* ... *ut* < *\*i-tə* ... (*ne-*)*ku-tə* (> Skt. *iti*, Mediaeval Welsh *yt*<sup>L</sup> (verbal particle), *cwt*<sup>L</sup> ‘where’). This set of facts links the two

<sup>1</sup> The semantic development to the Classical value, in the presence of a temporal complement or feature, it may be noted, is similar to but the reverse of the French *enfin*. In terms of semantic features the change in Lat. *tandem* is that of assimilation; that in Fr. *enfin*, dissimilation.

<sup>2</sup> *Quidem* involves a more complex background.

<sup>3</sup> *Papers from the Parasession on Diachronic Syntax*, Chicago Linguistic Society, 1976, 352 ff.; *Studia Celtica* X-XI, 1975-76, p. 66; *Pulgram Festschrift* (in press).

similar correlative sequences *\*i-tə ... ku-tə* and *tam ... quam*<sup>4</sup>. The structure in both cases is DEICTIC ... RELATIVE (INTERROGATIVE) & ADVERBIAL (in concord). The internal syntax of *tandem* is then seen to be equivalent to that of *utinam*; cf. Greek  $-\delta\epsilon = -\nu\upsilon$ .

We may now further understand the correlative pair *tam ... etsi*. I have shown<sup>5</sup> that Lat. *sī* must be an old locative *\*suei*. This in turn must be a thematization of *\*su*, which we have just seen in the syntactic equation *tandem* = OIr. *suide*. Therefore in *\*tam ... eti suei* we have \*DEICTIC + ADVERBIAL ... CONJUNCTION + DEICTIC + LOCATIVE (= ADVERBIAL). The underlying structure of *tam* has simply been echoed, and we therefore understand why the two elements are linked by *et(i)*.

## 2. TAM, -DAM, NAM

The internal structure of these words is not entirely clear and partly ambiguous; *tam* and *quam* are obviously correlative, and find perfectly clear parallels in *tālis*, *quālis*, etc.; it seems that *-dam* and *nam* belong originally to the series. But the last two also belong to another paradigm *-dam/-dum/-dem* and *nam/num/nem-pe*.

We should note now that, while *quam* finds a correspondence in Pael. *pam*, Umbr. *pre-pa*, Osc. *pan* = Umbr. *pane* match OLat. *quande*; this last equation gives us a structure *quam-de*. It is not at all certain that Armenian *k'an* precisely equals *quam*. The structure *quam-de* is a surface equivalent to *tan-d-em*.

Because of their enclitic rôle it is reasonable to see *-dam/-dum/-dem* as containing *-de*, at least in part. Moreover, *-dem* and *nem-pe* appear to contain *-em*, although this does not resolve the ambiguity of *quidem*. The same *-em* appears in *enim*, and because of the equivalence *nam* = *enim* it is possible that one source of *nam* is *-em*. The enclitic rôle of *-nam* with pronouns in forming structures of "indetermination" gives us a point of contact with *-dam*, and another possible value.

While the analysis of *-dum* is ambiguous, it is possible that *num* is *\*nu-(e)m*. The structures in *n-* may therefore have at least three sources for their first part: *\*nu* 'now', *\*nu* (Russ. *no*, Arcad.  $-\nu$ ) an adversative or topicalizer, or the pronoun *\*n(e/o)-*; whether the last is related to Slavic *onъ* or *en-im* is another question.

We may now return to the series *tam*, *quam*, *nam*. The set *tam/quam* is the equivalent of the Slavic *takъ/kakъ*, etc.; I have recently discussed these (BSL 68, 1973, 77 ff.) latter, and reconstructed them as *\*to-H<sub>o</sub>-k<sup>w</sup>-/k<sup>w</sup>-o-H<sub>o</sub>k<sup>w</sup>-*. It seems likely that we may enter in the same paradigm the pair *\*to-H<sub>a</sub>m/k<sup>w</sup>-o-H<sub>a</sub>m*, and add, on the basis of this reasoning, another member *\*no-H<sub>a</sub>m*. In *\*-H<sub>a</sub>m* we seem to have an old element of manner or degree.

It is then possible to analyze *-dam* as the deictic *\*-de* + *-H<sub>a</sub>m*.

<sup>4</sup> Note also *tam* with *quin*.

<sup>5</sup> AJP, 96, 1975 64 ff.

3. *QUATTUOR*

There are actually three problems with this word, involving both phonology and morphology, and they cannot be treated separately: The well known failure of the vowel *a* to match *e* in other languages need only be alluded to; the geminate *tt* is certainly unexpected; the failure of this numeral to be declined in a conservative language such as Latin certainly calls for an explanation. For earlier discussion see Ernout-Meillet<sup>4</sup> 554.

I have already claimed<sup>1</sup> that such forms as *quattuor*, Alb. *katër*, Slovene *štiri* are revocalized forms in their respective languages for zero grade clusters in initial position. We must therefore understand *quattuor* by placing it correctly in its original paradigm. The essential forms were<sup>2</sup>:

Nom. *k<sup>w</sup>etuores*  
 Acc. *k<sup>w</sup>turms*  
 Oblique *k<sup>w</sup>tur+bh* ...  
 Loc. *k<sup>w</sup>tur+su*

These would have syllabified: *k<sup>w</sup> etuores*, *k<sup>w</sup> turms*, *k<sup>w</sup> tuur+*.<sup>3</sup> We may suppose that the distinctive accusative stem was, as elsewhere, eliminated early; this left just two stem shapes in play<sup>4</sup>.

We may further suppose that an early development was the vowel insertion that relieved the initial cluster: therefore *\*k<sup>w</sup>atuur+*. If we suppose that Sievers law and the old ablaut system were still in force, such a form would now violate the syllabication rules. Thus the geminate *tt* is motivated as a simple rule-preserving device. We may say, in other words, that seen in this context the geminate *tt* is a direct result of the *a*-insertion<sup>5</sup>. This gives us the paradigmatic pair *\*k<sup>w</sup>etuor-/k<sup>w</sup> attuur+*, i.e. *\*k<sup>w</sup>etuor-/k<sup>w</sup>attur+*.

We presume now that the regular development of *\*r* in such a position is as in *deorsum* or *mors* etc. Therefore the paradigm now becomes *\*k<sup>w</sup>etuor-/k<sup>w</sup>attuur+*, i. e. *\*k<sup>w</sup>etuor-/k<sup>w</sup>attur+*, and the old alternation is destroyed, leaving an otherwise unparalleled internal alternation of root vocalism and consonant length. Since the alternant *\*k<sup>w</sup>attuor-* also occurred as the nom.-acc. of the neuter plural (cf. *tri-bus*, *tri-um* : *tri-a* : Osc. *petora*), it won out as the most widespread form attached to all semantic features in at least a portion of their representation.

<sup>1</sup> IF 74, 1969, 154, and elsewhere in press.

<sup>2</sup> Ériu 24, 1973, 17. The plus-sign denotes external sandhi. My disagreement with Ernout-Meillet will be immediately apparent.

<sup>3</sup> It is the syllabification of the zero-grade that gives the long *\*ū* of the Slavic forms, as I discuss elsewhere (in press).

<sup>4</sup> We must suppose that the distinctive feminine stem (cf. Ériu, *loc. cit.*) was also eliminated early. It would be speculative to utilize the hypothetical feminine stem in our present argument.

<sup>5</sup> I also see the rule violation produced by *a*-insertion as the motivation for the special development which led to the divergence of the ordinal. Thus, *\*k<sup>w</sup>tur-io-* = *k<sup>w</sup>tuurjo-* > *k<sup>w</sup>aturto-* (with analogical suffix seen elsewhere). Then the rule violation could be avoided ("rectified") by favouring a naturally occurring (perhaps allegro) alternant which resulted from simple phonetic dissimilation: *\*k<sup>w</sup>aturto-* (violation for *\*k<sup>w</sup>aturto-*) > *\*k<sup>w</sup>aurto-* = systematic *k<sup>w</sup>aurto-*. The dissimilated *\*k<sup>w</sup>aurto-* then leads naturally to *\*k<sup>w</sup>aurto-*; it is Szemerényi (*Numerals*, p. 79) who has perceptively seen that the pre-form of *quārtus* must be *\*quauortos*.

We must now enquire why the inflection *\*quattuores, quattuora, quattuorom, quattuor(i)bos* was abandoned <sup>6</sup>. The reason seems perhaps too simple, but I believe it is quite plausible when the form is placed in relation to associated forms, i.e. other numerals. The trisyllabic stem we now see was certainly not usual as an inflected (esp. *r*-) stem type in Latin; it was unusually long and filled with complex sequences. It was quite unlike the normal shape of *trēs*. Moreover, in the series it stood next to the historically uninflected stems; thus, by being treated as the *o b l i q u e* plural cases had in any event once been treated (i.e. with external sandhi) *quattuor* came more nearly to resemble e.g. *quīnque* (with two full vocalisms), *septem*, *octō*, *noūem*, *decem* (each with two apparently full vocalisms), and even *uigintī*.

Thus the rule for concord was quite cheaply relaxed by having its scope restricted to '3'.

Moreover, this result gave a better solidarity between the cardinals and the formation of the ordinals. The motivation argued in footnote 5 for the favouring of dissimilation in the ordinal places the spread of the *-to-* suffix <sup>7</sup> relatively early in time; in fact, it must already have applied to '4' at the time the geminate *tt* developed in the cardinal, since we trace both events (the dissimilation and the gemination) to a common motivation. And that stage of rule behaviour antedates the phonetic change *\*ʔ > or*. This chronology forces us to assume the following paradigm:

<i>*k<sup>w</sup>etuor-</i>	<i>/ k<sup>w</sup>attur-</i>	: <i>k<sup>w</sup>aur-to-</i>
<i>k<sup>w</sup>enk<sup>w</sup>e</i>		: <i>k<sup>w</sup>enk<sup>w</sup>-to-</i>
<i>seks</i>		: <i>seks-to-</i>

which later became

<i>*k<sup>w</sup>attuor-</i>	: <i>k<sup>w</sup>aur-to-</i>
------------------------------	-------------------------------

The regularity of this paradigm was clearly enhanced by assigning *quattuor* to the indeclinables.

We have thus seen what far-reaching morphological consequences asimple phonetic fact can induce. All of the above divergent developments depend essentially on the early *a*-insertion which was itself designed to conserve a relatively constant stem shape. While we set out to explain the cardinal, we now understand, as a result, much more about the ordinal.

#### 4. QVADRV-, QVADRAGINTA

The combining forms in Latin contain a long-standing riddle in the voiced *d*. The following is simply a suggestion.

The compounding forms of the numerals in IE were in zero-grade: *\*dwi-*, *\*tri-*. Therefore the form for '4' must have been *\*k<sup>w</sup>tur-*. This would have originally vocalized before vowel and consonant, respectively, as *\*k<sup>w</sup>tur-V...* and *\*k<sup>w</sup>tuw<sup>r</sup>-C...* The latter early produced a metathesized

<sup>6</sup> I do not find the phonetic arguments summarized by Ernout-Meillet <sup>4</sup> 553 convincing.

<sup>7</sup> Cf. my remarks, *Foundations of Language* 11, 1974, 463.

variant *\*k<sup>w</sup>tyru-C...* (the last two by Sievers Law). These last two developed variants, by simplification of the initial cluster and revocalized by Sievers Law: *\*i(u)ŕ-C...* and *\*tru-C...* We find these reflected vestigially in τρά-πεζα = Myc. *to(r)peza* and τρυ-φάλεια. The first was productively rebuilt in τετρα-, e.g. τετρά-φαλος.

The two original variants *\*k<sup>w</sup>tur-V...* and *\*k<sup>w</sup>tyru-C...* were revocalized with a full vowel to produce (under Sievers Law) *\*k<sup>w</sup>etur-* and *\*k<sup>w</sup>etru-*. From the first we derive Skt. *catur-*, Umbr. *petur-pursus* 'quadrupedibus', Lith. *ketur-akis*, Goth. *fidur-*. From the second we have Avestan *čathru-*, Gaulish *petru-*; in the interests of not multiplying entities, we must also derive Welsh *pedry-ollt* from the last, and not from *\*k<sup>w</sup>etr-*. Albanian *katër-* could be original, but is ambiguous.

It is within the above picture that we must fit Lat. *quadru-*. Quite obviously, allowing for the typical Latin *a*-insertion, we must trace this somehow to *\*k<sup>w</sup>tyru- > \*k<sup>w</sup>atryru-*; but the latter immediately violates Sievers Law, and therefore called for re-shaping. We cannot simply assume revocalization, for that would have produced *\*quaturu-* and there should then have been no cause for further problem.

Let us turn to *quadrāgintā*; this appears to be something on the order of *\*k<sup>w</sup>aDrH-dkmtH*. I assume (but do not propose to digress and defend here) that the medial *-H-* in such decades (cf. esp. Greek and Armenian) is some sort of linking formation, and not a neuter case ending. Now, working deductively on the model of *trīgintā*, we expect a zero-grade + *H* + zero-grade of '10' + neuter pl<sup>1</sup>. Therefore, *\*k<sup>w</sup>tuuŕH-dkmtH*. Now we suppose again that Latin characteristically imposed the *a*-insertion; thus *\*k<sup>w</sup>aturH-* (with automatic revocalization by Sievers Law) *> \*k<sup>w</sup>aturā-*.

This last form would have provided a useful model for the reshaping of *\*k<sup>w</sup>atryru-* to avoid the violation of Sievers Law. Thus, we suppose that beside *\*k<sup>w</sup>aturā-genta* a new compounding form *\*k<sup>w</sup>aturu-* was shaped.

Now it is clear in any case that *-dr-* is a peculiar medial cluster in Latin; original *\*dr* seems regularly to have given *tr* (*taeter*, *lutra trahō*). I therefore suggest that *d* in these forms derived from *\*tu* in position before *r*; the combined effect of the *u* and *r* was to impart voicing of the dental.

## 5. ROMANIAN *MORMÎNT < MON(1)MENTVM*

O. Densusianu, *Histoire de la langue roumaine* II (1938) 42, regards this as an individual case of dissimilation. In view of the popular basis in the Latin that has yielded Romanian, it seems equally possible that this may represent an archaic survival of the phenomenon which is well known in *carmen* and *germen*, and which is clearly prehistoric in date.

Ernout-Meillet<sup>4</sup> 412, s.v. *moneō*, records the variants *monu-* ~ *moni-* ~ *moli-* CIL X 6375<sup>1</sup>, the last thought to be a dissimilation and cross with

<sup>1</sup> Actually, Breton *tregonl < \*tri-kont-ā* shows us that these old plurals (as opposed to the dual of *uigintl*) originally had *o*-grade, as we find in Greek.

<sup>2</sup> We may add now VII 2269, 11480, and *mutum-* VIII 21489.

*mōlēs* (certainly a debatable supposition). E-M. also mentions Welsh *mynwent*, certainly a different (and thoroughly British) development of *m* after *n* (cf. *enw* 'name, nomen'), a cluster resulting from Latin syncope. But no discussion is offered for forms with *-r-*.

Romance offers other forms with liquids by apparent dissimilation: OIt. *molimento*, Sic. *mulimentu*, Prov. *morimen*, Sard. *murimentu* (Rohlf's). In view of the Romanian, I propose to regard these last as *\*mormentum*, rebuilt by insertion of the vowel found in the Classical form.

In *TLL* VIII, X (1963) we find attested *monmen* XIII 659, *monment* III 9450, *monmentum* VIII 168. These may now most simply be regarded not merely as syncope products, but as having restoration of the *-n-* from the rest of the paradigm. Such an explanation avoids an isolated and less regular syncope. We therefore have evidence from three sets of sources drawn from the popular language attesting to a shape *\*mormentum*. This would be best accounted for as a prehistoric *\*mon-men*, and adds to our inventory of early Latin verbal nouns; cf. for such non-finite formations my remarks *Classical Philology* 63, 1968, 285–7, and for comparable verbal nouns my article currently appearing in *Ériu*, 27, 1975, 1–20, esp. 19–20.

In the present case we have added one more example of a verbal noun formed (a) without its derivative causative stem-forming suffix seen in the present, (b) without *-s-* before *\*-mn* (cf. Old Irish *naidm*)<sup>2</sup>.

---

Apparently a recessive formation.

## NOI MONUMENTE PRIVIND CULTELE ORIENTALE ÎN DACIA ROMÂNĂ

DE

CONSTANTIN C. PETOLESCU

Dintre cultele atestate în Dacia romană, cele orientale sînt, fără îndoială, cele mai cunoscute<sup>1</sup>. Adăugăm acum, la cunoștințele noastre mai vechi, cîteva monumente inedite :

1. Fragment de monument mithriac din marmură albă, descoperit la *Micia* (Veșel, jud. Hunedoara); recuperat de la un locuitor (iulie 1974). Dimensiuni :  $\hat{1} = 0,13$ ;  $\hat{1} = 0,125$  (la bază); grosimea maximă = 0,062 m (la bază). Se păstrează la Muzeul de istorie al Republicii Socialiste România; inv. 61722 (fig. 1).

Sculptura redă partea anterioară (față-lateral) a unui taur prăbușit ; piesa a fost lucrată pentru a fi adosată la un perete, astfel că partea posterioară este plată. Gitul animalului este mult înălțat (capul lipsă) ; picioarele din față sînt rupte, se mai văd numai încheieturile acestora.

---

<sup>1</sup> Dorin O. Popescu, *Le culte d'Isis et de Sérapis en Dacie*, în *Mélanges de l'École roumaine en France*, 6, 1927, p. 158—209; G. Cantacuzino, *Colonizarea orientală în Illyricum*, ARMSI, seria a III-a, vol. VIII, 1929, p. 389—456; O. Floca, *I culti orientali nella Dacia*, ED, 6, 1935, p. 204—239; idem, *O zeitate orientală — Iupiter Erapolitanus la Micia*, Materiale, 1, 1954, p. 773—784; M. Macrea, *Le culte de Sabazius en Dacie*, Dacia, N.S., 3, 1959, p. 325—339; Al. Popa, *Serapis, Esculap și Hygiea pe un tipar de la Apulum*, SCIV, 10, 1959, 2, p. 469—474; N. Gostar, *Men Aneiketos in a Bi-lingual Inscription from Dacia*, Dacia, N.S., 4, 1960, p. 519—522; I. I. Russu, *Note epigrafice*, SCIV, 11, 1960, 2, p. 408—409; Al. Popa, *O tăbliță votivă închinată zeului Mithras, Omagiu lui Constantin Dăncoviciu*, București, 1960, p. 443—446; idem, *O nouă inscripție închinată zeiței Isis la Apulum*, SCIV, 13, 1962, 1, p. 147—152; N. Gostar, *Populația palmireniană din Tibiscum în lumina monumentelor epigrafice*, ArhMold, 2—3, 1964, p. 299—309; A. Zrinyi, *Materiale în legătură cu cultul lui Mithra în Muzeul din Tirgu Mureș*, RevMuz, 2, 1965, p. 431—432; L. Mărghitan, *Două noi reliefuli mithriace de la Ulpia Traiana Sarmizegetusa*, SCIV, 18, 1967, 4, p. 693—700; I.I. Russu, *Inscripții romane din județul Hunedoara*, Sargetia, 5, 1968, p. 88—92; idem, *Elementele syriene în Dacia carpatică și rolul lor în „colonizarea” și romanizarea provinciei*, ActaMN, 6, 1969, p. 167—186; D. Tudor, *Oltenia romană*<sup>3</sup>, București, 1968, p. 374—402 (cap. *Religiile*, cu bibliografia mai veche); Dan Isac, *Iuppiter Sarapis de la Potaissa*, ActaMN, 7, 1970, p. 549—552; idem, *O reprezentare a lui Iuppiter Dolichenus de la Ilisua*, ActaMN, 8, 1971, p. 571—576; C. Pop, *Monumente sculpturale romane din Transilvania*, Apulum, 9, 1971, p. 568, nr. 23 (relief dolichenian); C. C. Petolescu, *Les cultes orientaux dans la Dacie Inférieure*, Apulum, 9, 1971, p. 641—658; idem, *Știri noi privind cultele egiptene în Dacia Inferior*, SCIV, 23, 1972, 1, p. 79—81; idem, *Un relief votiv dedicat triadei egiptene*, StCl, 15, 1973, p. 159—161; idem, *Note epigrafice (II)*, SCIV, 25, 1974, 4, 595—596; idem, *Monumente votive din Oltenia*, Oltenia, 1, 1974, p. 61—67; idem, *Templul mithriac de la Slăveni*, Apulum, 14, 1976, p. 455—464; C.C. Petolescu—Șt. Chițu, *Noi monumente de la Romula*, RevMuz, 3, 1974, p. 62, nr. 4; G. Popilian, Gh. Poenaru Bordea, *Date noi privind cultele de la Romula-Malva în lumina vaselor cu figuri în relief*, SCIV, 24, 1973, 2, p. 239—251; Silviu Sanie, *O inscripție siriacă de la Romula*, ArhMold, 4, 1966, p. 355—359; idem, *Dea Placida*, ActaMN, 11, 1974, p. 111—113.



Din reprezentarea lui Mithra se mai păstrează în partea stângă a sculpturii o parte din picior (gamba și puțin de deasupra genunchiului), ușor îndoit înainte, încălțat cu cizme scurte, ușor răsfrinte. Conformația mușchilor pulpei arată că este vorba de piciorul stâng.

Pe spatele piesei au fost schițate linia gâtului taurului și piciorul lui Mithra, în maniera „reliefului negativ”.

Sprijinit de piciorul zeului și grumazul taurului, este reprezentat un ciine, cu zgardă la gât. Se păstrează numai jumătatea anterioară a corpului : capul este distrus (se văd doar urechile); laba dreaptă este în mare parte ruptă, cea stângă (mai bine păstrată) și-o sprijină de gâtul taurului. Capul ciinelui se detașează de corpul taurului printr-o linie executată cu burghiul.

Aproape de marginea de jos a fragmentului, lipit de cizma zeului, apare un mic detaliu sculptural plat, delimitat de trupul taurului cu ajutorul burghiului — probabil capul șarpelui care se înalță de la pământ.

Sculptorul a redat doar partea anterioară a taurului. În schimb, Mithra a fost reprezentat în întregime — cu piciorul stâng, îndoit din genunchi și puțin înălțat, sprijinit de trupul taurului. Un fald al tunicii atinge urechile animalului, altul este marcat cu ajutorul burghiului între gâtul taurului și capul ciinelui.

Detaliile păstrate permit reconstituirea figurației : cu mina stângă, Mithra apuca taurul de nări, trăgându-i capul spre spate, în timp ce cu dreapta se pregătea să-i infigă cuțitul în grumaz. Mithra a fost redat din față, ca de obicei; în schimb ciinele, redat totdeauna aruncându-se din față asupra taurului, de astă dată apare dinspre stînga. Probabil că grupul statuar era așezat pe o bază.

Cu acesta, cunoaștem de la Micia opt monumente mithriace<sup>2</sup>.

2. În patrimoniul Muzeului de istorie al Republicii Socialiste România a intrat în anul 1971, prin transfer de la Institutul de arheologie din București, un fragment de cărămidă, pe care se mai păstrează o parte din scena sacrificiului mithriac, sculptată în pastă arsă. Locul de descoperire este necunoscut — dar provine cu multă probabilitate din Oltenia sau Dobrogea (eventual din vreuna din vechile colecții care au format inițial patrimoniul Muzeului național de antichități?). Dimensiuni :  $i = 0,275$  ;  $l = 0,12$  (max.) ; gros. =  $0,045$  m. Se păstrează partea dreaptă, avînd jos și lateral o plintă de  $0,015$  m ; plinta de sus, cu baza arcuită, este lată de  $0,05-0,07$  m (fig. 2/3).

Scena sacrificiului se păstrează numai în mică parte ; sculptura este uzată. Se vede taurul prăbușit, cu capul tras spre spate ; detaliile capului abia sînt redată (gura, nările). În fața acestuia, un dadofor ține în mina dreaptă o faclă înălțată ; picioarele încrucișate ; poartă tunică lungă pînă deasupra genunchilor, cutată de la mijloc în jos ; capul este ușor prelung, sugerînd boneta. Dadoforul a fost sculptat cu stîngăcie, înghesuit în spațiul dintre plintă și taur. Sus, în colț, deasupra capului taurului și a dadoforului, se vede bustul Lunei — cu cornul pe umeri, părul coafat rotund în jurul feței și buclat pe temple. Scena este încadrată în partea

<sup>2</sup> M.J. Vermaseren, CIMRM, II, 2018, 2019, 2020(2021), 2022, 2023, 2024, 2025.

superioară de plinta arcuită, simbolizînd bolta cerească : aici se păstrează zgîriate profilele a două altare și siluetele a doi arbori.

Chiar dacă locul de descoperire este necunoscut, piesa prezintă interes deosebit prin materialul folosit — cărămida, ceea ce arată, încă o dată, popularitatea acestei credințe în mediile de jos ale populației provinciale.

**3. Fragment de medalion de lut, descoperit la Romula.** Se păstrează în cea mai mare parte ; lipsește doar un colț din partea dreaptă ; un alt fragment din aceeași zonă este fisurat. Dimensiuni :  $l = 0,057$ ,  $i = 0,05$ , gros. max. =  $0,004$  m. Achiziționat de Muzeul de istorie al Republicii Socialiste România (fig. 2/1).

Piesa este destul de corodată ; ea a fost aplicată pe un vas de tipul cu figuri în relief de pe care s-a desprins, sudura nefiind perfectă. Inițial avusese o formă rotundă, dar cu ocazia aplicării pe vas, olarul, neîndemnitic sau neatenț, a apăsător neuniform pe marginile acestuia, dîndu-i o formă poligonală. Cu această ocazie, cele mai multe din figurile de pe margine au dispărut. Marginile medalionului au fost ușor teșite, pentru a avea mai multă aderență la corpul vasului. Suprafața a fost apoi acoperită cu o emulsie fină de culoare roșie, ceea ce este încă o dovadă că piesa a ajuns în această situație cu ocazia aplicării pe vas<sup>3</sup>.

În centrul figurației este reprezentată scena cu Sol în quadrigă. Chipul lui Sol lipsește în cea mai mare parte ; bustul pare a fi nud, partea inferioară este acoperită de un veșmînt drapat. Un capăt de mantie îi flutură în față deasupra umărului stîng și în spate de-a lungul brațului drept. În mîna stîngă ține biciul. Caii sînt redați din profil ; se vede aproape întreg numai cel din dreapta, din ceilalți se văd capetele și picioarele anterioare ridicate deasupra drumului de pe care se înalță pulberea.

În partea de jos, în dreptul picioarelor lui Sol, între capătul stîng al quadrigii și margine, este reprezentat un chip feminin. Mai departe, spre stînga, sînt redați un leu și un rac ; reprezentarea următoare este neclară, ca și aceea de deasupra capetelor cailor.

Este vorba deci de o reprezentare a lui Sol avînd în jur cele 12 semne ale zodiacului pe care acesta le străbate în miticul său drum pe cer. Pe medalionul de la Romula apar deci : Fecioara, Berbecul, Cancerul ; reprezentarea în mare parte ștersă ce urmează este a Gemenilor, iar deasupra capetelor cailor Vărsătorul.

Importanța descoperirii ne obligă a ne opri ceva mai mult asupra acestei reprezentări nou cunoscută în Dacia și a semnificației sale.

Zodiacul reprezintă zona sferei cerești unde păreau a se mișca planetele cunoscute de cei vechi și care se întindea la 6 grade (în realitate 7) de fiecare parte a eclipticii, drum al soarelui. Această bandă oblică, adică înclinată pe ecuator, cei vechi o divizau în 12 părți egale, corespunzînd fiecare unei constelații ; de la aceste 12 semne (*signa*, ζώδια) își trage

<sup>3</sup> Bibliografia privind vasele cu medalioane în relief : G. Popilian — Gh. Poenaru Bordea, SCIV, 24, 1973, 2, p. 253—254, notele 64—73. Din păcate, cea mai mare parte din această bibliografie ne-a fost inaccesibilă. Îndeosebi cele două lucrări de bază : A. Alföldi, *Tonmodell und Relief-medallions aus den Donauländern*, DissPann, II, 10 ; P. Wuilleumier, A. Audin, *Les médaillons d'applique gallo-romains de la vallée du Rhône*, Annales de l'Université de Lyon, III<sup>e</sup> série, lettres, fasc. 22, Paris, 1952.

numele zodiacul<sup>4</sup>. Astronomii așezau începutul anului la echinoxul de primăvară în zodia Berbecului, care a fost considerat primul din cele 12 semne. Fiecăruia cei vechi îi repartizau o divinitate, după cum urmează: Berbecul — *Minerva*; Taurul — *Venus*; Gemenii — *Apollo*; Cancerul — *Mercurius*; Leul — *Iupiter*; Fecioara — *Demeter-Ceres*; Balanța — *Vulcanus*; Scorpionul — *Mars*; Arcașul — *Diana*; Capricornul — *Hestia-Vesta*; Vărsătorul — *Iuno*; Peștii — *Neptunus*<sup>5</sup>.

Ca element de comparație pentru reprezentarea de pe medalionul de la Romula amintim miniatura ce însoțește opera lui Ptolemeu—executată cel mai târziu în secolul al IX-lea, dar a cărei compoziție datează din a doua jumătate a secolului al III-lea. În centru, pe un fond de aur, se vede Soarele în quadrigă, înconjurat de 12 figuri feminine nude (Horele). Apoi, în cercul următor, 12 personaje reprezentând Lunile; în sfârșit, spre marginea exterioară, sînt așezate semnele zodiacului. Inscripții indică data și ora din zi sau noapte cînd Soarele intră în fiecare semn, acesta fiind scopul compoziției astronomice<sup>6</sup>.

Învățații greci cunoșteau semnele zodiacului încă din secolul al VI-lea î.e.n.; dar numai odată cu răspîndirea astrologiei și astrolatriei semitice, această religie astrală, născută la Babilon, s-a extins, pătrunzînd apoi în lumea romană începînd cu era noastră și devenind predominantă în secolul al III-lea<sup>7</sup>.

Este bine cunoscută influența pe care clerul babilonian a exercitat-o asupra păgînismului semitic, care s-a transformat într-o religie astrală. Descoperirea acestui medalion la Romula este semnificativă, căci aici și-a avut garnizoana un *numerus Surorum sagittariorum*<sup>8</sup>. Preferința acestor arcași pentru cultul Soarelui reiese și dintr-o inscripție romulensă: *Solī Inuic/to Mithra[e], libr(arii) cum | Anton(io) Z[oi]/lo, act(ario) [p(rae)-p(ositi)] | n(umeri) S(urorum) p(osuerunt)*<sup>9</sup>.

Fără îndoială că la Romula prezența medalionului cu reprezentarea lui Sol se leagă de cultul lui Mithra. Se cunosc cîteva basorelieuri din provinciile Germania<sup>10</sup> și Syria<sup>11</sup>, pe care marginea grotei este ornamentată cu semnele zodiacului; se considera grota ca simbol al lumii, iar partea sa arcuită drept bolta cerească. Pe alte reliefuri din Syria<sup>12</sup> și Britannia<sup>13</sup>, scena tauroctoniei este înconjurată de un medalion cu semnele zodiacului; această compoziție amintea celor vechi cum centura mobilă a zodiacului îmbrățișează universul, șase semne aflîndu-se totdeauna deasupra pămîntului, iar șase dedesubt. O reprezentare a lui Mithra *petrogenitus* din Britannia<sup>14</sup>, alta redînd zeul cu globul descoperită în Gallia (*Augusta Treuerorum*)<sup>15</sup>, sînt închise într-un medalion cu semnele

<sup>4</sup> Cf. F. Cumont, în DA, s.v. *Zodiacus*, p. 1046.

<sup>5</sup> *Ibidem*, p. 1055—1056.

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 1052—1053, fig. 7591.

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 1047.

<sup>8</sup> Despre această unitate, D. Tudor, *Ollenia romană*<sup>3</sup>, p. 352—353.

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. 496, nr. 89.

<sup>10</sup> CIRM, II, 1083, 1137, 1292.

<sup>11</sup> CIRM, I, 40.

<sup>12</sup> CIRM, I, 75.

<sup>13</sup> CIRM, I, 810.

<sup>14</sup> CIRM, I, 860.

<sup>15</sup> CIRM, II, 985.

zodiacului. La Roma, un Cronos leontocefal are între inelele șarpelui reprezentate patru dintre semnele zodiacului (Berbecul, Leul, Cancerul, Capricornul), iar o reprezentare a lui Cronos (Italia) este înconjurată de un medalion oval cu semnele zodiacului<sup>16</sup>.

Medalionul prezentat adăunește cunoștințele noastre despre vasele cu figuri în relief de la Romula care serveau probabil în ceremoniile legate de cultul lui Mithra<sup>17</sup>. Amintim că în Gallia, la Lezoux și Clermont, se cunosc vase cu reprezentarea sacrificiului mithriac<sup>18</sup>.

Probabil tot la un medalion cu reprezentarea lui Sol în quadrigă, și în tot de la Romula, se referă Papazoglu cu ocazia prezentării colecției sale : „Placă, în mijlocul ei se vede presat cum un car de triumf fuge cu patru cai minăți de om”<sup>19</sup>. Un alt fragment reprezentând pe Sol în quadrigă se cunoaște de la Locusteni (jud. Dolj)<sup>20</sup>.

4. Monument sculptural din marmură albă, descoperit la Micia. Se păstrează la Școala generală din com. Vețel (jud. Hunedoara). Dimensiuni :  $i = 0,41$  ;  $l$  (bază) =  $0,29$  ; gros (bază) =  $0,14$  m (fig. 2/2).

Reprezintă un vultur în poziție de repaus, cu aripile desfăcute. Capul (lipsă), lucrat separat, se prindea cu un cui ; orificiul acestuia se vede în gîtul vulturului. Partea laterală a aripii drepte este știrbită, de asemenea partea superioară a aripii stîngi. Ghearele vulturului, împreună cu partea inferioară a sculpturii, sînt sfărîmate.

De sub aripa dreaptă, trecînd peste piciorul respectiv, alunecă spre gheara stîngă un șarpe ; solzii acestuia nu sînt marcați, după cum nu sînt redată nici penele vulturului.

La baza sculpturii se află un orificiu de formă dreptunghiulară ( $3 \times 3$  cm), prin care grupul se fixa pe un altar sau alt monument.

Sculptura reprezintă deci un vultur victorios asupra unui șarpe ; partea posterioară a reptilei era imobilizată între aripa dreaptă și corp, iar capul i-l ținea probabil cu gheara stîngă (sfărîmată)<sup>21</sup>.

Arta sculpturală romană din Dacia cunoaște cîteva reprezentări de vulturi, care nu au fost încă studiați în mod special<sup>22</sup>. Ei se leagă într-un fel sau altul de Jupiter<sup>23</sup>.

Aspectul cinegetic al reprezentării miciense ne amintește de cele două monumente sculpturale de la Romula ale divinității siriene Turmasgadis,

<sup>16</sup> CIMRM, I, 545.

<sup>17</sup> Vezi G. Popilian, Gh. Poenaru Bordea, SCIV, 24, 1973, 2, p. 249—250.

<sup>18</sup> Hugues Vertet, *Les représentations mithriaques sur les vases d'argile de la Gaule*, Actes du 88<sup>e</sup> Congrès national des Sociétés savantes, Clermont-Ferrand, 1963, p. 121—129 (inaccesibil) ; vezi idem, *Observations sur les vases à médaillons d'applique de la vallée du Rhône*, Gallia 27, 1969, 1, p. 126. Cf. și CIMRM, II, C<sub>1</sub> (Lezoux).

<sup>19</sup> Muzeul Papasoglu, București, 1865, p. 35.

<sup>20</sup> Inedit ; inf. G. Popilian.

<sup>21</sup> Cf., pentru subiectul reprezentării, inscripția de la Apulum CIL, III, 7756 (= P. Merlat, *Répertoire des inscriptions et monuments figurés du culte de Jupiter Dolichenus*, Paris-Rennes, 1951, nr. 378) : *I.O.M. Aur. Marinus Bassus et Aur. Castor Polyd(euces) I(?) circumstantes uiderunt nomen aquilae descidis(s)e monte supra dracones[s] tres. Valida uipe[ra] supstrinxit aquila(m). Hi s(upra)s(cripti) aquila(m) de periculo liberauerunt. V.I.M.p.*

<sup>22</sup> Al. Bărcăcilă, ArhOlt, 2, 1923, p. 183—184 (aceiași vultur menționat de C. Daicoviciu, AISC, 1928—1932, 2, p. 60, nr. 3 c ; cf. C.C. Petolescu, SCIV, 25, 1974, 4, p. 598, nota 21).

<sup>23</sup> Cf. DA, s.v. *Aquila*.

în care vulturul ține în gheare un mic cerb<sup>24</sup>. Pe alt monument al lui Turmasgadis, de la Roma, vulturul ține în gheare un cap de cal<sup>25</sup>. Prada poate deci să difere.

Identificarea — precizăm : ipotetică — se poate sprijini și pe descoperirea celor două monumente dedicate acestei divinități la Micia : unul ofranda unui particular<sup>26</sup>, celălalt pus de *cohors II Flavia Commagenorum equitata sagittariorum*, în frunte cu prefectul său, M. Arruntius Agrippinus<sup>27</sup>.

Prezența cultului lui Turmasgadis la Romula și Micia se leagă de cele două unități militare staționate în castelele din aceste așezări : *cohors I Flavia Commagenorum* în cea dintâi menționată<sup>28</sup>, *cohors II Flavia Commagenorum* în cealaltă<sup>29</sup>.

Dacă identificarea propusă de noi se va confirma, numărul mențiunilor privind cultul lui Turmasgadis în lumea romană se ridică la 10<sup>30</sup>.

## NOUVEAUX MONUMENTS CONCERNANT LES CULTES ORIENTAUX DANS LA DACIE ROMAINE

### RÉSUMÉ

1. Fragment de monument mithriaque en marbre blanc, découvert à Micia (Vețel, dép. de Hunedoara). Dimensions : h = 0,13 m ; l (à la base) = 0,125 m ; ép. max. (à la base) = 0,062 m. Au Musée d'histoire de la République Socialiste de Roumanie, n° d'inv. 61722 (fig. 1).

La sculpture reproduit la partie antérieure (frontale et latérale) d'un taureau tombé à terre. La pièce était destinée à être appuyée contre un mur, car sa partie postérieure est plate. La tête et les pattes de l'animal sont brisées. De la représentation de Mithra il ne reste que la jambe gauche, chaussée d'une botte courte, évasée à la partie supérieure, le genou légèrement plié, et une partie de la cuisse. Un chien, dont seule la moitié antérieure est conservée, est appuyé contre la jambe du dieu et le garrot du taureau, dans une position inhabituelle.

2. Fragment de brique ; 0,275 × 0,12 × 0,045 m ; lieu de découverte inconnu. Au Musée d'histoire de la République Socialiste de Roumanie, transféré du Musée national des antiquités (fig. 2/3).

<sup>24</sup> D. Tudor, *Dacia*, 9—10, 1941—1944, p. 412—414 ; idem, *Dacia*, 11—12, 1945—1947, p. 271—272 ; G. Bordenache, *Sculture greche e romane del Museo Nazionale di Antiquità di Bucarest*, București, 1969, p. 79—80, nr. 157, 158.

<sup>25</sup> H. Stuart Jones, *A Catalogue of the Ancient Sculptures Preserved in the Municipal Collections of Rome. The Sculptures of the Museo Capitolino*, Oxford, 1912, p. 60, nr. 27.

<sup>26</sup> CIL, III, 1338 (= ILS, 4074 a).

<sup>27</sup> ILS, 9273 ; C. Daicoviciu, *ACMIT*, 3, 1930—1931, suppl. epigr., 6.

<sup>28</sup> Bibliografia despre această unitate : I. I. Russu, *ActaMN*, 6, 1969, p. 172 ; L. Mărghitan, *SCIV*, 25, 1974, 1, p. 143—148 ; C.C. Petolescu—L. Mărghitan, *Muzeul Național*, 1, 1974, p. 255—256 ; C.C. Petolescu, *SCIV*, 27, 1976, 3, p. 394—397, nr. 2—5.

<sup>29</sup> D. Tudor, *Ollenia romană*<sup>3</sup>, p. 347.

<sup>30</sup> Bibliografia despre această divinitate : F. Heichelheim, *RE*, VII A Suppl. (1948), s.v. *Turmasgad*, col. 1392—1393 ; J. F. Gilliam, *Jupiter Turmasgada*, în *Actes du IX<sup>e</sup> Congrès international d'études sur les frontières romaines (Mamaia, 1972)*, Bucarest-Köln-Wien, 1974, p. 309—314.

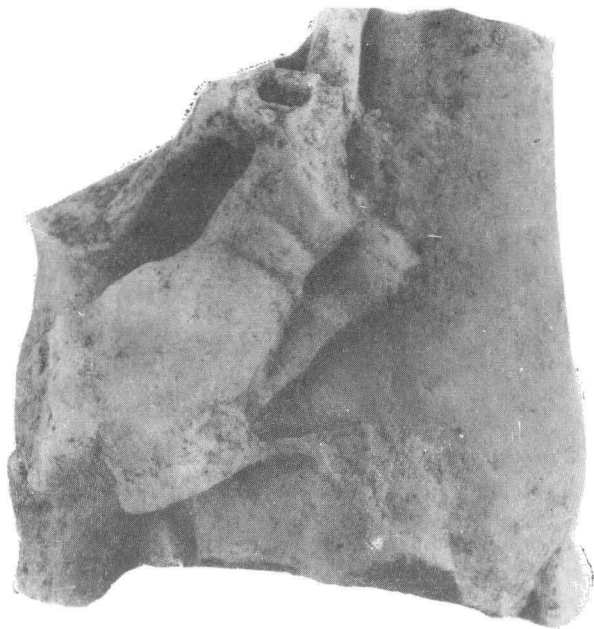


Fig. 1. Fragment de monument mithriac de la Micia.



Fig. 2. Medalion ceramic (1, Romula); vultur de marmură (Turmasgadis?) (2, Micia); cărămidă cu scena sacrificiului mithriac (3, loc de descoperire necunoscut).

La scène du sacrifice mithriaque a été sculptée en terre cuite. Sont conservés : la partie antérieure du taureau ; un dadophore à la torche levée ; dans l'angle supérieur droit, le buste de Luna ; sur le bord supérieur, trois autels et trois arbres.

3. Tesson céramique détaché d'un vase à relief d'applique, découvert à *Romula* (Reșca, dép. d'Olt). Au Musée d'histoire de la République Socialiste de Roumanie (fig. 2/1).

Il s'agit d'un médaillon sur lequel figure Sol dans un quadrigé, entouré des signes du zodiaque (on distingue encore la Vierge, le Lion, le Cancer et peut-être, au-dessus de la tête du cheval de gauche, le Verseau).

4. Aigle en marbre, découvert à *Micia*. H = 0,41 m. A l'École générale de Vețel (fig. 2/2).

La scène représente un aigle victorieux d'un serpent ; la partie inférieure de celui-ci est immobilisée entre l'aile droite et le corps de l'aigle, qui tenait la tête du reptile dans les serres de sa patte gauche (brisée). L'artiste n'a rendu ni les écailles du serpent, ni les plumes de l'aigle. L'aspect cynégétique de la scène rappelle les deux monuments de sculpture de *Romula* (Dacie Inférieure) dédiés à la divinité syrienne Turmasgadis, sur lesquels l'aigle tient dans ses serres un petit cerf (D. Tudor, *Dacia*, 11—12, 1945—1947, p. 271—272) ; sur un monument de Rome, l'aigle tient dans ses serres une tête de cheval (H. Stuart Jones, *A Catalogue of the Ancient Sculptures Preserved in the Municipal Collections of Rome. The Sculptures of the Museo Capitolino*, Oxford, 1912, p. 60, n° 27). L'identification est suggérée aussi par les deux inscriptions de *Micia* dédiées à Turmasgadis (CIL, III, 1338 = ILS, 4074, *a* ; ILS, 9273).





## CLASSIS IN PLATEYPEGIIS

DE

ANDREI ARICESCU

În *Notitia Dignitatum, Pars Orientis*, la încheierea înşiruirii trupelor care păzeau graniţa dunăreană a provinciei Scythia (XXXIX, 35)<sup>1</sup>, întâlnim următoarea formulare : *Praefectus ripae legionis primae Iouiae cohortis . . . et secundae Herculiae musculorum Scythicorum et classis INPLATEYPEGIIS*. Este, evident, vorba de unităţile de corăbieri, care circulau pe fluviu atît pentru supravegherea ţărmului, cit, mai ales, pentru transportul soldaţilor, al alimentelor şi materialelor militare, unităţi aflate direct în subordinea celor două legiuni afectate încă de Diocleţian provinciei Scythia. Fragmentul de text prezintă însă unele incertitudini de interpretare, pe de o parte datorită unei lacune existente în manuscris, pe de altă parte datorită dificultăţii de a înţelege sensul ultimului cuvînt.

În 1889, Th. Mommsen, studiind situaţia armatei romane în vremea lui Diocleţian<sup>2</sup>, considera că în pasajul respectiv din *Notitia Dignitatum* trebuie procedat la eliminarea cuvîntului *cohortis*, căruia nu-i vedea rostul, că *musculi Scythici* reprezentau corăbiile provincialilor, iar *classis* însemna flota romană, ambele formaţiuni fiind puse sub comanda unui *praefectus ripae* cu sediul în *Plateypegiis*; deci a socotit că acest din urmă cuvînt era un toponim.

În anul 1906, Vasile Pârvan, în studiul său despre Salsovia<sup>3</sup>, a urmat părerea lui Mommsen, considerînd că în *Plateypegiis* reprezenta un toponim, localitatea respectivă trebuind să se afle în deltă, ca sediu al comandantului flotei auxiliare şi al celei romane. Pârvan a încadrat expresia în *Plateypegiis* între semne de întrebare, şi din cauza neidentificării în teren, dar, probabil, şi pentru că denumirea i-a apărut oarecum stranie; el n-a încercat însă să dea o explicaţie, mulţumindu-se doar să remarce starea proastă de conservare în care a ajuns pînă la noi capitolul din *Notitia Dignitatum* referitor la Scythia<sup>4</sup>.

În 1938, prof. Radu Vulpe, în a sa *Histoire ancienne de la Dobroudja*, socotea, de asemenea, că *Plateypegiae* este un toponim din deltă<sup>5</sup>, cu o etimologie greu explicabilă, localitate care din această cauză îi părea enigmatică<sup>6</sup>, ca şi pentru motivul că identificarea în teren nu putea fi făcută nici măcar cu aproximaţie.

O primă lămurire cu privire la denumirea care ne interesează este adusă în istoriografia noastră de prof. D. M. Pippidi, în 1965, printr-o

<sup>1</sup> Ediţia lui Otto Seeck, Berlin (Weidmann), 1876.

<sup>2</sup> În *Hermes*, 24, 1889, p. 213 şi nota 1.

<sup>3</sup> V. Pârvan, *Salsovia*, Bucureşti, 1906, p. 41.

<sup>4</sup> *Ibidem*, nota 7.

<sup>5</sup> R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, Bucureşti, 1938, p. 300—301.

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 332.

notă de lectură intitulată *O aşezare uitată din Dobrogea romană*<sup>7</sup>; aici ni se atrage atenţia asupra etimologiei cuvîntului, care îşi are originea în numele unui tip de barcă largă cu fundul plat, destinată circulaţiei pe canalele egiptene, πλατυπήγιον (pl. πλατυπήγια), cunoscută din cîţiva papiri din veacul al III-lea. Comentînd părerile lui R. Rémondon, editorul ultimului papyrus descoperit unde este vorba de πλατυπήγια, prof. D. M. Pippidi este de acord că termenul a ajuns la gurile Dunării prin mijlocirea trupelor revenite dintr-o expediţie în Egipt care a avut loc în vremea lui Diocleţian, trupe ce făceau parte din armata permanentă a provinciilor danubiene, dar combate părerea papirologului francez, care a înţeles că în *Notitia Dignitatum* nu avem de a face cu un nume propriu, ci chiar cu denumirea aceluia tip de bărci şi că deci cuvîntul nu mai trebuie scris cu majuscule; prof. D. M. Pippidi consideră că: „aşa cum se întîmplă pînă în zilele noastre, substantivul comun a dat naştere unui toponim indicînd locul unde era concentrată flotila de πλατυπήγια destinată operaţiilor din Deltă şi unde, cum ne informează *Notitia*, îşi avea reşedinţa însuşi comandantul acestei forţe”<sup>8</sup>.

În papyrusul Cairo 78, publicat de R. Rémondon în anul 1954<sup>9</sup>, document care datează din anul 288, se arată că oraşul Theadelphia a plătit în 280/281, 200 de drachme pentru construirea şi întreţinerea acestor πλατυπήγια. Termenul mai era cunoscut încă din doi papiri, unul tot din veacul al III-lea<sup>10</sup>, cînd satul Psobthis a plătit 299 de drachme pentru πλατυπήγια, al doilea din secolul al IV-lea<sup>10</sup>, tot din Theadelphia, unde se atestă, de asemenea, plata unei sume pentru πλατυπήγια. În ce priveşte apariţia termenului respectiv în Scythia, apare evident că aceste bărci cu fundul plat, potrivite pentru transporturile militare pe canalele din delta Nilului, erau la fel de utile şi pe canalele din delta Dunării, deci papirologul francez ajunge la concluzia că trupele revenite din expediţia egipteană în 295 la vechile locuri de pe valea Dunării, au adoptat pentru necesităţile lor acest mijloc de transport; R. Rémondon face legătura cu informaţia din *Notitia Dignitatum*, unde formularea *IN PLATEYPEGIIS* (cu prepoziţie) vine în sprijinul părerii că nu avem a face cu un toponim<sup>12</sup>.

Am considerat utilă reluarea discuţiei privitoare la acest pasaj din *Notitia Dignitatum* şi la termenul respectiv, încercînd să aduc şi alte desluşiri pentru a da un răspuns întrebării căreia îmi pare că încă nu i s-a găsit rezolvarea definitivă, anume, dacă în capitolul despre armata Scythiei, *IN PLATEYPEGIIS* reprezintă un toponim sau este denumirea vaselor care alcătuiau flota din delta Dunării. Răspunsul nu-l putem obţine decît din analiza textului respectiv şi din compararea lui cu indicaţiile date de acelaşi document în legătură cu alte provincii şi în primul rînd cu Moesia Secunda, deoarece capitolul referitor la această provincie face parte din aceeaşi perioadă de redactare ca şi cel privitor la Scythia, în

<sup>7</sup> În Studii clasice, VII, 1965, p. 330—332.

<sup>8</sup> *Ibidem*, p. 332.

<sup>9</sup> În Revue de Philologie, 28, 1954, 2, p. 199—210.

<sup>10</sup> *Ibidem*, p. 204 (Pap. Oxy., 1652).

<sup>11</sup> *Ibidem*.

<sup>12</sup> *Ibidem*, p. 210.

timp ce capitolele care privesc alte provincii dunărene apropiate (Dacia Ripensis, Moesia Prima) s-a dovedit că au fost redactate mai târziu <sup>13</sup>.

În amândouă aceste provincii (Moesia Secunda și Scythia), în afară de corăbierii din trupele auxiliare, numiți simplu *militēs nauclarii*, cum sînt cei de la Altinum <sup>14</sup> în Moesia Secunda și cei de la Flaviana <sup>15</sup> în Scythia, întîlnim și unități de marinari comandate de *praefecti*, aflate în slujba legiunilor. Constatăm că pentru aceste unități din urmă sînt indicate tipurile de ambarcațiuni: *naues amnicæ* în Moesia Secunda <sup>16</sup>, adică nave fluviale, și *musculi Scythici* în Scythia <sup>17</sup>, adică bărcuțe scitice, care reprezentau, fără îndoială, niște ambarcațiuni de tip local, specifice populațiilor din regiunile de la Dunărea de Jos ori mai dinspre nord-est; în același mod cred că trebuie înțeleasă și construcția *classis in plateypegiis*, adică flota de corăbii cu fundul plat. Este firesc ca la gurile Dunării, mai ales că supravegherea deltei era mai anevoioasă, să se fi aflat un număr mai mare de unități fluviale și ca una dintre aceste unități să fi fost dotată cu ambarcațiuni anume construite pentru circulația pe canalele deltei, ambarcațiuni făcute după modelul celor de la Nil. Pe de altă parte, lipsa indicației bazei flotei din Scythia nu trebuie să ne surprindă, pentru că o asemenea localitate nu apare nici în Moesia Secunda <sup>18</sup>, ci, în ambele capitole la care m-am referit, unitățile de corăbieri subordonate legiunilor sînt înregistrate la sfîrșitul înșiruirii trupelor legionare, fără a se indica un loc de staționare, ele avînd, de bună seamă, în supraveghere întreaga graniță dunăreană a provinciilor, nu puncte fixe de pază ca unitățile auxiliare de *nauclarii*; pentru adăpostirea corăbiilor erau folosite, probabil, tot vechile porturi de la Durostorum, Dinogetia, Noviodunum, Aegyssus, pe care însă *Notitia Dignitatum* nu le înregistrează ca atare.

Hotărîtor însă în a considera că *PLATEYPEGIIS* nu reprezintă un toponim mi se pare argumentul de ordin gramatical, amintit și de R. Rémondon, adică folosirea prepoziției *in* în fața cuvîntului respectiv, ceea ce nu se întîmplă cu nici un toponim din Moesia Secunda sau din Scythia, ba nici din alte provincii; pretutindeni este utilizat, de cele mai multe ori, ablativul fără prepoziție <sup>19</sup> sau, mai rar, locativul <sup>20</sup> ori acuzativul tot fără prepoziție <sup>21</sup>. Dacă *PLATEYPEGIIS* ar fi un toponim, marcat cu prepoziția *in*, el ar constitui un unicat greu de explicat în textul *Notitiei*; autorul celei mai bune ediții a documentului, pe care am putut-o cerceta, a încercat să elimine această inadvertență transcriind cele două cuvinte la un loc *Inplateypegiis*, ca și cum *in* nu ar fi o prepoziție, ci un prefix cu care

<sup>13</sup> J. B. Bury, în JRS, 10, 1920, p. 131 și urm.; E. Nischer, în JRS, 13, 1923, p. 1—55; F. Lot, în REA, 38, 1936, p. 285 și urm.; în special, D. v. Berchem, *L'armée de Dioclétien et la réforme constantinienne*, Paris, 1925 (mai ales p. 7 și 90—92).

<sup>14</sup> *Not. Dign., Or.*, XL, 28.

<sup>15</sup> *Ibidem*, XXXIX, 20.

<sup>16</sup> *Ibidem*, XL, 36.

<sup>17</sup> *Ibidem*, XXXIX, 35.

<sup>18</sup> *Ibidem*, XL, 36.

<sup>19</sup> *Ibidem*, XXXIX (*Sacidaua, Capidaua, Bireo, Arubio, Aziupoli, Carso, Nouloduno* etc.) și XL (*Securisca, Dimo, Appiaria, Sucidaua, Ansamo, Candidiana, Durostoro, Cimbrianis, Allino* etc.).

<sup>20</sup> *Ibidem*, XXXIX (*Cit* și XL (*Transmariscae*)).

<sup>21</sup> *Ibidem*, XL (*Nouas*).

începea numele respectiv <sup>22</sup>. O asemenea excepție, tocmai cu un cuvânt care este de fapt nume comun și care poate indica, în construcția discutată, din ce fel de ambarcațiuni era formată o anumită unitate navală de pe limesul scitic, mi se pare anevoie de înțeles. Faptul că aici tipul de corăbii este redat printr-un atribut substantival prepozițional, în timp ce în alte locuri, citate mai sus, întâlnim atribute adjectivale (*amnicae*, *Scythici*), apare firesc, pentru că era dificil să fie derivat un adjectiv de la un substantiv străin și rar folosit ca *πλατυήγιον*, *Notitia Dignitatum* fiind, după câte știu, unicul text latin în care este atestat.

În sfârșit, socotesc că este destul de greu de admis ca un cuvânt atât de exotic, cum este *πλατυήγια*, să fi putut deveni toponim, ceea ce ar presupune să fi avut o răspîndire mare și printre locuitorii care nu aveau nimic comun cu ocupațiile militare, în timp ce ca termen tehnic, așa cum cred că trebuie să considerăm că apare în *Notitia Dignitatum*, el nu era cunoscut și necesar decît unui număr restrîns de vorbitori. Fără îndoială că posibilitatea transformării unui nume comun în toponim a putut exista, chiar cu obiecțiile pe care le-am adus mai sus, dar nu văd necesară o asemenea interpretare, atîta timp cît textul apare mai limpede și, în orice caz, mai unitar, dacă este acceptată părerea că *PLATEYPEGIIS* reprezintă strict numai tipul de corăbii.

În concluzie, propun ca fragmentul respectiv din *Notitia Dignitatum* să fie citit astfel : *Praefectus ripae legionis primae Iouiae et secundae Herculiae cohortis musculorum Scythicorum et classis in plateypegiis*. Această lectură lămurește valoarea termenului asupra căruia am zăbovit și elimină inadvertențele din text, fiind în concordanță cu modul în care sînt prezentate unitățile militare din provinciile Scythia și Moesia Secunda; totodată, însă, face să dispară din preocupările noastre problema găsirii unei așezări romane în delta Dunării, care să fi constituit o bază navală la începutul veacului al IV-lea.

## CLASSIS IN PLATEYPEGIIS



### RÉSUMÉ

Dans la *Notitia Dignitatum*, *Pars Orientis*, à la fin de l'énumération des troupes qui gardaient la frontière danubienne de la province de Scythie (XXXIX, 35), se trouve l'énoncé suivant : *Praefectus ripae legionis primae Iouiae cohortis ... et secundae Herculiae musculorum Scythicorum et classis IN PLATEYPEGIIS*. Il s'agit des unités de bateliers directement subordonnées aux deux légions affectées à la province de Scythie.

Les chercheurs qui se sont rapportés à ce fragment de texte, partiellement corrompu, ont compris que *PLATEYPEGIIS* représente un toponyme (Th. Mommsen, V. Pârvan, R. Vulpe), qui dénommait la localité où se trouvait la base de la flotte romaine, située aux embouchures du Danube, et ils ne se sont pas occupés de l'étymologie du mot. Un premier éclaircissement est

<sup>22</sup> Ediția lui Otto Seck (cf. nota 1), la p. 88.

apporté par le prof. D. M. Pippidi qui montre que le toponyme doit son origine au nom d'un type de barque large, à fond plat, destinée à la circulation sur les canaux égyptiens, πλατυπήγιον, appellation attestée par quelques papyrus du III<sup>e</sup> siècle ; le terme serait arrivé aux embouchures du Danube, amené par les troupes revenues d'une expédition en Egypte, aux temps de Dioclétien, troupes qui faisaient partie de l'armée permanente des provinces danubiennes ; l'historien roumain combat l'opinion du papyrologue français R. Rémondon, selon lequel dans la *Notitia Dignitatum* on n'aurait pas affaire à un nom propre, mais bien à l'appellation même de ce type de barque ; il s'ensuit donc que l'emploi de la majuscule n'est pas justifié.

Ainsi donc, la question se pose si *IN PLATEYPEGIIS* représente un toponyme ou bien si c'est la dénomination des vaisseaux qui constituaient la flotte du delta du Danube. En analysant le texte respectif et en le comparant aux indications du même document regardant Moesia Secunda, vu que les deux chapitres font partie de la même période de rédaction, il résulte que dans ces provinces (Scythia et Moesia Secunda), on rencontre outre les matelots des troupes auxiliaires (*militēs nauclarii*), des unités navales commandées par des *praefecti*, se trouvant au service des légions. On constate que pour ces unités sont également indiqués les types d'embarcations : *naues amnicæ* dans Moesia Secunda et *musculi Scythici* dans la Scythie. Nous sommes d'avis que c'est de la même manière que l'on doit comprendre la construction *classis in plateypegiis*, c'est-à-dire la flotte de vaisseaux à fond plat ; il est naturel qu'aux embouchures du Danube se fussent trouvées un plus grand nombre d'unités fluviales et que l'une de ces unités ait été dotée d'embarcations spécialement construites pour la circulation sur les canaux du delta, embarcations construites d'après le modèle connu dans le delta du Nil.

L'argument décisif contre l'interprétation de *PLATEYPEGIIS* comme toponyme, nous semble être d'ordre grammatical, fait souligné aussi par R. Rémondon, à savoir l'emploi de la préposition *in* devant le mot respectif, ce qui ne se produit avec aucun toponyme de Moesia Secunda ou de Scythie enregistré par la *Notitia Dignitatum*. Une telle exception, justement pour un mot qui est en fait un nom commun et peut indiquer de quelle sorte d'embarcations était formée une certaine unité fluviale sur le *limes* scythique, serait, nous semble-t-il, difficilement explicable.

Enfin, nous considérons qu'il est difficile d'admettre qu'un mot aussi exotique ait pu devenir toponyme, ce qui présume qu'il aurait eu une grande diffusion, cependant que, en tant que terme technique, il n'était connu et nécessaire qu'à un nombre limité de sujets parlants.

Pour conclure, nous proposons que le fragment de la *Notitia Dignitatum* soit lu ainsi : *Praefectus ripae legionis primae Iouiae et secundae Herculiae cohortis musculorum Scythicorum et classis in plateypegiis*. Cette lecture éclaire la valeur du terme sur lequel nous avons insisté et supprime les inadvertances du texte, s'accordant ainsi avec la manière dont sont présentées les unités militaires de la Scythie et de Moesia Secunda.



# STADIUL ACTUAL AL CERCETĂRILOR DESPRE HISTORIA AUGUSTA \*

DE

VL. ILIESCU

*Scriptores Historiae Augustae* sau *Historia Augusta*, cum i se mai spune <sup>1</sup>, reprezintă cea mai discutată <sup>2</sup> operă a întregii istoriografii antice. Ea este de fapt o culegere <sup>3</sup> de biografii ale împăraților romani de la Hadrian până la Dioclețian, ce conține o lacună între anii 244 — 260 e.n., corespunzând domniei împăraților Filip Arabul, Decius, Trebonianus Gallus și Volusianus, ca și întregii guvernări a lui Valerianus, până la prinderea sa de către perși. Ca autori ai lucrării figurează: Aelius Spartianus <sup>4</sup>, Iulius Capitolinus <sup>5</sup>, Vulcacius Gallicanus <sup>6</sup>, Aelius Lampridius <sup>7</sup>, Trebellius Pollio și Flavius Vopiscus <sup>8</sup>.

Multă vreme toată lumea a fost ferm convinsă că această lucrare a fost scrisă în timpul împăraților Dioclețian și Constantin cel Mare, datorită dedicațiilor adresate acestora și menționării altor colegi din tetrarhie (293—330 e.n.). La un moment dat însă au fost puse în discuție atit data lucrării cit și numele autorilor ei și prin aceasta au început să apară probleme al căror număr și importanță nu le bănuise nimeni până atunci. Astfel, în anul 1889, istoricul și epigrafistul H. Dessau a început să publice articole <sup>9</sup> în care a arătat o serie de falsuri și de anacro-

\* Prezentare făcută la Societatea de studii clasice din București în ședința din 8 mai 1975.

<sup>1</sup> Titlul este convențional și a fost dat de umanistul elvețian Casaubonus în ediția sa din anul 1603, când a preluat epitetul (*scriptorem historiae Augustae*) folosit în lucrare (v. Tac. 10,3) pentru caracterizarea istoricului Tacit, pretinsul strămoș al împăratului cu același nume; el reflectă încrederea absolută a editorului în datele transmise de tradiție. Varianta cea mai bună din manuscrisul P sună: *Vitae diuersorum principum et tyrannorum a diuo Hadriano usque ad Numerianum diuersis compositi*.

<sup>2</sup> Pentru literatură plină în anul 1968, vezi A. Chastagnol în *HA-Colloquium* 1963, p. 43—71 și în *Recherches sur l'Histoire Auguste*, Bonn, 1970, p. 1—37.

<sup>3</sup> Aceasta cuprinde descrierea a 41 de domnii, grupate în 30 mari biografii — nume-rotate în ediție de la I la XXX — ce conțin de fapt 73 de vieți; astfel cea dedicată celor „Treizeci de uzurpatori” (XXIV) cuprinde mici notițe biografice despre 32 de personaje, dintre care zece reprezintă de fapt cinci perechi de fii cu respectivii lor părinți. De altfel perioada aceasta (253—268 e.n.), când oficial domneau Valerianus și Gallianus, a intrat și în istoriografia modernă sub același nume, datorită puternicei influențe exercitate asupra acesteia de HA — unicul izvor istoric continuu pentru secolul III e.n.

<sup>4</sup> Pentru biografiile I, II, IX, X, XI, XIII și XIV.

<sup>5</sup> Pentru biografiile III, IV, V, VIII, XII, XV, XIX, XX și XXI.

<sup>6</sup> Pentru biografia VI (a uzurpatorului Avidius Cassius).

<sup>7</sup> Pentru biografiile VII, XVI, XVII, și XVIII.

<sup>8</sup> Primul pentru biografiile XXII, XXIII, XXIV și XXV, iar ultimul pentru biografiile XXVI (Aurelian), XXVII, XXVIII, XXIX și XXX.

La unele biografii numele autorului este greșit indicat datorită lacunei celor zece ani.

<sup>9</sup> Apărute în revista *Hermes* 24, 1889, p. 337—392; 27, 1892, p. 561—605 și 29, 1894, p. 393—416.



nisme ce se găsesc în cuprinsul lucrării, ajungînd pe baza acestora la concluzia că lucrarea a fost redactată în cursul domniei împăratului Theodosius cel Mare (379—395 e.n.) de către un singur autor! Punctul de pornire al raționamentului epigrafistului german l-a format marea asemănare dintre numele personajelor din colecție și figuri istorice dintr-a doua jumătate a secolului IV e.n. Apoi s-a mai conturat și folosirea lui Aurelius Victor și a lui Eutropius de către Historia Augusta!

Furtuna stîrnită de Dessau nu s-a liniștit pînă în zilele noastre chiar dacă se poate afirma în prezent că ideile sale fecunde au dat roade și că tezele sale au fost demonstrate și s-au impus — cu puține excepții care n-au putut aduce în sprijinul tradiției decît propriile convingeri subiective, fără nici o dovadă obiectivă.

Imediat după apariția noilor teze „revoluționare”, s-au produs reacții în lanț. Pe de o parte au apărut studii care căutau să apere punctul de vedere tradițional, iar pe de altă parte „inovatorii” au venit și ei cu argumente în sprijinul liniei lui Dessau. Unii l-au sprijinit întru totul pe acesta, iar alții au presupus o datare mai timpurie sau au depășit chiar termenul propus de Dessau, ajungînd cu fixarea datei de redactare a *Historiei Augusta* pînă în secolul VI e.n.<sup>10</sup>

În cei 85 de ani care s-au scurs de la apariția teoriei lui Dessau putem distinge trei perioade în evoluția cercetărilor și a rezultatelor care s-au impus în lumea științifică. Peste primele două vom trece foarte rapid și ne vom opri asupra ultimei dintre ele, care este și cea mai interesantă și cea mai importantă.

Prima perioadă durează pînă în anul 1926, cînd a apărut teoria lui N. Baynes<sup>11</sup>. Dintre călduroșii susținători<sup>12</sup> ai datării tradiționale, cu numeroasele lor articole și cărți, se remarcă îndeosebi Th. Mommsen. Acesta, dîndu-și seama de gravitatea obiecțiilor lui Dessau și ca să salveze tradiția, vorbește de două refaceri succesive<sup>13</sup>; prima în jurul anului 330 e.n. iar a doua în timpul lui Theodosius, cînd ar fi avut loc și reeditarea lucrării. Aceasta este așa-zisa teorie a „diaskeuastilor”. Dintre partizanii lui Dessau trebuie amintiți O. Seeck, care va milita<sup>14</sup> pentru o datare în anii 408 și 410 e. n. și tînărul pe atunci E. Hohl, ce va edita pentru a doua oară<sup>15</sup> lucrarea în colecția Teubner<sup>16</sup>. Printre altele<sup>17</sup> el<sup>18</sup> va pleda

<sup>10</sup> Ca A. von Domaszewski într-o serie de studii apărute în *Heidelberger Sitzungsberichte* între anii 1916—1920. O datare mai tîrzie nu se poate propune, deoarece biografia lui Maximinus a fost folosită — direct sau indirect, prin Symmachus — de către Iordanes (*Get.* 83)! Una ceva mai tîrzie (după 550 e.n.) a încercat totuși E. Birley (*Coll.* 1964—1965, p. 41).

<sup>11</sup> În lucrarea *The Historia Augusta, its date and purpose*, Oxford, 1926.

<sup>12</sup> Printre care s-au numărat figuri ca: G. de Sanctis, Ch. Lécrivain, L. Homo sau H. Peter.

<sup>13</sup> În *Hermes* 25, 1890, p. 228—292 reluat în *Ges. Schr.* VII, p. 302—362.

<sup>14</sup> Într-o serie de două articole în *Jhb. f. kl. Phil.* 36, 1890, p. 609—639 și *RhM* 49, 1894, p. 208—224.

<sup>15</sup> Prima ediție, care aparținea „conservatorului” Peter, apăruse în 1864 și 1884.

<sup>16</sup> În anul 1927. Tot el a realizat și o traducere a colecției, al cărui prim volum a apărut de curînd, sub îngrijirea centrului de studii de la Bonn (Artemis, Zürich, 1976, E. Hohl, E. Merten, A. Rösger și J. Straub).

<sup>17</sup> Dezvăluind caracterul și tehnica literară cu totul deosebite ale lucrării.

<sup>18</sup> De la primul său articol din *Klio* XI, 1911, p. 178—229 și pînă la ultima sa contribuție din *Wiener Studien* 71, 1958, p. 132—152.

pentru folosirea lui Aurelius Victor în *Historia Augusta* și astfel va impune definitiv și irevocabil un termen de redactare al colecției *post quem* la 9 septembrie 360 e.n.<sup>19</sup>.

Cartea lui Baynes arăta că biografiile din *Historia Augusta* au fost redactate cindva între anii 361—363 e.n., ca să sprijine ideile politice și religioase ale lui Iulian Apostatul și pentru a preamări totodată persoana sa. Deoarece și E. Hohl s-a raliat la aceste teze și a renunțat la unele din ideile lui Dessau — cum ar fi folosirea lui Eutropius de către *Historia Augusta* — opinia comună „inovatoare” înclina și ea spre aceste poziții. La aceasta a contribuit, bineînțeles, și autoritatea de editor a lui Hohl, socotit de aceea drept cel mai bun cunoscător al colecției de biografii.

Sfîrșitul acestei perioade și începutul celei de a treia și ultima este marcat de apariția în anul 1940 a lucrării lui W. Hartke<sup>20</sup>. Acesta fixează redactarea *Historiei Auguste* imediat după lupta de la Frigidus, din 6 septembrie 394, cînd uzurpatorul păgîn Eugenius, sprijinit de atotputernicul *magister militum* Arbogastes, a fost înfrînt de Theodosius cel Mare. Deși admitea posibilitatea prelungirii termenului pînă la sfîrșitul anului 398 e.n., Hartke opta pentru lunile de după bătălie și înainte de moartea lui Theodosius, din ianuarie 395 e.n.

Ideile acestea noi n-au apărut dintr-o dată în anul 1940, ci ele începuseră să se manifeste deja în perioada a doua, cînd, după apariția cărții lui Baynes, o parte dintre cercetătorii cei mai de vază ai sfîrșitului antichității au îmbrățișat ideile acestuia, pe cînd alții, mergînd pe urmele lui Dessau, au început să încline pentru sfîrșitul domniei lui Theodosius<sup>21</sup>.

Printre primii trebuie neapărat amintiți, pe lingă E. Hohl, și W. Ensslin sau J. R. Palanque. Alături de aceștia continuau să existe vechi tradiționaliști și să apară unii noi, ca de exemplu W. Kroll sau M. Rostovtzev. Dar totodată se anunță noul val din rîndurile căruia fac parte A. Alföldi<sup>22</sup> și W. Hartke<sup>23</sup>, care pot fi considerați drept cei mai importanți.

Primul dintre aceștia a lansat ideile sale încă în timpul perioadei a doua, înainte de 1940, susținîndu-le în continuare și dezvoltîndu-le pînă în zilele noastre. El s-a pronunțat pentru anii care urmează imediat după căderea uzurpatorului Eugenius și astfel l-a încurajat și sprijinit pe Hartke, care la rîndul lui a apărut și el pozițiile lui Alföldi, nuanțîndu-le și venind cu noi elemente. Hartke a folosit în general analize și argumente filologice, pe cînd Alföldi s-a ocupat mai mult de atmosfera ideologică.

A treia perioadă, începută de fapt în 1940, dar ale cărei manifestări și momente decisive se plasează în anii 50 și 60, cunoaște triumful incontestabil al ideilor lui Dessau, chiar dacă nu vor lipsi unii „conserva-

<sup>19</sup> Avînd în vedere că *Impărașii* au fost scriși în cursul anului 360, înainte de 9 sept. (cf. 42, 20 și titlul).

<sup>20</sup> *Geschichte und Politik im späntantiken Rom*, Leipzig, 1940. Această lucrare de habilitare a fost urmată în 1951 de cartea *Römische Kinderkaiser. Eine Strukturanalyse römischen Denkens und Daseins*, Berlin, în care autorul reia într-un cadru mai larg tezele sale anterioare.

<sup>21</sup> De altfel și Dessau înclinase la urmă spre „ultimul deceniu al sec. IV e.n.” (cf. *Woch. kl. Phil.* 1918, p. 389 urm.).

<sup>22</sup> În *Zschr. f. Num.* 38 (1928), p. 166, n. 2 și p. 172, n. 3; *Die Kontorniaten*, Budapest, 1942—1943, p. 59, 64—65, 75; *A Conflict of Ideas in the Late Roman Empire*, Oxford, 1952, p. 125—127.

<sup>23</sup> Acesta începuse să împărtășească ideile lui Alföldi deja în disertația sa *De saeculi quarti exeuntis historiarum scriptoribus quaestiones*, Berlin, 1932, p. 54 și 56.

tori" întârziați — ca în general școala italiană<sup>24</sup>, sau savanți ca A.H.M. Jones — ale căror voci izolate se pierd în mulțimea oponentilor „inovatori”. Primii au pierdut definitiv și irevocabil terenul, nu fiindcă ar reprezenta doar o mică minoritate — Dessau pornise „revoluția” de unul singur — ci fiindcă ei nu produc lucrări în sprijinul poziției lor, ci se mulțumesc să critice activitatea celorlalți sau să opună un *dubito* formal, bazat pe un scepticism general, pornit din convingere și nu de la argumente pertinente. Tot în aceeași ordine de idei și înainte de a reveni la enumerarea lucrărilor marcante din ultima perioadă, trebuie subliniat că din inițiativa lui A. Alföldi și a lui J. Straub a avut loc o întâlnire în iunie 1962, iar apoi au început anual să se țină la Bonn colocvii consacrate problemelor *HA*, după ce în martie 1963 avusese loc un prim colocviu la Padova<sup>25</sup>.

Au apărut pînă acum și actele a nouă dintre aceste reuniuni de lucru<sup>26</sup>, la care sînt invitați un număr de 20—30 de specialiști. Aceștia prezintă și discută diferite contribuții speciale, în scopul întocmirii aceluia comentariu amănunțit al *HA*, cerut încă de Mommsen și reluat apoi de Alföldi, Straub și alții.

Dincolo de Alföldi și Hartke au impins cronologia J. Straub<sup>27</sup> și S. Mazzarino<sup>28</sup>, care au urmat sugestiile lui Seeck. Ei opinează pentru o dată în jurul anului 420 e.n., cu rezerva că ultimul se mai aflase sub influența teoriilor lui Mommsen și mai vorbea de o „a doua redactare definitivă” chiar dacă o socotea o „reelaborare radicală”.

În același curent, dar cu o cronologie puțin mai „moderată”, respectiv în jurul lui 405, se integrează și G. Alföldi<sup>29</sup>.

Cei mai mulți cercetători par însă să se pronunțe tot pentru ultima decadă a secolului IV, chiar dacă diferă între ei într-o mică măsură și mai au de făcut diferite rezerve cu privire la alte amănunte decît cele cronologice.

Astfel A. Chastagnol<sup>30</sup> este de acord cu intervalul 394—398 e.n., în care lucrarea ar fi fost redactată și apoi publicată la sfîrșitul sau la începutul guvernării lui Stilico. Iar J. Schwartz, care pledase pentru o redactare în anii 392—394, cu terminarea după Frigidus<sup>31</sup>, s-a raliat ulterior<sup>32</sup> la datarea lui Chastagnol.

<sup>24</sup> Cu excepția lui S. Mazzarino și în parte a lui L. Ruggini.

<sup>25</sup> Actele sale au apărut la Roma în 1964. Cf. recenzia lor în *StCl*, VII, 1965, p. 470—473.

<sup>26</sup> În colecția *Antiquitas*, seria 4 (*Beiträge zur Historia-Augusta-Forschung*, vol. 2,3,4, 7,10,11) la editura Habelt din Bonn: astfel în 1964 *Coll.* 1963; în 1966 *Coll.* 1964 și 1965; în 1968 *Coll.* 1965 și 1967; în 1970 *Coll.* 1968 și 1969; în 1972 *Coll.* 1970; în 1974 *Coll.* 1971.

<sup>27</sup> În *Studien zur HA*, Berna, 1952, p. 95 și mai puțin ferm în *Heidnische Geschichtsapologetik in der christlichen Spätantike. Untersuchungen über Zeit und Tendenz der HA*, Bonn, 1963.

<sup>28</sup> În *Aspetti sociali del quarto secolo*, Roma, 1951, p. 345—370, înclinase spre prima decadă a sec. V, dar mai tîrziu s-a fixat pentru anii 419—421 e.n. *Pens. stor. clas.* II, 2, 1966, p. 244.

<sup>29</sup> În *Coll.* 1964—1965, p. 18. O ipoteză asemănătoare (407—408 e.n.) emite și Ph. Horowitz (*Mél. Piganiol*, III, 1966, p. 1743—1748).

<sup>30</sup> În *Historia IV*, 1955, p. 173—188; *Prefecture*, Paris, 1960, *passim*; *Historia XII*, 1963, p. 374—379 și *Rech. sur l'Hist. Aug.*, Bonn, 1970, p. 90—91.

<sup>31</sup> În *Bull. Fac. Lettres Strasbourg*, 1961, p. 169—176 = *Coll.* 1966—1967, p. 99.

<sup>32</sup> În *Coll.* 1971, p. 163.

De aceleași date se apropie și P. Courcelle<sup>33</sup> ca și E. Demongeot<sup>34</sup> cu deosebirea că înclină să identifice pe autorul lucrării cu o persoană din cercul Nicomachilor sau chiar cu Nicomachus senior. Prin aceasta ei urmează sugestia lui Hartke, care în lucrările sale citate se pronunțase pentru Nicomachus iunior, sau cineva din cercul acestora<sup>35</sup>.

Un recent susținător al ideilor lui Dessau este R. Syme. Cu talentul și vigoarea-i cunoscută, reia<sup>36</sup> într-o serie de lucrări<sup>37</sup> multe dintre numeroasele și dificilele probleme ale colecției. În prima — cea cronologică — care are precădere asupra aproape tuturor celorlalte aspecte, el optează pentru intervalul 392—394 ca dată posibilă a redactării și pentru anul 395 ca moment final al terminării lucrării.

Cel mai recent și mai tânăr membru al „cercului” de la Bonn este fără îndoială Kl. P. Johné<sup>38</sup> de la Berlin (R.D.G.), care militează pentru aceleași idei,<sup>39</sup> pornind, între altele, de la rolul și importanța majoră a prefectului orașului în HA, conformă întru totul poziției social-politice a acestuia în a doua jumătate a secolului IV, dar contrarie perioadei presupusei redactări a biografiilor imperiale.

Continuă însă să existe și unii cercetători „întârziați” sau chiar cu totul conservatori și refractari la evidența numeroaselor amănunte „tîrzii” scoase la iveală de cercetările mai vechi și mai noi. Dintre primii fac parte A. Piganiol<sup>40</sup>, E. Manni<sup>41</sup>, F. Dornseiff<sup>42</sup>, H. Stern<sup>43</sup>, H. Mattingly<sup>44</sup>, N. Baynes<sup>45</sup> (care rămîne pe vechile sale poziții), ca și E. Hohl<sup>46</sup>. În schimb W. Ensslin<sup>47</sup> și W. Seston<sup>48</sup> și-au schimbat convingerile inițiale și au trecut la doctrina inovatoare și majoritară.

<sup>33</sup> În *Latomus* XI, 1952, p. 114—116.

<sup>34</sup> În *L'ant. cl.* XXII, 1953, p. 361—382.

<sup>35</sup> Teoria aceasta l-a atras de altfel și pe Chastagnol.

<sup>36</sup> Fiind totodată unul dintre participanții cei mai constanți și mai activi ai „cercului de la Bonn”.

<sup>37</sup> *Ammianus and the Historia Augusta*, Oxford, 1938; *Emperors and Biography. Studies in the Historia Augusta*, Oxford, 1971; *Historia Augusta. A Call for Clarity*, Bonn, 1972.

<sup>38</sup> Cunoscut la noi prin participarea sa la Congresul Eirene de la Cluj (octombrie 1972), unde a prezentat comunicarea *Zur Bedeutung der Stadtpräfekur in der Historia Augusta*.

<sup>39</sup> În disertația sa *Kaiserbiographie und Senatsaristokratie: Untersuchungen zur Datierung und sozialen Herkunft der Historia Augusta*, Berlin, 1970.

<sup>40</sup> Care este reprezentantul contemporan al teoriei „refacerii” a lui Mommsen (*L'empire chrétien*, Paris, 1947, p. 386, n. 6 și *Journal des Savants*, 1955, p. 14—15).

<sup>41</sup> Care îl sprijină pe Piganiol în *Le vite di Valeriano e di Gallieno*, Palermo, 1951, p. 5 (reluat în 1969 în apendice) și *Parola del Passato*, VIII, 1957, p. 71—80.

<sup>42</sup> Aceleași concepții expuse în *Der Hadrianbrief in der frühbyzantinischen IIA*, apărut în *Aus der Byzantinischen Arbeit der D.D.R.*, Berlin, I, 1957, p. 39—45.

<sup>43</sup> El reînvie o variantă a lui Baynes și anume: 354 e.n. după căderea lui Magnentius (*Date et destinataire de l'HA*, Paris, 1953 și *REL* XXX, 1952, p. 251—284).

<sup>44</sup> Deși pledează pentru o dată în jurul anilor 350 e.n. nu exclude însă cu totul și o redactare mai târzie (*Harvard Theological Review* 39, 1946, p. 213—215 și *Roman Imperial Civilizations*, Londra, 1957, p. 43, 133 și 252).

<sup>45</sup> *Byzantine Studies and Other Essays*, Londra, 1955, p. 209—217 și 357—358.

<sup>46</sup> Ca de ex. *Über die Glaubwürdigkeit der IIA*, Szb. Akad. Berlin, 1953, p. 2 și altele (cf. *Historia* IV, 1955, p. 220—228).

<sup>47</sup> Cf. de ex. *Studi in onore di A. Calderini e R. Paribeni*, I, Milano, 1956, p. 313—323 iar apoi s-a lăsat convins de elevul său J. Straub, căruia i-a scris în acest sens înainte de moartea sa.

<sup>48</sup> Pornind tot de la Baynes ajunge la „ultimul sfert al sec. IV” (*Prop. Weltgesch.*, II, p. 559).

Printre cercetătorii cu totul „conservatori” se numără O. Gigon<sup>49</sup>, E. M. Štaerman<sup>50</sup>, A. H. M. Jones<sup>51</sup>, G. Corradi<sup>52</sup> și, într-un chip neclar dar totuși intransigent, A. Momigliano<sup>53</sup>.

Dezbaterile pentru determinarea datei exacte a *HA* nu s-au dus bineînțeles în abstract, ci pe baza discutării și analizei unor elemente socotite caracteristice și concludente cronologic. Deoarece o redare oricât de scurtă și schematică a argumentelor din contribuțiile citate mai sus, care reprezintă de fapt și majoritatea lucrărilor privind *HA*, ar fi și mult prea lungă și nici nu ne-ar da o imagine de ansamblu clară, voi arăta criteriile sau direcțiile de cercetare pentru determinarea cronologică a lucrării.

Un prim criteriu evident îl reprezintă anacronismele pe care lucrarea le conține în mod indiscutabil. Se întâlnesc numeroase *realia* care n-au existat decât după datele pretinselor redactări. Unele dintre ele indică sfârșitul secolului IV. În direcția detectării acestora s-a depus un important efort, dacă nu și cel principal, din partea unor cercetători ca Alföldi, Hartke, Chastagnol și alții. Așa, de exemplu, în prima frază a biografiei lui Aurelian, pretinsul autor afirmă că a fost primit în trăsura oficială (*iudiciale carpentum*) a prefectului orașului, care purta titlul de *uir illustris*. În primul rînd, acest titlu a fost dat oficial prefectului de abia sub Valentinian I, iar primul exemplu cunoscut este din 368–369. Iar în al doilea rînd, nu poate fi vorba de o trăsura oficială decât de la Gratian încoace, deoarece Symmachus arată că pînă în 382 e.n. nu exista asemenea instituție<sup>54</sup>. Chiar dacă o operă de ficțiune, cum s-a spus, este imprecisă în terminologia administrativă și instituțională, totuși cazurile de acest gen sînt prea multe și clare pentru a putea fi trecute cu vederea.

Tot din rîndul anacronismelor fac parte și multe nume fictive, care abundă în *HA*. Astfel numeroase personaje importante de la sfârșitul secolului IV e.n. au oferit material pentru a li se crea strămoși de vază în secolul III e.n. Se știe însă că majoritatea familiilor ilustre au dispărut în marea criză din secolul III e.n. și în transformările social-economice și politice, care s-au ținut lanț pînă la sfârșitul secolului IV e.n. Ca atare avem de a face cu familii noi care nu se înrudesesc cu cele vechi. Și totuși, de exemplu, Furius Maecius Gracchus, prefectul orașului din 376, a „dat” numele său tatălui împăratului Gordian<sup>55</sup>, care era probabil să fi sunat altfel.

Un alt criteriu îl reprezintă varianta lingvistică a anacronismelor. Acesta este mult mai subiectiv, deoarece neologismele și vulgarismele erau folosite atît la sfârșitul secolului III e.n. cît și în secolul IV e.n. și în general este greu de stabilit data apariției unui termen nou. Dacă despre stadiul

<sup>49</sup> În *Museum Helveticum* VI, 1949, p. 236–237.

<sup>50</sup> În *Vestnik Drevnej Istorii* I, 1957, p. 233–245 și *Cahiers d'Histoire mondiale* IV, 1958, p. 324–327.

<sup>51</sup> În *The Later Roman Empire*, I, Oxford, 1964, p. 3.

<sup>52</sup> În *Nuova Rivista Storica* XLVII, 1963, p. 194–199.

<sup>53</sup> *An Insolvent Problem of Historical Forgery: the SHA*, în *Journ. of the Wart. and Court. Inst.* XVII, 1954, p. 22–46, retipărit cu mici adăugiri în *Secondo contributo alla storia degli studi classici*, Roma, 1960, p. 105–143 și în *Studies in Historiography*, Londra, 1966, *Atti Class. Sc. Mor.* 103, 1969, p. 423–436; *Engl. Hist. Rev.* 1969, p. 566–569.

<sup>54</sup> Chastagnol, *op. cit.*, p. 203–204, 207 și 433.

<sup>55</sup> Syme, *Coll.* 1964–1965, p. 267.

limbii latine în ultima perioadă sîntem relativ bine informați, știm puțin despre epoca lui Dioclețian și Constantin. Totuși s-au făcut unele încercări și în această direcție. Astfel J. Straub crede despre *carrago*<sup>56</sup> — folosit greșit pentru taberele goților din sec. III — că ar fi fost luat de la Ammianus<sup>57</sup>, unde cuvîntul apare pentru prima oară într-un context adecvat. De altfel același autor pare să fi inspirat și folosirea anacronică a termenului *alani*<sup>58</sup> pentru regiunile balcanice în timpul lui Gordian III!

Un al treilea criteriu, la fel de subtil, dar mai puțin hazardat decît cel anterior, constă din aluziile contemporane. Cu toate rezervele care trebuie făcute pentru unele coincidențe întîmplătoare sau pentru solicitarea excesivă a unor pasaje, este incontestabil că se observă<sup>59</sup> în *HA* ampren-te ale unor transformări istorice din timpul lui Theodosius cel Mare și mai ales din anii 392—394 e.n.

Un al patrulea criteriu, foarte serios, în legătură cu care s-au dus polemici înfocate, îl formează folosirea unor autori posteriori pretinsei date de redactare a colecției. Dessau arătase că în biografia lui Septimius Severus (17,5—19,4) se reflectă puternic pasajele respective din Aurelius Victor (20,1—31), iar E. Hohl a impus argumentul acesta, deplasînd astfel datarea lucrării după 360!

O a doua dispută nu mai puțin importantă s-a desfășurat și pentru folosirea lui Eutropius de către *HA*. Tot Dessau arătase asemănarea mare între al doilea breviar din secolul IV și *Viețile împăraților*, în biografia închinată lui Marcus Aurelius (Eutropius, VIII, 11—14,2; *V. M.A.*, 16,3—18,1), ca și relatarea despre părăsirea Daciei de către romani în timpul lui Aurelian (Eutropius, IX, 15,1; *V. M.A.*, 39,7). Datorită teoriei lui Baynes și a susținătorilor acesteia, în frunte cu E. Hohl, care din principiu nu admiteau că între modelele *HA* se pot afla și autori ulteriori lui Iulian Apostatul, disputa părea multă vreme nedecisă. În timpul din urmă însă s-a făcut dovada<sup>60</sup> împrumutării unor nume greșite de la Eutropius în alte biografii ale *HA*, decît cele în discuție pînă atunci. Or, acestea nu puteau fi explicate și nu puteau proveni decît din breviarul lui Eutropius. Așa, de exemplu, este pretinsul uzurpator Trebellianus din Isauria<sup>61</sup>, care reprezintă de fapt un dublet al uzurpatorului real Regalianus<sup>62</sup> din Pannonia; numele provine dintr-o greșeală timpurie de copist a manuscriselor lui Eutropius<sup>63</sup>, de care s-a folosit *HA* pentru a-și completa cifra<sup>64</sup> celor „30 de tirani”.

<sup>56</sup> La *Gall.* 13, 9, *Claud.* 6, 6; 8, 2 și *Aur.* 11, 6 (cf. *Stud.*, p. 19—39).

<sup>57</sup> XXXI, 7,7.

<sup>58</sup> Știrea inventată din epitaful împăratului (34,3—4), despre înfrîngerea acestuia — în anii 240! — la Philippi, reflectă ecoul prezenței alanilor alături de goți și huni de abia la Adrianopole (376). De aceea ei sînt menționați doar de izvoare tîrzii, în frunte cu Ammianus (cf. Kerler, *op. cit.* la n. 97, p. 159—160).

<sup>59</sup> Vezi discutarea celor șase argumente la Syme, *Amm.*, p. 75 urm.

<sup>60</sup> T. Damsholt în *C&M* 25, 1964, p. 138—150 și W. Schmid în *Coll.* 1963, p. 123—133.

<sup>61</sup> El apare greșit în biografia „uzurpatorilor” (*Tyr. trig.* 26); aici devine și „archipirat” ales de conaționali și-și construiește un palat! Iar Claudius II pune să se facă în jurul Isauriei un fel de *limes*! Instituția este anacronică iar tot pasajul acesta născocit reflectă situația regiunii din ultimile decenii ale sec. IV (cf. J. Rougé, în *REA* XVIII, 1966, p. 282—315).

<sup>62</sup> Acest personaj fusese deja prezentat (*Tyr. trig.* 10); el este cunoscut și din alte izvoare și a emis chiar monedă.

<sup>63</sup> La IX, 8, 1 (ed. Droysen, p. 154).

<sup>64</sup> În realitate în această biografie sînt doar 27 de capitole care se ocupă însă de 32 de uzurpatori (cf. supra nota 3), printre care se numără și două femei (Zenobia și Victoria).

Iar o analiză<sup>65</sup> mai atentă și mai complexă a întregii problematice despre părăsirea Daciei arată și ea dependența neîndoioasă și irefutabilă a *HA* de Eutropius.

Un alt izvor, a cărui folosire de către *HA* a fost acceptată de toată lumea și care pentru „conservatori” a oferit posibilitatea de a explica asemănările tulburătoare ale colecției cu Aurelius Victor și Eutropius mai ales, a ajuns în mod paradoxal printr-o recentă analiză să se întoarcă împotriva susținătorilor ei. Este vorba despre *Istoria imperială a lui Enmann* (EKG)<sup>66</sup>, care a fost de curând analizată de T.D. Barnes. Cum se pare că această lucrare a fost scrisă după moartea lui Constantin cel Mare<sup>67</sup>, iar scheletul<sup>68</sup> biografiilor din *HA* se bazează pe ea, ar reieși că și *HA* a fost compusă după 337 e.n. !

Un al cincilea și ultim criteriu, înrudit cu cel anterior, constă din influența exercitată de alți autori asupra *HA*. Domeniul acesta este delicat — ce-i drept — fiindcă unele ecouri reprezintă doar simple paralele, iar clișeele literare latine sînt relativ limitate și au fost preluate de la autori anteriori sau însușite de respectivii literați, ca o tehnică scriitoricească. Totuși existența mai multor coincidențe de acest fel nu mai poate fi întâmplătoare, ci reprezintă o indicație de influență probabilă.

Dintre modelele literare de acest fel propuse<sup>69</sup> pentru *HA*, atrăgătoare pare utilizarea lui Ammianus Marcellinus, pe care R. Syme — mergînd pe urmele lui J. Straub — a făcut-o probabilă în cartea mai sus citată. Din cele zece lucrări socotite a fi fost preluate de colecția biografiilor imperiale<sup>70</sup>, Syme se oprește la trei pasaje<sup>71</sup> din c. XV pe care le urmărește în *Quadrige Tyrannorum*, penultima biografie a *HA* (XXIX). În cazurile amintite este vorba despre „reflectarea unor fapte reale în domeniul ficțiunii”, cum plastic se exprimă istoricul englez<sup>72</sup>.

Un alt autor important a cărui influență s-a conturat precis în ultimul deceniu<sup>73</sup> a fost și Hieronymus. J. Straub a reluat problema<sup>74</sup> și a adus noi și decisive paralele<sup>75</sup> în sprijinul acestor legături, iar J. Schwartz<sup>76</sup> și A. Chastagnol<sup>77</sup> au completat tabloul contactelor dintre autorii amintiți.

<sup>65</sup> Vl. Iliescu, SCIV, 22, 1971, 3, p. 425—442; idem, *Studiu introductiv la Istoria Augusta*, București, 1972, p. 22—25.

<sup>66</sup> După cum se știe, acest izvor a fost reconstruit în anul 1884 de către A. Enmann pe baza concordanțelor și a marilor apropieri între Aurelius Victor, Eutropius și *HA*. Ulterior s-a încercat și includerea *Epitomei* și a lui Festus în rîndul beneficiarilor săi ca și eventual a altor istorici tîrzii.

<sup>67</sup> În *The Lost Kaisergeschichte and the Latin Historical Tradition* în *Coll.* 1968—1969, p. 13—43, autorul a pornit de la constatarea, făcută încă în 1890 de Seeck, că marile asemănări pertinente între Aurelius Victor și Eutropius merg pînă la această dată.

<sup>68</sup> Cum arată analiza biografiei model a lui Alexander Severus.

<sup>69</sup> Printre care se află Ausonius, Claudian, *Panegirici latini*, Prudentius, etc.

<sup>70</sup> *Op. cit.*, p. 69—71 și passim.

<sup>71</sup> Banchetul lui Africanus (3,7—11 = *Quadr.* 8,10), uzurparea lui Silvanus (5,16—18 și 27 = *Quadr.* 13,4) și feciara eroină din Gallia (12,1 = *Quadr.* 12,3).

<sup>72</sup> *Op. cit.*, p. 216.

<sup>73</sup> B. Schmiedler atrăse atenția încă din 1927 asupra legăturilor strînse dintre *Vita sancti Hilarionis*, compusă pe la 390, și *V. Probi* (XVIII) din *HA*.

<sup>74</sup> În *Heid. Gesch.*, p. 81—105.

<sup>75</sup> Despre zeul Marnas din Gaza în *Coll.* 1963, p. 165—170, despre „senatul femeilor” în *Coll.* 1964—1965, p. 221—240 și despre Calpurnia, soția uzurpatorului Titus, în *Coll.* 1966, p. 7,101—118.

<sup>76</sup> Insistînd mai ales asupra formulelor lingvistice asemănătoare (*Historia* XV, 1966, p. 463—465).

<sup>77</sup> Prin arătarea puternicei influențe în *Quadr. tyr. (Rech.* p. 85—86).

O altă problemă, a cărei rezolvare a depins într-o mare măsură de data la care a fost redactată culegerea, este aceea a autorilor, respectiv a autorului biografiilor imperiale. Odată cu cronologia, Dessau pusese în discuție și numele celor șase autori transmise de tradiție, socotindu-le și pe ele un fals în spatele căruia s-ar ascunde același impostor care a schimbat și data lucrării.

„Conservatorii” sau cei care sînt tradiționali fiindcă nu și-au pus încă problema aceasta și deci n-au nici o părere, continuă să vorbească de șase autori. De aceea mai întîlnim — nu numai la noi — în tratate generale și chiar și în diferite lucrări mai speciale viețile împăraților citate cu autorul prezumtiv <sup>78</sup>.

„Inovatorii” însă, indiferent de nuanța lor cronologică au renunțat la aceste fantome și vorbesc pe drept cuvînt de autorul anonim al colecției. Prin aceasta și cele șase nume transmise intră de fapt în rîndul mulțimii de nume false, respectiv necorespunzătoare cu epoca în care colecția pretinde a fi fost scrisă. Iar ceea ce E. Hohl <sup>79</sup> ceruse cu insistență, pentru a se înlătura ultima îndoială asupra unicității autorului, a fost realizat de un elev al lui W. Hartke, H. Zernial. Acesta <sup>80</sup> a analizat clauzele metrice ale întregii colecții și a ajuns la concluzia că frecvența lor, ca și asonanțele și aliterațiile sînt identice în toate biografiile și că nu se poate observa nici o deosebire între ele, cum ar fi trebuit să existe în cazul mai multor redactori. În afară de aceasta nu se observă nici o deosebire între textele și documentele citate în cuprinsul biografiilor și textul propriu-zis al acestora, ceea ce arată încă o dată că primele au fost plătuite de autorul culegerii. Iar introducerile, dedicațiile și epilogurile biografiilor sînt și ele similare <sup>81</sup>.

Dar cine a putut să fie autorul acesta? Unii cercetători, ca Hartke și cei mai sus citați, au văzut într-însul pe un reprezentant al cercurilor aristocratice de la sfîrșitul secolului IV e.n., din jurul lui Symmachus, sau al Ceionilor, pe cînd R. Syme, de exemplu, îl socotește <sup>82</sup> a fi un „grammaticus” sau un fel de al doilea Suetonius.

Ceea ce interesează însă nu este atît persoana autorului, cît trăsăturile caracteristice ale operei sale. Cu toată opoziția și neîncrederea „conservatorilor” și în parte și a „inovatorilor moderați” se pot totuși distinge cel puțin două tendințe, ca să nu spunem idei propagandistice conștiente — cum pretind partizanii <sup>83</sup> operei eminentemente propagandistice — în diferite biografii ale culegerii.

În primul rînd *HA* poartă pecetea mediului din care a făcut parte autorul, sau ale cărui idei le împărtășea. Este vorba despre aristocrația senatorială a Romei de la sfîrșitul secolului IV e.n., ale cărei interese sau cel puțin mentalitate în probleme politice, sociale și economice răsună prin

<sup>78</sup> Astfel apare și la noi Flavius Vopiscus în legătură cu evacuarea Daciei sub Aurelian.

<sup>79</sup> În *Über die Glaubwürdigkeit der HA*, p. 13.

<sup>80</sup> H. Zernial, *Über den Satzschluß in der Historia Augusta*, Berlin, 1956.

<sup>81</sup> Cum a arătat H. Szelest în *Meander* XV, 1960, p. 141—154.

<sup>82</sup> *Op. cit.*, p. 211—212.

<sup>83</sup> În frunte cu J. Straub, care crede că este vorba în mare parte despre un pamflet anti-creștin.



gura împăraților din secolul II și III e.n. Cu această ocazie apar anacronisme mai mult sau mai puțin evidente pentru cititorii de azi. De asemenea autorul anonim conferă o patină venerabilă unor familii de vază din secolul IV e.n. prin racordarea lor la niște strămoși imperiali din secolul II și III e.n. Cu această ocazie apar anacronisme mai mult sau mai puțin evidente. Astfel Petronii Probi<sup>84</sup> devin urmașii împăratului Probus<sup>85</sup>, Ceionii Albini ai lui Clodius Albinus<sup>86</sup>, iar Aurelianii ai lui Aurelian.

Militarii și barbarii sînt în general prost priviți<sup>87</sup>. În schimb autorul manifestă simpatii păgîne discrete fără a critica violent<sup>88</sup> creștinismul și pledează totodată pentru toleranță<sup>89</sup>.

O altă caracteristică a *HA* este opoziția dintre „împărații buni” și „împărații răi”, pe linia tradițiilor și intereselor senatoriale. Ea iese în evidență mai ales în două biografii mai lungi, cea a lui Alexander Severus și a lui Elagabal. Totodată sînt laudate în permanență *nomen Flavianum* și *nomen Antoninorum*. De aici Baynes trăgea concluzia că autorul putea s-o facă doar atîta timp cît mai exista ultimul reprezentant al familiei lui Constantin, respectiv Iulian Apostatul. Dar cercetările lui A. Alföldi despre medaliiile *contorniate*<sup>90</sup>, cu inscripțiile și iconografia lor, au arătat că ideologia *HA* corespunde exact propagandei senatoriale manifestate la sfîrșitul secolului IV e.n. pe aceste medalii<sup>91</sup>. Iar împărații romani de la sfîrșitul secolului IV e.n. se proclamau urmași ai familiei lui Constantin, a doua *gens Flavia* pe tronul imperial<sup>92</sup>, în timp ce alți Flavii obișnuți reprezentau la sfîrșitul secolului IV o parte din noua aristocrație parvenită. În felul acesta se explică și laudele din colecție, chiar dacă au fost scrise după moartea lui Iulian Apostatul.

O a treia caracteristică a *HA* o formează simpatia pe care această colecție o manifestă față de uzurpatori ca Avidius Cassius, Pescennius Niger și Clodius Albinus, sau alții mai mici. Viețile acestora nu aduc de fapt nici un element nou, care să nu figureze în biografiile mai mari ale împăraților principali ce s-au impus pe tron în lupta împotriva primilor, Marcus Aurelius și Septimius Severus. În schimb ne sînt oferite documente false, care să permită expunerea ideilor autorului și sprijinirea lor cu argumente istorice, cu care ocazie sînt arătate meritele lor și se apelează la mărinimia împăraților învingători.

Prin aceasta se naște impresia că atmosfera în care au fost scrise aceste lucrări era de recent eșec al unei încercări prosenatoriale de a pune mina pe tron<sup>93</sup>.

Din aceeași ambianță face parte și felul în care este prezentată problema succesiunii la tronul imperial, adică o situație care era actuală după căderea uzurpatorului Eugenius și înaintea morții împăratului

<sup>84</sup> Sex. Petronius Probus a fost consul în 371 e.n., iar fiii săi Probinus și Olybrius în anul 395 e.n.

<sup>85</sup> Cf. celebrul oracol în V. *Probi* 24, 2–5.

<sup>86</sup> Cf. V. *Cl. Alb.* 4, 1:13,5 și vezi art. lui A. Chastagnol în *Latomus* XX, 1961, p. 748–758.

<sup>87</sup> Pe aceeași linie este desconsiderată și noua aristocrație din Bizanț (cf. V. *Gall.* 6,9).

<sup>88</sup> Cu excepția pasajului din V. *Aur.* 20,5.

<sup>89</sup> Cf. Stern, *op. cit.*, p. 92–94.

<sup>90</sup> Cf. supra.

<sup>91</sup> Primele două grupe, bătute toate la Roma, provin din anii 356–394 și 395–410 e.n.

<sup>92</sup> Cf. Hartke, *Kinderkaiser*, p. 108.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 69–72.

<sup>94</sup> Cf. V. *Tac.* 6,5 „Dii auertant principes pueros”.

Theodosius, în anii 394–395 e.n. În legătură cu aceasta se vorbește mai ales în biografia lui Tacitus (XXVII) despre primejdiile pe care le implică împărații ce sînt încă copii<sup>94</sup>, datorită sfătuitoarelor rai care apar în asemenea cazuri<sup>95</sup>. Printre aceștia se numărau și eunucii<sup>96</sup>, care sînt cei mai detestați. De altfel tot aparatul birocratic al principelui este prost privit, fiind vorba de un instrument docil în lupta împotriva aristocrației și a intereselor ei.

Aspectul extern al politicii romane din HA, care a fost de curînd studiat într-o disertație importantă<sup>97</sup>, ne oferă și el elemente ce întregesc armonic tabloul oferit de politica internă. Astfel observăm motive ale imperialismului roman<sup>98</sup> care apar<sup>99</sup> și la alți autori<sup>100</sup> de la sfîrșitul secolului IV e.n. Iar dorințele acestei programe, care era puternic legată de vechii *topoi* ai istoriografiei senatoriale, formează o parte a unui tablou de ansamblu ce schițează în mod indirect portretul „împăratului ideal”. Or toate aceste idei erau curențe tocmai în cerul lui Symmachus, ultimul mare centru al opoziției senatoriale pîgîne de la finele secolului IV. Și cu aceasta și data redactării HA pare foarte verosimilă.

În încheiere trebuie subliniat marele cîștig pe care l-a înregistrat istoria antică datorită cercetărilor consacrate HA în ultimele decenii. Astfel pe de o parte a crescut precizia și finețea studierii izvoarelor (*Quellenforschung*) în general, iar pe de altă parte a crescut înțelegerea pentru problemele ideologice — atît de dezbătute în prezent — prin cercetarea secolelor III și IV e.n., perioadă în care se întîlnesc cele două mari ideologii de la sfîrșitul Antichității și începutul Evului Mediu — vechiul pîgînism în retragere, susținut de tradiția culturii greco-romane, și creștinismul în ascensiune, sprijinit de puterea imperială.

<sup>94</sup> De aici și titlul cărții cu același nume a lui Hartke, care dezvoltă ideea pe larg la p. 57–59 și 190–242, urmat de Straub în *Studien*, p. 75–98.

<sup>95</sup> T. Zawadzki (StCl V, 1963, p. 249–258) a sesizat anacronismul acestor plîngeri sub Dioclețian și Constantin și a crezut că sînt mai îndreptățite sub Constantin II. A.D.E. Cameron — unul dintre „conservatori” — a respins interpretarea aceasta (Latomus XXIV, 1965, p. 155–158), considerînd posibilă o astfel de critică și sub împărații amintiți. Aceasta însă nu înseamnă că ea este și probabilă, deoarece eunucii au devenit supărători deabia mai tîrziu cu trecerea timpului și astfel putem ajunge din nou la finele sec. IV (395–399), cînd Eutropius, consilierul tînărului împărat Arcadius, era detestat mai ales de cercurile de la Roma.

<sup>97</sup> G. Kerler, *Die Aussenpolitik in der Historia Augusta*, Bonn, 1970.

<sup>98</sup> Începînd cu critica lui Hadrian pentru părăsirea cuceririlor lui Traian.

<sup>99</sup> Cf. de ex. F. Paschoud, *Roma aeterna*, Roma, 1967.

<sup>100</sup> Ca de ex. Eutropius, Festus sau Claudian.



# CONCEPTE CLASICE ȘI CLASICIZANTE ÎN POETICA TRAGEDIEI LA SCALIGER

DE

CARMEN BORDEA

Asimilarea valorilor antice<sup>1</sup> din nevoia interioară a regăsirii de sine în spiritul și formele culturii greco-romane declanșează în „Poetica Renașterii”<sup>2</sup> procesul redefinirii unor concepte clasice și clasicizante. Scopul expunerii noastre îl constituie nu atât „reconstituirea” genetică a conceptelor de ἡδονή, κάθαρσις și πάθος, cât mai ales schițarea unui mod de înțelegere estetică a faptelor și aceasta printr-o dublă și constantă raportare, pe de-o parte la tradiția aristotelică și horatiană, iar pe de altă parte la contextul teoretico-literar și la creația dramatică din prima jumătate a sec. al XVI-lea.

Ideea că scopul poeziei și în general al artei este practic și deci extrinsec creației a generat, în poetica Cinquecento-ului, două orientări majore :

I. — hedonismul estetic, mai apropiat de intenția aristotelică, înțeleasă corect abia în a doua jumătate a sec. al XVI-lea, și

II. — teoria artei pedagog, implicind funcția didascalică îndeosebi sub aspectul ei formativ-moral. Dedusă eronat din poetica horatiană și din semnificația morală a κάθαρσις-ului, ea ne apare motivată în Cinquecento-ul timpuriu prin necesitatea de a justifica arta tragică condamnată de estetica creștină<sup>3</sup>. Accentuat polemic *vs.* negarea rigorisă a artei la Platon, κάθαρσις-ul este, în sistemul speculativ-estetic aristotelic, subordonat τέλος-ului suprem al imitației : ἡδονή.

I. Plăcerea estetică, a cărei natură Aristotel încearcă să o definească, ar fi generată de satisfacerea unui instinct mimetic ancestral (*Poet.* IV, 1448 b), al unui dar innăscut al armoniei și al ritmului (*ibid.*), iar în cazul special al tragediei, de simpatia cu care ne asumăm destinul personajelor reprezentate scenic (*Poet.* VI, 1450 a) sau, am adăuga noi ceea ce este implicit în textul aristotelic, de ἐμπάθεια inerentă actului de creație (*Poet.* XVII, 1455 a 28—33). Momentul identificării și momentul detașării de obiectul imitației (acțiune sau/și caractere ~ „acțiune” sau/și pasiuni), prezente deopotrivă în activitatea mimetică

<sup>1</sup> Vezi, în acest sens, monografia lui F. Bérence, *Renașterea italiană*, vol. I și II, în versiunea românească a Mariei Carpov, București, 1969. Pentru cercetătorul francez, Renașterea nu pare să însemne o reîntoarcere la antichitate, ci o integrare a valorilor antice într-un context cultural înedit.

<sup>2</sup> Pentru semnificația acestei „formule” vezi B. Croce, *Estetica*, trad. rom., București, 1971, p. 250.

<sup>3</sup> Pentru o sumară dar bine documentată prezentare a esteticii creștine, vezi Quintino Cataudella, *Critica ed estetica nella letteratura greca cristiana*, Torino, 1928.

de reprezentare cit și în receptarea produselor acesteia, corespund unor exigențe profunde, născute din structura psihofizică a ființei umane și, respectiv, din potențele sale valorificatoare axiologice (deci, critice). Așadar, explicația intelectuală și cea afectivă propuse de Aristotel, neconcordante în aparență, constituie argumentarea subtilă a tezei potrivit căreia ambiguitatea plăcerii estetice rezidă în ambiguitatea de esență a psihicului uman<sup>4</sup>.

Sensul elevat al hedonismului care emană mai ales din conținut se regăsește la Horatius; de acord cu Aristotel (cf. *Poet.* IV, 1448 b 34—35 și XXIV, 1459 a 12), el consideră de importanță secundară frumusețea formală — *pulchra*, καλὰ — provenită din eleganța și ornamentul elocinței; o accentuează, totuși, spre a releva necesitatea convenienței expresiei verbale la conținut (*Ars poet.*, 99—105). Plăcerea artistică, determinată de gradul valoric al conținutului și resimțită ca mișcare interioară — ψυχᾶγωγία aristotelică sau acel *animum... agunto*, precept horatian — este adevăratul scop al poeziei și semnul elevației spirituale — *humani vultus* (*ibid.*) — manifestate în procesul simpatetic.

Dacă pentru comentatorii lui Horatius din prima jumătate a Cinquecento-ului, teoria delectării, receptată sub influența retoricii ciceroniene, era redusă la aspectul verbal și discursiv al poeziei<sup>5</sup>, către jumătatea sec. al XVI-lea hedonismul formei e depășit: Robortello încearcă să rezolve problema compatibilității milei și groazei și a delectării artistice: plăcerea tragică are pentru el o sursă triplă: 1) verosimilitatea imitației capabilă să determine, prin intermediul formei artistice, convertirea grotescului într-o valoare estetică<sup>6</sup>, 2) conștientizarea de către cititor sau spectator a dificultăților poetice (< ποιέω), 3) miraculosul și iraționalul ca obiect al imitației, admis de Aristotel (*Poet.* XXIV și XXV) și Horatius (*Ars poet.*, 338) în măsura în care este verosimil. Formularea coerentă a teoriei delectării o realizează abia Castelvetro<sup>7</sup>. Pentru el, ca și pentru Aristotel, plăcerea tragică e implicit morală — ἡδονὴ ἀβλαβὴς —, eliberatoare de milă și groază; ca plăcere indirectă, ea relevă capacitatea noastră de comprehensiune a suferinței umane συμπάθεια aristotelică și horatiană. Pornind de la distincția dintre cunoașterea intuitivă și cea conceptuală, Castelvetro motivează eminenta demnitate a poeziei, pentru întâia oară în Cinquecento conside-

<sup>4</sup> Pentru formularea acestei teze ca și pentru integrarea ei în contextul unei anume problematice estetice, vezi A. Simionini, *Storia dei movimenti estetici nella cultura italiana*, ed. a II-a, Firenze, 1968, p. 9—30. Demonstrarea ei, pe baza textului aristotelic, ne aparține.

<sup>5</sup> Hedonismul estetic era, deci: „indirizzato alla sensibilità artistica e letteraria del publico, poiché consisteva nel piacere di sentir belle parole in un bel ritmo e in una bella musica, ordinate a produrre uno stile unitario e coerente” (B. Weinberg, *Nota critica generale la Trattati di Poetica e Retorica del Cinquecento*, vol. I, Bari, 1970).

<sup>6</sup> Cf. Aristotel, *Poet.* IV, 1448 b 10—13.

<sup>7</sup> Teoria lui Castelvetro relevă profunđa înțelegere a textului aristotelic, dezvoltarea lui liberă dar nu divergentă și, în același timp, valorifică anumite elemente prescaligeriene, cuprinse în doctrina lui Robortello și a lui Fracastoro, dar rămase fără ecou la Scaliger, adică tocmai la acela al cărui renume este legat de voga aristotelismului literar — o dovadă mai mult în sprijinul opiniei lui R. Bray, pentru care „l'aristotélisme est dû aux besoins spirituels de l'époque” (*La formation de la doctrine classique en France*, Paris, 1927, p. 58) și nu autorității lui Scaliger.

rată în sine, adică în afara oricărei relații cu știința și filozofia<sup>8</sup>: dacă poezia (i.e. imitația) este cunoaștere dar de o altă natură decît cea abstractă și speculativă, conștientizarea efortului cognitiv cerut de receptarea creației tragice este sursa plăcerii de a „descoperi” adevărul existent în sensul artistic cel mai profund, chiar dacă, pentru un moment avem revelația existenței tragice<sup>9</sup>. Acest moment se impunea depășit, și temele gândirii umaniste inscriu, sub influența filozofiei stoice cunoscută prin Seneca, problema demnității omului<sup>10</sup> eliberat de sentimentul copleșitor al destinului. Tragicul existențial și imaginea lui artistică trebuiau explicate în conexiune cu problema formației umane — ceea ce tocmai își propune:

II. — Teoria pedagogică a artei. Predominantă în Cinquecento, ea este reprezentată consecvent de Daniello, Maggi, B. Varchi și Scaliger. Preluat din tradiția medievală și revitalizat prin lectura *Republicii* lui Platon și al citorva pasaje din *Politica* lui Aristotel, dar mai ales prin discutarea *κάθαρσις*-ului tragic, scopul etic și politic al artei apropia poezia de alte discipline, menite să-i furnizeze principii de compoziție și criterii valorice.

Poetica lui Scaliger abordează funcția poeziei încadrînd activitatea artistică în contextul experienței umane: *Neque enim potuit Homo cuius perfectio penderet e disciplinis, eo carere instrumento quod ipsum deberet efficere participem sapientiae.* (P.L.S. I, 1). Poezia, ca formă perfectă a limbajului cultivat, creînd o lume naturală și divină ideală, a devenit din simplu divertisment un mijloc de atingere a perfecțiunii morale<sup>11</sup>: *accessio sapientiae*, formulă în care *sapientia*, ca și la Horatius, echivalează cu *virtus* de coloratură stoică. Dar eficiența instruirii morale este condiționată de verosimilitatea imitației poetice și Scaliger o impune insistent poetului orator: *Res autem ipsae deducendae disponendaeque sunt ut quam proxime accedant ad ueritatem. Neque enim eo tantum spectandum est, ut spectatores uel admirentur uel percellantur... Sed et docendi et monendi et delectandi. Delectantur... rebus seriis si uero sint propiores. Nam mendacia maxima pars hominum odit* (P.L.S. III, 97).

*Proxime ad ueritatem* și *uero propiores* ca și opoziția implicită în textul citat *uerum/mendacium* trimit la exigența horatiană privind relația *res uerae/res fictae*<sup>12</sup> și la excluderea neverosimilului pe baza unui prin-

<sup>8</sup> Analiza constituirii progresive a premiselor teoretice care fundamentează această teză, am avut prilejul să o întreprindem într-un studiu anterior consacrat *Problemei imitației în tratatele de poezică din Cinquecento* (Buletinul cercurilor științifice studențești, nr. 1/1972–1973, în special p. 69–72).

<sup>9</sup> Ca și în cazul lui Robortello, discutat mai sus, am încercat să conceptualizez, dintr-un punct de vedere critico-estetic, comentariile lui Castelvetro, utilizînd textele citate de A. Anikst, *Teorija dramei ot Aristotelja do Lessinga*, Moscova, 1967, capit. „Teoria dramei în Italia sec. al XVI-lea. Problema purificării”.

<sup>10</sup> Pico della Mirandola, în *De hominis dignitate*, elogiază posibilitatea omului de a se „autocrea”, ca *natura naturans*, de a deveni, prin „cunoaștere”, „propriul sculptor și poet al formei” sale (apud O. Drimba, *Istoria literaturii universale*, vol. I, București, 1968, p. 219).

<sup>11</sup> cf. P.L.S. I, 1: *condimentum* și Hor., *Ars poet.*, 374 și urm.

<sup>12</sup> *Ficta uoluptatis causa sint proxima ueris* (*Ars poet.*, 338).

ciپی moral și deci extraestetic<sup>13</sup>. Așadar, prin *Ars poetica* horatiană, sursă a poeticilor medievale, a primilor teoreticieni ai Cinquecento-ului și chiar a lui Scaliger<sup>14</sup>, triada *docere-monere-delectare*, aplicabilă originar oratorului, ajunge să definească *officia poetae*, prin îmbinarea utilului cu plăcutul<sup>15</sup>.

Dar la Horatius, *prodesse* și *utile* desemnează, probabil sub înriurirea doctrinei estetice a epicureului Filodem, un util estetic cu o conotație morală inclusă în conceptul de *decorum*; poezia, în perfecțiunea ei, este un ornament și nu o necesitate a vieții, o înfrumusețare a ei fără pretenția direcționării omului în acțiunea sa practică (v. *Ars poet.*, 374—377). Pentru Scaliger însă, semnificația etică și civică este scopul principal al poeziei: *non est poetices finis imitatio, sed doctrina iucunda qua mores animorum deducantur ad rectam rationem ut ex iis consequatur homo perfectam actionem quae nominatur Beatitudo... poesim uero esse politicae partem, quae sub legislatore quamquam alia facie atque colore continetur* (*P.L.S.* VII, 2). Recunoaștem aici influența lui B. Varchi pentru care *κάθαρσις*-ul aristotelic indică funcția poetului în viața cetății. Arta, prin forța imitației și a capacității de reprezentare a lucrurilor și evenimentelor în caracterele lor ideale, ne purifică de rău, de seducția Infernului, ne redă virtutea și, prin ea, fericirea<sup>16</sup>. Sub influența lui Varchi, Scaliger avea să preia, în mod eronat, ideea lui Horatius despre funcționalitatea artei: trecerea omenirii de la starea de *feritas* la cea de *humanitas*<sup>17</sup> cît și geneza rituală a tragediei<sup>18</sup> interpretate ca elemente intrinseci funcției poetice, altfel spus identificarea genezei reale cu cea ideală (esența poeziei) îl determină pe Scaliger să supraestimeze cele două ipostaze ale devenirii poetului — *poeta uates* și *poeta civilis* — în raport cu cea de-a treia — *poeta humanus*. Ca și Horatius, teoreticianul italian cere poetului să cunoască *Socraticae chartae* (*Ars poet.*, 310); receptate în spiritul platonismului ciceronian<sup>19</sup> și al pietății creștine, ele îi pot oferi substanță filozofică concen-

<sup>13</sup> *Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi* (*Ars poet.*, 188).

<sup>14</sup> „...qui (i.e. Horatius) rectissime expressit eo versu: Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci/Lectorem delectando pariterque monendo, ut tota uis Poeseos duobus capitibus absolatur, docendo et delectando. Quorum utrumque consecuti sunt ii qui et res uero proptiores ac sibi ipsis semper conuenientes exsecuti fuerint et operam dederint ut omnia uarietate condantur. (*P.L.S.* III, 25).

<sup>15</sup> Conceptul peripatetic al concilierii — *μεσότης* — ne apare ca supraordonat: aplicat celor două tipuri de imitație (imitația naturii și imitația livrescă) de către B. Ricci (*De imitatione*, 1530) și Scaliger, el tinde să-și extindă sfera asupra conceptelor definitorii pentru Poetica Renașterii *κάθαρσις* și *ἡδονή* — *utile* și *dulce*.

<sup>16</sup> Această interpretare a conceptului de *κάθαρσις* își are originea în filozofia lui Toma d'Aquino „tutte le cose che sono sotto il primo cielo furono fatte e ordinate per cagione dell'uomo cioè per auilarlo a conseguire la perfezione e beatitudine sua. Laonde essendo la poesia una di quelle cose che sono o se fanno sotto il cielo, non potremo errare, dicendo che il fine della poesia è far l'uomo perfetto e felice. Anzi è tanto chiaro che l'ultimo fine di ciascun poeta è condur l'uomo alla sua felicità che niuno nol può né debbe neggare. Chi dubita che ella non abbia bisogno dell'Etica o della Politica? (B. Varchi, *Lezioni di Poesia*, p. 573—575 apud G. Toffanin, *Storia letteraria d'Italia. Il Cinquecento*, Milano, 1929, p. 492).

<sup>17</sup> Hor., *Ars poet.*, 390—400 și Scaliger, *P.L.S.* I, 2 (*tres classes poetarum*).

<sup>18</sup> Hor., *Ars poet.*, 220 și Scaliger, *P.L.S.* I, 6.

<sup>19</sup> După opinia lui Ester Dolce, platonismul ciceronian este, pentru Scaliger, „la fonte principale del suo pensiero critico” (*Note sul libro IV dei Poetices Libri Septem di G. C. Scaligero*, Aevum, XLVIII, 1974, V—VI, p. 526—545).

trată fie în sentențele<sup>20</sup> rostite de personaje sau de cor, fie în dezvoltarea unor teme morale<sup>21</sup> adecvate fabulei tragice. Teatrul lui Seneca, dar mai ales, „repertoriul” motivelor corale propus de Horatius<sup>22</sup> confereau, practic și teoretic, legitimitate procedului. Așadar, preceptistica de sorginte horatiană, predominantă în Cinquecento-ul timpuriu (Vida, Trissino, Daniello), prescria nu atât o substanță etică intrinsecă fabulei și caracterelor dramatice, cât mai ales mijloace directe de educare a publicului; Scaliger are meritul de-a o depăși prin ceea ce am putea numi „teoria pasiunilor tragice considerate scop și obiect al imitației dramatice”. Vom încerca, în cele ce urmează, să definim elementele din care această teorie se constituie fie prin opoziție față de ele, fie prin integrarea lor.

Dacă la Aristotel, acțiunea, în desfășurarea ei scenică — *μίμησις πράξεως* ... *δρώντων καὶ οὐ δι' ἀπαγγελίας* (*Poet.* VI, 1449 b, 23—27) —, este însăși expresia obiectivată a personalității umane și factorul determinant în realizarea idealului de fericire mundană, pentru Horatius caracterele, propuse ca obiect al imitației dramatice — *fabula* ... *morata* (*Ars poet.*, 319—320) —, semnifică un progres pe calea interiorizării conflictului tragic în vederea relevării resorturilor psihologice ale manifestărilor umane, în diversitatea lor.

Odată cu apariția tragediilor lui Seneca, indicațiile esteticii clasice și clasicizante privind prioritatea faptelor (*πράγματα*) și a caracterelor (*ἥθη*) în raport cu pasiunile (*πάθη*) sînt contestate, încercîndu-se, ca și în teatrul lui Euripide, descifrarea motivației acțiunilor noastre în afecțivitate sau chiar în zonele tenebroase ale psihicului uman. Tradusă și reprezentată în Italia sec. al XVI-lea<sup>23</sup>, opera dramatică a lui Seneca influențează creația originală, iar în cazul lui Scaliger, însăși elaborarea doctrinei estetice a *μίμησις*-ului și *κάθαρσις*-ului tragic.

Apropiîndu-se de modelul său preferat<sup>24</sup> în spirit renescentist, Scaliger substituie acțiunii propriu-zise pasiunile, perpetuă mișcare interioară, modelatoare a celor ce-și asumă destinul personajelor. Definit ca *actus interior* (*P.L.S.* III, 20), *affectus* înseamnă aici convertirea trăirii lăuntrice într-o formă de acțiune, opusă celei exterioare a cărei valoare rămîne pur instrumentală și oratorică: tragedia este *imitatio fortunae illustris per actiones* (*P.L.S.* I, 6) și *Docet affectus poeta per actiones* ... *Quare erit actio exemplar aut instrumentum in fabula, affectus uero finis* (*P.L.S.* VII, 3). O astfel de viziune a poeziei tragice relevă, după opinia noastră, influența fenomenologiei *otium*-ului și *negotium*-ului din etica senecană și în general a spiritului latin congruent lirismului subiectiv *vs.* inteligența mito-poietică a grecilor. Scaliger, opunîndu-se dinamismului scenic, preconizează concentrarea atenției asupra nenorocirii deja întîm-

<sup>20</sup> Hor., *Ars poet.*, 319—322 și Scaliger *P.L.S.* III, 97 (*tota tragedia est iis fulcienda; sunt enim quasi columnae aut pilae uniuersae fabricae illius* ...).

<sup>21</sup> Scaliger, *P.L.S.* III, 97 (*multiplex officium chori*).

<sup>22</sup> *Ars poet.*, 196—199.

<sup>23</sup> Vezi, în acest sens, A. Anikst, *Teorija dramy ot Aristotelja do Lessinga*, Moscova, 1967, p. 101.

<sup>24</sup> ...*quem (Senecam) nullo Graecorum maiestate inferiorem existimo: cultu uero ac nitore etiam Euripide maiorem. Inuentiones sane illorum sunt: at maiestas carminis, sonus, spiritus ipsius* (*P.L.S.* VI, 6).



plate, „acțiunea” avînd rolul de a reconstitui faptele și înlănțuirea lor. Staticitatea acțiunii, specifică unei faze de început din evoluția genului tragic (cf. Eschil, *Perșii*), devine principiul compozițional al modelului de tragedie lirico-elegiacă schițat și propus de Scaliger, în *P.L.S.* III, 97, creatorilor dramatici.

*Primus actus est conquestio. Hinc chorus detestans navigationes. Secundus actus: sacerdos cum uotis, colloquens cum Halcyone et nutrice: arae, ignis, piaae sententiae. Hinc chorus uota approbans. Tertius actus: nuncius de orta tempestate cum rumoribus. Hinc chorus exempla adducens naufragiorum, multa apostrophe ad Neptunum. Quartus actus: turbulentus, uera iam fama: naufragia ex nautis, mercatoribus. Hinc chorus rem, quasi defunctum sit, deplorans. Quintus actus: Halcyone anxia, mare spectans, cadaver procul uidit. Hinc mutatio utriusque, quum ipsa sibi manus consciscere uellet. Actio se dizolvă într-un lirism elegiac și religios, sensul conflictului tragic dintre Amor și fatum preluat din Ovidius, *Met.* XI, 410—591, îmbogățindu-se prin relevarea pietății față de zei și a fidelității — și ea o formă de pietas — în iubire. Scaliger ilustrează aici un procedeu de unificare a compoziției poetice convenient spiritualității clasice pe care T. Vianu, de acord cu Th. Lipps, îl numește „principiul subordonării monarhice”<sup>25</sup> : eroul unei tragedii clasice nu este reprezentativ pentru discontinuitatea personalității umane, căci faptele lui sînt motivate de *habitus*-ul sau de sentimentele lui. Afectele (ῥῆγ), derivate din caractere (παθή), acționează, adesea, convergent și unitar cu celelalte atribute ale conștiinței (intellect și voință). În consecință, pentru Scaliger ca și pentru Toma d’Aquino, ele constituie premise ale actului moral autentic<sup>26</sup>, iar principiile supreme ale obiectivării lor sociale sînt reductibile la norma „fă ce e bine, evită ce e rău” : *Docet affectus poeta per actiones: ut bonos amplectemur atque imitemur ad agendum, malos aspernemur ad abstinendum* (*P.L.S.* VII, 3). Funcția formativ-morală a imitației nu este incompatibilă cu reprezentarea unor pasiuni nocive, întrucît registrul volițional al conștiinței noastre, în chiar actul receptării lor, respinge răul<sup>27</sup> și năzuiește spre virtute; deznodămîntul tragic al fabulei, printr-o justă corelație între *culpa* și *poena*, satisface sentimentul moral al spectatorului, reechilibrîndu-se psihic. De aceea Scaliger, ca și Horatius<sup>28</sup> dar împotriva lui Aristotel<sup>29</sup>, admite tipul scleratului ca erou tragic și, în măsura în care acesta aparține tradiției mitico-legendare sau istorice, îl apără pe Euripide de acuzația de a fi adus pe scenă *scelestas atque impuras foeminas* (*P.L.S.* III, 97). Totuși teoreticianul italian orientează selecția materiei poetice în sensul ilustrării unor virtuți excepționale și aceasta pentru că în concepția lui poezia tinde să devină din spectaculară mesianică: din proto-istorie poetul creează o umanitate exemplară pe care o propune ca ideal etic contemporanilor săi: *Est igitur actio docendi modus: affectum quem docemur ad agendum* (*P.L.S.* VII, 3).*

<sup>25</sup> T. Vianu, *Estetica*, București, 1968, p. 103.

<sup>26</sup> și <sup>27</sup> *Enciclopedia italiana di scienze, lettere ed arti*, XXXIII, Roma, 1949, p. 1018.

<sup>28</sup> *Ars poet.*, 124.

<sup>29</sup> *Poet.* XIII, 1453 a 1.

Există așadar, în gândirea teoretică scaligeriană, o stare de tensiune între seducția realului și propensiunea spre ideal, între spiritul umanist și cel medieval, contradicție latentă și, în mod surprinzător, neremarcată de cercetătorii moderni. Față de interpretarea conceptului de *κάθαρσις* în poetica Cinquecento-ului, G. Toffanin consideră că noul punct de vedere expus de Scaliger (*P.L.S.* VII, 3) este determinat de contactul cu polemicile religioase din Franța<sup>30</sup>. Afirmind că scopul ultim al poeziei este *doctrina iucunda* (*P.S.L.* I, 1 și VII, 3) și nu imitația, Scaliger încearcă să depășească propria-i incertitudine teologică: dacă omul este un animal imitativ (Aristotel, *Poet.* IV, 1448 b 6 — 8 citat de Scaliger în *P.L.S.* VII, 2) și dacă natura umană, prin ea însăși, aspiră spre rău, așa cum susțin antitomiștii, obiectul și scopul imitației tragice trebuie să fie pasiunea lucidă, nutrită de intelect și animată prin voința de bine: dintre virtualitățile sufletești trebuie reprezentate *διαθέσεις*, *affectus*, și nu *ῥῆγῃ*, *euenta*, considerate drept prime impulsuri pasionale a căror sugestie malefică asupra spectatorului nu poate fi neutralizată de virtutea lui.

Totuși, în măsura în care pasiunile devorante aparțin realului sînt și ele acceptate ca obiect al reprezentării mimetice (*P.L.S.* III, 97), și aceasta pentru că predilecția euripideică și senecană pentru pasiuni feminine excepționale — am putea spune romantice — cărora tradiția mitică și legendară, în ciuda neverosimilității lor, le conferă statutul adevărului se regăsește în creația dramatică de la jumătatea sec. al XVI-lea. Vom încerca să stabilim aici cîteva puncte de contact între tragedia *Orbecca* (1541) a lui Giralaldi Cinzio, poet și teoretician reprezentativ pentru noua atitudine estetică-literară și preceptistica neoclasică elaborată de Scaliger. Eroina, al cărei nume dă titlul piesei lui Cinzio, se căsătorește în taină cu prințul Oronte. Vestea nedoritei alianțe dezlanțuie lanțul atrocităților: din porunca tatălui ei, Orbeccăi îi sînt uciși copiii și soțul; ea este măritată silit cu regele părților și, la ospățul de nuntă, i se oferă capetele celor uciși. Tinăra principesă își înjunghie tatăl și se sinucide. Principiul ordonator al acestei tragedii este, ca și în critica estetică a lui Scaliger, o pregnantă individualitate feminină ale cărei afecte determină conflictul tragic, substituindu-se astfel destinului în sensul lui clasic de forță exterioară personajului, menită să tulbure și apoi să refacă echilibrul cosmic (cf. Eschil, *Orestia*, și Sofocle, *Oedip rege*). Exaltarea eroinei îndrăgostite, sfidarea conveniențelor sociale, voința și inteligența ei, dar mai ales cruzimea răzbunării contraveneau preceptului aristotelic al adecvării: *τὸ ἄρμόδιον*<sup>31</sup>.

În prefața la tragedia sa, Cinzio explică natura „eroică” a Orbeccăi prin „desperarea și marea nenorocire” care o lovine, anticipind, în acest program literar, un alt precept scaligerian menit să nuanțeze aplicarea noțiunii de *decorum*. Mediul natural și social — educație și împrejurări exterioare personajului (în cazul Orbeccăi, exotism oriental) — sau particularități psihice native determină varietatea portretelor feminine: *Viriles... artes uirtutesque et affectus atque officia dabis mulieribus aut ex institutione aut ex natura aut ex desperatione* (*P.L.S.* III, 24).

<sup>30</sup> G. Toffanin, *op. cit.*, p. 494—495.

<sup>31</sup> *Poet.* XV, 1454 a 22 — 24.

Scaliger receptează, deci, și elaborează într-o sinteză originală multiple influențe teoretice și literare : Aristotel, Horatius, Toma d'Aquino, B. Varchi, Euripide, Seneca și elemente din creația dramatică originală a epocii. Redescoperirea *Poeticii* aristotelice în Cinquecento și varietatea reacțiilor atitudinale față de aspectele esențiale ale conceptelor de ἡδονή (pentru Aristotel, concept de maximă importanță, și generalitate definind funcția estetică a oricărui tip de artă), κάθαρσις (concept secundar pentru Aristotel, dar principal pentru Scaliger și, în general, pentru reprezentanții teoriei artei-pedagog din Renaștere) și πάθος (relația și, de fapt, sinteza celor două concepte, realizată de Scaliger în formula *doctrina iucunda*) are semnificația unui început de epocă în istoria culturii italiene căci așa cum spune G. Toffanin „per questa via aristotelica si apre l'età della consapevolezza critica”<sup>32</sup>.

---

<sup>32</sup> G. Toffanin, *op. cit.*, p. 477.

## NOTE DE LECTURĂ\*

DE

D. M. PIPPIDI

### 51. ÎN MARGINEA UNUI DOCUMENT MITRIAC DIN DOBROGEA

Între numeroasele inscripții mitriace aflate de-a lungul timpului pe teritoriul României, cea descoperită la Histria într-una din campaniile 1923—1924 — „în cartierul sudic al cetății, la NV de basilica bizantină” — se învrednicește de o atenție deosebită, în măsura în care prezintă unele particularități de cuprins și de formă asupra cărora nu mi se pare că s-a stăruit de ajuns. E vorba, într-adevăr, de ceea ce s-ar putea numi „actul de fundație” al primului templu închinat „Zeului nebiruit” în cetatea de pe țărmul lacului Sinoe, e vorba, de asemenea, de un *album* care ne revelă nu numai numele citorva fruntași ai orașului, către jumătatea sec. II e.n., dar și legăturile acestora cu unul din cultele răsăritene cele mai răspândite la acea vreme pe întreg întinsul Imperiului<sup>1</sup>.

Textul, editat de Pârvan în *Dacia*, II, 1925, p. 218, nr. 21, se prezintă precum urmează :

Τύχη ἀγαθή  
'Ηλίωι Μίθρα ἀνεικήτω.  
'Επὶ ἐ[ρ]εω 'Ιουλίου Σεουήρο[υ],  
5 [β(ε)νεφικιαρίου] ὑπατικοῦ,  
οἶδε συνεισήνεγ[κα]ν εἰς τ[ήν]  
[ο]ικοδομίαν τοῦ ἱεροῦ  
σπηλέου καὶ [θεο]σέβει-  
αν, ὑπη[ρ]ετοῦ[ντ]ος πατρὸς  
[ε]ὐσεβοῦς Μ[εν]ίσκου Νουμηνί[ου].  
10 [Μ.] Οὐλπ. 'Αρτεμίδωρος, ποντάρχης,  
[Ι]ππόλοχος Πυθίωνος  
[Κ]άρπος 'Α[π]ολλοδώρου  
[Κ]αλλίστρατος 'Απολλοδώρου  
[Αἰ]λ. Διονύσιος Δημοκράτου[ς]

\* Seriile precedente ale acestor *Note de lectură* s-au publicat în *Studii clasice* VII, 1965, p. 319—333 ; VIII, 1966, p. 231—246 ; IX, 1967, p. 223—237 ; X, 1968, p. 233—243 ; XI, 1969, p. 233—249 ; XII, 1970, p. 171—190 ; XIII, 1971, p. 171—190 ; XIV, 1972, p. 195—222 ; XV, 1973, p. 163—181 ; XVI, 1974, p. 249—265.

<sup>1</sup> Se cunoaște spusa lui Renan după care, în sec. II e.n., lumea veche se găsea într-un moment de cumpănă cînd, în loc să se convertească la creștinism, ar fi putut tot așa de bine să devină mitriacă (*Marc Aurèle*, p. 579).

15 [I]ούλ. Βάσσοϲ β(ενεφικιάριοϲ) ύπατικοϋ  
 [Αύ]ρηλιοϲ Αιμιλιανόϲ  
 [Αἴ]λ. Φίρμοϲ, Διονύσιοϲ Διονυσοδ[ώρου]<sup>2</sup>.

Iar traducerea pe care o dau cu titlu provizoriu ar suna și ea :

„Noroc bun ! Închinare Soarelui-Mithra nebiruitul ! În anul sacerdotiului lui Iulius Severus, *beneficiar* consular, următorii au contribuit la zidirea grotei sfinte și la cinstirea zeului, prin grija cuviosului părinte Meniskos, fiul lui Numenios : Marcus Ulpius Artemidoros, pontarh, Hippolochos al lui Pythion, Karpos al lui Apollodoros, Aelius Dionysios al lui Demokrates, Iulius Bassus, *beneficiar* consular, Aurelius Aemilianus, Aelius Firmus, Dionysios al lui Dionysodoros”.

Restituirea rîndului 4 e însă vizibil defectuoasă și se cere revăzută potrivit cu datele pietrei, care în acest loc înfățișează numai cuvîntul ύπατικοϋ, la egală distanță de ambele margini, dreaptă și stîngă, ca pentru a-l pune mai bine în valoare și a-i sublinia importanța. Pentru a-și justifica lectura, Pârvan făcea observația : „A la 4-e ligne, avant ύπατικοϋ, il y a une brisure plus grande, où l'on surprend *les traces très faibles* d'une lettre et une autre brisure, plus petite, où nous ne pourrions affirmer avoir déchiffré les traces d'un A pour pouvoir compléter les sigles AB : ά[πό] β(ενεφικιάριου)<sup>3</sup>. În realitate, examenul stelei, astăzi la MNA<sup>4</sup>, sau numai al fotografiei (fig. 1), dezmente aceste aprecieri, și la fel examenul desenului executat în vederea publicării de Dionisie Pecurariu, cu obișnuita-i precizie și claritate (fig. 2). Cum am apucat s-o spun înainte, ceea ce ne pun sub ochi aceste două documente figurate e cuvîntul ύπατικοϋ, gravat la mijlocul rîndului cu o vizibilă preocupare de simetrie și fără adaos de vreun fel.

Rîndul 4 al inscripției trebuie scris deci :

vv ύπατικοϋ vv

și aceasta ne obligă să înțelegem rîndurile 3—4 într-un mod care se deosebește simțitor de traducerea dată mai sus textului stabilit de Pârvan.

Înainte de a mă opri însă asupra semnificației citirii pe care o propun, aș vrea să relev împrejurarea că postularea unui β la începutul r. 4 e de respins și pentru alt temei, și anume pentru că sigla pentru βενεφικιάριοϲ îndeobște folosită în inscripțiile grecești nu e β, simplu, ci βφ, cum o vedesc nenumărate exemple din toate provinciile răsăritene ale Imperiului și cum se admite fără excepție de cei mai buni cunoscători ai problemei care ne interesează<sup>5</sup>. În aceeași ordine de idei, sînt ținut să semnalez și o altă inadvertență a primului editor, de data aceasta în r. 15, unde, transcriind titlul care precede numele lui Iulius Bassus (de data aceasta un adevărat *beneficiarius consularis*) redă printr-un simplu β o siglă care pe piatră se

<sup>2</sup> Exact în această formă textul se citește și la Vermaseren, CIRM, II, p. 362, nr. 2296.

<sup>3</sup> *Loc. cit.*, p. 218—219.

<sup>4</sup> Cota L 618.

<sup>5</sup> La Histria chiar, sigla apare în forma-i corectă în altă inscripție publicată de Pârvan, *Histria IV*, nr. 45, r. 6. În sensul celor arătate în text, v. Fr. Bilabel s.v. *siglae*, RE II A. col. 2301 ; M. Avi-Yonah, *Abbreviations in Greek Inscriptions. The Near East, 200 B. C.—A.D. 1100* (The Quarterly of the Department of Antiquities in Palestine, Suppl. to vol. X), Jerusalem, 1940 p. 55 ; L. Robert, *Les gladiateurs dans l'Orient grec*, Paris, 1940, p. 322—323 ; id., *Hellenica*, X, 1955, p. 174, n. 2—3 ; id., BE, 1956, p. 167, nr. 279.

înfățișează ca un B (cf. fotografia stelei executată curind după descoperirea inscripției și, o dată mai mult, credinciosul desen al lui Pecurariu : fig. 1 și 2). Dar *beta* tăiat de o bară orizontală e și el o siglă cunoscută pentru βελεφικιάριος, cum o dovedește, între altele, exemplul unei inscripții din Tyana pusă de un oștean roman al cărui nume e însoțit și de unele indicații privind gradul lui în armată : Κλ(αύδιος) Τορκυ[α]τος, B χώρτης πρώτης, ἐξ ὀφικίου Κασσίου Ἀπολιναρίου<sup>6</sup>.

E limpede, prin urmare, că dacă în cel de-al doilea caz calitatea de *beneficiarius* a personajului a fost corect redată de Pârvan, chiar dacă transcrierea gradului n-a fost făcută cu destulă acribie, în primul caz, unde e vorba de Iulius Severus, adevărata poziție socială a acestuia n-a fost bine înțeleasă, în sensul că n-avem a face cu un „gradat” de relativ mică importanță, cum erau în armata romană *beneficiarii*<sup>7</sup>, ci cu un personaj de prim plan, legatul imperial al Moesiei Inferioare.

Acest prim rezultat ne obligă să modificăm traducerea dată mai sus rîndurilor 3—4, după textul lui Pârvan, făcînd-o să sune : „În anul sacerdoțiului lui Iulius Severus, guvernatorul de rang consular (al Moesiei Inferioare)”<sup>8</sup>, ceea ce înseamnă că preoția la care se referă expresia ἐπ’ἱέρειῳ nu-i aceea a confraternității mitriace (cum înțelegea Pârvan, atunci cînd nota în treacăt : „la datation d’après le prêtre du collège mithriaque n’est pas inconnue”<sup>9</sup>), ci a zeului-patron al Histriei, Apollon Ἰητρός, ai cărui slujitori au fost investiți cu eponimatul Histriei de la întemeierea cetății<sup>10</sup> pînă tirziu în epoca romană<sup>11</sup>. Aci, e adevărat, ne lovim de dificultatea că în istoria cetăților dobrogene un trimis imperial investit cu demnitatea de eponim nu ne e pînă acum cunoscut<sup>12</sup>. Trebuie observat însă că, în funcție de bunăvoința manifestată uneia sau alteia din cetățile libere de sub oblăduirea sa, un guvernator provincial putea lesne să accepte o asemenea dovadă de prețuire din partea unei πόλις lăudate pentru lealismul ei<sup>13</sup>,

<sup>6</sup> IGR, III 130 ; cf. D. Magie, *De Romanorum iuris publici sacrique uocabulis sollemnibus in Graecum sermonem conuersis*, Lipsiae, 1905, p. 133.

<sup>7</sup> Alfred von Domaszewski, *Die Rangordnung des römischen Heeres*, 2. durchgesehene Auflage von Brian Dobson, Köln-Graz, 1967, p. 32 urm.

<sup>8</sup> Ἰπατικός, în înțelesul de *consularis* (= „trimis imperial de rang consular”), și în inscripția agonală din zilele lui Severus Alexander (*Contribuții la istoria veche a României*<sup>2</sup>, p. 447), și în dedicația dionisiaștilor histrieni „vîrstnici” în cinstea lui Elagabal (*Studii de istorie a religiilor antice*, p. 246—247).

<sup>9</sup> Dacia II, 1925, p. 220, cu trimitere la CIL, III 4417.

<sup>10</sup> Fr. Bilabel, *Die ionische Kolonisation*, Leipzig, 1920, p. 109, cu observațiile mele din *Contribuții*<sup>2</sup>, p. 80—85.

<sup>11</sup> În starea de azi a documentării, mărturia cea mai tirzie privitoare la eponimia preotului lui Apollo la Histria e dedicația de cinstire a lui C. Iulius Pollio din a doua jumătate a sec. II e.n. (St. clasice, XI, 1969, p. 238—243).

<sup>12</sup> Împrejurările în care scriu nu-mi îngăduie să fac în această privință cercetarea adîncită care s-ar impune. Chiar în lipsa unor mărturii directe, mi se pare totuși că o afirmație de principiu ca a lui Liebenam („Sicher scheint mir zu sein, daß die vom Kaiser oder andern angesehnen Persönlichkeiten übernommenen Gemeindeämter zugleich die eponymen waren”) poate fi acceptată fără șovăire (*Städteverwaltung im römischen Kaiserreiche*, Leipzig, 1900, p. 285).

<sup>13</sup> Cf. cuvintele lui Plautius Silvanus Aelianus în scrisoarea adresată histrienilor în legătură cu pescuitul în Peuce : ἐγὼ δὲ τοσοῦτον ἀπέχ[ω τοῦ θραῦσαι τι τῶν ἐκ] χρόνου φυλασσομέν[ων] ὑμῖν [δικαιῶν, ὥς καὶ παρευρεῖν ἂν ἡδέως] δι’ ὧν ἐκνέσται κοσμεῖν ἀρχέαν πόλιν καὶ Ἑλληνίδα καὶ ἐς τὸν Σεβαστ[ὸν] εὐσεβῆ καὶ πρὸς ἡμᾶς αὐτοὺς οὖσαν εὐ[σεβῆ] (*Contribuții*<sup>2</sup>, p. 354, cu comentariul p. 371 urm.).

și tot așa că, în vremea din urmă, un decret al thiasitilor din Callatis ne-a adus știrea surprinzătoare că în anul 15 e.n. sau curînd după această dată împăratul Tiberiu accepta să fie βασιλεύς la Callatis, potrivit datinei privitoare la eponimia din acest oraș<sup>14</sup>.

Altă chestiune e aceea de a ști dacă în eponimul Iulius Severus al textului care ne reține atenția trebuie să vedem pe Sextus Minucius Faustinus Cn. Iulius Severus, guvernator al Moesiei Inferioare la o dată care ar putea fi aproximativ 129—131 e.n.<sup>15</sup>, pe T. Statilius Iulius Severus, deținătorul aceleiași demnități în 159<sup>16</sup>, sau pe L. Statilius Iulius Severus, colegul de consulat al acestuia în 155 și urmașul lui la conducerea Moesiei în 160?<sup>17</sup> — Pentru motive pe care nu le mărturisea limpede, dar care în esență se reduc la lipsa pe piatră a siglei postulate de Pârvan, Arthur Stein, care socotea și el că preotul din r. 3 ar putea fi un trimis imperial, opta pentru Sextus Minucius Faustinus Cn. Iulius Severus<sup>18</sup>. În ce mă privește, întemeiat pe indicațiile de care dispunem cu privire la unii din credincioșii înșirați în r. 9—17 ale textului, și în special la cariera lui M. Ulpius Artemidoros, συναγωγεὺς al gerusiei în anul 138 și fruntaș al vieții publice histriene în zilele lui Antoninus Pius<sup>19</sup>, îmi îndrept preferința spre T. Statilius Iulius Severus, al cărui nume apare într-un document local pe care Stein n-a avut putința să-l cunoască, plîngerea adresată numitului demnitar de locuitorii unui sat din teritoriul histrian în legătură cu prestațiile și rechizițiile abuzive la care erau supuși de unii funcționari ai administrației imperiale<sup>20</sup>. Evident, exclus nu-i nici ca Iulius Severus din inscripția mitriacă să fie cel de-al treilea din seria guvernatorilor cu acest *cognomen*: L. Statilius Iulius Severus; dar decalajul cronologic între el și predecesorul lui fiind abia de un an, pînă la urmă e indiferent dacă în realitate avem a face cu unul sau cu celălalt.

Ceea ce e interesant, în schimb, e că ne găsim înaintea primului caz pînă acum cunoscut cînd un guvernator împărătesc al Moesiei Inferioare ni se înfățișează ca eponim într-o cetate de pe litoral. Ceea ce e iarăși interesant, e că printr-o potrivire care nu-i desigur întîmplătoare pe „actul de fundație” al grotei mitriace, alături de numele consularului Iulius Severus, apar numele citorva reprezentanți de seamă ai societății histriene de la mijlocul sec. al II-lea e.n. Dintre aceștia, cel mai bine cunoscut ne e, fără îndoială, M. Ulpius Artemidoros (în alte inscripții Artemidoros Herodorus), al cărui nume se întîlnește într-o serie de documente ale vremii și despre care mi s-a întîmplat să scriu în mai multe rînduri<sup>21</sup>. Fără să revin aci asupra celor spuse cu alt prilej, rețin amănuntul că dintre demnitățile

<sup>14</sup> D. M. Pippidi, StCl, VIII, 1966, p. 87—96. Recenta încercare a Alexandrei Ștefan de a dovedi că în inscripția citată eponimul imperial n-ar fi Tiberiu, ci Octavian, nu scade cu nimic interesul documentului pentru teza apărută în text. Dar argumentele tinerei colege sînt departe de a fi convingătoare, cum am încercat s-o dovedesc în StCl, XVI, 1974, p. 256—260.

<sup>15</sup> A. Stein, *Die Legaten von Moesien*, Budapeșt, 1940, p. 66—67.

<sup>16</sup> Id., *ibid.*, p. 75.

<sup>17</sup> Id., *ibid.*, p. 76.

<sup>18</sup> *Die Legaten von Moesien*, p. 66.

<sup>19</sup> Mai jos, nota 21.

<sup>20</sup> I. Stoian, *Dacia*, n.s. III, 1959, p. 375 = SEG, XIX, 1963, nr. 476, r. 6—8: ἐντευξίς τῷ κρ[ατίσ]τῳ ὑπατικῷ Ἰουλ[ί]ω Σ[ε]ουήρῳ παρὰ κ[ωμ]η[τῶν] κτλ.

<sup>21</sup> *Contribuții* <sup>2</sup>, p. 386—400 și 401—425; StCl, IX, 1967, p. 228—230.

ocupate de Artemidoros în cursul unei cariere excepțional de bogate redactorul inscripției noastre a reținut numai pe acea de *ποντάρχης*, cea mai înaltă din câte se ofereau ambiției unui grec născut într-una din cetățile membre ale Comunității pontice<sup>22</sup>. Semnificativă pentru viața religioasă a Imperiului în sec. al II-lea mi se pare și împrejurarea că omul care în inscripția noastră figurează la loc de frunte printre ctitorii pesterii mitriace din Histria, în alte documente e pomenit ca apărător al cultelor tradiționale și, înainte de toate, ca susținător al întrecerilor muzicale organizate periodic în cinstea lui Dionysos<sup>23</sup>.

## 52. SUFLETE CHINUITE ÎN CĂUTAREA MÎNTUIRII

E îndeobște știut că în istoria lumii vechi secolele II—IV e.n. reprezintă o perioadă de înfrigorare căutări religioase, exprimate câteodată prin încercări de învigorare a unor culte tradiționale, grecești sau romane<sup>1</sup>, altele prin adoptarea simultană sau succesivă a mai multor religii de mîntuire venite din Iran, din Anatolia, din Egipt sau din Siria. Dintre exemplele de acest fel mai bine cunoscute rețin atenția, pe lângă sugestivul itinerar spiritual al lui Peregrinos<sup>2</sup> (către jumătatea sec. al II-lea), acel al lui Vettius Agorius Praetextatus — *uir clarissimus et inlustris* — și al soției sale Aconia Fabia Paulina, care în a doua jumătate a secolului al IV-lea ocupau în societatea romană rămasă credincioasă zeilor părintești un loc de frunte, justificat de vechimea spiței, de un *cursus honorum* neobișnuit de bogat, dar mai ales de o pietate exemplară, pusă în serviciul divinităților păgine celor mai felurite<sup>3</sup>. În toate aceste privințe, monumentul funerar al celor doi soți — împodobit cu lungi inscripții în versuri și în proză — ne oferă amănunte semnificative, din care mă mulțumesc să spicuiesc indicațiile privitoare la frământările lor sufletești, așa cum se oglindesc în lunga listă de sacerdoții exercitate cu sîrg și în marele număr de inițieri în tainele unor religii exotice, acumulate de cei doi soți de-a lungul unei vieți comune de nu mai puțin de 40 de ani. *Augur, pontifex Vestae, pontifex Solis, quindecemuir, curialis Herculis, sacratus Libero et Eleusiniis, hierophanta, neocorus, tauroboliatus, pater patrum* — citim în textul care proslăvește cuvioșia lui Vettius Agorius<sup>4</sup>; iar cu privire la meritele dobîndite în același domeniu de Aconia Paulina: *sacrata Cereri et Eleusiniis, sacrata apud Eginam Hecatae, tauroboliata, hierophantria*<sup>5</sup>.

<sup>22</sup> *I Greci nel Basso Danubio*, p. 180—181; StCl, IX, 1968, p. 357—371.

<sup>23</sup> *Contribuții*<sup>2</sup>, p. 401 urm. și, pentru înflorirea cultului lui Dionysos în Dobrogea romană, *Studii de istorie a religiilor antice*, p. 234—266.

<sup>1</sup> E cazul lui Dionysos, între altele, al cărui cult — în forma-i mistică — n-a fost niciodată mai răspîndit decît în epoca imperială. Cf. A. Bruhl, *Liber Pater*, Paris, 1953; M. P. Nilsson, *The Dionysiac Mysteries of the Hellenistic and Roman Ages*, Lund, 1957, și, pentru situația din Dobrogea în aceeași perioadă, ale mele *Studii de istorie a religiilor antice*, p. 234—266.

<sup>2</sup> În legătură cu care, vezi tratatul cunoscut al lui Lucian și cartea mea abia citată, p. 178—205.

<sup>3</sup> Cf. Macrob., *Saturn.*, I 17, 1: „sacrorum omnium praesulem esse te, Vetti Praetextate, diuina uoluerunt...”

<sup>4</sup> ILS 1259, r. 3—10.

<sup>5</sup> *Ibid.*, r. 20—23.



Singură lectura acestor lungi liste de inițieri e revelatoare pentru temerile celor doi soți cu privire la viața de peste veac. O analiză a lor mai amănunțită <sup>6</sup> n-ar face însă decît să mă depărteze de preocupările mele obișnuite în aceste pagini. Ceea ce-mi propun într-adevăr să relev e simplul fapt că „neliniști” de felul celor abia semnalate nu lipsesc la greco-romanii din Pontul Stîng, și mai ales din Dobrogea, de unde mărturiile la dispoziția noastră sînt mai numeroase. Și aci, cum era de așteptat într-o parte a lumii antice în care păgînismul avea să stăruie multă vreme după edictul din Milan, setea de nemurire și de izbăvire a credincioșilor se exprimă, pe de-o parte prin atașamentul la religia părinților, care-i face să înfrunte rigorile autorităților creștine, lumești și ecleziastice <sup>7</sup>, pe de alta, prin tendința de a nu lăsa nimic neîncercat în acest sens, participînd la cinstirea cît mai multor divinități și cumulînd ceremoniile de inițiere.

Vorbînd altădată de personalitatea și de cariera lui M. Ulpus Artemidoros, președinte al gerusiei histriene în 138 și pontarh al Comunității moesice sub domnia lui Antoninus Pius <sup>8</sup>, nu uitam să notez împrejurarea că acest „stîlp” al religiei tradiționale (cunoscut susținător al lui Dionysos într-o vreme cînd cultul zeului viței se bucura în întreg Imperiul de o favoare excepțională <sup>9</sup>) e totodată unul din subscriitorii la zidirea primei „peșteri” mitriace din Histria, la o dată de cîntat în jurul anului 160 e.n.<sup>10</sup>. Alături de el, alți frunțași ai vieții publice histriene, ca numitul Κάροος Ἀπολλοδώρου, se înscriu și ei printre susținătorii „întregerilor sacre” dionysiace și, totodată, ai cultului iranian de curînd introdus în cetatea de pe țărmul lacului Sinoe<sup>11</sup>.

Fenomenul se poate urmări și în epoca Severilor — înainte și după „pragul” cronologic care e anul 200 —, nu numai în Histria dar și în Tomis, de unde ni s-au păstrat documente revelatoare din acest punct de vedere, ca dedicația AEM, XI, 1887 p. 44, nr. 57, din zilele consularului Ovinus Tertullus, sau dedicația cîntăreților dionysiaci în cinstea lui Iulius Gaetulicus, guvernator al Moesiei Inferioare sub Severus Alexander <sup>12</sup>. La aproximativ douăzeci de ani de interval, cele două documente ne înfățișează cel puțin doi bărbați — poate din Histria poate din Tomis — deopotrivă angajați în viața religioasă a celor două cetăți, o dată ca închinători ai Cybelei, altă dată ca membri (și conducători !) ai unei asociații de hymnozi în slujba „marelui” zeu Dionysos. Unul din ei, Achilleus al lui Achillas, figurează în jurul anului 200 printre membrii unei asociații de *dendrophori* tomitani <sup>13</sup> cu titlul de „părinte” (πατήρ), demnitate din cele mai rivnite

<sup>6</sup> Așa cum au încercat într-o vreme recentă Th. W. J. Nicolaus, *Praeextatus*, Diss. Amsterdam 1940, și Pieter Lambrechts, *Op de Grens van Heidendom en Christendom het Graf-schrift van Vettius Agorius Praeextatus en Aconia Fabia Paulina*, Med. van de Koninkl. Vlaamse Academie voor Vettenschappen, Klasse der Lettoren, XVII, 1955, Nr. 3.

<sup>7</sup> E ceea ce mi-am propus să dovedesc într-o conferință ținută în 1965 la Collège de France : *Sfîrșitul păgînismului în Scitia Mică* (= *Studii de istorie a religiilor*, p. 284—310).

<sup>8</sup> *Contribuții la istoria veche a României* <sup>2</sup>, p. 386—400.

<sup>9</sup> Mai sus n. 1 și, în *Contribuțiile* abia citate, p. 401—425.

<sup>10</sup> Dacia, II, 1925, p. 218, nr. 21 ; pentru dată, mai sus p. 191.

<sup>11</sup> *Contribuții* <sup>2</sup>, p. 413.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 445—463.

<sup>13</sup> Inscriptia, acum, și în IGR I 614.

în ierarhia mistică a confraternităților din epoca imperială<sup>14</sup>. Aproape două decenii mai târziu (în 218, cum am încercat s-o dovedesc altă dată<sup>15</sup>), același personaj se regăsește, — tot cu titlul de πατήρ — printre membrii „cercului” de dionisiaști vîrstnici histrieni (σπειρα Διονυσιαστῶν πρεσβυτέρων) activ în zilele lui Elagabal, iar ceva mai târziu — între 222—225, cu multă probabilitate — în lista hymnozilor biruitori într-un concurs de cinstire a „marelui zeu Dionysos” (ὕμνων οἱ περὶ τὸν μέγαν θεὸν Διόνυσον)<sup>16</sup>. Identitatea celor doi Achilleus nu lasă loc îndoielii, iar calitatea de πατήρ a personajului subliniază de fiecare dată fervoarea cu care pare să se fi angajat deopotrivă în cultul tradițional al lui Dionysos și în cel oriental al Cybele, — oricare va fi fost în realitate ordinea adevăturilor lui la cele două religii de mîntuire.

O atitudine asemănătoare față de problema religioasă întîlnim la un contemporan al „părintelui” Achilleus — membru și el al celor două asociații care ne-au reținut atenția. E vorba de cineva care în inscripția tomitană figurează ca Ἀλέξανδρος Ηδεῖ, cu titlul de ἀρχιδενδροφόρος<sup>17</sup>, iar în cea histriană cu numele de Ἀλέξανδρος Ηλεῖ, printre concurenții la întrecerea muzicală cîștigată de hymnozii dionisiași. Că e vorba de același individ, mi se pare lesne de înțeles din împrejurarea că, după știința mea, un nume cu genitivul Ηδεῖ nu pare să existe în onomastica greacă<sup>18</sup>; în al doilea rînd, pentru că în inscripția hymnozilor din zilele lui Iulius Gaetulicus un μεσόχορος καὶ [χο]ροστάτης al acestei grupări — Αὐρ(ήλιος) Ηλεῖ τοῦ Ηλεῖ — figurează la loc de cînte împreună cu trei feciori: Αἰλιανὸς Ηλεῖ, Ἀλέξανδρος Ηλεῖ și Σατουρνείλος Ηλεῖ<sup>19</sup>. Cît se poate judeca, al doilea din aceștia e *archidendrophor*ul din inscripția tomitană citată înainte, dacă ne gîndim la trăsătura definitorie a oamenilor din această vreme de a-și căuta izbăvirea în inițierea simultană în cît mai multe religii de mîntuire, dacă ne gîndim, mai ales, la raritatea numelui, explicat cîteodată ca o formă vulgară a grecului Ἥλιος, alteori ca un nume indigen, frecvent întîlnit în Cilicia, Cappadocia, Lycaonia și Pisiidia<sup>20</sup>. Sub o formă ușor diferită, numele apare și în inscripții din Chersonesul Tauric, unde ni s-a păstrat piatra funerară a unui Ἥλις Ἥλιτα<sup>21</sup>, cam din aceeași vreme cu dedicațiile din Histria și Tomis. E de observat totuși că numitul Ἥλις nu era originar din Chersones, ci din Amastris, port al Paflagoniei, și că forma în care numele figurează pe piatră poate fi interpretată ca o transcriere fonetică a lui Ηλεῖς din documentele citate înainte<sup>22</sup>.

<sup>14</sup> Fr. Poland, *Gesch. griech. Vereinswesens*, Leipzig, 1909, p. 363 urm., 371 urm. Pentru colegiile mitrice, în special, K. Latte, *Röm. Religionsgeschichte*, München, 1960, p. 351—352, pe lângă M. J. Vermaseren, *Mithra, ce dieu mystérieux*, Paris—Bruxelles, 1960, p. 115—126.

<sup>15</sup> *Studii de istorie a religiilor*, p. 255—256.

<sup>16</sup> Mai sus, n. 12.

<sup>17</sup> IGR I 614, col. I, r. 17.

<sup>18</sup> Nimic de felul acesta în bătrînul Pape-Banseler, nici în Fick, nici în Bechtel. Un nume ca Ἡδέας (fem. Ἡδεῖα, Ἡδύστη), creat de la ἡδύς, n-are nimic comun cu al nostru.

<sup>19</sup> Rîndurile 12 și 15—17.

<sup>20</sup> L. Robert, *Hellenica*, IX, 1950, p. 25; BE 1955, p. 243, nr. 163 a.

<sup>21</sup> IPE I<sup>2</sup> 542; cf. 582.

<sup>22</sup> Nimic, în această privință, la Ladislav Zgusta, *Die Personennamen griechischer Städte der nördlichen Schwarzmeerküste*, Praha, 1955, p. 382, 1010.

Oricare ar fi adevărul în această privință, mi se pare sigur că bizarul "Ηδαι din lista dendrophorilor tomitani trebuie să facă loc patronimicului Ηλει — atât de bine atestat la Histria —, și aceasta independent de chestiunea de a ști dacă trebuie să vedem în el o variantă a lui "Ηλιος (de tipul 'Αντώνις, Διονύσις) sau un nume indigen, anatolic, cum [ne] îndeamnă să credem contextul în care apare în documentele din Asia Mică și chiar din Chersones.

### 53. CRITICI SAU CALOMNII? PE MARGINEA UNUI STUDIU MAI VECHI AL LUI JACOB BROMBERG

Redactarea unui amplu comentariu al documentului neprețuit care e pentru istoria Dobrogei în antichitate *Horothesia* lui Laberius Maximus îmi dă prilejul să revăd cu ochi noi o seamă de contribuții românești și străine privitoare la subiect, citite cu mulți ani în urmă și în parte uitate. Una din acestea e lungul articol al lui Jacob Bromberg: *Toponymical and Historical Miscellanies*, tipărit în Byzantion XII, 1937, p. 151—180, 459—475 și XIII, 1938, p. 9—71, — nu fără remușcări din partea editorului, Henri Grégoire, și nu fără a-și fi atras, în paginile aceleiași reviste, o replică imediată din partea regretatului Nicolae Bănescu<sup>1</sup>. Cu unele susțineri temerare ale medievistului american mi s-a mai întâmplat să mă ocup, în treacăt, în ale mele *Contribuții la istoria veche a României*, respingând ipoteza nefundată despre localizarea insulei Peuce în triunghiul dintre Isaceea, lacul Babadag și iezerul Razelm<sup>2</sup>. Altele, mai puțin anodine, și-au primit din partea altora răspunsul cuvenit, și nu-i aci locul să revin asupra lor, asigurându-le o publicitate nemeritată. Ceea ce-mi reține de altfel atenția în paginile la care mă refer nu-s afirmațiile fanteziste cu privire la o problemă sau alta (greșeli ni se întâmplă tuturor să facem), ci felul în care acestea ni se servesc ca tot atâtea adevăruri indiscutabile ori curajul cu care învățați vrednici de stimă sînt chemați la ordine în numele unei etici profesionale de care autorul nostru, el cel dintîi, e departe de a da dovadă. Din acest punct de vedere, semnificativ între toate mi se pare un pasaj de la p. 24 în care, respingînd *de plano* căutarea în Dobrogea a episcopatului dispărut Vicina (pe care, fără șovăială, încearcă să-l strămute pe coasta de nord-vest a Caucazului<sup>3</sup>), J. Bromberg, cu o subțire ironie la adresa cercetătorilor români, se încumetă să scrie: „...A well idea would also have been to derive the name of Vecina from that of Οὐεζίνας, the Dacian chief who fought in the war against Emperor Domitian (Dio 67, 10, 2). In this way something not unlike a connection would have been at last established between Dacia and Dobroudja, which already has cost the Rumanian scholars much sweating and drastic compromises with their scientific conscience”.

<sup>1</sup> Byzantion, XIII, 1938, p. 73—90. Cf. Gh. I. Brătianu, RHSEE, XIX, 1942, p. 133—175.

<sup>2</sup> *Contribuții*<sup>2</sup>, p. 367. Ipoteza, apărută cîndva și de unii cercetători români (ca M. D. Ionescu-Dobrogeanu, BSG, XXX, 1909, p. 40), fusese în realitate formulată în secolul trecut de Kruse în disertația intitulată *De Istri ostiis* (Breslau, 1851, p. 53).

<sup>3</sup> În această privință, vezi replica lămuritoare a regretatului Vitalien Laurent, în *Échos d'Orient*, XXXVIII, p. 91—103: *Un évêché fantôme ou la Bitzina laurique*.

Ceea ce ne lasă să înțelegem această frază tendențioasă la adresa nenumiților „Romanian scholars” e că legătura postulată de aceștia între cele două maluri ale Dunării-de-jos în antichitate ar fi imaginară și că asemenea teze nu s-ar fi putut susține din partea lor fără o sfruntată călcare a adevărului istoric. Sensul atacului e precizat de o notă care însoțește pasajul citat și în care, referindu-se de data aceasta la Pârvan, atrăbilarul critic își dezvăluie motivul nemulțumirii. „Vasile Pârvan — citim — writes in big capitals DACI along Dobroudja on his archaeological map of this country... This falsification is of the kind that would drive one into despair, were it not so risible... 4”.

Aci cutezarea criticului nu-i egalată decît de disprețul lui pentru adevăr. Un minimum de informație i-ar fi permis să știe că locuitorii de baștină ai Dobrogei antice au fost, după mărturii care încep cu Herodot 5, „geții nemuritori”, a căror înrudire de sînge și de limbă cu dacii din stînga Dunării e și ea atestată, între alții, de un cunoscut pasaj din Strabon în care — parcă spre lămurirea viitorimii, pînă-n al XX-lea secol — geograful din Amaseia arată limpede că „dacii vorbesc aceeași limbă cu geții, dar aceștia sînt mai cunoscuți de greci deoarece se mută de pe un mal pe altul al Dunării : ὁμώνυμοι δ' εἰσὶν οἱ Δάκοι τοῖς Γέταις, παρὰ μὲν οὖν τοῖς Ἑλλήσιν οἱ Γέται γνωρίζονται μᾶλλον διὰ τὸ συνεχεῖς τὰς μεταναστάσεις ἐφ' ἑκάτερα τοῦ Ἰστροῦ ποιεῖσθαι 6 (cf. și VII 3, 12 : „a existat și o altă împărțire a teritoriului, din cele mai vechi timpuri, unii fiind numiți daci, iar ceilalți geți. Geții sînt cei ce se-ntind spre Pont și spre răsărit, iar dacii cei așezați în partea opusă, spre Germania și izvoarele Istrului : γέγονε δὲ καὶ ἄλλος τῆς χώρας μερισμός συμμένων ἐκ παλαιού· τοὺς μὲν γὰρ Δακοὺς προσαγορεύουσι, τοὺς δὲ Γέτας. Γέτας μὲν τοὺς πρὸς τὸν Πόντον κεκλιμένους καὶ πρὸς τὴν ἑω, Δακοὺς δὲ τοὺς εἰς τάναντία πρὸς τὴν Γερμανίαν καὶ τὰς τοῦ Ἰστροῦ πηγὰς . . .).

Asemenea atestări textuale (ca să nu mai vorbim de cercetările arheologice ale căror rezultate, măcar pînă-n 1937, s-ar fi convenit și ele cunoscute cuiva care scria în 1938) l-ar fi îndreptățit din plin pe Pârvan să marcheze pe harta Sciției Mici în epoca romană (publicată mai întîi în raportul de săpături intitulat *Ulmelum I*, apoi reprodusă în *Începuturile vieții romane la gurile Dunării* 7) alături de bessi, situați în *Hinterland*-ul Histriei, pe dacii al căror nume — scris, e adevărat, cu slove mari — apare mai la Sud de valea Carasu, aproximativ de la granița actuală a R. P. Bulgaria pînă-n dreptul lacului Tașaul. Dar, s-ar putea obiecta în legătură cu această indicație cartografică, Pârvan are vina de a fi vorbit de *daci*, acolo unde izvoarele literare pomenesc pe *geți* (chiar dacă, așa cum s-a văzut din afirmațiile lămurite ale lui Strabon, în ochii istoricilor vechi geții și dacii formau același neam). Așa să fie oare? Și să nu existe documente care să vorbească de daci în dreapta Dunării, sub stăpînirea ro-

4 *Art. cit.*, p. 24, n. 2.

5 *Hist.*, IV 93 și urm.

6 *Geogr.*, VII 3, 13.

7 București, 1923, p. 32—33 (acum și în a doua ediție, îngrijită de Radu Vulpe, București, Editura științifică, 1974).

mană? — O inscripție descoperită la sfârșitul veacului trecut de Tocilescu<sup>8</sup>, mai târziu editată în CIL și în mai multe rînduri studiată de cercetători români, de la G. G. Mateescu<sup>9</sup> la Dumitru Tudor<sup>10</sup>, vorbește, în legătură cu un conflict de hotărnicie care opunea o populație strămutată în Dobrogea de romani locuitorilor dintotdeauna ai teritoriului unde aceștia fuseseră obligați să se așeze (într-o împrejurare a cărei dată ne scapă, oricum anterioară sec. II e.n.), de *dacii* cărora autoritățile imperiale le porunceau să se ferească a mai călca hotarele *ausdecensilor*, violate, se vede, în mijlocul turburărilor pricinuite de năvala costobocilor: ... *termini positi territorii ciuitatis Ausde[censis]* (astfel Mommsen în CIL<sup>11</sup>; preferabilă mi se pare lecțiunea *Ausde[censium]*) *aduersus Dacos*; ... *opus hoc excessent Daci, termini ciuitatis obligati sint*... (cu cele ce urmează).

Orice altă insistență ar fi de prisos. Dacă mai era nevoie, dovada mi se pare făcută că Pârvan avea acoperirea științifică să-și întocmească harta așa cum a conceput-o, menționînd pe daci acolo unde documente irefutabile îi dădeau dreptul să-i situeze.

#### 54. IARĂȘI DESPRE ORGANIZAREA COMUNITĂȚII PONTICE.

##### Relația ποντάρχης—ἀρχιερέως

În mai multe rînduri de-a lungul ultimilor ani, și mai ales în studiul intitulat *Un nouveau document sur le koinon pontique au II<sup>e</sup> siècle. En marge d'un album agonistique d'Istros*<sup>1</sup>, am avut prilejul să mă ocup de un important detaliu de organizare a Comunității grecilor din Pont în primele veacuri ale erei noastre, și anume de chestiunea de a ști dacă demnitarul cel mai înalt al acestei federații, așa-numitul *pontarh*, îndeplinea în același timp oficiul de mare-preot, sau dacă dimpotrivă atribuțiile lui erau restrînse la treburile civile ale Comunității, în timp ce afacerile religioase, și în primul rînd celebrarea ceremoniilor de cinstire a împăratului pe tron, erau în seama unei alte persoane, așa-numitul ἀρχιερέως.

În lipsa unei atestări limpezi, epigrafice sau literare, documentele la dispoziția noastră au fost interpretate pe rînd în amîndouă sensurile, ceea ce face că în literatura de specialitate ambele păreri își au apărătorii lor, cu o marcată predilecție pentru cea care vede în calitatea de conducător (temporar) al Comunității o demnitate, ca să zic așa, *cumulativă*: în care atribuții civile se înmănuncheau cu cele religioase și chiar sportive, *pontarhul* fiind în același timp mare preot al cultului imperial<sup>2</sup> și *agonothet*

<sup>8</sup> Împrejurările exacte ale descoperirii nu se cuno

<sup>9</sup> BCMI, IX, 1916, p. 38 urm.

<sup>10</sup> An. Univ. Buc., Istorie, 1965, p. 50—57.

<sup>11</sup> III 14437. Cf. Pârvan, *Cetatea Tropaeum*, București, 1912, p. 202; R. Vulpe, DID, II (1968), p. 164—165.

<sup>1</sup> BCH, LXXXIV, 1960 (II), p. 434—458 (acum și în *Scythica minora*, București, 1975, p. 230—249).

<sup>2</sup> În această ultimă calitate, învrednicindu-se de cununi de aur și de veșmintele de purpură la care face aluzie epigrama din Tomis publicată de Condoléon—Reinach în RÉG, 1899, p. 390—391 și de Gr. Tocilescu, *Fouilles et recherches*, p. 224.

ἢ μ'ἄλλων μερόπων πλέον εἶσιδε κοσμηθέντα  
χρυσείοις στεφάνοις πορφυραίοις τε πέπλοις . . .

al spectacolelor organizate pe propria cheltuială, mai ales în amfiteatru : lupte de gladiatori<sup>3</sup> și vînători de fiare<sup>4</sup>.

Cealaltă opinie, care face din arhiereu și pontarh deținătorii a două demnități diferite<sup>5</sup>, se întemeiază, dacă înțeleg bine, pe de o parte, pe împrejurarea că în documentele epigrafice cutare sau cutare personaj apare numai cu titlul de ποντάρχης (alteori : ἄρχας τοῦ κοινοῦ sau τῆς 'Εξ-ἀπόλεως<sup>6</sup>), pe de alta, pe faptul că, acolo unde sînt menționate, calitățile de mare preot sau de agonothet se înfățișează oarecum *adăugate*, ceea ce lasă loc presupunerii că ar fi fost exercitate în momente diferite ale carierei celui ce le poartă. Astfel, ca să dau un exemplu, în două inscripții din Tomis, un Πρείσκιος Ἀννιαν[ό]ς poartă titlurile de ποντάρχης, ἄρχας τοῦ κοινοῦ τῶ[ν] 'Ελλήνων καὶ ἀρχιερασάμενος<sup>7</sup>, iar o rudă a acestuia — Αὐρ. Πρείσκιος Ἰσιδωρος — arată a fi fost în zilele lui ποντάρχης καὶ ἀρχιερασάμενος<sup>8</sup>.

O egală incertitudine continuă să domnească, de altă parte, în ce privește pe soțiile marilor preoți, deseori pomenite alături de aceștia ca ἀρχιέρειαι, în măsura în care din textele la dispoziția noastră nu rezultă limpede dacă acest titlu le era dat în calitate de tovarășe de viață ale unor ἀρχιερεῖς, sau pentru că — slujitoare și ele ale cultelor cetății — se ridicaseră prin meritele proprii la rangul de „mari preotese”.

Asemenea nedumeriri par a căpăta un răspuns limpede în două documente epigrafice din Verria (= Beroea), publicate de curînd de J. P. Touratsoglou în *Actele* primului colocviu referitor la istoria Macedoniei în antichitate<sup>9</sup>, despre care mi s-a întimplat să dau seamă într-unul din volumele anterioare ale Studiilor și cercetărilor de istorie veche<sup>10</sup>. E vorba de niște „proclamații”, aș zice, vestind organizarea unor vînători și lupte de gladiatori în amfiteatru, prin grija unor conducători ai cunoscutului κοινὸν τῶν Μακεδόνων<sup>11</sup> și a soțiilor respective. În prima, săpată în timpul domniei lui Severus Alexander, Valerianus Philoxenus și soția sa Valeriane Ammia se angajează să ofere concetățenilor lor, timp de trei zile, vînători de fiare și lupte de gladiatori ; la fel, în cea de-a doua

<sup>3</sup> Vezi, în culegerea lui Louis Robert, *Les gladiateurs dans l'Orient grec*, Paris, 1940 (\*Amsterdam, 1971), inscripțiile din Tomis cu numerele 41, 42, 43, 44, 45, 46 — toate pomenind în termeni expliciti spectacolele de gladiatori organizate de diferiți pontarhi în exercițiul funcțiunilor lor anuale.

<sup>4</sup> La Tomis, se cunoaște epigrama funerară a lui Attalos, vînător de fiare în amfiteatru, ucis de un bizon (βοὺς ἄγριος), după multe isprăvi profesionale (AEM, VIII, 1884, p. 9—10, nr. 23 = Robert, *Gladiateurs*, p. 107, nr. 47). Despre o asociație de „iubitori ai vînătorilor în amfiteatru” (φιλοκύνῃγοι) la Callatis, în zilele lui Gordian al III-lea, am avut prilejul să scriu de curînd în Studiul clasic, XIV, 1972, p. 141—148 (= *Scythica minora*, p. 263—269).

<sup>5</sup> Reprezentată (în urma lui Eckhel, *Doctrina nummorum*, IV, p. 207) de G. Perrot, *Mémoires d'épigraphie, d'archéologie et d'histoire*, Paris, 1875, p. 171, n. 5 ; Brandis, RE, II, col. 1564—1578 (cf. III, col. 539—542) ; G. Kazarow, Klio, IX, 1909, p. 493 — și, în ultima vreme, de Iorgu Stoian, *Études histriennes*, Bruxelles, 1972, p. 163.

<sup>6</sup> *Scythica minora*, p. 247, nr. 2,5 — p. 248, nr. 1 (Odessos).

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 247, nr. 5.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 248, nr. 6.

<sup>9</sup> Ἀρχαῖα Μακεδονία, Ἀνακoinώσεις κατὰ τὸ πρῶτον διεθνὲς συμπόσιον ἐν Θεσσαλονίκῃ, Thessaloniki, 1970.

<sup>10</sup> SCIV, XXIII, 1972, p. 155—157.

<sup>11</sup> Despre care cf. D. Kanatsoulis în Μακεδονικά, III, 1953—1955, p. 88 urm.

inscripție, din zilele lui Gordian al III-lea, L. Septimius Insteianus Alexander și soția sa Aelia Alexandra.

E vorba, deci, de altceva decît de obișnuitele inscripții funerare sau onorifice unde se înșiră demnități ocupate timp de o viață și în care ne e greu să distingem pe cele exercitate simultan de cele ocupate rînd pe rînd. În cazurile ce ne rețin atenția, putem fi siguri că titlurile ce însoțesc numele celor doi *munerarii* reprezintă dregătorii deținute în *chiar momentul* cînd se făcea vestirea, ceea ce înseamnă că, din chipul cum sînt citate unele în raport cu celelalte, putem scoate răspunsuri la întrebările formulate la începutul acestei note.

Ce ni se spune, deci, în noile texte, despre legătura dintre calitatea de conducător al Comunității macedonenilor (pe grecește Μακεδονiάρχης), acea de mare preot și acea de *agonothet*? — Că erau *toate întrunite în persoana lui Valerianus Philoxenus și toate în același timp*. Și ce aflăm în legătură cu poziția exactă a soției acestuia? — Că, în timp ce soțul ei era mare preot al cultului împăratului pe tron, ea însăși avea calitatea de mare preoteasă a cultului împărătesei. În original, partea din inscripție care ne interesează sună: Οὐαλεριανὸς Φιλόξενος, ὁ μακεδονιάρχης καὶ ἀρχιερεὺς τοῦ Σεβαστοῦ καὶ ἀγωνοθέτης τοῦ κοινοῦ τῶν Μακεδόνων . . . καὶ ἡ γυνὴ αὐτοῦ Οὐαλεριανῆ Ἀμμία ἡ ἀρχιέρεια τῆς Σεβαστῆς ἐπιτελεῖσους ἐν τῇ λαμπροτάτῃ μητροπόλει τῆς Μακεδονίας Βεροιαίων πόλει κυνηγεσίῳ καὶ μονομαχιῶν ἡμέρας τρεῖς . . . <sup>12</sup>.

La fel în proclamația din timpul lui Gordian al III-lea, cu deosebirea că de data aceasta justificarea titlului de mare preoteasă pentru soția macedoniarhului ni se înfățișează mai puțin limpede: Aelia Alexandra a putut fi și ea ἀρχιέρεια a împărătesei pe tron (Sabinia Tranquillina), dar exclus nu-i nici ca titlul să-i fi fost atribuit numai în calitate de soție a marelui preot: ὁ μακεδονιάρχης καὶ ἀρχιερεὺς [τῶν Σεβαστῶν καὶ ἀγωνο]θέτης τοῦ κοινοῦ τῶν Μακεδόνων . . . [Λ(εὐκίος) Σε]πτίμιος Ἰνστειανὸς Ἀλέξανδρος καὶ Αἰλ(ία) Ἀλεξάνδρα ἡ γυνὴ αὐτοῦ ἡ ἀρχιέρεια ἐπιτελεῖσους ἐν τῇ] λαμπροτάτῃ καὶ Β νεωκόρῳ μητροπόλει τῆς Μακεδονίας Βεροιαίων πόλι (*sic*) κυνηγεσίῳ καὶ μονομαχι[ῶν] ἡμέρας Γ . . . <sup>13</sup>.

Firește, posibilă rămîne și obiecția că situațiile ar fi fost diferite în Comunitatea macedonenilor și în acea a grecilor din Pontul Stîng. Personal n-o cred valabilă, nici nu sînt dispus să-i dau crezare. Dar ceea ce, pînă la urmă, s-ar putea accepta cu privire la rolul și la atribuțiile marei preotese, mi se pare inadmisibil cînd e vorba de șeful Comunității — *pontarh* (respectiv *macedoniarh*), dar și *mare preot* și *agonothet* în același timp. În această privință documentele pe care le-am citat mi se par categorice, iar indicațiile lor sînt de aplicat, de bună seamă, și Comunității pontice în primele veacuri ale erei noastre, curmînd o dispută care din lipsă de texte lămuritoare s-a prelungit oricum prea mult.

<sup>12</sup> Ἀρχαῖα Μακεδονία, p. 281—284 (= AE, 1971, 430).

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 285—289 (= AE, 1971, 431).

## 55. TOMIS, CETATE GETO-GREACĂ ÎN EPOCA LUI OVIDIU ?

În mai multe rânduri de-a lungul ultimilor ani, ocupându-mă de soarta cetăților grecești de pe țărmul dobrogean către începutul erei noastre, mi s-a întâmplat să-mi exprim dezacordul față de unele teze ale articolului lui Scarlat Lambrino: *Tomis, cité gréco-gète chez Ovide*, publicat în volumul festiv *Ovidiana. Recherches sur Ovide publiées à l'occasion du bimillénaire de la naissance du poète*, Paris, 1958, p. 379—390. Din numărul acestora, rețin atenția în chip deosebit exegeza dată de regretatul învățat versurilor 23—32 din epistula pontică IV 13, precum și aceea a versurilor 43—44 din *Tristia*, V 10.

După cea dintii din aceste interpretări, ceremonia descrisă cu lux de amănunte de poetul care-și revendică și meritul organizării ei la scurtă vreme după moartea lui August și trecerea lui între zei, n-ar fi fost, ca să vorbim ca autorul nostru, „une réunion mondaine pour une *recitatio*”, ci „une sorte de première manifestation du culte impérial à Tomis ou tout au moins un témoignage de loyauté envers le nouvel empereur, précédant ou accompagnant un éventuel serment de fidélité”<sup>1</sup>.

Acum, în legătură cu răspindirea cultului imperial și indeosebi a cultului lui Augustus printre grecii din provinciile răsăritene, după apoteoza celebrată la 17 septembrie 14 e.n.<sup>2</sup>, ar fi desigur multe de spus. Tot așa, despre onorurile atribuite întemeietorului imperiului încă din timpul vieții, în ciuda opreliștilor oficiale și chiar a refuzului de a se lăsa divinizat, exprimat în mai multe rânduri de-a lungul unei domnii prelungite timp de patru decenii<sup>3</sup>. În această ordine de idei, faptul cel mai interesant ce se poate cita (trecut cu vederea de Lambrino, dar de care în momentul cînd își scria articolul ar fi putut avea cunoștință) e existența la Histria, în apropiere de *Tomis*, a unui templu închinat Ἀυτοκράτωρι Καίσαρι Σεβαστῷ (cu alte cuvinte, lui *August încă în viață*) de un personaj altminteri necunoscut, Papas, fiul lui Theopompos<sup>4</sup>.

Așa stînd lucrurile, dacă — în legătură cu săvîrșirea din viață a împăratului pe tron și cu înscăunarea normală a unui succesor — Ovidiu ar fi vorbit de o manifestație de loialism față de stăpînirea romană din partea grecilor din Tomis, faptul n-ar fi cituși de puțin excepțional. Cel mult ne-am putea întreba dacă inițiativa ceremoniei trebuia să vie din partea poetului surghiunit sau, mai degrabă, din partea autorităților locale (și independent de chestiunea de a ști dacă la data respectivă Comunitatea

<sup>1</sup> *Art. cit.*, p. 385—388.

<sup>2</sup> CIL, VI 4, p. 3315, nr. 32.493. Cf. Tac., *Ann.*, I, 10 și, despre ritualul divinizării (*consecratio*), E. J. Bickermann, *Archiv f. Relwiss.*, XXVII, 1929, p. 1—34 și paginile mele din *Studii de ist. a religiilor*, p. 133—156.

<sup>3</sup> Despre cultul lui August în timpul vieții și după moarte, pe lângă monografia regretatei Lily Ross Taylor, *The Divinity of the Roman Emperor*, Middletown Conn., 1931, studiul recent al lui Christian Habicht, *Die augusteische Zeit u. das erste Jhdt. v. Christi Geburt*, în *Le culte des souverains dans l'Empire romain* (Entretiens Hardt XIX), Vandoeuvres-Genève, 1973, p. 41—88.

<sup>4</sup> *Histria I* (București, 1954), p. 511, nr. 9, text reluat și comentat în *Studii de istorie a rel. antice*, p. 156—163.



pontică era cumva constituită sau numai pe cale de întemeiere<sup>5</sup>. Dar Lambrino vrea să ne convingă că întreaga punere în scenă descrisă de poet ar fi fost pentru uzul geților constituită pentru circumstanță într-o adunare armată și care — la lectura versurilor solemne — și-ar fi exprimat aprobarea zăngănind din săbii. „Une réunion solennelle de ce genre — citim în continuarea pasajului reprodus — pourrait expliquer et l'assemblée des Gètes en armes et leur enthousiasme feint pour un poème froid, dont la valeur littéraire ne comptait pas mais dont le sens religieux pouvait être accepté sans discussion, puisque sa vraie portée était politique”.

Toate acestea sînt speculații lipsite nu numai de o bază documentară dar și de cea mai elementară verosimilitate. Cum să credem că o adunare de geți ar fi putut fi adusă să împărtășească credința romană (sau greacă) despre un om devenit zeu după moarte pe calea unor rituri de care n-aveau habar și a căror noimă le-ar fi fost explicată în versuri de a căror compunere avem dreptul să ne îndoim:

*Materiam quaeris? laudes de Caesare dixi.  
Adiuta est novitas numine nostra dei.  
Nam patris Augusti docui mortale fuisse  
Corpus, in aetherias numen abisse domos:  
Esse parem uirtute patri, qui frena rogatus  
Saepe recusati ceperit imperii...*<sup>6</sup>

Cum să credem, în același timp, că o adunare de geți înarmați ar fi putut avea loc în cetatea pe care, de-a lungul scrierilor lui din exil, același Ovidiu ne-o înfățișează în fiecare moment expusă atacurilor lor prădalnice:

*Quam miserum est, porta uitam muroque tueri,  
Vixque sui tutum uiribus esse loci!  
Aspera militiae iuuenis certamina fugi,  
Nec nisi lusura mouimus arma manu;  
Nunc senior gladioque latus scutoque sinistram,  
Canitiem galeae subicioque meam...*<sup>7</sup>

Și cum să credem că acești dușmani înverșunați, ale căror săgeți rătăcite puneau în primejdie pînă și viața trecătorilor pe ulițele Tomisului; acești barbari în dependenți, și care aveau să rămînă astfel pînă la transformarea Traciei în provincie romană, s-ar fi supus injoncțiunilor exilatului lipsit de o calitate oficială, care era Ovidiu, venind să depună într-o formă mai mult sau mai puțin solemnă un jurămint de fidelitate față de noul împărat?

Asemenea jurăminte ne sînt desigur cunoscute și ne-au fost păstrate de texte studiate în vremea din urmă de Peter Herrmann în cartea-i inti-

<sup>5</sup> Abia dacă trebuie să mai amintesc să rostul diferitelor *koina* provinciale fiind de a veghea la consolidarea stăpînirii romane în lumea cucerită, organizarea de festivități în cinstea fiecărui nou *diuus* era și în Comunitatea pontică sarcina de căpetenie a pontarhului — totodată mare preot al cultului imperial. În această din urmă problemă, pe lângă *Contribuții*<sup>2</sup>, p. 401-431, v. și nota publicată mai sus. p. 198 și urm.

<sup>6</sup> *Ex Ponto*, IV 13, 23—28.

<sup>7</sup> *Trist.*, IV 1, 69—74.

tulată *Der römische Kaisereid*<sup>8</sup>: dar nicăieri — spun: *nicăieri* — în aceste documente nu se face mențiune de un jurământ de credință față de indiferent ce împărat depus de o populație din afara hotarelor imperiului<sup>9</sup>.

Și-atunci, cu ce rimează lăudăroșenia poetului? Și cu ce rimează credulitatea abia concepibilă a fostului profesor la Universitatea din București, care în această împrejurare dă dovadă de o lipsă de critică indeobște străină lucrărilor lui despre Dobrogea antică? — Cînd e vorba de Ovidiu, explicația e de căutat în tendința permanentă a scrierilor lui din exil, aceea de a-și clama în orice împrejurare lealismul față de familia domnitoare, cu nădejdea — care cu vremea avea să se dovedească deșartă — de a-și dobîndi iertarea și rechemarea dintr-un surghiun socotit mai rău decît moartea. Cînd e vorba de Lambrino, în schimb, ușurința cu care se complăce să-și clădească teoria se datorează, cred, împrejurării că oferindu-și contribuția la o culegere menită să sărbătorească bimilenarul nașterii poetului, s-a simțit parcă obligat să descopere într-o operă citită de toată lumea aspecte necercetate și, pînă la un punct, neașteptate. Trebuie spus, dealtfel, că același bimilenar a prilejuit și alte încercări discutabile de valorificare a operei ovidiene, de la romanul *Dieu est né en exil*, în care poetul era prezentat ca un creștin *avant la lettre* (salutat cu căldură de Jérôme Carcopino, bucurossă vadă acceptată propria-i convingere despre un Ovidiu mistic, exilat la capătul lumii pentru practici de divinație pythagoreică<sup>10</sup>), pînă la unele speculații lingvistice ale lui Eugen Iozovan a căror îndreptățire s-ar cere mai temeinic dovedită<sup>11</sup>.

Oricum ar sta lucrurile, încă și mai surprinzătoare decît considerațiile cu privire la participarea geților la o ceremonie inspirată de cultul imperial e, la Lambrino, concluzia după care în zilele lui Ovidiu Tomis n-ar mai fi fost o colonie greacă, ci o cetate greco-getă sau geto-greacă, în care cele două elemente etnice ar fi trăit alături în deplină armonie. „Tomis est donc une ville double — sînt propriile lui cuvinte —, grecque de fondation, gétique par l'apport de cette population des alentours, établie entre les murs de la cité<sup>12</sup>.”

Afirmația din urmă se întemeiază pe o altă interpretare temerară a învățatului, după care în *Tristia*, V 10, 43—44, poetul ne-ar fi lăsat dovada că, în anumite împrejurări, în piața cetății milesiene ar fi avut loc dueluri judiciare în cadrul cărora geții stabiliți statornic printre greci și-ar fi lichidat pe calea armelor conflictele de tot felul. În modul de a înțelege al lui Lambrino, vărsările de sînge menționate în textul latin n-ar fi simple ciocniri violente între oameni gata oricînd să pună mîna pe cuțit<sup>13</sup>, ci,

<sup>8</sup> (Hypomnemata. Untersuchungen zur Antike u.zu ihrem Nachleben, 20), Göttingen, 1968.

<sup>9</sup> Vezi, în lucrarea abia citată, p. 122—126, lista și textele jurămintelor păstrate, cele mai multe în limba greacă.

<sup>10</sup> *L'exil d'Ovide, poète néopythagoricien*, în *Rencontres de l'histoire et de la littérature romaines*, Paris, 1963, p. 59—170.

<sup>11</sup> Apud Franz Altheim, *Geschichte der Hunnen*, II (Berlin, 1960), p. 203. De același autor, cf. și *Réalités pontiques et nécessités littéraires chez Ovide*, în *Atti del Convegno internazionale Ovidiano*, Roma, 1959, II, p. 355—370.

<sup>12</sup> *Op. cit.*, p. 388.

<sup>13</sup> *Trist.*, V 10, 43—44: *Adde, quod iniustum rigido ius dicitur ense, / dantur et in medio vulnere saepe foro...*

cum am mai spus-o, *dueluri judiciare*, o instituție tradițională a geților dobrogeni, recunoscută ca atare și tolerată de greci pe baza unei înțelegeri formale. „Malgré cette barbarie et cette inhumanité que leur attribue Ovide, (le Gètes) avaient sans doute de la retenue et une certaine moralité... Ce n'est qu'à cette condition que peut s'expliquer leur présence à l'intérieur de la ville des Hellènes civilisés, et s'ils y sont admis, il le sont, sans doute, à la suite d'une entente officielle. Les Grecs les acceptent avec leurs institutions et, au besoin, ils leur cèdent l'agora pour les jugements. Les Gètes, de leur côté, respectent la ville et la population”<sup>14</sup>.

În ce măsură se potrivește această descriere idilică cu starea de lucruri zugrăvită de Ovidiu — nu într-un singur loc, ci în ansamblul scrierilor lui din exil — o știe oricine a citit aceste texte fără idei preconceptuate<sup>15</sup>. În ce măsură se poate vorbi, la Tomis, în ultimii ani ai domniei lui August, de două comunități diferite, păstrându-și ființa etnică dar trăind în bună înțelegere la adăpostul acelorași ziduri, o știe cine a avut prilejul să studieze cu luare aminte inscripțiile din Tomis, singurele mărturii nemijlocite despre situația cetății către începutul erei noastre. Ceea ce se desprinde din acestea — limbă, onomastică, instituții civile și religioase — ne lasă să înțelegem că nimic nu deosebește Tomisul de celelalte două colonii grecești de pe litoralul dobrogean, Histria<sup>16</sup> și Callatis, că nimic în ele nu trădează existența dublei comunități de care vorbește Lambrino, ori a unei înțelegeri oficiale pe baza căreia geții și-ar fi avut un loc al lor rezervat înăuntrul incintei tradiționale.

Tocmai în legătură cu această incintă menită să-i apere, dar care spre sfârșitul erei vechi și începutul celei noi inspira tomitanilor cele mai îndreptățite îngrijorări, dispunem de două documente de mare interes, cunoscutele decrete privitoare la garda recrutată cu scopul de a supraveghea intrările și ieșirile din oraș, ziua și noaptea, într-un moment de cumpănă pentru cetate<sup>17</sup>. În aceste două lungi texte, care, pelingă alte amănunte revelatoare, ne-au păstrat și numele celor 40 de cetățeni chemați să presteze un serviciu ostășesc temporar, în frunte cu doi *hegemoni* investiți cu puteri discreționare, nimic nu lasă să se bănuiască prezența în interiorul zidurilor a unei alte comunități decât cea greacă. Numele milițienilor sînt curat grecești, la fel și ale comandanților lor; magistrații amintiți incidental, zeii pomeniți în cuprinsul celui de-al doilea decret nu se deosebesc prin nimic de dregătorii oricărei colonii milesiene ori de divinitățile din panteonul tradițional<sup>18</sup>. Situația nu se schimbă nici în veacurile următoare, cu

<sup>14</sup> *Art. cit.*, p. 388.

<sup>15</sup> Dacă mai era nevoie, cf., între multe altele, și versurile din *Trist.*, V 7, 19–20 : *Dextera non segnis fixo dare uulnera cultro, / Quam iunctum lateri barbarus omnis habet...*, sau V 7, 47–48 : *Non metuunt leges, sed cedit uiribus aequum, / uictaque pugnaci iura sub ense iacent...*

<sup>16</sup> În sprijinul alegațiilor sale (la p. 389), Lambrino citează informația oferită de decretul histrian pentru Agathocles fiul lui Antiphilos, după care, într-un moment de cumpănă, băștinași din teritoriul rural al Histriei s-ar fi refugiat în cetate contribuind chiar la apărarea ei. Dar situația pe care o invocă e total diferită de cea de la Tomis, cum am încercat s-o dovedesc cu ani în urmă în *Studii clasice*, V, 1963, p. 137–161 (acum și în *Scythica minora*, p. 31–55).

<sup>17</sup> *Syll.*<sup>3</sup>, 731.

<sup>18</sup> Trăsăturile comune ale instituțiilor civile și religioase din coloniile Miletului cu cele ale metropolei asiatică au fost bine puse în lumină, cu o jumătate de veac în urmă, de Fr. Bilabel, *Die ionische Kolonisation*, Leipzig, 1920.

deosebirea că în onomastica revelată de inscripțiile funerare sau în listele de membri ai unor asociații religioase își fac apariția, ici și colo, fie unele nume trace, fie nume trace cu patronimice grecești, fie nume grecești cu patronimice trace, semne indiscutabile ale unui proces de amalgamare a celor două elemente etnice și a unei elenizări culturale a tracilor mai târziu „romanizați” în același înțeles cultural și chiar politic<sup>19</sup>.

Ce rămâne, în aceste condiții, din bizara teorie a existenței la Tomis, în epoca lui Ovidiu, a două comunități, getică și greacă, distincte și totuși asociate statornic? — Nimic, și încă o dată nimic. Cel mai bun serviciu ce se poate face autorului e să nu se mai vorbească de ea, și așa aș fi făcut și eu, dacă ici și colo nu s-ar întâlni cercetători grăbiți să accepte, de dragul noutății, cele mai năstrușnice invenții<sup>20</sup>. O cunoaștere adincită a istoriei coloniilor grecești din Marea Neagră revelă că nicăieri pe malurile de vest și de nord ale acesteia — cu excepția, poate, a îndepărtatei așezări de la gura Donului, Tanais — n-a existat vreodată o dublă comunitate, în sensul preconizat de Lambrino<sup>21</sup>. Ceea ce se constată, în schimb, e că pînă târziu în epoca romană în fiecare din aceste *apoikii* o populație predominant greacă și-a păstrat cu îndirjire cultura și limba, instituțiile și religia. În fiecare, pînă și în cele mai conservatoare (ca Histria, unde această tendință apare mai vizibilă decît oriunde<sup>22</sup>), elemente trace — elenizate sau romanizate, venite din teritoriile rurale sau strămutate de departe — se adaugă populației locale, amestecîndu-se cu ea prin legături matrimoniale sau de simplă conviețuire, fără să-i schimbe caracterul predominant elenic, nici deprinderile de viață. Pentru coloniile de pe litoralul românesc, un amplu studiu inedit al Emiliei Doruțiu închinat *Populației din Dobrogea în primele trei veacuri ale erei noastre* aduce în această privință statistici de primă mînă, întocmite pe baza materialului epigrafic. Situații similare se constată și în alte așezări de la periferia lumii trace — Byzanțul sau Thasos — în legătură cu care s-a pretins fără temei că ar fi constituit și ele comunități mixte. Despre situația din insula lui Herakles, judecări întemeiate prezintă Pierre Devambez într-o substanțială dare de seamă a cărții lui Jean Pouilloux, *Recherches sur l'histoire et les cultes de Thasos*<sup>23</sup>.

<sup>19</sup> Pînă la publicarea lucrării citate mai jos a Emiliei Doruțiu-Boilă. Cf. Chr. Danoff s.v. *Tomis* în RE, IX, col. 1405—1406.

<sup>20</sup> De o „getizare” a Tomisului în vremea care ne reține atenția vorbește și I. Stoian, *Tomitana*, București, 1962, p. 32.

<sup>21</sup> Fără să ne putem explica limpede în ce fel s-a ajuns la această situație, către începutul sec. III e.n. mai multe inscripții monumentale ajunse pînă la noi ne vorbesc de consolidări ale incintei și de reparații în *agora* realizate cu cheltuiala comună a grecilor și a tanaților din așezarea căreia i se spune în mod obișnuit *ἐμπόριον*. Cele două grupuri etnice au fiecare magistrați proprii: mai-marelui grecilor i se zice ἑλληναρχης, căpeteniei localnicilor, ἀρχων Ταναϊτῶν (IPE, II 427, 428, 430), ambii subordonați probabil unui împuternicit al regelui bosporan care controla regiunea (A. Herrmann, RE IV A (1932), col. 2169). După puținele informații care ne stau la dispoziție, chiar și la Tanais rămîne îndoielnic dacă avem a face cu o *singură* așezare, administrată în comun, sau cu două, juxtapuse, cum pare să rezulte din cercetările arheologice executate aci cu începere din 1957. Cf. V. F. Gaidukevici, *Bosporskoje Carstvo*, Moscova, 1949, p. 344 și A. Boltunova, *K istorii Tanaisa*, Klio, XLII, 1964, p. 195—206.

<sup>22</sup> În această privință, cf. considerațiile mele în Actele Congresului de arheologie clasică de la Paris (1963), p. 331—334.

<sup>23</sup> Journal des Savants, 1955, p. 28—40, 73—91.

Cu privire la Byzanț, îmi face plăcere să reproduc reflecțiile pline de miez ale lui Louis Robert, a cărui competență, îmbrățișind toate aspectele vieții istorice a cetății de pe țărmul Bosforului, nu mai are nevoie să fie subliniată. „Byzance — scrie el, într-o carte consacrată stelelor funerare din acest oraș despre care s-a dat seamă în paginile Studiilor clasice<sup>24</sup> — a conservé ténacement ce qu'elle avait reçu de ses origines. Cette persistance est, dans les colonies grecques, un fait général... Précisément Dionysios de Byzance, auteur du *Anaplous Bospori*, a une excellente formule pour l'exprimer (ed. Güngerich, § 39): τὰ δὲ εἶδη τῶν οἰκιστῶν, νόμοι τοῖς ἀποίκιοις („les usages des fondateurs sont devenus des lois pour les colons”)<sup>25</sup>.

Aceste puține cuvinte rezumă lapidar situațiile de felul celei ce ne interesează și constituie cel mai bun răspuns la speculațiile a căror inanitate m-am simțit dator s-o relev. Căci, cum mi se va îngădui poate să spun, cu cuvintele lui Ephoros și cu referire nu numai la aceste puține pagini, ci la toate *Notele de lectură* cite am publicat și voi mai apuca poate să public, „m-am străduit să stabilesc adevărul în această privință și în altele la fel, de cite ori faptele înfățișează aspecte nelămurite ori dau loc la tâlcuiuri neadevărate: ταῦτα δὲ καὶ τὰ τοιαῦτα διακριβοῦν εἰσθαμεν, ὅταν ἡ τι τῶν πραγμάτων ἢ παντελῶς ἀποροῦμενον ἢ ψευδῇ δόξαν ἔχον<sup>26</sup>.

## NOTES DE LECTURE\*

### RÉSUMÉ

51. — *Sur une inscription mithriaque d'Istros éditée par Pârvan.* Dans l'*album* qui nous a conservé les noms des souscripteurs à la construction d'une grotte mithriaque à Istros (Dacia, II, 1925, p. 218, no. 21 = CIMRM, II 2296), pour la plupart des gens connus dans la prosopographie de cette ville au II<sup>e</sup> siècle, l'éditeur, Pârvan, lisait aux lignes 3—4 : ἐπὶ ἐ[ε]ρω Ἰουλίῳ Σεουήρου [β(ε)νεφικιαρίῳ] ὑπατικοῦ, pensant avoir à faire à un simple *beneficiarius consularis*, qui, dans la confrérie religieuse à laquelle il appartenait, aurait exercé la fonction de prêtre (viager ou annuel). En réalité, l'examen de la pierre révèle qu'à la ligne 4, avant ὑπατικοῦ, il n'y a aucune trace du sigle βφ (qu'on reconnaît clairement à la ligne 15, après le nom de Iulius Bassus). En outre, dans les inscriptions histriennes, la mention d'un ἱερεύς en tête d'un document plus ou moins officiel, comme notre liste, concerne chaque fois l'éponyme de la ville, le prêtre d'Apollon Médecin. Dans ces conditions, plutôt qu'un bénéficiaire,

<sup>24</sup> VII, 1965, p. 353—358.

<sup>25</sup> Nezih Firatlı, *Les stèles funéraires de Byzance gréco-romaine*, avec l'édition et l'index commenté des épitaphes par L. Robert, Paris, 1964, p. 135.

<sup>26</sup> Ephoros citat la Strabon, *Geogr.*, X 3—4.

\* Les séries précédentes de ces *Notes de lecture* ont paru dans *Studii clasice*, VII, 1965, p. 319—333; VIII, 1966, p. 231—246; IX, 1967, p. 223—249; X, 1968, p. 233—243; XI, 1969, p. 233—249; XII, 1970, p. 171—190; XIII, 1971, p. 171—190; XIV, 1972, p. 195—222; XV, 1973, p. 163—181; XVI, 1974, p. 249—265.

prêtre de l'association en question, il convient de voir en Iulius Severus un gouverneur de rang consulaire de la Mésie Inférieure (ὕπατιχός) qui, en une année quelconque de sa mission, a dû exercer à Istros la dignité d'éponyme. Des trois Iulii Severi qui vers le milieu du II<sup>e</sup> siècle ont administré la province des bouches du Danube, l'A. estime qu'il pourrait s'agir de T. Statilius Iulius Severus, dont la présence est attestée en Mésie en 159.

52. — *A la poursuite du salut. En marge d'une inscription de Tomis.* Rappelant la tendance, largement répandue vers la fin de l'ère païenne, de se faire successivement initier dans les mystères d'un grand nombre de divinités secourables, l'A. cite plusieurs exemples de ce comportement offerts par des documents de Tomis et d'Istros. A cette occasion, il suggère qu'un personnage connu à Istros comme adorateur du μέγας θεός Διόνυσος pourrait être le même qui, à Tomis, figure sur une liste de mystes de Cybèle. Dans le premier cas notre homme s'appelle Ἀλέξανδρος ΗΛΕΙ, dans le second, son nom a été lu par les éditeurs (IGR, I 614) Ἀλέξανδρος ΗΛΕΙ. Ce patronymique insolite doit certainement être corrigé en ΗΛΕΙ, ce qui, en supprimant dans le texte tomitain un nom fantôme, nous permet de reconnaître dans son porteur une de ces âmes en peine, si nombreuses aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles, qui, en multipliant les initiations et les manifestations de piété, espéraient s'assurer un sort privilégié dans l'au-delà.

53. — *Critiques ou calomnies? A propos d'une étude de J. Bromberg sur la Dobroudja au moyen âge.* Au hasard d'une nouvelle lecture de l'article de J. Bromberg, *Toponymical and Historical Miscellanies on Mediaeval Dobroudja, Bessarabia and Moldo-Wallachia* (Byzantion, XII, 1937, p. 151—180, 459—475 et XIII, 1938, p. 9—71), qui, en même temps que de nombreuses lacunes d'information, accuse une fâcheuse tendance à faire la leçon aux savants roumains s'étant occupé de l'histoire de la Dobroudja dans l'antiquité, en ne reculant même pas devant la calomnie, l'A. relève le reproche adressé à V. Pârvan d'avoir faussement mentionné la présence des Daces en Scythie Mineure à l'époque romaine. A ce sujet, il rappelle d'abord que pour les historiens et les géographes anciens les Gètes et les Daces étaient deux branches du même peuple (ainsi Strabon, *Geogr.*, VII 3, 13), ensuite le fait que précisément à l'époque romaine une inscription connue de longue date (CIL, III 14437) mentionne, à propos d'une querelle de confins, la présence des Daces dans le territoire rural de la *ciuitas Ausdecensium* (au Sud de Callatis) : ... *aduersus Dacos... opus hoc excessent Daci termini ciuitatis obligati sint* (lecture de Mommsen).

54. — *Encore sur l'organisation du 'koinon' pontique: le rapport ποντάρχης — ἀρχιερεύς.* Sur la question de savoir si dans le *koinon* de Mésie les dignités de pontarque et de grand-prêtre du culte des empereurs étaient cumulatives ou exercées par deux personnes différentes, l'A., qui a toujours penché vers la première de ces opinions, estime pouvoir invoquer le témoignage de deux inscriptions récemment publiées par J. P. Touratsoglou Ἀρχαῖα Μακεδονία, Thessaloniki, 1970, p. 81—289 = AE, 1971, 430—431) d'où il ressort clairement que, tout au moins dans le κοινὸν τῶν Μακεδόνων, le μακεδονιάρχης cumulait cette dignité

avec celles d'ἀρχιερεὺς et d'ἀγωνοθέτης des chasses et combats de gladiateurs organisés par le κοινόν en l'honneur de l'empereur régnant (Gordien III).

55. — *Tomis, cité gréco-gète à l'époque d'Ovide?* A propos d'un article de S. Lambrino portant cet titre et paru dans *Ovidiana. Recherches sur Ovide publiées à l'occasion du bimillénaire de la naissance du poète* (Paris, 1958, p. 379—390), où ce savant croyait pouvoir soutenir qu'aux premières années de notre ère Tomis était „une cité double : grecque de fondation, gétique par l'apport de cette population des alentours, établie entre les murs de la cité”, l'A. défend le point de vue selon lequel cette colonie de Milet, fondée au VI<sup>e</sup> siècle sur le littoral roumain de la mer Noire, est restée tout au long de son existence historique grecque par la langue aussi bien que par les institutions, civiles et religieuses. Le témoignage des inscriptions est à cet égard décisif et il nous permet de comprendre que — quels qu'aient été ses rapports avec les Gètes qui peuplaient l'arrière-pays — Tomis n'a jamais abrité une communauté double, au sens où l'entend Lambrino, qui va jusqu'à postuler l'existence d'une „entente officielle” aux termes de laquelle les Grecs auraient accepté dans leur ville les Gètes „avec leurs institutions”, leur cédant même l'*agora* pour des duels judiciaires. Cette dernière affirmation est étayée par l'interprétation abusive de deux vers des *Tristes* (V 10, 43—44), dont le vrai sens est différent. On peut en dire autant du passage emprunté à l'épître *Ex Ponto* IV 13, vers 23—32, où l'on nous invite à reconnaître „une sorte de première manifestation du culte impérial à Tomis ou tout au moins un témoignage de loyauté envers le nouvel empereur, précédant ou accompagnant un éventuel serment de fidélité”.

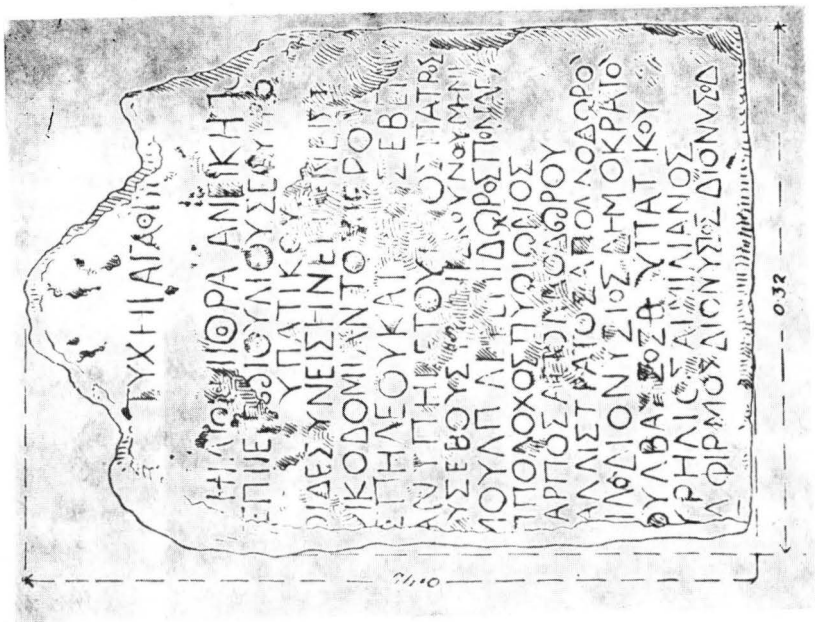


Fig. 2



Fig. 1





## AL VI-LEA CONGRES INTERNAȚIONAL DE STUDII CLASICE

Madrid, 2–6 septembrie 1974

DE

I. FISCHER

Sub conducerea unui comitet prezidat de cunoscutul elenist Manuel Fernández-Galiano, Universitatea madrilenă „Complutense” a găzduit cel de al VI-lea Congres organizat de Federația internațională a asociațiilor de studii clasice (FIEC).

Tema principală a congresului, „Rezistență și asimilare la civilizația antică în lumea mediteraneană”, poate apărea la prima vedere destul de restrânsă; a fost însă interpretată de organizatori într-un sens foarte larg, ceea ce a permis ca referatele și mai ales comunicările să aibă ca obiect o problemă aproape nelimitată, singura caracteristică unitară fiind aceea a contactului dintre popoare și civilizații. Astfel, au putut fi ascultate comunicări de lingvistică privind substratul prelenic sau preroman (M. S. Ruipérez, *Substratul lingvistic pregrece*, L. Michelena, *Limbi indigene și limba clasică în Hispania*), dar și contactul dintre cele două limbi clasice (E. Peruzzi, *Cultura miceniană în Latium*). În același fel au fost concepute și comunicările de istorie literară și culturală (A. Dihle, *Elemente antice și neantice în teoria statului în literatura creștinismului timpuriu*, J. Fontaine, *Romanitate și hispanitate în literatura hispano-romană a secolelor IV și V*, J. Burian, *Rezistența și asimilarea Barbarilor la cultura romană, după istoriografia păgînă a Imperiului țirziu*, E. Wistrand, *Rezistența stoicismului față de imperiu*, J. Pouilloux, *Întîlnirea elenismului cu Orientul în Cipru între 1200 și 300 î.e.n.*, F. Rodríguez Adrados, *Lirica greacă arhaică și Orientul*). În științele istorice, abaterile de la nucleul tematic au fost mai puțin vizibile, lucru ușor de înțeles, de vreme ce mecanismul asimilării și rezistenței e determinat în primul rînd de evenimentele politice, militare, economice și sociale (J. Straub, *Sertorius în Spania*, R. Étienne, *Dimensiunile sociale ale romanizării în peninsula iberică de la origini pînă la sfîrșitul Imperiului*, D. Selov, *Orașele grecești și Barbarii pe țărmul septentrional al Mării negre*, J. Wolski, *Parții și atitudinea lor față de lumea greco-romană*, M. Rambaud, *Rolul asimilator al armatei lui Caesar în timpul războiului cu galii*, Chr. Mohrmann, *Rezistența și asimilarea monahismului la civilizația clasică*, L. Deroy, *Inserarea primilor coloni greci ai Siciliei într-o piață etruscizată*; trebuie subliniat că două referate principale au fost încredințate unor savanți români (D. M. Pippidi, *Geți, greci și romani în Sciția minoră: coexistență politică și interferențe culturale*, și D. Protase, *Raporturile dintre daci și romani în provincia Dacia*). Științele „auxiliare” ale istoriei, epigrafia și arheologia și-au spus de asemenea cuvîntul (O. Masson, *Greci și indigeni în Cirenaica după mărturia epigrafei*, H. Solin, *Numele sclavilor orientali din Roma și integrarea lor în societatea romană în lumina onomasticii*). Este dificil să continuăm înșirarea numeroaselor comunicări din domenii înrudite (istoria religiilor, a dreptului etc.), fără riscul de a reproduce aici programul congresului.

Pe lângă această atît de vastă temă principală au funcționat și cîteva secții cu tematică specială. Una dintre acestea a fost consacrată noutăților din domeniul filologiei clasice. S-au prezentat aici interesante comunicări privind utilizarea calculatoarelor electronice în critica de text (L. Delatte, *Folosirea calculatorului în domeniul studiilor clasice: dezvoltări recente*, G. P. Zarri, *Critica de text și calculatoarele electronice: un studiu algoritmic al tradiției manuscrise pentru „Appendix Vergiliana”*), descoperiri arheologice recente, stadiul unor lucrări de amploare, (Cataloge de manuscrise și papirusuri, ediții importante, *Thesaurus linguae Graecae*, marele dicționar grec-spaniol), ipoteze privind descifrarea unor texte (E. Masson, *Prezența eventuală a limbii hurrite în tăblițele cipro-minoene de la Enkomi*), dar și unele de natură celor grupate de obicei în rubrica „Varia” (tehnica compoziției unor opere literare, note exegetice etc.).

Secția papirologică a Congresului a fost consacrată dezvoltării cercetărilor recente în acest domeniu.

Două secții au avut ca obiect omagierea unor personalități din trecut: Platon (la cea de a 2400-a aniversare a nașterii) și umanistul spaniol Juan Luis Vives (1492–1540).

Paralel cu Congresul s-au desfășurat lucrările unui Colocviu instituit încă de la trecuta Adunare Generală FIEC, privind raporturile dintre umanitățile clasice și științele

contemporane, prezidat de Kurt von Fritz<sup>1</sup>, secretariatul general fiind asigurat de Alain Michel. Rapoartele și discuțiile din cadrul acestui colocviu au purtat asupra diverselor aspecte particulare ale temei: științe „exacte”, științe ale naturii, științe umane și politice.

Numărul mare, interesul major și varietatea comunicărilor i-au făcut pe congresiști să regreta că fatalele coincidențe de program îi împiedicau să asiste la toate ședințele la care ar fi dorit. Aceasta este, pare-se, soarta tuturor marilor congrese internaționale: încercările organizatorilor de a limita cantitatea, de a circumscrie temele, de a impune o anumită concepție asupra definirii mai riguroase a noțiunii de comunicare științifică se izbesc (și sînt înrînte pînă la urmă) de sentimentele de colegialitate și de alte considerente omenești, dacă nu umanitare.

Cele două ședințe plenare (de inaugurare și de închidere) au avut un caracter solemn și de aceea singurul prilej de întîlnire al tuturor participanților a fost recepția oferită în seara zilei de marți (3 septembrie) de primarul Madridului în „Grădinile lui Cecilio Rodríguez” din vastul „Parque del retiro” al orașului, unde congresiștilor le-a fost dată și posibilitatea de a face cunoștință cu folclorul atît de bogat al Spaniei.

Trebuie de asemenea semnalată, în marginea Congresului propriu-zis, importanța și excelent organizată (de către prof. M. S. Ruipérez) expoziție de cărți, care a prezentat ultimele noutăți editoriale de specialitate din Spania și din multe țări străine; din nefericire, România n-a fost reprezentată decît prin cîteva donații întîmplătoare, ceea ce impune pentru viitor stabilirea unor relații sistematice organizate între editurile noastre cu caracter științific și comitetele de conducere ale congreselor internaționale.

În conformitate cu o uzanță stabilită încă de la înființare, concomitent cu congresul quinquenal, FIEC își ține Adunarea generală, procedîndu-se, cu această ocazie, la reînnoirea Biroului. Adunarea a avut loc în ziua de 31 august, sub președinția lui Marcel Durry. Dintre numeroasele puncte ale ordinii de zi, cititorii noștri vor fi interesați desigur mai ales de două: fixarea datei și locului congresului următor și componența Biroului. O fericită întîmplare — și prin „întîmplare” nu înțelegem aici hazardul aleatoriu — face ca hotărîrile luate în ambele împrejurări să prezinte o importanță deosebită pentru noi. În privința congresului următor s-a decis ca acesta să aibă loc la Budapesta în 1979; trebuie subliniat că este prima oară că o țară socialistă va găzdui această importantă reuniune internațională. Reînnoirea Biroului a avut de data aceasta un caracter deosebit: după 26 de ani de muncă pasionată și neobosită, secretara Federației (de la înființarea ei), Juliette Ernst, vajnica directoare a indispensabilei „Année Philologique”, și-a anunțat hotărîrea de a nu mai candida pentru o nouă perioadă de 5 ani. Adunarea a considerat că trebuie să-i satisfacă cererea și, după un emoționant și spiritual elogiu rostit de Marcel Durry, s-a procedat la alegerea noului secretar, în persoana profesorului F. Paschoud (Geneva), Juliette Ernst, care refuzase președinția, rămîne secretară de onoare a Federației și delegată permanentă a acesteia pe lângă Consiliul internațional de filozofie și științe umane (CIPSH). Evenimentul major din punctul nostru de vedere este însă alegerea președintelui Federației: cîntea (și povara) președinției a revenit prof. D. M. Pippidi, secretarul general al Societății de studii clasice din România. Cum a subliniat atît fostul președinte, Marcel Durry, cît și succesorul său, cîntea aceasta reflectă și se răsfrînge asupra întregii mișcări clasice românești, la a cărei dezvoltare D. M. Pippidi a jucat în ultimele decenii un rol esențial. Nu e necesar să amintim aici că funcția de grea răspundere pe care o ocupă reprezentantul României survine într-un moment dificil pentru umanitățile clasice; dar onoarea care ni se face ne obligă la eforturi sporite pentru dezvoltarea studiilor antice, în cercetarea științifică, nu mai puțin, însă, în învățămîntul liceal și universitar. Ceilalți membri ai noului Birou sînt: Wolfgang Schmid (R.F.G.) și W. H. Willis (U.S.A.), vicepreședinți, F. Paschoud (Elveția), secretar, J. Bingen (Belgia), trezorier, H. Lloyd-Jones (Marea Britanie) și J. Kajanto (Finlanda), membri adjuncți.

Participanții la congres și la Adunarea generală<sup>2</sup> vor păstra mereu proaspătă amintirea zilelor filologice madrilene, în care s-au putut bucura de ospitalitatea generoasă și caldă a colegilor spanioli; strădaniile acestora de a domina dificultățile unei reuniuni de o atît de mare anvergură au fost răsplătite de succesul deplin al congresului și de recunoștința tuturor celor care au avut prilejul de a beneficia de experiențele științifice și umane ale întîlnirii.

<sup>1</sup> Înaintea Congresului a fost difuzată o lucrare a ilustrului savant mîunchenez, considerată ca un fel de raport de bază al dezbaterilor: *The Relevance of Ancient Social and Political Philosophy for our Times*.

<sup>2</sup> Societatea de studii clasice a fost reprezentată la Adunarea generală de prof. D. M. Pippidi, delegat, și de semnatarii acestor rînduri, delegat adjunct. La congres au participat, sub o formă sau alta, în afara celor amintiți mai sus: I. Banu, C. L. Băluță (Alba Iulia), Gabriela Creția, D. Protase (Cluj-Napoca), L. Wald.

# AL IX-LEA CONGRES AL ASOCIAȚIEI „GUILLAUME BUDÉ”

Roma, 13—18 aprilie 1973

DE

D. M. PIPPIDI

La doisprezece ani după congresul de la Aix-en-Provence, despre care am dat seamă în volumul VII (1965) al Studiilor clasice, p. 361—362, și la cinci ani după cel de la Paris — al VIII-lea la număr —, întrunit în capitala Franței între 5—10 aprilie 1968 (cf. Studii clasice, XIII, 1971, p. 201—206), se publică *Actele* congresului al IX-lea al Asociației „Guillaume Budé” organizat în 1973 la Roma cu sprijinul Academiei „dei Lincei”, în același timp cu sesiunea festivă a Societății de studii latine din Paris, de la a cărei întemeiere se împlineau în aceleași zile nu mai puțin de 50 de ani \*. Din empireul unde ne place s-o imaginăm, umbra lui Jules Marouzeau trebuie să îi privit cu mulțumire această coincidență, și tot așa umbrele lui Paul Mazon și ale fraților Croiset, ctitorii asociației ajunse astăzi la o atît de mare dezvoltare și faimă.

E vorba, după impresia pe care și-o poate face oricine răsfoind publicația festivă, de un congres mare în deplinul înțeles al cuvîntului: prin numărul și importanța participanților, prin tematica dezbaterilor și prin amploarea manifestărilor desfășurate în același timp cu ședințele de lucru. În aceste condiții, e de la sine înțeles că puținele pagini pe care mi-e îngăduit să le închin *Actelor* reprezintă abia o semnalare a bogățiilor cu care ne îmbie cele două compacte volume.

Volumul I se deschide cu discursurile augurale rostite la începutul Congresului de președintele Pierre Boyancé, membru al Academiei de Inscripții, de delegatul Academiei Franceze, Jean Mistler, de Marcel Durry, atunci președinte în exercițiu al Federației Internaționale a Asociațiilor de studii clasice, și de Secretarul general al Congresului, profesorul Alain Michel. Din partea gazdelor, au rostit cuvîntări Pietro Romanelli, președintele Institutului „di Studi Romani”, Cardinalul Garrone, președintele ședinței plenare de la 14 aprilie, pe lângă salutul adresat congresiștilor de Papa Paul al VI-lea, cu prilejul vizitei lor la Vatican în ziua de 16 aprilie. Din cuvîntul — în latinește — rostit cu acel prilej de capul creștinătății catolice, îmi place să citez un scurt pasaj privitor la soarta studiilor clasice în lumea modernă: „Notum est gloriosum eiusmodi laborem temporibus, quibus uitam degimus, non leuibis interdum difficultatibus praepediri. Cum enim a sat multis nimium tribuatur artibus technicis, calculus et rationibus, litterarum disciplinae saepe reiciuntur, despiciuntur uel coercentur. Neglegentes ergo illas, quae animos orrent et excolunt, mortales quasi similes fiunt machinis, quas fabricantur, et uerae humanitatis et amoris expertes” — și definiția bunului filolog, care nu se străduie numai să retrăiască trecutul, dar și să prevadă viitorul: „Videtur ergo haec esse imago perfecti philologi, qui et uetera tuetur et prouehit noua” (p. 15—17).

Ședințele propriu-zise ale comisiunilor de lucru comportau dezbateri asupra citorva mari teme, deschise în fiecare caz printr-un raport al președintelui și orchestrate în continuare de comunicări și intervenții prezentate de unii din cei mai de seamă filologi și istorici din Franța, din Italia și din numeroase țări din lume, fără a excepta țările socialiste: RDG, Polonia, Ungaria și R.S. România. Prima mare temă supusă meditației congresiștilor era *Istoriografia greacă* (președinte Jacqueline de Romilly); a doua, *Teatrul la Roma* (președinte Pierre Grimal); a treia, *Istoria veche în opera umaniștilor francezi* (președinte V.-L. Saulnier), a patra, *Pedagogia limbilor și civilizațiilor în antichitatea greco-latină* (dezbateri conduse de H. Goube și Jean Plaud), a cincea, *Comisia tinerilor în fața culturii* (raportori Jacques Thuillier, P. Miquel și A. Houlou).

În marginea congresului propriu-zis, alte două manifestări se desfășurau în aceleași zile la poalele Capitoliului: o masă rotundă italo-franceză organizată de Asociația Budé și de Istituto di Studi Romani pe tema: *La tradition du théâtre romain dans la mise en scène et les beaux-arts de l'antiquité aux siècles d'or* (vorbitori: Paolo Enrico Arias, A. Greco, J. Thuillier, M. Fumaroli) și un colocviu italo-francez organizat de Accademia dei Lincei pe tema: *La philosophie grecque et*

\* ASOCIATION GUILLAUME BUDÉ, *Actes du IX<sup>e</sup> Congrès, Rome 13—18 avril 1973*, Paris, Société d'Édition „Les Belles Lettres”, 1975 2 vol., 1057, p. in 16<sup>o</sup>.

le drott romain (participanți: William Seston, Carlo Alberto Diano, Michel Villey, Alain Michel, Mario Talamanca, Jean Gaudemet, Claude Nicolet, Giuseppe Grosso, Santo Mazzarino, Giovanni Vitucci, Piero Treves și Joseph Modrzejewski). Textele prezentate la prima întâlnire s-au tipărit între timp în *Studi Romani* (1974, 1) și *Lettres d'Humanité* (1974), cele citite la colocviu urmează să fie publicate într-o plachetă specială de Accademia dei Lincei.

Revenind la primele două mari teme ale Congresului (singurele de care mi-e îngăduit să mă ocup astăzi, celelalte depășind în cea mai mare parte preocupările culegerii noastre), trebuie să repet că — deschise prin expunerile substanțiale, deși diferit concepute ale celor doi raportori: Jacqueline de Romilly și Pierre Grimal — ele au reținut atenția congresiștilor timp de mai multe zile, în ședințe desfășurate paralel. Cum n-am răgazul să mă opresc asupra tuturor (e vorba, în primul caz, de nu mai puțin de 12, în cel de-al doilea, de 16 comunicări, unele de mare întindere), aș vrea măcar să le semnez atenției cititorilor interesați să le cunoască titlurile și autorii.

Cred că nu voi fi acuzat de parțialitate sau de deformare profesională, dacă din capul locului voi spune că textele închinete istoriografiei mi se par, în ansamblu, de o mai mare noutate și de un nivel mai ridicat decât cele consacrate teatrului la Roma. Faptul ține, de bună seamă, de orientarea dată discuției de conducătoarea Comisiei, dar și de recrutarea vorbitorilor, cu puține excepții învățați de mare și justificată faimă, care au știut să-și „redescopere” subiectele, chiar când la prima privire s-ar crede că e vorba de teme epuizate. Astfel în cazul lui Giuseppe Nenci, care semnează paginile intitulate *Économie et société chez Hérodote*, astfel în cel al lui Kazimierz Kumaniecki, care prezintă *Quelques remarques sur les sources orales chez Thucydide*, ori al lui Arnaldo Momigliano (*Polibio, Posidonio e l'imperialismo romano*), Paul Pédech (*Polybe face à la crise romaine de son temps*), Frank Walbank (*'Symptoké': son rôle dans les Histoires de Polybe*) și Santo Mazzarino (*Il cosiddetto 'Anonymus post Dionem' e la storiografia greca del III secolo d.c.*). Alături de ele, de o atenție meritată se învrednicește și celelalte comunicări prezentate în secțiune: J. Harmatta, *La tendance politique d'Hellénisme dans les 'Troika'*, M. Trédé: *Les causes multiples et l'organisation de la période chez Thucydide*, E. Delebecque, *Alcibiade selon le Xénophon des 'Helléniques'*, Claude Vatin, *Polybe, Plutarque et la mort de Machanidas sous les coups de Philopoemen*, Emilio Gabba, *Dionigi e la 'Storia de Roma arcaica'* și Istvan Borzsák, *De Thucydide à Tacite*.

Varietatea și interesul temelor tratate (în ciuda unei anumite inegalități) nu-i mai puțin mare în secțiunea închinată teatrului la Roma. Aci, înainte de alte contribuții, trebuie menționat raportul doct și nuanțat al lui Pierre Grimal, care, deschizând dezbaterile, a știut nu numai să schițeze pentru ascultători dezvoltarea teatrului ca gen literar în cetatea de pe malurile Tibrului, dar și să evoce cu ascuțite problemele pe care această evoluție le pune cercetătorului, în lumina unei mai adâncite cunoașteri a teatrului grec și îndeosebi a comediei lui Menandru. În aceste condiții nu-i de mirare că două comunicări sînt anume consacrate aportului papirilor la mai buna înțelegere a originalității comediografilor latini: V. Poeschl, *Les nouveaux papyrus de Ménandre et l'originalité de Plaute* și F. Della Corte, *La tipologia del personaggio della Pallata*, în timp ce altele studiază fie aspecte particulare ale opereii călăru scriitor (A. D. Leeman, *Aspects dramaturgiques du 'Miles' plautin*; C. Questa, *L'antichissima 'ekdosis' del cantic plautini e il moderno editore di Plauto*; R. Schilling, *Les dieux dans le théâtre de Plaute*; F. Giancotti, *Lacune e variazioni sugli stessi temi nelle sentenze di Publilio Siro*; F. Dupont, *Le personnage et son mythe dans les tragédies de Sénèque*), fie momentului social oglindit în comediiile sau dramele luate în considerare (G. Serbat, *Théâtre et société au second siècle avant J.C.*; F. Callier, *La 'libertas' et les valeurs politiques dans le théâtre de Térence*; J.-C. Dumont, *Cicéron et le théâtre*; J.-M. André, *Les 'Ludi scaenici' et la politique des spectacles au début de l'ère antonine*; E. Cizek, *Suétone et le théâtre*; J. Oroz Reta, *Du théâtre classique au théâtre religieux*).

Un loc izolat ocupă în această secțiune comunicarea lui L. Foucher, *Le théâtre et le culte dionysiaque en Afrique*, în care autorul, excelent cunosător al monumentelor antice din Africa de Nord, studiază, pe baza mozaicurilor și a inscripțiilor din Algeria și Tunis, legăturile posibile dintre cultul lui Dionysos-Liber și anume spectacole sacre organizate fie în teatre proprii sanctuarelor acestui zeu din Thugga și Madaura, fie în unele clădiri-anexe ale sediiilor unor confrerii dionisiace din El Djem, Cuicul și Hadrumetum. Numărul mare al acestor grupări mistice pe pământul Africii a fost relevat de mult. „Peut-on considérer — se întreabă învățatul citat —, d'après l'interprétation des monuments et de l'iconographie, qu'il existait auprès de ces associations à caractère purement religieux et politique des confréries de *technites* groupant, sous le signe du dieu, tous les acteurs qui se produisaient ici ou là?”. Fără să fie sigur, un răspuns afirmativ la acest mod de a pune problema apare probabil.

Cum am arătat înainte, în volumul al II-lea al *Actelor* sînt publicate rapoartele introductive la celelalte teme ale Congresului și comunicările legate de ele. Dintre autorii acestora, notez la întîmplare numele lui R. Lebégue, J.-C. Margolin, R. Garapon, A. Masaracchia, G. Laforest

și, mai ales, Alain Michel, despre al cărui rol de prim plan în organizarea Congresului am mai avut prilejul să vorbesc.

În ședința de închidere, la 18 aprilie, au luat cuvîntul, pentru a exprima mulțumiri și a sublinia rezultatele satisfăcătoare ale întîlnirii sărbătorești, regretatul Pierre Chantraine, pe atunci vicepreședinte al Asociației „Guillaume Budé”, Fernand Robert, secretarul ei general și, o dată mai mult, președintele Congresului, Pierre Boyancé, care, trecînd în revistă feluritele aspecte ale muncii încheiate, subliniază cu căldură aportul tinerilor la reușita comună. „C'est avec les jeunes que j'ai voulu passer la dernière heure de nos séances de travail” — mărturisește el. „Nos sections de jeunes, qui, dans le passé, furent animées si vaillamment par notre tant regretté Jean Malye, vont se développer encore dans les années qui viennent : j'en ai acquis la certitude en écoutant les communications excellentes que j'ai entendues hier matin. Ouvertes au présent comme au passé, elles débordent tout naturellement sur l'avenir. M. Alain Michel, qui parla aussi chez eux et mérite d'être considéré comme un jeune par son enthousiasme éloquent, a terminé sa belle intervention sur le mot d'espérance... Puisse le prochain congrès, dans cinq ans, être, s'il est possible (mais est-ce possible?), encore plus amical, encore plus riche de science et d'esprit et justifier ainsi ce mot d'espérance sur lequel il me plaît de clore le IX<sup>e</sup> Congrès !”

În ansamblu, o manifestare de mare prestigiu științific și uman, oglindită într-o publicație cu adevărat demnă de ea.



# COLOCVIUL DE LA GARGNANO AL SOCIETĂȚII INTERNAȚIONALE DE STUDII NERONIENE (SIEN)

DE

EUGEN CIZEK

Societatea internațională de studii neroniene a fost de fapt inițiată cu prilejul congresului mondial al latinistilor de la București (toamna lui 1970). Un grup de participanți din mai multe țări a proiectat încă de atunci crearea unui organism internațional care să studieze problemele puse de mărturiile literare și de alt ordin cu privire la anii 54–68 e. n. Cu încetul, acest proiect a început să prindă contur, astfel încât, la inițiativa lui Jean-Michel Croisille, Societatea de studii neroniene a luat naștere la Clermont-Ferrand (Franța), încă din primele luni ale anului 1972. Statute și o conducere provizorie au luat ființă și un fișier de lucrări s-a înfiripat la Clermont-Ferrand.

La inițiativa unuia dintre președinții provizorii — profesorul Mario Attilio Levi — și mulțumită amabilității Universității din Milano, o primă consfătuire a membrilor societății s-a desfășurat la sediul de vară al acestei universități, adică la Gargnano (Italia), pe țărmurile frumosului lac Garda. Consfătuirea s-a desfășurat în zilele de 17 și de 18 mai 1974. Cu acest prilej, a fost adoptat statutul definitiv al societății, care a primit sigla SIEN, *Société Internationale d'Etudes Néroniennes*. De asemenea a fost ales pe trei ani un consiliu de administrație compus din următoarele 14 persoane: președinți — M. A. Levi (Italia), G. Ch. Picard (Franța) și R. Verdière (Belgia) — secretari — J. M. Croisille (Franța) și E. Cizek (România) — trezorier — J. Melmoux (Franța) — membri — F. Giancotti (Italia), P. Grimal (Franța), B. M. Marti (SUA), O. Montevecchi (Italia), C. Poghire (România), O. Raith (RFG), G. Schmeling (SUA), T. Zavadski (Elveția). La rândul său, acest consiliu a ales pe un an următorul birou restrîns: președinte — M. A. Levi (Italia) — vicepreședinte — R. Verdière (Belgia) — secretari — J. M. Croisille (Franța), E. Cizek (România) — și trezorier — J. Melmoux (Franța).

Consiliul de administrație se va reuni în fiecare an, iar o dată la trei ani vor avea loc colocvii științifice. Societatea va continua eforturile de a stimula cercetările asupra diferitelor aspecte puse de istoria, arheologia și de literatura epocii neroniene, va constitui la Clermont-Ferrand un fond de lucrări publicate și va face eforturi pentru a publica o revistă de specialitate. Cotizația de membru a fost fixată la 20 de franci francezi lunar, iar următoarea întrunire a biroului restrîns a fost fixată la Bruxelles, pentru 20 ianuarie 1975.

Dar consfătuirea de la Gargnano nu s-a limitat la stabilirea bazelor administrative ale societății. Un foarte interesant colocviu, pe bază de comunicări, a abordat diferite aspecte istorico-literare ale epocii lui Nero. Astfel s-a dovedit din nou — dacă mai era nevoie de o asemenea demonstrație — că reuniunile științifice pe probleme circumscrie, bine delimitate, sînt mai utile decît vasele congrese eterogene. Finalitatea profund umanistă a societății — care își propune studierea unuia dintre momentele cele mai bogate în mărturii ale istoriei romane — a rezultat de altfel în mod clar din dezbaterile prilejuite de acest colocviu. Dintre titlurile comunicărilor prezentate reținem: J. Melmoux (Franța), *Helvidius Priscus et le cercle de Thraséas*, care a demonstrat cu strălucire continuitatea unuia dintre centrele de acțiune și de gîndire din epoca neroniană ca și filiațiile complexe dintre Helvidius și socrul său; R. Verdière (Belgia), *À verser au dossier sexuel de Néron*, comunicare care a analizat cum imaginea despre persoana lui Nero a fost sistematic „înnegrită” de surse; C. Gatti (Italia), *Nerone e il progetto di riforma tributaria del 58 d. C.*, lucrare consacrată celebrului proiect de reformă fiscală; B. M. Marti (SUA), *Lucan's Narrative Techniques*, expunere ce a analizat în profunzime laboratorul de creație al lui Lucan; O. Montevecchi (Italia), *Nuovi documenti papirologici dall'Egitto*, excelentă investigare a unor surse și probleme de mare importanță suscitade de o regiune-cheie a Imperiului.



Aceste comunicări și celelalte, pe care nu avem răgazul să le evocăm, au fost urmate de discuții ample, bogate în sugestii, deosebit de vii și de sincere. Multe aspecte ale epocii neroniene au fost astfel elucidate sau propuse unor noi investigații : bogata evoluție a epocii a fost din nou pusă în lumină. Comunicările și o parte dintre discuții sînt întrunite într-un volum, care a fost publicat la Milano.

Dar cîștigul cel mai însemnat al unei astfel de întîlniri este altul : el rezidă în stabilirea unor contacte directe, umane, adesea prietenești, totdeauna deosebit de utile, între niște cercetători care se ostenesc de mulți ani pe aceleași probleme, fără să se fi cunoscut vreodată personal și a-și fi confruntat ideile într-o formă mai vie, mai mobilă. Despărțirea din ziua de 18 mai n-a fost umbrită de nici o undă de melancolie. Participanții la colocviu s-au separat entuziaști, convinși că se vor revedea în curînd, că astfel de consfătuiri se vor multiplica și că SIEN le va oferi în continuare prilejul de a lucra împreună. Toată lumea a mulțumit gazdelor italiene a căror primire a fost vrednică de cele mai sincere elogii.

## SIMPOZIONUL „CULTURA CLASICĂ ȘI SOCIETATEA CONTEMPORANĂ”

Craiova, 18 mai 1975

Reluînd o tradiție din perioada începuturilor ei, Societatea de studii clasice a organizat în zilele de 18–20 mai 1975 o sesiune științifică, în cadrul filialei Craiova, la care au participat numeroși clasicisti, sosiți din toată țara pentru a prezenta comunicări, a interveni în dezbateri, a schimba opinii și experiențe. Comunicările au avut ca obiect o tematică deosebit de variată, de la lingvistica indo-europeană pînă la epigrafia latină tîrzie, ponderea principală deținînd-o însă supraviețuirea Antichității în secolele ulterioare. Titlurile comunicărilor vor da cititorilor o primă orientare asupra interesului sesiunii<sup>1</sup>: A. Aricescu (Constanța), *Classis in Plateypegtis*, I. Banu (București), *Platon în alte veacuri*, C. Bordea (București), *Concepte clasice și clasicizante în poezia tragediei la Scaliger*, Al. Cizek (București), *Considerații asupra versiunii lui Herodot de la Coșula*, E. Cizek (București), *Opțiuni filozofice în Cei XII Caesari*, L. Stoianovici-Donat (Craiova), *Pericle și comedia atică*, E. Dumitrașcu (Craiova), *Considerațiile lui Socrate asupra configurării umanului în artă*, K. Dumitrașcu (Craiova), *Alternanța 1/r în limba traco-dacilor*, M. Duțescu (București), *Interferențe între poezia lui Eminescu și poemul De rerum natura*, Al. Horhoianu (București), *Quintilian și Plutarh în opera pedagogică a lui Metodax*, M. Iliescu (Craiova), *Observații lingvistice la Lex Salica*, M. Marinescu-Himu (București), *Un poet vulgarizator al științei: Aratos din Soloi*, I. Micu (Gh. Gheorghiu-Dej), *Eminescu și Lucrețiu*, D. Mincu (Urziceni), *Tipologia tematică a paignion-ului în drama satirică*, M. Munteanu (Constanța), *Localizarea satelor din Scythia Minor*, M. Nasta (București), *Tiparele percepției și problema expresiei*, M. Pirlog (Timișoara), *Timp și spațiu în elegia lui Propertiu*, G. Pisoschi (Craiova), *Suetonius despre gramatici și retori*, L. Wald (București), *Ambiguitas la Augustin*.

Sesiunea s-a bucurat de sprijinul eficient și generos al Rectoratului Universității din Craiova și al Uniunii sindicatelor din învățămînt, știință și cultură. Nici studenții craioveni n-au rămas departe de această manifestare. Pe lîngă o participare asiduă la ședințe, ei au oferit, în ziua de 19 mai, sub îndrumarea prof. L. Stoianovici-Donat, o reușită seară de poezie latină.

Prima zi a sesiunii a fost consacrată unui simpozion pe o temă de o actualitate deosebită: locul pe care cultura clasică îl ocupă în formarea omului societății socialiste românești. După un cuvînt de deschidere rostit de președintele Societății, acad. Al. Graur, și după salutul Rectoratului Universității, reprezentat de prof. N. Popescu-Neculce, și al filialei craiovene (prin președinta acesteia, prof. G. Pisoschi), conducerea dezbaterilor a fost preluată de prof. D. M. Pippidi. S-au ținut trei referate, axate pe domeniile principale ale problematicei generale, urmate de discuții. Pentru a pune la îndemîna cititorilor noștri o imagine cît mai completă și mai clară a desfășurării acestei importante manifestații, publicăm mai jos textele integrale ale referatelor și extrase sau rezumate ale intervențiilor în dezbateri.

### REFERATE

#### GH. VLĂDUȚESCU, *Contemporaneitatea filozofiilor vechi*

Trecutul, la prima vedere, pare să fie suită de vîrste depășite care trăiesc doar în memoria arhivelor. Le-am reaminti, deci le-am readuce în actualitate, numai pentru a le contempla ca pe niște piese într-un muzeu imaginar.

Urme lăsate în vreme, ele ne-ar spune ce-am fost, nu însă ce sîntem și vom deveni; ar răspunde curiozității de a ști cum am gîndit și cum am acționat, dar nu ne-ar ajuta să gîndim și să

<sup>1</sup> Procesele verbale ale ședințelor sesiunii vor fi publicate în *Cronica* obișnuită a activității Societății, în vol. XVIII al Studiilor clasice.

acționăm, în condiția noastră actuală. Astfel încât reconstrucția istorică ne-ar plasa în situații trecute, incomunicabile cu situațiile prezente.

Dacă așa ar sta lucrurile, atunci, contemporaneitatea trecutului — și cu atât mai mult a trecutului filozofic în vîrstă s a antică — ar putea trece drept formulă paradoxală. Dar a reface istoria filozofiei înseamnă a desluși etapele conștiinței noastre filozofice și a căuta și în istorie răspunsuri la interogațiile vremii în care se trăiește. Cătorim la origini, și nu pornim în mod absolut de la ele, nici nu le fixăm ca rinalitate a demersului critic, rostul istoriei nefiind acela de a ne ajuta să evadăm din prezent. Cătorim la origini pentru a reface, urcînd, drumul filozofiei și constituția ei actuală. Întoarcerea în timp este subordonată nevoii de a ne explica structura filozofiei prin structurile pregătitoare și constitutive ei. Altfel, actul ar fi gratuit. Noi, ca oamenii fiecărei epoci, de altminteri, sîntem o sinteză a istoriei și prin istorie sîntem la rîndu-ne creatori și deschizători. Știm atîta cît știm și putem atîta cît putem, în primul rînd datorită istoriei, premisă fără de care nu se poate a înaintărilor noastre. De aceea, refacerea istoriei filozofiei, o autentică analiză fenomenologică a conștiinței filozofice, înseamnă o descoperire a etapelor — tot atîtea momente constitutive — ale ei.

Reconstruindu-ne istoric, relevăm structurile conștiinței filozofice, în ea existînd o structură (sau un strat) Parmenide, o alta Heraclit, o alta Democrit, o alta Socrate, o alta Platon, o alta Aristotel etc.

De bună seamă, gîndim azi cu mai multă finețe dialectică decît descoperitorul dialecticii, efesianul Heraclit. Dacă sîntem însă mai dialectici decît primul dialectician, sîntem nu prin negarea ci prin instructurarea lui. Există în conștiința noastră actuală un moment heraclitic și el este ușor de identificat în *abc*-ul dialecticii. Știm, azi, mai multă logică decît Aristotel, dar logica Stagiritului este imanentă — aproape ca o componentă naturală — logicii conștiinței noastre.

Trebuie, de aceea, să cunoaștem mai bine istoria pentru a ști mai bine ceea ce și cum sîntem, ceea ce și cum vom fi.

Filozofia în vechea Grece apare în secolul al VI-lea și, cel puțin cu școala din Milet, este cam terestră, în cîteva din dimensiunile ei ținînd încă, mai degrabă, de protofilozofie. Deci și temporal, dar îndeosebi valoric, de prima expresie a filozofiei, în Grecia, sîntem despărțiți de o istorie întreagă. Chiar trecînd de prima școală și evocînd pe eleați, pe pitagoricieni, pe Heraclit, pe Democrit, pe Platon, chiar pe Aristotel, putem observa lesne imperfecțiuni materiale și formale. De pildă, în teoria principiului, primii filozofi identifică temelul într-o calitate cosmologică (Thales, Anaximene) sau în toate (Anaximandru); Democrit — cu toate că socotește principiul indeterminat — nu poate să asigure structurile universale ale realului; Platon reușește să facă acest lucru, dar separînd principiul într-o regiune ontologică distinctă; Aristotel lucrează cu trei principii care deși imanente substanței, fiind trei, pun în dificultate condiția de omogenitate a temelului.

Așa sînd lucrurile, în ce să stea contemporaneitatea filozofiei vechi sau, mai bine spus, permanența ei?

Să luăm în seamă doar cazurile limită: Thales și Aristotel numai în cîteva dimensiuni.

Pentru primul filozof al grecilor, Thales din Milet, totul se naște din apă și se reîntoarce în ea. Ontologic vorbind, apa este începutul, natura comună a tuturor lucrurilor, de unde și posibilitatea transformărilor succesive și a unității în diversitate. Început, temel, natură comună, apa este, așadar, principiu.

De bună seamă Thales nu este un teoretician al principiului. Dar el ajunge, totuși, la ideea de principiu, fără de care nu s-ar fi depășit protofilozofia. Este drept că el filozofează cu stîngăcie, dovadă și identificarea principiului cu o calitate cosmologică. Trebuie însă, spre a-l înțelege cum se cuvine, să trecem dincolo de această identificare și să desprindem semnificația m e t a - f i z i c ă. Dacă principiul, aristotelician vorbind, este „primul punct de plecare datorită căruia un lucru este, dă naștere și este cunoscut” (*Metafizica* V, 1, 1013 a), apa thalesiană este principiu, deci primul filozof al grecilor săvîrșește o „deschidere metafizică” (W. Jaeger, *À la naissance de la théologie*, Paris, 1966, p. 28). Lucrînd cu apa ca și cum ar fi principiu, Thales dă unei calități fizice semnificație metafizică și nu coboară planul metafizic în cel fizic. Se înțelege că filozoful nu era îndreptățit în transferul ontologic săvîrșit, un element al lumii rămînd un condiționat, deci un determinat.

Dar primul filozof nu avea de ales: el trebuia să procedeze astfel în virtutea singurului demers posibil la începuturile filozofiei: cel inductiv. Înțeleptul nu avea cum să desprindă semnificația principiului, în condițiile în care cu el începea operațiunea, decît împingînd „în sus” un element al lumii fizice și făcîndu-l să se comporte metafizic.

Neîndreptățit în acest transfer, Thales se salvează însă ca filozof prin asimilarea unei calități determinate cu principiul, deși, ce-i drept, punerea în operă rămîne precară, înțeleptul neputînd să evite următoarea dificultate: cum apa, totuși o calitate, asemenea celorlalte trei (aerul, focul, pămîntul), poate să fie principiu, deci un indeterminat, un incondiționat.

Dificultatea este gravă și împotriva ei își vor încerca mulți filozofi greci, din vremea următoare, forțele.

Dincolo de această dificultate, în care filozofia intrase chiar cu prima ei expresie, dăm însă de tema principiului, fundamentată în gândirea greacă și, prin ea, în filozofie în conceptul ei generic. Astfel încât, nu numai în ordinea istorică, ci și în cea sistematică Thales ne poate apărea ca temei.

Cît îl privește pe Aristotel, cu mai multă ușurință i se poate constata prezența în conștiința noastră filozofică. Cine ar putea, de pildă, să-i conteste contemporaneitatea, aș zice, eternă dacă, cel puțin în logica veacurilor care i-au urmat, a trecut cu tot ceea ce a izbindit și a izbindit impresionant de mult?

Cum însemna Lenin, „logica lui Aristotel este pretenție, căutare, apropiere de logica lui Hegel” (*Catele filozofice*, București, 1956, p. 296). Iar E. W. Beth, din interiorul altui orizont, număra opt implicații logico-matematiche în *Organon*-ul aristotelic. Sau cine ar putea să conteste prezența Stagiritului în gnoșeologia și în epistemologia anilor noștri?

Tarski, bunăoară, aprecia în mod deosebit concepția clasică a lui Aristotel despre adevăr, iar Beth formula imperativul, în totul îndreptățit, al reamintirii teoriei aristoteliciene a științei „pentru a sesiza originea discuțiilor recente asupra problemei fundamentelor matematicii” și ale științei în genere, fiindcă Stagiritul făcea metafizica să se ocupe „cu ceea ce în mod obișnuit se numește cercetarea fundamentelor”. Ideea nu s-a pierdut, deoarece, peste secole, Kant avea să vorbească de *Principiile metafizice ale științelor naturii*, Gauss de *Metafizica matematicii* și Cournot de *Metafizica calculului înfinitezimal* (E. W. Beth, *Les fondements logiques des mathématiques*, Paris — Louvain, 1955, p. 27—28).

Dar în cele ce urmează nu despre logica aristoteliciană vreau să vorbesc, tocmai pentru că, în ceea ce o privește, lucrurile sînt clare. Măreția ei este prea evidentă pentru a mai zăbovi asupra valorii sale.

Iau în discuție doar două teme aristoteliciene, mai controversate și mai greu, la prima vedere, de valorificate pentru gândirea contemporană.

Prima este aceea a intelectului.

„Deși percepem individualul, percepția însăși, propunea Stagiritul în *Analitica secundă* II, 19, 100 a, ne îndreaptă spre general, de exemplu spre om, nu spre omul Callias. Apoi are loc printre aceste caractere generale prime o nouă persistență, pînă se ajunge la indivizibil și general ... Este deci evident că trebuie să cunoaștem primele principii cu ajutorul inducției. Căci în acest chip senzația ne dezvăluie generalul”.

Apare însă o dificultate. Anume, în *Analitica secundă* II, 19, în același timp cu reafirmarea originii empirice a cunoștinței, Aristotel stabilește că „deoarece numai intelectul intuitiv este mai adevărat decît știința, principiile sînt obiectul intelectului intuitiv. Dacă, în afară de știință, nu posedăm nici o altă facultate de a cunoaște adevărul, intelectul intuitiv este principiul principiului științei întocmai cum totalitatea științei este într-un raport asemănător cu totalitatea lucrurilor”.

Este foarte ciudat că, la distanță de numai cîteva rînduri, Aristotel se contrazice (admițînd primitiv contrazicerea).

S-a spus adesea că dificultatea ține de prelungirea unui motiv platonician. Mircea Florian, bunăoară, îl adnotează foarte sever pe Aristotel: „În acest capitol (19, *An. sec. II*) se întrețes motivul empirist, inductiv al lui Aristotel cu motivul raționalist, deductiv și intuicionist al lui Platon” (nota 2, la *Analitica secundă*, în *Organon* III, p. 191). De-am rămîne însă la ideea intelectului activ ca prelungire a unui motiv platonician „intuicionist”, am nesocoti una din marile deschideri aristoteliciene, fiindcă deosebirea pe care o face Stagiritul între intelectul pasiv și intelectul activ pare, mai degrabă, să fi prefigurat — și, poate, mai mult decît atîta — distincția modernă kantiană-hegeliană, preluată de Marx, între intelect și rațiune.

Contradicția semnalată — la nivelul unei prime aproximări — nu este ruinătoare pentru aristotelism, ea semnificînd altceva decît o inconsecvență, o concesie idealistă etc.

Constatănd că „senzația ne dezvăluie generalul” și că „principiile sînt obiectul intelectului intuitiv” (*Analitica secundă* II, 19, 100 a), Aristotel propunea un model dialectic de înțelegere a cunoștinței. Generalul dezvăluit însă prin senzație ne pare a fi abstracția, ca o anume determinare desprinsă analitic. Intelectul intuitiv însă ar semnifica mai mult și ar aduce mai mult, pînă la cunoașterea în posesia totalității, „cuprînzînd o mulțime de determinări și de relații — cum numea Marx concretul logic (*Contribuții la critica economiei politice*, București, 1954, p. 226).

Să fie oare intelectul activ asemenea rațiunii (în accepția ei kantiană și hegeliană, admisă și de Marx) și să fi fost, astfel, Stagiritul la începuturile — n-aș zice doar istorice ci și sistematice — ale ideii de concret logic?

Nu mi se pare o modernizare a aristotelismului, de vreme ce intelectul activ (intuitiv) este socotit — spre deosebire de cel pasiv — „principiul principiului științei, întocmai cum

totalitatea științei este într-un raport asemănător cu totalitatea lucrurilor” (*Analitica secundă* II, 19, 100 a).

Cu alte cuvinte, intelectul intuitiv totalizează, el nelucrând cu abstracții izolate, neoprinându-se la cutare sau la cutare determinare. Cum totalitatea științei reproduce totalitatea lucrurilor, intelectul intuitiv descoperă principiul principiilor, în același timp rezultat și punct de plecare, fiindcă principiile întemeiază știința și știința este asumare ideală a lucrurilor, reproducere a totalității esențiale a acestora.

Este adevărat că Aristotelul nu avea un concept clar al concretului logic, nici nu avea prea lămurită ideea procesualității abstract-concretului logic, tinzând să apese prea mult pe separația între intelcția pasivă și cea activă.

Dincolo de ceea ce n-a reușit să realizeze, Aristotel se impune însă prin uimitoarea așezare a unei idei fără de care în vremea noastră nu se poate lucra, bine, în filozofie.

A doua temă este aceea a sistemului metodologic dialectic.

Incontestabil, Hegel este creatorul unui organon dialectic în sensul că, pornind de la dialecticitatea principiului, propune o metodă care, reproducând-o, pentru că reproduce, este în stare să ne conducă bine mintea. „Căci metoda”, scria el în *Fenomenologia spiritului* (București, 1965, p. 33), nu este altceva decât structura întregului, înfățișat în pura sa esențialitate”.

Dacă metafizica aristoteliciană este insuficient dialectică, fizica — și prin ea sistemul metodologic — schimbă perspectiva de înțelegere.

A ști înseamnă a ști universal, dar universaliiile nu sînt obiect de contemplație ca *eid*-urile platoniciene. Principiile sînt imanente corpului în stare de mișcare sau de repaus, de aceea la ele se poate ajunge numai pe cale inductivă, deci pornindu-se de la individuale. Principiile sînt indemonstrabile, fiind anterioare și mai bine cunoscute în ordinea naturii; noetic, ele rezultă, și numai astfel sînt punct de plecare în constituirea — ca sistem — a științei.

Inducția și deducția se presupun ca două laturi ale unui întreg, pentru că nu se poate porni decât de la anterior și mai bine cunoscut față de noi, iar știința — ca sistem — nu are cum să se constituie decât pornind de la anterior și mai bine cunoscut în ordinea naturii.

În același timp, la nivelul contactului dintre inducție și deducție intervine definiția care „ne oferă natura esențială a unui lucru și aceasta este în orice caz universală și afirmativă” (*Analitica secundă* II, 3, 90 b). În fine, inducția nu este posibilă fără colaborarea altor metode: analiza, sinteza, diviziunea, exemplul.

Toate se articulează procesual și toate converg în asumarea ideală a realului, constituindu-se într-un organon complex, într-un sistem metodologic instrumentat dialectic.

Nealergînd să fie teoreticianul și practicianul unei singure metode (inducția sau diviziunea sau deducția etc.), Stagiritul propunea un sistem de c a i c a t r e real, singurul în stare să ne conducă bine mintea. Aristotel știa că sistemul realului nu poate fi reprodus decât printr-un sistem ideal, p a n d a n t al aceluia. Dacă n-a spus în mod expres că „metoda nu este altceva decât structura întregului în pura sa esențialitate” (Hegel), avea conștiința perfectă a principiului și, în urmare, a lucrat — în perspectivă metodologică — asemenea unui dialectician. Cum metoda dialectică presupune toate celelalte metode, făcîndu-și-le modalități instrumentale, și cum Aristotel nu și-a conceput altfel m e t o d a, am putea identifica în aristotelism prima formulare a ideii unei metode dialectice. Ce-i drept are multe imperfecțiuni, netiind ajutată de o metafizică a separației principiilor, dar există, și nu simplu, ca o prefigurare.

Reașezată de Hegel și radicalizată de Marx, ideea aristoteliciană avea să capete — abia peste multe veacuri — locul său natural.

Lucrînd doar pe două cazuri — cazurile limită — am vrut să evidențiez — cît se poate fragmentînd — nu atît valoarea istorică a filozofiei grecești, ci valoarea ei constitutivă conștiinței noastre filozofice, permanența ei, faptul că gîndirea trecutului, în genere, ne însoțește mereu, fiind nu numai trecutul ci și prezentul nostru. De aceea istoria refăcută nu este doar reamintirea a ceea ce am fost; este și o prezență în dezbaterile contemporane, stimulent pentru mișcarea ideilor.

ZOE PETRE, *Utilitatea istoriei antice*

Fără îndoială, cunoașterea științifică a oricărui domeniu din natură sau societate nu are a-și justifica legitimitatea în contextul general al științelor materialist-dialectice și, ca atare, utilitatea studiului științific al istoriei societăților sclavagiste nu poate fi contestată în mod absolut de nimeni. Problema este, în fapt, aceea a unor priorități în circumstanțele concrete ale prezentului și viitorului apropiat al culturii și învățămîntului românesc.

Istoria antichității clasice a beneficiat, pînă nu demult, în ansamblul studiilor istorice, de unele priorități nu atât materiale, cît de prestigiu. Ar fi pasionant un studiu de sociologie și psihologie istorică marxistă a ultimelor veacuri, privind funcțiile nu o dată divergente ale modelului clasic și motivațiile sociale ale predilecției pentru istoria antichității. Nu e o istorie pe care să o întreprindem acum: este însă, pe căi foarte diferite, istoria unei *identificări*. Identificarea cu învingătorii ori cu învinșii istoriei Greciei sau a Romei, dar identificare. Într-o istorie europocentrică și exclusivistă, modelul antic își avea rolul său firesc, legitimînd o varietate extremă de conduite și opinii de la Napoleon la domnul Bergeret, dar și la Spengler, Rostovtzev și Toynbee. Triumfător sau înfrînt — „asasinat”, scria unul dintre marii istorici ai imperiului roman — modelul antic era revendicat ca model al unei raționalități istorice și al civilizației prin excelență, transparent, imediat inteligibil, calificînd prin definiție pe purtătorii contemporani ai aceleiași civilizații.

Caracterul evident de clasă al acestor opțiuni și justificări face ca argumentarea pe această linie a unității istoriei antice, utilizarea ei ca instrument de exorcizare a devenirii istorice, să fie nulă pentru gîndirea istorică marxistă, al cărei rol în demitizarea istoriei europocentrice a potențat întreaga mișcare culturală a ultimelor decenii, și care a fertilizat cercetarea istorică, transformînd certitudinile edificatoare ale istoriei într-o problematică mereu deschisă și susceptibilă de progres. Din model de identitate, istoria antică a ajuns să devină domeniu de experimentare a unei alterități cognoscibile și se justifică mai cu seamă sub acest aspect. Istoricul contemporan al antichității nu mai citește, ci descifrează. Nu mai caută similitudini, pentru a admira miracole, ci subliniază specificitatea, caracterul original și locul istoriei propriu al unei formațiuni social-economice de sine stătătoare într-o istorie universală și „universalizată”.

Relevarea unei atari specificități are o îndoită valoare pentru formarea specialistului și pentru cea a publicului cultivat. Din acest din urmă punct de vedere, istoria antichității, element component, cîndva, al unui umanism tradițional, tacit identificat cu izbnzile unei fracțiuni a umanității, poate constitui un dat constitutiv al unui umanism cu adevărat nou și universal, renunțînd la statutul-i pînă de cîrînd privilegiat. Odată cu reevaluarea experienței antichității nu ca experiență unică a unei Europe dominînd absolut, ci ca una din experiențele posibile ale unei istorii universale, istoria antică devine un instrument de educație umanistă contemporană. Nu ca miracol, ci ca expresie particulară și specifică a unei legități istorice universale, nu ca domeniu al istoriei „noastre” opuse exotismului unor societăți fără istorie, ci ca unul din modelele foarte diverse în istoria societăților umane. Într-un fel, efortul de a înțelege ceea ce e specific istoriei antice ca proces este cu atât mai dificil cu cît aparența continuității e mai mare, și această tensiune constantă poate fi fructuoasă în înlocuirea solilocviului cu dialogul real pe care atât de febril îl caută lumea contemporană.

O experiență didactică banală e suficientă pentru a demonstra dificultatea creării noțiunilor specifice istoriei antice tocmai acolo unde o aparență continuitate de vocabular pare a asigura o transparență absolută a faptelor; noțiuni ca aceea de cetățean ori de democrație par imediat accesibile în context antic, și, evident, nu sînt. Cred însă că operația de demonstrare a acestei imperfecte identități deprinde judecata și cu ideea de proces istoric, și cu stăruința de a explica cauzal și corect dezvoltarea unor instituții și mentalități, și cu o mai mare deschidere către diversitatea legitimă a realității înconjurătoare.

Raționalitatea și capacitatea de înțelegere a unor realități altele decît cele cotidiene sînt departe de a fi inutile omului contemporan. În admirabila sa *Apologie pour l'histoire*, Marc Bloch scria că istoria e „o vastă experiență a societății omenești, o îndelungă întîlnire a oamenilor. Și viața, ca și știința, cîștigă totul cînd această întîlnire este frățească” (*Apologie*<sup>7</sup>, 1974, p. 121).

Acest considerent îmi pare cu atât mai puțin de prisos într-o cultură ca aceea a României socialiste, educînd oameni ai unei politici și ai unei atitudini prin excelență deschise către dialogul constructiv și demn.

O altă contribuție formativă a istoriei antice constă în efortul de a rezolva în spirit materialist-probleme de o importanță metodologică remarcabilă. Pentru a nu enumera decît câteva dintre ele, la nivelul structurilor fundamentale — apariția și cristalizarea primelor forme de proprietate privată deplină asupra principalelor mijloace de producție; apariția pe scară largă a producției de mărfuri și limitele acesteia într-un raport particular între oraș și sat; instaurarea unor raporturi categoric definite de exploatare; la nivelul suprastructurii politice — apariția statelor-cetate ca expresie reglementată a unor raporturi sociale definite și incidența formelor statale asupra comportamentelor economice și raporturilor sociale; în sfîrșit, constituirea unei civilizații urbane și a unei culturi esențialmente politice. Problematica aceasta specifică asigură istoriei antice un loc și un rol particular, atât în ansamblul studierii procesului de dezvoltare istorică cît și în favoarea metodologiei de cercetare a viitorului specialist. Într-adevăr, raționamentul istoric exercitat în domeniul istoriei antice presupune dominarea unei cantități de material

Încă posibil de cuprins, de minuit de un singur om (spre deosebire, de pildă, de istoria modernă sau contemporană) și, totodată, destul de lacunar pentru a-i mai oferi — alături de voluptățile ipotezei — și obligativitatea unei imaginații istorice frîmate de o disciplină de cercetare foarte riguroasă, deja tradițională. Exercițiu metodologic care nu exclude inovația: căci istoria antichității poate și trebuie să se înnoiască. Metodele de seriare cantitativă și tratare statistică a materialului sînt, în chip fatal, aplicabile în domenii încă destul de limitate ale documentației istorice — acolo unde intervin serii mari și complexe de preferință închise — dar nici în aceste domenii nu sînt încă aplicate integral. Metode necantitative de analiză modernă pot fi aplicate și reelaborate cu rezultate nu o dată spectaculoase și deosebit de pertinente. Direcții relativ noi de cercetare — istoria mentalităților, analiza structurală a mitului, psihologia și sociologia istorică — găsesc în istoria antichității greco-romane un teren extrem de fertil și-i pot aduce înnoiri de substanță. Istoria antichității reprezintă așadar un domeniu în care, cu o economie de mijloace remarcabilă, se poate exercita o gândire istorică tot mai matură, dialectică și creatoare, se poate consolida metodologia de cercetare și interpretare marxistă.

Această afirmație este *a fortiori*, am zice, valabilă, pentru contactul istoricului cu publicul larg. Într-adevăr, formarea unui specialist în istoria antichității clasice este totuși un proces de lungă durată, presupunînd și deprinderea cu o tehnică de cercetare tradițională, și stăpînirea limbilor clasice și a mai multor limbi de circulație, și dominarea unei bibliografii foarte vaste; o dată creat însă un asemenea corp de specialiști, contactul acestora cu publicul cultivat este mai rapid și mai profund decît în cazul altor discipline științifice. Cel puțin în aparență, istoria e mai aptă pentru popularizare decît altele; în fapt, însă, construirea discursului istoric într-un limbaj foarte apropiat de limba cultivată comună creează măcar tot atîtea dificultăți de comunicare cît și înlesniri ale acesteia, și deschide posibilități de retorică și impresionism de care nici matematica, nici biologia nu au a se feri. Totuși, nu e neglijabil aspectul de mai mare transparență conceptuală pe care îl are vocabularul istoriei antice, atît prin natura sa cît și prin terenul oricum mai pregătît, antichitatea beneficiînd încă, măcar pe spațiul a două-trei generații contemporane de statutul culturii antice de component al culturii generale, circulînd astfel nu numai în școală, ci și în literatură, arte plastice, muzică etc. Pornind de aici, e mai ușor de construit un discurs de analiză și sinteză științifică a istoriei antice, care să demonstreze legitățile interioare procesului istoric în societatea sclavagistă și articularea elementelor componente ale acestei societăți, consolidînd astfel o gândire istorică neprofesionistă dar nu mai puțin materialist-istorică. O atare demonstrație într-un domeniu mai ușor perceptibil, ca acela al antichității clasice, este, cred, mai repede asimilată și într-un fel și mai elocventă. Fără a privilegia un domeniu istoric anume, cred, de pildă, că demonstrația legității și conexiunile dialectice între raporturile sociale și suprastructura politică sau ideologia imperiului roman este mai repede asimilată și cu o mai mare capacitate de influențare decît aceeași demonstrație operînd în domeniul — să spunem — al societăților precolumbiene. E mai ușor de transpus, oricum, la realități familiare auditorului. E evident că exigența privind caracterul științific și argumentat al demonstrației reprezintă o condiție *sine qua non* a acestei dificile munci, și că mai cu seamă în aceste domenii trebuie de la început să fie eliminată redundanța retorică și sofismul. Cu această condiție prealabilă, explicitarea pentru marele public a istoriei antice, aduce, cred, foloase însemnate în formarea unei gândiri consecvente, materialist-istorice, despre dezvoltarea societății. Or, aceasta este, așa cum o indică cu prisosință și documentele recente de partid, unul din scopurile principale ale muncii de educație comunistă a maselor.

Istoria antică nu mai oferă, probabil, modele morale generațiilor prezente, și istoricul nu poate să nu constate că altminteri nu s-ar putea. Dar oferă modele de inteligibilitate materialist-istorică și o zestre de gândire dialectică utilă nu doar specialistului, ci și publicului cultivat și de cultivat al patriei noastre.

Angajat plenar în traducerea în practică a celui mai radical și mai îndrăzneț model de predicție, comunismul, contemporanul nostru, nespecialist, are nevoie de experiența științifică de post-dicție a istoriei. Nu putem construi conștient o societate fără o conștiință politică și istorică matură, și istoria antică greco-romană poate contribui mai mult poate decît altele la formarea unei atari conștiințe.

Pe de altă parte, istoria antică greco-romană reprezintă efectiv nu doar altceva decît societatea contemporană, ci una din verigile lanțului procesual care a dus la cristalizarea acesteia; alături de aspectele de discontinuitate și specificitate a fenomenului istoric antic, există și elemente de continuitate prezente încă în lumea contemporană și care trebuie să fie corect explicitate și înțelese. Un exemplu dintre cele mai elocvente e acela al educației ateist-științifice; documentele recente de partid au trasat foarte hotărît și foarte stringent sarcini precise în acest sens. Personal, nu cunosc posibilitate mai rodnică de demitizare a mitului creștin decît studierea lui în context istoric. Pe de o parte, studierea ansamblului politeist al lumii antice introduce în discuție elemente de gândire raționalistă mai întîi în domenii fără încărcătură emoțională, creînd astfel

capacitatea unei judecăți științifice obiective asupra funcției și specificității reflectărilor religioase în general, și permite, în al doilea rând, reinscrierea unor fenomene legate de apariția și evoluția creștinismului într-un context istoric determinat și circumscris. Nu cred că o propagandă ateist-științifică cu rezultate profunde se poate limita la ironizarea superstițiilor băbești, ignorând argumentele oferite de științele contemporane ale naturii; mi se pare însă indispensabilă sublinierea rolului, aș zice decisiv, al științelor sociale, câtă vreme avem de-a face nu cu o percepție științific eronată, ci cu un fenomen social. Sub acest aspect, rolul istoriei — și în chip particular al istoriei antice — îmi pare deloc neglijabil și cred că cercetarea științifică în acest domeniu trebuie să facă eforturi mai susținute și mai puțin timorate, pentru a pune la îndemna fiecărui propagandist și fiecărui profesor de istorie argumente științifice solide care să-l ajute în îndeplinirea sarcinilor trasate de partid.

Tot sub aspectul eforturilor necesare în relația specialist — public, aș îndrăzni să ridic aici și o altă problemă și anume aceea a limitelor reale și presupuse ale popularizării. Istoria antică are o audiență încă mare în publicul cultivat de nespecialiști; apetitul de lectură istorică este îndeobște important; nu am la îndemână statistici, dar știu că reviste de popularizare ori cărți accesibile se vînd mult și repede.

Multe dintre acestea însă îndeamnă la o concepție desuetă asupra istoriei antice, prezentată ca o narațiune fără probleme nerezolvate sau insolubile — și în genere fără probleme și fără dificultăți. La aceasta contribuie în bună măsură și predarea istoriei antice aproape numai în școala generală. Așa se explică faptul că studenții începători în istorie, reprezentînd, cred, un eșantion destul de pertinent al publicului mediu cu cultură liceală, sînt de obicei lipsiți de mijloace în fața problemelor reale ale unei istorii antice, pe care și-o aminteau ca pe o poveste și pe care o descoperă, cu oroare, plină de hățișuri și de probleme deschise. Atît profesorii de istorie, cît și specialiștii poartă, în fond, răspunderea pentru această situație, răspîndind fără să vrea, probabil, prejudecăți variate și durabile de tipul: istoria este o narațiune, istoria e ușoară — ca să fii istoric e suficient să ai memorie (sau verbul facil), istoria Greciei și Romei sînt cunoscute bine și de toți. Nu e aici o problemă de prestigiu, ci, foarte concret, de recrutare a cadrelor și de perspectivă, pe de o parte, și pe de alta de audiență. Nu cred că un absolvent de liceu — clasă specială matematică — poate fi cucerit pentru o lectură diletantă cu argumentele retoricii secolelor trecute. Nu cred că e mai plăcută o falsă istorie fără probleme decît o cercetare reală, dificilă și pasionantă. Interesul pentru arheologie — foarte marcat în rîndul unui public foarte larg și divers — este, cred, mai ales, un apetit de nou, de descoperire. Istoria antică este din plin capabilă să ofere și alte domenii de descoperire în afara arheologiei. Condiția indispensabilă este însă ca cercetarea să coboare în *agoră*. Se poate — experiența a dovedit-o — să se faciliteze fără compromisuri accesul publicului larg la cercetare, nu numai la produsele finite ale acesteia; avînd în vedere contribuția formativă a istoriei antice în procesul de educare a omului societății noastre socialiste, cred că efortul în acest sens merită și trebuie să fie mai evident.

Dincolo însă de aceste argumente, istoria antică are o finalitate precisă în cadrul sarcinilor prioritare de studiere a istoriei poporului român. În condițiile de desfășurare a procesului de dezvoltare istorică pe teritoriul patriei noastre, istoria antică reprezintă cadrul general-istoric necesar și indispensabil pentru studierea problemelor fundamentale ale etnogenezei poporului român — problemă prioritară a frontului istoric românesc; în afara acestui context, probleme tinînd direct de definirea istorică și de legitimitatea noastră istorică și culturală nu pot fi științific rezolvate; pregătită în condițiile unei deschideri constante către lumea cetăților grecești și realizată în interiorul imperiului roman, romanizarea, proces decisiv în etnogeneza poporului român, și-ar pierde dimensiunile reale în afara unei lumi ale cărei complexe interrelații istoria antică e chemată să le pună în lumină; istoria începuturilor acestui neam ar fi privată de o argumentare științifică solidă și convingătoare fără dialogul între general și particular pe care studiul istoriei greco-romane i-l asigură. Profesorii de istorie, cărora le revine sarcina grea de răspundere a educației unui patriotism lucid și fervent prin argumentarea istorică, nu și-ar putea îndeplini pînă la capăt misiunea fără o pregătire și în domeniul istoriei antice, nu ar putea înțelege și explica procesul complex al formării și dezvoltării societății românești pe acest pămînt fără o argumentare științifică, la constituirea și îmbogățirea căreia istoria antichității greco-romane contribuie în chip fundamental.

În sfîrșit, o parte însemnată a patrimoniului cultural național, existent ori care va fi descoperit, aparține culturii materiale a antichității și nu poate fi identificat, evaluat, conservat și valorificat fără aportul unor specialiști cu un orizont științific corespunzător. Argumentelor invocate pînă acum li se pot adăuga multe altele, cum ar fi, pe de o parte, argumentul corelației indispensabile între acest domeniu și celelalte direcții de studiu asupra antichității, pe de alta, și cel tinînd de prestigiul și competitivitatea științei și culturii românești pe plan european și



universal. Toate aceste considerente mi se par a îndemna către o luare sistematică în considerare a exigențelor de continuare și dezvoltare a acestor discipline, demonstrând legitimitatea și utilitatea socială a istoriei antichității clasice în învățământ, în cercetarea științifică, în opera de educare comunistă și patriotică a maselor.

### I. FISCHER, Cultura clasică în învățământ

Titlul referatului pe care am cinstea să-l prezint în fața Dv. este, cum se întâmplă nu rareori, mai larg decât conținutul. Nu vom avea în vedere, decât în treacăt, însușirea nelinearistică a culturii clasice de către elevi — antevorbitorii noștri au arătat de altfel în mod strălucit importanța filozofiei și a istoriei antice pentru formarea omului nou —, ci ne vom ocupa de locul limbilor clasice, al latinei în special, în învățământul liceal. Chiar delimitat astfel, referatul nostru are ca obiect o problemă extrem de vastă și de complexă, greu de încadrat în limite de timp rezonabile. De aceea vom aborda numai chestiunile capabile să provoace un examen de conștiință, din punct de vedere profesional, în rândul nostru. În epoca de revoluție științifică pe care o trăim, când fiecare disciplină își reexaminează înseși bazele ei teoretice, când rapida succesiune a înnoirilor se reflectă (sau trebuie să se reflecte) în conținutul și metodele învățământului de toate gradele, a rămănea, mulțumiți de noi înșine și de ceea ce facem, într-un comod imobilism, punctat când și când cu cîte o acțiune defensivă mai mult sau mai puțin zgomotoasă, este o atitudine fără perspective de viitor. A porni de la realități și nu de la idealurile educative ale unei lumi de mult apuse, a căuta, în situații noi, soluții noi și îndrăznețe, este o datorie de la care nici un filolog clasic nu se poate eschiva, fără a pune în pericol soarta disciplinei pe care o cultivăm. Convingerea noastră cu privire la rolul esențial al învățământului clasic în educarea civică și în formarea profesională a tineretului epocii și societății noastre este pe cît de fermă, pe atît de rațională; atașamentul afectiv pentru civilizația antică și pentru tradiția care a perpetuat-o nu ne umbrește luciditatea și nu ne îngustează orizontul. Dimpotrivă, trebuie să dovedim, nouă înșine și celor din afara noastră, că sîntem capabili de a ne adapta situațiilor de fapt, chiar dacă nu ne sînt totdeauna pe plac; trebuie să abandonăm cu curaj și cu spirit novator pozițiile depășite de stadiul și de structura actuală a științelor. Departe de noi gîndul de a recomanda resemnarea și compromisurile neprincipiale, dar a ne propune scopuri nejustificate în teorie și irealizabile în practică înseamnă a arunca discreditul asupra ansamblului eforturilor noastre; ele nu trebuie îndreptate spre impasuri, spre linii de garaj. Ne permitem să dăm în această ordine de idei numai două exemple. În frumoasa dezbatere asupra învățămîntului limbii latine, găzduită acum cîțiva ani în paginile *României Literare*, s-au adus numeroase argumente solid fundamentate, bazate pe importanța actuală și pe tradițiile clasicismului la noi; s-au adus și argumente sentimentale, deloc deplasate în acel context. Într-una din intervenții însă — ultima, dacă ne amintim bine — s-a afirmat că latina este utilă pentru a ne învăța să scriem *sunt* și nu *sint*, rîndcă în latinește se spunea *sunt*, că trebuie să-l folosim pe „*t* din *a*” ș.a.m.d. Dacă cineva venit din afară ar fi citit numai acest articol, s-ar fi convins prea ușor că latina nu are nici o utilitate. Al doilea exemplu este așa-numita „latină vie”. Nu este în intenția noastră să subestimăm elocvența ciceroniană a unor latinști de vază și nici să contestăm utilitatea conversațiilor latine ca metodă pedagogică pentru primii ani, cu condiția de a fi purtate după regulile gramaticale și cu lexicul clasic. Dar avem convingerea de nezdruincat că latina nu va mai deveni nicodată o limbă științifică sau diplomatică internațională, ba mai mult, că nici nu e bine să-și asume acest rol (care ar supune-o în mod fatal unor alterări grave), îndeplinit cu mult mai mare succes de limbile moderne. A învăța pe elevi că ‘inginer’ se numește *machinator*, cînd în 2/3 din textele literare cuvîntul înseamnă ‘uneltitor, urzitor’ *machinator belli*, de exemplu; că ‘șocolată’ se zice *puls* (‘terci’) *Mexicana*, ‘tren’ *curruum ferriuae agmen*, ‘pipă’ *fistula tabacaria*, iar ‘trabuc’ *conuolutis ex tabaci foliis cigarra* (ne întrebăm cum se pronunță acest din urmă cuvînt) este nu numai ridicul, dar și primejdios, fiindcă-i induce în eroare pe elevi, îi supune la eforturi de memorie inutile și creatoare de confuzii. Latina este o limbă literară clasică, este un obiect de studiu serios, și nu un joc de societate.

În cele ce urmează vom încerca să formulăm cîteva întrebări, la care considerăm esențial să putem răspunde în mod clar și argumentat. Vom prezenta apoi, succint și de aceea schematic, soluțiile socotite de noi ca cele mai potrivite. Dezbaterile care vor urma vor aduce fără îndoială fapte concrete sau vor face loc unor puncte de vedere diferite. Întrebările sînt :

1. De ce (sau mai degrabă în ce scop) trebuie învățate limbile clasice?
2. Cine și cînd trebuie să le învețe?
3. Ce și cît trebuie să se învețe?
4. Cum trebuie să se învețe?

1. Argumentele pentru răspunsul la prima întrebare sînt în general cunoscute. Le vom repeta pe scurt<sup>1</sup>.

1. Cum s-a arătat și în referatele precedente, întreaga cultură modernă (literatură, filozofia, științele filologice, arta, precum și numeroase științe ale naturii) de pe o arie geografică foarte întinsă, căreia îi aparținem, reprezintă continuarea neîntreruptă a culturii Antichității greco-romane, transmisă lumii moderne prin filieră latină. Înțelegerea elementelor culturii contemporane este așadar favorizată, dacă nu condiționată, de familiarizarea cu sursele ei îndepărtate. Nu este vorba însă de un interes pur istoric, care, singur, ar justifica numai parțial generalizarea învățămîntului clasic, ci de un contact permanent al culturii moderne cu sursele ei, manifestat atît prin perpetuarea unor teme și tehnici în arta literară sau în cea plastică, cît și prin reluarea din ce în ce mai frecventă în diferite discipline științifice a unor idei și metode antice. În fizică, de exemplu, numeroase teorii contemporane revin la raționamente elaborate de Antichitate; întreaga logică modernă se sprijină pe silogistica aristotelică, iar teoria literaturii, disciplină contemporană prin excelență, regăsește în retorica greco-romană și actualizează riguroasa metodologică a analizelor. La acestea se adaugă faptul, esențial, că vehicularea ideilor în toate domeniile științei se face aproape exclusiv cu ajutorul terminologiei internaționale greco-latine (termenii grecești fiind folosiți în forma lor latinizată).

2. Din considerentele expuse mai sus și din altele, specifice procesului de învățămînt liceal, decurg cîteva consecințe care fac studiul limbii latine indispensabil elevilor de liceu și care orientează alcătuirea sistemului de studiere a ei.

a. Asimilarea de către elevi a lexicului latin contribuie la înțelegerea și folosirea corectă a cuvintelor românești de origine latină cultă, favorizînd astfel exprimarea proprie, variată și îngrijită a profesioniștilor celor mai diverse îndeletniciri.

Am aduce aici o scurtă precizare: cînd spunem „înțelegerea și folosirea corectă” nu ne gîndim la banalele greșeli „indocte”, de tipul *fortuit* pentru *forțat* sau *atelier lucrativ*, care pot fi ușor evitate, fără învățarea limbii latine, ci la cele „semidocte”, din care vom da cîteva exemple: în limbajul criticii literare se bucură de mare trecere cuvîntul *prodigios* cu sensul „productiv, autor de lucrări numeroase”; am notat apoi cîteva traze auzite la radio: „flacăra geniului său atinge o virulență, o putere...” (derivat în mod eronat de la *uis* în loc de *uirus*, 10 nov. 1972), „în această lucrare se poate observa o imixtiune de motive” (vinovat ar putea fi și dicționarul de sinonime (11 ian. 1975), „Brahms a dezlănțuit patimi și a diversități” (26 ian. 1975); în *Programul radior* nr. 30, 1973 citim: „Centua general din Simeria”.

Reluăm firul argumentării. Trebuie observat că nu numai cunoștințele de limba română beneficiează de această îmbogățire a vocabularului elevilor, ci și limbile moderne, române și neromane, predate în școală, deoarece toate cuprind un număr foarte important de cuvinte de origine latină cultă (în primul rînd franceza, italiana, spaniola, în al doilea rînd germana și rusa; în acestea din urmă o parte din împrumuturile din latină au aspectul unor traduceri, „calchieri”, ale originalului latin).

Pentru înțelegerea și asimilarea lexicului românesc moștenit și al limbilor romane, comparația cu originalele latine aduce elementele necesare stabilirii raporturilor dintre limba română și limba romanică modernă din planul de învățămînt; în felul acesta fixarea în memorie a lexicului limbii moderne dobîndește o latură rațională, înlocuind memorarea mai mult sau mai puțin mecanică.

b. Asimilarea gramaticii latine contribuie la o mai aprofundată și mai ușoară asimilare a gramaticii române, deoarece pe de o parte structura gramaticală a limbii române nu este altceva decît forma evoluată a celei latine și, pe de altă parte, descrierea gramaticală a limbii române se face în cea mai largă măsură cu ajutorul categoriilor gramaticii latine. În același fel, latina ușurează considerabil învățarea limbilor moderne; e de amintit aici că și limbile neromane, de tipul germane, a cărei istorie s-a desășurat sub influența limbii latine, au împrumutat de la aceasta numeroase elemente de sintaxă (construcțiile sintactice ale germanei literare, de exemplu, s-au constituit după modele latine).

c. Dificultățile pe care elevul le întîmpină în înțelegerea, „descifrarea” unui text latin îi servesc la formarea deprinderilor de a reacționa științific, de a-și însuși mecanismul analizei, util și în alte discipline. Analiza gramaticală, subordonată scopului înțelegerii conținutului, poate apărea elevilor mai interesantă prin însăși utilitatea ei imediată, decît analizele privite ca scop în sine. În felul acesta se pot dezvolta preocupările și competența elevilor pentru înțelegerea abstracțiunilor științifice.

d. Noțiunile de literatură (opere și genuri literare), de antichități, mitologie etc. sînt auxiliare indispensabile pentru înțelegerea literaturilor moderne. Ele contribuie de asemenea la fixarea cadrului noțiunilor de teorie literară și de literatură comparată.

<sup>1</sup> Unele figurează în preambulul proiectului de plan de învățămînt, publicat de noi în Studiile clasice XVI, 1974, p. 304–306.

3. În afara disciplinelor propriu-zis filologice (lingvistica și istoria literară) despre care a fost vorba mai sus, cunoașterea aprofundată a limbii latine ajută la o bună pregătire în diverse discipline științifice; enumerarea acestora este utilă pentru orientarea profesională a absolvenților secțiilor umaniste și clasice. Nu vom intra în amănuntele argumentării, ci vom face o simplă înșirare, prin forța lucrurilor, incompletă.

a. Științe umane și sociale.

Istoria antică, medievală și modernă (latina asigură accesul la sursele documentare; texte literare, inscripții, monede, acte și documente). Noțiunile de istorie socială, politică și culturală dobândite prin lectura textelor latine servesc la clarificarea și consolidarea cunoștințelor din disciplinele cu caracter istoric.

Filozofia (latina asigură accesul la sursele antice, medievale și moderne și este indispensabilă înțelegerii terminologiei).

Dreptul (asigură accesul la sursele antice și medievale; este indispensabilă înțelegerii terminologiei).

b. Științele naturii și științele „exacte”. Pentru ansamblul acestor discipline științifice, cunoașterea limbii latine este utilă înțelegerii terminologiei, pe de o parte, și a istoriei disciplinelor, pe de altă (lucrările științifice din orice domeniu fiind redactate în latinește până în secolul al XIX-lea inclusiv, pe alocuri și în secolul al XX-lea).

În afară de aceasta, în zoologie și botanică (morfologia, dar mai ales sistematica), latina este până azi limba științifică internațională (denumirea genurilor, a speciilor etc.). Într-o situație similară se află medicina și farmacia (denumirea substanțelor, a unor afecțiuni, sintagme ale formulor receptuale).

4. În afara considerentelor generale expuse mai sus, există argumente care demonstrează importanța specială pentru România a învățării limbii latine.

a. Conștiința originii romane a limbii și poporului român sînt cel mai clar ilustrate prin limbă. Cucerirea Daciei de către Traian nu este decît cauza determinantă a romanizării provinciei (alte regiuni ale imperiului, încă de mult cucerite și mai multă vreme menținute sub stăpînire romană — Africa (de nord), de exemplu — n-au păstrat decît amintirile istorice și arheologice ale cuceririi); menținerea limbii latine în provincie este rezultatul de durată al cuceririi și arată persistența neîntreruptă, eroică adesea, avînd de luptat împotriva unor împrejurări istorice defavorabile, a populației romanizate. Cunoașterea limbii latine face evident pentru elevi caracterul romanic nealterat (influențele străine în gramatică sînt practic inexistente, iar în vocabular reduce ca importanță) al limbii noastre. Faptul că cele mai importante noțiuni din viața de toate zilele sînt denumite pînă azi cu ajutorul unor cuvinte latine demonstrează elevilor și fixează clar în mintea lor conștiința romanității noastre.

b. România de azi e situată pe teritoriul a două provincii romane, Dacia și Scythia Minor; vestigiile arheologice, epigrafice și numismatice ale stăpînirii romane se întîlnesc din această pricină pe întreaga suprafață a țării (descoperirile monetare depășesc limitele provinciilor romane). Cunoașterea lor, înțelegerea lor, fie și elementară, este, de aceea, o componentă importantă a educației cetățenești.

c. Legăturile țărilor române cu civilizația latină a Evului mediu au lăsat de asemenea urme scrise (documente, inscripții, monede). Deschiderea accesului către înțelegerea lor ajută de asemenea pe elevi să cunoască trecutul patriei, în ansamblu, dar și antichitățile locale ale orașelor sau satelor unde învață sau, unde, la terminarea școlii, își desfășoară activitatea.

d. Trebuie de asemenea scoasă în evidență existența unei mișcări umaniste românești postrenascentiste ai căror reprezentanți au cunoscut profund cultura antică și și-au redactat parțial operele în limba latină (D. Cantemir în primul rînd, dar și Miron Costin, Stolnicul C. Cantacuzino, ardelenii Ștefan Bergler, Nicolaus Olahus). Școala ardeleană în epoca luminilor este descendentă acestei mișcări umaniste.

II. Răspunsul la a doua întrebare — cine trebuie să învețe latina? —, este determinat de o sumă de factori. Dacă luăm în considerație utilitatea latinei pentru cultura generală și educația elevilor, ar rezulta că întreaga populație școlară a țării ar trebui să capete noțiuni mai mult ori mai puțin aprofundate de limbă latină. O propunere în acest sens s-a făcut pentru clasa a VIII-a și o echipă, emanată a Comisiei pentru învățămîntul clasic a M.E.I., a trecut chiar, sub îndrumarea regretatului prof. C. Dalcoviciu, la elaborarea unui manual, intitulat semnificativ *De la latină la română*. Introducerea latinei în clasa a VIII-a, cu toate avantajele ei (printre care și acela, deloc neglijabil, că permite elevilor să se orienteze în cunoștință de cauză la alegerea tipului de liceu pe care-l vor frecventa), se lovește de o dificultate majoră, de ordin practic: școlile generale fiind amplasate teritorial în localități unde nu există profesori de specialitate, orele ar urma să fie încredințate unor diletanți, care ar putea compromite în cel mai scurt timp disciplina noastră, în loc s-o întărească.

Atenția maximă trebuie concentrată asupra liceelor teoretice, care pregătesc cadre medii pentru diverse profesii intelectuale și deschid drumul spre învățămîntul superior. După cum se știe, liceul teoretic actual este bifurcat într-o secție științifică, „reală” și o secție „umanistă”, literară. Se pune problema dacă și în ceea ce privește elevii secției științifice au nevoie de limba latină, date fiind numeroasele și dificilele discipline cărora trebuie să le facă față. Credem că atît din punctul de vedere al culturii generale, cît și din cel al pregătirii de specialitate (ne referim în primul rînd la terminologie) latina ar trebui să ocupe un loc, modest, e drept (în primul an eventual) și în această secție. Cu o condiție totuși: programele și manualele să fie alcătuite astfel încît să constituie un tot unitar, orientat spre scopurile secției, și să nu fie echivalente cu primul an de studiu al secției umaniste. Așadar, multă atenție pentru lexicul fundamental, noțiuni simple de gramatică, numeroase referiri la civilizația antică, inclusiv la partea științifică și tehnică a ei.

Poate că nu e nepotrivit să utilizăm uneori în dezbaterile noastre și argumente de autoritate. Am cită din recenta petiție a 54 membri și 32 corespondenți ai Academiei franceze de științe (printre care și laureați ai premiului Nobel) „în favoarea studiilor clasice în învățămîntul secundar”. „Subsemnații — spune textul — țin să afirme că există solidaritate profundă și nu concurență între disciplinele literare și cele științifice..., ei nu cred deloc că dispariția limbii latine și grecești ar contribui la progresul științelor; doresc să păstreze pentru elevii secției științifice posibilitatea de a primi în primul ciclu o formație clasică solidă; consideră pe de altă parte, că trebuie menținută și în al doilea ciclu posibilitatea ca cei mai buni elevi să continue să se bucure de un învățămînt umanist, de care mulți savanți au beneficiat”. Desigur că diferențele dintre învățămîntul francez și al nostru sînt profunde, prin însuși scopul și fundamentarea lor ideologică și socială, dar credem că elevii noștri trebuie să aibă posibilitatea de a continua studiul latinei. Aceasta s-ar putea obține fie prin cursuri facultative, foarte atent pregătite, fie — dacă se menține sistemul celor două limbi străine — prin includerea latinei printre materiile opționale. Este însă foarte clar că în ambele cazuri — și realismul anunțat la început ne îndreaptă spre prima formulă — rolul bunei pregătiri, al conștiințiozității și — de ce n-am spune-o? — al imaginației și artei pedagogice a profesorilor joacă un rol esențial în atragerea elevilor și în succesul acestor lecții.

În ceea ce privește secția umanistă, locul limbii latine ca disciplină de bază este evident; eforturile Societății de studii clasice trebuie concentrate în vederea modernizării metodelor de predare.

În sfîrșit, accentul principal trebuie pus pe liceele clasice de specialitate. Nu insistăm aici asupra rolului lor (proponeri precise se află sub tipar în volumul XVI al revistei Studii clasice). Subliniem numai că e necesar ca aceste licee să constituie clase model din toate punctele de vedere și nu refugii pentru elevii slabi la matematică (sau și la matematică). Recrutarea elevilor urmează a fi făcută cu cea mai mare grijă, iar legătura cu învățămîntul superior trebuie întărită și chiar „instituționalizată”. În definitiv, „producția” învățămîntului superior filologic o constituie în mare măsură învățămîntul liceal, iar această formă de „integrare” ni se pare de o deosebită utilitate.

III. Nu ne vom opri prea mult asupra ultimelor întrebări. În problema cantității și a direcției cunoștințelor, ținem să scoatem în evidență numai două fapte. Învățămîntul latinei trebuie axat pe specificul fiecărui tip de școală (deci programe diferite pentru secția reală, umanistă, licee clasice, școli de artă). În al doilea rînd, socotim că efortul trebuie îndreptat spre accesul la texte; sistematizarea cunoștințelor de gramatică și alegerea vocabularului trebuie subordonate acestui scop; se va cere elevilor memorarea faptelor gramaticale și lexicale frecvent întîlnite în texte (pentru lexic există indici de frecvență, care pot fi utilizați în alcătuirea și ordonarea lecțiilor). Credem de asemenea că e util ca bucățile de lectură, chiar și cele elementare, să aibă ca sursă autorii latini (antici, dar și din secolele ulterioare, accentul punîndu-se pe cei dintîi — la întrebarea lui Manfred Fuhrmann *Caesar sau Erasmus?* am răspunde totuși *Caesar*).

În ce privește cunoștințele de istorie literară, socotim preferabil studiul aprofundat al unui număr restrîns de autori, prin lecturi în original (completate eventual prin traduceri), dispersării atenției și falsificării perspectivei prin parcurgerea rapidă a unui număr mare de scriitori, de valoare inegală, ilustrați prin fragmente minuscule. A-l reduce pe Tacit, de exemplu, la cîteva pasaje narînd revoltele legiunilor ni se pare dăunător, și pentru cunoștințele istorice ale elevilor, și pentru cele literare, ca să nu mai vorbim de plictiseala generată de monotonie

IV. Ajungem astfel la ultima întrebare : cum trebuie învățate limbile clasice, latina în special? Dacă acceptăm ideea că scopul primordial al învățămîntului este accesul la texte și, prin ele, la formele culturii antice, se impune, ca o consecință obligatorie, îndreptarea către acest scop a achiziționării cunoștințelor lingvistice. Gramatica trebuie să răspundă în primul rînd la întrebarea „ce semnificație are o anumită construcție” și nu atît „cum se exprimă o anumită idee”. Așadar să se insiste, în analiza frazei, asupra valorii conjuncțiilor și nu asupra felului propozițiilor. Ce poate însemna *cum* sau *ut* întîlnit în texte, mai degrabă decît propozițiile cauzale, finale, concesive etc. ; ce valoare poate avea un genitiv sau un ablativ, decît cum se exprimă complementul de mod, de agent etc. Trebuie încercată de asemenea — și utilitatea poate fi mai largă — aplicarea unor metode moderne de descriere lingvistică. Avem îndoieli în privința valorii teoretice a gramaticii transformationale, dar credem că tipul de analize propuse de această metodă ar putea da rezultate în învățămînt.

Într-un fel analog ni se pare recomandabil să fie predate cunoștințele de literatură, istorie, filozofie, antichități : să se pornească de la lectura unui text și din analiza lui să se extragă maximum de informații. Expunerile pur teoretice, înșirarea cronologică a datelor nu oferă, prin absența asociațiilor, posibilități reale pentru memorarea faptelor de către elevi.

Dar toate aceste recomandări și cerințe presupun conceperea programelor de învățămînt sub forma unor cadre generale, menite să fixeze scopul și cîntumul minim de cunoștințe, și nu toate amănuntele predării. Ele nu trebuie să îngreuească libertatea profesorului de a se orienta după necesitățile momentului, după interesul elevilor, după gradul lor de receptivitate. Se cuvine de asemenea ca manualele să ofere profesorului facultatea de alegere a textelor, de depășire, cînd e necesar, a unor limitări prea stricte.

Din cele cîteva probleme expuse mai sus și care nu reprezintă decît o invitație la discuții sperăm că s-a putut vedea măsura în care prestigiul și, deci, viitorul învățămîntului clasic depinde de eforturile noastre ale tuturor, individuale și conjugate. Dacă sesiunea și simpozionul de față vor izbui să-și aducă contribuția la întărirea solidarității și a spiritului de colaborare între clasiști, la afirmarea lor publică și la punerea bazelor unor conlucrări viitoare, mai sistematice, ne vom putea desprîji cu conștiința datoriei măcar în parte împlinite.

## DISCUȚII

E. CIZEK (București) : Propaganda pentru studiile clasice trebuie să se extindă și în afara dezbaterilor și preocupărilor noastre. Dar și clasiștii trebuie să-și elucideze optica asupra studiilor antice. Științele antichității nu pot supraviețui decît modernizîndu-se, deschizîndu-se spre preocupările omului modern. Ele nu trebuie să se transforme într-un studiu de elită, ca egiptologia. Studiul literaturilor antice nu se poate priva de aparatul de erudiție care îl caracterizează, dar aspectul artistic nu trebuie nicodată neglijat. Cititorul modern trebuie să simtă că literaturile antice sînt literaturi, după cum literatura franceză, română sau italiană. Desigur specificitatea literaturilor nu exclude unitatea profundă a științelor antichității. De altfel, toți trebuie să ne considerăm soldați mobilizați în serviciul studiilor antichității.

Mihai NASTA (București) : Aș dori să rezum în această intervenție cîteva din meditațiile pe care mi le-au sugerat cele trei referate ascultate în această dimineață, deși voi stăruî mai mult asupra unor idei cuprinse în ultimul referat (*Cultura clasică în învățămînt*). Credem că problematica a fost tratată în mod convingător și cu argumente științifice, pledînd mai ales în favoarea unei programe de învățămînt echilibrate, cum este cea pe care colegul nostru I. Fischer a elaborat-o sub formă de proiect în paginile volumului XVI al Studiilor clasice.

În privința exercițiilor de tipul *latinei vii*, deși sîntem de acord în principiu cu rezervele formulate de referent, nu credem totu-i că tentativele de a înfiripa scurte dialoguri latinești în orele de verificare sînt cu totul reprobabile. Latina Renașterii sau chiar cea folosită în scrierile științifice și filozofice din secolul XVIII și în disertațiile academice care au circulat pînă în ajunul primului război mondial reprezintă o anumită stare a unei limbi convenționale de largă circulație. Dacă va ține seama de aceste precedente, profesorul va fi oricînd îndreptățit să inițieze pe elevi și pe studenți în cunoașterea unei asemenea limbi, pe care unii filologi moderni o numesc neolatină. Mai important mi se pare însă un principiu metodologic, pe care trebuie să-l aplicăm la toate nivelele în activitatea noastră de propagare a studiilor umaniste, cultivate în spiritul celor mai bune tradiții ale liberei cugetări. Este vorba de diversificarea formelor de învățămînt și de predare a celor două limbi de cultură care au contribuit în mod egal la elaborarea sintezei greco-latine. Mai precis, mă refer la obligația care ne revine de a-i deprinde pe toți adepții studiilor noastre cu autocontrolul, aș zice chiar cu „auto-reglarea” cunoștințelor (în accepțiunea

modernă de *feed-back*). Cu alte cuvinte : în achiziția noțiunilor de limbă și cultură trebuie să-i învățăm pe tineri să învețe singuri. Privind portretele unor eminente creatori de valori culturale care ne înconjoară în această sală încercăm de altfel un sentiment de mândrie, constatând că cel puțin trei dintre ei — Brîncuși în sculptură, Arghezi în poezie, Nicolaescu Plopșor în istorie și în antropologie culturală — au ilustrat cu strălucire principiul grecesc al ciclului de învățămînt pe care individul trebuie să-l parcurgă ca un simplu *autodidact*. Or, acest concept grecesc nu trebuie depreciat. La început, cînd a intrat în circulație o imagine fascinantă a rapsodului călăuzit de inspirația divină, mîndra deviză a lui Phemios  $\alpha\upsilon\tau\omicron\delta\iota\delta\alpha\kappa\tau\omicron\varsigma$  δ' ἐμῇ (*Od.* XXII, 347) opunea un fel de cunoaștere imanentă preceptelor meșteșugului învățat cu pedanterie. Cu trecerea secolelor cultura elină acreditează însă și alte concepții ale învățăturii dobîndite prin experiență individuală și prin cultivarea *omeniei* profunde, care se perfecționează de-a lungul unei existențe întregi. Acesta este sensul celebrului adagiul solonian  $\gamma\eta\rho\acute{\alpha}\sigma\kappa\omega$  δ' αἰεὶ πολλὰ διδασκόμενος „îmbătrînesc învățînd într-una multe” (fr. 22 Diehl).

Tot în același spirit trebuie să interpretăm și alte enunțuri prin care grecii (de la Homer și Solon pînă la Socrate și Epictet) asociază strîns competența intelectuală cu aceea îndelungată, dobîndirea noțiunilor științifice cu experiența naturală și cunoașterea de sine (astfel se consolidează și semantemul termenilor din sfera lui  $\alpha\upsilon\tau\omicron$ -διδάκτων „ceea ce poate fi învățat pe cale naturală” — vezi de exemplu Dionis din Halicarnas, *Ant. Rom.*, V, 12).

Pe această cale, credem, trebuie să ne călăuzească de asemenea pilda predecesorilor iluștri din cultura noastră pe care i-am menționat mai înainte, oameni care n-au fost „școliți” într-o ambianță academică, ci *autodidacti* din descendența celor mai profunzi cugetători ai Eladei. Așadar, cea mai mare parte din ostenele noastre trebuie să urmărească transformarea cunoștințelor filologice în „pietre vii” (Montaigne), lespezi ale parcursului de autocunoaștere. De aceea nu ar fi de prisos să stăruim pentru introducerea unor forme de propagare a noțiunilor de cultură greacă și latină atît la universitățile populare, cît și în alte așezămînte de cultură care înfruptesc programul de ridicare a nivelului de civilizație al cetățenilor din patria noastră socialistă. Trebuie să evităm cu orice preț manifestările de elitism și de esoterism steril; să ne străduim dimpotrivă să aprofundăm latura creatoare (în mod paradoxal „inimitabilă”) a mesajului culturii clasice greco-latine, care dă adevărata sa dimensiune *omeniei* cultivate pe meleagurile noastre.

L. STOIANOVICI-DONAT (Craiova) : În contextul civilizației actuale, studiul limbii latine, în țara noastră, tînde să nu mai aibă o finalitate precisă. Știm că studiul clasicismului latin se impune și astăzi întrucît el stă la baza culturii europene, iar latina constituie fundamentul limbilor romanice. Pe de altă parte, în științele biologice, ca și în cele medicale, există o foarte bogată terminologie latină, iar punctul de plecare al legislației moderne îl constituie jurisprudența romanilor. Dar studiul limbii latine este imperios necesar mai ales în țara noastră, care constituie o arie de romanitate izolată. Școlarii trebuie să cunoască această evidență, nu ca o concluzie schematică expusă în manuale de literatură română, ci direct, prin lectura extraselor anume alese în acest scop din operele autorilor latini. De aceea considerăm necesară revizuirea manualelor școlare, care ar trebui să cuprindă, pentru primul stadiu, nu texte confecționate de autori manualelor respective, care prezintă o latină, în cel mai bun caz, bisericească, ci texte originale, cu structură sintactică ușoară și vocabular adecvat, avînd cît mai multe corespondențe lexicale și instituționale în limba română. Aceste texte se pot extrage din autorii așa-zîși culturali : Cato, Varro, Plinius Maior, juriconsulții Romei, care, pentru că nu urmăresc efecte stilistice, conțin fraze scurte, cu o topică inteligibilă școlarilor. Abia în stadiul superior, în ultimii doi ani de liceu, ei ar putea, avînd cunoștințele fundamentale ale limbii latine, să treacă la texte literare, care, de asemenea, trebuie alese astfel încît să fie ușor înțelese și școlarii să-și poată face o idee reală despre valoarea lor artistică; căci așa cum se predă astăzi limba latină, după manualele existente, studiul ei se reduce la memorarea mecanică a unor texte cu structuri sintactice dificile; în asemenea condiții nu se poate vorbi nici de înțelegerea valorii estetice a textelor și nici — ceea ce este mai grav — de o finalitate a studiului limbii latine în liceu.

Considerăm că este necesară constituirea unei comisii cu specialiști din învățămîntul superior și mediu, care să elaboreze o nouă programă de studiu liceal pentru manualele de limba latină.

Maria ILIESCU (Craiova) : Importanța limbii latine în învățămîntul liceal este ilustrată foarte clar de experiența Universității craiovene cu studenții străini : studenții din Togo, unde limba latină ocupă un loc însemnat în programele liceelor, au învățat mult mai repede și mai bine limba română decît colegii lor proveniți din țări unde limba latină are o poziție mai modestă, chiar dacă limba maternă a acestora din urmă este romanică.

În altă ordine de idei, e necesar să se atragă atenția forurilor în drept că verificarea cunoștințelor reale de limbă nu se poate face în mod adecvat pe baza programelor și regulamentelor actuale ale bacalaureatului și ale examenului de admitere în universități: proba textului necunoscut este indispensabilă pentru atingerea acestui scop.

Margareta NASTA (București): Problemele care se ridică în etapa actuală în fața dascălilor de limba latină sînt deosebit de complexe și nu ușor de rezolvat. Pentru a reuși este nevoie ca profesorul să fie mereu la curent cu ultimele date ale metodologiei didactice. Frecventarea în acest scop a diferitelor cursuri din cadrul Institutului de perfecționare, a ședințelor Societății de studii clasice sau a celorlalte activități de acest fel trebuie să intre *ipso facto* în obligațiile sale.

Din discuțiile purtate în ultima vreme pare să câștige tot mai mulți adepți metoda asimilării cunoștințelor prin „descoperire”, procedeu care poate fi utilizat atât la predare cît și la verificare, pentru a se obține colaborarea tuturor elevilor la traducerea textului nou. Acest mod de a lucra cu elevii schimbă, întrucîtva, raportul dintre profesor și elev, deoarece elevului i se dau numai cîteva indicații, i se pun inițial cîteva întrebări bine gîndite, urmînd ca el să găsească răspunsul potrivit și să confrunte rezultatele sale cu soluțiile date de profesor și cu sugestiile întregii clase. Astfel, în predarea limbii latine profesorul nu-și mai propune doar concretizarea unor performanțe imediate, ci urmărește formarea unor tehnici heuristice, capabile să-i deprindă pe toți elevii cu procesul perfecționării neîntrerupte.

Prima etapă — anii I și II — este perioada în care elevii trebuie să-și însușească cu temeinicie elementele de bază ale cunoașterii limbilor clasice: morfologia numelui, a verbului, elementele de sintaxă. În ultimii doi ani ei urmează să treacă la „educația multilaterală a creativității”. Dispunem, ce-i drept, de manuale deosebit de dificile (mă refer la anii III și IV), dar beneficiem de cîteva instrumente de lucru de o utilitate certă: gramatici ale limbii latine, dicționare, traduceri.

Textele autorilor studiați nu trebuie să constituie un scop în sine, ci să fie un mijloc de educație pe mai multe planuri. Personal am renunțat la prezentările biografice dezvoltate, pe care elevii le pot găsi în manual. Indicăm, însă, cîteva probleme legate de specificul autorului respectiv, noțiuni care vor fi dezvoltate în cursul lecțiilor destinate scriitorului din program. Încă din primele ore de studiu (în fiecare nouă etapă) recomandăm pasajele care trebuie citite în traducere și semnalăm alte surse de informație de care am putea dispune: emisiuni de radio și televiziune, materiale muzeistice, planșe, diapozitive, articole din diferite periodice. În asemenea condiții textul latin studiat în clasă capătă alte dimensiuni: el poate constitui o bază de discuții mult mai largă și solicită participarea activă a tuturor elevilor. Asemenea ore ridică probleme, reliefează utilitatea documentării și a lecturilor individuale, contingențele obiectului nostru cu alte materii.

Prin această succintă luare de cuvînt dorim să atragem atenția colegilor noștri asupra necesității de a îmbina unele achiziții valoroase ale pedagogiei moderne cu referirile cît mai judicioase la tradițiile umanismului greco-latin și la valorile culturii clasice încorporate de civilizația modernă.

Viorica BĂLĂIANU (București): Intervenția mea are menirea de a împărtăși cîteva din preocupările noastre zilnice, din strădaniile noastre la catedră pe linia perfecționării și modernizării predării limbii latine în conformitate cu cerințele actuale ale procesului instructiv-educativ. Consider că acest lucru este necesar pentru ca sesiunea noastră să împrace și în aspect practic, de schimb de experiență, de căutări concrete, care să contribuie la ridicarea prestigiului limbii latine printre disciplinele de învățămînt.

Ce am realizat pentru atingerea acestui scop? Ce am făcut pe linia modernizării predării limbii latine, a actualizării și stabilirii unei concordanțe între școală și cerințele sociale, pe de o parte, și între școală și nivelul actual de dezvoltare a științei și tehnicii contemporane, pe de altă parte?

În privința organizării, am trecut la predarea limbii latine pe cabinet, care constituie o bază materială auxiliară și necesară în predare, amenajîndu-l cu ecran de proiecție, aparatură tehnică modernă (epidiascop, aspectomat, magnetofon), cu hărți de specialitate, ca planul Romei, harta literară a Italiei; panouri sinoptice, o bibliotecă cu cărți de specialitate și dicționare, portrete de scriitori, tablouri, albume pe probleme — istorie, antichități culturale, scriitori —; nu au fost neglijate, se înțelege, vestigiile culturii antice descoperite pe teritoriul patriei noastre (vase, șarpele Glykon de la Tomis, monumentul de la Adamclisi).

Tot în vederea asigurării funcționalității cabinetului de limba latină, am alcătuit mapă de lucru pentru toți elevii, cuprinzînd: alfabetul grecesc, flexiunea nominală și verbală pe teme, sintaxa cazurilor și sintaxa frazei, concordanța timpurilor, cîntecul studentesc *Gaudemus...*, citate și expresii din scriitorii studiați, exerciții de vorbire curentă, care îmi permit să deprind pe elevi cu crearea unor modalități individuale de studiu.

Ca metode de predare, am încercat să folosesc metoda învățării prin descoperire la anii I-II în predarea gramaticii, la anii mari în traducere și analiza literară a textelor, unde am aplicat și metoda predării pe grupe de elevi, pentru predare diferențiată, și metoda problematizării în lecțiile de recapitulare.

Predarea limbii latine, mai mult ca oricare obiect, poate fi facilitată dacă adoptăm față de elevi un tip de relație de colaborare, de muncă și de participare activă din partea elevilor. Această relație profesor-elev nu poate fi restrinsă numai la cadrul lecției, ci trebuie să se extindă și dincolo de lecție, în activitatea extrașcolară: în cadrul cercurilor de elevi, orelor facultative, concursuri școlare, formații artistice și sesiuni științifice ale elevilor. În acest an școlar, de exemplu, s-a ținut un concurs cu tema „Mărturie ale civilizației popoarelor de pe teritoriul Italiei”.

Gazeta de perete am folosit-o ca un mijloc de popularizare a culturii greco-romane, de *captatio* pentru studiul limbii latine chiar și în rindul elevilor de la secția reală, demonstrând prin articole extrase din presa cotidiană că nu poate exista un tînăr temeinic pregătit în orice domeniu de activitate, fără a-și însuși corect vocabularul latin, fără a cunoaște istoria patriei sale, patrimoniul culturii clasice, căci „Cultura clasică are calitatea de a crește, ea este în esență educativă [...]. Precum gimnastica dezvoltă toate puterile musculare și dă corpului o atitudine de putere și tinerețe, tot astfel pururea tînăra și senina antichitate dă o atitudine analogă spiritului și caracterului omenesc” (M. Eminescu în *Timbul* din 28 iunie 1880). Aceasta este în fond datorită educatorilor, subliniată de tovarășul Nicolae Ceaușescu, secretarul general al P.C.R., Președintele Republicii Socialiste România, în *Expunerea cu privire la programul P.C.R. pentru îmbunătățirea activității ideologice* (3 noiembrie 1971): „Avem datorită să creștem un tineret cu un larg orizont spiritual, înarmat cu tot ceea ce a creat mai bun omenirea în domeniul cunoașterii”.

Luciana AMAN (Ploiești): Lecturile și comentariile predate la liceele de specialitate trebuie axate pe texte din disciplinele respective: lucrînd la liceul pedagogic, la liceul sanitar și la liceul de muzică, am interpretat texte din Quintilian, recomandînd elevilor lectura traducerii recent apărute, am discutat etimologia și semantica termenilor medicali și muzicali de origine latină și greacă, am citit în clasă versiunea latină a jurămîntului hipocratic. Elevii s-au arătat interesați de aceste expuneri, au pus întrebări privind și alți termeni decît cei explicați în clasă.

D. BURTEA (Alexandria): Din moment ce umanismul este un stil de gîndire, de creație și de viață, care angajează istoria, etica și caracteristicile naționale ale fiecărui popor, el trebuie să aibă simultan în vedere atît permanenta completare a sistemului său normativ și înnoirea acestuia cît și prelucrarea celor mai pozitive tradiții ale trecutului. Numai astfel se asigură elaborarea unui ideal de viață la nivelul exigențelor contemporane precum și găsirea celor mai eficiente metode pentru realizarea lui. Considerînd că în societatea socialistă multilateral dezvoltată formarea personalității tineretului are ca principale coordonate etica și echitatea socialistă, sarcina noastră formativă de bază este îndrumarea conduitei morale. Datorită acestor premise, studierea lui Lucrețiu are o utilitate deosebită. Prin curajul său de a redacta și prezenta o operă antireligioasă în vremea sa, considerăm că autorul latin este și un pionier al culturii eroice, cultură indispensabil legată de perioadele de intensitate maximă din istoria unui popor. Prelucrarea textelor lui Lucrețiu, și în special jertfirea Ifigeniei, imprimă elevilor o tensiune dramatică cu efecte deosebite de pozitive pentru propria lor etică.

În ceea ce privește rolul limbii latine la secția reală, menționăm că elevii acordă o atenție deosebită acestui obiect de studiu, 57% dintre ei obținînd note bune și foarte bune.

Maria DUȚESCU (București): Manualele lasă mult de dorit; ar trebui refăcute printr-o alegere mai îngrijită a unor texte care să aducă antichitatea către lumea modernă și, deci, să-i intereseze pe elevii de astăzi; ar trebui să fie mai atent controlate în cursul operațiilor de tipărire, spre a se evita erorile; o mai mare atenție trebuie acordată redactării notelor. Iată, de pildă, în manualul anului III, la pagina 41, nota 12 (ediția 1973), în ce fel este lămurită o frază foarte complicată din prima *Catilinară*, par. 1: de la pronumele *horum* se trimite la nota: „oratorul face un gest spre senatori; ei se depărtează cu groază de Catilina”. La pagina 42 a aceluiași manual, în capitolul XI din *Catilinara* întâi, repetarea pronumelui *quem* este explicată astfel (nota 11) „*quem... quem... quem*: repetarea dă amploare și putere stilului sublim”. Să nu uităm că, dacă printre elevii noștri se află mulți înzestrați cu ascuțitul simț al ironiei, majoritatea înclină încă să creadă mai degrabă în manuale, decît în profesorul încremenit în fața unor comentarii atît de originale și puse la loc de cînte în notele explicative.

Liviu ANDREI (Brașov): Consider că este momentul să încetăm să ne mai plîngem și să trecem cu hotărîre să facem noi, profesorii de latină, tot ce este posibil pentru a ne ușura și a ne îmbunătăți activitatea. Propun de aceea ținerea unei reuniuni a profesorilor de latină, sub patronajul Societății de studii clasice (și cu delegați ai cercurilor județene de specialitate) pen-



tru a discuta neajunsurile manualelor actuale și a ajunge la concluzii destinate să le îmbunătățească sau, mai degrabă, să le înlocuiască; o asemenea întâlnire de lucru ar putea avea loc fie la București, fie în alt oraș, la Brașov, de pildă. Sint de acord cu propunerea alcătuirii unui manual pentru primul an al liceului real, total diferit de cel destinat secției umaniste..

După răspunsul referenților, **cuvîntul de închidere** a fost rostit de prof. D.M. PIPPIDI :

La capătul acestei lungi ședințe, cu un conținut atât de bogat și de variat, îmi place să subliniez în primul rînd calitatea referatelor ascultate și pertinenta intervențiilor, pline de un deosebit interes pentru orientarea activității noastre viitoare. Primele au relevat, o dată mai mult, cu exemple împrumutate unor domenii felurite ale cunoașterii, actualitatea unor aspecte din totdeauna studiate ale culturii antice, din care gîndirea și cercetarea modernă n-au încetat să tragă îndemn și inspirație.

Această disponibilitate a civilizației greco-romane, deseori verificată de-a lungul istoriei, de la sfîrșitul antichității pînă-n zilele noastre — în lumea occidentală și în cea orientală, în Europa și în Răsăritul arab — e, socot, cea mai bună dovadă a fecundității ei nesecate, cea mai bună cheazăie a nădejdi pe care o nutrim că, într-o lume care o dată mai mult își cizelează profilul intelectual și moral, valorile etice sau de alt ordin moștenite de la înaintași prezintă pentru toți o valabilitate incontestabilă.

După cele arătate de cei trei referenți, abia dacă mai e nevoie s-o spun și eu : nu șovăi totuși să repet că pentru nici unul din noi contactul noului cu vechiul nu e conceput ca o imitație, în înțelesul dat acestui concept de neo-umanității germani, cînd proclamau valoarea paradigmatică a artei și culturii grecești pentru arta și cultura timpului lor. Mai curînd mi se pare că trebuie vorbit de o confruntare și chiar de o ciocnire — în felul ciocnirii dintre cremene și oțel —, care face să îșnească scînteia. Așa s-a întîmplat în toate epocile istorice calificate drept „renașteri” — de la cea carolingiană la cea quattrocentistă —, așa e de sperat că se va-ntîmpla și de-aci înainte, în încercările succesive ale omenirii de a ieși din rutină și de a se depăși.

În aceste condiții, rolul nostru, al umanistilor de vocație sau de profesie, mi se pare de la sine indicat și cert. Sintem, ca să-nțebuințez o imagine de care mi s-a mai întîmplat să mă folosesc, niște „păstrători ai flăcării” („gardieni de far”, ar spune Geo Bogza), chemați să întrețină și, după puteri, să sporească o moștenire de peste veacuri, pe care au a o transmite urmașilor. Din acest punct de vedere, nu mă sfiesc s-o proclam, Societatea de studii clasice are de jucat un rol salutar în societatea românească contemporană, o menire de care trebuie să se arate vrednică și conștientă : ajutînd la îmbunătățirea programelor școlare și la ridicarea nivelului profesional al cadrelor didactice de toate gradele ; răspîndind în publicul larg o imagine fidelă și atrăgătoare a culturii clasice îndeobște ; sprijinind pe toate căile publicarea în continuare a revistei noastre, precum și îmbogățirea și diversificarea în paginile ei a contribuției românești la știința antichității.

Întîlniri ca acea de astăzi, plănuită să continue și în zilele următoare, au darul să ne sporească încrederea în forțele proprii și în justetea cauzei pe care o slujim. Altele vor urma, la timpul potrivit, și nădăjduim să nu fie cu nimic mai prejos decît cea la care asistăm. Pînă atunci, aș vrea să închei mulțumind nu numai vorbitorilor pe care i-am ascultat, dar și asistenței care le-a urmărit expunerile și intervențiile cu un sentiment pe care îndrăznesc să-l interpretez ca o participare activă.

# ARAM FRENKIAN COMEMORAT LA CERCUL STUDENȚESC DE FILOLOGIE CLASICĂ DIN BUCUREȘTI

DE

CARMEN CIOCÎLTAN

An de an, toamna, gândul ne poartă cu respect și recunoștință spre personalitatea distinsă a profesorului. A. Frenkian, de la a cărui moarte s-au împlinit la 9 noiembrie 1974 zece ani. Pentru cinstirea memoriei eminentului filolog și exeget al filozofiei antice cercul studențesc de filologie clasică, condus de profesorul Mihai Nichita, a organizat o ședință comemorativă în care studenți și profesori au discutat activitatea și opera științifică a savantului român.

Studenta Ecaterina Kirr, din anul IV al secției de limbi clasice, prezentînd biografia profesorului, reușește o caracterizare pertinentă și o precisă încadrare în epocă a personalității lui A. Frenkian. O caracterizare succintă a lucrării *Le monde homérique* a încercat-o Tiberiu Albu, student în anul III al aceleiași facultăți.

Invitat la această ședință, profesorul Gh. Vlăduțescu, de la Facultatea de filozofie, se apleacă asupra relației dintre filozofie și filologie realizată de A. Frenkian într-o exemplară sinteză; deși pornește de la o analiză extrem de atentă la detalii filologice, savantul depășește acest orizont, conducînd concluziile spre o finalitate filozofică. Pentru Aram Frenkian raportul dintre limbă și filozofie este cheia de boltă a metodei investigațiilor sale, limba fiind văzută ca o interpretare a realității și nu ca o copie a ei.

Student în anul II al secției de filologie clasică, Nicolae Ionescu face o analiză profundă a gândirii lui Aram Frenkian ca filozof al culturii antice grecești și orientale, subliniind valoarea cercetărilor sale privitoare la relațiile dintre Orient și Occident existente din vremuri imemorabile, dar care în perioada elenistică se generalizează. Prin studiile sale profesorul A. Frenkian a deschis calea spre o studiere comparativă a filozofiei antice, bazîndu-se pe circulația acelorași motive în ambele sfere de cultură și a creat posibilitatea de a depista direcția influențelor prin existența unor „indici”, a unor „semne”.

Foști colegi și foști studenți ai defunctului și-au amintit apoi de ceea ce a însemnat pentru ei omul, profesorul și savantul Aram Frenkian.

Această evocare s-a încheiat cu lectura unui fragment din dialogul grecesc *Apollodor sau Despre bătrînețe*, situat de A. Frenkian, în manieră platonice, în prețuia morții lui Socrate.



# AUX CONFINS DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES. LA VALACHIE DES ANTIQUAIRES AU DÉBUT DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

PAR

ANDREI PIPPIDI

## ARRIÈRE-PLAN HISTORIQUE

Traiter l'avènement des Phanariotes comme une solution de continuité dans l'histoire roumaine est une opinion héritée du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les historiens roumains hésitent encore à l'abandonner. La querelle qui a opposé longtemps les partisans et les ennemis de « l'euro péanisation » — formule par laquelle on entendait, il y a cinquante ans, l'importation de nouvelles formes de civilisation, attribuée à ces princes issus d'une Constantinople où, sous des dehors orientaux, coexistaient curieusement la tradition byzantine et l'innovation occidentale — se prolonge à présent dans un débat sur la modernisation institutionnelle des Etats roumains (Valachie et Moldavie), dont les uns voudraient faire un mérite de ces mêmes princes centralisateurs, tandis que les autres y verraient plutôt le résultat de l'opposition seigneuriale. Ce processus qui évoque irrésistiblement l'image d'une course à obstacles est évidemment trop complexe pour que l'accueil favorable réservé à l'une des théories puisse donner totalement tort aux défenseurs de l'autre. Cependant, la possibilité d'un accord à propos du tournant historique à partir duquel commencent les profondes mutations à l'intérieur de cette société qui ne connaîtra guère de véritable révolution avant 1848, semble se dessiner déjà, au cours de ces dernières années<sup>1</sup>. A l'encontre de la datation traditionnelle — début du XVIII<sup>e</sup> siècle —, la réponse que nous avons proposée pour notre part, sans trop d'illusions, ramène ce terme au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, ce qui présente l'avantage de synchroniser de notables changements dans la politique extérieure et intérieure des Principautés avec l'élargissement des horizons intellectuels que les cultures grecque et roumaine connaissent à la même époque<sup>2</sup>. Toutefois, pour parer au danger des idées préconçues — des nôtres, certes —, un nouvel effort de documentation et de réflexion serait nécessaire. Puisse un des aspects les plus significatifs de cet essor culturel, les progrès des études anciennes, servir d'exemple.

Dans les pays roumains, le départ entre l'histoire contemporaine, qui est la seule à intéresser le chroniqueur, fier de transmettre le souvenir des victoires de princes pieux et bataillards ou assoiffés de vengeance contre tel adversaire ignominieusement damné, et la recherche des origines encore embrumées de mythe n'est pas antérieur au XVII<sup>e</sup> siècle. Encore, en parlant d'origines, faut-il distinguer celles de l'Etat et celles de la race. Un seul érudit de cette période, en Moldavie, Nicolas Costin (1660—1712) ose remonter jusqu'à la Genèse, en essayant de concilier Platon et Moïse<sup>3</sup>. L'intérêt pour l'histoire romaine ne se fait jour qu'avec la diffusion graduelle de l'idée de l'ascendance latine du peuple roumain<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Cf. Vlad Georgescu, *Political Ideas and the Enlightenment in the Romanian Principalities, 1750—1830*, New York, 1971 ; *Symposium. L'époque phanariote*, Thessaloniki, 1974 ; l'article de Florin Constantiniu, in *Studii și materiale de istorie medie*, VIII, Bucarest, 1975.

<sup>2</sup> Andrei Pippidi, *Phanar, Phanariotes, phanariotisme*, *Revue des études sud-est européennes*, XII, 1975, pp. 231—239.

<sup>3</sup> Nicolae Costin, *Letopiseșul țării Moldovei de la zidirea lumii pînă la 1601*, éd. Ioan Șt. Petre, Bucarest, 1942.

<sup>4</sup> Paul Cernovodeanu, *Préoccupations en matière d'histoire universelle dans l'historiographie roumaine aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles* (I), *Revue Roumaine d'Histoire* IX, 1970, pp. 677—697. Voir encore notre article, *Vechi epigrafiști și anticari în țările române*, *Studii clasice*, XI, 1969, pp. 279—291.

A ce titre, les premières investigations des ruines du *castrum* de Gherghina (Bărboși) n'avaient donné jusqu'en 1717 que deux inscriptions contemporaines de Trajan et de Septime-Sévère, ainsi qu'une monnaie de Marcianopolis du III<sup>e</sup> siècle et une autre datant du règne de Constant II<sup>6</sup>. Le déchiffrement d'une inscription grecque des plus simples n'allait pas sans difficultés pour Miron Costin (1633—1691), mais ses observations personnelles prouvent un louable souci d'exactitude. Il est vrai que ses ouvrages au sujet de la Dacie romaine n'emploient d'autres sources originales que Dion Cassius et Eutrope. Pourtant, il avait acquis en Pologne, dans un collège jésuite, une culture classique qui lui permettait de citer tantôt Homère, Aristote et Plutarque, tantôt Virgile, Ovide et Tite-Live, de traduire un fragment de Quinte-Curce ou d'invoquer à propos du culte impérial une épître de Pline le Jeune<sup>7</sup>.

Animé par le même désir de venger les ancêtres de son peuple des calomnies d'historiens malveillants, Constantin Cantacuzène (1640—1716) qui, lui, avait étudié à Padoue, empruntait ses arguments à un plus grand nombre d'auteurs classiques. S'il lui arrive de reproduire une lettre de Claude II, détachée de la *Historia Augusta*, d'après l'humaniste italien Flavio Biondo, ailleurs, en meilleur helléniste que Miron Costin, il renvoie à Diodore de Sicile et à Strabon. Son image de l'histoire romaine est encore sujette au hasard des lectures : dans sa bibliothèque on retrouve Virgile et Tite-Live en compagnie de Florus et de Justin, mais la plupart des anecdotes sur les Césars sont puisées aux doctes compilations de la Renaissance. Parmi les anciens lus par Cantacuzène figuraient encore Homère, Ovide (les *Métamorphoses* et les *Épîtres pontiques*) et Quinte-Curce, auxquels il faut ajouter Tércence, Cicéron, Horace, Valère-Maxime, Pausanias, Lucien, Aulu-Gelle, peut-être Plutarque<sup>8</sup>. Autant que faire se pouvait, c'est-à-dire sans entreprendre de fouilles, Cantacuzène recueillait aussi les inscriptions, parfois apocryphes. On ne sait pas s'il a répondu au vœu de l'antiquaire transylvain Samuel Köleseri (1663—1733) qui lui demandait en 1712 de lui communiquer des textes épigraphiques glanés en Valachie et en Olténie (« quod pro gloria gentis sit »)<sup>9</sup>.

Chez un contemporain de Cantacuzène, le prince Démétrius Cantemir, le dessein poursuivi est plus ambitieux : réunir les preuves irréfutables de l'origine latine du peuple roumain et, qui plus est, de la présence jamais interrompue des Romains sur le territoire de l'ancienne Dacie dont ils eussent complètement exterminé les habitants, de souche scythe (!), d'avant la conquête. Engagé dans une vive polémique avec les historiens polonais et hongrois, dispute qu'il conçoit comme un véritable tournoi, Cantemir n'hésite pas à reprendre intégralement les arguments archéologiques utilisés déjà par Miron Costin, en y ajoutant même ce qu'il savait, par oui-dire, des vestiges antiques exhumés en Valachie. Cependant, le problème est résolu par cet hardi bâtisseur d'hypothèses essentiellement à l'aide des sources littéraires : Dion Cassius, Eutrope, Justin, Zosime, Ammien, la *Historia Augusta*. Avant Trajan, l'histoire romaine, couvrant plusieurs pages, est fondée sur Tite-Live et Tacite. Pour Cantemir, Ovide n'est pas seulement le poète des *Métamorphoses* mais, comme on pouvait s'y attendre, la portée historique de sa description de la côte du Pont-Euxin ne lui échappe pas. Sur un point de la géographie d'Ovide, l'érudit roumain relève un passage de Macrobe, mais on le voit présenter les guerres de Marc-Aurèle sans autres témoignages que ceux, tardifs, de Tertullien, Claudien et Orose<sup>10</sup>.

La maîtrise de Cantemir s'affirme aussi en contraste avec la science moins étendue et moins solide d'un Anthime l'Ibère ou d'un Radu Greceanu, en Valachie. Pour son chronographe rédigé et illustré en 1708—1709, le métropolite Anthime emploie Flavius Josèphe (*Antiquitates Judaicae*), Philon d'Alexandrie (*Quaestiones et Solutiones in Genesim*) et la chronique d'Eusèbe de Césarée qui, avec l'Ancien Testament, lui fournit la plupart de son information. Il a beau citer trois fois Strabon : la référence se rapporte à ses *Études historiques*, dont il n'aurait pu connaître que les passages qui subsistent dans le texte de Josèphe. Le nom de Saint Jérôme n'apparaît que rarement, à propos de ses commentaires sur la Genèse et sur Isaïe. Une autre page s'inspire d'un écrit du VII<sup>e</sup> siècle, *De Consummatione Saeculi*, faussement attribué à Méthode évêque d'Olympe<sup>10</sup>.

<sup>5</sup> *Ibidem* p. 280.

<sup>6</sup> Miron Costin, *Opere*, éd. P.P. Panaitescu, Bucarest, 1958, passim. Les Lettres de Cicéron et l'Histoire naturelle de Pline figuraient dans la bibliothèque des Jésuites de Jassy (N. Iorga, *Studii și documente cu privire la istoria românilor*, I—II, Bucarest, 1900, pp. 54, 61).

<sup>7</sup> Mario Ruffini, *Biblioteca stolnicului Constantin Cantacuzino*, Bucarest, 1973.

<sup>8</sup> N. Iorga, *Scrisori de familie ale vechilor Brîncoveni*, Academia Română. Memoriile secțiunii istorice, III<sup>e</sup> série, XVI, 1935, p. 202. La lettre pourrait aussi être adressée au prince Constantin Brâncovan.

<sup>9</sup> Dem. Cantemir, *Hronicul vechimei a romano-moldovlahilor*, éd. Gr. G. Tocilescu, Bucarest, 1901 ; Demetrii Cantemiri *Descriptio antiqui et hodierni status Moldaviae*, Bucarest, 1973.

<sup>10</sup> Antim Ivireanul, *Opere*, Bucarest, 1972, pp. 241—321, avec le commentaire de l'éditeur Gabriel Ștrempel, *Un cronograf ilustrat atribuit mitropolitului Antim Ivireanul*, Romanoslavica, XIII, 1966, pp. 309—355.

Courtisan de Constantin Brancovan et écrivant l'histoire du règne de son maître, Radu Greceanu multiplie les références à Platon, Aristote, Démocrite même et Démosthène, mais il ne s'agit encore que de maximes empruntées au fameux recueil médiéval *Fiore di virtù* qui, dans sa traduction roumaine, avait connu une large diffusion longtemps avant son impression en 1700<sup>11</sup>.

Avec son savoir presque encyclopédique, Cantemir rejoint le mouvement d'idées gravitant autour des Phanariotes. Le savant prince de Moldavie, ayant lui-même vécu la moitié de sa vie à Constantinople, avait subi l'influence d'un milieu intellectuel où il avait des ennemis acharnés, mais aussi de fidèles amis. A plus forte raison on reconnaît cette influence chez son successeur, de souche grecque, quoique apparenté aux anciennes dynasties roumaines. En effet, celui-ci devait toute sa carrière à l'ascendant politique pris par le Phanar dans les affaires des Principautés. L'accession de Nicolas Mavrocordato au trône de Valachie est un événement de conséquence car elle assura à l'essor culturel amorcé par la génération précédente une continuité.

## LA BIBLIOTHÈQUE DE NICOLAS MAVROCORDATO

Le nouveau prince, érudit passionné et mécène généreux, était le possesseur d'une très riche bibliothèque personnelle. Les contemporains prodiguèrent leurs éloges à l'un comme à l'autre.

Antoine Epis, employé par Mavrocordato comme son secrétaire et précepteur de son fils aîné, rendait ainsi hommage à sa haute culture : « Outre une pleine connaissance qu'il a de tous les meilleurs livres grecs, latins, françois, italiens, dont il sait faire un jugement très juste, il est aussi très versé dans les langues arabe, persane et turque au delà de tous ceux peut-être qui s'en mêlent dans notre siècle »<sup>12</sup>. L'opinion du voyageur Aubry de La Motraye, que nous retrouverons plus loin, n'est pas moins favorable<sup>13</sup>. Les jésuites français de Constantinople qui lui avaient enseigné le latin gardaient de leur ancien élève le meilleur souvenir<sup>14</sup>. Le poète ragusain Vincent Petrović lui dédiait des épigrammes latines, le comparant aux sept sages de la Grèce<sup>15</sup>.

Quant à la bibliothèque, on peut juger de son prix exceptionnel par un de ses catalogues heureusement préservé et publié, ainsi que par le fait qu'elle ait été l'objet de la convoitise des principaux souverains d'Europe. Les livres étaient répartis dans les sections suivantes : théologie, philosophie, lexicographie, grammaire, rhétorique, poésie, mythologie, histoire, biographies, géographie, numismatique, politique, droit, éthique (et γυναικικά), mathématiques et médecine. Les périodiques étaient groupés à part<sup>16</sup>.

La liste d'auteurs qui suit sera peut-être trouvée excessivement longue. Pourtant, qu'on veuille bien se rappeler que nous entendons étayer sur des documents l'hypothèse du progrès accompli par l'érudition dans l'espace de quelques décennies, dans un pays où l'imprimerie assurait presque uniquement la diffusion des livres de piété, où les bibliothèques et les archives étaient à la merci du pillage et des incendies, où, enfin, la fondation d'une école était encore bien

<sup>11</sup> Radu logofătul Greceanu, *Istoria domniei lui Constantin Basarab Brincoveanu Voievod (1688–1714)*, éd. Aurora Ilieș, Bucarest, 1970, pp. 51–52. Cf. N. Cartoian, *Fiore di virtù in literatura românească*, Academia Română. Memoriile secțiunii literare, III<sup>e</sup> série, IV, 1928, pp. 87–107.

<sup>12</sup> Dans une lettre à Jean Leclerc, du 8 novembre 1720 (Ms. K 40<sup>a</sup>, Universiteits-Bibliotheek, Amsterdam). Nous aurons souvent l'occasion de citer la correspondance Epis-Leclerc, étudiée par nous en 1974 et dont une édition critique, par M. Jacques Bouchard de l'Université de Montréal, est en préparation.

<sup>13</sup> *Voyages du sieur Aubry de La Motraye en Europe, Asie et Afrique*, I, La Haye, 1727, p. 374 : « je n'ai jamais vu d'homme qui eût une mémoire si vaste et si heureuse que lui ».

<sup>14</sup> *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères. Mémoires du Levant*, I. Paris, 1780, p. 9.

<sup>15</sup> Dan Simonescu, *Epigrame omagiale scrise domnitorului Nicolae Mavrocordat în Serbia*, Arhiva românească, VI, 1941, pp. 389–394. Un autre flatteur, Etienne Bergler, dans les *Acta Eruditorum*, IX, 1720, pp. 385–389, louait sa *kalokagathia* et finissait par le comparer à Apollon Musagète.

<sup>16</sup> N. Iorga, *Pilda bunilor domni din trecut față de școala românească*, *Analele Academiei Române. Memoriile secțiunii istorice*, II<sup>e</sup> série, XXXVII, 1914, pp. 85–120, et Hurmuzaki, XIV, 3, Bucarest, 1936, pp. 145–156. On y trouvera les références complètes pour chaque auteur.

plus rare que la construction d'un monastère. Dans les pays roumains, l'ensemble des préoccupations des écrivains et des lecteurs — ceux-ci à peine plus nombreux que ceux-là, s'il s'agit d'autre chose que de nourrir son imagination de Vies de saints ou de miracles de la Vierge — reflétait les activités et le genre de vie de la classe seigneuriale, classe dominante. A la veille des réformes poursuivies assidûment par les princes phanariotes, on entrevoit chez Nicolas Mavrocordato une conception différente de la culture.

Sa connaissance de l'histoire grecque comprenait Hérodote, Xénophon, Plutarque, Arrien, Diodore, Dion Cassius, Hérodiën, jusqu'à Zosime, en autant d'éditions de chaque texte qu'il avait pu se procurer. Pour la philosophie, il faudrait commencer par Aristote et ses disciples Théophraste et Andronicos de Rhodes, mais Platon tient la plus grande place avec les néo-platoniciens et les pythagoriciens Proclus, Hiérocès, Julien, Salluste, Jamblique (ce dernier entraînant après lui dans une procession un peu inquiétante Hermès Trismégiste, les Oracles sibyllins et les Hiéroglyphes de Horapollon), Boèce enfin.

Ayant choisi ces philosophes pour ses maîtres, Mavrocordato chérissait également la mémoire des poètes et des rhéteurs. La présence d'Homère dans sa bibliothèque ne saurait étonner, l'Homère de Venise et celui de Cambridge, y compris les scholies de Porphyre éditées au XVI<sup>e</sup> siècle à Strasbourg et à Bâle. On trouve ensuite les *Olympiques* de Pindare dans un recueil qui réunit aussi des vers d'Alcée et d'Anacréon. Le catalogue mentionne Eschyle, Sophocle et Euripide et révèle l'existence d'un manuscrit de deux comédies d'Aristophane (les *Nuées* et *Plutus*) représentant la tradition byzantine<sup>17</sup>. Marquons au passage quelques autres noms : Ménandre, Lycophron, Théocrite, Callimaque, Apollonius de Rhodes. Dans l'édition *principes* d'Alde Manuce, Lucien, hautement prisé par Mavrocordato, voisine avec Athénée. L'œuvre de Longus, celle d'Héliodore, présentes sur les mêmes rayons, auront encore de nombreux lecteurs au XVIII<sup>e</sup> siècle. Rompu à toutes les finesses de la critique littéraire, le prince possédait aussi le *Tratté du Sublime* de « Denys Longin ».

La moisson n'est pas moins riche en ce qui concerne les orateurs : Antiphon, Andocide, Lysias, Isocrate, Eschine, Démosthène, Dion Chrysostome, Aristide, Hermogène. Les Vies des Philosophes sont un genre représenté par Diogène Laërce, Flavius Philostrates et Eunapius de Sardes. Alciphron, dont une édition avait paru à Leipzig en 1715 par les soins du secrétaire de Mavrocordato, Etienne Bergler, et Libanius ont été les épistoliers choisis comme modèles de style par le prince qui, lui-même a écrit des épltres à l'imitation de celles de Phalaris, texte apocryphe dont il connaissait deux éditions, outre des copies manuscrites<sup>18</sup>. La géographie (Arrien et Strabon), les sciences naturelles (Dioscoride, Antigonos de Carystos) ont leur part, moindre, il est vrai. Avec les écrits d'Onésandros, Polyen et Elien sur l'art militaire, sans oublier les *Cynégétiques* d'Oppien, nous avons épuisé le fonds grec ancien de la bibliothèque.

L'importance accordée à la littérature latine est beaucoup plus réduite. On peut toujours noter le *Corpus omnium uelerum poetarum Latinorum* (Lyon, 1603) et un manuscrit de la traduction byzantine des *Métamorphoses* d'Ovide. Les autres poètes sont le fabuliste Phèdre et les satiriques Martial, Juvénal et Perse. Pour le théâtre, les comédies de Térence et les tragédies de Sénèque. La familiarité de Mavrocordato avec Cicéron est hors de doute, puisqu'il a imité le *De officiis*. Deux éditions de Marc-Aurèle dans cette bibliothèque posent le problème d'une influence de l'empereur stoïcien sur la pensée du Phanariote, celle-ci étant d'autant plus possible qu'il lisait également Epictète et son exégète Simplicius. Quant au reste des auteurs latins, il s'agit d'historiens : Cornélius Nepos, Salluste, Tite-Live, Valère-Maxime, Eutrope. César et Tacite paraissent chacun en deux éditions différentes.

Le nombre et la variété des auteurs recueillis par Nicolas Mavrocordato — et encore n'avons-nous signalé que les classiques — sont, de toute évidence, surprenants. Restent à préciser les conditions dans lesquelles le prince de Valachie a pu acquérir cette collection, riche en éditions aldrines mais où ne manque aucune des nouveautés de l'époque. Une autre question serait de savoir si ces livres ont été effectivement lus ou seulement consultés.

Par le passé, stimulées et aidées par le grand livre d'Henri Omont, les tentatives d'écrire l'histoire de la bibliothèque n'ont pas manqué. On doit à ces contributions quelques trouvailles et une meilleure connaissance des relations des Mavrocordato avec les érudits français lancés à la

<sup>17</sup> Peut-être à l'aide de ce manuscrit, une édition d'Aristophane (Leyde, 1760) sera préparée par Etienne Bergler, philologue transylvain que Mavrocordato avait attiré à sa cour en 1722. Voir Maria C. Marinescu, *Umanistul Ștefan Bergler (1680—1738). Viața și activitatea sa*, Revista istorică română, XI—XII (1941—1942), 1943, pp. 163—213.

<sup>18</sup> Les éditions sont celles de Bâle, 1558, et d'Oxford, 1718. C. Litzica, *Catalogul manuscriselor grecești*, Bucarest, 1909, pp. 274, 437, 446, signale trois miscellanés du XVIII<sup>e</sup> siècle contenant les épltres de Phalaris. Voir dernièrement Jacques Bouchard, *Les lettres fictives de Nicolas Mavrocordato à la manière de Phalaris : une apologie de l'absolutisme*, Revue des études sud-est européennes, XIII, 1975, pp. 197—207.

chasse aux manuscrits grecs<sup>19</sup>. En outre, on croit pouvoir postuler que la part d'Alexandre Mavrocordato, le père de Nicolas, n'a pas été négligeable, particulièrement pour les éditions des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Sans qu'on sache exactement dans quelle mesure l'Exaporite avait profité des anciennes bibliothèques de Constantinople, d'où provenaient probablement les manuscrits byzantins en possession de son fils, il se faisait envoyer de Vienne de nombreux livres<sup>20</sup>. Plus tard, ceux de Démétrius Cantemir, saisis en même temps que son petit cabinet d'antiquités, dans le palais au bord du Bosphore qu'il avait abandonné pour se réfugier en Russie, furent rachetés par Jean Mavrocordato. A son exemple, son frère Nicolas, associant heureusement la politique et la bibliophilie, s'empara des bibliothèques de ses devanciers, les princes Constantin Brancovan et Étienne Cantacuzène, ce qui réunissait du même coup trois des plus importantes collections du Sud-Est européen<sup>21</sup>. Malheureusement, en 1716, une partie des livres de Mavrocordato furent dispersés à l'occasion de son enlèvement par les troupes autrichiennes, qui donna lieu à une émeute à Bucarest. Au retour de l'exil, cinq ans après, le secrétaire Antoine Epis écrit : « Mon Prince souhaite les poètes et les auteurs grecs avec tous les scholiastes anciens, que nous avons et que nous avons perdus dans les derniers troubles »<sup>22</sup>.

On a à peine commencé à explorer la correspondance de Mavrocordato, mais on peut déjà affirmer qu'elle offre une réponse aux deux questions que nous venons de poser. Son principal intérêt c'est de permettre un regard sur l'accroissement de la bibliothèque princière, démarche qui répond à une intention ferme de ne négliger aucun aspect des études classiques. Document désormais indispensable à la connaissance de l'orientation culturelle de Nicolas Mavrocordato, sinon de l'univers spirituel des premiers Phanariotes, cette correspondance apporte une telle quantité de données nouvelles qu'elle exige la rouverture d'un dossier déjà épais.

### LE DIALOGUE AVEC JEAN LECLERC

Le destinataire des lettres en question est Jean Leclerc (1657—1736), insigne théologien et philosophe dont l'action s'exerçait depuis Amsterdam sur le mouvement d'idées européen, autant par un échange épistolaire incessant avec les interlocuteurs les plus divers que par les revues qu'il publiait. De ces revues — *Bibliothèque universelle et historique* (1686—1693), *Bibliothèque choisie* (1703—1713) ou *Bibliothèque ancienne et moderne* (1714—1727) — Mavrocordato retenait le titre des livres dont on avait présenté le compte rendu truffé d'extraits, raccourci souvent de multiples volumes, et s'empressait de les demander aux libraires-éditeurs Thomas Fritsch de Leipzig et Wettstein frères d'Amsterdam. D'ailleurs, Leclerc s'était laissé entraîner à cette correspondance qui devait flatter son amour-propre à la suite d'une notice dans la *Bibliothèque ancienne et moderne*, XIV, où, en signalant le *Περὶ καθήκοντων* de Mavrocordato (Bucarest, 1719), il avait embrouillé quelques noms et quelques dates de l'histoire mouvementée de la Valachie, ce qui lui attira une courtoise mise au point de la part de l'auteur. Les compliments et les espèces sonnantes qui les accompagnaient déterminèrent Leclerc à publier cette réponse<sup>23</sup>.

<sup>19</sup> Il s'agit d'abord des documents publiés par H. Omont, *Missions archéologiques françaises en Orient aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, I—II, Paris, 1902. Voir ensuite N. Iorga, *Știri noi despre biblioteca Mavrocordăților și despre viața muntească în timpul lui Constantin Vodă Mavrocordat*, *Analele Academiei Române. Memoriile secțiunii istorice*, III<sup>e</sup> série, VI, 1926, pp. 135—170, et V. Mihordea, *Biblioteca domnească a Mavrocordăților. Contribuții la istoricul ei*, ibid., XXII, 1940, pp. 359—419. A consulter aussi C. Dima-Drăgan, *Biblioteci vechi românești*, Bucarest, 1974.

<sup>20</sup> Hurmuzaki, V, 1, p. 397 (Hérodote, Thucydide, Xénophon, Démosthène, Denys d'Halicarnasse, Dion Cassius, Diodore, Appien, Flavius Josèphe).

<sup>21</sup> C. J. Karadjă, *Sur les bibliothèques du Sud-Est européen*, *Revue historique du Sud-Est européen*, XII, 1935, pp. 314—323.

<sup>22</sup> Ms. K 40<sup>1</sup>, lettre du 9 septembre 1721. Voir Andrei Pippidi, *Aux origines du régime phanariote en Valachie et Moldavie*, *Revue des études sud-est européennes*, XI, 1973, pp. 353—355.

<sup>23</sup> Voir la monographie d'Annie Barnes, *Jean Le Clerc (1657—1736) et la République des Lettres*, Paris, 1938. Cf. G. C. Gibbs, *The role of the Dutch Republic as the intellectual entrepôt of Europe in the Seventeenth and Eighteenth Centuries*, *Bijdragen en Mededelingen betreffende de geschiedenis der Nederlanden*, 86, 3, 1971, pp. 323—349. Leclerc avait déjà eu des mots aimables pour Bergler éditeur d'Alciphron dans la *Bibliothèque ancienne et moderne*, III, 2, 1715, pp. 378—379. La première lettre que lui adressa Epis est du 8 novembre 1720. A propos d'Epis voir N. Iorga, *O scrisoare a secretarului lui Nicolae Mavrocordat*, *Analele Academiei Române. Memoriile secțiunii istorice*, II<sup>e</sup> série, XXVIII, 1906, pp. 510—511. Voir également Ariadna Camariano, *Traducerea greacă a «teatrului politic» atribuită greșit lui N. Mavrocordat, și versiunile românești*, *Rev. istorică română*, XI—XII (1931—1942), pp. 216—260.



Mavrocordato pensa alors à Leclerc pour la traduction en français d'un autre de ses écrits, Φιλοθέου πάρεργα, œuvre qui fut consciencieusement réalisée mais resta inédite, le prince n'ayant pu vaincre ses hésitations à la voir publiée, dues à la crainte d'un mauvais accueil à Constantinople plutôt qu'à des scrupules personnels.

Néanmoins, les relations ainsi établies entre Bucarest et Amsterdam continuèrent pendant six ans : on s'adressait volontiers à Leclerc pour l'acquisition de livres dont Mavrocordato se réservait presque toujours le choix. Parfois, il s'agissait de textes édités par Leclerc lui-même : c'est le cas d'Hésiode (*Hesiodi Ascræti opera Graeco-Latina, ex recensione Jo. Clerici*, in 8°, Amsterdam, 1701) qu'on demande en 1721, avec les *Antiquitates Homericae* (Leyde, 1677) de l'érudit hollandais Evérad Feith<sup>24</sup>. Lorsque Mavrocordato recherche l'édition d'Oxford de l'*Éthique à Nicomaque*, son secrétaire s'empresse d'ajouter : « Nous avons d'autres éditions de ce livre-ci »<sup>25</sup>. En effet, dans le catalogue figurent les œuvres complètes d'Aristote dans l'édition de Francfort, à moins que ce ne soit la même qu'on espérait se procurer en 1722. Ayant déjà lu le *Cato maior* (Ingolstadt, 1596) et le *De officiis* (Padoue, 1685), Mavrocordato souhaitait qu'on lui envoyât *De Natura Deorum* (Paris, 1721, 3 vol., in 12°) et *De Divinatione et Fato* dans l'édition de J. Davis (Cambridge, 1721). D'autres œuvres de Cicéron, *Academica*, *De Legibus*, surtout les *Tusculanae Disputationes*, demandées par deux fois, sont mentionnées ailleurs au cours de cette correspondance<sup>26</sup>. De la même source nous venons à savoir que, loin de se contenter de deux éditions bâloises de Plutarque ou de sa traduction par Amyot (Lyon, 1568), le prince tenait à avoir aussi l'édition de Robert Estienne<sup>27</sup>. Il exigeait instamment « le Joseph d'Oxford », c'est-à-dire l'édition de Flavius Josèphe donnée par Hudson. L'une des deux éditions de Suétone dont il aurait fallu que Leclerc fît l'acquisition est celle de La Haye, de 1690<sup>28</sup>.

Une lettre de février 1721 contient ce passage qui révèle l'intérêt manifesté par Mavrocordato pour les historiens de Rome autant que son attention prêtée aux philosophes français modernes : « Vous avez remarqué sans doute que le poli St. Evremond a emprunté la plus grande partie des caractères des grands hommes romains de Dion Cassius »<sup>29</sup>. La même lettre atteste la lecture du traité de Porphyre *De Abstinencia ab Usu Animalium*, peut-être dans l'édition Thomas (Schweidnitz, 1716). L'année suivante, le savant Phanariote demande l'œuvre de Porphyre « ex editione anglicana », en fin d'une liste qui compte Aelianus (Zürich, 1556), Aratos (Oxford, 1672), le commentaire d'Épictète attribué à Arrien (Cambridge, 1655) et les *Saturnalia* de Macrobie (Leyde, 1670)<sup>30</sup>. Selon le témoignage de son secrétaire, l'admiration de Mavrocordato pour Athénée était telle qu'il « souhaiterait qu'il fut venu entier jusqu'à nous, ou du moins Ellan qui a copié Athénée presque entièrement »<sup>31</sup>. Il ne faut pas oublier non plus le roman d'Achille Tatius *De Amoribus Leucippis et Clitiphonti*, avec les notes de Saumaise, ni l'œuvre du grammairien Apollonius Dyscole éditée par J. Meursius en 1622, deux autres des livres commandés<sup>32</sup>. L'acquisition des discours du rhéteur Aelius Aristide (Florence, 1517) est vraisemblablement due à Leclerc, auquel on recommandait « Aristidis opera omnia, uel ex noua uel ex antiqua editione », appel répété aussitôt pour « la nouvelle édition de Lucien », ainsi que pour *Moeris Atticista Hudsoni*. Ce dernier ouvrage est un lexicon édité en 1712 par Joseph Hudson et dont Étienne Bergler, helléniste protégé par Mavrocordato, préparait l'édition<sup>33</sup>. Comme on a pu s'en apercevoir, dans la longue suite d'auteurs qui se déroule d'une lettre à l'autre, ceux de moindre valeur ne sont guère négligés, pourvu qu'ils soient abondamment commentés. Par exemple, l'*Itinéraire* de Rutilius Namatianus, que son correspondant de Bucarest demandait à Leclerc, était édité à Amsterdam en 1687 « cum Simlerii, Castellionis, Pithoei, Slizmannii, Barthii, Graevii animaduersionibus, ex museo ab Almelooven »<sup>34</sup>. Si elles n'enrichissent pas l'esprit, de telles lectures approfondissent une érudition qui embrasse tout le domaine des études classiques, marquant ainsi un progrès très net par rapport au XVII<sup>e</sup> siècle roumain.

<sup>24</sup> Ms. K 40<sup>k</sup>, lettre du 1-er septembre 1721.

<sup>25</sup> Ms. K 40<sup>d</sup>, lettre du 16 mai 1721.

<sup>26</sup> Mss. K 40<sup>b,p</sup>, lettres du 10 février et du 29 octobre 1721. Cf. ms. K 41<sup>l</sup> (29 août 1722).

<sup>27</sup> Ms. K 40<sup>b</sup>, lettre du 26 février 1722.

<sup>28</sup> Ms. K 40<sup>n</sup> (27 septembre 1721) et K 40<sup>o</sup> (8 octobre 1721). L'autre édition de Suétone serait-elle celle de J. G. Graevius (Utrecht, 1703) ou celle de R. Bentley ?

<sup>29</sup> Ms. K 40<sup>b</sup> (10 février 1721). L'allusion est à l'essai *Réflexions sur les divers génies du peuple romain*. Voir *Oeuvres mêlées de Mr. de Saint-Evremond*, I, Londres, 1708, pp. 142—209.

<sup>30</sup> Ms. K 41<sup>k</sup> (24 avril 1722).

<sup>31</sup> Voir ci-dessus, note 25.

<sup>32</sup> Ms. K 40<sup>b</sup> (10 février 1721). Après Longus et Héliodore, Tatius vient compléter la collection des auteurs érotiques grecs.

<sup>33</sup> Mss. K 40<sup>d,e</sup>, lettres du 3 décembre 1721 et du 27 janvier 1722. Cf. Maria C. Marinescu, art. cité, p. 202.

<sup>34</sup> Voir ci-dessus, note 24. L'édition *princeps* est celle de Giovanni Battista Pio, Bologne, 1520.

D'autres endroits de cette correspondance font voir que Leclerc profitait à son tour de ses relations avec Mavrocordato pour se renseigner sur des fragments de textes antiques qu'on supposait conservés, avec d'autres trésors, dans les inaccessibles bibliothèques du Sud-Est européen. S'empresse donc de le déromper : « Il n'y a point à Constantinople de traduction en langue vulgaire des comédies de Ménandre et on ne peut en espérer d'autre que celle qu'on trouve dans votre belle édition »<sup>36</sup>. Nicolas Mavrocordato avait même offert au savant épris de manuscrits rares la copie de plusieurs de ceux dont il était le possesseur jaloux : la traduction en grec, par Planude, de la *Consolation* de Boèce et des *Lettres* de Libanius<sup>36</sup>.

Les faits que nous avons évoqués sont par eux-mêmes remarquables. Partant de là, on doit signaler qu'à une compétence peu commune en matière de littérature grecque et latine, Mavrocordato associait de sérieuses connaissances archéologiques. Pour se tenir au courant de ce qu'on imprimait à ce sujet en différents pays d'Europe, le prince priait Leclerc en 1721 de lui envoyer quelques « opuscula ad apparatus S. Scripturae et ad archaeologiam pertinentia ». L'année suivante, l'appel était réitéré : « Je vous recommande aussi avec instance *Dissertationes ad archaeologiam sacram et profanam pertinentes*, dont on vous laisse le choix »<sup>37</sup>. En d'autres occasions, Mavrocordato s'était montré plus exigeant. Ainsi, il réclamait l'œuvre de l'humaniste romain Fulvio Orsini, *Collectio legum et senatus consultorum a Fulvio Vrsino ex antiquis tabulis et marmoribus collectorum*, en ajoutant : « Vous nous obligerez, Monsieur, de nous procurer les livres plus célèbres qui contiennent des inscriptions grecques, qu'on a trouvé en plusieurs endroits, de même que les inscriptions romaines, des kalendaires, etc. Nous voudrions aussi volontiers avoir les auteurs plus renommés et plus choisis qui traitent de *re nummaria*, de quelques belles éditions, avec des figures en taille douce. . . Nous avons sur ces deux matières Gruterum, Sponium, Spanhemium, Wilde, Laudium, Stradam, Carolum Patinum, Begerum et Morelli Specimen »<sup>38</sup>. Sur cette liste frassante se retrouvent des ouvrages qui lui avaient été fournis par Leclerc lui-même : Ezechiel Spanheim, *Dissertationes de praestantia et usu numismatum antiquorum*, 2 vol., in fol., Londres-Amsterdam, 1717 ; Jacob de Wilde, *Selecta numismata antiqua*, in 4°, Amsterdam ; Jacques Spon, *Arae Deorum Ignotorum*, Lyon, 1676<sup>39</sup>.

En outre, le catalogue fait mention de l'*Epitome thesauri antiquitatum, hoc est IMPP. Rom. orientalium et occidentalium iconum ex antiquis numismatibus quam fidelissime delineatarum* (Zürich, 1557), qui n'est autre que le livre de Jacopo Strada. Mavrocordato pouvait encore s'enorgueillir d'avoir dans sa bibliothèque l'*Antiquitatum Romanarum corpus absolutissimum* (Paris, 1613) de Thomas Dempster et John Rossfield (Rosinus), les *Antiquitates Romanae* de Fr. Hildebrand (Leipzig, 1703), les *Miscellanea* de Gilles Ménage (Paris, 1652), un autre livre, sans nom d'auteur, *Electa rei nummariae* (Hambourg, 1709) et même, apparition assez exotique dans ce paysage gréco-romain, le recueil de Georg Jakob Kehr, *Mogolis Magni Numismata* (Leipzig, 1725).

L'intérêt de Mavrocordato n'allait pas moins vers l'épigraphie que vers la numismatique. S'il attendait avec impatience des catalogues de médailles (« numismatum selectiorum insigniorum

<sup>36</sup> Ms. K 40<sup>c</sup>, lettre du 16 avril 1721. Selon une lettre de 1647 d'Ismaël Boulliau à Jacques Dupuy, Panagiotis Nikousios « avait fait perquisition par toutes les bibliothèques anciennes qui restent pour apprendre des nouvelles du Ménandre » (H. Omont, *ouvr. cité*, I, p. 19).

<sup>37</sup> Ms. K 40<sup>b</sup> : « Je vous aprens que dans la Bibliothèque de S.A. il y a beaucoup de Manuscrits très anciens d'une parfaite écriture. Entre autres, il y a une copie de l'interprétation que Maximus Planude a fait du livre de Boèce *De consolatione philosophiae*. Quoiqu'on trouve cette interprétation dans la Bibliothèque Vaticaine et ailleurs, on la peut pourtant estimer, et si vous souhaitez de l'avoir, S.A. veut bien vous en communiquer une copie ». Une autre copie avait été offerte en 1720 au marquis de Bonnac, ambassadeur de Louis XV à Constantinople, pour la Bibliothèque Royale de Paris (H. Omont, *ouvr. cité*, p. 385).

<sup>38</sup> Ms. K 41<sup>a</sup>, lettre du 29 août 1722.

<sup>39</sup> Ms. K 41<sup>e</sup>, lettre du 11 février 1722. Pour Janus Gruterus, *Inscriptiones antiquae totius orbis Romani in corpus absolutissimum redactae* (1603), il s'agit probablement de la seconde édition, entreprise par J. G. Graevius mais publiée après sa mort, en 1707. Charles Patin est l'auteur de *Relations historiques et curieuses des voyages* (1695). Parmi les œuvres de Lorenz Berger, il peut être question de *Thesaurus ex thesauro Palatino seu gemmarum et numismatum quae in electoratus cimeliarchio continentur elegantiorum aere expressa et convenienti commentario illustrata disposito*, Heidelberg, 1685, de *Spicilegium antiquitatis*, Berlin, 1692, ou de *Thesaurus Brandenburgicus selectus*, Berlin, 1696. Le dernier ouvrage cité est, sans doute, André Morelli, *Specimen universae rei nummariae antiquae*, Paris, 1683. En outre, nous avons retrouvé un autre livre de Mavrocordato : Pierre Séguin, *Selecta numismata antiqua*, Paris, 1666.

<sup>40</sup> Mss. K 40<sup>1</sup> et K 41<sup>c</sup>, lettres du 9 septembre et du 28 novembre 1721. Sont également mentionnés Ezechiel Spanheim, *Orbis Romanus*, Londres, 1704, et Jean-Foi Vaillant, *Selectiora numismata in aere*, Paris, 1695.

auctorum tractatus cum typis elegantissimis »), il appréciait également les *corpora* d'inscriptions, notamment les précieuses *Marmora Arundeliana* (1628) de John Selden<sup>40</sup>. Parmi les livres demandés il y a aussi des travaux d'orientation générale, tels que le *Dictionarium Antiquitatum Romanarum a Petro Danesio in usum Delphini editum* ou le répertoire de S. Pitiscus, *Lexicon Antiquitatum Romanarum (Sacrae et Profanae, Publicae et Privatae, Civiles et Militares)*, (Venise, 1719)<sup>41</sup>. Finalement, Mavrocordato attirait l'attention de son correspondant sur « tous les ouvrages de Meursius qui traitent de l'antiquité grecque ». Sur la dizaine de titres cités dans la lettre du 27 septembre 1721, le catalogue de la bibliothèque note ces deux monographies : *De feriis Graecorum* (Leyde, 1619) et *De ludis Graecorum* (Leyde, 1622). Dans le même ordre d'idées s'y trouve une histoire d'Athènes publiée à Venise en 1615 à laquelle on joindra *De Republica Laconica*, étude de l'antiquaire écossais Craig (Cragius) que Leclerc devait envoyer à Mavrocordato<sup>42</sup>.

## LA COLLECTION DE MÉDAILLES DE NICOLAS MAVROCORDATO

Il est impossible de séparer les préoccupations savantes du prince phanariote de son activité de collectionneur. La correspondance avec Leclerc nous renseigne aussi sur cette collection, dont le noyau était déjà formé en 1721. Voici en quels termes Antoine Epis abordait ce sujet dans sa lettre du 29 octobre : « Nous attendons aussi les livres de *numismatibus* et de *antiquitatibus* que nous vous avons spécifié. Je vous apprens que S.A. a parmi d'autres raretés plusieurs médailles très belles et très choisies, dont quelqu'une est avec des caractères hébreux. Je vous entretiendrois volontiers sur plusieurs remarques d'érudition que nous faisons sur quelques médailles, si je ne savois pas votre vaste érudition et je ne craignois pas de vous ennuyer ». Heureusement, ce scrupule n'empêche pas le bavard secrétaire de revenir à la charge le 11 février suivant. Semblant avoir oublié ce qu'il avait lui-même écrit trois mois plus tôt, Epis affecte de faire à Leclerc une confidence, et non des moindres : « Je crois que vous serez bien aise d'apprendre que nous avons ramassé ici une quantité de médailles fort rares qu'on a trouvé dans ce pays et alentour (ce qui les garantit de tout soupçon qu'elles puissent être faussées) ; entr'autres une médaille de Pescennius Niger, une autre de Pertinace, et plusieurs autres très choisies. Nous avons aussi la médaille d'or ΚΟΣΩΝ, sur laquelle Charles Patin a eu lieu de railler la pédanterie d'Erasmus. Si nous n'avons pas beaucoup d'autres qui traitent sur cette matière, nous espérons du moins d'avoir en peu de tems un petit cabinet de médailles qui pourra passer pour une petite rareté dans l'Orient ». Si, dans les deux premiers cas, il serait question vraisemblablement de simples deniers au coin de deux empereurs n'ayant eu qu'un règne éphémère, le statère dit « ΚΟΣΩΝ » n'a pas cessé de défier l'ingéniosité des numismates. D'aucuns y ont vu le plus beau fleuron du monnayage géto-dace<sup>43</sup>.

Après s'être engagé dans cette voie, le secrétaire, qui partageait la curiosité de son patron, n'hésita pas à proposer encore d'autres énigmes à son correspondant. Par exemple, il lui annonça une découverte d'un grand prix qui aurait été faite en Valachie. « On a trouvé ici », écrit Antoine Epis, « une médaille d'or qui représente Themistocles avec la barbe et couronné de lauriers avec cette inscription d'un côté Θέμ. Αθην. et de l'autre il y a une Victoire ailée assise sur la proue d'un navire laquelle tient dans la main droite une branche d'olivier et dans la gauche une couronne avec cette inscription : κατά Πέσων. Cette figure paraît tout à fait différente de celle que

<sup>40</sup> Ms. K 41<sup>a</sup>, lettre du 3 décembre 1721, probablement à propos de la publication par Humphrey Prideaux des *Marmora Ozontensia* (1676). Dans la même bibliothèque il y avait aussi John Selden, *De Diis Syris syntagmata*, Amsterdam, 1680.

<sup>41</sup> Voir la lettre citée ci-dessus, note 24.

<sup>42</sup> Mss. K 40<sup>mb</sup> (27 septembre et 29 octobre 1721). Les œuvres de Meursius présentes dans la bibliothèque étaient beaucoup plus nombreuses. Une brève enquête à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine y a découvert celles-ci encore : *Glossarium Graeco-Barbarum*, Leyde, 1614 ; *De populis Atticis*, Leyde, 1616 ; *Atticarum lectionum libri VI*, Leyde, 1617 ; *Orchestra, siue de saltationibus ueterum*, Leyde, 1618 ; *Aeschylus, Sophocles, Euripides*, Leyde, 1619 ; *Panathenaea, siue de Mineruae illo genuino festo*, Leyde, 1619 ; *Variorum diuinorum liber*, Leyde, 1619 ; *Cecropia, siue de Athenarum arce et eiusdem antiquitatibus*, Leyde, 1622 ; *Fortuna attica, siue de Athenarum origine, incremento, magnitudine*, Leyde, 1622 ; *Pisistratus*, Leyde, 1623 ; *Areopagus*, Leyde, 1624 ; *Athenae Atticae*, Leyde, 1624 ; *Athenae Batavae*, Leyde, 1625 ; *Roma luxurians*, Copenhague, 1631 ; *Solon*, Copenhague, 1632 ; *Regnum Atticum*, Amsterdam, 1633 ; l'édition de Théophraste, Leyde, 1640 ; *Miscellanea Laconica*, Amsterdam, 1661 ; *Ceramicus geminus*, Utrecht, 1663 ; *Creta, Cyprus, Rhodus*, Amsterdam, 1675 ; *Theseus*, Utrecht, 1684 ; *Themis Attica siue de legibus Atticis*, Utrecht, 1685.

<sup>43</sup> Constantin Preda, *Monedele geto-dacilor*, Bucarest, 1973, pp. 184, 354—361.

Ursin dit avoir tirée de son cabinet et des autres auteurs qui représentent le même Themistocles sans barbe et sans cheveux, avec le nez aquilin. Je vous prie donc, Monsieur, vous dont le jugement est si juste, de nous développer notre doute et *Themistoclem ab falso Themistocle decernere*. Ce grand homme-là vous sera, pour ainsi dire, redevable de l'avoir tiré des ténébres et vengé des injures du tems <sup>44</sup>. En lisant cette description d'une médaille qui aurait perpétué le souvenir de la victoire de Salamine, l'idée d'un faux vient naturellement à l'esprit. Le portrait reproduit par Fulvio Orsini dans ses *Imagines Virorum Illustrium et Eruditorum ex antiquis lapidibus et numismatibus expressae* (Rome, 1570) n'est pas plus authentique. Cependant, la médaille de la collection Mavrocordato présente une certaine ressemblance avec une monnaie athénienne de l'époque impériale romaine, ayant sur l'avvers la tête casquée de la Déesse. Le personnage debout sur le pont d'un navire qui figure sur le revers, avec une couronne et un trophée dans ses mains, est censé représenter Themistocle <sup>45</sup>.

Les observations communiquées par Mavrocordato à Leclerc à propos d'une autre de ses acquisitions ont un intérêt évident, à cause des principes de saine critique dont elles s'inspirent : « Nous avons acquis dernièrement une médaille d'argent, laquelle nous croyons être rare, à cause que nous ne la trouvons en aucun des Index des médailles parmi les auteurs que nous avons ici sur cette matière. Il y a d'un côté la tête, à ce qui nous semble, de Diane, et sur l'autre côté une chèvre et du dictam, avec ce mot : αἰνίου, écrit avec ο et non avec ω. Peut-être que Diane, qu'on appelle aussi λιμενοσκόπος a été honorée par ceux de ce Port-là par cette médaille. Faites-moi la grâce de nous dire ce que vous en pensez. Si cette médaille auroit tombée dans les mains de quelqu'un de ces auteurs qui ont écrit de *re nummaria*, on n'auroit peut-être point fait de difficulté de nous la donner avec l'ω, croyant que c'a été la faute du monnayeur que d'y avoir mis l'ο, à la place de l'ω. Mais à notre avis il ne faut faire de pareilles corrections qu'avec bien de réflexion. Car ceux qui nous donnaient anciennement ces médailles n'avoient pas égard à l'orthographe grecque qu'on écrivoit de leur tems, mais à celle qui étoit la plus ancienne <sup>46</sup>.

Enfin, deux autres pièces du même cabinet de médailles nous sont connues par une lettre du 26 février 1722 : « Comme nous admirons dans vos Bibliothèques votre grande connaissance des médailles, je vous prie de me mander ce que vous jugez d'un grand médaillon en cuivre de Pompée le Grand que nous venons d'acquérir, d'un côté la figure de Pompée avec la barbe et l'inscription *Pompeus Magnus*, de l'autre côté une Victoire ailée avec un trophée, en bas *Roma*. C'est peut-être quelqu'un de sa famille qui se faisoit une gloire de ce grand nom et qui a fait battre ce médaillon qui d'ailleurs ne peut être nullement soupçonné comme faussé. Nous avons encore acquis une autre médaille de cuivre de Corinthe, laquelle a d'un côté *ΟΔΗΓΕΙΩΝ* et de l'autre *ΑΥΤΚ·ΡΟΥΔΙΑΝΟC·ΑΥ·CE·ΤΡΑΝΚΥΛ·CABINA*. Je vous prie de nous marquer si cela est quelque chose de rare et si on en trouve en Occident <sup>47</sup>.

La provenance de la monnaie de Gordien III, Corinthe, laisserait croire que la Grèce avait fourni la plupart des autres pièces. Pourtant, les exemplaires des émissions de Pertinax et de Pescennius Niger, ainsi que la monnaie attribuée au roi Cotyso avaient été certainement découverts sur le territoire de l'ancienne Dacie.

<sup>44</sup> Ms. K 41<sup>c</sup>, lettre du 28 novembre 1721.

<sup>45</sup> Jean N. Svoronos et Behrendt Pick, *Les monnaies d'Athènes*, Munich, 1923—1926, pl. 97. Il s'agirait d'un faux ultérieur à la Renaissance, selon l'opinion du conservateur en chef du Cabinet des Médailles de l'Académie Roumaine, M. Octavian Iliescu, qui, avec autant d'obligance que d'érudition, nous a beaucoup aidé à l'identification des monnaies dont la description suit.

<sup>46</sup> Aucune des monnaies frappées à Aenus, sur la côte de Thrace, ne correspond à ce signalement, à moins que, par une double erreur, on n'ait pris Hermès (tête imberbe, sur l'avvers) pour Diane et le caducée du dieu pour du dictame. Ce type de tétradrachme d'argent, avec la légende rétrograde ΑΙΝΙΟΝ, datant de la période 478—450 av. J. Chr., est décrit par Fr. Münzer et Max L. Strack, *Thrakien*, dans la collection dirigée par F. Imhoof-Blumer *Die antiken Münzen Nord-Griechenlands*, I, Berlin, 1912, p. 155, nr. 254.

<sup>47</sup> Dans le premier cas, il est tentant de croire à l'authenticité de cette pièce, un contour-niate, semble-t-il. Pourtant, Andreas Alföldi, *Die Kontorniaten*, Budapest-Leipzig, 1942—1943, ne connaît aucun exemplaire illustré du buste de Pompée : ce serait donc un document extrêmement rare, peut-être unique. Sur l'autre monnaie, pouvant être datée entre 238 et 244, la légende est à lire : ΑΥΤΚ. [M. ANT.] ΡΟΥΔΙΑΝΟC. ΑΥ·CE. ΤΡΑΝΚΥΛΑ | ΑΕΙΝΑ (avers), ΟΔΗΓ·CEΙΤΩΝ (revers). Voir Barclay V. Head, *Thrace and the Islands*, in R. Stuart Poole, *Catalogue of Greek Coins. The Tauric Chersonese, Sarmatia, Dacia, Moesia, Thrace, etc.*, Londres, 1877, p. 140, nr. 23.

Le fait est que les premières collections d'antiquités du Sud-Est de l'Europe se sont formées au cours de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, lors que l'influence occidentale gagnait, ou regagnait, Constantinople, le principal marché de monnaies anciennes. Visitant la capitale de l'Empire ottoman en 1648, Balthazar de Monconys y avait acheté « quelques médailles antiques à très bon marché »<sup>48</sup>. Une trentaine de monnaies d'argent, grecques ou romaines, découvertes en Valachie, furent offertes en 1663 au lord Winchelsea<sup>49</sup>. Celui-ci et bien d'autres diplomates français et anglais accrédités auprès de la Porte se piquaient d'érudition : le marquis de Nointel faisait le voyage d'Athènes accompagné de Jacques Spon et d'Antoine Galland et sa belle collection de médailles et d'inscriptions le faisait rivaliser avec le savant consul d'Angleterre à Smyrne, sir Paul Rycaut<sup>50</sup>. Dans les Principautés Roumaines, le développement de ces préoccupations caractéristiques pour l'érudition patriotique des deux Costin, père et fils, de Cantacuzène et de Cantemir, pour nous en tenir aux plus illustres, s'est produit principalement sous l'influence de Constantinople, encore que la Pologne ait aussi fourni son exemple aux lettrés de Moldavie. Un troisième facteur s'y ajoute : les contacts avec l'Italie, par l'intermédiaire des voyageurs roumains en Occident ou à travers les missionnaires catholiques établis en Moldavie et en Valachie.

### ENQUÊTES ÉPIGRAPHIQUES DANS LES PAYS ROUMAINS AU DÉBUT DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

Déjà vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, les pays roumains ont été parcourus par des voyageurs occidentaux qui, fussent-ils amenés dans ces contrées par les missions diplomatiques et militaires dont ils étaient chargés ou par l'intérêt de leurs propres affaires, n'ont pas manqué d'examiner les reliques de l'antiquité qu'ils avaient trouvées sur leur chemin.

Il convient de citer avant tout autre nom celui du comte Luigi Ferdinando Marsili, bien connu et par les hasards de sa vie aventureuse et par son activité de géographe et naturaliste<sup>51</sup>. Le savant italien a profité de son séjour en Transylvanie et en Valachie, en 1688—1689 et en 1691, pour faire des recherches historiques. Non seulement il a copié un assez grand nombre d'inscriptions latines, publiées plus tard dans son *Danubius pannonicus-mysicus*, mais il a recueilli, grâce à son ami Constantin Cantacuzène, des documents conservés dans les archives des monastères ou d'autres matériaux nécessaires à ses ouvrages *Stato militare dell'Imperio ottomano*, *incremento del medesimo* (La Haye, 1732) et *Storia illirica dopo la decadenza dell'Impero greco* (inédit si, toutefois, il a jamais été écrit). Le résultat de ses observations à propos du pont construit par Trajan sur le Danube, communiqué au monde savant en 1716 dans le *Giornale de' letterati d'Italia*, avait fait dès 1715 l'objet d'une longue lettre adressée à Montfaucon lui-même<sup>52</sup>.

Un voyage de plusieurs mois entrepris en 1702 par l'épigraphiste anglais Edmund Chishull, au cours duquel le chapelain de l'ambassade britannique de Constantinople visita la Valachie et

<sup>48</sup> *Les Voyages de Monsieur de Monconys en Syrie et en Anatolie*, II, Paris, 1695, p. 225.

<sup>49</sup> E. D. Tappe, *An English Contribution to the Biography of Nicolae Milescu*, *Revue des études roumaines*, I, 1953, p. 159.

<sup>50</sup> Cornelio Magni, *Quanto di più curioso e vago ha potuto vedere...*, Parme, 1679, pp. 51 et 119—124.

<sup>51</sup> Andrei Pippidi, *Vechi epigrafiști și anticari*, pp. 288—289.

<sup>52</sup> *Giornale de' letterati d'Italia*, XXII, Venise, 1715, pp. 116—129, *Lettera del Signor Conte Luigi-Ferdinando Marsilli intorno al Ponte fatto sul Danubio sotto l'imperio di Trajano indirizzata al Reverendissimo e Dottissimo Padre D. Bernardo di Montfaucon, Monaco Benedettino della Congregazione di San Mauro in Francia*. La lettre a été rééditée par Henri Sallengre, dans le *Nous Thesaurus antiquitatum Romanarum*, II, La Haye, 1717, et commentée par Jean Leclerc, in *Bibliothèque ancienne et moderne*, X, 1, Amsterdam, 1718, pp. 14—15. La description complète des ruines du pont de Drobeta-Turnu Severin sera donnée par Marsili, *Danubius pannonicus-mysicus*, II, La Haye, 1726, pp. 25—35. A. Decei, *Podul lui Traian de la Turnu-Severin*, *Anuarul Institutului de studii clasice*, Cluj, I (1928—1932), 1932, pp. 172—175, a publié la lettre sans le nom du destinataire, d'après un brouillon conservé, avec les archives de Marsili, à la Bibliothèque de l'Université de Bologne. Le texte du *Giornale de' letterati d'Italia* a échappé à l'attention de l'auteur qui, en supposant l'existence d'un *Giornale di Venezia* auquel il se réfère, a induit en erreur D. Tudor, *Podurile romane de la Dunărea de Jos*, Bucarest, 1971, p. 57, n. 9. Nous avons découvert l'original à la Bibliothèque Nationale de Paris. ms. fr. 17710, n° 95. Pour les études d'autres antiquaires au sujet du pont, voir E. D. Tappe, *Dr. Kidby at Trajan's Bridge, 1735*, *Studii clasice*, XV, 1973, pp. 157—158.

la Transylvanie lui fit faire la connaissance de Cantacuzène et glaner en route le texte de quelques inscriptions latines<sup>53</sup>. Chishull sera suivi après une dizaine d'années, par un aventurier français dont la figure pittoresque semble sortir d'un roman de ses contemporains Daniel Defoë ou l'abbé Prévost<sup>54</sup>. Il n'est pas question ici de suivre dans le détail de récit des voyages d'Aubry de La Motraye dans les deux émisphères, ni même de questionner l'authenticité de certains de ses souvenirs, publiés en 1723 à Londres et depuis réimprimés et traduits plusieurs fois. Nous nous contenterons de signaler l'importance des belles planches de son livre. Ce sont souvent d'irrécrochables dessins de monnaies qu'il avait acquises sur la rive droite du Danube en 1711 et 1714. Il déclare ainsi avoir enrichi sa collection de quelques monnaies romaines d'argent de l'époque républicaine découvertes à Babadag, au nord de l'ancienne cité d'Istros. En revenant en Dobroudja lors de son second voyage, ils s'arrêtèrent à « Kustangi or Constantia », ce qui nous vaut une brève description des monuments antiques de cette ville. « I found amongst these ruins divers Pieces of Marble; some of them with Greek Inscriptions, but so much defaced that I could not make any sense of them », avoue La Motraye. Il s'empresse d'acheter des monnaies en provenance du même site et datant soit du début du V<sup>e</sup> siècle, soit de la période d'indépendance des colonies grecques situées sur la côte occidentale de l'Euxin : « I bought there of a Greek Goldsmith thirteen silver and fifteen brass medals, most part of Constans, Constantius, Constantine and others as common, except three of Tomi and that of the Kallatians ». Mangalia, où il localise Tomis, est sommairement explorée le 2 juin 1714. L'attention du voyageur y est attirée par les ruines appelées dans le langage des habitants « Pagli Cora, the Old Town » — évidemment, *παλιὰ χώρα* — et parmi ces mêmes habitants il retrouve le souvenir, combien trahi par la légende, du poète des *Tristes* et des *Pontiques*. A en croire l'interlocuteur de La Motraye, Ovide « was a Roman Catholic Saint who suffered Death for his Religion »<sup>55</sup>.

Ayant ainsi rappelé l'état des connaissances sur les antiquités recelées par les terres roumaines au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, on admettra qu'il était naturel que Jean Leclerc essayât de se renseigner auprès du prince de Valachie qui lui avait si souvent et si entièrement manifesté sa confiance. Malheureusement, sa lettre du 18 mars 1721, où il soumettait son correspondant à un véritable interrogatoire, a disparu et la réponse d'Antoine Epis ne peut y suppléer. « Je répons maintenant à vos questions », écrivait le secrétaire de Mavrocordato, le 16 avril : « 1. On parle ici un jargon qui approche plus de l'italien que du latin et qui est mêlé de beaucoup de mots hongrois, turcs, grecs, françois et illyriques. 2. Il n'y a en ce pays-ci, que je sache, aucun monument antique, 3. Il y a des anciens monastères, mais on n'y trouve aucun des écrits que vous souhaitez, car ces Messieurs qui les gouvernent ne se piquent guères d'érudition ». Nous sommes encore plus déçus que n'a dû l'être Leclerc en recevant cette lettre, devant une telle ignorance du pays où il vivait manifestée par quelqu'un qui, par ailleurs, se montrait parfaitement informé. Le trait dirigé contre les moines orthodoxes, qui paraît être dans l'esprit, passablement incroyant, de l'entourage de Mavrocordato, n'a pour but que d'introduire la nouvelle des travaux entrepris par le prince à Văcărești, près de Bucarest : « Son Altesse fait bâtir présentement un monastère fort magnifique et elle a dessein d'y faire une Bibliothèque dans laquelle elle pourroit placer quelques MSS. de sa Bibliothèque de Constantinople, où il y en a plusieurs »<sup>56</sup>. Déjà Antonio-Maria del Chiaro, le secrétaire italien de Brancovan, avait opposé le même déni trop catégorique à l'existence de monuments antiques en Valachie<sup>57</sup>. Une autre bétise pareille est

<sup>53</sup> Ed. Chishull, *Travels in Turkey and back to England*, Londres, 1747. Voir notre article in *Studii clasice*, XI, pp. 285—286. Cf. Paul Cernovodeanu, *Contributions to Lord Paget's Journey in Wallachia and Transylvania (1702)*, Revue des études sud-est européennes, XI, 1973, pp. 275—283.

<sup>54</sup> Voir les éclaircissements que nous avons apportés à propos des relations entre La Motraye et l'abbé Prévost, dans la Revue de littérature comparée, 1971, pp. 228—234.

<sup>55</sup> A. de La Motraye, *Travels through Europe, Asia and into part of Africa*, Londres, 1723, pp. 5, 162—163, etc. Voir N. Lascu, *Dimitrie Cantemir despre exilul lui Ovidiu*, Anuarul Institutului de studii clasice, IV (1941—1942), Cluj, 1942, pp. 3—20.

<sup>56</sup> Lettre du 16 avril 1721 (Ms. K 40<sup>c</sup>).

<sup>57</sup> A. M. del Chiaro, *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia*, éd. N. Iorga, Bucarest, 1914, pp. 9, 19—20. Relevons au passage les rapports de l'auteur avec Apostolo Zeno. D'autre part, cet éminent intellectuel vénitien sera lié avec le médecin Michel Schendos qui, attaché pour un temps à la personne de Nicolas Mavrocordato, allait devenir son détracteur acharné. Cf. C. Boroianu, *Les sources de l'Histoire de Del Chiaro*, Revue des études sud-est européennes, X, 1972, pp. 323—334, et Cornelia Danielopolu-Papacostea, *Michel Schendos (Vanderbeck) et les pays roumains*, Περραγμένες τοῦ Γ' διεθνικοῦ κρητολογικοῦ συνεδρίου, III, Athènes, 1975, pp. 79—83.

à relever dans la lettre suivante d'Epis à Leclerc : « Vous opinez fort vraisemblablement que *Zarmisehhusa*, capitale des anciens Daces, pourroit bien être la ville que nos cartes appellent *Tragovissa* »<sup>58</sup>.

Cependant, malgré les fâcheuses erreurs qu'on vient de citer, nous avons la preuve que Mavrocordato a fourni à Leclerc les textes de dix inscriptions latines qu'il avait fait copier en Transylvanie, à Alba Iulia, à l'époque où il y était retenu comme prisonnier de guerre des Autrichiens (1716—1718). Cette preuve ne se trouve pas dans les documents d'Amsterdam, au moins en ce qui concerne les années de cette correspondance que nous avons pu consulter, 1721 et 1722, mais bien dans un article des *Acta Eruditorum*, la revue de Leipzig éditée par Johann Burckhard Mencke, à laquelle le prince était abonné, qui comptait son fidèle Bergler parmi ses collaborateurs et qui avait même dédié une de ses livraisons, celle de 1721, « *celssissimo, sapientissimo, piisimoque Principi ac Domino Joanni Nicolao Alexandri Mavrocordato de Scarlati, voivodae, principi ac duci totius Valachiae, litterarum statiori felicissimo* ». Voici ce qu'on y écrira en 1738, à propos des rapports entre Mavrocordato et Leclerc : « *Testes etiam sunt complures Epistolae, quas haud ita pridem uni Sociorum nostrorum oculis usurpare licuit, Principis iussu ab eo, qui ipsi a scriniorum cura erat, ad Jo. Clericum de rebus ad literarium statum pertinentibus scriptae, in quarum perlustratione illud praeterea ab eo, qui inspexit, observatum esse memorat non indignum iudicamus, XI veteres Inscriptiones, quae a Cl. Hesselio in Appendica Praefationis, Operi Inscriptionum Gudiano prefixae, pag. 22 publicantur, non aliunde ad Cl. Duckerum, cui acceptas refert Hesselius, pervenisse uidere, quam ex Clerici concessione, utpote quocum communicavit idem ille, cuius paulo ante mentionem fecimus, Illustrissimi Maurocordati, Valachiam tunc gubernantis, scriniorum praefectus, sua ipsius manu in separata a literis schedula descriptas, facto simul indicio, ipsos lapides Carolinae A. 1715 erutos fuisse, atque in Transylvania adhuc extare spectandos* »<sup>59</sup>.

A la page citée du livre, aucun commentaire ne vient éclairer les circonstances dans lesquelles ces dix inscriptions — dédicaces en l'honneur du Dieu Soleil, de Jupiter, des Mânes, du génie du prétoire ou des empereurs Marc-Aurèle et Lucius Verus — sont arrivées aux mains de l'éditeur, Franz Hessel<sup>60</sup>. La majorité des autres textes rassemblés par Gudius proviennent d'Italie et un certain nombre d'Asie Mineure, mais il y en a encore douze dont l'origine de Transylvanie est indiquée : celles-ci sont copiées soit par Johann Tröster, auteur de *Das alt und neues teutsche Dacia* (Nuremberg, 1666), soit par Carlo-Uberto Dati, érudit florentin et ami de Gudius, lequel possédait un recueil inédit d'inscriptions de l'ancienne Dacie<sup>61</sup>. Seulement deux de ce groupe avaient été communiquées par Gudius à son collaborateur Thomas Reinesius de sorte que, dûment corrigées, elles figuraient déjà dans le *Corpus* de celui-ci, *Syntagma inscriptionum antiquarum*<sup>62</sup>.

<sup>58</sup> Lettre du 16 mai 1721 (Ms. K 40<sup>d</sup>). Cf. Hurmuzaki, I, suppl. I, p. 422, en 1712, un « château de Catilina », à Cotnari, en Moldavie, était considéré « le seul monument d'antiquité qu'on puisse remarquer dans cette province ».

<sup>59</sup> Nova Acta Eruditorum, III, 1738, p. 97. En reproduisant ce texte, Paul Cernovodeanu, *Les œuvres de Démètre Cantemir présentées par „Acta Eruditorum” de Leipzig (1714—1738)*, Revue des études sud-est européennes, XII, 1974, p. 547, confond Leclerc (« Joannes Clericus ») avec le moine crétois Jean Abramios.

<sup>60</sup> *Antiquae inscriptiones quum graecae, tum latinae, olim a Marquardo Gudio collectae, nuper a Joanne Koolio digestae hortatu consilioque Joannis Georgii Graevii, nunc a Francisco Hesselio editae cum adnotationibus eorum*, Louvain, 1731, p. 22. Des inscriptions de Smyrne ont été copiées par le consul hollandais Justin de Hochepeid. Nous avons identifié les inscriptions suivantes : CIL, III/1, 1013, 1019, 1020, 1082, 1083, 1111, 1118, 1171, 1253. La proche publication de ce travail important avait été déjà annoncée par le *Giornale de'letterati d'Italia*, XXIV, 1716, pp. 387—388.

<sup>61</sup> M. Gudius, *Antiquae inscriptiones*, pp. II (7), XLVI (10), CXLII (7), CLXXXVIII (7, 8), CCXIX (7), CCLXIV (7), CCLXVIII (8), CCLXXIV (9), CCLXXXIV (7), CCLXXXV (12), CCXCI (2). Sur Carlo Dati, ami de Magliabecchi et de Bongars qui, lui-même, avait étudié les antiquités romaines de Transylvanie, voir M. E. Cosenza, *Biographical and Bibliographical Dictionary of the Italian Humanists and of the World of Classical Scholarship in Italy, 1300—1800*, II, Boston, 1962, pp. 1187—1188.

<sup>62</sup> Thomas Reinesius, *Syntagma inscriptionum antiquarum*, Leipzig, 1682, pp. 712 (XLVI) et 758 (CXXX). Il serait inutile de compter les autres inscriptions de Transylvanie qui s'y trouvent, une trentaine. Cf. une lettre de Reinesius adressée à Gudius, Altenbourg, 23 novembre 1655 : « Quod de inscriptione Albae Iuliae, in Dacias puto, reperta scribis, obscurum est ; significa quaenam es sit, et de quo Dacias e schedis Monavianis habeo, quam plures » (*Marquardi Gudii et Claudii Sarraui senatoris Parisiensis Epistolae una cum responsis... curante Petro Burmanno*, Leyde, 1711, p. 37).

Pour en revenir aux documents épigraphiques transmis par Mavrocordato à Leclerc puis par celui-ci au professeur d'Utrecht Karl Andreas Ducker, il est permis de croire que la mention dans le catalogue de la bibliothèque princière d'un *manuscrit* au curieux titre gréco-latin 'Ἰνσκριψiones παλαιῶν s'expliquerait par la présence d'un tel recueil, un *corpus* imprimé comme ceux de Gruter ou de Reinesius ne pouvant être désigné ainsi. L'ouvrage d'A. Fassching *Vetus Dacia* (Claudiopolis, 1725), où sont transcrites quantité d'inscriptions, souvent fausses, figurait également dans cette inépuisable bibliothèque.

Une telle contribution à l'édition des *Antiquae inscriptiones* de Gudius, demeurée inaperçue jusqu'à présent, est un nouveau témoignage du rôle tenu par Mavrocordato dans les milieux savants de son époque.

### AUTRES CONTACTS SCIENTIFIQUES AVEC L'OCCIDENT

La correspondance de Mavrocordato avec Jean Leclerc contient encore d'autres passages montrant soit l'estime du prince pour l'érudition de ses contemporains français ou anglais, soit le malin plaisir qu'il prenait parfois à surprendre leurs inadvertances dans le domaine qu'il connaissait le mieux, les lettres classiques. C'est ainsi que, en mai 1721, son intermédiaire habituel, Epis, prend à témoin Leclerc du manque de correction des éditeurs occidentaux, critique qui ne vise pas seulement les erreurs typographiques : « On voit glisser bien de fautes dans le grec qu'on imprime en Hollande et en Angleterre. Mais que faire ? Il y a rarement aujourd'hui des grands Grecs comme de grands Hébreux pour me servir de vos termes. Et il ne faut pas s'en étonner puisque Mr. Ménage avoue ingénument de lui-même qu'il ne pouvait quelquefois entendre les anciens auteurs grecs sans qu'il eût recours à l'interprétation latine »<sup>63</sup>. De telles réserves sont une sorte d'hommage, car elles supposent un intérêt bien vif à l'égard de la science philologique et de ses progrès. En effet, à peine une chaire devient-elle vacante à Cambridge, on s'en inquiète à Bucarest : « Faites-moi la grâce de m'écrire qui est le successeur de Barnesius en Angleterre. Est-il aussi savant dans le grec que l'était son prédécesseur ? »<sup>64</sup>. La mort du savant évêque d'Avranches est un sujet de plaintes : « Nous regrettons la perte de Mr. Huet comme d'un homme qui n'aurait su trop vivre »<sup>65</sup>.

Dans ce contexte, on comprend mieux ce qui suit : « Mon Prince fait une grand'estime de tous les savants d'Angleterre. C'est à vous que nous devons l'honneur de cette précieuse correspondance que nous aurions pu lier de longtems avec les gens de lettres de ce pays par les offres obligeantes de Son Excellence Mr. l'Ambassadeur de S. M. Britannique à Constantinople, mais nous aimons mieux vous en avoir à vous tout seul toute l'obligation ». Si quelque incertitude persistait encore quant au nom du correspondant anglais de Mavrocordato choisi par Leclerc, elle est dissipée par le *post-scriptum* de cette même lettre du 11 février 1722 : « Nous vous prions de nous mander quel est le fort dans les sciences de Mr. l'archevêque de Cantorbéry et combien il est savant dans le grec ». Il s'agit de William Wake, sur les relations duquel avec le prince phanariote nous ne pouvons faire état que d'indications éparées, en attendant la publication des lettres de Mavrocordato conservées à Christ Church, avec les papiers personnels de l'archevêque<sup>66</sup>.

Il n'est pas moins intéressant de voir que la Bibliothèque ancienne et moderne de Leclerc, la Bibliotheca Graeca de J. A. Fabritius, le Journal des Sçavans, le Giornale de' letterati d'Italia et les Acta Eruditorum trouvaient des lecteurs en Valachie. Certains dédiaient même leurs travaux au prince<sup>67</sup>. Le nom du « famoso Maurocordato » revient avec autant d'éloges dans la revue de Venise, éditée depuis 1710 par Apostolo Zeno, Scipione Maffei et Antonio Vallisnieri avec la collaboration de Muratori<sup>68</sup>. Les longues dissertations, les comptes rendus et les « nouvelles littéraires » que ces publications livraient à l'impatience du cercle savant qui s'était formé à la petite cour de Bucarest ont conquis une nouvelle province à la République des Lettres.

On a vu que le passé de son pays d'adoption ne laissait pas indifférent un prince féru d'archéologie, mais que, dans ce domaine ardu, la science de son entourage, tournée vers l'anti-

<sup>63</sup> Voir ci-dessus, note 58.

<sup>64</sup> Voir ci-dessus, note 56.

<sup>65</sup> Ms. K 40<sup>d</sup>. Voir Alphonse Dupront, *P. D. Huet et l'exégèse comparatiste au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1930.

<sup>66</sup> Ms. K 41<sup>g</sup>, lettre du 11 février 1722. Voir Jean Gouillard, *O scrisoare inedite a lui William Wake, arhiepiscop de Canterbury, către Nicolae Mavrocordat*, Revista istorică, XXIX, 1943, pp. 232–233.

<sup>67</sup> C'est le cas des Acta Eruditorum, X, 1721, et de la Bibliotheca Graeca, XI, 1722.

<sup>68</sup> Giornale de' letterati d'Italia, III, 1710, pp. 426–427, et XXIV, 1716, p. 362.



quité grecque et romaine, s'arrêtait encore à des connaissances bien sommaires. A bien des égards — par exemple, pour la littérature et l'enseignement —, ce tardif épisode de la « Rezeption der Antike » dans la culture roumaine devait s'avérer stérile, l'analyse la plus récente ne pouvant ainsi que rejoindre les subtiles conclusions d'une étude de Tudor Vianu<sup>69</sup>. Cependant, sur les traces de l'érudition occidentale et toujours sous la protection d'un Mavrocordato, Constantin, la génération suivante allait concevoir le projet d'une monumentale histoire de Valachie et de Moldavie et, même si les forces lui ont manqué pour le réaliser<sup>70</sup>, fructifier ainsi la leçon enseignée par Leclerc et ses amis : faire appel le plus souvent possible à l'épigraphie et à la numismatique, fonder sur une documentation objective les recherches ardemment menées autour de l'origine du peuple roumain.

<sup>69</sup> Tudor Vianu, *Die Rezeption der Antike in der rumänischen Literatur*, in *Renaissance und Humanismus in Mittel- und Osteuropa*, I, Berlin, 1962, pp. 328–334. Cf. idem, *Studii de literatură universală și comparată*, Bucarest, 1961, pp. 559–563.

<sup>70</sup> N. Iorga, *Mărunțișuri istorice culese din Ungaria*, Budapest, 1904; idem, *Cîteva note despre cronicile și tradiția noastră istorică*, *Analele Academiei Române. Memoriile secțiunii istorice*, II<sup>e</sup> série, XXXIII, 1910, pp. 141–146; A. Veress, *Vechi istorici unguri și sași despre istoria românilor (1760–1787)*, ibid., III<sup>e</sup> série, IV, 1929, pp. 275–288; idem, *Istoricul marele serdar Gheorghe Saul (1743–1785)*, ibid., VI, 1931, pp. 95–100. A comparer avec les notes *Sur la Valachie* (1780) du diplomate napolitain Constantin Ludolf, publiées par A. Oțetea, *Contribution à la question d'Orient*, Bucarest 1930, pp. 347–354. Nous ne désespérons pas de reprendre un jour l'étude de l'historiographie roumaine du XVIII<sup>e</sup> siècle, partant de la récente contribution d'Adolf Armbruster, *Historiographische Beziehungen zwischen der Moldau und Kronstadt zur Zeit des Fürsten Constantin Maurocordatos (1742–1743)*, *Revue des études sud-est européennes*, XIII, 1975, pp. 51–75 et 209–229.

# O SUTĂ DE ANI DE LA ÎNFIINȚAREA PRIMEI CATEDRE DE ARHEOLOGIE LA UNIVERSITATEA DIN BUCUREȘTI

DE

D. M. PIPPIDI

În volumul precedent al Studiilor clasice (XVI, p. 275—279), dînd seamă de culegerea de „scrisori și acte” ale lui Vasile Părvan publicată de Alexandru Zub (București, Minerva, 1973), mi s-a întîmplat să citez și să comentez un raport al autorului *Geticelor* scris în calitate de director al Muzeului Național de Antichități și adresat Ministerului Instrucțiunii Publice, prin care, cu o caracteristică luciditate și fermitate, tînrul învățat își informa superiorii de nevoile instituției ce-i fusese încredințată, învederînd totodată rostul și însemnătatea ei nu numai în cultura națională, dar și în cea a întregii Europe de Est.

Asemenea evocări trezesc în sufletul celui ce ia cunoștință de ele un îndoit sentiment: recunoștință față de cel ce, cu curaj și spirit de răspundere, nu se sfia să privească situația în față, stăruind pentru o îndreptare posibilă; melancolie, prilejuită de constatarea că — în împrejurări cu totul schimbate — unele greutăți ale trecutului își așteaptă încă dezlegarea.

În această perspectivă, cred că nu va fi fără interes să împrăspățez amintirea discuției desfășurate în ședința Adunării deputaților din 20 ianuarie 1877 — așadar cu tocmai un veac în urmă — în legătură cu crearea unei catedre de arheologie la Facultatea de Litere a Universității din București. Mai exact vorbind, proiectul ministrului de atunci al Instrucțiunii Publice, Gheorghe Chițu, prevedea înființarea a *t r e i* catedre noi la numita facultate — pedagogie, filologie comparată și arheologie; pentru motive ușor de înțeles, atenția mea se oprește însă asupra celei de arheologie, destinată lui Alexandru Odobescu, obiectul unei atenții deosebite din partea deputaților și a reprezentantului guvernului.

Firește, nu poate fi vorba să reproduc în această cronică textul integral al intervențiilor în favoarea sau împotriva proiectului guvernamental. Mă mulțumesc să redau mai ales argumentele invocate de susținătorii inițiativei lui Chițu, fie că e vorba de propriile cuvinte ale ministrului, fie de ale unor deputați prielnici votării bugetului fără amputări.

Cît pot judeca, după procesul-verbal al ședinței<sup>1</sup>, împotriva măsurii nu par să fi luat cuvîntul mai mult de doi membri ai Adunării — M. Burileanu și Gh. Mirzescu. Primul își întemeia opoziția pe nevoia de economii, într-o vreme cînd finanțele țării erau într-adevăr într-o stare precară, dar și pe motivul — născocit pentru nevoile cauzei — că materii ca arheologia ori filologia comparată n-ar fi figurat în programele unor universități de peste hotare. „Sînt și eu dintre cei care au trecut prin o facultate, — spunea el, — cari cunosc ce se predă în diferitele facultăți ale altor țări, și nu știu ca undeva să se predea asemenea cursuri în facultățile de litere; cu atît mai puțin dară, nu înțeleg ca ele să se înființeze la noi, mai ales în starea financiară deplorabilă în care sîntem”.

Argumentarea lui Mirzescu e mai puțin ușor de redat, pentru că în rezistența-i abilă deputatul de Iași se întemeia pe considerații numai în parte economice. Obiecțiile lui se refereau la conținutul și la utilitatea disciplinelor înscrinate, tînzînd să acrediteze ideea că nici una nu era cu adevărat necesară și că, în fond, astfel de cunoștințe ar fi putut fi lesne predate de profesorii de materii înrudite. „Domnilor, — argumenta el, — ... vîd că se înființează o catedră de psihologie, pedagogie și estetică, și mai sus este catedra de istoria filosofiei și etica, adică partea filosofiei care tratează despre morală, și estetica care tratează despre frumos. Acestea sînt părți ale filosofiei, dar pentru știința filosofiei în generalitatea ei nu există catedră... Dar, dacă este vorba de a organiza Facultatea de litere... dați mai bine filosofia decît filologia comparată, căci mai multă trebuință au profesorii de licee de filosofie decît de filologie sau de arheologie...”. Și tot așa, în alt loc: „D. ministru de instrucțiune publică are o îndatorire foarte mare, aceea de a veni cu o lege asupra instrucțiunii publice; atunci vom organiza cum se cuvine învățămîntul superior; pînă atuncia însă, să respectăm statul-quo. Profesorii cari își fac datoria în conștiință, bunioară profesorul de literatură elenă și acel de limba latină, ce o fac în comparațiune cu

<sup>1</sup> Publicat în Columna lui Traian, VIII (1), 1877, p. 38—48.

acea română, vor face și un curs de filologie; profesorul de istoria critică și universală va face și un curs de arheologie și anticități. Ei, Domnilor!, profesorii cari își fac datoria în conștiință văd lacunele și le completează singuri, pe cît se poate...”

Acestea și alte argumente de circumstanță n-au împiedicat Adunarea ca, pînă la urmă, să voteze proiectul de buget al ministrului. În favoarea lui, Gheorghe Chițu a rostit o cuvîntare fermă și demnă, în același sens au mai luat cuvîntul deputații V. A. Urechia și G. Missail, primul, invocînd experiența altor țări de cultură, al doilea, făcînd elogiu arheologiei cu un bun simț și o căldură care singure merită să-i scoată numele din uitare.

„Am recunoscut ca necesară înființarea acestor catedre — mărturisise Gheorghe Chițu. Am recunoscut această necesitate, după ce am luat avizul oamenilor competenți. Am plecat de la ideea că ceea ce avem să facem în București, trebuie să facem și la Iași. Dacă ne-am mărginit însă d'ocamdată de a vă propune acest adaos numai pentru București, a fost atît din punctul de vedere al lipsei de mijloace, cît și pentru considerațiunea că Facultatea din București trebuie s-o transformăm mai mult într-un fel de școală normală, care să ne dea profesori de gimnasia și licee. — Domnilor, pînă acum un tînăr care a urmat numai liceul putea să devină profesor de liceu conform cu legea. Eu am crezut că un tînăr care aspiră la profesorat ar trebui să știe mai mult decît ceea ce a învățat în liceu... să fi trecut Facultatea de științe sau de litere. La Facultatea de litere am găsit golul acesta: catedra de arheologie, de filologie comparată și de pedagogie... În privința arheologiei, vă întreb: ce poate fi mai necesar, nu numai din punctul de vedere al cultului, al științei, dar și al sentimentelor naționale, decît cunoștința monumentelor noastre? Și ce poate influența mai mult asupra moravurilor și civilizațiunii unui popor decît de a scoate din monumentele naționale, care pe jumătate sînt acoperite cu pămînt, ideea de morală, de estetică, de gust? Eu nu cunosc facultate de litere în Europa, unde să nu figureze asemenea catedre...”

Acest din urmă argument e reluat cu vigoare în intervenția lui V. A. Urechia, încurajat de bunăvoința și înțelegerea manifestate de ministru. „Ei, Domnilor! ceea ce face comisiunea (bugetară) este abia un pas. Nu trei catedre, ci zecimi de catedre ar mai avea loc în Facultatea de litere și de științe. 'Mi veți permite să vă enumăr catedrele ce sînt în Facultatea filosofică de la Lipsa și de la Berlin, pe lângă cele ordinare aflătoare în asemenea facultăți: paleografia, antropologia, geografia botanică, farmacognosia, climatologia medicală, explicațiunea instrumentelor optice, economia politică, statistica, finanțele, istoria picturii, istoria muzicii dramatice, armonia și compozițiia muzicală... Cu atît mai mult sînt în favoarea creării acestor catedre (cele trei în discuție, *n. mea*), cu cît chiar în cazul cînd la finele anului școlar ele nu ar avea decît un singur școlar, cum s-a pretins, totuși titularii lor au probat ce pot. Iată D. Odobescu a publicat în anul acesta primul volum al cursului său de arheologie. Vă temeți că nu va avea mulți școlari? Dar iată un volum care-i va asigura, ca școlari, mulți lectori...”

Vorbînd astfel, V. A. Urechia se arăta profet veridic, dacă ne gîndim la succesivele recitări (ultima de tot recentă) ale *Istoriei arheologiei*, care pînă astăzi n-a încetat să fie citită cu folos nu numai de studenți ori dascăli, dar pînă și de un public profan, tot mai numeros. Cine însă, în dezbaterile pe care o rezum, avea să se manifeste ca apărătorul cel mai convins al arheologiei înțeleasă ca o ramură specializată a științelor istorice; cine, în luarea sa de cuvînt, avea să desfășoare — împreună cu cunoștințe neașteptate — o înțelegere remarcabilă a valorii educative și chiar a semnificației politice a studiului monumentelor trecutului, e deputatul Gheorghe Missail, (1833 — 1906) a cărui modestie de ton și al cărui cald patriotism, unite cu o corectă înțelegere a nevoilor învățămîntului superior în țara de curînd unită, se învrednicesc din parte-ne de o caldă simpatie. Cuvintele lui, pe care cu puține omisiuni le reproduc aci întocmai, se cuvin citite și meditate cu luare aminte.

„Domnule președinte, — își începea deputatul Missail intervenția, — vorbesc foarte rar în această Cameră, și promit că poate nu voi mai vorbi în această sesiune. Dacă acum vă rog cu atîtă insistență să-mi dați cuvîntul, o fac împins de frica mare ce am ca aceste trei catedre să nu cadă, după cum văd fizionomia Camerei. Rog dar pe onor. biurou, precum și pe D-voastră, Domnilor deputați, să binevoiți a fi indulgenți cu mine în această ocaziune și a mă lăsa să vorbesc pentru înființarea acestor catedre, și în special a acelor de arheologie și de filologie comparată.

Mă voi pune, Domnilor, cu ocaziunea acestei discuțiuni, de mare importanță pentru cultura noastră națională, dintr-un punct de vedere mai înalt. Mai întîi, felicit pe onor. comisiunea bugetară și pe d. ministru de culte și instrucțiune pentru înființarea a cîtor trele catedrelor aceste, și cu deosebire pentru aceea de filologie comparată, de arheologie și anticități. Domnule Președinte și Domnilor deputați, pentru mine un buget nu e numai un tablou oficial și detaliat al veniturilor și cheltuielilor unui stat, nu e numai o dare de seamă biurocratică bazată pe cifre, ce o face guvernul națiunii din an în an. Știu definițiunea ce-i dau economiștii, între cari J. B. Say, că bugetul este efectul a două circumstanțe cari au constrîns pe guverne a dresa aceste state: sporirea impozitelor și necesitatea de a le supune controlului opiniei publice. De aceea, bugete

propriu-zise nu se găsesc decât în țările libere, unde prin libere dezbateri, în Adunări legislative, se discută și se votează impozitele. Totuși, pretutindeni, cartea care e mai puțin citită, deși cea mai interesantă, sînt bugetele. În adevăr, Domnilor, pentru mine — și zicînd acestea îmi permit a mă baza pe autorități foarte competente — bugetul singur, bine citit, bine făcut, bine meditat, ne arată condițiunile unui popor, principalele elemente ale vieții și averii sale, raporturile cele mai însemnate dintre cetățeni cu statul și al statului cu celelalte națiuni... Din acest punct de vedere judec și privesc eu înființarea acestor două din urmă catedre. Mai cu seamă catedra de filologie comparată pe noi românii trebuie să ne intereseze cu atît mai mult, cu cît știu că nu sînt trecuți cinci ani de cînd un mare scriitor german... a scris un tratat expres, un tratat foarte important, prin care s-au contestat originile naționalității românilor, prin care s-a contestat chiar prezența lor în Dacia înainte de secolului XIII. Vorbesc despre celebrul Rösler și toată ceata susținătorilor săi, vechi și noi, ca Engel și alții, cari pretind că Dacia sub Aurelian a fost cu totul deșertată de romani... Rösler și ai săi — Dümmler, Teutsch, Lorenz etc. — mai pretind că românii cînd au revenit în Dacia Traiană, în stare de popor nomad, în stare de ciobani, în secolul XIII au găsit țara ocupată de unguri, colonii germane, etc. și astfel se zvrcoleasc prin tot felul de calomnii să dovedească că românii sînt venetici în propriul lor pămînt, și că ungurii, sașii, bulgarii ar fi adevăratul popor aborigen. Neadevăr... pe atît mai vrednic de dezmințit și de combătut prin toate modurile, și numai filologia comparată, numai arheologia... sînt în stare să facă treaba aceasta de mare preț. Fără filologia comparată, fără un profund studiu arheologic al anticităților noastre, e peste puțină să avem o limbă cultă și o istorie națională în toată puterea cuvîntului. Fără istorie nu-i existență politică... Azi, Domnilor, popoare mult mai civilizate decât noi, popoare a căror naționalitate, existență și limbă sînt de sute de ori mai înaintate, mai garantate decât ale noastre, fac silințe uriașe pentru filologie și arheologie; și la noi s-ar crede un lux aceste catedre? Să învățăm a lucra de la neamicii noștri...

Pentru mine, Domnilor, aceste catedre nu sînt un lux, sînt de cea mai absolută necesitate. Lux este ceea ce e superfluu. Strictul necesar nu-i lux... Prin urmare, nu trebuie să se scumpească reprezentanții României cînd e vorba de a crea facultăți, care au să devină un adevărat focar, o adevărată Atenă în România, și chiar în Orient. Cînd e cestiunea de școale, nu e bine să cîntărim importanța lor cu cîteva mii de franci, cu suma de 3.600 lei pe an. Milioane de ni s-ar cere, milioane ar trebui să dăm pentru școale, cari ne vor întoarce peste cîteva ani foloase mai mari decât ne putem închipui, însușit și înmiit. Școale, armată, limbă! iată ce ne-a scăpat și ne va scăpa... De aceea, Domnilor, cînd este vorba de a completa facultățile noastre din București și Iași, să nu ne scumpim... Dacă nu avem destui oameni învățați ca să completăm amîndouă facultățile din București și Iași cu aceste cursuri, nu este un cuvînt ca pentru această să neglijăm sau să desființăm și ceea ce putem avea în București. Mă rezum dar și zic că, dacă se va propune înființarea și la Iași a unor catedre de filologie și arheologie, eu voi vota; dar nici pentru moment nu voi fi contra sumelor înscrise în buget numai pentru București. Vă conjur dar, Domnilor deputați, în numele naționalității Dv., în numele viitorului acestei țări, să votați sumele înscrise pentru catedrele filologică și arheologică, căci sîntem în pericol de a vedea străinătatea schimbîndu-și buna idee ce avea despre latinitatea și trecutul nostru. În adevăr, pe cînd noi ne ocupăm aci de facerea economiilor chiar și acolo unde nu trebuie, în străinătate se lucrează pentru a ne reprezenta ca pe un popor bastard; limba și naționalitatea noastră sînt arătate ca slavice sau germane de origine. A cui datoria, dacă nu a noastră, este, ca reprezentanți adevărați ai românilor, să facem tot posibilul pentru a paraliza acele tendințe din afară, acele calomnii care sînt îndreptate în contra limbii și naționalității noastre? Numai știința, numai istoria ne vor da aceste rezultate..."

Pus la vot, proiectul de înființare a celor trei catedre a fost plin la urmă aprobat, în ciuda altor împotriviri și amendamente de ultimă oră. E cazul să ne întrebăm însă dacă scurta noastră zăbavă asupra acestui episod de istorie parlamentară va fi fost de prisos, dacă plină astăzi, cînd ne străduim să dăm învățămîntului și cercetării istorico-arheologice o nouă întocmire, ceva din patriotismul luminat al înaintașilor n-ar trebui să ne călăuzească gîndul și fapta.



# BIBLIOGRAFIA CLASICĂ ROMÂNEASCĂ (1974)\*

DE

ALEXANDRA ȘTEFAN și I. FISCHER

## I. BIBLIOGRAFII, GENERALITĂȚI

1. *Realizări ale arheologiei românești în ultimele trei decenii*. SCIV, XXV, 1974, 3, p. 335–350.
2. *Sesiunea științifică de comunicări a Muzeului de arheologie Constanța (24–27 octombrie 1972)*. Pontica, VII, 1974, p. 437–442.
3. *Sesiunea științifică de comunicări a Muzeului de arheologie Constanța (15–18 octombrie 1973)*. Pontica, VII, 1974, p. 443–450.
4. Șt. Birsănescu, *Athanase Joja (1904–1972) în memoriam*. PL, V, 1973, p. 343–356.
5. V. Boroneanț, *Vasile Pârvan, fondator al școlii românești de arheologie*. Carpica, V, 1972, p. 7–11.
6. V. Catargiu, *Cunoașterea istorică, obiectul ei și sensul istoriei la Vasile Pârvan*. AIIAI, X, 1973, p. 475–484.
7. N. Chidioșan, *Istoricul cercetărilor arheologice ale muzeului orădean*. Cent. Muz. Or., p. 101–105.
8. S. Columbeanu, E. Campus, *Al III-lea Congres internațional de studii sud-est europene*. Rist, XXVII, 1974, 12, p. 1801–1806.

\* Prezenta bibliografie a luat în considerare lucrările autorilor din România, tipărite în țară sau în străinătate, lăsând la o parte lucrările savanților străini publicate la noi. Dintre recenzii, au fost înregistrate, la lucrarea recenzată, numai cele privind volumele românești (despărțite de indicațiile bibliografice ale acestora printr-o linie verticală). Lucrările litografiate și manuscrise (dactilografiate) nu figurează în repertoriu. Au fost incluse și unele lucrări mai vechi, omise din bibliografia anilor precedenți. La articolele de revistă am dat, unde a fost cazul, între croșete, indicații asupra cuprinsului. La capitolul *Arheologie*, am înregistrat șantierul consacrat altor civilizații decât celei greco-romane numai în cazul în care a fost găsit material grecesc sau roman (am semnalat sumarul naturii acestui material) sau unde se pot detecta influențe grecești sau romane; același principiu ne-a călăuzit și în redactarea paragrafului consacrat lingvisticii indo-europene: am înregistrat numai lucrările care au un raport direct cu cele două limbi clasice sau care folosesc material (surse literare, epigrafice, onomastică) din aceste limbi. La capitolul *Texte, traduceri*, ordinea este cea alfabetică a scriitorilor antici; în cadrul celorlalte capitole, s-a ținut seama de ordinea alfabetică a autorilor moderni.

Deoarece stringerea documentării din publicațiile puțin accesibile întâmpină dificultăți, rugăm pe autorii lucrărilor publicate în străinătate, în volume izolate sau în culegeri care nu au ca obiect principal Antichitatea, să ne semnaleze contribuțiile de acest fel.

Dăm mai jos abrevierile publicațiilor despuiate (în cazul schimbărilor de titlu, supărător de frecvență în ultima vreme – vezi, de exemplu, *Valachica* –, am căutat, unde a fost posibil, să nu modificăm sigla):

Actes IX Front. = vezi nr. 376.

AIIC = *Anuarul Institutului de istorie*. Cluj-Napoca, Ed. Academiei.

AIIAI = *Anuarul Institutului de istorie și arheologie „A. D. Xenopol”*. Iași, Ed. Academiei.

ALIL = *Anuarul de lingvistică și istorie literară*. Iași, Ed. Academiei.

AMN = *Acta Musei Napocensis*, Cluj-Napoca, Muzeul de istorie.

Apulum = *Apulum. Arheologie, istorie, etnografie. Acta Musei Apulensis*. Alba Iulia.

AUB = *Analele Universității din București. Seria științe sociale*.

AUI = *Analele științifice ale Universității „Al. I. Cuza” din Iași. Secțiunea III (Științe sociale)*.

BASEE = *Bulletin de l'Association internationale des études du sud-est européen*. București.

9. Em. Condurachi, *Les études interdisciplinaires*. BASEE, VII, 1969, 1—2, p. 37—40.
10. Em. Condurachi, *Le premier Colloque international d'études illyriennes (Tirana, 15—20 septembre 1972)*. BASEE, X, 1972, 2, p. 43—46.
11. Em. Condurachi, C. Daicoviciu. [Necrolog.] RRH, XII, 1973, 6, p. 1133—1138.
12. Em. Condurachi, *Academicianul Constantin Daicoviciu (1898—1973)*. Mem. Daicoviciu, p. 5—8.
13. C. Daicoviciu, *Istorie, arheologie, filologie*. [Bilanț de activitate și principii metodologice.] Cent. Muz. Or., p. 147—152.
14. Mișu Davidescu, *Drobeta romano-bizantină în istoriografia românească și străină*. Drobeta, 1974, p. 187—197.
15. P. Diaconu, Alex. Rădulescu, *Les revues roumaines d'archéologie et d'histoire ancienne (1966—1972)*. Dacia, XVII, 1973, p. 417—440.
16. I. Făităr, Constanța Călinescu, *Reviste dobrogene: „Analele Dobrogei”, „Arhiva Dobrogei”*. *Bibliografie analitică selectivă, cu un studiu monografic*. Constanța, Biblioteca municipală, 1971, LI + 194 p. | AIIAI, X, 1973, p. 590—591, Al. Zub.
17. I. Fischer, *Alfred Ernout (1879—1973)*. SCL, XXV, 1974, 1, p. 109—111.

BMI	=	<i>Buletinul monumentelor istorice</i> . București, Consiliul Culturii și Educației Socialiste. Din 1974: RMM.
BSNR	=	<i>Buletinul Societății numismatice române</i> . București, Litera.
Buridava	=	<i>Buridava. Studii și materiale</i> . Rîmnicul Vilcea, Muzeul județean Vilcea.
Carpica	=	<i>Carpica</i> . Bacău, Muzeul de istorie.
Cent. Muz.Or.	=	vezi nr. 377.
Com. Botoșani	=	vezi nr. 378.
Crisia	=	<i>Crisia. Culegere de materiale și studii</i> . Oradea, Institutul Pedagogic (din 1973: Muzeul „Țara Crișurilor”).
Cumidava	=	<i>Cumidava</i> . Brașov, Muzeul județean.
Dacia	=	<i>Dacia. Revue d'archéologie et d'histoire ancienne</i> . Nouvelle série. București, Ed. Academiei.
Drobeta	=	<i>Drobeta</i> . Drobeta-Turnu Severin, Muzeul regiunii Porților de fier.
Fist	=	<i>File de istorie. Culegere de studii, articole și comunicări</i> . Bistrița, Muzeul de istorie.
Historica	=	<i>Historica</i> . Craiova, Ed. Academiei.
LR	=	<i>Limba română</i> . București, Ed. Academiei.
LSO	=	<i>Lucrări științifice. Filologie</i> . Oradea, Institutul Pedagogic.
Marmatia	=	<i>Marmatia</i> . Baia Mare, Muzeul județean Maramureș.
Mem. Daicoviciu	=	vezi nr. 379.
Ortodoxia	=	<i>Ortodoxia. Revista Patriarhiei Române</i> . București, Institutul biblic.
PL	=	<i>Probleme de logică</i> . București, Ed. Academiei.
Pontica	=	<i>Pontica</i> . Constanța, Muzeul de arheologie.
RESEE	=	<i>Revue des études sud-est européennes</i> . București, Ed. Academiei.
RF	=	<i>Revista de filozofie</i> . București, Ed. Academiei.
RIst	=	<i>Revista de istorie</i> . București, Ed. Academiei.
RITL	=	<i>Revista de istorie și teorie literară</i> . București, Ed. Academiei.
RL	=	<i>Revue roumaine de linguistique</i> . București, Ed. Academiei.
RM	=	<i>Revista muzeelor</i> . București, Consiliul Culturii și Educației Socialiste. Începe din 1974. Vezi RMM
RMM	=	<i>Revista muzeelor și monumentelor</i> . București, Consiliul Culturii și Educației Socialiste.
RRH	=	<i>Revue roumaine d'histoire</i> . București, Ed. Academiei.
Sargetia	=	<i>Acta Musei Deuensis. Sargetia</i> . Deva, Muzeul județean Hunedoara.
SCBruckenthal	=	<i>Studii și comunicări</i> . Sibiu, Muzeul Brukenthal.
SCIV	=	<i>Studii și cercetări de istorie veche</i> . București, Ed. Academiei. Din 1974: <i>Studii și cercetări de istorie veche și arheologie</i> .
SCL	=	<i>Studii și cercetări lingvistice</i> . București, Ed. Academiei.
SCPitești	=	<i>Studii și comunicări. Muzeul Pitești</i> . Pitești, Muzeul județean Argeș.
SCSatu Mare	=	<i>Studii și comunicări. Muzeul județului Satu Mare</i> .
SLU	=	<i>Studii de literatură universală</i> . București, Societatea de științe filologice.
SMMIM	=	<i>Studii și materiale de muzeografie și istorie militară</i> . București, Muzeul militar central.
SMPrahova	=	<i>Studii și materiale privitoare la trecutul istoric al județului Prahova</i> . Ploiești, Muzeul de istorie al județului Prahova.
SMSuceava	=	<i>Studii și materiale. Istorie</i> . Suceava, Muzeul Suceava.

18. V. Florea, *Fundamentarea istoriei ca știință în concepția lui Pârvan*. Carpica, V, 1972, p. 13–24.
19. Gr. Foiț, *Succese ale cercetării numismatice pe teritoriul județului Suceava în anti puterii populare*. SMSuceava, III, 1973, p. 17–26.
20. A. Golimas, *Corneliu Secășanu: 1894–1970*. BSNR, XLII–LXVI, 1948–1972, p. 119–124.
21. O. Iliescu, *Le Congrès international de numismatique, New York–Washington, 1973*. RRH, XIII, 1974, 1, p. 181–182.
22. O. Iliescu, *Congresul internațional de numismatică de la New York–Washington*. RIst, XXVII, 1974, 1, p. 140–141.
23. N. Lascu, *Clasicii antici în România*. Cluj, Dacia, 1974, 491 p. | RITL, XXIII, 1974, 4, p. 576–577, Gh. Ceaușescu.
24. N. Lascu, *Constantin Daicoviciu (1898–1973)*. Dacia, XVIII, 1974, p. 303–306.
25. V. Liveanu, *On the Utilization of Mathematical Methods in History in Romania. Some Methodological Remarks*. RRH, XIII, 1974, 2, p. 323–333.
26. I. Pătrașcu, *Pagini din istoria veche a arheologiei și numismaticei românești: Cesar Bolliac în Oltenia*. BSNR, XLII–LXVI, 1948–1972, p. 111–113.
27. G. Penelea, *Bibliographie historique 1972 (I)*. RRH, XIII, 1974, 4, p. 693–709.
28. M. Petrescu-Dimbovița, *Istoria străveche a spațiului carpato-dunărean în opera lui V. Pârvan*. AIIAI, X, 1973, p. 453–461.
29. E. Popa, I. Dănăilă, *Bibliografia românească de lingvistică (BRL, 16, 1973)*. LR, XXIII, 1974, 4, p. 291–381.
30. Dorin Popescu, *Vasile Pârvan și școala arheologică românească*. SMPrahova, I, 1968, p. 5–20.
31. A. Rădulescu, *C. Daicoviciu*. [Necrolog.] Pontica, VII, 1974, p. 451–453.
32. I. Schiopu, *Bibliografia lucrărilor științifice ale cadrelor didactice de la Facultatea de limbi române, clasice și orientale a Universității din București, apărute în 1971*. AUB (Limbi clasice și orientale), XXII, 1973, p. 121–123.
33. Alexandra Ștefan, *A XII-a Conferință internațională a Comitetului „Eirene”*. BMI, XLII, 1973, 2, p. 77.
34. N. Ursulescu, *Succese ale cercetării arheologice (privind istoria veche) în județul Suceava în anti puterii populare (1947–1972)*. SMSuceava, III, 1973, p. 9–15.
35. R. Vulpe, *Théophile Sauciuc-Săveanu (1884–1971)*. Dacia, XVIII, 1974, p. 299–302.
36. Al. Zub, *Vasile Pârvan, efigia cărțurului*. Iași, Junimea, 492 p.
37. Al. Zub, *Vasile Pârvan*. Carpica, V, 1972, p. 25–38.
38. Al. Zub, *Probleme ale organizării culturii la Vasile Pârvan*. AIIAI, X, 1973, p. 463–473.

## II. LINGVISTICĂ

### A. Limba greacă

39. C. Daniel, *Un terme médical égyptien en grec. [σ(α)ρρ(α)ς]*. AUB (Limbi clasice și orientale), XXII, 1973, p. 151–156.
40. A. F. Ștef, *Evoluția perioadei condiționale grecești de la parataxă la hipotaxă*. AUB (Limbi clasice și orientale), XXII, 1973, p. 79–88.

### B. Limba latină

41. I. Fischer, *Observations sur la forme et la chronologie de quelques emprunts grecs en latin vulgaire*. [Unele cuvinte păstrate numai în românește sau și în dialectele italiene sudice prezintă caracteristici care permit presupunerea unei adaptări la sistemul fonologic latin, ca și o origine dialectală doriană.] RL, XIX, 1974, 6, p. 509–517.

ST	= Studii teologice. București, Institutul biblic.
Studii	= Studii. Revistă de istorie. București, Ed. Academiei. Din 1974: RIst.
SUC	= Studia Universitatis Babeș-Bolyai. Cluj-Napoca.
Tibiscus	= Tibiscus. Timișoara, Muzeul Banatului.
Valachica	= Valachica. Tirgoviște, Muzeul județean Dimbovița. În 1970: Studia Valachica; în 1972; Acta Valachica; în 1973: Scripta Valachica și Chronica Valachica!



42. A. Graur, *L'accent en latin*. Mélanges J. Safarewicz, Cracovia, 1974, p. 53–56.
43. R. Iordache, *Observații asupra subordonării cauzale în operele lui Iordanes*. AUB (Limbi clasice și orientale), XXII, 1973, p. 111–120.
44. Fl. Mateescu, *Cîteva observații asupra folosirii ablativului absolut la Orosius*. AUB (Limbi clasice și orientale), XXII, 1973, p. 89–102.
45. H. Mihăescu, *La lingua latina e la lingua greca nell'Impero bizantino*. Atene e Roma (Florența), XVIII, 1973, 3–4, p. 144–153.
46. H. Mihăescu, *La diffusion de la langue latine dans le Sud-Est de l'Europe*. RESEE, XI, 1973, 4, p. 689–710, XII, 1974, 1, p. 17–32.
47. A. Pirvulescu, *Lat. nubo : nubes et le mythe d'Indra*. AUB (Limbi clasice și orientale), XXII, 1973, p. 157–164.
48. D. Slușanski, *Varron et les gradus aetatum*. AUB (Limbi clasice și orientale), XXII, 1973, p. 103–109.
49. D. Slușanski, *Le vocabulaire latin des gradus aetatum*. RL, XIX, 1974, 2, p. 103–121, 3, p. 267–296, 4, p. 345–369, 5, p. 437–451, 6, p. 563–578.

### C. Lingvistica indo-europeană

50. C. Cihodaru, *Numele Sarmizegetusei*. [Din antroponimul *Sarmis*, ago 'mare' și *tursa* 'cetate'...] AUI (Istorie), XIX, 1973, 2, p. 261–272.
51. C. Dominte, *Lat. ficus / grec sykon (Appunti di etimologia classica)*. [Consoana inițială ar proveni dintr-un preindo-european  $\phi$ .] Orbis (Louvain), XXIII, 1974, 1, p. 216–217.
52. I. Ionescu, *Despre originea și semnificația etimologică a toponimicului Argeș*. SCPitești, 1971, p. 153–162.

### III. CRITICĂ ȘI EXPLICAȚII DE TEXT

53. A. Negoită, *S-a descoperit manuscrisul Evangheliei după Marcu?* ST, XXVI, 1974, 3–4, p. 172–175.

### IV. POETICĂ, RETORICĂ, STILISTICĂ

54. M. Nasta, *Mimesis și tensiune spirituală la Dionis din Halicarnas*. SLU, XVIII, 1974, p. 49–60.

### V. ISTORIE LITERARĂ

55. N. I. Barbu, *Tacite et la vie militaire*. AUB (Limbi clasice și orientale), XXII, 1973, p. 7–21.
56. E. Cizek, *L'époque de Néron et ses controverses idéologiques*. Leiden, Brill, 1972, XII+440 p. | R1st, XXVII, 1974, 10, p. 1580–1582, Gh. Ceaușescu.
57. E. Cizek, *Le roman „moderne” et les structures du roman antique*. Bull. Budé (Paris), 1974, 4, p. 421–444.
58. I. G. Coman, *Autobiografia în literatura patristică*. ST, XXVI, 1974, 9–10, p. 654–668.
59. Zoe Dumitrescu-Busulenga, *Sofocle și condiția umană*. București, Albatros, 1974, 187 p.
60. F. Fugariu, *Categoriile de argumente istorice în opera lui Tucidide (dreptul celui mai tare, dreptul juridic, etc., religios)*. AUB (Limbi clasice și orientale), XXII, 1973, p. 47–58.
61. G. Guțu, *Publius Vergilius Maro. Studiu literar*. București, Univers, 1970, 323 p. | LSO, 1972, p. 184–186, Teodor Popescu.
62. N. Lascu, *Ovidiu și „iarna în țara geților”*. Mem. Daicoviciu, p. 193–200.
63. M. L. Negoită, *Observații asupra „poantei” în epigramele lui Catul*. AUB (Limbi clasice și orientale), XXII, 1973, p. 71–77.
64. I.M. Sadoveanu, *Istoria universală a dramei și teatrului*. Text ales, stabilit, note și prefată de I. Opreșan. Vol. I. [Drama magică și mimus, p. 29–50; Tragedia elină, p. 65–110; Comedia elină și teatrul latin, p. 111–117.] București, Eminescu, 1973, 360 p.

65. I. Săbăduș, *Considerații generale asupra structurii cărții „Faptele apostolilor”*. ST, XXVI, 1974, 5–6, p. 383–395.
66. N. Toderășcu, “Εμφρασις – descoperirea unor ‘pocula fagina’ la Vergilius, *Bucolica a III-a*. AUI (Literatură), XX, 1974, p. 95–102.
67. I. Zamfirescu, *Panorama dramaturgiei universale*. [Formele primitive, de la mit la dramă, p. 5–14; Teatrul grec, p. 15–59; Teatrul latin, p. 60–85.] București, Ed. enciclopedică română, 1973, 612 p.

## VI. ISTORIA FILOZOFIEI ȘI A ȘTIINȚELOR

68. I. G. Coman, *Origen despre Logos și suflet în Comentariul său la Cântarea cîntărilor*. ST, XXV, 1973, 3–4, p. 165–172.
69. I. G. Coman, *Problema raporturilor culturale dintre greci și „barbari” în lumina sfinților părinți*. ST, XXVI, 1974, 3–4, p. 153–171.
70. Mircea Constantinescu, *Mijlocirea logicii aristotelice*. AUB (Filozofie, istorie, drept), XXIII, 1974, p. 47–54.
71. Anton Dumitriu, *Philosophia mirabilis. Încercare asupra unei dimensiuni necunoscute a filozofiei grecești*. București, Ed. enciclopedică română, 1974, 199 p.
72. Ath. Joja, *Teoria universalului la Aristotel*. PL, IV, 1972, p. 7–31.
73. Ath. Joja, *Din nou despre doctrina universalului la Aristotel*. PL, IV, 1972, p. 327–339.
74. Ath. Joja, *Prolegomene la entitățile abstracte I. De la Socrate la Descartes*. PL, V, 1973, p. 267–290.
75. Ath. Joja, *Tà metaxū ca obiect al cercetării silogistice*. PL, V, 1973, p. 305–341.
76. Gh. Pișcoci, *Irațional și rațional în filozofia lui Plotin*. AUB (Filozofie), XXII, 1973, 2, p. 103–110.
77. Valeriu Streinu, *Locul Organon-ului în logica lui Corydaleu*. PL, III, 1971, p. 139–152.
78. Al. Surdu, *Trei sensuri ale formei logice „noțiune” în interpretarea logico-clasică*. PL, III, 1971, p. 153–204.
79. Al. Surdu, *Definiția aristotelică a silogismului*. PL, IV, 1972, p. 305–325.
80. Al. Surdu, *Interpretarea simbolică a primelor capitole din lucrarea lui Aristotel „Categoriae”*. PL, V, 1973, p. 133–147.
81. Al. Surdu, *Problema universalului la Aristotel din perspectiva lucrării „Categoriae”*. PL, V, 1973, p. 291–304.
82. S. Vieru, *Începuturi de semantică logică la comentatorii antici ai „Categoriilor”*. PL, IV, 1972, p. 109–127.
83. Gh. Vlăduțescu, *Etica lui Epicur*. București, Ed. științifică, 1972, 133 p. | ST, XXV, 1973, 7–8, p. 597–598, I. Zăgrean.
84. T. Weiss, *Scara de valori și sistemul normativ al moralității la M. Porcius Cato*. SUC (Philologia), XIX, 1974, 1, p. 67–80.

## VII. ISTORIA RELIGIILOR

85. P. Bălă, *Iisus Hristos – istorie sau mit*. RF, XXI, 1974, 8, p. 1025–1030.
86. C. Buzdugan, *Învățătura despre întrupare la fericitul Augustin*. ST, XXV, 1973, 7–8, p. 523–533.
87. I. G. Coman, *Aspecte ale doctrinei soteriologice la sfântul Atanasie cel Mare*. ST, XXV, 1973, 7–8, p. 461–470.
88. C. I. Cornițescu, “Ο άνθρωπισμός κατά τὸν ἱερὸν Χρυσόστομον, *Salonic, Πατριαρχικὸν ἱδρυμα πατερικῶν μελετῶν*, 1971, 146 p. (Analeeta Blatadon, 10). | ST, XXV, 1973, 3–4, p. 271–273, I. I. Ică.
89. C. Daniel, *Vederea lui Dumnezeu în Noul testament și teofaniile evangheliilor*. ST, XXV, 1973, 3–4, p. 188–206.
90. A. Moisiu, *Sfântul Ambrozie păstor și îndrumător al vieții și trăirii creștinești*. ST, XXVI, 1974, 3–4, p. 176–182.
91. Gh. Mușu, *Din istoricul formelor de cultură arhaică*. [Asklepios, p. 11–30; Sabadius – Sabazius, p. 31–39; Cîteva zeități chtonice, p. 129–130.] București, Ed. științifică, 1973, 263 p. | RITL, XXIII, 1974, 2, p. 331–332, B. Cioculescu.
92. S. Petcu, *Rugăciunea domnească în cultul creștin și explicarea ei în literatura patristică din primele trei secole*. ST, XXVI, 1974, 1–2, p. 66–78.
93. Al. Popa, I. Berciu, *Divinități galatane în Dacia romană*. Mem. Daicoviciu, p. 315–324.

94. D. Radu, *Spiritualitate și slujire la sfinții trei ierarhi*. ST, XXVI, 1974, 3–4, p. 183–189.
95. I. I. Rămureanu, *Noi considerații privind pătrunderea creștinismului la traco-geto-daci*. Ortodoxia, XXVI, 1974, 1, p. 164–178.
96. Adriana Rusu, *Considerații privind cultul lui Silvanus în Dacia romană*. Sargetia, X, 1973, p. 395–408.
97. Z. Rusu, *Cultul șarpelui la Tomis*. ST, XXVI, 1974, 3–4, p. 226–263.
98. S. Sanie, *Dea Placidia*. [De identificat cu Isis, iar nu cu Hecate.] AMN, XI, 1974, p. 111–114.
99. M. Stamate, *Noțiunea de 'diaconia' la sfântul apostol Pavel*. Ortodoxia, XXVI, 1974, 3, p. 476–485.

## VIII. ISTORIE ECONOMICĂ ȘI SOCIALĂ

100. I. Barnea, *Les villes de la Scythia Minor au cours des V<sup>e</sup>–VI<sup>e</sup> siècles*. BASEE, X, 1972, 2, p. 143–177.
101. N. Branga, *Contribuții la studiul „divergențelor” ivite în programul răscoalei lui Spartacus*. SCBrukenenthal, XIV, 1969, p. 269–281.
102. C. Daicoviciu, H. Daicoviciu, *Développement urbain et romanisation dans la province de Dacie*. Cent. Muz. Or., p. 153–160.
103. I. Glodariu, *Relații comerciale cu lumea elenistică și romană*. Cluj, Dacia, 1974, 394 p.
104. Cecilia Ioniță, *Populații dependente în regatele elenistice și în celăile coloniale. Privire asupra literaturii*. RIst, XXVII, 1974, 1, p. 107–128.
105. L. O. Maier, *Contribuții la studiul comparativ al morăritului la Pompei și Histria*. Apulum, XI, 1973, p. 237–258.
106. Florentina Preda, *Procesul pătrunderii mărfurilor grecești și consecințele acestuia în Dacia extracarpatică*. Apulum, XI, 1973, p. 37–81.
107. A. V. Rădulescu, *Importuri ceramice la Dunărea de Jos din sec. III e.n.* [Terra sigillaria.] Mem. Daicoviciu, p. 337–347.
108. A. Rădulescu, *Importations de céramique au III<sup>e</sup> siècle de n.è. au Bas-Danube*. Pontica, VII, 1974, p. 317–323.
109. Alexandra Ștefan, *Die Getreidekrisen in den Stäädten an den westlichen und nördlichen Küsten des Pontos Euxeinis in der hellenistischen Zeit*. Hellenische Poleis, Berlin, Akademie Verlag, 1973, II, p. 648–663.
110. Bujor Vulcu, *Unele aspecte istorice ale utilizării teritoriului depresiunii Hațeg–Mureș, pentru așezările omenești și apărare*. [Inclusiv epoca romană.] Sargetia, p. 1973, p. 437–443.

## IX. ISTORIE POLITICĂ

111. A. Aricescu, *Auxilia limitis Scythici*. Actes IX Front., p. 117–122.
112. A. Bodor, *Împăratul Caracalla în Dacia*. Mem. Daicoviciu, p. 39–50.
113. M. Comșa, *Unele date cu privire la Banatul de sud în secolele IV–VII*. Mem. Daicoviciu, p. 85–97.
114. Em. Condurachi, *Classis Flavia Moesica au I<sup>er</sup> siècle de n.è.* Actes IX Front., p. 83–88.
115. C. Daicoviciu, *La romanisation de la Dacie*. BASEE, VII, 1969, 1–2, p. 25–36.
116. H. Daicoviciu, *Cassius Dio si Sarmizegetusa*. Mem. Daicoviciu, p. 111–116.
117. Șt. Ferenczi, *Cu privire la apărarea hotarului de nord al provinciei Dacia. Considerații arheologice, geografice și istorice*. SCSatu Mare, 1969, p. 91–110.
118. C. C. Giurescu (ed.), *Chronological History of Romania*. [H. C. Matei, Istoria veche, p. 3–44.] București, Ed. enciclopedică română, 1972, 608 p. | AIIAI, X, 1973, p. 594, I. Caproșu.
119. C. C. Giurescu, Dinu C. Giurescu, *Istoria românilor*. I. De la cele mai vechi timpuri până la întemeierea statelor românești. București, Ed. științifică, 1974, 338 p.
120. I. Glodariu, *Itinerarii posibile ale cavaleriei maure în războaiele dacice*. Mem. Daicoviciu, p. 151–164.
121. M. Gramatopol, *Civilizația elenistică*. București, Ed. enciclopedică română, 1974, 364 p. + 59 pl.
122. Vi. Iliescu, *Die außenpolitische Krise der hellenischen Poleis Klein-Scythiens im 4. Jahrhundert v.u.Z.* Hellenische Poleis, Berlin, Akademie Verlag, 1973, II, p. 664–681.

123. Șt. Pascu, *Napoca — Cluj — 1850*. RIst, XXVII, 1974, 10, p. 1461—1472.
124. V. Pârvan, *Începuturile vieții romane la gurile Dunării*. Ediția a II-a, îngrijită și anotată de R. Vulpe. București, Ed. științifică, 1974, 269 p. + 107 pl. + 1 hartă.
125. C.C. Petolescu, *Cohors II Hispanorum la Micia*. Sargetia, IX, 1972, p. 43—49.
126. A. Petre, *Geții și dacii din Scythia Minor documentați în izvoarele scrise, de la Sofocle la Solinus*. Pontica, VII, 1974, p. 9—26.
127. A. Petre, *Éléments de romanisation dans la nécropole de Béroë*, JI. RESEE, XI, 1973, 4, p. 677—687.
128. I. Piso, *Certains aspects de l'organisation de la Dacie romaine*. RRH, XII, 1973, 6, p. 999—1015.
129. I. Piso, *Războiul lui Philippus cu carpii*. Mem. Daicoviciu, p. 301—309.
130. Al. Popa, I. Al. Aldea, *Colonia Aurelia Apulensis Chrysopolis*. SCBrukenenthal, XVIII, 1974, p. 31—41.
131. D. Protase, *Troupes auxiliaires originaires des provinces germaniques dans l'armée de Dacie*. Dacia, XVII, 1973, p. 323—328.
132. D. Protase, *„Exercitus Daciae Porolissensis” et la défense des frontières septentrionales de la Dacie*. Actes IX Front., p. 227—233.
133. I. I. Russu, *Die Hilfstruppen am Limes Daciae Superioris*. Actes IX Front., p. 215—226.
134. I. I. Russu, *Începuturile orașului daco-roman Napoca*. RIst, XXVII, 1974, 10, p. 1473—1484.
135. A. Sacerdoțeanu, *Argeș — cea mai veche reședință a Țării Românești*. [Inclusiv istoria antică a zonei.] SCPitești, I, 1968, p. 105—122.
136. Al. Suceveanu *La défense du littoral de la Dobroudja à l'époque romaine (I<sup>er</sup> — III<sup>e</sup> siècles de n.è.)*. RRH, XIII, 1974, 2, p. 217—238.
137. Z. Székely, *Date referitoare la cucerirea sud-estului Transilvaniei de către romanii și persistența elementului dacic*. Cumidava, IV, 1970, p. 49—55.
138. Silvia Teodor, *Bastarnii pe teritoriul Moldovei*. [Izvoare, arheologie, amfore rodene.] SMSuceava, III, 1973, p. 37—46.
139. O. Toropu, *La frontière nord-danubienne de la Dacie Ripensis depuis l'abandon de la Dacie Trajane jusqu'aux invasions hunniques*. Actes IX Front., p. 71—81.
140. D. Tudor, *Figuri de împărați romani*. Vol. I [Augustus — Domitianus], II [Traianus — Claudius II Gothicus]. București, Ed. enciclopedică română, 1974, 254 p. + 16 pl., 310 p. + 16 pl.
141. D. Tudor, *Municipiul roman Drobeta*. Drobeta, 1974, p. 323—326.
142. D. Tudor, *Dovezile arheologice despre menținerea stăpînirii romane la nord de Dunăre, după evacuarea aureliană a Daciei (sec. III—V)*. Historica, III, 1974, p. 93—109.
143. R. Vulpe, *Getul Burebista, conducător al întregului neam geto-dac*. SCPitești, I, 1968, p. 33—55.
144. I. Winkler, *Procesul romanizării în lumina monumentelor epigrafice și sculpturale din așezările rurale ale provinciei Dacia*. SCIV, XXV, 1974, 4, p. 497—515.

## X. ARHEOLOGIE GRECO-ROMÂNĂ. GEOGRAFIE ISTORICĂ

145. Alexandrina Alexandrescu, Anca Păunescu, *Așezarea din sec. III e.n. de la Podul Dimboviței*. [Ceramică romană.] SCPitești, 1971, p. 163—174.
146. Maria Alexandrescu-Vianu, *Contributions à une classification des stèles funéraires de la Mésie Inférieure*. [Criterii formale.] Dacia, XVII, 1973, p. 217—241.
147. P. Alexandrescu, *Însemnări arheologice*. Arheologia spațiului carpatol-balcanic în veacurile VI—V î.e.n. SCIV, XXV, 1974, 2, p. 209—216.
148. P. Alexandrescu, *Un art thraco-gète?* Dacia, XVIII, 1974, p. 273—281.
149. D. Alicu, Adriana Rusu, *Cîteva reprezentări ale Gorgonei Meduza în Dacia intracarpatică*. AMN, XI, 1974, p. 93—101.
150. Filaret Aprotosoiaie, *Cercetări arheologice efectuate în împrejurimile orașului Săveni*. [Monedă macedoneană de argint cu efigia lui Alexandru, la Borolea; ceramică grecească și romană la Săveni.] Com. Botoșani, p. 157—175.
151. Al. Barnea, *Descoperiri arheologice noi în preajma cetății Dinogetia*. [Ceramică elenistică, romană, stampile ceramice.] SCIV, XXV, 1974, 1, p. 103—114.
- 151a. Al. Barnea, I. P. Albu, *Piese de sculptură arhitectonică romană din colecția muzeului județean Hunedoara — Deva*. Sargetia, X, 1973, p. 155—172.
152. I. Barnea, *Cu privire la localizarea Constantianei*. [Cetatea de la Capul Dolojman.] SCIV, XXV, 1974, 3, p. 427—429.

153. I. Barnea, Gh. Ștefan, *Le limes Scythicus, des origines à la fin de l'antiquité*. Actes IX Front., p. 15–25.
154. M. Bărbulescu, *Reprezentarea uneltelor de pietrar pe un capitel din Napoca*. Mem. Daicoviciu, p. 29–34.
155. Doina Benea, *Oglinzi romane din plumb descoperite la Drobeta*. Drobeta, 1974, p. 169–178.
156. D. Benea, Ana Șchiopu, *Un mormint gnostic de la Dierna*. [Sarcofag de cărămidă și mortar, cu un scriu de plumb; foiță de aur inscrisă; medalion cu ramă de aur, în care e încastrată o gemă de iaspis roșu, reprezentând pe Sol în quadrigă, etc.; sec. III–IV e.n.] AMN, XI, 1974, p. 115–125.
157. D. Berciu, *Contribution à l'étude de l'art thraco-gète*. București, Ed. Academiei, 1974, 239 p.
158. D. Berciu, *Unele probleme ridicate de recente descoperiri arheologice de la Oenița — Vilcea*. [Complex dacic; obiecte de import elenistice tirzii și romane.] RIst, XXVII, 1974, 1, p. 79–84.
159. I. Berciu, *Cremaiera de la Pianul de Jos (raionul Sebeș)*. [Așezare de epocă romană.] SCBrukenthal, XII, 1965, p. 223–230.
160. I. Berciu, Wanda Wolski, *Notă la problema sarcofagelor cu boltă în Imperiul roman*. Apulum, XI, 1973, p. 763–769.
161. M. Blăjan, *Descoperiri romane la Turdaș și în împrejurimi (jud. Alba)*. Apulum, XI, 1973, p. 743–745.
162. Ioana Bogdan-Cătăniciu, *Limesul roman în sectorul de sud-est al Daciei*. Mem. Daicoviciu, p. 51–58.
163. I. Bogdan-Cătăniciu, *Cercetări în castellum de la Rucăr*. SCIV, XXV, 1974, 2, p. 277–288.
164. I. Bogdan-Cătăniciu, *Nouvelles données sur le Limes Transalutanus*. Actes IX Front., p. 259–265.
165. Cornelia Borugă-Stoica, *Cercetările arheologice de la Cătunu, jud. Dimbovița (1970–1971)*. [Ceramică grecească.] Valachica, III, 1972, p. 133–140.
166. N. Branga, *Două instrumente medicale din Apulum*. SCBrukenthal, XVIII, 1974, p. 131–134.
167. M. Bucovală, *Vase anthropomorphe de bronză découverts à Tomi*. Pontica, VII, 1974, p. 275–279.
168. Exspectatus Bujor, *Probleme ridicate de cercetările arheologice de la Orșova-Dierna*. Mem. Daicoviciu, p. 59–63.
169. Valentina Bușilă, Al. Vulpe, *Cetatea dacică de la Polobragi*. [Fragmente de amfore rodene; sec. II–I î.e.n.] Drobeta, 1974, p. 141–145.
170. Andrei Cârdaș, *Unele probleme privind continuitatea de locuire a actualului teritoriu al județului Botoșani până în perioada formării statului feudal Moldova*. [Amforă grecească sec. VI–V î.e.n. în complexul fortificat traco-getic de la Stîncești: amfore romane și monede imperiale romane în alte așezări.] Com. Botoșani, p. 9–21.
171. N. Cheluță-Georgescu, *Mormintele elenistice și romane descoperite în zona de nord și nord-vest a necropolei callatiene*. Pontica, VII, 1974, p. 169–189.
172. Maria Coja, *Un mormint de incinerare din epoca romană de la Histria*. SCIV, XXV, 1974, 1, p. 35–45.
173. M. Coja, *Terres cuites d'époque hellénistique représentant le Cavalier thrace, trouvées à Histria*. Dacia, XVIII, 1974, p. 283–288.
174. V. Cosma, *Ancore din Tomis*. SCIV, XXV, 1974, 2, p. 191–207.
175. Florea Costea, *Săpăturile arheologice efectuate de Muzeul județean Brașov în anul 1970*. [Castrul roman de la Rîșnov.] Cumidava, IV, 1970, p. 635–642.
176. Fl. Costea, *Sondajul arheologic de la Feldioara — Brașov (1970)*. [Așezare dacică: fragment de figurină romană.] Cumidava, V, 1971, p. 25–44.
177. Z. Covacef, *Quelques aspects de l'art funéraire romain à Tomi*. Pontica, VII, 1974, p. 295–305.
178. M. Cristudor, *Limesul Transalutanus*. SCFitești, 1972, p. 229–241.
179. V. Culică, *Un mormint roman de pe teritoriul rural al municipiului Durostorum*. SCIV, XXV, 1974, 1, p. 136–141.
180. Șt. Dănilă, *Contribuții la cunoașterea unor cetăți din nord-estul Transilvaniei*. [Castrul roman de pământ de la „Podirei”, com. Livezile; castrul roman de la Orheiul Bistriței; turnurile romane de la Sărățel; castrul roman de la Ilișua.] FIst, II, 1972, p. 67–108.
181. Șt. Dănilă, *Cronica săpăturilor și sondajelor arheologice efectuate pe teritoriul județului Bistrița-Năsăud în perioada 1953–1973*. [Castre și turnuri romane, țigle inscrise, așezare daco-romană din sec. III–IV, ceramică elenistică și romană.] FIst, III, 1974, p. 454–472.

182. P. Diaconu, *Obiecte romane tirzite de la Pirjoata*. SCIV, XXV, 1974, 2, p. 289—294.
183. S. Dumitraşcu, I. Ordentlich, *Săpăturile arheologice de la Berindia*. [Judeţul Arad; aşezare dacică din sec. II—I t.e.n., cu importuri sau imitaţii după ceramica greacă.] Crisia, III, 1973, p. 47—95.
184. Géza Ferenczi, Şt. Ferenczi, Aurel Baias, *Investigaţii noi pe limes-ul de nord şi de nord-est al Daciei Porolissensis*. Flst, III, 1974, p. 181—189.
185. Şt. Ferenczi, *Contribuţii la topografia arheologică a Culmei Ciceului (jud. Bistriţa-Năsăud)*. [Două turnuri de pază romane.] Flst, I, 1971, p. 73—84.
186. Şt. Ferenczi, *Cercetări şi rezultate noi pe limesul de nord al Daciei romane*. Flst, II, 1972, p. 37—46.
187. Şt. Ferenczi, *Cercetări şi rezultate noi pe limesul Daciei Intracarpatică*. Apulum, IX, 1973, p. 191—222.
188. Şt. Ferenczi, *Contribuţii la cunoaşterea limesului roman de la nordul Someşului Mare (partea I)*. Sargetia, X, 1973, p. 79—104.
189. Şt. Ferenczi, *Contribuţii la problema limes-ului de vest al Daciei (partea a II-a/3). Raport asupra unor cercetări pe teren efectuate între anii 1947—1957 şi în 1966*. AMN, XI, 1974, p. 23—40.
190. Şt. Ferenczi, *Neue Forschungsergebnisse über den Limes des innerkarpatischen Daziens*. Dacia, XVIII, 1974, p. 127—136.
191. Şt. Ferenczi, *Die Nordstrecke des dakischen Limes vom Crişul Repede bis zu den Ostkarpaten*. Actes IX Front., p. 201—205.
192. Octavian Floca, *Gladiator trac în arena amfiteatrului de la Ulpia Traiana*. [La Zeicani, 4 km sud de Ulpia Traiana, piesă de bronz, cu sica, manica, subligaculum, având un suport cilindric la partea inferioară: extremitatea superioară a unui *uxillum*.] Sargetia, X, 1973, p. 131—136.
193. O. Floca, W. Wolski, *Aedicula funerară în Dacia romană*. [Cuvânt înainte de D. M. Pippidi.] BMI, XLII, 1973, 3, p. 3—52.
194. Adrian C. Florescu, Simeon Raţă, *Complexul de cetăţi traco-getice (sec. VI—III t.e.n.) de la Sitneşti — Boloşani*. [Import de ceramică grecească.] SMSuceava, I, 1969, p. 9—21.
195. Radu Florescu, *Adamclisi*. Bucureşti, Meridiane, 1973, 42 p.
- 195a. R. Florescu, *Drobeta pe columna lui Traian*. Drobeta, 1974, p. 315—321.
196. Gr. Foit, *Aşezarea dacică de la Siliştea Scheti (sec. II—III e.n.)*. [Ceramică de factură provincială romană.] SMSuceava, I, 1969, p. 23—36.
197. I. Glodariu, St. Dănilă, *Depozitul de vase romane de bronz de la Dipşa*. Marmatia, II, 1971, p. 93—99.
198. N. Gudea, *Castrul roman de la Bologa. Săpăturile arheologice din anul 1969*. Crisia, III, 1973, p. 109—137.
199. N. Gudea, *Castrul roman de la Bologa. Cercetările arheologice din anul 1970*. SMMIM, VI, 1973, p. 27—57.
200. N. Gudea, *O statueta reprezentând pe Apis descoperită la Bologa*. SCIV, XXV, 1974, 3, p. 445—447.
201. N. Gudea, *Befestigungen am Banater Donau-Limes aus der Zeit der Tetrarchie*. Actes IX Front., p. 173—180.
202. N. A. Harţuche, F. Anastasiu, *Brătila. Aşezări şi cimitire omeneşti datând din epoca neolitică până în pragul orînduirii feudale*. Brăila, Muzeul Brăilei, 1968, 89 p. + 77 pl.
203. Ioana Hica, *Urme de locuire din secolul al IV-lea e.n. la Cluj — Mădăştur*. Mem. Dalcoviciu, p. 165—175.
204. K. Horedt, *Un depozit de vase de metal din epoca dacică de la Guşteriţa — Sibiu*. [Piese importate din Imperiul roman, la începutul sec. I e.n.] SCBrukenthal, XII, 1965, p. 35—45.
205. K. Horedt, *Interpretări arheologice (V)*. [1. *Dacia amissa*.] SCIV, XXV, 1974, 4, p. 555—560.
206. K. Horedt, *Zur Frage der großen Erdwälle an der mittleren und unteren Donau*. Actes IX Front., p. 207—214.
207. Mircea Ignat, *Şantierul arheologic de la Rus — Măndăstioara. Cercetările din anii 1967 şi 1969*. [Amfore romane.] SMSuceava, III, 1973, p. 227—256.
208. M. Irimia, *Cercetările arheologice de la Rasova — Malul Roşu (cu privire specială asupra Hallstattului în Dobrogea)*. [Amfore greceşti stampilate, ceramică romană.] Pontica, VII, 1974, p. 75—137.

209. Dan Isac, *Cîteva bronzuri romane păstrate în Muzeul de la Lugoj*. Mem. Daicoviciu, p. 187—191.
210. D. Isac, *Contribuții la iconografia religioasă a Daciei romane. Iuppiter „Verospi”*. AMN, XI, 1974, p. 61—79.
211. D. Isac, V. Wollmann, I. P. Albu, *Monumente funerare reprezentînd lei descoperite în județul Hunedoara*. Sargetia, X, 1973, p. 137—154.
212. C. Kacsó, R. Popa, M. Bitiri, Eug. Comșa, *Cronica săpăturilor arheologice efectuate de Muzeul județean Maramureș în perioada 1968—1970*. Marmatia, II, 1971, p. 368—373.
213. Mircea Dan Lazăr, *Un nou relief reprezentîndu-l pe Hercule descoperit la Sălașul de Sus*. Sargetia, X, 1973, p. 409—412.
214. N. Lupu, Alexe Mureșan, *Sondașul arheologic de la „Piriul Hotarului” (Sighișoara)*. [Monede romane din sec. II e.n. într-o necropolă plană de incinerare.] SCBrukenenthal, XIII, 1967, p. 175—184.
215. N. Mateescu, *Descoperiri și cercetări arheologice în Argeș*. [Bilanț al săpăturilor, inclusiv pentru epoca romană, de pe teritoriul fostei regiuni Argeș.] SCPitești, I, 1968, p. 7—15.
216. I. Mitrofan, *Villae rusticae în provincia Dacia*. Mem. Daicoviciu, p. 245—257.
217. I. Mitrofan, *Villae rusticae în Dacia Superioară (II)*. AMN, XI, 1974, p. 41—59.
218. Marius Moga, *Noi tablete votive de la Tibiscum închinat cavalerilor danubieni*. Tibiscus, II, 1972, p. 39—51.
219. V. Moga, *Un perete de aedicular descoperit la Apulum*. Apulum, XI, 1973, p. 185—190.
220. V. Moga, *Un nou monument de la Apulum reprezentînd pe Iuppiter tonans*. [Descoperit la Teiuș, dar presupus a proveni din Apulum.] AMN, XI, 1974, p. 81—83.
221. Sebastian Morintz, *Les fouilles archéologiques en Roumanie (1972)*. Dacia, XVII, 1973, p. 361—397.
222. S. Morintz, S. Șerbănescu, *Cercetări arheologice la Hîrșova și împrejurimi*. [Necropolă și așezări romane.] SCIV, XXV, 1974, p. 47—69.
223. Luciana Oancea, *Descoperiri arheologice la Valea-Voievozilor (comuna Răzvad), județul Dimbovița — 1972*. [Descoperiri întâmplătoare: 6 denari romani republicani, 1 monedă imperială; aplică romană și catarama romane, sec. III—IV e.n.] Valachica, IV, 1973, p. 109—129.
224. Șt. Olteanu, *Cuptoare de ars piatra de var de la Svinîța (jud. Mehedinți) din secolele III—IV e.n.* [Legate de construcțiile militare din zonă.] Drobeta, 1974, p. 179—185.
225. Gh. Papuc, *Cîteva considerații privind construirea zidului de incintă al cetății Tropaeum Traiani*. Pontica, VII, 1974, p. 325—337.
226. C. C. Petolescu, *Castra Nova (în legătură cu două ipoteze)*. Apulum, XI, 1973, p. 729—731.
227. C. C. Petolescu, *Încă un monument funerar din Dacia Superior cu chipul zeului Ammon*. Apulum, XI, 1973, p. 737—741.
228. C. C. Petolescu, *O statueta a zeiței Venus descoperită la Romula*. Apulum, XI, 1973, p. 757—761.
229. C. C. Petolescu, *Un relief al cavalerului trac de la Drobeta*. Drobeta, 1974, p. 249—252.
230. Aurelian Petre, *Date noi în legătură cu valurile antice de apărare din Dobrogea*. BMI, XLII, 1973, 2, p. 27—31.
231. A. Petre, *Organizarea limesului dunărean în provincia Moesia*. RMM (Monumente istorice și de artă), XLIII, 1974, 1, p. 33—38.
232. C. Pop, *Un tar angusticlauius în Muzeul Brukenenthal*, SCBrukenenthal, XIV, 1969, p. 299—308.
233. C. Pop, *Cîteva reprezentări figurate romane din județul Hunedoara*. Sargetia, IX, 1972, p. 67—74.
234. C. Pop, *Un relief dionysiac descoperit la Turda*. Apulum, XI, 1973, p. 733—736.
235. C. Pop, E. Nemeș, *Diana de la Ostrov*. [Comuna Rîul de Mori, jud. Hunedoara; statueta romană de bronz, provenind probabil de la Ulpia Traiana.] AMN, XI, 1974, p. 85—91.
236. I. I. Pop, *Săpăturile arheologice efectuate de Muzeul județean Brașov în anul 1971*. [Castrul roman de la Rîșnov (Cumidava).] Cumidava, V, 1971, p. 859—861.
237. Al. Popa, *Două tipare de lut dedicate lui Serapis și Ceres*. SCBrukenenthal, XII, 1965, p. 231—236.
238. Emilian Popescu, Eugenia Popescu, *Castrul roman Jidava — Cîmpulung (observații preliminare)*. SCPitești, I, 1968, p. 67—79.
239. G. Popilian, *La céramique sigillée d'importation découverte en Olténie*. Dacia, XVII, 1973, p. 179—216.

240. G. Popilian, *Contribution à la typologie des amphores romaines découvertes en Olténie (II<sup>e</sup>–III<sup>e</sup> siècles de n.è.)*. Dacia XVIII, 1974, p. 137–146.
241. A. V. Rădulescu, *Ateliers de produits en terre cuite le long du Bas-Danube*. Actes IX Front., p. 123–129.
242. Dinu V. Rosetti, Lucian Chițescu, *Cetatea geto-dacică de la Cetățeni, județul Argeș*. [Denar roman din 88 î.e.n.] BMI, XLII, 1973, 3, p. 55–58.
243. I. I. Russu, *Albania archaeologica*. [Comentarii și rectificări la *Shqiperia arkeologjike*, Tirana, 1971.] AIIC, XVI, 1973, p. 369–374.
244. C. Scorpan, *Note sur les fouilles de sauvegarde de Callatis – 1971*. Pontica, VII, 1974, p. 191–197.
245. C. Scorpan, *Mormint getic de epocă romană la Aliman*. [Jud. Constanța; ceramică romană.] Pontica, VII, 1974, p. 239–246.
246. C. Scorpan, *Fouilles archéologiques à Tropaeum Traiani. Zone C, 1971*. Pontica, VII, 1974, p. 339–362.
247. C. Scorpan, *Sacidava – a New Roman Fortress on the Map of the Danube Limes*. Actes IX Front., p. 109–116.
248. Anișoara Sion, Al. Suceveanu, *Contribuții stratigrafice la urbanistica Histriei romane (secolele II–VI e.n.)*. RMM (Monumente istorice și de artă), XLIII, 1974, 1, p. 5–15.
249. M. Sîmpetru, *Precizări cronologice în legătură cu edificiul roman cu mozaic de la Constanța*. BMI, XLII, 1973, 3, p. 59–60.
250. Zoltan Székely, *Villa rustica romană de la Ciumăfaia*. SCBruckenthal, XIV, 1969, p. 155–184.
251. Al.-S. Ștefan, *Cercetări aerofotografice privind topografia urbană a Histriei. I. Epoca romană (sec. I–III e.n.)*. RMM (Monumente istorice și de artă), XLIII, 1974, 2, p. 39–51.
252. Al.-S. Ștefan, *Recherches de photo-interprétation archéologique sur le limes de la Scythie Mineure à l'époque du Bas-Empire*. Actes IX Front., p. 96–108.
253. Silvia Teodor, *Contribuția cercetărilor arheologice de la Cucorâni, jud. Botoșani, la cunoașterea culturii geto-dacice din Moldova în secolele III–II î.e.n.* [Fragmente de amfore grecești; oglină de bronz cu mîner.] Com. Botoșani, p. 63–77.
254. S. Teodor, Simeon Rață, *Cercetări arheologice în așezarea din secolele II–III e.n. de la Medeleni, comuna Cucorâni* [Jud. Botoșani; ceramică romană de import; monedă emisă de Titus.] SMSuceava, I, 1969, p. 37–42.
255. O. Toropu, *Un nou relief votiv al cavalerului trac descoperit în Dobrogea*. [Comuna Dăieni, jud. Tulcea.] SCIV, XXV, 1974, 3, p. 443–444.
256. D. Tudor, *Les ponts romains du Bas-Danube*. București, Ed. Academiei, 1974, 176 p.
257. D. Tudor, *Sucidava*. Craiova, Scrisul românesc, 1974, 180 p. +16 pl.
258. D. Tudor, *Cîteva probleme ale epocii romane în lumina cercetărilor arheologice de la Buridava*. Buridava, 1972, p. 29–36.
259. D. Tudor, *Recentele săpături arheologice romane de pe valea Oltului inferior*. [Slăveni, Romula-Malva (jud. Olt), Buridava, Castra Traiana, Arutela, Rădăcinești, Titești (jud. Vilcea).] Apulum, XI, 1973, p. 115–127.
260. D. Tudor, *Basilea castrensis de la Slăveni pe Olt*. Drobeta, 1974, p. 47–53.
261. D. Tudor, *Nouvelles recherches archéologiques sur le Limes Alutanus et le Limes Transalutanus*. Actes IX Front., p. 235–246.
262. D. Tudor, Cristian M. Vlădescu, Gh. Poenaru Bordea, *Arutela III–IV. Observații asupra campaniilor arheologice din 1969–1970*. SMMIM, VI, 1973, p. 12–26.
263. Lucia Țeposu-Marinescu, *Statuile feminine drapate din Muzeul județean Hunedoara – Deva. Sargetia, IX, 1972, p. 55–66.*
264. L. Țeposu-Marinescu, *Despre aedicula funerară în Dacia romană*. [Discută nr. 193.] SCIV, XXV, 1974, 3, p. 417–425.
265. N. Ursulescu, *Așezările omenești de pe teritoriul Sucevei pînă în secolul al VI-lea*. [Amforă grecească, sec. II–I î.e.n.; monedă emisă de Honorius.] SMSuceava, III, 1973, p. 47–61.
266. Cr. M. Vlădescu, *Cercetări recente asupra limesului dunărean în Moesia*. SMMIM, IV–V, 1971–1972, p. 14–62.
267. Cr. M. Vlădescu, Gh. Poenaru Bordea, *Les fortifications romaines sur le Limes Alutanus dans la zone du massif de Cozia*. Actes IX Front., p. 247–257.
268. R. Vulpe, *Rabon, numele antic al pîriului Drincea*. [Afluent al Dunării, la nord de Calafat.] Drobeta, 1974, p. 35–45.
269. R. Vulpe, *Les ualla de la Valachie, de la Basse–Moldavie et du Boudjak*. Actes IX Front., p. 267–276.
270. Volker Wollmann, *Cercetări privind carierele de piatră din Dacia romană*. Sargetia, X, 1973, p. 105–130.



271. V. Wollmann, Gh. Bot, *Despre castrul și garnizoana romană de la Tihău*. [Jud. Sălaj.] Mem. Daicoviciu, p. 429–440.
272. N. Zaharia, Em. Zaharia, *Contribuții privind rezultatele unor cercetări arheologice în cimpia Jițet superioare din județul Botoșani*. [Ceramică romană la Ștefănești și Hănești; fragmente de vase grecești; monedă emisă de Alexandru cel Mare.] Com. Botoșani, p. 135–155.

## XI. EPIGRAFIE GREACĂ ȘI LATINĂ. PROSOPOGRAFIE

273. A. Aricescu, *Două inscripții din vecinătatea Sacidavei*. [Funerare latine la Rasova.] Pontica, VII, 1974, p. 259–274.
274. D. Berciu, *Scritere cu litere grecești la Ocnița – Vilcea*. [2 fragmente din același vas, cu inscripția: ΒΑΣΙΛΕΥΣ sau -ως πρὸν] οὐ Μάρκ[ου]; datare: ultimii ani ai domniei lui Augustus.] SCIV, XXV, 1974, 3, p. 381–387.
275. Catrinel Domăneanțu, *O amforă thasiană dublu ștampilată*. SCIV, XXV, 1974, 3, p. 435–441.
276. Emilia Doruțiu-Boilă, *Troesmis und die Organisation des skythischen Limes in der frühen Kaiserzeit*. Actes IX Front., p. 89–94.
277. N. Gostar, *Sur Jupiter Heliopolitanus en Dacie*. [Trei inscripții, la Micia și Sarmizegetusa.] AUI (Istorie), XIX, 1973, 2, p. 253–260.
278. N. Lupu, *O importantă descoperire la Caput Stenarum*. [Fragment de țiglă cu stampila Coh – I...] Mem. Daicoviciu, p. 219–227.
279. M. Macrea, E. Chirilă, N. Gudea, V. Lucăcel, C. Pop, *O inscripție din pretoriul castrului roman de la Buctumi*. [Titulus honorarius pentru Caracalla, pus de Cohors II Neruia Brittonum Millitaria Antoniniana Pia Fidelis.] SCBrukenthal, XIV, 1969, p. 289–298.
280. L. Mărghitan, *O nouă inscripție descoperită la Micia*. [Altar dedicat Diane și Lunii.] SCIV, XXV, 1974, 1, p. 143–148.
281. Zaharia Milea, *Un monument epigrafic de la Potaissa*. [Altar dedicat lui Silvanus Domes-ticus.] SCBrukenthal, XVIII, 1974, p. 125–129.
282. M. Moga, I. I. Russu, *Lapidarul Muzeului Banatului. Monumente epigrafice romane*. Timi-șoara, Muzeul Banatului, 1974, 104 p.
283. V. Moga, *O placă votivă dedicată lui Silvanus*. [Descoperită la Alba Iulia înainte de 1902.] SCIV, XXV, 1974, 3, p. 449–451.
284. Maria Munteanu, *Cîteva inscripții tomitane inedite*. Pontica, VII, 1974, p. 157–168.
285. Gh. Papuc, *Un sarcofag de epocă romană din Tomis*. [Cu inscripție.] Pontica, VII, 1974, p. 307–316.
286. C. C. Petolescu, *Un altar dedicat lui Iupiter Optimus Maximus*. [Restituire și comentariu la inscripția publicată de I. Glodariu, AMN, II, 1967, p. 667 urm.] BMI, XLII, 1973, 2, p. 32.
287. C. C. Petolescu, *Note epigrafice (seria a II-a)*. SCIV, XXV, 1974, 4, 595–604.
288. C. Pop, *O stelă funerară din Dacia cu simbolul Romei*. [Fragment descoperit la Gherla, reprezentînd Lupa Capitolina.] Mem. Daicoviciu, p. 311–314.
289. Al. Popa, Ioan Al. Aldea, *O nouă inscripție dedicată lui Liber Pater*. SCBrukenthal, XVIII, 1974, p. 109–114.
290. I. I. Russu, *Dacia și Pannonia Inferior în lumina diplomei militare din anul 123*. București, Ed. Academiei, 1973, 123 p. | SCIV, XXV, 1974, 4, p. 605–606. M. Bărbulescu.
291. I. I. Russu, *Inscripții grecești din Dacia, I. Observații preliminare*. SCBrukenthal, XII, 1965, p. 47–82.
292. I. I. Russu, *Note epigrafice*. [Seria a VI-a: inscripții latine din colecția Muzeului Bruken-thal.] SCBrukenthal, XII, 1965, p. 205–211.
293. I. I. Russu, *Eine römische Grabinschrift in doppelter Ausführung*. Dacia, XVII, 1973, p. 329–334.
- 293a. I. I. Russu, *Das römische Militärdiplom von 123 für Dacia Porolissensis und Pannonia inferior*. Dacia, XVIII, 1974, p. 155–176.
294. I. I. Russu, *Despre „Inscripțiile romane din Ungaria (I)”*. SCIV, XXV, 1974, 2, p. 245–254.
295. I. I. Russu, *Note epigrafice (XIV)*. Inscriptiile din Ulpia Traiana Sarmizegetusa. SCIV XXV, 1974, 4, p. 585–593.
296. I. I. Russu, *Epitaful călărașului Ulpus Eptatralis*. [CIL III, 4378, provenind din Arrabona, Pannonia Superior.] AMN, XI, 1974, p. 103–109.

297. I. I. Russu, Z. Milea, *Volkanus Augustus in Dacia*. [Altar votiv.] SCBrukenenthal, XIII, 1967, p. 165—173.
298. Silviu Sanie, *Transcrierea unor teonime și antroponime orientale în inscripțiile latine și grecești din Dacia*. Mem. Daicoviciu, p. 361—366.
299. Alexandra Ștefan, *Epigramă funerară din Callatis*. Pontica, VII, 1974, p. 281—293.
300. Gh., Ștefan, *Stelă funerară inedită de la Tropaeum*. Pontica, VII, 1974, p. 251—257.
301. D. Tudor, *Noulăți epigrafice despre C. Arrius Antonius, consularis Daciae et Dalmatiae, și despre P. Helvius Pertinax, consularis Daciae*. Pontica, VII, 1974, p. 39—47.
302. N. Vlăsa, *Interpretarea plăcuței de aur de la Dierna*. [Din mormîntul gnostic; lectura inscripției (cel puțin parțial în grecește) și considerații epigrafice, lingvistice și istorice.] AMN, XI, 1974, p. 125—141.

## XII. NUMISMATICĂ GRECO-ROMÂNĂ. PONDEROLOGIE. GLIPTICĂ.

303. Doina Benea, *Monede dacice descoperite la Drobeta*. [Asociate cu o monedă din Apollonia.] Apulum, XI, 1973, p. 711—715.
304. E. Chirilă, N. Chidioșan, S. Dumitrașcu, N. Steiu, *Descoperiri monetare antice din Transilvania (IV)*. SCBrukenenthal, XIV, 1969, p. 283—284.
305. E. Chirilă, S. Dumitrașcu, I. Emödi, Gh. Lazin, Z. Nánási, I. Némethi, V. Pepelea, *Descoperiri monetare antice în Transilvania (IX)*. SCBrukenenthal, XVIII, 1974, p. 135—139.
306. E. Chirilă, N. Gudea, G. Moldovan, *Tezaure și descoperiri monetare din Muzeul municipal Sighișoara*. Sighișoara, Muzeul municipal, 1972, 85 p. + 19 pl. + 1 hartă. | BSNR, XLII—LXVI, 1948—1972, p. 125—126, Elena Isăcescu.
307. E. Chirilă, N. Gudea, I. Stratan, *Ergänzungen zu Late Roman Bronze Coinage*. [Discută lucrarea Hill-Kent-Carson, Londra, 1965.] Apulum, XI, 1973, p. 223—236.
308. E. Chirilă, Gabriel Mihăescu, *Der Münzhort von Căprioru. Beiträge zu Chronologie und Umlauf der Tetradrachmen von Macedonia Prima und der Insel Thasos*. Tirgoviște, Muzeul județean Dimbovița, 1969, 44 p. + 18 pl.
309. E. Chirilă, I. Stratan, *Un bronz inedit de la Constantius II emis la Sirmium*. [Într-un tezaur descoperit la Jupa (Tibiscum).] Crisia, III, 1973, p. 163—166.
310. Maria Chițescu, *Un tezaur monetar roman imperial, descoperit în Muntenta*. [La Ciurari, com. Lucieni, jud. Dimbovița] Valachica, V, 1973, p. 57—67.
311. M. Chițescu, *À propos des monnaies frappées par Marc-Antoine pour ses légions*. Dacia, XVIII, 1974, p. 147—153.
312. Suzana Dimitriu, Octavian Iliescu, Sylviu Comănescu, *Potds archaïque découvert à Histria*. Dacia, XVIII, 1974, p. 265—272.
313. M. Gramatopol, *Romula et la glyptique du Bas-Danube*. Apulum, XI, 1973, p. 177—183.
314. N. Gudea, *Tezaurul monetar de la Dalboșef, secolul IV*. [Inclusiv trei monede romane din sec. I—II.] Tibiscus, II, 1972, p. 53—60.
315. K. Horedt, *Die dakischen Silberfunde*. [Asociate cu monede grecești din Apollonia, Dyrrhachium, Thasos.] Dacia, XVII, 1973, p. 127—167.
316. K. Horedt, *Bemerkungen zur Deutung des Cameo Orghidan*. Latomus (Bruxelles), XXXIII, 1974, 3, p. 673—675.
317. O. Iliescu, *Cu privire la tezaurul de dinari romani din timpul republicii găsit în 1909 la Murighiol (jud. Tulcea)*. Pontica, VII, 1974, p. 205—211.
318. Gh. Lazin, *Circulația monetară în nord-vestul României (sec. II—IV)*. SCSatu Mare, 1969, p. 111—120.
319. N. Lupu, *Denari republicani romani descoperiți la Breaza, jud. Brașov*. SCBrukenenthal, XIV, 1969, p. 261—267.
320. N. Lupu, *Descoperiri de monede antice în jurul Sibiului*. SCBrukenenthal, XIV, 1969, p. 285—288.
321. Bucur Mitrea, *Două tezaure de monede antice, descoperite în satul Brincoveanu, jud. Dimbovița*. [Tetradrahme Macedonia Prima și thasiene; denari romani republicani.] Valachica, III, 1972, p. 103—107.
322. B. Mitrea, *Asupra unui tezaur monetar roman republican din estul Transilvaniei*. [Mărtiniș jud. Harghita: 15 denari între 175—168 și 69; o tetradrahmă thasiană.] BSNR, XLII—LXVI, 1948—1972, p. 75—81.
323. B. Mitrea, *Probleme de numismatică romană în ultimul sfert de veac*. BSNR, XLII—LXVI, 1948—1972, p. 23—28.

324. B. Mitrea, *Un tezaur de monede romane imperiale din vestul Olteniei*. Drobeta, 1974, p. 55–64.
325. B. Mitrea, *Découvertes de monnaies antiques et byzantines dans la Republique Socialiste de Roumanie*. XVI. Dacia, XVII, 1973, p. 399–415.
326. B. Mitrea, Gh. Poenaru Bordea [colaborare la] M. Thompson, O. Mørkholm, C. M. Kraay, *An Inventory of Greek Coin Hoards*. New York, The American Numismatic Society, 1973, 408 p.
327. B. Mitrea, D. V. Rosetti, *Un tezaur de denari romani republicani și imperiali de început descoperit la Cetățeni Muscel*. SCPitești, 1972, p. 221–228.
328. B. Mitrea, D. V. Rosetti, *Date noi cu privire la tezaurul de la Cetățeni, Muscel*. SCIV, XXV, 1974, 1, p. 19–33.
329. Em. Moscalu, C. Beda, *Tezaurul de monede republicane romane de la Orbeasca de Sus (com. Orbeasca, jud. Teleorman)*. SCIV, XXV, 1974, 2, p. 265–275.
330. I. Nania, *Un prețios izvor istoric care amintește de căderea statului lui Burebista: tezaurul de la Sprincenata*. [110 denari romani, emiși între 172–151 și 45 î.e.n.] SCPitești, 1972, p. 205–219.
331. H. Nubar, P. Purcărescu, *Note pe marginea unui tezaur monetar din epoca romană, descoperit la Rturent, județul Vilcea*. Buridava, 1972, p. 161–171.
332. R. Ocheșeanu, *Le trésor de monnaies macédoniennes de bronze découvert à Pelin. Note préliminaire*. Pontica, VII, 1974, p. 147–155.
333. R. Ocheșeanu, *Cîteva monede ptolemaice și alexandrine descoperite în Dobrogea*. Pontica, VII, 1974, p. 199–203.
334. R. Ocheșeanu, Gh. Papuc, *Monede grecești, romane și bizantine descoperite în Dobrogea (III)*. Pontica, VII, 1974, p. 395–415.
335. Gh. Papuc, *Tezaurul de denari republicani și imperiali de la Casicea (jud. Constanța)*. Pontica, VII, 1974, p. 213–217.
336. Viorica Pavel, I. Berciu, *Monede romane descoperite la cetatea dacică de la Căpițna (jud. Alba)*. SCBrukenenthal, XVIII, 1974, p. 115–124.
337. Carmen M. Petolescu, *Un stater de tip Alexandru cel Mare provenind din tezaurul de la Măărășești*, BSNR, XLII–LXVI, 1948–1972, p. 71–72.
338. Gh. Poenaru Bordea, *Le trésor de Mărășești. Les statères en or des cités du Pont Gauche et le problème des relations avec le monde grec et les populations locales au IV<sup>e</sup>–I<sup>er</sup> siècles av. n. è.* Dacia, XVIII, 1974, p. 103–125.
339. Gh. Poenaru Bordea, *Cîteva date noi privind circulația denarilor romani republicani în Dobrogea*. Pontica, VII, 1974, p. 219–238.
340. Gh. Poenaru Bordea, C. Condrea, *Date noi privind tezaurul de la Adinca, jud. Dimbovița*. [Tetradrahme thasiene.] Valachica, III, 1972, p. 109–131.
341. Al. Popea, *Trei ponduri tomitane*. Pontica, VII, 1974, p. 247–249.
342. G. Popilian, *Monedele orașelor Dyrrhachium și Apollonia în Oltenia*. [Tezaurul de la Basarabi, jud. Dolj : 332 drahme din Dyrrhachium și 52 drahme din Apollonia.] Historica, III, 1974, p. 43–65.
343. G. Popilian, *Tezaurul de monede romane imperiale descoperit la Leurda – Orașul Motru (jud. Gorj)*. Drobeta, 1974, p. 147–157.
344. Al. Popa, Viorica Pavel, I. Berciu, *Tezaurul de la Tibru (II)*. [Jud. Alba ; monede romane republicane și imperiale.] Apulum, XI, 1973, p. 99–113.
345. C. Preda, *Numismatica geto-dacică după un sfert de veac de cercetare*. [Influențe grecești.] BSNR, XLII–LXVI, 1948–1972, p. 13–22.
346. C. Preda, *În legătură cu circulația staterilor din Cyzic la Dunărea de Jos*. Pontica, VII, 1974, p. 139–146.
347. C. Preda, *Tezaurul monetar din epoca romană descoperit la Gîrla Mare (jud. Mehedinți)*. Historica, III, 1974, p. 67–91.
348. C. Preda, M. Davidescu, *Tezaurul monetar descoperit în ostrobul Șimian (Drobeta-Turnu Severin)*. [Două drahme din Dyrrhachium, imitații de monede macedonene.] Drobeta, 1974, p. 77–102.
349. C. Preda, H. Nubar, *Histria III. Descoperirile monetare 1914–1970*. București, Ed. Academiei, 1973, 258 p. | SCIV, XXV, 1974, 2, p. 318–324. Gh. Poenaru Bordea.
350. I. Spîru, C. Beda, *Tezaurul de monede antice descoperit la Frâsinet, județul Teleorman*. BSNR, XLII–LXVI, 1948–1972, p. 73–74.
351. V. Teodorescu, I. Rizea, V. Dupoi, *Un tezaur de podoabe dacice de argint și de monede romane republicane descoperit în Muntenia (tezaurul de la Roțu, jud. Argeș)*. SCPitești, II, 1969, p. 101–108.

352. Lucia Țeposu-David, *Colecția de geme a Muzeului Brukenenthal din Sibiu*. SCBrukenenthal, XII, 1965, p. 83—120.
353. Iudita Winkler, *Depozitul de monede de bronz din secolul IV e.n. descoperit la Bistrița*. FIst, I, 1971, p. 347—348.
354. I. Winkler, *Despre două trezore de monede antice descoperite la Deva*. [Romane republicane și imperiale, drahmă din Dyrrhachium.] Sargetia, IX, 1972, p. 51—53.
355. I. Winkler, *Despre compoziția tezaurului monetar descoperit la Apoldul de Jos*. [Jud. Sibiu; denari romani imperiali.] Mem. Daicoviciu, p. 421—428.

### XIII. DREPT ROMAN. ISTORIA DREPTULUI ANTIC

356. VI. Hanga, *Instituțiile de stat și drept în cetățile grecești din Dobrogea*. SUC (Iurisprudentia), 1974, p. 95—103.
357. Aurel Popescu, *La Dacie et l'énigme Gaius*. Studia et Documenta historiae et iuris (Roma), XXXIX, 1973, p. 496—511.
358. C. St. Tomulescu, *Les origines de la procédure formulatre*. Rev. intern. des droits de l'ant. (Bruxelles), XX, 1973, p. 356—367.
359. C. St. Tomulescu, *Les ordalies, le sacramentum en la lex Pinaria*. Rev. intern. des droits de l'ant. (Bruxelles), XXI, 1974, p. 323—335.

### XIV. TEXTE, TRADUCERI

#### A. Literatură] greacă

360. *Legende mitologice. Din opera poezilor greci și latini*. Antologie, prefață și note de I. Acsan. Traduceri de G. Coșbuc, G. Murnu, T. Naum, S. Noica, M. V. Petrescu, Șt. Bezdechi, I. Acsan. București, Albatros, 1972, XXIX + 382 p.
361. *Fragmentele presocraticilor, vol. I*. Traducere integrală după ediția Diels-Kranz, cu introducere și note de Simina Noica și C. Noica. Iași, Junimea, 1974, 234 p.
362. Aristofan, *Adunarea femeilor*. Traducere și note de Al. Miran. București, Univers, 1974, 94 p.
363. Aristofan, *Broaștele*. Traducere, tabel cronologic, prefață, note și bibliografie de Adelina Piatkowski. București, Albatros, 1974, 122 p.
364. Cassius Dio, *Istoria romană I*. Studiu introductiv de Gh. Ștefan, traducere și note de A. Piatkowski. (București, Ed. științifică, 1973) 823 p. | AUI (Istorie), XX, 1974, 1, p. 99—100, N. Toderașcu.
365. Hipocrate, Galen. Prezențați de G. Brătescu și C. Săndulescu. (Introducere de G. B., traducere, note și comentarii de C.S.), București, Ed. enciclopedică română, 1974, 376 p.
366. Pausanias, *Călătorie în Grecia I*. Studiu introductiv, traducere, note: Maria Marinescu-Himu. (București, Ed. științifică, 1974) 592 p.
367. Pindar, *Ode I*. În românește de Ioan Alexandru, îngrijire de ediție, introducere și note de M. Nasta. București, Univers, 1974, 87 p.
368. Platon, *Opere I* (Ediție îngrijită de P. Creția și C. Noica, studiu introductiv de I. Banu, traducere, note introductive și note de Franciscă Băltăceanu, Marta Guțu, Sorin Vieru, Simina Noica, Dan Slușanschi, Al. Cizek, Ș. Mironescu, colecție îngrijită de I. Segall). [Apologia, Criton, Alcibiade, Charmides, Laches, Gorgias, Protagoras.] (București, Ed. științifică, 1974) CVIII + 486 p. + pl. + 1 hartă.
369. Procopius din Caesarea, *Istoria secretă*. Ediție critică, traducere și introducere de H. Mihăescu. București, Ed. Academiei, 1972, 264 p. | ST, XXV, 1973, 5—6, p. 437—439, I. V. Iacobescu; AIIAI, X, 1973, p. 485—486, I. Toderașcu.
370. Sofocle, *Antigona, Electra*. Traducere de N. Carandino, prefață de N. Balotă. București, Eminescu, 1974, 188 p.
371. Strabon, *Geografia, vol. II*. Traducere și notițe introductive, note și indice: Felicia Vanț-Ștef. (București, Ed. științifică, 1974) 867 p.

## B. Literatură latină

372. *Poeți latini. I. De la Ennius pînă la Horațiu. II. De la Tibul pînă la Rutilius Namatianus.* Antologie, prezentări ale autorilor, traduceri și note de Petre Stati, prefață de Mihai Nichita. București, Minerva, 1973, XXX + 321 + 391 p.
373. Ovidiu, *Metamorfoze*. Ediția a II-a revăzută. Studiu introductiv, traducere și note de David Popescu. (București, Ed. științifică, 1972) 501 p.
374. M. Fabius Quintilianus, *Arta oratorică*. Vol. I—III. Traducere, studiu introductiv, tabel cronologic, note, indici de Maria Hetco. București, Minerva, 1974, XLIV + 409 + 383 + 469 p.
375. Titus Maccius Plautus, *Militarul fanfaron. Teatru (IV)*. În românește de N. Teică. [*Bacchides, Captiui, Miles, Mercator.*] București, Minerva, 1973, 463 p.

## XV. CULEGERI

376. *Actes du IX<sup>e</sup> Congrès international d'études sur les frontières romaines, Mamaia, 6—13 septembre 1972.* Edité par D. M. Pippidi. București — Köln — Wien, Ed. Academiei — Böhlau, 1974, 557 p. + 74 pl.
377. *Centenar muzeal orădean*. Oradea, Muzeul „Țării Crișurilor”, 1972, 821 p.
378. *Din trecutul județului Botoșani*. Comunicări prezentate la sesiunea științifică organizată de muzeu, 9—11 februarie 1973, la Botoșani. Botoșani, Muzeul județean, 1974, 327 p.
379. *In memoriam Constantin Daicoviciu*. Ediție îngrijită de Hadrian Daicoviciu. Cluj, Dacia, 1974, 448 p. + 1 pl.

XVI. MANUALE DIDACTICE<sup>1</sup>

380. N. Barbu, C. Drăgulescu, Tr. Costa, M. Nichita, *Limba latină*. Manual pentru anul I, licee clasice. București, Ed. didactică și pedagogică, 1973, 226 p.

## XVII. SUPRAVIEȚUIREA ANTICHITĂȚII. UMANISM

381. A. Armbruster, *Romanitatea românilor. Istoria unei idei*. București, Ed. Academiei, 1972, 279 p. | AIIAI, X, 1973, p. 504—507, I. Toderașcu; AUI (Istorie), XX, 1974, 1, p. 95—97, Gh. Iacob.
382. Gh. Ceaușescu, *Trei note eminesciene*. [Funcția poetică a expresiilor latinești; „umbra unui vis”; regele dac Oroles.] RITL, XXIII, 1974, 1, p. 121—124.
383. Al. Cizek, *Metamorfozele unui erou și ale unei cărți populare: Alexandru Macedon*. SLU, XVIII, 1974, p. 100—108.
384. Tr. Diaconescu, *George Coșbuc și anacreontica elenă*. ALIL, XXIV, 1973, p. 135—139.
385. N. Lascu, *Dimitrie Cantemir și Ovidiu*. AMN, XI, 1974, p. 143—150.
386. Nicolaus Olahus, *Correspondență cu umaniști batavi și flamanzi*. Cuvînt înainte, antologie, note și bibliografie de Corneliu Albu, traducerea textelor din limba latină de Maria Capoianu. București, Minerva, 1974, XXI + 352 p.
387. D. Radu, *Mitul Electrei în teatrul francez*. LSO, 1972, p. 145—150.
388. I. Sulea-Firu, *Ioannes Sommerus Pirnensis — un strălucit umanist în secolul al XVI-lea*, RF, XXI, 1974, p. 1085—1087.
389. C. Velculescu, *Hesiod în românește la începutul secolului al XIX-lea*. RITL, XXIII, 1974, 2, p. 317—321.

<sup>1</sup> Manualele pentru învățămîntul liceal retipărintindu-se, fără menționarea ediției și fără schimbări notabile, la începutul fiecărui an școlar, nu vom înregistra în această rubrică decît lucrările noi, pe cele total restructurate sau pe cele omise din repertoriile precedente.

# INDICELE BIBLIOGRAFIEI

Cifrele trimit la numerele de ordine.

## I. *Autori antici*

Ambrosius 90  
*Anacreonte* 384  
 Aristofan 362, 363  
 Aristotel 70, 72, 73, 77, 79, 80, 81, 82  
 Athanasius 87  
 Augustin 86  
 Cassius Dio 116, 364  
 Cato 84  
 Catul 63  
 Dionis din Halicarnas 54  
 Epicur 83  
 Gaius 357  
 Galenus 365  
 Gregorius din Nazianz 94  
 Hesiod 389  
 Hippocrat 365  
 Ioan Crisostomul 88, 94  
 Iordanes 43  
 Origen 68  
 Orosius 44  
 Ovidiu 62, 373, 385  
 Pausanias 366  
 Pindar 367  
 Platon 368  
 Plaut 375  
 Plotin 76  
 Procopius 369  
 Quintilian 374  
 Sofocle 59, 370  
 Strabon 371  
 Tacit 55  
*Noul Testament* 53, 65, 89, 92, 99  
 Tucide 59  
 Varro 48  
 Vasile cel Mare 94  
 Vergiliu 61, 66

## II. *Cuvinte*

### a. grecești

διαβολά 99  
 μεταξú 75  
 σκίρρος 39  
 σῆμα 51

### b. latine

*ficus* 51  
*nubes* 47  
*nubo* 47

## III. *Autori moderni*

Albu I P 151a, 211  
 Aldea I A 130, 289  
 Alexandrescu Al 145  
 Alexandrescu P 147, 148  
 Alexandrescu-Vianu M 146  
 Alexandru I 367  
 Alicu D 144  
 Anastasiu F 202  
 Aprotosoia F 150  
 Aricescu A 111, 273  
 Armbruster A 381  
 Baia A 184  
 Balotă N 370  
 Banu I 368  
 Barbu N I 55, 380  
 Barnea Al 151, 151 a  
 Barnea I 100, 152, 173  
 Bălă P 85  
 Băltăceanu Fr 368  
 Bărbulescu M 154, 290  
 Beda C 329, 350  
 Benea D 155, 156, 303  
 Berciu D 157, 158, 274  
 Berciu I 93, 159, 160, 336, 344  
 Bezdechi Șt 360  
 Bitiri M 212  
 Blășănescu Șt 4  
 Blăjan M 161  
 Bodor A 112  
 Bogdan-Cătănciu I 162, 163, 164  
 Boroneanț V 5  
 Borugă-Stolca C 165  
 Bot Gh 271  
 Branga N 101, 166  
 Brătescu G 365  
 Bucovală M 167  
 Bujor E 168  
 Bușilă V 169  
 Buzdugan C 86  
 Campus E 8  
 Capolănu M 386  
 Carandino N 370  
 Cardaș A 170  
 Catargiu V 6  
 Călinescu Constanța 16  
 Ceaușescu Gh 23, 56, 382  
 Cheluță-Georgescu N 171  
 Chidioșan N 7, 304  
 Chirilă E 279, 304, 305, 306, 307, 308, 309  
 Chișescu L 242  
 Chișescu M 310, 311  
 Cihodaru C 50  
 Cioculescu B 91  
 Cizek Al 368, 383  
 Cizek E 53, 56  
 Coja M 172, 173  
 Columbeanu S 8  
 Coman I G 58, 68, 69, 87

Acsan I 360  
 Albu C 386

- Comănescu S 312  
 Comșa E 212  
 Comșa M 113  
 Condrea C 340  
 Condurachi Em 9, 10, 11, 12, 114  
 Constantinescu Mircea 70  
 Cornișescu C I 88  
 Cosma V 174  
 Costa Tr 380  
 Costea Fl 175, 176  
 Coșbuc G 360  
 Covacef Z 177  
 Creția P 368  
 Cristodor M 178  
 Culică V 179  
 Daicoviciu C 13, 102, 115  
 Daicoviciu H 102, 116  
 Daniel C 39, 89  
 Davidescu M 14, 348  
 Dănăilă I 29  
 Dănilă Șt 180, 181, 197  
 Diaconescu Tr 384  
 Diaconu P 15, 182  
 Dimitriu S 312  
 Domăneanu C 275  
 Dominte C 51  
 Doruțiu-Boilă E 276  
 Drăgulescu C 380  
 Dumitrașcu S 183, 304, 305  
 Dumitrescu-Bușulenga Z 59  
 Dumitru A 71  
 Dupoi V 351  
 Emödi I 305  
 Făităr I 16  
 Ferenczi G 184  
 Ferenczi Șt 117, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191  
 Fischer I 17, 41  
 Floca O 192, 193  
 Florea V 18  
 Florescu, A. C 194  
 Florescu R 195, 195a  
 Foit Gr 19, 196  
 Fugariu Fl 59  
 Giurescu C C 118, 119  
 Giurescu D C 119  
 Glodariu I 103, 120, 197  
 Golimas A 20  
 Gostar N 277  
 Gramatopol M 121, 313  
 Graur Al 42  
 Gudea N 198, 199, 200, 201, 279, 306, 307, 314  
 Guțu G 61  
 Guțu M 368  
 Hanga Vl 356  
 Harțuche N A 202  
 Hetco M 374  
 Hica I 203  
 Horedt K 204, 205, 206, 315, 316  
 Iacob Gh 381  
 Iacobescu I V 369  
 Ică I I 88  
 Ignat M 207  
 Iliescu O 21, 22, 312, 317  
 Iliescu Vl 122  
 Ionescu I 52  
 Ioniță C 104  
 Iordache R 43  
 Irimia M 208  
 Isac D 209, 210, 211  
 Joja Ath 72, 73, 74, 75  
 Kacsó C 212  
 Lascu N 23, 24, 62, 385  
 Lazăr M D 213  
 Lăzin Gh 305, 318  
 Liveanu V 25  
 Lucăcel V 279  
 Lupu N 214, 278, 319, 320  
 Macrea M 279  
 Maier R O 105  
 Marinescu-Himu M 366  
 Mateescu Fl 44  
 Mateescu N 215  
 Matei H C 118  
 Mărghitan L 280  
 Mihăescu G 308  
 Mihăescu H 45, 46, 369  
 Mîlea Z 281, 297  
 Miran Al 362  
 Mironescu S 368  
 Mitrea B 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327  
 Mitrofan I 216, 217  
 Moga M 218, 282  
 Moga V 219, 220, 283  
 Moisiu A 90  
 Moldovan G 306  
 Moscalu Em 329  
 Morintz S 221, 222  
 Munteanu M 284  
 Mureșan Al 214  
 Murnu Gh 360  
 Mușu Gh 91  
 Nănăsi Z 305  
 Nania I 330  
 Nasta M 54, 367  
 Naum T 360  
 Negoită A 53  
 Negoită M L 63  
 Nemeș E 235  
 Némethi I 305  
 Nichita M 372, 380  
 Noica C 361, 368  
 Noica S 360, 361, 368  
 Nubar H 331, 349  
 Oancea L 223  
 Ocheșeanu R 332, 333, 334  
 Olteanu Șt 224  
 Ordentlich I 183  
 Papuc Gh 225, 285, 334, 335  
 Pascu Șt 123  
 Pavel V 336, 344  
 Pătrașcu L 26  
 Păunescu A 145  
 Părvan V 124  
 Penelea G 27

- Pepelea V 305  
 Petcu S 92  
 Petolescu Carmen M 337  
 Petolescu C C 125, 226, 227, 228, 229, 286, 287  
 Petre A 126, 127, 230, 231  
 Petrescu M V 360  
 Petrescu-Dîmbovița M 28  
 Piatkowski A 363, 364  
 Pippidi D M 376  
 Piso I 128, 129  
 Pișcoci Gh 76  
 Plrvolescu A 47  
 Poenaru Bordea Gh 262, 267, 326, 338, 339, 340, 349  
 Pop C 232, 233, 234, 235, 279, 288  
 Pop I I 236  
 Popa Al 93, 130, 237, 289, 344  
 Popa E 29  
 Popa R 212  
 Popea Al 341  
 Popescu Aurel 357  
 Popescu David 373  
 Popescu Dorin 30  
 Popescu Emilian 238  
 Popescu Eugenia 238  
 Popescu Teodor 61  
 Popilian Gh 239, 240, 342, 343  
 Preda C 345, 346, 347, 348, 349  
 Preda Florentina 106  
 Protase D 131, 132  
 Purcărescu P 331  
 Radu D 94  
 Radu D 387  
 Rață S 194, 254  
 Rădulescu A V 31, 107, 108, 241  
 Rădulescu Al 15  
 Rămureanu Al 15  
 Rămureanu I I 95  
 Rizea I 351  
 Rosetti D V 242, 327, 328  
 Russu I I 133, 134, 243, 282, 290, 291, 292, 293, 293a, 294, 295, 296, 297  
 Rusu A 96, 149  
 Rusu Z 97  
 Sacerdoțeanu A 135  
 Sadoveanu I M 64  
 Sanie S 98, 298  
 Săbăduș I 65  
 Săndulescu C 365  
 Scorpan C 244, 245, 246, 267  
 Segall I 368  
 Sion A 248  
 Simpetru M 249  
 Slușanschi D 48, 49, 368  
 Spiru I 350  
 Stamate M 99  
 Stati P 372  
 Stratan I 307, 309  
 Streinu Valeriu 77  
 Suceveanu Al 136, 248  
 Sulea-Firu I 388  
 Surdu Al 78, 79, 80, 81  
 Székely Z 137, 250  
 Șchiopu A 156  
 Șchiopu I 32  
 Șerbănescu D 222  
 Ștef A F 40, 371  
 Ștefan Alexandra 33, 109, 299  
 Ștefan Al S 251, 252  
 Ștefan Gh 153, 300, 364  
 Șteiu N 304  
 Teică N 375  
 Teodor S 138, 253, 254  
 Teodorescu V 351  
 Toderașcu I 369, 381  
 Toderașcu N 66, 364  
 Tomulescu C St 358, 359  
 Toropu O 138, 255  
 Tudor D 140, 141, 142, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 301  
 Țeposu-Marinescu L 263, 264, 352  
 Ursulescu N 34, 265  
 Vanț-Ștef F, vezi Ștef A F  
 Velculescu C 389  
 Vieru S 82, 368  
 Vlassa N 302  
 Vlădescu Cr M 262, 266, 267  
 Vlăduțescu Gh 83  
 Vulcu B 110  
 Vulpe Al 169  
 Vulpe R 35, 124, 143, 268, 269  
 Weiss T 84  
 Winkler I 144, 353, 354, 355  
 Wollmann V 211, 270, 271  
 Wolski W 160, 193  
 Zaharia Em 272  
 Zaharia N 272  
 Zamfirescu I 67  
 Zăgrean I 83  
 Zub Al 36, 37, 38





## PROPUNERI PENTRU REORGANIZAREA LICENȚEI ÎN FILOLOGIA CLASICĂ\*

Scopul principal urmărit de reorganizarea propusă mai jos a învățămîntului superior clasic este asigurarea unei pregătiri de specialitate orientate spre integrarea absolventului în diversele forme de activitate profesională cu o minimă perioadă de adaptare. Aceasta presupune, pe de o parte, însușirea cunoștințelor generale necesare orientării competente a licențiatului în ansamblul de larg profil al disciplinelor consacrate Antichității, iar, pe de altă parte, aprofundarea specializării în una din grupele de discipline care vor forma obiectul activității sale profesionale.

Din fixarea acestui scop decurg o serie de consecințe de care se va ține seama în propunerile de mai jos. În primul rînd, e necesară renunțarea la orice balast inutil, la conceperea desuetă a învățămîntului superior ca o treaptă mai ridicată a celui de cultură generală, cu profil enciclopedic și cu numeroase materii lipsite de legături organice cu specialitatea. În al doilea rînd, pregătirea inegală și prea puțin aprofundată în domeniul limbilor clasice, cu care se prezintă în universitate absolvenții de liceu, face indispensabilă consacrarea unui an pentru obținerea informațiilor de bază ale disciplinelor Antichității; acestea vor constitui în același timp punctul de plecare al specializării ulterioare. În al treilea rînd, faptul că licențiații în filologia clasică își vor desfășura activitatea profesională în instituții cu caracter foarte variat: licee (profesori de latină și greacă, de istorie antică), muzee (muzeografi, arheologi, epigrafiști), institute de cercetări (lingviști, istorici literari, istorici ai filozofiei, istorici, epigrafiști, arheologi), edituri și presă (redactori, traducători) impune încă din anii facultății o specializare orientată spre unul din domeniile de activitate pentru care studentul este mai bine dotat și mai interesat. În al patrulea și ultimul rînd, secția de filologie clasică fiind singura în care cele două limbi străine studiate sînt limbi moarte și nu presupun exerciții de conversație, accentul trebuie pus pe aprofundarea și controlul studiului individual, ceea ce implică, mai mult decît la alte secții, asigurarea timpului de lucru în bibliotecă al studenților și reducerea, în consecință, mai ales în anii superiori, a numărului de ore de curs sau seminar<sup>1</sup>. Dificultățile studierii celor două limbi clasice fac recomandabilă instituirea unui al 5-lea an de studiu, dedicat specializării, elaborării tezei și, eventual, practicii continue într-o instituție de tipul celor în care studentul va lucra după terminarea facultății<sup>2</sup>.

---

\* Propunerile pe care le publicăm aici reflectă rezultatele unor studii și discuții purtate în ultimii ani în cadrul catedrei de filologie clasică a Universității din București. Au participat la elaborarea lor Tr. Costa, E. Dobroiu, I. Fischer, Fl. Fugariu, M. Nasta, M. Nichita, C. Poghirc. Redactarea aparține lui I. Fischer, căruia îi revine și răspunderea pentru forma de față a propunerilor. Una din versiunile anterioare ale textului a fost supusă aprobării Comisiei pentru învățămîntul clasic a Ministerului Educației și Învățămîntului și înaintată apoi conducerii Ministerului. De asemenea, propunerile au fost acceptate în principiu de Decanatul Facultății de limbi romane, clasice și orientale (decan: P. Miclău) și transmise Rectoratului. Subliniem că aceste propuneri se încadrează în schema generală a învățămîntului nostru superior actual, iar punerea lor în practică nu ar duce la modificări esențiale în structura universităților. Trebuie de asemenea să atragem atenția asupra faptului că Universitatea din București este singura din țară care posedă o secție de filologie clasică (latină-greacă) și că această secție comportă, de asemenea în mod excepțional, două materii principale de licență, ceea ce permite acceptarea propunerilor noastre fără consecințe de mai largă amploare; facem aceste precizări pentru a scoate în evidență caracterul realist și imediat aplicabil al variantei de față a propunerilor prezentate.

<sup>1</sup> Este de la sine înțeles că biblioteca joacă, în științele umane și sociale, rolul pe care îl deține laboratorul în științele naturii și cele tehnice; de acest lucru trebuie să se țină seama în fixarea numărului total de ore săptămînale.

<sup>2</sup> Pornind de la realitatea actuală a învățămîntului filologic de patru ani, propunerile pe care le prezentăm au în vedere numai patru ani de studiu.

Pe baza celor de mai sus propunem împărțirea procesului de învățămînt în două etape :

(1) Un ciclu inferior (primii doi ani) cu un program comun pentru toți studenții secției, destinat să dea orientarea generală în specialitate și să ofere minimul de cunoștințe obligatorii pentru cariera de profesor.

(2) Un ciclu superior de specializare (următorii doi sau trei ani), destinat aprofundării specializării în una din cele trei ramuri principale ale filologiei clasice : (a) lingvistica, (b) literatura, (c) istoria. În cadrul fiecărei ramuri, studenții vor urma în mod obligatoriu un număr de materii comune (grupa A), în care vor figura interpretările de texte latine și grecești, precum și științele sociale ; în afară de aceasta vor frecventa cursurile și seminarele a trei materii opționale „de licență” (Grupa B), primele două constituind „materile principale de licență” și extinzîndu-se pe cei doi (trei) ani ai ciclului superior (în total, deci, împreună cu ciclul inferior, patru ani de studiu), iar a treia disciplină constituind „materia secundară de licență” și extinzîndu-se pe un singur an (în total trei ani, cu ciclul inferior) ; în cadrul acestei materii secundare, studenții își vor putea exercita o nouă opțiune, în raport cu domeniul mai restrîns al profesiei către care se îndreaptă. În sfîrșit, studenții vor urma, în anul al IV-lea, un curs și un seminar „special”, consacrat unei probleme restrînse a specialității (Grupa C).

Se vor organiza de asemenea cursuri și seminare facultative, complemente indispensabile unei specializări eficiente (Grupa D).

Cursurile primilor doi ani vor oferi studenților trecerea sistematică în revistă a întregii materii prevăzute în program (gramatica descriptivă cu noțiuni de gramatică istorică, istoria celor două literaturi, de la origini pînă la sfîrșitul Antichității — cadru și privire generală —, istoria generală a Greciei și Romei, cu noțiuni de istorie a instituțiilor și a civilizației). În ciclul de specializare se vor trata anumite probleme ale materiei prevăzute în program, insistîndu-se asupra metodelor moderne de cercetare și asupra rezultatelor lor. Cursurile speciale vor putea aborda probleme din afara programei, legate însă de specialitatea principală ; ele vor reflecta, în măsura posibilului, cercetarea originală a profesorului ; în seminarele speciale se va pune accentul pe atragerea studenților în munca de cercetare.

Dăm mai jos schema disciplinelor și a repartiției de ore pe săptămînă și ani de studiu.

#### Ciclul inferior

Nr.	Disciplina	Anul I				Anul II			
		sem. I		sem. II		sem. I		sem. II	
		curs	sem.	curs	sem.	curs	sem.	curs	sem.
1	Gramatica descriptivă latină	2	1	1	1	1	1	1	1
2	Limba latină, interpretări		6		6		6		6
3	Gramatica descriptivă greacă	2	2	1	2	2	1	1	1
4	Limba greacă, exerciții și interpr.		6		6		6		6
5	Istoria literaturii latine	2		2	1	2	1	2	
6	Istoria literaturii grecești	2		2	1	2		2	1
7	Elemente de tehnică a cercetării filologice				2				
8	Structuri literare antice, elemente de stilistică	2							
9	Introducere în lingvistică			2					
10	Lingvistică indo-europeană							2	
11	Istoria Greciei și a Romei	2		2		1			
12	Istoria filozofiei	1	1	1	1				
13	Filozofia marxistă					2	1	2	1
	Total ore	13	16	13	18	10	16	10	16
		=29		=31		=26		=26	

## Ciclul superior, de specializare

Nr.	Disciplina	Anul III				Anul IV			
		Sem. I		Sem. II		Sem. I		Sem. II	
		curs	sem.	curs	sem.	curs	sem.	curs	sem.
A. Materii comune									
1	Limba latină, interpretări		5		6		5		5
2	Limba greacă, interpretări		5		5		4		4
3	Socialism științific	2	1	2	1				
4	Pedagogia	1		1					
5	Metodica predării	1							
B. Materii opționale									
a. =profil lingvistic, b. =profil literar, c. =profil istoric									
1	a. Gramatica istorică și istoria limbii latine								
	b. Istoria literaturii latine	2	1	2	1	2	1	2	
	c. Istoria Romei, epigrafie latină și arheologie romană								
2	a. Gramatică istorică și istoria limbii grecești								
	b. Istoria literaturii grecești	2	1	2	1	2		2	1
	c. Istoria Greciei, epigrafie și arheologie greacă								
3	a. Lingvistica indo-europeană								
	b. Lingvistica romanică								
	c. Lingvistica generală								
	d. Literatura comparată								
	e. Estetica literară	2	1	2	1				
	f. Istoria filozofiei antice								
	g. Istoria instituțiilor juridice grecești și romane								
	h. Istoria artei grecești și romane								
	i. Paleografie greacă și latină								
C. Cursuri speciale									
1	a. Lingvistică								
	b. Istorie literară					2	2	2	2
	c. Istorie								
D. Materii facultative <sup>3</sup>									
1	a. O limbă indo-europeană veche (sanscrită, armeană clasică)								
	b. Literatura latină medie și renașcentistă	2		2		2		2	
	a. și c. Greaca medie și modernă								

<sup>3</sup> Lista de mai jos nu este limitativă; studentul vor putea urma, facultativ, cursurile grupel B ale unuia din profilele înrudite.

2	<ul style="list-style-type: none"> <li>a. { Latina vulgară</li> <li>      { Lingvistica matematică</li> <li>      { Psiholingvistica</li> <li>b. { Literatura Orientului antic</li> <li>      { Istoria literaturii universale</li> <li>a.-b. { Poetică și stilistică generală</li> <li>      { Semiotică lingvistică și literară</li> <li>c. { Latina medievală</li> <li>      { Bizantinologia</li> <li>b.-c. Istoriografia greacă și latină</li> </ul>	2 ore curs timp de două semestre							
Total ore (fără cursurile facultative)		10	14	9	15	6	12	6	12
		=24		=24		=18		=18	

Promovarea se va obține, pentru disciplinele din grupele A și B, prin examene (de regulă anuale), pentru disciplinele din grupa C prin colocvii. Prezentarea la examene și colocvii va fi condiționată de absolvirea seminarelor disciplinei; prin absolvirea unui seminar se înțelege frecventarea a cel puțin 70 % din ședințe, participarea la discuții și efectuarea unei lucrări acceptate de conducătorul seminarului. Examenele vor consta din probe scrise și orale, probele scrise fiind eliminatorii.

Examenul de licență va consta dintr-o probă scrisă și orală la materia principală de licență, urmată de susținerea publică a tezei (bazată pe două referate, dintre care unul al conducătorului tezei).

Examenul de admitere va consta dintr-o probă scrisă la limba latină (eventual greacă), cuprinzând o versiune dintr-un text necunoscut, cu analiza gramaticală, și o problemă de istorie literară (cele două componente pot fi disociate în două probe). Se propune de asemenea introducerea unei a doua probe, la o limbă modernă de mare circulație.

# IMPORTANȚA ȘI MODERNIZAREA ÎNVĂȚĂMÎNTULUI LIMBII LATINE

## BIBLIOGRAFIE SELECTIVĂ \*

- J. Béranger, *La culture dans l'enseignement moderne (le latin)*, in *Principatus*, Geneva, 1973, p. 17–31.
- K. Beyer, *Zum Verhältnis von Sprach- und Lektüreunterricht*, AltUnt, XVI, 1973, 2, p. 5–13.
- K. Beyer, *Vorschläge für einen linguistisch orientierten Anfangsunterricht*, AltUnt, XVI, 1973, 2, p. 14–32.
- K. Beyer, D. Cherubim, *Linguistik und alte Sprachen*, Gymn, 80, 1973, 3, p. 251–279.
- A. Cart, *Les langues anciennes*, BullBudé, 1971, 2, p. 175–183.
- Gh. Ceaușescu, *Limba latină în învățămînt*, România Literară, 1972, 25, p. 8.
- Débat public sur la situation générale de l'enseignement après l'amputation des études classiques*, BullBudé, 1971, 3, p. 297–313.
- G. Dette, *Latein für Studienanfänger der Realschullaufbahn, ein neuer Versuch; Voraussetzungen und erste Erfahrungen*, Gymn, 78, 1971, 4, p. 351–362.
- C. Drăgulescu, *Metodica predării limbii latine*, București, 1966.
- W. Elflein, *Die Transformation als Methode der Sprachbetrachtung*, AltUnt, XVII, 1974, 4, p. 21–33.
- H. Fahr, *Sprechsituationen im lateinischen Anfangsunterricht*, AltUnt, XVI, 1973, 1, p. 88–90.
- G. Fink, *Programmierte Unterweisung und Sprachlabor im Lateinunterricht*, Gymn, 80, 1973, 1–2, p. 206–208.
- I. Fischer, *Proiect al unui sistem unitar pentru învățămîntul limbii și literaturii latine*, StCl, XVI, 1974, p. 303–316.
- K. v. Fritz, *The Position of Classical Studies in our Time* (text multiplicat), 1972.
- M. Fuhrmann, *Die Antike und ihre Vermittler. Bemerkungen zur gegenwärtigen Situation der klassischen Philologie*, Konstanz, 1969.
- M. Fuhrmann, *Căsar oder Erasmus? Überlegungen zur lateinischen Lektüre am Gymnasium*, Gymn, 81, 1974, 5, p. 394–407.
- M. Fuhrmann, H. Tränkle, *Wie klassisch ist die klassische Antike? Eine Disputation zwischen M.F. und H. T. über die gegenwärtige Lage der klassischen Philologie*, Zürich–Stuttgart, 1970.
- B. Gährken, *Interpretation im Altsprachlichen Unterricht*, Gymn, 73, 1966, 1–2, p. 164–181.
- D. Gaul, *Die neue Schule und die alten Sprachen*, MDAV, 15, 1972, 1, p. 15–23.
- H. J. Glücklich, *Klassenarbeiten und Abiturprüfung auf der Studienstufe*, AltUnt, XVII, 1974, 3, p. 23–45.
- H. J. Glücklich, *Der Übersetzungskommentar*, AltUnt, XVIII, 1975, 1, p. 5–18.
- Al. Graur, *Latina în școală*, Forum, XV, 1973, 4, p. 15–16.
- J. Gruber, Fr. Maier (ed.), *Zur Didaktik der alten Sprachen in Universität und Schule* [Din cuprins: W. Heilmann, *Zur Didaktik des lateinischen Sprachunterrichts in der Sekundarstufe I*, p. 105–116, Fr. Maier, *Das Übersetzen, ein zentrales Thema der altsprachlichen Fachdidaktik*, p. 121–134, P. Wülfing, G. Binder, *Altsprachlicher Unterricht und klassische Altertumswissenschaft – Erfahrungsbericht über die Wiederbegegnung von Schule und Universität in Köln 1971–1973*, p. 143–172, J. Gruber, *Auswahlbibliographie zur Didaktik der alten Sprachen*, p. 173–175], München, 1973.

---

\* Bibliografia de față a fost alcătuită, sub îndrumarea lui I. Fischer, de o echipă de studenți ai secției de filologie clasică a Universității din București, compusă din Diana Blaga, Roxana Capatos, Carmen Cioeștan, Olga Mladenova și Virginia Teodorescu. S-au înregistrat lucrările existente în bibliotecile din București (în primul rînd biblioteca de Filologie clasică a Facultății de limbi romanice, clasice și orientale, și biblioteca Institutului de lingvistică).

- H. Gugel, *Zum Problem der Lateinkurz-formen an den österreichischen Gymnasien*, *Gymn*, 77, 1970, 6, p. 533–538.
- A. Guthardt, *Grenzen und Möglichkeiten des fünfjährigen Lateinunterrichts*, *Gymn*, 76, 1969, 3, p. 272–288.
- W. Heilmann, *Strukturelle Sprachbetrachtung im Lateinunterricht*, *AltUnt*, XVI, 1973, 5, p. 7–26.
- W. Heilmann, *Generative Transformationsgrammatik im Lateinunterricht*, *AltUnt*, XVI, 1973, 5, p. 46–64.
- H. v. Hentig, *Linguistik, Schulgrammatik, Bildungswert, eine neue Chance für den Lateinunterricht*, *Gymn*, 73, 1966, 1–2, p. 125–140.
- E. Hermes, *Latein in unserer Welt*, *Gymn*, 73, 1966, 1–2, p. 110–125.
- C. Heupel, *Reflexion über Sprache im Lateinunterricht*, *AltUnt*, XVII, 1974, 4, p. 5–20.
- K. Hilberg, *Feldbezogene Wortschatzarbeit auf der Oberstufe*, *AltUnt*, XVII, 1974, 5, p. 17–29.
- U. Hölscher, *Die Chance des Unbehagens, drei Essays zur Situation der klassischen Studien*, Göttingen, 1965.
- C. Junge, *Epikurs Ethik im Lateinunterricht*, *AltUnt*, XVII, 1974, 2, p. 74–86.
- J. Klowski, *Die kontrastive Grammatik in der Praxis*, *AltUnt*, XVII, 4, p. 5–16.
- Fr. Künster, *Satzglieder und Satzinhaltsglieder*, *AltUnt*, XVII, 1974, 4, p. 59–90.
- I. Lana, *Il latino e il greco nei Licei (Un' inchiesta tra i professori)*, *A&R*, XVIII, 1973, 3–4, p. 172–188.
- J. Latacz, *Klassische Philologie und moderne Linguistik*, *Gymn*, 81, 1974, 1–2, p. 67–89.
- M. Mettra, P. Grimal, *Entretiens sur les humanités*, *BullBudé*, 1971, 4, p. 461–478.
- J. Moreau, *Obliti sunt Romae...*, *BullBudé*, 1968, 4, p. 501–506.
- Motion des associations groupées pour la défense des études classiques*, *BullBudé*, 1972, 3, p. 259–260.
- R. Nickel, *Altsprachlicher Unterricht, neue Möglichkeiten seiner didaktischen Begründung*, Darmstadt, 1973.
- R. Nickel, *Programmiertes Lernen im Lateinunterricht*, *Gymn*, 79, 1972, 1–2, p. 62–68.
- P. Niebaum, „*Concordia ordinum*”? *Unterrichtsversuch in einer Klasse 11 mit ausgewählten Texten zur sozialen Situation der ciceronischen Zeit*, *AltUnt*, XVII, 1974, 2, p. 5–25.
- E. Oberg, *Programmiertes Latein*, *Gymn*, 75, 1968, 3, p. 270–275.
- E. Paratore, *Les préjugés les plus pernicious à l'égard de la littérature latine*, *BullBudé*, 1964, 3, p. 326–341.
- H. Patzer, *Aktuelle Bildungsziele und altsprachlicher Unterricht*, *MDAV*, 15, 1972, 1, p. 1–14.
- R. Pfister, *Strukturalismus und Lateinunterricht*, *Gymn*, 76, 1969, 5, p. 457–472.
- R. Pfister, *Thesen zur Linguistik und Sprachunterricht*, *Gymn*, 77, 1970, 5, p. 404–407.
- R. Pfister, *Schlusswort zu den Thesen zu Linguistik und Sprachunterricht*, *Gymn*, 79, 1972, 4, p. 314–330.
- A. Piccoli, *Situazione della cultura classica oggi nella scuola secondaria*, *A&R*, XVI, 1971, 2–3, p. 73–82.
- G. Pire, *Faut-il bannir les langues anciennes de la République moderne?*, *BullBudé*, 1972, 3, p. 311–342.
- David Popescu, *Valoarea educativă a studiilor clasice*, București, 1972.
- K. H. Pridik, *Ein Model für den Lateinunterricht an der Kollegstufe*, *AltUnt*, XVI, 1973, 5, p. 120–128.
- Rapport sur le rôle des études classiques et humanistes dans l'éducation présenté dans le cadre de l'enquête instituée par l'UNESCO*, *StCl*, III, 1961, p. 435–443.
- Les réformes universitaires*, *BullBudé*, 1968, 2–3, p. III–VII.
- F. Robert, *Quelques interventions dans le débat sur la réforme de l'enseignement*, *BullBudé*, 1966, 1, p. 93–99.
- F. Robert, *Correspondance concernant la question du latin*, *BullBudé*, 1969, 1, p. 81–85.
- H. Roemer, *Zur Reform des altsprachlichen Lehrbuchs*, *Gymn*, 78, 1971, 4, p. 362–372.
- P. R. Schulz, *Alle Sprachen auf neuen Wegen?*, *Gymn*, 80, 1973, 6, p. 510–540.
- L. Sédar Senghor, *Le Sénégal, le latin et les humanités classiques*, *BullBudé*, 1974, 1, p. 47–61.
- W. Sedlak, *Situativer Sprachunterricht*, *AltUnt*, XVI, 1973, 2, p. 33–55.
- A.-P. Ségalen, *Le latin, le grec et les humanités classiques*, *BullBudé*, 1969, 2, p. 183–187.
- H. Steinthal, *Zur Praxis einer transformationell-generativen Grammatik*, *Gymn*, 80, 1973, 1–2, p. 101–128.
- R. Turcan, *Les Humanités, école de critique et de liberté*, *BullBudé*, 1973, 3, p. 369–380.

- J. Untermann, *Zu Raimund Pfisters Thesen zu Linguistik und Sprachunterricht*, Gymn, 78, 1971, 3, p. 177–182.
- O. Vincenzi, *Zur Frage eines fünfjährigen Lateinunterrichts*, Gymn, 77, 1970, 1–2, p. 47–51.
- R. Vischer, *Latein im Sprachlabor*, Gymn, 74, 1967, 4, p. 347–353.
- R. Weil, *Situation des études classiques dans l'enseignement secondaire*, BullBudé, 1974, 2, p. 189–199.
- K. Westphalen, *Traditionelle Bildung und aktuelle Lernziele*, AltUnt, XVI, 1973, 1, p. 5–17.
- K. Westphalen (ed.), *Curriculumentwicklung in den alten Sprachen (Versuch einer Dokumentation)*, AltUnt, XVI, 1973, 4, p. 74–114.
- Ziele des Latein- und Griechischunterrichts*, Gymn, 78, 1971, 4, p. 273–275.
- E. Zielinski, *Grammatische Begriffsbildung im Lateinunterricht und Valenzgrammatik*, AltUnt, XVII, 1974, 4, p. 34–58.

## A b r e v i e r i

- A&R = *Atene e Roma*, Rassegna trimestriale dell'Associazione Italiana di Cultura Classica, Florența.
- AltUnt = *Der Altsprachliche Unterricht*, Arbeitshefte zu seiner wissenschaftlichen Begründung und praktischen Gestalt, Stuttgart.
- BullBudé = *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, Paris.
- Gymn = *Gymnasium*, Zeitschrift für Kultur der Antike und humanistische Bildung, Heidelberg.
- MDAV = *Mitteilungsblatt des deutschen Altphilologenverbandes*, Heidelberg.
- StCl = *Studii clasice*, București.





*L'année Philologique. Bibliographie analytique et critique de l'antiquité gréco-latine* (fondée par J. Marouzeau) publiée par Juliette Ernst et par George Kennedy et Viktor Poeschl, avec la collaboration de Marianne Duvoisin, Ingrid Robbe-Grillet, Pierre Langlois, Claude-Lise Foulst, William C. West III et Michael Drucker, sous les auspices de la Société internationale de Bibliographie classique (administrateur Pierre Willeumier). Tome XLIII : Bibliographie de l'année 1972 et complément d'années antérieures. Paris, Société d'Édition Les Belles Lettres, 1974, XXXII—967 p. in 8°.

Apariția regulată a volumelor *Anului filologic* ne îndeamnă să reflectăm o dată mai mult nu numai la timpul care trece (prilej de melancolice reflecții pentru redactori și recenzenți), dar și la creșterea vertiginoasă a producției în timpul științelor antichității, a cărei amploare contrastează în mod neașteptat cu așa-zisă „criză” a studiilor clasice în lume. Despre această evoluție contradictorie am mai avut ocazia să scriu și ea nu trebuie să ne surprindă, dacă nu uităm că — dincolo de locul rezervat culturii vechi în programele școlare și, poate, în direct raport cu această desconsiderare manifestată de oficialitate — interesul marelui public pentru civilizațiile Greciei și Romei se vădește în orice împrejurare, dacă nu uităm de asemenea că sporirea numărului revistelor și culegerilor specializate — *Acte de congrese și colocvii ori volume in honorem* — contribuie inevitabil la creșterea masei de materiale publicate anual pe tot globul. La rîndul ei, această situație atrage după sine nu numai sporirea numărului paginilor necesare pentru înregistrarea conștiințioasă a producției anuale, dar și a numărului colaboratorilor chemați să țină piept acestei avalanșe. Volumul de care mă ocup e, din acest punct de vedere, reprezentativ, în sensul că numărul paginilor se apropie acum de o mie („capul” acesta va fi trecut, cu siguranță, de aci într-un an) și că numărul redactorilor — din Franța și de aiurea — n-a fost niciodată mai mare. Acordul cu Academia din Heidelberg în vederea întemeierii unei *Zweigstelle* sub conducerea lui Viktor Poeschl e acum perfectat și primul lui rezultat e că despuieră mai completă a periodicelor germane e una din pricinile pentru care volumul XLIII al *Anului filologic* a atins acum proporții-record.

Pentru a stăvili această neconținută „dilatare”, cei trei redactori principali ai bibliografiei au luat hotărîrea ca în viitor să nu mai semnaleze în coloanele ei dări de seamă despre cărți mai vechi de cinci ani ; în al doilea rînd, să suprimă rubrica „publicații privitoare la manuscrisele de la Marea Moartă” ; în al treilea rînd, ca în rubrica *Testamenta* să figureze de-acum înainte numai ediții de texte grecești și latine, mari instrumente de lucru și studii referitoare la limba Scripturilor, inclusiv Apocrifile. În felul acesta, se speră să se limiteze întrucîtva sfera de acțiune a redactorilor, dar mai ales să se îndiguiască aflulxul anual de pagini și cheltuielile de publicare ale importanțului periodic.

De reținut că Indicele geografic, despre alcătuirea căruia am spus cîte ceva în darea de seamă precedentă, continuă să fie redactat de R. Chevallier și un grup al său de colaboratori. Tot așa, că „Indicele de umanști și de reprezentanți ai tradiției clasice” devine tot mai cuprinzător, înregistrînd, alături de cărțurari din Evul Mediu și din epoca Renașterii, nume ca Anouilh, Camus ori Bergson.

D. M. Pipidi

EVRIPIDES, *Heracidae*. Edidit Antonius Garzya, Leipzig, Teubner, 1972, XXII + 42 p. (Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana)

În seria pieselor lui Euripide publicate în ultimii ani de colecția Teubner, *Heracizii* se înscriu între *Troienele* (1970, ed. W. Biehl) și *Hecuba* (1973, ed. S.G. Daitz), ca tip de ediție însă, lucrarea lui A. Garzya amintește mai degrabă de formula adoptată de K. Alt pentru *Elena* (1964). Într-adevăr, dacă în cazul *Troienelor* și al *Hecubei* editorii au socotit util să adauge textului grecesc diferite comentarii, mai ample în ediția lui S.G. Daitz decît în cea a lui W. Biehl, în cazul *Heracizilor*, A. Garzya s-a ocupat aproape exclusiv de stabilirea textului. Acesta apare însoțit de un aparat critic, precedat de o prefață și de o bibliografie bogată și urmat de cele

clteva fragmente ale piesei. Prefața este consacrată analizei manuscriselor care păstrează textul tragediei, *L*, *P* și derivatele lui *L* (*F*), *E* și *Mr*). Editorul rezumă aici concluziile la care a ajuns în urma unor studii aprofundate privind tradiția manuscrisă a piesei (rezultă din bibliografia selectivă că A. Garzya este autorul a șase asemenea studii precum și al unei ediții a *Heracilizilor* apărută la Roma, în 1958).

După părerea lui A. Garzya, cele două manuscrise principale, *L* și *P*, derivă în mod independent dintr-un original pierdut, λ, iar *L* nu poate fi socotit, în nici un caz, sursa directă a lui *P*. O coloțanare atentă a ambelor manuscrise i-a permis editorului să înregistreze nenumărate detalii capabile să elucideze natura și raporturile lor reciproce. Cu excepția unor variante ortografice lipsite de orice semnificație (εἰς pentru ἐς, γιν- pentru γινν-, τίσαι pentru τεῖσαι etc.), toate lecțiunile celor două manuscrise sînt consemnate cu grijă în aparatul critic (vezi p. XI). Din acest punct de vedere, aparatul alcătuit de A. Garzya este mai bogat și mai precis decît cel care însoțește edițiile Murray sau Méridier. Încercările făcute de editorii moderni pentru a corecta și a îmbunătăți textul transmis nu se bucură însă de aceeași atenție din partea lui A. Garzya: conjecturile neadoptate în text sînt numai rareori amintite în aparat.

Textul stabilit de A. Garzya păstrează, în măsura posibilului, lecțiunea manuscriselor. Editorul consideră, de pildă, că nu există nici o lacună în *parodos* și că vv. 90—94, care nu se încadrează în corespondența strofică, au caracterul unei mesode. Interpretarea metrică a întregului pasaj, bazată pe sugestiile lui W. Biehl, este prezentată schematic în aparatul versului 110, dar formulele care o rezumă sînt greu de urmărit din cauza extremei lor concizii. Semnificativ este și exemplul v. 1050: εἰτα χρὴ κυσίν / δοῦναι κτανόντας *LP*. Mulți editori înlocuiesc aici pe κυσίν cu diferite conjecturi (κόνει, χθονί, πυρί etc.) pentru că este greu de înțeles cum ar putea fi îngropat Euristeu în apropierea sanctuarului din Pallene, spre a ocroti pămîntul Aticei (vezi vv. 1030—1035), dacă trupul lui urmează să fie azvîrlit la cîini. A. Garzya reproduce însă aici textul manuscriselor, ca și G. Murray, care explică în aparatul critic: „sed reuera discerptus fuit: cf. Strabo 9.377”. Nu este nimic neobișnuit în faptul că vv. 1030—1035 din *Heracilizii* și Strabo 9.377 relatează în chip diferit moartea lui Euristeu, dar pare foarte puțin verosimil ca Euripide să fi menționat ambele versiuni ale legendei, în aceeași piesă, la mai puțin de 20 de versuri distanță.

Conjecturile pe care le întîlnim în textul lui A. Garzya sînt și puțin numeroase și ușor de acceptat: unele privesc detalii de punctuație (vezi vv. 577, 733), altele nu aduc decît modificări minore față de tradiția manuscrisă (de exemplu, la v. 178 λαβών în loc de λάβης, la 255 τὸ γ' în loc de τὸδ', la 911 ὁ σὺς în loc de θεός *LP*, τὸς *E*<sup>1</sup>). Se remarcă, printre ele, mai multe conjecturi originale: la v. 236, editorul condamnă forma συμφορᾶς; la 396, el scrie βλαδὸρός, prin analogie cu *E. Supp.* 347, în loc de τανῦν δὸρός *L*, τὰ ῥύν δὸρός *P* etc. (dintre soluțiile mai vechi propuse pentru acest pasaj sînt de amintit conjecturile lui Wecklein și Musgrave, τέχνη δὸρός și, respectiv, τ'ᾶνυ δὸρός); la v. 710, el completează cele două silabe lipsă pornind de la o conjectură din ediția Aldină: σὺν τέκνοισι(ι τοῖσδ') ἐμοῖς Gar., σὺν τένοισι(ι τοῖς) ἐμοῖς Ald.; la v. 765, el propune καὶ δέλοσμεθ' Ἄργος în loc de καὶ λεύσιμον Ἄργος *L P* (această conjectură amintește de soluția lui Canter, καὶ δέλοσμεν Ἄργος); în sfîrșit, la v. 838 A. Garzya scrie ἦν δὲ πὼς κέλευμα τὸδ' în loc de ἦν δὲ τοῦ κελεύματος *L P* (expresia κέλευσμα . . . τὸδ' se întîlnește și în *Hec.* 929).

Pe lîngă problemele pe care le ridică în mod obișnuit orice ediție a unui text grecesc, tragedia *Heracilizii* pune și o întrebare cu un caracter deosebit: editorii ei trebuie să-și exprime, explicit sau nu, părerea cu privire la eventualele lacune care ar exista în tradiția manuscrisă a piesei. Încă din secolul trecut, filologii germani au emis ipoteza că, în forma sub care o cunoaștem, piesa a pierdut un întreg episod. G. Hermann postula o lacună la sfîrșitul piesei, înainte de v. 1053. A. Kirchhoff o plasa, în chip mai verosimil, după cel de al doilea stasimon (înainte de v. 630). Cei mai mulți editori, începînd cu Wilamowitz și sfîrșind cu Murray și cu Méridier se alătură opiniei lui Kirchhoff. Episodul pierdut cuprindea, după părerea lor, un discurs al mesagerului, care povestea pe larg moartea Macariei, și lamentările Alcmeniei. Este într-adevăr surprinzător faptul că Macaria dispăre după v. 607, fără ca sacrificiul ei să mai fie amintit în tragedie. O frază din argumentul *Heracilizilor* (ταύτην οὖν εὐγενῶς ἀποθανοῦσαν ἐτίμησαν) pare să sugereze că moartea și elogiul tinerei fete ocupau, în versiunea originală, un loc mai important decît cel pe care îl au în textul nostru. Se adaugă la aceste considerații și faptul că sursele antice, Stobaios și scholiastul lui Aristofan, la *Eq.* 214, păstrează cîteva pasaje din *Heracilizii* care nu figurează în tradiția manuscrisă. Nici unul din aceste argumente nu dovedește în chip nelîndoielnic existența unei lacune importante în textul tragediei: elogiul Macariei amintit în rezumatul de la începutul piesei ar putea fi cel pronunțat de Iolaos la vv. 597—601; Stobaios a putut greși atribuind *Heracilizilor* versuri care provin din alte tragedii de Euripide (este interesant să constatăm că el citează vv. 745—747 și 865—866 din *Heracilizii* ca provenind din *Cretanele*). Combinația dintre aceste două categorii de indicii dă însă de gîndit.

Atitudinea lui A. Garzya față de problema eventualelor lacune din *Heraclizii* este enigmatică. Editorul nu o menționează nici în prefață, nici în aparatul critic, dar reproduce la sfârșitul lucrării cele cinci pasaje care constituie fragmentele tragediei. Din păcate nu rezultă de nicăieri cum își reprezintă el raportul dintre aceste fragmente și textul transmis de tradiția manuscrisă. În aceste condiții nu ne rămâne decât să regretăm, o dată mai mult, absența unor comentarii, fie și sumare, care ar fi ușurat mult lectura textului, făcînd mai accesibilă această ediție, altminteri prudentă și serioasă.

Liana Lupaș

RENZO VITALI, *Melisso di Samo „Sul mondo o sull'essere”*. Una interpretazione dell'eleatismo. Urbino, Argalla ed., 1973, 363 [— 368] p. (Pubblicazioni dell'Università di Urbino, Testi e saggi a cura dell'Istituto di Filosofia „A. Massolo” della Facoltà di Lettere e Filosofia)

În aceeași colecție — din care pomenesc și *La filosofia di Tertulliano* de Icilio Vecchiotti, apărută în 1970 — Renzo Vitali a publicat în 1971 valorosul studiu intitulat *Gorgia, Retorica e filosofia*. Cum cartea n-a fost prezentată în revista noastră, îmi îngădui câteva cuvinte și despre ea. Întîi, un citat din prefață, explicînd motivele pentru care autorul îl socotește pe Gorgias punctul nodal al problematicei filozofice ajunse la culminație în secolul al V-lea: „essi stanno nello scarto incolmabile fra il dire e il dire l'essere. Il discorso sistematico sugli enti fondato da Aristotele e nominalmente sviluppatosi per tutto l'arco della storia occidentale, manifesta chiaramente una involuzione epistemologica e l'impossibilità angosciata di trovare in tal modo una scienza dell'essere e, in genere, un sapere ontologico: possiamo riscontrarne la testimonianza, in questi ultimi decenni, nella fioritura degli studi linguistici e nella ricerca, nella produzione artistica, del segno significante” (p. 7—8). În ciuda modestiei („abbiamo preferito condurre a termine, in qualche modo, un piccolo discorso, e sollevare problemi piuttosto che darne una soluzione”, p. 9), autorul a izbutit să scoată în evidență însemnătatea și măreția personalității lui Gorgias, precum și „l'instaurarsi di una coscienza filosofica che non apparteneva più al soliloquio anaforetico di una σοφία eticamente sublime ma assai astratta e lontana dalla realtà quotidiana” (p. 227), pe de altă parte să demonstreze că sofistica reprezintă o continuare speculativă a eleatismului, care, „da un punto di vista filosofico, inteso come ricerca finale di una comprensione dell'essere, si concretizza meglio in Melisso che non in Zenone” (p. 229). Pun capăt acestor rînduri preliminar menționînd rezervele autorului față de sofistul din Leontinoi cînd (în mai multe locuri) se referă la Platon care „indica Gorgia come il lontano responsabile della dissoluzione e del caos morale, politico e speculativo dell'Atene del V secolo” (p. 35; cf. și p. 165, 238); dar, „pur nella sua negatività, il giudizio platonico ci dà la misura della grandezza e del fascino gorgiani, ai quali non restò insensibile neppure il fondatore dell'Accademia” (p. 238).

Se vede așadar că Melissos nu l-a preocupat pe R. Vitali doar în ultima vreme: de altfel, el îi consacrase deja două studii, și anume *Note sul problema dell'essere in Melisso di Samo* (în *Il pensiero*, 9, 1964) și *Per una lettura dei frammenti di Melisso di Samo* (în *Vichiana*, 5, 1968). El și-a întrerupt cercetările în preajma apariției cărții lui G. Reale, *Melisso, Testimonianze e frammenti* (Florența, 1970). Convingîndu-se însă că studierea lui Melissos suferă, după Calogero, Untersteiner, Thomson, după Reale însuși, o involuție, Vitali a reluat „proiectul de ediție”, apreciînd ca necesar — ori numai util — un control textual al tradiției, tocmai în vederea redimensionării obiective a lui Melissos, a reinnoirii studiilor asupra eleatismului „che il lavoro stesso del Reale configurano, sollecitano, in qualche punto impongono”. O lucrare paralelă? categoric, nu: pentru că „Melissi testimonia Veterum” ocupă p. 25—77 (cu numeroase note), fragmentele ocupă p. 130—151 (cu aparat critic foarte abundent, cu traducere și adnotări), restul volumului fiind consacrat comentariului (p. 155—250) și unei pătrunzătoare „lettura di Melisso” (p. 253—326).

Aci ne interesează însă mai ales ediția propriu-zisă. Tradiția Samianului e total indirectă, astfel că „index fontium” (p. 11—16) capătă o însemnătate aparte; Vitali utilizează cele mai bune și cele mai recente ediții ale izvoarelor, multe din ele datînd din ultimul deceniu, ca Aristotel, *De generatione et corruptione* (ed. Ch. Mugler, Paris, 1966) ori Diogene Laerțiu (ed. H. S. Long, Oxford, 1966).

Cele 152 de testimonii sînt reproduse cronologic, de la Hipocrate pînă la Tzetzes, urmat de parafrazatorul anonim (identic cu Sophonias din sec. al XIII-lea? cf. p. 73—74, n. 61) la Aristotel, *Soph. elen.*, și descoliaștii lui Hipocrate, Aristotel și lamblichos din sec. XIII, XIV, XV ori chiar de la sfârșitul celui de-al XVI-lea. Acest număr de mărturii (ca și la Reale) e cu mult mai

mare decât la Diels—Kranz (ed. a zecea, 1961), unde avem doar 14; cu toate acestea, Vitali nu are cu 138 mai multe, pentru că el divide în două (o dată chiar în trei) majoritatea celor din D(iels)—K(ranz): astfel, „A 3” (D K) = A XXXIII și XXXIV la Vitali (iar „A 8” din D K devine A XIII, XVII și XVIII); tot așa sînt trecute la testimonii „fragmentele falsificate” B 11 și 12 din clasică ediție germană. Rămîn însă foarte multe texte în plus, din Isocrate, Platon, Aristotel etc. etc.; ele nu îmbogățesc informațiile asupra învătăturii lui Melissos, ci—grație orînduirii cronologice—pun în lumină felul în care a fost apreciat (ori numai cunoscut) filozoful de-a lungul veacurilor; cred că e îndreptățit citatul următor (p. 24): „Siamo convinti infatti che in qualsiasi ricerca storica possa acquistare talvolta una importanza decisiva, per la comprensione profonda dell'autore studiato, la disposizione cronologica dei *testimonia*: in tal modo può emergere, anche più o meno spontaneamente, quello che è stato il giudizio nel tempo sull'autore stesso e se ne possono valutare il consolidamento e le variazioni in relazione al progressivo ampliamento dell'arco storico e culturale.”

Cîteva observații. În „A 8 <XIII>” (aici și peste tot „A 8” este numărul de ordine din Diels—Kranz, iar <XIII> cel al lui Vitali) noul editor și interpret crede că avem nu numai o mărturie, ci și un autentic fragment; vezi mai departe. La A 3 <XXXIV>, Vitali suprimă partea finală (acceptată de D K și de Reale), ea nereferindu-se nici măcar indirect la Melissos. La „A—XCVI” („A—” vrea să spună că testimoniul nu e dat ca atare la D K), „variația” indicată în notă nu apare și în aparatul critic la fragmentul corespunzător, B 2 <III>. La A—<CXXXVII> (și următorul), Vitali socoate verosimilă părerea că nu lui Alexandru din Afrodisia și nici lui Mihail din Efes, ci lui Mihail Psellos i se datorează acest comentariu la Aristotel, *Soph. elen.*

Textul fragmentelor propriu-zise e precedat de o trecere în revistă (p. 81—90) a edițiilor, de la Ch. A. Brandis pînă la Reale. În intîia ediție, a lui Brandis (1813), pentru fragmentul B 8 <IX>, se preferă citatul din Aristocles în locul celui din Simplicius — și Vitali face la fel (cf. p. 45, n. 33, și p. 145, n. 9); începutul și sfîrșitul fragmentului (unul din cele două mai întinse) sînt redat de Brandis în traducerea latină a lui Guillemus de Morbeka, pe care am avut prilejul să-l menționez mai demult în publicația noastră (vol. XV, 1973, p. 234; vezi și în acest volum, p. 290). Ediția a doua, a lui Fr. G. A. Mullach (*Fragm. Philos. Graec.*, Berlin, 1857; reeditată la Paris, în 1928), tînd să reconstituie dialectul ionic al lui Melissos; notez că termenul „presocratic”, rîspîndit de la Diels încoace, apare deja la Zeller (1844, „vorsokratische Philosophie”, în subtitlul primei ediții a celebrei opere) și, poate independent, la Mullach („ante Socratem philosophi”). Mai departe, mă mulțumesc să semnaliez că prima ediție cu adevărat critică se datorează tot unui italian, lui A. Covotti (1898: renunță la „ionizarea” lui Mullach; ediția nouă, din 1934, se apropie și mai mult de manuscrise— și păstrează traducerea în latină, paralelă cu fragmentele). În continuare (p. 91—111) Vitali propune o nouă ordine a fragmentelor și anume (dau numai numerotarea din D K): B— (lipsește în D K; vezi mai jos), apoi B 1, 2, 3, 10, 9 („un primo gruppo che si avvale di una dimostrazione logica positiva”, p. 106), urmate de B 7, B— (și el absent din D K; vezi mai jos), B 8, 4, 5, 6 (al doilea grup, „che invece presenta una dimostrazione logica negativa”, p. 106); această succesiune, diferită de a editorilor de dinainte, e argumentată atît filologic, cît și filozofic. Prolegomenele (p. 113—122) justifică necesitatea unei ediții noi după cea foarte recentă a lui G. Reale, care în genere s-a mulțumit să reproducă textul (și ordinea) din D K, culegere „canonică”, dar care e învechită după părerea lui An. Pasquinelli, G. Giannantoni („si può affermare che non c'è più capitolo di quelle opere, per il quale non sia avvertita l'esigenza di una rielaborazione più o meno profonda”) și... Reale însuși; sînt în mare măsură de acord cu Vitali cînd afirmă că în cazul lui Melissos (și poate al tuturor presocraticilor) „veniamo a trovarci di fronte ad una paurosa involuzione filologica: i numerosi interventi dei vari studiosi, pregevolissimi considerati in se stessi, si presentano all'atto della ricostruzione del pensiero del filosofo così disparati e mancanti dell'unità che dovrebbe venire loro dal testo sicuro dei frammenti che, anziché migliorare la comprensione speculativa melissiana, arrivano perfino a contraddirsi” (p. 114). Ajunge un singur exemplu: pentru faimoasele șase cuvinte din fragm. B 7 <VII> (aici la p. 138, rîndurile 3—4), πῶς ἂν μετακοσμηθέντων ἐόντων τι ᾗ, transmise așa — cu o unică și nu prea importantă excepție — în toate manuscrisele, nu mai puțin de doisprezece savanți au făcut, desfăcut și refăcut opt conjecturi, deși textul poate fi foarte bine înțeles exact așa cum este (vezi mai departe)!

Fragmentele, editate de Vitali sub titlul περί φύσεως ἡ περί τοῦ ὄντος, sînt — cum am văzut — în număr de douăsprezece, adică mai multe cu două decât în D K: fragm. I (Vitali) e considerat de majoritatea editorilor precedenți o parafrază simpliciiană (în *phys.* 103, 15—16 Diels; cf. și [Aristotel], *De M.X.G.* 974 a c, 1, 2—3 Hett), nu un citat propriu-zis (cf. comentariul, p. 159—162); la fragm. VIII (Aristotel, *Phys.* 4, 6, 213 b, 13—14 Ross) aparatul e clar: „fragmentum Melisso uindicatum ignorare uidentur editores omnes” (cf. comentariul, p. 209—211). „Pur non avendo apportato nessuna *coniectura* personale al testo dei fram-

menti melissiani" (p. 118). Vitali intervine în mai multe locuri; e adevărat că emendările sînt în general nepretențioase, dar — poate tocmai de aceea — aproape întotdeauna pe deplin acceptabile. Iată-le: p. 130, r. 5 (B 1 <II>)  $\mu\eta\delta\epsilon\nu\epsilon\lambda\nu\alpha\iota$  (pentru  $\mu\eta\delta\epsilon\nu\epsilon\lambda\nu$ ); 132, 6 (B 2 <III>)  $\langle\pi\alpha\nu\rangle$  (Kochalsky, cunoscut lui Vitali numai din D K, propunea adăugarea lui  $\langle\pi\alpha\nu\ \eta\nu\rangle$  după  $\tau\epsilon\lambda\epsilon\upsilon\tau\eta\nu$  din rîndul următor); 136, 1  $\langle\epsilon\tau\epsilon\rangle\rho\iota\sigma\iota\upsilon\mu\epsilon\nu\omicron\nu$ , 6  $\gamma\epsilon\nu\omicron\iota\tau\omicron$ ; 138, 7  $\alpha\pi\omicron\gamma\epsilon\nu\omicron\mu\epsilon\nu\omicron$  (toate aceste trei locuri în fragm. B 7 <VII>); 150, 7 (B 6 <XII>)  $\epsilon\lambda\ \gamma\alpha\rho\ \langle\delta\mu\omicron\iota\omicron\nu\rangle\ \epsilon\eta\gamma$  (Burnet:  $\langle\alpha\pi\epsilon\iota\rho\omicron\nu\rangle$ ; cf. p. 118—119, n. 20 și ampla justificare de la p. 241—250).

Traducerea conține și ea cîteva lucruri remarcabile; aci mă voi referi și la cartea prof. D. M. Pippidi, *Fragmentele eleaților*, București, 1947, necunoscută din păcate lui Vitali. Noul editor traduce  $\phi\upsilon\sigma\iota\varsigma$  din titlu cu „mondo” (p. 131). La p. 133 (B 2 <III>, r. 4—5; cf. și p. 173), îmi face plăcere să constat că Vitali înțelege cele două paranteze la felcu D.M. Pippidi (Pippidi, p. 156, n. 2; Albertelli și mulți alții urmează versiunea  $\gamma\nu\theta\mu\epsilon\nu\omicron\nu$  în loc de  $\gamma\epsilon\nu$ ). Pentru (Vitali) p. 138, r. 3—4 (vezi mai sus), citim: „in che modo qualcosa potrebbe essere se gli enti si fossero trasformati?”; vezi interpretarea filozofică la p. 282—284, iar cea filologică la p. 198—204, unde  $\mu\epsilon\tau\alpha\chi\omicron\sigma\mu\eta\theta\epsilon\nu\tau\omega\nu\ \epsilon\delta\omega\tau\omega\nu$  (în loc de  $\mu\epsilon\tau\alpha\chi\omicron\sigma\mu\eta\theta\epsilon\nu\ \tau\omega\nu\ \epsilon\delta\omega\tau\omega\nu$ ) e sprijinit de F. Benedetti (care pregătește ediția critică a *Halieuticelor* lui Opian) prin „clamorosul” exemplu din Andocide (cf. Dalmeyda, XXXIV):  $\text{Ἰσοτιμίδης οὐδὲν, ἔτι ἰτακισμὸν, εἰς ὃ τι μὴδ' ἴσους!}$  Pag. 146, 5 (B 8 <IX>):  $\delta\mu\omicron\upsilon\ \beta\epsilon\omega\nu\ \kappa\alpha\lambda\ \chi\rho\upsilon\sigma\acute{o}\varsigma$  „diluendosîi allo stesso modo che l'oro”; cf. p. 223—227, iar la p. 226, n. 15, un exemplu din manuscrisul D. XXVIII, 2 f. 113<sup>u</sup> (Biblioteca Malatestiana, Cesena, Ioan Crisostomul, in ps. 14 hom. altera) pentru  $\delta\mu\omicron\upsilon\ \dots\ \kappa\alpha\lambda$ . Mai pomenesc identitatea de interpretare între Vitali („e non potrebbe neanche essere denso e raro”) și D. M. Pippidi (p. 160: „și iarăși n-ar putea fi deasă, nici rară”) la  $\pi\upsilon\kappa\nu\theta\acute{o}\nu\ \delta\epsilon\ \kappa\alpha\lambda\ \alpha\rho\alpha\iota\delta\iota\nu\ \omicron\upsilon\chi\ \alpha\nu\ \epsilon\eta\gamma$  (p. 140, r. 5: B 7 <VII>), în opoziție cu D K; cf. Pippidi, p. 162, n. 10.

Am arătat deja cît e de larg, din toate punctele de vedere, comentariul lui Renzo Vitali. Acum mai adaug un loc (p. 231—240), unde, pentru p. 148, r. 6 (fragm. B 8 <IX>, sfîrșit), se argumentează renunțarea la conjectura  $\mu\epsilon\nu\ \epsilon\acute{o}\nu$  a lui Brandis (nu în ediție, despre care vezi ceva mai jos, ci — cu aproape un sfert de veac mai tîrziu — în *Handbuch der griechisch-römischen Philosophie*, I, Berlin, 1835, p. 404), acceptată de Heiberg și de ceilalți editori „senza che nessuno mai l'abbia messa in discussione” (p. 281, n. 36), în favoarea lecțiunii  $\mu\epsilon\sigma\sigma\omega$  din manuscrisele A, D<sup>o</sup>, E<sup>o</sup>, F<sup>o</sup> (exponentul „c” reprezintă comentariul lui Simplicius la *de caelo*, cf. p. 117), *medium* la Guillemus de Moerbeka (și la Brandis, în ediție). Pentru a justifica revenirea la manuscrise, Vitali e obligat să dicte valoare filozofică a conceptului  $\mu\epsilon\sigma\sigma\omega$  la Melissos, ținînd seamă de întregul complex al formației lui culturale, de locul pe care îl ocupă el „entro la stagione stessa irripetibile della scuola di Elea” (p. 233), de reevaluarea lui în zilele noastre, încercată în ultimul rînd de P. Meloni (*Contributo ad una interpretazione del pensiero di Melisso di Samo*, Cagliari, 1948). Cred că e de ajuns acest singur exemplu pentru a dovedi cît de lăuntric împletește Vitali filologia cu filozofia.

A patra parte a volumului, *Lettura di Melisso*, cu cele trei capitole ale ei, „L'inganno della parola”, „La conclusione dell'Eleatismo” și „L'error di Melisso” (critica criticii pe care i-o aduce Aristotel navarhului din Samos), este o sinteză de interpretare filozofică întemeiată pe excelențele analize premergătoare.

Ultimele pagini (329—363) cuprind o bibliografie vastă, un indice de pasaje și unul de nume. E păcat că această carte, frumoasă din toate punctele de vedere, are greșeli de tipar, mai ales la nume proprii și la titluri latinești; în textul grecesc, semnalez una chiar la primul rînd (p. 25), pentru  $\alpha\nu\theta\rho\omega\pi\omicron\iota$  (și  $\alpha\pi\acute{o}\nu$  în rîndul următor?); tot una din textul italian (p. 108, r. 3—2 de jos, în loc de „semplicemente”), într-un citat din... Vitali însuși. Siglele bibliografice, apoi, ar fi trebuit să fie unitare și grupate toate laolaltă.

Dacă *Gorgia*, prima carte a autorului, este o regîndire a omului, care în mod intenționat renunță la o analiză mai amplă a textelor, considerate cunoscute, *Melisso di Samo* pune sub ochii cititorului totul: mărturii antice — și medievale —, fragmente, traducere, comentariu filologic amănunțit, reconstrucție filozofică seducătoare — și nou prilej de meditație despre lume și existență. Mă despart de opera lui Renzo Vitali nu încercînd o imposibilă concluzie, nici hazardînd o nepreputată apreciere, ci transcriind (fără note, totuși, att de sugestive) rîndurile de la începutul „lecturii lui Melissos” (p. 253): „Se ha un senso studiare i filosofi antichi, esso emerge soprattutto come esigenza di  $\delta\iota$  ridimensionamento della nostra *forma mentis* in un ritorno e in una verifica delle origini. Per noi (...) ogni ritorno di questo genere ci riporta inevitabilmente al mondo greco: là infatti è cominciata la nostra storia. Calarsi nel mondo presocratico e riascoltare le voci di quel tempo significa stabilire il grado di sviluppo della nostra coscienza in generale e parimenti prendere atto della nostra situazione epistemologica.”

Traian Costa

ARISTOTE, *Marche des animaux. Mouvement des animaux. Index des traités biologiques*. Texte établi et traduit par Pierre Louis, Paris, Les Belles Lettres, 1973, XX + 170 p.

După o jumătate de veac de la începuturile activității editoriale a Asociației Guillaume Budé — cel puțin pentru Platon și Aristotel — retipărirea lui Aristotel, cu textul scrupulos stabilit, cu traduceri „en regard”, uneori de prim ordin, și cu introduceri competente, ajunge în sfârșit la capătul ei. Platon avusese o soartă mai bună: era editat în întregime, cu excepția *Legilor* și a *Indexului*, în vreo 15 ani, inclusiv apocrifile, ceea ce nu s-a întâmplat cu operele pseudo-aristotelice încă.

Întârzierea aceasta a părut regretabilă cititorului filozofic de limbă doar franceză — cum era și cel român când nu devenea specialist —, el trebuind să se considere mulțumit cu traducерile de pe la jumătatea veacului trecut ale lui Barthélemy St. Hilaire, nu întotdeauna prețuite de specialiști, precum și cu textul grec și latin al ediției Firmin Didot, care de fapt reproducea ediția Bekker. Și totuși, faptul că noua ediție aristotelică s-a încheiat, liniștit și sigur, de-a lungul a 50 de ani ce nu au fost chiar senini, are în el ceva din frumusețea și detașarea muncii de filolog.

Cu volumul de față se încheie totodată seria tratatelor biologice ale lui Aristotel, care cuprind: 1) *Istoria viețuitoarelor* 2) *Despre părțile viețuitoarelor* 3) *Despre generarea viețuitoarelor* 4) *Parva naturalia* („Scurte tratate de științe naturale”, singurele traduse în limba românească) și cele două mici tratate de față. Se știe că opera biologică a lui Aristotel — de care se leagă strâns celebrul tratat *Despre suflet* — acoperă o treime din Corpus-ul aristotelic. A ignora această parte din operă, care probabil a făcut pe lexicograful bizantin Suidas (Suda) să-l numească pe Stagirit un adevărat „secretar al naturii”, înseamnă a nu înțelege aristotelismul nici în el însuși, nici în funcția lui istorică, nici în ecourile lui îndepărtate, până aproape de zilele noastre. Un naturalist nu mai însemnat decât Darwin își mărturisea admirația față de opera biologică a marelui antic.

E adevărat că un compatriot al lui Darwin mai apropiat nouă, Bertrand Russell, și-a îngăduit s-o ironizeze. Dar stilul în care a făcut-o arată limpede că nu era dispus să considere cu pietate istorică lucrurile. Întâlnind în opera biologică un loc de unde ar fi reieșit că, după învățatul antic, femeia are mai puțini dinți decât bărbatul, Russell declara că, pentru cineva care fusese căsătorit de două ori, ca Aristotel, era de mirare cum nu se gândise să deschidă gura uneia dintre soții ca să-i numere dinții. Independent însă de cîte o afirmare izolată, oricine ia în considerație opera lui Aristotel e uimit, dimpotrivă, de întinderea și acuratețea observațiilor. Refuzul — de altfel primar și de nespecialist — al lui Russell se înscrie alături de cel al lui John Stuart Mill, care-și îngăduia să respingă tabla aristotelică a categoriilor în termeni de o superioritate ce-l pune astăzi într-o lumină penibilă pe logicianul englez mai degrabă decât pe cel antic.

Dacă acum cineva dorește să cunoască în tîmpul nostru investigațiile aristotelice în materie de științe naturale, e suficient să considere cele trei indexuri, de la sfîrșitul volumului despre care referim, alcătuite de Pierre Louis: (1) *Index des noms d'animaux*, (2) *Index des parties du corps, organes, facultés et fonctions*, (3) *Index des noms des plantes*. Indexurile privesc în tîmpul nostru o operă biologică și sînt precedate de un „lexic francez-grec al numelor animalelor”. Simpla consultare sumară a acestui lexic, cuprînd numele a sute de animale — din care mai bine de jumătate sînt ignorate în limba proprie de oricare cititor — sîntem siguri —, este de natură să trezească uimirea asupra bogăției de informații științifice a Stagiritului. Cînd a putut el acumula atîtea cunoștințe de experiență? În cei 20 de ani cît a stat în preajma lui Platon? În cei 13 ani cît și-a condus Liceul? Și apoi: a făcut el oare singur investigațiile acestea? Ie-a făcut prin alții sau cu alții, și în chip organizat? E pur și simplu grotesc să-ți exerciți umorul, cum a făcut Russell, asupra unui asemenea cercetător al naturii, care a mai avut mijloacele să cîntorească și logica, și disciplina metafizicii, și etica, plus cîteva discipline și științe ce aveau să domine vreo 2000 de ani cultura cea mai luminată a lumii.

De altfel, este iarăși de ajuns să cercetezi cele două mici tratate, care alcătuiesc volumul de față al ediției G. Budé, ca să înțelegi nu numai cît de întinsă are informația lui Aristotel, ci și cum știa el să împletească enciclopedismul cu speculația filozofică, de care tocmai cite un Russell sau marii noștri specialiști de astăzi sînt, din păcate, lipsiți. E adevărat, primul tratat, cel despre *Mersul viețuitoarelor*, se ocupă efectiv doar de mijloacele de mișcare și deplasare ale animalelor, încercînd în plus să arate pentru ce anume unele dintre ele sînt apode, altele bipede, altele patrupede, în fine altele polipode. În schimb al doilea mic tratat, cel despre *Mișcarea viețuitoarelor*, împletește temele biologice cu cele ale speculației ultime. Nu numai că se vorbește, în el, și despre alte mișcări decât cele ce conduc la deplasarea viețuitorului, în speță și despre procesele ce au loc în acesta (mișcarea desemnînd la Aristotel, încă din *Categorii*, schimbarea de loc, nașterea și pieirea, creșterea și descreșterea, în fine alterația, adică schimbările interne), dar se învâluie toată tematica mișcării viețuitorului în problema fizică și metafizică a mișcării, invocîndu-se „primul motor” și caracterul său de mișcător nemîșcat. În partea finală, tratatul încearcă de

asemenea să arate felul cum aceea ce se poate numi „suflet” pune în mișcare corpul, ba chiar mobilurile care fac pe individ să acționeze, rolul pe care-l au dorința și imaginația în procesele vieții, precum și care este centrul oricărei mobilități animale. Dacă nu ne înșelăm, biologia de astăzi regăsește unele din problemele lui Aristotel.

Textul grec al ambelor tratate este stabilit de Pierre Louis (rector al Academiei din Lyon) după numeroasele manuscrise existente, treizeci pentru cel dintâi, patruzeci și cinci pentru cel de-al doilea. Firește, manuscrisele se repartizează pe familii, stabilirea definitivă a textului făcându-se după manuscrisele cele mai reprezentative pentru fiecare familie. Traducerea lor, care pune uneori probleme mai grele decât cea a textelor filozofice, ca și notițele introductive, sînt făcute cu ultima competență. Cultura franceză își obține în sfîrșit ediția aristotelică la un nivel pe care cultura germană îl atinsese încă din veacul trecut și pe care — pentru opere izolate cel puțin — cultura engleză îl obținea uneori cu strălucire.

C. Noica

C. AUSTIN, *Comicorum Graecorum Fragmenta in papyris reperia*, Berlin, Walter de Gruyter & Co, 1973, XXXI+454 p., 320 DM.

Colin Austin e binecunoscut filologilor prin edițiile princeps ale comediei *Aspis* (P. Bodmer XXVI) și *Samia* (P. Bodmer XXV) scoase, ambele, în 1969 la Cologny-Genève împreună cu R. Kasser, prin ediția comentată proprie *Aspis et Samia I Textus* (cum apparatu critico et indices), Berlin 1969 (v. StCl 12, 1970, p. 191—6), II *Subsidia interpretationis* (Berlin 1970) etc., precum și din multe lecțiuni, emendări, contribuții pe marginea fragmentelor papirologice de comedie descoperite în ultimii ani. Progresele în papirologie, disproporția între cuantumul de text nou și edițiile vechi care azi nu mai satisfac, acumularea unui număr de fragmente de necuprins altfel, au impus autorului sarcina reunirii acestora și întocmirea lucrării de față. Ideea adunării într-un tot a fragmentelor de comedie descoperite pe papii trebuie să se fi ivit — autorul nu o spune — în cursul unei alte lucrări anterioare a sa, similară dar cu caracter monografic, *Noua Fragmenta Euripidea in papyris reperia* (Kl. Texte 187, Berlin 1968). În secolul trecut s-au întreprins, ce e drept, mai multe culegeri de comedie greacă, la care, în secolul nostru, s-au publicat mai multe suplimente. Dintre acestea, lucrarea lui Austin pare să fi avut ca precedent numai culegerea lui A. Schroeder, *Nouae Comediae Fragmenta in papyris reperia exceptis Menandreis* (Kl. Texte 135, Bonn 1915, adiuv. Sudhaus), dar și aceasta limitată la aspectul cel mai recent al comediei grecești și incompletă. Culegerea lui Austin își propune, în schimb, să acopere un întreg domeniu, acela al tradiției directe în comedie. În acest scop, sînt date cu numerotare proprie, unitară — ceea ce este foarte important — fragmente încadrate unor categorii mai mari, în următoarea ordine: poezi din comedia veche și nouă împreună, în enumerare alfabetică, de la Alcimenes la Timocles (fr. 1—222 Austin, p. 1—218, categoria cea mai cuprinzătoare); adespotele comediei doriene (223—224, p. 218—220), vechi (225—238, p. 219—239) și noi (239—286, p. 239—313); excerpte, florilegii, sentențe (287—\*319, p. 313—333); *μυσούργιοι* (320—338, p. 333—336); argumente metrice (339, p. 336—337) și comice (\*340—\*341, p. 338—339); *λέξεις κομικαί* (342—343, p. 339—344); *καμφοδούμενοι* „lucrări despre prosopografia comediei” (344, p. 344); *dubia* (345—368, p. 345—368).

Interesant prin convenență și originalitate apare modul de a proceda al lui Austin în amănunt, pentru fiecare fragment în parte. După numărul fragmentului respectiv, în caractere grase, și sigla papirologică, urmează dedesubt, cu petit, cîteva rubrici în ordine invariabil aceeași, la toate fragmentele. Ordinea este: 1. *tit(ulus)*; 2. *mentio*; 3. *asseruatur*, cu mențiunile: *pap. ipse inspezi, etiam tab. phot. habeo* etc.; 4. *reperi(um est)*; 5. *saec(uli)*, cu mențiunea: *sarc(o-phagus chartis confectis)* sau *ostrac. Aegyptiacum* etc.; 6. *tab. phot.*; 7. *ed. pr.*, cu submențiunea *rec(ensuit)*; 8. *agnouit*; 9. *ed(itio)nes*; 10. *relat(iones)*; 11. *comment(arium)*; 12. *argumentum fabulae*. Apoi se reproduce textul — cînd editorul socotea necesar, și vom vedea că acesta e punctul asupra căruia se pot face rezerve. Ca și în alte ediții proprii, Austin folosește două soluții: unul de critică textuală propriu-zisă (aparatură critico-paleografică), al doilea de comentarii și *loci similes*. Firește, nu toate rubricile pot figura pentru fiecare fragment reprodus de Austin, ci doar la cele mai importante, pentru bunul motiv că nu la toate se poate da un răspuns sigur. Aceasta e numai o schemă ideală. Dintre poezi de comedie, cel mai bine reprezentat cu opere, fragmente și reproduceri de texte sînt, în ordine descrescînd: Menandru (p. 121—196), Eupolis (p. 83—119), Epicharm (p. 52—83), Aristofan (p. 7—32), Cratinus (p. 34—50) și Strattis (p. 207—216) — ceea ce denotă și gradul de interes al posterității imediate.

După o mai veche deprindere, în descrierea conținutului vom releva numai lucrurile noi motivele de interes. În numerotarea fragmentului din exemplificările noastre vom adopta nota-



ția lui Austin însuși, adică vom da numărul fragmentului în italice și alături, fără virgulă, numărul versului/rîndului. Mai întîi, **titluri noi**. Printre cele mai interesante fragmente sînt titlurile pieselor lui Aristofan editate de Rea, *List* (1966), spre exemplu: *Αλολοίκων*, titlul dublu *Δράματα* și *Κένταυρος*, *Διονύσος Ναυαγός*, *Σκηνάς Καταλαμβάνουσαι* (18 1,4,5,20). La Autocrates remarcăm un *Τυμπανιστής* (67) iar la Platon Comicul, un *Ψαλθοῦχοι* (56 49). Fragmentul 78 P. Oxy 2659 [ed. pr. Rea 1966] conține 14 titluri de piese aparținînd lui Dinolochus, dintre care rîndurile 2-4, 6-8 și 14 sînt numai titluri noi, și anume: *Ἰατρός*, *Κίρκα* și *Ὀδυσσ-*, *Λευκαρίων*, *Μελέαργος*, *Οἰνέος*, *Ὀρέστης*, *Φόλος*. Șase titluri noi la Epiharm (*Ἀντάνωρ*, *Γηραιά*, *Δεξαμενός*, *Διονύσο-*, *Ἐπινίκι* [78 8, 13, 14, 16, 17, 19] și unul a Filemon, *Λιθογλύφος* (306), ar putea completa această listă.

**Fragmentele noi** sînt în număr mult mai mare și reunite acum pentru prima oară într-un corpus. Semnalarea acestora este de altfel unul din deliile filologice oferite de culegerea lui Austin, cum ar fi: 84, notița la v. 84: *Sophronis frag. nouum*. Dar ce înțelegem de fapt prin fragmente „noi”? Este probabil că editorul a dat acest nume fragmentelor publicate în ediție princeps după aprox. 1960. O seamă de exemple vor ilustra pe autori mai importanți. Astfel, din Aristofan: fr. 58 din comedia *Ἡρώες*, ed. pr. Merkelbach 1967; \*74 16-19 *Γηρυτιάδης* Lobel 1968. \*Cratinus: \*74 *Σερφίτοι*; 76 7-11 Lobel 1971; 69 listă de comedii, Lobel 1968. Epiharm: 84 comentariu la *Ὀδυσσεὺς Αὐτόμολος* Lobel 1959; 85 *Προμαθεὺς* și *Πύρρα* (et aliae fabulae?) Lobel 1959; Eupolis: 95 *Μαριχᾶς* Lobel-Fraenkel 1968. Fragmentele din Menandru (103-304) se găsesc la Austin între p. 121-196, ocupînd un spațiu important în lucrare, cel mai important acordat vreunui autor aici. Cităm din el: \*121? *Δις ἑξαπατῶν* Barns 1967. Completări interesante se aduc comediei *Dyscolos* prin publicarea P. Bodmer IV addenda = 124, Kasser & Austin 1969, care restituie unele versuri considerate ca insușibile în edițiile de pînă acum ale comediei. Bazat pe descoperirea mozaicurilor de la Mytilene (în 1962) și pe publicarea acestora de către L. Kahil et alii, *Les Mosaïques de la maison du Ménandre à Mytilène* (Bernă 1970), D. Del Corno a putut atribui cu siguranță fr. PSI 99, cunoscut încă din 1912, piesei *Ἐγχειρίδιον* (aceleași nume proprii pe mozaic și în fragment: *Κέρδων* și *Στράτων*). De asemenea, sînt noi: \*110 și 132?, *Αὐλητρίδες* și *Ἀρρηφόρος* și resp. *Ἐπαγγελλόμενος* Bartolletti: 1966; 145? *Θεοφορομένη* Bartolletti 1965. O importanță contribuție a papirologiei moderne este, printre altele, reconstituirea a o jumătate din comedia *Misoumenos*, piesa cea mai complet reprodusă din Menandru și din tot volumul, adică 466 versuri. De remarcat în titlul dublu inversarea ordinii cunoscute la Koerte etc., în baza P. Berol. 13 932 = 153 Austin, deci *Θρασωνίδης* și *Μισούμενος*, formă care se va impune de acum înainte. Recent s-au descoperit 16 versuri din prologul comediei (ed. pr. B. Boyaval, *Le prologue du Misoum. de Mén.*, ZPE 1970, 1-5, la Austin fr. 147 PIFAO 89 verso). După publicarea de către E. G. Turner în 1968 a noilor fragmente din *Καρχηδόνιος*, atribuirea acestei piese ca original grecesc al plautinei *Poenulus* nu se mai poate susține. Alt fragment nou e \*159? *Καρχηδόνιος* Koenen 1969. Combinînd P. Oxy 1237 (ed. pr. 1903) cu P. Oxy 2655 (ed. pr. 1968) aparținînd comediei *Κόλαξ*, Austin ajunge (p. 172-178, fr. 164) la un total de 155 versuri față de numai 122 versuri (+7 fragmente) la Koerte-Thierfelder. Aici se poate vedea în chipul cel mai clar ce aduce nou Austin față de predecesori. Un desen în cerneală reprezentînd o femeie deasupra căreia stă scris *Ἀγνοία*, *Ignorantia*, divinitate-prolog în *Perikeiromene* (\*172 Turner 1967) și un altul schițîndo figură de soldat (\*173) suscită interes, intrucît pot proveni dintr-o ediție papirologică ilustrată a lui Menandru. Foarte noi sînt și un fragment din *Φάσμα* (195 Turner 1971) sau argumentul unei comedii incerte (203? *Δημιουργός*, Boyaval 1970). Frecvent apar referiri la *Samia*, cum era și firesc din partea unui specialist de frunte și editor al lui Menandru, de exemplu la partea de *loci similes* 239 Adesp. Nov. P. Berol. 11 771 Wilamowitz 1918. Versurile 12-13 din fr. 218 *Ἀποκλειομένη* de Poseidippus, Siegmann 1956, confirmă încă o dată clausula solemnă stereotipă din comedia nouă (ἡ δὲ φιλόγελας θεὰ/Νίκη μεθ' ἡμῶν εὐμενὴς ἔποιτ' ἔστω). Dece-lăm un fragment nou și la? Strattis, \*220 Lobel 1968, iar din adespotele comediei doriene, fr. 223 Siegmann 1956. Între adespotele comediei vechi au fost recent editate fr. 232 Bartolletti 1956, 233-235 Lobel 1971, 237 Lobel 1968. Dintre adespotele comediei noi remarcăm fr. 240 Roberts 1950, cel mai apropiat de Menandru ca stil și situații, 242 Barns 1960 și 251 Barns 1966, ambele de atribuire aproape sigur menandreică, apoi 241 Schubart 1950, 245 Turner 1968, 256 Roberts 1954, 262 Turner 1955, 280 Schubart 1950, precum și fragmentele 282-285 editate de M. Weinstein. Editorul a avut sarcini dificile. O serie de fragmente aparținînd aceluiași papir, foarte lacunare și editate la date diferite (P. Hibeh 5 Grenfell & Hunt 1906, P. Ryl. 16 Hunt 1911, P. Heid. 180 Gerhard 1938 și P. Heid. 184 Siegmann 1956), cărora Austin le-a adăugat P. Petrie 4(1), au fost abia acum reunite în ordinea corectă grație unui glosar homeric care se poate citi pe verso-ul papirusului. S-ar putea ca acest papir să nu aparțină lui Menandru, și atunci ar fi singurul caz de comedie Nέx nemenandreică din care s-au păstrat - pînă acum - atîtea versuri (395 !), chiar dacă majoritatea foarte lacunare. O sursă marginală, dar deloc negli-

jabilă, în procesul de recuperare a unor părți din comedia greacă, îl constituie *excerptele* (din caietele școlarilor etc.), *floriile* și *sentețele*, lucru pus în evidență de Austin între p. 313—333. Din *μονόστιχοι*, recente sînt numai fr. 337 Hagedorn & Weber 1968 și 338 Ingrams 1968; din *Λέξεις καμικαί*, 342 Cadell 1966, din *Dubia*, 348 Arnott 1970, 357 Roberts 1950, 362 Siegmann 1956 (fragment dintr-o piesă din comedia veche, judecînd după conținutul de actualitate politică), și 366 Lobel 1971. Se rețin, fugitiv, crimpele gnomice, ca de pildă: *πολλάκις ὁ δοῦλος τοῦς τρόπους χρηστοῦς ἔχων/τῶν δεσποτῶν ἐγένετο σωφρονέστερος*. /εἰ δ' ἡ τύχη τὸ σῶμα καθεδουλώσατο/, ὁ γε νοῦς ὑπάρχει τοῖς τρόποις ἐλευθερος (297 *Excerpta* ?(Filemon) Aly 1914), sau: τοῦ χρυσοῦ μὲν βάσανος εἶναι φαίνεται /καὶ τὰργύριου πῦρ, ὡς λέγουσιν οἱ σοφοί, τὰργύριον ἀνθρώπου δὲ καὶ τὸ χρυσίον (306 *Excerpta*, Wilamowitz 1918).

O mențiune specială trebuie făcută pentru foarte numeroasele *cuvinte* (uneori *sensuri noi*). Austin însuși nu pierde prilejul de a face/reproduce unele precizări de sens, ca de pildă pentru cuvîntul *ἀνάγυρος*, 'a stinking plant', 'a destructive hero', 'a play[by]'. Aristophanes (p. 111, în legătură cu fr. 96 Eupolis Προσπάλλοι Lobel 1971, cf. \*56). Totodată, remarcă, din cînd în cînd, termeni complet necunoscuți mai înainte, ca *ὑπορέγγω*: *nouum*, ἀπ.λεγ. *deest* LSJ. (p. 231, 231 Adesp. Vet.). În acest context, ne facem o datorie din a semnala editorului cuvintele noi la Menandru (prea puține relevante în text ca atare), care depășesc cu mult tot ceea ce apare la ceilalți autori. Astfel, față de stadiul 1971, sînt noi la Menandru următoarele 40 de cuvinte-titlu: "Αγγδισις (apelativ frigan al zeiței Π'έα), ἀδυπρόσωπος, Αἰγύπτιος, ἀναφρόδιτος ἀνὺς, ἀπεσθῖς, ἀφορῶ, βασιλείον, βινῶ, Βραυρώνιος, Δεῦφοι, ἐπινοοῦμαι, ἐπιστέλλω, ἐπολολύζω, ζωγράφος, θραύς, θυγατρίδιον (ἀπ.λεγ., *deest* LSJ), θύλακος, λού, κλειτός, Κρήσιος, μεσῶ, Σανθίας, ὀλολυγμός, παλγινον, παρασκευάτω, πάροιχος, πολύχρυσος (Într-un citat din Euripide), προσφιής, σεισικάρηνος (compus format după modelul ὕψικάρηνος), στενωπός, τύμπανον, ὑπαίθριος, ὑπομελαγχολῶ (ἀπ. λεγ., *deest* LSJ), Φανοστράτη (nume de *matrona*), φειός, φθόρος, Χαίρημιον, χεῖλος, χαίμαινω. Alte cuvinte sînt confirmări menandreice ale unor atestări din gnomele monastihuri editate de Jaekel, ca: ἀναπαύς, ἐκτελῶ, ἐμφρόνως, ἐνθῆμιος, κατασχύνω, κολάω, μετέρχομαι, iar altele întăresc, sporesc sau sînt variante ale unor atestări ale unor menandreice incerte anterioare, ca: Ἀφροδισιον, γυμνάζω, ἑρωτικὸς, πανδοχεῖον.

Așadar, contribuția lui Austin la relevarea lucrurilor noi (titluri noi, cuvinte noi, *sensuri noi*) față de stadiile de cunoaștere anterioare este remarcabilă, de lăudat și de urmat. Meritele sale reies și din alte contribuții de finețe, în cele mai diferite direcții. Cum am arătat mai sus, noutățile pot privi nu numai forma (p. 49: μετεκβάλλειν *nouum*, fr. \*76 3? Cratinus), ci și sensul (p. 70: ἐκψύχειν 'exsiccare' *hoc sensu nouum* fr. 85 245 Epipharm, Προμαθεὺς ἡ Πύρρα). Citeodată, la aparatul critic, Austin lasă cuvîntul unui editor/comentator de prestigiu, reproducînd *tale quale* textul comentariului, în limba în care a fost scris. Așa este cazul anotațiilor lui Siegmann la fr. 350 *Dubia* = P. Lit. Lond. 77 (ed. pr. Croenert 1906). Textul actual al acestui fragment este rezultat din colaborarea strînsă între Snell, Skeat, Siegmann și Austin. Dacă uneori procedează astfel, de cele mai multe ori însă Austin reface, reîmprospătează comentariul și textul, aducînd la *loci similes* ne-numărate contribuții personale. Deși prezentate cu prudență, acestea din urmă nu sînt mai puțin valoroase și interesante: așa este la 230 14 Adesp. Vet. Schubart 1942, la care Austin propune [Τρι]φάλης?— față de ed. pr. (xe)φαλῆς, — ca nou titlu de comedie a lui Aristofan. Tot astfel, la 95 91 Eupolis Μαριχᾶς Lobel 1968, noul editor propune un [Ἀλκυμέ]ων. Dar la Austin sînt interesante și fragmentele *vechi* reproduse, căci editorul le adaugă întregiri noi (de exemplu, la 254 Adesp. Nov., Grenfell & Hunt 1898). Cînd este cazul, Austin corectează edițiile anterioare în titlurile comediilor, de pildă Θρασωνίδης ἡ Μισοῦμενος (nu invers!) și Σικωνῶνιοι (nu Σικωνῶνιοι!). De acum înainte titlurile vor fi citate cu aceste forme. În comparație cu edițiile anterioare, editorul se arată destul de precaut. Din fr. 148 Men. Θρασωνίδης, Austin renunță la cîteva propuneri de întregire ale ediției princeps (v. 32, 40, 66, 78), în spiritul fidelității față de codice. Chiar atunci cînd dă textul unor papiri publicați mai demult, Austin nu reproduce pur și simplu, ci este la curent cu ultimele emendări pe care, cu prudență le introduce în text, sau prezintă conjecturi proprii, în majoritate plauzibile și convingătoare. Bibliografia în cele mai mărunte chestiuni este adusă la zi, spre exemplu 257 nota la v. 67, despre formula de adresare ὦ τᾶν. Aici, munca editorului a fost imensă. Din probitate, autorul nu se sfiește să revizuiască edițiile anterioare *pro prii*, și chiar să admită că a greșit, indicînd unde. Astfel, fr. 255 p. 277, nota inițială de subsol: *peccavi in editione mea*, în legătură cu Eur. *Cresph.* fr. 66, sau în aceeași pagină, mai jos, în legătură cu Men. *Aspis* 319: *ubi male adnotavi*. De asemenea, paginile 126—127 sînt rezervate exclusiv pentru *Addenda et corrigenda ad Subsidia interpretationis* (Kl. Texte 188 b).

Autorul ne-a obișnuit cu o recoltă de *loci similes* întotdeauna sugestivă; spre exemplu, 96 68 Eupolis Προσπάλτιοι, nota la γῆς ἄχθος. Aproape nici o lecțiune, întregire etc. preferată și introdusă în text de Austin nu trece fără a fi explicată și justificată la *loci similes*, de exemplu 92 32 Eupolis Δῆμοι, fragment la care secțiunea de comentarii apare deosebit de extinsă (p. 85–92). Tocmai partea de *loci similes* dă prilej editorului de a corecta, cînd e cazul, ediții anterioare în unele puncte. Astfel, la p. 99, nota la 95 84 Eupolis Μαριῶς, relativ la Men. Sicyon. 421 ed. Kassel, avertizează: *lege πρωιράω, non πρωράζω*. Din prudență, la \*97 Eupolis? Προσπάλτιοι, mai multe lecțiuni ale ediției princeps Norsa-Vitelli 1933 sau ale altor savanți privind restituiri ale unor sfîrșituri de vers — cum ar fi la v. 14, 16, 19, 21, 23, 30, 31 — nu apar în text, ci sînt date numai la *loci similes*; în text apar restituiri puține, considerate ca singure, la v. 23, 26, 28. Uneori, cînd forma ar putea da naștere la confuzii, este explicată gramatical, de exemplu 95 50 Eupolis? Ταξίρχοι: οὐ παύσει; = *imperat* cf. 99 3–4 Eupolis Χρυσοῦν Γένος. Alteori, se dau scurte indicații cu privire la metrii folosiți, spre exemplu la 63 Aristofan P. Flor. 112, nota la r. 7: *tehr. troch. catal.*, sau informații asupra dialectului: 346 Dubia, nota la v.1: *κτέρας „episch” ed. pr.* Impresionează favorabil numărul mare de persoane menționabile cărora C. Austin le aduce prinos de recunoștință (praef. p. XI); sînt cele care în vreun fel au contribuit la realizarea volumului, cu deosebire W. Luppe. Aceeași pioasă reconsiderare, cînd remarcă de fiecare dată conjecturile dovedite acum corecte ale filologilor din trecut, spre exemplu la 153 Men. Θρασυνίδης — notele la v. 165: „*fin. recte coniecerat Post*”, sau la v. 170: *init. recte coniecerat Wilamowitz*”. De multe ori, Austin face dreptate pînă și multcontestatului Edmonds, spre exemplu 239 26 Adesp Nov., nota — chiar dacă în prefață (p. IX) îl calificase drept *homo sane inconsultus ac temerarius*.

Din punct de vedere orientativ, lucrarea lui Austin este foarte completă. Siglele care urmează după numărul fragmentului sînt cit se poate de sugestive; astfel, după fr. 188 Men. Σικυώνιοι, siglele: P. Sorb. 72 I–VII + P. Sorb. 2272 a – e + P. Sorb. 2273 a–b. Se poate spune că Austin posedă ingenul sintezei sudat perfect cu acela al compartimentării. Și aceasta se vede cel mai bine după prezentarea textelor propriu-zise, la a p a r a t u l f i n a l, foarte voluminos (p. 369–454), în care se cuprind: — o *Comparatio numerorum* între flecare din edițiile lui Demiańczuk, Edmonds, Jaekel, Kock, Koerte, Kurz, Pack<sup>2</sup>, Page, Schroeder, Sandbach, de o parte, și ediția lui Austin, de altă parte (p. 369–380); un *Index editorum principum* în număr de 96, cel mai des fructificați fiind: Grenfell și Hunt, Lobel, Schubart și Wilamowitz-Moellendorff, Turner). Ca și în volumul *Aspis et Samia*, punctul forte, de admirat al lucrării lui Austin sînt i n d i c i i bogăți, diversificați, elaborați cu maximă grijă. *Indices Graeci* (p. 387–454) cuprind nu mai puțin de 9 secțiuni, printre care: *Index poetarum comicorum* (în *papyris commemoratorum* (59 de titluri) etc.; un bogat *Index uerborum comicorum* (p. 395–442), foarte important, deși, în ce privește lexicul propriu-zis, selectiv (*nomina et uocabula potiora*) etc.; *Index uerborum selectorum in commentariis et scholiis usurpatorum* (*quorum nonnulla etiam ipsi comici fortasse usurpauerunt*), p. 444–452 etc.; *Index notabilium uerborum*, și el cu 7 subîmpărțiri, cea mai importantă fiind aici partea de ἀπ᾽ ἐξ λεγόμενα (p. 454); aceasta cuprinde 42 de cuvinte, dintre care 30 lipsesc ca formă sau ca sens din dicționarul LSJ. Oferind la sfîrșit o listă de cuvinte ἀπ᾽ ἐξ, cu specificarea fragmentului, a versului și mai ales, între paranteze, a mențiunii: *deest* LSJ, *LSJ suppl. sau hoc sensu deest* LSJ, lucrarea lui Austin se dovedește o sursă de mare utilitate pentru suplimentele ulterioare ale lexiconului LSJ. Cît privește b i b l i o g r a f i a, la *Compendiorum explicatio* (praef., p. XVII–XXXII), pe lîngă sigle ale unor reviste, colecții etc. fundamentale, sînt date și nume a peste 160 de ucrări și autori.

Sub raport filologic, și textul lui Austin este perfectibil. Trebuie de altfel să spunem că propunerile de conjectură sînt înlesnite de modul onest în care editorul prezintă textul, curat, fără restituiri abuzive, lăsînd spații goale acolo unde restituirile propuse i s-au părut puțin probabile sau unde locul nu a putut fi asanat. Venind cu cîteva conjecturi proprii, metrice, le propunem în atenția editorului ca simple *adiumenta*. Astfel, la fr. 73 Cratinus, v. 85, propunerea lui Luppe, Τ(ι)μο-, nu ne satisface: propunem Τ(ι)β(ε)ιο-?, cf. numele de sclav întîlnit la Menandru; pentru începutul v. 8 din \*80 propunem: δ(ρ)αμ(ι)ᾶτων ἔκτων; la 85 64: ?ἀγ(α)γών ποτε, e.g.; 116: οὐχ ὀρ(ῶ); 152: δ(η)μοσίων 270: ] ἀ]ψ' ἰδε[ῖν, 439: ἀλλὰ να[ι]; 494: οὐτ[ὸς εἰμ' ἐγών]; 87 29: εἰ τ[ις] χορός mai curînd decît π[ῆ]ξ sau ἀπ[ι]ας; 244 70: βλέπω σε' γ(ῶ) sau σε γ[ᾶρ]; 245: οὐ μὲν ἀ[λλ]᾽ ἀδ[ε]; 251 4–5: [σὺ δὲ λαμβάν]ων κτλ.; 11: τὰ δύο σοι τ[ᾶ]λαντα sau τ[ᾶ]λλας; 258 159: ἐμπα[ν]ές; 261 14: οὐδ' [ἔ]ρα] κό[ψ]ις [μέ]τ[ε]ρ[ε]ς [ἢ] με κό[ψ]ις; cf. v. 2 din același fr.: οὐκέτι με κόψεις κτλ.; 262 26: [β]ε[λ]τις; la 263 Adesp. Nov., în legătură cu formația cuvîntului ὑπερκάκως, în nota la v. 4 editorul aduce cîteva paralele din Menandru, la care am putea adăuga: ὑπερήφανος, ὑπέρθος (Jaekel), ὑπερογκος (Jaekel), ὑπέρπικρος; în fine, 264 10: γυναικας φ[ί]λαις și 265 2: κ]ύσσαθ' ἡ κόρη.

În ciuda calităților eminente, cartea nu este ferită de critici. I se poate aduce de fapt o singură obiecție critică de principiu. După ce o lași din mână, ea îți apare completă într-un sens, incompletă în altul. Completă pentru că inventariază, cel puțin în câteva date informative esențiale, absolut tot ce s-a păstrat pe papiri — și din acest punct de vedere face același serviciu ca și revista „Lustrum” — dar incompletă întrucât nu reproduce toate textele. Când fragmentele sau comentariile la fragmente, cataloage etc. se găsesc în ediții de mare circulație, „clasice”, textul acestora este omis la Austin, dându-se numai indicarea ediției respective, de exemplu: 105 P. Brit. Mus. 2562. Ed.: Koerte *Men.* I 150 etc. S-a pornit desigur de la premisa că toată lumea are la dispoziție edițiile Teubner. Ca editor, autorul are o justificare în economia de spațiu, precum și în intenția mărturisită de a reproduce ulterior integral și textele absente acum. Oricum, volumul trebuie să fie folosit cu încă alte instrumente de lucru pe masă, dar este cel mai complet dintre ele. Un hiperexigent ar obiecta și că numai rareori editorul dă indicații privind starea papirusului (astfel, la p. 252, fr. 243 P. Petrie I 4 (1) sau 244 P. Hibeh 5), iar la partea de *μὲνόςτοιχοι* (p. 333—336) nu se reproduce nici un text, făcându-se trimiterea la ediția Jaekel.

În final, câteva sugestii: 1. La setul de date atât de utile și complete pus în fruntea fiecărui fragment, autorul ar fi putut adăuga — și acest lucru e important mai ales în cazul în care nu se dă textul — numărul de versuri pe care-l conține fragmentul, eventual și specificația: atâtea versuri lizibile, atâtea parțial lizibile, atâtea ilizibile, atâtea păstrate în anumite urme. 2. Pe baza unor lucrări ca cea de față s-ar putea stabili o evidență a noutăților apărute pe papiri la fiecare descoperire menandrică. 3. Acum, după editarea lucrării lui Austin, pentru a veni în ajutorul editorilor, filologilor, studenților, se simte nevoia întocmirii unui dicționar de concordanțe pentru comedia veche, nouă sau cel puțin pentru un autor, de pildă Aristofan sau Menandru, așa cum există pentru Homer.

Așadar, noutatea lucrării lui Austin stă în aceea că: — a adunat pentru prima dată tot ce s-a găsit pe papiri în materie de comedie greacă (deși nu a reprodus toate textele, dar la asemenea volum era singura soluție); — le-a dat o numerotare unitară; — a alcătuit un fel de „fișă personală” a fiecărui fragment, așezată la început — a înlesnit consultarea acestei lucrări, comparația în interiorul ei și compararea cu alte lucrări complementare prin indici de o valoare incontestabilă.

Totuși, Austin subsumează și acest volum unei viziuni de ansamblu. În prefața la *Indices Graeci* (p. 385, cf. *praef.* p. X) se anunță intenția autorului de a pregăti, la o dată în viitor, un *Lexicon Comicum Graecum, ad totam Comoediam Graecam spectans*. Se va umple astfel o lacună gravă, depășindu-se indicele lui Iacobi, vechi de peste un secol. Dar nici el nu reprezintă decât volumul al IX-lea și ultimul dintr-un proiect grandios — întreprindere ambițioasă. După cum se spune în prefață (p. X), Colin Austin împreună cu Rudolf Kassel vor edita întreaga comedie greacă într-un singur corpus, intitulat *Poetae Comici Graeci*, unde se vor cuprinde — și aceasta e noutatea — toți comicii greci, inclusiv comediografii din Sicilia și Magna Graecia, mimii, phylacii și alți poeți din epoca elenistică și romană, așezați în ordine alfabetică în 9 volume: vol. I: *Prolegomena, Testimonia de Comoedia, Fasti, Didascaliae*; II: *Alexis, Antiphanes* etc.; III: *Aristophanis fabulae undecim*; IV: *Aristophanis fragmenta, Cratinus* etc.; V: *Diphilus, Epicharmus, Eupolis* etc.; VI: *Menander*; VII: *Pherecrates, Philemon, Plato Comicus, Sophron* etc.; VIII: *Adespota*; IX: *Indices, Lexicon Comicum Graecum*. Obiecția noastră de fond va cădea atunci când volumele uriașului corpus vor include și fragmentele păstrate în tradiția indirectă, iar textele vor fi reproduse în întregime. Însăși această activitate filologică se înscrie unui curent de inventariere globală a patrimoniului de text clasic pe plan internațional. În același curent intră, desigur, și *Adespota nuper reperta*, pe care și-au propus să le editeze C. Corbato și elevii săi din Triest (v. *praef.*, p. IX).

Acum vedem mai clar: Austin a procedat cu înțelepciune atunci când a pornit de la ediții filologice pentru o operă (*Aspis, Samia*), un autor (Euripide — fragmentele papiracee), un sector de investigație (*Fragmenta Comicum Graecorum in papyris reperta*), dar ținând în final o operă de cuprindere a unui întreg domeniu de care, dacă va fi dusă la bun sfârșit, numele său va fi legat pentru totdeauna.

Unei culegeri de proporțiile celei pe care o discutăm, atât de pretențioasă ca realizare grafică, îi erau inerente măcar câteva scăpări tipografice. Am notat: la p. XVIII: *Bulletino*; p. XX: *gesamt*; p. 114 (*app. crit.*): *descried*; în partea de sus a paginilor 173—179, numărul fragmentului 164 din *Men. Κόλαξ*, apare greșit ca 163; numărul paginii 196 e inversat: 169; p. 318: *n* allem. Cu toate acestea, FCG e apărută în condiții grafice excepționale, cu greșeli de tipar minime.

Plină de noutăți și ușor de consultat, lucrarea se recomandă de la sine ca un instrument de lucru de prim ordin.

Constant Georgescu

ARCHIMÈDE, Tome III. *Des corps flottants, Stomachion, La méthode. Le livre des lemmes, Le problème des bœufs*. — Tome IV. *Commentaires d'Eutocius et fragments*. Texte établi et traduit par Charles MUGLER. Paris, Les Belles Lettres, 1971, 1972, [X] + 180[–184] și [VIII] + 223[–226] p. în majoritate duble. (Collection des Universités de France)

Cel mai întins text din al treilea volum al operelor Siracuzanului este *Despre corpurile plutitoare* (Περὶ τῶν ὀχουμένων, în două cărți), al cărui original e cunoscut doar din 1899, când a fost descoperit palimpsestul de la Ierusalim. Versiunea greacă a tratatului are însă nu mai puțin de opt lacune, pentru a căror completare Mugler recurge la traducerea latină din 1269 a lui Guillaume de Moerbeke: pasajele latinești sînt uneori de mică întindere (în jur de zece rînduri), altele însă de proporții mari (de exemplu în cartea a doua, de la p. 29, rîndul 6, pînă la p. 36, r. 7, sau, în aceeași carte, de la p. 53, r. 3, la p. 57, r. 16; amănunte despre tradiția acestui text, ca și a altor două din volum, am dat în publicația noastră din 1973, p. 234 și 236).

Studiind legile staticii fluidelor și condițiile de echilibru ale solidelor cufundate într-un fluid sau plutind pe el, Περὶ τῶν ὀχουμένων este lucrarea în care Arhimede se apropie cel mai mult de fizica teoretică. Dar demonstrațiile teoretice fuseseră verificate experimental de el, chiar dacă ne-am gîndi numai la faimoasa „baie a lui Arhimede” (legenda e relatată de Vitruviu, în prefața cărții a noua, paragrafele 14–23 ale traducerii românești, 1964, p. 363), cînd savantul ar fi „întuit” principiul fundamental al hidrostaticii. Editorul scoate foarte bine în evidență (p. 3–4) cele două puncte diferite de vedere ale lui Arhimede: în cartea a doua, el presupune ca paralele liniile drepte după care corpurile — și, în particular, porțiunile de lichid — își exercită presiunea, propoziție valabilă numai pentru corpuri de dimensiuni reduse, la scara omului; dar propoziția 2 din cartea I (ca de altfel toată prima carte) se referă la corpuri ale căror verticale converg în centrul Pămîntului: e vorba deci de corpuri de dimensiuni mari, la scara planetei. Citez începutul propoziției (p. 7, r. 12–14; textul lui G. de Moerbeke): *omnis humidi consistentis ila, ut maneat inmolium, superficies habebit figuram sperae habentis centrum idem cum terra*. Afirmatia, dedusă din ipoteza convergenței verticalelor, că suprafața unui lichid în stare de echilibru are formă sferică este cea dintîi — și, vreme de veacuri, singura — tentativă de a explica printr-un raționament matematic observația curbării mării, observație familiară locuitorilor de pe țărmurile Mediteranei. Cu un secol înainte, Aristotel propusese o explicație lipsită de rigoare matematică, iar la publicarea cărții lui Arhimede această propoziție a trezit proteste, chiar și din partea lui Eratostene: teroarea care a cuprins bovinele după teorema lui Pitagora n-a rămas unică în istoria științei. Astăzi, propoziția lui Arhimede e socotită drept una din temelile fizicii și ale științelor naturii, iar geologia modernă o utilizează la explicarea formei straturilor sedimentare.

Întorcîndu-ne la punctul de vedere filologic, semnalez întîi ortografia latină a lui Guillaume de Moerbeke: *spera e sphaera*, apoi *periferia*, *emiolla* (dar *hemiolium* la p. 33, r. 28), *aequedistantes* (dar *aequidistantes* la p. 30, r. 24) etc. În textul grecesc, atît aici cît și în restul volumului, regăsim cunoscutele inconsecvențe în redarea formelor doric, ca *σχῆμα* (p. 8, r. 19; etc.), dar *σχάματα*, *σχάμασι*, *σχάματος* pe aceeași pagină (70) cu *σχημάτων*, *σχηματι*, *σχήμασι*, *σχήματα*... La p. 11, r. 12, σπερών trebuie corectat în στερεών (cf. p. 9, r. 5; p. 13, r. 12); la p. 49, r. 15, ΑΒΑ trebuie schimbat în ΑΒΔ.

Al doilea text din volum e opusculul Στοιμάχιον, în care se aplică analiza geometrică la un joc de îăbdare constînd în „pavare” unei plăci pătrate sau dreptunghiulare cu 14 lamele de fildeş, de forme triunghiulare ori poligonale. Jocul nu e creat de Arhimede, dar el a încercat să-l ridice la rangul de problemă, postulînd ca suprafețele lamelor să fie unele multiplele altora. Textul e păstrat fragmentar, prima parte (în grecește) provenind din palimpsestul de la Ierusalim, iar al doilea fragment reprezentînd o traducere arabă, retrasută în germană de orientalistul H. Suter (*Syntemachion*)! În 1899, Mugler gădă textul grec (și el cu numeroase lacune) și versiunea germană a traducerii arabe, însoțindu-le, firește, de traducerea franceză.

Din Περὶ τῶν μηχανικῶν θεωρημάτων πρὸς Ἐρατοσθένην ἔφοδος ni s-au transmis — tot în palimpsestul de la Ierusalim, uneori într-o stare jalnică, îndeosebi spre sfîrșit, unde paginile seamănă mai mult a ediție de papirus, cu litere, silabe ori cuvinte izolate care se îfesc din

rînduri — rînduri de puncte —, în afara scrisorii introductive, numai cincisprezece propoziții. Aici, după ce a demonstrat încă o dată, dar printr-un procedeu static deosebit de cel utilizat înția oară, propoziția privind aria segmentului de parabolă, Arhimede își aplică metoda la compararea volumelor și la găsirea centrelor de greutate. Partea finală, în măsura în care a putut fi descifrată, pare să prezinte primul  $\kappa\upsilon\beta\iota\sigma\mu\acute{o}\varsigma$ , prima măsurare exactă a unui volum limitat în parte de o suprafață curbă cu ajutorul unui volum limitat în întregime de planuri, deci cu ajutorul unui cub. „Ce coup de génie, spune Mugler (p. 80), est, dans l'espace à trois dimensions, le pendant de la quadrature exacte de la parabole dans le plan” — și Arhimede își dă pe deplin seamă de însemnătatea acestei descoperiri. Gravele lacune ori părți indescifrabile din palimpsest sînt date de Mugler cu completările lui Heiberg și, uneori, cu raționamente întregi reconstituite de învățatul danez. Trebuie îndreptate două greșeli de tipar:  $\acute{\epsilon}\pi\iota\pi\epsilon\delta\omicron\nu$  la sfîrșitul rîndului 14 de la p. 82 și  $\mu\epsilon\tau\epsilon\nu\epsilon\chi\theta\acute{\epsilon}\nu\tau\iota$  la p. 117, r. 21; las deoparte erori mărunte, ca în aparatul critic de la p. 114, r. 11—12; aparatul ne lasă să ghicim unele sigle absente, ca la p. 83, r. 24 și 26, ori p. 84, r. 8 și 15. Dacă la p. 122, r. 6, anacronismul înfierat ca interpolare în nota traducerii franțuzești e pus efectiv între paranteze drepte în textul grec, Mugler lasă intact textul tradițional la p. 87, r. 6 (fără nici o indicație în aparatul critic), deși nota versiunii franceze semnalează că  $\mu\epsilon\tau\epsilon\nu\epsilon\chi\theta\acute{\epsilon}\nu\tau\iota$  este interpolat. Arhimede neutilizînd acest termen, ci  $\acute{o}\rho\theta\omicron\gamma\omega\nu\acute{\iota}\omicron\varsigma\ \kappa\acute{\alpha}\nu\omicron\nu\ \tau\omicron\mu\acute{\alpha}$  (deci titlul  $\tau\epsilon\tau\alpha\gamma\omega\nu\acute{\iota}\omicron\varsigma\ \mu\epsilon\tau\epsilon\nu\epsilon\chi\theta\acute{\epsilon}\nu\tau\iota$ ) nu e cel dat de autor).

*Le livre des lemmes* ne este transmis într-un mod care poate produce delicii multor filologi, lăsînd în suspensie problema autenticității ei (ar fi muncă unui compilator de texte diverse, dintre care unele ar putea fi arhimedice; Mugler, p. 131). Într-adevăr, textul e păstrat într-o versiune arabă a lui Thabit-Ben-Corrah (care trăia în secolul al IX-lea la Bagdad), adnotată de Almoctasso-Abul-Hasan (forma numelor arabe o dau ca Mugler); versiunea arabă a fost tradusă în latină de „Graevus”, spune Mugler (să fie J. G. Graevus, sau Greffe, latinizat Graevius? cf. Eckstein, *Nomenclator philologorum*), cu comentarii de Samuel Forster (? Londra, 1657), apoi de orientalistul Abraham Ecchellensis, cu comentariul lui G. A. Borelli (Florența, 1661). Mugler reproduce textul latin al lui Ecchellensis (pe care îl traduce în franțuzește); dar înțegă textul latin apare și un text grec, de fapt o retroversiune, din latină în dialectul doric, făcută de Evangelos Stamatis (1965), reconstituind raționamentul complet al propozițiilor, care sînt doar rezumate în versiunea arabă și, de la sine înțeles, în cea latină. Mai departe, recensentul trebuie să se limiteze la cîteva fapte: *Liber assumptorum* (Stamatis le numește  $\delta\epsilon\chi\alpha\pi\acute{\epsilon}\nu\tau\epsilon\ \theta\epsilon\omega\rho\eta\mu\alpha\tau\alpha$ ) cuprinde, prin urmare, cincisprezece propoziții de geometrie elementară, din care sînt relevabile doar propozițiile 4—6 și 14. În 4—6, sînt cercetate proprietățile unei figuri cuprinse între trei semicercuri tangente două cîte două, cu diametrele pe aceeași dreaptă, diametrul celui mai fiind suma celorlalte două diametre și semicercurile aflîndu-se toate de aceeași parte a dreptei. Arhimede (?) numește figura  $\acute{\alpha}\rho\beta\eta\lambda\omicron\varsigma$ , „cuțitul pantofarului”. Propoziția 14 se ocupă de o altă figură plană, numită *salinon* în versiunea lui Ecchellensis,  $\sigma\acute{\alpha}\lambda\iota\nu\omicron\nu$  de Mugler (p. 131), dar  $\sigma\acute{\epsilon}\lambda\eta\nu\omicron\nu$  de Stamatis (cf. p. 159 a traducerii, nota 1:  $\sigma\acute{\epsilon}\lambda\iota\nu\omicron\nu$ ?  $\sigma\acute{\alpha}\lambda\iota\omicron\nu$ ?  $\sigma\acute{\epsilon}\lambda\iota\nu\omicron\nu$ ? lat. *salinum*); cum descrierea pe care o dă Mugler figurii nu mi se pare limpede, trec peste detalii. Despre textul doric al lui Stamatis nu cred că e cazul să spun ceva, iar din textul latinesc (sec. XVII!) semnalez un *nouendecim* (repetat) la p. 146, *chordeae* (p. 153, greșeală de tipar, ca și *set* pentru *sed* la p. 157, prop. 12): opusculul nu are, evident, nici un fel de aparat critic. Cred însă că mai merită să fie menționate cuvintele (p. 137, prop. 2): „...in propositionibus, quas confecimus de rectangulis (p. 143: „...confecimus in expositione tractatus de triangulis rectangulis); Mugler precizează, după Heiberg, că o asemenea carte a lui Arhimede pare să fi fost cunoscută numai de autorii arabi. (Bănuiesc că tot vreun traducător arab se ascunde în spatele siglei „Arabs” pe care o găsesc fără nici o explicație în aparatul critic de la p. 6.) Alt altocîtă avem la p. 155, *ex nostro tractatu de figuris quadrilateralis*: Mugler afirmă că e unica menționare a unei lucrări de acest fel atribuite lui Arhimede. Ultima remarcă despre leme: n-am găsit în textul latin formula „Q.E.D.” din amintirile școlarești; încheierea e întotdeauna *et hoc est quod uoluimus*, la Stamatis  $\delta\acute{\epsilon}\delta\epsilon\iota\kappa\tau\alpha\iota$  (sau  $\delta\eta\lambda\omicron\nu$ )  $\omicron\upsilon\acute{\nu}$   $\tau\omicron$   $\pi\acute{\rho}\tau\epsilon\theta\acute{\epsilon}\nu$ .

Cu  $\Pi\rho\acute{o}\beta\lambda\eta\mu\alpha\ \beta\omicron\epsilon\iota\kappa\acute{o}\nu$  (*Problema bovinum*), coborîm iarăși în arena aritmeticii mai mult ori mai puțin amuzante. Sînt 22 de distihuri elegiace, precedate de o prezentare de cîteva rînduri; autenticitatea textului e pusă sub semnul îndoielii de criticii moderni, deși izvoarele antice îi atribuie lui Arhimede problema. Mugler (p. 167) socotește arhimedică și redactarea, în versuri, ca o glumă bucolico-matematică, pentru că întrebarea este tocmai cîți tauri, boi și vaci ai lui Helios pășteau în Sicilia natală a lui Arhimede. În terminologia noastră, avem un sistem (diofant, cu cinci secole înainte de Diofant) de șapte ecuații, dar cu opt necunoscute: nu e de mirare că problema a putut fi complet rezolvată abia de algebra secolului al XIX-lea, ea oferind dificultăți grave chiar analizei moderne. Scoliile reproduce de Mugler la finele textului

dau numai o soluție parțială, pe care cititorul român o poate găsi și în cartea *Probleme celebre din istoria matematicii* de Florica T. Câmpan (București, 1968, p. 14; întregul capitol prim al cărții, intitulat *Problema despre taurii Soarelui*, este o prezentare detaliată, cu puține inexactități de ordin istoric, a scrierilor lui Arhimede; la fel capitolul lui Octav Onicescu în *Figuri ilustre ale antichității*, 1967, p. 248—277, unde se găsește și problema noastră, în „hexametri” românești). Păcat că Mugler nu s-a achitat de făgăduiala (tom. I, p. XXV) de a relata istoria descoperirii și publicării acestui text de către Lessing: în tomul III, p. 169, ni se spune prea puțin. Din epigramă, pomenesc (p. 170, r. 12) un imperfect fără augment,  $\xi\sigma\alpha\nu$ , ca de pildă în *Iliada*, 1, 267. Identificarea lui „Struve” citat în nota de la p. 170, r. 3, rămâne în seama cititorului: trebuie să fie editorii din 1821 (cf. Florica T. Câmpan, p. 46). Dar aparatul filologic al întregului tom III poate furniza prilejuri de critică: siglele (manuscrite și ediții) de la p. IX sînt pe de o parte prea numeroase (textele volumului se bazează doar pe trei sau patru manuscrise, față de cele nouă enumerate acolo, și pe patru ediții din cele șapte citate), pe de altă parte prea sărace (pentru că nu includ reconstituirea lui Heiberg și nici nume de editori ori cercetători ca „Reinach”, citat fără nici o indicație la p. 83, r. 28 etc., ori „Comm.” de la p. 29, r. 7, 16 etc.; e vorba de Th. Reinach, care traduce *Metoda* în 1907, și de F. Commandino, de la a cărui moarte s-au împlinit, la 3 septembrie 1975, patru veacuri).

Din conjecturile lui Charles Mugler, o relev — pentru întregul volum — doar pe cea de la p. 20, r. 9:  $\xi\zeta\omega\theta\acute{\eta}\sigma\epsilon\tau\alpha\iota$  în loc de  $\xi\zeta\omega\theta\acute{\eta}\sigma\epsilon\iota(?)$ ; „dorizarea” textului nu mai trebuie amintită. Între  $\tau\acute{\omega}\nu \delta\chi\omicron\upsilon\mu\acute{\epsilon}\nu\omega\nu$  ni s-a păstrat (cit s-a păstrat!) în redactarea originală, doriană, pe cînd  $\Sigma\tau\omicron\mu\acute{\alpha}\chi\iota\omicron\nu$  amestecă formele dorice cu cele atice în mai mare măsură decît *Metoda*, iar *Problema boilor* folosește limba homerică.

Pentru că și al patrulea tom poartă numele lui Arhimede, socotesc că se cuvine să vorbim întîi despre fragmente. Din păcate, ele se reduc la două: unul despre poliedrele semiregulate, păstrat la Pappus, 5, 34, al doilea din *Catoptrica* (în Teon din Alexandria, comentariul la *Almagest*, 1, 3). Primul fragment, destul de întins (p. 202—205 Mugler), fiind urmat de scoliile și de cîteva rînduri din *Definițiile* lui Heron), dar despre care nu știm dacă e rezumatul unei opere pierdute, o parafrază ori o transcriere în  $\kappa\omicron\iota\nu\eta$  a unui text dorian, enumeră treisprezece figuri „descoperite” ( $\epsilon\upsilon\tau\epsilon\theta\epsilon\nu\tau\alpha$ ) de Arhimede, construite însă toate efectiv abia de Kepler, în *Harmonice mundi*; scoliile la Pappus reproduc de Mugler ne arată că, din cele treisprezece poliedre, cinci pornesc de la Euclide; neîțița lui Heron se referă însă la Platon, nu la Arhimede: e adevărat că tetradecaedrul ( $\tau\epsilon\tau\alpha\sigma\alpha\epsilon\kappa\alpha\iota\delta\epsilon\kappa\alpha\epsilon\delta\rho\nu$ ) descris este identic cu unul amintit de Pappus ca aparținînd Siracuzanului. Fragmentul din *Catoptrica* are numai vreo paisprezece rînduri și pare într-adevăr (după A. Rome, 1932) extras din *uolumine ingenti* pe care îl citează Apuleius: e vorba de refracția luminii.

Dar partea cea mai mare a tomului al IV-lea e ocupată de comentariile lui Eutocius la  $\pi\epsilon\rho\iota \sigma\phi\alpha\iota\rho\alpha\varsigma$  kai  $\kappa\upsilon\lambda\iota\nu\delta\rho\upsilon$  (p. 12—140), la  $\chi\omicron\upsilon\kappa\lambda\omicron\upsilon \mu\acute{\epsilon}\tau\rho\eta\varsigma$  (p. 142—163) și  $\pi\epsilon\rho\iota \acute{\epsilon}\pi\iota\tau\epsilon\delta\omega\nu \iota\sigma\omicron\rho\omicron\nu\pi\iota\kappa\omega\nu$  (comentatorul scrie așa; p. 166—196). Eutocius s-a născut pe la sfîrșitul secolului al V-lea, la Ascalon, dar dintr-o familie tracă; firește, nu e locul să vorbim aici despre opera lui, *Astrologumena*, nici despre comentariile la *Conicele* (1—4) lui Apollonius. Nu se știe de ce, din Arhimede, s-a limitat la cele trei lucrări amintite: poate nu le cunoștea pe celelalte? în orice caz, e limpede că Eutocius dispunea, pentru  $\chi\omicron\upsilon\kappa\lambda\omicron\upsilon \mu\acute{\epsilon}\tau\rho\eta\varsigma$ , numai de versiunea actuală, care pare să fie un extras dintr-o operă mai amplă. Citatele propriu-zise din Arhimede sînt făcute de obicei cu grijă, respectînd uneori înseși formele doriene, chiar dacă în cele din urmă se revine la limba  $\kappa\omicron\iota\nu\eta$  familiară comentatorului. Importanța lui Eutocius pentru istoria matematicii consistă în dezvoltarea dată de el măsurării cercului: cum Arhimede (sau abreviatorul) omise operațiile de calcul, comentatorul, prin exemple concrete citate (opusculul are șase pagini, comentariul are 22), ne introduce în procedeele de calcul aritmetic al grecilor vechi. Dar și istoria geometriei îi datorează — cel puțin cele vreo zece rezolvări ale dublării cubului („problema deliană”), scoase din texte în mare parte pierdute astăzi (unele în versuri), de la Archytas din Tarent (în jurul anului 400 î.e.n.) pînă la Sporus din Niceea (în jurul anului 300 e.n.). În propoziția 4 din cartea a doua *Despre sferă și cilindru*, completarea demonstrației, făgăduită de Arhimede, a dispărut; Eutocius încearcă s-o reconstituie după ceea ce a găsit  $\acute{\epsilon}\nu \tau\iota\nu\iota \mu\acute{\epsilon}\nu\omicron\iota\alpha\iota \pi\alpha\lambda\alpha\iota\omega\iota \beta\iota\beta\lambda\iota\omega$  — și continuă cu cîteva cuvinte care ni-l apropie:  $\omicron\upsilon\delta\acute{\epsilon} \gamma\alpha\rho \tau\eta\varsigma \epsilon\iota\varsigma \pi\omicron\lambda\lambda\acute{\alpha} \zeta\eta\tau\eta\sigma\epsilon\omega\varsigma \acute{\alpha}\pi\acute{\epsilon}\sigma\tau\eta\mu\epsilon\nu$  (p. 88, r. 25—26); frazele următoare îl vădese drept un autentic filolog, aplicat la critica de text în care ține seamă de istoria limbii, de evoluția terminologiei, identificarea greșelilor, menționarea variantelor..., încît mi se pare justificată mîndria cu care spune (p. 99, r. 8—9):  $\kappa\alpha\theta\acute{\omicron}\lambda\omicron\upsilon\mu\epsilon\nu \omicron\upsilon\tau\iota\nu \omicron\upsilon\tau\omega\varsigma \acute{\alpha}\nu\alpha\lambda\acute{\omicron}\gamma\epsilon\iota\tau\alpha\iota \kappa\alpha\iota \sigma\upsilon\nu\tau\theta\epsilon\tau\alpha\iota \tau\omicron \pi\rho\acute{\omicron}\beta\lambda\eta\mu\alpha$ .

În acest ultim volum, Mugler propune mai multe conjecturi decît în celelalte, dar ele sînt de obicei minore. Notele complementare (destul de abundente, ca și în tomul al treilea)

cuprind, aproape fatal, o greșeală de tipar în numeralele grecești; mă refer la nota pentru p. 158 (aflată la p. 212), unde, în rândul 2 de jos, lui  $\theta$  îi lipsește linia superpusă, mascând astfel eroarea comentatorului. Volumul se încheie cu un „index des noms” foarte inegal: la unii autori antici cunoscuți se dau explicații amănunțite (Aristarh, Ptolemeu etc.), la alții — poate mai puțin cunoscuți — nu se spune nimic; la fel procedează Mugler și cu autori mai noi: Heiberg e prezentat pe larg, dar „Wurm, Fr.” are doar o trimitere (numai la vol. I, deși mai apare și în vol. III, p. 168). S-ar părea că au fost cuprinse în indice numai numele citate în introducere și în notițele de prezentare a fiecărui tratat, nu și numele care apar numai în aparatul critic.

La sfârșitul recenziei întîiului volum din ediția lui Mugler mi-am exprimat rezerva față de eventualele rezerve filologice în judecarea unei opere nefilologice. Strădaniile savantului editor nu au nevoie de aprecierile mele. Îmi îngădui însă o dorință. Dacă prima ediție critică (a lui Heiberg) s-a dovedit în curînd incompletă, să-i fie hărăzită și lui Charles Mugler descoperirea de texte noi: sînt convins că ar fi fericit să reediteze impresionantul corpus, îmbogățit și împlinit.

Traian Costa

CICÉRON, *Aratea. Fragments poétiques*. Texte établi et traduit par Jean SOUBIRAN. Paris. Les Belles Lettres, 1972. [3] f. + 317[-318] p. din care o parte duble. (Collection des Universités de France)

Din capul locului trebuie să spun că îmi vine foarte greu să scriu despre această carte, a cărei apariție este, incontestabil, un eveniment. Soubiran ne amintește (p. 146-147) că secolul acesta, în afara *Arateelor* compatriotului nostru Victor Buescu (mort acum cîțiva ani), a contribuit la cunoașterea operei poetice a lui Cicero doar prin W. Morel (*Fragmenta etc.*, 1927, p. 66-79: nu cuprinde *Aratea* și traduceri din tragedii grece), W. W. Ewbank (*The poems of Cicero*, 1933; aspru judecată de Buescu și neconsultată de noul editor), trei ediții ale lui A. Traglia (1950-1952, 55 și 91 pagini; 1962, 153 pagini, fără aparat critic; 1963, 142 pagini; Soubiran a folosit-o numai pe a doua) și una a lui E. Panichi (numai *Aratea*, 1969). Dar din cele șapte ediții pe care le-am înșirat, Soubiran consideră că numai a lui Buescu și a lui Traglia sînt demne să figureze printre cele care „ad emendanda carmina plurimum contulerunt” (p. 153, 155); cum ediția lui Traglia e lipsită de aparat critic, rezultă că rămîn în competiție doar Buescu și Soubiran. De aici dificultatea pe care, sînt sigur, ar întîmpina-o oricare dintre noi recenzînd amplul volum al profesorului de la universitatea din Toulouse (-Le-Mirail).

Întîina introducere (p. 1-147) are de înfruntat probleme grave. Întîiul capitol e de istorie literară exterioară, prezentînd opera poetică a Arpinatului, în perioada de tinerete („une jeunesse étendue jusqu'à la quarantaine”, p. 26; *Pontius Glaucus*, pomenit numai de Plutarh, din care nu ni s-a păstrat nimic; *Nilus* și *Vzorius*, cunoscute numai prin titluri; *Alcyones*, din care ne-au rămas aproape doi hexametri; *Aratea*, singura cunoscută și prin tradiție directă în parte, datînd din anii 90-89; *Thalia maesta*, cu titlul incert, redusă la un vers și un cuvînt; în fine *Limon*, din care avem cele patru versuri despre Terențiu) și „epopeile de maturitate” (*De consulatu suo*, din anul 60; *De temporibus suis*, din anii 55-54: numai referințe, deși la p. 149 și 307 sînt numite fragmente; *Marius*, probabil între anii 57-54: un singur fragment mai mare de un vers — sau de un cuvînt: numai din autoreferințe știm de o epopee închinată expediției lui Caesar în Britania, din anul 54, care poate că nici n-a fost publicată). A treia vîrstă poetică (E. Castorina o numește „anti-poetică”) a lui Cicero, bătrînețea, ne-a lăsat doar traduceri întîmplătoare ale unor pasaje sau versuri răslețe din Homer, din cei trei tragici sau din alți poeți, vestiți ori anonimi (toate din anii 45-44, sau reluate în tratatele filozofice ale acelor ani; multe pasaje par să fi făcut parte din izvoarele grecești ale tratatelor), precum și citeva „epigrame”, suspect de puține și aproape toate suspecte. Aceasta este întreaga lui operă poetică, „păstrată” într-un fel parcă anume hărăzit să furnizeze cîmp de exercițiu — ori de bătaie! — sagacității și combativității, uneori numai imaginației filologilor, începînd chiar cu Cicero.

Al doilea capitol a introducerii lui Soubiran e consacrat prestigiului poetic al lui Cicero, văzut atît prin judecata criticilor (antici), cît și prin influența lui asupra poezilor de după el; „le bilan est décevant” (p. 69) din amîndouă punctele de vedere. „Detractorii” s-au manifestat chiar în timpul vieții sau curînd după aceea, printre ei figurînd Cassius Seuerus, Seneca filozoful, Quintilian, Tacit, Martial, Iuvenal, Plutarh... Această unanimitate a unei



Intregi pleiade în denigrare, unică în literatura veche, Soubiran o explică în felul următor: „Cicéron fit du tort à ses propres poèmes, d'abord en les vantant au delà de toute discrétion, et surtout en produisant des œuvres en prose d'une exceptionnelle qualité” (p. 71); de aici antiteza schematică a lui Cassius Seuerus: Cicero poet prost, Vergiliu prozator prost. Înfruntarea lui Cicero asupra poeziei de după el n-a fost studiată sistematic niciodată, piedicile fiind considerabile și în parte de neînălțurat; din cele vreo 870 de versuri păstrate, cam 760 sînt traduse: poezii de mai târziu îl imită pe Cicero — ori originalul grec? cînd Cicero (în poezia originală) și Lucrețiu coincid, cine pe cine a imitat? nu cumva amîndoi pe Ennius, cum putea face și Vergiliu? Situația nu e cu nimic mai limpede nici pentru Ovidiu ori pentru secolul I al erei noastre; mai târziu, doar erudiți ca Suetoniu, Gellius, Macrobiu (?) sau comentatori ca Serulius par să-l fi avut în minte.

„Interesul literar” pentru poezia lui Cicero a reînviat, spune Soubiran (capitolul III; p. 86), abia în ultimii ani, dar nu atît în legătură cu opera originală („Cicéron poète de génie: une illusion de celui qui, en politique, s'en fit beaucoup d'autres...”, p. 87) cît pentru traduceri („une occasion rare de dégager à la fois la conception antique de cet exercice et les tendances personnelles de notre poète”, *ibid.*). *Arateele* sînt „în principiu o traducere fidelă”, dar... cu numeroase inexactități, confuzii (Germanicus va fi cumult mai riguros), „avec une superbe ignorance des réalités astronomiques” (p. 91); practic, Cicero prescurtează uneori, alteori adaugă (...după edițiile comentate care existau deja); în ultimă instanță, el „prétend donner à ses compatriotes, plutôt qu'une image exacte du poème aratéen, un nouvel Aratos en latin” (p. 88), încercînd cu culorile proprii poeziei latine, încercare interesantă, „où éclatent déjà l'intelligence et les dons littéraires de l'adultescentulus qui la conçut” (p. 93). Mai puțin ambițioase, traduceri din Homer și tragici sînt mai izbutite (după o experiență literară și de viață de aproape o jumătate de secol!); totuși, nu lipsesc nici acum micile „remanieri” ori... greșeli (Ulise argian), metaforele și epitele „homeric” sînt de obicei suprimate, sau înlocuite cu altele, iar notațiile descriptive și pitorești se multiplică. Sofocle e și el „devvoltat”, cîteodată însă în mod fericit; între *δενῆς Ἐχιδνῆς θρέμμα* și *τὸν τε χρυσέων* (*Trach.*, 1099; la Cicero v. 41 și 43: simplificare? confuzie între Echidna și hidra din Lerna?), traducătorul intercalează versul *haec interemit tortu multiplicabili*, iar următorul vers, sofocleic, *draconem auriferam optulu adseruantem arborem*, reprezintă un „remarquable effet métrique qui traduit la longueur du dragon: s'enaire composé de cinq mots longs reliés les uns aux autres par éllision, sans un seul intermot net” (p. 275, nota 3), ceea ce se poate aplica în parte și „interpolării”. Un studios atît de avizat și de consumat al versificației este, nici vorbă, în largul lui în amănunțitul paragraf despre limbă, stil și metrică (p. 96—105). Din acest punct de vedere, *Aratea* (datată acum 89/86!) e singurul jalon între Ennius și Lucrețiu; stilistic, marele fragment din *De consulatu suo* constituie „le moule (...) tout prêt dont bientôt sortira l'*Enéide*” (p. 100); metrica epică îl apropie și mai mult pe Cicero de Vergiliu, în structura versului, în clauzule, iar senarii nu sînt deloc departe de eleganța trimetrilor lui Varius, Ovidiu și Seneca (p. 105).

Aceste trei capitole din introducerea lui Soubiran alcătuiesc de fapt o solidă monografie a poetului Cicero: peste o sută de pagini de adîncă istorie și critică literară și de înaltă metodă filologică, multe sute de „note”, uneori de zeci de rînduri pe care alții le-ar fi dilatat în articole independente, o întinsă bibliografie (numai nota 2 de la p. 87—88, despre arta traducerii la Cicero, consemnează vreo douăzeci de referințe mergînd din 1868 pînă în 1970, de la articole mărunte la disertații dactilografiate) și, poate faptul cel mai remarcabil, o desăvîrșită obiectivitate în privința autorului cercetat, fără supraaprecieri și fără prea facile persiflări. Sînt cu atît mai — nici nu știu cum să spun — mai neașteptate cîteva mici „mizerii” bibliografice care trebuie să-i fi făcut multe zile negre savantului editor: nu atît că n-a reușit să consulte disertația din 1922 a lui E. Koch (*Ciceronis carmina historica restituta atque enarrata*, Greifswald) ori cartea din 1941 a lui H. Emond (*Zweite Auflage im Altertum*, Leipzig), cît, cum am arătat, că i-au fost inaccesibile trei din patru ediții ale operei poetice ciceroniene; și e vorba, cu toate acestea, de cărți apărute în ultimele decenii la Londra, Roma ori Milano: să mai oftăm că nu avem bibliotecă complete? Dar mai adaug ceva; în nota de la p. 127(—128), Soubiran scrie: „Quoique ce volume (IIte R., VII) du Pauly-Wissowa porte la date de 1949, la plupart des articles, dont celui-ci, sans doute, étaient rédigés dès 1939, si bien que K. Büchner ignore l'édition de V. Buescu, parue en Roumanie en 1941”; dar iată cum stau lucrurile: prima parte a volumului VII (A) din Pauly-Wissowa, cea în care se află articolul despre Cicero („XIII. Halbband”), a apărut efectiv în 1939, cînd Büchner n-avea cum să știe de ediția lui Buescu!

Al patrulea capitol al introducerii ne înfățișează detaliat (p. 106—145) tradiția manuscrisă a *Arateelor*, cu o adevărată profuziune de elogii aduse lui V. Buescu, „qui a fait faire des progrès décisifs à l'histoire de notre texte” (p. 106), a cărui ediție, reproducă anastatic

la Hildesheim în 1966, este socotită drept „étude fondamentale à laquelle on ne saurait se dispenser de recourir, pas plus qu'à l'abondant appareil critique complété par les pp. 281—329 d'*Appendix critica*” (p. 106, nota 1), care a „revelat” manuscrisul T (p. 113; siglele lui Soubiran fiind identice cu ale lui Buescu, nu mai e nevoie să le explic), a utilizat pentru prima oară manuscrisele K (p. 114) și A (p. 119), a dat „une description minutieuse, à laquelle il suffit de renvoyer” (p. 120, nota 5 de la pagina precedentă) pentru manuscrisul M (singurul folosit în original de Soubiran; p. 163, numărul manuscrisului e greșit tipărit), a descoperit manuscrisul S (p. 121); în ansamblu, ediția lui Buescu „représente un énorme progrès et demeure fondamentale pour l'histoire du texte” (p. 146). Manii compatriotului nostru pot fi satisfăcuți de atâtea omagii.

...Dar stema propusă de Soubiran (p. 132, 136—137) o modifică pe a lui Buescu. Întîi, Soubiran presupune că din H descinde un „h”, care lipsește din stema lui Buescu (Buescu, p. 104); dar acest h nu e nimic altceva decît c o n s e n s u l manuscriselor B C K T L (Soubiran, p. 128, n. 3; cf. Buescu, p. 163). Într-al doilea rînd, Soubiran presupune că numai T derivă direct din „h”, în timp ce între acesta din urmă și B (L) C K s-ar interpune un „h'”, care s-ar deosebi de „h” nu în text, ci în scoli. Filiația avansată de Soubiran pentru prima familie este „moins simple que celle de V. Buescu”, dar „elle revient au même pour la valeur à accorder aux mss B C K T (L)” (p. 132), ea lăsînd neexplicate doar un număr înfim de acorduri aberante; citez din argumentare un pasaj mai lung, dar de importanță metodologică: „Mais il n'est jamais exclu que deux mss indépendants se rencontrent sur la même faute [sar peste exemple]; et l'on ne doit pas, d'autre part, sous-estimer le travail de collation, révision et émendation des intermédiaires perdus: devant un modèle portant deux leçons, deux copistes peuvent choisir différemment, et d'ailleurs le premier n'a pas forcément sous les yeux toutes les corrections que lira plus tard le second” (p. 131, n. 2). În al treilea rînd, Soubiran intervine în stema celei de-a doua familii, plasîndu-l pe S nu în dependență directă de Z, ci de M; totodată, învățatul francez înlătură din stemă ediția princeps (Veneția, 1488, G. Valla etc.; e la Buescu), fără să combată (ori să citeze măcar) demonstrația lui Buescu (p. 84—85; la fel credeau Dupuy, Orelli, Winterfeld), anume că e reprezentă în mod neîndoios un manuscris.

Din schița de istorie a textului (p. 138—145), trebuie subliniată divergența dintre manuscrise și citate, de cinci ori la însuși Cicero (cînd își citează *Aratele* în *De natura deorum*); e preferabil să urmăim tradiția directă ca Büchner, ori tradiția indirectă ca Maybaum? Soubiran e aproape convins „que ces divergences reflètent une incertitude textuelle remontant à l'Antiquité, voire à l'auteur lui-même” (p. 141) și trimite la un studiu al lui N. I. Herescu și la cartea deja pomenită a lui Emond, pe care am menționat că n-a putut-o consulta.

Introducerea se încheie cu înșirarea unor ediții, „après la liste quasi-exhaustive dressée par V. Buescu” (p. 145). „Conspectus siglorum” (p. 150—152) se referă, în ce privește tradiția indirectă, numai la operele lui Cicero, în timp ce pentru celelalte surse „on s'est contenté d'une rédaction simplifiée qui ne dispense pas le chercheur de se reporter aux éditions critiques” (p. 148).

Și acum, despre textul *Arateelor* (p. 158—195). Soubiran adaugă, pentru prima oară într-o ediție a acestei opere, un fragment, „IV bis”, din Isidor, de trei cuvinte, cu suprimarea altor două cuvinte dintre ele; editorul urmează astfel sugestia lui G. Kauffmann (1888); la C. F. W. Müller (1879) fragmentul era plasat printre „incerta”. Apoi, revenind la Baehrens și urmîndu-l pe Traglia, el respinge unificarea într-un singur fragment (X Buescu) a celor „patru” versuri (exact: două versuri complete, unul incomplet plus un cuvînt, la Soubiran), deși autocitatul ciceronian mi se pare limpede unitar, corespunzînd unui pasaj unitar din Aratus; consecința: de aci pînă la fr. XXIII (Soubiran) numeroarele diferă de a lui Buescu, cum diferă și la următoarele trei (fr. XXV Buescu e plasat înainte de XXIII și XXIV) și așa mai departe; de fapt, succesiunea fragmentelor la Soubiran o reproduce întru totul pe a lui Traglia (și, cu o unică excepție, pe a lui Baehrens). Editorul face șapte conjecturi în text, toate la fragmentul păstrat pe cale directă: v. 109 *uepres(uenter)* la Buescu, 138 *tundit* (conjectura lui Buescu e *pandit*; manuscrisele au *candit*, *candel*, *candent*, *clarent*, *condit*), 185 *lumen* (*lumina* Buescu, ca în două manuscrise și în ediția princeps, despre a cărei valoare vezi mai sus), 247 *super ardet* (*superarit* Buescu, *superaret* în manuscrise), 341 *tectos* (*cerlos* Buescu), 420 *uir* (*ul* Buescu și toate manuscrisele) și 475 *surgens* (*fugiens* Buescu și toate manuscrisele). În plus, în aparatul critic Soubiran mai sugerează *isse* în v. 14 (pentru *esse*), *noctu* la 76 (în loc de *nocti* sau *nocte*), apoi o lacună după v. 124, *curuae* la 180 (pentru *clarae* din manuscrise și *crebrae* propus de Buescu în apendicele critic, dar cu semn interogativ) și altă lacună, de două emistihuri, în v. 463, cu o restituție posibilă în „notele complementare” (p. 229) și cu suprimarea lui *est* final (prezent în toate manuscrisele).

Ce s-a întâmplat însă cu cele vreo treizeci de conjecturi ale lui Victor Buescu, cel atât de apreciat și de lăudat în introducere? Soubiran le acceptă numai pe acestea trei: v. 14 *calenas* (unde Buescu, precum mărturisește el însuși la p. 122, fusese anticipat de Dupuy în 1573; de aceea Soubiran nici nu-l citează pe Buescu în aparat), 314 *conixum* (Soubiran o citează ca variantă din *H<sup>2</sup>*, cu semn de întrebare, dar la p. 128 semnul de întrebare lipsește; Buescu nu cunoaște nici o atestare a conjecturii sale; editorul francez menține însă apoi în text *caeli* și amintește, în aparat, propunerea lui Buescu, *caelo*, adăugînd „fort. recte”: Buescu demonstrase că prima conjectură o antrenează pe cealaltă!) și 429, *ui corpori* (textul lui Buescu „semble le meilleur”, spune nota traducerii). Dacă ținem seamă că Soubiran îi restituie lui Dupuy *calenas* și afirmă, cu sau fără semn de întrebare, că „varianta” *conixum* apare printre corecțiile unui manuscris, rezultă că noul editor admite o singură conjectură din cele datorate lui Buescu, ceea ce distonează cu atmosfera festivă a întregii introduceri... Cu celelalte ce s-a întâmplat? La fr. XVI (Soubiran; XV Buescu), 3, aparatul critic tace, iar nota complementară de la p. 200 îl pomenește pe Buescu fără să spună că propunerea *uero* îi aparține; la XXV (= XXIII Buescu), 2, Soubiran citează conjectura lui Buescu în aparat, iar notele tac; la 138 (fragmentul mare), conjectura lui Buescu e consemnată în aparat (și notă), ca și la 206; la 224 numai în aparat, ca și la 273, 292, 307 (dar aci și în notă, ca la 355 și 395, unde aparatul apreciază „fort. recte” conjectura lui Buescu, nota o numește „très défendable”, textul rămîne însă neschimbat); la 410 aparatul tace, ca și la 419; Buescu mai e citat la v. 471, iar la 472 numai în notă. Toate celelalte conjecturi ale lui Buescu sînt trecute cu desăvîrșire sub tăcere, ca și aproape toate cele numai sugerate de Buescu (în aparat sau în apendice); la fel aproape toate cele 15 lecțiuni ale manuscriselor care au fost adoptate în text pentru prima dată de Buescu (Buescu, p. 137–138). Nu e, atunci, de mirare că notele, complementare sau nu, resping de prea multe ori interpretările lui Buescu („n’a guère de sens”, p. 198; „la traduction — a lui Buescu, firește — est du reste peu intelligible”, p. 224; chiar și cînd interpretarea lui Buescu e acceptată de Traglia, ca la p. 207; etc. etc.). De fapt, numai două locuri din notele complementare admit fără rezerve interpretările savantului român (p. 227, 229).

Să-i acordăm însă lui Soubiran ce i se cuvine. Chiar dacă i-ar putea reproșa cineva că nu a înregistrat toate conjecturile ultimului mare predecesor, nimeni însă nu e îndreptățit să-i obiecteze că nu le-a admis, pe toate sau numai cîteva. Nici eu nu sînt convins, de pildă, de conjectura lui Buescu la v. 410, împotriva căreia s-ar putea cita *candore relucen[t]* din *Carmina Latina Epigraphica*, 3, 1910, 2 (lipsește, evident, din „loci similes” la Buescu; expresia ar fi „Enniana, ut uid.”, ad 108); cf. și IX, 1. În *C.L.E.* 3 găsesc încă un loc de eventuală inspirație ciceroniano-arateică: (*Arat.*) 286 ~ *C.L.E.*, 3, 2133, 5. Departe de mine gîndul de a crede că acest exemplu e singurul în care putem să nu fim de acord cu Buescu, dar asta e altă problemă, care nu trebuie dezbătută acum și aci.

Comentariul lui Soubiran cuprinde o serie întreagă de lucruri remarcabile din multe puncte de vedere, ca semnalarea pasajelor unde Cicero a „dezvoltat” textul grec (de exemplu la p. 197), unde Cicero nu l-a înțeles pe Aratus (p. 205–207; etc.) sau a putut avea în mină un text diferit de al nostru (p. 221); alteori se subliniază că unele erori astronomice (ale lui Cicero și) ale lui Aratus se explică prin eventualul izvor (p. 216: coordonatele cereștii sînt valabile, după calcule moderne, pentru perioada din jurul anului 1000 î.e.n.! dar cf. și p. 227–228); îi corectează Cicero pe Aratus utilizînd un glob ceresc? vezi p. 218 (și p. 93, n. 2). *Aratea* sursă posibilă pentru *L’enfant grec* din *Orientalele* lui Victor Hugo (p. 226–227)? Dar la nota 1 de la p. 167 aș prefera scurtarea iambică a lui *diu* (cf. Ernout – Meillet!). Menționez apoi foarte utilele figuri de la p. 214, 220 și 222, discutarea strînsă a problemelor de astrotezie (p. 223; etc.), descoperirea unei greșeli de interpretare în *Thesaurus* (p. 233, n. 14). În general, comentariul — mai ales astronomic — e mult mai detaliat decît la Buescu: și pentru acest lucru trebuie să-i fim pe deplin recunoscători lui Soubiran.

E de la sine înțeles că restul volumului pune cu mult mai puține probleme.

Cu privire la textul propriu-zis, merită să fie apreciată minuțioasă discuție a cuvîntului final din faimosul vers *cedant arma togae, concedat laurea laudi* (*De cons. suo*, VI), citat numai în felul acesta de Cicero însuși, dar cu *linguae* în toate celelalte mărturii antice. Soubiran nu crede că avem de-a face cu o „variantă de autor”, ci cu o substituție răuvoitoare a dușmanilor lui: „Qui sait, même, si le vers ne fut pas récité sous cette forme, par dérision, lorsque la tête et les mains de l’orateur furent clouées sur les rostres (...)”? Jetant la confusion dans les esprits, cette nouvelle version finit, malgré sa bizarrerie, par passer pour le texte authentique, même aux yeux de critiques bien intentionnés” (p. 260). Să mai amintesc, pentru nu mai puțin vestitul o *fortunatam natam me consule Romam*, multe atestări și diferitele explicații adunate de Soubiran? sau pătrunzătoarea analiză stilistică

a spondaicului *flauit ab Epiro lenissimum Onchesmites*? Conjecturile din aparat la *De cons. suo*, VIII, nu interesează aci, dar la fr. II, v. 75, adaug încă un loc similar din *C.L.E.*, 3, 2152\*, A, 3. La fragmentele din *Marius*, Soubiran nu citează interesantul studiu al lui Trencsényi — Waldapfel Imre, *Quercus Mariana* (în „Filológiai Közlöny”, 1958, 3—4, p. 714—728; e menționată însă, la p. 87—88, altă lucrare a savantului maghiar, despre Cicero traducător al poezilor greci). Tot la *Marius*, fr. IV, trimiterea la Dessau, *I.L.S.*, 9456, 13, poate fi completată iarăși cu *C.L.E.*, 3, 2294\*, 10, dar locurile din Bücheler pentru banalul *hic situs est* puteau foarte bine lipsi (p. 268, n. 2).

Din aceste serii de note complementare, remarc la p. 258 „filoacademismul” ... toponomic al lui Cicero, iar la p. 270 posibila influență a lui Cicero traducând din Homer asupra lui Du Bellay (apropierea o găsesc și la Trencsényi — Waldapfel, *Quercus*..., p. 717); Cicero critică... după moartea lui Caesar cinismul acestuia (p. 276, n. 2) și interpretează un loc din *Odiseea* altfel decât V. Bérard (p. 285). Lectura comentariilor la cele patru fragmente „incerta aut spuria” e suficientă pentru a ne convinge de neautenticitatea a cel puțin trei din ele. Distribuția acestor note complementare în patru grupuri le face uneori greu de găsit, și pentru că multe pagini nu au nici o numerotare (de pildă de la p. 234 la 241; de altfel paginația dublă a textelor e adesea defectuoasă — nu numai în acest volum — și întotdeauna nefolositoare); ar fi fost cu mult mai comod pentru cititor să aibă notele complementare adunate toate laolaltă la sfârșitul cărții: dar Soubiran nu are nici aici nici o vină.

Tabelele de concordanță (p. 305—308) sînt foarte utile, dată fiind marea deosebire dintre diversele ediții; un singur exemplu: fragmentul I (Soubiran) al traducerilor din „alți poeți greci” (în speță Solon) are numărul 48 la Baehrens (*F.P.R.*), 33 la Morel (*F.P.L.*) și 84 la Traglia. Folosirea indicelui de nume (p. 309—313) e îngreuiată de sistemul de siglare și numerotare a fragmentelor. Binevenită este, la traduceri, indicarea pe margini a pasajelor grecești corespunzătoare, superfluu reluată însă în aparat.

La sfârșitul acestei prea lungi prezentări, de a cărei dezordine nu cred că sînt singur vinovat, nădăjdiesc că e clar cel puțin un lucru, anume că rezervele exprimate față de lucrarea lui Soubiran se referă aproape exclusiv la atitudinea lui, practică, față de *Aratea* lui Buescu; bănuiesc că orice român ar cădea în culpă cam în egală măsură cu mine. Aceasta nu mă împiedică însă să socotesc și să spun în încheiere că avem sub ochi o carte meritorie, care nu va fi înlocuită vreme îndelungată.

Traian Costa

Jerzy KOLENDO, *Le traité d'agronomie des Saserna*. Wrocław, Zakład Narodowy Imienia Ossolińskich, 1973, 83 p. în 8° (Polska Akademia Nauk, Komitet Nauk o Kulturze Antycznej. Archivum filologiczne).

Despre perechea de agronomi latini cunoscuți sub numele de Saserna (tatăl și fiul) dispunem de puține informații, în afară de știrea confirmată de mai multe izvoare după care tratatul *De agri cultura* ar fi fost scris la o dată de căutat între 146—57 î.e.n., altfel spus între lucrările similare ale lui Cato și Varro. Din păcate, în legătură cu alte aspecte ale carierei lor sîntem reduși la conjecturi, iar din opera însăși care le-a asigurat faima nu ne-au mai rămas decât 15 fragmente.

În aceste condiții, e o sarcină anevoioasă aceea pe care și-a asumat-o Jerzy Kolendo, tînr învățat de mare merit, care și-a închinat aproape toate ostenețile de pînă acum studiului agriculturii în antichitate, cu specială privire asupra tehnicii muncilor cîmpenești și a relațiilor agrare la romani. Lucrarea pe care o semnalez nu se depărtează așadar de lucrările mai vechi ale autorului, ceea ce o deosebește de ele fiind doar împrejurarea că, în cazul de față, el face și muncă de filolog, editînd fragmentele care-l interesează extrase din operele agronomilor mai noi.

Pentru un profan, crîmpeiele de care vorbesc prezintă un interes mediocru. Ele n-au preț decât în ochii cuiva care cunoaște literatura antică de specialitate și care poate aprecia cu autoritate ce e nou și original în învățătura celor doi Saserna despre munca cîmpului și despre celelalte activități legate de exploatarea domeniului. E tocmai ceea ce și-a propus să facă cercetătorul polonez care, după o parte introductivă unde examinează știrile despre vremea și obșrîia celor doi autori și înainte de a ne îmbia cu textele editate sub titlul *Sasernarum patris et filii De agri cultura fragmenta*, își oprește atenția asupra unei întregi serii de probleme legate fie de condițiile de exploatare ale domeniului, potrivit experienței acumulate din strămoși, fie de tehnicile preconizate în cultura măslinului și a viței.

O primă categorie de informații oferite de fragmente se referă la „normele” stabilite de cei doi autori, pe baza experienței proprii, în legătură cu o seamă de munci pe ogoare: arat, plivit, secerat etc., într-o vreme mai nouă adoptate de cei mai mulți agronomi cunoscuți. Alta, la mîna de lucru necesară pentru exploatarea unui domeniu de 200 jugere, cît pare să fi avut cel posedat de ei undeva în Galia cisalpină. Indicațiile despre viță și măslin privesc condițiile climatice cele mai favorabile, îngrășămintele vegetale cele mai potrivite, orientarea viei și sprijinirea viței de arbori. Un ultim capitol al lucrării se ocupă de răsunetul tratatului printre contemporanii și urmașii lui imediați, de la Varro și Columella la Pliniu.

Pentru cititorul străin de problemele specifice agriculturii italice într-o anumită perioadă a dezvoltării ei istorice, ceea ce izbește în fragmentele adunate și studiate de Kolendo e, mai ales, amestecul curios de precepte — raționale, dacă nu chiar științifice — formulate pe temeiul unor îndelungi observații empirice, cu trăsături de mentalitate magică, surprinzătoare la un contemporan al lui Cicero și al lui Caesar. Descîntecul recomandat cu căldură pentru vindecarea durerilor de picioare sau sfaturile bune pentru distrugerea ploșnițelor și îmbllazirea cinilor (*in agri cultura Saserna praecepit, qui uellet a cane sectari, ut ranam obiciat coctam*) sînt, din acest punct de vedere, caracteristice. Dar e cazul să ne mai mirăm de asemenea „supraviețuirii”, într-o vreme și într-o țară unde — an de an — „minunea” sfințului Ianuarie agită spiritele pînă la frenezie?

D. M. Pippidi

VITRUVÉ, *De l'architecture. Livre VIII*. Texte établi, traduit et commenté par Louis CALLEBAT. Paris, Les Belles Lettres, 1973, LIV + 196 [—198] p. + V hărți; p. 2 — 33 duble. (Collection des Universités de France)

La patru ani după cartea a IX-a (editată în aceeași colecție de Jean Soubiran), Louis Callebât, profesor la Universitatea din Caen, ne-o oferă pe cea în care Vitruviu credea *oportere de inuentlonibus aquae, quasque habeat in locorum proprietatibus uirtutes, quibusque rationibus ducatur et quemadmodum ante probetur scribere* (sfîrșitul prefeței).

Cartea aceasta pune mai multe probleme decît altele: ea „marque une rupture, au moins apparente, avec les sept premiers livres, et l'hypothèse a été avancée de la rédaction d'abord autonome d'un traité sur les eaux qui n'aurait été intégrée que plus tard à l'ensemble du *De Architectura*” (p. VIII); dar noul editor, respingînd părerea lui S. Ferri (1960) că am avea în cartea a opta una din primele opere ale lui Vitruviu, o socoate mai degrabă trecerea de la întîile șapte, consacrate arhitecturii propriu-zise, la ultimele două, care interesează meșteșuguri și tehnici speciale, ca gnomonica și mecanica: deci meseriile de arhitect și inginer se îmbină și aici, ca și alteori în antichitate. E foarte probabil ca Vitruviu să fi fost, după anul 33 și pînă prin 12 î.e.n., colaboratorul lui Agrippa în administrarea apeductelor și a apelor: nu se poate hotărî însă dacă *Architectura VIII* este rezultatul experienței profesionale, de serviciu, sau dacă această activitate a adus notorietate cărții (p. X).

Întîiul capitol al introducerii (p. XI—XVII) înfățișează cuprinsul și organizarea cărții, apoi calitățile și defectele structurii ei (dar „l'ensemble est... logiquement ordonné”, rămînd imperfect integrată seria de *mirabilia*; autorul e îndrăgostit de excursuri și tinde mereu să lărgească subiectul), „voința enciclopedică” ambițioasă („une conception, peut-être naïve, mais haute et, théoriquement du moins, pertinente de la culture nécessaire à l'architectus romain”, p. XVII). Scurtul capitol al doilea (p. XVIII—XXII) prezintă „amploarea de inspirație și actualitatea *Architecturii*” (operă angajată, de coloratură politică, subliniind preocupările urbanistice ale lui August), problemele apelor și realizările din acea vreme (combaterea poluării Tibrului!), actualitatea — în epocă — a tezei vitruviene asupra izvoarelor Nilului (plasarea lor în Mauretania se acordă perfect cu ideile împăratului privind unitatea provinciilor orientale și occidentale). Ultimul capitol din introducere dezbate originalitatea și interesul științific al cărții, cercetările romane asupra apelor și apeductelor (*Aetna* posterioară lui Vitruviu; enunțul, de sorginte stoică, al comparării pămîntului cu un organism animal), sursele autorului în această carte (șapte scriitori greci, din care însă cel puțin Hegesias, Aristide și Metrodor sînt ori greu de identificat, ori rău cunoscuți; pe Herodot, arhitectul nu-l va fi citit — sau recitat — integral de dragul cîtorva indicații întîmplătoare, pe care le putea găsi și în excerptele paradoxografilor; probabil tot compilatorilor intermediari li s-ar datora greșita înțelegere, mai ales geografică, a învățăturilor lui Teofrast și Posidoniu). Dar partea a doua a cărții, despre aducția apei, ne oferă elemente personale (p. XXXVIII), care adesea îi augmentează valoarea științifică, în ciuda unor

lacune (hidraulica romană nu are însă a se interesa de mări și oceane) și superstiții (principiile cu adevărat științifice de găsire a apei s-au aplicat abia în 1795!) ori inevitabilele greșeli de geologie (Vitruviu pare să confunde în permanență rocile și solurile); ignorarea revărsărilor Nilului s-ar explica tot prin utilizarea indirectă a lui Aristotel, Teofrast și Posidoniu, dar numai autorul poate fi răspunzător de unele date tehnice discutabile (grosimea constantă a țevelor, indiferent de diametrul lor) ori incomplete (capacitatea castelelor de apă). Inginerii moderni sînt obligați aproape la fiecare pas să interpreteze sau să extindă regulile vitruviene, pentru a le putea aplica, dar C. Germain de Montauzan (*Les Aqüeducs antiques de Lyon*, 1909) judecă nuanțat și lucid cînd adaugă: „Et cependant, pour qui veut juger des moyens que les ingénieurs de ce temps avaient à leur disposition, se passer de lire et de commenter Vitruve serait une pure folie” (p. XLVIII la Calabat). Vitruviu adesea nu constată, ci propune, nu prezintă un tablou fidel al practicii din vremea lui, ci face asupra ei reflecții, economice ori filozofice; uneori e îndrăgostit de trecut, dar alte ori se orientează spre viitor (sistemul de distribuire a apei în oraș), fără să vizeze să satisfacă setea de informație a arheologilor de astăzi. Calabat are deplină dreptate în încheierea introducerii; citatul următor e cam lung, el e aplicabil însă multor opere din domenii asemănătoare și merită să fie reprodus: „Ce bilan négatif est certes lourd, mais il ne saurait cependant faire oublier la vision intelligente que l'auteur a eue de son sujet, la structuration logique de son traité, la qualité et l'intérêt d'un bon nombre de ses notations. Si l'on ajoute que le livre VIII est l'œuvre d'un technicien d'il y a vingt siècles, et qu'une mise en parallèle avec les travaux d'autres savants ou érudits anciens, comme Plin, est loin d'être défavorable à notre auteur, on conclura que ce traité sur les eaux ne mérite pas un excès d'honneur, mais qu'il n'est pas non plus indigne de figurer au nombre des œuvres qui ont marqué de manière originale l'histoire de la littérature scientifique” (p. L).

Textul are la bază aceleași 16 manuscrise ca și în editarea cărții a IX-a; semnalează o inadvertență — ori simplă greșală de tipar — la sigle (p. LIII), unde *b* (= *Bruzellensis* 5253) e datat „saec. IX uel XI ineuntis”.

Natura însăși a *Arhitecturii* îl face pe noul editor să propună un număr relativ mare (aproape douăzeci) de conjecturi. Mai importante — și acceptabile — mi se par însă numai următoarele patru:

Cap. 1, paragr. 2 (rîndul 5 de la pag. 5): suprimarea lui *non* înainte de *incertae* (Fra Giocondo în 1522 scria *non certae*; cf. aici p. 53 — 54).

2, 3 (p. 8, r. 4 de jos): *tum* în loc de *cum* (vezi însă p. 71, unde se întrevide și altă posibilitate; la urma urmei, Vitruviu nu e „purist” în limbă, mai ales în materie de sintaxă, stîngăcia stilistică fiind prezentă și într-alte locuri).

3, 5 (p. 13, r. 8 de jos): *ut iam* în loc de *ut illa* din manuscrise (Rose propusese *uti*).

6, 2 (rîndul 3 al paragrafului): *praestantes* pentru *praesent*; îmi permit aici să amintesc că în traducerea românească a lui Vitruviu (1964, p. 350, paragr. 5) făcusem aceeași „conjectură”, de vreme ce am tradus nu cu conjunctivul, ci cu gerunziul.

Indicarea pasajelor emendate de Calabat e greoaie din cauză că rîndurile nu sînt numeroase, fapt care poate avea consecințe dezagreabile. Un singur exemplu: la „II, 2” aparatul critic (pozitiv aici) ne dă varianta *quoque* pentru *quocumque* din text; dar *quocumque*, pentru că el apare de două ori, la distanță de două rînduri? trebuie un dram de detectivism filologic ca să te convingi că varianta se referă la al doilea *quocumque*.

Două greșeli de tipar în text: pag. 4, r. 6 de jos (corect: *concrispanentes*) și p. 22, paragr. 23, versul 3 (ἔν δὲ ἔμβρης e împotriva metrului). La p. 21, versul 3, în ciuda discuției de la p. 120, nu pot crede că răz e corect. (Aparatul critic la textele grecești cuprinde „sigle” neexplicate, iar trimerile din comentariu sînt cîteodată echivoce: la p. 122 jos, de exemplu, Schäfer cred că nu e citat direct, ci după C. Robert în aparat apar și alte nume absente din sigle.)

În lipsa vreunei indicații în aparatul critic, putem afirma că acuzațiile *aera* (pag. 2, r. 5) și *aerem* (aceeași pagină, r. 4 de jos), urmate amîndouă de vocale, se datorează manuscriselor (la p. 8, r. 4, după *aera* vine *deinde*); nu știu însă dacă sînt la fel de certe formele *Heraclitus* și *Epicharmos* (ambele la p. 2), apoi — toate la p. 24 — *Theophrastos*, *Timaeus*, *Posidonios* (dar *Posidonius* în indice), *Herodotus*, *Metrodorus*, iar la p. 17 *Cephisos* (atestat de manuscrise), dar *Xanthus*; pe *Timaeus* (p. 10, r. 2) l-aș suspecta mai puțin, dar *Eptagonum* și *Eptabolo* *ibid.*, r. 5 — 6, 7) trezesc nedumeriri. (Tot acolo, în traducere, pentru *Thebaicosque in Aegypti campos* lipsește trimiterea la comentariu, interesant și din punct de vedere gramatical.)

După o bibliografie variată și substanțială (p. 35—37, mult sporită însă mai departe), Calabat ne furnizează „piesa de rezistență”, comentariul (p. 39—190), cu un larg orizont filozofic, istoric, geografic, tehnic... Nu pot menționa mai mult de patru ori cinci locuri: la p. 39, despre cei șapte înțelepți greci (Plutarh enumeră 16!); p. 110, înrîndit lui Euripide (sursă neînămîrțurită pentru Pliniu?); p. 127—128, despre *Gaius Iulius, Masinissae filius* (cu care autorul discuta zilnic probleme de filologie, de pildă de *aquae potestate et eius uirtutibus*;

se știe ce înseamnă *philologia* pentru Vitruviu); p. 142, despre Arhimede (sfericitatea suprafeței unui lichid); p. 182—183, „calculul economic” și mai ales sanitar la instalarea conductelor de apă. Las neatins problemele de cronologie. Comentariul cuprinde și 17 figuri binevenite. „Index nominum et rerum” (p. 193—196) e însă nesatisfăcător, din el lipsind zeci de nume proprii, ca *Borysthenes*, *Cappadocia*, *Piraeus*, *Pythagoras*, *Samiramis*, *Tiburtina uia*...; pe de altă parte, găsesc în indice atât *Fons Neptunius*, cât și *Nepluntius Fons* (cu o unică trimitere pentru „amîndouă”, bineînțeles) etc.; apoi trimiteri absente, dezordine alfabetică, greșeli de tipar. La drept vorbind, indicele nu servește textul, ci ne indică doar locurile corespunzătoare din note. Iarăși, deci, ca și la alte volume recente ale colecției, insatisfacții de ordin filologic — compensate de calitatea științifico-tehnică a traducerii și comentariului.

Cinci frumoase hărți (remarcabilă a doua, înfățișând apeductele care aprovizionau Roma; dar denumirile geografice sînt neunitare în unele hărți) încheie temeinica ediție a lui Callebat. Să nădăjduim că el ne va oferi în curînd și alte cărți ale *Architecturii*.

Traian Costa

COLUMELLE, *De l'agriculture, Livre X (De l'horticulture)*. Texte établi, traduit et commenté par E. de SAINT-DENIS, Paris, Les Belles Lettres, 1969, 82 p.

Publicarea în colecția Guillaume Budé a tratatelor tehnice ale agronomilor latini a început în mod fericit prin imprimarea textului tradus și comentat al cărții a zecea (*De cultu hortorum*), care ocupă un loc aparte în *De agricultura* lui Columella, datorită curajului fericit al autorului de a înfrunta în versuri arida materie a tehnicilor horticulturii. La drept vorbind, era însă natural ca Edouard de Saint-Denis și nu un altul să fie acela care, după ediția *Georgicelor* (Paris, Les Belles Lettres, 1956), să dea tiparului această prelucrare pe jumătate tehnică, pe jumătate poetică a materiei lăsate cu bună știință posterității de către Vergiliu (*Georg.*, IV, 147—148) și preluate cu pietate de către Columella (X, *Praef.*, 3 și v. 5).

Ediția latinistului de la Dijon este alcătuită cu o prudență și cu o clarviziune demnă de admirație. O introducere relativ amplă precizează mai întîi locul acestui *libellus* versificat în cadrul cărților în proză ale tratatului agricol al lui Columella (p. 7—8), apoi detaliază tema și subdiviziunile cărții, definind-o ca pe un calendar al grădinarului (p. 8—11), analizează împletirea — fatalmente inegală — a tehnicii cu poezia în desfășurarea unei teme relativ incomode (p. 11—20), prezintă manuscrisele păstrate și edițiile anterioare (p. 21—23), pentru a conchide, cu măturisită simpatie, în favoarea reabilitării lui Columella, atât ca tehnician, cât și ca poet (p. 23—25).

Lăsînd cititorilor francezi privilegiul de a aprecia celelalte calități stilistice ale traducerii — cu excepția preciziei și a clarității ei —, ne vom mărgini să constatăm în legătură cu corpul central al acestei ediții că aparatul critic care însoțește textul este clar și eficient, la simplificarea lui contribuind, pe lîngă tactul editorului, și puținătatea relativă a manuscriselor importante<sup>1</sup>, precum și bogăția observațiilor dedicate versificației, figurilor de stil și terminologiei în cursul comentariului ce urmează suitei paralele a textului și a traducerii.

Deși nu cuprinde decît douăzeci și cinci de pagini strînse și ca literă și ca mers al demonstrațiilor (p. 50—76), comentariul atacă cele mai variate aspecte ale exegezei imaginilor mitologico-astronomice, ale alcătuirii instrumentelor agricole și ale înfățișării nenumăratelor plante medicinale, legume și fructe care înmiresmau și îmbogăteau grădina ideală a lui Columella. Erudiția comentatorului, dublată de competența co-revizorului său Jacques André — în special pentru definirea frecvențelor termeni botanici și coloristici — au dus la soluționarea unora dintre problemele spinosae care i-au reținut sau i-au înșelat pe comentatorii anteriori<sup>2</sup>, făcînd astfel să meargă un pas mai departe analiza unui text care, dacă nu pune probleme paleografice ieșite din comun<sup>3</sup>, prezintă în schimb o sumă considerabilă de dificultăți de interpretare faptică sau sintactică<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Sangermanensis [S] Petropolitanus 207 și Ambrosianus L 85 sup. [A], ambele din sec. IX, precum și o duzină de recentiores [R].

<sup>2</sup> De ex. *Turni laus*, v. 138, *cinara*, v. 235, *cucumis*, v. 389, *caunis*, v. 414.

<sup>3</sup> Eventual *prorsa*, *Praef.*, 3, într-un pasaj în care manuscrisele vechi au sărit un rînd; deși *lectio difficilior* pare mai recomandabilă, îndoiala rămîne greu de combătut.

<sup>4</sup> De ex. *marra*, v. 72, *agger*, v. 152, *modo ... modo ... nunc ... nunc ... nunc*, v. 237—241.

Un *Index nominum et rerum*, util, dar incomplet, față de originalitatea lexicală a acestui poem atât de aparte<sup>5</sup>, încheie un volum pe care, în ciuda temei sale aparent neatrăgătoare, cititorul îl lasă din mână cu regret.

Dan Slușanschi

PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle. Livre XXIV*. Texte établi, traduit et commenté par Jacques ANDRÉ. — *Livre XVIII*. Texte établi, traduit et commenté par Henri Le BONNIEC, avec la collaboration de André Le BOSUFFLE. Paris, Les Belles Lettres, 1972, 166 [—170] p., din care p. 28—91 duble, și 337 [—342] p., din care p. 58—179 duble. (Collection des Universités de France)

Jacques André a editat, până acum cărțile 14—17, 19 și 20 (ultima a fost prezentată de F. Fischer în publicația noastră, vol. XII, 1970, p. 303—306). Cartea a 24-a (apărută în noul corpus plinian înainte de a 18-a) se ocupă de *medicinae ex arboribus siluestribus*, numai că noțiunea de „arboresc” era mai largă în antichitate decât în zilele noastre; înainte de a-i reproșa lui Pliniu diverse confuzii, André ne atrage atenția că juriștii clasau printre arbori pînă și trestia și fiedra. În absența oricărei taxinomii științifice, simțim totuși eforturile de clasificare ale autorului, chiar dacă el pornește uneori numai de la asemănarea denumirilor: de ex., după *hedera* (κισσός, paragr. 75 sqq.) ne vorbește despre *cisthos* (paragr. 81: *Graeci uicino uocabulo cisthon appellant*). În ultimele cincizeci și ceva de paragrafe ale cărții, Pliniu se ocupă de *herbae*, încercînd și aici să le grupeze, de pildă punînd laolaltă vegetalele cu nume compuse al căror element final, spune André, e un nume de arbore (în grecește), cum sînt *chamedrys* (sau *chamaerops*), *chamaedaphne*, *chamelaea* (χαμελαία), *chamaesyce*, *chamaecissos*, *chamaeleuce* (greșeală de tipar la André, p. 9), *chamaepeuce* și *chamaecyparissos* (greșit în comentariu, p. 141, nota 2 la paragr. 136); eu aș vedea aci mai degrabă o grupare după primul element *chamae-* al compuselor. Iată însă și altă grupare utilizată de autor: *herbae mirabiles* (ca „aros”: *ebrietatem discutit*, paragr. 148) ori *magicae* (douăzeci la număr, cu virtuți mirifice și incredibile lăudate, pe urmele magilor, de Pitagora și Democrit; pomenesc nuca de pin amestecată cu miere, smirnă, șofran, vin de palmier, *theomprotion* și lapte, care li ajută pe bărbați, pe mamele care alăptează, să aibă copii *excellentis animi et formae bonis*, paragr. 166). Sfîrșitul cărții înșiră, firește, vegetale care n-au putut fi incluse în diferitele grupuri.

J. André analizează (p. 10—12) atitudinea autorului tocmai față de proprietățile miraculoase ale unor plante, punct în care spiritul critic e mai puțin acut decât într-alte părți. Menționînd discutarea de către Pliniu a autenticității unor scrieri atribuite lui Pitagora și Democrit (paragr. 159—160), editorul subliniază protestele împotriva imposturii magilor și a învățăcelilor lor, absente în cartea 24, dar abundente într-altele (vezi, pentru cartea 37, cele pomenite de mine în recenzia din Studiul clasic, XVI, 1974, p. 328). În cazul plantelor, „mansuetudinea” lui Pliniu e de înțeles: uneori, el preia afirmațiile predecesorilor, alteleori însușirile „magice” corespund realității, bineînțeles în măsura în care indicațiile mai puțin sumare permit identificările (de ex., în paragr. 164, *gelotophyllis* trebuie să fie *Cannabis indica*, furnizora hașisului).

Textul cărții e transmis în întregime doar de trei manuscrise: V (Leidenensis Vossianus f<sup>o</sup> 61, sec. XI), a (Vindobonensis 234, sec. XII) și d (Parisinus Lat. 6797, sec. XIII); manuscrisul cel mai vechi, E (Parisinus Lat. 6795, sec. IX—X), începe abia în paragr. 7 (exact acolo unde se oprește x = Luxemburgensis 138 pars prior, sec. XII) și intervertește paragrafele 93—100 și 100—110 (dar indicația lipsește din aparatul critic). Jacques André stabilește cîteva lacune în text (paragr. 63, redîndu-se totuși în traducere completarea propusă de Mayhoff; apoi în paragr. 74 și începutul lui 145) și face o ingenioasă conjectură în paragr. 162, introducînd în text *dantem*, perfect ca înțeles și foarte probabil formal (urmează *eandem* în două manuscrise, *tandem* în celelalte patru).

Comentariul e, în mod fatal, mai întins decât textul. Semnalează, aici, în primul rînd determinarea unor confuzii pe care le face autorul (indic paragraful și nota): 7, 1; 37, 3 (cf. 136, 1); 50: *φιλύρα* și *φιλύρα*, greșeală introdusă de Wellmann în ediția lui Dioscoride și preluată de Liddell—Scott! apoi 153: *βοώνιον* și *βοωνιάς*, dar identificările sînt puțin certe. Un caz interesant în paragr. 29: Pliniu grupează plante diferite *propter cognationem nominis*: André subliniază în comentariu (nota 4) că numele sînt înrudite numai în grecește. La p. 146 (paragr. 150):

<sup>5</sup> Lipsesc, de pildă, *cera* (v. 417), *globosus* (v. 383), *iuncus* (v. 306), *palus* (v. 11), *sucus* (v. 393).



„le texte prouve que Pline ne s'est pas contenté de descriptions écrites, mais a consulté ou des albums dessinés ou des herboristes comme Antonius Castor”. La p. 128 (paragr. 103, n. 2), e citată o altă interpretare a pasajului privind prescripțiile magice pentru culegerea ierbii *selago*, iar ceva mai încolo (paragr. 105, n. 1) editorul emendează comentariul lui A. Ernout la cartea 13, 66—67. Mai amintesc exemplele de „antipatie” între stejar și măsline, stejar și nuc, varză și viță de vie etc. (la paragr. 1), folosirea hirtiei în medicină (la paragr. 88).

Un scurt indice de nume și lucruri (p. 161—166, cu câteva greșeli de tipar și interversiuni : *acer*, *chrysocarpos*, *cypros*, *Syrlicus*) încheie volumul.

Cartea a 18-a e cea mai mare din toate (are 365 de paragrafe, cu aproape o sută mai mult decât cărțile a 12-a și a 15-a la un loc), dar cu drept cuvânt, pentru că ea constituie un manual complet de agricultură (vezi paragr. 230). În ciuda unor dezordini de amănunt (digresiuni prin asociație de idei, alăturare de „fișe” heteroclitice etc.), planul general e simplu și limpede.

Întinsa prefață a editorilor (p. 7—46) ne înfățișează structura bine încheiată a agriculturii pliniane : o introducere istorică (voi vorbi despre ea mai departe) ; partea întâi, despre domeniul rural, cu lauda strămoșilor în paragr. 39—44 ; partea a doua, despre cereale (paragr. 71 : orezul ; paragr. 72—74 : *polenta* ; apoi facerea plinii, apariția brutarilor la Roma : în anul 171 î.e.n., spune Pliniu în paragr. 107, dar comentariul împinge data cu câteva decenii îndărăt ; Pliniu discută autenticitatea versului 400 din *Aulularia* !), leguminoase, plantele furajere, bolile cerealelor și înlăturarea lor (prin procedee empirice ori... magice, paragr. 157—162), precum și ce trebuie semănat pe fiecare soi de teren ; în partea a treia, ni se prezintă muncile agricole : aici găsim lauda Nilului (paragr. 167—169), cu o descriere a revărsării lui pe care comentariul o apreciază ca foarte exactă, ba chiar expresivă, dovedind cel puțin călătoria lui Pliniu în Egipt, dacă nu o mai lungă sedere acolo ; partea a patra (paragr. 201—320) e o nouă *ἐργα καὶ ἡμέραι* : determinarea calendarului, muncile din fiecare anotimp întreprinse cu propoziții ale Naturii bune și prevăzătoare, dar și cu anecdote care ilustrează utilitatea științei, în paragr. 273—274 (lucrările țin de la 11 noiembrie până la celălalt 11 noiembrie, cînd... începe următorul an agricol) ; ultima parte tratează fenomenele atmosferice în raport cu agricultura : teoria lunățiilor, a vînturilor, pronosticuri meteorologice enunțate ordonat și metodic, fără să lipsească nici de aici anecdota.

Le Bonniec cercetează aprofundat (p. 15—32) izvoarele acestei cărți, al cărei indice menționează 28 de autori latini (eu aș spune 29, pentru că e citat altă Saserna tatăl, cît și fiul, chiar dacă ei au fost „coautori” ai unui singur manual ; din listă nu lipsesc Vergiliu și Ovidiu) și 51 de strălăni ; dar textul invocă și alte autorități, ca Homer, Sofocle, Menandru, Plaut și Ennius, pe care Pliniu îi va fi găsit în izvoarele sale directe. Introducerea istorică se bazează pe Varro, chiar cînd autorul menționează și alți autori : atît Cassius Hemina cît și L. Calpurnius Piso puteau fi cunoscuți din Varro ; dar această parte trebuie să-i datoreze mult și lui Verrius Flaccus ; cel mai recent autor este Masurius Sabinus, care mai trăia pe vremea lui Nero.

Partea agronomică stă sub semnul lui Cato (paragr. 26 : *principium*... a *Calone sumemus* ; el e un *uates* care emite *oracula*), citat uneori din memorie, poate alteori după Celsus, dar citeodată textual (nu se poate dovedi că Pliniu a consultat un text diferit de cel pe care-l avem noi) ; Varro ocupă un loc distinct (paragr. 23 : *non in grege nominando*) ; *Georgicele* lui Vergiliu le știa de bună seamă, cel puțin în parte, pe dinafară ; e curios că nu-l elogiază pe Columella (aci aș adăuga trimiterea la E. Maróti, *Die zeitgenössische warenproduzierende Landwirtschaft in der Sicht Varros*, Acta Antiqua Acad. Scient. Hung., XVIII, 1970, fasc. 1—2, p. 117, n. 54) : antipatie ale cărei temeiuri ne scapă ? poate pentru că... îl utilizează prea frecvent ? Le Bonniec ne relatează părerea lui R. Martin (*Recherches sur les agronomes latins*, 1971, recenzat de D. M. Pippidi în Studii clasice, XIV, 1972, p. 325—328) : Pliniu respinge publicul de mari proprietari al lui Columella, denunțînd marea exploatare agricolă și urmîrind aprobarea „țărănilor”, pentru că el vede remediul crizei în întoarcerea la proprietatea mijlocie, ba chiar mică. Dintre greci, ca și altă dată, Pliniu îi folosește pe cei mai mulți indirect ; în cartea de față avem o dovadă peremptorie : Aratus și Xenofon sînt citați în traducerea lui Cicero ; utilizînd direct un singur autor, la „bibliografie” înșiră trei : nu e singurul care face așa ceva. Teofrast e un important izvor, în mod cert direct, dar adesea și prin intermediari, cărora li s-ar putea datora unele greșeli de traducere.

Capitolele astronomice se trag, probabil, mai ales din *liber fastorum* al lui Caesar ; Aristotel e citat o singură dată și, pare-se, greșit înțeles. Partea din introducere redactată de Le Bœuffe (p. 32—38) se referă însă la un alt fel de izvoare, și anume la calendarele astro-meteorologice țărănești, atît din Grecia, cît și din Italia ; Pliniu a făcut o compilație inteligentă, chiar dacă nu lipsită de erori, pe care le aflăm însă și la Columella ori în *Fastele* lui Ovidiu.

Densul capitol al treilea al introducerii ne înfățișează aportul personal al lui Pliniu : verbe ca *scio* și *uideo*, frecvent folosite, ne dezvăluie propria lui experiență ; un nou tip de teasc a

fost inventat *intra XXII hos annos* (paragr. 317), deci prin anul 55 e.n.; sînt dese apoi informațiile asupra agriculturii din locurile lui de baștină, în Italia Transpadană, dar ne spune și ce a văzut în Germania, probabil și în Egipt ori în Raetia învecinată cu orașul lui natal; e la curent cu noutățile: sorgul importat din India *intra hos X annos* (paragr. 55), plinea *non pridem etiam* e *Parthis inuecto* (paragr. 105). Ca om de pe ogoare, el știe că favoniul nu suflă întotdeauna la data așteptată, îi critică pe cei care seceră grîul cu rădăcini cu tot, are păreri personale. Insistă asupra necesității de a se face înțeles *inter rusticos litterarumque expertes* (paragr. 205) și de *indocilis caeli agricola* (paragr. 226), „comme un vulgarisateur au service des humbles” (p. 40). Tot ca un țaran însă, crede cîteodată în fertilitatea extraordinară a unor ținuturi, în mărimea neobișnuită a bobului de grîu dintr-altele... și citează vechi texte religioase (paragr. 14). Dar e și filolog: discută autenticitatea textelor, sensurile vechi ale cuvintelor, „etimologia populară” a numelui *Suculae* (paragr. 247). E și patriot care vede criza agricolă a timpului: *latifundia perdidere Italiam* (paragr. 35); și provinciile suferă: jumătate din Africa era stăpînită de șase moșieri (uciei de Nero). Condamnă agricultura făcută cu sclavi legați în lanțuri. Poate că lauda trecutului e convențională, dar e sinceră înfierarea exceselor luxului și chemarea la o viață simplă și cinstită. Natura, obiectul cărții, îi însușă o atitudine finalistă și providențialistă: în cartea a 18-a, filozofia lui Pliniu e stoică.

Le Bonniec, cu două excepții neglijabile, a colățonat pe originale sau fotocopii toate manuscrisele care stau la baza ediției, două dintre ele a = Vindobonensis Lat. 234, sec. XII—XIII; dar vezi mai sus, la cartea a 24-a; I = Arundelianus 98 Londinensis, sec. XII) nefiind colonaționate în edițiile anterioare; recolaționarea manuscriselor E și d (vezi mai sus) explică numeroasele divergențe dintre noul aparat critic și cel al lui Mayhoff. Rezultatul e astfel sintetizat de Le Bonniec (p. 45): „Dans l'état actuel de la recherche, le meilleur service qu'un éditeur puisse rendre à Pline, c'est d'éliminer toutes les conjectures inutiles ou invraisemblables. Un bon nombre de celles qu'avait proposées Mayhoff ont pu, sans inconvénient, être passées sous silence”. Conjecturile editorului sînt nouă la număr și reproduc, cu cîteva remarci, chiar lista lui (*ibid.*): paragr. 5 *uita stet*; 10 *in* înainte de *familia* (sugestia lui Mayhoff); 21 *ipso* (și el sugerat de Mayhoff); 42 *aedile* înainte de *curuli* (Sillig îl adăugase după *curuli*); 57 *distinctos*; 133 *caeli* (după Sillig); 144 *conditit*; 290 *uel* (recomandat de Ernout); 306 *lacună* între *Hispania* și *Africae* (din nou după Sillig); la acestea se adaugă însă și o conjectură privind tabla de materii a cărții (p. 50—51), unde, la sfîrșitul listei de autori latini, Le Bonniec scrie *Praxidicum* în loc de *Praxidica* din manuscrise (Ribbeck: *Praxidicum*). O îndoaială a mea la text: p. 78, rîndul 1, *septumo*? cf. paragr. 203 și 204, unde apare de două ori *septimo*, fără nici o remarcă în aparatul critic.

Comentariile (datorate lui Le Bœuffe în partea astronomică și meteorologică) sînt din nou mai întinse decît textul propriu-zis, alcătuit de însele o enciclopedie a agriculturii nu numai romane, ci antice în general. Menționez în primul rînd iarăși semnalarea confuziilor pe care le face Pliniu: la paragr. 51, nota 1—3 (din Teofrast); paragr. 70, n. 3 (traducere înexactă din Teofrast); 155, 6 (planta parazită numită *ateramum* și *leramum* nu există, ea fiind o fantomă răsărită din neînțelegerea, de către Pliniu sau de izvorul lui direct, a două pasaje din Teofrast); 300, 2 (autorul îi atribuie lui Virgiliu însuși o explicație la care poetul nu s-a putut gîndi); 312, 5 și 313, 2 (confuzie astronomică); pag. 311 (nota la paragr. 326—339, privind „teoria vînturilor”). Sînt însă foarte interesante și multe alte note: la paragr. 4, nota 2 (Pliniu își atacă dușmanii personali, din nenorocire neidentificabili); 12, 3 (importanța textului pentru cultul arhaic al zeiței Ceres); 45, 3 (nou exemplu de antipatie între două vegetale); 72, 1 (referință la un pasaj astăzi pierdut din Menandru); 135, 1 (versiunea din Teofrast folosită de Pliniu); pag. 298 descoperirea din 1958, a unui basorelief reprezentînd o secerătoare asemenea celei descrise de autor; cf. D. M. Pippidi, în Studii clasice, XIV, 1972, 328; Le Bonniec îndreaptă eroarea lui R. Martin în legătură cu J. Kolendo; paragr. 342—344 (perpetuarea plînă în zilele noastre a unor pronosticuri meteorologice, de exemplu la pescarii bretoni). Pentru paragr. 184, vezi e. Maróti, *Spinus runcare* (*Zur Verwandtschaft des horazischen „spinus euellere”*), în Acta Antiqua Acad. Scient. Hung., XX, 1972, fasc. 1—2, p. 53—66 (unde trimiterea la Pliniu de la p. 56, nota 26, se referă la acest paragraf, nu la 159); altfel, bibliografia utilizată în comentariu ne procură satisfacții: în nota 2 de la paragr. 200 (pag. 257), Le Bœuffe citează studiul prof. D. M. Pippidi, *La lune dans les traditions romaines agricoles d'origine magique*, iar pentru *Aratea* lui Cicero se indică, bineînțeles, ediția lui Victor Buescu (pag. 268, nota 3 la paragr. 228). O ușoară contradicție de cronologie literară: în nota de la paragr. 183 citim: „... nous ignorons évidemment à quelle date a été écrit le livre 18”, în timp ce din nota 4 pentru paragr. 317 (pag. 308) reiese, cum s-a arătat, că ea datează cam din anul 77. E aproape surprinzătoare puținătatea greșelilor de tipar; notez numai la 81, 6 (pag. 216: *dicoccum, monococcum*) și 247, 5 (pag. 248: ‘Tăddec’).

Masivul volum se încheie cu un întins (p. 321—337) indice de nume și lucruri (cu puține dislocări alfabetice); pomenesc din el etimologiile vegetale sau agricole ale unor nume: *Cicero*,

*Fabii, Lentuli, Pilumnus, Piso*; dar *Serranus* nu vine de la verbul *sero*, cum pare să creadă și Vergiliu, ci de la substantivul *serra* (cf. nota 1 la paragr. 20).

Atît cartea a 24-a cît și, mai ales, a 18-a, în edițiile pe care am încercat să le prezint, roade mature ale experienței îndelungate și ale unei strădănil pilduitoare, merită întreaga stimă și recunoștință a naturaliștilor și filologilor.

Traian Costa

SUÉTONE, Περὶ βλασφημιῶν, Περὶ παιδιῶν [*Des termes injurieux, Des jeux grecs*] (Extraits byzantins) par Jean TAILLARDAT. Paris, Les Belles Lettres, 1967, 188 p. (Nouvelle collection de textes et documents)

Utilitatea practică a lucrărilor erudite ale lui Suetoniu a făcut ca și din cele pentru care transmiterea manuscrisă directă s-a întrerupt să supraviețuiască excerpte, de întindere și fidelitate diferită. Acesta este cazul cărții *De poetis*, din care provin biografiile aflate în fruntea edițiilor antice sau înglobate în comentariile operei mai multor poeți (Terențiu, Horațiu, Lucan etc.). Aceași soartă au avut-o și micile tratate, redactate în grecește, *Despre termenii injurioși* și *Despre jocuri*. Excerptate la începutul evului mediu, exemplarele integrale n-au mai fost recopiate, nepăstrîndu-se decît fragmente mutilate, incluse în manuscrise miscelane, sau rezultatele compilațiilor făcute de diverși autori bizantini. Din interpretarea neatență a unor manuscrise, unele fragmente au fost atribuite lui Aristofan din Bizanț, eroare propagată de ediția „standard” a acestui autor, datorată lui Nauck (1848). Scopul lui J. Taillardat este de a edita toate fragmentele conservate, în redactare originală sau în rezumat, și de a le comenta, „en faisant le point de nos connaissances” (p. 2).

Istoriei textului și surselor lui Suetoniu în cele două opusculi le este consacrată densa introducere (p. 33–44). Titlul exact al celui dintîi, păstrat într-un manuscris (*Parisinus suppl. Gr. 1164*, din secolul al XIV-lea) și confirmat de lexiconul Suidas (Souda), ar fi Περὶ βλασφημιῶν καὶ πόθεν ἐκαστῇ, ceea ce dezvăluie și intențiile istoricului: de a explica originea (etimologia și anecdota, reală sau legendară, a fiecărui termen). Lucrarea avea 14 capitole, conținînd gruparea pe „materii” a termenilor (Ἐπὶ ἀνδρῶν ἀκολάστον, Ἐπὶ γυναικῶν, Ἐπὶ ἀλαζόνων etc.); înăuntrul capitolelor criteriile de ordonare nu pot fi deduse din excerptele conservate (poate, observă J. Taillardat, p. 4, n. 1, ghidîndu-se după sfîrșitul capitoului II, ordinea era cea cronologică a autorilor în care apar termenii comentați).

Principalul obiect al introducerii îl constituie examinarea istoriei textului. Tradiția directă constă în trei manuscrise de excerpte, din care cel mai important e *Parisinus* amintit mai sus (*M*), descoperit la Muntele Athos, puțin înainte de 1865, de Emanuel Miller și publicat de acesta în 1868; manuscrisul miscelaneu, conține extrase din ambele opusculi. Acest *Parisinus* e sursa de bază a textului lui Taillardat. Manuscrisele secundare datează de asemenea din secolul XIV: *Laurentianus plut. LXXX, 13* (*L*), conținînd două pagini de extrase, fără indicarea autorului, și *Parisins Gr. 1630* (*P*), conținînd 10 rînduri de extrase; plasarea acestor rînduri îndată după o lucrare a lui Aristofan din Bizanț, separate numai de un spațiu de 2 cm, în care exista o „rubrică”, ilizibilă în secolul al XIX-lea, și o însemnare marginală scrisă cu negru, τῶα (prescurtare a rubricii, care începuse să se șteargă și care va fi fost Τραγυλλῶν), neînțeleasă și ea, l-a făcut pe J.-F. Boissonade, în 1819 (și în urma lui pe A. Nauck, în 1848) să atribuie excerptele suetoniene gramaticului alexandrin (deși încă în 1721 Fabricius îl identificase corect pe autor). Bazat pe această atribuire eronată, Nauck emite, chiar și după descoperirea ms. *M*, ipoteza că Suetonius s-ar fi inspirat din Aristofan din Bizanț (reluînd astfel o idee a lui Reifferscheid, el însuși indus în eroare de lucrările anterioare ale lui Nauck). De-abia în 1875, Fresenius restabilește paternitatea suetoniană a excerptelor. Tradiția indirectă este constituită în esență de *Comentariile la Homer* ale lui Eustathius, care dispunea de un exemplar mai complet decît ms. *M* (poate chiar de un text integral); compilatorul bizantin nu-l numește niciodată pe Suetoniu și nu dă citate textuale; numai în cazul repetării unor explicații se poate ajunge cu oarecare certitudine la textul original. Discuțînd raporturile dintre sursele textului, Taillardat constată înrudirea dintre *L* și *M*, ms. *P* făcînd parte dintr-o ramură independentă a tradiției. Eustathius deținea o copie mai apropiată de arhetipul lui *ML* decît de *P* (stema la p. 22).

În ceea ce privește sursele literare ale lui Suetoniu, nu poate fi vorba, cum susținea Miller în entuziasmul descoperirii, de o excerptare de prima mînă a comicilor greci, ci de o compilație erudită, dovedită de coincidențele dintre pasajele suetoniene și glosele lui Hesy-

chius (și de asemănările cu alte lucrări de compilație, Athenaios, Pollux, Phrynichos etc.). Principala sursă comună pare a fi lucrarea *Περὶ γλωσσῶν καὶ ὀνομάτων* a lui Pamphilus (sec. I.e.n.) în 85 de cărți, la care se adaugă, poate, câteva izvoare secundare (ipoteză bazată pe unele coincidențe dintre Suetoniu și scholiile homerice).

După același plan este discutat, în paginile 27—43 ale Introducerii, opusculul *Περὶ τῶν παρ' Ἑλλήσι παιδιῶν*, a cărui paternitate suetoniană este afirmată de Suidas și de Ioannes Tzetzes. Mai puțin clare și mai greu de interpretat sînt mențiunile romane, care vorbesc fie de *Ludica historia* (Gell., IX, 7, 3), fie de *De puerorum lusibus* (Servius, *Aen.* V, 602) ceea ce a dus la diverse ipoteze. Reifferscheid, de exemplu, considera că *Ludica historia* este titlul general al unei lucrări în patru cărți, scrise în latinește, care cuprindea, pe lângă *Jocurile grecilor*, încă trei opusculs, *Graecorum agones*, *Romanorum spectacula* și *Romanorum, lusus* (acestea din urmă extrase din nota lexiconului Souda, unde apare în lista operelor lui Suetoniu *Περὶ τῶν παρὰ Ῥωμαίους θεωριῶν καὶ ἀγώνων*). După Taillardat e vorba de două lucrări total distincte: un opuscul grec despre jocurile grecilor și un opuscul latin despre spectacolele și jocurile romanilor.

Descrierea surselor directe ale textului, identice cu cele ale opusculului precedent (*M*, *L* și *P*) ocupă paginile 31—33; nici unul din manuscrise nu poartă titlul lucrării, dar din așezarea în pagină a textului se poate deduce că începutul extraselor, dacă nu și cel al operei suetoniene, era consacrat jocului de zaruri și „descoperitorului” legendar, Palamedes. Tradiția indirectă constă în același Eustathius, care avea la îndemînă extrase bizantine, mai ample decît cele păstrate prin tradiție directă; de aceea, e de presupus, fără dovadă peremptorie, că toate jocurile descrise de Eustathius provin de la Suetoniu. A doua sursă e scoliastul Arethas la două pasaje din Platon (*Lysis* 206a și *Teetet* 146a). În sfîrșit, după însași mărturisirea sa, Ioannes Tzetzes (*Var. Hist.* VI, 875) s-a inspirat din Suetoniu în descrierea a două jocuri.

În ce privește sursele lui Suetoniu (p. 36—41), punctul de plecare a discuțiilor îl constituie coincidențele observate între 12 jocuri din Suetoniu și capitolul corespunzător din *Onomasticon* lui Pollux. Majoritatea filologilor considera pe Suetoniu drept sursă a lui Pollux, Reifferscheid le atribuia amîndurora o sursă comună. Taillardat atrage atenția asupra asemănărilor destul de vagi în redactarea pasajelor paralele (observație făcută încă de L. Cohn); dar ceea ce îl determină să-i refuze lui Suetoniu calitatea de sursă a lui Pollux este absența, inexplicabilă altfel, din *Onomasticon* a jocului *ἐωλοκρασία*, atribuit în mod expres lui Suetoniu de Tzetzes. La aceste argumente, Taillardat adaugă unul de ordin formal: jocul denumit de Suetoniu (în toate cele trei manuscrise și în Eustathius) *συνθαρῖζειν* apare la Pollux sub forma *σκανθαρίζειν*; este vorba, presupune editorul, de alegerea voită între două variante pe care le oferea sursa comună; existența variantelor e dovedită de o glosă a lui Hesychius, care indică și posibila sursă comună: *συνθαρῖζειν*: ἐνιοὶ σκανθαρίζειν: τὸ γὰρ τῷ μέσῳ δακτύλῳ τὸν μυκτῆρα παλεῖν, ὡς Δίδυμος. Așadar, Didymos este sursa, imediată sau îndepărtată, a celor două lucrări. Taillardat, bazat pe o indicație a lui Athenaios (XI, 479 a), consideră că și în acest caz sursa directă este Pamphilus (care, la rîndul său, s-a inspirat din Didymos).

În ultima parte a introducerii (p. 43—44) se expun principiile editării: o primă secțiune e consacrată reconstituirii extraselor, bazată pe ms. *M*, completat cu indicațiile tradiției indirecte (completările sînt indicate prin paranteze <>), ceea ce permite distingerea textului din *M* de toate celelalte surse; pentru a lăsa cititorului posibilitatea de a-și forma o părere clară despre completările provenite din sursele indirecte, acestea din urmă, ca și manuscrisele *L* și *P*, sînt editate în întregime, într-o altă secțiune a volumului.

Ne aflăm așadar în fața unei ediții princeps: pentru prima oară se încearcă reconstituirea, pe baza tuturor izvoarelor disponibile, a celor două lucrări erudite ale lui Suetoniu. Această reconstituire formează *Section A* a volumului (p. 47—73). Textul este sprijinit de două subsoluri: cel dintîi enumeră izvoarele constituirii textului, cel de al doilea e consacrat notelor critice propriu-zise; trimiterile la autorii antici citați de Suetoniu sînt date chiar în text, între paranteze.

Dată fiind incertitudinea tradiției și calitatea ei inferioară, numărul conjecturilor editorului este destul de ridicat (20, la care se adaugă și propuneri semnalate numai în aparat). Majoritatea sînt de natură pur lingvistică (eliminarea unei forme greșite sau tardive): *χρήται*: *χράται* *Bl.* 24, *ἐνέτεξε*: *ἐνέτειξε* (de la *ἐντίκειν*) 50, *δειακής*: *δειασής* 64, *δελος*: *δελισσης* *ib.*, *σκοτοιβόρας*: *σκοτυβόρας* *M*, *σκοτοιβόρος* *Eu* 99, *Λάμνη*: *Λαμνή* 196, *καρτάλλω*: *καρτάλω* 200, *Παλαμῆδαι*: *Παλαμήδη* *Paid.*, 1, *δύη κατὰ θαλάττης*: *δυῶσι κατὰ θαλάσσης* (aticizarea se bazează pe un pasaj imediat anterior, conservat în două manuscrise) 9. Alteori sînt corectate anumite construcții sintactice (aceasta cu extremă prudență, căci ori de cîte ori Taillardat întîlnește o construcție neobișnuită, dar posibilă, face trimiteri la Schwyzzer-De-

brunner, uneori la Kühner-Gerth): ἐξ ἐθνῶν μὲν: ἐθνῶν μὲν *Bl.* 250, σκιφάρεια ἐκάλουν τὰ κυβευτήρια: σκιφάρεια: δ' ἐκάλουν τὰ *k. Paid.*, 1, 10. Există, evident, și conjecturi care îndreaptă locuri corupte sau elimină interpolări: τὸν ὄροφον ἐξελῶν (*invocînd parafraza lui Eustathius*): τὸν ὄροφον ἐξελῶν *Bl.* 85, ἀνασχισθεῖσα: ἀναπισθεῖσα „(quae uox nihili est)” 185, Γράπνι: ὁ ρυσσός (*după Hesychius, conjectură discutată pe larg în introducerea, p. 21*): γραπτῶρουσος *ML*, γράπτος, ὁ ρυσσός *Eu* 207, ἀνάγοντος: ἐνάγοντος *Paid.*, 1, 15, eliminarea unor adaosuri ale lui Eustathius, 2 și 11.

Secțiunea B a volumului (p. 75—81) cuprinde pasajele paralele, care n-ar mai fi putut încăpea într-un eventual al treilea subsol. E vorba mai ales de scoliasti ai numeroși scriitori și de lexicografi.

Secțiunea C (p. 83—113) se ocupă de sursele textului. Deoarece constituie baza textului editat, manuscrisul principal, *M*, nu mai e reprodus; se transcriu însă în întregime manuscrisele *L* și *P*, pasajele utilizate din comentariile lui Eustathius la Homer (atrăgîndu-se atenția ori de cîte ori scollastul folosește alte surse decît pe Suetoniu), scoliile la Platon amintite mai sus.

Un bogat comentariu (p. 117—174) însoțește textul. Explicațiile privesc sensul (pasajele dificile sînt traduse), etimologiile termenilor, probleme de critică textuală (susținerea conjecturilor admise în text sau propuse în apart), justificarea ordonării pasajelor (îlîndcă Eustathius a distribuit arbitrar explicațiile preluate de la Suetoniu). O atenție deosebită este acordată problemelor de vocabular și adaosurilor sau îndreptărilor care se pot aduce pe baza textului suetonian *Lexiconului Liddell-Scott* (grupate, de altfel, într-o anexă, *Notabilla uerba*, p. 181—185). Nu lipsesc (și aceasta nu trebuie să surprindă la autorul *Imaginilor lui Aristofan*) considerațiile sintactice și stilistice cu privire la folosirea figurată și la evoluția termenilor injurioși: și nu rareori Taillardat preferă explicațiile lui Suetoniu celor prea erudite ale savanților secolului al XIX-lea (vezi, de exemplu, *βροτολογός*, p. 130). Discutarea realităților arheologice (p. 152, 167), înțelegerea concretă a jocurilor (p. 158—159), îmbinarea detaliilor arheologice sau istorice cu cele filologice (puțini cititori nu vor fi admirat subtilitatea raționamentului privind statuia medicului Hermophilos, din menționarea căreia se deduce sursa livrescă a informațiilor lui Suetoniu, p. 162—163) se situează printre reușitele majore ale comentariului și pun în lumină grija constantă a editorului de a nu lăsa nimic neaprofundat. Fără îndoială, filologia, în sensul cel mai larg (de la indo-europeanistică și micenologie pînă la stilistică) ocupă locul privilegiat, fapt determinat și de caracterul filologic al celor două opusculă.

Volumul se încheie cu o bibliografie cronologică selectivă (mergînd pînă în 1955, p. 174—177) și cu o serie de indici (p. 179—185).

Parcurend textul și comentariile, rămînem impresionați de vastitatea, de siguranța și de caracterul enciclopedic al informațiilor stăpînite și folosite de J. Taillardat, aliate cu o prudență, dar totdeauna ingenioasă, metodă critică. Pasiunea cu care editorul a reușit să reconstituie, să creeze aproape din nimic două opere ca și pierdute, să le clarifice pînă în cele mai mici amănunte, să le readucă la viața literară, se comunică cititorului, care va străbate și va reveni încă multă vreme la paginile cu adevărat inspirate ale lui J. Taillardat. Iar Suetoniu cîștigă, pe lîngă două opere, noi drepturi la simpatia noastră admirativă<sup>1</sup>.

I. Fischer

PLVTARCHI *Moralia*, vol. V, Fasc. 2, Pars 1. Edidit Jürgen Mau, Leipzig, Teubner, 1971, IX + 153 p. (Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana)

Apar într-o ediție nouă două opusculă din *Moralii* — ambele importante în ciuda faptului că sînt compilații, atribuite lui Plutarh de o tradiție nediscriminatorie.

Prima serie din volum este *X Oratorum uitae* (Βίοι τῶν δέκα ῥητόρων, în actuala serie teubneriană nr. 55, la Planudes 68), un amalgam de elemente biografice în care, așa cum ne indică însuși editorul actual, imprumuturile au fost preluate uneori textual, fără să se procedeze la unificarea și omogenizarea lor în alcătuirea de ansamblu a biografiilor. Nu este

<sup>1</sup> Aspectul grafic al volumului este foarte satisfăcător, cu o mare varietate de corpuri de literă, „funcțional” utilizată (am regreta numai absența semnului F); greșelile de tipar lipsesc (n-am descoperit decît una singură, p. 123, *Eemend.* pentru *Emend.*). Vom șicana totuși pe editor pentru ortografia, inconsecventă și ușor desuetă, a limbii latine (*cujus vestigia*, p. 90).

încă sigur dacă avem pretutindeni de a face cu un Pseudo-Plutarh. Numeroase controverse au dat naștere unui număr apreciabil de ipoteze cu privire la geneza și paternitatea textului.

Încă n-a fost — pe cât se pare — formulată ipoteza preexistenței unor însemnări mai vechi ale lui Plutarh, pe care succesorii săi le-ar fi lărgit considerabil (în privința transformărilor succesive ale textului primitiv semnalăm totuși opinia similară a lui Mau: „Vitae oratorum, quae exhibent *res gestas absque ordine seu arte collectas*, grammaticos omnium temporum ad augendum uel corrigendum inuitauerunt”) <sup>1</sup>.

*Viețile celor zece oratori* ocupă în actuala ediție paginile 1—49 (se păstrează marginal și paginația după care se fac de obicei trimiterile — cea din ediția lui Guil. Xylander, apărută la Veneția între 1560 și 1570, prima încercare serioasă de a oferi un text emendat) <sup>2</sup>.

A doua lucrare din acest volum sînt mult discutatele *Placita philosophorum* (58 [Plan. 51] Περὶ τῶν ἀρεσκόντων φιλοσόφους φυσικῶν δογμάτων, în cinci cărți — în actualul volum p. 50—153, la Xylander 874—911). După editarea ambelor scrieri în prima ediție teubneriană a lui G. N. Bernardakis (Leipzig 1893, vol. V, din vechea serie a *Moralitiilor*), ele nu au mai fost reeditate în alte colecții complete de opere ale lui Plutarh) <sup>3</sup>. Deoarece au trecut mai mult de trei sterturi de veac între cele două ediții teubneriane — prima oferind de fapt un text lipsit de luminile unui autentic aparat critic —, se cuvine să precizăm de la început că avem de a face cu cea mai serioasă strădanie modernă de a oferi în ambele cazuri o revizie științifică a textului, pe baza celei mai recente investigații și clasări a manuscriselor.

În privința *recenziei manuscrise*, deși preia unele premise stabilite de Pohlenz în prefața volumului I al *Moralitiilor* (Leipzig 1925), noul editor aduce precizări suplimentare valoroase și clarificări originale, biziundu-se și pe rezultatele obținute de C. G. Loewe, *The manuscript tradition of „Vitae X Oratorum”*, University of Illinois, Urbana 1924, 24. În primul rînd Mau este de acord cu cele stabilite în această ultimă cercetare, care corectează unele date ale filiației stabilite de Pohlenz. *Viețile oratorilor* care ne redau ediția vestitului călugăr Planudes, „multiplicată” în secolul XIII, s-au transmis prin două tipuri de manuscrise: avem mai întîi o redacție intermediară reprezentată de *codex E* (*codex Parisinus 1672*, copiat imediat după anul 1302), care, după cum a stabilit Loewe, derivă din *codex Planudeus* (reprezentat de *Vaticanus 139*, copiat imediat după anul 1296). Vin apoi trei tipuri de manuscrise „înrățite” (în terminologia lui Mau), dintre care cel mai vechi este *M* (*codex Mosquensis 501* din secolul XII), cele mai autentice fiind cele din „subfamilia” unui *codex Planudeus α* (reprezentat în special de *Ambrosianus 859*, exemplar vechi din „familia Planudea”, copiat înainte de anul 1296), iar cel mai recent este *ℳ* (adică *Marclanus 521*, datat cu aproximație la sfîrșitul secolului XIV).

Unul din meritele deosebite ale investigațiilor de tradiție manuscrisă întreprinse de Mau îl constituie folosirea mașinilor electronice de calcul pentru a demonstra „arithmetic... cartarum perforatum ope” unitatea familiei planudee: manuscrise (grupate sub siglele α, β,

<sup>1</sup> *Praefatio*, p. V. După cum vom arăta în cele ce urmează, strădania gramaticilor de a interveni în textul *Moralitiilor* este prezentă încă din primele timpuri ale tradiției manuscrise, întrucît voluminoasa colecție cu 78 de scrieri nu a fost transmisă integral de nici unu din manuscrisele antice. Așadar, s-au aglutinat de-a lungul secolelor tot mai multe scrieri cu un conținut foarte variat și au circulat „ediții” sau „culegeri” în care i se atribuiau lui Plutarh opere foarte diferite. N-ar fi exclus să admitem că însuși Plutarh nu destina toate însemnările sale unei publicații sub forma operei literare desăvîrșite. Despre susținuta tradiție filozofică care se păstrează în familie printre urmașii săi (începînd cu Plutarh cel tînăr și Autobulos), v. M. von Christ—W. Schmid—O. Stählin, *Geschichte der Griechischen Literatur*, II. Teil, Erste Hälfte, München, 1920, p. 489—490 și în special p. 489, n. 8. Înșiși succesorii direcți sînt poate răspunzători de primele adaosuri sau de notarea imperfectă a spuselor maestrului.

<sup>2</sup> La Xylander *Vitae X oratorum* sînt tipărite între paginile 832—852 și nu sînt urmate imediat de *Placita*. Autenticitatea primei scrieri nu a fost contestată de la început, deși chiar editorii din Renaștere și-au dat seama că „Plutarh” a preluat *tale quale* unele elemente care provin din vechile prefețe ale alexandrinilor din edițiile oratorilor greci. Un alt element constitutiv, ușor de reperat datorită indicațiilor sursei — care figurează în text — îl alcătuiește scrierea lui Caecilius Περὶ χαρακτῆρος τῶν δέκα ῥητόρων. În actuala ediție toate indicațiile clare de acest tip (majoritatea constituindu-se în *evidență internă*), le aflăm în aparatul de *testimonia*, lucrat cu grijă — întocmai ca în celelalte fascicule din noua ediție a *Moralitiilor*. Semnalăm pentru *Placita* două etape de *testimoni* asupra cărora vom reveni mai departe.

<sup>3</sup> Ediția lui Fr. Dübner în colecția Didot (cele două opuscul de care vorbim în vol. II, pp. 1014—1039 și 1069—1114) datează din 1841.

γ, A E) care uneori merg unitar împreună, dar se disociază la lecțiunile din M și R (ultima siglă reprezentînd totuși, așa cum am indicat mai sus, o tradiție manuscrisă diferită). Aceste divergențe sînt deosebit de evidente în tradiția *Vieților celor zece oratori*. Acolo se vede clar că M (*Marcianus 521*) reprezintă ceea ce am putea numi o „tradiție deterior”, deoarece există două copii („apographa”) neglijente ale aceluiași manuscris: *Parisinus 1734* și *Par. 2423*, în care copistul a sărit exact două pagini, după ce a terminat de transcris folium 3 *recto* din *Marcianus*. Se vede așadar limpede că singurele exemplare supraviețuite care mai țin de o tradiție editorială emendată sînt cele din „familia Planudea” (α β γ A E), adeseori grupate la Mau, atunci cînd oferă lecțiunii convergente sub sigla colectivă Π. În afară de Π („codices Planudei”), pentru celelalte cazuri de convergență Mau folosește și siglele colective Ω, „codices omnes” (deci cazuri de consens general) și O, „codices praeter citatos” (pe cît se pare, de cele mai multe ori, „deteriores”).

Cine cunoaște felul în care sistematizează Pohlenz situația tradiției manuscrise a întregii colecții de *Moralit*, în volumul I (*Praefatio*, p. V și urm.), ajunge în mod inevitabil să acorde merite incontestabile strădaniilor lui Mau de a simplifica și de a nuanța așa cum se cuvine problematica filiațiilor ce stau la baza celor mai bune manuscrise prin care ni s-au transmis *Viețile oratorilor* și *Placita philosophorum*. Desigur nu avea rost să ni se dea un inventar exhaustiv al tuturor manuscriselor care au păstrat textul acestor scrieri, de vreme ce unele sînt copii tardive, lipsite de orice originalitate. Momentul decisiv îl marchează efortul lui Planudes de a obține un text emendat: o adevărată ediție atît pentru *Viețile paralele*, cît și pentru multe opusculă din *Moralia*. Așa cum indică și Mau (pag. VI), „strămoșul” („auus”) tuturor manuscriselor din familia Planudea rămîne *Codex Ambrosianus C 126*, o primă transcriere a copiștilor supraviețuite de călugărul Planudes. Această lucrare nu este autentică „ediție”, menționată mai înainte, deoarece cuprinsul ei este mai restrîns și păstrează încă urmele numeroaselor greșeli din copiile destul de neglijente care s-au făcut în secolele anterioare.

Cu această „recensio Planudea deterior” (formula ne aparține) se înrudește cel mai vechi manuscris, anterior lui Planudes, care păstrează cîte ceva din cele două opusculă: F, adică *Par. 1957* din ultima parte a secolului XI (Mau califică aceste vestigii drept „frustulum illud Parisini”). Abia în anul 1296 Planudes a îndrăznit alcătuirea „ediției” emendate — cea reprezentată de *Codex Parisinus Gr. 1671* (A), în care, alături de *Viețile Paralele*, sînt grupate 69 de scrieri din colecția de *Moralii*. Credem că Mau ar fi trebuit să instituie o distincție între corectitudinea superioară pe care o reprezintă tradiția codicelui A și greșelile păstrate în celelalte manuscrise planudee. Oricum, se conturează astfel în tradiția manuscrisă patru tipuri de texte.

(I) Există în primul rînd reprezentanții unei tradiții destul de vechi, „preplanudeene”, anterioară secolului XIII: *Parisinus 1957* (F) și *Mosquensis 501* (M). Actualul editor nu dă nici o indicație despre unele asemănări posibile dintre aceste două manuscrise. Chiar dacă ele nu au păstrat mereu aceeași secțiuni din cele două scrieri, ar fi fost interesant să aflăm ceva despre similitudinea unor erori sau chiar despre particularitățile de grafie, transcriere etc. Singurul lucru despre care se poate face o afirmație sigură este că nu avem destule indicii pentru a postula existența unui arhetip unitar al *Moralitiilor*. Mau recunoaște numai parțial acest adevăr și convinge asupra unei ipoteze intermediare: „frustulum illud Parisini 1957... librum archetypum iam grauissimis mendis foedatum fuisse demonstrat”. Nouă ni se pare clar că în această situație putem vorbi doar de un „arhetip intermediar” și, mai exact, de una din colecțiile din opusculă care circulau sub titlul generic de *Moralia*<sup>4</sup>.

Cu manuscrisele cele mai vechi se înrudesesc în mod firesc unele exemplare din categoria următoare:

(II) Prima serie de codici copiați din inițiativa lui Planudes, care nu alcătuiesc încă o „ediție” (reproduc un text neemendat) și reprezintă, așa cum am indicat, o „subfamilie” notată prin sigla α. Cel mai important exemplar, un fel de subarhetip planudean, ar fi *Ambrosianus C 126*, dar Mau se călăuzește îndeosebi după *Ambrosianus 859*. Pe cît se pare există și „apografe” ale acestor exemplare. Modelul lor a fost copiat înainte de 1296. Toate aceste

<sup>4</sup> HOIKA. Este foarte verosimil să presupunem că apăruseră încă de la început, de prin sec. III, grupuri de scrieri intitulate astfel sau susceptibile de a fi integrate într-o asemenea categorie. Ele au fost atribuite la un moment dat paternității generice a lui Plutarh, la fel cum majoritatea fabulelor grecești în proză au intrat într-un *corpus* atribuit lui Esop. Însuși Planudes avea probabil la dispoziție mai multe tipuri de culegeri pe care le-a colanțonat pentru colecția sa de 69 de opusculă, reunite în „ediția” din 1296. La începutul Renașterii edițiile ajung să includă 78 de titluri (numărul manuscriselor se ridică astăzi la 240).

manuscrise nefiind încă supuse unui examen critic sever din partea lui Planudes, inițiatorul primei lor multiplicări, este firesc să existe o filiație strînsă între subfamilia  $\alpha$  Planudea și exemplare preplanudeene sau anterioare tradiției instituite de celebrul călugăr bizantin. În primul rînd sînt manifeste relațiile indicate de Mau între  $\mathfrak{M}$ ,  $\mathfrak{M}$  și  $\alpha$ . Printre-o investigație și mai amănunțită, folosind aceleași metode matematice la care a recurs actualul editor (programîndu-se unele indicii pe cărți perforate pentru mașinile de calcul), s-ar putea găsi eventual și alte copii care păstrează anumite vestigii ale redacției preplanudeene sau ale manuscriselor din subfamilia  $\alpha$ .

(III) Urmează grupa de manuscrise care ne transmit textul „ediției” întocmită de Planudes în anul 1296, reprezentată în primul rînd de manuscrisul A (*Parisinus 1671*) dar și de ceilalți codici din subfamilia II (deci  $\beta$ ,  $\gamma$ , E), din rîndul cărora trebuie să punem deoparte subfamilia  $\alpha$ , inclusă de noi în categoria anterioară (pentru a deosebi primele roade ale inițiativelor lui Planudes de rezultatele ulterioare pe care le obține odată cu „ediția” din 1296).

(IV) Mai există codici relativ tardivi (posteriori primelor decade ale sec. XIV), care ignoră sau folosesc în mod subsidiar „ediția” sus-menționată a lui Planudes, deși pot introduce în mod independent unele ameliorări, după cum pot înmulți și agrava greșelile mai vechi. În această categorie intră exemplare de tipul celor grupate la Mau sub siglele  $\mathfrak{n}$  (*Neapoleitanus 250*, înfrățit cu *Vat. 1676*, ambele din sec. XV),  $\mathfrak{v}$  (*Urbinas 98* din sec. XV) și altele. Aici ar intra de asemenea majoritatea manuscriselor din grupul indicat de Mau prin sigla O („codices praeter citatos”).

În sfîrșit, un loc aparte îl ocupă elementele din tradiția manuscrisă care dau loc unor reconstrucții, obținute prin analiza pasajelor unde se observă un consens evident al tuturor manuscriselor (situațiile indicate de Mau prin sigla O), sau alte tipuri de situații în care divergențele ne permit să regăsim fragmente din textul mai vechi, care uneori poate fi restabilit în urma unor emendații sau conjecturi ușor de acordat între ele.

După cum spuneam, nu se poate reconstitui un adevărat *arhetip* al întregii tradiții manuscrise, de vreme ce mai multe grupuri de scrieri s-au conglomerat în colecția de *Moralii*, fiecare din aceste subansambluri alcătuiind în felul său un arhetip. Chiar pentru cele două opusculă, stadiul cel mai vechi implică într-un fel pluralitatea elementelor aglutinate. Se cuvine totuși să examinăm acum separat unele probleme legate de editarea fiecăreia din cele două scrieri, pentru a oferi totodată exemple concrete ale strădaniilor depuse de Mau în vederea stabilirii sau a reproducerii unui text lizibil, fără intervenții arbitrare care ar încerca să completeze lacune sau să restituie pasaje din tradiția manuscrisă iremediabil corupte.

După cum am indicat, principalele surse care au alimentat *Viețile celor zece oratori* sînt „prefetele” alexandrinilor și lucrarea lui Caecilius din Kale Acte despre „norma caracteristică a celor zece oratori”<sup>5</sup>. N-ar fi exclus ca un compilator tardiv să fi adăugat majoritatea aprecierilor de critică literară (cum sînt cele extrase de Caecilius) pentru a spori în mod considerabil volumul însemnărilor primitive ale lui Plutarh, care alcătuiau în special un șir de note biografice în sensul acesta, dacă luăm la rînd *Viețile* regăsim, o serie de monografii în care, așa cum se poate constata și din *testimoniile* consemnate cu grijă în ediția Mau, cit și din observațiile aparatului său critic, însemnările biografice sumare n-au mai fost amplificate cu alte adaosuri de teorie literară, lipite în mod neunitar. Iată care sînt aceste *Vieți* în care sînt foarte rare urmele compilatorului (sau chiar ale „compilatorilor” succesivi): *Andocide* (p. 6–8), *Lisias* (p. 3–12), *Isaios* (p. 19); una din cele mai scurte *Vieți*: 15 rînduri!), *Eschine* (p. 20–22), *Dinarh* (p. 43–44). Pentru această ultimă notă biografică izvorul direct este Dionis din Halicarnas, pe care Plutarh sau un Pseudo-Plutarh îl rezumă aproximativ. Se știe că scrierea dionisiană a rămas neterminată. În mod ciudat și notița din *Viețile* noastre este extrem de sumară, deși se presupune că ea rezumă și capitole — pe cit se pare mai complete — din lucrarea sus amintită a lui Caecilius. În cazul primelor împrumuturi — cele dionisiene —, așa cum se poate acum constata mai ușor pe baza indicațiilor date chiar de notarea testimoniilor la Mau, au fost preluate textual elemente din autorul compilat. Cit privește dependența de Caecilius, trebuie să ne rezumăm la presupuneri, deoarece nu posedăm alte indicii ale evidenței externe, iar autoritatea savantului din Kale Akte nu este invocată de astă dată „nominativ” de compilatorul nostru. Așadar, atît Radermacher, cit și Ofenloch au procedat arbitrar, considerînd că întreaga notiță (sau în orice caz primele două trimiți) reprezintă o parafrază din Caecilius: Ofenloch include textul din Plutarh în ediția sa *Caecilii Calactini fragmenta*, Leipzig, Teubner 1907—retipărită în 1967, fr. 149 (în nota de la p. 43, Mau trimite în mod eronat și la alt fragment, 141; ar putea fi vorba de o greșeală de tipar).

<sup>5</sup> Περί χαρακτήρος τῶν δέκα ῥητόρων.



Celelalte cinci vieți cuprind note biografice mai ample (cea mai întinsă — zece pagini — fiind, cum era de așteptat, *Viața lui Demostene*), în care s-ar putea să regăsim vestigiile unor însemnări ale înțeleptului din Cheronea. Dar pe măsură ce se acumulează datele biografice, o analiză critică descoperă la tot pasul discrepanțele. Multe au fost semnalate acum pentru prima dată de Mau în aparatul său critic. Încă din prefață, el atrage atenția asupra unei erori tipice, perpetuate în toate manuscrisele, datorită faptului că cele mai vechi exemplare erau deja compilații nediscriminative, iar compilatorul adăuga adeseori cite un amănunt preluat fără grijă, dintr-o sursă pe care astăzi n-o mai cunoaștem. Examinând cu atenție logica internă a textului, editorul nostru semnalează absurditatea unui enunț cum este următorul din *Demosthenes*, p. 37, r. 3 și urm.: κατέλιπε δύο παῖδας ἐκ μιᾶς γυναικὸς unde în mod evident se cunosc urmele unei coruperi a textului original, de vreme ce biografia n-aveau de ce să consemneze ca un lucru deosebit împrejurarea că i s-au născut oratorului doi copii dintr-o singură femeie...<sup>6</sup> Biziindu-se pe indicația din autentică *Viața a lui Demostene* (*Vieți paralele*, *Demosth.*, cap. 15), în care ni se spune că oratorul „conviețuia cu o femeie din Samos” (Σαμίᾳ τινὶ συνώκησεν), actuala ediție presupune că tradiția manuscrisă a preluat o corupțelă de tipul ΉΕΑΜΙΑΣ ΓΥΝΑΙΚΟΣ care a trecut prin fazele ἐξ ἧς μιᾶς, ἐκ μιᾶς. Se restabilește așadar în text pe baza acestei emendații ἐκ Σαμίᾳς γυναικὸς τῶν εὐδοκίμων. Desigur, asemenea prilejuri de emendare se ivesc destul de rar, în stabilirea textului nostru, manuscrisele păstrând numeroase pasaje cu interpolări și formulări stângace, rezultate din lecțiuni defectuoase ale primilor copisti, pe care nici „ediția” lui Planudes din 1296 nu mai avea cum să le remedieze. Considerăm că Mau a procedat cu discernămint, indicând pretutindeni — mai atent și mai nuanțat decât toți predecesorii săi — atît vestigiile deteriorării textului prin lacune și lecțiuni cu totul eronate, cit și adăugirile (de tipul interpolației tardive). Alterările sînt deosebit de evidente cînd este vorba de indicații numerice (date, sume de bani etc.).

Astfel, în *Lysias*, pe aceeași pagină, 9, de două ori se alterează referirile cronologice care cuprind data Olimpiadelor. În r. 5, sub influența unui δεῦτερον [ἔτος], la cîteva cuvinte distanță copistul adaugă [καὶ δευτέρας] ὀλυμπιάδος. La fel în textul vieții lui *Isocrates*, p. 14, μόνας a fost transpus greșit de copist cu cîteva cuvinte mai înainte, probabil sub influența unei terminații asemănătoare care preceda numeralul: χιλιάς μὲν ἄς [μόνας] εἰσεπράττετο... preluat din διακοσίας δὲ μόνας δώσειν.

De unde se vede cit de ușor induce în eroare *homoeoteleutonul* (atît ca epifonem, cit și ca grafem — particularitatea este relevantă în alt loc chiar de editorul nostru).

O serie de lacune fuseseră deja indicate și remediate conjectural cu multă pătrundere de Westermann (eruditul editor al *biografiilor grece*). Nu i-au scăpat lui Mau aproape niciăieri propunerile valoroase de îmbunătățire a textului. În această privință atît pagina de text cit și aparatul ei reprezintă de fiecare dată un progres notabil față de ediția lui Bernardakis. Mai cităm dintre frumoasele „împliniri” de lacune, preluate direct sau ameliorate:

În *Demosthenes*, p. 35, r. 6 ὥφειλε τριάκοντα (ταλάντοις κοσμήσῃσαι αὐτὸν τὸν βωμόν etc.; „față de τριάκοντα νῆσαι αὐτόν etc. (din manuscrise) — lacunam indicavit et supplevit Westermann”. La începutul biografiei lui *Iseu*, p. 19, 7—8 editorul nostru a intervenit mai hotărît decât predecesorii săi, pentru a remedia o lacună indicată de Bernardakis. De data aceasta el consideră că ne putem bizui întru totul pe Dionis din Halicarnas, care ar fi fost compilat de primul „autor” al *Vieții*. Ceea ce a derutat apoi pe ceilalți compilatori-copisti a fost paradoxul cuprins în textul de bază al lui Dionis. Deși fusese un învățăcel al școlii lui Isocrate, l-a imitat mai mult pe Lysias. Primul biograf a rezumat probabil corect situația descrisă în capitolele 1—2 din „micromonografia” dionisiană (cf. *De oratoribus antiquis*, *Isaeus*, p. 93—94 U.—R.) și se poate considera plauzibil textul restabilit astfel de Mau (p. 19):

σχολάσας < μὲν Ἰσοκράτει ὥς φησιν Ἑρμιππος, μάλιστα δ' ἠκολούθει > Λυσία κατὰ τὴν τῶν ὀνομάτων ἀρμονίαν... ὥστε etc.

<sup>6</sup> Eventual s-ar mai putea obiecta că un alt compilator intermediar polemiza cu una din sursele citate de Plutarh, *Viața lui Demostene*, cap. 15, pasajul invocat de Mau, în care de fapt se spune că „după unii ar fi pețit-o pe mama tinărului [Chabrias]. În realitate nu s-a căsătorit cu ea, ci a conviețuit cu o Samiană...”. Nimic nu ne împiedică să presupunem că sursa pierdută la care se referea enunțul compilatorului nostru — deformat de tradiția manuscrisă — menționa eventual doi bastarzi: unul născut de mama lui Chabrias, altul de o concubină. Afirmăție pe care o combate textul incomplet din manuscrisele noastre: „a avut doi copii, dar dintr-o singură femeie...”.

Dacă ne mulțumim cu textul transmis, în primul rînd dispăre epoca uceniciei în preajma lui Isocrate, în al doilea rînd nu se mai explică din punctul de vedere al sintaxei clasice *ὅστε* consecutiv, care ar reclama tocmai un antecedent corelativ (inclus sub forma lui *μάλιστα* în mai toate propunerile de remediere).

Desigur mai subzistă un număr considerabil de aporii ale criticii de text, atunci cînd trebuie să oferim o lectură plauzibilă a unei scrieri atît de compozite cum este această colecție de *Vieți ale oratorilor*. Deocamdată avem la dispoziția noastră un sprijin solid pentru a deduce și a înțelege limpede cam tot ce se poate obține din exploatarea manuscriselor. Verificînd cu metode noi colacionarea lor, Jürgen Mau a reușit să ne dea un produs editorial cît mai lizibil.

Aceleași constatări sînt valabile și pentru *Placita philosophorum*, o epitomă în cinci cărți, mult mai valoroasă decît *Viețile oratorilor*, în măsura în care ea reunește sintezele și rezumatele alcătuite de filozofi eclecticici valoroși — unul din ei pare să fie însuși Plutarh. Pentru această scriere situația manuscriselor atestă existența unor subarhetipuri mult mai corecte, întrucît numărul lecțiunilor aberante nu mai este atît de mare. Totuși aici s-au pus probleme de paternitate la fel de controversabile, deoarece în afară de textul păstrat la Plutarh — sau mai exact de celebrul „corpus” atribuit filozofului —, o serie de pasaje din *Placita* au fost atribuite de Theodoret, episcop de Kyrrhos, unui oarecare Aëtios, filozof eclectic din secolul I sau II e.n., care, potrivit ipotezelor lui Hermann Diels, ar fi fost excerptat de Pseudo-Plutarh<sup>7</sup>. Pe baza acestor presupuneri Diels a considerat că poate atribui întreaga scriere lui Aëtios și a inclus-o în ediția sa *Doxographi Graeci*, Berlin 1879, p. 273–444. De fapt, în ciuda ingenioaselor reconstrucții ale savantului istoric al doctrinelor filozofice, stratificarea redacțiilor nu poate fi simplificată cu atîta siguranță. Prea puține ediții bazate pe reconstrucții rezistă unor analize convergente. Jürgen Mau procedează cu mai mare sagacitate, întrucît alcătuiește două „etaje” de *testimonia*. Primul — situat imediat sub textul din *Morali* — ne trimite la opera, la fragmentul de autor sau la școala filozofică din care „Plutarh” își extrage elementul de doctrină (deci obiectul direct al epitomei sau „epistema” pe care o rezumă). De exemplu în L. I, cap. III, p. 53, discuția despre elementele primordiale sau *ἀρχαί* („stihii”) menționează pe Thales. În primul subsol se face trimiterea de rigoare la Diels, A 11 (*Vorsokratiker*, Thales; respectiv în ediția din *Doxographi*..., Aëtios, *De placitis philosophorum*, p. 276). Din al doilea subsol al ediției Mau aflăm însă și alte date interesante despre compilațiile tardive (majoritatea din epoca creștină), în care paragrafe mult mai largi coincid cu Pseudo-Plutarh, fără să-l menționeze prea des pe Aëtios ca prim izvor. Pentru capitolul sus-menționat găsim astfel o coincidență cu Eusebius care se întinde pe o pagină întreagă (p. 53 r. 12–54, r. 11) sau se suprapun pasajului din Euseb. 14, 14,1). Deci în afară de Theodoret, pus la contribuție de Diels în mod aproape exclusiv, noua ediție mai trimite în mod sistematic la o serie întreagă de autori creștini și păgîni, dintre care mulți sînt aproape contemporani cu Theodoret. Ipoteza lui Diels devine astfel extrem de precară, iar lărgirea evantaiului de evidente reciproce („cross reference”) se dovedește a fi mult mai instructivă, chiar dacă uneori sporește perplexitatea noastră, în sensul celor indicate de Gercke încă din 1894, în articolul său din Pauly-Wissowa<sup>8</sup>.

Printre cele mai interesante emendații propuse de Mau, am reținut mai ales corectările și întregirile făcute pe baza pasajelor identice sau similare din Galen. Trebuie să recunoaștem de altfel că multe pasaje din textul transmis de manuscrisele *Placitelor* lui „Plutarh” au fost deja îmbunătățite de Diels pe baza indicațiilor din Eusebius, Galen și alți „martori” ai tradiției doxografice. De aceea în unele privințe este mult mai interesantă munca de editare a *Opiniilor filozofilor*, care în multe privințe se aseamănă cu problematica și specificul scrierii lui Diogene Laerțiu.

<sup>7</sup> Pe cît ne permit să judecăm izvoarele convergente, avem de a face cu un titlu generic *Περὶ τῶν ἀρεσκόντων φιλοσόφων φυσικῶν δογμάτων* (formulă la care unele cărți adaugă termenul *ἐπιτομή*). Au circulat desigur mai multe serii de *Placita*, care aveau curs plin în antichitatea tîrzie. Este mult mai verosimil să admitem că ele se datorau unor filozofi de orientări diferite și nu repetau aceleași rezumate, alcătuite de un izvor comun (care ar fi fost primul eclectic preocupat să extragă din cele mai importante opere filozofice date esențiale pentru a deosebi știința naturii de metafizică...). Desigur, unul din acești autori a dat tonul celorlalți. Dar situația transmiterii efective a rezumatelor nu poate fi restabilită numai pe baza simplificărilor pe care Diels le-a introdus la tot pasul în textul din Pseudo-Plutarh.

<sup>8</sup> Cf. *RE*, I, col. 703 (s.u. *Aëtios*).

Cităm următoarele exemple de ameliorări dictate de o evidență paralelă. Dintre cele introduse în text chiar de Diels :

L. II, p. 81 (Mau), r. 11 : Πυθαγόρας (καὶ Πλάτων) καὶ οἱ Στοικοὶ γεννητὸν ὑπὸ Θεοῦ τὸν κόσμον — / *suppl. Diels secundum Eusebium* 15, 35 (un pasaj paralel și la Theodoret, 4, 16). O situație similară în L. III, p. 108, rr. 5—6 : Ἡρακλείδης ὁ Ποντικὸς καὶ Ἐκφάντος. . . κινεῖσι μὲν τὴν γῆν, οὐ μὴν γε μεταβατικῶς (ἀλλὰ πρεπτικῶς) *suppl. Diels sec. Euseb. 15, 58*. Pasajul paralel Galen., § 84. La fel restabilește Mau un participiu în textul din L.V., p. 134, 11. 14—15, bizuindu-se pe „martorul” paralel — Galen § 15. Vom obține deci următoarea lectură, mult mai satisfăcătoare decât cea din edițiile anterioare :

” . . . ὅταν & βουλόμεθα βλέπωμεν, ὡς ἐπὶ τῶν τὰς ἐρωμέναις ἔχην (δοκούντων) ἐν ὕπνῳ γίνεται.

În alte pasaje, destul de numeroase, editorul nostru a descoperit alterări în ordinea cuvintelor, erori care intervin la transcrierea rindurilor (cu atât mai frecvente cînd se trece de la o coloană la alta). Propunerile de transpoziție par de cele mai multe ori judicioase, la fel și cele de eliminare a unor interpolări sau intercalări de glose. Iată un pasaj în care în ciuda propunerii de transpoziție care se adaugă eliminării unei interpolații depistate de Diels, textul rămîne totuși redundant :

L. IV, p. 121 (900 C), 15—18.

[15] . . . ὅσα προσπίπτει φαντάσματα, (φαντάσματα μόνον ἐστίν) / [16] ὅσα δὲ καὶ Θεοῖς καὶ ἡμῖν γε, ταῦτα [φαντάσματα μόνον / [17] ἐστίν· ὅσα δὲ ἡμῖν ταῦτα] καὶ φαντάσματα κατὰ γένος / [18] καὶ ἐνοήματα κατ’εἶδος — etc.

Pentru Diels interpolarea cuprindea întreg rîndul 16 și primul verb din rîndul următor : deci ὅσα δὲ καὶ — ἐστίν. Pentru Mau întinderea interpolării este alta. După cum se poate constata el consideră că s-a produs mai degrabă o deplasare a sintagmei φαντάσματα μόνον. Considerăm că textul ar putea fi emendat în mod mai satisfăcător, evitîndu-se repetarea prea frecventă a termenului φαντάσματα. Reluăm fraza de mai sus și deplasăm după cum urmează parantezele drepte : Διόπερ τοῖς ἀλλοιοῖς ζῴοις ὅσα προσπίπτει φαντάσματα· ὅσα δὲ καὶ Θεοῖς καὶ ἡμῖν [γε] ταῦτα [φαντάσματα μόνον ἐστίν· ὅσα δὲ ἡμῖν ταῦτα] καὶ φαντάσματα κατὰ γένος καὶ ἐνοήματα κατ’ εἶδος.

În majoritatea cazurilor eliminările operate de Mau se justifică întru totul — mai ales atunci cînd depistăm astfel noi glose strecurate în text (vezi de exemplu L. IV, p. 130 rr. 11—12, unde cuvintele interpolate încearcă să explice cu anticipare anumite impulsuri ale respirației care vor fi descrise cu cîteva rînduri mai departe).

Așa cum am avut prilejul să mai arătăm, recenzînd un alt fascicul din noua serie teubneriană a *Moralitiilor*<sup>9</sup>, oglindirea multilaterală și fidelă a tradiției manuscrise reprezintă principala însușire a seriei de ediții pe care le duc mai departe succesorii unei pleiade strălucite de filologi : Pohlenz, Hubert, Nachstädt și alți cliți (prima echipă care s-a apucat de lucru după 1908). Astăzi, la grupul celor dispăruți se adaugă și Konrath Ziegler, Jürgen Mau, unul din noii editori, ne-au dovedit totuși că lucrarea progresează în condiții optime, întregul edificiu înălțîndu-se pe temeliiile unei tradiții hermeneutice sănătoase.

Mihai Nasta

AVIANVS, *Œuvres*, éditées et traduites par Léon HERRMANN. Bruxelles, Latomus, 1968, 177 p. (Collection Latomus, XCVI)

Léon Herrmann nu face parte dintre savanții care pășesc pe cărări bine bătătorite ; dimpotrivă, orice nouă lucrare, orice nouă ediție (cu excepția teatrului lui Seneca, din 1923, rămasă, de aceea, o ediție „clasică”) oferă un număr mare de surprize, dintre care unele, puține — e drept —, pot convinge, multe pot să șocheze, toate dezvăluie însă un spirit mereu alert, nemulțumit de soluțiile tradiționale, gata să înfrunte oricînd opinia comună a „establishment”-ului filologic.

De data aceasta, surpriza începe de la titlu. Îl știam cu toții pe Avian drept autor al unor fabule în distih elegiac și iată că sîntem puși în fața titlului promițător *Œuvres* ; dacă ne aruncăm privirile în tabla de materii, constatăm că aceste „opere” au trei părți : fabulele, comedia *Querolus* (atribuită de L.H. lui Avian încă din 1948) și „poemele”. Argumentarea

<sup>9</sup> Cf. Studii clasice, IX, 1967, p. 325—328.

titlului și a atribuirii se găsește în *Introducere* (p. 7–12) și în nota la *Querolus* (p. 69–71), făcându-se totodată trimiterea la articolul din RBPhH, XXVI, 1948: Macrobius vorbește despre Avian, autorul fabulelor, ca despre un *probus adulescens* (Sat. VI, 7, 1; amintim totuși că personajul lui Macrobius se numește *Auienus*, nu *Auianus*); datînd *Saturnalele*, și, deci, fabulele în jurul anului 370<sup>1</sup>, iar comedia *Querolus* înaintea anului 416, cînd Rutilius Namatianus, superiorul ierarhic al lui Avian și dedicatarul comediei, se retrage în Gallia, nu fără a-i fi acordat autorului lui *Querolus* o *honorata quies*, L. Herrmann deduce că tînrul din 370 și pensionarul (la 65 de ani!) din 415 pot fi una și aceeași persoană (Avian se va fi născut prin 350); această posibilitate devine certitudine cînd se compară un pasaj dintr-o fabulă cu unul din *Querolus*: *sors uaga cuncta rotat* în fabulă, *numeris qui totum rotant* în *Querolus* (actul II, sc. 3). N-ar mai trebui adăugat nimic pentru a demonstra fragilitatea argumentului; din întîmplare, însă, fabula în discuție nici nu face parte din culegerea lui Avian, ci se află într-un manuscris al *Antologiei latine* din sec. XIV, *Vaticanus Latinus 5088*, și a fost atribuită lui Avian de către O. Rossbach (atribuire respinsă de ansamblul criticii).

Tot atît de solid argumentată este și existența volumului de poeme: extrăgînd una din prefețele în versuri ale fabulelor din locul transmis de manuscrise, L. Herrmann o consideră a fi prefața unui volum de poeme posterior fabulelor, din care însă nu s-a păstrat nimic altceva decît un elogiu al lui Martianus Capella (despre care nu aflăm nici măcar în ce manuscris se păstrează); singurul argument în favoarea eliminării prefeței din corpus-ul fabulelor sînt primele ei cuvinte: *Lector, ne fabulas quaeras...* Dar de aici pînă la constituirea unui volum de poeme e un drum pe care nu a ezitat să se aventureze editorul.

Obscură este de asemenea stabilirea tradiționalelor *tria nomina* ale poetului: prenumele ar fi Gaius și ar fi cunoscut „grâce à des acrostiches” (care?) și din faptul că în unica fabulă a lui Ausonius, adaptare după Babrius (75), „le malade porte précisément le prénom de Gaius”(?!). Nici acrostihul nici epigrama lui Ausonius nu pot fi ușor descoperite (trimitere inexistentă la acrostih, eronată la Ausonius). Gentiliciul, Laetus (?), este dat de lemma poemului către Martianus Capella; în textul respectiv însă (p. 173), lemma este înregistrată ca o conjectură, între < >.

A doua parte a introducerii privește fabulele; se discută eliminarea, ca apocrifă, a fabulei XXIII; pentru a păstra însă numărul total de 42 (pomenit în prefață), se introduce în locul ei o fabulă din manuscrisul *Vaticanus* amintit mai sus. După ce afirmă, apoi (p. 12), că titlurile fabulelor nu sînt autentice, autorul le modifică, prin conjecturi, pe absolut toate („le fait que les titres sont postérieurs à Avianus ne doit pas, d'ailleurs, nous détourner de leur recherche”!). Nici morala fabulelor nu e lăsată la voia destinului făurit de tradiția manuscrisă: ateteza lovește pe multe, criteriul mărturisit fiind acela al constituirii unui corp comun cu fabula însăși, cel nemărturisit fiind însă faimosul pat al lui Procust al paginii de 18 versuri (cf. p. 21–22).

O scurtă prezentare a valorii literare a fabulelor (p. 23–24) este urmată de descrierea manuscriselor (p. 24–25), în care editorul urmează clasificarea propusă de A. Guaglianone (*Corpus Paravianum*, 1958); L. Herrmann acordă o deosebită atenție și „lecțiunilor” din edițiile T. Pulman (Anvers, 1586) și A. Cannegieter (Amsterdam, 1731).

Dacă cercetăm textul și aparatul fabulelor, constatăm numărul extrem de ridicat al cuvintelor imprimate cu caractere italice, al croșetelor, al versurilor cu ordinea modificată, și absența totală a „locurilor desperate”. În aparat ne impresionează frecvența indicațiilor de tipul *addidi*, *conieci*, *scripsi*, *deleui*, *collocaui*; de la Hofman Peerlkamp încoace nu credem să se fi întîlnit o mai strînsă colaborare a editorului cu autorul antic ca în acest volum și fără îndoială că mulți din filologii hipercritici ai secolelor trecute par conservatori în comparație cu L. Herrmann. În masa conjecturilor, unele sînt ingenioase, altele chiar acceptabile, dar imensa majoritate sînt inutile și transformă ediția într-o colecție de emendări. Nu vom intra în detalii, dar ne întrebăm, ca exemplificare, cum se justifică includerea într-o ediție a exercițiului filologic care constă în transformarea prefeței în proză, cum apare în manuscrise, într-o prefață versificată, în care fiecare „vers” (de patru picioare) cuprinde cel puțin două „emendări”. Prima frază a prefeței originale: *Dubitanti mihi, Theodosi optime, quorum litterarum*

<sup>1</sup> Despre cronologia lui Macrobius, vezi acum R. Cristescu-Ocheșanu, StCl, XIV, 1972, p. 231–237.

*titulo nominis memoriam mandaremus, fabularum textus occurit quod in his urbane concepta falsitas deceat et non incumbat necessitatis ueritatis* devine:

<O> Theodosi domine,  
<cum saepius> dubitare  
quo litterarum nomine  
memoriam <com>mandarem,  
<scribere elegi> fabulas  
quod his falsitas concepta  
deceat urbane <ficta>.

Tot alt de nelămuriți rămânem și în fața unor înlocuiri de tipul *aethera* pentru *sidera* (4,1), a schimbării arbitrare a numerelor și cazurilor gramaticale etc. etc.

După aceeași metodă este editată și comedia *Querolus*; o scurtă introducere (p. 69–72) ne informează asupra operei, identificării autorului, eventualității unei redactări originare versificate (în sprijinul acesteia se invocă și prefața la *Fabule*, transpusă în versuri, după cum am văzut, de L. Herrmann însuși !); sînt prezentate succint manuscrisele și bibliografia comediei. Textul suferă și în acest caz de excesiva imaginație a editorului: schimbările de persoane (nesemnificative și superflue unele, ca înlocuirea prin *Prologus* al lui *Poeta* din mss.), transpuneri de pasaje, conjecturi din cele mai variate abundă și aici (indicațiile *conteci*, *huc reuocau*, *addidi*, *transtuli*, *scripsi*, *interpunxi*, *rettuli* sînt parcă și mai frecvente decît în aparatul fabulelor). Este extrem de greu pentru cititor să mai distingă rarele conjecturi ingenioase (*sapis* pentru *satis*, p. 85, 7, de exemplu<sup>2</sup>) din mulțimea construcțiilor fanteziste sau numai inutile (*ha*, *ha*, *he* [= *hae*] este transformat cu regularitate în *ha*, *ha*, *ha*, ca și *habes* în *habe*). Conjecturile modifică, ca în ultimul exemplu, sintaxa și, în general, limba textului (L. Herrmann adaugă conjuncții, eliminînd parataxa, schimbă conjuncțiile în limba în text, înlocuiește cuvintele banale prin altele rare, poate necunoscute autorului editat, dacă nu chiar întregii literaturi latine: *numquam te celeriter usque ad sanguinem*, actul V, sc. III, p. 159, 5–6, acceptat de Peiper și de Havet, devine la L. Herrmann *numquam te scelerites*, cu înlocuirea lui *celeriter* printr-un hapax creat ad-hoc și cu considerarea, în consecință, a locuțiunii *usque ad sanguinem* drept o glosă!).

Utilitatea volumului ar putea consta în traducere, cursivă, elegantă de cele mai multe ori; dar avînd să transpună un text atît de personal, versiunea franceză trebuie consultată cu tot atîta prudență ca și ediția propriu-zisă, ceea ce face ca și sub acest aspect utilitatea cărții să apară diminuată.

După această sumară analiză, concluzia negativă asupra ansamblului volumului se impune, spre regretul nostru. Fiindcă erudiția greu egalabilă și talentul filologic bine cunoscut ale lui L. Herrmann i-ar fi îndreptățit pe cititori să se aștepte la rezultate mai puțin discutabile sau, în orice caz, mai util, mai stimulator discutabile.

I. Fischer

DICTYS CRETENSIS, *Ephemeridos belli Troiani libri* a Lucio Septimio ex Graeco in Latinum sermonem translati. Accedunt papyri Dictys Graeci in Aegypto inuentae. Edidit Werner Eisenhut, Teubner, Leipzig, 1973, LII + 151 p.

Sub numele lui Lucius Septimius, autor despre care nu știm nimic altceva, ni s-a păstrat opera intitulată *Ephemeris belli Troiani*, o istorie a războiului Troiei și a peripeziilor eroilor greci ce i-au supraviețuit și care s-au întors la casele lor. Opera este precedată de o *Epistula* dedicatorie adresată unui Q. Aradius Rufinus, cu neputință de identificat pînă acum între purtătorii destul de numeroși ai acestui nume pe care-l cunoaștem din izvoare, precum și de un *Prologus*. Din aceste anexe aflăm că lucrarea lui Septimius nu e decît o prelucrare în limba latină a unei opere grecești, Ἐφημερίς τοῦ Τρωϊκοῦ πολέμου, atribuită lui Dictys cretanul, tovarăș de arme al lui Idomeneu. Acesta ar fi scris, într-o formă simplă, „știin-

<sup>2</sup> Am fi fost tentați să includem printre acestea și *pacus* = πάχος, cu pronunțare latină, nu galică, cum spune autorul, pentru *patus* sau *pathus* al manuscriselor (Actul I, sc. 2, p. 95, 25), dacă această conjectură n-ar aparține lui W. Wagner (1875); e de semnalat totuși existența în greaca trzie a cuvîntului πάτος 'bogăție'; cf. ediția W. Emrich, Berlin, 1965, p. 185, n. 18, și LSJ Suppl. s.u. πατός,

tifica" povestea evenimentelor legate de războiul Troiei la care ar fi asistat. Opera, de factură romanească de fapt, s-a bucurat de o largă circulație în evul mediu. Intrată de timpuriu în compilațiile bizantine de istorie universală, ea a constituit izvorul de bază al cronicarilor bizantini pentru relatarea războiului troian.

Afirmațiile lui Septimius despre originea lucrării sale au constituit multă vreme obiect de controversă pentru filologi. Unii au pus la îndoială existența unui prototip grecesc, alții au bănuț dimpotrivă că acest prototip, *Dictys Graecus* ar fi fost mult mai bogat decât ne lasă să o bănuim *Dictys Lattnus*. În sfârșit, au existat învățați care au presupus că forma actuală a versiunii latine e mult mai redusă decât forma sa originară.

Controversele au încetat odată cu descoperirea unui fragment din *Dictys Graecus* și anume din cartea a IV-a a operei, pe unul din papirii de la Tebtunis. El a fost publicat în 1907 în Grenfell-Hunt-Goodspeed, *The Tebtunis Papyri*, Part II, Londra, p. 9 și urm. Un al doilea fragment papiriaceu a fost descoperit și editat recent în *The Oxyrhynchos Papyri*, XXXI, ed. Barns-Parsons-Rea-Turner, la Londra, în 1966, p. 45 și urm. Compararea textelor latin și grec a permis cercetătorilor să dovedească autenticitatea afirmațiilor lui L. Septimius. Putem fi siguri astăzi că a existat într-adevăr o operă grecească atribuită lui Dictys, tradusă aproape cuvânt cu cuvânt de autorul latin și putem presupune de asemenea că, acolo unde s-au produs intervențiile lui Septimius în textul genuin al operei nu au sărăcit-o aproape deloc. Este foarte probabil ca el să fi tradus cu ușoare modificări primele cinci cărți, cele consacrate războiului troian propriu-zis, prelucrând apoi, așa cum însuși o mărturisește, într-o singură carte a versiunii sale, materia utimelor patru cărți ale versiunii grecești, relațiile despre „întoarceri”.

Cît privește discuțiile în jurul istoriei textului latin, ele au beneficiat enorm de pe urma descoperirii făcute în 1902 de Cesare Annibaldi. Cercetătorul italian a găsit în biblioteca contelui Balleani, la Iesi, lângă Ancona, cel mai vechi manuscris al traducerii lui Septimius cunoscut pînă astăzi. Este vorba de un codice de la începutul secolului al IX-lea, cuprinzînd și pe *Agricola* și *Germania* lui Tacit. Unele părți din acest manuscris au fost însă caligrafiate în secolul al XV-lea; din acest punct de vedere codicele reclamă o analiză atentă pe care abia astăzi ne-o dă autorul prezentei ediții. El stabilește că manuscrisul descoperit de Annibaldi e reprezentantul cel mai vechi al unei familii de texte pe care o notează cu sigla  $\epsilon$ . Alături de această familie cunoaștem o alta, notată cu  $\gamma$  și al cărei reprezentant optim este *Cod. Sangallensis 197*, datînd din secolul al IX-lea sau al X-lea.

Edițiile apărute pînă astăzi, de la cea dintîi, dinainte de 1471, pînă la cea mai recentă, a lui F. Meister (Leipzig, 1872) nu au ținut seama de toate manuscrisele existente, în număr de 15, între care și importantul codice amintit mai sus, descoperit abia în 1902. În aceste condiții, actuala ediție, datorată distinsului filolog german Werner Elsenhut, cercetător de multă vreme al tradiției textului lui Dictys, se impune ca ediție optimă. Autorul a cercetat cu minuție toate variantele cunoscute ale textului, a stabilit o stemă nouă a codicelor, și, bizundu-se în primul rînd, pe familia  $\gamma$  a dat un text stabilit pe o temeinică bază critică, însoțit de un aparat bogat. Cele peste 50 de pagini ale *Introducerii* cuprind o amplă analiză a tradiției manuscrise și a edițiilor. În anexă se dau fragmentele papiriacee din versiunea greacă, însoțite și ele de aparatul critic la a cărui alcătuire autorul a pus în valoare însemnatele sale contribuții publicate deja în reviste de specialitate.

În afară de stabilirea textului, autorul aduce și noi precizări în privința datei alcătuirii operei grecești atribuite lui Dictys (deceniul 7 al secolului I e.n.) și a versiunii lui Septimius (secolul al IV-lea e.n.).

Prin publicarea acestei cărți, casa Teubner vine o dată mai mult alături în sprijinul filologilor clasici, cît și în acela al bizantinistilor și al studioșilor Occidentului medieval latin.

Nicolae-Șerban Tanașoca

*Actes de la Conférence de Carthage en 411. Tome I : Introduction générale* par Serge LANCEL. Tome II : Texte et traduction de la *Capitulation Générale* et des *Actes de la première séance* par Serge LANCEL. Paris, Les Éditions du Cerf, 1972, 914 p. 8° (Sources Chrétiennes, 194, 195).

Confruntarea dintre donatiști și ortodocși, din 411, la Cartagina era rezultatul unor proiecte și chiar întîlniri anterioare, îndeosebi a celor din 403 și 405—406 și mai ales a stăruințelor lui Augustin, care a încercat în tot chipul să organizeze o conferință între episcopii celor două biserici: ortodoxă și donatistă. Edictul lui Honorius din 405 proclama unirea religioasă în favoarea

rea ortodocșilor, cu confiscarea de biserici și bunuri ale adversarilor. Au urmat intervenții ale donatiștilor la curtea imperială de la Ravenna, apoi persecuții, vexații și tot felul de manevre ale celor două părți.

Fără știrea donatiștilor, ortodocșii (în textul original totdeauna numiți „catolici”) au cerut convocarea unei conferințe între cele două biserici. În acest prim volum de *Introducere generală*, Serge Lancel descrie amănunțit, după documente, convocarea și desfășurarea lucrărilor acestei conferințe organizate prin rescriptul imperial al lui Honorius de către tribunul Flavius Marcellinus, jurist și judecător cu experiență, prieten al lui Augustin. Convocarea era făcută pentru 1 iunie 411 și se adresa tuturor episcopilor donatiști și ortodocși din Africa proconsulară și provinciile învecinate. Donatiștii au sosit la 18 mai, iar ortodocșii ceva mai târziu, în ajunul deschiderii conferinței. Marcellinus publicase, în versiune proprie, edictul imperial cu destule ajustări și apoi un regulament de desfășurare a lucrărilor, conform căruia trebuia să se constituie, de fiecare parte, cîte o grupă de 7 episcopi — avocați — plus cîte 7 consilieri. Trebuiau înregistrate cu precizie toate dezbaterile și încheiate procese verbale după fiecare ședință, iar la urmă redactată sentința. Episcopii fiecărei părți erau obligați să semneze mandatul acordat fraților lor avocați în fața judecătorului. Reacția ortodocșilor la acest regulament a fost pozitivă, pe cînd aceea a donatiștilor a fost negativă, aceștia cerînd ca toți episcopii să participe la discuție.

În cartea acțiunii lor judiciare, în mandatul lor, ortodocșii solicitau ca, la discuții, să aibă prioritate argumentarea eclesiologică, nu cea referitoare la persoane, mai precis cauza bisericii să nu se confunde cu aceea a unei persoane, sau a unui grup de persoane. Teza ortodoxă a amestecului credincioșilor buni cu cei răi atenua teza donatistă despre distrugerea bisericii prin prezența celor răi în ea. Se vorbea acolo și de tolerarea păcătoșilor practică de Hristos, de apostoli, de sfîntul Ciprian și uneori chiar de donatiști.

Procesul s-a deschis la 1 iunie în sala de lucru a secretariatului conferinței, în localul ter-melor Gargiliene, în prezența completului de judecată prezidat de Marcellinus, însoțit de toate categoriile de funcționari necesari în asemenea situații.

După citirea edictului imperial și a dispozițiilor lui Marcellinus, au urmat lungi discuții de procedură ridicate de donatiști, spre a ține lucrările și a nu se ajunge la o concluzie, despre care știau că le va fi defavorabilă, potrivit indicațiilor înseși și caracterului cominatoriu al rescriptului imperial, care era un *rescriptum pragmaticum* conform căruia nu există nici reclamant, nici apărător. Donatiștii cereau tot timpul textul reclamației și făceau obiecții de prejudiciere referitoare la termenul de judecată, la persoană și la cauză; erau așa-numitele *moratorie praescriptiones*. Cereau ortodocșilor diverse documente și chemau pe delegații acestora la bară, bănuindu-și că sînt veritabili, ci înlocuiți cu alții. Judecătorul a precizat că reclamant este acela care acuză pe celălalt. S-au citit multe piese din dosarul donatismului ca : diverse *gesta municipalia*, *relatio Anulini*, scrisoarea împăratului Constantin cel Mare către papa Miltiade cu privire la Caecilian etc. dar și Protocolul de la Cirta și alte documente privitoare la ortodocși.

Unul din meritele acestei Introduceri generale este grija cu care Lancel a reușit să compună cîte un mic portret despre unii din episcopii-avocați — *actores* donatiști și ortodocși, care s-au confruntat la bară.

În numele celor 285 de episcopi donatiști, au luat cuvîntul, în diverse momente ale dezbaterilor, mai mult în chestiuni de procedură, mai rar în probleme de fond, următorii episcopi : Gaudențiu de Thamugadi, care, în discuții cu Augustin, a precizat că denumirea de „catolic” înseamnă nu universalitatea națiunilor, ci puritatea tainelor; Primianus de Cartagina, conducător al partidei donatiste, a făcut intervenții procedurale: Montanus de Zama, cu bună formație juridică și oratorică, ținînd piept ortodocșilor Fortunatianus, Vinentius și Augustin, abil în materie de procedură; Adeodatus din Milev, activ în materie procedurală, agresiv și incapabil să discute fondul; Emeritus din Caesarea Mauretaniei era, alături de Petilianus, cel mai mare vorbitor donatist, cu 64 de intervenții în timpul celor trei ședințe; el a pus în domeniul procedural problema prescripțiilor *de tempore, de mandato, de persona și de causa*, adică întreaga cartă de procedură; în domeniul fondului, el a propus discutarea numai a textelor biblice. Biserica, zice el, nu este cuprinsă în lume; deși neclar în limbă și neorganizat în idei, el avea spirit și o replică bună. Petilianus din Constantina, adevăratul șef spiritual al bisericii donatiste, jurist, avocat și eclesiolog, făcea caz de superioritatea numerică a episcopilor donatiști, scuza și motiva pe cei absenți; uneori se arăta superior ortodocșilor în discuții, revendica pentru biserica lui numele de „catolică-ortodoxă”, protestînd împotriva denumirii de „donatistă” și proclamînd că la ei (la donatiști) biserica „e pură, sfîntă, fără rid și fără pată”. Ortodox e acela care e găsît creștin. Originea, capul și rădăcina bisericii le constituie episcopul; biserica nu e lume și lumea nu e biserică. Petilianus amenința cu prescripția și ridica dificultăți la fiecare pas; mai ordonat și mai inteligent ca Emeritus, adesea folosind pamfletul și tonul polemic, cu stil frămîntat, el ținea să aibă totdeauna ultimul cuvînt; nu a încetat să vorbească decît cînd a răgușit.

În numele celor 286 de ortodocși, au luat cuvîntul următorii episcopi: Fortunatus din Constantina, care s-a prezentat slab în fața lui Petilianus; a făcut caz de faptul că în orașul său episcopatul toate altarele fuseseră distruse de eretici (donatiști); Vincentius de Culusi (?), localitate neprecis localizată, al cărei episcop a făcut puține intervenții prin întrebări sau ironii și se pare că a fost mai mult diplomat decît vorbitor; Aureliu din Cartagina, primatul ortodocșilor, a avut puține intervenții, dar a manifestat un spirit clar, precis și ferm, știind să se sprijine pe Augustin și pe Alypius; Possidius din Calama, cu 25 de intervenții în cuvinte puține, mergea în direcția dată de Augustin; Fortunatianus din Sicca, cu 38 de intervenții, foarte activ în timpul primei ședințe și bucurîndu-se de autoritate; cerea discuție asupra tradiției și a persecuțiilor, examinarea cauzei bisericii; Alypius din Thagaste, cu 53 de intervenții, cel mai remarcabil vorbitor ortodox după Augustin, susținea superioritatea numerică a ortodocșilor față de donatiști și cerea înfrîngerea manevrelor adversarilor; a avut rol în pregătirea întîlnirii dintre cele două biserici, mergînd în provinciile din Vest spre a pune comunitățile la curent; bun polemist cu replică mușcătoare; a ținut piept lui Petilianus; Augustin, episcop de Hippo-Regius, faimosul părinte bisericesc, cunoscut în toată creștinătatea, cu 70 de intervenții, a eclipsat pe toți colegii săi ortodocși și s-a impus cu acțiunea sa decisivă, atît în materie de procedură, cît și în problemele de fond; a insistat asupra „cauzei bisericii” în sensul că dacă donatiștii sînt convinși că biserica ortodoxă nu mai există din cauza crimelor membrilor ei, în cazul acesta ei, donatiștii, să dovedească că adevărata biserică e la ei; altfel, să recunoască biserica ortodoxă și să isprăvească cearta; a dat o interesantă definiție a bisericii ortodoxe (catolică-universală), plecînd de la termenul „catholou” și a cerut donatiștilor să facă deosebire între „cauza bisericii” și „cauza lui Caecilian”; ortodocșii susțineau că în biserică cei buni sînt amestecați cu cei răi, situație în care cei buni trebuie să suporte pe cei răi din dragoste pentru unitate; donatiștii pretindeau că biserica nu trebuie să cuprindă decît oameni buni și puri; în sprijinul tezei ortodoxe, Augustin invocă parabola neghinelor și aceea a năvodului; intervențiile lui Augustin, făcute tot timpul pe un ton calm și grav, urmăreau împăcarea celor două părți.

Sînt în aceste încercări de portretizare elemente prețioase de biografie și de atmosferă culturală, religioasă și psihologică a vieții creștine din Africa Proconsulară și din provinciile învecinate, la începutul secolului V, elemente care apar numai în *Actele Conferinței de la Cartagina*, sau care completează ori nuanțează știrile pe care le avem din alte izvoare referitoare la persoanele și problemele angajate în aceste *Acte*.

Sentința procesului care nu ne-a parvenit, dar pe care o cunoaștem din *Breviculus* al lui Augustin, recapitulă punctele principale ale dezbaterilor despre *causa Ecclesiae* și *causa Caeciliani* și conchide că argumentele ortodocșilor au adus acestora succesul. Ea tranșă în favoarea unității ortodoxe, lucru pe care-l dorise și-l ceruse încă de la început și rescriptul imperial de convocare. Marcellinus judecase după rînduială și cu abilitate. Erezia trebuia stîrpită, chiar dacă susținea și ea unele cauze drepte.

Lancel a consacrat 100 de pagini (289—389) studiului formei *Actelor Conferinței de la Cartagina*: fonetică și morfologie intrate într-o fază de ezitare și uneori de alterare, sintaxă în general corectă, cu rari abateri: pluralitate de construcții, sărăcie de material verbal, unele neglijențe în consecuția timpurilor, metrică și ritmică, sesizabile mai ales în finalul frazelor; latina vorbită la începutul secolului V în Africa Proconsulară și în provinciile învecinate nu e latină vulgară decît parțial, în fonetică și morfologie; Lancel analizează apoi titluri și formule de curtoazie, procedee de stil în scrisorile sinodale ortodoxe, aflătoare și în corespondența lui Augustin, cu care prilej este citat și studiul compatriotului nostru C. Balmuş, *Étude sur le style de Saint Augustin*, Paris, 1930 (p. 332, n. 2 și p. 333, n. 3).

Prima ediție a *Actelor Conferinței de la Cartagina din 411* a cuprins multe piese, după care s-a ajuns la o ediție restrînsă, limitată la procesele verbale ale primelor două ședințe. Augustin a dat o ediție prescurtată a acestor procese verbale în *Breviculus conlationis*, unde s-a spus, poate pe nedrept, că el dezvoltă uneori tendinșii faptele și doctrina. O altă ediție, aceea a lui Marcellus, a fost luată ca bază pentru edițiile moderne, deși are lipsuri; se pare totuși că această ediție e mai fidelă decît *Breviculus*-ul lui Augustin. Ms. Parisinus 1546 (P) din secolul IX, în 143 folio, ajuns dintr-o mănăstire din Lyon la Paris, a fost editat întîi de Jean Masson sau Papire Masson, Paris, 1588, apoi, ameliorat, de către Pierre Pithou, Paris, 1596, în al treilea rînd de către Etienne Baluze, Paris, 1683, care a dat o ediție cu adevărat critică, în fine Louis Elie Dupin, Antverpie, 1702, în folio, reproduce ediția lui Baluze.

Ediția de față a lui Serge Lancel, din care au apărut numai sumarul (*Capitula*) și procesele verbale ale primei ședințe (1 iunie, 411) reproduce edițiile lui J. D. Mansi (după Baluze) și Migne (după Dupin), cu note explicative și corecturi de omisiuni, erori tipografice și punctuație. Progres modest față de edițiile precedente, o recunoaște editorul însuși, dar aducînd o prospețime deosebită textului și scoțînd la suprafață tonalități și intenții acoperite de patina vremii. Sumarul, sau *Capitula*, e organizat mai analitic și oferă corespondența cu Migne și cu *Breivulus conlati-*



onis. Aparatul critic e scurt, simplu și redă unele conjecturi sau corecturi anterioare. Toponimele sînt transpuse cu grații ezitante, cu forme care ar putea fi mai recente.

Traducerea franceză — în fața originalului latin — este, cu excepția unor mici fragmente traduse și citate în lucrarea lui P. Monceaux, sau în aceea a lui Peronne, prima traducere a *Actelor Conferinței de la Cartagina* în această limbă și unica traducere într-o limbă modernă. Cu excepția unor perioade prea lungi și uneori obositoare, această traducere e clară, fluentă și constituie un serios instrument de lucru pentru istorici, geografi și patrologi, inclusiv pentru lingviști, care urmăresc evoluția limbii latine a antichității tirzii în Africa Proconsulară și în provinciile învecinate.

Volumul II al lucrării, care prezintă textul și traducerea *Actelor Conferinței de la Cartagina*, este o ediție meritorie sub raport științific și practic. O ediție care încearcă să redea cu fidelitate un text complicat format din dezbateri, întreruperi, incidente, formule introductive, termeni practici, rescripte, perioade lungi, reluări, explozii psihologice și oratorice, toponime dintre care unele sînt sigure, altele conjecturale. Trebuie să recunoaștem că, în general, Lancel a reușit. Traducerea dă o și mai mare pondere acestui volum. De aceea așteptăm cu interes volumul III, cu textul și traducerea ședințelor II și III, și vol. IV, cu note complementare asupra datelor toponimice, cu hărți și indici.

Volumul de *Introducere generală* și cel al ediției și traducerii sumarului și primei ședințe a *Actelor Conferinței de la Cartagina* sînt o contribuție de frumos nivel științific la cunoașterea unui sector important din viața creștinismului și a Imperiului Roman, în Africa Proconsulară și în regiunile învecinate la începutul sec. V. Conflictul dintre biserica ortodoxă-catolică și cea donatistă ne era cunoscut mai ales prin operele antidonatiste ale lui Augustin. Documentele acestui faimos proces completează și uneori nuanțează pe episcopul de Hippo-Regius. Ele ne pun în contact direct, cel puțin parțial, cu punctul de vedere donatist.

Conflictul între cele două biserici era vechi, de 100 de ani, și, cu toate încercările de împăcare, el persista și uneori răbufnea prin persecuții reciproce crîncene, ceea ce alerta autoritățile de stat, care, mai ales de la Teodosie cel Mare, ocroteau biserica oficială, ortodoxă-catolică, și reprimau pe schismatici și eretici. Așa se explică apariția rescriptului lui Honorius și organizarea și desfășurarea procesului sub conducerea tribunalului sau notarului imperial Marcellinus, inclusiv sentința care s-a dat. Donatiștii nu erau fără vină, dar aveau dreptul la mai multă sollicitudine din partea tribunalului. Procedura judiciară a fost călcată nu o dată față de ei, iar răspunsurile lor de fond nu erau luate în considerație de către partea cealaltă, chiar atunci cînd ele erau bine intenționate.

Documentele din aceste două volume și, prin ele, profesorul Serge Lancel au meritul de a ne fi pus în contact cu feluriti și interesanți oameni ai statului roman și ai bisericii africane, oameni dintre care unii ne erau cunoscuți, mai ales prin operele lui Augustin, alții erau cunoscuți foarte vag, iar alții de loc. Oameni ca Emeritus și Petilian, din rîndul donatiștilor, ca Augustin, Alypius din Thagaste și Fortunatianus din Sicca, din rîndul ortodocșilor, au lăsat urme adînci în istoria bisericii epocii lor nu numai prin ceea ce știam pînă acum despre ei, ci și prin atitudinea avută în cursul acestui proces. Sînt în documentele publicate aci atîtea cunoștințe juridice, istorice, teologice, administrative etc. și atîta voință de a duce la bun sfîrșit mandatul încredințat! Cu ajutorul literaturii istorice și acela al rezultatelor săpăturilor arheologice, Lancel a identificat următoarele provincii reprezentate de episcopii ortodocși și donatiști: *Proconsulara*, *Numidia*, *Byzacena*, *Sitifiensia*, *Caesariana* și *Tripolitana*, iar în interiorul acestora numeroase localități urbane și rurale, unde episcopii își aveau reședința.

După ani îndelungați de studiere a textului și la curent cu toată literatura recentă de specialitate, inclusiv cu tot ce i-au putut aduce propriile sale cercetări istorice la fața locului, în Africa, Lancel a supus unui examen aproape exhaustiv toate documentele existente ale problemei, pe care le-a analizat și confruntat continuu cu numeroase izvoare literare și arheologice ale epocii, din care a scos confirmări, identificări, rotunjiri, ipoteze noi și aprecieri interesante, care reprezintă un stadiu nou în aceste investigații.

Ioan G. Coman

XENOPHONTIS EPHESII *Ephesiacorum libri V de amoribus Anthiae et Abrocomae*. Recog-nouit Antonius D. PAPANIKOLAOU, Leipzig, Teubner, 1973, XXII + 117 p.

Se poate spune că, practic, romanul lui Xenofon din Efes despre dragostea dintre Anthias și Abrocomes ni s-a păstrat într-un singur manuscris florentin din secolul al XIII-lea (*Abbazia Fiorentina* 2728, *Conventi Soppressi* 627), aflat astăzi în biblioteca laurențiană. Un al doilea manu-

scris cunoscut al romanului datează din secolul al XVIII-lea, derivă din cel dintâi și este evident că pentru redactarea sa au fost folosite chiar ediții tipărite, atunci în circulație; ele păstrat la Londra (*Cod. Musei Britannici Add.* 10378).

Cu toate acestea nu dispunem de o ediție satisfăcătoare din punct de vedere filologic a textului acestei importante opere literare de la sfârșitul antichității. Pornind de la premisa — altminteri justificată — că Xenofon din Efes a fost un scriitor aticizant, unii dintre numeroșii săi editori, mai ales R. Hercher, autorul ediției teubneriene care o precede pe cea de față (1858—1859), au procedat constant la transformarea în sens aticizant a formelor elenistice din text. Împotriva acestui mod de a trata textul s-au ridicat alți filologi, printre care amintim pe G. Dalmeyda, autorul ediției din colecția G. Budé (1926). Lor li se alătură acum, în prezenta ediție, A. D. Papanikolaou.

Editorul ia în considerare faptul că, deși aticizant, Xenofon din Efes este puternic influențat de limba vorbită în vremea sa, de „koiné”. În consecință el evită aticizările excesive, respectând întotdeauna formele elenistice, acolo unde se întâlnesc. Nu trebuie însă să se creadă că, din teama de aticizare, editorul a căzut în extrema cealaltă, a înlăturării tuturor aticismelor în favoarea formelor din „koiné”. Fidel manuscrisului, el lasă să coexiste în text ambele categorii de forme, așa cum se întâmpla desigur sub pana scriitorilor aticizanți contemporani cu Xenofon. Găsim astfel pe θάλασσα alături de θάλαττα, pe θαρῶ alături de θαρρό.

În general editorul revine mai totdeauna la manuscris, renunțând la intervențiile celor mai mulți dintre editorii care l-au precedat. Astfel el renunță sistematic la eliziuni și craze, la contracții atunci când ele apar ca rezultat al singurei intervenții a filologilor moderni. Vom întâlni deci în textul său: τὸ ἀληθές pentru τάλγηθές, μετὰ Ἀβροκόρου pentru μετ' Ἀβροκόρου (de remarcat aici și faptul că noul editor generalizează forma fără aspirație Ἀβροκόμης, mai frecventă în manuscris decât Ἀβροκόμης, păstrat sporadic în codice și preferat de alți editori). Vom găsi de asemenea ἐδεῖτο pentru ἐδεῖτο, ἔθεε pentru ἔθει, ș.a.m.d. Intervenții arbitrare sau lecțiuni nefericite ale editorilor mai vechi sînt înlăturate pe baza unei lecturi mai atente a textului manuscris. Așa, citim: ἀπέφαινε τε ἑαυτὸν Ἐρωτος παντὸς καλλίονα καὶ κάλλει σώματος καὶ δυνάμει (1,1,6), într-un loc în care Hercher înlăturase ultimele cuvinte de la primul ca în înainte. Tot așa, citim βοῶντες ἀπὸ τῆς θέας ἐκπεπληγμένοι (1,2,8), editorul restaurând în drepturile ei, ca în ms., prepoziția ἀπὸ înlocuită de alți editori cu ὑπό. În 1,8,3 găsim: Ἀρης ἦν οὐχ ὠπλισμένος . . . χλαμύδα ἔχων ca în manuscris. Editorii anteriori înlocuiseră χλαμύδα cu χλανίδα sau χλαινίδα; lecțiunea lui Papanikolaou este susținută de alte paralele antice (Sappho, 54; Philostrate, *Imag.* 1, 6 etc.).

Atitudinea față de manuscris nu este totuși pasivă. Sînt cazuri în care editorul nu ezită să corecteze însuși textul din codicele florentin, dacă formele transmise i se par greșite sau să-l completeze, dacă există lacune. În asemenea situații el face apel adesea la autoritatea filologilor care l-au precedat, dar și la conjecturi proprii. Să dăm câteva exemple:

— καὶ θῆρα δὲ αὐτῷ καὶ ἱππασία καὶ ὀπλομαχία συνήθη γυμνάσματα (1,1,2); καὶ θῆρα a fost propus de Jacobs și acceptat justificat de actualul editor. Manuscrisul dădea κιδάρα;

— ἰκέτην ἔχεις ἄσωτον τὸν ἐπὶ σὲ κατπερεύοντα τὸν πάντων δεσπότην (1,4,5): în loc de ἄσωτον τὸν manuscrisul dă ἄσωτον σὸν, ceea ce a stîrnit în fel și chip ingeniozitatea filologilor. Hemsterhuis a propus ὥσων σὸν; Jacob și Dalmeyda — ἀλλὰ ὥσων τὸν; Hercher — σὺ δὲ ὥσων τὸν; Fletcher — καὶ θιασώτην σὸν. Cum se vede era vorba numai de a corecta o greșeală minoră de grafie din manuscris (τὸν nu σὸν) și firește de a restitui în drepturile sale cuvîntul ἄσωτον, „sine spe salutis” nedreptățit de editori.

— καὶ ποταμὸς † Νεῖλου, † παρὰ βρύμασιν Ἰσιδι σημῶν (1,6,2). Pentru Νεῖλου, editorii propuseseră diverse soluții: ἱεροῦ (Locella), δῖου (Jacobs) θείου (Cataudella).

— ναῦς τε μεγάλη καὶ ναῦται (1,10,4), unde manuscrisul dă forma greșită ortografică μεγάλοι. Și exemplele se pot înmulți.

Aparatul foarte bogat al noii ediții ține seama atât de unicul manuscris medieval, cît și de toate edițiile și chiar de copii ale manuscrisului florentin făcute de unii editori și păstrate în biblioteci publice. Desigur, toate studiile filologice consacrate textului lui Xenofon din Efes își găsesc și ele locul cuvenit în aparat. În etajul superior al acestuia au fost înregistrate toate locurile paralele din romanul lui Chariton din Afrodiasia despre dragostea dintre Chaireas și Callirhoe. Editorul consideră că acest roman a influențat puternic pe autorul *Efesiacelor*. Concluzia aceasta — la care a ajuns mai de mult în urma unor studii aprofundate — îl opune pe Papanikolaou altor filologi, potrivit cărora Chariton este cel care a suferit influența lui Xenofon din Efes.

În forma în care ni s-a transmis, romanul lui Xenofon din Efes are cinci cărți. Tradiția filologică ne vorbește însă de 10 cărți (cf. Suda, s.u. *Xenophon*, ed. A. Adler, III, 495). S-a emis ipoteza că actuala versiune ar fi opera unui abreviator. Fără să ia o poziție categorică în această

chestiune, editorul pare să incline către opinia lui T. Hägg, potrivit căruia nu este vorba de o asemenea prelucrare; romanul ni s-ar fi păstrat în forma sa originală.

Textul prețioasei ediții este însoțit de indici de nume și cuvinte foarte amănunțiți, de o bogată bibliografie incluzând edițiile, traduceri, studiile consacrate acestui roman și tradiției sale manuscrise.

Nicolae-Șerban Tanașoca

MICHELE PSELLO, *Epistola a Giovanni Xifilino*. Testo critico, introduzione, traduzione e commentario a cura di Ugo Criscuolo, Università di Napoli, Cattedra di filologia bizantina, 1973, 87 p. (Byzantina et neo-hellenica Neapolitana. Collana di studi e testi' diretta da Antonio Garzya, I)

O nouă colecție de studii și texte bizantine își face cu această elegantă publicație apariția în lumea științifică. Este vorba de „Byzantina et neo-hellenica Neapolitana” îngrijită, sub auspiciile Universității din Napoli, de prof. Antonio Garzya. Colecția publică mai ales lucrări ale bizantinistilor napolitani, elevi ai distinsului filolog și, ca atare, ne oferă satisfacția de a urmări, cu folos științific, afirmarea tot mai puternică a unui nou centru de studii bizantine, a unei noi școli bizantinologice pe bătrânele meleaguri ale „Greciei Mari”. E un centru cu caracter predominant filologic, ce răspunde uneia dintre necesitățile majore ale bizantinisticii contemporane: elaborarea de ediții critice, întocmite potrivit exigențelor moderne, pentru textele scriitorilor medievali de limbă greacă.

Scrisoarea lui Mihail Psellos, cunoscutul polihistor bizantin din secolul al XI-lea către patriarhul Ioan Xifilinos (1064–1075), publicată acum într-o ediție critică de Ugo Criscuolo, este, în pofida scurtimii ei, un document de cea mai mare importanță pentru istoria umanismului bizantin. În această scrisoare — a doua adresată de Psellos lui Xifilinos pe aceeași temă — autorul răspunde acuzațiilor patriarhului care-i reproșase îndepărtarea sa de la viziunea ortodoxă despre lume și viață în favoarea platonismului păgîn. Răspunsul lui Psellos e un adevărat manifest de „platonism”; pe un ton avîntat, plin de căldură, el ia apărarea marelui filozof arătînd că acesta nu trebuie opus creștinismului, căruia nu-i poate dăuna. Dimpotrivă, afirmă Psellos, studiile filozofice sînt utile pentru un creștin care trăiește în mijlocul lumii, ele au un rost profund în formarea omului, ca și studiile retorice. Este posibilă o conciliere între religia creștină și „umanioarele” păgîne, iar pilda acestei sinteze este opera Părinților Bisericii din secolul al IV-lea. Cu alte cuvinte, Psellos preconizează o cultură de orientare creștină, dar care să valorifice întreaga moștenire a civilizației antice.

În *Introducerea* lucrării, autorul analizează pe larg epistola, punînd în evidență ideile ei fundamentale și se ocupă în cîteva pagini foarte dense de problema umanismului lui Psellos. Nu vom stărui aici asupra acestei chestiuni controversate în literatura de specialitate și asupra căreia ne propunem să revenim cu alt prilej. Conștient de toate deosebirile ce separă așa-numitul umanism bizantin de umanismul occidental și de cel antic, autorul consideră că, în pofida limitelor și a punctelor încă obscure din doctrina sa, Psellos este inițiatorul unui curent umanist, specific cercetărilor de civilizație bizantină. Acest umanism rezidă în încercarea cărturarului de a da expresie unei noi concepții despre om, care ar respinge idealul ascetic și ar sublinia natura esențială rațională și libertatea umană. Totodată Psellos are o viziune unitară despre cultură în care vede un factor dinamic, de progres. Această cultură face apel la tezaurul moștenirii antice, se sprijină pe dubla formație filozofică și retorică a omului, este orientată de idealuri pe care le-am putea numi „umaniste”. În legătură cu concepția sa despre valoarea formativă a culturii autorul discută și reforma limbii literare bizantine operată de Psellos.

Un capitol al introducerii este consacrat problemei datării epistolei care a generat dispute între cercetători. Autorul o fixează între 1055, data călugărării lui Psellos și 1064, data instalării lui Xifilinos ca patriarh. Din scrisoare nu reiese că destinatarul scrisorii ar fi ajuns la apogeul carierei sale ecleziastice, dar e limpede că acesta îi reproșase scriitorului faptul că, deși călugăr, părăsise viața în mînăstire, revenind, ca monah, la curte. Lucrul, posibil în Imperiul bizantin, se întîmplase în adevăr la scurtă vreme după tunderea lui Psellos din motive politice.

Transmisă într-un singur manuscris, codicele *Parisinus Graecus 1182*, unul dintre cele mai bune manuscrise ce păstrează texte pselliene, datînd din secolul al XIII-lea, scrisoarea nu ridică dificultăți editorului. Ea a fost publicată pentru prima dată de Sathas în a sa *Bibliotheca Graeca Medii Aevi*, V, p. 444–451 în secolul trecut. Noul editor care a colonaționat manuscrisul, reținînd cele cîteva greșeli, înlătură de asemenea unele lecțiuni discutabile, de importanță minoră, ale lui Sathas. Principala sa contribuție este înzestrarea textului cu un aparat erudit — sînt indicate

toate locurile paralele, clasice, bizantine și scripturistice. Textul e însoțit de o traducere elegantă în limba italiană și de un amplu comentariu, cu bogate indicații bibliografice.

Un indice de cuvinte rare, de nume și indici de autori vechi și moderni completează lucrarea.

Nicolae-Șerban Tanașoca

PSEUDO-LUCIANO, *Timarione*. Testo critico, introduzione, traduzione, commentario e lessico a cura di Roberto ROMANO, Università di Napoli, Cattedra di filologia bizantina, MCMLXXIV, 197 p. (Byzantina et neo-hellenica Neapolitana. Collana di studi e testi diretta da Antonio Garzya, II)

*Timarion*, dialog satiric în proză, datînd din secolul al XII-lea este una dintre cele mai izbutite opere literare produse în Bizanț. Este vorba de narațiunea unei *κατάβασις*, a unei coborîri în Infern pe care un bizantin, Timarion, o face prietenului său Kydion. Motivul antic e tratat în spirit lucianesc. Autorul profită de pretextul acestei călătorii fictive, al cărei statut retoric era bine definit de tradiția literară greacă, pentru a realiza, în fapt, o virulentă satiră a moravurilor și personalităților din vremea sa. Sub raportul artei literare, *Timarion* este profund îndatorat literaturii clasice. Autorul folosește din plin reminiscențe literare antice; sînt lesne detectabile elementele împrumutate nu numai de la Lucian, dar și din Homer, din tragici, Platon și Plutarh. Dar, spre deosebire de alți scriitori bizantini el reușește să imprime lucrării sale un suflu de viață autentică, un caracter personal, original care se explică prin țelurile satirice bine precizate, prin puternica ancorare a scrierii în contemporaneitate. Aceasta a făcut pe comentatori și, în speță, pe autorul ediției de față să vadă — cu oarecare exagerare — în *Timarion* un „monument al umanismului laic bizantin”.

Nu ne vom opri aici mai mult asupra sensului social-cultural și politic al satirei *Timarion*, căruia R. Romano îi consacră unul din capitolele *Introducerii* sale și care, fără îndoială, va suscita și de aici înainte, ca și pînă acum, discuții între cercetători. Ne vom mărgini să prezentăm pe scurt conținutul și importanța ediției de față.

*Timarion* ni s-a transmis într-un singur manuscris, codicele *Vaticanus Graecus* 87 (fost 99) din secolul XIV—XV, unde-l găsim alături de alte opusculă lucianeești și scrieri bizantine, în ff. 453—470. El a fost editat mai întîi de M. Hase (Paris, 1813), apoi, fără o colaționare a manuscrisului, de A. Ellissen (Leipzig, 1860). A fost inclus recent între apocrifele lucianeești din vol. IV al ediției oxoniene a lui Lucian (M.D. Macleod, 1972). Autorul prezentei ediții a recolaționat manuscrisul, dînd un text fidel acestuia. A îndreptat erorile copistului, datorate pronunției epocii (iotacisme d. ex.) sau pur și simplu ignoranței sale în materie de ortografie, semnănd întotdeauna în aparat — un scrupol poate excesiv — varianta din manuscris. A înlăturat de asemenea corecturile inutile ale editorilor precedenți, bîzîndu-se, cum însuși o afirmă, „pe un mai riguros simț istoric al limbii și al lui *usus scribendi* al epocii”. Și în această privință ne îngăduim să ne îndoim de necesitatea consemnării minuțioase în aparat a unor lecțiuni evidente greșite sau greu de susținut propuse de un Hase sau Ellissen: e oare necesar ca aparatul unei ediții de text bizantin să reflecte nu numai ignoranța copiștilor medievali ci și ezitățile filologiei bizantine moderne care-și căuta metoda proprie? Textul riguros stabilit de R. Romano se putea dispensa de aceste pedanterii. Deosebit de prețioase sînt identificările locurilor paralele din *Timarion* și alți autori antici sau bizantini care alcătuiesc primul etaj al bogatului aparat al textului.

Textul lui *Timarion* este însoțit de o frumoasă traducere în limba italiană și de un bogat comentariu erudit (p. 121—146) cu explicații amănunțite asupra realităților, personajelor istorice, particularităților lingvistice și de stil; nu lipsesc ample referințe bibliografice destinate a sprijini aceste explicații.

*Introducerea* (p. 13—41) cuprinde mai multe secțiuni. În cea dintîi se explică semnificația istorico-culturală a satirei în ambianța renașterii lucianeești din secolul al XII-lea. A doua secțiune e consacrată problemei paternității operei. După ce prezintă diferitele ipoteze formulate de alți cercetători în această privință, autorul conchide, pe baza unei amănunțite analize interne a textului și a comparației cu alte opere din literatura bizantină, că este mai plauzibilă identificarea anonimului creator al satirei în discuție cu iambograful și medicul Nicolaos Callicles, identificare propusă de V. Poliakova, I. V. Telenkov și Je. E. Lipșic. A treia parte a *Introducerii* cuprinde o succintă și sistematică analiză a particularităților limbii și a lexicului lui *Timarion*, inclusiv o identificare a surselor și modelelor sale clasice (poezia epică, tragicii, liricii etc.). În sfîrșit, autorul înfățișează tradiția manuscrisă, edițiile și principiile proprii sale ediții.

Într-un *Appendice* se republică o scrisoare a hagiografului Constantin Akropolites (sec. XIII—XIV) care critică violent tendințele clasicizante și încercarea autorului lui *Timarion* de a resuscita mitologia antică. Nu putem împărtăși intru totul concluziile editorului care vede

În această scrisoare dovada „umanismului laic” ce ar anima satira. În realitate, oricât de „clasică” în formă, aceasta nu cuprinde suficiente elemente umaniste de conținut. Ca întotdeauna în cazul scriitorilor bizantini, familiarizați profund în marea lor majoritate cu literatura greacă antică, trebuie să ne ferim și în cazul lui *Timarion* de tentația calificativului „umanist”; el implică, pentru a fi legitim folosit, nu numai o anumită cultură clasică ci și idei despre lume, viață și destinul omului care să iasă din cadrele mentalității medievale. Ceea ce nu se întâmplă în această satiră. Acuzațiile lui Akropolis sînt de rea credință, fenomen la fel de obișnuit în lumea bizantină ca și inspirația din tezaurul retoric și mitologic al antichității. Republicarea scrisorii sale este desigur binevenită; ea ilustrează modul în care a fost receptat *Timarion* în lumea bizantină și va servi, fără îndoială, dezbaterilor în jurul problemei atât de delicate a „umanismului bizantin”.

Mai mulți indici completează lucrarea: un *Index graecitatis* indică cuvintele inexistente în dicționare, un *Index locorum* semnalează reminiscențele din autori clasici și din Scriptură, un altul numele proprii din text și, în sfîrșit, un al patrulea — autorii moderni citați.

Să amintim că *Timarion* interesează și pe istoricii țării noastre. Într-o descriere a tîrgului de sîntul Dumitru, de la Tesalonic, sînt pomeniți între alți participanți veniți de departe și oamenii de la Istru și din părțile Scîtiei, adică de pe meleagurile noastre (p. 53); într-alt loc (p. 51) se face o aluzie la invaziile „scîților”, nume arhaizant sub care trebuie înțeleși pecenegii sau cumanii.

Dincolo de valoarea-i intrinsecă pe care ar fi de prisos să o mai subliniem, recenta ediție a lui *Timarion* întărește în opinia specialiștilor buna impresie pe care de la prima ei publicație a făcut-o noua colecție de studii și texte bizantine, condusă, la Napoli, de prof. A. Garzya.

Nicolae-Șerban Tanașoca

IOANNIS TZETZAE *Epistulae*. Recensuit Petrus Aloisius M. LEONE, Leipzig, Teubner, 1972, XXII + 218 p.

Între scriitorii bizantini ai secolului al XII-lea, Ioannes Tzetzes (cca 1110—1180) se distinge prin interesul său deosebit pentru literatura greacă clasică. Între alte opere i se datorează un comentariu la poemele homerice, așa-numitele *Alegorii*, o *Teogonie*, precum și un număr destul de mare de scrisori, însoțite de un foarte amplu comentariu explicativ, în versuri, așa-zisele *Chiliade* sau *Istории*. Acest comentariu cuprinzînd mai mult de 10 000 versuri explică, folosind un larg bagaj de cunoștințe privind literatura antică, diferitele aluzii erudite, mitologice, literare, istorice, expresii consacrate de uzul retoric, locuțiuni etc. preluate de Tzetzes de la scriitorii antichității grecești. După ce a dat în urmă cu mai mulți ani o ediție critică a *Chiliadelor* (Napoli, 1968), filologul italian P. L. M. Leone dă acum la iveală o nouă ediție critică a scrisorilor lui Tzetzes.

Prima și singura ediție de pînă acum a acestor scrisori era cea stabilită de Th. Pressel (Tübingen, 1851). Ea se întemeia pe două manuscrise: *cod. Parisinus Graecus* 2750, din secolul al XIV-lea și *cod. Parisinus Graecus* 2644 din același secol. Ediția lui Pressel este nesatisfăcătoare din mai multe motive. În primul rînd ea nu ține seama de numeroasele manuscrise existente, 11 în totul, și neglijează, dintre acestea, manuscrisele cele mai vechi și mai utile filologului, anume, mai ales, *cod. Vaticanus Graecus* 1369 (sec. XIII—XIV). În al doilea rînd Pressel a trecut cu vederea un fapt astăzi bine stabilit de cercetarea filologică: Tzetzes însuși a redactat de două ori atît *Epistulae*-le sale cît și comentariul în versuri care le însoțește. Manuscrisele păstrate transmit unele prima, celelalte a doua „ediție” lansată de autor. Reconstituirea pe cît e cu putință mai exact a celor două versiuni ale scrisorilor datorate autorului bizantin însuși rămînea o datorie pentru filologi, chiar dacă, așa cum s-a constatat, diferențele sînt minime. În sfîrșit, chiar în condițiile lucrului pe două manuscrise, Pressel a comis numeroase erori care scad meritele, altminteri incontestabile, ale operei sale.

Actualul editor, cunoscător profund al lui Tzetzes, a examinat toate codicele în care se păstrează scrisorile, a stabilit stema lor, pentru fiecare din cele două variante bizantine în parte și a optat, justificat, pentru a doua „ediție”, cea definitivă, voită de scriitor. A adoptat în textul ediției sale nu numai forma dar și ordinea scrisorilor din această variantă definitivă, fără a neglija să noteze în aparat variantele semnificative din prima versiune. A indicat în primul etaj al aparatului locurile citate din alți scriitori antici, iar în al doilea locurile din *Chiliade* unde Tzetzes își autocomentează pasajele corespunzătoare din scrisori.

Acestea nu au fost niciodată grupate în ordine cronologică. Editorul indică totuși în prefață, citînd pe G. Hart și H. Giske care s-au ocupat îndeaproape de această problemă, cronologia, atît cît poate fi ea stabilită, a scrisorilor. Ele se înșiră între anii 1138 și 1147.

Scrisorile lui Tzetzes sînt, în marea lor majoritate, piese de aparat. Prea puține sînt informațiile pe care ele ni le furnizează despre viața bizantină a epocii scriitorului. Puține sînt, iarăși, datele pe care aceste curioase documente ni le oferă despre literatura greacă antică, așa cum era cunoscută în secolul al XII-lea în Constantinopol, pe baza unor texte în parte azi pierdute. Folosul acestei corespondențe pentru cititorul modern ține mai curînd de domeniul istoriei mentalității bizantine, a așa-zisului umanism bizantin, umanism erudit și retoric, ilustrat de Tzetzes. Vor reține poate atenția istoricilor noștri scrisorile ce cuprind referiri, destul de vagi, la realitățile din zona Dunării de Jos (39, 42, 58, 66, 80).

Ediția cuprinde și scoliile, datorate în parte lui Tzetzes însuși, la scrisori (p. 158—174), un indice al *incipit*-urilor, un indice al scriitorilor citați, indici de nume și de cuvinte de interes special pentru istoricii limbii.

În întregul ei, cartea constituie o prețioasă contribuție la progresul filologiei clasice și bizantine și un instrument de lucru de cea mai mare importanță pentru istoricii limbii și ai culturii grecești medievale. Ca operă filologică, asemenea tuturor lucrărilor lui P. L. M. Leone, ea ni se pare exemplară. Am fi dorit totuși o bibliografie mai amplă decît cea strict filologică dată la începutul lucrării. Din aceasta nu putea lipsi articolul recent al lui Paul Gautier, *La curieuse ascendance de Jean Tzetzes*, *Revue des Etudes Byzantines*, XXVIII, Paris, 1970, p. 207—220 cu prețioase indicații biografice privind pe autorul bizantin.

Nicolae-Șerban Tanașoca

*Alésia. Textes littéraires antiques* par J. LE GALL, E. DE SAINT-DENIS et R. WEIL. — *Textes médiévaux* par J. MARILIER. Textes originaux et traductions, Paris, Les Belles Lettres, 1973, 177 p. în 8° (Publications de l'Université de Dijon, XLV).

Ca pretutindeni în lume, de la o vreme se multiplică și în Franța mijloacele ajutoare ale studiului istoriei vechi (ca să nu mai vorbim de alte specialități), destinate în primul rînd studenților dar la care profesorii nu-s nici ei împiedicați să recurgă uneori cu recunoștință. De unele mi s-a întîmplat să mă ocup în aceste pagini, altele stăruie și ele în memoria cititorilor. Cartea pe care-mi propun s-o semnez astăzi e de un gen mai neobișnuit, în sensul că în loc să privească o țară întreagă sau o perioadă bine definită a lumii vechi, se ocupă de o singură localitate din Gallia antică — e drept o localitate importantă prin evenimentele de care numele i-a rămas legat și prin mărturiile literare și arheologice în care aceste evenimente sînt consemnate.

Publicată de Universitatea din Dijon, ai cărei specialiști au avut dintotdeauna sarcina cercetării și conservării monumentelor de la Alise-Sainte-Reine (numele de azi al Alesiei), antologia aci anunțată cuprinde textele referitoare la asediul faimos și la răsunetul lui de-a lungul timpurilor, începînd cu *Comentariile* lui Caesar și sfîrșind cu *Cronica lui Giovanni Villani*, în care, în legătură cu silințele florentinilor de a ocupa Montecatini, se pomenesc în termeni expliciti lucrările învingătorului lui Vercingetorix „al castello d'Aliso in Borgogna”.

Firește, dintre textele latine, excerptele mai numeroase vin din *De bello Gallico*, alese și traduse de E. De Saint-Denis. Distinsul latinist nu s-a mulțumit însă să le preia din ediții mai vechi ci le-a confruntat cu manuscrisele și le-a stabilit cu o acribie care face din ediția lor o ediție nouă, cum e și traducerea de care sînt însoțite. Eforturi asemănătoare au făcut și ceilalți doi contributory la partea antică a lucrării, Joël Le Gall și Raymond Weil. Primul, latinist și arheolog, directorul săpăturilor de la Alesia, s-a ocupat cu o grijă caracteristică de texte alese din Titu-Liviu, Velleius Paterculus, Pliniu cel Bătrîn, Tacit, Florus și Orosiu; al doilea, elenist, și-a luat asupra-și traducerea și prezentarea unor pasaje din Diodor Sicilianul, Strabo, Plutarch, Polyanaș și Dio Cassius.

Textele medievale nu sînt mai puțin numeroase, nici mai puțin variate. Ele merg din sec. al V-lea pînă în al IX-lea și cereau, pentru a fi puse în valoare, o cunoaștere adîncită a textelor hagiografice și a istoriei Burgundiei în această perioadă. Firește, ceea ce stăruie în ele e numai numele localității antice (Alise în evul mediu); în rest, documentele privesc mai ales istoria abăției Flavigny, întemeiată la 27 mai 719 pe meleagurile unde se dăduse altădată bătălia.

Într-o scurtă anexă sînt înregistrate mențiunile întîlnite în documente de arhivă ale numelui regiunii Auxois (*pagus Alesiensis*), adunate cu aceeași hărnicie de abatele Marilier, autorul întregii părți din antologie referitoare la perioada medievală.

D. M. Pippidi

ESOP, *Fabule*. Traducere, prefață și note de Traian DIACONESCU, București, Ed. Univers, 1972, 160 p.

În literatura noastră, pînă în 1972, era cunoscută numai *Esopia*; *Viața și Pildele lui Esop*, de proveniență populară. Numele fabulistului Esop pătrunsese în conștiința poporului român prin sec. XVI („Schola latina” de la Cotnari, „Academia Domnească” din Iași, Miron Costin).

Este de aceea un fapt îmbucurător că ni se pune la dispoziție traducerea integrală<sup>1</sup> a *Fabulelor lui Esop*, făcută după originalul grec din ediția lui Émile Chambry, de către Traian Diaconescu, de la Facultatea de filologie din Iași.

Publicarea acestei traduceri a încununat munca asiduă și migăloasă, depusă în decurs de cîteva ani. Cu răbdare, cu atenție și cu deosebit discernămint, autorul a ajuns la capătul eforturilor sale, reușind să ofere cititorilor noștri o traducere foarte bună, fidelă, clară, atractivă ca stil, fără inovații și adaosuri inutile, într-o unitate perfectă de ansamblu.

Prefața-studiu (10 pagini), judicios întocmită, bogată în referințe (32 titluri bibliografice, române și străine), cu priviri generale și de detaliu analizează critic diferite opinii referitoare la Esop; pe unele și le-a însușit, pe altele le-a combătut, iar unde era cazul și-a exprimat propria sa părere (pag. 10–11).

În ce privește traducerea propriu-zisă, ea îndeplinește cu prisosință exigențele unei traduceri din clasicii greco-latini (cum o cerea Alex. Odobescu: corectă, fidelă, cursivă...). Narațiunea fabulelor a fost transpusă în limba română așa cum este ea: simplă, naturală, atractivă, ținută pe un fond minim de idei, în limitele formelor populare.

Morala este exprimată în diferite feluri, pe care Traian Diaconescu, surprinzînd intenția vădită și finețea ironiei, le-a transpus: (a) sub formă de posibilitate, pentru trecut sau viitor (*Fab.* 34, 65, 74, 91, 110, 149, 290, 340 ...), cu optativul aorist + particula *ἄν*; redă un fapt considerat posibil, o judecată subiectivă a fabulistului. Morala capătă un caracter impersonal („s-ar potrive ... , ar folosi ... , ar putea folosi” ...); (b) sub formă simplă, directă, cu modul indicativ, ca o realitate obiectivă (majoritatea: ... „fabula arată ... , ne învață” ...); (c) sub formă de raționament deductiv. Esop elimină verbele prin care concretizează morala, în mod curent, trecînd direct la formulări de noțiuni moralizatoare, divizate în două părți: una generalizatoare și alta conclusivă (cu accent pe ideea de bază a predicatului verbal).

“Οτι πλεονεξία τις προσέχων (I) ἰσχυροτέρῳ προσπεσὼν ἐκτίσσει (II) (*Fab.* 135) = „Cel care urmărește să se îmbogățească (I = generală) ... se prăbușește mai repede plătindu-și păcatele (II = conclusivă)”. Traducere suplă, flexibilă. Pe cele două participii prezente: *προσέχων* și *προσπεσὼν* le redă la fel: pe primul prin indicativ prezent în propoziție relativă, iar pe al doilea tot prin indicativ prezent, dar în propoziție principală regentă. Sacrifică astfel, prin inversare logică, din necesitatea clarității, predicatul *ἐκτίσσει* (ind. viit. activ), ca o consecință firească a faptului în sine, exprimîndu-l printr-un gerunziu strîns legat ca acțiune de *προσπεσὼν* („se prăbușește plătindu-și” ...). Devine mai clară acțiunea sub această transpunere, decît dacă s-ar fi tradus, mai aproape de original: „își va plăti păcatele prăbușindu-se ...”; (d) morală printr-o perioadă ipotetică (*Fab.* 71) = „Dacă vrei să trăiești fără primejdie, să nu dai crezare vrăjmașilor (... ci să te bizi pe prieteni și să-i păstrezi ...)”.

În altă ordine, menționăm că traducerea epitetelor, a participiilor și aoristelor a alcătuit o problemă esențială pentru traducător, deoarece opiniile unor cercetători și gramatici diferă. Mulți au ajuns la concluzia că fabulele esopice abundă în verbe „cu o utilizare savantă”, pe cînd epitele sunt foarte puține, chiar „o raritate” (p. 12).

Traian Diaconescu și-a dat seama de această specificitate a lui Esop, a intuit-o și a transpus epitele, foarte numeroase și variate (grupate sau negrupate): (a) unul singur: *κύνες λιμώτους* (*Fab.* 176) = un part. prez. ca epitet caracterizat = „niște cîini înfometați”; *τοὺς γυνήσιους τῶν φίλων* (*Fab.* 254) = un adj. substantivizat determinat printr-un genitiv partitiv, ca epitet explicativ = „pe adevărații prieteni” ...; (b) o diadă descriptivă: *ὀκνημα κάλλιστον καὶ μετέωρον* (*Fab.* 295) = „o casă frumoasă și luminoasă...”; (c) o diadă anti-tetică (sub formă de litotă) *κακόν, οὐ μικρόν οὐδὲ μέγα* (*Fab.* 357) = „nici un rău, mic sau mare” ...; (d) epitete cromatice, cu valoare de nume predicative, întîlnite numai într-o singură fabulă (215) = ... „cînd Dulăul replică lupilor, aflați cu toții într-o mare vrăjmașie, că nu pot începe lupta, deoarece cîinii nu-s toți de aceeași culoare ... unii sînt negri (*μέλανες*) alții roșietici (*πορροί*) iar alții albi (*λευκοί*) și cenușii (*τεφρώδεις*)”.

<sup>1</sup> Traduceri parțiale apăruseră anterior; cităm cele 81 fabule traduse de I. Teodorescu și I. Diaconescu, București, 1935, împreună cu bucăți alese din *Dialogii morților* de I. Iulian.

Subliniem în încheiere, bazat pe cele analizate mai sus, că Tr. Diaconescu a scos cu competență în relief exactitatea textului grec, valoarea artistică a *Fabulelor*, a păstrat neştirbit umorul lor fin, autentic (γελοῖα, *ridicula*) și a imprimat, în limba română, unor cuvinte aceeași forță de expresivitate ca în grecește.

Neculai V. Baran

DIETER HARLFINGER, *Die Textgeschichte der pseudo-Aristotelischen Schrift Περὶ ἀτόμων γραμμῶν. Ein Kodikologisch-kulturgeschichtlicher Beitrag zur Klärung der Überlieferungsverhältnisse im Corpus Aristotelicum*. Amsterdam, Adolf M. Hakkert, 1971, 445 p.

Dieter Harlfinger este unul dintre principalii colaboratori ai lui Paul Moraux — care, alături de Ingemar Dühring, este poate cel mai respectat aristotelician din zilele noastre — la așa-numita „Aristoteles-Archiv” de pe lângă Universitatea din Berlinul occidental. Spre a putea înțelege ce reprezintă instituția aceasta, vom preciza că, întemeiată fiind în 1965, ea posedă încă din 1971 peste 1000 de microfilme ale manuscriselor aristotelice răspândite în toată lumea (chiar și în U.S.A.); că intenționează să redea, într-o ediție nouă, întreg Corpusul aristotelic, edițiile complete de până acum fiind tributare celei, excelente dar învechite, începute de Immanuel Bekker în 1831 și încheiate impresionant de repede; și că, pentru punerea la punct științifică a textelor, se vor folosi nu numai manuscrisele aristotelice sau fragmentele de manuscrise găsite de un veac încoace, dar și ediția critică în 23 de volume, inițiată de Hermann Diels și tipărită de Academia din Berlin (ca și cea a lui Bekker), a comentatorilor antici și bizantini, începând cu renumitul Alexandru din Afrodisia.

Tocmai acest ultim proiect ne va interesa, în măsura în care ediția comentatorului post-bizantin Teofil Coridaleu, din care au apărut la noi primele două volume, poate fi luată în considerare în rînd cu comentariile antice și bizantine apărute.

În ce privește lucrarea propriu-zisă a lui Dieter Harlfinger, ea poartă asupra scrierii pseudo-aristotelice, al cărei titlu e tradus în latinește: *De lineis insecabilibus*. Lucrarea a fost cuprinsă de comentatorii vechi în rîndul celor din Corpusul aristotelic, dar paternitatea ei e nesigură. În orice caz aparține școlii peripatetice și a fost folosită în disputele dintre aristotelism și platonism, atît de vii în unele ceasuri ale istoriei. Inclusă în ediția Bekker de care am amintit, ea necesită de asemenea o punere la punct în vederea unei noi ediții, fiind de altfel programată pentru un nou volum (probabil cel cu lucrări pseudo-aristotelice) al ediției „G. Budé”. În prezentarea și traducerea lui Paul Moraux el însuși. Ceea ce întreprinde aici colaboratorul acestuia nu e decît o vastă analiză a materialului de manuscrise și a datelor istorice noi ce pot contribui la emendarea textului publicat de Bekker și republicat în 1888 de Otto Apelt, în culegerea lui de opuscule apărută la editura Teubner din Leipzig.

În cadrul cercetărilor sale asupra opuscului pseudoaristotelic, autorul vorbește amplu despre nevoia de a reedita ansamblul operelor aristotelice și de însemnătatea pe care ar putea-o avea cercetarea mai atentă a ediției bizantine, pentru textele și interpretarea lui Aristotel. În general — iar lucrul acesta nu e spus de către autor, ci de noi — disensiunea religioasă dintre lumea răsăriteană, de limbă greacă, și cea apuseană, de limbă latină, s-a transpus în cultură, ba dăinuie înconștient și în zilele noastre, cum am putut-o constata noi înșine în cazul istoricului contemporan al logicii, catolic, deci latinizant, Bocheński. Conflictul cultural dintre cele două lumi s-a manifestat foarte limpede în polemica asupra lui Psellos, al cărui tratat a fost atribuit lui Petrus Hispanus, iar în zilele noastre istoricul logicii menționat a susținut că denumirile grecești ale figurilor silogistice sînt traduceri ale celor latinești (*Barbara, Celarent* etc.), în timp ce noi înșine am putut releva în *Introduction à la logique*, text și traducere din Teofil Coridaleu, că încă pe la 1620 mai exista în aria postbizantină un alt sistem de denumire a figurilor silogistice, care cu siguranță nu e luat după modelul latin, avînd un caracter total diferit, în speță fiind mnemotehnic pe bază de sens și nu de sonoritate, sistem probabil anterior celui latin.

Harlfinger recunoaște deschis tot ce poate aduce, pentru emendarea textelor aristotelice, tradiția bizantină (în care îl introducem pe Coridaleu, așa cum am arătat în *Introducerea la Commentaires à la Métaphysique*, București, 1973, unde menționăm vreo 30 de locuri cu soluții de text mai bune decît ale lui Jaeger și Ross pentru *Metafizică*). El reamintește că manuscrisele cele mai vechi sînt din sec. al IX-lea, din Bizanțul patriarhului Photios, cel ce aduce „renașterea elenismului”. De pe atunci, adică la un mileniu de la prima ediție manuscrisă a lui Andronikos din Rhodos, existau variante de text, care aveau să ducă la familii de manuscrise, cu „arhetipurile” lor. Este vorba de peste 1000 de manuscrise, menționează Harlfinger (p. 40),



redactate între sec. al IX-lea și al XVI-lea, iar dacă nu toate au fost copiate în Bizanț, ci unele mai târziu, reprezintă opera unor copisti greci din Apus, totuși manuscrisele de bază sînt cele din Bizanț ori aduse de acolo. (De menționat că pentru textele lui Platon s-au păstrat doar 260 manuscrise față de cele peste 1000 aristotelice.)

În continuare (p. 43–45), autorul dă o listă, recunoscut incompletă, a comentatorilor bizantini, începînd cu Photios în sec. al IX-lea, continuînd între alții cu Psellos, Italos, Ephesios (al cărui comentariu la cărțile V–XIII ale *Metafizicii* este anexat, chiar în manuscrisele din București și Iași, la comentariile lui Coridaleu publicate de noi), Pachymeres, Sophonios, Metochites și sfîrșind, în sec. al XIV-lea și al XV-lea, cu Chortasmenos și Alusianos. Ne întrebăm: dacă se ia în considerare tradiția bizantină pînă în sec. al XV-lea, cum să nu aibă însemnătate opera de interpret din sec. al XVI-lea, a lui Teofil Coridaleu, care nu numai că dă comentariile cele mai întinse din cîte s-au păstrat (anume la șapte tratate aristotelice), dar se înscrie perfect, dincolo de linia bizantinilor amintiți, pe linia primilor comentatori (ca limbă chiar, nu numai ca interpretare), anume: Alexandru din Afrodisia, Porfir, Ammonius, David Armeanul și ceilalți, editați de Academia din Berlin?

Recunoscînd textual (p. 47) că „toate manuscrisele păstrate își au în ultimă instanță obîrșia în Constantinopol”, Harlfinger face un frumos istoric al trecerii de la manuscrisele mai majuscule la cele cu minuscule — din cele peste 1000 manuscrise aristotelice doar unul, fragmentar și el, este în unciale — și apoi încearcă să vadă cine sînt personalitățile acelea bizantine care au salvat, pentru cultura europeană, moștenirea aristotelică. La pag. 55, autorul scrie textual: „Au existat în capitala bizantină, la diferite epoci, învățați, școli sau cercuri preocupate de filozofie, care-și procuraseră fără îndoială colecții unitare ale aproape tuturor operelor Stagiritului”. Ele reprezentau adevărate „ediții” aristotelice, iar abia în a doua jumătate a sec. al XVI-lea una din aceste colecții ajunge în Apusul ce nu știa să folosească limba greacă decît în cazuri cu totul excepționale. Printre „școlile” din Constantinopol autorul menționează și Academia Patriarhală, unde avea să fie scolar și reformator în sens aristotelic tocmai Teofil Coridaleu, de a cărui însemnătate pentru tradiția comentatorilor aminteam.

E de la sine înțeles că tradiția manuscrisă a fost hotărîtoare pînă la apariția tiparului. Interesant este însă că ea s-a menținut, diminuată firește, și în sec. al XV-lea și al XVI-lea, în ciuda ediției lui Erasmus (prima 1531, secunda 1539, tertia 1550), precum și a celorlalte editări integrale ori parțiale. Nu e decît firesc să ne închipuim că în Constantinopol, chiar după cădere, se va fi menținut cu atît mai mult o anumită activitate a copistilor (tiparul neintroducîndu-se la Constantinopol decît la începutul sec. al XVII-lea!), așa cum, în ciuda dezastrului din 1453, este lesne de presupus că nu toate manuscrisele grecești au putut fi duse în Apus și nici că ar fi fost distruse toate cele rămase. În aceste condiții, socotim că introducerea lucrării lui Harlfinger justifică teza noastră, din introducerea la *Commentaires à la Métaphysique*, cum că Teofil Coridaleu și ediția lui trebuie să intre, cu titluri pline, în circuitul exegezei aristotelice de astăzi, atît de active și promițătoare pe linii filologice-istorice.

Restul lucrării lui Harlfinger cercetează amplu și competent: colecțiile de materiale pentru tratatul *De lineis insecabilibus*, familiile de manuscrise, edițiile din trecut și perspectivele unei noi ediții. Lucrarea se încheie cu un interesant index al codicelor aristotelice și al răspîndirii lor în lume.

C. Noica

JÉRÔME CARCOPINO, *Les bonnes leçons*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968, XXIII + 207 p. în 16° („À la Pensée”, collection dirigée par Philippe Garcin).

Cum o știu cei ce au păstrat cu marele învățat care a fost Jérôme Carcopino un contact prelungit pînă-n pragul morții lui senine, autorul altor cărți memorabile și-a petrecut ultimii ani din viață ocupîndu-se de retipărirea unora din lucrările lui de mult epuizate (astfel teza despre *Virgile et les origines d'Ostie*, reeditată în 1967, ori noul *César*, distribuit în 1965), fie stringînd în culegeri ușor accesibile cîte ceva din belșugul articolelor publicate de-a lungul unei jumătăți de veac în reviste din Franța și de aiurea. Numai pentru memorie pomenesc, în această ordine de idei, volumele *De Pythagore aux Apôtres. Études sur la conversion du monde romain* (Flammarion, 1956), ori *Rencontres de l'histoire et de la littérature romaines* (Flammarion, 1963), cărora venea să li se adauge în 1968 volumeșul semnalat astăzi, al cărui titlu acoperă încercările de critică textuală ale autorului — dacă nu pe toate, pe cele mai importante.

Ca și în alte cazuri, semnalate la vreme, încredințînd din nou tiparului studii scrise cu zeci de ani în urmă, spiritul ascuțit al lui Carcopino (pînă-n ultima clipă rămas neatins de

povara anilor) nu se putea mulțumi să le reservească publicului întocmai. De fiecare dată o introducere nouă venea să sublinieze valabilitatea acestor contribuții, uneori chiar să le apere concluziile în raport cu punctele de vedere diferite exprimate între timp, în aceleași probleme, de alți cercetători (astfel, în volumul abia amintit *Rencontres de l'histoire et de la littérature romaines*, paginile 59–170, în legătură cu pitagorismul lui Ovidiu și cu cauzele exilului lui). În volumașul care ne reține atenția, reelaborarea textelor editate e împinsă mai departe, în sensul că, pe lângă un *Avant-propos* de 23 de pagini, merită să familiarizeze pe cititor cu metodele și cu limitele criticii verbale, așa cum e practică de cei mai mulți filologi pe urmele lui Louis Havet, ne oferă în fruntea fiecărui capitol și sub titluri de circumstanță (*Choisir n'est pas corriger, Correction forcée d'un nom propre de lieu, Correction d'un adjectif par un nom divin* etc.) scurte expuneri cu privire la împrejurările în care a fost adusă propunerea corecțiunii respective și la foloasele rezultând din ea pentru înțelegerea unor texte altfel înțelegibile.

Cea dintâi — în ordinea adoptată în volum, care nu e de fiecare dată cea cronologică — constă din înlocuirea în versul 90 din cartea a VIII-a a *Eneidei* a substantivului *rumore* prin ablativul numelui arhaic al Tibrului: *Rumon* —

*ergo iter inceptum celerant Rumone secundo —*

așa cum, fără multă convingere, propunea de altminteri și Servius în comentariul la acest vers: „aut *rumore* pro *Rumone* posuit; si fuerit *Rumone secundo*, fauente fluuio intelligemus”.

A doua, mai puțin convingătoare dar cerută insistent de aenevoianța de a accepta neschimbat textul transmis de cele mai bune manuscrise ale poemului, privește versurile 83–84 din epistula pontică II 3 a lui Ovidiu:

*Vltima me tecum uidit maestasque cadentes  
excepit lacrimas Aethalis Ilua.*

Adresat lui Cotta, amic al dintotdeauna, mesajul pare să spună — în contradicție cu mărturiile din *Trist.*, I 3, 11–12 — că înainte de a se îmbarca pe țărmul Adriaticii, la Hydruntum, poetul ar mai fi avut răgazul necesar să întreprindă o călătorie în insula Elba. Lucrurile nu se restabilesc decît înlocuind cuvintele *Aethalis Ilua* din versul 84, așa fel ca acesta să sune:

*excepit lacrimas Aletha silua genis*

ceea ce dă un înțeles satisfăcător (o pădure cu acest nume e atestată aproape de locul unde avea să se-mbarce poetul), dar cu prețul unei corecțiuni pe care, în ce mă privește, o găsesc violentă.

În schimb, în cap. III, în legătură cu un pasaj din Sallustiu, *De bello Jug.*, 66,2, ni se propune înlocuirea adjectivului *tertium* prin genitivul numelui divin *Cereres* (= Demeter + Koré). Astfel corectat, textul ar suna: *dein compositis inter se rebus* (e vorba de complotul care a precedat măcelul romanilor în garnizoană la Vaga) *in diem C e r e r u m constituunt, quod is festus celebratusque per omnem Africam ludum et lasciuiam magis quam formidinem ostentabat*. Înțelesul e perfect (o sărbătoare a celor două zeițe e bine atestată în inscripțiile africane), iar paleografic eroarea copistului se explică lesne.

O adeziune egală se cuvine, aș crede, corecțiunii aplicate unui pasaj din *Brutus*, XXVIII 109, în care Cicero, vorbind de un orator talentat din trecutul apropiat, se exprimă (după textul tradițional, fixat de Lambin): *tuus etiam gentilis, Brute, M. Pennus facete agitavit in tribunatu C. Gracchum, paulum aetate antecedens*. În locul termenului subliniat Carcopino propune *faecem* (în înțelesul de „pleb ea turbulentă”, atât de activă în luptele politice de la sfîrșitul Republicii) și mi se pare evident că lecțiunea trebuie acceptată.

Seria continuă cu corecțiunea adusă unei fraze a lui Artemidoros din Efes, unde ni se propune citirea *πόρος* (în înțelesul de „drum, trecere”) în loc de *πόλις*, termen înțelegibil în contextul unde apare; cu cea introdusă în textul unei tăblițe cerate de la Zlatna (CIL III, p. 948 X), în care cuvintele citite de Mommsen: *denariis ... [sept]aginta liberisque* nu dau un înțeles satisfăcător decît schimbate în *denariis ... cibarisque*; cu corecțiunile aduse cifrelor transmise de Lydus în legătură cu cantitățile de aur ridicate de Traian din comorile lui Decebal (articol publicat mai întîi în Dacia, I, 1924, p. 28–34); cu corecțiunea nu mai puțin celebră adusă unui pasaj din *Istoria naturală* a lui Pliniu, XXXV 70, în care lecțiunea manuscriselor *Archigallum* devine la regretatul meu dascăl *Artigamon*; în sfîrșit, cu refuzul de a corecta o inscripție anevoie de înțeles aflată la N'gaous, în Algeria, în care o interpretare ingenioasă improvizată în ședința Academiei de Inscriptii în care Stéphane Gsell își făcea comunicarea, permitea să se recunoască mențiunea unui sacrificiu de substituție care în epoca romană înlocuia sacrificiul uman, tradițional în religia cartaginezilor.

Recitind aceste pagini dense, la atîția ani de distanță, nu-mi ascund că unele din ele trezesc îndoieli, pe care la prima lectură nu le-nceeam. E, în argumentările lui Carcopino, parcă un exces de ascuțime și de ingeniozitate care pînă la urmă le dăunează. Dar indiferent dacă le acceptăm sau nu soluțiile, gimnastica intelectuală la care ne invită lectura lor e salubră și sti-

mulantă. Într-un domeniu prin definiție supus fluctuațiilor ca investigația istorică, ale cărei construcții se cer neîntrerupt supuse reviziei, câteodată pe urma descoperirii de noi documente alteori a unor perfecționări de metodă, așa zice că elogiul nu-i neglijabil.

D. M. Pippidi

JOHNNY STRAND, *Notes on Valerius Flaccus' Argonautica*. Acta Universitatis Gothoburgensis [Göteborg, 1972], 138[—140] p. (Studia Graeca et Latina Gothoburgensia, XXXI)

Prestigioasa colecție întemeiată de Ingemar Düring și Harald Hagendahl și editată de Institutul de studii clasice prin Cajus Fabricius și Erik Wistrand a ajuns, în șaptesprezece ani, la al treizecișuilea volum; e adevărat că alături de tomuri masive (nr. V : I. Düring, *Aristotle in the Ancient Biographical Tradition*, 1957, 490 p.; nr. XX : H. Hagendahl, *Augustine and the Latin Classics*, 1967, două volume, 769 p.; Hj. Frisk, *Kleine Schriften zur Indogermanistik und zur griechischen Wortkunde*, 1966, XVI + 463 p.) stau în ea și volumele de câteva zeci de pagini, dar nu mai puțin însemnate (aș pomeni numai nr. VIII : *Horace's Ninth Epode and its Historical Background* a lui E. Wistrand, 1958, 61 p.).

Cartea pe care o prezint acum are dimensiuni mijlocii, este o urmașă demnă a excelentelor tradiții filologice ale învățaților scandinavi și vine să se adauge la alte vreo treizeci de contribuții mai importante pe care în ultimele două decenii cercetători din multe țări i le-au închinat lui Valerius Flaccus.

Primul ei capitol, *The introduction to the Argonautica*, 1,1—21 (p. 7—22), dezbată textul și îndeosebi punctuația proemiului. Lăsând deoparte întilele patru versuri, iată diferențele, oricât ar fi ele de mici, între lectura și punctuația lui J. Strand, de o parte, și cele din edițiile lui O. Kramer (1913) și E. Courtney (1970; recenziată de mine în volumul precedent al publicației noastre, p. 332—334), de altă parte.

Versul 5 *Cymaeae* K(ramer) *Cumaeae* C(courtney) S(strand).

7 *viret*; K *viret*. C S. — o, K S o (fără virgulă) C.

9 *Oceanus* K *Oceanus*, C *oceanus*, S.

11 *sancte pater*, K S *namque potes*, C. — *fave veneranda canenti* K S *fave, venerande, canenti* C.

12 *virum*. K S *virum*: C. — *pandet Idumen* K S *pandit Idumen*, C.

13 (*namque potest*): K S *sancte pater*, C. — *nigralem pulvere* K S *nigralem <et> pulvere* C. — Intervertirea cuvintelor *sancte pater* și *namque potes(t)*, propusă de J. Samuelsson, îl obligă pe Courtney să numereze cele două versuri „13a/11b” și 11a/13b”.

15 *gentis* K *centum* C *genti* S.

16 *instituet*, K S *instituet* (fără virgulă) C.

17 *poli*, K *poli*; C S. — *iam* K *entim* C S. — *Tyrtis... carinis* K S *Tyrtiae...carinae* C.

18 *magistris*, K *magistris* (fără punctuație) C *magistris*; S.

19 *sed* lu K S *tu* <si> C.

Această colaționare face inutilă orice insistență asupra pasajului. Remarc doar că în majoritatea cazurilor Strand acceptă lecțiunea lui Kramer, respingînd-o pe a lui Courtney.

Capitolul al doilea (p. 23—38) se ocupă de datarea introducerii și, în general, de întreaga cronologie a operei. Citez cuvintele autorului : „A scholar who wants to inform himself of the date of the composition of the *Argonautica* will certainly be a bit bewildered at the variety of information. A good survey in this respect is given by V. Ussani in his *Studio su Valerio Flacco* (Roma 1955)”; cu câteva pagini mai departe (p. 27), se arată că raționamentul lui Ussani, labirintic, forțat, pedant, rămîne cu totul neconcludent. Întreaga discuție, după câteva observații făcute în treacăt de K. Schenkl și H. Köstlin, a început de mai bine de trei sferturi de veac, de la *Quaestiones Valerianae*, disertația lui W. Meerum Terwogt (Amsterdam, 1898). Pe cîmpul de bătălie au pășit apoi iluștri savați ca A. Heeren (1899), R. Syme (1929), J. H. Mozley (1934; etc.), K. Scott (1934), R. J. Getty (1936), A. Rostagni (1952), A. Kurfess (1955), V. Ussani (1955), E. Wistrand (1956), E. Mary Smallwood (1962), G. Cambier (1969), ca să nu-i mai înșir și pe criticii cărții lui Ussani. Argumentele invocate în sprijinul diverselor păreri fiind variate și, mai ales, foarte numeroase, nu pot decît să rezum concluziile lui Johnny Strand, chiar dacă eu nu sînt întru totul de acord cu el: proemiul e adresat numai lui Vespasian și scris sub domnia acestuia; *Institutio oratoria* a lui Quintilian (care, precum se știe, ne furnizează unica informație asupra lui Valerius Flaccus) a fost publicată în anul 95; *Argonauticele* au fost alcătuite între anii 75 (sau 76) și 85, pasajul 3, 208 sq. fiind anterior erupției din anul 79 a Vezuviului,

sfârșitul cărții a treia și poate și începutul celei următoare datînd chiar din anul erupției; poetul a murit înainte de a-și duce opera pînă la capăt.

Partea a treia a cărții (p. 39—128) ne readuce pe tărîmul nu mai puțin alunecos al criticii de text. Johnny Strand studiază aproape cincizeci de pasaje, din care mai mult de o treime provin din prima carte a *Argonauticelor*. Îndrăznesc să scriu că punctul general de vedere al autorului, principiul lui îmi este deosebit de plăcut: în mai mult de jumătate din cazuri, Strand pledează pentru înălțarea unui mare număr de conjecturi, preconizînd întoarcerea, uneori după secole, la textul transmis de manuscrise. Problema se invrednicește, dar nu acum, de o dezbatere largă, pornind cel puțin de la N. Heinsius și R. Bentley și amintind „teribilul cuvînt” (Ernout) al lui Housman asupra criticilor conservatori, aci însă cred că ajunge să opunem conjecturomaniacilor un singur citat din Strand. E vorba de *Arg.*, 1, 755—756 (respect ortografia editorilor):

flagrantes aras vestemque nemusque sacerdos  
praecipitat,

unde Strand menționează următoarele emendări: *flagrantique arae* Reuss; *vilttemque* (sic) *pecusque* Burmann (sic); *vestemque animumque* Eyssenhardt; *vestem vittasque* Wagner; *vestem vittamque* Reuss; *vestemque manumque* Koch și, în fine, „*vestem penusque* Baehrens, Madvig”, cu o ușoară incorectitudine, căci în textul lui Baehrens stă de fapt *uestemque nemusque*, iar în nota de la p. XXIV „755 ‘uestemque penusque sacerdos’ Maduigiuss” (*penus* are e scurt !). Dar iată cuvintele lui Johnny Strand (p. 75), care ar trebui reproduce cu litere roșii: „There is reason to believe here, as in several other cases, that the text is quite sound and just in need of close analysis and elucidation”. Și el analizează într-adevăr pasajul pe mai bine de cinci pagini dense, cu multe zeci de citate convingătoare de la Vergiliu pînă la Seruius și Paulinus din Périgueux, rezolvînd „considerabila problemă de interpretare” prin renunțarea la toate conjecturile propuse, dar înțelegînd prin *nemus* nu *silua*, ci *frondes ori rami frondosi*, ca în Statius, *Theb.*, 3, 113 (versurile din *Tebaida* sînt interpretate pentru prima dată corect de Lennart Håkanson).

Cred însă că mai pot menționa un exemplu (p. 114—115). La 6, 249, *sustulit* din manuscris e înlocuit cu *sustinet* de Francius, Heinsius, Schenkl, Baehrens, Langen, Bury, Mozley, Courtney (Strand omite să-l mai amintească și pe Kramer); „however, *sustulit* is no doubt sound, but it should be derived from *suffero* and not *tollo*!”. Mai simplu — și mai persuasiv (corect? *Îndreptarul ortografic* ne învață că „persuasiune” se pronunță „-su-a-zi-u-”) — nici nu se putea; un asemenea sens al lui *suffero* nu lipsește din dicționare (Georges) și e întărit de Statius, *Theb.*, 8, 658: „there is reason to believe that this similarity is due to more than a mere contingency”; nu e de mirare că Statius e citat în cărticica lui Strand cu mult peste o sută de ori.

Dar învățatul suedez nu e un „tradiționalist” cu orice preț, ca Fustel de Coulanges, de pildă, ci el respectă (fără s-o spună) vechea poruncă a filologului clasic, „să nu te prosternezi în fața manuscriselor”. Strand ne prezintă vreo zece remarcabile conjecturi proprii. Le reproduce pe cele care mi se par total acceptabile (pornesc de la textul lui Courtney). La 3, 439—440 *partim... partim* (Courtney): *raptim... pariter* (Strand); 6, 186 *erigit: exigit*; 499 *invisa* la Courtney, dar *inissa* în manuscris: Strand propune *inlusa*; 7, 357 + *ponti* + (așa în text; în aparat, avansează *sponte*): *peste* („could be rendered ‘suffering’ ‘agony’ or the like”, p. 124); 533 *care: cura*; 8, 68 *vimenque* (*crinem-* în manuscris): *animumque* mai degrabă decît *mentemque* („even if *animus* is a common word too, the combination *manus animumque* is bold and unexpected and may have caused the slip”, p. 128).

Încă trei observații.

La p. 72, Strand se ocupă de pasajul 2, 282—284, dar neglijează să noteze că (în versul 283) *accedere* e o emendare a ediției bologneze din 1474 (manuscrisele au *accendere*, păstrat de Courtney; „prorsus ridicule” remarcă Lemaire...) și că în același vers Courtney propune *furiis* în loc de *furtis*; deși Strand respinge pe bună dreptate majoritatea intervențiilor din noua ediție teubneriană (recunoscîndu-i însă, la p. 124, meritul de a fi revenit — pe urmele altor editori mai vechi! — în 7, 491 la lecțiunea manuscrisă), conjectura merita să fie menționată.

La p. 82—83, pentru versul 2, 324 (*tempora* manuscrisul și Lemaire, *corpora* Burman, *foedera* Markland și Courtney), Strand putea invoca în sprijinul formei transmise versul 8, 163 unde, în favoarea lui *tempora* din manuscris, s-ar putea renunța la conjecturile *pocula* (d’Orville), *tegmina* (Orelli), *tempea* (L. Müller), *te ioca* (Baehrens; ultimele două nu sînt înregistrate nici de Kramer, nici de Courtney). Pentru substituirea unui cuvînt dactilic, vezi Courtney, p. XLV, viii, a; s-ar mai putea propune, în 8, 163, *carmina*, *gaudia*, *munera*, ba chiar *uellera*, dar mai ales, preferabil din punct de vedere paleografic, *som(p)nia*.

În fine, la p. 88—89, privind versul 3, 199, n-aș crede că *opūs* e sprijinit de *abiit*, *impedit*, *impulerit*, *sanguis* și *subilit* (lungiri „legitime” le numește Kramer, p. XVIII, nota; aș adăuga aici pe *egō* din 8, 158, deși Kramer îl consideră suspect), cum nu poate apela nici la *gentior* (6, 305) și *breuius* (6, 571), pentru că ultimele două au cantitatea normală în codex Carionis; ar rămîne, de partea lui *opūs*, cel mult *melūs* (2, 225, singular; 7, 242 pare corupt, cf. Courtney

ad 6, 152) și *saeuūs* (6, 152, citat cu semn de întrebare de Strand Insuși; Sudhaus face aici o corecție foarte ademenitoare, menținând vocala scurtă).

Cartea se încheie cu o bibliografie întinsă (p. 129—133), o listă a pasajelor discutate din punct de vedere critic ori exegetic (la cele din Valerius Flaccus se adaugă treisprezece locuri din alți autori, patru fiind chiar vergilene) și un concis indice de materii și cuvinte. În bibliografie, a cărei ordine alfabetică a ieșit cam încurcată, nu găsesc studiul lui W. Wolfgang Ehlers, *Untersuchungen zur handschriftlichen Überlieferung der Argonautica des C. Valerius Flaccus* (München, C. H. Beck, 1970, „Zetemata” Heft 52). Din ultimul indice subliniez construcția lui *damnare* cu dativ, ablativ ori cu *in* și acuzativ, apoi „cuvintele-cheie” ale lui Valerius, *fama* și *gloria* (în text, p. 50, se mai enumeră *labores*, *pericula* și *decus*), pentru care putea fi amintit studiul *Key-words and poetic themes in Propertius and Tibullus* de L. Delatte (*Revue de l'Organisation internationale pour l'Étude des Langues anciennes par Ordinateur*, 1967, nr. 3, p. 31—79); acum avem și *A Study of the Vocabulary of Vergil's Eclogues* (în aceeași revistă, 1973, nr. 3, p. 1—24) al lui E. D. Kollmann.

Lucrarea lui Johnny Strand, prea modest intitulată, mi se pare întru totul meritorie și deosebit de valoroasă. Îndrăgostit de *Argonautice* (chiar dacă nu va fi crezând că soții lui Iason au apucat în rătăcirile lor să vadă și fărmiurile Suediei, cum socotea acum aproape trei veacuri un compatriot al lui, faimosul O. Rudbeck), autorul — cum am spus mai demult — ne-ar putea oferi peste nu prea îndelungă vreme o excelentă ediție, poate comentată, a lui Valerius Flaccus.

Traian Costa

W. F. WYATT Jr., *The Greek Prothetic Vowel*. Case Western Reserve University, 1972, XVIII+125 p. (Philological Monographs of the American Philological Association, 31)

A scrie o carte despre vocala protetică în greacă este, fără îndoială, o dovadă de curaj, fiindcă apariția acestei vocale este una dintre problemele care nu par să comporte o soluție simplă și coerentă. Cel care abordează studiul vocalei protetice grecești înlănțuie contradicții la tot pasul: 1) în unele exemple, proteza apare ca un fenomen vechi, de dată indo-europeană, atestat și în armeană sau albaneză, în altele, ea pare un fenomen recent, limitat la citeva dintre dialectele grecești; 2) același radical, uneori chiar același cuvânt, este cunoscut și prin forme cu proteză, și prin forme fără proteză; 3) timbrul vocalei protetice este uneori *a*, alteori *e* sau *o*; 4) în unele cazuri, vocala inițială este cu siguranță protetică, în altele, în schimb, ea poate continua un preverb *i-e*. *e* sau *o*, un *ă*-privativ sau copulativ, ori elementul *i-e*. *sm-*, reprezentat în greacă de *ă-* (sau de *ă-*, cînd analogia generalizează forma fără aspirație). Aceste fapte sugerează dificultățile inevitabile legate de orice încercare de a defini condițiile în care apare vocala protetică, lăsînd totodată impresia că proteza este un fenomen marginal, mai mult sau mai puțin aleatoriu, o amenințare discretă pentru principiul regularității schimbărilor fonetice (vezi p. 1).

W. F. Wyatt a ajuns la studiul vocalei protetice pe o cale ocolită: analizînd, în ultimii ani, argumentele care justifică teoria laringală, el a căpătat convingerea că această teorie nu stă pe o bază destul de solidă și a început să elaboreze soluții noi pentru citeva dintre problemele care păreau să ceară intervenția laringalelor. Astfel, în 1969 și în 1970, el a publicat două monografii în care excludea fonelele laringale și din versificația homerică, și din explicațiile privind originea lui */a/* *i-e*. Monografia care face obiectul acestei prezentări constituie cea mai recentă și poate ultima etapă din campania întreprinsă de W. F. Wyatt împotriva consoanelor laringale (vezi p. V—VI). La drept vorbind, ea nu se referă decît la unul dintre aspectele minore ale teoriei laringale și în nici un caz nu poate infirma valabilitatea teoriei în ansamblu. Scopul pe care-l urmărește este mai modest: autorul își propune să dovedească, în același timp, că apariția unor vocale protetice în greacă nu presupune existența unor consoane laringale în indo-europeană comună și că dezvoltarea protezei este un fenomen fonetic regulat, determinat de legi precise. Pentru W. F. Wyatt, vocala protetică a apărut în greacă (și numai în greacă), ca rezultat al unor reguli fonologice specifice limbii grecești (p. 9). Teoria lui se bazează pe o dublă limitare a materialului studiat: 1) fenomenul protezei vocale este analizat numai în cadrul limbii grecești, corespondențele cu armeană sau cu albaneză nefiind luate în discuție, 2) singurul grup de exemple analizat este cel al radicalelor care încep cu */r l m n y w/*. Consoanele */r/* și */y/* constituie o clasă aparte, */r/* fiindcă este întotdeauna precedat de proteză, */y/* fiindcă n-o admite niciodată. Ambele sînt discutate într-un capitol separat, la sfîrșitul cărții. Vocalele care apar ocazional înainte de *στ-* sau *χθ-* (*ἀστεροπή* față de *σπεροπή* sau *ἀστήρ* față de lat. *stella*; *ἐχθές* față de *χθές* sau *ἰχθύς* față de arm. *yukn*), deși sînt recunoscute ca protetice, nu sînt examinate în această monografie (v. p. 2).

Cu aceste rezerve, W. F. Wyatt crede că poate explica apariția tuturor vocalelor protetice prin acțiunea unei legi unice. Sub o formă provizorie, regula este enunțată la sfârșitul primului capitol al monografiei: ea prevede, în linii mari, apariția unei vocale protetice de timbru nedeterminat înainte de orice sonantă inițială /l m n w / care e urmată de o vocală scurtă și de un grup consonantic format din sonantă + consoană sau consoană + sonantă. Regula poate fi deci exprimată prin formulele RVRC- → əRVRC- și RVCR- → əRVCR- (p. 9). Capitolele 2-5 urmăresc să verifice valabilitatea acestor formule și să le precizeze sau să le modifice enunțul, pentru ca ele să poată justifica toate exemplele cunoscute.

Pentru a nu fi acuzat de *petitio principii*, W. F. Wyatt discută în primul rând exemplele de proteză admise de *Gramatica* lui E. Schwyzler sau de *Fonetica* lui M. Lejeune. Dintre cele 32 de cuvinte analizate în capitolul 2, „Widely Accepted Cases of Prothesis” (p. 11-44), 26 sînt conforme cu regula enunțată la p. 9, iar pentru restul de 8 se dau diferite explicații de detaliu. Astfel, formele ἀμαλός și ἔδνα, care apare la Homer alături de ἔδνα provin, după părerea lui W. F. Wyatt, dintr-o falsă analiză (p. 20-23 și 37-38): ἀμαλός e o falsă interpretare a unui adjectiv homeric \*δαμαλός, înrudit cu δάμαλις, δαμάλη și δαμάλης iar ἔδνα, care e atestat numai după ἀπερεια, μύρια și καί, provine dintr-o analiză incorectă a formulei ἀπερειαῖ ἔδνα (ulterior, sub influența lui ἔδνα, ἔδνα este înlocuit cu ἔδνα; aspirația lui ἔδνα rămîne însă enigmatică). Alternanța între forme cu proteză și forme fără proteză este explicată prin acțiunea analogiei în cazul grupului ἐνερθε(v)/νέρθε(v), dor. ἐνερθα, ἐνέρτερος/νέρτερος, ἐνέρτατος, ἐνέροι (p. 39): proteza este regulată înainte de νερ-, analogică înainte de νερθ- sau νερ-; νέρτερος fără proteză e influențat de νέρθεν. Tot analogia explică, în ultimă instanță, și formele ἀνήρ, ὄνομα, sau ἐννέα. În primele două exemple (p. 29-33), ἀ- și ὀ- reprezintă vocalizarea unei nazale silabice [ŋ], la genitivul și dativul singular (\*ŋros, ŋri > \*aros, ari; \*ŋmnos > \*amnos etc.); tendința de regularizare a paradigmelor a dus la generalizarea ulterioară a flexiunii cunoscute: ἀνήρ, ἀνδρός, și ὄνομα, ὀνόματος (ὄνοματος în dialectul ionic-atic). În exemplul lui ἐννέα și al derivatelor sale (p. 33-36), mai multe reconstrucții complicate tind să dovedească că proteza este regulată în cazul lui ἐνατος și ἐνενήκοντα și că forma ἐννέα provine din combinarea inițialei ἐν de la numeralul „nouăzeci” cu radicalul i. e. \*newŋ.

Capitolul 3, „Possible Additional Cases” (p. 45-56), aduce în discuție noi exemple. Reține atenția etimologia originală propusă pentru ἄνευ (p. 49-50): după părerea autorului, această formă comportă vocala protetică ἀ- înaintea unei secvențe neu- care provine, în proto-greacă, din negația ne urmată de un element u. Acest u continuă fie particula \*u(d), atestată indirect în dialectul cipriot, fie elementul u din pronumele οὗτος. La p. 45 și 53-54, poziția pe care a adoptat-o W. F. Wyatt față de teoria laringală îl împiedică să admită că formele ἀλέξω și ἀέξω (dintr-un mai vechi ἀφέξω) reprezintă o temă II, /ə<sub>1</sub>l-eg/ și /ə<sub>2</sub>w-eg/ respectiv. Autorul se vede astfel pus în situația de a renunța la explicațiile convingătoare date de E. Benveniste (*Origines de la formation des noms en indo-européen*, Paris, A. Maisonneuve, 1962, p. 152, vezi și P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque I*, Paris, Klincksieck, 1968, s.u.), pentru a le înlocui cu o analiză proprie, care exclude prezența protezei.

Capitolul 4, „Apparent Exceptions to the Rule for Prothesis” (p. 57-64), grupează câteva exemple care par să contrazică regula protezei formulată de W. F. Wyatt. Autorul aduce argumente serioase pentru a dovedi că în multe din cazurile discutate vocala inițială nu este de fapt protetică (ἔλαστος, ἀλώπηξ etc.), dar există un grup de forme în care prezența protezei pare nelindoielnică: ἀλαπάζω, față de λαπάσσω (ipoteza că am avea de-a face cu un ἀ- privativ nu ni se pare convingătoare), ἀμαρύσσω, față de μαμαίρω etc.

Capitolul 5, „Cases in which Prothesis Fails to Develop” (p. 65-89), aruncă o lumină nouă asupra regulii lui W. F. Wyatt: rezultă din această secțiune că regula nu definește numai condițiile în care apare proteza, dar este în măsură și să prevadă apariția tuturor exemplelor de proteză posibile și numai a acestora. Evident, o asemenea afirmație nu poate fi justificată decât dacă se dau explicații satisfăcătoare pentru toate formele care nu au proteză deși, aparent măcar, îndeplinesc condițiile cerute de regulă. Sintem de acord cu autorul că nu constituie o amenințare serioasă pentru regula lui cuvintele care nu au o etimologie sigură, deoarece ele au putut pătrunde în greacă după perioada în care a operat regula. Din același motiv, nu intră în discuție nici împrumuturile. După eliminarea acestor categorii rămîn însă un număr de forme de origine indo-europeană pentru care analizele lui W. F. Wyatt, oricît de ingenioase, nu par totuși convingătoare. Vom da aici un singur exemplu. Regula protezei cere apariția unei vocale la inițiala verbului λεῖπω; pentru a justifica absența ei, W. F. Wyatt presupune că tema de prezent \*leik<sup>uo</sup>- este secundară, formată pe tema de aorist \*lik<sup>uo</sup>- (p. 67). Această explicație nu ni se pare acceptabilă fiindcă nu ține seama nici de corespondența λεῖπω : lit. *lèkù*, nici de existența unui prezent secundar, vechi și el, λιπάνω, lat. *linguo*.

Tot ca un efect al vocalei protetice sînt tratate și augmențele lungi care apar la unele verbe cu inițiala *F-* (ἡργαζόμεν și ἡργασάμεν la Aristofan și pe inscripțiile atice din sec. al IV-lea; ἡεῖδῃ și ἡῖδῃ ca preterit al lui οἶδα etc.). Eforturile autorului de a dovedi că asemenea augmențe apar numai în contextele fonetice care generează proteza vocalică (vezi p. 74–79) sînt numai în parte încununate de succes. Explicațiile pe care le dă W.F. Wyatt pentru a justifica printr-o extindere analogică augmențul lung al lui ἑώρων nu par să rezolve definitiv problema, iar o formă ca hom. ἀπῆρφα, cu participiul ἀπρούρας, care contrazice în mod clar teoria lui, nici nu este menționată.

Ultimul capitol al lucrării, „The Reasons for Prothesis” (p. 90–120), îmbină o analiză a mecanismului fonologic al protezei și o reformulare a regulilor care prevăd apariția ei, cu o expunere privind situația radicalelor care încep cu *r* sau *y*. Pornind de la ideea că proteza este o anticipare a sonorității lichidelor, nazalelor sau semivocalelor inițiale, W. F. Wyatt consideră că dezvoltarea unei vocale protetice nu este posibilă decît în momentul în care sonoritatea începează de a mai fi, pentru aceste consoane, o trăsătură redundantă și devine o trăsătură distinctivă. Pentru a obține un contrast fonologic între sonantele sonore și sonantele surde, W. F. Wyatt postulează mai întîi o regulă care menține sonantele sonore înainte de vocalele scurte /e a i/ urmate de sonantă + consoană, dar le asurzeste în toate celelalte contexte. În continuare, el enunță un ansamblu de reguli (vezi forma lor definitivă la pag. 118–119) care duc la identificarea acestor sonante cu sonantele aspirate care continuă grupurile inițiale de tipul /sr/ sau /sw/. Alternanța automată între sonante surde și sonante sonore care rezulta din prima regulă se transformă într-o opoziție fonologică după apariția noilor sonante surde provenite din grupurile /sr sw/ etc. În aceste condiții, sonantele sonore generează, pentru a-și marca sonoritatea, vocale protetice (vezi p. 90).

Această teorie se aseamănă, plină la un punct, cu o ipoteză mai veche formulată de W. Brandenstein. Și W. Brandenstein stabilea o relație de cauzalitate între alterarea grupurilor inițiale /sr wr sl/ etc. și apariția vocalelor zise protetice. După părerea lui, apariția unui *r* inițial surd, provenit din *sr* sau *wr*, determină radicalele care încep cu un *r* vechi, rămas sonor, să se combine cu un element de timbru *e*-, *o*- sau *a*- pentru a evita crearea unei opoziții neeconomice între *r* surd *r* sonor (vezi *Phonologische Bemerkungen zum Altgriechischen*, Acta Linguistica VI, 1, 1950, p. 33–35 și *Griechische Sprachwissenschaft* I, Sammlung Göschen 117, Berlin, W. de Gruyter, 1954, p. 83–84. Pentru W. Brandenstein așadar, apariția vocalei protetice are o funcție preventivă, împiedicînd formarea unei opoziții fonologice între lichidele sonore și lichidele surde, în timp ce pentru W.F. Wyatt, ea este condiționată de existența acestei opoziții și contribuie la întărirea ei.

Regulile lui W. F. Wyatt constituie un dispozitiv care prevede apariția vocalei protetice într-un context de tipul RVCR- sau RVRC-. Din punct de vedere fonetic, ele nu sînt întotdeauna foarte convingătoare. Aspirația unui *s*- în greacă este un fenomen fonetic foarte bine cunoscut, dar asurzirea unei sonante inițiale atunci cînd e urmată de *e* sau *i* + consoană surdă (vezi p. 118) pare a fi un proces cerut numai de teoria lui W. F. Wyatt. Nu este limpede nici pe plan general, de ce se asurzesc sonantele în contact cu vocalele, care sînt fenomene sonore, nici, coborînd la detalii, de ce *r* este sonor înainte de *s*, ori de consoanele sonore sau aspirate, și surd înainte de *l(s)*, *k(s)* și consoanele surde (vezi p. 103 și 104). Pe de altă parte, formularea unor reguli complicate, nu-l scutește pe W. F. Wyatt de necesitatea de a face apel la analogie pentru a putea explica un număr destul de mare de exemple concrete. În aceste condiții putem crede că sînt mai aproape de adevăr cei care văd în apariția vocalelor protetice un fenomen complex, cu origini multiple, în parte moștenit din indo-europeană, în parte creat în greacă, decît W. F. Wyatt, care-l justifică prin acțiunea unor legi fonetice specifice limbii grecești. Nu este mai puțin adevărat însă că lucrarea pe care o prezentăm aduce în discuție și ordonează un material deosebit de interesant și sugerează, dacă nu soluția definitivă, cel puțin o soluție posibilă.

Liana Lupas

PIERRE HUART, Γνώμη chez Thucydide et ses contemporains (Sophocle – Euripide – Antiphon – Anacide – Aristophane). Paris, Klincksieck, 1973, 195 p. (Études et Commentaires, LXXXI), 76 F.

Deși cartea lui Pierre Huart se subintitulează o contribuție la istoria ideilor (de fapt a teoriei cunoașterii) la Atena în a doua jumătate a secolului al V-lea, punctul ei de plecare este lingvistic și filologic: istoria cuvîntului γνώμη, în epoca de maximă utilizare a sensului abstract.

De la început citeva observații ne împiedică să fim de acord cu premisa că istoria ideilor poate fi ilustrată de felul în care șase scriitori contemporani, între care nici un filozof, au folosit seria sinonimică γνώμη — νοῦς — φρόνη — ψυχή — θυμός:

(1) Nici unul dintre ei nu are — cu excepția lui Tucidide — o terminologie sistematică.

(2) Sensul comun și frecvent al cuvintului este cel pragmatic, ceea ce face ca majoritatea folosirilor sale să nu poată diferi esențial de la un autor la altul. În plus, materialul bogat strins de Pierre Huart dovedește că cea mai mare parte a accepțiilor abstracte — „gîndire”, „facultate rațională”, „conștiință” — desemnează mai curînd decît procesul gîndirii, „starea de spirit”, un domeniu de conștiință pe fondul căruia se pot înscrie și procese afective iraționale sau imorale ca furia, frica, neîncrederea, ura, curajul, descurajarea precum și stări de tranziție între ele. Citeva citate semnificative: τὸ θυμούμενον τῆς γνώμης Tucidide (II A—γ—3); τὸ ὀργιζόμενον τῆς γνώμης Tucidide (II, 59, 3); ἐν τῷ ἀνεμένῳ αὐτῶν τῆς γνώμης Tucidide (V, 9, 6); ἡσώοντο ταῖς γνώμαις Tucidide (VIII, 66, 3); ἐπικλασθεῖεν τῇ γνώμῃ Tucidide (IV, 37, 1); τῇ . . γνώμῃ . . μίσος Tucidide (IV, 128, 5); τῇ γνώμῃ ἀπίστως Tucidide (III, 83, 1); γνώμης ἀδίκου Tucidide (IV, 86, 6). De aceea în această accepție cuvîntul se află mai mult în cazuri de relație: acuzativ de relație ἰν ἀβούλου καὶ κακοῦ γνώμην πατρός (Sofocle, *Electra*, 546), dativ de loc și genitiv în exemplele de mai sus. Nominativul e rar pentru că noțiunea nu e privită ca activă. Astfel se pot explica și construcții aparent pleonastice ca γνώμῃ φρενῶν la Sofocle (*Oed. R.*, 524).

(3) Ținînd seama și de faptul că toate sensurile speciale, concrete, tehnice (legate mai ales de viața politică: „partid”, „facțiune politică” și „decizie oficială”) sînt contemporane cu cel abstract, devine improbabil ca γνώμη să fi fost legat vreodată exclusiv de o anumită doctrină, să fi constituit o lozincă sau să fi avut un rol definitoriu pentru gîndirea vreunuia dintre scriitorii analizați, să fi sintetizat un program de acțiune politică, cum se presupune despre Tucidide, sau, din contra, să fi putut constitui el singur obiectul ironiei lui Aristofan și al „neîncrederii” lui Sofocle. Polisemia însăși a cuvîntului nu favorizează utilizarea sa pentru desemnarea unui concept cu eliminarea celorlalte sensuri.

Și pentru că e vorba de concept ar fi fost de așteptat ca discuția să pornească de la primele atestări ale sensului abstract în texte filozofice (la Epicharm și Heraclit) și să se refere permanent la diversele teorii presocratice care privesc raportul cunoaștere — simțuri, cu altul mai mult cu cit ultima, cea a sofistilor Critias și Antifon intră în perioada studiată. În felul acesta s-ar fi putut preciza și nuanța afirmația ce privește o influență a sofisticii asupra lui Euripide și Tucidide și o reacție împotriva ei la Sofocle și Aristofan.

Teoria lui Critias, probabil împărtășită de Antifon (Critias, frg. 40 D.-K.) nu este nici un bun comun al mișcării sofistice în ansamblu, dar nici o noutate în gîndirea greacă și în orice caz — în ce privește reacția împotriva ei — nu e o teorie menită să stîrnească scandalul cetățenilor și răsturnarea valorilor consacrate pentru că are un interes strict gnoseologic fără nici o implicație morală. Ceea ce W. Nestle (*Vom Mythos zum Logos*, p. 410) numește la Critias „das Denken als Korrelativ der sinnlichen Wahrnehmung”<sup>1</sup> este evoluția unei idei care se întîlnește și la Democrit (frg. 125 D.-K. în prosopopeea simțurilor) ca deja încetățenită pe vremea lui.

Aceasta e deci teoria sofistă în centrul căreia se află γνώμη. Influența ei asupra lui Tucidide e certă (vezi și W. Nestle, *op. cit.*, p. 517) și putem fi de acord și cu concluzia lui P. Huart bazată pe identitatea de vederi în legătură cu γνώμη, după care autorul tetralogiilor e același cu Antifon Sofistul. De altfel e normal să căutăm ecourile unei astfel de idei la doi gînditori politici ca Tucidide și Antifon mai mult decît la doi poeți tragici care aparțin și unei alte generații și unui alt tip de gîndire.

Cît privește cheștiunea terminologiei teoriei cunoașterii putem observa că la Democrit φρόνη și γνώμη sînt sinonime (în fragmentul 125 e folosit φρόνη exact în sensul în care Critias folosește γνώμη) și că în tragediile lui Critias φρόνη apare cu sensul de „inteligentă practică” propriu lui γνώμη, așa cum rezultă în fragmentul 21 (*Peirithous*) din expresia οὐκ ἀγυμνάσθω φρενί și din punerea în relație, două versuri mai jos, a lui φρόνη cu τύχη, răsturnarea opoziției întîlnite la Antifon τύχη — γνώμη:

ὥς τοῖσιν εὖ φρονούσι συμμαχεῖ τύχη.

Γνώμη apare în fragmentul 25 (*Sisyphos Satyrikos*) în sensul neutru de „sediu al conștiinței”. Mi se pare clar că repartiția termenilor s-a făcut pe criterii stilistice și că γνώμη, cuvînt nou, termen al prozei, datorită și carierei sale politice deja importante, trebuia înlocuit în tragedie cu homericul φρόνη. Mai rezultă din existența acestui sinonim al lui γνώμη că nici unul dintre ele nu se identificase cu conceptul.

<sup>1</sup> Frg. 40 D.-K.: εἰ δ' αὐτὸς ἀσκήσιας ὅπως γνώμῃ ἱκανὸς ἔσῃ, ἥμισυ δὲ οὕτως ὑπ' αὐτῶν [scil. ἀλσθήσεων] δὲν ἀδίκηθεις.



De asemeni cred că proporțiile reale ale subiectului cărții apar mult mai restrinse — dar și concluziile câștigă în prudență — de îndată ce punem problema în termeni de stil. Diferența dintre  $\phi\rho\eta\nu$ ,  $\nu\omicron\upsilon\varsigma$  și  $\gamma\nu\omega\mu\eta$  începe prin a fi stilistică. Noutatea sa tehnică exclude folosirile poetice și îl rezervă vocabularului intelectual și specializărilor politice. În secolul al V-lea tocmai situația sa stilistică îl face să devină termenul predilect al lui Tucidide și probabil al tinerei generații de sofisti și să capete astfel sensul hotărâtor de „reflexie lucidă”, cu orientare practică. Trebuie avut în vedere și faptul că într-o sinonimică atât de bogată ca cea care numește gândirea în greaca secolelor V—IV fiecare termen poate dezvolta mult mai multe conotații care sînt și ele — indiferent de faptul că noi nu le mai putem detecta — un criteriu de selecție. De aceea faptul alegerii constante a unui din termenii seriei la unul dintre autorii anchetați trebuie desigur privit ca semnificativ doar că nu în mod direct pentru ideologia autorului așa cum, în cazul lui Sofocle, Euripide și Aristofan, o face Pierre Huart.

În rezumat, concluziile anchetei întreprinse de autor sînt următoarele:

- (1) detectarea unei nelcrederi față de  $\gamma\nu\omega\mu\eta$  ca rațiune „prea umană” la Sofocle;
- (2) ideea că Aristofan consideră exercițiul acestei facultăți intelectuale „inutil și chiar primejdios” (p. 164), că el extinde de fapt condamnarea la toți termenii pentru „gîndire”, dar că, îndată ce mișcarea sofistă pierde din influență, el revine asupra condamnării și „modifică son opinion sur un mot qui, d'ailleurs, avait perdu une grande partie de sa force révolutionnaire originelle” (p. 165);
- (3) constatarea dependenței de sofistică a gîndirii lui Euripide care își manifestă „creștința în atotputernicia” rațiunii numite  $\gamma\nu\omega\mu\eta$ , o consideră și un principiu moral, o opune corpului muritor așa cum Platon va face cu  $\psi\upsilon\chi\eta$  și o transformă chiar într-un obiect de cult „celebrînd-o cu ferveare și entuziasm” (p. 168).

(4) importanța termenului în gîndirea politică a lui Aristofan și Tucidide (care consideră  $\gamma\nu\omega\mu\eta$  „le symbole de tout ce que peut réaliser l'homme par la force de sa réflexion et qui fait sa dignité” p. 173).

Se poate ilustra metoda prin care aceste concluzii au fost obținute urmărind argumentația primei idei: Pierre Huart pornește de la faptul că Sofocle ocolește  $\gamma\nu\omega\mu\eta$  în sens abstract și îi preferă  $\nu\omicron\upsilon\varsigma$  (p. 35 nota 6), sau  $\phi\rho\eta\nu$  (p. 37 nota 2). Am văzut însă că la fel proceda, probabil, și Critias care numai de „méfiance envers la  $\gamma\nu\omega\mu\eta$ ” nu poate fi acuzat.

Luăm acum în discuție cîteva argumente de detaliu:

p. 35: Înțelegerea versului 389 din *Antigona*  $\psi\epsilon\upsilon\delta\epsilon\iota\gamma\alpha\rho\eta\pi\iota\nu\omicron\upsilon\alpha\tau\eta\nu\gamma\nu\omega\mu\eta\nu$  se bazează pe raționamentul că  $\gamma\nu\omega\mu\eta$  este treapta faillibilă a rațiunii, iar facultatea care o poate înșela și dezminți,  $\acute{\epsilon}\pi\iota\nu\omicron\upsilon\alpha$ , indică prin prefix „une réflexion beaucoup plus poussée”. Nu e mai simplu să traducem pe  $\acute{\epsilon}\pi\iota$ - cu sensul de „ulterior”<sup>2</sup>, iar pe  $\gamma\nu\omega\mu\eta$  cu cel foarte frecvent de „opinie, părere” (apropiat de  $\delta\delta\epsilon\alpha$  și  $\delta\delta\omega\chi\iota\varsigma$ ), sens înregistrat și de P. Huart, doar că în capitulul următor?

p. 36: pentru că în *Electra* (v. 922)  $\gamma\nu\omega\mu\eta$  se aplică unui comportament calificat și prin  $\acute{\alpha}\nu\omicron\iota\alpha$  (deși e clar că nu pe același plan) înseamnă că sensul lui e de „reflexie superficială”; raționament asemănător la p. 140:  $\gamma\nu\omega\mu\eta$  în *Ciclopul* (v. 349) pierde orice raport cu sfera generală a gîndirii „car on ne peut guère qualifier de pensées les idées soutenues par le Cyclope... et qui réduisent sa philosophie de la vie à une sorte de matérialisme élémentaire”. Interesant e că acolo unde Euripide nu poate folosi  $\gamma\nu\omega\mu\eta$  în sens de „gîndire”, P. Huart folosește expresii ca „filozofie a vieții” și „materialism elementar”.

p. 36: în versurile 431—432 din *Filocet*  $\sigma\omicron\phi\alpha\lambda\gamma\nu\omega\mu\alpha\iota$  „sont vus de manière péjorative” pentru că se referă la o „rouerie des âmes vulgaires”. La fel în versurile 1360—1361, de vreme ce  $\gamma\nu\omega\mu\eta$  este  $\mu\eta\tau\eta\rho\kappa\alpha\chi\omega\nu$  și  $\pi\alpha\iota\delta\epsilon\upsilon\epsilon\iota\kappa\alpha\chi\acute{\alpha}$ .

p. 37: Oedip (*OR*, 397) spune că a dezlegat enigma prin  $\gamma\nu\omega\mu\eta$  și, cum noi știm ce a urmat, rezultă că această facultate este nocivă și hybristică.

Autorul atribuie, după cum s-a văzut, unui cuvînt sensul frazei întregi sau ideea generală a pasajului, îl încarcă de sensuri și i le schimbă în funcție de realitățile concrete cărora îi se aplică, sau le contaminează cu sensul unor cuvinte alăturate<sup>3</sup>. Prin metoda aceasta posibilitățile

<sup>2</sup> Nestle, *op. cit.*, p. 204 traduce  $\acute{\epsilon}\pi\iota\nu\omicron\upsilon\alpha$  la Democrit prin „Nacherfindung”; vezi și opoziția hesiodică între *Prometeu* și *Epimeteu*.

<sup>3</sup> Cîteva exemple:  $\theta\omicron\upsilon\lambda\eta\iota\varsigma$  pus în *Andromaca* (v. 702) alături de  $\tau\acute{o}\lambda\mu\alpha$  ajunge să însemne „la volonté associée à l'audace” (p. 138 la Tucidide (VII, 5, 4)  $\gamma\nu\omega\mu\eta$  capătă un sens moral în apropierea lui  $\omicron\upsilon\kappa\ \acute{\alpha}\nu\epsilon\kappa\tau\acute{o}\nu$  (p. 31); la Aristofan în *Braștele* (v. 355) verbul  $\kappa\alpha\theta\alpha\rho\epsilon\upsilon\epsilon\iota\nu$  conferă cuvîntului  $\gamma\nu\omega\mu\eta$  și o „tonalitate religioasă” (p. 25).

de evoluție a sensurilor devin nelimitate<sup>4</sup>, iar orice text poate deveni semnificativ pentru orice cercetare. În afară de acestea, P. Huart tinde, în argumentarea sa, să șteargă distincțiile dintre cuvânt și noțiune, ceea ce poate fi observat și din cauzele cărora le atribuie banalizarea lui γνώμη<sup>5</sup>. Cititorul rămnă adesea cu impresia unei inadecvări a metodelor, semantice, ale cercetării, la scopul ei declarat, acela de a fi o contribuție la istoria ideilor.

Concluziile care interesează a adevărat istoria gândirii se bazează pe capitolele II și III; analiza celorlalte sensuri ale cuvintului este poate utilă pentru câteva precizări ocazionale, dar n-are legătură directă cu ideile. Acumularea observațiilor de detaliu, anchetele extinse și la alți autori sînt subordonate unei idei generale: γνώμη a servit citorva scriitori din sec. V pentru a afirma credința în puterea rațiunii. Fără îndoială, filozofia greacă clasică a ajuns la această concepție, difuzată în mediile literare cele mai largi. Nu credem însă că demonstrația poate fi făcută prin analiza semantică a unui singur termen.

Donca Steriade

BASIL G. MANDILARAS (Βασίλειος Γ. Μανδηλαράς). *The Verb in the Greek Non-Literary Papyri*, Athens, Hellenic Ministry of Culture and Sciences, 1973, 493[-496]p. (Office of Scientific Research and Development)

Un tom impunător, de format mare, un solid instrument de lucru, cu un cuvînt înainte de C. A. Panagiotakis. E o versiune prescurtată a tezei *Moods and Tenses of the Greek Non-Literary Papyri*, pe care autorul a elaborat-o în timpul studiilor sale „post-graduale” la Oxford, sub conducerea prof. D. M. Jones (Londra) și H. J. Lloyd-Jones (Oxford).

Scurta prefață a lui Mandilaras (p. 11-13) ne avertizează că au fost cercetate circa 1200 de papirusuri (date exacte la p. 219-220: anume 456 de documente „private și oficiale”, 384 de scrisori, 227 de documente publice și 127 private) acoperind cam un mileniu: cel mai vechi papirus grec neliterar datează din anul 311 î.e.n., cele mai tîrzii aparținînd începutului secolului al VIII-lea e.n.; evident, o bună parte din ele (503, din care 152 scrisori) sînt din sec. II-III. (Autorul nu precizează care e cel mai vechi: este nr. 1 din *Elephantine Papyri* ai lui O. Rubensohn, Berlin, 1907, despre căsătoria lui Herakleides cu Demetria din Cos, citat în patru rînduri de Mandilaras.)

Cartea nu pretinde să fie un manual complet de gramatică a papirusurilor: „such a work would require many volumes of the size of this book” (p. 13). Vasta bibliografie ocupă p. 23-40, fiind împărțită precum urmează: principalele ediții ale papirusurilor grecești (p. 23-31), câteva ediții de ostraka (sînt utilizate numai șase, cf. p. 389), apoi colecții speciale de texte papiracee (scrisori, texte juridice, medicale; grupări cronologice etc.), după care vine abundenta listă de lucrări privind limba papirusurilor și a *Noului Testament*. Din ultima secțiune, citez două lucrări consacrate aceluiași subiect ca și cartea lui Mandilaras: R. C. Horn, *The Use of the Subjunctive and Optative Moods in the Non-Literary Papyri* (Philadelphia, 1926) și H. Zilliacus, *Zur Sprache griechischer Familienbriefe des III. Jahrhunderts n. Chr.* [P. Mich. 214-21] (Helsinki, 1943); alte două lucrări le reamintesc latinistilor: C. Wessely, *Die lateinischen Elemente in der Gräzität der ägyptischen Papyrusurkunden* (Viena, 1902) și Chr. Döttling, *Die Flexionsformen lateinischer Nomina in den griechischen Papyri und Inschriften* (Lausanne, 1920). Trebuie de asemenea să menționez precedentă lucrare a autorului însuși, *Studies in the Greek Language* (Athena, 1972), cu altul mai mult cu cit două capitole ale ei sînt reproduse în noua carte („Confusion of tenses”, p. 57 sqq.; „Time, aspect, and occurrences of the perfect”, p. 217 sqq.); Mandilaras mai citează în câteva rînduri un articol propriu din *Athena*, LXV, 1961, “Ἐρευνᾶν εἰς τὴν γλῶσσαν τῶν μὴ φιλολογικῶν παπύρων: Τελικοὶ σύνδεσμοι μετ’ἀπαρεμφάτου.

<sup>4</sup> O listă a citorva sensuri ale lui γνώμη astfel stabilite: „principe à la fois intellectuel et moral que les hommes reçoivent à la naissance” (p. 22); „la raison humaine, mais la raison qui s'attache uniquement à préserver la noblesse de l'âme etc.” (p. 22); „le principe qui permet de distinguer le bien du mal” (p. 23); „âme” (p. 24, n. 2); „le simple bon sens” (p. 33); „une sorte de faculté qui appartient à l'homme et qui lui permet de résoudre des problèmes en face desquels la science des devins restait impuissante” (p. 34).

<sup>5</sup> Sensurile concrete ‘aviz, opinie, mițiune politică și decizie judecătorească’ „semblaient fréquemment ne pas faire appel à une réflexion véritable”. De aici și discreditul „qui inévitablement atteignait le mot” și care afectează și „le principe intellectuel qui en était regardé comme l'origine” (p. 174) altfel spus sensul abstract.

Patru secțiuni preliminare (de aci înainte voi cita de regulă paragrafele, împărțite cu acirie) servesc de introducere.

„Research in the language of papyri”: „Since 1778, when the first papyrus [suprim nota] reached Europe, thousands of papyrus texts have been brought to light, and an equal number still await publication” (paragr. 1); dar la Basel există papirusuri încă din sec. al XVI-lea. Cu știrea mea, colecțiile însumează în vremea noastră circa 150.000 de papirusuri, din care n-au fost publicate mai mult de o zecime; în schimb, se repetăresc întruna edițiile vechi: numai în 1974 au fost relansate textele siglate de Mandilaras cu *P. Cairo Masp.* (p. 24), *P. Freib.* partea a doua; p. 25), *P. Gradenwitz, Grenf. i și Gron.* (p. 26). *P. Vers.* (p. 30), pe lângă altele nemenționate de el (de exemplu Preisigke — Spiegelberg, Schubart — Kuhn...). Papirusurile dovedesc că importanța atribuită „semitismelor” a fost mult exagerată (paragr. 3; cf. și p. 49, n. 4, apoi p. 341, n. 1). Autorul îi condamnă (paragr. 8) sever pe editorii care aticizează textul papirusurilor, arătând că *Berichtigungsliste*... ale lui Preisigke (continuate de Bilabel, apoi de M. David, van Groningen — al cărui nume apare greșit la p. 23 — și E. Kiessling; Mandilaras nu citează și vol. IV, 1964) sînt departe de a fi complete și încheind cu un scurt pasaj din H. C. Youtie: „a grammar remains a chief desideratum of papyrology to this day” (*Textual Criticism*, Londra, 1958, p. 49; la Mandilaras, p. 44).

„The language of non-literary papyri”: nu e identic cu κοινή vorbită, așa cum apare în *N(oul) T(estament)* (paragr. 11); granița dintre limba „oficială” din documentele publice și cea „populară” din corespondența privată nu sînt rigide, pentru că uneori documentele oficiale sînt mai „vulgare” decît scrisorile oamenilor instruiți, care respectă standardul atic (paragr. 12); totuși, scrisorile merită cea mai mare atenție (paragr. 18), chiar dacă ele utilizează „formulele epistolare”, care variază în timp; Îndesebi expresiile de salut facilitează datarea (paragr. 19).

Secțiunea următoare prezintă relația dintre *N. T.* și papirusuri, avertizînd încă o dată de pericolul de-a exagera întinderea semitismelor (p. 49, n. 4: Zerwick consideră ca atare construcții pe care el însuși le găsește în limba clasică și în vorbirea populară din perioada elenistică); în concluzie (paragr. 35), greaca din *N. T.* e foarte apropiată de limba papirusurilor: „the Holy Ghost spoke the language of the people”, chiar și la autorii „mai literari” (Luca, Pavel, Petru), care folosesc infinitivul articulat la fel ca în papirusuri (paragr. 811); însă numai Luca, „because of his general tendency to indulge in Atticisms”, recurge frecvent la optativ (trăsătură „literară”; cf. paragr. 658, 1).

Ultima secțiune preliminară se ocupă de „aspect and time of the tenses”, înglobînd și paragrafele citate despre „confusion of tenses”; e sugestiv tabelul pe secole al timpurilor verbale (paragr. 49).

Cercetarea propriu-zisă (p. 61—373) se divide în 14 capitole de dimensiuni foarte inegale: dacă prezentului i se acordă 50 de pagini și infinitivului 44, e pe deplin normal ca reduplicarea să aibă numai cinci, iar viitorul anterior mai puțin de una. În jur de cîte 30 de pagini reparatizează autorul capitolele despre aorist, viitor și subjunctiv.

Cum nu pot reda nici măcar rezumatul făcut de Mandilaras, trebuie să mă limitez la unele remarci din — sau despre — cîteva capitole. Întîi adaug însă că fiecare capitol e precedat de o bibliografie aparte, conținînd uneori din trimiteri la locurile corespunzătoare ale operelor din bibliografia generală, dar de cele mai multe ori citînd alte lucrări, articole sau cărți, ca la p. 171 (unde apare și *Die Entwicklung des griechischen Futurums*... a lui N. Bănescu, din păcate cu numele desfigurat — și absent din indice), ori mai ales la infinitiv (p. 308), unde se găsesc în plus vreo douăzeci de monografii (inclusiv a lui Bacinschi, București, 1946 — absent și el din indice! —, ori Kurzová, Praga, 1968) și studii, pe lângă alte cîteva care sînt pomenite numai în note. Informația lui Mandilaras e de-a dreptul uimitoare.

Iată cum e organizat întîiul capitol, despre prezent (p. 61—110): I. Formarea temei: verbe tematice (contraze, în -εω, în -ζω, prezentele în -ντο, în -στω), verbe în -μι, „forme alternative de prezent” (cu dezvoltări fonetice, morfologice etc.); II. Întelesul și utilizările prezentului indicativ: prezentul simplu, progresiv, perfectiv, viitor, conativ, iterativ, istoric, gnomic. Vedem așadar că studiul e nu numai morfologic, ci și sintactic (iar mai departe chiar stilistic). Cîteva observații. În paragr. 57, două forme absente din suplimentul la Liddell — Scott — Jones. În paragr. 64, următoarele derivate din latină: ἀγραπεύω, ἀμβετεύω, ἀνωτεύω, δεληγατεύω, κομφοματεύω (lipsește în *LSJ-Suppl.*), κουρατορεύω (forma pasivă lipsește și ea din *LSJ-Suppl.*), πατρωνεύω (formă activă din sec. I î.e.n.), πραιτεύω < πραιτεύω, βογτεύω; într-alte locuri apar alte latinisme, ca σίγνα ori χάστρα, cunoscute de multă vreme. În paragr. 71, încă în verb lipsă din *LSJ-Suppl.* La paragr. 95, n. 2: autorul nu crede că grec. modern δώνω provine din latină. În paragr. 103 sqq., trecerea lui εἶμι la flexiunea deponentă (imperfectele ἤμην, ἤμεθα din sec. III î.e.n.). Dubletele γί(γ)νομαι și γί(γ)νώσκω sînt cercetate în paragr. 158: în inscripțiile atice, raportul între γίγνομαι și γίνομαι este de

44 : 0 între anii 445—292 î.e.n., dar de 1 : 32 între 290—230 ; în perioada romană, 3 : 7 ; γῖνν- nu apare în inscripțiile de la Pergam, iar cele de la Magnesia nu-l folosesc nici pe γῖννομαι, nici pe γῖννώστω ; forma γῖν- e cea normală în papirusuri, cealaltă — sporadică — denotând influența școlii. La paragr. 217, n., o interpretare diferită la *P. Lond.* 413, 16—18 (circa 346 e. n.) furnizează încă un exemplu de τάχα = 'quickly', pe lângă unicul acceptat de *LSJ*. Paragrafele dedicate verbelor în -μι trezesc la prima vedere o nedumerire, pentru că la verbe ca δίδωμι sînt tratate aici nu numai prezentul, ci și imperfectul, subjunctivul, optativul, imperativul, infinitivul, participiul și cele câteva forme medio-pasive, iar la altele și mai mult ca perfectul ; îmi dau seama însă că procedeul este economic.

Un important capitol este cel despre augment (pag. 111—126), foarte instabil în papirusuri. Autorul începe cu originea și dezvoltarea lui (paragr. 231, n. : în greaca miceniană apare o singură dată augmentul, la *apedoke*, dar e atestat și *apudoke*), explicîndu-i apoi dispariția prin faptul că desinențele și tema temporală erau suficiente pentru a indica trecutul, situația fiind similară cu cea din greaca modernă. În papirusuri, augmentul silabic lipsește mai des la mai mult ca perfect decît la imperfect și aorist (paragr. 233 ; pentru cauzele fonetice, vezi paragr. 236 : aceeași tendință în greaca modernă). Deaugmentarea falsă e frecventă la verbele compuse (paragr. 240, 1 ; cf. și paragr. 250), iar alteori se augmentează prepoziția (paragr. 244 ; cf. și paragr. 267). Augmentul temporal dispare mai ales prin anularea distincției de cantitate la omofone (paragr. 253) ; la εὖ-, papirusurile din vremea romană preferă formele fără augment (la fel apoi în *N. T.*). Într-un număr restrîns de cazuri, augmentul η- a fost transferat la alte timpuri și moduri (paragr. 272).

Cu privire la imperfect (pag. 127—139), mă limitez să redau categoriile stabilite de Mandilaras (vezi și tabelul din paragr. 297 cu explicațiile subsecvente) : narativ, iterativ („or customary”, paragr. 286), „continual” (nu „progresiv”), aoristic, conativ (subîmpărțit în inceptiv, „attempted” sau „interrupted”, deziderativ) și epistolar, cel din urmă fiind comun în perioada ptolemaică, înlocuit de prezent în era creștină.

În legătură cu aoristul (pag. 140—170), două observații textuale : la paragr. 317, 6, în *P. Lond. Inv. No.* 1575, 10 (nu 9 !), stă ἡ(λ)θας, nu ἡλθας (cf. paragr. 906) ; la paragr. 321, ar trebui preferată „lectio difficilior” a lui Youtie (nota 1) la *P. Oxy.* 2182, 9 (an. 166 e. n.) Remarc apoi tabelul aoristelor preferate în locul perfectelor neregulate, îndeosebi în perioada romană și bizantină (paragr. 330).

Viitorul (pag. 171—199) : o greșeală din *LSJ* semnalată la paragr. 361 și o greșeală de tipar (σεαυρόν ! ) în paragr. 396, unde *Jas.* este Iacob (la fel pag. 389 etc.).

După câteva pagini despre reduplicare, în declin din perioada κοινή, dispărută în greaca modernă chiar și la participiul, urmează perfectul (pag. 205—228). Cum am arătat, el s-a retras în fața aoristului ; forma în -α e mult mai frecventă decît cea în -α (paragr. 433—444) iar desinențele tind să fie substituite de ale aoristului (paragr. 450). Tabelul de la pag. 219—220 e instructiv : dacă, de pildă, în sec. I î.e.n., la 3 aoriste avem 10 perfecte, în sec. V e. n. găsim cite 3 aoriste la un perfect. Înțelesurile perfectului : intensiv, extensiv (sau efectiv), rezultativ, aoristic, epistolar („an idiom found exclusively in the papyri”, paragr. 475), iterativ și gnomic.

Mai mult ca perfectul (pag. 229—239) a avut o viață scurtă și în papirusuri, iar viitorul anterior (paragr. 525) e atestat de un singur exemplu (sec. III î.e.n.), în toate celelalte cazuri fiind înlocuit cu forme perifrastice, rare și ele deja din vremea Ptolemeilor.

Capitolele următoare sînt dedicate modurilor.

Subjunctivul (pag. 241—270) interesează în primul rînd prin sensurile lui în propozițiile principale : volitiv (hortativ, iusiv, prohibitiv), viitor și deliberativ ; dintre acestea, iusivul era substituit de imperativ în perioada clasică. În propozițiile secundare de scop, ὥα II înlocuiește tot mai mult pe ὥπως : raportul dintre ele e de 9 : 145 la Homer, 8 : 10 în papirusuri din sec. II î.e.n., dar 14 : 1 în sec. VII e.n. (paragr. 576—577).

Optativul (pag. 271—287) „does not hold a real position in the language of the papyri” (paragr. 657), cum a regresat de altfel neconținut și în limba literară : într-o sută de pagini Xenofon are 330 de optative, dar Diodor din Sicilia doar 13 (paragr. 658 ; de peste 25 de ori mai puțin !). Pomenesc respingerea de către autor a emendărilor propuse de Schubart și Wilcken la *B.G.U.* 984, 27, transcris corect în ediția princeps (pag. 278, n. 2).

În capitolul imperativului (pag. 288—307), mă opresc numai la pluralul de politețe la persoana a doua, pentru care întîiul exemplu pare să fie μνημονεύσατε τῶν περισσευδίων ἡμῶν al școlarului care îi scrie de departe tatălui său (*P. Lond. Inv. No.* 1575, 27—28, de la începutul secolului al III-lea e.n., publicat din 1919 ; paragr. 715 ; la pag. 28, numărul papirusului (e tipărit eronat).

Voi arăta și structura amplului capitol consacrat infinitivului (pag. 308—351) : bibliografie (vezi mai sus) ; introducerea ; secțiunea de morfologie (tema verbului ; terminațiile : -ev la prezent, aoristul prim și la perfect, apoi -ει și -ῃ, confuzia terminațiilor ; infinitivul aoristului

secund); sensurile infinitivului (imperativ; scop; „of result”;  $\epsilon\lambda\alpha$  cu infinitiv; infinitivul absolut); secțiunea de sintaxă, foarte complexă și ea: infinitivul nearticulat (subiect, subiect al lui  $\epsilon\sigma\tau\iota$ , al lui  $\gamma\iota\upsilon\epsilon\tau\alpha\iota$  impersonal, după expresii cu  $\epsilon\chi\epsilon\iota\upsilon$ , după verbe impersonale ori utilizate impersonal), infinitivul complement al unui verb (cu  $\epsilon\lambda\alpha$  și  $\delta\epsilon\tau\iota$ ), infinitivul articulat (fără prepoziții: la nominativ, acuzativ, genitiv — după verbe sau expresii impersonale, după substantive sau expresii verbale, după verbe —, la dativ; cu prepoziții și adverbe). Remarcabilă e funcția complet nouă a infinitivului precedat de  $\tau\omicron\upsilon$  în loc de subiect: „in the development of this construction  $\tau\omicron\upsilon$  began as a reinforcing particle, and gradually assumed the character of an element closely associated with the infinitival expression” (paragr. 816); iată un curios exemplu (paragr. 818, 1) din P.S.I. 826, 3 (sec. IV—V e.n.):  $\acute{\alpha}\nu\alpha\gamma\kappa\alpha\iota\omicron\nu \eta\gamma\eta\sigma\acute{\alpha}\mu\eta\nu \tau\omicron\upsilon \pi\rho\omicron\sigma\alpha\gamma\omicron\rho\epsilon\upsilon\sigma\acute{\epsilon}\sigma\alpha\iota$ , corespunzând lui  $\acute{\alpha}\nu\alpha\gamma\kappa\alpha\iota\omicron\nu \omicron\upsilon\nu \eta\gamma\eta\sigma\acute{\alpha}\mu\eta\nu \pi\alpha\rho\alpha\kappa\alpha\lambda\acute{\epsilon}\sigma\alpha\iota$  din 2 Cor. 9, 5. Importanța mereu crescândă a infinitivului articulat după prepoziții ori adverbe reiese limpede din tabelul de la pag. 339—340: numai  $\epsilon\lambda\varsigma$  și  $\acute{\epsilon}\nu$  apar în toate cele șase rubrici (Herodot, Tucicide, Xenofon, scriitorii elenistici, papirusuri, N.T.), pe cînd  $\pi\lambda\eta\nu$ ,  $\chi\acute{\alpha}\rho\iota\nu$  și  $\chi\omega\rho\iota\varsigma$  (urmate de articol și infinitiv) se găsesc doar la scriitorii elenistici și în papirusuri ( $\epsilon\omega\varsigma$  și în N.T.).

În sfîrșit, participiul (pag. 352—373), care tinde spre o formă indeclinabilă, realizată aproape total în greaca modernă. Avem în papirusuri un participiu masculin lîngă un substantiv feminin, pluralul pentru singular sau invers etc. Genitivul absolut e folosit și cînd subiectul lui e prezent (ca subiect ori obiect) în propoziția principală: dar asemenea incorectitudini apar și la Tucicide ori alți scriitori clasici (paragr. 909). În general, participiul e tratat cu aceeași libertate ca infinitivul, pe care de altfel îl înlocuiește adesea, ca de exemplu în  $\delta\lambda\lambda\acute{\alpha} \sigma\upsilon \epsilon\iota\kappa\alpha\nu\omicron\varsigma \epsilon\iota \delta\iota\omicron\iota\kappa\omega\nu$  (în loc de  $\delta\iota\omicron\iota\kappa\epsilon\iota\nu$ ) din P. Cairo Zen. 59060, 11 (an. 257 î.e.n.; paragr. 915).

Un concis (pag. 376—384) rezumat în grecește e urmat de trei indici, deosebit de utili. Primul este o listă a textelor folosite: texte literare (de la Homer pînă la Georgillas din sec. XIII ori *Cronica Moreei*), inscripții (menționez piatra de la Rosetta și I.O.S.P.E. a lui Latyšev), *Noul* și *Vechiul Testament*, ostraka și papirusurile (pag. 389—445); puține inadvertențe: la P. Lond. 42 lipsește trimiterea pentru rîndurile 19—20 (paragr. 879), la P. Lond. 235 pentru rîndurile 20—21 (paragr. 765), iar la P. Lond. Inv. No. 1575, 12—13 trimiterea e greșită. Al doilea indice, de materii și nume (pag. 447—454), e numai selectiv, prea selectiv chiar: recunosc, amploarea bibliografiei i-ar fi sporit prea mult dimensiunile. Extrem de important este ultimul indice (pag. 455—493), al formelor verbale: întinderea lui mă scutește de orice apreciere; corectez o trimitere la  $\sigma\pi\omicron\upsilon\delta\alpha\sigma\omicron\nu$ : „730 (1)”, nu „... (2)”; asemănător la pag. 450, „inscriptions”, unde „267 (2)” stă în loc de „... (1)”. Dar greșelile de tipar într-o lucrare de natura aceasta sînt aproape inevitabile, mai ales la citate, nume ori titluri în alte limbi decît greaca și engleza; vezi, astfel, pag. 33 (la „Lange”), pag. 75, n. 1 (și pag. 241, la bibliografia capitolului), pag. 85, n. 2 (Nachmanson; cf. și pag. 89, n. 1; pag. 127, la bibliografie), pag. 121, n. 4, pag. 205 (bibliografie; Hatzidakis ! cf. și pag. 449), paragr. 623 (persoana a treia:  $-\epsilon\iota\alpha\nu$ ), paragr. 812 („especially”) etc.

E numai vina mea dacă n-am izbutit să demonstrez adevărul, anume că lucrarea lui Mandilaras reprezintă o temelie solidă și un model valoros pentru toate cercetările viitoare ale acestui domeniu, aproape ineputabil, menit să arunce neconținut noi lumini asupra istoriei c o m p l e t e a limbii grecești.

Traian Costa

EUGEN CIZEK, *Tacit*, București, Editura Univers, 1974, 285 p.

Imaginile de neuitat ale autorului *Analelor* au impresionat și vor impresiona nenumărate generații de cititori. Trebuie însă să se găsească din cînd în cînd cineva care să-l compare pe Tacit cu el însuși, cu epoca sa și mai ales cu concepțiile contemporanilor celui care-l analizează: critica marelui istoriograf este mereu deschisă, mereu disponibilă pentru noi judecăți de valoare. Credem însă că, în urma lucrării de sinteză, fără precedent, după cîte știm, în literatura românească de specialitate, a lui Eugen Cizek, această disponibilitate se va reduce pentru destul de multă vreme. Monografia lui Eugen Cizek, scrisă într-un stil plin de nerv, concis, după preceptul  $\mu\eta\delta\epsilon\nu \acute{\epsilon}\gamma\alpha\nu$ , utilizînd o bogată bibliografie, deși pune la contribuție întreaga exegeză modernă, are totuși meritul unei originalități care-i structurează analiza și supune atenției noastre o problematică înedită, descoperind resorturile cele mai intime ale artei taciteice, precum și conexiuni nebanuite, realizate la diferite nivele de investigație toate tratate cu sagacitate.

Materialul, organizat sistematic, este împărțit în nouă capitole cu titluri sugestive precum „Acțiunea lui Tacit”, „Primul contact cu structura operei lui Tacit” etc. Autorul conexează cu o logică strînsă, ca într-un epilogism, întregul material în care Tacit și-a pus deopotrivă

amprenta, de la elementele infime aflate la nivelul sonor și morfosintactic pînă la problemele filozofice, politice și general umane.

Sînt selectate citatele, iar epifenomenele sînt depășite în grabă. Termeni tehnici ineluctabili, așa cum sînt climax, anafora, semnificat, zeugmă, hendiadă, elipsă, prolepsă și alții abundă, fără totuși a îngreuna prea mult lectura textului. Este deci, așa cum o anunță autorul, o carte pentru specialiști, dar accesibilă și unui cerc mai larg de cititori. Mai multe reprezentări grafice, care modelează corect diacronia creației taciteice, sînt inserate spre sfîrșitul capitolelor, ajutînd la însușirea elementelor de sinteză.

În mod deosebit însă, pentru toți cei ce au îndrăgit opera marelui istoriograf latin, este impresionantă contribuția originală a autorului monografiei. Probleme încă puțin explorate, cum sînt spațiul și timpul, un Tacit modern și metonimic, funcționalitatea sunetelor, montajul pe paliere, unele aspecte ale dialecticii de factură carneadeică, ca și contemporaneitatea lui Tacit, pentru a nu le înșira decît pe cele mai importante, ni-l prezintă pe istoriograf sub noi aspecte, care vor constitui sursa unor fertile discuții și interpretări în exegeza literaturii latine pe care o va realiza timpul nostru.

În problema timpului și a spațiului, se demonstrează că realitatea cea mai stringentă suferă o anumită subiectivare, rezultată din facultatea plurivalentă a lui Tacit de a mînuși abil arta ficțiunii. Astfel, timpul și spațiul se dilată și se comprimă, devin opresante sau eterice, în raport cu felul în care sînt servite interesele pe care Tacit le atribuie Romei. În privința modernității lui Tacit, după ce se subliniază că, față de autorii clasici, precum Cicero și Titus Livius, limbajul figurat este supus unei amplificări cantitative și calitative, autorul remarcă: „Metonimia este figura de stil cea mai iubită de Tacit...; de la acest nivel începe modernitatea sa”. Autorul decriptează apoi un alt aspect al procedurii compoziționale, arătînd că Tacit montează pe paliere diferite acțiuni realizate de personaje diferite, după exemplul celor mai bune romane, fără a se supune prea mult realităților consacrate, temporale sau spațiale, iar acțiunea fiecărui grup de personaje, își urmează cursul dictat de logica sa internă.

Remarcăm în sfîrșit un argument adus în favoarea contemporaneității lui Tacit: analogii cu psihanaliza. Totuși, din păcate, autorul susține în continuare că Tacit face eroarea, comună psihanalizatorilor, de a reduce complexitatea acțiunii umane la instinct, la mobilul individual subconștient, afirmație la care nu putem subscrie. Chiar dacă instinctul constituie de multe ori mobilul principal al lui Tacit, credem că poate fi acordat un rol și celorlalți factori. Ni se pare de asemenea că Eugen Cizek ar fi putut cita chiar mai amplu din operele lui Tacit, atît de grăitoare în multe privințe. Considerăm de asemenea că partea rezervată ideilor istorice ale lui Tacit, atitudinii adoptate de el în problemele puse de începutul secolului al doilea al erei noastre, deși interesantă, apare prea restrînsă în comparație cu primele capitole ale cărții, consacrate analizei stilului.

În privința fațetei filozofice a operei lui Tacit, autorul observă cu justețe că Tacit nu-și expune nicăieri sistematic optica filozofică; ceea ce nu era nici necesar nici firesc, dat fiind natura autentică a acestei filozofii. Tacit a îmbrățișat totuși o filozofie organic eclectică, în acord cu pragmatismul tradițional al romanilor — și anume probabilismul lui Carneade —, ceea ce implică explică absența capitolelor de reflecție filozofică sistematică, deoarece imposibilitatea certitudinii absolute cere o transmitere mult mai concretă și mai pragmatică a ideilor filozofice.

Ne-am referit numai la puține dintre problemele pe care le tratează Eugen Cizek în „Tacit”. În orice caz, această carte este o lucrare interesantă și un exemplu de critică literară: pune în evidență o gîndire densă și originală și nu poate fi deci doar foiletată. Ca orice carte de valoare intrinsecă trebuie să fie atent citită și recitită.

Gabriel Topliceanu

B. C. DIETRICH, *The Origins of Greek Religion*, Berlin—New York, Walter de Gruyter, 1974, XVII+345 p.

Volumul datorat lui B. C. Dietrich, rezultat al unor îndelungate preocupări referitoare la începuturile religiei grecești, își propune să exploreze ansamblul problemelor referitoare la elaborarea panteonului și cultului grec. Urmărind originile asiatice, mediteraneene și miceniene ale religiei Greciei, volumul se compune din patru capitole mari, *Începuturi orientale (Beginnings in the East)*, p. 1—168; *Unele tradiții mai vechi în Creta minoică (Some Older Traditions in Minoan Crete)*, p. 69—127; *O zeță miceniană a naturii (A Mycenaean Goddess of Nature)*, p. 128—190; *Problema continuității în „epoca obscură” (The Problem of Continuity in the Dark Age)*, p. 191—289. Aceșora li se adaugă trei apendice, referitoare la sanctuarele montane din Creta (*Minoan Peak Cults in Cretan Thought*, p. 290—307), la Apollo și Delphi (*Apollo at Delphi*, p. 308 sq.) și la Mitologia greacă în epoca miceniană, p. 310—314.

Problemele pe care le ridică un studiu ca acela întreprins de B. C. Dietrich sint, evident, și numeroase și foarte importante. Pornind de la teza nilssoniană a originilor miceniene ale religiei grecești, autorul reargamentează această interpretare pe temeiul descoperirilor apărute după data celei de-a doua ediții a cărții lui M. P. Nilsson, *Minoan — Mycenaean Religion and its Survival in Greek Religion* din 1950 — și e lesne de înțeles în ce măsură o atare teză formulată înaintea descifrării documentelor în linearul B e susceptibilă de a fi reexaminată. Atit numeroase descoperiri și interpretări ale arheologiei și istoriei Greciei în mileniul II, cît și contribuțiile excepționale ale cercetărilor consacrate neoliticului mediteranean la aceste probleme sint evocate și utilizate de-a lungul întregii lucrări, împreună cu datele mult sporite în ultima vreme, referitoare la tradiția epică a marilor culturi ale Orientului Apropiat. Volumul aduce în discuție în acest fel o informație abundentă, utilizată în vederea demonstrării tezelor fundamentale, apăsate formulate încă din prefață : constituirea din mileniul II a nucleului principal al religiei elene, cu contribuția întregii arii est-mediteraneene la cristalizarea credințelor și reprezentărilor religioase ale antichității grecești.

Primul capitol explorează punctele posibile de contact cu Orientul Apropiat — Anatolia, Siria, Mesopotamia și Egipt. Fără a avea întotdeauna certitudinea căilor de transmitere (prefața, p. XI), autorul inventariază un număr foarte mare de analogii, urcînd în timp pînă în epoca neolitică ; de aici, autorul vrea să demonstreze că, în ce privește epoca bronzului, „the principal and senior partner in any religious alliance on the mainland was the East”, pornind de la un substrat religios constînd în cultul vegetației, al zeiței-Mame, în imaginea teocratică a regalității și în cîteva motive teogonice (p. 6 sq) și ajungînd la ideea unei *Koine* religioase mediteraneene constituite la începutul epocii bronzului.

Analiza unor elemente aparținînd textelor epice sumeriene și babiloniene introduce discuția cu privire la ideologia regală în religia miceniană și, corelată cu aceasta, miturile teogonice. Investigația se încheie cu concluzia potrivit căreia, odată cu invazia doriană și instituirea unei „a new kind of polis”, religia greacă dobîndește o trăsătură deosebind-o radical de religiozitatea orientală, și anume o recunoaștere a libertății spirituale a omului, pe care Orientul nu o concepe.

Partea doua a cărții cercetează problema contribuției cretane la constituirea religiei grecești inventariînd principalele descoperiri minoice de la Evans Incoace, și examinînd apoi elemente legate de cultul peșterilor, de cel al arborilor și vegetației, al taurului, al albinelor și fluturilor, etc., menționîndu-se, pe cît e posibil, și eventuale surse orientale. Sub acest aspect, autorul exploatează mai cu seamă descoperirile de sanctuare de la Haçılar și Catal Hüyük. Argumentele evocate de B. C. Dietrich par a se organiza pînă la urmă în jurul problematicii unor culte ale naturii vegetale, cu momente semnificative legate de naștere și moarte.

Capitolul intitulat *A Mycenaean Goddess of Nature* pornește de la ideea reciprocității influențelor cretane și miceniene în religie și cult, în cadrul unui vast și unitar imperiu aheean, cu centrul în Argolida. Particularitățile ariei religioase miceniene ar consta mai cu seamă în existența sanctuarelor izolate, în existența unor ofrande deosebite față de cele cretane și într-o accentuare a elementului masculin în cadrul cuplului tradițional zeița-mamă — pateru. În privința zeiței-mame, autorul afirmă cu stăruință unicitatea acesteia, socotind că ipostaza de Potnia Therôn este un aspect corelat cu cel de protectoare a palatului în cadrul unui personaj divin unic. Această interpretare miceniană a unei Potnia-Wanassa de tradiție minoică ar reprezenta „arhetipul” principalelor divinități feminine ale Greciei clasice ; *wanax* este pateru al zeiței și principe secular în același timp, ceea ce explică și ambiguitatea statutului său.

În fine, capitolul consacrat *Problemei continuității în „epoca obscură”* (cuprinzînd, pentru autor, rîstimpul între 1100 și 650 î.e.n., cînd „începe epoca arhaică”, p. 191) pornește de la definirea acestei epoci ca o vreme de progres foarte rapid ; în același timp însă, autorul înclină să creadă că discontinuitatea între Grecia miceniană și cea orientalizantă e mai degrabă artificială și creată de cercetare decît reală, pînă și în domeniul scrierii (p. 192). Autorul consideră că înfiltrațiile doriene sint treptate, implicînd redistribuții de populație mai degrabă decît inovații în sensul propriu al cuvîntului. Restructurările de ansamblu ale epocii sint considerate strict politice : „there is... no satisfactory indication of cultural and religious discontinuity” (p. 209). Dispariția reprezentărilor de divinități feminine (V.R.d'A. Desborough, *The Mycenaean and their Successors*, Oxford, 1964, p. 231) e considerată doar o lacună accidentală ; în genere, socotea autorul, e de presupus o continuitate de cult. Autorul examinează posibilitățile de atestare documentară a unei atari continuități de cult și ritual în Grecia continentală și insulară.

Reluînd ideea că o evoluție politică interioară, mai degrabă decît invazia doriană, e răspunzătoare de modificările de structură politică, a căror incidență în domeniul religios e doar exterioară, sfîrșitul capitolului și al cărții reexaminează cîteva probleme ale evoluției cetății ca unitate de cult civic, ale cultelor gentile și fratriilor, ale cultelor chthoniene, reunite toate „to produce some of Greece's noblest and most original ideas”.

Mulțimea problemelor ridicate de volumul lui B. C. Dietrich rezultă cu prisosință din expunerea principalelor sale puncte de vedere. E probabil că rezultă de aici și unul dintre defectele majore ale cărții — organizarea lipsită deopotrivă de fantezie și disciplină a unei materii și așa stufoase. Cartea se citește extrem de greu, e încărcată de digresiuni, fastidioase și nu o dată inutile într-o lucrare adresându-se, oricum, specialiștilor (cf. p. 69—71 despre săpăturile lui Evans, p. 130 sq. despre descoperirile miceniene, p. 197—200 despre dialectele grecești etc.); logica expunerii e adesea — cel puțin pentru mine — obscură, și afirmațiile retorice și redundante nu ameliorează textul. Autorul nu demonstrează convingător, și uneori doar afirmă: în legătură cu ipoteza după care divinitățile feminine grecești ar deriva dintr-un unic arhetip micenian, autorul nu ia în considerare și nu rezolvă o problemă elementară: de ce totuși zeițele grecești au nume diferite, și de ce chiar în rîndul divinităților de origine cretană există n u m e variate (Dictynna, Ariana, Britomartis, Eileithyia, etc.) și a t r i b u t e variate (zeița cu șarpe deosebit de cea cu păsare, amîndouă deosebite de Potnia Therôn; zeița cu arbore sau plantă sacră<sup>1</sup> etc.). E de acceptat ipoteza unei divinități feminine unice în asemenea context? Autorul, de altminteri, citează în două rînduri (p. 10 și 113) studiul lui P. J. Ucko, *Anthropomorphic Figurines of Predynastic Egypt and Neolithic Crete* (Londra, 1968), dar nu pare a sesiza faptul că argumentele acestuia contrazic net propriile sale ipoteze. Din păcate, atari exemple, în care autorul este prada propriilor lui convingeri fără a le mai demonstra, se pot multiplica (cf. e.g. p. 192, afirmarea pe temeiul a două întrebări retorice — „este oare posibil să credem”... etc. — a continuității, măcar parțiale, a scrisului în *Dark Age* (autorul referindu-se la arilele centrale ale lumii grecești și nu la zone conservatoare cum ar fi Ciprul). Σήματα λυγρά homerice nu par a confirma atari ipoteze, și ne întrebăm cine și cu ce rost ar fi perpetuat complicatul meșteșug al scribilor micenieni după prăbușirea economiei și administrației palatiale.

Mai mult decît atari inconsecvențe, contribuția pe care studiul întreprins de B. C. Dietrich o poate aduce la progresul disciplinei căreia îi e consacrat este, pe de altă parte, limitată mai cu seamă de metodologia generală căreia autorul îi e tribut. Religia e considerată în această carte ca o sumă de gesturi și credințe fără raport cu celelalte sfere ale existenței și conștiinței societății, și aceasta îmi pare a afecta cel mai mult ecoul posibil al laboriosului studiu întreprins de autor. Niciodată examinate cu adevărat ca parte a unui întreg coerent (în ciuda cîtorva afirmații de principiu), credințele religioase se fac și se desfac la întimplare, suferă sau nu influențe orientale, ori cretane, ori de alt fel, fără ca vreun moment să se ridice întrebarea de ce asemenea restructurări, continuități sau intreruperi. Pentru a nu ne opri decît asupra unui aspect — acela al cultului palatiale — autorul începe prin a constata existența unei monarhii miceniene de tip teocratic, a cărei explicație suficientă îi pare a fi influența orientală și cretană. De nicăieri nu pare a rezulta existența unui temei interior societății miceniene pentru consacarea religioasă a principelui — *wanax*; economia palatiale, statutul de stăpîn al solului, funcția social-politică și militară a principelui reprezintă tot altlea cauze ale formei religioase a cultului palatiale pe care autorul le ignoră ori le trece sub tăcere. De aici și incapacitatea de a explica raportul real între „religia cretană” și cea „miceniană”, și absolutizarea continuității și caracterului pur evolutiv al religiei în „epoca obscură” și minimalizarea rupturii între divinitatea palatiale și cea politică. Văzută doar ca o „evoluție politică”, restructurarea fundamentală a societății grecești în „epoca obscură” nu i se pare a avea implicații semnificative în reorganizarea universului religios. De aici și cronologia cu totul inacceptabilă a unui *Dark Age* prelungit pînă în plin secol al VII-lea. Puțin dispus către o viziune dialectică asupra societății și religiei, autorul nu observă nici că „decapitarea” societății miceniene permite o reelaborare a raporturilor de proprietate și dependență, nici că, în profida unei posibile continuități de loc și formă a cultului, divinitatea poliadă se află în raport cu comunitatea într-o relație f u n d a m e n t a l deosebită de cea mediată de *wanax*; și nici că între aceste două nivele ar putea exista vreun raport.

Insensibil la problematica istoriei social-politice, autorul e de altminteri surprinzător de lipsit de receptivitate la orice problemă depășind *realia* ale disciplinei pe care o reprezintă. Concepțiile religioase nu-l preocupă — aici această prudentă rezervă s-ar putea cumva susține dacă nu ar primejdui demonstrația însăși. Dar utilizarea limitată a epopeii numai ca enciclopedie de antichități nu mi se pare prea fertilă, iar atunci cînd discută problema continuității în „epoca obscură” autorul pierde din vedere dimensiunile reale ale unei rupturi fundamentale de rit cum e înlocuirea inhumăției cu incinerăția. Chiar treptată, o asemenea inovație (văzută însă nu ca paleativ la problemele prea pozitive ale suprapopulației, ci ca expresie a unei redefiniri a condiției umane în raport cu zeii și ca fractură în gîndirea eschatologică) i-ar fi putut stîrni unele dubii sănătoase cu privire la continuitatea sistematic absolutizată în paginile cărții.

<sup>1</sup> V. A. Evans, *The Palace of Minos*, II, Londra, 1928, p. 809.



De aici și o părtinitoare tratare a cercetărilor moderne; autorul trece sub tăcere unele lucrări față de care ar fi trebuit să-și precizeze punctul de vedere: Henri Jeanmaire și Georges Dumézil pentru istoria religiilor, M. I. Finley pentru problemele „epocii obscure” îmi par a fi omisiunile cele mai flagrante. Ocolind dezbaterile unor chestiuni de fond, cartea nu face decât să-și îngusteze audiența. Există cărți pasionante despre subiecte aride; cartea de față răstoarnă pe de-a-ntregul acest raport.

Zoe Petre

JACQUELINE DE ROMILLY, *La loi dans la pensée grecque des origines à Aristote*. Paris, Société d'édition Les Belles Lettres, 1971, 267 p. (Collection d'Etudes anciennes publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé).

Investigația întreprinsă în această carte urmărește, cu o desăvârșită înțelegere a surselor, semnificațiile și aporiile categoriei de lege în gândirea greacă. Un cuvânt înainte (p. 1–7) fixează termenii cercetării, pornind de la caracterul explicit de convenție umană al legilor grecești — de unde reflexiunea și dezbaterile suscitată de noțiunea de lege și limitele ei — și de la două trăsături distinctive ale acestei „aventuri intelectuale” — elaborarea ei comună și continuă (p. 3). Un prim capitol, încă introductiv, urmărește apariția ideli de lege (*Découverte de la loi*, p. 9–24); pornind de la *themistai*, dar și în contrast cu acestea, constituirea dreptului scris, de la „marea rhetă” spartană (datată cu rezerve la mijlocul secolului VIII) la legislația coloniilor chalcidiene (660–630 î.e.n.), la Dracon și Solon. Odată cu apariția democrației ateniene, legea, „temelie și emanație a democrației, devine lege politică, devine *nomos*” (p. 13).

Sentimentul autorității legilor, garante ale ordinii și libertății, pus în lumină într-un șir de texte exemplare, de la Herodot la Euripide și Platon, este corelat „la cealaltă extremitate a câmpului semantic” (p. 20) cu ideea de obicei, obișnuință practică, de unde permanenta îndoială pe care o suscită. „Cuvântul *nomos* conținea... o tensiune între două valori — normativă și pozitivă — de unde [...] se vor naște felurite probleme. Dar traducea în același timp, tocmai prin aceasta, o aspirație către recunoașterea unei ordini omenești și către acordarea unei valori absolute practicilor cotidiene, care va fi mândria grecilor de-a lungul istoriei și care, într-o măsură, va dăinui vie pînă la noi” (p. 24).

Capitolul consacrat limitelor legii (*Limites de la loi, lois écrites et non-écrites*, p. 25–49) urmărește modul în care, în chip aproape inevitabil, autoritatea legii e contestată în funcție de cutumă, dar și în funcție de „non-universalitatea” legii politice, studiind mai întâi noțiunea de *agraphos nomos* și evoluția ei. Definit ca reacție la noțiunea de lege scrisă, prin disjungerea unui *nomos* uman, precar și politic, de o lege divină și universală, conceptul de *agraphos nomos* este studiat în lumina textului *Antigonei*, care-i relevă semnificația de origine religioasă și, pe această cale, universală (alături de cea latentă de lege morală). Pornind de la această dublă semnificație, autoarea examinează un pasaj din discursul funebru atribuit lui Pericle (Thuc., II, 37, 7), accentuând sensul de normă morală sancționată prin oprobriu al legii nescrise, și regăsește același sens la Eschil, Xenophon, Demostene, Aristotel; se delenează astfel o laicizare a conceptului de lege nescrisă care contribuie și ea la relativizarea noțiunii de lege — în ipostaza ei de lege comună, atribuită fie grecilor (în contrast cu legile cetății), fie strămoșilor, și conducând către constituirea, în secolul IV, a noțiunii de lege naturală.

Capitolul al treilea, intitulat *Prémisses d'un problème* (p. 51–71) se referă la începuturile crizei conceptului de lege, pornind de la analiza noțiunii de *nomos* la Herodot și a istoriei formulei pindarice, νόμος ὁ πάντων βασιλεὺς (Pap. Ox., 1961, 26, no. 2450), a cărei circulație demonstrează teza inițială a elaborării comune, în mediile intelectuale ale Greciei, a reflexiunii despre *nomos*. Analiza pasajelor pindarice menționând *nomoi* pune în contrast sensul atribuit de poetul teban expresiei cu cel relativist și tolerant al noțiunii la Herodot; ambele sensuri se înscriu însă într-o etapă prefilozofică, pregătind dezbaterile conceptului de lege în cadrul mișcării sofiste.

*Critica sofistă* constituie obiectul capitolului următor, axat pe conflictul *nomos* — *physis* în relativismul filozofic al lui Protagoras, la Antiphon, precum și în versiunile platonice ale lui Hippias și Thrasymachos; Calicles este pe bună dreptate exclus din acest grup de mărturii. Autoarea distinge concordia teoretică preconizată de Hippias și teoriile lui Antiphon cu privire la lege. Definiția dreptății ca non-transgresiune a legilor e considerată ca aparținând lui Antiphon, spre deosebire de E.M. Bignone, M. Pohlenz, M. Untersteiner, ceea ce situează teoriile antifonice în domeniul contrastului între legea pozitivă, variabilă, și natura constantă. Originalitatea și vigoarea gândirii lui Antiphon sînt relevate cu deosebită pregnanță, autoarea subliniind însă că analiza lui rămîne revoluționară numai în limitele dialecticii conceptelor, fără incidente des-

tructive în domeniul comportamentelor practice. În ansamblu, revine constant distincția între teoria sofistă și concluziile voluntariste pe care unii dintre discipolii sofistilor le-ar fi putut trage.

În fapt, conchide J. de Romilly, în opera tuturor sofistilor există nu numai o critică a legislației, ci și direcții de conciliere rațională a aparenței cu esența și a naturii cu legea. Sugerată în mărturiile despre Protagoras și Hippias, confirmată de paternitatea antifonteică — susținută cu energie de autoare — a ambelor tratate, *Despre adevăr* și *Despre concordie* — justificarea legii rezultă cu claritate din textul lui Anonymus Iamblichi.

Deosebit de autorii citați, capitolul ia în discuție tezele atribuite de Platon lui Thrasy-machos, critică „banală, deși eminentă revoluționară, împotriva legilor” (p. 93), și lui Callicles, personaj violent și enigmatic. Opinia autoarei este fermă: Callicles este o invenție platonicească, simbolul roadelor criticii sofiste în activitatea politică cotidiană și al crizei morale a cetății la sfârșitul veacului al V-lea și în cursul deceniilor următoare.

„Contestația” lui Euripide, reflexiunea lui Tucidide despre raporturile dintre dreptate și forță, activitatea concretă a unui Cleon reprezintă tot atâtea manifestări ale acestei crize, căreia li e consacrat capitolul al V-lea (p. 97—114). În ce măsură există o legătură cauzală între sofistică și această incertitudine cu privire la justificările alcătuirii cetății? Pentru contemporanii ei, legătura este evidentă; concluzia autoarei atribuie sofistilor doar o răspundere indirectă. „L'exemple de l'impérialisme athénien avait joué; les atrocités de la guerre également; le lien civique lui-même s'était affaibli: les sophistes fournirent aux tendances ainsi éveillées leur langage et leurs arguments” (p. 111).

Capitolul următor (*La défense de Socrate: le contrat social*, p. 115—138) recompune efortul filozofic de redefinire a dreptului, de legitimare a legii, schițat la Anonymus Iamblichi și la Democrit pe temeiul interesului, dar realizat de Socrate în termenii unei convenții mai deplin precizate decât la sofisti. Pornind de la interpretarea foarte nuanțată a dialogului *Criton*, J. de Romilly reconstituie ideea socratică a unei obligații absolute a cetățeanului față de cetate într-un fel de pact solemn care formulează legătura indestructibilă dintre individ și colectivitate. „Filozofie a angajării”, răspunsul socratic e prezentat și în perspectivele sale viitoare, dar și ca moment eroic al aventurii ideii de lege.

Istoria ulterioară a acestor tentative de reconciliere între teoria legilor și practica cetății este urmărită sub aspect politic (cap. VII, *La justification politique: les lois démocratiques*, p. 139—154) și filozofic (cap. VIII, *La justification philosophique: loi et raison au IV<sup>e</sup> siècle*, p. 155—178). Un capitol special e consacrat ideilor lui Platon (*Loi et justice chez Platon*, p. 179—201), reacție la identificarea sofistă între lege și dreptate. De la critica legilor concrete, depășite în numele dreptății, care ordonează argumentarea din *Politicul*, Platon ajunge la suveranitatea unor legi care să medieze între lumea ideilor și universul contingentului, regăsind astfel „Increderea inițială a grecilor în suveranitatea legii”, „o încredere filozofic întemeiată într-o lege stabilită filozofic” (p. 200).

Ultimele două capitole ale cărții sînt consacrate efortului de a conferi legilor o stabilitate maximă și un caracter cit mai educativ. Ele evocă, alături de experiența practică a răsturnărilor și restaurărilor de la sfârșitul secolului al V-lea, efortul de a distinge între legi și decrete și de a argumenta teoretic importanța unei legislații durabile, solide, domeniu ilustrat prin excelență de Aristotel. Reconstituirea istoriei unei alte idei dominante, cea a educației prin lege, anunțată de Eschil, formulată de Protagoras și reluată de numeroși autori, înscrie în fapt legislația într-un efort colectiv și fecund de *paideia* la care participă întreaga cetate, investită cu o maiestate particulară: „La science politique fondée par les Grecs est non seulement une philosophie politique, mais une philosophie tout court” (p. 243). Din nou Platon, care duce pînă la ultimele sale consecințe această idee a educației prin lege și prin cetate, încununează evoluția unui mod de a gândi și revelă aspirația inerentă întregii gândiri grecești către „o ordine bună, stabilă și nobilă” (p. 250).

În nobila tradiție a școlii neoclase (la care se referă mai frecvent decât la oricare altă), cartea Jacquelinei de Romilly reprezintă o realizare certă. Dincolo de erudiția sensibilă și nicio-dată fastidioasă, de nuanțele subtile ale interpretărilor, de limpezimea și echilibrul unei sinteze ireproșabile, cartea evocă cu statornică pasiune o elenitate inteligentă și luminoasă, o lume de aventuri intelectuale și de aspirații filozofice colective șiordonate, a cărei valoare exemplară e de netăgăduit, dar a cărei istoricitate este amăgitoare.

Autonomia teoriei politice pe care o presupune metoda și concepția autoarei este relativă, și cartea o absolutizează; unitatea de gândire și mentalitate a grecilor este și ea privilegiată, în detrimentul discontinuităților și aritmilor pe care cartea le nivelează și le ordonează, idealizându-le.

Pentru a da doar un exemplu: problema descoperirii legii este revelatoare pentru concepția de ansamblu a cercetării. Întrebări esențiale — cum s-a ajuns de la cutumă la legea scrisă, de ce legislația greacă se deosebește de cea a imperiilor orientale și se definește ca

o emanație a comunității — πόλις —, cine a formulat legea scrisă — în sensul contribuției, concret definite, a diferitelor grupuri sociale din care era alcătuită cetatea arhaică, la elaborarea dreptului și a noțiunii de drept etc. — rămân neformulate și nerezolvate, pentru că rezolvarea lor nu se poate situa pe planul secund al conceptelor, ci în domeniul determinant al raporturilor sociale. Tot așa, complicatele raporturi între sofști în ansamblu și gândirea lui Platon sînt simplificate, pînă la urmă, în termenii unei progresiuni line a conceptelor, cînd dezbaterea coboară. În fapt, în domeniul concepției de ansamblu despre rînduiele cetății și, dincolo de aceasta, în cel al modificărilor structurii înseși de πόλις. Experiența excepțională a democrației directe la Atena pare doar cadrul general în care conceptele circulă de la un filozof la altul, și nu un mediu concret de cristalizare a mentalităților și noțiunilor. Situîndu-se în domeniul esențial al concepției istorice, rezervele exprimate mai sus nu se referă la unul sau altul dintre capitele atît de limpede și de frumos scrise ale acestei cărți, ci la întreaga-i construcție, care desprinde conceptul de existență socială, îi conferă o viață de sine stătătoare și o evoluție armonioasă, dar artificială.

Zoe Petre

M. I. FINLEY, *Democracy Ancient and Modern*. London, Chatto & Windus, 1973, X—118 p. în 16°.

Despre cărțile profesorului de istorie veche de la Universitatea din Cambridge am scris de destule ori în paginile Studiilor clasice și în termeni prea călduroși pentru a mai fi nevoie să-l prezint astăzi publicului. Cititorii mei și ai săi (una din cărțile cele mai stimulante ale învățatului — *Lumea lui Odiseu* — a fost tradusă în românește în 1968 și s-a bucurat de un frumos succes între specialiști și profani) știu că e vorba de unul din spiritele cele mai ascuțite ale istoriografiei engleze din zilele noastre, profund cunoscător al dezvoltării sociale în antichitate dar și lucid judecător al ideilor și evenimentelor contemporane. Comparații cu stări de lucruri de azi și de ieri, sau referințe la doctrine care-și dispută favoarea publicului într-o vreme frământată ca a noastră se întîlnesc nu o dată chiar în lucrări ale lui de un caracter tehnic. Cu atît mai puțin trebuie să ne surprindă această trăsătură într-o carte ca cea pe care-o semnalez astăzi și care — cum o proclamă limpede titlul — își propune să instituie o confruntare permanentă între modul cum grecii concepeau și puneau în practică noțiunea de democrație și chipul cum aceeași idee se reflectă în teoria și practica unor state democratice din zilele noastre (exemplele de care se slujește sînt în cea mai mare parte împrumutate vieții publice americane).

Ultima particularitate se justifică prin aceea că în carte sînt înmănușate trei conferințe rostite în 1972 la Universitatea Rutgers din New Brunswick (SUA), unde autorul a profestat între 1948 și 1952, înainte de a accepta chemarea colegilor cantabrigieni și de a-și strămuta activitatea în Europa. În aceste condiții, și ținînd seamă și de auditoriul înaintea căruia vorbea (studenți și profesori deopotrivă) e de înțeles că nici una din lecții nu cuprinde o descriere amănunțită a funcționării regimului democratic în Attica. Liniile mari ale problemei fiind considerate cunoscute, atenția vorbitorului se îndreaptă spre unele trăsături definitorii ale democrației pericleene, și numai pentru a pune în lumină indiscutabilele-i deosebiri în raport cu democrația modernă.

Primele două conferințe se intitulează *Leaders and Followers* și *Democracy, Consensus and National Interest*; cea de-a treia, *Socrates and After*. Dacă în cele dintîi obiectul discuției e formulat limpede în titluri, în cea de-a treia se examinează în termeni politici, nu juridici sau morali, îndreptățirea condamnării lui Socrate, în lumina unui ansamblu de practici și de tradiții ținînd de natura democrației ateniene. „I suggest — observă în această ordine de idei Finley — that in this discussion historians have been too obsessed with form, not sufficiently alert to substance. Behind intolerance there is always fear, regardless of the form of government under which the repression took place. What were Athenians afraid of in the last third of the fifth century B.C., enough Athenians to secure convictions and punishments? The answer seems to me to be fear of the loss of a way of life that had been built up in the course of a half-century, which has as its foundation the empire and the democracy: a way of life that was materially prosperous (in ancient Greek terms) and at the same time psychologically and culturally satisfying and, so to speak, self-satisfied; a way of life that was being tested and threatened in a long, difficult war; a way of life that also required the benevolence, or at least the neutrality, of the gods”.

Cum se vede lesne, istoricul nu justifică ci explică procesul lui Socrate. Cum de asemenea e ușor de înțeles, în ochii lui acuzația principală împotriva filozofului pare să fi fost nu

acea de impietate, ci cea de corupție a tineretului (concept cu atât mai primejdios cu cât e mai nebulos). Procese de impietate mai existaseră la Atena (destul să ne gândim la Anaxagoras), dar nu duseseră la moartea nimănui. O părăsire oportună a Aticii înainte procesului stinge acțiunea penală și acuzatul se putea duce să trăiască liniștit, dacă nu onorat, într-o cetate vecină. Greutatea, în cazul lui Socrate e că n-a consimțit să plece, nici să se disculpe. Cititorul critic al *Apologiei* platonice găsește această purtare sublimă, dar fără măsură comună cu morala ateniilor mijlocii din care fusese recrutat juriul. Așa stind lucrurile ar fi desigur excesiv să-i trimitem la stîlpul infamiei (sau al prostiei!) pe cei ce pînă la urmă s-au lăsat convinși să voteze condamnarea, dacă nu uităm că — cincizeci de ani mai târziu, constrîns desigur de exigențele sistemului, Platon însuși n-avea să se sfiască să preconizeze pedeapsa cu moartea pentru cei vinovați de impietate în Cetatea ideală (*Leg.*, 907 D — 909 D).

La fel de sugestive în conținut, primele două texte ale cărții sînt mai anevoie de redus la formule clare, în măsura în care poziția autorului față de subiect e mai mult critică decît didactică. Fără să se oprească să-și justifice îndelung preferința, Finley își mărturisește convingerea că democrația i se pare forma de guvernămint cea mai satisfăcătoare la care se putea ajunge în condițiile istorice ale secolului al V-lea și, totodată, cea mai satisfăcătoare din cîte experimentase pînă atunci omenirea. Obiecțiile lui se îndreaptă împotriva celor ce-și închipuie (sau și-au închipuit vreodată) că ea și-ar păstra valabilitatea în condițiile vieții moderne, și tot așa împotriva ideilor despre democrație, în general, spicuite în operele citorva renumiți economiști sau politologi din zilele noastre, de la W. H. Morris Jones la Joseph Schumpeter sau Henry Kissinger.

În ochii lui, trăsătura definitorie a democrației așa cum e practică în Statele Unite (între altele) e participarea tot mai redusă a maselor la hotărîrile luate în numele lor. Aceasta ține de complexitatea problemelor puse de conducerea unui stat atât de mare, a căror consecință nemijlocită e formarea unui corp de profesioniști ai politicii, pe lângă constituirea unor vaste grupuri de experți în felurite domenii ale vieții publice, care, fără a juca un rol direct în promulgarea măsurilor socotite potrivite în fiecare situație, le pregătesc și le influențează într-o măsură ce nu poate fi trecută cu vederea. În aceste condiții, observă autorul, întrebarea e dacă o astfel de situație e bună și trebuie păstrată, sau dacă n-ar trebui căutată și promovată o participare activă a maselor la conducerea Statului, în spiritul democrației ateniene, dar pe căi proprii timpului nostru? — Nu, răspunde la această punere de problemă Seymour Martin Lipset (între alții), pentru care „democracy is not only or even primarily a means through which different groups can attain their ends or seek the good society: it is the good society itself in operation”. Ceea ce, inevitabil, atrage după sine obiecția că, în acest mod de a vedea lucrurile, democrația devine un sistem de păstrat, nu un țel de urmărit.

Cei ce năzuiesc spre viitor au datoria să privească înainte, nu înapoi, și Finley are desigur dreptate atunci cînd, în cuvinte ce pot fi socotite ca o concluzie a dezbaterii și o expresie a propriilor lui opinii în materie, notează cu un laconism caracteristic: „That seems to me to be a correct *historical* judgement. Whether or not it is also a correct *political* judgement every man will decide for himself”.

D. M. Pippidi

H. FLASHAR, *Formen utopischen Denkens bei den Griechen*, Innsbruck, 1974, 19 p. (Innsbrucker Beiträge zur Kulturwissenschaft, Heft 3)

H. Flashar prezintă în această conferință ținută la Innsbruck, în iunie 1973, sensurile acumulate de cuvîntul *utopia* de-a lungul veacurilor, variantele literare ale utopiilor, pentru a se întoarce la principalele etape din antichitatea greacă în care au fost scrise opere cu caracter utopic: comedia veche, *Statul* lui Platon (utopia politică), utopiile elenistice. În materie de utopii comice, autorul distinge diferite valori ideologice: comedia care reflectă visul secular al omenirii, societatea lipsită de clase, complet automatizată (fără idilizarea vieții oamenilor din societatea primitivă). *Fiarele* lui Crates constituie un bun exemplu pentru un asemenea tip de comedie. Există apoi un alt tip de comedie, intermediar, la jumătatea drumului între fantazie și apariția unor elemente constructive în materie de gîndire social politică, de tipul *Păsărilor* lui Aristofan. *Adunarea Femeilor* în schimb, este considerată de autor drept comedia utopică ajunsă la un grad deplin de maturizare, prin mijlocirea căreia cititorul din zilele noastre este pus la curent cu principalele tendințe ale teoriilor utopice de proveniență sofistică, dar și cu unele revendicări reale ale păturilor progresiste din ultimul pătrar al ve-

cului V î.e.n. Iată doar câteva din acesterevendicări: reconsiderarea dreptului de proprietate, reasezarea obligațiilor și a drepturilor cetățenești, problema veniturilor ilicite, mișcarea de emancipare a femeilor etc. *Statul* platonice, observă autorul în a doua parte a conferinței, menține încă un cadru literar apropiat de drama comică, deși problematica capătă o sistematizare și o tratare pe coordonate total diferite de cele urmate de Aristofan. Punerea în scenă a discuției între personajele *Statului*, din care influența sofistică nu este absentă, este făcută cu o remarcabilă seriozitate și cu mult simț al răspunderii. Acest lucru nu înseamnă însă că utopia socială și politică imaginată de Platon are o reală contingență cu cerințele sociale ale timpului său, cu realitățile concrete ale luptei de clasă, ceea ce i-a atras, nu de puține ori, învinuirea de profund reacționarism (p. 12). Din păcate, spațiul rezervat părții finale nu i-a mai îngăduit autorului să insiste asupra utopiilor elenistice, să înfățișeze mai pe larg punctele de apropiere sau depărtarea față de modelele anterioare. Nu este pusă în discuție nici semnificația ideologică a acestor utopii atât de pasionante prin umanitatea degajată de unele din ele. În orice caz lucrarea îndeamnă la meditație asupra substratului variat care stă la baza utopiilor literare grecești, fiecare în parte expresie a neîncetatei frământări pentru găsirea unor soluții din impasul creat de crizele specifice societăților cu clase antagoniste.

A. Piatkowski

FRANÇOISE FRONTISI-DUGROUX, *Dédale. Mythologie de l'artisan en Grèce ancienne*, préface de Pierre Vidal-Naquet. Paris, F. Maspéro, 1975, 225 p., 12 fig. (Coll. Textes à l'appui)

Françoise Frontisi-Dugroux își propune să studieze, cu mijloacele și metodele unei analize structurale adaptate cercetării legendelor grecești, ansamblul legat de numele și faptele lui Dedal, încercând să discearnă principiile de organizare ale tradiției și coerența interioară a acesteia. Continutul și completnd cercetări asemănătoare (cf. mai ales M. Detienne și J.-P. Vernant, *Les ruses de l'intelligence*, 1974), autoarea contribuie — așa cum ne-o arată și titlul lucrării — la definirea statutului mitic al meșteșugarului în Grecia, și de aici, la o apreciere mai nuanțată a statutului său în societate.

După introducere, examinând raportul metodologic al anchetei sale cu modalitățile de abordare anterioare și definind cîmpul de cercetare al lucrării — aceasta se organizează în două părți: (*Autour des Daidala* și *Dédale*) — autoarea examinează mai întâi ansamblul fanteziei lexicale a antroponimului *Daidalos* (cap. I, *Les mots*, p. 35—44), ansamblul obiectelor denumite *daidalia* (cap. II, *Les choses*, p. 45—51), al tehnicilor artizanale legate de obiectele în cauză (cap. III, *Les techniques*, p. 52—63); ancheta se încheie cu o concluzie referitoare la semnificațiile faptelor examinate (cap. IV, *Significations et valeur*, p. 64—82). Extrem de documentată și riguroasă, examinînd minuțios contextul și condițiile cuvintelor, analiza planurilor menționate converge către a conferi obiectelor *daidalia* o constantă dualitate. Același obiect produs din două materiale (scutul lui Aiax, din piele și metal, patul lui Odiseu, din lemn și metal, țesături cu fir metalic etc.) prin două tehnici (lemnărie și metalurgie), cu două operații constant evocate (decupare și îmbinare). Aceste obiecte „dedublate” au o dublă valoare, de produs artizanal perfect și de *agalmata* cu un statut privilegiat în schimbul nobiliar de daruri și în ofrande, de armă și talisman. Acest „*poikilon* artificial” prin excelență trimite sistematic la ingeniozitatea tehnică a meșterului dar și la un ansamblu de reprezentări aristocratice al căror obiect și complement este. Legate de noțiunea de *χαίρις*, dar și de cea de *apate*, obiectele *daidaleia* fixează mișcarea, creează aparența realului și imită viața.

Autoarea constată cu îndreptățire că numele propriu *Daidalos* derivă de la aceste antecedente lexicale. Creator de obiecte și tehnici *daidaleia*, Dedal împarte cu acestea aceeași dedublare, legenda reunind sistematic opoziții în actele și calificările eroului. Partea a 2-a a monografiei, intitulată *Dédale*, urmărește descifrarea semnificațiilor posibile ale faptelor și peregrinărilor acestuia. Atenian de neam și de elecție, după unii, cretan de origine ori prin operă, după alții, Dedal este urmaș al unor regi cu nume foarte semnificative — Metion — om al iscusinței, Eupalamos — cel îndemnat — protegiuți de Atena, zeita încarnînd prin excelență virtuțile pe care mitul le subsumează noțiunii de *Metis* și divinității cu același nume. Sculptor prin excelență, lui Dedal li atribuie antichitatea invenția unei statuarii vii, cu o mobilitate miraculoasă, *automatoi*; paradoxal, însă, tradiția li atribuie sistematic o statuie dintre cele mai arhaice, *xoana* de lemn, foarte departe de a imita viața și mișcarea. Pornind de la mai vechi încercări de interpretare, datorate lui W. Deonna, autoarea analizează această contradicție

și încearcă să o explice pe două căi. Pe de-o parte, evocînd o bogată tradiție a statuelor înlănțuite, ea subliniază mobilitatea statuelor arhaismului timpuriu, în raport cu vechile forme de incarnare a prezenței divine fixate în pămînt — stilpi, arbori sacri, *hermai* etc. Pe de altă parte, autoarea formulează și ipoteza unei naturi „duble” a acestor *xoana*, presupunînd că de regulă ele erau placate cu o folie metalică în tehnica *sphryrelaton* atribuită frecvent obiectelor *daidalla*, ceea ce ar explica legătura constantă între Dedal și asemenea statui. Demonstrația e mai sofisticată decît în alte capitole ale lucrării și, oricum, nu e indispensabilă pentru pertinenta ansamblului analizei, care conduce pe cititor mai departe, pe urmele iscusitului meșter și născocitor, căruia i se atribuie un grup de invenții în ustensile și tehnici, mai ales ale prelucrării lemnului. Episodul rivalității cu nepotul său de soră — Talos (Kalos, Perdrix etc.) este analizat de Françoise Frontisi-Ducroux din mai multe unghiuri de vedere, punînd în evidență o opoziție complementară la mai multe nivele. Aducînd în discuție elementele care permit identificarea între Talos — nepotul lui Dedal și Talos, automatul miraculos păzind malurile Cretei, precum și „dubletul” uman al cuplului Dedal-Talos, arhitectii Rhoikos și Theodoros din Samos, autoarea ajunge pe căi destul de complicate, dar suficient de argumentate, la explicitarea prevalent paradigmatică a episodului. Analiza invențiilor atribuite celor doi meșteri legendari pune în lumină constanța a două sfere noționale organizate în jurul opoziției între rectitudine și circularitate (fir cu plumb, compas, toporișcă, sfredel, echer, roata olarului etc.) și pe această schemă de gîndire inițială s-ar grea (constituind o nouă opoziție complementară) raportul între vechea statuaria și noile statui de bronz turnate prin procedeul *à cire perdue* (la care face aluzie, cum interpreta încă A. B. Cook, în *Zeus*, I, p. 723 sq., legenda despre Talos fabricat de Hefaistos). Autoarea deduce prezența acestei opoziții din paralela între invențiile atribuite lui Dedal, Talos și Theodoros: constatînd că Theodoros împarte cu Dedal inventarea nivelei și construirea labirintului, cu Talos inventarea compasului și cu nimeni inventarea procedeului de turnare *à cire perdue* a statuelor de bronz, Françoise Frontisi-Ducroux deduce că lui Talos i se atribuie și această invenție, al cărei prototip e celălalt Talos, robotul hominid. Poate că regula de trei simplă aplicată de autoare analizei tradiției nu e numai surprinzătoare, ci și puțin artificioasă — și nu atît protestele pe care procedeul oarecum ostentativ le va stîrni din partea cercetării tradiționale (al cărei prag de toleranță se situează mult dincoace de a patra proporțională) mă îndeamnă să ezit în a-l accepta, cît faptul că demonstrația îmi pare a complica artificial lucrurile. Cred că pentru decodarea conflictului Daidalos-Talos nu e indispensabilă aducerea în discuție, pe căi atît de ocolite și de puțin uzuale, a unei opoziții între statuaria de lemn și cea de bronz care, personal, nu-mi pare prea reală. Opozițiile complementare sînt în genere explicitate în tradiția greacă, așa cum s-a remarcat (V. Pierre Vidal-Naquet, *Encyclopaedia Universalis*, VII, s.v. *La Grèce*); nu am avut impresia că autoarea a găsit o asemenea înfruntare reală de tehnică și concepte în cazul citat. Ipoteza opoziției *xoana*/statui de bronz e de altminteri condiționată și necesară mai ales în raport cu presupusa legătură între Dedal și statuaria de lemn p l a c a t ( *sphryrelaton* — cf. p. 129—134) și reprezintă, deopotrivă cu aceasta, rafinamente excesive ale analizei la care s-ar putea renunța. Cu atît mai mult cu cît concluzia capitolului se referă, de pe urma acestor dezvoltări la o reorganizare a cîmpului tradițional de semnificații al opozițiilor legate de iscusința, *metis*, în funcție de apariția tehnicii de turnare *à cire perdue* a statuelor, ceea ce nu mi se pare prea convingător. Pe de-o parte, inovația aparține unei epoci în care tehnologia e în mîre măsură demitizată, pe de-altă parte proporțiile evenimentului sînt prea limitate pentru a suscita o reacție mitopoietică. Evident, observațiile de mai sus nu sînt dintre cele lesne demonstrabile; am impresia totuși că între tehnicile fundamentale pe care mitul le clasează și o inovație particulară și circumscrisă, cum pare a fi procedeul de turnare menționat, există o diferență fundamentală. Mitul clasifică arta navigației (v. M. Detienne, *Le navire d'Athènes*, RHR, 178, 1970, 4, p. 133—177), nu invenția trierei (contemporană, de altminteri, în linia mari cu invenția atribuită lui Theodoros).

Evident, acestea reprezintă, cum am mai spus-o, obiecții marginale și care nu alterează în fapt demonstrația de ansamblu a cărții, coerentă și convingătoare în problemele fundamentale. Dedal e un exemplar dedublat al iscusinței, meșter în a uni contrariile, în a da viață materiei moarte, și peregrinările sale o dovedesc cu prisosință; tot ele pun în evidență teme recurente — traseul delimitat de o construcție (labirint, „corul Ariadnei”, firul Ariadnei) și spirala desfășurată (cf. e.g. episodul cochiliei din istoriile siciliene) — trimițînd cu precădere la componenta intelectuală a meșteșugului construcției, așa cum analiza tradiției despre zborul lui Dedal și Icar subliniază conduita expertă de bun cîrmaci a lui Dedal. În această perspectivă, Dedal, deținător de *metis*, se opune atît excesului de iscusință a lui Talos cît și nelămuririi lui Icar. Dedal imită zborul păsării, Icar se prăbușește — iar Talos (Perdrix în unele tradiții) e metamorfozat de Atena în pasăre (după modelul tradițional al penalizării excesului de calitate umane prin transformarea în animal). O linie a conduitei de mijloc se desprinde

din această analiză, care readuce în discuție artifiiciul, imitația și meșteșugul, situându-le în domeniul prin excelență uman al culturii.

Așa cum subliniază în concluziile volumului Françoise Frontisi-Ducroux, aceste aspecte ale legendei ordonează ambiguitățile personajului și categoriei pe care o încarnează în jurul problemei statutului meșteșugarilor în concepția tradițională greacă. Disprețul pentru meșter, alături de admirația pentru opera lui, nu reprezintă singura componentă de relevat a acestui statut; Dedal, meșter regal și erou, stăpîn al artifiiciului și iluziei, disciplinează opoziții fundamentale și reprezintă un auxiliar al suveranității — la limită, un adversar al acestora și nu o slugă a regelui.

Într-o strălucită analiză consacrată legendelor legate de cuplul Zeus—Metis, H. Jeanmaire<sup>1</sup> sublinia tocmai aspectul de pozitive a funcției tehnice în miturile grecești, propunînd interpretarea legendelor ateniene legate de Metis ca pe o expresie a conștiinței de sine a „clasei meșteșugărești” la Atena. Absența unui grup socio-politic meșteșugăresc coerent fiind demonstrată, nu e mai puțin adevărat că ansamblul de tradiții și legende de artizani trimite totuși la statutul real al meșteșugarilor, răspunzînd însă ambiguității poziției acestuia și prin dublarea personajelor și actelor, prin raportul de opoziție complementară în care se află funcția tehnică creativă față de principiul de suveranitate.

În raport cu statutul fundamental de cultivator al muritorilor mîncători de pline, definirea lui Dedal ca „ingenios bine temperat”, termen mediu pozitiv între supratehnicitatea lui Talos și neîndemnarea lui Icar, situează îndemnarea tehnică în centrul universului uman configurat de mit, nu în marginea acestuia. Pozitivarea — fie ea și incompletă — a artifiiciului și inteligenței tehnice în miturile despre Dedal și în ansamblul reprezentărilor despre *metis* răspunde problemelor categoriei meșteșugarilor; concluzia autoarei este și îndreptățită și importantă: „Artistul, al cărui rol efectiv e considerabil de-a lungul istoriei Greciei, deprecia la nivelul reflexiunii teoretice în calitatea lui de lucrător manual, se vede reabilitat prin *Metis* de care aparține și care-i prezidează creațiile. Meșteșugarul, pentru a ieși din umbră, trebuie să se facă erou al inteligenței” (p. 192).

Cartea Françoisei Frontisi-Ducroux mi se pare importantă așadar nu numai sub raportul epuizării tradiției mitice legate de Dedal, ci și prin deschiderea către ansamblul social care a creat, a vehiculat și a gândit în termenii acestui mit. Desigur, „cazul Dedal” e mai elocvent decît altele, căci eroul a incarnat un număr de tehnici fundamentale, bucurîndu-se de un prestigiu deosebit. Asociați permanent de tradiție regilor, eroii constructori sînt altminteri prețuiți decît cizmarii sau olarii. Tocmai de aceea, însă, investigația e mai concludentă, punînd în evidență contradicția de statut a unui atare personaj.

Ca analiză structurală, cea operată de Françoise Frontisi-Ducroux este și riguroasă, și elegantă, și consecventă. Autoarea își interzice, de pildă, considerații referitoare la semnificația documentară posibilă a unor tradiții; faptul că în istoriile cu arhitecți apar constant relații de rudenie de tipul fiu/nepot de soră (sau frate, în cazul lui Trophonios) ar putea ispiți în sensul unei interpretări „paleosociologice” — e.g. — păstrarea secretelor de meșteșug în interiorul aceleiași familii. Autoarea rezistă unei atari tentații și interpretează, consecvent metodei structurale, ca pe un argument de corelare — în ultimă instanță de dedublare a personajului central. Mă întreb dacă, pe planuri deosebite, n-ar fi compatibile cele două explicații și dacă nu ne putem gândi că tradiția mitică a reținut, poate, detaliul sociologic, pentru că putea semnifica și altceva decît o instituție socială reală. Poate că în cazul practicilor de transmitere a meșteșugului nu se poate demonstra prea mult fiindcă nu există documente în afara tradiției legendare (în sens larg, incluzînd aici și tradiția herodotee despre Theodoros și Rhoikos, de pildă). De mai mare însemnătate mi se pare a fi însă problema însăși a statutului meșteșugarilor în raport cu regalitatea. În acest domeniu, tradiția mitică poate să fi reținut — tocmai fiindcă exprima statutul ambiguu al acestui „erou secret” care e meșteșugarul — ceva din amintirea meșterilor regali ai epocii miceniene, dimpreună cu istorii despre tezaure tainice și taine ale puterii.

Fără îndoială, nu se poate obiecta autoarei că nu a făcut presupuneri dincolo de metodologia proprie cercetării sale; nu e vorba așadar de o obiecție, ci de relevarea uneia din numeroasele sugestii pe care investigația atît de inteligent condusă de Françoise Frontisi-Ducroux le oferă istoricului societății grecești. Alături de concluziile ferme ale cercetării, atari sugestii acordă studiului merite remarcabile. Agreeabil scrisă, cu titluri de capitole evocînd discret — de la Racine (*À la cour de Minos et de Pasiphaé*) la Foucault (*Les mots, les choses*) — un univers mental definitoriu pentru propria-i tradiție, cartea e și importantă și interesantă.

Zoe Petre

<sup>1</sup> *La naissance d'Athéna et la royauté magique de Zeus*, RA, 3, 1956, p. 12—39.

JEAN TROUILLARD, *L'Un et l'âme selon Proclus*, Paris, Les Belles Lettres, 1972, 194 p. (Coll. d'études anciennes)

Autorul, cunoscut în Franța drept unul din cei mai buni cercetători ai filozofiei neoplatonice, este profesor la Institutul Catolic din Paris și s-a remarcat prin publicarea a două studii fundamentale despre gândirea lui Plotin: *La Purification plotinienne*, Paris, P.U.F., 1955, *La procession plotinienne*, Paris, 1955.

Volumul pe care-l prezentăm acum cititorilor are ca obiect filozofia lui Proclus, al doilea mare filozof al școlii neoplatonice, o „culme a filozofiei neoplatonice” după expresia lui Hegel.

Cartea constă din șase capitole: „Qu'est-ce que la philosophie selon Platon”; „La médiation de l'âme”; „Le hylémorphisme de Proclus”; „La Μοῦνη”; „L'âme du 'Parménide' et l'Un du 'Timée’” și „Âme spinoziste et âme néoplatonicienne”, — precedate de o scurtă introducere în care autorul expune premisele metodologice ale lucrării. Volumul se încheie printr-un capitol concludiv asupra rolului jucat de theurgie în sistemul filozofic al lui Proclus.

Fiecare capitol are ca scop examinarea unui aspect fundamental al discursului proclian, astfel încât Trouillard reușește o reconstrucție globală a sistemului. Intenția cărții este una polemică, aceea de a repune în discuție și a reevalua locul lui Proclus în cadrul tradiției filozofice grecești. Acolo unde exegeza anterioară vedea doar eclectism și lipsă de spirit filozofic, Trouillard încearcă să pună în evidență o „unitate dominantă” (unité dominatrice, p. 1) ce caracterizează orice demers cu adevărat filozofic.

Autenticitatea spiritului filozofic la Proclus este, după opinia lui Trouillard, rezultatul unui paradox căci, „această unitate dominantă apare cu atât mai bine la Proclus cu cât împrumuturile sale sînt mai numeroase și mai eclectice”.

Cauza paradoxului s-ar datora faptului că „Proclus est un intuitif et il sait rattacher chaque intuition à son centre générateur” (p. 2).

Relația esențială pe care se bazează reconstituirea gândirii lui Proclus este aceea dintre suflet, „le centre de la philosophie de Proclus” și *Unul*, fundamentul însuși al existenței. Analiza acestei relații, observă Trouillard, oferă o perspectivă privilegiată asupra sistemului lui Proclus.

Prima problemă dezbătută este cea a originilor gândirii neoplatonice în cadrul mai general al platonismului. Disocierea între neoplatonism și filozofia lui Platon se impune prin faptul însuși al „eșecului proiectului filozofic platonician” (p. 25), Trouillard sugerînd chiar că neoplatonismul apare ca o împlinire a sistemului filozofic al lui Platon, ca o desăvîșire a acestuia. Căci, prin neputința dialecticii platoniciene de a depăși contradicțiile pe care ea însăși le crease, universul discursului platonician este scindat într-o serie de opoziții ireductibile. Această scindare este sursa a ceea ce Trouillard numește „Dualismul platonician” (p. 21) și care se exprimă prin „dualismul fundamental dintre sensibil și inteligibil” (p. 26). Astfel, „ontologia conflictuală” a lui Platon trebuia împăcată de o dialectică în stare să „absoarbă” orice antinomie dialectică pe care au elaborat-o Plotin și, mai ales, Proclus.

Elaborarea unei teorii a cunoașterii de către Proclus se face de pe pozițiile unui platonism net și este inseparabilă de critica pozițiilor adverse, în mod special de critica aristotelismului (p. 28).

Caracteristic epistemologiei procliene, discutată de Trouillard în capitolul intitulat „La médiation de l'âme”, este apriorismul ei categoric, manifestat mai cu seamă în problema genezei conținuturilor conștiinței. Aici direcția polemică a lui Proclus este îndreptată contra noțiunii aristotelice de ἀπαρχαί, noțiune ce presupune anterioritatea sub raport gnoseologic a particularelor sensibile față de universalele noetice. Esența argumentării lui Proclus este rezumată de Trouillard în trei puncte: (1) Deoarece „orice conținut mental trebuie inserat în condiții formale prealabile, cunoașterea riscă o regresie „ad infinitum” cît timp nu se admit principiul de judecată intrinsecă gândirii” (p. 41). (2) Al doilea argument, decurgînd din primul, exprimă necesitatea anteriorității structurilor psihice ca norme și cauze prime a restruc-turării sensibilității sub forma experienței subiectului noetic (p. 41). (3) Discursul științific îi oferă lui Proclus un al treilea argument antiempirist: este imposibil ca un atare discurs să-și aibă necesitatea sa fără a presupune la subiectul cunoscător existența unor concepte universale anterioare oricărei experiențe și capabile să structureze oricare experiență (p. 44).

Astfel, prin privilegierea universalului constituant față de universalul constituit, Proclus pune în evidență principiul activității mediatoare a sufletului între lumea sensibilului și cea a inteligibilului. Geneza structurilor subiectului este pentru el activitatea fundamentală a sufletului, împăcînd un raționalism postulat principal cu un empirism care ține de natura operatorie a psihicului în manifestările sale concrete (cf. noțiunea de *anamnesis* la Platon).

Următorul capitol al cărții, „L'hylémorphisme de Proclus”, conține o examinare a raporturilor dintre materie și formă în sistemul filozofic al lui Proclus. Căci, afirmă cu îndreptățire



Trouillard, „Une théorie néoplatonicienne de l'âme implique une prise de position sur le problème classique de la matière et de la forme” (p. 69). Această problemă îmbracă aspecte specifice și, mai ales, originale în gândirea filozofică a lui Proclus, aspecte care îi conferă un loc aparte în cadrul tradițiilor platonismului și neoplatonismului.

În primul rând Trouillard subliniază relativizarea opoziției conceptelor de formă și materie în sistemul proclian, relativizare ce implică un raport de complementaritate între aceste două concepte.

Primul moment al acestei complementarități numită de Trouillard *hylémorphisme* constă în asimilarea opoziției formă-materie la opoziția mai veche de origine pitagoreică,  $\pi\rho\acute{\alpha}\varsigma - \delta\pi\epsilon\iota\rho\nu$ , echivalentă pentru Proclus cu „diviziunea universală și polimorfă  $\mu\acute{o}\nu\alpha\varsigma - \delta\upsilon\alpha\delta\acute{\alpha}\varsigma$  ἀόριστος” (p. 69). Dar, prin indisociabilitatea lor, elementele acestei opoziții devin, în concepția lui Proclus, două funcțiuni complementare care asigură desfășurarea procesiunii și conversiunii la toate nivelele realului în mod diferit (p. 71). În acest mod Proclus depășește și relativizează opoziția absolută care separa materia de formă în cadrul platonismului, ambele fiind două fețe ale unui proces unic și de aceea, „dintr-un anumit punct de vedere materia este bună” ( $\acute{\alpha}\gamma\alpha\theta\acute{o}\nu$   $\pi\eta$ ) afirmă Proclus (*In Tim.* I, 384, 27–385, 16). Dualismul la Proclus capătă un sens „vertical”, încetînd aproape de a mai fi un dualism, căci „La matière n'est plus qu'un cas d'une fonction partout présente et aussi fondamentale que sa fonction corrélatrice. Le dualisme cesse d'être horizontal pour devenir en quelque sorte vertical puisqu'il n'y a plus deux substances hiérarchisées, mais deux fulgurations égales de la divinité” (p. 75).

De asemenea, dinamica raportului formă-materie este esențială pentru înțelegerea unui aspect al genezei sufletului: autoconstituirea sa, materia și forma fiind factorii acestei autoconstituiri. Procesul autoconstituirii se realizează progresiv, prin intermediul unor serii de negații autodeterminate.

Dar complementaritatea opoziției formă-materie este pusă în lumină de o altă opoziție complementară, cea dintre procesiune și conversiune: „La forme est le dernier degré de la conversion négatrice dont la matière exprime la procession” (p. 89), remarcă Trouillard în concluzia capitolului. Cel mai realizat capitol din prezentul volum este cel intitulat „La *Μοῦη*”, capitol în care este delimitată și explicitată noțiunea fundamentală a doctrinei procliene: *manența* (*la manence*). Dintre cele trei „funcțiuni care constituie orice derivare” și prin intermediul cărora se structurează întreg sistemul filozofic al lui Proclus, *manența* este cea care se bucură de o elaborare mai originală (p. 91). „La notion elle même, scrie Trouillard, est capitale dans le système de Proclus et fait comprendre comment l'âme est enracinée dans l'Un” (p. 92).

Dialectica lui Proclus se află cuprinsă în întregime în această noțiune paradoxală: „le moment non-processif de la procession, l'immobilité centrale du cycle automateur, l'unité qui soutient toute multiplication” (p. 91). Patru sînt, după Trouillard, trăsăturile care fac din *manență* ( $\mu\acute{o}\nu\eta$ ) un motiv privilegiat al filozofiei procliene: 1) ea este condiția primordială a procesiunii; 2) pe ea se fondează comunicarea dintre principii și derivatul său; 3) ea stabilește diferite grade de comunicare; 4) ea se diversifică pe fiecare treaptă a procesiunii.

Următoarele două capitole ale lucrării sînt mai puțin dense sub raportul interpretării și mai puțin originale. Relațiile specifice pe care le întrețin, în cadrul gândirii neoplatonice, cele două dialoguri ale lui Platon care au furnizat principalele teme de meditație neoplatonismului de la Plotin la Damascinus, sînt analizate în capitolul „L'âme du *Parménide* et l'Un du *Timée*” scopul argumentației lui Trouillard este de a arăta că dialogurile platonice *Parménide* și *Timeu* fac schimb de valori și „interferează cîmpul discursurilor lor” (p. 111) din perspectivă neoplatonică, încît ele își schimbă reciproc subiectul. Astfel, *Parménide* este citat de Proclus ca un discurs despre suflet, iar *Timeu*, ca un discurs despre Unul.

Ultimul capitol al cărții ia în discuție influența lui Proclus asupra filozofiei moderne, cu referință specială la filozofia lui Spinoza. Dar demonstrația lui Trouillard rămîne aici neconcludentă, avînd aerul de a forța conceptele spinoziste să intre în tiparul celor neoplatonice folosite de Proclus.

Cartea se încheie prin cîteva pagini concludive tratînd despre rolul theurgiei în sistemul lui Proclus. Se pune în lumină originalitatea gândirii lui Proclus, manifestată prin îmbinarea unui tip de mistică speculativă (theurgia) cu raționalismul, căci, după cum bine arată autorul, theurgia are o altă semnificație la Proclus deoarece el „... a voulu justifier la théurgie sans renoncer à aucunes de ses exigences rationnelles” (p. 173).

Structurată conform unui plan extrem de coerent, interpretarea pe care o dă Trouillard sistemului lui Proclus are meritul de a ne prezenta în mai puțin de 200 de pagini clare și dense gândirea acestui filozof, moștenitor al tuturor tradițiilor filozofiei antice. Marea reușită a cărții constă în faptul de a ne prezenta în Proclus un adevărat filozof, autor al unui sistem

original și unitar, sistem ale cărui articulații Trouillard le descrie dezvăluindu-le sensurile capabile să intereseze pe cititorul modern. De aceea lucrarea lui Trouillard reușește să fie ceea ce își propusese: un îndreptar, o introducere în lectura operei lui Proclus, introducere la îndemna cititorului secolului nostru.

Sorin Șerbănescu

*Hellenische Polis: Krise, Wandlung, Wirkung.* Herausgegeben von Elisabeth Charlotte Welskopf. Berlin, Akademie-Verlag, 1974, vol. I–IV, 2296 p. în 80.

O caracteristică a vieții științifice din zilele noastre e înmulțirea — în toate domeniile de cercetare — a întreprinderilor științifice colective, fie că ne gândim la reuniunile de specialități chemate să dezbată probleme anevoie de dezlegat cu mintea unui singur, fie la lucrări pe o temă dată realizate cu colaborarea a numeroși învățați dintr-o țară sau din mai multe. Într-un caz și în celălalt, rezultatele se concretizează în publicații ample — uneori extrem de ample, ca neobișnuitul *Omagiu Vogt*, intitulat pentru circumstanță *Aufstieg und Niedergang Roms* (Berlin, Walter de Gruyter), plănuț să se întindă pe șapte volume și care până la urmă va număra probabil mai multe.

Culegerea de care mă ocup e și ea urmarea unei inițiative similare, în sensul că și-a propus să grupeze într-o ordine convențională numeroase contribuții la elucidarea unei probleme cu adevărat importante, criza orașului grec, văzută din felurite puncte de vedere și urmărită de la izbucnirea războiului peloponesiac până-n plină epocă elenistică.

Evident, cum se întâmplă de cele mai multe ori în asemenea situații, intențiile inițiale cedează în fața rezistenței colaboratorilor care, până la urmă, reușesc să impună editorului (sau editoarei, ca în acest caz) contribuții fără legătură directă cu tema propusă sau depășind cu veacuri limitele cronologice cerute de subiect. Ca să citez numai câteva exemple, spicuie în volumul al III-lea al lucrării care ne reține atenția, atrag atenția asupra capitolelor: *Die hellenische Polisideologie und die Byzantiner* (de Johannes Irmscher), *Eine vorthomistische Aristoteles-rezeption* — David von Dinant (de Rudolf Gast) și *Zur Krise des Klassizismus in Deutschland* (de Wolfgang Heise).

Cu aceste greu evitabile excepții (la care s-ar putea adăuga și studiul lui Walter Ruben, *Die Griechen in Indien*), se poate spune că lucrările grupate în cele patru volume — unele de proporții modeste, altele mergând până la aproape 100 de pagini — converg asupra problemei tratate, contribuind în chip substanțial la luminarea aspectelor ei de căpetenie. Din acest punct de vedere, culegerea va intra desigur în bibliografia istoriei grecilor ca o lucrare de referință pentru numeroase probleme speciale sau aspecte particulare ale unei epoci încă puțin cunoscute din istoria universală.

Numărul colaboratorilor e extrem de mare, unii dintre ei fiind învățați cu renume, alții începători de talent, recrutați cu precădere din RDG și din celelalte țări socialiste. Subiectele tratate sînt și ele extrem de variate, ceea ce exclude posibilitatea de a ne opri asupra fiecăruia cu luare aminte, fără a mai vorbi de competența recenzentului, și ea limitată. În aceste condiții, ceea ce se poate face în această scurtă semnalară e să se dea cititorului o idee despre organizarea materialului, în ansamblu, semnaland totodată contribuțiile mai importante prin noutatea subiectului sau prin ascuțimea tratării.

Volumul I se deschide (dacă trecem cu vederea cuvîntul-înainte al editoarei, Elisabeth Charlotte Welskopf, care lămurește țelul și condițiile de elaborare ale lucrării) cu două capitole de istorie politică închinată războiului peloponesiac, socotit ca punct de plecare dacă nu ca explicație directă a frământărilor care umplu sec. al IV-lea, cînd devine evidentă criza de structură a polis-ului tradițional, cadru social-politic și matcă de cultură a lumii grecești în epocile arhaică și clasică. Editorea lucrării tratează prima parte a operațiilor militare, până la pacea lui Nicias, iar Charles D. Hamilton, din Chicago, urmarea evenimentelor până la reluarea ostilităților.

Restul acestui volum și conținutul celor care urmează sînt organizate pe grupe mari de probleme, fără ca legătura diferitelor contribuții cu respectivele teme să fie de fiecare dată evidentă. Din cel dintîi, care se intitulează: *Klassen, Verfassungen, Bündnissysteme*, nu lipsește un studiu de Edith Schönerth-Geiss privind circulația monetară a Atticii în sec. IV. Cel de-al doilea e consacrat în special epocii elenistice: *Hellenisierung, Hellenen und Barbaren*, dar cuprinde și studii despre cutare sau cutare polis metropolitană sau colonială în epoca arhaică; cel de-al treilea, de cuprins foarte variat: *Soziale Probleme, Religion und Aufklärung, Theater, Literatur, Kunst, Musik, Sport, Mode* — tratează subiecte atît de speciale ca *Die Technik der Sophokleischen Komposition im „Philoctet“* (de William Calder III) sau atît de generale ca *Griechische*

*Einflüsse auf Kunst und Gesellschaft in Rom der späten Republik und der frühen Kaiserzeit* (de Max Kunze); în sfârșit, cel de-al patrulea volum, închinat *Tehnicii, științelor și filozofiei*, pe lângă numeroase texte tratând despre fiecare din aceste grupe de preocupări, ne prezintă și unul (foarte interesant, de altminteri) despre evoluția scrisului pe piatră în Attica, între pacea lui Nicias și lupta de la Chaeronea. Cum sper s-o fi lăsat să se înțeleagă, asemenea abateri de la disciplina comună sînt inevitabile în orice întreprindere colectivă și, practic, se întîlnesc în toate publicațiile de asemenea proporții. Important, de fiecare dată, e ca fiecare contribuție să-și justifice tipărirea prin calitate și printr-o legătură fie și mai laxă cu ordinea de preocupări care a motivat lucrarea în ansamblu.

Din acest punct de vedere, poate că nu-i exagerat să se spună că volumul cel mai încheiat din lucrare e al II-lea: *Hellenisierung, Hellenen und Barbaren*, în care nu mai puțin de 18 studii de întînderi inegale prezintă, într-o ordine geografică, probleme legate de raporturile grecilor cu băștinașii într-o serie de *poleis* coloniale din Mediterana și din Marea Neagră (la care se adaugă studiul citat înainte al lui Walter Ruben despre prezența grecilor în India). Cu această ultimă excepție, imensa materie e împărțită în trei subdiviziuni închinată, respectiv, cetăților din Marea Neagră, celor din bazinul occidental al Mediteranei (fără a excepta Peninsula Iberică și țărmul de nord al Africii), în sfârșit, celor de pe coastele Traciei și ale Ioniei (dar și din Orientul achemenid). Ceea ce din capul locului izbește, în această organizare a subiectului, e lipsa unuia sau mai multor studii care să trateze despre legăturile Greciei metropolitane cu lumea colonială, înainte și după dezlănțuirea crizei care formează tema lucrării în ansamblu, și aceasta din dubla perspectivă a Greciei propriu-zise (îndeosebi Atena) și a flecărei colonii (sau grup de colonii) în parte. În definitiv, unul din temeiurile pentru care se studiază colonizarea greacă e contribuția ei la dezvoltarea metropolelor (e de ajuns să ne gîndim la rolul coloniilor din Marea Neagră în viața Atenei secolelor V—IV î.e.n. și a Miletului înainte de supunerea Ioniei); și nu mai puțin vrednice de cercetat sînt și urmările transformărilor petrecute în Grecia și Răsăritul apropiat după cucerirea lui Alexandru pentru condițiile de viață din numeroase colonii nu numai din Marea Neagră, dar și din Adriatica sau din Grecia Mare.

Acestea spuse, aș vrea să adaug că cele mai multe studii înmănunchate în volum își au justificarea lor, chiar cînd nu fac decît să prezinte rezultatele unor cercetări mai vechi — ale contributorilor sau ale altora. În paginile care tratează despre coloniile din Marea Neagră, D. P. Kallistov prezintă două expuneri: una generală, despre criza statelor-cetăți de pe țărmul de nord al Pontului Euxin în perioada elenistică, alta, specială (de un deosebit interes), despre poziția orașelor grecești în Regatul Bosporan, în care susține teza continuării tradițiilor de viață cetățenească în orașele de pe un țărm sau altul al strîmtoării Kerci, supuse regilor Spartokizi. Dintr-o perspectivă asemănătoare, Iulia Kruškol se ocupă de așezările grecești și băștinașe din regiunea Sindiké (Caucazia de nord), iar Alexandra Ștefan, de crizele alimentare în cetățile de pe țărmurile de nord și de vest ale Mării Negre în perioada elenistică, pe temeiul unui material epigrafic bogat, în bună parte histrian, publicat de mine de-a lungul ultimelor două decenii. Despre contribuția lui Vladimir Iliescu: *Die aussenpolitische Krise der hellenischen Poleis Kleinskythiens im 4. Jahrhundert v.u.Z.* (titlul nu mi se pare propriu formulat), mă mulțumesc să spun că ne oferă sub un titlu nou speculații deseori servite în articole mai vechi ale autorului, în ansamblu puțin convingătoare.

De un interes real și de o temeinicie indiscutabilă mi se par studiile grupate în secțiunea a doua a aceluiași volum, privitoare la bazinul occidental al Mării Mediterane. Aci Eugenio Manni se ocupă de populațiile pregrecești din Grecia Mare pînă la sfîrșitul sec. al V-lea, Franco Sartori (într-un memoriu nu numai întins, dar și bogat în observații metodologice și istorice), de constituțiile și clasele sociale din cetățile grecești ale Italiei de sud pînă-n sec. al IV-lea, Franco Ghinatti, de unele probleme de amănunt ale economiei agrare din cetățile abia pomenite, Mario Torelli, de relațiile grecilor cu etruscii în secolele V—IV, István Hahn (cu pătrunderea-i cunoscută) de elenizarea Cartaginei și de raporturile greco-punice în sec. al IV-lea, Monique Clavel-Lévêque, de *Marsilia greacă: dezvoltarea și dinamica unei puteri comerciale*, în sfârșit Alberto Balil, de unele aspecte social-economice ale colonizării grecești în Peninsula Iberică.

Cu studiile din secțiunea a treia (Egeea și Mediterana orientală) ne întorcem la probleme mai direct legate de istoria veche a țării noastre. În acest cadru geografic Velizar Velkov zăbovește asupra rolului coloniilor de pe țărmurile trace în secolele VI—IV, Alexandru Fol, asupra politicii lui Cotys I în legăturile lui cu orașele Greciei egeene. Dolores Hégyi, asupra orașelor ioniene în perioada dintre pacea lui Callias și cucerirea macedoneană. În continuare, după examinarea de Joachim Oelsner a unor simptome de criză în Imperiul achemenid al secolelor V—IV, Heinz Kreyszig se ocupă pe scurt de poziția orașului-cetate în Grecia și în Răsărit de-a lungul epocii elenistice.

Cum am avut grijă să-mi previn cititorii, bogăția și varietatea cuprinsului culegerii *Hellenische Poleis* mă împiedică să vorbesc cu o oarecare stăruință de toate părțile ei. Puținul

spus plină aci nu va fi fost, cred, de prisos pentru a familiariza pe cititorul român cu amploarea proiectului realizat de colegii noștri din RDG cu colaborarea atitor istorici, filologi și arheologi din toate părțile lumii. Pentru a fi conceput lucrarea și a fi dus-o la capăt cu o stăruință exemplară, editoarea ansamblului, Elisabeth Charlotte Welskopf, se învrednicește de stima și de recunoștința noastră a tuturor.

D. M. Pipidi

ALEKSANDRA WASOWICZ, *Olbia pontique et son territoire. L'aménagement de l'espace*, Paris, Les Belles Lettres, 1975. 252 p. + 132 figuri și 2 hărți afară din text (Centre de recherches d'histoire ancienne de l'Université de Besançon, 13).

În abundența literatură consacrată Olbiei în ultima sută de ani, cartea Alexandrei Wasowicz vine să umple un gol real, în măsura în care tratează un aspect al istoriei orașului încă necercetat sistematic și în măsura în care, scrisă în limba franceză, e menită unei difuziuni de care alte publicații valoroase, în limba rusă, n-au putut avea parte.

Planul lucrării mi se pare judicios conceput, în sensul că, după o introducere în care se explică țelurile urmărite de autoare și metoda de care-și propune să se slujească (puternic influențată de cercetările desfășurate la Centrul de studii despre Grecia Mare din Taranto și la Centrul de istorie veche al Universității din Besançon), șase capitole ample tratează succesiv despre: *Începuturile colonizării grecești pe limanul Bugului și al Niprului* (sec. VII—VI î.e.n.), *Originea și cea mai veche fază a cetății Olbia*, *Prima perioadă de prosperitate a acesteia* (sec. V—IV î.e.n.), *A doua perioadă de prosperitate* (sfârșitul sec. IV — jumătatea sec. II î.e.n.), *Criza statului olbian* (a doua jumătate a sec. II — sec. I î.e.n.), *Olbia în epoca romană* (sec. I—IV e.n.).

În legătură cu proiectul expus, trebuie precizat că nici o clipă autoarea nu și-a propus să scrie o istorie generală a Olbiei de-a lungul unui mileniu de viață istorică. Numeroase aspecte ale acesteia, înainte de toate structura ei socială și politică sau organizarea administrativă și instituțiile religioase, au fost cu totul lăsate la o parte, interesul ei concentrându-se, așa cum o proclamă subtitlul, asupra cadrului geografic și organizării spațiului ambiant al cetății.

Rezultatele la care Alexandra Wasowicz se oprește în tratarea materiei astfel delimitate nu se depărtează esențial de cele la care, izolat, se opriseră cercetătorii ruși ai Olbiei de un veac încoace. Meritul indiscutabil al autoarei e de a fi parcurs cu atenție această literatură imensă, de a-i fi confruntat datele cu realitățile arheologice ale Olbiei de astăzi, pe care a vizitat-o în repetate rânduri, și, plină la urmă, de a ne fi dat o sinteză valabilă, chiar dacă unilaterală.

Obiecția principală pe care cineva e tentat s-o facă unei lucrări de felul acesta e, într-adevăr, că se dispensează de a se ocupa de oamenii care timp de veacuri și-au gospodărit cum au putut orașul și teritoriul. Ni se dă o listă prețioasă a așezărilor rurale din vecinătatea Olbiei (peste 70 la număr!), fără ca din amănuntele oferite să rezulte de cine erau locuite și în ce condiții. În cetate chiar, ni se descriu cu migală transformările urbanistice de la întemeiere până-n epoca romană, fără să ni se spună în funcție de ce anume factori s-au petrecut aceste schimbări. Evident, limpede definit în introducere, planul lucrării o dispensa pe autoare să-și îndrepte atenția spre alte preocupări decât cea semnalată în titlu. Mă întreb însă dacă tocmai o asemenea problemă putea fi urmărită și rezolvată satisfăcător, câtă vreme se neglijează împrejurările istorice în care s-a petrecut amenajarea spațiului orășenesc și rural.

Orice observații s-ar mai putea face în această privință, rezultatele lucrării nu sînt, am mai spus-o, neglijabile. De la un capitol la altul, cititorul urmărește procesul de creștere, apoi de descreștere a prosperității coloniei milesiene de pe limanul Bugului, ai cărei locuitori nu par să se fi întins în nici o direcție prea departe de locul primei lor așezări. Orașul însuși se dezvoltă după un model grec (în măsura în care un asemenea model a existat — același din Grecia Mare plină-n nordul Pontului Euxin). Din acest punct de vedere, ni se spune, Olbia ar prezenta o condiție intermediară între creșterea neregulată, spontană, a cetățenilor din Grecia europeană și planificarea hipodamică proprie *apoikiilor* din Grecia Mare. Cît privește teritoriul rural, o utilizare a lui sistematică poate fi postulată începînd din sec. al VI-lea, cînd numărul așezărilor de pe ambele țărmuri ale limanului prinde să crească. Caracteristică e lipsa unei împărțiri geometrice a *chorei* (cum se întîlnește în Chersonesul Tauric) și dezvoltarea ei în funcție de condițiile istorice care în unele epoci au îngăduit, în altele au interzis „colonizarea de al doilea grad”, cum s-ar putea numi așezarea la țară a unei părți din populația orășenească. În această din urmă privință, autoarea e de altminteri discretă, nelăsîndu-ne să înțelegem dacă, în modul său propriu de a vedea, multele așezări de care am vorbit erau ale grecilor sau ale băștinașilor și, în acest din urmă caz, în ce raporturi vor fi viețuit unii cu alții. Abia dacă, dintr-o mențiune fugară la

p. 108, s-ar putea înțelege că aprobă ipoteza mea despre existența în *chora* olbiană a unei țărâni localnice dependente.

Mai multe anexe prețioase completează lucrarea, sporindu-i utilitatea. Pe lângă catalogul așezărilor rurale la care am mai făcut aluzie (p. 139—151), un index alfabetic al acestor așezări și necropole (p. 153—154), o listă a abreviațiilor folosite în citarea literaturii (p. 155—156), în sfârșit o bibliografie selectivă (p. 163—165).

Se adaugă — pe planșe de o excelentă execuție, afară din text —, o bogată ilustrație constând din planuri, hărți și fotografii de vestigii arheologice din diferite perioade. Adunarea lor trebuie să fi prilejuit autoarei multă bătaie de cap și trebuie să-i fim recunoscători pentru osteneala pe care nu și-a cruțat-o ca să ne instruiască.

D. M. Pippidi

M. GRAMATOPOL, *Civilizația elenistică*, București, Editura enciclopedică română, 1974, 341 p.

În maniera modernă a unor autori francezi, neintrecuți meșteri în dimensionarea sintezelor, Mihai Gramatopol a dăruit culturii românești o nouă carte, *Civilizația elenistică*, deopotrivă de interesantă pentru specialiști cît și pentru publicul larg. Specialiștii au la îndemînă o lucrare de referință care cuprinde aspectele esențiale din domeniul culturii materiale și spirituale a grecilor care au trăit în perioada elenistică. Comentariul asupra acestor aspecte este amplu, competent și bine pus la punct. Grăitoare în sprijinul afirmației de mai sus sînt p. 7—23, unde se află o succintă trecere în revistă a principalelor lucrări asupra elenismului, în calitatea sa de fenomen istoric și cultural, apărute între 1833 și 1965, respectiv Droysen-Toynbee. Publicul larg, iubitor de cultură clasică, este la rîndul său corect informat despre continuitățile, dar și despre schimbările intervenite în trecerea de la epoca clasică spre elenism. Se cuvine să remarcăm grija lui M. G. de a înfățișa cît mai deslușit sensurile înglobate în aria semantică a cuvîntului „elenism” pentru a le explica substratul ideologic precum și străduința sa de a explica rolul Romei în calitate de vehicul al valorilor elenistice spre timpurile moderne.

Întocmit cu acuratețe și simț al proporțiilor, capitolul despre istoria elenismului intitulat *De la cetate la imperiu* este cel mai larg ca întindere (p. 24—93). Moștenirea spirituală a elenismului autorul a înfățișat-o în cinci capitole: primele două, *Conștiința istorică a elenismului* (p. 94—123), *Etică și enciclopedism* (p. 124—156), tratează despre direcțiile de gîndire în domeniul istoriografiei și filozofiei; *Între poemul fluviu, caligrama și epigrama* (p. 157—183) înfățișează noile tendințe din mișcarea literară; *Mitul: un refugiu, un simbol sau o ironie?* (p. 184—202) pune în discuție luările de poziție și atacurile directe împotriva tradiției mitologice, în sfârșit, ultimul capitol din această serie, *Știința literaturii și literatura științifică* (p. 203—225), se referă la prodigioasa dezvoltare a științelor și la opoziția între știință și pseudoshiință. Grupul acesta echivalează, dar nu se confundă, cu un mic tratat de istoria literaturii din epoca elenismului.

A treia secțiune a cărții, cea mai izbutită după părerea noastră, datorită unei îndelungi familiarizări a autorului cu materia tratată, este de fapt un compendiu despre categoriile estetice preferate în elenism (vezi cap. *Clasicism și baroc, realism și exotism*, p. 275—289) și despre realizările artistice (*O virtuozitate a artei elenistice; artele miniaturale*, p. 290—309). Tot în această ultimă secțiune se găsește un capitol despre modul de viață urban, opus celui rustic, precum și două capitole asupra osmozei între lumea elenistică și cea romană (*Elenismul și Roma*, p. 324—332. *Zorile unui nou imperiu. Argument final*, p. 333—341). Cartea are meritul de a-l preveni de la bun început pe cititor despre riscul apropiierilor hazardate între similitudini aparente, care s-ar putea — și acest lucru s-a și întîmplat — stabili între fenomene petrecute în lumea elenismului și lumea modernă (p. 12—13). Cu atît mai greșită, atrage autorul atenția, este aplicarea unei terminologii preluate din vocabularul științific modern în comentarea unor stări de fapt a căror geneză și substanță sînt total diferite de ceea ce se petrece în lumea ultimelor două secole. Progresul tehnic actual, susținut de o adevărată explozie informațională, necunoscută în trecut, nu se poate compara cu nimic asemănător din antichitatea sclavagistă. Pornind de la acest principiu salutar al specificității, autorul depune o lăudabilă străduință în a sesiza sensul înnoirilor care înseamnă variație sau schimbare în lumea elenistică: instaurarea concepțiilor politice despre *universal* și *bună înțelegere*, estomparea, pînă la dispariție, a vechilor credințe în zei, mutațiile intervenite în toate compartimentele mitologiei grecești (mai bine-zis mutațiile intervenite în mitologeme, vezi, de pildă, p. 169), apariția „colosalului”, ca ideal estetic în locul echilibrului clasic cu dimensiuni armonioase, proliferarea unui baroc orientalizat etc. În capitolul intitulat *Între poemul-fluviu caligramă și epigramă* ni s-a părut fericită formularea „poezia,

sau mai bine-zis știința de a alcătui poeme" ... În acest capitol tot ce este scris despre opoziția dintre conformiști și anticonformiști, despre zbuciumul patetic al multor literați și poeți de a părăsi gâoacea creației clasice, este bine gândit și scris. Autorul amintește în treacăt (după T. B. L. Webster) de contribuția epigrafiei moderne la cunoașterea citorva remarcabile realizări în domeniul poeziei lirice (p. 181), dar ne miră faptul că sectorul producției literare dramatice, atât de bogat în opere ale căror fragmente au fost editate în repetate rânduri, nu se bucură de atenția cuvenită. Cartea lui G. M. Sifakis, *Studies in the History of the Hellenistic Drama* (1967) nu este cunoscută autorului. O asemenea discuție ar fi fost potrivită îndeosebi în pasajele în care este vorba despre remodelarea miturilor (p. 185 și urm.), care-l conduc pe autor spre considerații în legătură cu procesul demitizării în diferite sfere ale vieții spirituale grecești (religie, filozofie, literatură romanesacă și arte plastice). Izbutite sînt și acele pagini în care este înfățișată opoziția între „știință” și pseudo-știință sau referințele la interdependența dintre literatură și artele figurative. Expunerile cu privire la monumente și lucrări de artă, pe care autorul nu numai că le cunoaște în amănunțime, dar pentru care nutrește o sinceră și, pe alocuri, chiar ardentă admirație, sînt pline de miez și interes.

Pentru redactarea capitolelor acestei cărți, 18 în total, inclusiv *Cuvîntul înainte* și *Argumentul final* autorul a folosit o bibliografie complexă, modernă. Anumite probleme cum ar fi antinomia dintre „progres și decădere”, „grecitate și barbarie” (p. 115—121), opoziția dintre noțiunile de „clasicism” și „baroc”, lipsesc în cartea omonimă a lui Paul Petit, *La civilisation hellénistique*, Paris, PUF, 1965, cu care ar fi fost util, dacă spațiul îngăduia, să facem o comparație.

Cartea se citește cu plăcere, stilul este curgător și clar. Epuizată în cîteva zile, *Civilizația elenistică* răspunde dorinței celor ce iubesc antichitatea clasică de a se informa cît mai mult asupra evoluției formelor de viață din trecutul îndepărtat și asupra modului cum au pătruns ele în civilizația și cultura europeană. Ilustrațiile, destul de numeroase și judicioase alese, completează multumitor conținutul de idei.

A. Piatkowski

EMILIO PERUZZI, *Origini di Roma*, Bologna, Pàtron Editore, vol. I, *La famiglia*, 1970, 167 p. + 4 planșe în text; vol. II, *Le lettere*, 1973, 211 p. + 16 planșe în afara textului.

Cercetările lui Emilio Peruzzi sînt de importanță majoră datorită înnoirii pe care o aduc în aprecierea așa-numitei „perioade legendare” a istoriei romane, epocă neglijată în mod deliberat în istoriografia modernă de la Niebuhr și Mommsen încoaace.

Urmasă spiritual a lui H. Schliemann și al lui T. H. Dyer, Peruzzi socotește posibilă, împotriva scepticismului curent al cercetătorilor secolului nostru, regăsirea trăsăturilor semnificative ale societății romane în perioada ei embrionară, anterioară dominației etrusce. Descoperirile arheologice, inferențele lingvistice, datele furnizate de istoria scrierii și a armamentului, procedurile arhaice ale dreptului roman, teoriile privitoare la societatea gentilică — toate acestea se îmbină în mod armonios spre a întocmi o demonstrație cumulativă impresionantă.

Bogăția de date și de idei a acestor două volume s-ar lăsa cu greu rezumată în cîteva rânduri, de aceea vom spiciui doar ideile fundamentale care le străbat ca tot atîtea linii directoare.

Primul volum, dedicat alcătuirii *f a m i l i e i*, se bazează în ansamblu pe analiza aprofundată a numelor proprii. Autorul consideră că poate distinge între stratul (mai vechi) alban și cel (mai recent) sabin o deosebire clară de ordin onomastic: *Prisci Latini* utilizau un singur nume, pe cînd sabinii, al căror uz avea să se impună, deneau bărbatul prin prenume și nume, cel de pe urmă (mai important), avînd inițial funcția de a denota apartenența juridic-familială a individului (I, p. 7—16 și 35—48). Peruzzi crede totodată că numele lui Romulus nu reprezintă, dată fiind această opoziție inițială dintre latini și sabinii, decît un supranume (*Rom-elo-s* > *Romulus* — derivat de apartenență), dat de sabinii șefului „alban” asupra căruia propriul lor conducător T. Tatius avea, în cadrul coexistenței lor primare, o anumită precădere (I, p. 17—35).

Capitolele care alcătuiesc nucleul primului volum tratează problemele onomasticii feminine și a locului femeii în familia și în societatea protoromană. Peruzzi motivează lipsa aparentă a prenumelui feminin printr-o interdicție de vocabular, și ea de proveniență sabină: „Il fatto che il *praenomen* femminile esista ma che non si voglia usarlo, almeno in pubblico, tanto da sostituirvi un *cognomen* quando si debba identificare più precisamente la donna, fa supporre che in origine il *praenomen* femminile fosse considerato un elemento della persona al pari di una parte del corpo e perciò venisse pronunciato solo nella cerchia dell'intimità domestica” (I, p. 67). Secretul numelui feminin (al zeițelor, al orașelor, al fetelor: I, p. 67—74) și semnificația arhaică a

procedurii de percheziție *cum lance et licio* (I, p. 78—83) coroborează această supoziție, ducând la concluzia că prenumele tabu, înlocuit în mod pasager — înainte de căsătorie — cu un *cognomen* distinctiv, dispare odată cu intrarea în casa soțului, care îi dă soției numele (uneori și prenumele) său (I, p. 109).

Un scurt capitol referitor la uciderea pruncilor subliniază din nou diferența dintre riturile și obiceiurile mai primitive ale latinilor și cele mai evolute ale sabinilor (I, p. 117—127).

Primul volum se încheie cu o cercetare amănunțită a sistemului de transmitere a numelui (I, p. 129—165). Urmărind îndeaproape, după exemple, jocul numelor în trecerea generațiilor, Peruzzi observă: „il *nomen* si trasmette finché è veramente tale, cioè fintanto che indica un rapporto di soggezione giuridica in cui una persona si trova o si è trovata, oppure (come appartenente a una data generazione) si sarebbe trovata se il *pater* non fosse morto” (I, p. 139). Frapat de discrepanța dintre relația strict familială a numelor proprii și doctrina curentă asupra rolului fundamental al ginții în societățile primitive, autorul cercetează procedurile juridice care țin de autoritatea unui *pater familias*, apoi realitatea legăturilor gentilice, pentru a conchide: „Il fatto che la più antica *familia* romana non sia una famiglia naturale nel senso moderno, ma un organismo potestativo e politico, non vuol dire che sia irrilevante il modo in cui si costituisce il rapporto di soggezione all'autorità del *pater*. ... Il frazionamento del gruppo, alla morte del *pater*, in altrettante *familiae* quanti sono i di lui figli, muta gli originari rapporti giuridici, ma lascia intatti i vincoli di sangue, onde quasi superano la durata della *familia* originaria e ne oltrepassano i limiti, diventando legami tra *familiae* diverse che discendono da un capostipite comune” (I, p. 159).

O scurtă anchetă lingvistică asupra vechimii relative a numirilor implicate (*familia* și *gens*) arată în mod paradoxal prioritatea primei — cuvânt italic — și nu a celei de a doua, formație latină mai recentă, după tipul *mens*, *mons* etc. Răsturnînd raportul între cei doi termeni, autorul nu tinde totuși să nege existența unor forme de legături gentilice în perioada preistorică, ci se mărginește să arate că acestea sînt funcționalmente secundare și că nu se poate vorbi de o dizolvare a ginții în perioada istorică, ci mai degrabă despre o lungă gestare a formelor supra-familiale, neajunsă niciodată la cristalizare în forme sociale decisive și stabile, care să fi fost moștenite ca atare de către diversele populații indo-europene<sup>1</sup>.

Volumul al doilea este dedicat influenței culturale grecești, în primul rînd în domeniile ce țin de arte, meșteșuguri și mijloace militare. Cercetările particulare întreprinse în fiecare capitol ținesc spre același țel: demonstrarea anteriorității influenței grecești față de cea etruscă (din epoca Tarquiniilor). Lipsit de dovezi arheologice peremptorii, autorul este silit să se bazeze mai mult pe informațiile derivate din tradiția romană a analiștilor (și regăsite mai ales la Tit-Liviu, la Dionis din Halicarnas și la Plutarh) și pe diverse reprezentări picturale, căutînd astfel să depășească ceea ce el numește „le scorie della inveterata concezione sulle origini etrusche di Roma” (II, p. 11), prin reliefarea în conformitate cu tradiția — considerată *ipso facto* demnă de încredere — a tuturor influențelor premergătoare dominației etrusce.

Prima certificare a acestei idei pornește de la informația conform căreia tinerii albați (în speță Romulus și Remus) își făcuseră educația la Gabii, deprinzînd (τῆν) Ἑλλάδα παιδεύαν și (τῆν) χρῆσιν ὅπλων Ἑλληνικῶν (Dion. Hal., I, 84, 5). În două capitole întinse, Peruzzi caută să întărească această afirmație prin confruntarea ei cu alte pasaje mai puțin explicite și, mai ales prin reluarea etimologiilor grecești de perioadă străveche ale unor cuvinte de civilizație semnificative, a căror preluare stilcită ar ilustra tocmai scăderile naturale unei epoci de asimilare culturală<sup>2</sup> (II, p. 16—71).

Sustînd apoi existența în perioadă „romulea” a unor inscripții celebrative (II, p. 81—91), Peruzzi este de părere că „queste iscrizioni, solenni ma destinate al pubblico, e nel caso dell'epigrafe di Romolo con una funzione onoraria certo non priva di intenzioni politici, denotano l'esistenza nell'*urbs* di una classe colta che conosce le lettere greche, e l'uso della scrittura per i fatti degni di essere tramandati” (II, p. 91).

Aceeași idee străbate și capitolul următor, referitor la textul armistițiului dintre Roma și Veii, despre care Dionis din Halicarnas spunea că ar fi fost săpat în piatră, în dublu exemplar, și expus în ambele cetăți; Peruzzi subliniază deci din nou rolul jucat de scriere în relațiile externe ale statului „romulean” (II, p. 93—105).

<sup>1</sup> Ipoteza lui Peruzzi completează astfel în mod fericit observațiile lui Emile Benveniste referitoare la vizibilele diferențe de formă și de sens dintre derivatele *prima facie* strîns legate de la radicalul \**gen-* și anume lat. *gen-ti-s*, gr. γέν-ος, av. *zan-tu-*, scr. *jan-tú-* (*Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, 1969, I, p. 314—319).

<sup>2</sup> Acestea sînt: *littera* < διφθέρα (II, p. 16—24), *elementa* < ἐλέφαντα (II, p. 29—38), *stilus* < στῦλος (II, p. 38—40), *cera* < κηρός (II, p. 44—47) și *legere* ‘a citi’ < λέγειν ‘a citi tare’ (II, p. 48—53).

Nucleul argumentației celui de al doilea volum este însă legat de *libri Numae Pompilii* (II, p. 107–143); descoperite întâmplător, în 189 î.e.n., rolele de papirus perfect conservate în învelișul lor compact de ceară au ajuns curînd în mâinile magistraților romani, care au dispus arderea lor, pentru a evita speculații politice nedorite în acea perioadă de turburare civilă. În examinarea informațiilor privitoare la această descoperire Peruzzi întreprinde o analiză deosebit de amănunțită și de erudită asupra materialelor și a tehnicilor de scriere curente în epoca arhaică.

Un scurt capitol, intitulat *Il catasto pompiliano* (II, p. 145–153), caută să stabilească veridicitatea cadastrului întocmit de Numa, în lumina informațiilor furnizate de Dionis din Halicarnas. Analogia tipologică cu cadastrul de la Pylos îl face pe autor să conchidă: „È questa la prima testimonianza romana dell'uso della scrittura per fini amministrativi, e consente di misurare quale diffusione ed importanza abbiano acquisito gli 'Ελληνικά γράμματα dalla prima alla seconda metà del sec. VIII, nella società sabina e, quindi, nell' agreste Latium“ (II, p. 153).

În perspectiva acestei ipoteze, pornind de la un pasaj important din Tit-Liviu (1,20, 5–7), Peruzzi urmărește să stabilească transmiterea prin copii *exscripta exsignataque* („transcriere și autentificate“) a normelor sacre pompiliane, publicate ulterior de către Ancus Martius (II, p. 155–173).

Volumul al doilea se încheie printr-o atentă reconsiderare a tradiției referitoare la anele pontificilor (II, p. 175–207). În ansamblu, argumentarea deosebit de complexă a autorului pornește de la următorul postulat: existența unei redacțiuni primare, de „uz intern“ a anelelor, afișate ulterior pe *tabulae dealbatae* spre luarea publică de cunoștință. Incendiul galic ar fi distrus deci doar colecția de copii pe lemn, nu și varianta inițială, care a putut fi cunoscută direct de vechii analiști (II, p. 200–201). Dînd astfel din nou crezare tradiției, chiar dacă este conștient de existența reală a interpolărilor și a falsurilor<sup>3</sup>, Peruzzi încheie: „La storiografia romana, secondo quella tradizione, comincia *ab initio rerum Romanarum* ed assume forma di *annales* con l'istituzione dei pontifici: / *annales maximi* che si continuava a stendere per quasi sei secoli, fino al pontificato di P. Mucio Scevola, e che, nell'edizione canonica curata da questi, sono direttamente consultati ancora da Verrio Flacco nell'età augustea. E di ciò si deve tener conto, pur senza accettare i dati della tradizione con fede tanto cieca quanto cieco sarebbe un preconetto rifiuto“ (II, 206–207).

Ambele volume, tipărite într-o formă grafică deosebit de elegantă și de plăcută, cu rarissime greșeli de tipar<sup>4</sup>, sînt însoțite de numeroase planșe care aduc în sprijinul textului imaginea unor picturi și a unor inscripții arhaice, a unor fragmente de arme și de vase implicate în argumentările autorului.

Fără îndoială, o întreprindere de anvergura celei abordate de către Emilio Peruzzi nu poate fi scutită de exagerări de interpretare sau de scăpări de detaliu. Însăși minuția cercetătorului, care îl îndeamnă să aprofundeze toate detaliile chestiunii tratate<sup>5</sup>, deschide posibilitatea unor erori de informație sau de apreciere. Astfel, de pildă, pare pripită acceptarea corecturii deformante *ieiunius* a lui Orsini în semnificativul pasaj din *Legile* lui Cicero (1, 6), unde manuscrisele poartă de perfect acord textul *annales pontificum maximorum quibus nihil potest esse iucundius* (Peruzzi, I, p. 37); de asemenea, nu putem vedea în *liber* o adaptare a gr. βιβλος (II, p. 140)<sup>6</sup>; apoi, față de acuratețea altor argumentări lingvistice, acceptarea totală, drept „ineccepibile“ a etimologiilor propuse cîndva de Bezenberger: *pontifex* < \*i.e. *kwentō*- ('sfînt'), atîta vreme cît lat. *p-* nu poate proveni din i.e. \**k<sup>w</sup>*-, care dă în mod normal *qu-* (II, p. 156, n. 3). Totodată, nu putem să nu reproșăm autorului lipsa oricăror referiri la vasta bibliografie a adversarilor tradiției legendare: un secol și jumătate de onestă îndoială, a cărei îndreptățire este certificată de cercetările semnate de Mommsen, Pais, Beloch, Grenier, Homo<sup>7</sup>, nu poate fi la rîndul său ignorat cu titlu de represalii.

Asemenea obiecții nu sînt însă de natură să respingă *de plano* argumentarea lui Peruzzi. Desigur, nici un cititor al volumelor lui nu va putea fi de acord cu autorul asupra tuturor ipoteze-

<sup>3</sup> Cf. II, p. 201 și 204.

<sup>4</sup> În citatele grecești: ἦν pentru ἦν (I, p. 53, r. 8); ἐπη în loc de ἐπη (II, p. 28, r. 14); este straniu acordul „le quali ... non sono più *dies nefastus*“ (II, p. 172).

<sup>5</sup> Chestiuni lingvistice în legătură cu tabu-ul lingvistic, ce sînt *nundinae*, în legătură cu publicarea anelelor pontificilor etc.

<sup>6</sup> Originea siriacă a lui βιβλος/βύβλος și cea egipteană a lui πάπυρος par destul de bine stabilite (cf. H. Frisk, *Griechisches Etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1954–1970, I, p. 235 și II, p. 472) pentru a mai fi nevoiți să le considerăm drept „di origine oscura“ (II, p. 139).

<sup>7</sup> Și, mai recent, E. Gjerstad, J. Heurgon, E. Gabba, A. Alföldi (cf. de ex. *Les origines de la république romaine*, Vandoeuvres-Genève, 1967).



lor susținute de acesta ; mai mult, unii nu-și vor putea depăși neîncrederea față de poziția adoptată de el nici la capătul lecturii celor două tomuri. Totuși, ținuta demonstrațiilor fundamentale și erudiția digresiunilor secundare nu pot să nu impună chiar și adversarilor ideilor expuse în ele. Dosarul prăfuit al primelor secole de existență ale Romei se află astfel redescris de o mână întreprinzătoare : nici o cercetare viitoare asupra originilor Romei nu se poate dispensa de o luare de atitudine față de cercetările lui Peruzzi, căci, dintre două rele, cel mai mic este acela de a căuta totuși firul cit de subțire al adevărului în hațșul aparent inextricabil al tradiției. Dacă socotim că legenda originilor nu trebuie pur și simplu ignorată — și așa s-ar cuveni să facem — calea de urmat ne este arătată de începutul, poate prea îndrăzneț, pe care l-a făcut Emilio Peruzzi.

Dan Slușanschi

ROBERT ÉTIENNE, *Les Ides de Mars. L'assassinat de César ou de la dictature ?* Paris, Ed. Gallimard/Juillard, 1973, 209 p. (Coll. „Archives”)

Colecția „Archives” condusă la editurile pariziene Juillard și Gallimard de către Pierre Nora și Jacques Revel, reprezintă un tip nou de popularizare, punând în contact publicul larg nu cu rezultatele elaborate ale cercetării, transcrise pentru uzul nespecialiștilor, ci cu dosarul problemei, cu izvoarele și mărturiile directe asupra evenimentului. Deschisă, în 1964, cu o culegere de texte contemporane revoluției din 1789, colecția a parcurs probleme importante și variate din cele mai multe epoci istorice. Antichitatea — antichitatea romană, mai exact spus — este din nou reprezentată acum, după dosarul alcătuit din Claude Nicolet asupra reformelor Gracchilor, de alerta contribuție a lui Robert Etienne, care repune în discuție *Ideile lui Martie*.

Atît celebritatea excepțională a evenimentului, cit și nedumeririle statornice pe care le-a stîrnit, justificau o dezbateră, și aceasta e condusă frumos și inteligent de Robert Etienne. După o foarte detaliată „cronologie cezariană”, cartea se deschide asupra unei întrebări fundamentale — cel puțin pentru propriul ei obiect : *Un dossier sans espoir ?* se întreabă autorul, referindu-se, cum precizează de îndată, nu la constatarea oficială și limitată a evenimentului asasinării lui Caesar, ci la multiplele înlănțuiri cauzale posibile și la nenumăratele incertitudini cu privire la semnificația acestui eveniment. Izvoare parțiale și pîninoare, alături de mituri durabile și pentru noi, nu numai pentru antici, fac ca problema să fie încă susceptibilă de discuții. Fără a dispune de o informație nouă, Robert Etienne nădăjduiește a dispune de o optică nouă, permițîndu-i, „cu prețul unei severe discipline intelectuale, să smulgă unui tablou pălit straturile numeroase care îl ascund, pentru a regăsi culorile autentice și deci noi” (p. 22).

O schiță rapidă a istoriei Romei în vremea lui Caesar, și a lui Caesar în veacul său, face tranziția între aceste rînduri programatice și realizarea lor prin prezentarea mărturiilor directe. Acestea se grupează în trei capitole centrale, cu titluri sugestive și nu lipsite de vivacitate — *Cinci autori în căutarea unui personaj* (Nicolaus din Damasc, Suetoniu, Plutarh, Appian, Dio Cassius), p. 27—148; *Douăzeci și patru de conjurați fără un program* (p. 149—174); *Un monarh fără diademă* (p. 175—195). Concluziile anchetei, în fine, sînt grupate în ultimul capitol : *Un crime sans utilité ?* care sintetizează opțiunile lui Robert Etienne. Cartea se încheie cu două note topografice (*Roma lui Caesar* cu o hartă, și *Curia lui Pompei*, cu o planșă, p. 201—204) și cu o listă de izvoare — ediții și comentarii — și elemente de bibliografie (19 titluri). Între comentariile textelor fundamentale, constatăm cu plăcere prezența lucrării din 1933 a prof. N. I. Barbu, *Les sources et l'originalité d'Appien dans le deuxième livre des Guerres civiles*. Volumul cuprinde și cîteva ilustrații : fotografia unui bust al lui Caesar, comentat cu un citat din Suetoniu, planuri și fotografii din for, un portret al lui Brutus, un portret în intalie a lui Cassius, două monede ale lui Caesar, reproducerea tabloului lui Réattu și trei fotografii de spectacole de teatru și film.

Am insistat atît asupra acestei prezentări, deoarece ni se pare elocvent însuși felul în care materia e organizată, pentru interesul și ecoul pe care abordarea directă și „demitizată” a unui moment într-atît de paradigmatic și familiar le poate suscita în rîndurile unui public larg și divers. Metodologic vorbind, prezentarea și comentarea textelor nu e numai atractivă, ci și corectă, traduceri fluide din textele antice fiind urmate de comentarii substanțiale, subliniind particularitățile fiecăruia dintre autori, concepțiile lui generale; veracitatea și soliditatea informației, cu ajutorul căreia se alcătuiește minuțios „dosarul” fiecăruia dintre

conjurați și se încearcă pătrunderea mobilurilor fiecărei acțiuni, schițându-se astfel o mitologie a tiranicidului și un portret entuziast al eroului cărții, care rămîne, evident, Caesar.

„Dosarul” este așadar nu numai interesant, ci și bine alcătuit; dincolo de numeroasele observații personale, pertinente, adesea subtile (v. de exemplu concluziile capitolului referitor la conjurați), ansamblul cercetării e deosebit de sugestiv. Demonstrația lui Robert Etienne este pasionată și convingătoare. Asasinarea lui Caesar a fost întrucâtva o fatalitate a propriei sale naturi: conjurații acumulasă un număr important de resentimente personale, găsindu-și în fanatismul lui Brutus și în mitul tiranicidului, deosebit de vivace la Roma, pretextul moral necesar înnoibilării unei crime politice fără perspectivă; Caesar nu justifica direct, prin veleități regale, o asemenea măsură, dar, dotat cu o personalitate de excepție, ajunsese să ocupe un loc atît de singular încît bloca orice perspectivă de guvernare pentru optimați. Oamenii noi, o nouă ierarhie politică, un dictator atotputernic și vizionar, toate acestea precipită un soi de crimă rituală, căreia nu-i urmează, în fapt, nimic. Incapabilă să refacă o nouă republică, conjurația nu izbuteste decît să indice viitorilor cezari ce nu trebuie să facă.

Cartea, dedicată memoriei lui André Piganiol, citează către sfîrșit cuvintele acestuia: Caesar „périt victime de cette solitude, dont il parait avoir éprouvé l'impression décourageante”.

Concluziile cercetării dătoresc, în fapt, și lui Piganiol, și lui Jérôme Carcopino, și altor mari istorici ai Romei, mai mult poate decît ne-ar fi lăsat să bănuim primele sale pagini. E foarte probabil că, în limitele subiectului, nici nu se putea merge mult mai departe, și că o soluție neașteptată pentru specialiști nu se putea spera. Poate că, sub acest aspect, o anume modernitate limitată la expresie nu era indispensabilă, ea reflectînd mai degrabă o aderență sporită la vocabularul preferat al publicului cultivat francez decît inovații radicale de concepție. Oricum, cartea reprezintă o agreabilă introducere în materie, aduce publicului texte relevante nu numai pentru sfîrșitul dictaturii lui Caesar, ci pentru întreaga epocă, și o face fără umbră de pedanterie, cu inteligență, vivacitate și talent.

Zoe Petre

JEAN-MARIE ENGEL, *L'Empire Romain*, Paris, Presses Universitaires, 1973, 128 p. („Que sais-je?”, 1536)

În colecția „Que sais-je?” apar de regulă sinteze elementare, destinate popularizării cunoștințelor din diferite domenii. Totuși uneori asemenea lucrări depășesc nivelul informației generale și pot fi consultate util și de specialiști. Acesta este tocmai cazul lucrării la care ne referim, datorată unui conferențiar de la Universitatea din Dijon, autor al unei strălucite teze de doctorat asupra lui Tacit.

De data aceasta, J.-M. E. ne oferă o trecere în revistă, obligatoriu limitată, asupra Imperiului Roman. De altminteri, savantul francez preferă să zăbovească exclusiv asupra primelor secole, adică asupra perioadei denumite *Le Haut Empire*. Cartea este divizată în capitole și subcapitole. Iată titlurile celor dintii: *L'héritage d'Auguste*, *Vue générale sur le premier siècle*, *Les empereurs julio-claudiens et flaviens*, *Les réflexions de la fin du siècle*, *Vue générale sur le deuxième siècle*, *Les empereurs Antonins (98—192)*. Urmează concluziile și o bibliografie sumară. Cum rezultă chiar din enumerarea titlurilor de capitole, J.-M. E. începe cu o imagine de ansamblu a bazelor puterii imperiale, pentru a înfățișa în continuare problemele importante și istoricul celor două secole, intercalînd și o analiză a întrebărilor și răspunsurilor sociale, politice și moral-ideologice, suscitade de criza de creștere care a marcat primul secol al imperiului roman.

Cadrul limitat în care se desfășoară panorama rapidă a lui J.-M.E. nu este deloc prielnic sugestiilor și ideilor originale. Totuși ele nu lipsesc cu desăvîrșire și sînt indeobște exprimate cu subtilitate și multă competență: menționăm astfel explicarea eforturilor întreprinse de Nero și de Commodus spre a-și atrage simpatia spectatorilor — și a se manifesta pe scenă sau în arenă — prin dorința lor de a evita repetarea conflictului dintre plebea urbană și Caligula, precursorul lor politic (p. 24). În special analizele psihologiei colective, cum sînt cele din subcapitolele *Le mal du siècle* (p. 31—34) și *La crise de 69* (p. 59—61) ni se par deosebit de pătrunzătoare, conduse cu finețe, eleganță și claritate. Autorul atestă o bună cunoaștere a celor mai importante cercetări asupra primelor două secole de imperiu roman, dintre care alege adesea tezele cele mai interesante, cum este, de pildă, cea care stabilește analogii esențiale între caracterul monarhiei augusteice și relația tradițională patron—client (p. 9—10). Remarcăm de asemenea locul relativ important acordat politicii externe romane, din păcate adesea neglijate de cercetători.

Desigur densitatea caracterizează cu prioritate sinteza lui J.-M. E. În cît mai puține pagini (imprintate de altfel concentrat și adesea cu petite) și cuvinte se spun clar cît mai multe lucruri. Totodată, autorul găsește mijlocul de a insera anecdote și citate semnificative, care facilitează lectura și conferă profunzime discursului său: claritatea iscusită se evidențiază pretutindeni.

Nu este mai puțin adevărat că, repetăm, privelistea asupra imperiului roman apare prea concentrată. Autorul nu neglijează în general înfățișarea economiei epocii, dar aceasta din urmă lipsește aproape complet din primul capitol. Formulările sînt uneori prea rapide (p. 9: le „dominal” est donc inclus dans le „principal”) sau acceptă prea ușor teze tradiționale, consacrate (p. 57: anul 62 ar constitui o cotitură în evoluția domniei lui Nero; pp. 123—125: după sfîrșitul Antoninilor ar urma un declin profund și destul de brusc). Dar concizia impusă de caracterul colecției unde a apărut cartea impune asemenea compresii excesive ale expunerii, de altminteri rare într-un discurs în general nuanțat cu privire la începuturile imperiului roman. Cartea lui J.-M. E. poate interesa profund orice categorie de cititori.

Eugen Cizek

PIERRE SALMON, *Population et dépopulation dans l'Empire Romain*. Bruxelles, Latomus, 1974, 184 p. (Coll. Latomus, 137).

Studiul consacrat de Pierre Salmon problemelor de demografie a Imperiului roman examinează sistematic și minuțios ansamblul direcțiilor unei cercetări de acest tip, precum și valoarea și limitele documentării utilizabile în acest sens.

După o introducere metodologică, lucrarea examinează mai întîi populația — la Roma (p. 11—22) și în imperiu (p. 23—40) —, apoi regimul demografic (p. 40—113), în sfîrșit problemele declinului demografic în imperiu (p. 114—172). Cartea se încheie cu un scurt capitol de concluzii (p. 173—183).

În legătură cu populația orașului Roma, autorul începe prin a lua în discuție principalele estimări ale predecesorilor săi, variind între cifra de 250.000 locuitori propusă de Ferdinand Lot<sup>1</sup>, și cea de 1.600.000 locuitori, după aprecierile lui Giuseppe Lugli<sup>2</sup>, corelate cu variațiile suprafețelor locuite ale orașului, cu distribuțiile de grîne sau de alte alimente. Concluzia autorului e severă, dar îndreptățită: „Toutes ces théories révèlent la même faiblesse, on doit toujours compléter un effectif partiel soit par un chiffre basé sur une pure hypothèse, soit sur des parallèles modernes” (p. 21); personal admite (p. 22) ca foarte probabilă o populație de peste 500.000 locuitori, fără a socoti posibile mai multe precizări.

Dificultățile pe care le ridică o estimare științifică a numărului populației pentru un singur centru, și acela dispunînd de o atare abundență documentară, precum și atitudinea salutar riguroasă a autorului, lasă să se bănuie de la bun început piedicile care se ridică în calea unui excesiv optimism în legătură cu estimările privind aria întregului imperiu. Pornind de la studiul capital al lui J. Beloch, și examinînd în detaliu toate discuțiile care i-au urmat, autorul exprimă concluzii încă și mai sceptice. Reluînd și rezervele și încheierile exprimate cîndva de Marc Bloch, Pierre Salmon socoate că „orice evaluare a populației lumii romane... sau a diferitelor sale părți, este imposibilă”<sup>3</sup>.

Cercetarea pare a se afla pe un teren mai ferm odată cu abordarea problemelor regimului demografic — nupțialitate, natalitate și mortalitate. În privința căsătoriilor, autorul examinează cu minuțiozitate regimul nupțialității încă de la începuturile republicii, sesizînd de pe-atunci unele tendințe care se vor dezvolta în epoca republicană tîrzie, și care se adună într-o criză a căsătoriei legitime în înalta societate romană; manifestă încă din secolul II î.e.n., această criză avea să continue și să se agraveze, în pofida legislației matrimoniale și nataliste a lui Augustus și a severității unora din împărați. Autorul invocă — uneori chiar citează — texte elocvente în acest sens, opunîndu-le și citeva elogii edificatoare ale unor matroane ireproșabile, și mai cu seamă încercînd să afle în ce măsură aceste concluzii pot și trebuie să fie

<sup>1</sup> F. Lot, *La fin du monde antique et les débuts du Moyen Age*, Paris, 1927, p. 80 sq.

<sup>2</sup> G. Lugli, *Aspetti urbanistici di Roma Antica*, Rend. Pont. Ac. Arch., XIII, 1937, p. 73—98.

<sup>3</sup> M. Bloch, *Les invasions*, Annales, VIII, 1945, p. 18, citat de P. Salmon la p. 39.

extinse dincolo de Roma și de clasa dominantă. Rezultatul convingător, întemeiat nu numai pe argumente de bun simț, ci și pe texte literare și epigrafice, distinge plebea romană de aristocrația provincială și pe locuitorii orașelor de cei ai satelor.

Pornind de la aceleași grupuri dominante de la Roma e luată în discuție și problema natalității, apreciată în ansamblu ca scăzută; discuția e aprofundată prin studii speciale privind cauzele, voluntare sau involuntare, ale acestei situații, precum și reacția creștină la practicile de limitare a natalității (sub dublul aspect al teoriei și al influenței ei asupra familiilor).

În sfârșit, problema mortalității este examinată mai întâi sub raportul pertinentei izvoarelor și al credibilității statisticilor, autorul relevând, iarăși, insuficiența lor globală și mai ales faptul că reprezentarea epigrafică nu corespunde decât parțial structurilor reale ale populației. Pierre Salmon subliniază mai cu seamă pricinile economice și sociale care fac ca inscripțiile funerare să nu fie întotdeauna apte pentru o tratare statistică, nici în privința vârstei, nici a proporției sexelor, nici a mortalității infantile. Autorul remarcă de altminteri că nici la extremitatea opusă a vîrstelor lucrurile nu sînt mai limpezi, citind studii care relevă longevitățile extravagante de peste 160 de ani; tuturor acestor limite li se adaugă uzanțe regionale variabile în legătură cu menținerea vîrstei decedatului.

Luînd apoi în considerare ipotezele cercetării moderne, autorul examinează principalele studii de demografie diferențială, globală sau pe regiuni, subliniind încă o dată caracterul conjunctural al acestora.

În sfârșit, autorul se ocupă de structura populației romane, în cazul particular al Egiptului, unde sintetizează concluziile lui M. Hombert și Cl. Préaux.

Capitolul consacrat depopulării imperiului studiază efectele conjugate ale nivelului scăzut al natalității, ale mortalității ordinare (luînd în discuție igiena, nivelul general al medicinei și bolile endemice) și extraordinare (epidemii, războaie și catastrofe).

După o privire de ansamblu asupra situației Greciei elenistice, autorul examinează influența sclaviei asupra depopulării și rolul crizei demografice în criza imperiului. Investiția continuă în legătură cu Italia, pentru care autorul adoptă aceeași atitudine nuanțată și critică, subliniind că ideea unei depopulări constante nu e acceptabilă ca atare, și că pricinile deosebit de variate ca malaria ori războiul au putut fi compensate temporar sau durabil — de pildă de instituirea colonatului. Pentru provincii, autorul examinează mai întâi catastrofele demografice: epidemia antonină, pe care acrimia cercetării o scoate în bună măsură din cauză (cf. p. 138); criza secolului al III-lea pentru care se acceptă în principiu o mortalitate excepțională („nașterile, care egalau sau probabil depășeau decesele au putut diminua — în decursul a două sau trei generații — într-atît încît să devină insuficiente pentru a compensa puternica mortalitate manifestată în regiunile occidentale, ale imperiului roman” — p. 152). Dimpotrivă, pentru secolele IV și V, autorul consideră că lumea rurală măcar cunoaște o creștere importantă a natalității, alături de unele zone urbane (nordul și centrul Italiei, Africa de nord în secolul IV, Gallia la începutul secolului V, precum și întreaga parte orientală a imperiului — poate cu excepția Greciei). În pofida ezitărilor de doctrină, creștinismul pare să fi sfîrșit prin a favoriza acest spor de natalitate.

Concluziile cărții subliniază încă o dată acrimia indispensabilă într-o cercetare demografică, precum și necesitatea unei aprecieri diferențiate, pe regiuni și ținînd seama de structurile sociale ale societății examinate. Precizînd rezultatele analizei cu privire la raporturile între situația demografică și criza societății sclavagiste (analiză, în fapt, mai puțin clar condusă decât altele), autorul ajunge la încheierea că depopularea nu poate fi absentă în acest proces, dar că ea reprezintă o cauză secundară, derivată și agravantă, nu determinantă, în prăbușirea imperiului roman.

Prezentarea destul de amănunțită a cărții lui Pierre Salmon pune în evidență, nădăjduiesc, meritele unei cercetări ținînd de un domeniu dintre cele mai actuale ale istoriografiei. Cu moderație și spirit critic, autorul a relevat atît materialul documentar utilizabil cît și limitele acestuia, într-o perspectivă științifică, dar nu tehnicistă, punînd în lumină raporturile reciproce dintre structurile sau cuantumul populației și ansamblul vieții sociale și politice a imperiului. Solidă prin informație, lucrarea e convingătoare, limpede și precisă, reprezentînd fără îndoială o contribuție însemnată într-un domeniu deosebit de important al cercetării istorice.

*Zoe Petre*

MARIA SILVIA BASSIGNANO, *Il flaminato nelle province romane dell'Africa*. Roma, „L'Erma” di Bretschneider, 1974, 430 p. in 8° (Università degli Studi di Padova. Istituto di Storia antica, XI).

Despre flaminat îndeobște și despre rostul și rolul celor trei *flamines maiores* (*Dialis, Martialis, Quirinalis*), sau despre modelul lor indo-european, care presupune existența la origini a unei tripartițiuni funcționale a societății romane în triburi de preoți, de războinici și de agricultori, Georges Dumézil a scris în ultimele trei decenii mai multe cărți docte și ingenioase, care au reînnoit în multe privințe cunoștințele noastre despre religia Romei arhaice. În schimb, despre aceeași preoție, așa cum se întâlnește într-o vreme mai nouă, despre raporturile ei cu alte sacerdoții și în special cu cultul imperial din primele veacuri ale erei noastre, sîntem reduși la susțineri discutate și discutabile, al căror șir începe cu un veac în urmă și care pînă astăzi n-au dus la răspunsuri acceptate de toată lumea.

Cei ce-au scris pînă acum în această materie, de la Mommsen și Hirschfeld pînă la istoricii mai noi ai religiei împăraților — Kornemann și Geiger, ori Robert Étienne și Donald Fishwick — au avut la dispoziție un material documentar redus, care între timp a mai crescut fără să poată oferi totuși răspunsuri satisfăcătoare la multele întrebări pe care le-am înșirat. În aceste condiții, cartea pe care-o semnalez a Mariei Silvia Bassignano, de la Institutul de istorie veche din Padova, își propune un îndoit scop. Pornind de la constatarea că în provinciile africane ale Imperiului numărul documentelor epigrafice referitoare la flămîni e deosebit de mare și că varietatea lor de conținut se lasă greu stăpînită fără o cercetare a întregului material, lucrarea stringe laolaltă inscripțiile de orice categorie în care sînt menționați flămîni ori familiile lor, cu specială luare aminte la titulatură, *cursus honorum* și relațiile dintre demnitățile religioase și civile. Rînd pe rînd ni se dau astfel — clasate după provincii și, în cadrul fiecărei provincii, după centre urbane — listele flămînilor locali însoțite de comentarii despre fiecare personalitate citată și de tablouri sinoptice a căror consultare permite o orientare rapidă în problematica fiecărei regiuni. *Provincia Tripolitana, Provincia Byzacena, Provincia Proconsularis, Provincia Numidia, Mauretania Sitifensis, Mauretania Caesariensis, Mauretania Tingitanensis* (în termeni moderni: Lybia, Tunisia, Algeria și Marocul) sînt astfel trecute în revistă și examinate cu grijă, înainte ca, pe baza altor analize, autoarea să ne prezinte concluziile la care se crede îndreptățită să se oprească.

Calitatea de *flamen*, fără altă calificare, apare în texte legată de funcțiuni civile ca decurionatul și questura, altfel spus cu *munera*, nu cu magistraturi propriu-zise. În schimb, flaminatul perpetuu e asociat cu edilitatea și duumviratul, ceea ce de bună seamă denotă două trepte diferite ale ierarhiei. În același sens pledează și împrejurarea că flămîinii perpetui sînt de foarte multe ori cavaleri și că, nu o dată, inscripțiile le atribuie și alte sacerdoții municipale. Din pricina neclarității izvoarelor, mai puțin limpezi sînt încheierile ce se pot trage în legătură cu așa-ziii flămîni anuali. Oricum condiția lor e mai modestă, iar ierarhia (în ordine descendentă) ar putea fi: flămîni perpetui, flămîni, flămîni anuali. De notat, iarăși, că o ierarhie identică se observă pe planul curiilor, de unde se înțelege că organizarea sacerdotală anterioară cuceririi romane va fi prezentat trăsături care făceau adoptarea flaminatului lesnicioasă.

În privința flaminatului legat de cultul imperial, numărul documentelor africane e surprinzător de mic. În cele mai multe cazuri e vorba de împăratul pe tron (*flamen Augusti*), dar nu lipsesc nici textele unde e pomenit cite un *flamen diui Augusti*, fără a putea preciza de fiecare dată dacă aluzia e la Augustus însuși sau la alți *diui* mai recent. De o popularitate deosebită par să se fi bucurat, din acest punct de vedere, Septimius Severus și familia lui. De reținut, de asemeni, numărul mare al romanilor reprezentați în listele de flămîni imperiali, de fiecare dată recrutați din ceea ce s-ar putea numi aristocrația locală. Împreună cu considerarea îndeobște manifestată de autoritățile imperiale flămînilor și familiilor lor (fiii de flămîni devin deseori cavaleri, iar uneori pătrund în Senat) e o dovadă că în ochii romanilor, mai presus de aspectu-i religios, flaminatul îmbracă o semnificație politică.

O amplă bibliografie și numeroși indici amănunți completează și ușurează consultarea lucrării, care continuă cu cînte seria publicațiilor editate de Institutul padovan de istorie veche.

D. M. Pippidi

M. A. LEVI, *Nerone e i suoi tempi*, ristampa con nota di aggiornamento, Milano, Istituto Editoriale Cisalpino-La Goliardica, 1973, XII + 234 p.

Publicată pentru prima oară în 1949 — dar nerecenzată în paginile Studiilor clasice — cartea profesorului Mario Attilio Levi a devenit de multă vreme una dintre lucrările importante asupra secolului I e.n. în general și asupra epocii lui Nero în particular. De aceea considerăm binevenită reeditarea ei.

Cartea începe de data aceasta cu o foarte interesantă notă recentă asupra căreia ni se pare necesar să zăbovim. Nu numai că M. A. L. întreprinde aici o judicioasă trecere în revistă a lucrărilor mai importante asupra timpurilor lui Nero — apărute după anul 1949 —, dar introduce și discută unele idei esențiale pe care i le-a sugerat îndelungata investigare a epocii în cauză. Semnalăm conceperea poeziei ca reflex psihologic, ca expresie spirituală a unei stări de fapt, corelată cu recunoașterea necesității înțelegerii în profunzime a literaturii epocii neroniene (p. V—VI). Se adaugă la aceasta aprecierea vieții culturale în conexiune strânsă — am spune dublă — cu demersurile politice ale vremii (p. X), ca și sublinierea influenței exercitate de grupul antonian, grup coerent, în cadrul domniilor iulio-claudiene (p. IX și XI). Sînt numai cîteva idei interesante, vehiculate în această prefată.

Textul reeditat este în general cunoscut. Reamintim că M.A.L. începe cu un capitol introductiv consacrat izvoarelor, pentru a înfățișa apoi succesiv idealurile politice și viața culturală, începuturile principatului neronian, sfîrșitul concordiei ordinilor, politica externă, criza de autoritate. Înfațișarea faptelor este chiar mai cronologică decît lasă să se vadă această scurtă enumerare a titlurilor de capitole. La vremea sa, cartea lui M. A. L. a constituit de altfel cea dintîi sinteză asupra epocii neroniene, care să fi încercat o viziune coerentă a semnificațiilor ideologice. Așa cum se subliniază în nota introductivă „tutto non si riduce al conflitto, esistente ma non unico, fra il Cesare e il senato (p. VIII)”. Continuînd eforturile lui G. Schumann, profesorul Levi a subliniat importanța elementului greco-elenistic în concepțiile și acțiunile epocii neroniene: influență uneori contestată de alți cercetători, dar totdeauna fără argumente serioase. De altminteri, argumentațiile lui M. A. L. se prezintă totdeauna clare, construite cu remarcabilă sagacitate.

Desigur, imaginea literaturii și sensurilor ei apare relativ sumară. De asemenea, mult mai complexe decît în volum se prezintă sursele asupra timpului, cauzalitatea eșecului experienței lui Nero și evoluția acesteia din urmă: cercetările cele mai recente aduc noi argumente în favoarea reținerii anului 61 ca dată reală a cîștigării politice realizată de grupul diriguitor, care îl înconjură pe împărat. De aceea, ni se pare că o nouă ediție, care să modifice mai sensibil textul din 1949, n-ar fi inutilă, chiar dacă autorul nu ar mai considera-o oportună (p. XI).

În orice caz, sinteza lui M. A. L. a deschis noi drumuri cercetătorilor secolului I e.n., le-a oferit o bază temeinică și un indemn de a investiga sensul profund al evenimentelor anilor 54—68. De aceea lectura ei va fi totdeauna foarte utilă.

Eugen Cîrce

VASILE PÂRVAN, *Începuturile vieții romane la gurile Dunării*. Ediția a II-a îngrijită și adnotată de Radu Vulpe. București, Editura științifică, 1974, 274 p. în 16°.

Mai mult, poate, decît orice alt fost elev al lui Vasile Pârvan, profesorul Radu Vulpe, el însuși învățat cu faimă și continuator al lucrărilor înaintașului în domeniile arheologiei și istoriei vechi a Dobrogei, s-a ostenit să slujească amintirea neuitatului nostru dascăl, pomenindu-l în orice împrejurare și contribuind la răspîndirea scrierilor lui în marele public, citocodată traducîndu-le în limba noastră, alteori stăruind să se recreeze în condiții demne de conținutul lor excepțional. Din prima ordine de preocupări, merită amintită versiunea română a cărții din 1928: *Dacia. An Outline of the Early Civilizations of the Carpatho-Danubian Countries*, tipărită în 1937 sub auspiciile Asociației foștilor membri ai Școlii din Roma și de atunci reeditată în mai multe rînduri de Editura științifică din București. Din cea de-a doua, recenta republicare a lucrării care ne reține atenția, fără îndoială merită, ca și *Dacia*, unui mare succes de public, nu numai pentru felul cum e scrisă și care-o face accesibilă unui oricît de mare număr de cititori, dar și pentru conținutul care-i asigură pînă astăzi o neîntîrbită actualitate.

Sarcina asumată de noul editor al *Începuturilor* putea fi ori foarte dificilă, ori foarte lesnicioasă. Radu Vulpe a ales calea dintîi, în sensul că nu s-a mulțumit să trimită la tipar textul neschimbat al primei ediții, ci s-a ostenit să-l îmbunătățească potrivit unei concepții

care poate fi discutată, dar nu subestimată. Evident, nu mă refer la faptul că D-sa a scris, pentru a-l pune în fruntea lucrării, un Cuvînt-înainte în care evocă în chip mișcător împrejurările în care cartea a fost scrisă, fixîndu-i și locul în ansamblul operei lui Părvan. Nu mă refer nici la împrejurarea că ilustrația abundentă a cărții a trebuit să fie în cea mai mare parte reconstituită, ceea ce nu era desigur la îndemîna oricui. Am în vedere apendicele copios de note adăugate textului original, fie pentru a oferi cititorului unele deslușiri necesare, fie pentru a înzestra lucrarea cu o armătură documentară (texte literare și epigrafice, pe lângă o bogată bibliografie veche și nouă), în sfîrșit, pentru unele rectificări cerute de progresul cunoștințelor despre Dobrogea primelor veacuri ale erei noastre.

Aci ne lovim de ceea ce am numit mai sus o procedare „discutabilă”, în sensul că — din dorința de a face cartea cît mai folositoare — editorul nu s-a mulțumit să-i adauge notele de care am vorbit, ci a intervenit în textul lui Părvan îndreptînd unele greșeli de cronologie sau erori materiale. După părerea mea, Radu Vulpe și-a depășit aci drepturile, datorită sa primordială fiind aceea de a înfățișa textul așa cum l-a scris autorul, nu de a-l face mai bun. Cu un pretext atît de specios, oricine ar putea interveni în lucrarea oricui într-un chip nepermis, fie și cu cele mai bune intenții. Cînd e vorba de o scriere istorică, e firesc ca ea să reflecte stadiul cunoștințelor din vremea cînd a fost compusă. Eventualele erori sau lacune se pot semnala și îndrepta numai în notele editorului, cînd acesta e un om de specialitate. Altminteri, din dorința de a face mai bine decît cel ce a scris lucrarea, ne-am putea lăsa tentați să-i corectăm pe Gibbon ori pe Mommsen, ca să nu vorbesc de Tucidide ori de Tacit.

Cum am mai spus-o, notele din apendice sînt multe (aproape o sută de pagini de slovă măruntă). Poate prea numeroase și prea savante pentru o lucrare de popularizare, cum o concepușe la vremea lui Părvan. Oricum, cititorul are mult de învățat din ele, presupunînd că se va osteni să le citească. Unele indicații mi se par discutabile, dar nimeni nu va fi surprins să afle că, într-o problemă controversată, Radu Vulpe rămîne de părerea lui Radu Vulpe. Astfel în privința datei valorilor dobrogene și a celor din Moldova-de-jos (p. 140, n. 17; 141, n. 23), astfel în problema distrugerii Histriei de goți (p. 152, n. 77), astfel în privința interpretării inscripțiilor rupestre de pe valea Casimcei (p. 179, n. 226).

Ici și colo ar putea fi făcute unele observații ori completări. P. 152, n. 76: din bibliografia privitoare la Histria, lipsește cel de-al III-lea volum al seriei *Histria*, de C. Preda și H. Nubar. P. 155, n. 56: citirea corectă *Fla[mma]*, în textul Horothesei lui Laberius Maximus, nu e a lui Părvan, ci a lui Wilhelm (SEG I 329). P. 196, n. 343: presupunerea că la Histria, în templul Zeilor din Samothrake, s-ar fi păstrat arhivele cetății e lipsită de temei, măcar că formulată de Părvan și împărtășită de T. V. Blavatskaja. P. 199, n. 358: înțelesul termenului ἀβρωπρον nu e cel arătat în text; interpretarea corectă a fost dată de Adolf Wilhelm și acceptată de toți cei ce s-au mai ocupat de-atunci de IGR I 599.

La p. 187, n. 284, Radu Vulpe îmi face reproșul amical că i-aș fi atribuit pe nedrept „negarea răspîndirii cultelor egiptene în Dobrogea înainte de romani”. Dacă m-am înșelat, li cer iertare, dar aș fi bucuros să aflu unde a susținut o altă părere decît cea formulată în *Histoire ancienne de la Dobroudja*, la p. 229, pe care am reproduș-o întocmai.

D. M. Pippidi

GIUSEPPINA SACCONI, *Ricerche sulla delegazione in diritto romano*. Milano, Dott. A. Giuffrè Editore, 1971, 244 p. (Università di Roma, Pubblicazioni dell'Istituto di diritto romano e dei diritti dell'Oriente Mediterraneo XLIII)

Delegația este o operație juridică care se încheie între 3 persoane: delegant, delegat și delegatar. Delegantul invită pe delegat să facă o prestație în favoarea delegatarului. Invitația sau autorizația, cum o numește autoarea, este, în termeni latini, un *iussum*. Autoarea pare a împărtăși opinia acelor care nu cred că *iussum* este un mandat (contra: Rutsaert citat la p. 2, nota 7). Problema nu este discutată în text, deși ni se pare a prezenta un real interes. Care este natura originară a lui *iussum*? După noi, *iussum* ar fi un act juridic unilateral. Poziția chestiunii s-ar schimba, după cum o studiem în vechiul drept roman sau în dreptul clasic. În vechiul drept roman, mandatul nu era cunoscut; *iussum* consta într-un ordin dat de delegant delegatului; ordinul era posibil datorită poziției de dependență juridică și socială în care se găsea debitorul față de creditorul său (delegantul); *iussum* — o figură juridică a vechiului drept roman — nu s-a mai dezvoltat ulterior; din cauza aceasta, în epoca clasică unii jurisconșulți tratează *iussum* ca pe un mandat. Autoarea, urmînd pe Salpius, Haeblerlin, Cosentino ș.a., respinge ideea că *iussum* este un mandat și de asemenea ideea că la baza dele-

gației ar sta un mandat; după autoare, la baza delegației stă un *iussum*; unii autori pun la baza delegației un dublu *iussum* (Gide, Endemann, Kaser).

Autoarea studiază separat delegația *dandi* de delegația *promittendi* (cap. I și cap. II). În cazul unei delegații *dandi*, delegantul invită pe delegat să dea ceva delegatarului. De cele mai multe ori, între delegant și delegat există un raport preexistent: delegatul ar fi debitorul delegantului; lucrul acesta nu este însă neapărat necesar; din această cauză delegația iese din cadrele novației, pentru că ea n-are totdeauna efect extinctiv; delegația se poate de asemenea face fără crearea unei noi obligații în cazul în care se realizează printr-o plată (*degalio pecuniae*). Delegația *promittendi* are loc între aceleași persoane ca și delegația *dandi*, numai că ea se îndeplinește printr-o stipulație, printr-un contract *litteris* sau printr-o *liberatio*. După Ulpian, l. 27 *ad edictum*, D. 46, 2, 11, 1, delegația se poate face prin stipulație sau prin contract *litteris*. Delegatul care plătește delegatarului se eliberează față de delegant și, de asemenea, delegantul se eliberează față de delegatar. Dar se întâmplă lucrul acesta în toate cazurile? Chestiunea este pe larg studiată de autoare în cap. I, despre delegația *dandi*.

Delegația *promittendi* (cap. II) reține mai mult atenția cercetătoarei. Delegantul invită pe delegat să promită ceva delegatarului. În unele cazuri, promisiunea delegatului este valabilă, iar în altele nu este valabilă. De aici, importante consecințe pe care autoarea le studiază în cele mai mici amănunte pe textele din epoca clasică. Delegația *promittendi* s-a dezvoltat din delegația *dandi* (D. 16, 1, 19, 5, Africanus, 1.4 *quaestionum*).

Printr-o *transcriptio a persona in personam* se realizează o delegație. Textele din Plautus, Varro, Cicero sînt analizate în legătură cu apariția delegației în vechiul drept roman. *Transcriptio a persona in personam* ar fi cel mai vechi mod de a face o delegație *promittendi* (p. 178). La aceasta s-a adăugat și apoi s-a substituit stipulația prin care delegatul promitea să restituie suma care îi era împrumutată în mod fictiv (p. 180).

Raporturile între delegație și novație sînt studiate în cap. IV (Efectele extinctive ale delegației și novației). În delegația *promittendi* se stinge debitul delegatului față de delegant și apare debitul delegatului față de delegatar. Datoria delegantului față de delegatar se stinge de asemenea. Sîntem în fața unei delegații prin schimbare de debitor. Doctrina dominantă face deosebire între stipulația prin care se creează o delegație și stipulația care dă naștere la o novație. Stipulația novatorie se referă la raportul juridic preexistent. Această referire se numește în literatura italiană clauză *di rinvio*, clauză de trimitere. Clauza de trimitere ar fi necesară pentru ca să se știe că în noua stipulație s-a promis exact conținutul stipulației vechi care se stinge. Trimiterea la obligația preexistentă ar fi necesară pentru a se distinge stipulația novatorie de stipulația care creează o obligație coreală sau o garanție (p. 189). Dreptul clasic cunoștea stipulația *de eadem re* care novau și stipulații *de eadem re* care nu novau. Analizînd un număr mare de texte din epoca clasică, autoarea ajunge la concluzia (p. 202) că o stipulație novatorie poate avea o clauză de trimitere sau că fără o clauză de trimitere, novația se poate deduce din circumstanțele de fapt care înconjoară încheierea stipulației. Clauza de trimitere ar fi fost formulată în felul următor: *quod a Titio stipulatus fuero, dari spondes*? Deși există o asemenea clauză de trimitere în exemplul pe care-l dă Ulpian, 1.46 *ad Sabinum*, D. 46, 2, 8, 2, totuși este novație, ne spune autorul clasic, numai dacă așa doresc părțile. Gaius sau Ulpian, pentru a decide dacă într-un anumit caz ne găsim în fața unei stipulații novatorii sau coreale, se referă la *id quod actum est*, adică la faptele care au precedat stipulația și din care rezultă care a fost voința lor.

Novația și delegația sînt două instituții diferite, deși au unele elemente de structură asemănătoare. Originea lor este diversă. În ce privește originile istorice, primul caz de novație ar fi expromisia, adică înlocuirea unui debitor vechi printr-un nou debitor; numai obligațiile născute *uerbis* s-ar fi putut nova; cu trecerea timpului, s-a accentuat apropierea dintre delegație și novație și din cauza aceasta Digestele și Codul lui Iustinian au așezat delegația și novația în același titlu (Cod. 8,41 (42), 3, *De novationibus et delegationibus*). Autoarea urmărește evoluția acestor două instituții în literatura juridică din evul mediu, pentru a ajunge la codul civil francez din 1804, care le unește într-o singură secțiune corespunzînd secțiunii II a cap. VIII (Stingerea obligațiilor) din codul civil român de la 1864 (art. 1128–1137). Lucrarea nu are concluzii, deși, din mai multe puncte de vedere, ar fi fost necesare. Lipsa concluziilor accentuează impresia că sîntem în fața unei opere în care primează exegeza asupra observațiilor privind dezvoltarea istorică a instituțiilor. Lucrarea prezintă interes pentru romaniști, atît pentru valorificarea critică a literaturii materiei, cît și prin faptul că stringe și interpretează toate textele referitoare la problema tratată; lucrarea ar putea fi luată ca punct de plecare de cei care ar dori să încerce o reconstruire istorică a evoluției delegației în dreptul roman.

Mihai Jacotă



*L'Année Épigraphique. Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine*, fondée en 1888 par René Cagnat, dirigée de 1936 à 1964 par Alfred Merlin. Année 1971, rédigée par Jean Gagé, Marcel Leglay, H.-G. Pflaum et Pierre Wullemier. Paris, Presses Universitaires de France, 1974, 288 p. în 16°.

Fasciculul cuprinzînd recolta de inscripții latine a anului 1971 apare cu o sensibilitate înțiriere, dacă ne gîndim la regularitatea cu care se publică Buletinul de epigrafie greacă al soților Robert, ca să nu citez decît acest exemplu. De vină vor fi fiind poate dificultăți materiale inerente oricăror tipărituri științifice, într-o vreme cînd hîrtia devine rară, iar prețul tiparului nu face decît să crească. Dar nu mai puțin trebuie să ne gîndim la anevoința pentru redactori de a-și procura publicațiile dintr-o serie de țări mai puțin angajate în schimbul internațional de cărți și de reviste, ceea ce explică fără îndoială împrejurarea că în paginile a căror apariție o semnalez apar laolaltă texte editate în 1971, dar și altele mai vechi, mergînd în urmă pînă în 1966. O dată mai mult îmi fac datoria de a îndemna pe colegii din țară și de aiurea să nu înțirzie a trimite redactorilor extrasele studiilor de epigrafie latină pe care le publică, spre folosul lor propriu și al colegilor de breaslă.

Modul cum e prezentată materia în fasciculul a cărui apariție o semnalez mi se pare satisfăcător, în sensul că efortul redactorilor de a îmbunătăți materialele pe care le reeditează e mereu sensibil, fie că e vorba de stabilirea textelor, fie de comentariul care le însoțește. În schimb, cu excepția puținelor documente semnalate mai departe, recolta anului nu e particular de bogată: puține dedicații semnificative, multe inscripții funerare de un tip banal, numeroase fragmente abia utilizabile. În ordinea paginilor, iată cîteva texte făcute să rețină atenția.

Numerele 88 și 89: fragmente întinse dintr-o inscripție de mari proporții privitoare la organizarea serviciilor de „pompe funebre” în două cetăți vecine: Puteoli și Cumae. În părțile ajunse pînă la noi textele sînt destul de bine păstrate și destul de curioase pentru a merita un examen atent. Cu titlu de exemplu, reproduc cîteva rînduri din regulamentul aflat la Cumae și publicat de Lucio Bove în *Rendiconti dell'Accademia di Archeologia, Lettere e Belle Arti* din Napoli, n.s., XLI, 1966, p. 207—221. Cum e ușor de înțeles, pasajul privește obligațiile și ținuta ciocilor locali, însărcinați uneori și cu executarea condamnărilor la cazne ori la moarte:

*Oper(ae) quae ad eam r(em) preparat(ae) e(runt) ne intra turrem ubi hodie lucus est Libit(inae) habitent lauenturue ab h(ora) I noctis neue ueniant in oppid(um) nisi mortui tollend(i) conlocand(i)ue aut supplicii sumend(i) c(ausa); dum ita quis eor(um) ueniat quotiens oppid(um) intrab(it) in oppid(o)ue erit ut pilleum color(atum) in cap(it)e habean(t) et dum ne quis eorum maior ann(orum) L minorue annor(um) XX sit, neue ulcer(osus) neue luscus neue mane(us) neue clodus neue cae[us] neue stigmat(ibus) inscript(us) sit et ne pauciores manceps oper(as) habeat quam XXXII (col. II 3—7).*

Nr. 447 — lungă inscripție greacă din Thespieae, publicată încă din 1932 de André Plassart în *Mélanges Glotz*, p. 731—738. E vorba de un document compozit din zilele lui Marcus Aurelius, cuprinzînd un scurt preambul, un decret al adunării locale și lista de nume a unui grup de voluntari porniți să se alăture trupelor romane chemate să respingă invazia costobocilor din anul 170. O inscripție latină mai demult cunoscută ne-a păstrat numele comandantului acestei trupe: *C. Iulius Vehilius Gratus Iulianus proc(urator) Aug(usti) et praepositus ueztillationis per Achaiam et Macedoniam aduersus Costabocos* (CIL VI 31856 = ILS 1327). Inscripția din Thespieae prezintă interesul de a ne arăta că în această critică împrejurare miliții recrutate în diferite orașe ale Greciei s-au alăturat trupelor imperiale pentru a face față primejdiei. Interesante sînt și dispozițiile decretului care, pentru a răsplăti zelul voluntarilor, le acordă calitatea onorifică de membri ai Statului (*ἐκτεταγμένην καὶ εὐσεβεστάτην στρατεῖαν τεῖμας βουλευτικὰς αὐτοῖς ἐν παροῦσιν καὶ τοῖς γονεῦσιν αὐτῶν μετὰ τὴν ἔξοδον τὴν ἐπ[ὶ] τῇ στρατεῖαν* . . .

Încă mai importantă, se poate spune, e faimoasa *Tabula Banasitana* (nr. 534), descoperită în 1957 și editată abia după 15 ani de William Seston și M. Euzennat în CRAI, 1971, p. 468—490. Cititorii *Anului epigrafic* au acum la îndemînă nu numai acest text capital, dar și unele conjecturi ale lui James H. Oliver, formulate într-un studiu din *AJPh* 1972, p. 336—340, în care, pornind de la rîndurile 37—38 ale scrisorii imperiale: *ciuitatem Romanam dedimus, saluo iure gentis, sine diminutione tributorum et uectigalium populi et flsci*, învîțatul american propune o lectură nouă a mult discutatei rînduri 8—10 ale Papirului Giessen 40: *Δίδωμι το[ῖ]ς ἀπα[ρ]τι τοῖς ὑπηκόοις κατὰ τῇ τὴν οἰκουμένην πολιτείαν Ῥωμαίων, [μ]ένοντος [τοῦ νόμου] siue δικαίου τῶν πολιτευμάτων, χωρ[ὶς] τῶν [ἀδ]δειτικών*.

Dacia și, în mai mică măsură, Sciția Mică sînt reprezentate în culegere prin cîteva inscripții de curînd descoperite, la care se adaugă altele mai vechi, revăzute și republicate de I. I. Russu în *Acta Musei Napocensis* și în alte reviste transilvănene locale.

D. M. Pippidi

JEANNE ROBERT, LOUIS ROBERT, *Bulletin épigraphique*. Tome VII, 1971—1973, Paris, Société d'édition Les Belles Lettres, 1974, 475 p. în 8°. *Index du Bulletin épigraphique* de JEANNE et LOUIS ROBERT (1938—1965). Deuxième partie: *Les publications*, par l'Institut Fernand Courby, Paris, Société d'édition Les Belles Lettres, 1974, 262 p. în 8°.

În volumul XV al acestei reviste, p. 303—304, semnăind reeditarea în ediție anastatică a *Buletinului epigrafic* publicat de soții Robert, an de an, în *Revue des Études grecques*, subliniam după merit înlesnirea astfel făcută epigrafiștilor și istoricilor lumii vechi de pretutindeni, exprimînd și nădejdea că primelor șase tomuri apărute pînă în acel moment avea să le urmeze, la o dată apropiată, apariția în aceleași condiții și a buletinelor mai noi decît 1970. Această așteptare e acum împlinită de volumul VII din serie, cuprinzînd recolta de materiale a anilor 1971—1973.

Realizarea tehnică a volumului e de aceeași calitate ca a celor precedente, iar consultarea lui, înlesnită de apariția cvasi-simultană a părții a doua a *Indicelui Buletinului epigrafic*, pregătit de o echipă de colaboratori ai Institutului Fernand Courby din Lyon, sub conducerea lui Jean Pouilloux.

Lucrarea cuprinde toate publicațiile analizate vreodată în paginile *Buletinului*, fie că e vorba de reviste specializate, de tipărituri independente sau de autori antici. Revistele sînt clasate alfabetic, cu titlul lor întreg; lucrările de sine stătătoare, după numele autorului sau al editorului; autorii greci și latini, în ordine alfabetică. Serviciul făcut cercetătorilor e considerabil, dacă ne gîndim că studiînd o inscripție publicată — să zicem — în volumul II (1881) al unui periodic ca JHS, sau un pasaj dintr-o carte oarecare a *Istoriilor* lui Polibi, putem afla în cîteva clipe dacă textele respective au făcut obiectul unor observații critice din partea soților Robert, și în ce *Buletin* anume.

În așteptarea părții a III-a a Indicelui, care va cuprinde termenii francezi, felicităm pe harnicii autori pentru munca lor sirguincioasă și le exprimăm recunoștința noastră pentru ajutorul dat studiilor de epigrafie și umililor ei slujitori.

D. M. Pippidi

GIULIO MOLISANI, *La collezione epigrafica dei Musei Capitolini. Le iscrizioni greche e latine*, Roma, „L'Erma” di Bretschneider, 1973, 158 p. în 8° + numeroase planuri și 16 planșe afară din text.

Lucrarea aci anunțată nu e, cum s-ar putea crede, o reeditare a textelor grecești și latine păstrate în Muzeul Capitolin. E vorba numai de o serie de table de concordanță menite să înlesnească munca specialiștilor doritori să aflu fără zăbavă cînd și unde a fost vreodată publicată oricare din inscripțiile antice din muzeul amintit, fără îndoială cea mai veche și una din cele mai bogate colecții epigrafice existente astăzi în lume (ca. 4000 de piese înregistrate, pe lîngă cîteva texte etrusce ori ebraice, neincluse în lucrarea de care ne ocupăm).

De bună seamă oportună, inițiativa a fost realizată de autor cu toată grija, în sensul că „tablele” de care am vorbit sînt înfățișate cititorului împreună cu un istoric al formării colecției (p. 7—18), cu deslușiri privitoare la succesiunea sălilor de expoziție, în sfîrșit, cu planuri și fotografii făcute să ușureze găsirea pieselor căutate și orientarea vizitatorului.

Cînd e vorba de texte editate într-un *corpus* (CIL VI, *Inscr. Italiae*, CIG, *Inscr. Graecae*, *Inscr. Graecae Urbis Romae*, *Inscr. Christianae saec. VII antiquiores*, *Corpus inscr. Iudaicarum*), fiecare tablă de concordanță ne prezintă, pe trei coloane, numărul inscripției în culegerea respectivă, numărul ei în Catalogul Muzeului și indicația locului unde se păstrează. La fel, cînd e vorba de o lucrare de tipul *Inscriptiilor latine alese*, a lui Dessau, sau de ILLRP, a lui Degrassi. Rîvnă și osteneala autorului nu se opresc însă aci. El n-a nesocotit nici inscripțiile editate în

periodice din Italia sau de aiurea (mai ales în *Bullettino della Commissione Archeologica Comunale* sau în *Notizie degli Scavi*), nici pe cele inedite, a căror listă completă (cu indicația numerelor din Catalog) se citește la paginile 157—158.

D. M. Pippidi

*Actes du IX<sup>e</sup> Congrès international d'études sur les frontières romaines* (Mamaia, 6—13 septembre 1972), éditées par D. M. Pippidi, directeur de l'Institut d'Archéologie de Bucarest, Bucarest—Köln, Editura Academiei — Böhlau Verlag, 1974, 557 p. in 8° + 74 planșe afară din text.

Despre cel de-al IX-lea Congres internațional de studii asupra frontierelor romane, ținut la Mamaia în septembrie 1972, s-a mai vorbit în paginile Studiilor clasice (XV, 1973, p. 195—197), subliniindu-se după cuviință nu numai larga participare internațională și buna desfășurare a lucrărilor, dar și valoarea deosebită a rapoartelor și a comunicărilor — circa 60 la număr.

Volumul de *Acte* a cărui apariție o semnez — apărut la mai puțin de doi ani după încheierea lucrărilor — grupează totalitatea acestor contribuții, constituind pentru specialiștii problemelor de *limes* un instrument de lucru a cărui valoare nu poate fi de ajuns subliniată. Ținând seamă de locul unde se întrunea congresul, era firesc ca pe primul plan al atenției generale să stea problema *limes*-ului dunărean, de la Aquincum pînă la vărsarea fluviului în Marea Neagră. Nu-i deci de mirare că primele patru rapoarte citite în ședințe plene au fost închinete prezentării stadiului prezent al cercetărilor de acest fel întreprinse în ultimii ani în Ungaria, în Iugoslavia, în Bulgaria și în România — în fiecare caz de specialiști de frunte, ca Tibor Nagy, Vladimir Kondić, Teofil Ivanov, Gheorghe Ștefan și Ion Barnea. Primul a referit despre lucrările realizate în Ungaria în ultimii trei ani, de-a lungul Dunării panonice; al doilea, despre rezultatele ultimelor cercetări de-a lungul *limes*-ului dunărean al Moesiei Superioare; al treilea, despre cele mai noi săpături întreprinse în Bulgaria pentru cunoașterea *limes*-ului dunărean roman și bizantin timpuriu; în sfârșit, la rîndul lor, cercetătorii români amintiți au schițat cu autoritate istoria *limes*-ului scitic de la întemeiere pînă la sfîrșitul antichității.

Pe aceste teme majore, s-au grupat în chip firesc contribuții de mai mică întindere și pe subiecte speciale, din partea unor cercetători recrutați în cea mai mare parte din țările amintite, dar și din alte țări, specializați în arheologia și istoria veche a provinciilor dunărene. Din România: Octavian Toropu, Em. Condurachi, Emilia Doruțiu-Boilă, Al.-S. Ștefan, Const. Scorpan, A. Aricescu, Adrian Rădulescu, N. Gudea, Ștefan Fărcenț, Kurt Horedt, I. I. Russu, D. Protase, D. Tudor, Cristian Vlădescu, Gh. Poenaru Bordea, Ioana Cătănicu, Radu Vulpe; din Bulgaria: Velizar Velkov, Maria Čičikova, Iordanka Atanasova-Georgieva, pe lângă Klaus Wachtel, Burkhard Böttger (RDG) și Ludwika Press (Polonia); din Ungaria: Sándor Sóproni și Jenő Fitz; din Iugoslavia: Jaroslav Šašel.

La acest prim lot de contributory, al căror aport reprezintă aproximativ jumătate din paginile volumului, se adaugă specialiști veniți din diferite alte țări ale Europei Occidentale, din Orientul Apropiat, din Statele Unite și Canada, unii cu comunicări de caracter general-istoric, alții cu rapoarte și săpături de-a lungul unui *limes* sau altul. Cum era de așteptat cei mai mulți congresiști din această categorie veneau din Anglia și Germania Federală, unde studiile cu privire la frontiere sînt vechi și au fost împinse foarte departe (Stephen L. Dyson, Brian W. Warmington, A. R. Birley, David Breeze, Brian Dobson, Gordon L. Maxwell, Robin G. Livens, D. R. Wilson, S. S. Frere, F. H. Thompson, Brian Hobley; Dietrich Hoffmann, Harald van Petrikovits, Hans Schönberger, Hannsjörg Uhl, Werner Jorns, Hans Eiden). N-au lipsit însă nici cercetători din Franța (Joël Le Gall, Alain Malissard), Spania (J. M. Blázquez) și Italia (Giovanni Forni), ca să nu mai vorbesc de Cehoslovacia (Radislav Hošek), Elveția (Denis von Berchem) și Olanda (J. E. Bogaers, W. Glasbergen, W. Groenman van Waateringe). Ca să fiu complet, trebuie să mai menționez prezența mai multor colegi din Israel (I. Roll, Mordechai Gichon), Statele Unite (J. F. Gilliam) și Canada (Edith Mary Wightman), ale căror comunicări — foarte apreciate — au îmbogățit tematica volumului și i-au dat, ca să zic așa, un caracter cu adevărat ocumenic.

Evident, de o analiză mai amănunțită a conținutului nu poate fi vorba, în cadrul acestei scurte prezentări. Semnalînd apariția lucrării, nu pot totuși să nu subliniez, cu legitimă satisfacție, condițiile superioare în care a fost tipărită. O dată mai mult Editura Academiei s-a întrecut pe sine, oferind istoricilor din lumea întreagă un instrument de lucru de o rară precizie și eleganță.

D. M. P.

HERMANN BENGTON, *Kleine Schriften zur Alten Geschichte*. München, Beck, 1974, 670 p. in 8°.

Un sentiment ușor de înțeles și pe care cineva nu poate decât să-l aprobe, ca pe o precauție îndreptățită, îndeamnă pe oamenii de știință din generația care se apropie de șaptezeci de ani — dacă nu să-și încheie, cel puțin să-și pună în ordine socotelile. E vorba, se înțelege, de „socoteli” științifice, de nimeni mai bine cunoscute decât de cel ajuns la o vîrstă cînd — cu gîndul la mulții ani lăsați în urmă și la puținii care-l așteaptă înainte — fiecare se ostenește să ducă la capăt lucrări de mult începute, sau să strîngă laolaltă articole și memorii presărate de-a lungul anilor în reviste și publicații nu o dată obscure sau anevoie accesibile.

Culegeri de felul celei cu care ne îmbie astăzi editura Beck sînt deci binevenite nu numai pentru cititorii cărora le înlesnesc cunoașterea unor texte în oarecare măsură necunoscute, dar și pentru autorii cărora le dau puțința să-și întocmească bilanțuri ale propriei activități, într-un domeniu sau altul al specialității cultivate. În ultimă instanță, ele ajută și pe critici sau bibliografi să-și facă o idee corectă despre „statura” unui cercetător și despre locul lui în peisajul științific al vremii.

Pentru toate aceste motive, nu putem decât saluta inițiativa lui Hermann Bengtson de a ne oferi în volumul aci anunțat o selecție de 50 de „scrieri mărunte”, îmbrățișînd domeniile felurite în care și-a exercitat sagacitatea de-a lungul unei cariere academice impresionante: studii de istorie greacă și română, pe lingă unele compuneri de circumstanță în amintirea unor predecesori de seamă sau cuvîntări festive despre probleme de interes major din istoria generală a antichității.

Pentru cine cunoaște locul ocupat de istoria Greciei în activitatea științifică a autorului (începută în 1937 cu lucrarea în mai multe volume *Die Strategie in der hellenistischen Zeit. Ein Beitrag zum antiken Staatsrecht*) nu e de mirare că jumătate din studiile selecționate privesc fie istoria Greciei în perioada clasică, fie istoria elenismului, domeniu în care Bengtson a acumulat timp de patruzeci de ani contribuții de o deosebită valoare. Din prima categorie, sînt de amintit articolele: *Zur Vorgeschichte der Schlacht bei Salamis*, *Skylax von Caryanda und Herakleides von Mylasa*, *Themistokles und die delphische Amphictyonie*, *Hellenen und Barbaren*, *Agonistik und Politik im alten Griechenland*, *Das politische Leben der Griechen in der römischen Kaiserzeit*; iar dintre cele referitoare la epoca elenistică, memoriile intitulate: *Alexander und der Hellenismus*, *Wesenszüge der hellenistischen Zivilisation*, *Die Bedeutung der Eingeborenenbevölkerung in den hellenistischen Oststaaten*, *Die ptolemäische Staatsverwaltung im Rahmen der hellenistischen Administration*, *Kosmas Indikopleustes und die Ptolemäer*, *Über einige Gründe des Niedergangs der hellenistischen Welt*. În acest sector particular al activității lui H. Bengtson sînt de amintit de asemenea studiile *Neues zur Geschichte des Hellenismus in Thrakien und in der Dobrudscha* și *Bemerkungen zu einer Ehreninschrift der Stadt Apollonia am Pontos*, ambele prilejuite de descoperirea unor importante documente epigrafice histriene, decretul pentru Agathokles al lui Antiphilos și cel pentru „navarchul” Hegesagoras al lui Monimos.

Din domeniul istoriei romane, rețin atenția trei studii consacrate unor personalități de frunte ale epocii republicane — Scipio Africanus, Caesar și Q. Caecilius Metellus Celer —, pe lingă memoriile de mai larg orizont: *Die letzten Monate der römischen Senats Herrschaft* și *Das Imperium Romanum in griechischer Sicht*.

Texte interesante sînt grupate și în celelalte trei secțiuni ale cărții: *Universalgeschichte und Alter Orient*, *Akademische Reden* și *Biographisches*. Ultima cuprinde pagini închinete unor istorici de seamă ai antichității din secolul trecut și din zilele noastre (Theodor Mommsen, Walter Otto, Annibale Evaristo Breccia, André Piganiol și Ernst Kornemann), dintre cuvîntările academice reține atenția cea închinată viitorului universităților germane (*Über die Zukunft unserer Universitäten*), în sfîrșit, dintre textele oferite de grupajul *Universalgeschichte und Alter Orient*, sînt de amintit îndeosebi capitolele: *Barthold Georg Niebuhr und die Idee der Universalgeschichte des Altertums*, *Zum Problem der Universalgeschichte des Altertums* și *Universalhistorische Aspekte der Geschichte der Hellenismus*.

Volumul mai cuprinde o *Tabula gratulatoria* întocmită la sărbătorirea vîrstei de 65 de ani a autorului (9 iulie 1974), un scurt *curriculum vitae* și o bibliografie completă pînă în 1973. Indicele, excelent, e opera lui Werner Huss.

D. M. Pippidi

*Polis and Imperium. Studies in Honour of Edward Togo Salmon.* Edited by J. A. S. Evans, Toronto, Hakkert, 1974, 317 p. in 16°.

Într-o vreme cînd volumele omagiale pentru învățați ajunși la vîrsta canonică tind să ia proporții uriașe (e de ajuns să ne gîndim la cele patru tomuri închinate lui Marcel Renard sau la cele șapte, în pregătire, menite să-l onoreze pe Joseph Vogt), culegerea de studii în cinstea lui Edward Togo Salmon poate părea modestă. În realitate, stringînd laolaltă numai contribuții oferite de prieteni ai sîrbătoritului și legate nemijlocit de cîmpul său de activitate, *Polis and Imperium* răspunde mai bine decît alte asemenea publicații țelurilor în vederea cărora a fost întocmită: de a reprezenta cu adevărat un prinos de prețuire pentru învățatul sîrbătorit și de a constitui o contribuție utilă la progresul studiilor cărora acesta le-a închinat întreaga-i viață.

În cazul care ne interesează, fiind vorba de un cercetător dintotdeauna specializat în istoria Romei și a Peninsulei Italice, în epocile republicană și imperială, era firesc ca marea majoritate a studiilor ce i se oferă să privească aceste cercetări. Puținele excepții de la regulă sînt reprezentate de contribuția lui Malcolm F. McGregor (care scrie despre arhontatul lui Solon în lumina mărturiilor epigrafice), de cele ale lui Frank Walbank și Maurice Lebel, amîndouă închinată unor aspecte ale operei lui Polibiu, și de paginile semnate Mary E. White: *Hippias and the Athenian Archon List*. Restul sumarului nu cuprinde decît studii de istorie romană și italică, de la *Notele* lui T. R. S. Broughton despre negoț și neguțătoria în Spania romană pînă la *Caracterul lui Traian în lumina tradiției literare*, de K. H. Waters. Dintre ele, cele mai multe tratează aspecte ale perioadei republicane (Emilio Gabba: *Motivazioni economiche nell'opposizione alla Legge agraria di Tib. Sempronio Gracco*; M. James Moscovich: *A Note on the Aetolian Treaty of 189 B.C.*; E. Badian: *The Attempt to try Caesar*; G. P. Goold, *O Patrona Virgo*; D. M. Pippidi: *La date du 'foedus' Rome-Callatis*; Howard Scullard: *The Site of the Battle of Zama*), altele ale epocii imperiale (C. D. Gordon: *Vegetius and His Proposed Reforms of the Army*; G. Hermansen: *The Roman Inns and the Law: The Inns of Ostia*; E. A. Judge: „*Res Publica Restituta*”: *A Modern Illusion?*).

Ansamblul e de calitate și face cinste deopotrivă sîrbătoritului și editorului, J. A. S. Evans, care încheie volumul cu cîteva cuvinte de circumstanță, pronunțate la remiterea volumului. Din sumar nu lipsește, firește, o bibliografie a scrierilor lui E. T. Salmon, din numărul cărora se cuvin relevate în chip deosebit un *magnum opus*: *Samnium and the Samnites* (lucrare capitală într-un domeniu îndeobște puțin cunoscut), volumul *Roman Colonization under the Republic*, prezentare concisă a unei probleme din cele mai anevoioase, tratat de istorie a Imperiului timpuriu: *A History of the Roman World from 30 B.C. to A.D. 138*, publicat întîi în 1944 și ajuns în 1968 la cea de-a cincea ediție și ultima scriere a lui E. T. Salmon: *The Nemesis of Empire*, Oxford University Press, 1974.

D. M. Pippidi

*Quaderni di storia*, I, 1975, 1, Bari, Dedalo libri.

Despre îngrijorarea pe care o încearcă cititorul în fața unei noi reviste și despre primejdiile proliferării excesive a periodiceilor am avut ocazia să ne formulăm de mai multe ori opinia. Există însă premise care ne fac să credem că revista de față, publicată de Institutul de istorie greco-romană din Bari sub conducerea lui Luciano Canfora, cunoscut pentru lucrările sale numeroase și variate de filologie și istorie, își va justifica apariția printr-o zonă specifică de preocupări și prin unitate de metodă: atît citatul din Voltaire, folosit ca exergă, cît și conținutul primei fascicule atrag atenția asupra orientării *Quaderni*-lor către problemele de istorie socială și de „istoriologie”. Concepția teoretică și metodologică a revistei e ilustrată de articolul directorului ei: *Marx e Engels sulle classi romane*. Fără îndoială că o revistă marxistă de istorie antică corespunde opțiunilor ideologice ale unei foarte însemnate părți a intelectualității italiene și va trezi un larg interes în rîndurile specialiștilor. Dăm mai jos titlurile celorlalte articole, datorate, în majoritatea cazurilor, unor savanți bine cunoscuți, italieni și străini.

Paul Pédech: *Le paysage chez les historiens d'Alexandre*.

Innocenzo Cervelli: *Droysen dopo il 1848 e il concetto di Cesarismo*.

Jacques Dumont: *Les dauphins d'Apollon*.

Oddone Longo: *La polis, le mura, le navi (Tucidide VII, 77,7)*.

Bertrand Hemmerdinger: *L'esclavagisme antique vu par le thermidorien Volney*.

Domenica Paola Orsi: *L'anno stagionale: Tucidide e Senofonte*.

Domenico Mugnolo (ed.): Günther Müller, *Die Bedeutung der Zeit in der Erzählungskunst. O Rassegna bibliografica* de Renata Roncali (desigur o invitație pentru o viitoare rubrică de *Libri ricevuti*) încheie fascicula, a cărei bogăție de conținut credem că a putut rezulta din simpla înșirare de mai sus.

I. Fischer

*Scripta Classica Israelica. Yearbook of the Israel Society for the Promotion of Classical Studies*, edited by J. Geiger, D. Gershenson and I. Shatzman, vol. I, 1974, 148 p.

Recent înființată, Societatea israeliană pentru promovarea studiilor clasice, membră a FIEC, a publicat primul număr al publicației sale anuale. Volumul cuprinde 14 articole, o recenzie și un appendix cu lista tezelor de doctorat cu teme de filologie clasică recent terminate sau în lucru la diferite universități din Israel.

Articolele tratează subiecte variate, denotînd o sferă largă de preocupări: interpretare și critică de text, analiză a ideilor și a formei literare, istorie antică greacă și romană, epigrafie, relații între literatura clasică și literatura iudaică.

Volumul se deschide cu un scurt articol al lui J. Glucker (Exon) *De poetica quodam apud Platonem fragmento* referitor la fragmentul 39 A7—B1 din *Apologia*: ἀλλὰ μὴ οὐ τοῦτ' ἦ χαλεπόν, ὦ ἄνδρες, θάνατον ἐκφυγεῖν, ἀλλὰ πολὺ χαλεπώτερον πονηρίαν, θάπτον γὰρ θανάτου θεῖ. la care s-a observat mai de mult aliterarea (θ) dar nu și faptul semnalat de autor că ultimele patru cuvinte au schema prosodică — — | — UU — — transpuse probabil dintr-o operă poetică (epos, elegie, cor de tragedie sau comedie) care nu s-a păstrat. Și sintagma precedentă χαλεπώτερον πονηρίαν cu schema UU — U — | U — U — poate să fi aparținut unei tragedii sau comedii din (sau puțin după) epoca lui Euripide, căci anapestul nu este cunoscut înainte. Ea poate să fi făcut parte dintr-un trimetru iambic. Întrucât cele două sintagme sînt legate sub aspect semantic autorul crede că ele au fost luate din aceeași operă și întrucât s-a stabilit că πονηρία nu e atestat înainte de Sofocle iar πονηρός e de la Hesiod, el emite ipoteza că opera care a servit drept sursă lui Platon a fost *Margite*, compusă în timpul sau puțin după epoca lui Hesiod și caracterizată prin metrică variată.

Tot de un fragment platonice se ocupă și S. Socolnicov (Universitatea ebraică din Ierusalim). E vorba de *Philebus* 15 B1—8 în care unii filologi clasici (Stalbaum, Archer-Hind, Friedländer) disting trei întrebări, iar alții (Wilamowitz, Bury, Natorp, Stenzel, Hackforth) numai două. După părerea lui S. Socolnicov, interpretarea corectă a fragmentului implică: lectura neforțată a textului, corelarea numărului întrebărilor cu cel al răspunsurilor, evidențierea importanței pasajului pentru problema pusă în discuție și raportarea lui la întreaga gândire filozofică a lui Platon. Pornind de la textul stabilit de Burnet pentru 15 B1—8 autorul propune o versiune revizuită a „celor trei probleme”, relevantă pentru discuția metafizică din *Philebus* și pentru înțelegerea textelor platoniciene ulterioare. Stabilirea întrebărilor se face pe baza răspunsurilor date în 15 D, 16 C—17 A, 19 B, 20 A. Se face apel și la *Parmenide*, considerîndu-se că *Philebus* reia unele probleme puse anterior în *Parmenide*, între care și aceea din pasajul aflat în discuție: raportul dintre unitate și pluralitate în domeniul conceptual, rezolvată în *Parmenide* la nivelul ideilor, iar în *Philebus* la nivelul „elementelor ideilor”. Interpretarea propusă de S. Socolnicov se bazează pe o analiză subtilă a textului, pe o demonstrație riguroasă și convingătoare.

În articolul *Mens' inscription and Curupedon*, B. Barkochva (Universitatea din Tel Aviv) propune o nouă datare a inscripției considerată îndeobște a se raporta la bătălia decisivă de la Curupedon, din 281 î.e.n. dintre Lysimach și Seleucus I. După părerea autorului identificarea locului bătăliei nu e suficientă în sine pentru identificarea evenimentului, căci aceeași regiune a fost locul „și a unor bătălii ulterioare. Împrejurările istorice, topografia, forma scuturilor de pe relieful stelei, paleografia inscripției și unele trăsături artistice ale basoreliefului indică o epocă mai timpurie. Dintre diferitele campanii purtate de bitinieni în secolul al II-lea î.e.n. cea care ar corespunde în mai mare măsură cu inscripția ar fi aceea dintre Prusias II și Attalus II (159—154).

Un pasaj unic în întreaga literatură clasică relevă D. S. Gershenson (Universitatea din Tel Aviv) în studiul *Theocritus Idyll I and the Reversal of Nature*. Spre deosebire de alte exemple de răsturnare a ordinii naturale a lucrurilor întâlnite la Archilochi (frg. 74 D) și Herodot (V, 92) sau în unele proverbe, în textul teocritean transformările produse nu reprezintă o surpriză, sînt benigne și sînt legate de moarte. Ultimele cuvinte ale lui Daphnis zugrăvesc o lume înfrumusețată dar răsturnată, prezicere a morții sale și totodată o invitație la apoteoză. Autorul

relevă în acest pasaj un motiv întâlnit în folclorul și literatura orientală, care descrie lumea de dincolo ca o răsturnare a ordinii lumii pămîntene. Prezența acestei concepții la Teocrit s-ar explica prin larga utilizare a proverbelor și materialului folcloric.

Două articole tratează probleme din istoria spartană. D. Golan (Universitatea din Haifa) se ocupă de *Philopoemen Immodicus and Superbus and Sparta*. Se urmărește în acest studiu o reconsiderare critică a problemelor Spartei în cadrul Ligii acheene în perioada 192–188 (după decizia Ligii de a purta război cu etolienii și cu aliații lor). *Philopoemen* e prezentat favorabil în unele surse antice (Plutarch), calificat drept *clarus imperator*, în rînd cu Hannibal și P. Scipio, considerat chiar „ultimul dintre greci” (cf. Titus Livius XXXIX, L, 10–11).

*Immodicus* și *superbus* față de spartani (cum îl califică Titus Livius) *Philopoemen* era considerat la Roma — după mărturia lui Polibiu — un supus ascultător. Politica lui *Philopoemen* față de spartani e analizată de D. Golan în contextul ideologiei peloponeziene adoptată de majoritatea conducătorilor acheeni sub dominația romană, ideologie care a transformat „politica acheeană” într-o competiție aprigă pentru glorie personală, avere și putere. El consideră că acțiunile lui *Philopoemen* au derivat — cel puțin parțial — din această formă de dezintegrare care a cuprins pe politicienii acheeni după supunerea lui Aristaenus față de Roma.

În articolul *Nabis — aemulus Lycurgi*, B. Shimron (Universitatea din Tel Aviv) aduce o explicație a calificativului dat de Flamininus ultimului rege al Spartei (Titus Livius XXXIV, XXXII, 4). Autorul consideră că o analiză atentă a întregului pasaj livian îl evidențiază pe Nabis ca succesor al lui Cleomenes III. Ideologia lui Nabis, reflectată în discursul său (T.L. XXXIV, XXXI, 11–14, 16–18) și în răspunsul lui Flamininus (T.L. XXXIV, XXXII, 4) constă dintr-o serie de reforme radicale: eliberarea sclavilor, împărțirea pămîntului la săraci, egalizare a averii și a drepturilor politice. Nabis se referă la un legislator spartan anonim (*nostrum legum lator*) iar Flamininus îl numește pe Nabis *aemulus Lycurgi*. Comentatorii moderni au presupus că formula *nostrum legum lator* s-ar referi la Licurg, ceea ce ar explica epitetul dat de Flamininus lui Nabis. Dar, cum observă pe bună dreptate B. Shimron, legislația spartană n-a prevăzut nicicînd asemenea privilegii economice și politice pentru sclavi și săraci; formula lui Nabis nu se referă la Licurg, ci la Cleomenes III, ale cărui instituții prezintă afinități cu cele ale lui Nabis. În aceste condiții formula *aemulus Lycurgi* trebuie înțeleasă nu ca „imitator” sau „urmaș” al lui Licurg ci ca „rival”, „competitor” al lui Licurg în domeniul legislației. După părerea autorului, discursul lui Nabis e voit ambiguu în acest punct, pentru a nu-și înstrăina aliații și a nu provoca suspiciunea romanilor, admiratori ai legilor lui Licurg. În aceste condiții se poate pune problema în ce sens a înțeles Flamininus termenul *aemulus*. Dacă i-a atribuit sensul de „urmaș” ar însemna că nu cunoștea legislația lui Licurg, iar dacă a înțeles prin el „rival” atunci ar însemna că formula voit vagă a lui Nabis nu și-a atins scopul.

Literatura latină e reprezentată în acest volum prin studiul lui I. Shatzman (Universitatea ebraică din Ierusalim) *Religious Rites in Virgil's Writings*, în care autorul și propune să analizeze, sub aspect literar, numeroasele (peste 100) pasaje vergiliene, cu implicații religioase. Problema nu e numai de a constata (E. Norden) că Vergiliu dă descrieri exacte, ci de a se arăta în ce fel poetul prelucurează și adaptează materialul folosit. Se face totodată unele observații cu privire la distribuția, în opera vergiliană, a pasajelor care implică un ritual religios. Iată principalele concluzii ale lui I. Shatzman: sub aspect lexical, poetul latin folosește, pentru variație, alături de termenii consacrați și alte sintagme. Riturile sînt prezentate în structura lor esențială cu evitarea detaliilor, cu unele omisiuni sau cu ușoare modificări care le individualizează. E interesantă constatarea că același tip de ritual apare de fiecare dată prezentat într-un mod propriu sub aspectul selectării trăsăturilor și al vocabularului folosit. Astfel, de exemplu, în prezentarea ritualului oracular în *Aen.* II, 114–119 e omisă cererea, fiind evidențiat numai răspunsul, care însă nu e dat direct de preotul lui Apollo; în *Aen.* VII, 81 și urm. cererea lui Latinus e expusă pe larg, iar răspunsul e dat în vis, în templu; în *Georg.* IV, 447 și urm. cererea lui Aristaeus e redată pe scurt, iar răspunsul — incluzînd și legenda lui Orfeu și Euridice — are 74 versuri.

Riturile religioase au o distribuție aproape egală în operele vergiliene, cu ceva mai mare frecvență în epopee; cu o singură excepție, rugăciunile se întîlesc numai în *Eneida*, fapt explicat de I. Shatzman prin aceea că pentru poetul latin ele constituiau, în primul rînd, un procedeu literar de expresie a emoțiilor și sentimentelor eroilor; în *Bucolice* sentimentele sînt exprimate prin dialog, iar în *Georgice* nu există personaje. *Eneida* conține, aproape în exclusivitate, ritualuri conforme genului epic (augurale, oraculare, funerare, de întemeiere); nu e clar de ce Vergiliu evită în poezia pastorală și didactică jurăminte și legăminte; ritualurile magice — două în total — au în poezia vergiliană menirea de a trezi dragostea și se întîlesc în *Aen.* IV și *Buc.* VIII. Se poate deduce așadar că Vergiliu a introdus scenele de ritual în acord cu genul operei.

Se pune și problema gradului de integrare a pasajelor care descriu un ritual religios în țesătura operei literare, integrare realizată de poet fie pe cale externă, în acord cu desfășurarea acțiunii, fie pe cale internă, pentru a exprima o stare sufletească. Această din urmă situație e

mai frecventă, mai ales în epopee, unde Vergiliu — preocupat să exprime emoțiile și sentimentele eroilor — a recurs și la această modalitate indirectă de expresie, alături de monolog și dialog cu deosebire în momentele de climax. Concluzia autorului, bazată pe o analiză riguroasă a textului, este aceea că în opera vergiliană, în numeroase cazuri, scenele de ritual religios reprezintă un cadru și un procedeu literar prin care poetul roman zugrăvește simțăminte și stări sufletești, subliniază momentele dramatice și de criză, motivează dezvoltarea subiectului și creează legături sau contraste între pasaje.

E. D. Kolmann (Universitatea din Tel Aviv), cunoscut cititorilor români și prin colaborările din revista noastră, publică, în continuarea unor preocupări constante, studiul *A New Method of Analysing Latin Hexameter*. Pornind de la constatarea că relația dintre ictus și accent-trăsătură esențială a poeziei latine — nu a fost suficient studiată, autorul propune o metodă de analiză și clasificare a silabelor ce alcătuiesc hexametrul din punctul de vedere al cantității vocalei, al existenței sau non-existenței ictus-ului și (sau) a accentului. Prin combinarea acestor criterii se ajunge la 6 (2+3) nivele fonetice, diferite sub aspectul intensității intonaționale. Analiza dezvăluie, alături de cazurile de coincidență a ictus-ului cu accentul, și situații de non-coincidență: opoziție structurală (*structural clash*) la cuvinte care nu-și pot păstra accentul din proză, din cauza structurii lor (silaba accentuată e scurtă (de tipul *érát, tíbi*) sau opoziție voită (*voluntary clash*) la cuvinte care își modifică accentul numai din cauza topicii în vers (fapt evitabil), majoritatea bisilabice și care pot fi folosite într-un mod mai elastic, nefiind impuse *per necessitatem metri-cam* (al cărei rol a fost exagerat). După constatările autorului non-coincidența (structurală sau voluntară) pare a se produce mai ales în următoarele situații: înaintea unei cezuri, în hyperbaton, în construcții enclitice, în anastrofă — singure sau îmbinate.

Urmărind relația dintre cazurile de coincidență vs. opoziție pe un grup de 12 versuri din *Eneida* (VI, 372—383) autorul consemnează:

(1) cazuri de coincidență	31	} 56
monosilabe	8	
(2) opoziție structurală	17	
(3) opoziție voită	16	16

deci raportul între coincidență (în sens larg) și opoziție e de 56/16 sau 3,5:1.

Rata de 3,5:1 s-a dovedit aproape constantă și la analiza unui corpus de circa 600 hexametri luați la întâmplare din operele mai multor poeți. Totodată analiza a circa 3600 silabe purtătoare de ictus a arătat că relațiile acestuia cu accentul se prezintă în modul următor: aproape 1/2 din silabele cu ictus au și accent, circa 1/5 prezintă non-coincidență structurală, iar circa 1/7 sînt monosilabe. Aceasta înseamnă că, în hexametrul latin, aproape 2/3 (iar dacă se adaugă monosilabele cu ictus aproape 80 %) din cuvinte își păstrează în vers accentul. Cifrele obținute nu au desigur valoare absolută, pot exista variații după scriitor sau operă, dar într-o formulare prudentă se poate afirma că hexametrul latin constă în mare parte din cuvinte care sînt astfel aranjate încît să-și păstreze accentul, ceea ce atrage intonație mai puternică și evidențiere; și întrucît hexametrul se încheie, de regulă, cu cuvinte la care ictus-ul coincide cu accentul, se poate spune că acest tip de vers gravitează spre finală.

Metoda propusă de E. D. Kolmann, bazată pe datele obiective oferite de statistică, ar putea servi și pentru analiza relației dintre expresie sonoră și intonație, pe de o parte, conținut semantic și funcțional, pe de alta.

Influența textelor biblice și clasice asupra literaturii ulterioare e ilustrată în articolul lui Y. Amir (Universitatea din Tel Aviv), *Homer und Bibel als Ausdrucksmittel im 3. Sibyllenbuch*. Atît textul homeric citit și cel biblic au fost frecvent folosite în epoca elenistică, pentru efecte de stil sau motive literare. Cartea a III-a a oracolelor sibiline se prezintă ca un text literar nepretențios, cu forță expresivă poetică limitată, dar caracterizat printr-o polifonie specifică rezultînd din îmbinarea elementelor a două lumi distincte — homerică și biblică — expuse în acorduri alternative sau în contaminare. Analiza autorului are în vedere versurile 520—572. Ilustrativ e îndeosebi fragmentul 520—544 care conține un oracol de amenințare, cu prevestiri funeste, a oprîmării grecilor de către romani — pasaj cu colorit biblic, inspirat de oracolele profetilor, conținînd amenințări împotriva fiilor lui Israel — ușor identificabil pentru orice cunoscător al Bibliei. De la v. 538 oracolul proferă amenințări la scara întregii omeniri, depășindu-se astfel — în conformitate cu conștiința iudeo-elenistică a epocii-opoziția dintre eleni și barbari.

Dar plasarea unor evenimente contemporane grecești în categorii biblice implică și o interpretare teologică a istoriei, în care evoluția evenimentelor nu mai este explicată ca produs al unei Tyche iraționale sau ca legitate istorică invariabilă, ci ca acțiune a unei divinități active pedepsitoare. În conformitate cu modelul biblic, autorul anonim caută justificarea pedepsei într-un păcat național de tip religios și consideră (v. 545—572) că acesta este idolatria (opusă mono-teismului filozofic al epocii), care ar reprezenta decăderea de la un monoteism primitiv într-un



moment cronologic definit. Se afirmă, într-o formulare biblică, că numai întoarcerea la adevărata credință i-ar putea duce pe greci — și odată cu ei întreaga lume — la mântuire. Interesant e că în acest text, structurat după modelul biblic, componenta homerică este și ea prezentă prin ideea mitologic-sacrală că minia divină poate fi exorcizată prin măsuri de ispășire. Prezicerea Sibilei asupra unicei ieșiri din situația de  $\chi\acute{o}\lambda\omicron\varsigma$  (corespunzând cu cea de  $\mu\eta\nu\iota\varsigma$  din *Iliada*) are ceva din certitudinea unui vis trimis de zei (cf. oracolul trimis în vis în *Il.* II, 1—40). Ideea care încheie pasajul discutat, potrivit căreia voința divinității este ca Elada să fie mântuită după ce va fi trecut prin grele încercări este formulată, după cum observă autorul, în termenii întâlniți în cunoscutul pasaj din *Il.* VI, 458 și urm. al despărțirii lui Hector de Andromache.

Studiul lui P. A. Brunt (Oxford) e consacrat modalităților de constituire a armatei romane în perioada imperială: *Conscription and Volunteering in the Roman Imperial Army*. Împotriva tezei lui Mommsen — preluată și generalizată cu referire la toate tipurile de armate imperiale — potrivit căreia după Marius legiunile romane au fost alcătuite în cea mai mare parte din voluntari, autorul urmărește să demonstreze, pe baza materialului inscripțiilor și a textelor literare, că până în secolul al II-lea e.n. serviciul militar obligatoriu a avut o largă răspândire. Sunt mărturii clare că în sec. I e.n. (în special între anii 49—29) recrutarea obligatorie era un fapt uzual și detestat în popor. În perioada augustană s-au făcut în provincii recrutări obligatorii (cu acordarea cetățeniei romane), fără a se renunța total la recrutările din Italia (cum va face Tiberiu).

Denumirea succesivă de *legio Italica* și unele texte epigrafice atestă că după Tiberiu s-a revenit la recrutarea obligatorie în Italia, fapt explicabil prin neputința de a asigura apărarea imperiului numai cu voluntari, mai ales în situații critice. Dar în cursul epocii imperiale, paralel cu creșterea numărului provincialilor în legiuni, cel al italicilor scade. După cum observă pe bună dreptate P. A. Brunt, recrutările obligatorii practicate în toate provinciile, din Britania până în Asia Mică, nu sînt menționate frecvent tocmai pentru că constituiau — ca și încasarea impozitului — o obligație normală și uzuală. Dacă în perioada Principatului timpuriu voluntariatul s-ar fi aplicat pe scară largă, în legiuni ar fi fost mai mulți italici. Evitarea de către împărați a înrolărilor obligatorii în Italia s-ar explica nu prin motive demografice (cum crede Forni), ci pentru că era o sarcină impopulară, urită de tineri din cauza duratei serviciului și a depărtării de locurile natale. Din secolul al II-lea, obligativitatea serviciului militar devine o regulă și în provincii, ceea ce a dus la unele tulburări la populațiile mai războinice (gali, traci, batavi). În perioada de la Hadrian la Septimius Severus, odată cu stabilirea executării serviciului militar în locul de baștină, a crescut numărul voluntarilor provinciali (mai ales în Spania și Africa). După părerea autorului, creșterea aceasta în perioada Severilor se explică și prin modificarea statutului căsătoriilor contractate de soldații romani cu străine, prin îmbunătățiri ale condițiilor de viață (serviciul militar în ținutul natal, viață de familie, creșterea confortului și a soldei, donative, ușurarea disciplinei) și prin ameliorarea statutului social al soldaților. Această perioadă favorabilă n-a durat mult; după Dioclețian, necesitatea unei armate mari a impus sistemul înrolării obligatorii, alături de care a continuat să se practice recrutarea voluntară, până la sfîrșitul secolului al IV-lea cînd conducerea statului, bazîndu-se pe *foederati* de origine străină, renunță la recrutarea sistematică din cadrul poporului roman.

Un episod din istoria imperiului e reluat în discuție în articolul lui S. Apelbaum (Universitatea din Tel Aviv): *Domitian's Assassination. The Jewish Aspect*, cu intenția de a menționa unele detalii care ar putea arunca o lumină nouă asupra evenimentului. Mărturiile istoricilor romani arată că persecuțiile lui Domițian, intensificate mai ales după conspirația lui L. Antonius Saturninus, erau îndreptate atît împotriva evreilor, cît și a celor învinuiți de iudaizare — printre aceștia membri ai familiilor senatoriale sau chiar imperiale. Se pare că apropierea de iudaism, a cărui influență la Roma crescuse în anii care preced asasinarea lui Domițian, a servit aristocraților oprimați ca expresie a protestului lor împotriva tiraniei. După părerea lui Apelbaum nu a fost apreciat suficient importanța opoziției filozofice care a influențat neîndoiește atitudinea aristocrației. Este vorba de atitudinea lui Epictet, Demetrius, Daemonax și Apollonios din Tyana alungați din Roma în anul 89. Mai curajoasă și protestatară a fost opoziția stoicilor și a cinicilor.

În direcția străduinței de a evidenția contactul dintre literatura iudaică și literaturile clasice se înscrie articolul lui D. Sperber (Universitatea din Bar-Ilan), *Some Classical Loan-words in rabbinic literature* în care unii termeni controversați din literatura religioasă sînt interpretați prin împrumuturi din greacă sau latină, precum și nota publicată de R. Meridor (Universitatea ebraică din Ierusalim): *A Greek Play on Words into the Mishna?* în care se emite ipoteza că maxima lui Hillel (*Ovolth*, 2, 4) „Cînd voi avea răgaz, voi studia ar putea fi bazată pe dublul sens al gr.  $\sigma\chi\omicron\lambda\acute{\omicron}\eta$  ( $\sigma\chi\omicron\lambda\acute{\omicron}\zeta\omega$ ). Aceeași autoare publică unele observații pertinente în legătură cu ediția teubneriană din 1970 a *Troienelor*, realizată de Werner Biehle (*A propos the New Edition of Euripides' Troades*).

Primul volum al seriei *Scripta Classica Israelica* reprezintă astfel o oglindă (desigur incompletă) a unei activități rodnice și bogate, depusă de mulți cercetători cunoscuți și pînă acum prin colaborările lor la publicații străine.

O observație critică se poate face cu privire la greșelile de tipar, destul de numeroase și uneori supărătoare (ca la pag. 57 în textul latin).

Lucia Wald

JANINE DEBUT Διδάσκω. *Manuel à l'usage des Grands Débutants des lycées et universités. Première année.* Tome I, Paris, Les Belles Lettres, 1973, XIV + 453 p. și 5 hărți în afara textului, în 8°.

Ideea de care a fost călăuzită J. Debut în alcătuirea acestei cărți este aceea de a prezenta unui public larg un manual de limba greacă, capabil să suscite interesul pentru această disciplină și să demonstreze celor care o studiază cît de mare poate fi actualitatea unui asemenea îndrumar. Plecînd de la această premisă, autoarea dezvoltă într-o introducere destul de amplă argumentele care pledează în favoarea învățării limbii grecești. Sînt relevante aporturile de ordin lingvistic, multitudinea termenilor grecești utilizați în toate domeniile științelor și tehnicii moderne, însemnătatea cunoașterii exacte a formei radicalelor savante și folosirea lor corectă în limbile moderne. Potrivit acestei pledoarii, învățarea limbii grecești dezvoltă și calități considerate de psihosociologia modernă drept fundamentale: spirit de inventivitate și de sinteză, ideea relativității, a umanismului neconvențional. Cel care citește grecește învață cum se pun, în fiecare caz, marile probleme, dobîndește pasiunea cercetării adevărului și cunoașterii desăvîrșite. Nu există domeniu al cunoașterii în care grecii să nu fi creat sau inovat, în dorința lor de a elucida în chip rațional fundamentele: matematică, fizică, biologie, istorie, retorică, filozofie. Tot elinii pot să-și revendice paternitatea tuturor genurilor literare, pe care au reușit să le desăvîrșească. Se recurge în mod fericit la îndemnul lui Valéry, parafrazate astfel: „Să le cerem grecilor să ne ajute să regăsim odată cu disciplina spiritului, exemplul extraordinar al perfecțiunii în toate sistemele, o metodă de a gîndi care lînde să raporteze orice lucru la om, acea pasiune a *F r u m o s u l u i* și *A d e v â r u l u i*, acel simț de necomparat al măsurii, acel echilibru care ne lipsește atît de mult.” (p. XII).

Pentru a defini o pedagogie a limbii grecești astfel orientată, autoarea se bazează pe cîteva principii care pot fi rezumate astfel:

1. Greaca trebuie studiată ca o limbă care mai trăiește încă (țelul de căpetenie nefiînd acela de a dezvolta doar activitatea reflexivă în urma parcurgerii textelor). Aceasta implică necesitatea înțelegerii și chiar a vorbirii limbii. Deci pentru însușirea sistematică a *v o c a b u l a r u l u i* trebuie să se acorde o importanță egală noțiunilor de lexicologie și celor de gramatică.

2. Elevii trebuie să intre în contact direct cu textele originale, cu un conținut unitar, evitîndu-se bucățile fabricate *ad hoc*, din necesități gramaticale. Aceste texte mijlocesc o inițiere sintetică în domeniul limbii — atît sub raport gramatical-semantic cît și în privința noțiunilor de civilizație. Așadar, autoarea concepe o inițiere simultană în domeniile morfologiei, semanticii și sintaxei. Aceasta este singura metodă, socotește J. Debut, capabilă de a da elevului un sentiment organic al limbii. Morfologia se va studia pe texte originale foarte scurte, care, la început, trebuie învățate pe de rost. Declinările și conjugările sînt asimilate în funcție de necesități și nu ca elemente valabile în sine. Totul este subordonat înțelegerii textelor. La fel, sintaxa se studiază pe calea metodei inductive, pe măsură ce se pot desprinde din texte reguli esențiale.

Manualul are trei mari subdiviziuni: *Préliminaires, Initiation, Compléments*. La rîndul lor aceste subdiviziuni comportă o serie de capitole și dezvoltă pe rînd problemele.

I. *Preliminariile* cuprind explicații de ordin geografic, istoric (însoțite de tablouri sinoptice) și lingvistic, — acestea din urmă referitoare la caracterul indo-european al limbii grecești, la dialecte și la caracteristici ale limbii literare. Tot aici capitole speciale sînt rezervate prezentații sunetelor și alfabetului grec, formării cuvintelor, generalități despre declinare, sistemul cazurilor și al verbului, accente și semne diacritice, punctuație. Această primă parte, concepută ca mijloc de referire și de inițiere pentru secțiunea următoare, se încheie cu un capitol de explicații privind legile fonetice ale dialectului attic: modificări de consoane, sonante și vocale.

II. *Inițierea* cuprinde 22 de lecții propriu-zise și patru lecții de recapitulare. Rețin atenția cititorului diversitatea exercițiilor folosite în fiecare lecție și, în special, frecvența exemplor

În cele trei lecții rezervate recapitulării finale. Socotim că este la fel de util și pentru profesorii de limbă latină să trecem în revistă aceste tipuri de exerciții, folosite cu succes și pentru achiziția altor limbi. „Gimnastică morfologică” insistă asupra deprinderilor de declinare simultană a numerelor (substantive și pronume, cu adjective, numerele ordinale etc.) și a formelor verbale care trebuie puse la diferite moduri, persoane, timpuri etc. „Bulgăre de zăpadă” este un apelativ al exercițiilor destinate formării competenței frazeologice pe baza unor texte mici, care trebuie traduse și de fiecare dată amplificate.

Exercițiile structurale cuprind nu mai puțin de 18 tipuri, din care dăm câteva exemple: Traduceți „îmi iubesc prietenii”; Schimbați în enunțul X persoanele, diatezele, modurile, timpurile etc. La rîndul lui un text grec trebuie tradus și supus unor modificări de tipul modelelor generative, într-o frază cum ar fi 'Ο φιλόσοφος, εἰς τὸ ἀργύριον λαμβάνειν, λέγει ὡς τοὺς νέους τὴν σοφίαν διδάσκει (p. 177), unde propoziția secundară trebuie redată sub diferite forme.

„Completarea” unor cuvinte care lipsesc, fie că avem de-a face cu nume, fie că sînt verbe la diverse moduri, timpuri, persoane, etc. „Exerciții de compoziție” unde sînt date cuvinte care se potrivesc unui anumit conținut de idei.

Tot aici se preconizează întocmirea rezumatelor unor texte parcurse. „Versiuni” din Xenofon pentru care se dau și cuvintele necesare traducerii și numeroase retroversiuni („thèmes”).

### III. *Complemente* cu patru mari subdiviziuni:

- A. *Morfologia*, cu tablouri sinoptice ale conjugării verbelor atematiche și tematiche, la activ, mediu și pasiv; verbe contrase și un tablou al principalelor verbe neregulate.
- B. *Sintaxă* — cu trei capitole, despre valorile cazurilor, ale modurilor și ale timpurilor.
- C. *Stilistica* — subdiviziune care tratează parataxa, particulele simple și cele compuse.
- D. *Etimologia* cuprinde două tablouri: unul cu principalele „rădăcini” grecești, celălalt cu lexeme care ilustrează originea greacă a termenilor științifici și tehnici. Un indice alfabetic de cuvinte grecești permite reperarea paradigmelor și a problemelor discutate. Urmează un repertoriu de nume proprii, o bibliografie pe materii, tabla ilustrațiilor.

După cum se poate ușor constata, ne aflăm în fața unui manual extrem de bogat, modern conceput, capabil de a suscita interesul pe diverse planuri. Partea a doua, *Inițierea*, reprezintă manualul propriu-zis de limbă greacă, în timp ce *Preliminariile* și *Complementele* ne oferă două grupe de materiale cu caracter expositiv, destinate aprofundării noțiunilor de civilizație și cuprinderii sistematice a elementelor de gramatică (inclusiv capitolele de sintaxă stilistică). *Lecțiile de limbă* din partea centrală sînt organizate după cum urmează: a. textul de studiu; b. încadrarea și prezentarea autorului sau a contextului literar; c. elemente de vocabular cu explicații ample pentru înțelegerea unităților frazeologice; d. problema centrală de gramatică (de obicei o paradigmă morfologică) cu explicații istorice; e. exercițiile; f. un al doilea text, care face parte dintr-un „serial” mai amplu, desprins din opera unui prozator reprezentativ (Xenofon, Lucian, Platon), alcătuind o inițiere de ansamblu, distribuită în câteva lecții; g. vocabularul și exercițiile aferente acestui text de lectură; h. comentariul literar-ideologic, menit să contureze profilul scriitorului prin aprofundarea lecturii.

Desigur bogăția materialului, a faptelor de limbă și de civilizație, a interpretărilor moderne corespunde adeseori nivelului de cunoștințe al studenților din primii ani de facultate sau al cititorului cu o pregătire filologică minimală. Chiar dacă ținem seama de aceste premise, lecțiile ni se par uneori prea bogate. Îndeosebi retroversiunile se prezintă la un moment dat sub forma unor vaste parafraze ale textului, care își propun să rivalizeze cu ideea și cu maniera stilistică a lui Xenofon, Lucian sau Platon. Aproape de fiecare dată o lecție înseamnă de fapt un vast fascicol de parcursuri gramaticale, frazeologico-lexicale, literare, culturale. De bună seamă studentul trebuie să opteze pentru a n u m i t e paragrafe, renunțînd la efectuarea tuturor exercițiilor cerute. Or, intercalarea unor enunțuri foarte eterogene se opune pe alocuri unei consultări practice, rapide și dănucează unei așezări de sinteză a cunoștințelor de limbă. Deși capitolele *complementare* oferă tablouri excelente, care se armonizează cu exercițiile recapitulative, avem uneori impresia fragmentării sistemului — lipsește o recapitulare simetrică a paradigmelor nominale. În schimb, nu putem decît să subscriem fără rezerve doza de foarte bine gîndit al noțiunilor de morfologie, sintaxă și stilistică proprii idiomului atic. Prezentarea verbului insistă mai ales asupra conjugării în -ω pur (inclusiv denominativele contrase), iar din conjugarea în -μι se analizează pe larg paradigmăle lui εἰμι și φημι.

Spre deosebire de alte manuale, volumul nu este prevăzut cu un vocabular compact în partea finală, întrucât J. Debut susține că studenții trebuie să învețe cuvinte la fiecare lecție, să-și alcătuiască singuri vocabulare proprii, să grupeze fișele de lexic pe categorii și probleme, în funcție de progresele realizate după fiecare etapă de studiu. Oricum ar fi, prezentarea limbii grecești potrivit acestei metode va continua în volumul al II-lea și de-abia la capătul unui șir nou de lecții vom fi în măsură să ne rostim asupra coerenței de ansamblu a manualului. Deocamdată, prin bogăția și claritatea explicațiilor, prin suplețea inteligentă a interpretărilor, lucrarea elenistei franceze se recomandă de la sine. Trebuie considerată una din cele mai valoroase tentative din ultimele decenii de a prezenta într-o expunere solidară elementele de bază ale limbii grecești clasice (modelul atic sau elin a celor mai buni prozatori), laolaltă cu înfișierea în domeniul civilizației nemuritoare a Eladei.

*Margareta Nasta*



# PUBLICAȚII PRIMITE ÎN REDACȚIE ÎNTRE 1 IANUARIE ȘI 31 DECEMBRIE 1974

1. *Acta Classica. Proceedings of the Classical Association of South Africa*, XVI, 1973, Capetown, A. A. Balkema.
2. *Acta Classica Vniuersitatis Scientiarum Debreceniensis*, IX, 1973, Debrecen.
3. *Aeuum*, XLVII, 1973, 5–6; XLVIII, 1–2, 3–4, Milano, Università Cattolica del Sacro Cuore.
4. *Der Altsprachliche Unterricht, Arbeitshefte zu seiner wissenschaftlichen Begründung und praktischen Gestalt*, XVII, 1974, 1, 2, 3, 4, 5; *Gesamt-Register für die Reihen I–XV*, Stuttgart, Klett.
5. *American Classical Review*, 2, 1972, 1, 2, 3, Flushing, N. Y., Queens College.
6. *Annuaire du Collège de France*, 73<sup>e</sup> année, 1973, Paris.
7. *Anthologie grecque, I<sup>e</sup> partie, Anthologie palatine*, Tome X (livre XI). Texte établi et traduit par Robert Aubreton. Paris, Les Belles Lettres, 1972, 299 p.
8. *Anthologie grecque, I<sup>e</sup> partie, Anthologie palatine*, Tome VIII (livre IX, épigr. 359–827). Texte établi et traduit par Pierre Waltz et Guy Soury avec le concours de J. Irigoin et P. Laurens. Paris, Les Belles Lettres, 1974, X + 294 p.
9. *Anzeiger für die Altertumswissenschaft*, XXIII, 1970, 3–4; XXIV, 1971, 1–2, 3–4; XXV, 1972, 1–2, 3, 4, Innsbruck, Universitätsverlag Wagner.
10. *APICIUS, L'art culinaire*. Texte établi, traduit et commenté par Jacques André. Paris, Les Belles Lettres, 1974, 234 p.
11. *Archaeological Reports for 1972–1973*. London, Society for the Promotion of Hellenic Studies.
12. Ekkehard Arnold, *Zum Bild des Verschwörers. Catilina und Seian – ihre Darstellung bei Sallust und Tacitus*. Freiburg, 1972, 174 p. (Diss.)
13. *Atene e Roma. Rassegna trimestriale dell'Associazione Italiana di Cultura Classica*, XVIII, 1973, 3–4. Firenze, F. le Monnier.
14. *Athenaeum*, LI, 1973, 3–4; LII, 1974, 1–2, Pavia, Università.
15. Georgios D. Babiniotis, *Τὸ ρῆμα τῆς Ἑλληνικῆς, Δομικαὶ ἐξελέξεις καὶ συστηματοποίησις τοῦ ῥήματος τῆς Ἑλληνικῆς (ἀρχαίας καὶ νέας)*. Atena, Ἑθνικὸν καὶ Καποδιστριακὸν πανεπιστήμιον Ἀθηνῶν, φιλοσοφικὴ σχολή, 1972, 320 p.
16. Richard A. Bauman, *Impietas in principem*, München, C. H. Beck, 1974, XVI + 242 p. (Münchener Beiträge zur Papyrusforschung und antiken Rechtsgeschichte, 60)
17. Hermann Bengtson, *Kleine Schriften zur alten Geschichte*, München, C. H. Beck, 1974, 670 p.
18. Jean Béranger, *Principatus, Étude de notions et d'histoire politiques dans l'Antiquité gréco-romaine*. Genève, Librairie Droz, 1973, XV + 483 p. + V pl. (Université de Lausanne, Publications de la Faculté des Lettres, XX)
19. T. V. Blavatskaja, *Očerki političeskoj istorii Bospora v V–IV vv. do n.e.*, Moskva, Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, 1959, 159 p. + 1 pl.
20. Rainer Bohn, *Untersuchungen über das Motiv des „Gelobten Landes“ in Vergils Aeneis und im Alten Testament*, Freiburg, 1965, 211 p. (Diss.)
21. *Boletin del Instituto de Estudios Helénicos*, VI, 1972, 2, Barcelona.
22. *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1973, 4; 1974, 1, 2, Paris, Les Belles Lettres.
23. Antonio Carlini, *Studi sulla tradizione antica e medievale del Fedone*. Roma, Ed. dell'Ateneo, 1972, XVI + 218 p. (Bibl. Athena)
24. *Catalogs of Manuscripts in Austrian Monasteries*. Ann Arbor, Michigan, Xerox University Microfilms, 1972, I + 6 p.
25. Jean-Pierre Cèbe, *VARRON, Satires Ménipées*. Édition, traduction et commentaire, 2 (Ἀνθρῳπόπολις – *Bitmarcus*) Roma, École française de Rome, 1974, 294 + A–k p. (Collection de l'École française de Rome, 9)
26. C. Joachim Classen, *Sprachliche Deutung als Triebkraft Platonischen und Sokratischen Philosophierens*, München, C. H. Beck, 1959, 187 p. (Zetemata, Monographien zur klassischen Altertumswissenschaft, 22)
27. *Classical Philology*, LXIX, 1974, 1, 2, 3, Chicago, The University of Chicago Press.
28. Francesco della Corte, *Opuscula IV*. Genova, Istituto di Filologia Classica e Medioevale, 1973, 216 p.
29. *Cuadernos de Filología Clásica*, V, 1973, Madrid, Facultad de Filosofía y Letras.

30. Janine Debut, *Διδάσκω, Manuel à l'usage des Grands Débutants des lycées et universités*, tome I. Paris, Les Belles Lettres, 1973, XVI + 448 p. + 6 harti.
31. B. C. Dietrich, *The Origins of Greek Religion*. Berlin—New York, Walter de Gruyter, 1974, XVII + 345 p.
32. DÉMOSTHÈNE, *Discours d'apparat (Épitaφιος, Éroticos)*. Texte établi et traduit par Robert Clavand, Paris, Les Belles Lettres, 1974, 137 p.
33. Heinrich Dörrie, *Der Mythos und seine Funktion in der antiken Philosophie*. Innsbruck, AMOE, 1972, 20 p. (Innsbrucker Beiträge zur Kulturwissenschaft, Dies philologici Aenipontani, 2)
34. Heinrich Dörrie, *Ziel der Bildung—Wege der Bildung. Kritische Erörterungen von Cicero bis Augustinus*. Innsbruck, AMOE, 1972, 20 p. (Innsbrucker Beiträge zur Kulturwissenschaft, Dies philologici Aenipontani, 1)
35. Durius, *Boletín Castellano de estudios clásicos*, I, 1973, 2, Valladolid, Departamento de filología latina.
36. DICTYS CRETENSIS, *Ephemeridos belli Troiani libri*. Edidit Werner Eisenhut. Leipzig, Teubner, 1973, LII + 151 p. (Bibliotheca Teubneriana)
37. W. Elflein, *Verssprache. Zum Problem der Abhängigkeit vom Vers und Sprache am Beispiel deutschsprachiger Versübersetzungen von Vergils Aeneis*. Göttingen, 1972, III + 147 p. (Diss.)
38. Eos, LXII, 1974, 1, 2, Wrocław — Warszawa — Kraków, Ossolineum.
39. 'Επιστημονική 'Επετηρίς, 'Εκδιδόμενη υπό τῆς φιλοσοφικῆς σχολῆς. Salonic, 'Αριστοτελείου Πανεπιστήμιου Θεσσαλονίκης, 1973, 520 p. + 30 pl.
40. Robert Étienne, *Les Ides de Mars. L'assassinat de César ou de la dictature?*. Paris, Gallimard—Julliard, 1973, 209 p. (Collection Archives)
41. *Les Études Classiques*, XLII, 1974, 1, 2, 3, 4, Namur, Facultés Universitaires N.-D. de la Paix.
42. EVRIPIDES, *Heraclidae*. Edidit Antonius Garzya. Leipzig, Teubner, 1972, XXII + 42 p. (Bibliotheca Teubneriana).
43. R. H. Friedrich, *Studien zum Stilwandel im homerischen Epos*. Göttingen, 1974, VII + 219 p. (Diss.)
44. Helmut Flashar, *Formen utopischen Denkens bei den Griechen*. Innsbruck, AMOE, 1974, 19 p. (Dies philologici Aenipontani 3)
45. Jaakko Frösén, *Prolegomena to Study of the Greek Language in the first Centuries A. D. The Problem of Koine and Atticism*. Helsinki, 1974, 277 p. (Diss.)
46. Klaus Goldscheider, *Die Darstellung des Themistokles bei Herodot*. Freiburg, 1965, 155 p. (Diss.)
47. *Göttinger Jahrbuch* 1973. Göttingen, Heinz Reise.
48. *Graecolatina et orientalia. Zbornik Filozofickej Faculty Univerzity Komenského*, IV, 1972; V, 1973. Bratislava, Slovenské Pedagogické Nakladateľstvo.
49. *Greek, Roman and Byzantine Studies*, XIV, 1973, 4; XV, 1974, 1, Durham, Duke University.
50. Virginia Gnazzoni Foà, *La libertà nel mondo greco*, II. Genova, Istituto di Filologia Classica e medioevale, 1974, 147 p.
51. *Gymnasium*, 80, 1973, 6; 81, 1974, 1—2, 3, 5, Heidelberg, Carl Winter.
52. Dieter Harlfinger, *Die Textgeschichte der Pseudo-aristotelischen Schrift Περὶ ἀτόμων γράμμων*. Amsterdam, Adolf M. Hakkert, 1971, 445 p.
53. Henri Hierche, *Les épodes d'Horace. Art et significations*. Bruxelles, Latomus, 1974, 209 p. (Collection Latomus, 136)
54. *Index. Quaderni camerti di studi romanistici*, 4, 1973, Camerino—Napoli, Edizioni Scientifiche Italiane.
55. *Jahrbuch der Universität Düsseldorf*, 1971/72. Düsseldorf, M. Triltsch.
56. *Journal of Classical Studies*, XXII, 1974, Kyōto, The Classical Society of Japan.
57. *The Journal of Hellenic Studies*, XCIII, 1973, London, The Society for the Promotion of Hellenic Studies.
58. Heinrich Kuch, *Kriegsgefangenschaft und Sklaverei bei Euripides. Untersuchungen zur „Andromache“, zur „Hekabe“ und zu den „Troerinnen“*. Berlin, Akademie Verlag, 1974, 98 p. (Schriften zur Geschichte und Kultur der Antike, 9)
59. *Kul'tura antičnogo mira*. Moscovia, Izdatel'stvo Nauka, 1966, 299 p.
60. Pál Lakatos, *Quellenbuch zur Geschichte der Gepiden*. Mit einen Vorwort von S. Szádeczky-Kardoss. Szeged, 1973, 135 p. (Acta antiqua et archaeologica, tomus XVII, Opuscula Byzantina II)
61. *Latomus, Revue d'études latines*, XXXIII, 1974, 1, 3, Bruxelles.

62. Ekkehard Lederbogen, *Das Caesarbild in Ciceros Philippischen Reden*. Freiburg, 1969, 181 p. (Diss.)
63. *Listy filologické*, 96, 1973, 1, 2, 3, 4; 97, 1974, 1, 2. Praga, Akademia.
64. PS-LUCIANO, *Timarione*. Testo critico, introduzione, traduzione, commentario e lessico a cura di Roberto Romano. Napoli, Università di Napoli, 1974, 196 p. (Collana di Studi e testi diretta da Antonio Garzya, 2)
- [65. *Lustrum. Internationale Forschungsberichte aus dem Bereich des klassischen Altertums*, 4, 1959; 11, 1966; 12, 1967; 13, 1968; 14, 1969; 15, 1970; 16, 1971—1972. Göttingen, Vandenhoeck-Ruprecht.
66. Josef Martin, *Antike Rhetorik. Technik und Methode*. München, C. H. Beck, 1974, 420 p.
67. *Musaica. Sbornik Filozofickéj Faculty Univerzity Komenského*, XXIV (XIII), 1973. Bratislava, Slovenské Pedagogické Nakladateľstvo.
68. *Orbis Latinus*, 1973, 11. Salta—Mendoza (Argentina), Seminario Metropolitano.
69. PAULIN DE PELLA, *Poème d'action de grâce et prière*. Introduction, texte critique, traduction, notes par Claude Moussy. Paris, Les éditions du Cerf, 1974, 230 p. (Sources chrétiennes, 209)
70. PAUSANIAE *Graeciae Descriptio*. Edidit Maria Helena Rocha-Pereira. Leipzig, Teubner, 1973, XXV + 358 p. (Bibliotheca Teubneriana)
71. *Perficil*, IV, 1973, 68—69—70; V, 1974, 71—73. Salamanca, Collegio San Estanislao.
72. PHILON D'ALEXANDRIE, *Quod omnis probus liber sit*. Introduction, texte, traduction et notes par Madeleine Petit. Paris, Éditions du Cerf, 1974, 268 p. (Les œuvres de Philon d'Alexandrie, 28)
73. *Phoenix*, XXVII, 1973, 3, 4; XXVIII, 1974, 1, 2. Toronto, The Classical Association of Canada, University of Toronto Press.
74. PHOTIUS, *Bibliothèque*, tome XII. Texte établi et traduit par René Henry. Paris, Les Belles Lettres, 1974, 235 p.
75. Julian G. Plante, *Monastic Manuscript Microfilm Project, Progress Report VII, The Austrian Phase, 1964—1973*. Collegeville, Minnesota, Saint John's University, 1974, 39 p.
76. Julian G. Plante, *Checklist of Manuscripts Microfilmed for the Monastic Manuscript Microfilm Library. Saint John's University, Collegeville, Minnesota*, vol. I, *Austrian Monasteries*, Part. 1, 2, Collegeville, Minnesota, 1967, 1974, IV + 52, V + 296 p.
77. PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, livre XXV. Texte établi, traduit et commenté par Jacques André. Paris, Les Belles Lettres, 1974, 183 p.
78. PLUTARCHI *Moralia*, vol. III. Recensuerunt et emendauerunt W. R. Paton, M. Pohlenz, W. Sieveking. Leipzig, Teubner, 1972, XXXIV + 542 p. (Bibliotheca Teubneriana)
79. PLUTARCHI *Vitae parallelae*. Recognouerunt Cl. Lindskog et K. Ziegler, vol. III, fasc. 2. Iterum recensuit K. Ziegler. Leipzig, Teubner, 1973, XXI + 405 p. (Bibliotheca Teubneriana)
80. *Poesia latina in fragmenti. Miscellanea filologica*. Genova, Istituto di Filologia Classica e medievale, Università di Genova, 1974, 382 p.
81. Aurel Popescu, *La Dacie et l'énigme Gaius* (extr. *Studia et Documenta Historiae et Iuris* XXXIX, 1973. Roma, Pontificia Universitas Lateranensis).
82. Sesto Prete, *Observations on the History of Textual Criticism in the Medieval and Renaissance Periods*, Collegeville, Minnesota, St. John's University Press, 1969, 27 p.
83. MICHELE PSELLO, *Epistola a Giovanni Xifilino*. Testo critico, introduzione, traduzione e commentario a cura di Ugo Criscuolo, Napoli, Università di Napoli, 1973, 85 p. (Byzantina et neo-hellenica Neapolitana, I)
84. Gerhard Ramming, *Die Dienerschaft in der Odyssee*. Erlangen, 1973, IX + 178 p. (Diss.)
85. Walburga Rehmann, *Die Beziehungen Zwischen Lukrez und Horaz*. Freiburg, 1969, 270 p. (Diss.)
86. Monika Renner-Klose, *Historia und Theorie als Elemente der Personendarstellung bei Herodot*. Göttingen, 1973, V + 172 p. (Diss.)
87. *Revue des Études Anciennes*, LXXV, 1973, 1—2, Paris, Les Belles Lettres. (Annales de l'Université de Bordeaux III)
88. *Revue Belge de philologie et d'histoire*, LII, 1974, 1, 2. Bruxelles.
89. *Revue des Études Grecques*, LXXXVI, 1973, 1 (409—410). Paris, Les Belles Lettres.
90. *Revue Internationale des Droits de l'Antiquité*, XX, 1973. Bruxelles, Office International de Librairie.
91. Will Richter, *Textstudien zu Lukrez*. München, C. H. Beck, 1974, 148 p. (Zetemata, Monographien zur klassischen Altertumswissenschaft, 60)



92. Giuseppina Sacconi, *Studi sulle obbligazioni solidali da contratto in diritto romano*. Milano. A. Giuffrè, 1973, VII + 204 p. (Publicazioni dell'Istituto di diritto romano e dei diritti dell'oriente mediterraneo, XLV)
93. Pierre Salmon, *Population et dépopulation dans l'Empire romain*. Bruxelles, Latomus, 1974, 179 p. (Collection Latomus, 137)
94. Franco Sartori (ed.), *Praelectiones Patauiniae*. Roma, L'Erma di Bretschneider, 1972, 145 p. (Università degli Studi di Padova, Pubblicazioni dell'Istituto di storia antica, vol. IX)
95. Herbert Schelesniker, *Der Name der Slaven, Herkunft, Bildungsweise und Bedeutung*. Innsbruck, AMOE, 1973, 12 p. (Innsbrucker Beiträge zur Kulturwissenschaft. Slavica Aenipontana, 1)
96. Valentin Schoplick, *Der Platonische Dialog Lysis*. Freiburg, 1968, 90 p. (Diss.)
97. Manfred K. Schretter, *Alter Orient und Hellas*. Innsbruck, AMOE, 1974, 254 p.
98. Thomas Schwertfeger, *Der Achaische Bund von 146 bis 27 v. Chr.* München, C. H. Beck, 1974, 85 p. (Vestigia, Beiträge zur alten Geschichte, 19)
99. Gertrud Schwind, *Zeit, Tod und Endlichkeit bei Horaz*. Freiburg, 1965, 211 p. (Diss.)
100. *Serta philologica Aenipontana*, II. Herausgegeben von R. Muth. Innsbruck, AMOE, 1972, 258 p. (Innsbrucker Beiträge zur Kulturwissenschaft, 17)
101. Francesco Sitzia, *De actionibus*. Edizione e commento. Milano, A. Giuffrè, 1973, VII + 142 p. (Publicazioni dell'Istituto di diritto romano e dei diritti dell'oriente mediterraneo, XLV)
102. I. I. Sokol'skij, *Derevoobrabatylva juščee remeslo v antičnyx gosudarstvax Severnogo Pričerno-morja*. Moscovia, Nauka, 1971, 288 p. + XXXVII pl.
103. Wolfgang Tasler, *Die Reden in Lucans Pharsalia*. Erlangen, 1971, 264 p. (Diss.)
104. Georg Thamm, *Zur Cistellaria des Plautus*. Freiburg, 1971, 91 p. (Diss.)
105. *Translatio studii. Manuscript and Library Studies Honoring Oliver L. Kapsner, O.S.B.* Ed. by Julian G. Plante. Collegeville, Minnesota, St. John's University Press, 1973, 287 p.
106. JOHANNES TRITHEMIVS, *In Praise of Scribes (De laude scriptorum)*. Ed. with Introduction by Klaus Arnold, translated by Roland Behrandt. Lawrence, Kansas, Coronado Press, 1974, IX + 111 p. + VI pl.
107. IOANNIS TZETZAE *Epistulae*. Recensuit Petrus Aloisius M. Leone. Leipzig, Teubner, 1972, XXII + 218 p. (Bibliotheca Teubneriana)
108. Konst. I. Vourveris, *Πλάτων και "Ελληνες, πλὴν "Αθηναίων. "Ιστορικὰ γνῶσεις τοῦ Πλάτωνος*. Atena, "Ελληνική "Ανθρωπιστική ἑταιρεία, 1973, 59 p.
109. Michael Ventris and John Chadwick, *Documents in Mycenaean Greek*, With a Foreword by the late Alan J. B. Wace, second edition by John Chadwick. Cambridge, University Press, 1973, XXV + 622 p.
110. Günter Weingarth, *Zu Theokrits 7. Idyll*. Freiburg, 1967, 202 p. (Diss.)
111. Kurt Weitzmann, *Illustrated Manuscripts at St. Catherine's Monastery on Mount Sinai*. Collegeville, Minnesota, St. John's University Press, 1973, 34 p. + XXXII pl.
112. Günther Wille, *Der Aufbau des Livianischen Geschichtswerks*. Amsterdam, B. R. Grüner, 1973, 124 p. (Heuremata. Studien zu Literatur, Sprachen und Kultur der Antike, 1)
113. *Wiener Studien. Zeitschrift für klassische Philologie und Patristik*, N.F. 8, 1974, Wien, Böhlau.
114. Wolfgang Wittke, *Das Tiberiusbild und seine Periodisierung in der Tiberiusvita Suetons*. I. Darstellung. II. Anmerkungen. Freiburg, 1974, 196 + 192 p. (Diss.)
115. XENOPHONTIS EPHESII *Ephesiaca libri V. De amoribus Anthiae et Abrocomae*. Recog-novit Antonius D. Papanikolaou. Leipzig, Teubner, 1973, XX + 117 p. (Bibliotheca Teubneriana).
116. *Zeitschrift für Kulturaustausch*, 1973, 4; 1974, 1, 2, 3. Stuttgart, Institut für Auslandsbeziehungen.
117. *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 13, 1974, 2, 3; 14, 1974, 1, 2, 3; 15, 1974, 1, 2, 3. Bonn, Habelt.
118. *Živa Antika*, XXI, 1971, 2; XXIII, 1973, 1. Skopje.
119. *Zprávy Jednoty klassických filologů*, XV, 1973, 2, 3. Praga.

## SOCIETATEA DE STUDII CLASICE DIN REPUBLICA SOCIALISTĂ ROMÂNIA

## DĂRI DE SEAMĂ ALE ȘEDINTELOR

## CLX

ȘEDINȚA DIN 6 DECEMBRIE 1973

Prezidează acad. AL. GRAUR, președinte.

Ședința se deschide la ora 18<sup>20</sup>.

**Membri prezenți:** I. Banu, Cl. Bojin, N. Corciu, M. Crișan, C. Dănciuloiu, H. Dumitrescu, I. Fischer, Al. Graur, Vl. Iliescu, M. Manolescu, Gh. Nencescu, M. Nichita, R. Niculescu, S. Gherasim-Pavelescu, A. Piatkowski, D. M. Pippidi, David Popescu, Sebastiană Popescu, C. Săndulescu, M. Simionescu, C. Tretea, M. Vornicul, R. Vulpe.

Invitată: Carmen Bordea.

**Alegeri de noi membri.** Au fost aleși membri ai Societății: CONSTANTIN SCARLAT (recomandat de M. IRIMIA și M. BUCOVALĂ), prof. WILLY WISOŢENSKY (recomandat de M. IRIMIA și M. BUCOVALĂ), CARMEN DOINA BORDEA (recomandată de I. FISCHER și prof. M. NICHITA), MIHAELA OPRÎȘ (recomandată de prof. D. M. PIPPIDI și acad. AL. GRAUR), BEATRICE BUDESCU (recomandată de prof. D. M. PIPPIDI și acad. AL. GRAUR).

**Prezentări de lucrări recente.** I. FISCHER: Seneca, *Medeea* (trad. I. Acsan), București, 1973; J. M. Tronskij, *Voprosy jazykovogo razvitiia v antičnom obščestve*, Leningrad, 1973; Venera Antonescu, *Esențe antice în configurații moderne*, București, 1973; Cassius Dio, *Istoria Romană I* (Studiu introd. Gh. Ștefan, trad. și note A. Piatkowski), București, 1973; D. Crăciun, *Antologia poeziei latine* (pref. G. Creția), București, 1973.

**Comunicare.** Prof. I. BANU, *Modelul empiric, epicurian, al dialecticii*. (Vezi Studii clasice, XVI, 1974, p. 7–27.)

**Discuții.** Pun întrebări și prezintă observații: prof. A. PIATKOWSKI, R. VULPE, DAVID POPESCU, I. FISCHER, M. CRIȘAN, C. TRETEA.

**Diverse.** Prof. D. M. PIPPIDI informează adunarea că apariția revistei „Studii clasice” este asigurată, urmînd a fi puse la punct numai unele detalii statutare.

Ședința se ridică la ora 20<sup>15</sup>.

## CLXI

ȘEDINȚA DIN 10 IANUARIE 1974

Prezidează acad. AL. GRAUR, președinte.

Ședința se deschide la ora 18<sup>15</sup>.

**Membri prezenți:** N. I. Barbu, Cl. Bojin, C. Bordea, L. Buzdugan, Gh. Ceaușescu, P. Ceaușescu, Al. Cizek, N. Corciu, D. Crăciun, M. Crișan, C. Dănciuloiu, H. Dumitrescu, Vl. Dumitrescu, I. Fischer, C. Georgescu, Al. Giurgea, Al. Graur, M. Hetco, Al. Horhoianu, Vl. Iliescu, I. Ionescu, M. Marinescu-Himu, Margareta Nasta, M. V. Petrescu, A. Piatkowski, D. M. Pippidi, A. Pîrvulescu, Constantin Popescu, David Popescu, Sebastiană Popescu, Cl. Popovici, M. Russu, C. Scarlat, N. I. Ștefănescu, N. Ș. Tanașoca, C. Tretea, J. Unguru, M. Vornicul, R. Vulpe.

**Invitați :** P. Ciobanu, Fl. Constantiniu, M. Dăscălescu, A. Forfotă, C. Moraru, Ș. Papacoste, R. Tanașoca, Mihai Vornicul.

**Neerolog.** I. FISCHER evocă figura cunoscutului latinist ANTON SZANTYR, decedat în 20 decembrie 1973.

**Alegeri de noi membri.** Cțiva membri ai Filialei Iași, a căror candidatură nu fusese prezentată în adunările bucureștene, după cum prevăd statutele, au fost confirmați retroactiv : OLGA GREIFENBERG (4.4.1965), AURORA ȘTEFANIU (25.5.1966), ANDREAS RADOS (27.11.1966) și VICTORIA GRIGORESCU-NAUM (5.3.1967). Au fost aleși membri ai Societății : prof. MIHAELA GRINȚESCU (recomandată de prof. O. TCACIUC și C. CHIRCU), prof. COSTICĂ MARIN (recomandat de prof. O. TCACIUC și Tr. DIACONESCU), prof. CHIRILĂ BLANARU (recomandat de prof. Șt. CUCIUREANU și O. TCACIUC), prof. NATALIA NECHIFOR (recomandat de prof. O. TCACIUC și D. ERDEȘ), prof. ION MICU (recomandat de prof. M. MARINESCU-HIMU și N. I. BARBU).

**Prezentări de lucrări recente.** Prof. M. MARINESCU-HIMU : M. Khamdi Ibrakhim, 'H éλληνορωμαϊκή παιδεία ἐν Αἰγύπτῳ, Atena, 1972. I. FISCHER : V. Väänänen e.a., *Le iscrizioni della necropoli dell'Autoparco vaticano*, Roma, 1973. Prof. MARGARETA NASTA : S. Déléani, J.-M. Vermander, *Initiation à la langue latine et à son système*, Paris, 1971 ; J. Beaujeu, S. Déléani, J.-M. Vermander, *Initiation à la langue latine et à la civilisation romaine*, Paris, 1969.

**Comunicare.** P. CEAUȘESCU, *Dubla imagine a lui Alexandru cel Mare la Roma* (vezi Studii clasice, XVI, 1974, p. 153—168).

**Discuții.** Pun întrebări și prezintă observații : prof. M. MARINESCU-HIMU, A. PIATKOWSKI, N. I. BARBU, D. M. PIPPIDI, AL. CIZEK, N. Ș. TANAȘOCA, R. VULPE.

Prof. N. I. BARBU arată că romanii au admirat totdeauna în Alexandru pe comandantul militar ; numai omul politic, despotul, putea forma obiect de dispute. Ridică apoi problema asimilării de către romani a tradițiilor și valorilor popoarelor cucerite.

AL. CIZEK pune în legătură atitudinea romanilor față de Alexandru cu rivalitatea și emulația dintre greci și romani.

N. Ș. TANAȘOCA, reluind ideea asimilării de către romani a tradițiilor grecești, atrage atenția asupra nașterii unui concept de civilizație greco-romană, opusă în ansamblu lumii barbare.

**Diverse.** Prof. MARGARETA NASTA informează adunarea cu privire la proiectele referitoare la reorganizarea învățămîntului clasic. Iau cuvîntul în legătură cu această problemă : prof. R. VULPE, D. M. PIPPIDI, M. MARINESCU-HIMU, I. FISCHER, DAVID POPESCU.

Secretariatul dă informații asupra activității filialei Iași, care a ținut în 14 decembrie 1973 Adunarea generală. A fost ales Biroul filialei pentru anul 1973—1974, constituit din prof. O. TCACIUC, președinte, N. GOSTAR, vicepreședinte, Tr. DIACONESCU, secretar, N. BARAN, casier, Gh. CONDURACHE. Comisia de cenzori e compusă din prof. C. CHIRCU și D. ERDEȘ.

Ședința se ridică la ora 20<sup>00</sup>.

## CLXII

### ȘEDINȚA DIN 7 FEBRUARIE 1974

Prezidează acad. AL. GRAUR, președinte.

Ședința se deschide la ora 18<sup>15</sup>.

**Membri prezenți :** N. I. Barbu, G. Bunescu, Al. Cizek, I. Coman, N. Corciu, D. Grăciun, C. Drăgulescu, H. Dumitrescu, Vl. Dumitrescu, I. Fischer, Al. Graur, Al. Horhoianu, M. Ionescu-Baldovin, Tr. Lăzărescu, Margareta Nasta, Gh. Nencescu, V. Nicolae, A. Piatkowski, D. M. Pippidi, Constanța Popescu, David Popescu, Sebastiană Popescu, Cl. Popovici, A. Predescu, C. Săndulescu, C. Scarlat, N. I. Ștefănescu, C. Trentea, A. Tuzu, M. Vornicul, R. Vulpe.

**Invitat :** Corneliu Popescu.

**Prezentări de lucrări recente.** Prof. I. G. COMAN : H. P. Döppmann, *Das alte Bulgarien*, Leipzig, 1973. Prof. TR. LĂZĂRESCU : *Vita Latina*, 49—52. I. FISCHER : H. Haffter, *Terenz und seine künstlerische Eigenart*, Darmstadt, 1967. Prof. D. M. PIPPIDI : *Akten des VI. Internationalen Kongresses für griechische und lateinische Epigraphik*, München, 1973 ; C. Preda, H. Nubar, *Histria III*, București, 1973. Acad. AL. GRAUR : E. Peruzzi, *Origini di Roma*, I—II, Bologna, 1970, 1973.

**Informație.** Prof. D. M. PIPPIDI anunță că cel de al VII-lea Congres internațional de epigrafie greacă și latină va avea loc în 1977 în România.

**Comunicare.** Prof. AL. CIZEK, *Realitate istorică și convenție literară în relatările cu privire la Cyrus*. Cele trei versiuni de bază asupra vieții lui Cyrus cel Mare ilustrează modul cum istoriografia, în reprezentarea personalității excepționale, datorită dificultății stabilirii unui criteriu ferm al adevărului, permite convertirea datelor ei potrivit unei convenții care se îndepărtează progresiv de punctul inițial. Astfel, viața lui Cyrus în versiunea herodotică este tributară spiritului și formeii tragediei clasice ; în versiunea lui Ctesias noua fabulație reflectă spiritul romanțos și melodramatic specific epigonismului dramaturgiei, în timp ce versiunea lui Xenofon, evitând tentația romanescului, pe cât posibil, convertește prisma istorică în paradigmă etică, filozofică și politică. Convenția, de data aceasta ideologică, anulează în cele din urmă orice posibilitate de raportare la adevărul istoric acceptat ca formulă viabilă.

**Discuții.** Pun întrebări și prezintă observații prof. N. I. BARBU, R. VULPE, D. M. PIPPIDI, I. COMAN, A. PIATKOWSKI.

Prof. N. I. BARBU socotește că, independent de tipurile prelucrărilor literare studiate, cercetătorul trebuie să-și propună, ca unul din planurile referențiale, adevărul istoric.

Prof. D. M. PIPPIDI atrage atenția asupra necesității unor poziții clare în ce privește data unor texte, *Gyges*, de exemplu.

**Diverse.** Se discută modalitățile eventualei participări colective la Conferința „Eirene” de la Dubrovnik.

Ședința se ridică la ora 19<sup>55</sup>.

### CLXIII

#### ȘEDINȚA DIN 7 MARTIE 1974

Prezidează prof. N. I. BARBU, vicepreședinte.

Ședința se deschide la ora 18<sup>30</sup>.

**Membri prezenți :** N. I. Barbu, D. Burtea, N. Corciu, C. Dănciuloiu, I. Fischer, A. Giurgea, M. Gramatopol, Al. Graur, Maria Iliescu, Margareta Nasta, D. M. Pippidi, Aurel Popescu, David Popescu, Emilian Popescu, Sebastiană Popescu, C. Săndulescu, C. Trentea, J. Unguru, M. Vornicul, L. Wald.

**Invitat :** Gr. Tănăsescu.

**Informație.** Prof. N. I. BARBU informează adunarea că mai mulți membri ai Societății au fost distinși cu premii ale Academiei : I. I. Russu, Al. Vulpe, D. Protase, P. Diaconu, L. Lupaș, M. Iliescu. De asemenea, președintele Societății, acad. Al. Graur, a fost ales președinte al secției de știință a limbii și literaturii.

**Prezentări de lucrări recente.** I. FISCHER : *Poeți latini* (Antologie, prezentări, note de P. Stati, prefată de M. Nichita), București, 1973.

**Comunicare.** Acad. AL. GRAUR, *Soarta imparisilabicelor latine*. Se discută dacă imparisilabilele latine s-au păstrat sub forma nominativului, a acuzativului sau a ablativului. Trezind în revistă pe cele înregistrate în *Romanisches Etymologisches Wörterbuch* al lui W. Meyer-Lübke.

constatăm că masculinele și femininele prezintă preponderent forma lungă, iar neutrele pe cea scurtă. De aici rezultă că s-a păstrat acuzativul și că, pînă tîrziu, neutrul a fost slîmjit ca o categorie aparte.

**Discuții.** Pun întrebări și prezintă observații : prof. M. ILIESCU, I. FISCHER, prof. N. I. BARBU, DAVID POPESCU, C. DÂNCIULOIU, L. WALD.

M. ILIESCU amintește încă un argument în ce privește menținerea neutrului : textele nu oferă atestări ale unor plurale în *-i* la substantivele neutre de declinarea a II-a, chiar dacă nominativul singular apare terminat în *-us*. Consideră apoi că opoziția nu trebuie făcută între nominativ și acuzativ, ci între forma scurtă și cea lungă : există cazuri de nominative lungite (*glis non gliris*, în *App. Probi*) ; aceasta ar dovedi proveniența din nominativ și nu din acuzativ a cuvintelor romanice.

I. FISCHER scoate în evidență importanța argumentelor privind menținerea neutrului și arată că în latina tîrzie asistăm la o reorganizare, și nu la o slăbire a neutrului : neutrul grupează neanimatele, în ce privește conținutul și capătă, în ce privește forma, pe lîngă vechea marcă de plural *-a*, o nouă marcă, *-ora* (*fundora, riuora, campora*) ; această reorganizare este oprită în limbile occidentale, după despărțirea idiomurilor romanice, în timp ce limba română menține situația din latina tîrzie ; explicația prin substrat și prin influența slavă a menținerii neutrului este, așadar, inutilă. În ceea ce privește imparisilabismul, se poate constata că acest tip se extinde în latina tîrzie, suplinind eroziunea fonetică a finalelor (tipurile *mamma, -anis, Tyche, -enis, Hermeros, -otls, Eutyches, -etis*).

N. I. BARBU consideră că imparisilabismul se datorează unui anumit mod de gîndire, determinant pentru apartenența la un anumit tip de flexiune fiind conținutul.

Această din urmă explicație nu este reținută de L. WALD, care amintește teoriile lui E. Benveniste în privința originii flexiunii indo-europene.

**Diverse.** Secretariatul dă informații asupra activității Filialei Constanța.

Ședința se ridică la ora 19<sup>00</sup>.

## CLXIV

### ȘEDINȚA DIN 4 APRILIE 1974

Prezidează acad. AL. GRAUR, președinte.

Ședința se deschide la ora 18<sup>15</sup>.

**Membri prezenți :** N. I. Barbu, V. Bălăianu, G. Bunescu, Gh. Cantacuzino, P. Ceașescu, N. Corciu, D. Crăciun, M. Crișan, C. Dănciuoiu, E. Dobroiu, C. Drăgulescu, H. Dumitrescu, M. Duțescu, M. Economu Zarifopol, I. Fischer, I. Franga, F. Fugariu, Al. Graur, Al. Horhoianu, I. Ionescu, M. Ionescu-Baldovin, T. Kertesz-Vasilescu, Tr. Lăzărescu, A. Marcu, M. Marinescu-Himu, Margareta Nasta, Gh. Nencescu, V. Nicolae, N. I. Niculiță, Șt. Papadima, M. V. Petrescu, A. Piatkowski, Aurel Popescu, David Popescu, Cl. Popovici, A. Predescu, M. Russu, C. Scarlat, N. I. Ștefănescu, C. Trentea, A. Țurcanu, J. Unguru, M. Vornicul, R. Vulpe.

**Invitați :** Corneliu Popescu, Gr. Tănăsescu.

**Alegeri de noi membri.** A fost aleasă membră a Societății ELENA LAZĂR (recomandată de prof. M. MARINESCU-HIMU și I. FISCHER). GR. TĂNĂȘESCU, semnatarul unei cereri de admitere în Societate, se informează asupra motivelor pentru care cererea d-sale n-a fost supusă dezbaterii ; acad. AL. GRAUR îl înștiințează că la dosar există o adresă a Facultății de limbi clasice, romanice și orientale, din care rezultă că Gr. Tănăsescu s-ar fi făcut vinovat, față de Ministerul Educației și Învățămîntului, de un număr de abateri care pun sub semnul întrebării demnitatea d-sale de a deveni membru al Societății ; în consecință, Biroul a decis amnarea punerii la vot pînă după lămurirea conflictului amintit. Au loc discuții, la care participă I. FISCHER, prof. R. VULPE, Tr. LĂZĂRESCU. Se ia hotărîrea de a se cere avizul Ministerului.

**Prezentări de lucrări recente** Acad. AL. GRAUR : *Forum*, XVI, 1974, 2 (articolul consacrat de acad. Al. Graur amintirii profesorului D. Evolceanu).

**Comunleare.** Prof. N. I. BARBU, *Atitudinea lui Tacit față de realitate*. Deși prezintă clar și corect cauzele evenimentelor, ceea ce ar trebui să-l determine să admită că lucrurile trebuiau să se petreacă într-un anumit fel și nu într-altul, Tacit își exprimă dezgustul, revolta sau tristețea în fața unor fapte ale căror motive le justifică rațional. De exemplu, deși arată motivele determinante ale răscoalei legiunilor, în Germania și Panonia, totuși afectiv Tacit detestă răscoala. Deși înțelegea rațional că sclavii lui Nero nu puteau să nu aplaude la extravagantele împăratului, totuși Tacit îi numește *deterrimi seruorum*. Repulsia afectivă manifestată de Tacit în fața unor evenimente justificate rațional se explică prin forma de guvernământ pe care istoricul o purta în suflet și care — nu știm cit de conștient era de acest fapt — îl determină să ia afectiv atitudini opuse celor adoptate de el însuși rațional : era forma de guvernământ a republicii, în care senatul să fie izvorul și organul de bază al puterii și în care cinstea, demnitatea, seriozitatea să-și aibă locul dominant.

**Discuții.** Pun întrebări și prezintă observații : prof. TR. LĂZĂRESCU, R. VULPE, DAVID POPESCU, P. CEAUȘESCU, M. CRIȘAN, acad. AL. GRAUR.

Prof. R. VULPE arată că Tacit judeca situația politică a sec. I din perspectiva epocii Antoninilor ; în metoda sa istorică Tacit n-a socotit necesar să țină seama de toate izvoarele care ar fi putut să-i stea la dispoziție (Velleius Paterculus și Flavius Iosephus, de exemplu) ; de aceea, calomniile sînt involuntare.

P. CEAUȘESCU atrage atenția asupra evoluției concepțiilor lui Tacit, reflectată în folosirea unor termeni, ca *pax* și *respublica* : *pax* are o valoare pozitivă în *Dialogus*, în timp ce în *Anale* apare însoțit de adjectivul *cruentia* ; la fel evoluează figura lui Augustus.

Acad. AL. GRAUR amintește faptul că pentru antici, și pentru Tacit, istoria nu era o știință, ci un gen literar : Tacit nu se simțea obligat să epuizeze documentele existente. Pe de altă parte, nu avea nici perspectiva istorică necesară unei aprecieri exacte a situațiilor.

**Diverse.** Secretariatul dă informații asupra activității filialelor Iași și Cluj. La Iași, nouă colegi au devenit membri susținători, contribuind cu cîte 100 lei anual, peste cotizația de 25 lei. La Cluj, Adunarea Generală a avut loc în 11 ianuarie 1974 ; a fost ales noul Birou, cu următoarea componență : președinte, prof. N. LASCU, vicepreședinte, prof. A. BODOR, secretar, I. PRISO, casier, V. DIACONU, membru (responsabil al Cercului pedagogic) M. KOVÁCS, cenzori, T. WEISS și G. TOPLICEANU.

Ședința se ridică la ora 19<sup>00</sup>.

## CLXV

ȘEDINȚA DIN 9 MAI 1974

Prezidează acad. AL. GRAUR, președinte.

Ședința se deschide la ora 18<sup>20</sup>.

**Membri prezenți :** I. ACSAN, I. BANU, N.I. BARBU, C. BORDEA, Gh. Cantacuzino, I. G. COMAN, D. CRĂCIUN, M. CRIȘAN, C. DĂNCIULOIU, H. DUMITRESCU, I. FISCHER, Al. Graur, M. HETCO, Al. HORHOIANU, I. IONESCU, TR. LĂZĂRESCU, M. MANOLESCU, Margareta NASTA, Gh. NENCESCU, V. NICOLAE, M. NICOLAESCU, S. NICOLAU, N.I. NICULIȚĂ, M. V. PETRESCU, D. M. PIPPIDI, I. PRISO, David Popescu, Sebastiană Popescu, M. RUSSU, N. I. ȘTEFĂNESCU, C. TRENTA, M. VORNICUL, R. VULPE.

**Invitați :** L. MARINESCU, I. S. MOLDOVEANU, L. NEMOIANU, Gr. TĂNĂSESCU.

**Alegeri de noi membri.** Au fost aleși membri ai Societății : prof. IOANA IRIMIA (recomandată de prof. N. BARAN și O. TCACIUC) și prof. ION ȘT. MOLDOVEANU (recomandat de prof. TR. LĂZĂRESCU și I. IONESCU).

**Prezentări de lucrări recente.** I. FISCHER : *The Journal of Indo-European Studies*, I, 1973, 2 ; M. Psello, *Epistola a Giovanni Xifilino* (ed. U. Criscuolo), Napoli, 1973.

**Comunicare.** Prof. I. PISO, „*Votorum nuncupatio*” din *Sarmizegetusa*. Obiectul comunicării (apărute între timp în *Revue roumaine d'histoire* XIII, 5—6, 1974, p. 723—733) l-a constituit fragmentul unei mari inscripții de marmură, descoperit la Sarmizegetusa în 1969. Conține un *uotorum carmen* foarte asemănător celui din *Acta fratrum Arua-lum*. S-au păstrat invocațiile adresate lui Iupiter Optimus Maximus, Iuno, Minerva, Salus publica populi Romani Quiritium și Mars Pater Gradivus. Au fost, fără îndoială, invocate 12 divinități. Acest număr și menționarea lui Mars Pater Gradivus duc la concluzia că legământul a fost făcut în vederea unei expediții militare conduse personal de un împărat. Având în vedere caracterul literelor, autorul se hotărăște, cu foarte multă prudență, pentru războiul partic al lui Traian. Se pare, de asemenea, că legământul a fost rostit în numele Sarmizegetusei de către *duumviri* coloniei. Am avea, deci, de-a face cu un act similar celui îndeplinit în situații excepționale de consulii Romei republicane și imperiale.

**Discuții.** Pun întrebări și prezintă observații : prof. N. I. BARBU, D. M. PIPPIDI, I. IONESCU, R. VULPE.

Prof. D. M. PIPPIDI consideră ipoteza cu privire la datarea inscripției în perioada războiului partic al lui Traian drept plauzibilă, dar totuși o ipotезă ; semnalează că altă ediție a inscripției, datorată lui C.C. Petolescu, se află sub tipar în *Studii clasice*, XVI.

Prof. R. VULPE se întreabă dacă inscripția de la Sarmizegetusa nu ar putea fi o copie a unui original de la Roma ; ocazia acestor *uota extraordinaria* ar putea fi și o expediție a lui L. Verus.

**Diverse.** Secretariatul amintește Adunării că termenul ultim pentru abonamentele la *Studii clasice* este 15 mai.

Prof. TR. LĂZĂRESCU propune includerea în statut a votului secret pentru alegerea biroului.

GR. TĂNĂȘESCU pune din nou problema cererii sale de intrare în Societate. Iau cuvântul prof. C. TRENTA, D. M. PIPPIDI, N. I. BARBU, acad. AL. GRAUR.

Sedința se ridică la ora 20<sup>15</sup>.

## CLXVI

### ȘEDINȚA DIN 6 Iunie 1974

Prezidează prof. N. I. BARBU, vicepreședinte.

Ședința se deschide la ora 18<sup>15</sup>.

**Membri prezenți :** I. Banu, N. I. Barbu, G. Bunescu, I. G. Coman, N. Corciu, D. Crăciun, M. Crișan, C. Dănciuloiu, C. Drăgulescu, H. Dumitrescu, M. Dușescu, I. Fischer, I. Casan-Franga, Al. Giurgea, Al. Horhoianu, I. Ionescu, Tr. Lăzărescu, A. Marcu, M. Marinescu-Himu, I. Șt. Moldoveanu, Gh. Mușu, M. Nichita, S. Nicolescu, N. I. Niculiță, M. V. Petrescu, Aurel Popescu, Const. Popescu, David Popescu, M. Russu, C. Scarlat, N. I. Ștefănescu, C. Trentea, R. Vulpe.

**Invitați :** Gr. Tănăsescu, T. Teoteoi.

**Alegeri de noi membri.** A fost aleasă membră a Societății : MARIA RAFAILĂ (recomandată de prof. M. MARINESCU-HIMU și I. FISCHER).

**Prezentări de lucrări recente.** Prof. M. DUȘESCU : M. Eminescu, *Carmina* (trad. Tr. Lăzărescu ș.a.), București, 1974, Prof. R. VULPE : G. B. Fedorov, L. L. Polevoj, *Arzeologia Rumynii*, Moscova, 1973, Prof. M. MARINESCU-HIMU : Z. Dumitrescu-Buşulenga, *Sofocle și condiția umană*, București, 1974.

**Comunicare.** Prof. I. Coman, *Autobiografia în literatura patristică*. Autobiografia patristică derivă, literar, din tradiția autobiografică a culturii greco-latine și antice în general. Din acest gen străbate un umanism complex în care prețuirea și elogiul omului se împletesc constant cu lupta contra condițiilor morale și sociale ale vechiului om, contra sclavagismului, a exploatării, a războiului, a disprețului față de om.

**Discuții.** Pun întrebări și prezintă observații: I. IONESCU, prof. AUREL POPESCU, M. V. PETRESCU, R. VULPE, N. I. BARBU.

**Diverse.** Acad. AL. GRAUR dă informații asupra revistei Eirene.

Secretariatul prezintă situația intervențiilor făcute la Ministerul Educației și Învățămîntului în legătură cu învățămîntul limbii latine. Face de asemenea comunicări privind congresul „Eirene” de la Dubrovnik.

Prof. TR. LĂZĂRESCU anunță că R. Martin pregătește o antologie a poeziei latine contemporane. Între 7 și 10 iunie se va ține la Avignon un colocviu consacrat lui Petrarca; cu acest prilej va avea loc un concurs de poezie latină.

Prof. I. G. COMAN anunță ținerea la Alexandria între 15 și 23 iunie a unui congres consacrat celei de a 1600-a aniversări a lui Ambrosius.

Ședința se ridică la 20<sup>30</sup>.

## CLXVII

ȘEDINȚA DIN 7 NOIEMBRIE 1974

### *Adunare Generală anuală*

Prezidează acad. AL. GRAUR, președinte.

Ședința se deschide la ora 18<sup>15</sup>.

**Membri prezenți:** N. I. Barbu, V. Bălăianu, C. Bordea, G. Bunescu, D. Burtău, E. Cizek, N. Corciu, Tr. Costa, D. Crăciun, M. Crișan, C. Dănciuloiu, Tr. Diaconescu, E. Dobroiu, L. Stoianovici-Donat, H. Dumitrescu, I. Fischer, Al. Giurgea, Al. Graur, M. Hetco, I. Ionescu, M. Irimia, Tr. Lăzărescu, M. Manolescu, A. Marcu, M. Marinescu-Himu, I. Moldoveanu, Margareta Nasta, Gh. Nencescu, V. Nicolae, S. Nicolau, S. Nicolescu, N. I. Niculiță, A. Piatkowski, C. Poghir, Aurel Popescu, David Popescu, Sebastiană Popescu, M. Russu, C. Săndulescu, M. Simionescu, N. I. Ștefănescu, L. Teodosiu, C. Trenea, A. Tuzu, J. Vilan Unguru, M. Vornicul, R. Vulpe, L. Wald.

Neputînd participa la Adunarea Generală din motive de forță majoră, au trimis adeziuni scrise, prin care se asociază la hotărârile majorității: Vl. Dumitrescu, C. Stancu. Adunarea fiind convocată pentru a doua oară, se consideră constituită cu orice număr de membri prezenți.

**Raportul de activitate al Biroului pe anul 1973 — 1974,** prezentat de I. FISCHER<sup>1</sup>:

Prin invitarea, pentru semestrul de iarnă, a secretarului nostru general, prof. D. M. Pipidi, la Institutul de Înalte studii din Princeton, N. J., îmi revine cîstea de a prezenta Adunării raportul de activitate al Biroului pe anul 1973 — 1974. Înainte de a trece la expunerea rezultatelor activității noastre, se cuvine să ne îndreptăm gîndul către cei care nu mai sînt printre noi. În 12 iulie, a încetat din viață profesorul P. Drăgoiescu, care, deși n-a participat la ședințe, a jucat un rol important la întemeierea Societății; numeroșii săi elevi, din Rîmnicul Vlciilor și din București, nu-i vor uita vastitatea cunoștințelor și dreapta sa severitate; din opera sa științifică trebuie amintit studiul asupra limbii inscripțiilor latine din Dacia, care a fost, timp de 30 de ani, unica sursă bibliografică a acestui domeniu. Tot în vara aceasta lumea științifică a avut durerea să-l piardă, la 30 iunie, pe ilustrul elenist francez Pierre Chantraine; ne amintim cu toții de comunicarea pe care a făcut-o la Societatea noastră în mai 1971. Propun să păstrăm, în memoria celor dispăruți, un moment de reculegere.

Vom trece acum în revistă principalele forme de manifestare ale activității noastre. Ședințele de comunicări s-au ținut cu regularitate: cele 7 comunicări s-au repartizat între principalele domenii ale disciplinelor filologice: lingvistică (1 comunicare), istorie literară (3), istoria filozofiei (1), istorie și epigrafie (2). După cum se poate observa, au fost reprezentate, în mod

<sup>1</sup> Publicăm aici un text prescurtat al raportului, din care am eliminat detaliile cu caracter tehnic și gospodăresc, neinteresante pentru majoritatea cititorilor noștri.



echilibrat, aproape toate domeniile științei antichității; echilibrul caracterizează și repartitia pe generații a autorilor (s-au putut asculta comunicări datorate unor clasiști care n-au împlinit încă 30 de ani, alături de ale altora care au pășit în al 15-lea lustru); discuțiile au fost interesante și nu rareori deosebit de animate. Nu ne putem totuși declara total mulțumiți: prezența la ședințe nu este pe măsura nici a numărului de membri înscriși și nici a efectivului de specialiști ai unor discipline; regretăm în deosebi absența istoricilor și a epigrafiștilor la comunicările din domeniul pe care îl practicăm. Nivelul discuțiilor n-ar fi avut decît de cîștigat dintr-o participare mai susținută și sîntem convinși că originalitatea unor soluții propuse de autorii comunicărilor ar fi putut satisface și exigențele savanților celor mai pretențioși. Nu e, desigur, locul pentru reproșuri adresate absenților; e cazul, mai degrabă, să examinăm posibilitățile de a îmbunătăți situația, atît prin înnoirea tehnicii de convocare, cît și, mai ales, prin obținerea unor ședințe din ce în ce mai interesante; s-ar putea, de exemplu, prezenta — cum s-a mai făcut — stadiul actual al cercetărilor dintr-un anumit domeniu, s-ar putea organiza dezbateri pe baza unor rapoarte complementare sau chiar contradictorii. Așteptăm alte sugestii din partea membrilor Adunării.

A doua formă de activitate a Societății o constituie publicațiile, și în primul rînd „Studiile clasice”. Tomul al XVI-lea, 1974, va apărea cu oarecare înîtrziere, în primul semestru al anului viitor. Folosim acest prilej pentru a ne opri cîteva clipe la importanța publicației, nu numai pentru Societatea noastră, ci și pentru viața științifică a țării. În cei 15 ani de apariție regulată, „Studiile clasice” și-au cîștigat un loc bine definit, și nu printre cele modeste, în ansamblul bibliografiei de specialitate. Acest lucru nu e dovedit numai de elogiile cu care sîntem primiți în coloanele revistelor străine și nici de faptul, deloc neglijabil, că un număr din ce în ce mai mare de savanți străini doresc să se numere printre colaboratorii noștri, dar și de intrarea „Studiilor clasice” în circuitul principal al informației științifice mondiale, de unde a rezultat, și fărî eforturi deosebite din partea noastră, extinderea permanentă a relațiilor de schimb și afluxul, căruia cu greu îi putem face față, de cărți pentru recenzii, trimise de cele mai importante edituri științifice din lume. Avem 243 parteneri de schimb (la carese adaugă 120 abonamente în străinătate); rezultatul acestei stări multumitoare de lucruri e că în bibliotecile noastre de specialitate din București și din provincie intră, grație „Studiilor clasice”, un număr important de cărți și de reviste, fără de care cercetarea științifică în domeniul antichității nu s-ar putea menține la nivelul de informare cerut de dezvoltarea mondială a științei. S-ar putea pune întrebarea de ce mai era nevoie să subliniem aici, într-o reuniune de specialiști, aceste fapte, presupuse ca fiind cunoscute. Răspunsul îl dau cifrele abonaților interni (prin intermediul Societății), care demonstrează că numai unul din 7—8 membri ai Societății dorește să posede în biblioteca sa personală „Studiile clasice”. Va trebui de aceea să ne gîndim la îmbunătățirea conținutului publicației, acesta urmînd să răspundă în mai mare măsură cerințelor publicului, fără a abandona însă — și aici nu putem fi decît de o intransigență absolută — caracterul academic al contribuțiilor originale. Menționăm că de pe acum rubricile informative de interes larg ocupă un loc de seamă în profilul publicației (cronici variate și, mai ales, foarte numeroase recenzii); începînd cu volumul al XVI-lea, dîndu-se curs unei sugestii făcute în Adunarea Generală precedentă, s-a inaugurat o nouă rubrică, intitulată „Cultura antică și învățămîntul”; sîntem bucuroși să primim și alte sugestii în cadrul definit mai sus.

În privința colecției bilingve, sîntem în măsură să anunțăm că, prin colaborarea cu colectivul de limbi clasice al Institutului de lingvistică, sperăm să fim prezenți la începutul anului 1976 cu primul volum: tragedia eschileană *Cel șapte contra Thebei*; cartea a VIII-a a lui Quintilian se află în pregătire. Pentru celelalte titluri angajate, așteptăm în continuare manuscrisele.

În afara colecțiilor, vor apărea în prima jumătate a anului 1975, Actele Congresului „Eirene” de la Cluj-Napoca<sup>1</sup>.

Trecînd la legăturile noastre cu filialele, trebuie să semnalăm o îmbunătățire a colaborării: bucureștenii au putut asculta o comunicare a unui membru al Filialei Cluj-Napoca, iar la celelalte filiale, mai ales la tînăra și activă noastră filială din Craiova, s-au programat comunicări bucureștene.

În domeniul relațiilor externe, în primul rînd cu Federația internațională a Asociațiilor de studii clasice (F.I.E.C.) și cu Comitetul „Eirene”, sînt de semnalat evenimente importante. În acest an s-a ținut Adunarea Generală F.I.E.C. (Madrid, 31 august), al VI-lea Congres internațional al studiilor clasice (Madrid, 2—6 septembrie), a XIII-a Conferință internațională „Eirene” (Dubrovnik, 7—12 oct.). La Adunarea Generală F.I.E.C., procedîndu-se la reînnoirea Biroului pentru următorii cinci ani, secretarul general al Societății, prof. D. M. Pippidi, a fost

<sup>1</sup> Volumul a apărut în 1975 la Editura Academiei.

ales președinte al Federației. Această cinste deosebită se datorează în primul rând prestigiului științific personal al noului președinte; este însă în afara îndoielii — și acest lucru a fost spus în Adunare — că profesorul Pippidi a fost ales în calitate de reprezentant al Societății și că activitatea noastră, a publicației noastre și a mișcării clasice românești a jucat un rol de seamă în această alegere, cîștigîndu-și astfel o nouă consacrare internațională. Despre Congresul de la Madrid și despre cel de la Dubrovnik se vor face reprezentări amănunțite în ședința următoare. Ne mulțumim deocamdată să informăm Adunarea că la Madrid colegii noștri prof. D. M. Pippidi și D. Protase au primit însărcinarea de a prezenta rapoarte în cadrul temei generale.

Biroul Societății a întreprins de asemenea, după cum se știe, acțiuni în vederea ameliorării învățămîntului limbilor clasice în licee, făcînd sugestii în privința planurilor de învățămînt și a programelor. A continuat colaborarea cu liceul clasic din București; biblioteca liceului a primit 23 volume, reprezentînd donațiile unor membri ai Societății (prof. Al. Graur, D. M. Pippidi, Maria Simionescu, Nestora Corciu etc.).

În încheiere, citeva cuvinte despre efectivul Societății. Avem în prezent 292 membri. Anul acesta s-au înscris în Societate 14 colegi: e necesară sporirea eforturilor de atragere în Societate nu numai a tuturor clasicistilor, ci și a unor specialiști din domenii înrudite.

Acestea au fost liniile mari ale desfășurării muncii Biroului, pentru care cerem Adunării cuvenita descărcare.

### Raportul de activitate al Filialei Cluj, prezentat de prof. V. DIACONU:

Ca și în anii precedenți, Filiala noastră și-a continuat activitatea de comunicări științifice în colaborare cu Sectorul de istorie veche al Institutului de istorie și arheologie din Cluj-Napoca.

Majoritatea membrilor, îndeosebi cei cu preocupări din domeniul arheologiei și al istoriei vechi, au participat activ la ședințele lunare ale Sectorului, contribuind, prin comunicări și luări de cuvînt la discuții, la elucidarea unor probleme de specialitate.

Au prezentat comunicări următorii:

1. D. Protase, *Săpăturile din cimitirul de la Alba Iulia*.
2. I. Winkler, *Despre emisiunile monetare locale în interiorul Carpaților (250—150 î.e.n.)*.
3. H. Daicoviciu, *Orașele în procesul romanizării*.
4. N. Gudea, *Problema recuceririlor romane tîrzii la nord de Dunăre*.

Un început de colaborare s-a înregistrat și cu Muzeul de istorie al Transilvaniei, care a organizat, de asemenea, în cursul acestui an, ședințe periodice de comunicări științifice.

Filiala noastră a inițiat această colaborare cu comunicarea *Aspecte ale vieții municipale din Sarmizegetusa*, prezentată de tov. I. Piso în ședința din luna martie a.c.

Membrii Filialei noastre care fac parte din rîndurile personalului didactic universitar au luat parte activ la sesiunea științifică a Universității „Babeș-Bolyai” dedicată celei de a XXX-a aniversări a eliberării patriei, celui de al XI-lea Congres al P.C.R. și împlinirii a 1850 de ani de viață municipală a Clujului (7—8 iunie 1974).

Au prezentat comunicări următorii:

1. A. Bodor, *Aspecte ale artei în Dacia romană*.
2. I. Bitay, *Părțile inedite ale poemului „Ruinae Pannonicae”*.
3. I. Piso, *„Volorum carmen” de la Sarmizegetusa*.
4. N. Gudea, *„Rogo et peto primicere” ... O cărămidă cu text scris cu mîna din sec. IV î.e.n. de la Gornea, jud. Caraș-Severin*.

Filiala a răspuns și în acest an invitației pe care i-a făcut-o conducerea Societății de a delega un membru pentru a prezenta o comunicare la București. Biroul Filialei a delegat pe tov. I. Piso, secretar, care în ședința din luna mai 1974 a prezentat comunicarea *„Volorum nuncupatio” din Sarmizegetusa*.

Membrii Filialei au participat la sesiunile științifice organizate de unele muzee din țară. Amintim, printre acestea, sesiunea Muzeului de arheologie din Constanța (27—29 octombrie), la care au prezentat comunicări următorii:

1. N. Lascu, *Monumentul lui Ovidiu de la Sulmona*.
3. D. Protase, *Limes-ul roman în România*.
3. N. Gudea, *Inscripția de la Gornea*.

În perioada la care ne referim, unii membri ai Filialei și-au adus contribuția, prin comunicări și discuții, la manifestări științifice internaționale, din țară și străinătate.

Astfel, la cel de-al III-lea Congres internațional de studii sud-est europene, care s-a ținut între 4—10 septembrie la București, tov. H. Daicoviciu a prezentat coraportul *L'urbanisation antique dans l'actuel territoire roumain*.

La Congresul Federației Internaționale de Studii Clasice (F.I.E.C.) de la Madrid (luna septembrie) tov. D. Protase a prezentat comunicarea *Romanizarea în Dacia*.

La Congresul asupra *Limes*-ului roman, care și-a desfășurat lucrările în Republica Federală Germania (Xanten), au prezentat comunicări:

1. D. Protase, *Castrul de la Brincovenesti*.
2. N. Gudea, *Castrul roman de la Bologa*.

De asemenea, tov. I. Piso a participat la „Convegno di Studi sulla Magna Graecia”, care s-a ținut la începutul lunii octombrie la Taranto.

În sfârșit, Biroul Filialei a sprijinit și în cursul anului trecut activitatea Cercului științific studențesc „Ovidius” de la Facultatea de filologie, prin intermediul subcolectivului de limba latină, îndeosebi al tov. T. Weiss, îndrumătorul cercului.

#### Raportul de activitate al Filialei Iași, prezentat de prof. TR. DIACONESCU<sup>1</sup>:

În perioada sus-menționată, Filiala Iași a Societății de studii clasice a ținut 5 ședințe, la care au fost prezentate următoarele comunicări:

1. La 25 ian. 1974, prof. Gheorghe Badea, *Motivul visului în poezia latină*.
2. La 1 martie 1974, asist. univ. Mihaela Grințescu, „*Philia xeniké*” (hospitium) în *poemele homerice*.
3. La 29 martie 1974, prof. Nec. Gostar, „*Amisio Daciae*” în *opera lui Iordanes*.
4. La 10 mai 1974, prof. Gh. Ivănescu, *Particularități fonetice ale limbii traco-dacice*.
5. La 24 mai 1974, lector univ. Const. Marin, *Problema libertății morale în filozofia stoică*.

În cadrul acestor ședințe s-au făcut și prezentări de cărți și reviste din domeniul filologiei clasice și din domenii înrudite, de către tov. N. Baran, N. Gostar, C. Chircu, M. Vasilescu și Tr. Diaconescu.

Menționăm și alte aspecte ale activității unor membri ai Filialei, în această perioadă. Astfel, tov. prof. Gh. Ivănescu, la invitația Oficiului academic de schimburi cu strălănatatea (DAAD) din R.F.G., a făcut, între 18 oct. și 3 dec. 1973, o călătorie de studii, vizitând mai multe universități și instituții științifice din R.F.G. Domnia-sa a prezentat la Mainz, în cadrul Institutului de lingvistică romanică, comunicarea *Activitatea literară a lui Dimitrie Cantemir*, iar la Schau Ins Land, comunicarea *Terminologia filozofică la Dimitrie Cantemir*.

La invitația aceluiași oficiu, prof. Arion Vraciu a făcut o călătorie de studii și schimb de experiență, între 16 aprilie și 15 iulie 1974, vizitând universități și centre de cercetare din mai multe orașe din R.F.G. Domnia-sa a prezentat în cadrul Institutului de lingvistică al Universității din Bonn comunicarea *Unele precizări în legătură cu elementele dacice ale limbii române*, apoi în cadrul Institutului de lingvistică generală și al Institutului de romanistică de pe lângă Universitatea din Bochum, comunicarea *Principii de delimitare a elementelor autohtone din limba română*, iar la Universitatea din Mannheim, unde se elaborează un dicționar etimologic al limbii române, comunicarea *Cercetările etimologice și principiile lor științifice*.

Prof. Șt. Cuciureanu a participat, între 14 și 20 aprilie 1974, la Congresul internațional de lingvistică și filologie romanică de la Neapole, unde a prezentat comunicarea *P. Maior — precursor al filologiei române în România*.

Prof. C. Radu a participat la Congresul „Eirene”, care s-a ținut la Dubrovnik, în octombrie 1974.

Tov. lector univ. Victoria Naum a urmat cursuri de perfecționare la Universitatea din Neapole, între aprilie și iulie 1974.

Prof. N. Gostar a prezentat la sesiunea Muzeului arheologic din Constanța, în 27 oct. 1974, comunicarea *Cohors secunda Mattiacorum milliaria equitata civium Romanorum*.

În cadrul aceleiași sesiuni, tov. C. Iconomu a prezentat comunicarea *Un pondus din Cyzicus descoperit pe teritoriul României*.

Tov. asist. univ. Andreas Rados a ținut, în cadrul cercului studenților de la Română-Latină al Facultății de filologie din Iași, o conferință despre arta și arhitectura greacă veche, cu proiecțiuni.

Tov. asist. univ. Mihai Vasilescu a prezentat la sesiunea științifică a Universității comunicarea *Problema originii elenilor, în istoriografia recentă*.

Efectivul filialei. La data de 14 decembrie 1973, când s-a ținut ultima adunare generală, Filiala cuprindea 58 membri. În cursul anului 1974 a fost primit un nou membru (prof. Ioana Irimia) și s-a retras din Filială prof. Lucia Weintraub.

În prezent Filiala cuprinde 58 membri, dintre care 49 din Iași și 9 din diferite localități din Moldova.

<sup>1</sup> Publicăm, la cererea Biroului Filialei, în locul raportului cu caracter provizoriu ținut în fața Adunării Generale, darea de seamă prezentată în 17 decembrie 1974 în fața Adunării Generale a Filialei.

Situația cotizațiilor. Din totalul de 58 membri, și-au achitat până la această dată (17.XII.1974) cotizația pe 1974 un număr de 49 membri, urmînd să mai încasăm pînă la sfîrșitul anului cotizația pe 1974 de la 9 membri.

Sînt în restanță cu plata cotizației: pe 1974 un singur membru (tov. C. Călinescu), pe 2 ani (1973—1974) 3 membri (tovarășii V. Naum, V. Zunis și C. Marin), pe 3 ani (1972, 1973, 1974) 4 membri (tovarășii V. Botez, O. Greifenberg, I. Lazăr, Eug. Mihăescu) și pe 4 ani (1971—1974) un singur membru (tov. Demetra Craus).

Restanțe mai vechi de 1971 nu avem.

La apelul conducerii centrale, un număr de 12 membri (tovarășii Gh. Badea, Gh. Condurache, C. Chircu, Tr. Diaconescu, N. Gostar, M. Grințescu, N. Baran, D. Erdeș, M. Jacotă, P. Stati, O. Tcaciuc, M. Vasilescu) s-au înscris ca membri sprijinitori, cu o cotizație anuală de 100 lei.

Au achitat această cotizație, pînă acum, tovarășii Gheorghe Badea, M. Grințescu, N. Baran, C. Chircu, D. Erdeș, P. Stati (expediat direct la București), Gh. Condurache și Octav Tcaciuc.

#### **Raportul de activitate al Filialei Constanța, prezentat de M. IRIMIA :**

În cadrul filialei constănțene a Societății de studii clasice activează statornic un număr de aproximativ 30 de iubitori ai civilizației antice. Chiar dacă numărul membrilor filialei noastre nu este prea mare, iar unii dintre colegii noștri, prinși de alte numeroase obligații, frecventează mai rar ședințele și alții practic s-au retras din asociație, acțiunile din acest an au fost destul de numeroase, iar calitatea lor nu a scăzut.

În perioada 15 noiembrie 1973 — 7 noiembrie 1974 înregistrăm la Constanța următoarele acțiuni :

În ședința generală de alegeri din noiembrie 1973 au fost prezentate și două comunicări : Radu Ocheșeanu, *Monede ptolemaice și alexandrine descoperite în Dobrogea*; A. Rădulescu, *Note arheologice tomitane*.

Prima lucrare a luat în discuție cîteva rarități numismatice și explicațiile istorice ale prezenței lor în Dobrogea; cea de a doua s-a referit la unele cercetări mai vechi sau mai noi întreprinse în Constanța, ale căror rezultate erau încă inedite.

În ședința din 25 ianuarie au fost prezentate comunicările : M. Bucovală, *Un vas antropomorf de bronz descoperit la Tomis*; Al. Popea, *Monede imperiale romane descoperite în apropiere de Adamclisi*. În cea dintîi, autorul a prezentat o descoperire importantă semnalată în Constanța, iar în cea de a doua a fost luată în discuție circulația monetară din epoca imperială în împrejurimile cetății Tropaeum Traiani.

În ședința din 19 februarie 1974 filiala noastră a avut ca oaspete pe tovarășul academician Al. Graur. Domnia sa a prezentat în fața membrilor filialei și a altor invitați — profesori de limba latină și de română — comunicarea *Accentul în limba latină*, primită cu un deosebit interes de cei prezenți.

În ziua de 18 martie au fost prezentate în cadrul filialei alte două comunicări : Gh. Papuc, *Contribuții la datarea zidului de incintă al cetății Tropaeum Traiani* și Petre Diaconu, *Date noi despre pecenegi la Dunărea de Jos*. Luînd în discuție o descoperire numismatică recentă, autorul primei comunicări a ajuns la concluzia că cel puțin o porțiune a zidului de incintă al cetății de la Adamclisi nu era încă terminată în momentul ridicării cunoscutei inscripții din anul 316. În cea de a doua tov. Petre Diaconu a analizat cîteva noi informații istorice și literare relative la prezența pecenegilor la Dunărea de Jos.

În ședința din 30 aprilie au fost prezentate trei comunicări : M. Bucovală, *Un mormînt descoperit recent la Tomis*; Maria Muntean, *Inscripții inedite din colecția Muzeului de arheologie Constanța*; Silvia Baraschi (București), *Contribuții la cunoașterea cuptoarelor de epocă feudal-timpurie în Dobrogea*. Cea dintîi pune în evidență un mormînt cu un inventar deosebit de bogat datînd de la începutul epocii romane; cea de a doua a valorificat științific cîteva inscripții descoperite recent în Dobrogea iar ultima, pe baza unor noi descoperiri semnalate în Dobrogea și mai ales la Păciul lui Soare, a adus importante contribuții la cunoașterea meșteșugului ceramic din epoca feudal-timpurie.

În ziua de 18 iunie tov. C. Scorpan a prezentat comunicarea *Unele aspecte ale urbanizării la Tomis și în Pontul Sîng*, iar Al. Suceveanu (București), *Evoluția raporturilor așezărilor militare și civile la Dunărea de Jos*. Prima a relevat, pe baza celor mai recente cercetări, aspectele întîlnite în procesul de urbanizare a Dobrogei în epoca greacă și romană, iar cea de a doua a luat în discuție un aspect deosebit de important al istoriei așezărilor de la Dunărea de Jos, cel al raporturilor dintre așezările militare și civile.

O parte dintre membrii filialei au participat cu comunicări și la unele manifestări științifice interne, de genul celor organizate la Tulcea și Slobozia.

În perioada estivală activitatea filialei noastre s-a întrerupt, unii dintre membrii ei — profesorii, intrând în vacanță, iar alții — muzeografi — fiind plecați pe șantierele arheologice.

În luna septembrie cîțiva membri ai filialei noastre și anume tov. Adrian Rădulescu, Andrei Aricescu, Constantin Scorpan și Maria Muntean au prezentat comunicări la Congresul de studii sud-est europene de la București ori în cadrul celui de al X-lea Congres asupra *limes*-ului roman organizat în R. F. Germania.

La sfîrșitul lunii octombrie a acestui an membrii filialei noastre au participat la o manifestare științifică importantă — sesiunea anuală de comunicări a Muzeului de arheologie Constanța. Ei au prezentat 15 comunicări pe teme istorice, arheologice și filologice, ori au participat la discuții sau ca simpli auditori.

Dacă în perioada amintită am beneficiat de contribuția directă a unora dintre membrii filialei noastre cu comunicări de înaltă ținută, nu am reușit încă antrenarea multora dintre profesorii de latină și de istorie din oraș și care cunosc mult prea puțin din acțiunile filialei noastre.

Acestea sînt, pe scurt, principalele manifestări ale filialei în perioada trecută. Sperăm ca printr-o muncă mai susținută rezultatele să fie în viitor mai vizibile, pe linia valorificării științifice a bogatului patrimoniu cultural și istoric al Dobrogei.

#### **Raportul de activitate al Filialei Craiova, prezentat de prof. L. STOIANOVICI-DONAT :**

În cadrul Filialei craiovene a Societății de studii clasice în perioada 1 noiembrie 1973 — 7 noiembrie 1974 au avut loc următoarele manifestări :

La 4 decembrie 1973, prof. Radu Vulpe a susținut comunicarea *Identificarea toponimicului Rabon cu vechea denumire a riului Drincia și nu cu cea a Jiului*.

La 14 martie 1974, I. Fischer a susținut comunicarea *Observații asupra unor cuvinte grecești ale latinei dundăre*.

La 27 aprilie 1974, acad. Al. Graur a susținut comunicarea *Soarta substantivelor de declinare a treia*.

La 2 iunie 1974, prof. N. I. Barbu a susținut comunicarea *Valori umane la Virgiliu*.

În fiecare ședință s-au făcut prezentări de cărți și discuții pe marginea comunicărilor. La 5 noiembrie 1974 a avut loc adunarea filialei pentru alegerea comitetului de conducere. Ca președinte a fost aleasă Gabriela Pisoschi, ca vicepreședinte, Gh. Popilian, ca secretar, Katalin Dumitrașcu.

Au fost aleși membri ai Filialei dr. Al. Olaru și Emilian Bureșea cercetător științific.

#### **Raport asupra gestiunii financiare, prezentat de prof. Tr. COSTA :**

La începutul anului 1973/1974, Societatea de studii clasice avea, reportată din anul precedent, suma de lei 3538,55 (trei mii cinci sute treizeci și opt de lei și cincizeci și cinci de bani).

În cursul anului 1973/1974 s-au încasat din cotizații lei 560 (cinci sute șazeci) și s-au cheltuit prin casier, cu acte justificative lei 420 (patru sute douăzeci). Au rămas deci lei 3696,55 (trei mii șase sute nouăzeci și șase de lei și cincizeci și cinci de bani), din care 1600 (una mie șase sute) lei s-au predat astăzi tovarășei secretare, iar 2096,55 (două mii nouăzeci și șase de lei și cinci zeci și cinci de bani) au rămas asupra casierului.

La CEC, soldul era la începutul anului 1973/1974 de lei 40528,22 (patruzeci de mii cinci sute douăzeci și opt de lei și douăzeci și doi de bani), în cursul anului s-au adăugat din cotizații și donații lei 9395 (nouă mii trei sute nouăzeci și cinci) și din dobînda CEC lei 672 (șase sute șaptezeci și doi). S-au cheltuit lei 30329,40 (treizeci de mii trei sute douăzeci și nouă de lei și patruzeci de bani) din care 28355 (douăzeci și opt de mii trei sute cincizeci și cinci) lei pentru salarii și 1974,40 (una mie nouă sute șaptezeci și patru de lei și patruzeci de bani) pentru deplasări și corespondență. Ca urmare, la data de 31 octombrie 1974, soldul la CEC era de 20265,82 (douăzeci de mii două sute șasezeci și cinci de lei și optzeci și doi de bani).

#### **Raportul Comisiei de cenzori, prezentat de prof. DAVID POPESCU :**

Astăzi, 5 noiembrie 1974, subsemnații, David Popescu și Eugen Dobroiu, cenzorii Societății de studii clasice, cercetînd gestiunea Societății pe anul 1973 — 1974, am constatat următoarele :

### I. Patrimoniul bănesc:

Nu se poate cunoaște exact situația financiară, întrucât s-a mai folosit, și în acest an, practica de a se încasa cotizații fără să se elibereze chitanțe pentru ele și fără să se depună neîntrziat la Casa de Economii și Consemnațiuni.

Există acte de venituri și cheltuieli numai pentru sumele înregistrate de tovarășa secretară științifică Mălina Vornicul. Din aceste acte, care au fost verificate de tovarășul Dumitru Petrescu, contabilul șef al Uniunii societăților științifice și au fost găsite ca fiind alcătuite în deplină concordanță cu regulile și dispozițiile financiare, rezultă situația de mai jos:

Venituri a) soldul la CEC — 4 nov. 1973	40528,22 lei
b) încasări de cotizații	9395,00
c) dobândă CEC	672,00
	<hr/>
Total	50595,22 lei
Cheltuieli: a) salarii	28355,00 lei
b) deplasări la adunarea generală	398,50
c) rechizite, expediții poștale, material pentru mutarea societății, dactilografieri pentru volumul de Acte ale Congresului de la Cluj	1575,90
	<hr/>
Total chelt.	30329,40 lei

Scăzând cheltuielile din venituri, rămâne suma de 20265,82 lei, sumă care se află depusă la CEC.

În veniturile mai sus arătate sînt incluse și sumele trimise pînă astăzi, 5 noiembrie 1974, de filialele Societății. În schimb, nu sînt incluse sumele existente asupra tovarășului Traian Costa, casierul Societății.

Menționăm ca pozitiv faptul că tovarășa Mălina Vornicul, secretara științifică a Societății, deși de puțină vreme în funcțiune, s-a acomodat repede sarcinilor impuse și a contribuit, în cea mai mare măsură, la stimularea creșterii încasărilor. Cu toate acestea, mulți membri ai Societății se găsesc în urmă cu plata cotizațiilor; aceasta, în timp ce alți membri s-au angajat să susțină Societatea prin donații.

Față cu cele de mai sus, propunem:

- Să se elibereze chitanțe pentru toate sumele primite și să se depună banii la CEC în conformitate cu regulile și dispozițiile financiare în vigoare.
- Să se acorde și mai multă sîrguință în încasarea cotizațiilor și a donațiilor, existența viitoare a Societății depinzînd în mare măsură de aceste încasări.

### II. Patrimoniul material:

În ceea ce privește alte elemente care ar intra în alcătuirea patrimoniului Societății de studii clasice (mobiliu, cărți, periodice, arhive fotografice, conform capitolului IV din Statut) se constată că ele se reduc la un număr de 611 (șase sute unsprezece) exemplare, în valoare totală de 29494,90 lei, din revista „Studii Clasice” (volumele I—XII), cumpărate de Societate și destinate schimburilor.

Revistele și cărțile sosite pe numele Societății nu au fost reținute în patrimoniul Societății, ci au fost repartizate la diverse biblioteci, pe bază de borderou. Propunem să se înființeze o bibliotecă a Societății și să nu se mai doneze cărțile și revistele ce vin pe numele Societății. O situație aparte o reprezintă cărțile sosite pentru recenzare, care au fost predate recenzenților. Dintre ele, majoritatea sînt cărți străine, a căror procurare prin comerț e dificilă. Propunem ca și aceste cărți să rămînă în patrimoniul Societății, pentru a putea, ca atare, deveni de uz public.

Propunem, în sfîrșit, ca gestiunea fondului de cărți provenite din donații și schimburi, indiferent de proprietarul lor, să se reglementeze printr-un act normativ emis de forul în drept, iar pentru aceeași gestiune a anilor anteriori să se ceară aprobarea necesară.

Drept care am încheiat prezentul proces verbal.

Cu toate observațiile de mai sus, propunem descărcarea de gestiune.

În continuare, secretariatul dă citire unei scrisori primite din partea elevilor secției clasice a liceului „Ion Creangă” din București, prin care se aduc mulțumiri Societății pentru donațiile de cărți făcute bibliotecii școlii.

**Discuții.** Pe marginea rapoartelor pun întrebări, prezintă observații și propuneri: prof. TR. LĂZĂRESCU, N. I. NICULIȚĂ, M. MARINESCU-HIMU, E. CIZEK, I. IONESCU, N. CORCIU, DAVID POPESCU, C. POGHIRC, D. CRĂCIUN.

TR. LĂZĂRESCU reia propunerea ca votul în adunările generale să fie secret; consideră, de asemenea, că „Studiile clasice” ar trebui să se adreseze maselor mai largi de cititori.

E. CIZEK propune ca Societatea să intervină pentru crearea de licee clasice în centrele universitare unde avem filiale. Propune apoi ca la o viitoare modificare a Statutului să se lărgască Biroul (4 vicepreședinți în loc de trei și trei secretari în loc de doi iar alegerile să se facă pentru mai mulți ani). Crede potrivit să se reia tradiția organizării de sesiuni pe țară la filiale; noua filială de la Craiova ar putea găzdui o asemenea sesiune.

N. CORCIU propune organizarea unor spectacole date cu concursul elevilor; prin perceperea unor taxe de intrare, s-ar putea îmbunătăți situația financiară a Societății.

C. POGHIRC propune să se acorde o mai mare atenție operei de popularizare a culturii clasice. Pentru o mai bună funcționare a Biroului, propune repartizarea domeniilor de acțiune între membrii Biroului. E de părere ca volumele primite pentru recenzie să fie trecute în patrimoniul bibliotecilor publice. Face, în sfârșit, un apel la membrii Societății de a nu acorda referate de complezență pentru traduceri prezentate editurilor.

În numele Biroului răspund acad. AL. GRAUR, prof. TR. COSTA și I. FISCHER. Propunerile vizând modificarea Statutului vor fi centralizate și supuse Adunării generale viitoare; se atrage din nou atenția asupra faptului că Academia R.S.R. este instituția care publică „Studiile clasice” și asigură schimbul internațional al revistei și că Prezidiul Academiei a acordat Comitetului de redacție sarcina și dreptul de a dispune de publicațiile intrate prin schimb și pentru recenzii; marea majoritate a acestora intră în bibliotecile publice din București și din centrele universitare din țară.

Se supune apoi Adunării **descărcarea de gestiune**. Aceasta este acordată de unanimitatea membrilor prezenți.

**Alegerea Biroului pe anul 1974–1975.** Pentru conducerea lucrărilor se alege un prezidiu compus din reprezentanții filialelor: prof. V. DIACONU, președinte, TR. DIACONESCU, L. STOIANOVICI-DONAT, M. IRIMIA, membri.

S-au făcut următoarele propuneri:

Pentru funcția de președinte: acad. AL. GRAUR (propus de prof. C. POGHIRC); la această propunere se asociază prof. R. VULPE, iar prof. TR. LĂZĂRESCU propune alegerea acad. AL. GRAUR ca președinte de onoare.

Pentru funcția de vicepreședinte: prof. N. I. BARBU (propus de prof. D. CRĂCIUN), prof. N. LASCU (propus de I. FISCHER), prof. C. POGHIRC (propus de prof. DAVID POPESCU), prof. DAVID POPESCU (propus de prof. TR. LĂZĂRESCU), prof. R. VULPE (propus de prof. DAVID POPESCU). Intervine în dezbatere I. IONESCU, care propune rezervarea prof. C. POGHIRC pentru funcția de secretar. Prof. DAVID POPESCU refuză să candideze.

Pentru funcția de secretar: prof. D. M. PIPPIDI (propus de I. FISCHER), prof. N. I. NICULIȚĂ (propus de prof. TR. LĂZĂRESCU).

Pentru funcția de secretar adjunct: I. FISCHER (propus de acad. AL. GRAUR); în sprijinul acestei propuneri se pronunță H. DUMITRESCU, împotriva ei prof. TR. LĂZĂRESCU.

Pentru funcția de casier, după ce prof. TR. COSTA și-a anunțat hotărârea fermă de a se retrage: MĂLINA VORNICUL (propusă de prof. DAVID POPESCU), prof. E. DOBROIU (propus de I. FISCHER); în sprijinul primei propuneri se pronunță prof. C. POGHIRC și I. IONESCU; I. FISCHER și prof. R. VULPE arată inconveniențele care ar rezulta din alegerea în Birou (ai cărui membri s-au angajat de a nu obține venituri din activitatea în cadrul Societății) a unei noastre salariate. În aceste condiții MĂLINA VORNICUL renunță să candideze.

Au fost aleși:

Președinte: acad. AL. GRAUR (cu unanimitatea voturilor, minus un vot contra, al prof. TR. LĂZĂRESCU).

Vicepreședinți: prof. N. I. BARBU (cu unanimitatea voturilor), prof. C. POGHIRC (cu majoritate de voturi), prof. R. VULPE (cu unanimitatea voturilor).

Secretar: prof. D. M. PIPPIDI (cu unanimitatea voturilor, minus un vot contra, al prof. TR. LĂZĂRESCU).

Secretar adjunct: I. FISCHER (cu unanimitatea voturilor, minus un vot contra, al prof. TR. LĂZĂRESCU).

Casier: prof. E. DOBROIU (cu unanimitatea voturilor, minus un vot contra, al prof. TR. LĂZĂRESCU).

**Alegerea Comisiei de cenzori.** S-au făcut următoarele propuneri :

Pentru funcția de cenzor : prof. C. DRĂGULESCU (propus de I. FISCHER), prof. MARIA SIMIONESCU (propusă de I. FISCHER), prof. DAVID POPESCU (propus de prof. TR. LĂZĂRESCU), prof. TR. LĂZĂRESCU (propus de prof. N. I. ȘTEFĂNESCU). Prof. DAVID POPESCU și TR. LĂZĂRESCU refuză să candideze.

Pentru funcția de cenzor supleant : prof. MARGARETA NASTA (propusă de prof. C. POGHIRC), N. Ș. TANAȘOCA (propus de I. FISCHER).

Au fost aleși :

Cenzori : Prof. C. DRĂGULESCU (cu unanimitatea voturilor), prof. MARIA SIMIONESCU (cu unanimitatea voturilor).

Cenzori supleanți : prof. MARGARETA NASTA (cu unanimitatea voturilor), N. Ș. TANAȘOCA (cu unanimitatea voturilor).

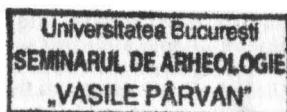
În numele noilor aleși, acad. AL. GRAUR mulțumește Adunării pentru încrederea acordată și pentru răbdarea de care a dat dovadă în urmărirea unor discuții nu totdeauna legate de problemele de pe ordinea de zi.

Ședința se ridică la ora 21.



## LISTA MEMBRILOR SOCIETĂȚII DE STUDII CLASICE<sup>1</sup>

BUREȚEA Emilian, Calea București Bl. A 8, sc. 1, et. I, ap. 5, 1100 *Craiova*  
 \*CAPOIANU-SPIRIDON Maria, Str. Eugen Botez 5, 7000 *București* II  
 CIUDIN Nicolae, Șc. Generală, 6665 *Țușora*  
 FLORIAN Maria, Bul. 6 Martie 83, 2500 *Alba-Iulia*  
 ILIESCU-SARAGEA Aura, Str. Sabarului 22, 7000 *București* V  
 IOVA Mariana, Biblioteca Centrală Universitară, str. Ion Ghica 4, 7000 *București* I  
 IRIMIA Ioana, Bul. D. Cantemir 9, sc. A, ap. 1, 6600 *Iași*  
 LAZĂR Elena, Str. Izvorul Crișului 1, Bl. A 1, sc. C, ap. 36, 7000 *București* V  
 MARINICĂ Constantin, Intr. Muncii 1, Bl. M 8, sc. E, et. V, ap. 43, 7000 *București* IV  
 MEDVEDEV-GHIONEȚ Tatiana, Drumul Taberei 66, Bl. OS 6, sc. B, et. IV, ap. 59,  
 7000 *București* VII  
 MIRONESCU Cătălina, Str. Crăiței 6, Bl. D 41, et. I, ap. 80, 7000 *București* VII  
 MOLDOVEANU Ion, Str. Fluierului 29, 7000 *București* III  
 NATU Florentina, Str. Timișana 20, 7000 *București* VII  
 NICHITA Ioana, Str. Apolodor 13—15, sc. B, et. I, 7000 *București* VI  
 NICHITA Mihai, Str. Apolodor 13—15, sc. B, et. I, 7000 *București* VI  
 OLARU Alexandru, Str. Frunze 8, 1100 *Craiova*  
 PETECEL Stela, Alea Arutela 1, Bl. D, sc. 2, ap. 16, 7000 *București* VII  
 POPESCU Aurelia, Bul. Republicii 89, 8700 *Constanța*  
 PREDĂ Maria, Calea Severinului Bl. 28, sc. 1, et. II, ap. 10, 1100 *Craiova*  
 RAFAILĂ Maria, Str. Buzzești 6, 7000 *București* VIII  
 ȘERBĂNESCU Sorin, Str. Grigore Mora 18, 7000 *București* I  
 TOROPU Octavian, Facultatea de Filologie-Istorie, 1100 *Craiova*  
 VLĂDUȚESCU Gheorghe, Bul. Leontin Sălăjan 31, Bl. N 1, et. VI, ap. 62, 7000 *București* IV



<sup>1</sup> Au fost înregistrate în această listă numele membrilor înscrși în perioada 1.III.1974 — 30.VI.1975, precum și schimbările survenite în situația membrilor înscrși anterior (vezi lista publicată în StCl XVI, p. 409—412). Numele notate cu asterisc sînt ale membrilor susținători.

## PIERRE CHANTRAINE

1899 — 1974

Glorioasa falangă a elevilor lui Antoine Meillet a mai pierdut încă unul dintre membrii ei. Pierre Chantraine ne-a părăsit la 30 iunie 1974, în vîrstă de 75 de ani. Va rămîne însă mereu prezent prin opera sa, de o importanță pe care timpul nu va reuși să o șteargă.

Încă de pe vremea cînd era student s-a distins prin varietatea preocupărilor sale și mai ales prin participarea la activitățile Sorbonei, ale Școlii de Înalte Studii, ale Societății de lingvistică și ale celor de studii clasice de la Paris. Dotat cu un fin spirit de analiză, dar și cu putere de sinteză, a dat pe de o parte articole privind subiecte limitate, pe de altă parte lucrări de mare amploare, printre care mă mulțumesc să amintesc doar *Histoire du parfait grec*, *Formation des noms en grec ancien* și mai ales *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, care n-a fost încă tipărit în întregime. Dacă s-ar fi mulțumit cu aceste lucrări, și încă ar fi meritat toată admirația, dar, printre celelalte multe pe care le-a elaborat, remarcăm numeroasele excelente ediții de texte grecești. Într-adevăr, orientarea generală și specială necesară cercetărilor lingvistice se împletea la el cu stăpînirea fermă a principiilor filologice, așa cum rar se mai poate întîlni astăzi la cineva, și bineînțeles aceasta i-a fost de mare ajutor și în lingvistică și în filologie.

Nu e momentul să discutăm aici în amănunte opera lui și cred că toți cei care se interesează de istoria limbii grecești și de literatura greacă știu tot ce s-ar putea spune în această privință. În ce mă privește, amintirea lui se împletește cu a cursurilor și conferințelor audiate în comun, acum 50 de ani, cînd am început să identific în Pierre Chantraine pe marele savant, confirmat scurtă vreme după aceea. Membrii Societății noastre de Studii Clasice care au avut fericita ocazie să-i asculte expunerile la București, în 1971, îi vor păstra o amintire neștersă.

Al. Graur

**Redactor : STELA NICOLAU**  
**Tehnoredactor : ELENA SPIRU**

---

*Bun de tipar 18.III.1977. Tiraj 1137 ex. Hirtie  
scris I A 70 × 100/49 tratată 83% grad alb.  
Format 16/70 × 100. Coli de tipar 25. Planşe 6.  
C. Z. pentru biblioteci mari: 908.5 (37/38) (05).  
C. Z. pentru biblioteci mici: 908.5 (37/38)*

---



cd. 392. I. P. INFORMATIA  
Str. Brezolanu nr. 23 25,  
Bucureşti  
**REPUBLICA SOCIALISTĂ ROMÂNIA**



OMNIVM GENTIVM AC NATIONVM

CONVENTVS LATINIS LITTERIS  
LINGVAEQVE FOVENDIS

SENEGALENSIVM REI PVBLICAE  
PRINCIPIS AVSPICIO  
INDICTVS

DAKAR A DIE XIII AD DIEM XVI  
MENSIS APRILIS

A. MDCCCCLXXVII

Toute commande de l'étranger pour les  
ouvrages parus aux Editions de l'Académie  
de la République Socialiste de Roumanie  
sera adressée à :

ILEXIM

Serviciul Export-Import Carte

P.O. BOX 2001

Calea Griviței nr. 64-66

R-78104 București,

ROMÂNIA

